REVUE

DES

DEUX MONDES

CVIII^e ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-QUATRIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1938

054
qR3274
[v. 2] 1938

SEP 29 1938
424241
BP

LE RENDEZ-VOUS DU SOIR

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

A L'ENTRÉE du village, une roue menaça de rompre et le coche s'arrêta. Tandis qu'on étayait la lourde machine et qu'on allait quérir le charron, les voyageurs descendirent : deux gars normands, trois marchands de toile, une vieille femme sourde. Ils allaient à Paris pour affaires et non pour leur plaisir, car, en ce mois de ventôse, an II de la République, les mauvaises routes, les mauvais gîtes, la crise des subsistances, la baisse des assignats, le régime de suspicion, instauré à l'imitation de Paris par des tyranneaux de campagne, rendaient tout déplacement aussi désagréable qu'onéreux.

L'auberge n'était pas loin. L'enseigne du *Bœuf couronné* la signalait aux passants, mais, sur la couronne du bœuf en fer découpé, on avait peint un bonnet rouge. Cet emblème ornait aussi le clocher sans cloches et la croix brisée, au milieu de la place où végétait, entre des tilleuls très anciens, un arbre de la Liberté garni de rubans tricolores. Par-dessus le mur du cimetière qui entourait l'église, on apercevait le déroulement de la plaine, verte de prairies, brune de labours, sous un ciel tout en vapeurs effilochées que perçait, çà et là, un peu de bleu, aussi doux que fleur de pervenche.

Copyright by Marcelle Tinayre, 1938.
(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

— Allons, la mé, v'nez vous chauffer ! cria l'un des Normands, et il prit le bras de la sourde en la tirant du côté de l'auberge.

Il était jeune, gras et vermeil, et il riait, de ses dents gâtées, sous sa moustache de cuivre roux, en secouant les anneaux de ses oreilles. Un bon gars, vraiment, qui s'était bien diverti aux coq-à-l'âne de la sourde et l'avait prise sous sa protection, parce que, disait-il, elle ressemblait à feu sa grand-mé, avec ses besicles de corne et les taches de son de ses joues.

Ils entrèrent au *Bœuf couronné*. Point de saucisses et de jambons pendant aux solives. Sur le manteau de la cheminée, à la place du Crucifié ou de la Vierge, s'étalait une image en couleur de la Bastille assiégée par des gardes françaises et crachant la fumée par tous ses créneaux. Un individu chétif, à favoris noirs, chauffait ses bottes au feu de l'âtre. L'hôtesse accourut. Les voyageurs réclamaient du pain, du beurre et du cidre. Elle n'avait que du pain, des oignons, des œufs, et point de beurre.

— Les vivres se cachent, depuis le maximum, dit-elle en soupirant. Les cultivateurs n'en apportent guère au marché. Les charrois se font mal. Jusqu'aux poules qui ne pondent guère.

— All' sont cont'-révolutionnaires, s'écria le rouquin en tapant sur ses genoux. Faut les raccourcir, ces volailles !

L'homme aux favoris noirs cracha presque sur les pieds de la vieille qui s'était assise à quatre pas du feu.

— C'était M. et Mme Veto qui affamaient le pauvre peuple, dit-il, et son regard agile courait de visage en visage. Maintenant c'est Pitt et Cobourg qui paient les accapareurs pour nous faire mourir de faim.

— Ah ! ça va mal ! dit l'hôtesse.

— Surtout depuis qu'une coquine de ci-devant a tué Marat, notre bon ami. Elle était de votre pays, citoyens.

Les Normands avaient le nez dans leurs bols. Ils feignirent de n'avoir pas entendu.

La délation était imposée comme un devoir à tous les Français et les agents provocateurs pullulaient, à cette limite de la Normandie où persistaient des traces de royalisme et de fédéralisme girondin.

Le maire du village, paysan rigide, en blouse et en

sabots, entra dans l'auberge pour contrôler les passeports. Il interpella chaque voyageur. La sourde ne se dérangea point.

— L'est dure d'oreille, fit le gars rougeaud.

Et il cria :

— Vot' passeport, la tit' mé. Y vous l'demandiont pour voir si v'seriez point la femme à c'monstre de Pitt.

La vieille, assise sur une chaise basse, ses cotillons ramenés autour d'elle, lisait un livre noir. Elle leva des yeux vifs derrière ses besicles, fouilla dans ses poches et tira de leurs profondeurs des papiers qu'elle tendit au maire. Celui-ci les tourna, les retourna, en ânonnant :

— ... Citoyenne Jeanne-Fortunée-Adélaïde Béraud, âgée de cinquante-neuf... soixante-neuf... C'est-y cinquante ou soixante ?

— C'est cent-neuf, dit le plaisantin. Suffit d'la vouère ! C'est cent neuf...

— Vous v'nez d'la Martinique. Et pourquoi qu'vous v'nez de la Martinique ? cria le maire.

La vieille, d'une voix suraiguë :

— C'est marqué sur le papier. Je suis en règle. C'est marqué sur le papier.

Et elle se remit à lire. Le magistrat rustique demanda à la ronde :

— Dites donc, s'ti pas l'étranger, c'te Martinique ?

— Colonie française, dit l'homme aux favoris.

— Ben sûr, citoyen Lacosse, c'est pas aux Anglais ?... Non ?... Alors, l'est pas suspecte. L'est pas émigrée. L'est en règle.

Il rendit le passeport à la vieille dame qui le remit dans sa vaste poche. Le livre glissa de ses genoux. Le citoyen Lacosse le ramassa et, avant de le lui rendre, regarda le titre. C'était *le Contrat social*, par J.-J. Rousseau.

Le maire, en quittant l'auberge, laissa la porte ouverte. Mme d'Aizy en profita pour s'éloigner de l'homme aux favoris noirs. Elle s'installa sur un banc, devant la maison, enveloppée de ses coiffes et de sa mante, heureuse de ce moment de solitude, avant de réintégrer la boîte roulante, empuantie d'odeur humaine, et d'y subir la conversation, les rires, les chants et

les ronflements de ses compagnons de voyage. Le charron frappait sur la roue du coche. Des enfants, nu-pieds, la culotte fendue laissant passer un bout de chemise, regardaient le jeu du marteau. Des femmes s'appuyaient aux portes coupées des chaumières. Tout, dans ce village, était comme autrefois, excepté la croix de pierre rompue et le bonnet phrygien remplaçant le coq du clocher. Les gens ne semblaient ni plus riches, ni plus heureux, ni plus tristes, ni plus méchants qu'en 89, car rien ne change aussi lentement que les visages de la France paysanne.

Le coche était réparé. Les voyageurs sortirent de l'auberge. Cette dernière étape s'achèverait peut-être sans dommage. Ce soir, il faudrait passer la barrière de Paris sous le contrôle des fonctionnaires de la Commune. Mme d'Aizy ne s'en effrayait pas. En quittant l'Angleterre, dont les falaises crayeuses s'enfonçaient dans les eaux grises et dans la brume du soir, elle avait fait le sacrifice de sa vie. La dangereuse aventure commençait favorablement. Si elle finissait mal, Mme d'Aizy en serait quitte pour une promenade en charrette et une opération chirurgicale un peu brusque.

Le gars normand, son protecteur, vint la chercher :

— On part, ma tit'mé. Grouille-té ben vite !

Et, bonnement, il la hissa dans la diligence. La machine s'ébranla.

II

Il était nuit, quand le coche s'arrêta dans le cour des Messageries, encombrée de caisses, de ballots et de Savoyards. Mme d'Aizy remercia le Normand qui voulait absolument l'accompagner jusque chez elle, et elle suivit le portefaix chargé de son mince bagage. D'abord, il avait grogné.

— Rue du Puits-qui-parle, que tu dis ? Tu pourras jamais marcher jusque-là, citoyenne.

Et, s'avisant que la femme était sourde, il s'était résigné, en jurant par b... et par f... dans le style des grandes fureurs du Père Duchesne. Sans ménager les jambes de la vieille, il partit d'un pas rapide. Plus leste qu'elle ne paraissait, elle le talonna.

Paris. C'était Paris ! C'était l'antre des jacobins, le fief

de Robespierre, la ville cannibale qui offrait chaque jour aux dieux nouveaux un sacrifice humain. Le monde entier regardait vers elle et ne distinguait que le triangle de la guillotine dans un noir et sanglant nuage. Paris ! Les Français faméliques qui traînaient leurs semelles par les rues de Hambourg, de Turin ou de Londres, soupiraient à ce nom, et il y avait bien de l'amour dans leur tristesse. Paris...

Mme d'Aizy l'eût reconnu les yeux fermés, à son pavé, à son odeur. Les pieds en étaient meurtris. L'odorat en était affligé. Peu de réverbères. On marchait lentement, guidé par le halo d'une lanterne. Quand on arrivait sous ce phare douteux, l'on distinguait des façades jaunâtres, des balcons de ferronnerie, un écusson martelé, des fenêtres d'où pendaient des drapeaux tricolores, effrangés et décolorés. Sur les portes, une affiche collée portait les noms des locataires. Derrière les volets, des gens inquiets guettaient le passage de la patrouille et le coup de heurtoir annonçant la visite domiciliaire, cauchemar des nuits de l'an II.

Toujours marchant à cette allure qui l'essoufflait, Mme d'Aizy passa les ponts et remonta la pente de la rue Saint-Jacques. C'était un quartier de collèges, de couvents et de jardins, naguère tout sonores de cloches, et qui n'avait pas changé depuis deux siècles. Maintenant, les couvents et les collèges étaient devenus des prisons. Les cloches fondues ou brisées ne sonnaient plus. Les reliques vénérées de sainte Geneviève étaient au ruisseau, et Marat reposait sous la haute coupole, entre les falaises de pierre du Panthéon.

Le portefaix prit la rue des Postes, puis une autre rue très courte. Un seul réverbère l'éclairait, fixé au mur d'un jardin, près d'une porte à inscription : *Maison de santé et pension bourgeoise, tenue par la veuve Coubert.* Le branchage d'un ormeau dépassait la muraille et cachait en partie la maison.

Mme d'Aizy tira trois fois la chaîne d'une clochette. Peu après, le volet d'un judas pratiqué dans la porte fut tiré, démasquant une figure méfiante. La comtesse prononça tout bas la formule indiquée par lady Atkyns.

— *J'apporte la rose blanche.*

Elle ajouta :

— ... Vous annoncerez Madame Béraud.

Et la porte s'ouvrit.

Le salon était à peine chauffé par deux bûches étouffées de cendre, à peine éclairé par une lampe à garde-vue de tôle verte. Une dame, qui écrivait à un bureau, se leva pour recevoir la voyageuse.

Elle avait la gravité d'une abbesse janséniste, un teint sans couleur, des yeux intelligents, l'air et le ton des femmes qui sont nées pour commander.

— Madame Béraud d'Aizy ! Enfin ! Nous vous attendions de jour en jour. Soyez la bienvenue. Je suis Mme Coubert d'Alglève, et, pour tout autre que mes amis, la citoyenne Coubert.

— Voici ce que je dois vous remettre : ce livre.

Mme d'Aizy prit dans sa poche l'exemplaire du *Contrat social* et le tendit à Mme Coubert.

— Il ne m'a pas quittée un seul instant. J'ai eu tout le loisir de l'apprendre par cœur. Il y a des notes à l'encre sympathique.

— Je sais.

La servante apporta du bouillon et du vin.

— Je vous en prie, madame, réconfortez-vous, dit Mme Coubert qui alla près de la lampe pour examiner le livre.

La comtesse avait faim. Elle contenta son appétit, et son regard s'accommodant à l'éclairage imparfait considéra le salon. Trois objets l'étonnèrent, bien inattendus dans une maison royaliste. C'était, sur la cheminée, une pierre taillée en forme de Bastille, et sur les murs deux gravures en couleur : Marat, livide et crapaudin, affalé dans sa baignoire, Robespierre, frisé, poudré, cravaté, paré d'un habit bleu de ciel.

« Où suis-je tombée ? » se demanda-t-elle.

Mme Coubert devina sa pensée :

— Rassurez-vous, madame. Ceci n'est que du décor. Nous sommes en guerre. Toute ruse est permise. D'ailleurs, j'obéis à des ordres que j'ai reçus.

Elle s'assit en face de Mme d'Aizy et demanda des nouvelles du Comité.

C'était une association royaliste de Londres qui comptait parmi ses membres M. de Frotté, l'évêque de Saint-Pol-de-Léon, Pelletier, le pamphlétaire, et lady Atkyns, ancienne

actrice au théâtre de Drury-Lane. Lady Atkyns avait essayé de sauver la reine, et maintenant elle travaillait à enlever le petit roi. Les agents du Comité, bien munis d'argent et de faux passeports, assuraient la liaison. Des bateaux les transportaient en vue des côtes françaises où des pêcheurs les attendaient et les faisaient débarquer. Ils avaient des refuges assurés, « maisons de correspondance » créées par le défunt marquis de La Rouërie, en Bretagne, en Normandie, et jusque dans Paris même. La pension de Mme Coubert était une de ces maisons, le dernier anneau d'une chaîne.

Mme d'Aizy avoua qu'étant ruinée, et désespérant de gagner le procès intenté au banquier défaillant, elle avait accepté le rôle d'agent secret, pour rentrer en France.

— J'ai prévenu ma petite belle-sœur qu'elle ne recevrait pas de mes lettres avant mon retour en Angleterre... si j'y retourne.

Elle fit le récit de ses aventures, si drôlement qu'un sourire effleura les lèvres sévères de l'autre femme.

— J'admire votre idée de paraître sourde pour désoler la patience des curieux, dit Mme Coubert. Votre surdité est de la même sorte que ma vénération pour Robespierre et pour Marat. Beaucoup de choses, dans cette maison, vous paraîtraient bizarres, si vous n'étiez avertie que nous sommes, vous comme moi, des pions sur un échiquier, et que nous ne menons pas la partie.

— Du moins, nous en connaissons l'enjeu.

— La délivrance de Louis XVII. J'ai une pitié pleine d'amour pour ce malheureux orphelin. Mes deux fils ont été tués le 10 août, en défendant les Tuileries, et mon mari a été massacré en septembre. Je ne cherche pas à les venger, car je suis chrétienne, et je veux seulement employer au salut de l'enfant royal le reste d'une vie détruite. Quand il sera hors du Temple, je chanterai *Nunc dimittis*, avec joie, même au pied de l'échafaud. Mais vous, madame, qui avez rempli votre mission et qui êtes libre, qu'allez-vous faire à Paris ?

Mme d'Aizy, qui se chauffait les pieds, dit tranquillement :

— J'essaierai de récupérer mes biens et je m'adresserai à ma cousine Hérault de Séchelles, qui a du crédit sur son fils. Nous sommes alliés par les d'Aizy. Le bel Hérault, séduisant et séducteur, s'est jeté dans la Révolution, et il est devenu

membre du Comité de Salut public, athée, régicide, et tout ce qu'on peut imaginer de plus affreusement révolutionnaire, mais non point sans-culotte. Il a gardé son élégance musquée, sa bibliothèque chérie, son sérail de jolies femmes. Il a même gardé quelques sentiments humains, quelque souvenir de sa race noble et du monde qui fut le sien. En fait, il a rendu service à ses cousins Magon de la Balue, en les faisant radier de la liste des émigrés où ils étaient inscrits indûment. Pourquoi n'obligerait-il pas sa cousine d'Aizy ? Elle ne lui racontera pas comment elle est revenue en France. Elle sera censée être demeurée à la Martinique après sa fuite de Saint-Domingue.

— C'est ingénieux et dangereux, dit Mme Coubert. Si vous devez écrire à Mme Hérault qui habite Livry, attendez l'occasion de faire porter votre lettre par un homme à nous, et surtout ne sortez pas de cette maison avant de posséder une carte de civisme, délivrée par la section. Nous vivons sous le régime du contrôle tracassier aggravé par la délation. Les partis politiques s'espionnent et se dénoncent réciproquement. Mais nous avons des intelligences partout... même au Comité de Sûreté générale, dont un membre était ici, ce matin même.

— Le Comité qui tient toute la police a une main et un œil chez vous et à votre service ! s'écria la comtesse. Ce doit être un tour du baron de Batz !... Vraiment, cet homme est très fort.

— Ne prononcez jamais ce nom, dit Mme Coubert. Vous devez l'ignorer.

Mme d'Aizy s'excusa.

— J'ai manqué de prudence, parce que nous sommes seules.

— La prudence est une habitude du corps et de l'esprit. On l'acquiert par un exercice continuel. Pour une fois, cependant, parlons tout à fait librement. Sachez donc que par les soins d'un agent intermédiaire, le baron a dirigé vers nous un ami de Fouché, le citoyen Sassenauge, membre du Comité de Sûreté. Ce Sassenauge me croit bonne républicaine, et grâce à lui, mes pensionnaires, — des vieillards proscrits, que notre association a recueillis et que des bienfaiteurs anonymes font vivre, — sont à l'abri dans notre maison. Les visites domi

ciliaires n'y vont jamais plus loin que la cuisine et l'office. Le citoyen Sassenauge ne peut rien me refuser.

— Un ami de Fouché !

— Un bourgeois riche, fils d'un notaire royal. Sassenauge a fait ses études chez les Pères de l'Oratoire, et il aurait voulu devenir officier, entrer à l'école du Génie : c'était vers 1780. On lui a fermé la porte au nez, parce qu'il n'était pas noble.

— Et il s'est fait démocrate et jacobin. Comment s'en étonner ?...

— M. Sassenauge est un fauve de petite espèce dans la ménagerie révolutionnaire... Il a pourtant du sang aux ongles.

— Et vous le tenez en laisse ? Par l'argent, ou par la femelle ?

— Il est assez riche pour n'avoir pas besoin de se vendre. Les femmes ?... Il ne les aime guère. Il n'aime que Sassenauge, mais l'homme n'est pas tout d'une pièce, et le pire de tous peut avoir des places sensibles dans un cœur dur. Sassenauge a sauvé de la prison un vieux prêtre, le Père Paillet, ancien professeur à Juilly, qui est un de mes pensionnaires, et qui n'a pas voulu devoir son salut à M. Fouché, son ex-confrère de l'Oratoire. Et pourtant l'abominable Fouché, le massacreur de Lyon, a un faible pour tout ce qui sort des collèges oratoriens, et singulièrement pour Sassenauge.

— Quel imbroglio !

— Les ficelles des marionnettes humaines paraissent embrouillées à celui qui n'en connaît pas le maniement. Il ne soupçonne pas quel meneur de jeu les fait mouvoir.

— Prenez garde que votre Sassenauge n'ait un retour de vertu républicaine.

— Nous devancerions le danger. Nous avons plusieurs logis et plusieurs noms, et nous sommes toujours en alerte. Et puis, en essayant de nous perdre, Sassenauge se perdrait. Nous le tenons bien.

Mme d'Aizy étouffait un bâillement.

— Vous voilà tout ensommeillée, dit Mme Coubert. Je vais vous éclairer jusqu'à votre chambre. Si, par hasard, vous entendez du bruit, ne bougez pas et ne craignez rien. Ce ne sera qu'une visite de la patrouille.

III

Le bruit d'un tambour réveilla Mme d'Aizy. Elle rêvait qu'il était temps de préparer le porridge et que Babiole frappait le chaudron avec sa cuiller. Ouvrant les yeux, elle vit une chambre inconnue, basse et mansardée, le carreau sans tapis, un vieux fauteuil, une table, une commode-tombeau.

Dehors, l'on criait : « Vive la nation ! »

Mme d'Aizy s'entortilla dans sa couverture pour aller regarder, à travers les petites vitres de la croisée, le paysage des toits enchevêtrés avec leurs cheminées et leurs traînées de suie sur le rouge des tuiles. Une trouée entre des bâtisses découvrait une partie de la rue des Postes. Des gardes nationaux défilaient, mêlés à des jeunes gens farcis de rubans tricolores et de cocardes. Le tambour précédait ce groupe qui passa et disparut. Un savetier devant son échoppe, une blanchisseuse et ses ouvrières, qui chargeaient des ballots de linge sur une voiture à bâche, des femmes penchées par les fenêtres comme des gargouilles sur un mur d'église, crièrent : « Vivent les volontaires !... Vive la nation !... » et ces Parisiens badauds échangèrent entre eux des paroles abondantes. Enfin, le savetier retourna à son établi, et les ménagères à leur balai. La blanchisseuse grimpa sous la bâche et fouetta son cheval. Dans la rue, il ne resta que des enfants et des chiens qui se roulaient parmi les épluchures.

En se penchant sur la croisée que dépassait le rebord du toit, Mme d'Aizy surplombait le jardin contigu au couvent désaffecté de Sainte-Aure, dont elle voyait les fenêtres sommées de mascarons. Dans l'espace étroitement mesuré de ce jardin, deux hommes se promenaient, allant et revenant sur leurs pas. L'un était gros, tassé dans une redingote noire, et il avait des cheveux blancs taillés en couronne. L'autre gesticulait en agitant de petites mains décharnées. Son corps d'insecte était sanglé dans un habit bleu à revers rouges, de coupe militaire, sans épaulettes et sans galons. Il portait des demi-bottes, et tenait à la main un chapeau à plumet tricolore. Mme d'Aizy ne douta pas que ces deux hommes ne fussent l'oratorien et le révolutionnaire dont Mme Coubert lui avait parlé. Prudemment, elle se retira de la fenêtre.

Comme elle finissait sa toilette, la servante lui apporta un très petit bol de lait bleuâtre avec un très petit morceau de pain gris, et l'avertit que Mme Coubert la priait de descendre aussitôt qu'elle serait habillée.

Mme Coubert se tenait assise dans le salon, sous le portrait de Robespierre.

— Venez, dit-elle, venez, ma bonne amie, que je vous présente le citoyen Sassenauge. Citoyen, voici la citoyenne Béraud, qui vous sera bien reconnaissante de votre appui auprès de nos sectionnaires de l'Observatoire.

« Le triste chafouin ! » pensa Mme d'Aizy. Cette figure-là ne m'est pas inconnue. Où l'ai-je rencontrée ? Ne serait-ce pas à la promenade du Palais-Royal avec Sevestre ? Il est vrai que Sevestre ne se permit pas de me présenter ce quidam. Vilain petit squelette, fi ! »

L'homme en habit bleu ne se souvenait certainement pas d'avoir jamais aperçu la vieille dame, humblement vêtue, masquée par ses grosses besicles. D'un air de mauvaise humeur, il étirait et faisait craquer ses doigts décharnés.

— D'où vient la citoyenne ? Pourquoi désire-t-elle un certificat de résidence ?

Mme Coubert répondit :

— Mon amie est dure d'oreille. Elle vous entend mal, citoyen, mais je vous assure qu'elle a sur la République, l'Assemblée, les comités, les émigrés, la guerre exactement les mêmes sentiments que moi. Les papiers sont sur mon bureau. Mettez-vous là. Lisez. Quelques mots de vous au président de la Section suffiront.

Sassenauge lut, écrivit, et signa d'un paraphe égratigné.

— C'est bien la dernière fois, citoyenne Coubert. N'y revenez plus ! D'ailleurs, vous ne me reverrez pas de si tôt. Je suis délégué par le Comité aux armées du Rhin.

Il prit un ton pompeux pour vouer à la Némésis républicaine les ennemis de la Nation.

Mme d'Aizy évitait son regard. Elle contemplait obstinément l'image de Robespierre. Sassenauge grommela :

— Encore une dévote de Saint-Maximilien.

Le culte que les femmes rendaient à l'Incorruptible excitait-il sa jalousie ? Il haussa les épaules et fit claquer ses doigts.

A onze heures, trois coups de cloche annoncèrent le dîner. Les pensionnaires étaient dans la salle à manger quand la nouvelle venue y entra avec Mme Coubert. La longue pièce aux boiseries de noyer, la table étroite, les chaises de paille, rappelaient les réfectoires des couvents, et l'aspect des convives accentuait ce caractère d'austérité. Ils étaient cinq tous très âgés, tous vêtus de noir : le P. Paillet, un M. du Suttour, espèce de don Quichotte tragique dont la figure tout en sourcils, en nez et en menton, montrait les stigmates de la douleur ; une dame de Rocheleix, octogénaire à la tête branlante ; enfin, jaunes et consumées, deux vieilles religieuses expulsées de leur monastère. Mme Coubert présenta Mme d'Aizy comme une personne acquise à « la bonne cause », et le P. Paillet, au nom de tous, lui souhaita la bienvenue. Après le *Benedicite*, la servante apporta une soupe aux herbes, un ragoût osseux, un fromage piquant. Le repas ne dura guère qu'un quart d'heure. Puis les vieillards saluèrent Mme d'Aizy et remontèrent chez eux. Le seul M. du Suttour resta en bas. Il travaillait au jardin.

— Cet excellent homme, dit Mme Coubert, est de Bergerac et sa femme était d'Auvergne, proche parente de la vieille Mme de Rocheleix. Ils ont perdu leurs biens et leurs parents. Ne leur en parlez jamais, je vous prie. La vieille dame est presque en enfance : elle prend la servante pour sa petite-fille Marie de Rocheleix qui a été guillotinée à Bordeaux !... Mais vous pourrez causer agréablement avec le P. Paillet.

Mme d'Aizy s'avisa bientôt que le P. Paillet n'était qu'une faible ressource pour un entretien amusant. Il ne parlait que des Pères de l'Église, parce qu'il traduisait saint Chrysostome et Clément d'Alexandrie. Encore en parlait-il fort peu. Dans la maison Coubert, les jours se passaient avec la régulière monotonie de la vie conventuelle. La comtesse s'ennuya.

Elle n'avait d'autres distractions que la couture et la lecture. Souvent, le nez aplati contre la vitre de sa croisée, elle regardait au dehors, et les scènes populaires de la rue la divertissaient comme un spectacle. Elle connut ainsi la blanchisseuse Madeleine, le Savoyard porteur d'eau, et les sans-culottes qui fumaient leur pipe chez Moinot, le savetier. A la nuit tombante, un couple venait s'embrasser au coin de l'impasse des Vignes. La lanternier effarouchait ces amoureux, quand il arrivait avec sa gaule. Une jaune étoile s'allu-

mait dans le soir brumeux, et, à la même heure, Françoise apportait la lampe de Madame. La comtesse s'amusait de son langage rude, de son accent vendéen. Cette paysanne des environs de Bressuire avait fait la guerre, en brigande, avec « monsieur Henri ». Laissée pour morte dans un bois, elle avait guéri toute seule, et Mme de Lescure l'avait donnée, comme on donne un chien de garde, à Mme Coubert. Sa force extraordinaire, sa discrétion, sa probité, sa voix mâle lui valaient l'admiration du quartier, et le neveu du savetier Moinot, volontaire à l'armée du Rhin, l'avait demandée en mariage. Elle l'eût égorgé avec plus de joie qu'elle ne l'eût épousé.

IV

Le vent, le soleil et la neige tourbillonnaient en giboulées sur les toits gris de Sainte-Aure et sur la chapelle du Saint-Esprit. Mme d'Aizy s'arrêta devant la boutique où le savetier Moinot frappait à petits coups une semelle cloutée. Il leva sa face ridée, aux yeux enfantins, au nez marqué de fibrilles violettes, et il demanda ce que désirait la citoyenne.

Elle montra sa chaussure, décousue sur le côté. Pouvait-on la réparer immédiatement ?

— C'est que j'ai de l'ouvrage, dit Moinot.

— Et moi, je n'ai qu'une paire de souliers, avoua la vieille dame.

Il comprit qu'elle était pauvre, et ne voulut pas l'affliger par un refus. Sans la tutoyer, parce qu'il gardait d'antiques formes de respect envers les femmes, il la pria de s'asseoir sur un escabeau et de se déchausser.

La boutique était sombre. Au plafond crasseux pendaient des grappes de galoches, de bottes, de souliers et de sabots. L'odeur de ces chaussures se mariait à l'odeur du suif et de la colle de poix, et il émanait de la cuisine, toujours ouverte dans le fond, les relents de chou qui imprègnent, jusque dans la pierre de leurs murs, les logements populaires.

Moinot mesurait de l'œil et de la main le malheureux soulier à bout carré, à talon haut, et il en admirait la petitesse.

— Voilà ce qu'on appelle un pied mignon.

— Bel avantage ! dit la comtesse. Il y a longtemps que je ne danse plus.

— Mais vous avez dansé, et de bonne grâce, en votre jeunesse ? Avec ce pied-là, une fille devait joliment sauter la gavotte, comme on faisait sous le tyran Louis XV. J'étais jeune, aussi, dans ce temps-là.

Il sourit en montrant des dents noires :

— Maintenant, c'est le tour des autres.

De la cuisine surgit tout à coup la Moinot, puissante masse de chair en cotillon rayé et tablier bleu à bavette. Bovine par la forme, le poids, la voix forte et mugissante, cette Junon savetière invita la citoyenne à se rapprocher du fourneau. Puis elle émit des considérations météorologiques sur le froid, le chaud, la pluie et la gelée, et se plaignit de la cherté du pain.

Un homme à carmagnole, chemise sale, bonnet rouge et gourdin noueux, entra dans la boutique.

— Salut, Tisthène ! fit le savetier. J'ai remis la bride à tes sabots.

Derrière lui entra un jeune homme d'une laideur agréable et vive, au teint frais, aux cheveux noirs, mince dans un carrick gris foncé.

— Salut, citoyen Dufargeas. Tu voudrais tes bottes ?... Elles ne sont pas prêtes, tes bottes ! dit Moinot.

Il quitta le soulier à demi recousu, alla chercher une paire de sabots, et les remit à Rouchon (Antisthène), qui déclara :

— Je te paierai demain.

— Ne l'oublie pas, je te prie... Et quoi de nouveau à l'Assemblée, Tisthène ?

Rouchon déclama :

— Le peuple est vendu de tous les côtés. Les aristocrates conspirent dans les prisons pour égorger les sans-culottes, et des traîtres parlent de clémence ! Danton nous trahit. Tous les cordeliers nous trahissent.

Le savetier s'écria :

— Danton ?...

Rouchon (Antisthène) fulmina contre les cordeliers. Il récitait des lambeaux de discours, des formules apprises, farcies de mots qu'il ne comprenait pas. Quand il y ajoutait des pensées de son cru, son esprit rudimentaire fourchait comme sa langue, et l'atrocité de sa pensée s'emberlificotait de ridicule.

On ne riait pas. Le savetier montrait un intérêt déférent à ce margouillis et Dufargeas regardait obstinément dans la rue.

Rouchon (Antisthène) s'en alla. Un silence gêné suivit son départ. Le bon Moinot, peut-être honteux de sa complaisance, dit :

— C'est un *pur*...

Le jeune homme prononça, entre ses dents, les mots « imbécile » et « gredin ». Moinot l'avertit paternellement :

— Paix, citoyen Dufargeas. Je me permets de te le dire, moi qui ai trois fois ton âge.

Léon Dufargeas, étudiant en droit, répliqua :

— Tu sais lire. Connais-tu ceci ?

Il tira de sa poche un numéro du *Vieux Cordelier*, le journal de Camille Desmoulins.

Le savetier refusa d'un geste, en disant :

— A la section, l'on raconte que Camille est vendu aux aristocrates et aussi qu'il est payé par les Anglais pour énerver la révolution. C'est les mots qu'on a dits : « Énerver la révolution. » Moi...

Il remonta sa lèvre inférieure et leva la main. Cette mimique signifiait une sage volonté d'ignorance.

Le jeune homme croyait à Danton et il admirait le talent de Camille. Il rappela le matin du 12 juillet 1789, où le petit journaliste bègue, juché sur une table du café de Foy, avait pris une feuille de marronnier pour en faire la première cocarde de la Révolution.

— Jour sublime ! Tout un peuple s'était levé à la voix de Camille, et, le surlendemain, la Bastille tombait. Tout enfant que j'étais, je suivis les citoyens qui luttèrent, dans les Tuileries, contre les soudards étrangers de Lambesc.

— J'y étais de même, dit Moinot. L'on se battait pour ravoir M. Necker, et, quand on l'a eu, on n'en a plus voulu. Alors, on a cru que La Fayette et Mirabeau étaient des amis du peuple...

— Des traîtres ! dit l'étudiant.

— Et Bailly, et les girondins, tous des scélérats. Et l'on dit, à présent, que Danton nous trahit, comme les autres... Nom d'là, l'on n'y comprend plus rien.

— Danton a sauvé la patrie, citoyen Moinot.

Le savetier tendit le soulier à Mme d'Aizy.

— Moi, j'aime Robespierre. Il est vertueux... Voilà votre escarpin, citoyenne. Le prix ?... Rien du tout que le plaisir d'avoir vu un si joli pied.

— Vous êtes galant, fit la comtesse.

Dufargeas regarda le pied charmant qu'elle avançait, puis le visage orné de besicles. Elle devina sa déception. Fouillant dans sa poche, elle en tira un assignat et dit au savetier :

— Prenez ceci, vous le donnerez à un pauvre...

Elle dit aussi qu'elle avait pris plaisir à la conversation de deux bons patriotes.

— Je suis vieille. J'ai toujours vécu isolée, et pourtant j'aime à m'instruire des grandes choses de mon temps.

Dufargeas approuva ces mots : « des grandes choses ». Oui, l'œuvre de la Révolution était colossale, et le fameux siècle de Louis XIV paraîtrait, en comparaison, bien mesquin. Le passé tombait en poudre. L'ère véritable de la civilisation daterait de l'an I de la République.

Il peignit la France attaquée par les Alliés, poignardée dans le dos par les Vendéens, et partout victorieuse. L'immensité du péril avait justifié les rigueurs de la loi. La victoire devrait ramener la clémence.

Le savetier était inquiet :

— Donne-toi garde que Tisthène ne t'entende. Il dit qu'il faut couper trois cent mille têtes pour nous sauver. Ah ! c'est un pur !

— D'où sort cet Antisthène ? demanda Dufargeas.

— Il est venu d'Avignon avec Jourdan Coupe-tête et il a *travaillé* à l'Abbaye, en septembre. A l'en croire, il a expédié plus de cinquante aristocrates et calotins, et il a fait empaler le traître Montmorin sur le fer d'une grille.

Le jeune homme exprima brutalement son dégoût.

— Danton était bien consentant, dit Moinot.

— La fureur du peuple l'entraînait à la vengeance. C'était bon pour un temps, mais depuis...

— Depuis, Danton a inventé le tribunal révolutionnaire. Je pense, citoyen, que tu n'as rien à dire contre, nom d'là ! Danton le trouvait excellent, son tribunal. Maintenant, il n'en veut plus... Et pourquoi ? On l'a dit, hier soir, à la Section :

Danton mollit. Danton est corrompu par les femmes. Il n'a pas de mœurs... Robespierre a des mœurs.

— Salut, père Moinot ! Salut, citoyenne ! dit l'étudiant.

Il sortit. Le savetier, d'un air indécis et malheureux, murmura :

— C'est un bon enfant et un patriote, mais je n'aime plus qu'il vienne ici : il cause trop.

V

Mme d'Aizy courait Paris. Depuis qu'elle avait en poche sa carte de sûreté, elle « explorait », se comparant à un marin débarqué chez les sauvages. Qu'elle avait changé, la grand'ville ! Dans les quartiers aristocratiques, l'herbe verdissait les pavés. Les arbres des parcs qu'on ne taillait plus jetaient par-dessus les murs des branches folles. Les maisons, n'étant plus réparées, perdaient leurs crépis et leurs plâtres, et Paris, honteusement sale, paraissait déguenillé comme ses habitants.

Dans la rue Saint-Honoré, devenue la rue Honoré, Mme d'Aizy chercha en vain les enseignes d'autrefois. Le commerce de luxe qui vivait de la clientèle élégante et des riches étrangers était allé à la faillite. Plus de carrosses ; un enchevêtrement de véhicules hétéroclites, charrettes, vinaigrettes, fiacres traînés par des rosses, conduits par des cochers en haillons. La pluie tombait depuis le matin. Les chevaux glissaient. Les parapluies se heurtaient. Protégée par le coqueluchon de sa mante, Mme d'Aizy suivit la file des piétons. Elle passa devant Saint-Roch et l'averse redoublant, elle se mit à l'abri dans l'allée d'une maison. En face d'elle, il y avait une bâtisse étroite et penchante. Au rez-de-chaussée, la boutique d'un miroitier. Une jeune fille blême regardait la rue par l'une des fenêtres en demi-lune de l'entresol. Dans la boutique, le patron montrait un cadre à une grosse femme surchargée de rubans, et près du comptoir, était assise la patronne, vieillie par la maladie ou par le chagrin.

C'étaient les Pruvot, anciens fournisseurs de Mme d'Aizy. Elle était entrée bien souvent dans leur magasin, pour y choisir des girandoles et des boîtes de cristal gravé par M. de Paroy. Cet achat n'était qu'un prétexte. Gérard de Sevestre était alors le locataire des Pruvot. La comtesse, prise d'une fan-

taisie pour ce beau chevalier, avait eu la curiosité de voir de près la miroitière. Plus tard, quand une lettre anonyme apprit à M. de Vauvigné, — en quel style poissard ! — que sa femme avait passé la nuit du 12 juillet chez Sevestre, Mme d'Aizy se dit :

« La belle Mme Pruvot a été jalouse. »

Simple hypothèse, car s'il y avait une belle Mme Pruvot, il y avait aussi une fille Pruvot qui n'était point belle et qui pouvait être affligée de noire jalousie. Cependant, le dédain de Sevestre pour les charmes trop mûrs de la comtesse tenait à d'autres causes (Ah ! Delphine, petite masque !...). A présent, tous les acteurs de cette comédie étaient morts ou dispersés. Sevestre avait passé en Russie. Il n'épouserait pas Delphine. Charmoyse remplacerait M. de Vauvigné. La comtesse en était sûre et, n'ayant rien prétendu sur ce prétendant, elle le favorisait. Tandis que le chevalier...

« A quoi vais-je penser ! Vieille histoire, sotte histoire ! J'y ai joué un rôle ridicule ! Diable de Sevestre ! Il me plaisait... »

Du côté de Saint-Roch, il se fit du mouvement et du bruit. Les Pruvot disparurent au fond de leur boutique. A l'entresol, la fille blême s'appuya au fer du balconnet. Elle avait les traits d'une ingénue de Greuze, déformée par la bouffissure des chairs. Ses yeux étaient fixes et froids. Un vilain sourire gâtait le joli dessin de sa bouche. Elle écoutait les vociférations indistinctes avec l'attention d'une chienne qui flaire un gibier. Des passants se hâtaient vers le passage des Feuillants ou la rue Florentin. Ceux qui étaient à l'abri, dans l'allée, se plaquèrent contre les murs.

— Les voilà ! dit une femme.

Les cris se rapprochaient, éraillés et perçants, furieux et dérisoires, mêlés au chant du *Ça ira*. Deux cavaliers passèrent, laissant derrière eux un espace libre. Mme d'Aizy vit briller des baïonnettes. Elles encadraient une charrette attelée d'un cheval blanc. Sur le devant se tenait, près du conducteur, un personnage à mine de tabellion, correctement vêtu de noir ; derrière lui, assis sur des planches, cinq ou six hommes tête nue, col nu, chemise ouverte, mains liées au dos, et debout, s'appuyant à la ridelle, une grande fille blonde d'environ dix-huit ans. L'effort de ses bras tirés en arrière lui faisait bomber

la poitrine. Ses cheveux, coupés court, flambaient comme une torche. La fièvre enflammait ses yeux et ses joues. Son attitude, son visage où ne paraissait qu'un tranquille mépris pour les insulteurs gagés, lui donnaient la beauté d'une figure de proue. Autour de la charrette, la plèbe, payée pour représenter le « peuple » à ces fêtes de la mort, huait les condamnés, interpellait les spectateurs dont la sensibilité, paralysée par l'accoutumance, eût tressailli peut-être au cri d'une femme refusant de mourir. La stupeur ou l'héroïsme des victimes épargnait à la foule avilie le remords de sa passivité. Chacun se faisait aveugle et sourd, pour ne rien laisser voir sur ses traits qui eût pu offenser les bourreaux, et tremblait que le silence même ne parût coupable. La charrette passa. Le scintillement des baïonnettes s'éteignit au coin de la rue Florentin. Bastienne Pruvot ferma sa fenêtre. Les miroitiers revinrent à leur comptoir. Le défilé des parapluies recommença. La rue reprit son aspect coutumier. Il n'était rien arrivé, ce jour-là, de remarquable. Le spectacle quotidien était terminé.

Par le passage des Feuillants, contournant le Manège où la Convention ne siégeait plus, Mme d'Aizy entra dans le jardin des Tuileries. La pluie avait chassé les mères de famille et les nourrices, les chercheuses d'aventure et les amoureux. L'eau dégouttait des charmilles. Pour s'asseoir à l'abri, il fallait aller à l'*Auberge de la Guillotine*, ou dans les buvettes du même ordre, édifiées sur la terrasse de l'Orangerie. Les amateurs d'exécutions s'y pressaient, et de leurs tables, dominant la place, ils pouvaient voir les aristocrates « rasés nationalement » par Sanson.

La terrasse du bord de l'eau était libre de promeneurs. Mme d'Aizy s'arrêta contre le balustre, et essuya ses lunettes embuées. Elle ne regardait pas la Seine qui coulait, jaune et verte, sous les arches de ses ponts, et les quais naguère tout animés de débardeurs et de badauds, maintenant presque abandonnés. Tournant le dos à ce paysage de pierre et d'eau, la comtesse ne détachait pas ses yeux du palais dont apparaissaient, entre les arbres nus, les trois pavillons d'une lourde architecture, et le dôme central surmonté d'un gigantesque bonnet en serge rouge. Le duel de la monarchie et de la Révo-

lution, commencé à Versailles le 5 octobre, s'était achevé là, le 10 août. Le massacre des gardes du corps avait annoncé le massacre des Suisses ; le départ du Roi, vers Paris, avait préfiguré le retour de Varennes. L'histoire comporte ainsi d'étranges correspondances entre les événements, et toute tragédie a son messager qui lui ressemble et qui l'annonce. Cette idée posséda l'esprit de la comtesse. Elle se demanda si la rencontre de la charrette n'était pas un avertissement. La fille qui se couchait sous le couteau, en cette minute même, ressemblait à Mme d'Aizy, quand Mme d'Aizy âgée de dix-huit ans, belle de l'éclatante fraîcheur des rousses, était encore Mlle de Vauvigné. Comme elle rêvait ainsi, elle qui ne rêvait guère, elle aperçut un homme qui venait vers elle et dont elle reconnut le carrick gris sombre et la laideur agréable.

Dufargeas arborait un vaste parapluie de coton vert. Honnêtement, il salua Mme d'Aizy.

— En vous voyant, sous ce déluge, citoyenne, et en pensant que nous habitons le même quartier, je me permets de vous offrir l'abri de cette machine, si je ne vous parais pas indiscret.

— J'accepte volontiers, citoyen, fit la comtesse.

La distance est longue des Tuileries à la rue du Puits-qui-parle. Elle peut paraître courte à un jeune homme qui conduit une jeune femme, mais s'il conduit une vieille, la route n'est-elle pas interminable ? Pourtant la charitable pensée de l'étudiant ne lui coûta pas un instant d'ennui. La citoyenne sexagénaire, la fée aux besicles, avait un charme indépendant de la jeunesse et de la beauté qui fit, de cette promenade sous la pluie, un divertissement imprévu. Dufargeas lui conta ses affaires de famille ; comment des parents sévères et parcimonieux lui refusaient l'argent nécessaire pour achever ses études ; comment il les poursuivait, vaille que vaille, gagnant assez mal sa vie comme correcteur d'épreuves chez un libraire ; comment il brûlait de se consacrer au service de la patrie, dans le sanctuaire des lois, et de mériter, plus tard, la main d'une aimable et vertueuse citoyenne, la jeune Zoé, nièce de son patron. Nourri de Plutarque et de Rousseau, connaissant par cœur les *Élégies* de Parny, Léon Dufargeas aimait l'Être suprême, la Philosophie, la République, toutes les entités qui figurent dans les discours des orateurs ; mais il n'avait

rien du Spartiate. Le brouet noir ne l'attirait pas. Les repas publics, où chacun « apportait son manger », le laissaient bâillant de faim et d'ennui. Mme d'Aizy s'amusait de ce verbiage. Dufargeas était pour elle ce qu'un sauvage eût été pour le capitaine Cook : l'expression d'un monde inconnu, le jeune Huron, enthousiaste et généreux, tout à fait propre à la délasser de la souffrance et de la vertu qui régnaient dans la pension Coubert et qu'elle trouvait bien pesantes.

* * *

Le silence de la maison la surprit, bien que cette demeure de vieillards ne fût jamais bruyante. Françoise accourut :

— Ah ! madame !

— Eh bien ?

— Tout le monde est parti.

— Comment ?

— Tout le monde : Mme Coubert, le monsieur prêtre, nos bonnes sœurs, la vieille dame, M. le comte du Suttour. Madame était sortie. La voilà qui revient : « Vite, vite, mes amis, dépêchons. J'ai deux voitures. Une dans la rue des Postes. Une dans la rue Neuve-Geneviève... Emportez vos papiers, votre linge, mais vite, vite, comme si la maison brûlait. Nous allons ailleurs... Où est Mme d'Aizy ? — Madame, elle n'est point là. — Quel malheur ! Je vais lui écrire un mot. Françoise, vous resterez avec elle. — Oui, madame. — Je vous ferai chercher ici dans huit jours. — Oui, madame. » Et voilà la lettre...

Mme d'Aizy déplia le papier.

« Madame et amie, je reçois l'ordre de conduire sans délai nos vieillards dans un autre refuge, et je ne peux vous attendre, pour m'excuser de ce départ *qui n'est pas un abandon*. J'espère revenir bientôt et je vous laisse Françoise qui est vaillante et discrète. Ci-joint une lettre que l'on a rapportée pour vous, de Livry. Voyez vite votre cousin. *Le temps presse.* »

La lettre contenait un billet de Mme Hérault.

« Allez voir mon fils, ma chère cousine. Il vous recevra le 14 courant, ancien style, après la séance de l'Assemblée, chez lui, rue Basse du Rempart. Montrez ce billet à son domestique Barbier. Ma mère et moi vous embrassons en espérant des jours meilleurs. »

« Allons ! le dénouement approche », se dit la comtesse.

Elle dîna seule, servie par Françoise et les deux femmes veillèrent ensemble, l'une tricotant, l'autre rêvant. Mme d'Aizy songeait à Delphine et à Babiole. Le sentiment du tragique de la vie qu'elle avait toujours refusé à son âme, même dans le cimetière de Kirkfield, s'insinuait en elle, comme s'il émanait de la maison longtemps imprégnée de prières. Elle s'apercevait que la présence de ses hôtes, si pieux, si résignés dans leur douleur, lui manquait. La nuit était noire contre les vitres. Par les rues désertes, rôdait la peur, démon du soir, sur les talons des patrouilles. Il y avait une flaque rouge qu'on ne pouvait pas laver, à la place de l'échafaud.

— ... *Ils* sont venus chez la blanchisseuse, dit Françoise.

— *Ils* ?

— Les gendarmes. Ils l'ont emmenée à la Bourbe. On va la faire raccourcir.

— Pourquoi ?

— On a trouvé, dans du linge qu'elle rendait, des mouchoirs à couronnes.

Elle tira ses aiguilles, et défit deux rangées de mailles.

— *Ils* en ont fait mourir pour des plaques de cheminée à fleurs de lys, pour des croix, pour des livres qui avaient des dessins en or sur le cuir.

— Des armes ?

— Des dessins. Chez nous, les nobles les arrachaient. Il fallait bien... La girouette aussi, c'était défendu. On a tué du monde pour ces choses-là. Mais les martyrs vont en paradis parce que le sang efface les péchés.

— Alors, si nous sommes arrêtées et condamnées, nous irons en paradis toutes les deux, Françoise ?

— Bien sûr.

VI

Le 23 ventôse, on était encore sans nouvelles de Mme Coubert. Le quartier, consterné par l'arrestation de la blanchisseuse, voyait partout la main sale de Tisthène Rouchon. Cet individu rôdait autour des boutiques, entrait chez les portiers, se mêlait aux groupes d'ouvriers en chômage et réclamait

l'argent des riches et les têtes de trois cent mille aristocrates. Les visites domiciliaires étaient plus rigoureuses. Il y avait sept mille détenus dans les prisons, et chaque jour, des fournées de condamnés. Paris bâillonné couvait sa fièvre. Une population affamée, aux nerfs brisés par des alternatives d'excitation furieuse et d'angoisse passive, était prête à tout croire, à tout subir, parce qu'elle craignait tout. Et Robespierre, dieu du temple jacobin, était malade.

Léon Dufargeas rendit une visite à la citoyenne Béraud. Ayant obtenu deux cartes pour la séance de la Convention, il offrait à sa respectable amie de l'y conduire. Elle accepta. Chemin faisant, elle s'étonna que Dufargeas fût triste et muet. Souffrait-il d'hypocondrie ? Était-il maltraité par sa maîtresse ?

Non. La politique seule et le patriotisme le plus pur faisaient son chagrin. Il craignait pour la République et pour ses amis les manœuvres du Comité de Salut public, hostile au chef de la Montagne, à ce Danton qui refusait de voir le péril. Saint-Just voulait l'abattre, et d'abord le déshonorer, le salir de la même boue qui salissait des coquins, un Fabre d'Églanline, un Chabot, trafiquant de leur mandat, payés par des banquiers juifs allemands !

Mme d'Aizy en savait plus long que Dufargeas sur cette affaire. Elle affecta la candeur, et dit qu'il fallait s'en remettre au peuple « qui ne se trompe jamais ». Alors, l'ami des dantonistes murmura, entre ses dents, que la foule était ingrate et stupide, et qu'elle brûlait très facilement ce qu'elle avait adoré. Et il jeta un coup d'œil autour de lui, pour s'assurer qu'aucun espion n'avait entendu ces propos blasphématoires.

Ils entrèrent aux Tuileries par le vestibule à colonnes d'où partait le grand escalier. Gardes nationaux, employés civils, délégués des sections, harengères, promeneuses du Palais-Égalité, épouses et filles de représentants, journalistes, soldats, policiers, montaient ou descendaient, à grand bruit de voix et de pas, les degrés qu'avaient rougis de sang les gardes suisses.

Par le salon de la Liberté, orné d'une statue en plâtre et en toile, ils parvinrent au seuil de la salle des séances. Sous l'arcade drapée de vert qui précédait cette salle, un huissier

qui connaissait Dufargeas reçut leurs cartes et dit à l'étudiant :

— Tu arrives tard. Saint-Just est à la tribune. Il lit son rapport. Ce sera long...

Et tout bas :

— Robespierre est venu. Il n'est plus malade, mais Hébert, Ronsin, Momoro, Clootz sont f...

— Je ne les plains pas.

— Il est b... en colère le Père Duchesne, mais en dedans !... Il a peur. Tiens, mon fi, entre avec ta bonne maman et tâche de te caser. Tu riras.

Mme d'Aizy et Dufargeas se glissèrent dans la masse comprimée d'un auditoire presque entièrement populaire. La Commune, menacée par le grand Comité, abandonnée par les montagnards, avait « fait » les tribunes, avec les sans-culottes à quarante sous et tous les Tisthène Rouchon que racolait le général Henriot. Pressée entre l'étudiant et une femme qui sentait le poisson, la comtesse crut suffoquer. Un défaut d'aération rendait atroce l'atmosphère, surtout dans ces enfoncements des fenêtres murées où étaient les banquettes réservées au public. L'acoustique défectueuse brisait en remous la voix de l'orateur. Tout d'abord, Mme d'Aizy ne vit que les dos et les têtes : beaucoup de coiffes, de madras, de bonnets rouges, le chapeau bleu d'une bourgeoise, quelques uniformes, une petite fille endormie sur les genoux d'une jeune femme, la perruque noire et les favoris noirs d'un homme placé juste devant elle et qui la gênait pour regarder la salle. L'odeur des corps et des vêtements crasseux l'écœura. En se penchant, ou en se haussant, selon les mouvements que faisait l'homme à perruque noire, elle aperçut, par morceaux, la longue salle rectangulaire avec un côté de gradins en amphithéâtre, la tribune du président, les trophées de drapeaux sur les murs et les figures des Sages de la Grèce peintes couleur bronze sur fond vert.

Première et décevante impression : le vaste amphithéâtre était presque vide.

— Voyez-vous bien la tribune ? demanda Dufargeas, espérant que le citoyen à perruque noire se dérangerait un peu, par civilité.

— Je vois surtout des banquettes... Tous les représentants ne sont pas encore à leurs places.

Elle sentit l'embarras de l'étudiant, et tout à coup, elle se souvint :

« La Gironde !... Et bien d'autres !... Tous les guillotinés, les fuyards et les poltrons, cela fait du vide... »

A droite, personne. Au centre, des gens clairsemés. A gauche, des groupes compacts mais séparés : en tout deux cent cinquante députés sur les huit cents que la Nation avait élus.

Dufargeas désigna les hébertistes soigneusement sales, dans leur déguisement prolétarien : bonnet rouge, chemise ouverte, carmagnole, manches retroussées.

— Il les tient sur la sellette.

— Qui ?

— L'orateur : Saint-Just.

Elle ne voyait pas du tout l'homme qui parlait d'une voix frêle et monotone.

— Le député qui croise les bras et qui lève les épaules, c'est Danton... Et près de lui, Camille.

— Je voudrais voir...

— Robespierre ?

— Non. Hérault de Séchelles.

— Le voici justement qui parle à Danton. Robespierre est avec les jacobins, tout en haut de la Montagne. Il fait sa rentrée, car il n'est pas venu à l'Assemblée depuis un mois.

Les femmes en coiffe protestaient :

— Chut !... Ferme ta g... eh ! Feuillant !...

Dufargeas chuchota contre l'oreille de Mme d'Aizy :

— L'homme que deux gendarmes apportent sur leurs bras, c'est Couthon, le cul-de-jatte... Le visage sévère, c'est Carnot... Et voilà Tallien... Barras... Billaud-Varennes...

La perruque noire s'agitait. Dufargeas se tut. La voix grêle déclamait :

— *Il y a dans la République une conspiration de l'étranger... On commet des atrocités pour en accuser le peuple et la Révolution...*

— Pan ! sur les « enragés » de la Commune ! dit l'étudiant qui ne pouvait se taire.

Une houle de protestations s'élevait par moments. Mme d'Aizy, congestionnée et respirant mal, tâchait d'apercevoir les grands chefs dont elle connaissait maintenant la place.

Danton lui rappela Mirabeau, « en plus vilain, si c'est possible, et en beaucoup plus crapuleux ». Elle trouva Camille Desmoulins mal fait et mal tenu, avec de gros traits et une tignasse en désordre. Robespierre avait bien cet air qu'on lui prêtait « d'un chat qui boit du vinaigre », et il était vêtu comme un tabellion de province qui aurait des prétentions à l'élégance.

« Le cousin Hérault a engraissé ! pensait la comtesse, fatiguée d'apercevoir des fragments de salle et d'entendre des fragments de discours, mais c'est encore le séduisant Hérault. On voit d'où le drôle est sorti, car, s'il a mal vécu, il est bien né. Quelle belle figure il a encore, ce miroir à caillettes ! Et quelle superbe redingote puce, quel joli gilet écarlate, quelle cravate, quelle frisure ! Il est impossible que cet homme-là goûte la forte odeur du peuple et se complaise à ouïr des pauvretés !... Comédien, va !... Mais il est pâle, mon cher cousin. Est-il inquiet ou s'ennuie-t-il d'être ici ?... Moi, j'en ai assez. Il fait trop chaud. Le prêche de M. Saint-Just est interminable, et ma voisine pue le poisson... »

L'orateur continuait :

— ... *Tous les complots sont unis : ce sont des vagues qui semblent se fuir et qui se mêlent cependant. La faction des indulgents qui veulent sauver les criminels et la faction de l'étranger...*

Les protestations et les applaudissements faisaient un murmure mêlé d'un bruit de grêle. On ne comprenait absolument rien aux invectives que les députés échangeaient. La sonnette du président résonna. Quelqu'un se mit à rire. Une femme glapissait. Deux des auditeurs se querellaient. Il y eut quelques coups de poing.

— Voyons, citoyens !... disait un garde. Voyons, citoyens ! De la dignité, n... d... D... !

Dufargeas, se retirant sur la droite, tira Mme d'Aizy par le bras et la força de se pencher. Entre la perruque noire et un bonnet rouge, elle put enfin couler un regard sur l'étendue de la salle. Elle vit à la tribune un jeune homme d'une beauté féminine qui lisait, lisait, lisait, classant avec précaution les feuillets de son discours. La mobile lumière, tombant des hautes fenêtres, caressait ses cheveux blond cendré et faisait briller les anneaux d'or de ses oreilles.

La populace des tribunes ne comprenait rien à l'interminable discours qui visait, d'un coup double, les « Enragés »,

séquelle d'Hébert, et les « Indulgents », séquelle de Danton. La foule aimait ce misérable Hébert, cet homme mol et fade, qu'elle identifiait au « Père Duchesne », et, dans le « Père Duchesne », dans sa trogne rutilante, dans sa jovialité ordurière, dans sa pipe, sa bouteille et ses jurons, elle chérissait une certaine image d'elle-même. Hébert avait créé cette image. Il avait amusé la bête acéphale aux cent mille bras, la bête sans cervelle et sans âme, par le relent d'égout de son style, par son intarissable vomissement sur Capet, sur Antoinette, sur le petit Capet, sur le ménage Roland, sur les girondins, sur les prêtres. Il avait renchéri sur Marat, renchéri sur Fouquier-Tinville. Aujourd'hui, le fantoche sanglant que l'angoisse serrait au ventre sentait le vent de la hache sur son cou. Hébert, qui avait insulté tant d'agonies, commençait la sienne.

C'était la fin de la Commune de Paris, terrassée par le grand Comité. C'était la fin des ultra-révolutionnaires, en attendant la fin des montagnards dégénérés et de leur tribun suspect. Ayant frappé à sa gauche et à sa droite, le Comité gouvernerait seul, et l'Incorruptible gouvernerait le Comité. Hébert et ses amis le savaient bien et que nul secours ne leur viendrait de leurs collègues. Les députés feignaient de prendre des notes ou montraient des faces de pierre. Les jacobins applaudissaient. Quelques huées partirent des tribunes. Le centre auquel revenaient tous les regards, même les regards baissés, détournés, obliques, faussement indifférents, c'était, plus haut que le groupe des hébertistes, plus haut que les cordeliers serrés autour de Danton, c'était, tout au sommet de la Montagne, le petit homme fluet, frisé, poudré, en habit bleu ciel, cachant son menton pointu dans sa cravate neigeuse et ses yeux verts derrière ses lunettes d'or. Mme d'Aizy l'avait comparé à un tabellion de province endimanché. A le mieux considérer, elle voyait en lui du Catilina, du cuistre, de l'automate et du félin. Son immobilité rappelait les figures de cire du musée Curtius, et l'on aurait douté qu'il fût vivant, sans le tic nerveux qui crispait le coin de sa bouche, et le tambourinement perpétuel de ses doigts sur son pupitre.

La comtesse entrait dans le drame. Elle en suivait les péripéties, marquées par les réactions des groupes. Elle vit Danton avancer son mufle écrasé, grêlé, à la lèvre fendue, et elle

regarda Dufargeas. L'étudiant semblait attendre la réplique en tonnerre qui foudroierait le mince jeune homme, roide comme une épée. Dans la clameur confuse, la grosse voix de Danton roula. La sonnette du président retentit.

Les poissardes criaient :

— Père Duchesne, réponds, Père Duchesne !

La dame au chapeau bleu s'éventait. Un citoyen qui n'avait pas dîné pour assister à la séance mangeait du pain et du fromage.

Dufargeas demanda :

— Voyez-vous bien l'orateur ?

— Très bien, répondit Mme d'Aizy.

L'homme à la perruque noire se retourna. Il avait dévisagé la comtesse deux ou trois fois. Il l'observait, à présent, avec une attention soupçonneuse. Elle sentit l'approche d'un danger mal défini. Que lui voulait cet individu ? La connaissait-il ? Où l'aurait-il rencontrée ? Cette perruque, ces favoris noirs ?...

Le souvenir, brusquement, prit forme : « L'auberge ! L'homme qui crachait presque sur mes pieds... On l'a nommé devant moi. Laborde ? Laporte ?... Non : Lacosse ! »

La salle, les gens, oscillaient, tournaient... Dufargeas dit quelques mots que la comtesse perçut comme le bruit illusoire d'un coquillage contre son oreille.

— Qu'avez-vous, citoyenne ?

— La chaleur...

— Sortons, dit-il, comme s'il était heureux de partir. Excusez-nous, citoyens. Ma respectable amie est indisposée. Il lui faut de l'air.

Les poissardes et les sans-culottes s'écartèrent fort civilement. Ils applaudissaient lorsque Sanson exécutait des aristocrates de quatre-vingts ans, mais cela ne les empêchait pas de vénérer la vieillesse.

VII

Dans le somptueux cabinet de travail, éclairé par les girandoles des trumeaux et par une lampe posée sur un bureau plat, les reliures de quatre mille volumes composaient une tapisserie fauve et dorée, striée de rouge, de vert et de noir.

Les volets étaient fermés, les rideaux tirés. L'odeur de maroquin, particulière aux bibliothèques, restait perceptible sous l'odeur de brûlé qui s'exhalait d'un tas de feuillets noircis, mêlée aux charbons du foyer, et sous le parfum d'ambre émané d'une jeune femme en robe jaune, prostrée sur un canapé bleu. Penché vers le feu, un homme blond attisait avec des pincettes la flamme étouffée par la masse des papiers. Devant le bureau, dont les tiroirs étaient ouverts, Hérault de Séchelles défaisait des liasses de lettres et de manuscrits dans le rond de clarté de la lampe.

L'homme blond cessa de fourgonner. Il secoua quelques papillons noirs qui s'étaient accrochés à son jabot et regarda ses mains salies, puis il tourna vers le conventionnel son visage animé d'une spirituelle insolence :

— Eh bien ! mon ami, qu'attends-tu ? Si tu relis toutes les épîtres d'amour que tu as reçues, nous n'aurons pas fini le sacrifice demain. Laisse cela qui n'intéresse guère le chaste Maximilien et débarrasse-toi des lettres compromettantes. N'est-ce point votre avis, madame ?

Et l'ex-abbé d'Espagnac, celui qu'on appelait « le furet subtil et fou », aventurier philosophe, spéculateur, fournisseur aux armées, corrupteur de députés, ne croyant ni à Dieu, ni à diable, ni à la probité des hommes, ni à la vertu des femmes, se releva sans lâcher ses pincettes. La dame en robe jaune fondit en larmes. Hérault courut à elle :

— Mon amie, mon Adèle, ne pleure pas. L'abbé ne sait ce qu'il dit. Vois : c'est un catalogue de ma bibliothèque, et non pas des lettres de femmes.

Adèle de Bellegarde, éplorée sous ses cheveux noirs, jeta les bras autour de son amant, qui la grondait avec tendresse. L'abbé s'était remis à tisonner. Une voiture passa dans la rue. Au bruit des roues, la femme et les deux hommes s'immobilisèrent, attentifs et anxieux. La voiture s'éloigna vers le boulevard. L'abbé d'Espagnac continua de tisonner les cendres. Hérault revint à sa bibliothèque.

En contemplant sur les rayons, à travers le grillage doré, les magnifiques volumes qu'il aimait caresser de la main comme il eût caressé la joue de Mme de Bellegarde, il se rappelait sa jeunesse aussi ardente à l'étude qu'à la volupté. Il se rappelait ses débuts au Parlement, son voyage à Mont-

bard, l'accueil du vieux Buffon, suivi du petit écrit irrévérencieux où le jeune homme montrait le grand homme en déshabillé, avec ses manies et ses ridicules. Il se rappelait des excursions en Suisse, et les prédictions de Lavater : « Les femmes vous adoreront, vous déchireront, vous anéantiront. » Puis la Révolution où il s'était jeté, sans y croire, par dilettantisme d'aristocrate, pour donner la nazarde aux préjugés de sa famille, *pour voir ce qui arriverait*. Et la Révolution l'avait emporté dans son courant mêlé de sang et de fange, du Parlement aux Feuillants, des Feuillants à la Gironde, de la Gironde à la Montagne.

Il avait présidé la Convention. Il avait organisé la Savoie, d'où il avait ramené Adèle de Bellegarde. Il avait voté la mort du Roi, la mort de la Reine, la mort des Girondins, la proscription de ses amis, la loi des suspects.

Il prit dans un tiroir quatre cahiers reliés en rouge : le précieux manuscrit de *la Nouvelle Héloïse*. Il l'avait acheté en Hollande, au prix de 24 000 livres. C'était le trésor de ses trésors. Il l'ouvrit sur son bureau, près du portrait de Mme de Warens. « Après moi, se disait-il, que deviendront mes livres ? Dispersés, souillés, brûlés ? N'a-t-on pas proposé d'anéantir les bibliothèques, de ne conserver que le livre des lois et la *Déclaration des droits de l'homme*, le seul de mes ouvrages qui me survivra, encore que Saint-Just ose m'en disputer l'honneur ? »

L'abbé devina ses pensées, et le menaçant, par jeu, de ses pincettes :

— Tu aimes trop les beaux livres, Hérault. Ils déposeront contre toi, au tribunal du peuple, comme ton bel appartement, tes beaux meubles, tes beaux habits. Tu n'as pas voulu prendre la livrée de la Révolution, qui est une amante exigeante et d'ailleurs plus ressemblante à une harengère qu'à Vénus. Tu en mourras, mon bon ami, et j'en mourrai avec toi. Nous sommes des épicuriens dans un monde de faux Spartiates ; des hommes d'esprit dans un monde de pédants ; des hommes corrompus dans un monde corrompu aussi, mais hypocrite, où la vertu larmoyante et sanguinaire cache sous son manteau romain les plaies de son corps pourri. Saint Robespierre l'eunuque nous a tous condamnés. Quittons ce monde, mon cher ami. Il me pue au nez. Il offense mes

yeux. Il est trop laid, trop sale, trop grossier, trop bête !... Je n'aimais pas le Roi, mais cela me soulage de crier : « Vive le Roi ! »

Et l'ex-abbé, saisissant à poignées les papiers étalés sur le tapis, les arrangea dans le foyer et fit jouer le soufflet.

— L'abbé, dit Hérault, tu n'es pas assez pur pour dénoncer les impurs. Nous ne valons pas mieux que les autres.

La flamme ravivée éclaira la figure du « furet subtil et fou ».

— Je le sais, dit-il. Aigrefin ! Tripoteur d'affaires !... J'ai mérité tous ces noms-là. J'ai acheté des consciences d'hommes politiques, marchandise avariée que l'on paie toujours trop cher. J'ai acheté Fabre, Chabot, Danton, et bien d'autres. J'aurais acheté Mirabeau, s'il n'était pas mort... Ah ! j'ai bien joui de la comédie que les hommes m'ont donnée. Je me suis bien diverti. Notre position, cher ami, tu l'as définie naguère dans une formule admirable : « Être du parti qui se f... des deux autres. » Le malheur veut que les deux partis contraires se f... de nous. Et c'est pourquoi je t'engage à presser un peu l'épuration de tes papiers.

Adèle de Bellegarde frappa du poing l'un des coussins du canapé. Son visage de Diane que Louis David rêvait de peindre, dans un tableau d'histoire, rougit de colère et de peur :

— L'abbé, vous êtes un mauvais chien ! Je ne sais de quel crime on vous accuse, mais lui, Hérault...

— Il est l'ami de Danton. Et il garde chez lui son secrétaire qu'on soupçonne d'avoir émigré.

— Prétexte, dit Hérault. Catus n'a pas émigré.

— On inventera des preuves. On suscitera des témoignages. La section Lepelletier, qui ne t'aime point, s'en chargera.

Le marteau de la porte cochère frappa un coup. Les deux hommes et la femme se turent.

Le valet de chambre grattait à la porte. Il entra et remit une lettre à Hérault qui s'exclama :

— Hé, c'est ma vieille cousine ! Je l'avais oubliée. Barbier, mets-la dans le boudoir jaune... Ma cousine d'Aizy ! Elle est spirituelle et méchante comme trois diables, et elle a une petite belle-sœur qui me plaisait beaucoup. Je les croyais émigrées.

— Méfie-toi des émigrées qui reviennent, fit l'abbé d'Espagnac.

Mme d'Aizy, avec sa coiffe et sa mante, était dans le boudoir jaune comme une araignée dans un bouquet de soucis.

— Je m'excuse, madame, de vous avoir fait attendre, dit Hérault, mais vous arrivez ici dans un moment...

— Si grave que je dois repartir tout de suite. Je le sais bien. Rassurez-vous, mon cousin. Je ne vous retiendrai pas longtemps.

Il resta debout devant elle, impatient d'abréger l'entretien, et trop courtois pour désobliger une femme. Avec celle-ci, qui était de sa famille, il retrouvait spontanément les manières de l'homme de cour.

Mme d'Aizy ôta ses besicles. Il reconnut mieux la face tachée de son, aux yeux saillants. Elle alla droit au fait. Inscrite sur la liste des émigrés, indûment, puisque les colonies françaises ne sont pas l'étranger, elle sollicitait sa radiation et la levée du séquestre mis sur ses biens.

— Ma cousine, dit Hérault, il m'en coûte de vous décevoir. Je ne puis rien pour vous. Il s'accomplit une révolution dans la révolution. Demain, peut-être, serai-je arrêté... Oui, je marche sur une lame de rasoir. Si votre position est dangereuse, la mienne est pire. Une loi, votée par des lâches, déclare traîtres à la patrie ceux qui auront tenté d'ouvrir les prisons. Je ne vous demande pas ce qu'il y a de véridique dans votre récit, d'où vous tenez vos passeports et vos certificats, et qui vous a reçue à Paris, mais je vous dis avec toute ma force : partez, n'attendez pas un jour. Ne vous recommandez jamais de notre alliance, et surtout ne parlez jamais de ma mère. Vous pourriez la perdre sans vous sauver.

— En aucun cas, je ne prononcerai le nom de ma cousine.

Hérault parut s'émouvoir :

— Croyez que je suis désespéré de vous renvoyer ainsi. Quelles sont vos ressources ? Avez-vous besoin d'argent ? Dites-le franchement. Je serai heureux de vous offrir...

Elle fit un geste de refus. Il l'accompagna à travers l'appartement silencieux, où les moindres objets évoquaient la vie élégante et noble, parée des grâces de la civilisation la plus fine, et qui semblait aussi lointaine que le siècle d'or de Titus.

— Adieu, mon cousin, dit la comtesse. Vous buvez le vin que vous avez tiré. S'il est amer, le verre est encore assez joli. Vous avez gardé l'air de la bonne compagnie, vous le garderez jusque sur la charrette, si vous y montez.

Elle eut un sourire d'affectueux mépris. Le conventionnel ne s'en irrita pas.

— La charrette ! dit-il. J'évitais de la rencontrer... et, depuis quelques jours, en traversant la rue Honoré, j'attends son passage. Ce n'est pas que j'aime à voir la souffrance... Non. J'apprends à mourir.

Il baisa la main de sa cousine, et il écouta la porte se refermer derrière elle. A chacun son destin. Il ne pouvait rien pour Mme d'Aizy. Il ne pouvait plus rien pour lui-même.

VIII

Elle traversa Paris nocturne, comme elle l'avait traversé le soir de son arrivée et, fuyant les lieux trop éclairés, faisant de longs détours par les rues obscures, elle remonta la colline Sainte-Geneviève. Place du Panthéon, une patrouille l'arrêta. Elle montra sa carte de sûreté, et dit qu'elle rentrait chez elle, qu'elle avait passé la soirée auprès d'un malade. Le sergent qui commandait la patrouille exigea le nom du malade, et son adresse. Elle inventa l'un et l'autre : le citoyen Pichot, au bout de la rue Miromesnil.

L'antique rue, où dort un écho dans un vieux puits, était obscure. Par la vitre cassée du réverbère, le vent avait éteint la lumière. Mme d'Aizy en fut heureuse. La veille, lorsque Dufargeas l'avait ramenée, et ce soir même elle avait eu deux fois la sensation d'être suivie. Son esprit inquiet lui montrait le citoyen Lacosse, lancé sur la piste de la vieille femme qui avait l'oreille si dure à l'auberge et si fine à la Convention.

Elle interrogea Françoise. Personne n'était venu. Personne, au su de la Vendéenne, n'avait rôdé autour du logis. Personne, dans le quartier, n'avait mal parlé de Mme Coubert. On ne s'occupait que du Père Duchesne.

Mme d'Aizy ne dormit pas, cette nuit-là. Elle considéra sa position et la jugea périlleuse. « Mme Coubert m'a laissée dans sa maison et m'a laissé Françoise parce qu'elle me croyait

assurée de la protection d'Hérault. A présent qu'Hérault est suspect, que je suis peut-être surveillée, je risque de compromettre ces deux femmes et combien d'autres avec elles, connus et inconnus. Il faut donc que je parte. Et je ne sais où aller... »

Le matin venu, sa résolution était prise. Renvoyer Françoise d'abord. Françoise avait gardé le secret de l'asile nouveau où Mme Coubert se cachait avec ses vieillards, et Mme d'Aizy ne pourrait ni ne voudrait la faire parler. Pourtant si la comtesse lui ordonnait de porter un message à sa maîtresse, la Vendéenne taciturne obéirait.

Françoise partit un peu avant la fin du jour. Elle avait une lettre cachée dans son corsage, un panier au bras pour mettre ses sabots dès qu'elle serait sur la route, parce qu'on marche mieux les pieds nus, un couteau pendu sous son tablier qui lui servirait, s'il le fallait, à défendre son honneur de fille. Le chemin serait long. Elle n'arriverait au but qu'à la pointe de l'aube. Mais elle aimait voyager ainsi. Cela la rafraîchissait et lui rappelait son bon temps avec les gars de M. Henri, dans les landes de la Vendée.

Mme d'Aizy embrassa la servante, ferma la porte du jardin et gagna sa mansarde qu'elle préférait au salon. La douceur de l'air permettait de laisser la croisée ouverte. On voyait, dans la rue des Postes, le savetier Moinot causant avec un homme en pantalon rayé. Des enfants faisaient sauter un petit chien. Au-dessus des toits de Sainte-Aure, colorés d'un beau violet sombre, les premières hirondelles de l'année fauchaient les roses du soir.

On sentait vraiment le printemps, le charmant printemps de Paris, caché dans les jardins bourgeonnants. Encore quelques jours, et une vapeur verte s'étendrait sur le bois gris des ormeaux ; les marronniers des Tuileries déplieraient leurs bourgeons. Les condamnés, attendant leur tour de monter à l'échafaud, verraient cette promesse de feuillage. Ils sentiraient, en même temps, le froid de la mort prochaine et la tiédeur du soleil, et ils regretteraient la vie.

Ce fut juste à ce moment-là que l'aboyeur de journaux passa dans la rue des Postes. Il criait la liste des guillotinés du jour et l'arrestation d'Hérault de Séchelles.

La comtesse soupa d'un morceau de pain et elle se coucha toute habillée. Si l'événement qu'elle prévoyait s'accomplissait dans la nuit, elle serait prête et décente pour l'accueillir.

Elle s'endormit. Elle rêva, et dans son sommeil léger de vieille femme, elle sut qu'elle rêvait. Elle était dans un jardin tout en terrasses, bassins et parterres, baigné d'une étrange lumière jaune comme la clarté du soleil d'hiver mêlée au brouillard. Voici qu'une femme sortit de cette brume, une femme jeune, pâle, aux cheveux roux, qui s'approcha de la comtesse et la prit par la main. Et c'était elle-même dédoublée. Un carrosse s'avança devant la terrasse. « Venez, dit la femme rousse. Entendez-vous le canon qui annonce l'arrivée du roi ?... Mais vous dormez, ma mie ! Éveillez-vous. Il est temps. » Mme d'Aizy s'éveilla. Le jardin et la femme rousse avaient disparu. Le canon tonnait toujours. Elle s'assit sur son lit. Ce n'était pas le canon... Le rêve avait amplifié le bruit des coups qu'on frappait à la porte de la rue. Elle se leva, et tandis qu'elle descendait, sans que son cœur battît plus fort, elle savait ce qu'elle allait voir : un porteur de falot, des gendarmes, peut-être Antisthène Rouchon, et sûrement, le citoyen Lacosse.

MARCELLE TINAYRE.

(La troisième partie au prochain numéro.)

AVONS-NOUS UN MINISTÈRE DE LA DÉFENSE NATIONALE ?

Après la guerre, et surtout au cours de ces dernières années, l'organisation de la Défense nationale, dans son armature principale, a suscité un vif intérêt dans tous les milieux. Au Parlement, dans les hautes sphères militaires, dans le grand public, elle a fait l'objet de nombreux commentaires et soulevé d'ardentes controverses. Les journaux, les revues, des livres même ont présenté les thèses les plus variées et formulé les propositions les plus pressantes. L'on peut dire que c'est sous la pression de l'opinion publique que le gouvernement s'est décidé à agir.

Le problème a une double face : il y a le côté gouvernemental et le côté militaire. Si, une fois les hostilités ouvertes, la direction générale de la guerre appartient de droit au gouvernement, la conduite des opérations revient, sans réserve, au commandement. Pendant les périodes de paix, gouvernement et commandement ont à se préoccuper de l'éventualité d'un conflit : ils ont à *préparer la guerre*, non pour la déclarer, mais pour être prêts à la faire. L'organisation de l'un et de l'autre, leur action propre, la coordination de leurs vues doivent être telles que le passage du pied de paix au pied de guerre se fasse progressivement, sans heurt, comme si l'état de guerre devait être le prolongement de l'état de paix.

C'est pourquoi l'organisation de la Défense nationale, à l'échelon gouvernemental et à celui du haut commandement, a une importance capitale.

Cette organisation vient de subir, quant aux dispositions du temps de paix, des changements importants. Deux décrets parus le 21 janvier définissent, le premier, les attributions du ministre de la Défense nationale, précédemment créé, le second, les fonctions du chef d'état-major général de la Défense nationale, qui lui a été adjoint. Deux autres décrets décident que le ministre de la Défense nationale est en même temps ministre de la Guerre, et que le chef d'état-major de la Défense nationale est en même temps, lui aussi, chef d'état-major général de l'armée.

Les modifications qu'introduisent les nouveaux décrets, tout en recevant dans leur principe l'approbation générale, ont été diversement appréciées dans leurs détails et interprétées dans leurs conséquences. Si elles ont l'agrément de quelques-uns, elles ne satisfont qu'imparfaitement beaucoup d'autres, qui demandent qu'on aille jusqu'au bout d'une réforme qui s'impose.

Pour juger en toute certitude les décrets en cause et en préciser la portée, il nous semble utile de rappeler les réalisations que réclament depuis longtemps, avec les plus hautes autorités militaires, d'éminentes personnalités civiles, d'évoquer les étapes parcourues, de dégager les caractéristiques de l'organisation nouvelle. Le rapprochement qu'on pourra faire montrera la distance à franchir.

L'ORGANISATION A RÉALISER

Les trois armées qui constituent la puissance militaire du pays ont, chacune, une mission définie : l'armée de terre assure la défense du territoire national et du domaine colonial; l'armée de mer maintient la liberté des communications entre le premier et le second et la sécurité de leurs côtes respectives ; l'armée de l'air, auxiliaire des deux autres armées, combat dans leur ciel et prolonge au loin leur action. Chacune tient à ses origines, à ses traditions, à sa vie propre. Il ne peut être question de supprimer leur autonomie, qui doit se caractériser par la présence, à leur tête, d'un membre du gouvernement, — ministre ou sous-secrétaire d'État, — et d'un chef d'état-major général, commandant en chef désigné.

Faut-il en conclure qu'on ne puisse pas envisager leur

subordination, conçue très largement, à une autorité supérieure ?

Chacune de ces armées reçoit du Parlement les moyens dont elle a besoin et a la charge d'en préparer l'emploi pour le temps de guerre. Or, qu'il s'agisse de l'attribution des moyens ou des prévisions pour leur emploi, l'intervention de cette autorité supérieure s'impose.

L'attribution des moyens met en jeu les effectifs et le matériel. Les effectifs sont fournis par le recrutement, le matériel est fonction des crédits. Effectifs et crédits sont limités et doivent être distribués aux trois armées au prorata de leurs besoins. Il y a à doter chacune d'elles du minimum qui lui est indispensable, mais, au delà, on peut avoir à porter son effort sur une ou deux d'entre elles, et c'est là que se pose, de façon inévitable, la question de la répartition. Seule une autorité supérieure, indépendante et dûment renseignée, est qualifiée pour départager les parties en présence.

Quant à l'emploi des moyens, il semble que chaque ministre peut le régler à sa guise, au mieux des prévisions que lui impose la responsabilité de la préparation de la guerre. Ce n'est pourtant point le cas général. Au début des hostilités ou au cours de leur développement, suivant l'importance relative de la bataille sur le front ou de la défense aérienne du territoire, le commandant des forces aériennes aura à mettre le maximum de ses moyens à la disposition des armées ou à les conserver pour lui. Il y aura aussi des opérations combinées, Guerre et Marine. Ces actions en liaison doivent être étudiées en commun dès le temps de paix, coordonnées le moment venu. Étude en commun et coordination ne peuvent être que le fait d'une autorité supérieure.

Il y a plus. Telle circonstance peut se présenter où un ministre, libre en principe d'arrêter l'emploi de ses forces et d'en établir une composition matérielle équilibrée, prenne des décisions contraires à l'intérêt général. Si le ministre de l'Air, par exemple, adoptait une répartition des forces de renseignement, de chasse et de bombardement qui ne fût pas conforme aux besoins des autres armées, ne faudrait-il pas qu'un redressement intervînt, et qui pourrait, l'ayant jugé nécessaire, le décider, sinon une autorité supérieure ?

Cette autorité supérieure, indispensable, ne peut être

qu'un ministre, qui recevra du gouvernement délégation des pouvoirs nécessaires et qui sera le ministre de la Défense nationale. Ce ministre, homme politique, plus ou moins improvisé dans ses fonctions, ne pourra se passer d'une personnalité militaire qualifiée, stable, qui le renseignera sur les possibilités, étudiera les questions et préparera les solutions. Cette personnalité sera le chef d'état-major général de la Défense nationale. Elle devra disposer, comme organes d'étude et de travail, d'un état-major composé d'éléments d'élite, choisis dans les trois armées.

Le ministre de la Défense nationale sera utilement secondé dans sa tâche par un Conseil supérieur, dit de la Défense nationale (1), comme il en existe un auprès des ministres de la Guerre, de la Marine et de l'Air.

Il détiendra donc, en définitive, la direction gouvernementale des forces armées du pays. Ayant concentré tous les éléments des décisions importantes et ayant déterminé, en connaissance de cause, les solutions à prendre, il pourra les présenter au gouvernement, appelé à juger en dernier ressort.

Cette organisation assure, dans les meilleures conditions, le passage du pied de paix au pied de guerre, les ministres restant à leur place, les chefs d'état-major généraux devenant respectivement, l'un commandant suprême des forces armées, les trois autres commandants en chef des forces terrestres, navales, aériennes.

De nombreuses objections ont été faites à cette organisation.

D'abord, on lui reproche d'être anticonstitutionnelle, car on ne peut déléguer à un ministre, fût-il d'État, l'autorité sur un autre ministre.

Si, vraiment, il était impossible de tourner la difficulté, il n'y aurait qu'à remplacer les trois ministres par trois sous-secrétaires d'État, les ministères correspondants se transformant en Directions générales, sans rien changer à leur organisation intérieure. Cette solution, qui maintient l'autonomie des trois armées et n'atteint pas leur prestige, n'a pas la faveur

(1) Dans l'organisation actuelle, il s'appelle le comité permanent de la Défense nationale, le conseil supérieur de la Défense nationale se confondant avec le gouvernement lui-même, tout au moins en ce qui concerne les membres ayant voix délibérative.

des milieux politiques, car, si elle réalise des économies, elle supprime des portefeuilles.

Mais il semble bien, ainsi que nous le verrons plus loin, que dans les deux décrets récents on ait éludé la difficulté constitutionnelle. D'ailleurs, si un des ministres de la Guerre, de la Marine et de l'Air, usant strictement des droits que lui donne la Constitution, estimait ne pas devoir, dans un cas grave, accepter l'intervention autoritaire du ministre de la Défense nationale, le différend serait porté devant le gouvernement, où se ferait la conciliation. Au pis aller, le ministre récalcitrant démissionnerait, ou le Cabinet tout entier. La situation n'est donc pas sans issue.

Quant au fait d'adjoindre au ministre de la Défense nationale un chef d'état-major général, il n'est contesté par certains que dans la mesure où ce chef d'état-major général doit devenir, en temps de guerre, le chef suprême des forces armées. C'est la grande querelle du *commandement unique*. Les plus hautes autorités militaires, le maréchal Pétain le premier, en ont démontré la nécessité. Nous n'y reviendrons pas. Il y a pourtant encore des réfractaires. D'éminentes personnalités invoquent l'histoire et imputent au commandement unique les désastres de la Hougue, de Trafalgar, de Scapa Flow. Si tant est que le commandement unique soit responsable de ces échecs, doit-on condamner le principe, ou les hommes qui en ont fait une mauvaise application ? Il est dangereux, croyons-nous, de transposer les faits du passé dans le futur. Les conditions d'un conflit à venir seront tellement nouvelles qu'il ne faut pas demander à l'histoire des enseignements qu'elle ne peut donner. L'importance des masses en présence, sur terre, sur mer, dans les airs, la complexité des situations stratégiques, l'enchevêtrement des opérations et, d'autre part, l'improvisation des hommes politiques, devenus ministres, imposent de façon absolue qu'auprès du ministre de la Défense nationale, il y ait une autorité militaire unique qui l'éclaire et qui soit en état de donner aux forces armées des différentes catégories les instructions générales résultant des décisions gouvernementales.

Ainsi peut se concevoir, à l'échelon du gouvernement et à celui du haut commandement, une organisation rationnelle de la Défense nationale.

LES ÉTAPES SUCCESSIVES

Malgré toutes les bonnes raisons qui plaidaient en faveur d'une réforme de notre organisation d'après-guerre, il fallut attendre 1932 pour voir une première réalisation.

Le décret du 20 février 1932, pris sous le ministère Tardieu, supprimait les trois ministres de la Guerre, de la Marine et de l'Air, et les remplaçait par un ministre unique, le ministre de la Défense nationale, auprès de qui étaient placés deux sous-secrétaires d'État. Les décrets du 29 mars 1932 délimitaient les fonctions de chacun d'eux. Le commandement était assuré par le ministre lui-même, aidé des trois chefs d'état-major généraux et d'un haut comité militaire, créé pour la circonstance. Les deux sous-secrétaires d'État étaient chargés l'un de l'administration générale, l'autre de l'armement.

Le ministre du moment, malgré ses qualités exceptionnelles, eut les plus grandes difficultés à exercer une action réelle et simultanée sur trois Départements aussi lourds. La charge dépassait les possibilités d'un homme. Quant aux sous-secrétaires d'État, ils n'arrivèrent pas à imprimer une direction personnelle aux représentants administratifs et techniques des mêmes trois Départements.

Le « Haut Comité militaire », présidé par le ministre de la Défense nationale, était composé des vice-présidents des Conseils supérieurs et des chefs d'état-major généraux de l'Armée, de la Marine et de l'Air. Appelé à délibérer sur les questions intéressant en commun les forces terrestres, maritimes et aériennes et sur les programmes d'armement, il pouvait être, pour le ministre, une aide utile, mais il n'était accompagné d'aucun organe d'étude, et c'était là sa faiblesse.

L'organisation s'effondra en mars 1932 avec le ministère qui l'avait créée et l'on revint au *statu quo ante*. Le Haut Comité, seul maintenu, fut présidé par le président du Conseil, qui, de ce fait, devenait implicitement ministre de la Défense nationale.

L'échec de l'expérience Tardieu fut tel qu'il écarta toute idée de réforme pendant les trois années qui suivirent. Ce fut en juin 1936, à l'avènement du ministère Blum, que la

réorganisation de la Défense nationale fut, de nouveau, envisagée. Elle était donc reprise tardivement. Elle le fut, aussi, timidement. Le décret du 6 juin 1936, maintenant les trois ministres de la Guerre, de la Marine et de l'Air, chargeait le ministre de la Guerre, nommé en même temps ministre de la Défense nationale, de « coordonner l'action des trois Départements ». Cette coordination « visait notamment l'emploi des forces terrestres, navales et aériennes, l'établissement et l'exécution des programmes d'armement, la mobilisation industrielle, l'aménagement des dépenses de défense nationale... ». Elle conservait le Haut Comité militaire, qui prenait le nom de « Comité permanent de la Défense nationale » et dont le ministre de la Défense nationale recevait la présidence. Ce dernier avait, en outre, « dans ses attributions » le Conseil supérieur de la Défense nationale, avec le secrétariat général qui lui est rattaché.

Cette organisation marquait un progrès réel, puisqu'elle créait la coordination des trois ministères qu'aucun lien ne reliait, mais elle n'instituait aucune direction d'ensemble, car les décisions du ministre de la Défense nationale, ministre de la Guerre, étaient « prises en commun, de concert avec les ministres de la Marine et de l'Air ». En fait, il n'y eut rien de notablement changé. L'action de coordination s'exerça dans une faible mesure ; l'action directrice qui, d'ailleurs, n'était pas prévue, fut nulle.

LA SITUATION NOUVELLE

Une nouvelle étape vient d'être franchie grâce aux deux décrets du 21 janvier, qui furent pris à l'arrivée au pouvoir du ministère actuel.

Dans le premier décret, il n'est question que du « ministre de la Défense nationale », qui semble donc exister indépendant de tout autre. Ses attributions sont les suivantes :

Il est chargé d'« approuver en dernier ressort, pour l'ensemble des ministères de la Guerre, de la Marine et de l'Air, les mesures concernant la préparation et l'emploi des forces armées, les programmes d'armement, de constructions et de fabrications, dont il suit l'exécution, les demandes de crédits relatifs aux constructions et matériels neufs... » A l'ac-

tion de « coordination » des décrets antérieurs, est substitué l'acte d'« approbation en dernier ressort ». A l'intervention en conciliation, succède la manifestation d'autorité. La distinction, qu'on a volontairement atténuée dans la forme, est nettement marquée dans le fond. Il y a donc là un progrès considérable.

Le ministre de la Défense nationale exerce un droit de regard, et, en fait, de veto, sur le choix « des chefs d'état-major généraux et des membres du Conseil supérieur de la Guerre, de la Marine et de l'Air » dont il doit « contresigner » les décrets de nomination. C'est une prérogative nouvelle.

Il est secondé dans sa tâche par le « Comité permanent de la Défense nationale » qui est maintenu sans changement et par un organe nouveau, le « Comité de la production ». Ce Comité, qui comprend les ministres et les directeurs des Fabrications des trois Départements, a mission « d'unifier les méthodes de gestion des services industriels des ministères et d'intensifier la production des matériels ». Ces dispositions remédieront, souhaitons-le, aux lenteurs et aux irrégularités actuelles des sorties du matériel de guerre.

Enfin, et c'est là une création importante, le ministre de la Défense nationale est doublé d'une haute personnalité militaire qui prend le titre de « chef d'État-major général de la Défense nationale », et dont un deuxième décret fixe les attributions : « Étude et mise au point des questions qui lui sont confiées, notamment en ce qui concerne les armées de terre et de l'air, et éventuellement la Marine pour les actions combinées, coordination des études relatives à la préparation stratégique de la guerre et à l'établissement des plans d'opérations et de mobilisation. » Ainsi se trouve accomplie une réforme essentielle et dont nous avons signalé la nécessité. La critique que l'on peut adresser au second décret est de n'avoir pas donné à ce chef d'État-major un État-major.

Tels sont les deux décrets du 21 janvier. Créant un ministère de la Défense nationale et lui adjoignant un chef d'État-major général, ils réalisent, pris en eux-mêmes, l'essentiel de l'organisation souhaitée.

Malheureusement, dans le même moment, en paraissaient deux autres, l'un qui nommait le ministre de la Défense nationale en même temps ministre de la Guerre, l'autre qui

confiait à la même personnalité militaire les fonctions de chef d'État-major général de la Défense nationale et de chef d'État-major général de l'armée. La symétrie du système se trouvait rompue et l'organisation devenait boiteuse.

Le cumul des fonctions a, en effet, en ce qui concerne le ministre de la Défense nationale, trois graves inconvénients :

Tout d'abord, il impose à un seul homme deux missions lourdes et complexes et l'expose ainsi à sacrifier l'une à l'autre. Ministre de la Défense nationale et ministre de la Guerre sont deux échelons distincts, qui ne sont pas sur le même plan. On ne peut être à la fois en haut et en bas. Les qualités, qu'exigent des fonctions très dissemblables d'importance, ne sont pas les mêmes. Il ne viendrait à l'idée de personne, dans la hiérarchie militaire, de confier au même chef le commandement d'une armée et d'un corps d'armée. Non plus que, dans une grande Société industrielle, on ne chargerait le même homme de la direction du personnel ou des fabrications et de la direction générale de l'entreprise. Il y a donc, dans l'organisation adoptée, une surestimation du don d'ubiquité et une méconnaissance des possibilités humaines d'adaptation.

D'autre part, le ministre de la Défense nationale, ministre de la Guerre, se trouve être juge et partie. Étant juge des affaires de son département, il peut avoir à désapprouver, comme ministre de la Défense nationale, ce qu'il a approuvé comme ministre de la Guerre. Étant partie dans les affaires de son département, il est mal placé pour être le juge des deux autres.

Enfin, la mobilisation survenant, s'il continue à cumuler ses fonctions du temps de paix, il sera sous le poids d'une charge écrasante. Si, au contraire, comme on doit l'espérer, il ne conserve qu'une partie de ses fonctions, celles qui concernent la Défense nationale, un nouveau ministre de la Guerre devra être nommé, et ce sera dans le moment le plus critique.

Le cumul, appliqué au chef d'État-major général de l'armée, est encore plus grave, les mêmes raisons restant valables. Il faudra notamment, au moment du conflit, disposer de deux autorités distinctes, l'une qui restera auprès du ministre de la Défense nationale pour commander l'ensemble des forces armées, l'autre qui rejoindra les armées d'opérations

pour en prendre la tête. Comment effectuer ce dédoublement ? Le chef d'État-major général de la Défense nationale, chef d'État-major général de l'armée, ne conservant, par exemple, que les premières de ces fonctions, il faudra désigner un commandant en chef des armées. Sans doute, ce chef aura été pressenti en temps de paix. Mais il n'aura pas, dès ce moment-là, occupé la situation *réelle* qui l'aurait préparé à la tâche qui l'attend et lui aurait permis de forger l'outil qu'il doit manier. Le passage du pied de paix au pied de guerre doit se faire en toute continuité dans le cadre existant, chacun restant, autant que possible, à son poste. Dans le cas particulier, le principe prend une valeur exceptionnelle. Rien n'obligeait à le violer.

On ne peut que regretter qu'ait été faite à demi la réforme qui veut créer dès le temps de paix un ministre de la Défense nationale dégagé de toutes autres fonctions et donner à chaque échelon du haut commandement un chef qui sera celui du temps de guerre : seule organisation permettant de préparer et de réaliser l'unité d'action gouvernementale dans la direction de la guerre et l'unité de commandement dans la conduite des opérations.

CE QUI RESTE A FAIRE

Si nous mettons en parallèle l'organisation qui vient d'être adoptée et celle dont nous avons, au début de cet article, préconisé la réalisation, nous constatons qu'elles diffèrent essentiellement par ce fait que, dans la situation nouvelle, le même homme d'État cumule les fonctions de ministre de la Défense nationale et de ministre de la Guerre, et que le même chef militaire concentre celles de chef d'État-major général de la Défense nationale et de chef d'État-major de l'armée. C'est donc à la séparation de ces fonctions qu'il faut en venir pour que la réforme soit complète et que le système soit harmonieux et équilibré.

L'opération matérielle est simple, les deux décrets constitutifs du 21 janvier n'impliquant pas cette concentration.

La décision de principe se heurtera, elle, à des résistances sérieuses, résistances politiques et peut-être résistances des ministères eux-mêmes. Le temps, espérons-le, continuera

à faire son œuvre et la raison finira par l'emporter.

Il faut d'ailleurs remarquer que cette ultime réforme que nous demandons peut s'opérer en deux étapes. Si des motifs d'ordre politique ou constitutionnel s'opposent actuellement à la dissociation des fonctions gouvernementales, rien ne fait obstacle à la scission des fonctions militaires. Nous avons expliqué que c'était dans la réunion de ces dernières que résidait le vice le plus grave de l'organisation qui vient d'être décrétée. Que l'on se décide sans retard à avoir deux chefs distincts : l'un, chef d'État-major général de la Défense nationale, éventuel chef suprême de l'ensemble des forces armées ; l'autre, chef d'État-major général de l'armée, commandant en chef désigné des Armées françaises. Le cadre est facile à créer. Les hommes, capables de le remplir, existent.

Nous n'avons, dira-t-on, à nous inspirer de personne et à rester nous-mêmes. Il n'empêche que l'exemple des grandes nations qui nous entourent, nos adversaires ou nos alliées de demain, doit nous donner à réfléchir. Toutes, quel que soit leur régime, démocratique ou dictatorial, ont adopté, dès le temps de paix et pour la préparation de la guerre, l'unité de direction gouvernementale et l'unité de commandement militaire. C'est l'Allemagne ou l'U. R. S. S., pays essentiellement continentaux, c'est l'Angleterre, maritime et coloniale, c'est l'Italie, continentale et maritime. Seule, la France, Puissance à la fois continentale, maritime et coloniale et qui, se trouvant ainsi dans la situation la plus complexe, a le plus besoin d'une articulation logique et souple, tarde à s'organiser et perd un temps précieux.

Les lignes qu'écrivait ici même, il y a quelques années, le maréchal Pétain, ont gardé toute leur actualité et toute leur force. « Il ne suffit plus de donner des gages verbaux en faveur de l'unité d'action. Il faut au plus tôt que notre pays réalise à son tour dès le temps de paix et réglemente, en vue du temps de guerre, la coordination de toutes les forces nationales, sur terre, sur mer et dans l'air, afin de ne pas avoir à improviser à l'heure des échéances décisives. »

GÉNÉRAL DUCHÊNE.

UN GRAND TSAR AUTORITAIRE : NICOLAS Ier

L'INSURRECTION DU 26 DÉCEMBRE 1825
LE PROCÈS DES « DÉCEMBRISTES »

Alexandre Ier n'ayant pas d'héritier direct, la couronne aurait dû revenir, par droit de primogéniture, à son frère cadet, le grand-duc Constantin ; mais celui-ci, gêné par son mariage morganatique avec une Polonaise, avait secrètement renoncé au trône. Alexandre avait alors désigné, pour lui succéder, son deuxième frère, le grand-duc Nicolas. Cette désignation, tenue secrète aussi et d'ailleurs assez ambiguë, avait créé un grand désarroi dans les milieux gouvernementaux de Saint-Pétersbourg, quand le 9 décembre on y avait appris la mort soudaine d'Alexandre.

Le 26 décembre, le jour même où l'armée doit prêter serment au nouvel empereur, une insurrection terrible éclate dans la capitale, sur les esplanades qui entourent le Palais d'hiver, et elle se développe avec une telle promptitude, une telle violence que, pendant quelques heures, on peut croire à l'effondrement du tsarisme.

Vers la fin du jour, des salves de mitraille, commandées par Nicolas en personne, repoussent et déciment les assaillants. Canonnés sur les glaces de la Néva, les derniers rebelles disparaissent dans les flots.

C'est une insurrection toute militaire, dont les fauteurs

et les chefs appartiennent tous à la noblesse, à l'armée, à la garde.

Trois d'entre eux ont imposé leur nom à l'histoire par leur fougue généreuse et leur magnifique audace ; tous les trois avaient fait leurs preuves d'héroïsme dans les guerres napoléoniennes : Pestel, Ryléïew et Mouraview-Apostol.

Aide de camp du feld-maréchal prince Wittgenstein, le colonel Paul Pestel avait réussi, depuis plusieurs mois, à se créer un parti dans la Seconde Armée qui stationnait autour de Kiew. Une douzaine de généraux et de colonels l'avaient assuré de leurs concours. Au début de 1825, il avait résolu de mettre la main sur l'empereur Alexandre, lorsqu'il viendrait présider les grandes manœuvres, puis de l'interner dans la forteresse de Bobruisk, sur la Bérézina, d'où les conjurés notifieraient à Saint-Pétersbourg et à Varsovie la déchéance des Romanow. La trahison d'un subalterne avait ajourné l'entreprise. Nature idéaliste et patriote jusqu'au fond de l'âme, Pestel avait le droit de dire : « Nous sommes les enfants de 1812 ; sacrifier notre existence pour la Russie est la seule impulsion de notre cœur. Nulle ambition personnelle ne nous inspire ; j'en appelle à Dieu... »

Kondraty Ryléïew n'était pas moins enthousiaste et désintéressé. De plus, il était poète, grand ami de Krylow et de Pouchkine ; enfin il avait le cœur et l'âme romantiques. Ses compagnons lui reconnaissaient « un charme extraordinaire, une irrésistible puissance de fascination ». Pour peu qu'il s'animât, « ses yeux brûlaient, semblaient jeter des étincelles ». Emprisonné à la Forteresse, après son échec du 26 décembre, il aura le courage d'en revendiquer, devant ses juges, la responsabilité entière : « Je me déclare l'auteur principal des événements ; je pouvais tout arrêter, et c'est moi qui ai donné à tous le fatal exemple d'une criminelle ardeur. Si quelqu'un a mérité le supplice qu'exige peut-être le bien futur de la Russie, c'est moi... »

Fils d'un ambassadeur, Serge Mouraview-Apostol, âgé de dix-sept ans, s'était si vaillamment battu en 1813 qu'on lui avait décerné, faveur insigne, « l'épée d'or avec inscription : *Pour la bravoure* ». Nommé au plus beau régiment de la garde, au Séménowsky, en 1816, il épanchait dans ses prédications libérales une ardeur si chevaleresque, une foi si robuste

et lumineuse que les plus sceptiques en étaient ébranlés. D'ailleurs, très pieux. Ses doctrines politiques partaient de l'idée que « la puissance absolue d'un monarque est incompatible avec les préceptes de la religion chrétienne ». Dans une harangue à ses soldats, il leur criait, de sa voix chaude : « Mes enfants, il n'y a qu'un roi, le Roi du ciel, Notre Seigneur Jésus-Christ !... »

Parmi les entraîneurs, plus ou moins directs, de l'insurrection décembriste, on remarquait encore un prince Wolkonsky, un prince Troubetzkoï, un prince Obolensky, un prince Odoïewsky, un Naryschkine, un Borissow, un Bestoujew-Ryoumine, etc.

Le mouvement s'était donc organisé dans les rangs supérieurs de la société : les masses populaires n'y avaient joué aucun rôle. Quant aux troupes qui avaient combattu, elles n'avaient fait que suivre leurs officiers, ne se rendant nul compte du programme politique dont elles étaient l'instrument.

Quel était ce programme ?

On l'élaborait depuis des années dans les sociétés secrètes et dans les loges maçonniques. En voici les principaux articles : abolition du servage ; égalité des citoyens devant la loi ; réforme de la justice ; instauration du régime représentatif ; contrôle des finances publiques... Là-dessus, tous les conspirateurs s'étaient facilement accordés.

Mais il y avait encore d'autres articles dont quelques rares initiés, — les véritables instigateurs du complot, — ne parlaient qu'entre eux : suppression du tsarisme ; suppression de la famille impériale ; suppression de la monarchie héréditaire ; transformation totale de l'État russe ; proclamation d'une république fondée sur les principes du socialisme... Cette nomenclature semble porter la marque de Pierre le Grand. N'y reconnaît-on pas, comme chez Pierre Alexéïéwitch, le goût des révolutionnaires russes pour les solutions extrêmes et radicales, ce penchant à considérer leur pays comme une table rase où l'on peut abolir d'un trait de plume tout le passé national et construire de toutes pièces un édifice nouveau, l'édifice de l'avenir ?

Conçue par des militaires, exécutée par des militaires, l'insurrection décembriste est cependant la première où se soit affirmé un programme de réformes politiques et sociales.

Jusqu'alors, tous les complots du palais, dont les assassinats de Pierre III et de Paul Ier sont le modèle, ne s'étaient proposé que d'enlever la couronne à un potentat pour la transmettre à un autre qui eût gouverné selon les mêmes procédés, avec les mêmes abus. En 1825, ce n'est plus seulement la personne du Tsar qu'on ose attaquer les armes à la main ; c'est la doctrine et le système dont il est le symbole ; c'est le despotisme autocratique, c'est le « monstre impérial ».

Ainsi, pour s'élever sur le trône des Romanow, Nicolas Ier a dû marcher dans le sang de ses sujets ; il en gardera toujours un souvenir affreux. Il disait, peu de temps après, à l'ambassadeur de France, le comte de La Ferronnays : « Personne ne saurait comprendre la douleur cuisante que j'éprouve et que j'éprouverai toute ma vie en me rappelant cette journée. »

Mais ses devoirs d'autocrate l'avaient aussitôt ressaisi. Le soir même du 26 décembre, alors qu'on lui communiquait les premiers interrogatoires des prisonniers, il dit à son frère cadet, le grand-duc Michel : « La Révolution est aux portes de la Russie ; mais je jure qu'elle n'y pénétrera pas tant que j'aurai un souffle de vie, tant que je serai empereur par la grâce de Dieu. »

Les annales du tsarisme, où les chapitres sombres occupent tant de place, en contiennent peu d'aussi émouvants que le procès des décembristes.

Nicolas surveille quotidiennement les travaux de la Commission secrète qu'il a chargée de la procédure. Bien plus, il interroge lui-même les principaux accusés. Dans ses interrogatoires, il témoigne d'un remarquable talent d'inquisiteur ; parfois même, pour obtenir des aveux, il recourt aux moyens les plus énergiques..., ce qui autorise les enquêteurs officiels à se montrer plus rigoureux encore. On ne peut lire froidement les confidences ultérieures de certains détenus.

Le procès final, jugé par Haute-Cour dont l'Empereur a désigné tous les membres, n'est qu'une comédie judiciaire. Les accusés, au nombre de cent vingt et un, ne comparaissent qu'une seule fois devant elle, sans avocat, et ce n'est que pour entendre leur condamnation. La Cour eût manqué partiellement à son rôle, si elle n'eût aggravé les peines, afin de ménager à Sa Majesté impériale une occasion de se montrer magnanime.

Quand viendra l'heure dernière, le Tsar ne maintiendra

que cinq peines capitales ; mais, au fond de la Transbaïkalie, très loin vers les frontières de la Mandchourie, le bagne de Tchita pourra s'enorgueillir de compter, parmi ses détenus, quelques représentants des plus nobles familles russes.

LE CARACTÈRE ET LES IDÉES DE NICOLAS Ier

La tragédie sanglante du 26 décembre 1825 déterminera tout le règne de Nicolas Ier, toute sa conception du pouvoir suprême ; il aura sans cesse devant les yeux le spectre de la Révolution ; spécialement, il n'oubliera plus jamais que « le seul point sur lequel les conspirateurs avaient pu se mettre d'accord, c'était la décision d'exterminer en bloc la famille impériale, y compris les enfants ».

Durant les vingt-neuf années qu'il occupera le trône, il considérera l'autocratie non pas seulement comme une institution politique et sociale, mais comme un dogme religieux, comme une expression transcendante de la volonté divine, et qui, à ce titre, plane au-dessus de tous les raisonnements humains, échappe à toutes les critiques humaines.

Cette conception s'était formée en lui dès son enfance. Il la tenait de sa mère, l'impérieuse et hautaine Marie-Féodorowna. Dans une composition d'histoire sur le règne de Louis XVI, il avait écrit : « Louis XVI n'a pas accompli son devoir et il en fut puni. Un souverain n'a pas le droit de pardonner aux ennemis de l'État. Louis XVI avait affaire à un réel complot, qui se couvrait d'un faux nom de liberté. S'il n'avait pas épargné les conjurés, il aurait préservé son peuple de grands malheurs... » C'était l'aphorisme péremptoire de Richelieu : « Si l'on avait emprisonné Luther et Calvin, quand ils commencèrent à dogmatiser, on aurait épargné aux États bien des troubles. »

Son mariage avait confirmé Nicolas dans les idées absolutistes. Le 13 juillet 1817, il avait épousé la fille de Frédéric Guillaume III, la princesse Charlotte-Wilhelmine de Prusse, qui, après sa conversion à l'orthodoxie, avait pris le nom d'Alexandra-Féodorowna. Durant ses nombreuses visites à la cour de Berlin, il avait hautement apprécié le régime autocratique de la Prusse, et toutes les beautés de la discipline militaire. Il en avait conclu que son peuple, si arriéré, avait

encore plus besoin de ces méthodes rigoureuses ; il avait donc résolu de le gouverner avec une main de fer... une main que n'adoucirait nul gant de velours.

Pratiquement, par quels moyens gouvernera-t-il ? Où prendra-t-il ses collaborateurs nécessaires ou, pour mieux dire, les dociles exécuteurs de ses ordres ?

Le procès des décembristes et les enquêtes subséquentes lui ont démontré que toute la noblesse russe est gangrenée par l'esprit révolutionnaire, et il lui en gardera une méfiance incurable. N'ayant plus à compter sur elle, qui, à cette époque, était pourtant la seule capable d'aider le monarque dans sa rude tâche, il n'aura comme instruments de règne que la bureaucratie, la police et la gendarmerie.

Désormais, toute l'activité administrative et politique de l'Empire sera localisée dans les bureaux ; toute la Russie sera gouvernée par des tchinowniks. Une puissante hiérarchie de fonctionnaires s'interposera toujours entre la nation et le souverain, qui perdra tout contact direct avec son peuple.

Comme il n'admet aucune limite au pouvoir de l'État sur la vie russe, même la vie privée, il se crée un appareil formidable d'espionnage et de contrainte. Cet appareil a pour organes principaux un corps spécial de gendarmerie et la « Troisième section de la Chancellerie intime de Sa Majesté », qui relèvent l'un et l'autre du terrible général Benckendorff.

Fonctionnant sous les yeux du Tsar et comme à l'ombre du trône impérial, la Troisième Section est un véritable ministère, qui plane au-dessus des autres, avec des pouvoirs illimités ; ce n'est pas seulement un rouage de l'État, c'est le grand ressort de l'État ; l'Inquisition du Saint-Office n'était pas plus mystérieuse et puissante. Durant plus d'un demi-siècle, toute la Russie tremblera devant elle. Pour mieux témoigner l'insigne faveur dont elle jouit auprès du monarque, les successeurs de Benckendorff ne seront pas moins qu'un Orlow, un Dolgorouky, un Schouvalow. Désormais, la pensée russe n'a plus aucun moyen de s'exprimer.

Défense absolue de faire la moindre critique des actes gouvernementaux et même d'en faire l'éloge. D'après le règlement de la censure, « ni le blâme, ni la louange ne sont compatibles avec la dignité du gouvernement ou de l'ordre public ; on doit obéir et garder ses réflexions pour soi ».

De ce qui se passe dans son empire, le jeune Tsar veut tout voir, tout connaître ; il n'y réussit que par un labeur opiniâtre et méthodique, par d'incessants voyages et de soudaines enquêtes, par une volonté inflexible et tenace, par une maîtrise constante de soi-même, enfin, surtout, par un très haut sentiment de ses devoirs souverains.

Chaque jour, il se lève dès l'aube et il revêt aussitôt sa tenue militaire ; car il méprise la robe de chambre. Une courte promenade à pied, l'allure ferme et rapide, la taille élancée, le front haut, le regard vif et dur, toute la personne respirant l'énergie, l'autorité.

Puis, au travail. Un ordre minutieux règne dans son cabinet, dont les murs ont pour seule décoration quelques tableaux de batailles ou de revues.

Mais, sous les dehors abrupts et la froideur inaltérable de son personnage officiel, il a le cœur chaud ; il adore sa famille. C'est longtemps un irréprochable époux. La tsarine Alexandra-Féodorowna, dont il aura six enfants, lui devra vingt années sereines. Plus tard, vers 1837, il s'éprendra d'une demoiselle d'honneur, Varvara-Arkadiewna Nélidow ; elle sera sa maîtresse, et il en aura deux enfants ; mais leur liaison, avouée, sera toujours grave et discrète. L'aînée de ses deux filles légitimes, la grande-duchesse Marie, née en 1819 et qui épousera le duc de Leuchtenberg, lui inspirera, jusqu'à son dernier jour, une tendresse idolâtre. Esclave de ses devoirs, il ne s'accorde jamais la moindre vacance ; il s'applique d'abord à lui-même la rigoureuse ponctualité qu'il exige des autres. Il impose à l'historien la plus haute estime.

ASPECT MAJESTUEUX DU RÈGNE. QU'Y A-T-IL DESSOUS ?

Derrière la façade grandiose qu'il a su donner bientôt à son empire et qui lui vaut, dans toute l'Europe, un prestige énorme, quelles sont les réalités profondes ?

D'abord (et naturellement aucun journal ne se permettrait d'en parler), on perçoit, au travers des masses rurales, un sourd et continuel grondement de révolte, qui éclate mainte fois en émeutes violentes et non pas seulement sur quelques points isolés du territoire, mais sur de vastes régions.

Au cours du règne, on ne compte pas moins de 556 émeutes

paysannes, qui ont obligé le gouvernement à l'emploi brutal de la force armée.

Dans les premiers temps, vers 1828, il n'y avait guère plus de dix émeutes par an. Vers 1851, il y en avait une quarantaine. Le servage est réellement trop dur. Si le seigneur n'a plus droit de vie et de mort sur ses moujiks, il garde sur leur personne et leur travail un pouvoir arbitraire et presque illimité, qui se manifeste souvent par des abus effroyables, ignominieux, même par des supplices.

Un autre symptôme, non moins grave, est le nombre croissant des attentats individuels et des vengeances particulières. Les bagnes sibériens se recrutent couramment de serfs qui ont assassiné leur propriétaire ou ses intendants, massacré sa famille, incendié ses fermes ou son château.

Enfin, chez tous les moujiks, s'affirme et se précise de plus en plus l'idée que la terre, dont le travail leur impose tant d'efforts, est indubitablement leur propriété personnelle. Chez tous, fermente le rêve du *tcherny pérédiel*, du « grand partage noir ».

Au fond de lui-même et seul devant sa conscience, Nicolas désapprouvait l'institution du servage : il n'en connaissait que trop les abus, qui le révoltaient dans ses sentiments les plus intimes ; car, de nature, ce despote n'était pas inhumain, il était accessible à la pitié.

Il avait donc plusieurs fois nommé des comités secrets pour examiner les réformes qu'il serait possible d'introduire dans la triste condition des paysans. Mais, chaque fois, il avait dû reconnaître que l'abolition du servage entraînerait le bouleversement de l'État. « Nul doute, disait-il, que le servage ne soit un mal odieux et qui frappe tout le monde ; mais le supprimer actuellement, c'est-à-dire octroyer la liberté aux moujiks et leur distribuer des terres, ce serait un mal pire encore... Je pourrais le faire, puisque je suis un souverain absolu, mais je n'y consentirai jamais... »

C'est à ce propos qu'il écrivait un jour : « Étrange destinée que la mienne... On croit que je peux faire tout ce que je veux. Hélas non ! Ma puissance est constamment limitée par mon devoir. Ce mot a pour moi un sens sacré ; il est ma devise. Je souffre à cause d'elle plus que je ne saurais dire ; mais je suis né pour souffrir. » On a recueilli encore de lui

cet aveu mélancolique : « C'est incroyable tout ce que ne peut pas celui qui peut tout ! »

Le problème du servage continuera donc d'entretenir, au sein des masses paysannes, une fermentation dangereuse et qui s'exacerbera d'autant plus que les moindres tentatives de révolte seront châtiées implacablement.

Pendant que l'esprit révolutionnaire gronde ainsi dans les masses rurales, que devient-il dans les rangs supérieurs de la société ?

Après l'échec piteux de l'aventure décembriste et la terrible répression qui s'en était suivie, la noblesse parut se désintéresser totalement de la politique. Dans les salons de Saint-Pétersbourg et de Moscou, l'espionnage sévissait d'ailleurs avec une telle rigueur et se montrait si habile, si ingénieux, si pénétrant, que nul n'osait plus exprimer la moindre opinion sur les affaires publiques. Dans tous les bureaux de poste, le cabinet noir fonctionnait ostensiblement. La dissimulation, la méfiance, la crainte corrompaient tous les rapports sociaux. Pouchkine s'écriait : « La vie est devenue intolérable dans notre sainte Russie orthodoxe... » Il soupirait encore : « Dieu, que la Russie est triste !.. »

La génération nouvelle abandonnait de plus en plus les voies ouvertes par l'esprit français du XVIIIe siècle ; elle ne s'enthousiasmait plus aux principes de la Révolution française. Les jeunes gens de 1830 se laissaient plutôt séduire par les spéculations abstraites et nébuleuses de la métaphysique allemande ; ils avaient maintenant pour dieux Schelling, Fichte, Hegel. Il en résultait un grand mouvement idéaliste et sentimental, où s'opposait la tendance des « Slavophiles » et celle des « Occidentaux ».

Les uns prêchaient le retour aux saintes doctrines du passé moscovite. Se fondant sur la primauté de la religion dans la vie des peuples, affirmant que la Russie se différenciait radicalement du monde occidental, qu'elle lui était même de beaucoup supérieure par l'originalité de ses conceptions morales et la pureté de sa foi chrétienne, ils condamnaient toute l'œuvre de Pierre le Grand et prétendaient secouer le joug intellectuel de l'Europe : les germes civilisateurs de la culture gréco-slave étaient infiniment plus riches que ceux de la culture germano-latine. Une devise résumait leur idéologie

et leur programme : *la Russie pour les Russes et par les Russes.* Leur prophète, Constantin Aksakow, allait jusqu'à dire : « Le peuple russe est élu de Dieu... L'histoire de la Russie a la valeur d'une histoire sainte... L'Église orthodoxe est la seule détentrice de la vérité chrétienne... La voie de l'Occident est fausse ; il est honteux de la suivre... » Dans sa haine de Pierre le Grand, il l'insultait par ces strophes ardentes : « O grand génie, homme de sang ! Tu as méconnu toute la Russie et toute sa vie antérieure. Sur ton œuvre démesurée, le sceau de la malédiction divine est imprimé. Tu as répudié Moscou la sainte abominablement. Et, loin du peuple russe, tu as construit une ville solitaire ; car il ne vous était plus possible de vivre l'un avec l'autre. »

Non moins sensibles aux particularités nationales de l'histoire et de la civilisation russe, les « Occidentaux » exaltaient, au contraire, les hardiesses novatrices de Pierre le Grand. Et, loin d'opposer la Russie au monde occidental, ils voulaient qu'elle s'en rapprochât de plus en plus, afin de pouvoir déployer toute la force de son génie dans le développement progressif de l'humanité.

Entre ces deux groupes, une dispute éloquente et passionnée se poursuivait dans les salons et dans les revues. La censure ne la contrariait pas trop ; elle semblait même l'encourager certains jours, tant elle s'y montrait indulgente ; car les deux théories s'accordaient, somme toute, avec la politique officielle, qui était à la fois conservatrice et nationaliste.

DEUX PRÉCURSEURS DU BOLCHÉVISME : HERZEN ET BAKOUNINE

Mais, vers 1840, un élément nouveau se manifeste dans la jeunesse russe. Les esprits assoiffés de modernisme et de liberté n'appartiennent plus seulement à la classe des nobles et des officiers ; ils se recrutent aussi maintenant parmi les écrivains, les professeurs, les publicistes. Concentré jusqu'alors dans les salons aristocratiques et dans les cercles militaires, le mouvement se propage dans les milieux littéraires et dans le corps enseignant des universités. D'où ce fait capital pour l'avenir de la Russie : la première conception théorique et pratique d'une doctrine révolutionnaire.

Aux environs de 1845, ce mouvement se personnifie déjà

en deux hommes, Herzen et Bakounine. L'un et l'autre mériteraient une longue étude, car ils sont les vrais fondateurs du bolchévisme. Depuis eux jusqu'à Lénine, la descendance est directe.

Né à Moscou en 1812, peu de jours avant l'occupation française, Alexandre-Ivanowitch Herzen est un personnage romantique. C'est le fils naturel d'un grand seigneur qui avait brillé à la cour de Catherine la Grande : Iakoblew. Sa mère était une jeune fille de Stuttgart, une juive.

Pendant ses études à l'université de Moscou, les œuvres de Saint-Simon, l'économiste et le sociologue, l'auteur du *Nouveau christianisme* et du *Catéchisme industriel*, lui tombent entre les mains. Il en est fasciné : « Un monde inconnu m'était révélé ; mon âme et mon cœur appartinrent dès lors au saint-simonisme. »

En 1834, il est arrêté, avec quelques-uns de ses camarades, pour avoir participé à un banquet d'étudiants où l'on a tenu des propos dérisoires, donc sacrilèges, sur l'empereur Nicolas. Déclaré coupable de lèse-majesté, il est exilé dans l'Oural.

En 1839, on l'autorise à rentrer à Moscou ; mais ses mauvaises fréquentations le font presque aussitôt reléguer à Nowgorod, sous la surveillance de la haute police. En 1846, son père meurt, lui laissant une belle fortune, qu'il s'empresse de liquider. Puis, brusquement, il part pour l'étranger, d'où il ne reviendra plus jamais en Russie. On le voit résider tour à tour en Italie, en Suisse, en France et en Angleterre.

A Londres, où il se fixe pour longtemps, il fonde un journal « la Cloche », le *Kolokol*, qui devient l'organe officiel du socialisme russe. L'influence de ce journal est énorme ; il est lu non seulement par les Russes qui vivent à l'étranger, surtout par les jeunes étudiants qui peuplent les universités allemandes ; mais il pénètre, par des voies clandestines, dans toute la Russie. Quelles que soient les précautions et les rigueurs de la police, le *Kolokol* trouve des lecteurs dans toutes les classes de la société, même dans les parages de la cour. Parmi ces lecteurs, beaucoup se font les correspondants mystérieux de l'émigré. Ainsi, périodiquement, Herzen envoie à ses compatriotes une critique acerbe du tsarisme et les préceptes nouveaux de l'évangile révolutionnaire.

Si effrayantes et paradoxales que soient le plus souvent

ses doctrines, un grand charme se dégage de sa personne. On reconnaît en lui un enfant de l'amour. Il a l'imagination ardente et poétique, la parole chaude, lumineuse, colorée ; il est noblement idéaliste, avec un fond de scepticisme et de mélancolie ; son cœur est ouvert à toutes les passions. Mais il va loin dans ses enthousiasmes humanitaires, puisqu'il écrit : « Périsse le monde actuel, puisqu'il étouffe l'homme nouveau, puisqu'il obstrue le chemin de l'avenir ! Donc vive le chaos et la destruction ! Vive la mort ! Place à l'avenir !.. » On a pu dire de lui qu'il était « le chantre inspiré de la démolition universelle ».

Un jour, il rencontre à Paris un de ses jeunes compatriotes, un ancien officier devenu révolutionnaire, Michel-Alexandrowitch Bakounine.

Sa famille, appartenant à la vieille noblesse, l'avait destiné à la carrière des armes. Il est donc entré à l'École militaire de Saint-Pétersbourg. Mais il s'est laissé bientôt séduire par la philosophie allemande et les doctrines socialistes. Pour échapper aux vexations policières, il quitte l'armée et vient se fixer à Paris. Personnellement, c'est un homme superbe et de haute allure, un magnifique exemplaire du type grand-russien. La tête large, les yeux clairs et profonds, le nez court, la chevelure et la barbe luxuriantes, le corps gigantesque, il ressemble au portrait de Dieu sur les vieilles icones.

Politiquement, c'est un sectaire fanatique, un logicien froid et dur, un monstre d'orgueil, inaccessible au doute comme au découragement, et dont toute la doctrine se résume dans le collectivisme anarchique.

Voici les principaux articles de son credo : « Nous n'avons pas d'autre patrie que la révolution universelle... L'affranchissement des masses exige qu'on détruise toutes les institutions politiques, religieuses, civiles et sociales, sur lesquelles repose le monde actuel !... Il faudra détruire l'État, l'Église, les tribunaux, les banques, les administrations, la police, l'armée, qui ne sont autre chose que des forteresses élevées par le privilège contre le prolétariat. Il ne suffit pas de les renverser dans un seul pays ; il faut les renverser dans tous les pays, car il existe, entre toutes ces institutions et par-dessus toutes les frontières, une solidarité puissante... La révolution totale ne peut s'accomplir que par le carnage ; elle dépassera en

horreur tout ce que l'histoire a connu, tout ce que l'Occident peut imaginer... »

Herzen, que ces insanités furieuses démontaient parfois, disait de Bakounine : « En lui, je sens bouillonner le cyclone de la destruction. »

Expulsé de Paris en 1847, Bakounine passe en Belgique ; mais la révolution de 1848 le ramène promptement sur les bords de la Seine, où il fait le coup de feu pendant les journées de juin.

Ayant eu la mauvaise idée d'aller prêcher la révolution à Berlin, il y est arrêté, puis livré à la police russe. On le déporte en Sibérie.

Là, en 1861, il devient le héros d'un roman qui découvre des perspectives étranges sur l'esprit de la société russe. La fille du gouverneur d'Irkoutsk, une frêle et délicieuse jeune fille, très intelligente et très enthousiaste, s'éprend de lui follement, lui procure les moyens de s'évader et l'accompagne dans sa fuite, par la Chine et le Japon. Elle l'épousera bientôt, et ne le quittera plus ; mais, par idéalisme, elle ne voudra jamais lui appartenir physiquement. C'est la devancière des jeunes filles nihilistes, de ces épouses vierges, dont le type deviendra si banal trente années plus tard.

Vivant désormais en Suisse, Bakounine s'affirmera de plus en plus dans ses doctrines subversives. Pour la réalisation de son idéal, il placera son meilleur espoir sur les paysans : « Leurs instincts de sauvagerie se déchaîneront, dit-il, avec une impétuosité irrésistible, quand on leur dira : *Prenez les terres*... Ce sera pis qu'au temps de Pougatchew ; ils mettront toute la Russie à feu et à sang... »

Quelle prévision de 1917 !

DOSTOÏEWSKY. — L'ANARCHISME RUSSE

A côté, mais très en dessous de ces deux protagonistes, un jeune homme d'extraction bourgeoise, Pétrachewsky, fortement impressionné par les utopies du fouriérisme, avait groupé autour de lui, à Saint-Pétersbourg, un centre d'étude et de propagande révolutionnaire.

La police, ayant eu vent de ces conciliabules, y introduit ses espions. Un soir, tous les affiliés, au nombre de vingt-trois,

sont arrêtés, puis déférés à un tribunal militaire que préside un aide de camp général de l'Empereur.

Comme on ne peut leur reprocher aucun acte d'exécution, aucun préparatif d'attentat, on les incrimine pour « complot d'idées ». Sur vingt-trois accusés, vingt sont condamnés à mort. Parmi eux, se trouve un jeune écrivain que ses débuts littéraires ont mis en vedette : Dostoïewsky.

Le 22 décembre 1849, au matin, on fait sortir les condamnés de la Forteresse et monter en voiture. Jugés la veille, ils ne connaissent pas encore la sentence. Après une demi-heure de trajet, ils descendent sur la place Séménowsky. Devant leurs yeux terrifiés, se dressent un échafaud et vingt poteaux. Une charrette, remplie de cercueils, arrive en même temps. Ils gravissent l'échafaud. Là, on les déshabille jusqu'à la ceinture, par 21 degrés de froid. Le greffier leur lit alors minutieusement la sentence. Dostoïewsky, se tournant vers un de ses voisins, murmure : « Je ne peux croire que nous allons mourir !... » Puis, le pope récite les dernières prières et présente le crucifix aux condamnés. Enfin, quatre soldats se placent devant chaque poteau. Les fusils s'élèvent. Mais soudain, une sonnerie de trompette retentit et, à haute voix, le greffier proclame : « Sa Majesté l'Empereur daigne vous faire grâce. »

Le lendemain, Dostoïewsky et ses compagnons, chargés de chaînes, partent pour la Sibérie.

Toute sa vie, l'auteur de *la Maison des morts* conserva, de cette lugubre parade, un souvenir atroce. Vingt ans plus tard, il fait dire au prince Myschkine, dans *l'Idiot* : « Il y a pis que la torture ; car les souffrances corporelles nous distraient des souffrances morales... La douleur la plus affreuse n'est pas dans les blessures de la chair, mais dans la certitude absolue que, avant une heure, avant dix minutes, avant une seconde, l'âme s'envolera du corps et qu'on ne sera plus qu'un cadavre... Qui donc a prétendu que la nature humaine est capable de supporter cela sans que la folie s'ensuive ? Il y a peut-être des hommes auxquels on a lu leur arrêt de mort ; qu'on a laissés dans l'agonie de l'attente et à qui l'on dit enfin : *Allez vous en ! On vous pardonne !* Ces hommes-là devraient nous raconter leurs impressions. Le Christ lui-même a parlé de ces affres et de cette épouvante. Non ! Il n'est pas permis d'en user ainsi avec un être humain. »

On sait que, dix ans plus tard, au retour du bagne, Dostoïewsky abjura les doctrines sociales qui l'y avaient conduit.

Bientôt, se fondant sur son expérience personnelle, il deviendra le plus éloquent défenseur de la sainte Russie orthodoxe et du tsarisme, de toutes les traditions historiques et religieuses. Il s'insurgera de toutes ses forces contre le mouvement libéral qu'il dénoncera comme une épidémie, une peste importée d'Europe. Dans les révolutionnaires, il ne voudra plus voir qu'un groupe de scélérats et d'énergumènes sataniques, en qui se sont incarnés tous les miasmes, tous les poisons, toutes les impuretés, tous les démons, accumulés durant des siècles dans le corps de la Russie. Désormais, l'idée inspiratrice de ses œuvres sera la recherche du perfectionnement individuel par la soumission et le renoncement.

Dostoïewsky est le plus puissant créateur d'âmes qu'il y ait eu depuis Shakespeare. Nul écrivain russe, même Tourguéniew, même Tolstoï, n'a jeté un si profond regard dans les abîmes secrets, dans « la caverne obscure » de l'âme russe.

Chez Dostoïewsky, le romancier n'est rien auprès du visionnaire et du prophète. Que de fois, pendant la guerre et la révolution, que de fois on a vu s'accomplir une de ses prévisions! C'est par Dostoïewsky, et par lui seul, que l'on peut comprendre Lénine. Toute la tragédie russe du bolchévisme est préfigurée dans les romans du génial écrivain. Telles pages d'*Humiliés et Offensés*, des *Frères Karamazow*, des *Possédés* ont la valeur d'une apocalypse ou d'une annonciation.

Dostoïewsky explique et caractérise la mentalité des révolutionnaires russes par le besoin de toujours aller à l'extrême, de toujours franchir les bornes, de toujours aspirer au royaume de l'absolu, de l'inconnaissable et de l'impossible. « L'âme russe, dit-il, est toujours prête à des expériences radicales dont l'âme européenne serait incapable... » Il dit encore : « Ce qui frappe surtout chez le Russe, c'est qu'il a toujours besoin d'outrepasser la mesure, d'arriver au précipice, de se pencher sur le bord pour explorer le fond et souvent même de s'y jeter comme un fou. C'est le besoin de la négation chez l'homme le plus croyant, — la négation de tout, la négation des sentiments les plus sacrés, de l'idéal le plus élevé, des choses les plus saintes comme la patrie. Aux heures critiques de sa vie personnelle ou nationale, le Russe se déclare, avec

une effrayante impétuosité, pour le bien ou pour le mal. Sous l'influence de la fureur, de l'alcool, de l'amour, de l'érotisme, de l'envie, de l'orgueil, il se montre soudain prêt à tout briser, à répudier tout, famille, traditions, croyances. Le meilleur des hommes se transforme ainsi en un scélérat, ne cherchant plus qu'à se renier, à s'anéantir dans une convulsion brusque. »

Il annonce, avec une étonnante exactitude, ce que sera la grande révélation qu'il voit venir : « Partant de la liberté illimitée, elle arrivera au despotisme illimité... »

Voici encore ce que nous déclare le révolutionnaire Stavroguine, un des *Possédés* : « Nous prêchons la destruction. Cette idée est si séduisante !... Nous appellerons l'incendie à notre aide. Nous mettrons en circulation des légendes. Et le désordre commencera. Ce sera un bouleversement comme le monde n'en a pas encore vu. La Russie se couvrira de ténèbres, la terre pleurera ses anciens dieux... Mais, quand nos révolutionnaires, ayant tout détruit, voudront construire à nouveau, il en résultera un tel chaos, quelque chose de si grossier, de si aveugle, de si inhumain, que tout l'édifice croulera sous les malédictions de l'humanité, avant même qu'il soit achevé de construire... »

LA VOCATION MESSIANIQUE DU PEUPLE RUSSE

A cette prédiction lugubre et si vraie, Dostoïewsky en a souvent opposé une toute contraire et qui l'émouvait dans ses fibres les plus secrètes ; car le prophétisme et la logique n'ont rien de commun : il croyait intimement à la vocation messianique du peuple russe. Et là encore, il nous fait apercevoir un des caractères les plus originaux du révolutionnaire russe. On lit dans *les Possédés* : « Savez-vous quel est, sur la terre, le seul peuple qui soit porteur de Dieu, le seul peuple qui soit appelé à régénérer le monde et à le sauver par l'invocation d'un dieu, le seul peuple qui possède les clefs de la vie et de la parole nouvelles ?... Eh bien ! c'est le peuple russe ! »

Toute sa vie, cette idée lui restera si chère que, peu de mois avant sa mort, le 8 juin 1880, prononçant l'éloge de Pouchkine, à l'université de Moscou, il déclarera : « Seul,

le peuple russe est capable de restaurer le christianisme déchu et de réaliser la paix mondiale... La peuple russe est prédestiné à faire entendre la parole nouvelle, car il est porteur de la divinité. »

Dans cette prédestination exclusive que Dostoïewsky attribue à ses compatriotes, on reconnaît l'étrange horreur que lui inspirait le catholicisme romain : « C'est une religion antichrétienne... Le catholicisme est pire que l'athéisme, car l'athéisme se borne à prêcher le néant ; mais le catholicisme va plus loin : il prêche un Christ défiguré, un Christ qu'il calomnie et qu'il outrage, un Christ qui est le contraire du véritable. Il prêche l'Antéchrist, je vous le certifie, je vous le jure. Le catholicisme n'est même pas une religion ; il se borne à continuer l'empire romain d'Occident, et tout en lui, même la foi, est subordonné à cette idée... Les Occidentaux ont perdu le Christ par la faute du catholicisme... »

En attribuant à la Russie une vocation miraculeuse, et mondiale, Dostoïewsky ne faisait que traduire un des rêves les plus fascinants qui ait hanté l'imagination des tsars moscovites. Dès la prise de Constantinople par les Turcs, alors qu'Ivan III le Grand venait d'épouser la nièce du dernier empereur byzantin, Sophie Paléologue, le métropolite Zozime proclamait, du haut du Kremlin, que les empereurs d'Orient avaient pour héritiers directs les autocrates de Moscou et il en concluait que cet héritage glorieux assignait à la Russie un rôle sublime dans l'avenir de l'humanité : « Deux Romes sont déchues ; la troisième Rome sera Moscou et il n'y en aura pas de quatrième. »

L'apôtre de l'anarchie universelle, Bakounine, s'appropriera l'idée prestigieuse que Dostoïewsky se fait du messianisme russe ; mais il la transposera sur le plan catastrophique où son esprit se complaît et il annoncera froidement, comme s'il prévoyait déjà Lénine : « A Moscou sera brisé l'esclavage des peuples slaves que réunit le sceptre russe. Et bientôt, de même, tout l'esclavage européen sera enseveli pour jamais sous ses propres ruines. D'une mer de feu et de sang, à Moscou, s'élèvera, haute et merveilleuse, l'étoile de la révolution, et elle deviendra l'étoile directrice de l'humanité vers le bonheur. »

NICOLAS Ier, ARBITRE SOUVERAIN DE L'EUROPE

Par Herzen, Bakounine et Dostoïewsky, on mesure les rapides et continus progrès de l'intoxication révolutionnaire au sein du peuple russe, comme si l'écrasant despotisme de Nicolas Ier la rendait plus contagieuse en lui apportant chaque jour des aliments nouveaux.

Cependant, au dehors, l'empire des tsars étalait de magnifiques apparences.

Deux années de guerre avec la Perse lui avaient imposé, en 1828, le traité de Tourkmantchaï, qui, reportant la domination des Romanow jusqu'au fleuve Araxe, avait annexé à la Russie les riches provinces d'Erivan et de Nakhitchévan.

Un an plus tard, après de brillantes victoires dans les Balkans et en Arménie, les armées russes avaient dicté à la Turquie le traité d'Andrinople, qui avait ouvert les Dardanelles et le Bosphore au commerce international, puis cédé à la Russie le delta du Danube et la rive orientale de la Mer Noire, puis consolidé l'autonomie de la Serbie et des principautés danubiennes, enfin posé les premières bases de l'indépendance hellénique.

En 1831, la répression inexorable d'une insurrection polonaise avait offert au Tsar une excellente occasion d'anéantir les privilèges conférés par les traités de Vienne au « royaume de Pologne », et de le réduire, — suprême déchéance, — à l'état de province russe. Le 8 septembre au soir, le feld-maréchal Paskéwitch, le vainqueur des Persans et des Turcs, pouvait écrire à son auguste maître : « Sire, Varsovie est aux pieds de Votre Majesté. » En 1833, par le traité d'Unkiar-Skélessi, Nicolas s'était magnanimement institué le protecteur de l'empire turc, dans la subtile et secrète pensée que « l'héritage de l'homme malade » s'ouvrirait bientôt.

Ainsi, maître absolu d'un gigantesque empire et qui ne cessait de croître, le petit-fils de Catherine la Grande, soutenu par un immense orgueil, en arrivait à se considérer comme l'arbitre souverain de l'Europe.

La révolution parisienne du 24 février 1848 l'avait d'abord enchanté : il ne pouvait pardonner à Louis-Philippe « l'usurpation de 1830 » et il le méprisait à tel point que, même devant

les ambassadeurs de France, il affectait de ne pas le nommer. La république, dont il avait l'horreur et le dégoût, lui semblait encore préférable à la monarchie parlementaire et surtout à cette ignominieuse profanation de la majesté souveraine : « une couronne ramassée sur les barricades ».

Mais, après le châtiment si mérité du roi sacrilège, voici que l'ouragan révolutionnaire avait bientôt secoué tout le vieil édifice européen : Metternich chassé de Vienne ; l'empereur Ferdinand II contraint d'abdiquer ; la Hongrie s'affranchissant des Habsbourg ; le roi Frédéric-Guillaume IV vaincu par l'émeute et réduit à s'humilier devant la démocratie allemande ; les principautés danubiennes insurgées ; l'Italie en effervescence ; la république proclamée dans les États romains... Le farouche autocrate est bouleversé : « Voici donc l'instant solennel que j'annonce depuis dix-huit ans, depuis les journées funestes de 1830 !... La révolution menace notre existence à tous. Si elle nous attaque, nous sommes prêts à nous dresser contre elle avec toutes nos forces. Dieu est avec nous !... » Par ses remontrances diplomatiques et ses menaces belliqueuses, il assume arrogamment la défense des intérêts conservateurs et des principes monarchiques. Aux yeux de tous, il apparaît comme « le gendarme de l'Europe ».

Il fait mieux encore. La dynastie des Habsbourg se révélant impuissante à maîtriser la révolte magyare, une armée de 150 000 Russes envahit la Hongrie. Après deux mois de combats héroïques, les rebelles ne peuvent plus tenir. Le feldmaréchal Paskéwitch, le massacreur des Polonais, achève de les écraser à Vilagos, près d'Arad, le 13 août 1849. La dynastie des Habsbourg est sauvée !

En même temps, à l'intérieur de son empire, Nicolas redouble de sévérité dans la surveillance et l'étouffement de l'esprit public. La censure devient de plus en plus ombrageuse et vexatoire. Les tribunaux condamnent sur le moindre soupçon, avec une rigueur extrême. Jamais peut-être, la Troisième Section, la terrible chancellerie secrète, n'a si largement exercé la prérogative dictatoriale de se placer au-dessus des lois, l'exorbitant pouvoir d'arrêter, d'incarcérer, de bannir, de déporter, de faire disparaître qui bon lui semble. Sur les routes sibériennes, des convois lugubres s'allongent indéfiniment jusqu'au cercle polaire, jusqu'au nord d'Yakoutsk,

jusqu'aux solitudes glacées de Wiljuisk et de Werchoyansk.

Parmi ces méthodes, le fossé, qui, depuis trop longtemps séparait le peuple russe de ses gouvernants, s'approfondit rapidement ; rien ne le comblera plus.

LE DÉSASTRE DE CRIMÉE. FIN MYSTÉRIEUSE DE NICOLAS Ier

Or, en février 1854, la misérable querelle des Lieux saints, envenimée à plaisir, fait éclater la guerre entre la Russie, d'une part, la Turquie, la France et l'Angleterre, d'autre part.

Les hostilités, ouvertes dans les Balkans, se transportent et se localisent en Crimée ; le siège de Sébastopol dure des mois et des mois. Chaque jour, il est plus évident que l'armée russe, mal instruite, mal équipée, constamment à court de vivres et de munitions, est incapable de repousser les agresseurs et de sauver la place. Pour l'orgueilleux Nicolas, c'est une affreuse humiliation ; c'est bientôt même une torture qui va le ronger comme un cancer, car les échecs ininterrompus de ses troupes l'obligent à constater, dans son empire, un mal beaucoup plus grave : l'incurie, le désordre et la corruption de la bureaucratie, l'usure et le détraquement de tous les rouages gouvernementaux, une éclatante faillite du régime autocratique dont il est la personnification suprême.

Désespéré, il meurt presque subitement d'une grippe infectieuse, le 2 mars 1855. Telle est du moins la version officielle.

Mais cette mort est si étrange, si imprévue que, dans le public, on ne doute pas qu'il se soit empoisonné... C'est une énigme de plus dans l'histoire dramatique des Romanow.

Six mois plus tard, le 8 septembre, après trois cent quarante-neuf jours de siège, Sébastopol tombe au pouvoir des alliés.

MAURICE PALÉOLOGUE.

(A suivre.)

MES MÉMOIRES

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

I

PREMIERS VERS

Cette année-là, je fus invitée à passer un mois à Provins chez ma sœur Marguerite. Il n'y a pas si longtemps que de très vieilles gens de Provins me rappelaient ce temps lointain. Ils riaient encore en se souvenant m'avoir vue, en promenade sur les routes avec la bonne de ma sœur, et ne me sachant pas observée, grimper un talus et le redescendre sur mes reins, comme font les galopins au sortir de l'école.

A Provins m'attendait un imprévisible conte bleu. Menée par ma sœur dans la « société », je ne sais comment il m'arriva d'y réciter un des poèmes que je composais alors, et, dans la même réunion, de jouer un prélude de Chopin. Ce fut un engouement tel que les gens s'arrachaient positivement la jeune artiste qui les charmait et les étonnait. La plus charmée et la plus étonnée était certainement moi-même.

Ma sœur, qui faisait des vers aussi, parfois, avait composé, pour une soirée donnée chez elle, une sorte de pièce à deux personnages et en alexandrins, où je figurais un lotus amoureux d'une étoile (l'étoile, c'était elle). Elle était vêtue de blanc, moi d'une robe chinoise de tous les bleus.

Avoir un tel succès, moi, l'ancienne enfant simple ? J'aurais voulu qu'une si belle vie durât toujours.

Copyright by Gaston Gallimard, 1938.

Cependant la griserie de Provins ne m'empêchait pas, à mon insu, je dois l'avouer, d'enregistrer mille traits de la vie provinciale, et je m'en aperçus bien des années plus tard, le moment venu d'écrire mon roman *Comme tout le monde*, sorti presque tout entier de ce séjour chez ma sœur.

J'avais maintenant près de dix-huit ans. Je ne démêle pas pour quelle raison je fus, ainsi que ma sœur Georgina, cette forte en thème, dirigée vers une nouvelle maison d'éducation.

Ce fut l'*Institut normal catholique*, rue Jacob, c'est-à-dire ce qui existe de plus intelligent dans cet ordre d'établissements. J'ai essayé d'en donner l'atmosphère dans mon roman *le Pain blanc*, et mes anciennes directrices ont bien voulu me dire que j'y avais réussi.

Je travaillais âprement en vue d'un examen. Un peu de mondanité vint se mettre en travers. A une messe de mariage, nous avions retrouvé « Gras à lard », un ancien camarade de jeux. Lui aussi faisait des vers. Il me communiqua ses essais, je lui communiquai quelques-uns des miens.

Peu démonstratif, sérieux, concentré, ce grand et mince garçon me faisait un peu froid ; mais c'était quand même gentil de trouver quelqu'un avec qui parler poésie. Il m'était agréable de le voir, sans plus.

Ses parents, le comte et la comtesse de B..., donnaient dans leur salon des soirées de comédie. Il me fut demandé d'y jouer dans *l'Ingénue* de Meilhac et Halévy. Répétitions, mise en scène, c'était beaucoup d'amusement, tout à coup.

L'Ingénue fut un très grand succès. Je me sentais parfaitement à l'aise dans mon rôle, et assez surprise de l'être, car je n'avais pas encore vaincu ma timidité maladive.

Je me souviens d'une arrivée au manoir de Vasouÿ, près de Honfleur, propriété qui succédait au Breuil où s'était écoulée ma seconde enfance. Fut-ce la première arrivée ? Il se peut que je confonde quelquefois les dates. Tout cela est déjà si loin !

Je venais d'être reçue à mon examen. Pour le passer, j'étais restée seule à Paris avec mon père et l'une de mes sœurs, pendant quelques jours.

L'allée qui conduisait à la maison tournait dans la verdure

épaisse. On passait pour la prendre par cette belle barrière toujours là, connue depuis l'enfance, et qui représentait pour nous, étant petites, une barrière de conte de fées.

Un pigeonnier ancien contenant mille cases pour les pigeons et constituant autrefois « le droit du seigneur », comme l'expliquait mon père, se présentait d'un côté de l'allée, à l'entrée du parc assombri par ses grands vieux arbres. A droite, on voyait, tout proche, l'estuaire, par delà le premier étang, couleur de vert-de-gris, tant les herbes l'envahissaient.

Tout à coup, la maison apparaissait, solide, épaisse sous son toit Louis XIII, et flanquée d'un lierre immense qui l'enveloppait comme une cape. Des rangs de lis rouges et de lis blancs conduisaient, proches de la serre, à la grande pelouse au bout de laquelle coulait, copieuse, dans le second étang, une source éternelle et chantante ; et, débordé jusque-là, le parc se mirait dans l'eau maçonnée, plus claire et plus réfléchissante qu'une glace de Saint-Gobain.

La suite de la propriété descendait vers l'estuaire par des arbres qui dissimulaient les remises, puis par de vastes prés ayant au milieu la ferme.

Rien ne me plut jamais autant que cette demeure enfoncée dans les arbres et tout proche de la marée, à la fois cachée aux regards et longeant la route de Trouville, si amusante en ce temps-là, avec son passage de voitures de toute sorte, depuis les charrettes paysannes jusqu'aux fringants équipages où des Parisiennes à la mode, pendant la saison, se prélassaient en coquetant.

Un étroit et long sentier derrière une haie permettait de s'asseoir sans être vu, pour regarder à loisir le va-et-vient de cette route, spécialement tournante à cet endroit-là.

Arrivée de la gare, encore toute pantelante de travail, je suivais l'allée au sortir de la barrière, le long des lis rouges et des lis blancs, et j'étais saisie d'une grande joie.

La maison était pleine de sœurs, de neveux, de nièces, de beaux-frères, ma grand-mère et ma mère au milieu du tout. Les vacances s'ouvraient, il faisait beau. C'était comme le premier chapitre d'un grand bonheur.

J'avais changé ma coiffure à l'Yvette Guilbert pour remettre un peu d'ombre sur mon front. Un monsieur bancal

qui faisait des photographies d'amateur nous fut présenté par je ne sais qui. Tous les jours il nous demandait de poser, ma sœur Charlotte et moi, sur la grande pelouse. Je regrette d'avoir perdu ces portraits, toute la jeunesse du monde au milieu des fleurs.

La belle Charlotte aussi me faisait poser pour des dessins. Dans les prés, elle peignait des paysages normands, avec une vigueur et une fraîcheur innées que nous admirions. Elle était née peintre comme nous toutes, mais, par un accord tacite, c'était elle seule (l'aînée ayant renoncé à ses pinceaux depuis son mariage), elle seule, Charlotte, qui devenait le peintre de la famille. Aucune de nous n'aurait osé, sans que personne en pût dire la raison, empiéter sur ce privilège exclusif.

Pour ma part, je me bornais à illustrer mes vers à l'encre de Chine, selon un procédé de mon invention.

Je projetais sur le papier l'ombre de fleurs ou de feuilles disposées sous la lampe à cet effet, et passais le pinceau sur ces dessins tout faits, en accentuant l'encre aux endroits plus obscurs. Ainsi fixées, les ombres s'étendaient sur l'écriture elle-même sans altérer la clarté de la calligraphie. Je me permettais aussi des images coloriées à l'aquarelle. Mais l'huile, pour moi comme pour les autres, était à jamais tabou.

UNE VISITE A FRANÇOIS COPPÉE

Ces vers que j'écrivais sans cesse (car il ne se passait pas un soir sans que je fisse un poème ou même deux), je finissais par me demander s'ils valaient ou non quelque chose. Il m'arrivait tout de même d'en lire à mes sœurs, qui commençaient à trouver que ce n'était pas si mal que ça. Ma sœur Charlotte, surtout, manifestait une surprise charmée qui m'encourageait beaucoup.

En dépit de ma timidité, je décidai d'aller montrer mes essais à François Coppée ; et, bravement, accompagnée par la femme de chambre, je m'en allai sonner un matin à la porte du maître. Il devait être habitué à ces visites de la jeunesse. C'était une rançon et peut-être un charme de sa gloire.

On ne me fit attendre qu'un instant. Laissant la bonne dans le vestibule, je pénétrai dans le cabinet du grand homme. Sans me donner le temps de détailler son visage caracté-

ristique, toute tremblante sous ses petits yeux pleins d'indulgence, de malice et d'un rien d'ennui, je lui présentai nerveusement l'un des cahiers d'écolière où j'avais l'habitude de recopier mes vers (habitude que j'ai toujours gardée depuis). Il ouvrit le cahier, parcourut pendant quelques instants, et dit :

— Ça vous amuse beaucoup de faire des vers ?

— Oui...

— Moi, je vous conseillerais plutôt de coudre, de faire du ménage... enfin de vous occuper d'autre chose.

Sans broncher, je recevais les coups sur la tête, avec une froideur, une absence de battements de cœur que j'ai toujours retrouvées depuis en face des catastrophes.

Il referma le cahier, me regarda d'un bon regard pâle, et demanda :

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt ans.

Un court petit rire le souleva, suivi d'un soupir profond.

— Vingt ans !... Et ça dit ça comme si c'était tout naturel !

Il haussa les épaules et se leva, la main tendue.

— Dépêchez-vous de le dire, que vous avez vingt ans ! Ça passe si vite ! Au revoir, mon enfant.

Rentrée à la maison avec mon verdict, je racontai à mes sœurs, curieuses de savoir ce qu'avait pensé le maître, qu'il m'avait dit « que ce n'était pas mal du tout ».

Repliée sur moi-même, j'essayais d'ingurgiter. Coudre... faire le ménage... ne plus jamais écrire de vers...

Depuis des années maman essayait en vain de me donner le goût de la couture. Elle avait transmis ses « doigts de fée » à ses quatre premières filles ; les deux dernières ne voulaient rien entendre. Étions-nous toutes deux averties d'un appel du destin ?

Pour soigner des malades dans un hôpital sous la cornette des Filles de la Charité, de même pour gagner sa vie avec sa plume, il est bien inutile de savoir coudre ! (Cependant, des années plus tard, j'ai retrouvé dans mes atavismes l'aiguille maternelle, quand il s'est agi de fabriquer et d'habiller les poupées que j'ai fait figurer dans des expositions et au Salon.)

Coudre !... L'une opposant son obstination originelle et

l'autre sa tranquille force d'inertie, les « deux petites » avaient fini par décourager leur mère. Non, je ne coudrais pas, non, je ne ferais pas le ménage !

Du sein de mon découragement total, je trouvai, quelques jours seulement après ma défaite, la volonté farouche de continuer à suivre mon instinct.

Ce fut à partir de cette visite à François Coppée que je m'astreignis à étudier à fond les formes fixes de la poésie française. Tierces rimes, ballades, rondeaux, rondels, triolets, je faisais toute seule de véritables devoirs de prosodie. C'était pour me rompre à toutes les difficultés, c'est-à-dire perfectionner le métier poétique ; c'était surtout, privée d'inspiration ou n'y croyant plus après un tel échec, pour remplacer, secrète et magnifique, et dont il m'était impossible de me passer, la joie d'obéir à la dictée de l'inconnu.

A l'académie de dessin où nous allions à ce moment, ma sœur Charlotte et moi, une vieille dame encore écolière parlait souvent d'un sien petit-fils qui faisait des vers. Ce fut d'elle que j'appris qu'existait le *Petit traité de poésie* de Théodore de Banville.

Aucun de mes livres de classe ne connut l'ardeur avec laquelle j'étudiai jusqu'à la moëlle cet étonnant livre. J'y achevai d'apprendre ce que tout poète devrait savoir. Et c'est autant par reconnaissance pour Banville que dans l'intérêt des jeunes qui me consultent aujourd'hui que je ne cesse de leur indiquer le *Petit traité*. Car je considère les enseignements de ce livre comme tables de la loi, affirme qu'on devrait, de nos jours, dresser ce livre face à la vague d'ignorance et de paresse qui fait versifier comme ils versifient les contemporains se disant poètes, eux que je rends en majeure partie responsables de la dévalorisation de la poésie en France.

A la rebuffade de François Coppée quand j'avais vingt ans, j'aurai dû de connaître à fond ce qu'il fallait connaître à fond :

... le métier
Étant l'autre aile du poète,

ai-je dit plus tard.

C'est pourquoi je peux quand même saluer sa mémoire d'un merci sans rancune et sans ironie.

La famille d'une petite amie du Breuil continuait à rester en relations avec nous, mais habitait maintenant Neuilly, ce qui raréfiait nos rencontres. Les deux aînées de ma camarade m'intéressaient désormais autant qu'elle. Toutes, nous étions des jeunes filles, ce qui supprimait les barrières.

Un jour que j'étais chez elles, invitée à un goûter, devant la compagnie elles me présentèrent par mon nom en ajoutant : « Élève de François Coppée. » Mes sœurs avaient raconté. Je ne sourcillai pas. Ce titre qu'elles me donnaient dans un milieu sans éclat me conférait une importance dont j'étais aussi fière que s'il ne se fût pas agi d'une pénible erreur.

Ce fut par la seconde de cette famille que j'entendis pour la première fois chanter :

Votre âme est un paysage choisi,

de Verlaine et Fauré. Elle avait une très jolie voix, et j'aimais l'écouter indéfiniment. La musique est ce que j'aurai, toute ma vie, aimé par-dessus tout.

Une dame veuve, ancienne amie de mes parents, à Honfleur, et qui, tombée dans la gêne, venait d'ouvrir à Paris une pension de famille pour étrangères, nous invita, maman et nous, à la soirée où devait chanter une cantatrice allemande. Quelle joie !

Elle nous donna *les Amours d'une femme* que nous ne connaissions pas. Nous étions, nous, les trois filles restantes, transportées par cette révélation qui nous ouvrait un nouvel horizon musical.

Sachant que je faisais des vers, l'hôtesse me demanda de réciter un poème. Je me souvins de Provins et je ne refusai pas. Cette maison, pour moi, devint un petit foyer de succès, et j'y retournai chaque fois qu'on m'y invita. J'aimais charmer. Quelque chose de ma vocation d'actrice me revenait. Je modulais ma voix comme une mélodie, tout en récitant mes vers, sûre de l'effet que je produirais, et délivrée pour un moment de toute timidité.

Les quelques années qui précédèrent mon mariage coïncidèrent fort exactement avec la fin du XIXe siècle, derniers bondissements d'un monde à son agonie et qui vivait en moi

ses suprêmes heures, alors que je ne devinais nullement sa disparition presque accomplie.

Disparate sans m'en douter au milieu du mouvement général dit « fin de siècle », je faisais, d'un romantisme déjà reculé du côté de l'oubli, ma respiration quotidienne, mon actualité.

Je ne vivais, si l'on peut dire, qu'en vers, et le plus naturellement du monde. Les événements de l'existence ordinaire passaient sans m'atteindre, sinon pour gêner ma vie intérieure faite de rêves poétiques, d'appels à l'amour et d'étude solitaire.

Maintenant que nulle contrainte ne m'y forçait, je me plongeais de plus en plus dans le travail. En même temps curieuse des plaisirs que je pressentais et dévorée d'intellectualité, paradoxalement je fus, à cette époque, à la fois l'enamourée qui fait signe à des voluptés inconnues, et le bénédictin qui se penche sur les textes les plus austères.

La grammaire latine, la grammaire grecque, la philosophie, l'art héraldique, Platon, le Manuel d'Épictète, les Ennéades de Plotin, les tragiques grecs, Aristote, les philosophes allemands, le Lao-Tseu, que sais-je encore ? Tout, jusqu'à la scolastique, entre vingt et vingt-cinq ans, j'aurai pâli sur ce qui existe de plus grave ou de plus rébarbatif, pour rien, simplement par instinct de jeter du grain sous la meule, ou plutôt, peut-être, pour obéir aux atavismes reçus comme y obéirent de leur côté mes sœurs, ainsi que je l'ai dit.

Quelquefois on me demande :

— Mais comment savez-vous ça ?

Je sais ça, vestiges parmi les vastes démolitions de l'oubli, parce que, jeune fille, je l'ai pioché pour mon sombre plaisir, entre deux poèmes fiévreusement écrits ou deux rêves sensuellement rêvés... et je pourrais ajouter entre deux parties de jeu gaminement jouées avec mes neveux et nièces.

DE SULLY PRUD'HOMME A ANNA DE NOAILLES

A Paris, je revoyais Gaston de B..., sévère compagnon auquel je prêtais maintenant mes cahiers de vers, suprême marque de confiance, et qui me les rendait sans rien dire, étant d'une nature nordique assez glaciale, mais me récitait parfois mes propres strophes avec une exaltation contenue

qui m'impressionnait. Du reste il avait fini par renoncer à faire lui-même des vers. « Quand il y a les vôtres !... » disait-il d'un air morose.

Nous allions à ce moment au Palais de Glace. Il venait nous y rejoindre, et, tout en patinant, semblait me reprocher chacune de mes tendances. Il me faisait l'effet d'une sorte de mentor, m'ennuyait souvent, et pourtant je tenais à lui, sentant tout ce qu'il attendait de ma poésie et de moi-même.

Il vint à Honfleur quand la saison y fut, et se déclara mon fiancé. Cependant, je ne m'imaginais pas épousant ce camarade sans frisson.

Sentant qu'il m'aimait à sa manière, je m'amusais cruellement à lui dire tout ce que je savais lui déplaire, et les flèches ironiques, que je lançais fort bien quand je voulais, le blessèrent plus d'une fois dans sa sensibilité si particulière.

Chez les parents de mon nouveau fiancé, j'avais fait la connaissance d'une jeune femme, et, chez cette jeune femme, Lazare Weiller m'ayant entendue dire des vers :

— Il faut absolument que je vous donne un mot pour Sully Prudhomme ! Vous l'intéresseriez tellement !

Je ne demandais pas mieux. Je savais fort bien, maintenant, n'avoir plus à craindre un jugement à la François Coppée.

Sully Prudhomme me reçut, conduite par maman, dans son salon désuet, plein de jeunes littérateurs, dont Albert Samain, encore inconnu. Par les soins de Lazare Weiller, le vieux maître avait déjà lu de mes vers avant cette rencontre. Sa surprise en me voyant fut comme ingénue, tant il poussa d'exclamations.

— C'est cette petite fille-là qui fait ces vers d'homme ?

Aussi intimidée que moi, maman ne répondait rien ; moi, je balbutiai quelques mots. Du fond de son fauteuil, le poète, prenant à témoin ses hôtes :

— Regardez ce visage ! Regardez ces yeux ! Et vous avez entendu cette voix, cette musique ?... Eh bien ! je vais vous lire un des poèmes de cette enfant !

Il m'appela par la suite, « un phénomène ».

J'étais heureuse, mais, chose curieuse, pas plus étonnée que ça. Ces louanges ne faisaient que corroborer un sourd

instinct qui me disait que j'étais née pour être un poète, et pas n'importe quel poète.

Il m'est difficile d'exprimer ce que je sentais. J'acceptais ma destinée et ce qu'elle comportait de flatteur sans aucune sorte de vanité, mais plutôt comme une chose fatale et *dont je n'étais pas responsable*. Je puis même dire qu'une espèce d'angoisse me venait, si timide et sans défense, d'avoir été choisie pour être ce poète.

J'ai bien souvent pensé, depuis la découverte de Branly, que les cerveaux des êtres sont des antennes et que la vie n'est pas autre chose qu'une série d'ondes passant par cet appareil plus ou moins sensible. Nos pensées seraient donc, non pas sorties de nous, mais, au contraire, entrées en nous comme le courant qui fait chanter ou parler le poste. Mais, bon ou mauvais, l'appareil se casse un jour, et c'est la mort...

Perfectionnées par des générations diverses, j'ai reçu en partage de vibrantes antennes, lesquelles, dès mon plus bas âge, n'ont pas cessé de capter les ondes qui passaient. Ce n'est pas de ma faute, et je n'en ai nul orgueil. Les mots ne viennent pas à mon aide. *Indifférence* n'est pas exact, et *modestie* non plus. C'est autre chose.

Dégagée, presque étrangère, les succès littéraires que j'ai pu avoir dans ma carrière, je les ai aimés, certes, mais c'est principalement à cause de l'échange qu'ils m'ont permis avec d'autres sensibilités. Ils furent comme une multiple réponse à des lettres fébrilement adressées à la foule de mes lecteurs. Cependant, c'est ma prose qui connut un tel bonheur, alors que mes vers sont restés presque dans l'ombre. Et c'était dans mes vers que je donnais vraiment mon âme. Car ma poésie seule m'explique et me justifie. Mais, sauf un cercle restreint d'amis qui l'aiment, le destin n'a pas voulu qu'elle fût connue de tous.

Orgueilleuse ? Je n'ai pas oublié, ne pourrai jamais oublier, en dépit des apparences, que je fus l'enfant simple à laquelle il était inutile, au catéchisme, de poser aucune question.

Chez Sully Prudhomme, en même temps que la jeune Marguerite Comert qu'il admirait beaucoup, j'avais entrevu Hélène Vacaresco. Bientôt elle me priait à l'une de ses réunions littéraires.

J'étais heureuse de connaître une sœur poète, qui, parallèlement, brillait par la conversation la plus éblouissante. Éloquence, intelligence, coup d'œil d'aigle sur la politique du monde entier, elle avait déjà tout cela, qui ne fit que s'amplifier avec les années. Elle aussi lut mes vers, et les aima jusqu'à décider d'en faire la préface, si je trouvais un éditeur.

Mais il n'était guère question d'une chose pareille dans un milieu comme le mien. Entraînée tout à coup d'un salon à l'autre, je sortais trop souvent au gré de mon père, qui commençait à froncer le sourcil, disant « que je faisais du cabotinage ».

Des thés poétiques s'organisaient de tous côtés. Je me trouvai en contact avec tout un monde ignoré. Auguste Dorchain, Jean Rameau, le comte de Pomairols, d'autres poètes, connus et inconnus, récitaient leurs vers à tour de rôle.

Ce fut au sein d'un de ces tournois que je vis pour la première fois la comtesse de Noailles, qui venait de se marier. Fragile idole tout en ivoire, vêtue d'une robe aux plis grecs, son grand œil d'un vert foncé dévorait un profil pâle, régulier comme un camée. Elle récitait ses vers d'une voix blanche, la tête renversée et serrant les paupières. On l'entourait déjà comme une divinité, bien que son premier livre, *le Cœur innombrable*, ne fût pas encore paru. Mais elle réservait, ce jour-là, tous ses tourbillons au seul Izoulet, philosophe à la mode.

A « LA FRONDE »

Entre temps, lancée à présent dans ce milieu de lettres, je fus présentée à Marguerite Durand, qui venait de fonder *la Fronde*.

Audacieuse comme je le devenais en dépit de ma malheureuse timidité, plutôt inconsciente, peut-être, je lui portai à tout hasard un article, et, pour ma surprise, elle le fit paraître. Je racontais une récitation, dans un petit théâtre, des vers d'Hélène Vacaresco par Blanche Dufrêne, jeune actrice de la troupe de Sarah Bernhardt. On me donna les épreuves à corriger, grand embarras pour moi. Daniel Lesueur, qui corrigeait les siennes dans le bureau de la rédaction où l'on m'avait introduite, me montra succinctement comment

m'y prendre. Et, quelques jours plus tard, invitée à passer à un bureau qui était la caisse, je reçus, bien plus surprise encore, la somme de trente francs.

Mon premier argent gagné ! Au lieu d'en être satisfaite, je fus scandalisée. Je n'arrivais pas à comprendre qu'un travail de l'esprit pût se métamorphoser en trois pièces d'or. Il est vrai que l'époque de ma jeunesse ne ressemblait en rien à celle où nous sommes arrivés. Toucher de l'argent me semblait une sorte de déshonneur, et bien des années durent passer avant mon entrée définitive dans le rythme « vente et achat », qui, de nos jours, assimile la littérature, voire la poésie, à n'importe quelle autre denrée.

Je n'osai pas raconter à mon père que j'avais reçu ces trois louis. Le lendemain même, je courus les dépenser, et ce que j'achetai fut une ridicule paire d'anneaux d'or pour lesquels je me fis, par le marchand même, percer les oreilles.

Je revins à la maison, très fière d'arborer ma parure neuve, qui ne fit pas long feu, d'ailleurs. J'avais l'air d'une Orientale ; c'était tout ce que je souhaitais. Le mot Orient, à cette époque, équivalait dans mon esprit au mot *fabuleux*. Il me semblait que, dans des pays si lointains, on ne devait vivre que comme au temps de Ninive et de Babylone, et que rien n'y rappelait la modernité.

Ma sœur Charlotte, à cette époque, voyait beaucoup d'amis à elle que nous, les deux autres, ne connaissions pas ; car toutes trois, dégagées de toute autorité familiale, nous avions décidé tout à coup que nous sortirions seules, désormais. Ainsi libérées, l'une évoluait dans le monde pictural, l'autre dans le monde religieux, et la troisième dans le monde littéraire.

Donc, ayant retrouvé, dans quelque salon, Henri Letellier, dont la famille, au temps de Honfleur, avait été liée avec la nôtre, Charlotte lui donna l'un de mes poèmes pour être lu pendant une fête, dans la salle du *Journal* à ses débuts, et ce fut Marguerite Moreno que l'on choisit pour cette lecture.

A cette époque, elle était (et l'est restée) la plus belle diseuse de vers de Paris. On l'avait applaudie dans des pièces que le gros public connaissait peu. Cependant sa réputation d'interprète des poètes était grande, et sa voix raffinée,

brûlante, musicale, charmait tous ceux qui l'entendaient. Elle appartenait encore à la Comédie-Française.

En l'écoutant dire mes strophes, je croyais rêver. Le poème lui-même passa, du reste, inaperçu, parmi beaucoup d'autres récitations de poètes en vogue. Mais j'avais fait la connaissance de mon interprète.

J'ai gardé dans mon souvenir la très nette image de ce mince croissant de lune : Marguerite Moreno. Avec son long visage pâle, ses magnifiques yeux noirs, son pesant chignon roux tombé sur la nuque, un peu dégingandée, et simple jusqu'à une espèce de godicherie, elle avait l'air d'une grande pensionnaire.

Elle me reçut au domicile qu'elle partageait avec Marcel Schwob. Je vis, enfoncé dans son fauteuil, un être étrange, maladif, qui me donna l'impression d'appartenir à une autre planète. Il prit le cahier que j'avais apporté, lut, et, tout haut, répéta ce vers d'un de mes poèmes adressé à la mort :

O toi la fiancée éternelle et sans joues.

— C'est beau, ça ! dit-il. Vous avez beaucoup cultivé Baudelaire, je vois.

Et je n'en avais jamais lu la moindre ligne !

En rentrant chez moi, je cherchai Baudelaire dans les bibliothèques. N'ayant rien trouvé, le lendemain j'achetai *les Fleurs du Mal*, et me plongeai dans ce bain nouveau de poésie. Huit jours plus tard, je savais déjà par cœur trois ou quatre poèmes des *Fleurs du Mal*. Je me gorgeais avec délices, comme on pense, de cette sombre inspiration qui répondait si bien à mon angoisse originelle.

Étant allée voir Moreno à la Comédie même, en pleine répétition d'une pièce de Jean Richepin, je fis un second article pour *la Fronde*. De l'argent que je reçus, j'achetai, je crois, des livres. Quoi qu'il en soit, je fus invitée, avec toutes les collaboratrices, à la première soirée que donnait la direction, et déclarai que j'irais certainement. Mais je n'avais pas de robe de soirée ! Ma sœur Charlotte me prêta la sienne, satin bleu pâle, dentelle et grand décolleté.

A la soirée de *la Fronde*, entourée dès mon entrée par un tourbillon d'hommes de tous âges, je me sentis presque épou-

vantée, me demandant comment j'avais osé m'introduire dans un milieu dont j'ignorais tout. Les compliments et les regards me gênaient, je me sentais les joues toutes rouges, et j'en étais désolée puisque je ne désirais que pâleur tragique et yeux cernés. Le fait est qu'ayant toujours paru plus jeune que mon âge, je devais avoir l'air d'une fille de seize ans.

SARAH BERNHARDT

Un jour, la belle Charlotte revint, de l'atelier de peinture où elle travaillait, ravie d'avoir fait la connaissance d'une mère d'élève qui l'avait frappée par sa distinction, son extraordinaire beauté. Longtemps elle en parla, puis, un jour, nous allâmes toutes deux voir cette dame et sa fille, qui l'avaient désiré. Cette fois, nous demandâmes à maman de nous accompagner.

Mon premier regard sur la baronne de X... me laissa fascinée. Son appartement, du côté des Champs-Élysées, était plein de ses images, surtout des statues et des bustes ; mais aucune n'approchait de la réalité. Maintenant que j'ai parcouru ces longues années de ma vie, je puis affirmer qu'il ne m'est jamais arrivé, ne m'arrivera jamais plus de voir une créature approchant celle-là. Depuis le jour où je l'ai connue, le mot « belle » m'a fait sourire ironiquement, même quand on l'appliquait à des femmes admirables.

J'ai essayé son portrait, de mon mieux, dans mon roman *l'Acharnée*, mais je ne le juge pas réussi.

« Un citron noir ! » disait-elle en parlant d'elle-même, ce qui exprimait bien son teint d'or et sa chevelure bleue. Une coiffure de statue, lissée aux tempes, la pureté de ses traits, la magnificence de ses dents, ses longs yeux d'émail roux, ses mains étroites, sèches et brunes... Tout son être semblait fait d'une précieuse matière bien polie. Son port de tête, son allure, et cette distinction suprême... On avait envie de l'appeler Impéria. Dans les rues, les enfants se retournaient pour la regarder. Je l'ai vu de mes yeux en sortant avec elle dans Paris. Le timbre de sa voix. Son rire...

A la suite de notre première visite, elle vint chez nous avec sa fille, toute jeune et toute jolie petite demoiselle, et

nous connûmes aussi son fils, un garçonnet aussi beau qu'elle, puisqu'il était son portrait même.

Elle s'intéressait surtout à ma sœur Charlotte, peintre comme sa fille. Cependant, mes vers lui plurent, et, gentiment, elle m'emmena voir, au *Gaulois*, Arthur Meyer qu'elle connaissait fort bien. Un de mes sonnets, grâce à elle, fut publié dans *le Gaulois*. Mais le plus admirable fut que, m'ayant fait connaître l'un des rédacteurs, Ange Galdemar, celui-ci me promit de me présenter à Sarah Bernhardt.

Le grand jour arriva. C'était en matinée à la Renaissance. Sarah Bernhardt jouait *Spiritisme* de Victorien Sardou. Ange Galdemar nous attendait, maman et moi, à l'entrée des artistes. Nous n'étions pas dans la salle, et je ne vis jamais jouer cette pièce. Montées avec notre guide jusqu'à sa loge, nous attendîmes la sortie de scène de « la voix d'or ».

Mon cœur battait. Je songeais au temps déjà lointain où Sarah Bernhardt avait représenté pour moi l'inaccessible, et je soupçonnai, cet après-midi-là, ce que l'existence ne devait plus cesser de me confirmer : l'impolitesse du destin.

En retard ! Quelques années plus tôt, cette présentation eût été l'événement même de ma vie. Faut-il que les choses qu'on a le plus désirées vous soient toujours servies comme un plat refroidi qui n'est presque plus bon à manger...

Tout à coup des portes battirent, les quelques personnes présentes se levèrent comme au garde-à-vous, et Sarah Bernhardt entra, toute haletante et les cheveux versés en tempête sur le côté. Avant de se tourner vers Galdemar et nous, elle fit signe à quelqu'un qui restait à la porte, et je vis apparaître une nourrice à rubans portant un bébé sur son bras. Sarah Bernhardt fit à ce poupon, dont elle était la marraine, des petites grimaces en secouant la tête.

— Mauricette !... Ma petite Mauricette !...

Et le poupon, la bouche en biais, se mit à hurler.

— N'insistons pas ! dit-elle en riant.

Puis elle s'informa longuement, près de la nounou, de la santé de ce maillot, avec un intérêt qui semblait passionné.

Enfin, ce fut notre tour. Galdemar nous présenta. Sourires affables, poignées de mains. C'était fini. Le peintre Clairin ouvrait, dans un coin, ses grands bons yeux aimables. Nous sortîmes.

— Je lui montrerai de vos vers..., dit Ange Galdemar.

Je ne me rappelle pas comment ni exactement à quel moment de cette période je fus dirigée vers le salon de Mme de Heredia, rue de Balzac. Mais je retrouve les trois filles du poète devant mes yeux, belles comme un sonnet des *Trophées*, je revois le mouvement de ce salon plein d'allées et venues, l'entrée de Maurice Maindron, le regard de José-Maria de Heredia me félicitant de mes vers, et sa main traçant pour moi, sur son livre, une dédicace avec un paraphe magnifique ; et surtout j'entends, surprises au vol, ces paroles murmurées à ma mère par Mme de Heredia qui me regardait, assise à l'autre bout du salon :

— Elle est ravissante, votre fille. Et quel joli profil ! Et du talent, avec ça, paraît-il !

Était-ce possible ? Ce qui me suffoquait de plaisir, c'était « joli profil ». Je savais bien que je n'étais pas laide et que mes vers n'étaient pas mal. Mais « joli profil » !

A Paris, dormant, ainsi que ma sœur Georgina, dans la chambre de maman, exactement comme lorsque nous étions petites, pour ne pas les gêner, je m'installais le soir dans la salle à manger, ayant pris tout doucement l'habitude de me coucher très tard.

Je ne m'apercevais même pas que je suivais les traces de mon père. Plongée dans mes poèmes, je ne regardais pas l'heure. La maison reposait. Seul, dans son cabinet à côté, veillait mon père, plongé, lui, dans ses lectures favorites.

On m'avait donné, dans le bas du buffet, un coin pour ranger mes papiers et mon encre. Je ne demandais rien de plus. Les sœurs aînées, leurs maris et leurs enfants, souvent en séjour chez nous, occupaient les chambres, sauf la « chambre rouge » qui était celle de mon père, et la « chambre bleue » qui était celle de la belle Charlotte.

Je sentais le sommeil de toute cette famille autour de moi. Je n'en étais que plus éveillée, plus apte. A l'âge que j'ai maintenant, et me couchant chaque nuit, ou plutôt chaque matin, après des heures de travail, j'ai gardé ce sentiment d'être ranimée par le repos des autres. Mais ces autres ne sont plus les miens. Mon appartement ou ma maison

de campagne sont vides autour de moi. Seul le silence de l'immeuble où j'habite à Paris ou celui de la campagne m'entourent, et aussi le sommeil de ma chienne, allongée près du feu, celui de ma fidèle servante dans la chambre proche qu'elle occupe.

A Vasouÿ, noctambules tous les deux, mon père et moi faisions parfois ce que nous appelions « des parties d'aurore ».

Allongé dans la salle de billard, sa pipe à la bouche, il songeait ; moi, je lisais ou écrivais en fumant des cigarettes. Nous n'échangions pas une parole. Mais, quand la nuit se terminait, nous nous levions ensemble en silence, et sortions dans le parc pour voir se lever le soleil.

En temps ordinaire, à Vasouÿ, ne pouvant faire autrement, j'écrivais à la table de cette chambre que je partageais avec ma sœur Georgina, devant la fenêtre à petits carreaux. Protégée par son alcôve, elle ne souffrait pas de ma lampe, et s'endormait au grincement de la plume sur le papier. Comme à Paris, la maison ne semblait même plus respirer. Parfois ma grand-mère, qui logeait au-dessus, frappait des coups dans ses murs, ou parlait, ou traînait son lit. Puis tout retombait dans le sommeil. Et parfois aussi, pour ma terreur insurmontable, une chauve-souris, entrée par la cheminée comme il arrive souvent dans les maisons de campagne, tourbillonnait tout à coup autour de ma tête, circuits cotonneux et muets qui me retiraient le sang des veines comme s'il se fût agi de quelque fantôme volant.

Il m'arrivait aussi quelquefois de sortir à pas de loup de la chambre, de descendre l'escalier de même, et, sans me faire entendre de mon père qui veillait en bas, d'aller me promener dans le parc, pour le bonheur d'être seule avec la nuit. Je longeais l'étang noir où des lumières froides descendaient du ciel clair-obscur, où la source coulait, invisible, avec son bruit monotone. Et je vivais ainsi des instants selon moi-même, si semblables à mes poèmes que je n'éprouvais pas le besoin, en rentrant, de mettre en vers ce qui venait d'être plus beau que n'importe quels vers.

... Vasouÿ ! J'y aurai respiré les heures les plus parfaites, les plus *ressemblantes* de ma jeunesse.

A Paris, je retournai voir dans sa loge Sarah Bernhardt, qui, toujours affable pour ses milliers de visiteurs, fit semblant de me reconnaître. J'avais apporté le poème écrit la veille pour elle, et, justement, elle me permit de le lui dire, mais en tournant le dos, pendant qu'elle changerait de costume. Quand j'eus terminé :

— C'est bien, ça !... dit une douce voix d'homme.

Je me retournai. Debout dans sa robe dorée, Sarah Bernhardt souriait. A côté d'elle se tenait Edmond Rostand entré à pas de loup. Je restais ébahie. Rostand me demanda du geste mon poème, que je lui tendis, et il le relut à haute voix, avec ce grand art qui était le sien.

A partir de cette soirée, je fus une habituée de la loge divine. Sarah Bernhardt m'appelait « mon bébé ». Longtemps elle eut, accrochée au mur de cette loge, une grande aquarelle où j'avais représenté les différents masques de ses rôles pris dans les tentacules d'une gigantesque pieuvre, laquelle figurait son charme.

Elle me donnait des places pour ses pièces. C'est ainsi que, par la suite, je la vis plus de douze fois dans *Hamlet*, et c'est également ainsi que je rencontrai pour la première fois Eugène Fasquelle, qui devait devenir mon éditeur, et qui m'a rappelé bien souvent cette entrevue.

« Vous étiez assise par terre aux pieds de Sarah. Tout en vous tripotant les cheveux, elle me dit : « Fasquelle chéri, je vous présente un grand poète ! »

Elle avait un secrétaire nommé Pitou, personnage trapu, grimaçant, aux bras trop longs, « qui savait tout », disait-elle, et qu'elle traitait parfois d'étrange manière, car je la vis un soir lui jeter à la figure un verre d'orangeade qu'il venait de lui apporter, et qui n'était pas assez frais pour son goût. Il y avait aussi Dominga, l'habilleuse italienne ; Mlle Seylor toujours présente ; Mme de Najac, une vieille dame souriante, le jeune médecin grec, docteur Kaissarato ; et, naturellement, Georges Clairin, soupirant éternel.

Quand j'allais chez elle, en son hôtel du boulevard Péreire, la porte m'était ouverte par Émile, le domestique, qui, toujours, mâchait une bouchée de pain et de fromage.

A l'un des deux déjeuners auxquels, avant mon mariage, elle m'invita, je fus assise en face de Robert de Montesquiou,

gentilhomme calamistré, belle tête et vêtements extravagants, un prestidigitateur verbal qu'on écoutait sans songer à placer un mot, et qui ne remarqua même pas ma timide présence.

Dans la loge, je revis bien des fois Edmond Rostand. J'étais allée jusque chez lui porter un de ses livres, que je retournai prendre le lendemain. Il l'avait dédié à mon nom avec ces mots : « ... qui est un grand poète. » Lui aussi me reparla plus tard de cette époque ancienne. « Vous étiez tellement curieuse, avec votre teint de petite miss, vos yeux déjà tragiques, et votre audacieuse timidité... »

Puisque j'avais mes entrées dans le théâtre, j'invitais ma famille à venir voir jouer Sarah Bernhardt, puis à la saluer dans sa loge. A ma sœur la future religieuse, que j'étais parvenue à convaincre de me suivre, elle dit, parlant de moi, maternelle et grave :

— C'est une enfant qui pense trop...

Elle admirait maman, cette mère de famille aux six jolies filles, savait qui nous étions ; mais, confondant tout, chaque fois qu'elle en parlait devant des gens, elle ne manquait pas de dire, avec une telle émotion qu'il m'était impossible de corriger :

— Cette pauvre femme qui est restée veuve toute jeune avec huit enfants...

Les à-peu-près de Sarah Bernhardt, tous ceux qui l'ont bien connue en ont à raconter. C'est une mine inépuisable. Elle avait également une façon à elle de parler de ses voyages.

— Je suis allée en landau voir la forêt vierge avec Mme Gérard. En abattant des branches à coups de hache, j'ai vu une bête qui faisait *tsé*, *tsé*, *tsé*... J'ai dit : « C'est un serpent à sonnettes. » Et ensuite je suis remontée en landau, et je suis rentrée avec Mme Gérard.

Très pratique, elle me conseillait :

— Je vous en parle par expérience, mon bébé ! Il n'y a rien de mieux que les souliers en or. Moi, je ne porte jamais que ça, à la ville et le soir. Je vous assure que vous devriez faire comme moi.

Ayant parcouru le monde entier, partout elle aura vécu dans des décors, et non dans la vie ; et, si invraisemblable que cela puisse paraître, assez inconsciente de sa divinité.

Pour s'en convaincre, il n'est que de lire ses ouvrages : *la Petite Idole* et *Mémoires*. Elle se voulait (et se voyait peut-être) sous les dehors d'une petite fleur bleue bien banale. Du reste elle a tranquillement amalgamé, dans ses mémoires, les landaus auxquels elle tenait tant... et le téléphone, supprimant délibérément l'auto, qui la gênait pour une raison quelconque.

Mais, parce qu'elle était un génie, elle ne s'est jamais trompée dans le style de ses habillements sublimes, à une époque où la mode était saugrenue, pas plus qu'elle ne s'est trompée dans le style de ses rôles dont elle ne savait pas toujours, s'ils étaient historiques, à quelle époque ils appartenaient exactement.

Peu de temps avant sa mort, alors que j'étais depuis longtemps mariée, elle voulut bien, pendant les entr'actes de *la Gloire*, me laisser esquisser d'elle un portrait à l'huile, tête vue de face. J'avais déjà fait son profil lors d'une fête donnée pour elle aux *Annales*. C'est en la peignant que je saisis l'un des secrets de son visage, même à l'âge avancé qu'elle avait alors : une lumière dans le haut des joues, comme d'un albâtre traversé par une lampe intérieure ; sans parler, naturellement, de sa crinière léonine ni de ses yeux de phosphore dont elle faisait à volonté changer la couleur, et que j'ai vus bien des fois passer instantanément de l'eau la plus claire à l'encre la plus noire.

Née trop tôt, sa voix et sa présence n'ont pu nous être conservés dans la galerie des revenants scientifiques que regarderont et écouteront vivre, avec tant d'intérêt, nos arrière-neveux. De mauvais disques et un piètre film muet, pris quand elle était amputée et vieille, c'est tout ce qui, d'elle, resterait vivant, sans les témoignages de ceux qui eurent le bonheur d'approcher cette créature dont on ne verra que dans mille ans, peut-être, réapparaître l'équivalent fabuleux.

UNE ORIGINALE FIGURE

Je m'étais mise à lire la littérature moderne, alors en plein symbolisme. A Vasouy, les *Jeux rustiques et divins*, d'Henri de Régnier, ressemblaient tellement aux décors dans lesquels

je rôdais que je m'enivrais de ses vers jusqu'à l'intoxication. J'en écrivais moi-même plus que jamais.

Traînant ma peine le long de l'estuaire, seule, bien loin de la maison, je marchais des heures dans les galets, le sable et la vase de cette grève tous les jours changée.

Par une sorte d'instinct d'adaptation, muse que j'étais, et si sauvagement lyrique, j'avais adopté, littérature solitaire, une longue blouse de souple étoffe bleu-marine ouverte en carré, bordée aux manches et au cou de rouge. Un grand collier de baies de sorbier, ramassées dans le parc, corail fugace, complétait cet habillement hors l'époque, et j'allais pieds nus, sûre de n'être vue par personne, heureuse de sentir le vent plaquer contre mon corps cette robe qui, sans ceinture, constituait mon unique vêtement.

Tous les poèmes que j'ai écrits sur la mer, dans *Occident*, sont nés de ces journées errantes. Je trouvais tout naturel d'être ce que j'étais. On m'eût bien étonnée en me disant qu'il était au moins étrange d'être habillée de cette façon et d'arpenter éternellement cette grève, quand j'appartenais à ce milieu bien bourgeois, en somme, qui remplissait de sœurs, beaux-frères, parents, neveux, nièces et domestiques la grande maison où je rentrais pour les repas en famille et sagement dormir, les nuits, aux côtés de ma dévote sœur, dans notre chambre de jeunes filles. Mais l'incohérence qui régnait chez nous sous des dehors traditionnels permettait à chacun de suivre son humeur, et nul ne semblait même remarquer mes manières d'être particulières.

On préparait en ville des fêtes au *Vieux Honfleur* qui venait d'être fondé par le peintre Léon Leclerc. Je me mêlai d'organiser une conférence sur les écrivains honfleurais, et pris sur moi de la faire moi-même, bien que n'ayant jamais encore envisagé même l'idée de parler en public.

Hardiment j'écrivis à Cora Laparcerie, rencontrée dans les réunions poétiques de Paris, et la fis venir pour réciter des poèmes d'Henri de Régnier. Les allées et venues que comportaient ces préparatifs m'occupaient, m'obligeaient à quitter ma robe de rêve et à m'habiller en contemporaine pour enfourcher ma bicyclette. Je dus aussi préparer cette conférence.

La séance eut lieu le soir dans l'ancienne église Saint-

Étienne aménagée en musée. Cachant ma timidité sous des airs fanfarons, j'eus le courage nécessaire pour lire ce que j'avais écrit sans paraître le moins du monde déconcertée. Toute la ville était présente. Je vis même, et ce fut la première et la dernière fois, Alphonse Allais, blond et mince homme du Nord, qui vint me féliciter, tout en me disant qu'il était timide comme la violette.

Mon père, cela va de soi, ne vint pas m'écouter. Il continuait à détester ces allures littéraires, mais se bornait à hausser les épaules.

C'est également à l'occasion de cette conférence que je vis pour la première fois Sacha Guitry. Son père, qui nous succédait au Breuil, l'envoyait me porter une lettre en réponse à celle où la ville, par mon intermédiaire, lui demandait son concours pour la fête du *Vieux Honfleur*. Il s'excusait de ne pouvoir venir, un mot fort courtois. Sacha, devant moi, le remit à la domestique. Il avait quinze ans à peu près, et le visage d'une belle demoiselle.

Peu après cette conférence, nous rentrâmes à Paris. Les aînées n'étant plus là, j'eus enfin une chambre à moi seule, avec une table pour écrire et une armoire pour y ranger mes papiers. J'y veillais à mon gré, griffonnant des poèmes sombres. A défaut de mourir, j'étais maintenant prête à vivre n'importe quoi, puisque je ne parvenais pas à croire. J'errais, dans la journée, seule dans Paris comme au bord de l'estuaire, cherchant à quoi me raccrocher. Je retournai dans les thés poétiques, aussi chez Mme de Heredia, dans la loge de Sarah Bernhardt ; je me mis à dessiner et colorier des affiches, que je signais *Améthys*, comme mes vers, pseudonyme dont la couleur mauve me plaisait.

Contre tous mes instincts profonds d'ordre et de mesure, je m'efforçais de faire des vers libres, de trouver des mots et des rythmes inusités. Je cherchais, cherchais, désaccordée et la mort dans l'âme.

Une amie de ma sœur aînée, femme d'officier, m'invitait chez elle. Je l'aimais bien, si douce, avec cette petite frimousse qui ne l'empêchait pas d'être mystérieuse. Je m'amusais de son petit garçon, par moi baptisé Mistanflûte.

Chez la mère de Mistanflûte, un soir, je fis la connais-

sance du capitaine Pétain, fort épris d'art et de musique. Nous avions des discussions littéraires assez vives. Je voyais bien que je l'intéressais, mais il avait déjà cet air froid qui devait caractériser le grand maréchal.

Un jour je fus, chez Hélène Vacaresco, mise en présence de Marie Bengesco, vieille demoiselle roumaine que je n'avais encore jamais vue. Ses yeux d'aigle, son profil surprenant de boyard impérieux avaient, dans sa jeunesse, tenté Rodin qui fit d'elle un petit buste. Elle vivait comme dans un rêve parmi ses beaux meubles du XVIIIe siècle, haïssant tout ce qui sentait la modernité, éclairée aux bougies, chauffée au feu de bois, n'usant que de pincettes anciennes dont on ne pouvait se servir, heureuse de son inconfort archaïque, et, dans son bel appartement de la rive gauche, réunissant assez souvent des amis de choix français et roumains.

Elle s'enthousiasma pour mes vers, pour mes dispositions artistiques, et, me voyant si sombre, elle décida de me distraire. L'étonnante personnalité !

Autoritaire comme un vieil empereur d'Orient, elle disait à chacun ce qu'elle pensait sans aucun ménagement. « Mais vos vers sont idiots, mon pauvre garçon ! Idiots !... Est-ce que vraiment, vous ne vous rendez pas compte que c'est idiot ? »

Au Louvre, où elle m'emmenait assister aux cours de Pottier, elle arrachait des mains des autorités l'album de reproductions prêt à circuler dans l'assemblée, et les examinait tranquillement de ses yeux myopes pour rejeter ensuite cet album au commun des mortels, avec un regard écrasant.

Je l'ai vue pâlir devant telle commode ou tel fauteuil de style, s'arrêter dans les rues devant telle porte ancienne qui la bouleversait.

Elle avait mis sa passion, elle, dans l'art français, ne vivait depuis sa jeunesse, authentiquement pure, que pour se délecter de cet amour, en parler, en écrire, fin critique d'art qui maniait notre langue avec une rare élégance, et l'on vit bien, après la guerre, jusqu'à quelle grandeur elle poussait cette dilection, puisqu'elle préféra végéter presque dans la misère à Paris que retourner en Roumanie, où, de grande famille, elle eût touché les rentes que lui devait l'État roumain, pourvu qu'elle consentît à vivre dans son pays.

Directe, catégorique restée elle-même, quand cette pauvreté l'atteignit, elle garda ses allures de chef, ses opinions tranchantes, son enthousiasme, son regard pulvérisateur.

J'ai toutes ses dernières lettres, écrites à quatre-vingt-cinq ans, alors que le cancer la rongeait, dans ce misérable petit hôtel, à deux pas de son ancien appartement... Calligraphie d'une distinction, d'une sûreté surprenantes, ces lettres ne parlent que d'amitié, d'art et de littérature. Et, quand, les derniers temps, j'allais la voir dans son galetas, en pleine crise et tordue de douleur sur son lit, au bout de quelques moments elle oubliait l'horreur dans laquelle elle était tombée pour reparler des jours passés avec un joli sourire sans amertume, ou bien faire quelque parallèle entre la Victoire de Samothrace et la Vénus de Milo.

Sa dernière joie fut de m'entendre lui lire mon ouvrage *Up to date*, encore manuscrit, et que je venais tout juste de terminer.

Ce courage-là, cette noblesse-là, je ne les ai jamais vus poussés à ce degré. Pourtant, elle avait toujours eu la terreur de la mort ; et, jusqu'à son dernier soupir, dans la clinique où une ancienne amie l'avait placée, elle interrogea le médecin auquel je l'avais confiée, le forçant à lui jurer qu'elle n'allait pas mourir.

La première fois que j'allai chez elle, jadis, elle me scruta, grand aigle offensé, pendant quelques minutes, et, de tout son chantant accent roumain :

— Vous savez, ma petite, je n'aime pas les jeunes filles qui tournent mal !

Elle m'invitait à ses beaux dîners, me faisait réciter mes vers devant des raffinés, anxieuse de me voir briller, mais non sans m'accabler de son mépris quand un poème ne lui plaisait pas.

Ce fut par elle que je connus Sirieyx de Villers, devenue une si bonne amie, Mme Constant Coquelin, si amusante, Bertha Galeron, la poétesse aveugle et sourde qui vous tenait par le cou quand on lui parlait pour sentir passer la vibration des mots, M. Enlart l'archéologue, Léonce de Joncières, et tant d'autres. Elle m'emmena chez sa vieille et charmante amie Mme de L. et, dans ces deux salons où fréquentaient

les Enesco, les Cantacuzène, les Lahovary et combien d'autres, célèbres ou inconnus, j'appris à grandement apprécier toute une colonie roumaine plus cultivée que les plus cultivés Français.

— Vous n'êtes pas assez cabotine ! me dit un jour l'un de ceux-là. Vous avez l'air d'un bonbon rose, avec votre teint. Mais vous avez vos yeux. Vous devriez porter une lourde frange sur les sourcils, et, mince comme vous l'êtes, des robes de style faites exprès pour vous.

Le vieux Lahovary, furieux de mes vers libres et des mots recherchés de certains de mes poèmes, répétait qu'il fallait m'élever une statue de la main du bourreau.

Un après-midi, Marie Bengesco vint chez nous, entra dans ma chambre, et dit :

— Je vous invite pour mercredi à un dîner qui vous amusera peut-être. J'ai prié aussi Hélène Vacaresco et quelqu'un dont on parle beaucoup en ce moment, le docteur Mardrus, traducteur des *Mille et une nuits*. Viendrez-vous ?

— Mais certainement, dis-je.

Le soir de ce dîner, arrivée en avance ainsi qu'Hélène Vacaresco, dans la chambre à coucher de notre hôtesse, fort peu éclairée, nous ôtions nos chapeaux. C'était au printemps. Un premier quartier de lune illustrait le ciel qu'on voyait en perspective jusqu'au bout de la rue de Lille. Je le fis remarquer à Hélène Vacaresco.

— Eh bien ! dit-elle, vous allez tourner trois fois autour de moi, vous embrasserez cette médaille que je porte au cou, et, d'ici peu, vous serez mariée.

— Je n'y tiens pas ! m'écriai-je.

— Ça ne fait rien. Allez-y tout de même !

Et j'y allai.

— On sonne, nous cria du salon Marie Bengesco. Le voilà ! Venez !

Dix jours après j'étais mariée avec le docteur Mardrus.

PREMIER VOLUME

Le premier souci de mon mari, dès le lendemain des noces, avait été de choisir les meilleurs de mes poèmes de jeune fille, afin de les faire éditer le plus vite possible, soin

dont il chargeait la *Revue blanche*, qui publiait sa traduction des *Mille et une nuits*.

Longtemps nous cherchâmes ensemble le titre que porterait ce premier volume de vers. Étant tombés d'accord sur *Occident*, par opposition à l'Orient des contes arabes (mon Dieu, qu'était ce petit livre à côté d'un tel monument !) nous voici forgeant la dédicace qui devait y figurer.

Le docteur J.-C. Mardrus me dédiait le cinquième volume à paraître de sa traduction, moi je lui dédiais mes poèmes tout neufs. C'était naturel.

Cette dédicace de mon premier ouvrage, rédigée dans un style mallarméen auquel je n'étais pas encore initiée, n'était pas sans m'inquiéter un peu. Pourtant, je n'y voyais pas encore clairement tout ce que d'autres n'allaient pas manquer d'y trouver : une candide et fort agaçante prétention, de quoi faire grincer bien des lecteurs, sans parler des critiques.

Quand je vis pour la première fois le volume blanc où s'alignaient mes vers, je connus la joie puérile et pleine d'illusions de tous les débutants.

Un livre que j'avais fait !

Aussi joyeux que moi, pour le moins, mon mari, sans une seconde de doute, attendit le flot des admirations.

Je me souviens d'un après-midi passé à la *Revue blanche* où nous rencontrâmes plusieurs littérateurs déjà munis de leur exemplaire. A la façon polie dont ils me complimentèrent, je compris immédiatement. J'étais l'indésirable, l'ennemie, la jolie petite jeune fille qui fait des vers, celle dont la présence leur gâtait leur docteur Mardrus fabuleux et seul.

L'un d'eux alla jusqu'à parler avec emphase des *Mille et une nuits*, comme pour bien marquer la distance entre les deux œuvres, et je crus positivement qu'il allait être étranglé sur place.

La discussion qui s'éleva fut si furieuse que la peur m'empêcha d'évaluer ce qu'il y avait d'improbablement beau dans la colère de celui qui préférait les vers de sa femme à son propre ouvrage, alors que le monde intellectuel tout entier, aussi bien à l'étranger qu'en France, attendait avidement la parution de chacun de ses nouveaux tomes.

Cette sainte colère n'était pas, certes, près de finir. J'eus

le loisir de la voir se manifester à chaque article envoyé par l'Argus de la Presse.

Mon mari venait de louer à Passy, rue Raynouard, un appartement situé dans l'un des deux pavillons élevés au-dessus d'un si joli parc et devenus depuis la propriété de la duchesse de Clermont-Tonnerre.

Ce fut dans cette charmante demeure, avec le voisinage immédiat de Maurice Maeterlinck et de Georgette Leblanc, amis de J.-C. Mardrus, au-dessus desquels nous habitions maintenant, que je fis connaissance avec la critique littéraire.

Elle n'était pas aimable pour moi, seigneur ! La comtesse de Noailles venait de faire paraître *le Cœur innombrable*, et toute la presse, à juste titre, s'extasiait. Moi, j'arrivais comme une gêneuse.

Quelle amertume pour celui qui m'avait épousée par enthousiasme de mes vers !

Un certain critique, qui poussait son ironie jusqu'à la grossièreté, reçut une lettre d'injures, envoya ses témoins, et finit, épouvanté, par s'excuser platement dans la revue même où son article avait paru.

Octave Mirbeau, seul, manifesta (par paroles mais non par écrit) un sincère emballement pour mon livre.

— Elle est étonnante !... aboyait-il dans les bureaux de la *Revue blanche*.

Et, croyant me faire plaisir :

— Toutes leurs comtesses n'arrivent pas à sa cheville !

Restée à la maison, parfois, quand mon mari sortait, je descendais, par les branlantes marches de pierre, dans le parc qui suivait la terrasse étendue devant les pavillons. Je m'asseyais sur la pelouse, seule avec le petit cochon d'Inde acheté sur ma demande. Ce frêle animal représentait pour moi, sur cette herbe dévorée d'ombre, entourée des fumées de Paris, la nature immense laissée en Normandie.

Le mauvais accueil fait à mes premiers vers fut une atteinte profonde, et dont je ne me suis jamais guérie. Cet accueil, de plus, était un préjudice porté directement à ma vie privée, car il accusait encore la sorte de remords que j'avais d'avoir troublé l'existence de celui qui venait de me choisir par admiration. Il s'était trompé sur ma poésie,

voilà tout. Et moi aussi je m'étais trompée sur ma poésie.

Je pressais contre moi le petit cobaye, et je pleurais longtemps en silence.

Et pourtant rien ne pouvait m'empêcher de continuer à faire des poèmes. Laissant mon mari se coucher, et chacun de nous ayant maintenant son cabinet de travail, je veillais, penchée sur mes papiers, et l'inspiration me visitait.

Et voilà les plus beaux souvenirs de ma vie d'écrivain. Le matin, je me réveillais au bruit des exclamations. Comme on déniche un œuf, mon compagnon était venu voir si, dans mon cahier d'écolière, se cachait quelque poème nocturne. L'ayant trouvé, naturellement, il entrait dans notre chambre avec des bondissements, et sa joie exultante, ses baisers d'enfant me donnaient les plus purs battements de cœur que j'aie connus. Insinué entre nos deux lits jumeaux, il me lisait mon ou mes poèmes de la nuit, s'arrêtant à chaque vers et les larmes aux yeux.

Ainsi me lut-il le seul qui soit vraiment connu maintenant :

L'odeur de mon pays était dans une pomme,

inspiré par le dessert de notre dîner... et mon envie de la Normandie et de l'enfance perdue.

A de tels moments, la critique tout entière était oubliée, et, tous deux, nous étions heureux.

Peu à peu, sentant combien nous faisait défaut la grande personne que nous n'aurons pas eue pour nous assister, je me prenais à méditer profondément. Je résolus d'essayer, moi, d'être cette grande personne qui nous manquait.

Puisque la beauté verbale agissait sur lui comme un sortilège, je tentai, pour calmer le sultan au plus fort de ses déceptions orageuses, quelque phrase à la fois tendre, raisonnable et bien balancée qui pût l'atteindre comme un beau vers.

Ce n'était pas toujours facile. J'y réussis pourtant plus d'une fois. Je voyais alors son masque se détendre et les larmes chercher ses paupières. Celui qui devait plus tard écrire *le Livre de la vérité de parole* cédait à l'enchantement mystérieux, comme cède la tourmente marine sous l'huile un instant répandue.

Une belle promenade que nous faisions le long des jardins de Passy nous trouvait ensuite penchés l'un vers l'autre, tout enivrés de notre mutuelle poésie.

Maman venait assez souvent me voir rue Raynouard, et moi, de nouveau autorisée à sortir seule, j'allais quelquefois rue de Gramont.

J'arrivais avec un sourire et repartais de même. Mes parents, dépouillés de leurs six filles, vieillissaient doucement dans le nid vidé de tous ses oiseaux.

LE MONDE LITTÉRAIRE EN 1900

Bien installés comme nous l'étions rue Raynouard, meublés avec un gentil modernisme, et ce parc sous nos fenêtres sans rideaux, nous recevions beaucoup de belles visites.

D'octobre 1900 à mai 1902, je vis passer chez nous toute la littérature d'alors. Les symbolistes : Henri de Régnier, Ferdinand Hérold, Albert Mockel, André Ruyters et d'autres. Je fis la connaissance d'André Gide, grand ami de mon mari. Il portait à cette époque de longues moustaches tombantes, des cheveux maigres, mais longs, sous un grand feutre littéraire. Son regard enfoncé, pénétrant, attentif, frappait tout de suite.

J'avais connu Paul Valéry dès la rue Matignon, lu le manuscrit de *Monsieur Teste* que mon mari possédait, et les vers non publiés, profondément ignorés, sauf de quelques amis, du futur académicien. Pierre Louÿs, autre ami de mon mari, vint parfois rue Raynouard, seul ou bien avec sa femme, troisième fille de José-Maria de Heredia. Au courant de la conversation, je l'entendis un jour improviser une série de triolets étonnants sur trois orientalistes dont nous venions tous de nous moquer. C'est rue Raynouard que j'ai connu Claude Debussy, parlé longuement musique avec lui. Nous y reçûmes Robert de Montesquiou, même la comtesse de Noailles ; et c'est en venant nous y voir que la duchesse de Clermont-Tonnerre (Élisabeth de Gramont) prit le goût de cette maison qu'elle devait acheter plus tard.

Maurice Maeterlinck et Georgette Leblanc montaient certains soirs chez nous : d'autre fois, nous descendions chez eux.

Maeterlinck écrivait *la Vie des abeilles*, et soignait une ruche sur sa fenêtre. Il avait de beaux yeux d'un bleu sombre, pleins de choses qu'il ne disait pas mais que disait Georgette, si belle avec ses cheveux d'or et ses prunelles d'aigue-marine. C'était juste avant la première représentation de *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra-Comique. Une brouille à mort était survenue entre Debussy et Maeterlinck. Celui-ci s'exerçait au revolver pour tuer Debussy. Un matin il prit pour cible mouvante sa chatte noire qui s'avançait en ronronnant vers lui dans le parc, et la tua sans hésiter.

Je lui avais donné à lire une petite pièce de théâtre, très poétique, que je venais d'écrire, *la Rivale marine*. Il me la rendit avec de belles louanges.

J'avais, comme on pense, présenté le docteur Mardrus à Sarah Bernhardt. Elle nous reçut un soir à un dîner de gala pour lequel j'étrennais la robe, enfin semblable à mon rêve, qu'on m'avait faite chez Paquin, non sans résistance de la part des vendeuses, car cette robe était d'un style alors inconnu, droite, étroite, collée au corps.

Heureuse de sentir ma traîne m'envelopper, je vis, au regard des convives et dans celui de Sarah Bernhardt, que j'étais à mon avantage. J'avais redescendu ma frange sur mon front et me sentais à l'aise derrière cette broussaille légère. Je portais à ce moment, beaucoup plus clairs qu'à présent, mes cheveux relevés en un énorme chignon, ce qui faisait dire à Mme de Noailles, paraît-il, que j'avais l'air d'une théière.

— Une bien belle et précieuse théière !... répondait Montesquiou.

Après le dîner, Sarah Bernhardt me prit la main pour me passer au doigt la magnifique bague, grosse opale entourée d'un monde de petits diamants, que je possède toujours et qu'elle porta dans maintes pièces, dont *Lorenzaccio*.

A la *Revue blanche* où nous allions souvent, nous trouvions les directeurs, Alexandre Natanson, si vivant, et qui, le premier jour qu'il me vit, me prédit une considérable carrière d'écrivain, et son frère Thadée, ainsi que leur plus jeune frère Alfred, qui, lui, s'était déjà dirigé vers le théâtre. Nous y trouvions aussi Félix Fénéon, si cher à J.-C.Mardrus, — il l'avait pris comme témoin de notre mariage, — Fénéon, étrange figure

de loup de mer américain, grand type anguleux, flegmatique et rougissant, et qui ne parlait que par formules mallarméennes du genre de ces « nouvelles en trois lignes » qu'il inaugura plus tard dans *le Matin*, pour la joie raffinée et cruelle des lecteurs et abonnés.

Nous rencontrions également Fagus, silhouette vaguement moyenâgeuse, le peintre Félix Vallotton au demi-sourire ironique, Alfred Jarry tout petit, tout poussiéreux, la face mal rasée et couverte de boutons sous des cheveux sales et longs, partagés en deux par une raie médiane. Il était sans linge, toujours vêtu d'un noir crasseux, et portait volontiers des espadrilles. Son parler saccadé, son regard sorcier me faisaient presque peur, et surtout ce brusque sourire qui tirait sa bouche jusqu'aux oreilles et la remettait aussitôt en place, comme mue par un déclic, pendant que ses yeux fixes ne s'égayaient même pas.

Mirbeau, toujours là, parlait, debout entre deux portes, avec un éternel mouvement de sortie, bien que ne s'en allant jamais. C'était l'époque où un article de lui lançait à jamais un écrivain. Il gardait étroitement enchaîné contre ses jambes son fameux chien Dingo, berger allemand dont la race n'était pas encore répandue, et qu'il tenait beaucoup à faire passer pour un animal dangereux.

Je revois sa stupeur le jour où, pendant qu'il oubliait le chien et discourait de sa grosse voix confuse, j'allai me distraire dans un coin des bureaux avec la bête féroce, qui fit mine de me dévorer à la manière des bergers quand ils jouent, à grand renfort de crocs montrés et de cris furieux, pour l'épouvante de tous et mon grand amusement.

Un jour, à je ne sais quel déjeuner, je me vis à table à côté de Jean Lorrain, l'un des plus grands admirateurs des *Mille et une nuits* et de leur traducteur, et qui ne cessait d'en parler dans *le Journal*.

Je garde au fond de mes oreilles la remarque qu'il fit soudain devant tout le monde :

— Mme Mardrus n'est pas coquette. Elle ne rit pas pour montrer ses belles dents, mais parce qu'elle a envie de rire.

Ses cheveux teints, déteints et reteints finissaient par être tricolores. Fardés, ses gros yeux débordants et glauques sem-

blaient prêts à tomber dans son assiette. Il racontait des choses compliquées auxquelles il mêlait une érudition assez incertaine.

Il me demanda de réciter des vers, applaudissant toujours avant la fin du poème.

Cependant la Noël et le Jour de l'an s'étaient passés pour nous sans autre apparat qu'un peu de houx et de gui disposés par nos soins dans l'appartement, et une séance d'ombres chinoises préparée pour mon mari tout seul, avec programme illustré, — représentation à laquelle il assista jusqu'au bout, mais en pensant visiblement à autre chose.

C'était la première fois que ces fêtes avaient lieu pour moi sans la rumeur de la famille, et j'en restais comme abasourdie.

Nous entrions dans l'année 1901 avec de la neige plein le parc, et j'en tirai plusieurs poèmes qui firent la joie de mon mari.

Le printemps revenu m'attira du côté de la pelouse. J'y emportais le caméléon qui remplaçait le cochon d'Inde (mort ou donné, je ne me souviens plus).

Cette bête extraordinaire nous amusa quelque temps, mais je ne pouvais m'y attacher. Envoyé pour finir à mes neveux de Provins, le caméléon mourut, en arrivant, sous la couleur jaune citron, qui est celle de la grande colère.

C'est vers février 1902, si j'ai bonne mémoire, que nous fîmes la connaissance du charmant peintre Georges Jeanniot et de la jolie Mme Jeanniot. Nous allions à leurs soirées. On m'y faisait dire mes poèmes à mesure que je les avais écrits, et j'aimais ces réunions et leur atmosphère pleine de cordialité.

Fernand Gregh s'y montrait pour moi particulièrement amical. Il aimait mes vers et le disait de tous côtés. J'ai gardé de cette période, qui se prolongea plus de deux ans, un souvenir particulièrement charmé.

ROBERT DE MONTESQUIOU

Au printemps de cette même année 1902, ayant rencontré Robert de Montesquiou à la *Revue blanche*, il y fit un bel éloge de mes poèmes, avec cette grave ferveur littéraire qui

fut chez lui si sincère et si noble, parallèlement aux cocasseries vestimentaires et verbales dont il entretenait sa légende bien établie de dandy extravagant.

Il nous fit les honneurs de son Pavillon des Muses, à Neuilly, belle demeure où régnait Gabriele de Yturri, lequel ne parlait de son ami intime qu'en disant « monsieur le comte », ou bien « mon maître », de tout son accent sud-américain. Tous deux venaient d'acquérir la vasque de marbre rose entourée d'angelots de bronze ayant appartenu à la Montespan, et racontaient comment ils l'avaient découverte dans un couvent où les nonnes y lavaient le linge de la communauté. Moyennant une mule du Pape (vieille pantoufle de brocante trouvée par Yturri), ces saintes filles leur avaient donné pour rien l'inestimable pièce de musée qui, maintenant, était l'orgueil du jardin de Neuilly.

A la demande de Montesquiou, j'écrivis en l'honneur de la vasque un poème qu'il joignit à ceux qu'il collectionnait sur le même sujet. J'achevai de la sorte de conquérir ses bonnes grâces, faveur insigne qu'il n'accordait pas très facilement, mais très facilement retirait. Il me prouva plus tard cette sympathie en écrivant un fort important article sur mes poèmes.

Les dames du grand monde avaient une peur panique de ses humeurs à la Louis XIV, et s'empressaient autour du grand seigneur de lettres qui leur donnait ses ordres d'une voix criarde, et avec des mots recherchés dans lesquels il mettait parfois un esprit si mordant.

— Il me faut après-demain une magnifique carpe glacée, et toute parée, pour un grand déjeuner que je donne à des hôtes de marque.

La dame n'était même pas invitée à ce déjeuner, mais elle envoyait la carpe. Si elle ne l'envoyait pas, elle était rayée des fêtes, puis, à la première occasion, devant cent personnes, exécutée d'un coup de flèche mortel.

Elles en étaient arrivées, dans leur admiration terrifiée, à parler comme lui, gesticuler comme lui, prononcer les mêmes jugements que lui sur les mêmes choses. Il fut véritablement le roi plein de morgue et de rigueur de toute l'aristocratie féminine, voire masculine, d'alors : j'entends celle qui cultivait les arts et les lettres.

Si sévère pour sa prope caste, il avait un respect, un amour de la belle littérature, fût-elle représentée par les plus humbles, qui lui procurèrent peut-être les seules vraies émotions de sa vie.

Son fameux duel avec Henri de Régnier, qui laissa les deux adversaires mortellement ennemis, ne l'empêcha jamais, par la suite, d'admirer le poète et de faire réciter de ses vers dans ses fêtes par les meilleurs acteurs.

Cette grandeur ne fut pas, je crois, appréciée comme il l'eût fallu de ses contemporains, toujours à l'affût de ses bizarreries nouvelles.

Grand, mince, ligne élégante et traits réguliers, ce descendant de d'Artagnan avait un front et une plantation de cheveux magnifiques. Il portait une moustache, du reste teinte, derrière laquelle se cachait une denture en mauvais état, de sorte que, lorsqu'il riait ou seulement souriait, il joignait toujours sa main à cette moustache, pour mieux dissimuler un tel désavantage.

Quand il devait aller dans le monde ou recevoir chez lui, ne pouvant souffrir ni l'imprévu ni l'improviste, il préparait d'avance sa partition, si l'on peut dire, et ne permettait pas qu'on l'en écartât. De l'imprudent qui s'en avisait non seulement il ne tenait aucun compte, mais le coupant délibérément, il reprenait son sujet, en criant seulement un peu plus fort.

Je puis témoigner que, l'heure venue, bien après la guerre, il prépara de la sorte la partition de sa mort, dont il m'avertit quinze jours auparavant par une lettre où, ne parlant que de littérature, il glissa sans commentaire cette simple petite phrase :

— Savez-vous que je suis *très* malade ?

Et, presque la veille de sa fin, je reçus, sur une carte postale, au-dessus du mot *silence* ! cet avertissement en latin que je puis traduire ainsi :

Quand l'albâtre est brisé, le parfum se répand.

Car il était persuadé de laisser un grand nom à la postérité, qui n'attendit même pas son enterrement pour l'oublier, car nous fûmes juste sept pour le mener au cimetière de Versailles où, marbre noir sans nulle inscription, sa précieuse

sépulture, dans laquelle l'attendait son cher Yturri, reste, de par son étrange vouloir, anonyme.

La mort de Yturri, survenue quelques années auparavant, ne fut pas moins digne. Atteint du diabète et souffrant terriblement, il s'arrangea pour rester jusqu'au bout agréable à regarder, et mourut paré, fardé, calamistré, gracieusement étendu sur des coussins, revêtu d'une robe asiatique, et l'éventail à la main.

On comprend à quel point, quand ils étaient dans leur pleine ardeur, ces deux étonnants personnages pouvaient soigner leurs réceptions, l'importance inouïe qu'ils y attachaient.

Je ne le savais pas encore pour ma part quand, en mars 1902, nous fûmes invités par Montesquiou, fort solennellement, à la première grande fête qu'il donnait au *Pavillon des Muses*.

Il m'avait prévenue qu'il me demanderait d'y réciter de mes vers. Pour une matinée si importante, on m'avait fait une robe dans le style de celle étrennée chez Sarah Bernhardt, toute droite et collante. Elle était en velours vert foncé, brodée de vieil or, assez archaïque. J'étais si mince, alors, que Marie Bengesco, venue quelques jours auparavant nous voir, m'avait dit, presque fâchée :

— Mais, mon enfant, vous n'avez plus de corps !

Allant à cette fête en toute innocence, nous ne devions apprendre que beaucoup plus tard qu'elle était ce qu'on appelle *un coup monté*.

Cette manigance de Yturri et de son maître était dirigée tout simplement contre... *le Cœur innombrable*. La comtesse de Noailles, dans tout l'éclat de son jeune triomphe, y vint, persuadée que la fête était donnée, ne pouvait être donnée que pour elle.

Tout Paris était là, arts, lettres, sciences, aristocratie, répandu dans ces salons où le maître de la maison avait déployé, comme lui seul savait le faire, un faste impressionnant.

Quand il me demanda de dire mes vers, le silence total ayant été fait, je retrouvai cette aisance singulière qui me venait toujours en de telles occasions. Et, sans pouvoir mesurer les répercussions d'un moment pareil, je récitai quatre ou cinq de mes poèmes devant cette assemblée aux yeux de laquelle, sans aucun avertissement, on faisait surgir une rivale de la divine Noailles.

Mon Dieu, si j'avais su tout ce qu'il y avait derrière cet instant, quelle angoisse à me faire perdre la mémoire ! Je n'ai jamais aimé les rivalités, les cabales, les ragots, rien de ce qui peut approcher ces batailles mondaines.

Je sentis cependant je ne sais quel flot monter vers moi, qui me remplit d'un malaise tout à fait inexplicable mais qui fit que, rentrés chez nous, le soir, pour la surprise de mon mari si fier de mon succès, je déclarai détester tous ces gens et ne plus vouloir jamais me trouver mêlée à eux.

Le poème que j'écrivis la nuit fut d'ailleurs celui-ci :

Je ne dois nulle joie, heures empanachées,
Au sourire fardé de votre bouche en cœur.
Vous ne fûtes pour moi qu'une mauvaise fleur
Par qui mon ironie eut des larmes cachées.

Il ne vient rien de bon que des sincérités
Qu'on trouve dans un coin obscur des pauvres âmes,
Que des bougres sans nom et que des bonnes femmes
Pleurant bien leurs chagrins, riant bien leurs gaietés.

Vous, masques, ô plaisirs que rien en moi n'approuve,
Quand je passe, tranquille et droite, parmi vous,
Mon âme vous regarde, à travers mes yeux doux,
Sauvagement et sans pitié, comme une louve.

Et pourtant !

Des applaudissements unanimes saluaient mes poèmes. Sitôt dits, une foule compacte m'entoura, toute bruissante de félicitations. Montesquiou rayonnait. Albert Besnard et sa femme, gentiment, me souriaient. Mme Muhlfeld s'accrochait à mon bras, son beau visage tendu vers moi.

La duchesse de Clermont-Tonnerre (elle n'était alors que marquise) s'avança, ravissante, toute rose sous son grand chapeau à plumes noires, exactement ce qu'on imagine de Marie-Antoinette en ses plus beaux jours.

— Vous viendrez me voir, n'est-ce pas ? dit-elle en braquant son face-à-main avec un sourire qui me charma.

La comtesse Greffuhle, belle comme le jour, me disait des choses aimables. Le peintre Boldini m'embrassait les

mains. Anna de Noailles, vêtue d'une robe couleur d'abricot, faisait bonne figure et répétait à mon mari :

— Que s'est-il passé ? Elle était déjà charmante ! Mais maintenant...

Gorgés de sourires, nous revînmes chez nous, moi sombre, comme je l'ai dit, sans déceler la cause d'un si farouche recul.

Quelques jours plus tard, dans *le Journal*, commençait une série de Jean Lorrain inspirée par cette fête, à laquelle il avait assisté, naturellement. Et c'était, sous des noms inventés, le portrait de mon mari et le mien, représentés comme un couple équivoque venu d'on ne savait quel pays pour intriguer à Paris. La description de ma personne, de ma robe « préraphaélite », de ma façon de dire les vers, tout y était. Et je figurais, dans cette histoire, une jeune aventurière vaguement russe et cherchant fortune à travers les salons.

Pendant trois ou quatre numéros il fallut nous voir tous deux mis au pilori sous ces masques faisandés, alors que, jusque-là, Jean Lorrain s'était dit l'ami de mon mari.

Quelle entrée dans le monde ! Et comme je l'avais bien sentie, encore qu'obscurément, la perfidie qui se préparait pendant cette belle fête !

Les heures que je passai à calmer mon mari, qui voulait tuer Jean Lorrain, ne me laissèrent pas le loisir de déguster à fond le poison qu'on me versait en échange de mon sourire, de ma jeunesse et de mes poèmes, en échange de mes roses, que j'apportais à tous ces gens-là.

A moins de faveur spéciale, il n'était décidément pas bon d'être un poète. Je l'apprenais avec une amertume affreuse.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

(A suivre.)

CATHOLICISME ET POSITIVISME

I

LES THÉORIES

De toutes les écoles qui se sont succédé en France, le romantisme est peut-être celle qui, après avoir brillé du plus vif éclat, a eu la destinée la plus éphémère. Elle est à son apogée en 1830, et dès 1840, on la voit pencher vers son déclin. En 1850, elle n'est plus qu'un souvenir. Un état d'esprit nouveau s'est formé qui, sous des noms divers, — positivisme, réalisme, naturalisme, — s'oppose trait pour trait à celui de la génération précédente, et, dans tous les domaines, fait triompher ses aspirations.

Comment s'est formé ce nouvel idéal, et quelle a été l'attitude de ceux qui le représentent à l'égard de la religion traditionnelle ? C'est ce que l'on voudrait rechercher ici.

I. — LES SURVIVANTS DU XVIIIe SIÈCLE

A la différence des êtres humains, les idées ne meurent guère : on les combat ; on croit les avoir tuées ; elles cèdent la place, se replient, se résignent au silence et attendent, pour reparaître au grand jour, un meilleur climat et des occasions plus favorables. Les Chateaubriand, les Maistre, les Bonald et les Lamennais ont bien pu croire qu'ils avaient exorcisé pour jamais l'esprit du XVIIIe siècle. Ils se trompaient. « L'empire voltairien », comme l'appelle Chateaubriand, momen-

tanément vaincu, n'avait pas désarmé ; il s'était perpétué, sous l'Empire, par le groupe des idéologues, dont l'influence discrète, mais non négligeable, s'est prolongée jusqu'à nos jours : elle a touché le premier Sainte-Beuve ; Taine est plein de Condillac. Quant à Voltaire, après avoir subi quelque éclipse pendant l'époque napoléonienne, il redevient, sous la Restauration, l'un des oracles du parti libéral ; l'Université propage ses idées et entretient son culte. De 1815 à 1835, il y eut jusqu'à vingt-huit éditions de ses œuvres complètes : on y puise des arguments et des armes pour combattre les Jésuites et pourfendre la Congrégation.

Bien que le romantisme naissant ait réprouvé ces tendances, plusieurs des écrivains, qui, à des titres divers, se rattachent à l'école nouvelle, les ont accueillies avec une faveur marquée. Tel est d'abord Mérimée que sa perpétuelle méfiance, sa sécheresse morale, son goût de la sobriété classique mettent en garde contre tout ce qui, de près ou de loin, paraît ressembler au mysticisme ; l'ironie voltairienne, le persiflage voltairien sont des traits qui se retrouvent en lui, sous la forme, plus vulgaire, mais encore reconnaissable, d'un goût immodéré de la mystification. Tel est surtout Stendhal : homme du XVIIIe siècle, s'il en fut, disciple de Destutt de Tracy et de Cabanis, dont la personnalité, dans la mêlée des idées et des œuvres, aurait fort bien pu passer presque inaperçue, si d'heureuses circonstances ne l'avaient pas désigné à l'attention, et même à l'admiration d'écrivains qui le dépassent infiniment, — un Balzac, un Taine, un Bourget ; non pas « un esprit supérieur », comme l'a dit Taine, mais bien plutôt, suivant le mot d'Émile Faguet, « comme penseur, à peu près un niais », et artiste fort incomplet, mais avec des vues, des pressentiments, des curiosités, des formules ou saisissantes ou suggestives, et qui, dans une certaine mesure, justifient ou du moins expliquent sa surprenante réputation posthume.

Deux autres écrivains, dont les noms sont presque inséparables, parce qu'ils ont été tous deux les plus redoutables adversaires de la Restauration, ont contribué à répandre autour d'eux, notamment contre l'idée religieuse, tous les préjugés du XVIIIe siècle. Helléniste consommé, nourri de la moelle des écrivains classiques, Paul-Louis Courier a feint

d'écrire et de penser comme si Chateaubriand, qu'il détestait, n'avait pas existé, comme si *le Génie du christianisme* n'avait point paru, en un mot comme s'il prenait, en prose, la suite d'André Chénier. A ce jeu, il a gagné de laisser une œuvre d'une élégance et d'une pureté de forme toutes classiques et fort remarquables, mais d'une inspiration assez vulgaire et bien discutable. Spirituelles sans doute, bien que trop concertées et insuffisamment jaillissantes, ses plaisanteries contre les prêtres et les nobles sont un peu courtes et ne révèlent pas une pensée bien haute ; et ce que nous savons de la vie et du caractère de leur auteur, qui fut le moins généreux des épicuriens et le plus impitoyable des propriétaires, n'est pas pour nous rendre plus sympathique ce pamphlétaire aigri qui ne s'est jamais consolé d'avoir échoué à l'Académie des inscriptions.

Béranger, lui, ne s'est jamais présenté à aucune Académie, et l'hostilité haineuse qu'il manifeste à l'égard des puissances établies a une autre origine : elle est sans doute l'expression des rancunes niveleuses de l'homme du peuple tel que le XVIIIe siècle et la Révolution l'ont peu à peu formé ; elle est aussi, et peut-être surtout, l'habile exploitation des passions diffuses dans les classes inférieures de la bourgeoisie française au lendemain de l'Empire et la recherche intéressée d'une popularité viagère et bruyante. Chose assez curieuse, Béranger avait, dans sa jeunesse, reçu le coup de foudre du *Génie du christianisme* et il avait composé des « dithyrambes » sur *le Déluge, le Jugement dernier, le Rétablissement du culte*, et même des *Méditations* religieuses. Un peu plus tard, rendu à sa vraie nature, il se spécialisa dans le genre de la chanson. Chansons patriotiques et chansons sentimentales, chansons pacifistes et chansons politiques, bonapartistes ou antibourbonniennes, chansons anticléricales et chansons vaguement philosophiques, chansons grivoises et même polissonnes, dans ce genre modeste et où il fait preuve d'un art réel et d'une incontestable adresse, il a parcouru presque toute la gamme des sentiments assez mêlés qui agitaient l'âme de son habituel public. Le chansonnier des « hommes noirs » et du « Dieu des bonnes gens » a prêté une voix à quelques-unes des plus constantes aspirations, mais surtout aux pires défauts de l'esprit gaulois ; il a mis en vers et en formules portatives, il a vulga-

risé, dans tous les sens du mot, toutes les parties négatives de la philosophie du XVIIIe siècle.

L'idée maîtresse, l'idée centrale de cette philosophie était cette idée de progrès que Pascal, le premier peut-être, avait formulée avec une vigoureuse netteté, qui s'était dégagée de la querelle des anciens et des modernes, qui avait pris corps dans presque toutes les grandes œuvres du siècle de l'*Encyclopédie* et que, jusque sous le couteau de la guillotine, Condorcet avait célébrée avec une intrépidité qui n'était pas sans grandeur. Cette idée, elle aurait pu sombrer pour toujours sous les ruines accumulées par l'expérience révolutionnaire ; et il est certain que pendant quelques années elle a été très fortement battue en brèche : le premier livre de Chateaubriand, son *Essai sur les révolutions*, n'est pas tendre pour elle. Mais Condorcet lui-même était la preuve que la foi philosophique, comme la foi religieuse, peut survivre au martyre, et, au sortir de la Révolution, l'idée de progrès avait reparu, plus subtilement persuasive que jamais. Les derniers encyclopédistes, les idéologues, les « libéraux » de toute observance l'accueillent et la répandent avec ferveur ; ils n'en font pas la critique ; ils croient naïvement au progrès universel, au progrès rectiligne ; ils l'opposent à l'idée chrétienne. Quand Jouffroy écrivait son article *Comment les dogmes finissent*, il s'imaginait candidement être en progrès sur son état d'âme de croyant. Les adversaires eux-mêmes sont entamés. S'avisant, ce qui est exact, que le progrès, entendu d'une certaine manière, n'est pas nécessairement hostile au christianisme, lequel peut et doit progresser dans la conscience individuelle comme dans le monde, Ballanche et, après lui, Chateaubriand s'efforcent de réconcilier Condorcet et Bossuet. Le legs philosophique du XVIIIe siècle a été accepté par le XIXe.

II. — LA RELIGION DE LA SCIENCE

Cette acceptation n'aurait sans doute pas été si prompte ni si complète si elle n'avait pas été, pour une large part, déterminée par les indéniables progrès et par les récentes conquêtes de la science. La science positive assurément n'est pas née au XIXe siècle. Ses premiers balbutiements sont contemporains des premières démarches de l'esprit humain,

et ni l'antiquité, ni le moyen âge n'ont été, au point de vue scientifique, les époques déshéritées que l'ignorance ou la fatuité des modernes s'est parfois plu à se représenter. Le XVIe siècle, le XVIIe siècle surtout, le XVIIIe ont été de grandes époques scientifiques. Mais, d'une manière générale, la science n'est pas encore constituée en corps de doctrine; avec les d'Alembert et les Diderot, elle tend à le devenir, et en un certain sens l'*Encyclopédie* est bien une « somme » de l'acquis scientifique ; mais elle est autre chose aussi, et elle n'oppose pas la « science » aux autres disciplines intellectuelles. Le rationalisme irréligieux du XVIIIe siècle s'appuie non pas sur la « science », mais sur la « philosophie » : le « modèle idéal » du temps, c'est « le philosophe » et non pas « le savant ».

Au XIXe siècle, les choses vont changer. D'abord la philosophie est un peu discréditée : à tort ou à raison, on la rend responsable des erreurs et des excès de la Révolution, et les vives attaques de Chateaubriand et de ses émules ne sont pas étrangères à ce nouvel état d'esprit ; la haine de Napoléon pour les idéologues a fait le reste. D'autre part, on voit surgir toute une pléiade de grands savants qui, dans toutes les directions, multiplient les découvertes, renouvellent les conceptions scientifiques sur lesquelles on avait jusqu'alors vécu, en géométrie, en astronomie, en physique, en chimie, en histoire naturelle, inventent même des sciences nouvelles, paléontologie, géologie, anatomie comparée, électro-magnétisme. On n'en finirait pas s'il fallait citer tous les noms de ceux qui, d'Ampère à Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire à Monge, de Laplace à Gay-Lussac, d'Arago à Fresnel, en attendant Claude Bernard, Darwin, ont modifié, sur tel ou tel point, l'état de la science de leur temps, et surtout s'il fallait dénombrer et caractériser leurs travaux. En un demi-siècle, la représentation qu'un esprit synthétique de savant pouvait se faire de l'univers matériel s'est entièrement transformée, et, si l'on pouvait opposer dans tous leurs détails la conception que se formait un d'Alembert, par exemple, à celle qu'un Ampère ou un Humboldt ont esquissée, l'un dans son *Essai sur la philosophie des sciences*, l'autre dans son *Cosmos*, on verrait la différence. Enfin, il est à noter que la science ne se contente pas d'être purement théorique ; elle descend aux applications pratiques. L'industrie lui emprunte ses procédés d'investigation

et, appuyée sur ses découvertes, elle s'emploie à améliorer les conditions de la vie quotidienne. L'invention de la machine à vapeur, son application à la navigation, puis aux chemins de fer, l'invention du gaz d'éclairage, celle de la télégraphie électrique, de la photographie sur cuivre rendent sensible à tous les esprits, même les plus humbles, le bénéfice positif que l'humanité peut retirer des découvertes scientifiques. Combinée avec l'idée de progrès, l'idée que la science sera un jour toute-puissante, et qu'elle est d'ores et déjà la vraie maîtresse de la vie humaine, s'insinue peu à peu dans les esprits les plus divers.

Pour réagir contre cette superstition nouvelle, les disciplines qu'Ampère groupait sous le titre de « sciences noologiques » auraient pu exercer une action salutaire. Mais, comme prises d'émulation, et jalouses des certitudes, — plus apparentes que réelles, — que semblaient assurer à leurs adeptes les sciences positives, elles s'empressaient de se ranger sous la loi de ces dernières et de leur ravir, avec leurs méthodes, leurs ambitions et leurs espérances. L'érudition aspirait au titre de science. Le renouvellement des études philologiques et historiques semblait autoriser l'espoir que certains caressaient plus ou moins confusément, non seulement de retrouver et de reconstituer tout le passé de l'humanité, mais encore de découvrir la loi du développement humain. Il n'est pas douteux que des découvertes comme celle de Champollion, qui avait réussi à percer le mystère de l'écriture hiéroglyphique, et qu'on pouvait rapprocher de celle de Cuvier reconstituant à l'aide de simples ossements fragmentaires les squelettes d'une foule d'animaux antédiluviens, n'étaient point pour refréner les imaginations de ceux qui rêvaient d'une science totale embrassant l'universalité du réel et bientôt capable de résoudre l'énigme de l'humaine destinée.

A mesure que les années avancent, que les découvertes se multiplient, que des inventions nouvelles modifient les conditions de l'existence, ce rêve prend corps, et de plus en plus, dans un plus grand nombre d'esprits. C'est une religion inédite qui se forme : elle a ses dogmes, sa liturgie, ses mystères, ses temples et ses prêtres. Et il va sans dire que cette religion toute rationnelle s'oppose par tous ses caractères à la religion révélée, laquelle, sur ce terrain, nouveau pour elle, est mal

armée pour se défendre, à plus forte raison pour attaquer. On sait le mot de Laplace répondant à quelqu'un qui s'étonnait de ne pas trouver Dieu dans son *Exposition du système du monde* : « Je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse », ce qui est une parfaite sottise, car il aurait pu s'aviser qu'il lui fallait, — au moins, — Dieu pour donner au monde la fameuse « chiquenaude » dont parle Pascal à propos de Descartes. Vrai ou légendaire, le mot n'en est pas moins caractéristique d'un état d'esprit qui n'est point particulier à Laplace et à certains savants, mais qui sera de plus en plus répandu, entre 1815 et 1870, chez certains littérateurs plus ou moins frottés de science, et surtout dans la foule anonyme et obscure de ceux qui ne pensent pas. L'expression la plus éloquente et la plus candide de cet état d'esprit, de cette foi naïve et sans critique dans la religion de la science est peut-être celle que Renan en a donnée dans son *Avenir de la science*, le livre qu'il a écrit en 1848, mais qu'il n'a publié qu'en 1890 : « Je ne connais qu'un seul résultat à la science, c'est de résoudre l'énigme, c'est de dire définitivement à l'homme le mot des choses, c'est de l'expliquer à lui-même, c'est de lui donner, au nom de la seule autorité légitime, qui est la nature humaine tout entière, le symbole que les religions lui donnaient tout fait et qu'il ne peut plus accepter... La science ne vaut qu'autant qu'elle peut rechercher ce que la révélation prétend enseigner. » En un mot, l'intérêt essentiel et l'unique objet de la science, c'est de « remplacer la religion ».

Et Berthelot, un peu plus tard, dans la *Préface* de ses *Origines de l'alchimie*, d'écrire à son tour : « *Le monde est aujourd'hui sans mystère* ; la conception rationnelle prétend tout éclairer et tout comprendre ; elle s'efforce de donner de toutes choses une explication positive et logique, et *elle étend son déterminisme fatal jusqu'au monde moral.* Je ne sais si les déductions impératives de la raison scientifique réaliseront un jour cette prescience divine, qui a soulevé autrefois tant de discussions et que l'on n'a jamais réussi à concilier avec le sentiment non moins impérieux de la liberté humaine. En tout cas, l'univers matériel entier est revendiqué par la science, et *personne n'ose plus résister en face à cette revendication.* »

III. — L'INFLUENCE ALLEMANDE

Pour ruiner cette conception simpliste, il aurait fallu, comme on l'a fait depuis, la soumettre à une critique attentive. Il aurait fallu montrer d'abord que l'érudition n'est pas la science. Suivant l'axiome connu, il n'y a de science que du général ; or, l'érudition n'opère que sur des données particulières ; elle a pour devise :

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

D'autre part, il aurait fallu établir que cette unité si vantée de la science n'est qu'un mythe ; il n'y a pas *la* science ; il n'y a que *des* sciences particulières, ayant chacune leur objet, leurs méthodes, opérant dans des provinces distinctes et séparées, se partageant divers aspects du réel. Il aurait fallu prouver enfin que, l'unité finale de la science fût-elle un jour réalisée, elle ne nous livrera jamais le dernier mot de rien ; exclusivement cantonnée dans le monde des phénomènes, elle se joue éternellement à la surface des choses ; les réalités profondes lui échappent : de toutes parts, elle se heurte au mystère, à l'inconnaissable, et elle laissera à tout jamais sans réponse l'énigme du monde et de notre destinée.

Ces observations que le spiritualisme officiel, trop enfoncé dans ses recherches psychologiques et trop peu versé dans les choses de science, n'avait pas su faire, la philosophie allemande aidera-t-elle à les formuler ? Son action en France est croissante depuis le début du siècle : Kant a été révélé à nos Français par Charles de Villers, puis par Mme de Staël ; on a traduit en français ses deux *Critiques*. Cousin s'est enivré de Hegel, pêchant quelques poissons dans la mare brumeuse du philosophe germanique, mais, au dire de ce dernier, les accommodant à sa sauce.

C'est une question de savoir si, dans la pensée de Kant, son œuvre de philosophie morale n'était pas plus essentielle que sa théorie de la connaissance, si, comme il l'a dit, il n'a pas voulu surtout « supprimer le savoir pour faire place à la croyance ». Conformément à cette interprétation, on aurait pu se servir de lui pour limiter les prétentions de la science et pour maintenir au-dessus d'elle les droits et les prérogatives

de l'« ordre » proprement spirituel. Mais cette interprétation n'a pas triomphé. Ce qu'on a vu presque uniquement en lui, c'est l'auteur de la *Critique de la raison pure*. Les uns, comme Victor Cousin et les éclectiques, scandalisés de ce qu'ils appelaient, bien improprement, son « scepticisme », l'ont enveloppé, avec Pascal, dans une commune et puérile réprobation. Les autres, lui sachant gré, au contraire, d'avoir mis définitivement en lumière les contradictions et donc la vanité de l'ancienne métaphysique, tout heureux d'être libérés par lui d'une gênante superstition, et d'être ramenés à l'étude du relatif, faisaient bénéficier leur science toute phénoménale de cette ferveur mystique que leurs spéculations inspiraient aux métaphysiciens d'autrefois et qui, après les destructions kantiennes, restait inemployée. De sorte que, contrairement à ses intentions, et par une de ces ironies dont l'histoire des idées est coutumière, le philosophe qui avait le plus fait pour rabaisser l'orgueil de l'intelligence se trouvait avoir contribué à l'exalter sans mesure en lui inculquant une foi presque religieuse dans les destinées de la science.

Survient Hegel. Dans ce vaste et puissant système où les idées les plus diverses et même les plus contradictoires se sont donné rendez-vous, la science et la philosophie se confondent. Il est admis que l'esprit atteint l'être, que les constructions de l'intelligence ont une valeur d'absolu. La science n'est pas faite encore, mais elle devient : au terme de son évolution, elle trouvera la formule qui lui expliquera l'univers. Comment ces nuageuses théories ont été accueillies en France par quelques cerveaux d'élite ; comment elles les ont confirmés dans leur culte religieux de la science : il suffit pour s'en rendre compte de lire les premiers livres de Taine et de Renan, et en particulier *les Philosophes classiques* et *l'Avenir de la science*.

Ainsi donc, bien loin de fournir à quelques bons esprits des arguments pour rectifier leur ambitieuse conception de la science, la philosophie allemande ne pouvait que les encourager à persévérer dans leur flatteuse illusion. Aux environs de 1848, la « nouvelle idole » a sa statue érigée sur les autels. « La science est une religion », s'écriera Renan ; et de ce culte inédit, il sera l'un des prêtres les plus fidèles.

IV. — SOCIALISME ET SAINT-SIMONISME

Les idées, même les plus abstraites, sont toujours dans la dépendance de certains faits d'ordre politique, économique ou social, quand elles ne sont pas ces faits mêmes élevés à la dignité de théories. Le mouvement positiviste est une résultante, et dans la composition de cette résultante sont entrés des éléments fort étrangers à la pure idéologie. Le socialisme est de ceux-là.

Le socialisme proprement dit a pris naissance entre 1830 et 1848 ; mais ses origines sont assez lointaines. Étant par définition une protestation contre les inégalités sociales, on peut dire qu'il a pour ancêtre l'auteur du *Discours sur l'inégalité* : parmi bien des contradictions, Rousseau est déjà un socialiste avant la lettre. La Révolution qui, dans son ensemble, n'est pas socialiste, étant très attachée à la notion de propriété, la Révolution a pourtant fait beaucoup pour l'avènement du socialisme : elle a profondément modifié l'état social antérieur ; elle a confisqué et redistribué un certain nombre de propriétés existantes, créé une nouvelle classe de propriétaires et inspiré à ceux qui n'avaient pas pris part au nouveau partage le désir d'être bientôt favorisés à leur tour ; elle a, de toute évidence, développé dans les classes inférieures l'esprit d'envie et la passion niveleuse. Ces dispositions, un peu stagnantes sous l'Empire et la Restauration, ont pris corps sous la monarchie de Juillet. Le « peuple » avait eu pour la seconde fois l'impression, trop justifiée, qu'il avait été frustré des bénéfices d'une révolution dont il avait été le principal artisan au profit d'une bourgeoisie qu'il détestait. D'autre part, sa situation matérielle devenait de plus en plus précaire : les merveilleux progrès de l'industrie, le développement du machinisme avaient créé un état de paupérisme qui n'était pas sans rappeler les pires servitudes de l'esclavage antique. Réduit au rôle de machine, condamné à un salaire de famine, n'ayant plus pour se défendre l'appui d'une de ces corporations qu'avait supprimées la Révolution, aigri par sa propre misère et par le spectacle du luxe et de la richesse d'alentour, l'ouvrier des villes était prêt à accueillir les plus folles excitations et les utopies les plus meurtrières. Les sanglantes

journées de juin allaient bientôt en fournir la preuve.

Cet état d'esprit avait été activement entretenu par un certain nombre de théoriciens dont les systèmes ne s'accordaient guère que sur un point, la nécessité d'une nouvelle organisation sociale. Parmi tous ces rêveurs, il en est quelques-uns qui s'imposent à l'attention, moins peut-être en raison de leur talent ou de l'originalité de leur pensée qu'en raison de l'influence qu'ils ont exercée sur les masses populaires.

C'est d'abord Charles Fourier, le créateur du mot « féminisme », l'apologiste candide des passions. C'est un fils de Rousseau, tout pénétré de l'idée de la bonté de la nature, religieux à sa manière qui est un peu celle du Vicaire savoyard, et qui, comme son maître, a déclaré la guerre à la civilisation dont il dénonce sans se lasser l'absurdité et les tares. Toutes les passions étant bonnes, l'harmonie sociale naîtra de leur libre expansion au sein d'une communauté qui utilisera toutes les aptitudes par une réglementation minutieuse, supprimera la concurrence et fera régner le bonheur universel. En fondant, suivant les principes de Fourier, à Condé-sur-Vesgres, en 1832, un phalanstère qui échoua lamentablement, les disciples ne tardèrent pas à faire la preuve de ce qu'il y avait de naïvement chimérique dans la doctrine. Mais les idées n'ont pas besoin d'être justes pour agir, et le fouriérisme est certainement aux origines du collectivisme contemporain.

Proudhon est un autre homme que Fourier. D'abord, c'est un écrivain, non pas assurément de la grande espèce, mais qui sait ce que le style peut ajouter de puissance aux idées. D'autre part, ce fécond publiciste a les qualités et les défauts d'un autodidacte : son information a des lacunes, mais elle est solide et considérable. Et enfin, c'est un dialecticien vigoureux, pressant, redoutable. Esprit plus critique que constructif, nourri de Hegel, il s'entend admirablement à dresser en face l'une de l'autre la thèse et l'antithèse ; il est beaucoup plus faible dans ses essais de synthèse. C'est lui qui a fait la fortune de la fameuse formule, renouvelée de Brissot : « La propriété, c'est le vol ; » sa critique de la notion de propriété n'est pas irréfutable ; mais elle est présentée avec une force d'argumentation qui peut paraître irrésistible à des esprits quelque peu simplistes et prévenus. Mais sa critique du commu-

nisme ou du collectivisme n'est pas moins forte, et toutes les objections que l'on peut faire valoir contre cette conception puérile et barbare de l'ordre social se trouvent déjà chez lui, exprimées avec une vigueur et une ingéniosité bien persuasives. Au fond, Proudhon est un individualiste exaspéré, et l'état d'anarchie n'est pas pour lui déplaire. Sa passion maîtresse est celle de la justice. Justice évidemment tout abstraite qui s'est, suivant lui, heurtée à l'hostilité de l'Église, mais que la Révolution a magnifiquement incarnée : il n'y a qu'à poursuivre l'œuvre révolutionnaire pour assurer le bonheur de l'humanité.

Proudhon se croyait socialiste, et, bien qu'il eût inventé le mot, en réalité, il ne l'était guère. Son devancier Saint-Simon ne l'est pas davantage. C'était un singulier esprit, plein de bizarreries, de contrastes et de contradictions, mais qui devait exercer un étrange ascendant sur ceux qui l'approchaient, puisqu'il a laissé d'éminents disciples, — Augustin Thierry et Auguste Comte l'ont été quelque temps, — et qu'il a failli fonder une religion. Très frappé de l'état d'anarchie où vit le monde moderne, il a rêvé toute sa vie du gouvernement des âmes qu'il confiera tantôt aux savants, aux artistes et aux penseurs, tantôt aux industriels, tantôt à toute cette élite intellectuelle. Et ce clergé d'un nouveau genre aura pour mission d'enseigner la morale, une morale toute naturelle, toute scientifique et même évolutive, et d'ailleurs pénétrée de l'idée de la fraternité humaine. Mais pour faire triompher cette morale qui, selon lui, à la différence de la morale chrétienne, doit réhabiliter la chair, la matière, le travail, et donc se vouer à l'amélioration du sort des classes laborieuses, Saint-Simon finit par sentir que seule une vériable religion aura l'autorité et la force de persuasion nécessaires. Et c'est à une conclusion de ce genre qu'aboutit son dernier ouvrage, *le Nouveau christianisme*, dont le simple titre indique assez nettement l'inspiration maîtresse.

Après lui, la religion saint-simonienne a fini, au bout de quelques années, par sombrer dans le ridicule, et les exhibitions de Ménilmontant lui ont porté le coup de grâce. Mais il faut reconnaître qu'elle a rallié quelque temps un certain nombre d'esprits qui, ni moralement, ni intellectuellement, n'étaient parmi les premiers venus, et dont beaucoup, plus

tard, ont fourni une brillante carrière dans la finance ou l'industrie. Il est à croire qu'elle devait répondre tout à la fois à cette fièvre de connaissances et d'applications positives qui allait atteindre son paroxysme vers le milieu du XIXe siècle et à ce besoin de mysticisme qui, né sans doute avec l'homme, s'exaspère à de certaines époques, et que le romantisme avait favorisé et développé. « On se jettera en larmes dans les bras de Saint-Simon ; on se hâtera vers l'enceinte infinie où l'humanité nous convie par sa bouche, et où l'on conviera en lui l'humanité ; on courra aux pieds de l'autel aimant et vivant, dont il a posé et dont il est lui-même la première pierre. » Pour qu'un Sainte-Beuve, — car ces lignes sont de lui, — ait pu parler ainsi, il faut que le saint-simonisme ait été autre chose qu'une puérile mascarade.

V. — LE MOUVEMENT RELIGIEUX

Quelle a été l'attitude de la religion traditionnelle à l'égard de ces nouveautés qui lui étaient en général hostiles ? Comment les a-t-elle accueillies ? ou comment s'en est-elle défendue ? La situation qui lui était faite était complexe et difficile. Les imprudences ou les maladresses politiques de la Restauration, férocement exploitées par ses adversaires libéraux, l'avaient compromise, et l'on sait que la Révolution de 1830 s'est signalée par de violentes représailles irréligieuses. Surtout, dans l'ordre spirituel, des forces nouvelles se levaient qui menaçaient de lui enlever la domination des esprits et des âmes. Philosophes et savants s'accordaient à battre en brèche la notion de miracle, celle aussi de liberté, à dissoudre l'homme dans la nature et à fonder sur le déterminisme universel leur religion de la science. D'autre part, les titres historiques de la révélation chrétienne étaient mis en sérieuse discussion. Aux vulgaires plaisanteries voltairiennes, à ce que Renan appelait « l'exégèse de la polissonnerie », s'était substituée une exégèse savante, minutieuse, souvent conjecturale d'ailleurs, et qui, épluchant les textes, éprouvait une sorte de joie à en souligner les obscurités, les erreurs ou les lacunes et à laisser planer sur l'ensemble de la tradition un doute soi-disant scientifique. Les découvertes de l'orientalisme, l'étude des religions comparées semblaient, de leur côté, porter atteinte à l'idée,

généralement admise, de ce que l'on pourrait appeler l'unicité du christianisme ; et le livre célèbre d'Eugène Burnouf, l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme*, allait bientôt concrétiser ces tendances. Enfin, dans les multiples systèmes qui se flattaient de résoudre la question sociale, on voyait s'élaborer au jour le jour une sorte de religion de l'humanité dont l'idéal, tout terrestre, et même matériel, était en opposition flagrante avec l'idéal chrétien. De toute cette activité spirituelle une idée se dégageait peu à peu, qui s'imposait déjà à beaucoup d'esprits, c'est que le christianisme en général et le catholicisme en particulier, expression historique et, comme telle, respectable, mais périmée et dépassée de la pensée humaine, ne répondait plus aux besoins et aux exigences des hommes du XIXe siècle.

Pour ressaisir un empire qui semblait sur le point de s'effondrer, il aurait peut-être fallu un homme de génie, un Pascal qui, concevant le problème apologétique dans toute son ampleur, de sa triple autorité de savant, de penseur et de grand écrivain, eût posé les vraies questions et imposé les solutions raisonnables. Ce rôle libérateur, peut-être un Ampère aurait-il pu, partiellement, le jouer, s'il n'avait pas été occupé d'autres soins. A défaut d'un grand esprit encyclopédique, on aurait pu concevoir une équipe dont les membres, animés d'un même esprit, se fussent partagé la besogne à accomplir et eussent, chacun dans sa spécialité, fait triompher les opinions les plus dignes de créance. Il semble bien que Lamennais ait rêvé quelque chose de semblable et que l'école ou le groupement qu'il avait constitué à La Chênaie n'avait pas un objectif fort différent. Mais Lamennais, polémiste ardent, imagination mobile et sombre, esprit aventureux et d'ailleurs trop engagé dans la lutte politique, n'avait pas les qualités essentielles de prudence, de patience et de pondération qui conviennent à un vrai chef d'école. Désavoué par Rome, il abandonna son œuvre, qui ne fut pas reprise après lui. Les défenseurs de la tradition durent marcher au combat en ordre dispersé, et l'histoire des idées en est réduite à n'enregistrer que des efforts individuels.

Sur les générations nouvelles, celles qui arrivaient à la maturité entre 1830 et 1850, l'influence des apologistes ou philosophes religieux de la génération précédente continuait

à se faire sentir. L'un était mort, Joseph de Maistre, mais sa pensée hautaine, vigoureuse et brillante n'avait pas cessé d'agir et elle provoquait tantôt l'adhésion, tantôt la discussion et d'âpres critiques. Un autre allait mourir, Bonald : son action, plus limitée, desservie peut-être par sa politique et par l'ingrate austérité de son style, ne se manifestera que beaucoup plus tard. Trois autres sont encore vivants, Ballanche, Chateaubriand, Lamennais, et ils n'ont pas quitté la brèche.

Il y avait dans Ballanche un philosophe et un poète : le philosophe était nuageux et obscur ; le poète se perdait un peu dans le dédale de ses symboles ; l'écrivain aurait eu besoin, pour répandre largement ses idées, d'être clarifié, décanté et traduit. Chateaubriand, qui lui doit beaucoup, n'a, au total, pas joué, dans l'histoire des idées au XIXe siècle, le rôle unique et prépondérant qu'il aurait pu jouer, et que semblaient annoncer ses débuts. Cela pour diverses raisons assez faciles à démêler. D'abord il s'est laissé accaparer par la politique, ce qui lui a valu, comme il arrive, bien des déceptions, quelques inimitiés, et un peu d'oubli de la part de ses premiers fidèles. En second lieu, il avait trop d'humeur, il professait, à l'égard de la littérature et des gens de lettres, un détachement trop dédaigneux pour jouer, avec assez d'esprit de suite, au chef d'école : on lui a fait payer un peu cher sa longue infidélité aux lettres, et ses *Études historiques*, qui auraient eu tout le retentissement qu'elles méritaient, si elles avaient paru quinze ans plus tôt, n'ont pas été accueillies comme elles auraient dû l'être, n'ont pas ouvert la voie qu'elles auraient pu et dû peut-être ouvrir. Au reste, son œuvre antérieure était loin d'avoir perdu toute efficace ; elle demeurait une des sources essentielles, la plus féconde peut-être, de la pensée du siècle, et rares sont ceux pour lesquels *le Génie du christianisme*, et même *les Martyrs*, ont été vraiment lettre morte. Quant à Lamennais, en dépit de ses incartades, de ses contradictions et de ses incohérences, il s'en fallait de beaucoup que son action fût comme non avenue. Il avait porté un grand coup à l'indifférence religieuse. Ses campagnes de *l'Avenir* avaient ruiné bien des préjugés ; le grand souffle plébéien qui l'animait et qui inspirait toute son activité avait retourné plus d'un adversaire : après lui, il était bien difficile de croire que le catholicisme avait cessé d'être une grande force sociale, et

qu'il se désintéressait des intérêts populaires ; les objections ou les critiques des socialistes et démocrates perdaient une partie de leur raison d'être.

L'influence de Lamennais et de Chateaubriand est reconnaissable chez la plupart des écrivains ou orateurs religieux qui, sous la monarchie de Juillet, se sont voués à la défense de l'Église.

Lacordaire a fait partie du groupe de *l'Avenir* ; et il a eu beau, plus tard, se séparer un peu trop bruyamment du maître, il n'a pas vécu en vain à ses côtés, ni écouté en pure perte cette parole généreuse et ardente. Il a eu toute sa vie la passion de la liberté, et, aux termes mêmes de son testament, il « mourra en libéral impénitent ». C'était un chaleureux Bourguignon, un compatriote de saint Bernard et de Bossuet, un orateur né. Il a débuté par l'incrédulité voltairienne, mais il a épousé toutes les grandes aspirations de son siècle « dont il a tout aimé » : la poésie de Chateaubriand l'a « transporté », et, plus tard, quand il relira *les Martyrs*, il versera encore des larmes. Il se fait d'abord avocat et plaide avec succès. Converti, il entre au séminaire : au malaise social, qu'il ressent très vivement, il n'a trouvé qu'un remède, le christianisme ; il fera, sa vie durant, l'apologie de sa conversion. Une fois prêtre, cherchant sa voie, il se sent attiré peu à peu par Lamennais, qu'il accompagnera à Rome. *L'Avenir* fondé, il s'improvise journaliste, et l'auteur des *Paroles d'un croyant* dut lui-même tempérer son ardeur de polémique. Libéré par la défection de Lamennais, il fait l'épreuve de ses dons d'orateur et de convertisseur sur des étudiants qui sont ravis de l'entendre parler du saint-simonisme et de toutes les questions à l'ordre du jour. Admis à prêcher à Notre-Dame, il inaugure des conférences d'un genre tout nouveau dont l'étourdissant succès lui inspire le désir de compléter son œuvre d'apostolat en restaurant en France l'ordre et le pittoresque habit de saint Dominique. Quand en 1841 il reparut dans la chaire de Notre-Dame, muni d'une nouvelle expérience, il retrouva, accrus peut-être encore, le succès et la fervente sympathie qui l'avaient accueilli six années auparavant. Les réserves légitimes que certains auditeurs faisaient dès lors sur cette parole généreuse, originale, pathétique, mais dont la solidité doctrinale et la perfection formelle laissaient un peu à désirer, étaient large-

ment compensées par l'intérêt, par l'admiration, par l'émotion qu'elle excitait. Ce n'était plus l'éloquence classique d'un Bossuet, et surtout d'un Bourdaloue ; elle manquait assurément d'une certaine vigueur et d'une certaine profondeur de pensée, et les théologiens comme les philosophes et comme les historiens y eussent trouvé aisément à reprendre ; mais sous ces nobles élans, sous ces généralisations parfois un peu hâtives, sous ces mouvements de passion contenue, sous ces luxuriantes et souvent incohérentes images on sentait une âme de poète religieux et d'apôtre, qui se prodiguait sans compter, et qui, sans se mettre en scène, trahissait par la personnalité de son accent la réalité vécue de ses multiples expériences. Suivant en cela le conseil et l'exemple de Chateaubriand, Lacordaire mêlait la religion à la vie, et non pas seulement à la vie individuelle, mais à la vie sociale ; tous les besoins de son temps étaient appelés en témoignage ; il ébranlait, il touchait, même quand il ne persuadait pas ; il inclinait à croire ; il rendait au catholicisme la place qui lui revenait dans les préoccupations contemporaines.

On ne saurait séparer le nom de Lacordaire de celui de Montalembert : ils ont été liés d'une tendre amitié ; ils ont été frères d'armes dans la même cause qu'ils ont tous deux servie avec une éloquence puisée presque aux mêmes sources et qui, avec d'inévitables différences, rendait parfois le même son ; ils ont été enfin tous deux disciples de Lamennais qui les a mis en présence et associés à son œuvre et dont le souvenir et l'influence les ont suivis, même après leur commun détachement : « De forts élèves », disait Sainte-Beuve, qui leur refusait, peut-être avec raison, l'originalité profonde. Très cultivé, sachant plusieurs langues, ayant voyagé, Montalembert était pour *l'Avenir* une précieuse recrue ; on lui fit fête. Il déclarait avoir « une seule pensée, l'amour du catholicisme et de la liberté », et ce fut bien là, jusqu'à la fin, sa pensée maîtresse. Nourri des romantiques, dont il aimait l'inspiration, il provoquait leur sympathie. Chateaubriand, qu'il allait voir, lui faisait un « immense éloge » du journal ; Lamartine, Vigny, Michelet, Victor Hugo, Balzac lui prodiguaient mille encouragements. Il s'attachait de plus en plus à celui qu'il appelait « son bien-aimé père » et, plus obstiné que Lacordaire, il eut toutes les peines du monde à se séparer

de lui. A la fin, il s'y décida « avec simplicité », et des deux années de recueillement qu'il alla passer en Allemagne et pendant lesquelles il s'initia au catholicisme romantique d'outre-Rhin il rapporta une poétique *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, qui fut, avec son *Histoire des moines d'Occident*, sa contribution à l'histoire et à l'hagiographie. A la Chambre des pairs, puis à l'Assemblée nationale, il se fit l'apôtre passionné de la liberté de l'enseignement et des nationalités opprimées : son éloquence chaleureuse, élégante, parfois hautaine, se faisait admirer même de ses adversaires. Conformément à ses traditions de famille, ses tendances aristocratiques ne l'éloignaient pas du peuple, et l'on a pu le considérer comme l'un des précurseurs de ce que l'on a depuis appelé le catholicisme social. « Aujourd'hui, déclarait-il, il n'y a pas de milieu : il faut ou céder au socialisme ou appeler au secours de la société toutes les forces de la charité religieuse et libre. » Il y avait du chevalier en lui. Sa loyauté, sa sincérité, sa noblesse lui conciliaient un respect dont bénéficiaient ses croyances.

Avec toute leur générosité, leur ardeur et leur éloquence, Montalembert et Lacordaire n'auraient pas suffi, à eux tout seuls, à retourner, au moins en partie, l'opinion publique en faveur du catholicisme. Ce fut aussi l'œuvre d'un autre ancien disciple de Lamennais, le pieux, doux et fin abbé Gerbet, qui mourut évêque de Perpignan ; du successeur de Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame, le P. de Ravignan, qui, par l'onction chaleureuse de sa parole, fut, en face des puériles déclamations d'un Michelet et d'un Quinet, le meilleur avocat de son ordre ; de Dupanloup, qui prit part à tant de controverses et fut surtout un éducateur remarquable ; d'autres encore, parmi lesquels il convient de mettre à part trois écrivains, pour la qualité et l'efficacité de leur action.

C'est d'abord Frédéric Ozanam, le pieux et on dira peut-être bientôt le saint fondateur des conférences de saint Vincent de Paul. Cet ancien élève de l'abbé Noirot, « le premier professeur de philosophie de France », au témoignage de Victor Cousin, avait commencé par combattre le saint-simonisme : non qu'il fût indifférent aux misères sociales ; il l'était si peu que ce fut précisément pour y remédier qu'il conçut et réalisa le projet de grouper en associations de charité les bonnes volontés catholiques. Il fut, d'autre part, un pro-

fesseur de tout premier ordre, éloquent, savant, original, le digne successeur de Fauriel dans sa chaire de littératures étrangères, le digne émule des grands « triumvirs » de la Sorbonne, l'un des initiateurs en France de l'étude des littératures comparées. La générosité et la pureté de son âme, la profondeur de sa foi transparaissaient dans ses leçons qui avaient le don d'émouvoir et d'élever des esprits aussi différents que Sarcey, Caro et Renan. Développant avec une information plus complète et plus avertie un des thèmes du *Génie du christianisme*, il mettait en un haut relief le rôle du catholicisme dans les origines de la civilisation européenne. S'il n'était pas mort prématurément, il aurait eu une belle place dans l'histoire de l'apologétique.

Bien différent d'Ozanam était ce Montesquieu catholique auquel nous devons *la Démocratie en Amérique* et *l'Ancien Régime et la Révolution*. Très frappé de ce grand fait qui lui paraissait inéluctable et auquel il n'était nullement hostile, l'avènement de la démocratie, Tocqueville était allé étudier sur place, en Amérique, les conditions d'existence et d'évolution du phénomène, et, de la rigoureuse et profonde enquête à laquelle il s'était livré, il espérait bien que son propre pays tirerait d'utiles leçons. Leçon de confiance en tout cas, et qui s'adressait surtout à ceux qu'effrayait le fait démocratique. Mais cette leçon en appelait une autre à l'adresse de ceux qui, dans l'autre camp, s'imaginaient trop volontiers que la France datait d'hier et qu'elle pouvait impunément faire table rase de son passé : le livre de *l'Ancien Régime et la Révolution* avait précisément pour objet de mettre en lumière la continuité de la vie française. Ainsi se rejoignaient les vues générales d'un historien sociologue et philosophe qu'une sorte d'optimisme providentialiste à la Bossuet a conduit à un examen singulièrement impartial et d'une rare objectivité de tous les faits essentiels qui sont comme la trame de la vie des sociétés modernes.

Au patricien Alexis de Tocqueville s'oppose tout naturellement le plébéien Louis Veuillot. Plus grand écrivain que Tocqueville, romancier à ses heures, et même poète, Veuillot est surtout un fécond, un infatigable journaliste.

La prose, mâle outil et bon aux fortes mains,

est son instrument favori, et il la manie avec une vigueur, une habileté, une fertilité de ressources auxquelles ses adversaires eux-mêmes ont dû souvent rendre hommage. Du jour où cet enfant du peuple, qui s'est formé lui-même, est converti, il appartient à l'Église corps et âme : il s'en fait le défenseur ardent, virulent contre tous ceux qui, par leur sophistique ou, simplement, leur tiédeur, risquent de lui enlever des fidèles ou d'énerver son action. Son absolu désintéressement, sa sincérité, son humilité foncière, son zèle d'apologiste lui sont une justification de ses rudesses ou de ses violences. Profondément convaincu que le catholicisme renferme la réponse à toutes les questions, le remède à tous les maux dont souffre l'humanité, il a fait la guerre à tous les libéralismes, et ses amis de la veille n'ont pas été ceux qu'il a le plus épargnés. Qu'il ait parfois dépassé le but, et qu'il ait commis plus d'une injustice, c'est ce qui était inévitable. Mais nul ne refusera à ce lutteur intrépide l'éclat du talent et la générosité du caractère.

En résumé, les écrivains et les orateurs religieux de cette génération ont eu, chacun à leur poste d'observation ou de combat, de réels et d'incontestables mérites : ni les idées, ni l'information, ni le talent, ni l'activité ne leur ont fait défaut. Ce qui leur a le plus manqué, c'est une certaine vigueur ou une certaine originalité de pensée qui s'imposât victorieusement à leurs contradicteurs : ils n'ont pas eu de philosophie très personnelle, ou, tout au moins, une de ces grandes idées générales, comme Chateaubriand en avait eu au début du siècle, qui éclairent les questions d'une lumière toute neuve ; ils n'ont pas renouvelé les raisons de croire, — même cet Ernest Hello qui, pourtant, vingt années avant Brunetière, entreprend une croisade contre le « scientisme ». Mais ils n'en ont pas moins agi à leur manière sur l'opinion publique. A les entendre ou à les lire, en effet, il devenait difficile de conserver et de maintenir, à l'égard du catholicisme, les préventions qui avaient inspiré les instigateurs de la Révolution de 1830. La Révolution de 1848 n'a manifesté aucune hostilité à la religion, et le geste de ces insurgés, qui, dans le sac des Tuileries, se découvraient devant le crucifix qu'on emportait de la chapelle et l'escortaient jusqu'à l'église Saint-Roch, ne laisse pas d'être assez symbolique.

VI. — AUGUSTE COMTE ET LE POSITIVISME

C'est dans cette atmosphère générale, dont nous avons essayé d'analyser les éléments constitutifs, que le positivisme a pris naissance. Son inventeur, Auguste Comte, est un de ces grands esprits encyclopédiques, comme il en naît tout au plus trois ou quatre par siècle, et auxquels un ensemble de facultés exceptionnelles, — rare puissance d'assimilation, prodigieuse mémoire, grande force d'invention et d'intuition, — permet tout à la fois d'opérer la synthèse des connaissances acquises et d'orienter dans une direction nouvelle l'effort de l'intelligence humaine. Issu d'une famille catholique et légitimiste, il a conservé de son éducation première le sens religieux et le sens de l'autorité. S'il a toute sa vie rêvé d'un « pouvoir spirituel », — l'un de ses premiers articles au *Producteur*, en mars 1925, s'intitule *Considérations sur le nouveau pouvoir spirituel*, — si, dans ses dernières années, il a voulu fonder une religion nouvelle, la religion de l'humanité, qui lui a valu mille railleries, c'était là pour lui, à son insu sans doute, une manière de rester fidèle à ses origines. Ce qui est sûr, c'est qu'il a très fortement subi l'influence de celui qu'il appelle « le grand Bossuet », de Joseph de Maistre, de Chateaubriand, et comme il n'oubliait rien de ce qu'il avait une fois lu, il a souvent, dans ses œuvres, redit, — moins bien, car, pour son malheur, c'est un pauvre écrivain, — ce que ses maîtres avaient pensé avant lui.

A ces diverses influences, il faut joindre celle de Saint-Simon, dont il fut le secrétaire pendant quelques années, et qui fut pour lui ce qu'il était pour tous ceux qui l'ont vu de près, un merveilleux excitateur d'esprit : ce fut sans doute à Saint-Simon qu'il dut ce que l'on pourrait appeler la révélation du fait social. Séparé de lui à partir de 1824, muni de l'énorme culture scientifique, philosophique, historique et sociale qu'il a accumulée dans ses années de formation et d'apprentissage, il arrête dans ses grandes lignes le système auquel il attachera son nom et qu'il ne fera plus que développer au cours des trente années qui vont suivre.

Il ne saurait être ici question d'exposer en détail le positivisme d'Auguste Comte. Mais cette philosophie, — la seule

vraiment originale que le XIXe siècle français ait produite, — répondait si bien au mouvement des esprits contemporains, elle a exercé une si profonde influence sur toute l'activité spirituelle et même littéraire de la seconde moitié de ce siècle, qu'il y a lieu d'en relever les principaux traits.

Le point de départ de Comte est exactement le même que celui de Saint-Simon. Tous deux, esprits autoritaires, épris d'unité morale, ont été vivement choqués et scandalisés de l'état d'anarchie universelle où sont plongées les sociétés modernes et à cet état de choses ils se sont proposé de remédier. Tous deux d'ailleurs, détachés du christianisme qu'ils considèrent comme une forme périmée et dépassée de la pensée et de l'action, c'est en dehors de l'idée chrétienne qu'ils ont cherché le fondement du nouveau pouvoir spirituel qu'ils se proposent d'édifier.

Pour Auguste Comte, ce fondement, ce sera d'abord la science, mais, suivant l'expression dont il a fait la fortune, la science positive. Il ne croit qu'aux faits, et proscrit impitoyablement tout ce qui les dépasse. L'humanité, d'après lui, a franchi successivement deux états, l'état théologique, l'état métaphysique ; elle entre maintenant dans l'état scientifique ou positif ; elle renvoie au pays des rêves, des chimères ou de l'inconnaissable tout ce qui n'est pas observation pure. Pour constituer la philosophie nouvelle, il s'agira donc de dresser le bilan rigoureux de ce qui est scientifiquement connu, et, dans les divers domaines du savoir, de séparer soigneusement des hypothèses ou constructions aventureuses les résultats définitivement acquis, dont la synthèse progressive devra rallier l'unanimité des intelligences et leur fournir de raisonnables motifs d'action.

Si Auguste Comte s'en était tenu là, comme il s'y est primitivement efforcé dans les premiers volumes de son *Cours de philosophie positive*, il n'aurait abouti qu'à fonder une sorte de « scientisme » ou de religion matérialiste de la science. On le lui a assez souvent reproché ; et il est certain qu'il a, sans l'avoir délibérément voulu, contribué à répandre l'état d'esprit que cette philosophie à courte vue symbolise, et dont se sont contentés quelques-uns de ses disciples. Mais il était un trop haut penseur pour se satisfaire longtemps d'une doctrine aussi pauvre et, pour dire le mot, aussi vulgaire.

La classification nouvelle des sciences qu'il avait proposée et qui reste l'une des parties solides de son œuvre, l'amenait à passer successivement en revue les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie et la sociologie. Tant qu'il se mouvait dans le cercle, à la fois très large et très étroit, des sciences de la nature, ou, pour être plus précis, de l'univers matériel, il pouvait assez aisément éliminer toute interprétation métaphysique et joindre ses propres sarcasmes à ceux dont les sensualistes ou empiristes de toute obédience ont de tout temps accablé la classique notion des causes finales. Mais quand il aborda la biologie, il s'aperçut que les choses de la vie ne se laissaient pas enfermer dans des formules aussi simples et aussi rigides que les phénomènes physico-chimiques ; et, un peu timidement d'abord, puis de plus en plus nettement, il réintégra dans ses conceptions quelques-unes des notions qu'il avait naguère un peu bruyamment proscrites. En agissant ainsi, il ne donnait pas seulement un bel exemple de loyauté intellectuelle et de probité philosophique ou scientifique ; il demeurait obstinément fidèle à la méthode qu'il avait préconisée, à l'esprit qui l'avait de tout temps animé : soumission à l'objet, observation du réel, étude patiente et scrupuleuse des faits. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », disait le vieux Rabelais. Le positivisme, c'est essentiellement la conscience dans la science.

Et quand Auguste Comte en vint à ce qu'il appelait, d'un mot qu'il semble avoir créé, la sociologie, et qui comprend tous les faits de l'ordre non seulement social, mais psychologique et moral, l'infinie complexité de ce nouveau domaine l'amena encore à un nouveau changement d'orientation. Il n'eut pas de peine à s'apercevoir que cet « ordre » proprement humain, comme eût dit Pascal, ne se suffisait pas à lui-même, et qu'il impliquait, de toute nécessité, l'existence et l'intervention « d'un autre ordre, surnaturel », suivant encore le mot de Pascal. Toujours hanté d'ailleurs par l'idée ou par l'ambition de fonder un nouveau pouvoir spirituel, ressaisi peut-être aussi par son hérédité catholique, il se sépare de Condorcet, dont il s'est assez souvent inspiré jusqu'ici, pour apprécier en toute impartialité l'œuvre du moyen âge, et, à ce propos, il se livre à une apologie en règle non pas seulement du christianisme en général, mais du catholicisme. Il s'est félicité plus tard,

dans son *Système de politique positive*, « d'avoir rendu au catholicisme une plus complète justice qu'aucun de ses propres défenseurs, sans en excepter l'éminent de Maistre »; et il a raison (1). Mais ce n'est pas seulement de Joseph de Maistre qu'il s'inspire ; c'est de Chateaubriand, et l'on peut dire que la 54e leçon du *Cours de philosophie positive*, où Auguste Comte célèbre avec tant de force « le génie éminemment social du catholicisme », est une pure et simple reprise du *Génie du Christianisme*. Reprise assurément moins éloquente, moins brillamment écrite des thèses de l'original ; mais reprise à certains égards plus forte et peut-être plus persuasive. Ce que les philosophes du XVIIIe siècle avaient « reproché le plus amèrement » au catholicisme, ses dogmes, ses institutions, il est curieux de voir tout cela très ingénieusement défendu, expliqué et justifié par un adversaire aussi déterminé de toute « théologie ». Sur le célibat des prêtres, sur l'infaillibilité pontificale, sur le pouvoir temporel des papes, sur les ordres monastiques, sur la confession, sur la supériorité de la morale chrétienne, sur le culte des saints, sur les services rendus par le catholicisme aux lettres, aux sciences et aux arts, un apologiste de profession ne saurait être plus net, plus habilement convaincant que ce contemporain de Stendhal et de Michelet. A s'interroger loyalement sur les nécessités de la vie sociale, il en est venu à répudier toutes les contre-vérités historiques que la polémique antichrétienne de Voltaire et des encyclopédistes avait répandues dans le monde.

Il va plus loin encore. Dans son horreur de l'anarchie spirituelle, dans sa haine de l'individualisme, héritée probablement de Lamennais, il se montre très sévère pour la Réforme. Il lui reproche d'avoir brisé l'unité morale de l'Europe moderne, d'y avoir installé à demeure le libre examen, et donc le sens propre, l'esprit d'indiscipline et d'anarchie, bref, d'avoir, de proche en proche, favorisé le développement du philosophisme, et d'avoir substitué à une religion essentiellement sociale une pseudo-religion individuelle, qui n'a de la religion que le nom, et qui est radicalement incapable de rallier l'unanimité des consciences. Il est clair que s'il avait

(1) Nietzsche dit de son côté dans *le Crépuscule des idoles* : « Auguste Comte, le plus avisé des jésuites, qui voulait conduire les Français à Rome par le détour de la science. »

à choisir entre ces deux formes de la pensée religieuse, le catholicisme et le protestantisme, toutes ses préférences iraient au catholicisme.

Il va sans dire qu'il ne choisit pas : il se défend d'être catholique ; il est positiviste. Il y a loin des constatations d'ordre historique qu'il a été amené à faire, même des sympathies intellectuelles et morales qu'il manifeste, à une adhésion formelle. Mais ces sympathies mêmes sont significatives. Elles nous montrent tout le chemin parcouru depuis un demi-siècle par les plus libres et les plus fermes esprits. Elles nous montrent combien l'influence des penseurs religieux du début du XIXe siècle, celle de Chateaubriand en particulier, a été profonde. Pas de société sans religion : telle est la conclusion d'Auguste Comte. Qu'importe, après cela, que la religion de l'humanité, dont il devait plus tard se faire le grand-prêtre, ne soit pas une religion véritable, et qu'elle se ramène en définitive à une sorte de contrefaçon « laïque » assez grossière et même un peu puérile du catholicisme ? Le simple point de vue voltairien est ici largement dépassé. En inculquant à ses contemporains le culte des faits et le respect intelligent d'une forme religieuse qu'au demeurant il repousse, le fondateur du positivisme a donné un exemple qui, nous le verrons, ne sera pas perdu.

VICTOR GIRAUD.

(A suivre)

GAMBETTA

CONNU PAR SES LETTRES

« Trois hommes ont su parler aux Français, a écrit Albert Thibaudet : Mirabeau, Lamartine, Gambetta. » C'est exact. Après tant d'années, il reste de ces trois hommes, dans le souvenir des Français, une rumeur toujours vibrante. « Allez dire à votre maître... » : voilà Mirabeau. L'antithèse du drapeau tricolore et du drapeau rouge : voilà Lamartine. Les « nouvelles couches », la « justice immanente », « le cléricalisme, voilà l'ennemi » : voilà Gambetta. Pour la connaissance même du peuple français, on veut connaître ceux qu'il adopta pour ses inspirateurs.

En Gambetta, l'homme politique et l'orateur ont été étudiés. L'épistolier ne l'a pas été. Or, Gambetta (chose rare parmi les hommes publics) a été un épistolier. Les préoccupations de parti ou d'affaires ne l'ont jamais distrait de ses affections. Ce manieur de masses n'a jamais oublié que les êtres, un par un, existent. Il mérite, comme tel, une étude.

Aucun effort n'a été fait jusqu'à présent pour réunir l'ensemble de ses lettres dispersées, et les publications, assez nombreuses, se sont succédé en désordre. Mme Adam a donné dans ses *Mémoires* ce qui lui avait été adressé ; M. Gheusi a ouvert les archives familiales ; M. Francis Laur a imprimé quelques lettres adressées à Léonie Léon. Il restait beaucoup à faire. M. Émile Pillias, auteur d'un excellent livre sur Léonie Léon, et moi-même, avons entrepris ce travail (1). Grâce à l'ardeur

(1) Nous avons limité notre publication à la vie publique de Gambetta, dont nous avons fixé le commencement à la plaidoirie fameuse du procès Baudin (1869). Les lettres de jeunesse, souvent très belles, se trouvent dans le volume publié par M. Gheusi sous le titre : *Gambetta par Gambetta*

investigatrice de mon collaborateur, les lettres inconnues nous sont venues nombreuses : plus de six cents pièces sont entre nos mains. Pour plus de clarté, je répartirai cet ensemble en trois groupes : lettres de famille, lettres d'amitié, lettres adressées à des femmes.

***

D'abord, la famille. Depuis les confidences du jeune homme et de l'étudiant jusqu'aux courts billets du politique surmené, tout, peut-on dire, a été gardé. Il en sera à peu près de même, d'ailleurs, avec les amis : car il y eut toujours, correspondant à la force expansive de Gambetta, une réceptivité, une attention passionnées.

La correspondance familiale est presque toute adressée au père. M. E. Broche, professeur de littérature française à l'Université de Gênes, qui a retrouvé, à Gênes même, patrie des Gambetta, quelques documents intéressants, a fait cette remarque, inattendue dans sa simplicité, qu'il n'existe pas, dans toute notre littérature épistolaire, si riche, un deuxième cas de correspondance filiale qui mérite d'être retenue. C'est exact. Que d'hommes éminents ont ainsi débuté dans la fournaise parisienne, séparés des leurs, vivant de leurs subsides! La correspondance familiale de ces hommes pourrait être une source de renseignements précieux. En fait, la source est indigente. Entre fils et père, il y a de l'incommunicable. Ce que le fils découvre, il ne peut le dire à ses parents. Ernest Renan écrit à sa sœur, non à sa mère. La vitalité est un flot, elle ne remonte pas. Mais Gambetta renverse cette apparente fatalité. Sans doute tenons-nous là un signe de ce puissant génie communicatif qu'aucune barrière n'arrêta jamais. Entre lui et ceux qu'il aime, nulle contrainte. Travaux, troubles, tristesses, tout sera dit. La parole inarrêtable est la chaleureuse interprète du cœur.

En même temps qu'au père, Gambetta écrivait à la mère, à la tante, à la sœur. A elles et pour elles, sans doute, davantage qu'au père. On devine, par-dessus la tête d'un homme dur à manier, le complot permanent des femmes et du garçon. La mère, la tante, nées Massabie, solides provinciales, aussi vigoureusement françaises que le père était vigoureusement italien, femmes de grande force, si on

en croit leur masque impérieux. Grâce à elles, l'enfant est à Paris : le père l'aurait retenu à Cahors et fixé dans son épicerie. Grâce à elles, la pension mensuelle est de temps en temps secrètement accrue. Mais le vieil homme était têtu et ne plaisantait pas avec les préséances : c'est à lui qu'était dû le courrier.

Négligeons les lettres écrites d'Italie, si animées, et les naïves extases du jeune méridional ébloui par le clinquant des églises liguriennes ; négligeons les récits des premiers succès parisiens ; cherchons l'essentiel. Gambetta se montre à nous sous les traits d'un excellent enfant. Dans ces désordres du Quartier latin sur lesquels la légende insiste, il y a moins de substance que de vent. Un don prodigieux porte en avant le jeune étudiant : en quelque lieu qu'il se trouve, à la Faculté de droit, au Palais, à la taverne ou au café, il suffit qu'il parle pour qu'il soit écouté. La nature lui a mis un tremplin sous les pieds ; où tout autre piétine, Gambetta bondit. Ivresse dont il use et abuse. Il y a pourtant, sous l'ivresse, une ambition fort bien réglée : le petit provincial sait que ce qui importe, pour lui et pour les siens auxquels il doit et veut rendre beaucoup, c'est de faire habilement carrière. « Voici les vacances, écrit-il en août 1862. Tous les avocats de quelque renom s'en vont à la campagne. Moi, je reste ; je prends pied, et, tu sais, c'est le fond commun des ambitieux que d'en avoir bientôt pris quatre. Je crois que mon ambition est louable ; j'en prendrai, pour mon compte, plutôt cinq que quatre. » Quelques mois après, en février 1863, il insiste : « Les hommes commencent à m'apercevoir », déclare-t-il. Il peut le dire sans se flatter : Paris, très vite, aperçoit ce vibrion garonnais, et le nombre des yeux dès lors fixés sur lui grandira jusqu'aux derniers jours.

Deuxième trait : ce nouveau Rastignac, ce jeune conquérant de Paris, est moins assuré qu'il n'affecte de l'être. L'assurance est toute extérieure, tournée vers ce monde brillant dont il prépare la conquête. En réalité, Gambetta est un inquiet. Dès que l'excitation l'abandonne, il se déconcerte et se laisse envahir par un trouble qui va jusqu'à l'angoisse. Alors il est la proie de cette « terrible maladie de la nostalgie, écrit-il, qui vous brise et vous jette vaincu sur le sol ». Aussi ne supporte-t-il pas d'être seul. Il lui faut absolument une compagnie,

une compagnie aimante. Et il lui faut encore, ceci est significatif, une direction. Gambetta est facile à conduire, docile. Surtout docile aux femmes. Lorsque, ouvrant son cabinet d'avocat, il prend un premier logis parisien, 45 rue Bonaparte, la famille délègue vers lui la tante, surnommée la Tata. Or, la Tata ne limitera pas son empire aux balais et aux casseroles. Elle aura l'œil à tout, à la dépense comme aux fréquentations, favorisant les uns, excluant les autres, impitoyable à la canaille qui sans doute ne manquait pas autour du trop bon garçon. Les services que lui rendit cette femme, *plus efficace que ma fortune*, écrira-t-il avec force et profondeur en 1878, au lendemain de sa mort, ne sauraient être mesurés.

Gambetta lui fut docile en tout. « Sur quelle paroisse es-tu ? » avait demandé tout d'abord la Cahorsine débarquant à Paris. Question assurément imprévue pour le jeune sublime du café Procope, mais à laquelle il répondit, n'en doutons pas, le plus gentiment du monde : « Saint-Sulpice. » Saint-Sulpice, paroisse grave et digne entre toutes ! Et le véhément libre-penseur, qui, dînant le Vendredi saint avec ses amis, se nourrissait de viandes insolentes, était content, dînant en tête-à-tête avec la Tata, de manger « la morue du Vendredi saint ». Ainsi écrivait-il au père, le plus naturellement du monde. Toute pratique qui le mettait en communion avec les êtres, quelle que fût la pratique et quels que fussent les êtres, lui semblait bonne.

*
* *

Les amis : ici encore, lettres nombreuses. Quelques lacunes : de celles qui furent adressées à Challemel-Lacour, rien ne reste. Mais voici Fieuzal, Pephau, Édoux, la bande cahorsine. Voici Clément Laurier, le Parisien. Alain Targé, Lavertujon, Ferry, républicains, amis politiques. Le Quartier latin de 1868 bourdonne autour de nous. La rumeur est animée, cordiale. L'érudit y butine un précieux détail. Mais l'érudition n'est pas ici notre objet ; notre objet, c'est la connaissance de l'homme. Considéré de ce point de vue, l'ensemble a quelque chose d'écourté. On n'y rencontre aucune de ces confidences que tout à l'heure nous vîmes Gambetta prodiguer aux siens. Mettons qu'il y ait là un domaine réservé où seule accédera,

plus tard, beaucoup plus tard, la femme qui sera vraiment aimée. Accordons cela. Il reste que, dans ces lettres amicales, un accent fait défaut, une supériorité est absente. Entre nobles jeunes gens, la vingt-cinquième année est l'âge des échanges infinis, des conversations et des lettres. Harcelé par ses problèmes, ému par ses découvertes, le jeune homme cherche appui et aide pour avancer et découvrir encore, pour élargir les horizons et rendre fortes les réponses. Pensons à Vauvenargues et à Mirabeau (le père) ; à Taine et à Prévost-Paradol ; à Flaubert et à Bouilhet. A tant d'autres encore. De cette lignée, Gambetta n'est pas. Il n'y occupe aucune place, fût-ce la dernière. Il n'en est absolument pas. L'amitié n'est pour lui qu'une camaraderie innombrable. L'attention la plus bienveillante ne décèle en ce qu'il écrit aucun signe d'ardeur spirituelle. Les illustres ne manquaient pas en ce temps-là, ils foisonnaient. Jamais ne vient sous la plume de Gambetta le nom d'aucun d'entre eux : ni Proudhon, ni Quinet, ni Michelet. Personne enfin. Si on voulait dire de quelle sève fut nourrie l'opinion républicaine de Gambetta, on serait fort embarrassé. Et quand il écrit à son père, racontant son entrée à la Conférence Molé : « Je me suis assis à gauche, comme me l'ordonnaient mes convictions », on est porté à penser qu'il y a dans cette phrase plus de topographie que de méditation.

En littérature, c'est de même. Jamais on ne le surprendra, soit ouvrant, soit fermant un livre. Il n'y a, de ce côté, ni curiosité, ni rêverie. Hugo, Balzac, Sainte-Beuve ou Sand, tout autant que Proudhon, Quinet et Michelet, sont ignorés. Connaît-il les nouveaux maîtres que sa génération acclame, Taine et Renan ? Rien ne l'indique. Pour un examen ou une plaidoirie, il se met au travail. Alors la lecture est bien conduite, car Gambetta est habile à flairer l'utile et à le retenir. Sitôt le but atteint, le livre est écarté. « C'est incroyable, écrit André Lavertujon, intime ami de ces années lointaines, combien il avait peu lu ! » Quand aurait-il lu ? Il dormait comme un enfant, mangeait comme un ogre, buvait comme un dieu, paperassait un peu ses dossiers. Tout le reste du temps, il parlait. Parfois, raconte Robert de Bonnières, Gambetta, marchant seul au long des quais (ce devait être rare), s'arrêtait aux étalages, lisant et tournant

quelques pages, glanant quelque fait, anecdote, image. Ainsi, selon Bonnières, lut-il Plutarque. Telles étaient ses heures de méditation.

Il est vrai qu'une tradition différente nous assure qu'il savait Rabelais par cœur et qu'il émerveillait le café Procope par ses récitations. Méfions-nous. Avait-il lu Rabelais ? Anatole France, son contemporain, n'en croyait rien. « Gambetta, qui était après tout un bon diable, a-t-il écrit, traînait au Procope un tome dépareillé de Rabelais. C'était, disait-il, son auteur favori. En fait, il ne l'avait jamais ouvert. Il ne lisait rien et était parfaitement incapable de rien lire. » Quant aux récitations, méfions-nous ! Le hâbleur, en Gambetta, était de première force. Un débit prestigieux, joint à un prodigieux aplomb, faisait de lui un maître en galéjades. Qu'il ait émerveillé le café Procope, n'en doutons pas : c'était son exploit de chaque soir. « Il faut avouer, disait le vieux Mirabeau, nullement enorgueilli par les succès oratoires de son fils, que l'homme est un sot animal, quand on le prend par les oreilles. »

Gambetta était maître en cet art. Prenant les hommes par les oreilles et les tenant ainsi captifs, il leur faisait croire ce qu'il voulait. Gageons qu'au lieu de réciter du Rabelais, il improvisait de truculents pastiches. Sa correspondance est semée de tels traits. Prenons garde aux citations, elles sont fausses. Écrivant à la marquise Arconati, Gambetta trouve à propos de truffer sa prose avec un peu de Dante : « La France, terre heureuse, écrit-il, *terra è lieta*, comme dit Dante. » Et maintenant, cherchez ! Lisez *la Divine Comédie*, consultez l'Encyclopédie dantesque de Scartazzini, vous y perdrez vos peines. *Terra è lieta* est un enjolivement dont l'invention n'aura certes pas fatigué celui qui l'a trouvé.

En conversation, l'audace de cet Inaudi du verbe était sans bornes. Ludovic Halévy, dînant avec lui en 1880, s'étonne de l'entendre déclarer que le chef-d'œuvre de Chateaubriand, supérieur aux *Mémoires d'outre-tombe* mêmes, ce sont les *Études sur la Religion*. « Je ne connais pas cela », observe Ludovic Halévy, fort bon lettré. Gambetta, aussitôt prenant l'offensive, le foudroie : « Allez à la Bibliothèque Victor Cousin, vous y trouverez un exemplaire extraordinaire

des *Études sur la Religion*, annoté par Sainte-Beuve et par Cousin. » Or, les *Études sur la Religion* n'existent pas, et la Bibliothèque Victor Cousin ne possède aucun exemplaire de Chateaubriand annoté par qui que ce soit, — sauf un exemplaire du *Génie du Christianisme*, corrigé par Chateaubriand lui-même. Tout ce beau savoir dont Gambetta fait montre doit être mis au compte de l'air généreux qu'on respire à Cahors. Il y a quelque chose de réjouissant dans la manière dont il fait sauter au bout de sa plume, avec plus d'audace que de bonheur, les noms de Dante, Bacon, Leopardi, Luther.

Revenons à ces qualités du cœur, qui sont le meilleur de Gambetta. Dès qu'elles s'émeuvent en lui, l'expression vient rapide, heureuse et forte. Appliquée à la politique, la prose de Gambetta s'affaiblit et s'empâte. « Ce n'est pas du français, grognait Grévy, qui avait le goût juste, c'est du cheval. » Quand il s'adresse à un ami, à une amie, remerciant pour des fleurs, se réjouissant pour des fiançailles, s'affligeant pour un deuil, un être différent conduit alors la plume. Un autre Gambetta, qui écrit bien. « *Tu es devenu une habitude de mon cœur* », écrit-il au fidèle Édoux. On pardonne beaucoup à celui qui trouve ces huit mots, exacts et pénétrants comme un vers de Racine. Un des secrets du bien dire, c'est dire vrai.

Les lettres au Dr Fieuzal mériteraient d'être étudiées à part. Fieuzal, condisciple de Gambetta au collège de Cahors, était son médecin en même temps que son ami. On ne conçoit d'ailleurs pas Gambetta acceptant les soins d'un autre que d'un ami. La sympathie était pour lui un besoin vital. C'est à leur caractère médical que les lettres à Fieuzal doivent leur intérêt. Au printemps de 1869, Gambetta commençait sa carrière éclatante. Paris et Marseille, en un même jour de mai, l'avaient élu. Or, il tomba malade. Maladie d'origine suspecte, virulente, et qu'avait aggravé un complet mépris de l'hygiène.

Tous les organes se délabrent : l'estomac souffre, refuse la nourriture ; la voix est menacée. Imagine-t-on Gambetta sans voix ? Aphone, il n'eût rien été. Tous, autour de lui, s'alarment. Ont-ils perdu leur grand champion ? Ils craignent pour la République, dont Léon Gambetta est le meilleur espoir. Fieuzal l'envoie aux eaux d'Ems. Ira-t-il seul ? Gambetta ne supporte pas la solitude. On l'accompagnera donc,

se relayant pour défendre l'ami contre une mélancolie qui l'accablerait. Tantôt c'est le dévoué Lavertujon, tantôt Ferry. Tel autre encore. A tout prix, sauver Gambetta : c'est le mot d'ordre. Pas un jour il ne sera abandonné. Fieuzal fait deux fois le voyage. Chose inouïe : Gambetta, ce viveur réputé indomptable, cet insoumis, se soumet aux ordonnances. On lui prescrit de se taire, et il se tait. Chose plus inouïe encore : il semble prendre plaisir à la docilité. « Je suis devenu un mouton, écrit-il à Fieuzal, et j'ai même quelque secret plaisir à me sentir vivre ainsi dans la main d'autrui, dans votre main surtout. » Quelle délicate expression, si amicale ! Presque jour par jour, il envoie au docteur le bulletin de sa santé. Disons : la confession de son corps, organe par organe. Comme il parle bien d'eux ! Gambetta est un charnel, et la chair, même souffrante, l'inspire. « Mon corps, écrit-il avec un pittoresque rabelaisien, est un canon qui tire par les deux bouts. » Pour lire utilement ces lettres, il faudrait appeler en consultation un spécialiste de la gorge, de la poitrine, de l'estomac. Un psychanaliste serait fort utile, et quelque autre consultant encore. Ce ne serait pas peine perdue. Le père de Mirabeau disait de son violent enfant : « Il y a beaucoup de physique en lui. » De même pour Gambetta. Il est toujours bon, quand on pense à Gambetta, de se référer à celui dont il fut à cent ans de distance la saisissante réplique : démon, comme lui, de puissance verbale et de popularité ; usé, comme lui, de corps et d'âme, et anéanti à quarante ans. Les êtres ainsi consumés offrent un spectacle grandiose, déconcertant pour la raison. Quoi de plus singulier, par exemple, que les conditions physiologiques dans lesquelles Gambetta fournira l'énorme effort de 1870 ?

Au printemps, très souffrant de la gorge et à demi aphone, il quitte Paris sur l'ordre des médecins et s'impose un silence absolu. Il revient quelques jours en juillet pour prendre part à la séance où la guerre avec l'Allemagne sera discutée, déclarée. La Faculté commande impérieusement qu'il se repose et qu'il se taise ; il repart donc. Mais il n'y a Faculté qui tienne, l'événement commande. En septembre, le voilà ministre ; en octobre, investi d'une dictature de cinq mois. Il travaillera, parlera sans cesse et sans faiblir. « L'homme, a-t-on dit, cet inconnu... »

* * *

Chef de guerre, chef de parti et directeur de journal, Gambetta désormais ne s'appartiendra plus. Aux siens, il n'écrit plus que des billets ; aux amis, des consultations politiques comparables à des consultations d'avocat. Sa plume est serve, comme lui-même. On l'entend, çà et là, proférer une plainte : « Quand cesserai-je d'être ainsi dévoré ? Quand pourrai-je me reposer, au soleil, au bord de la mer ? » L'écriture, ici fort belle, mériterait d'être reproduite. D'abord menue et gracieuse, selon le mouvement naturel de la main, elle s'élargit enfin, s'exalte pour tracer les derniers mots : « *Au soleil, au bord de la mer*, occupent puissamment leur espace. Il semble que Gambetta voie se lever enfin, au courant de sa plume, dans un ciel inconnu, l'astre de ses désirs. » Le soleil et la mer : ainsi s'exprime sa nostalgie. En 1870, après l'effort fourni pendant la guerre, il fuira à Saint-Sébastien.

Il vivra là, pendant plus de trois mois, d'une vie animale sur la plage espagnole. Il repensera souvent à ces mois de détente. Mais ce ne sera jamais qu'une pensée rapide. Ses partisans l'entourent, le réclament ; il doit les écouter et leur répondre ; vivre avec eux, pour eux.

Tout harcelé qu'il soit, il est maître en cet art d'écouter, de persuader, de vivre enfin. Autant la doctrine l'intéresse peu, autant l'intéressent les actes, la manœuvre dans le combat. Avec un merveilleux instinct mimétique, Gambetta prend pour chacun la figure et la voix qui conviennent. Ainsi se grime et transforme un grand comédien. Voici, par exemple, de quel style il écrit à Hugo :

« Cher grand Maître,

« Je bénis pour la première fois le mal qui me condamne à l'oisiveté et à la prison de ma chambre. J'ai reçu, j'ai lu ; j'ai vécu.

« Je m'en voudrais d'ajouter un mot à celui-ci :

« J'admire et j'adore Hugo !

« Votre,

« Léon Gambetta. »

« Paris, le 26 février 77. »

C'est un pastiche, un pastiche grossier. Si grossier, qu'Hugo eût été fondé à se demander si Gambetta ne se moquait pas de lui. Soyons d'ailleurs assuré que ce doute ne l'effleura pas, et que le grand vibrateur trouva fort naturel qu'un autre vibrateur lui rendît, en manière d'hommage, sa vibration même.

Changeons de correspondant. Au lieu de Victor Hugo, le bon Spuller. En toute équipe il y a un « *fidus Achates* », qui vaut par sa fidélité. Spuller était le « *fidus Achates* » de l'équipe gambettiste. Quand Gambetta, quittant Paris assiégé, était monté en ballon sur les hauteurs de Montmartre, se fiant aux vents pour survoler les lignes allemandes, il avait pris Spuller dans sa nacelle. Spuller restera toujours le Sancho Pança de notre Don Quichotte de Cahors. Voyons le style dont on use pour lui :

« J'ai reçu tes deux articles nouveaux sur les relations extérieures. Je les trouve fort bien... Je te remercie de la ponctualité et de l'abondance tout ensemble que tu mets à faire ton devoir. Du reste, tu ne me laisses plus rien à désirer de ce côté-là depuis longtemps... Achève, va à Dijon et mande-moi de là tes observations sur l'esprit public. — ... *Totus tibi.* »

L'accessit d'excellence est parfaitement donné. Le style, en même temps que l'interlocuteur, a changé. Gambetta avait cette aptitude, ce protéisme inné, grâce auquel il savait se rendre agréable à tous. Quiconque le quittait, partait charmé. Ceci est une règle à laquelle nous ne connaissons aucune exception. En 1878, il dînera avec Flaubert, prompt au mépris pour les gens de sa sorte. Au lendemain de cette soirée, Flaubert est converti : « J'ai trouvé M. Gambetta charmant », dira-t-il. De quel sortilège Gambetta a-t-il usé ? De gentillesse, simplicité, gaieté, sans doute. Flaubert a été heureux, Flaubert a ri. Ne cherchons pas davantage. En 1882, le jeune vicomte de Vogüé, attaché à l'ambassade de Saint-Pétersbourg, aristocrate s'il en fût, est reçu par Gambetta. Il sort ravi de l'audience : « Un grand seigneur, note-t-il le soir même, et qui connaît l'Europe, qui parle d'elle en grand seigneur. »

Gambetta, grand seigneur ! On n'ira pas plus loin dans

l'imprévu. Au café Procope, Diderot. A Tours, Danton. A l'Assemblée nationale, Mirabeau. Au quai d'Orsay, Vogüé a cru voir un Choiseul, un Vergennes, un Talleyrand *redivivus*. « Les profondeurs obscures disparaissaient sous les reflets de sa surface », écrivait en cette revue même, le 1er février 1883, un remarquable collaborateur anonyme, « et beaucoup croyaient le connaître auxquels il n'avait laissé voir que leur propre image. » Quel homme enfin avons-nous devant nous ? Notre enquête n'avance guère.

* * *

Changeons de paysage, lisons les lettres adressées à des femmes. La série est très belle, très bien échantillonnée. Amies, amantes, comment dire ? Notre langage moderne fait sur le mot « amie », un mélange indélicat des deux significations. S'agissant de Gambetta, ce mélange convient assez. Entre amie et amante, il ne distinguait pas bien. On ne lui connut guère d'amies qui ne fussent amantes à quelque degré, et les femmes de ses amis plus d'une fois se ressentirent d'une confusion qui était pour lui la chose la plus naturelle du monde.

Retenons quatre correspondantes : Thérèse Meermans, Juliette Adam, la marquise Arconati, Léonie Léon. Avec ces quatre noms, nous tenons la gamme entière des attachements féminins de Gambetta. Vrai Protée, en amour comme en amitié, il tient à ces dames exactement le langage souhaité par chacune. Thérèse Meermans, demi-mondaine, avait jeté son dévolu sur le jeune et chaleureux tribun : elle reçut abondamment les « bécots » de son « Loulou ». Ceci dit, tout est dit. C'est pour elle qu'il eut l'imprudence d'écrire, au bas d'une photographie : « A Thérèse, que j'aime plus que la France. » Cela fit, dix ans plus tard, une grosse affaire. Thérèse Meermans, en 1877, au plus fort de la crise du Seize mai, outrée de n'être plus maîtresse, menaça de vendre ce pittoresque souvenir aux ennemis de Gambetta. Juliette Adam, sur sa prière, intervint, arrêta le scandale, brûla le dangereux carton.

Elle a raconté cela, dans ses *Mémoires*, avec une horreur sacrée, où il y a de l'exagération : la fameuse dédicace n'est pas un crime de haute trahison. Passons maintenant à la

marquise Arconati. Le nom aristocratique qu'elle arbore ne doit pas nous empêcher de reconnaître en elle la petite Peyrat, vive et spirituelle aventureuse des années 1860. Telle que nous la connaissons aux environs de 1880, elle porte fièrement sur son blason bizarre bon nombre de ces clous d'or que baptisa Sainte-Beuve. Elle avait du cœur, de l'intelligence. Par ailleurs, un peu vaine d'être marquise. Gambetta lui adresse des mots qui sont parmi les plus charmants qu'il ait écrits, çà et là relevés par un peu de naïveté « snobique ». La petite Peyrat est par lui généreusement bombardée « marquise », et quand on lit à la fin d'un de ses billets : « Je te baise les mains », on ne sait plus très bien où on est.

Venons-en maintenant aux deux correspondantes qui, à divers titres, présentent un intérêt hors ligne : Juliette Adam et Léonie Léon. Le salon de Juliette Adam était, aux environs de 1875, le salon de Gambetta. Il y avait son couvert mis, sa place à la table de jeu, où il battait, abattait les cartes avec ardeur. Il ne cessait de jouer que pour parler. Et quand, minuit ayant passé, largement passé, les heures matinales succédant aux heures tardives, un commencement de lassitude ralentissait ses improvisations, une volumineuse choucroute, aussitôt apportée, renouvelait sa verve intarissable. Il engloutissait, et de nouveau parlait. Point de sujet qu'il n'abordât. De même dans ses lettres : Gambetta est ainsi pour Juliette Adam, et pour nulle autre. Sachant ce qui est au goût de l'ambitieuse, il la sert généreusement. Les informations et les vues abondent sous sa plume. On comprend, par cette lecture, le mot du jeune Vogüé : « Un grand seigneur, qui connaît l'Europe, qui parle d'elle en grand seigneur... »

Pages souvent merveilleuses de vitalité, et où, par échappées soudaines, l'homme se découvre. L'honneur de Juliette Adam est d'avoir reçu telle de ces lettres, qu'il faut compter parmi les très belles de notre littérature épistolaire. Nous sommes en 1876 ; les élections, qui vont envoyer à la Chambre la première de nos majorités républicaines, sont proches ; Gambetta fait campagne dans la vallée du Rhône. Les Méditerranéens reconnaissent en lui un frère, et l'acclament. Gambetta, cela n'est pas douteux, est un étonnant exemplaire de leur race. Et voici, noté à l'heure même, le récit de l'orateur exalté par le plein essor de ses dons :

« Nous traversons au galop les plus beaux villages ; partout les populations accourent ; les enfants, les femmes savent mon nom et l'associent à celui de la République. Les paysans quittent et viennent arrêter la voiture ; ils demandent des nouvelles du reste de la France et repartent l'air joyeux, les yeux humides ; ils ont appris que dans trois jours la France, la vraie France, sera délivrée... »

A Carpentras, la foule, barrant le passage, exige que Gambetta parle. Il obéit :

« J'avise une porte colossale, sous laquelle je fais placer la voiture, et, là, debout, devant cette mer humaine, je me laisse aller à toute la passion politique.

« Qu'Apollon me pardonne, c'est le climat qui en est responsable, mais je ne peux me contenir devant cette admirable nature. Il me semble que tout ce pays n'est qu'une énorme tribune aux harangues, et, pour la première fois, je me sens assez d'orgues pour oser haranguer l'immensité. Ils ont compris ce qui se passait dans mon âme ; ils ont répondu aux cris que je poussais ; ils ont complété en eux-mêmes ce que je n'ai fait qu'esquisser.

« Nous nous sommes quittés à regret, eux me gardant, moi les emportant en mon cœur. Ah ! quelle vie ! et comment la prolonger ? »

Quelle admirable confession ! L'orateur a parlé pour tous ceux de sa race, pour Lamartine, Mirabeau ; pour Savonarole, Cicéron et Lysias ; pour tous les *chrysostomes*, les « bouches d'or » de la mer hellénique et latine, race sonore et téméraire que la démesure d'un seul don voue au malheur. Soyons attentifs aux derniers mots, si caractéristiques : *Quelle vie ! Comment la prolonger ?* Cri de détresse poussé par l'extatique. Car le revers et l'ombre de l'extase, c'est l'angoisse.

Une deuxième lettre, adressée de même à Juliette Adam, jette un jour singulier sur les inquiétudes qu'éprouvait Gambetta. L'expression n'est pas directe, pourtant elle est certaine, et il est impossible de ne pas deviner, sous les sentiments qui sont dits, les pressentiments qui sont tus.

Gambetta rencontre Castelar. Castelar, virtuose de la

parole, avait été le tribun des républicains espagnols, leur Gambetta. Or, Castelar avait faillli dans le service. Saisi par le pouvoir, il avait trébuché. Ministre de la monarchie, chacun de ses actes démentait ses harangues passées. Il vient à Paris, Gambetta le rencontre, et l'interroge, l'écoute. Il considère, avec une attention passionnée, cet illustre qui lui rappelle son passé et qui lui présage, par surcroît, les tentations de l'avenir. Sachons comme il raconte à Juliette Adam le tragique tête-à-tête :

« A défaut de soleil, j'ai reçu hier la visite d'un météore castillan ; Castelar est venu à Paris, je me suis donné la fête de le faire déjeuner pantagruéliquement entre Challemel, Spuller, Alain-Targé et votre serviteur. C'est toujours le même poète, le même orateur entraînant, passionné, plein d'esprit et de grâce. Mais quelle déception nous avons tous éprouvée quand nous l'avons interrogé sur la politique de son pays, sur son passage au pouvoir, sa conduite envers ses amis ! Il a essayé de rompre, de se dérober, de noyer la vérité sous un déluge de phrases. Mais, ramené à la question par ses vigoureux interlocuteurs, il a balbutié, il s'est contredit, et le faible entretien s'est terminé par une froideur significative. Je n'avais pas besoin de cet exemple pour savoir en quel médiocre prix il faut tenir l'éloquence seule dans l'homme politique. Le caractère, l'énergie, la confiance en son parti, l'absence absolue d'amour-propre et d'envie, sont des qualités autrement précieuses que ce génie oratoire qui sert autant à vous égarer vous-même que les auditoires. J'ai été cruellement déçu du spectacle de cette admirable organisation d'artiste blessé, irrité contre les autres, mécontent au fond de lui-même, avide de ressaisir le pouvoir, non point pour les grands coups qu'il permet de porter à l'ennemi, mais pour les fumées de la vanité. Invariablement, je pensais en l'écoutant à notre Lamartine, à Ollivier, et je me surprenais à le haïr au fond de moi-même. Nous nous sommes séparés presque muets l'un devant l'autre, et nous avons eu conscience qu'un mur d'airain venait de s'interposer entre nos deux cœurs. Je l'ai vu partir avec soulagement et je n'ai pu trouver une bonne parole à lui dire en manière d'adieu. Cette impression a persisté après les réflexions où m'a plongé cette séparation.

J'y pensais tout tristement quand un joyeux facteur entre, m'apportant une énorme gerbe de fleurs. Vous savez avec quelle passion je les aime, et quelle influence elles exercent sur tout mon être. J'ai été embaumé, parfumé et consolé. Il m'a semblé les revoir sur pied au lieu où elles furent cueillies. N'oubliez pas qu'elles finiront par se faner et que j'attends leurs sœurs restées là-bas. »

Tout est à retenir en ces lignes : le portrait du météore castillan, le doute sur la valeur du don oratoire, la haine qui se forme en son cœur. Ce qu'il a lieu de haïr, c'est la préfiguration d'un destin qui menace tous ceux de sa race. Enfin, la mélancolie persistante, soudain dissipée par une brassée de fleurs : *Vous savez avec quelle passion je les aime...*

Les psychiatres connaissent cette race d'êtres démesurément sensibles à toute excitation extérieure. Cette démesure de leur sensibilité est signe de faiblesse. La surface vibre, et vibre sur le creux. Leur intérieur est vide, leur intérieur n'est rien, et la conscience assez nette qu'ils ont de ce néant maintient en eux, à l'état latent, une angoisse qui éclate par crises et les ravage. Le docteur Minkowski, maître en ces études, a résumé ce drame : « Ils vibrent dans les choses ambiantes, écrit-il. Leur conflit, c'est la recherche du moi qui semble leur échapper à tout instant. » Tel est bien le conflit de Gambetta : ses vibrations retentissent au dehors, pour ce dehors il a figure de chef. Est-il un chef ? Se jugeant lui-même, il s'effraye des responsabilités dont l'événement le chargera demain.

*
* *

Venons-en maintenant aux lettres adressées à Léonie Léon : elles sont capitales. Si nous les possédions toutes, le document serait sans prix. Pendant des années, Gambetta lui écrivit tous les jours. Certains jours, plusieurs fois. Président de la Chambre, et fréquemment excédé par la corvée des longues séances, sa distraction était de griffonner de courts billets aussitôt remis à l'huissier et portés à la dame par les beaux cavaliers de la Garde. Trois mille lettres ont existé, où nous lirions la chronique, rédigée dans le plus franc langage, du parti républicain. Quel butin ! Beau, trop beau. L'ensemble

a été ravagé, presque entièrement annihilé par des destructions multiples. D'abord, celles de Léonie Léon : pieuse en ses derniers jours, elle a supprimé ce qui heurtait ses croyances. Ensuite, celles de Georges Palain, auquel Léonie Léon avait confié le soin de garder et de publier. Georges Palain, ancien gouverneur de la Banque de France, homme d'expérience et de prudence, prit conseil de Léon Renault, homme politique et d'affaires, ancien préfet de police. Il parut à ces deux hautes prudences qu'il convenait de tout brûler. Ils jetèrent les liasses au feu, l'inquiétant trésor devint cendre.

Ainsi disparurent environ trois mille lettres. Il nous en reste cent quatre, que Léonie Léon avait mises à part et copiées de sa main. A ce nombre est réduit le butin. Sur la politique, quelques indications. Sur la vie passionnelle, une confession. Il est clair que Léonie Léon a exercé sur Gambetta, de 1874 à 1882, une véritable domination. Si on veut le connaître, il faut connaître aussi celle qu'il idolâtra. Singulière créature.

Singulière à tous points de vue, tant par ses origines familiales confuses que par une vie tout entière conduite en marge de la société, parfois même disparaissant dans une obscurité où plus rien ne se voit. Les Américains ont très bien baptisé, avec l'heureuse rapidité monosyllabique de leur langue, cette rue mystérieuse qui existe partout : « *Back Street* ». Nulle ville, nulle société, où ne s'ouvre la rue secrète, peuplée d'habitantes voilées. Or Léonie Léon est une des héroïnes, non les plus sympathiques, mais les plus intéressantes, de *Back Street*, la « rue de derrière ». Une vie compliquée avait développé en elle un remarquable sang-froid. Elle avait eu, sous le Second Empire, une liaison assez haute qui l'avait approchée des zones de l'État, des grandes affaires et des grandes influences. Elle en avait gardé le goût. Les plantes qu'on tient à l'ombre poussent vers la lumière de longues tentacules ; née ambitieuse, Léonie Léon avait acquis cet art des plantes. En décembre 1868, elle avait entendu, au Palais de Justice, la plaidoirie fougueuse qui avait commencé la gloire de Gambetta, et dès lors l'avait visé, voulant faire sienne cette virilité et cette gloire. En avril 1871, Gambetta s'étant réfugié à Saint-Sébastien, Léonie Léon y courut : elle arriva trop tard ; Thérèse Meermans l'avait précédée,

et la Tata, jugeant qu'une femme pour un séjour, c'était assez, chassa l'aventureuse. En 1872, elle allait écouter Gambetta à Versailles, et souvent s'arrangea de manière à rentrer à Paris dans le compartiment où il était monté. L'inconnue au calme visage dont le regard cherchait le sien intrigua Gambetta. Il était pris. Son goût pour elle, dès l'origine très vif, devint rapidement passion. Le centre de sa vie, ce fut bientôt ce petit appartement de la rue Bonaparte sous les fenêtres duquel on voyait stationner le coupé bien connu qui le portait à travers Paris. L'homme public, trop public, adora la femme secrète ; l'homme fatigué par la lumière adora l'ombre où vivait l'inconnue ; l'homme trop impressionnable adora la femme sereine qui l'attendait à toute heure, prête à recevoir lettre ou visite, vive amante, auditrice attentive, et, sitôt interrogée, prompte et habile conseillère. Gambetta avait toujours aimé la régence des femmes : voici la souveraine dont le règne commence. Régente et souveraine, tant du cœur que des sens. Cette durable extase que le monde refuse, Léonie Léon la lui donne. Le mot « extase » est ici le mot juste. Telle de ses lettres est un hymne :

« Eh bien ! as-tu retrouvé la terre, es-tu redescendue des hauteurs ? Quel est ce monde nouveau et sublime où nous avons pénétré tout à coup hier ? Est-ce l'Atlantide perdue des Anciens, où, selon la légende dorée, les âmes sœurs doivent se réunir et s'aimer durant les éternités ? Que sais-je, je me laisse planer, au risque d'y laisser ma cervelle, dans cet éther sublime où finit le désir parce que la passion y est constante et toujours assouvie. Tout le passé fuit sous mes pieds, comme un point dans l'espace, et me paraît méprisable et vain ; j'ai la sensation d'être sorti de l'abîme et des ténèbres et de nager dans la pure lumière sidérale. Les mots me paraissent tous vulgaires et lourds pour rendre les impressions délicates et presque fluides qui me viennent de ce monde supérieur où tu m'as transporté. Il faudrait, en entrant dans ces régions inexplorées jusqu'à nous, créer une langue nouvelle qui n'eût jamais encore servi à une bouche humaine, et c'est ici le cas de redire après Bacon : Il n'y a pas d'hyperbole à la hauteur d'un pareil amour. »

C'est très exactement le vocabulaire des mystiques.

Gambetta, mystique : l'affirmation est forte, et l'application scandaleuse. Mais il faut penser que nous disposons, pour traduire les états exaltés de l'âme, d'un vocabulaire très pauvre. On ne peut les exprimer sans emprunter, à gauche, à droite, en haut, en bas. Disons donc, pour emprunter sans profaner ni confondre, que Gambetta est un mystique du cœur et de la chair, un mystique inversé, un mystique viscéral. Léonie Léon est maintenant devenue pour lui une divinité. C'est d'elle qu'il attend tout, c'est elle qu'il remercie de tout : « Je te dois le meilleur de mes triomphes, lui écrit-il en mars 1876, et je sens tout au fond de mon cœur que je ne puis les compléter, les poursuivre que sous ton aile. » Cette adoration, si proche du culte, affecte naturellement des formes rituelles : « L'amour est mon cordial, et c'est lui que j'invoque. Pour lui, avec lui, je vais livrer bataille. Léonie, *ora pro nobis.* » Un véritable fétichisme s'empare de ce païen : « J'ai tellement pris l'habitude de consulter l'oracle que je ne peux plus rester loin de lui, écrit-il en mai 1876. Il y a maintenant dans mon amour une grosse part de fétichisme dont il faut s'accommoder, si exigeant que je puisse devenir. » Et en juillet : « Je te bénis et je t'aime comme le malade miraculeusement guéri peut aimer et bénir son fétiche et son Dieu. N'es-tu pas, après tout, ma seule religion et le seul support de ma vie ? » Le retour des mots est constant : *Ton infaillible instinct... La bonne étoile qui nous guide... L'influence magnétique de ta pensée... Tes belles mains protectrices...*

Les grandes vies, a écrit Pascal, commencent par l'amour et finissent par l'ambition. Gambetta renverse cet ordre. Ses liaisons du Quartier latin n'avaient été que passades. En 1874, il découvre l'amour. A trente ans, il tenait dans sa main le destin d'un peuple ; à trente-cinq ans, son destin tient dans la main d'une femme, de cette aventurière dont nous savons si peu, et dont il savait moins encore. Tout ce qui n'est pas elle va glisser dans la pénombre.

En 1876, les républicains l'emportent, et c'est à Gambetta, leur jeune chef, que la victoire est due. Or, tandis qu'autour de lui on se presse vers le pouvoir, il ne demande rien. On s'étonna de cette modestie. Mieux instruits que les contemporains, comprenons que les désirs de Gambetta ne vont plus au pouvoir, que sa force est dérivée vers un culte secret. Sou-

venons-nous de l'exclamation qui termine sa lettre à Juliette Adam : « Comment prolonger une telle vie ? » Vibrant d'avoir parlé, il s'exprimait ainsi. Une telle vie : entendons par ces mots la double extase de l'improvisation et de la popularité, cette forme de l'amour à laquelle il était infiniment sensible. Or, Gambetta est maintenant sans illusion sur le destin de ceux qui seront les chefs de la naissante République. Il sait que leur travail ne s'accompagnera d'aucune extase. Il pressent que l'acclamation populaire se détournera d'eux. L'extase est ailleurs, et il sait où elle est.

Dès lors commence, dans l'âme du politique, un dégoût dont il semble bien que Léonie Léon, habile à consolider son règne, va se faire la complice attentive. Elle se garde de le combattre, car elle en est la bénéficiaire. En plein éclat parisien, il y a cette autre femme, Juliette Adam, sa rivale, qui occupe Paris de sa « magnifique présence » (l'expression est de Gambetta). La belle Juliette est une cornélienne, elle veut que son héros soit comme elle. Elle abonde en projets, admonestations, elle harcèle Gambetta d'impérieux conseils. Elle ne réussit guère. Elle le fatigue, l'excède et prend pour lui la figure d'un ennuyeux bas-bleu. Juliette a de l'encre aux doigts, il n'aime pas qu'une femme soit ainsi. Léonie Léon, la retirée, a choisi l'autre rôle. Elle sait vers où Gambetta penche, et se porte de ce côté. Gambetta la consulte sur tout et cherche ses avis, qui sont toujours d'une prudente et conciliante conseillère. La France ira-t-elle, en 1878, à ce Congrès de Berlin où Bismarck invite l'Europe ? Juliette Adam s'indigne. Léonie Léon opine qu'il est vain et puéril de bouder. Bismarck propose-t-il à Gambetta une entrevue ? On ne peut guère douter, lisant les lettres de Gambetta, que Léonie Léon est d'avis qu'il accepte. Juliette Adam, au contraire, flairant le piège, poussera les hauts cris. Ainsi de tout.

En 1879, plus encore qu'en 1878, Gambetta étonna ses amis par la facilité avec laquelle il se laissa mettre à l'écart. Nous trouvons, à ce sujet, dans la vie de Clemenceau écrite par M. Georges Suarès, un curieux récit. Clemenceau, alors membre du parti de Gambetta, n'admettait pas d'avoir pour chef un homme qui renonçât, s'effaçât devant qui que ce fût. Il voulut lui parler, le presser, l'objurguer. Ne réussissant

à le trouver nulle part, il va chez Léonie Léon. C'était le bon endroit, Gambetta était là. Clemenceau parla avec la véhémence qu'on devine. Gambetta résistait toujours : il ne demandait ni la présidence de la République, ni celle du Conseil ; on lui offrait la présidence de la Chambre, il l'acceptait. Entre les deux hommes, le dialogue devint vif. « Plutôt qu'accepter cette sinécure, protestait Clemenceau, tenez-vous libre et restez notre chef. » Cependant, raconte M. Georges Suarès, Léonie Léon se tenait silencieuse. Ses doigts, froissant la robe, manifestaient seuls sa nervosité. Intervenant enfin :

— Léon, dit-elle, a déjà couru bien des risques. Pourquoi voulez-vous qu'après avoir bataillé contre Mac Mahon, il continue contre Grévy ? On ne peut pas se battre toujours.

— C'est une façon d'avoir peur, madame, répliqua Clemenceau.

Gambetta se redressa :

— J'ai prouvé que je n'avais pas peur.

— Alors, vous êtes fatigué ? interrogea Clemenceau, de cette voix cruelle que nous entendons encore.

— Peut-être, murmura Gambetta. Puis, levant la tête :

— Et qu'attendez-vous de moi ?

— De l'action. Mais vous vous êtes condamné en adhérant à l'opportunisme.

Là-dessus, Léonie Léon lui jeta un mauvais regard. L'opportunisme, c'était elle. Clemenceau partit, il avait jugé Gambetta.

La crise décisive survint en novembre 1881. Alors, Ferry, président du Conseil, fut renversé. L'arène était vide, Gambetta dut s'y montrer et, à son tour, subir l'épreuve. Pour connaître la nostalgie, ou, mieux encore, le sentiment panique qui s'éleva en lui, lisons cette lettre écrite à Léonie Léon le 8 novembre 1881. Six jours après, il sera président du Conseil.

« Chère ange adorée,

« Je reçois ta lettre à l'instant, et je réponds avant d'aller rêvasser à mes odieuses combinaisons parlementaires. Oui, il vaudrait mieux être à Zuppat, et surtout à Sorrente. Il en est temps encore. Veux-tu partir et laisser là tout ce vilain monde se déchirer tout à son aise ? Je suis prêt et je nous sauve :

un mot ; un oui, un simple oui, et nous sommes libres et pour toujours... Ah ! mignonne, que je t'aime et que j'ai besoin de t'aimer ! Toi seule me rattaches à la vie ; je suis blasé de tout le reste et je ne pourrai en supporter plus longtemps la vue. La nature et ses merveilles ne me suffiraient plus sans ta douce présence. Je me mets à tes pieds, et pour le reste de mon existence. »

Je suis blasé : quel mot effrayant ! Cet homme qu'un génie de cœur et de parole va rendre maître de tout, s'exprime, à l'instant le plus grave, comme un virtuose fatigué. *Je suis blasé sur tout le reste* : dans ce reste dont il est dégoûté au point de ne plus en supporter la vue, il y a ce gouvernement de la France qui va tomber entre ses mains lassées, il y a la France même. Toutes les lettres écrites alors témoignent d'une même disposition, stable en lui. A la vérité, cet homme sur lequel un peuple entier fixe les yeux n'a qu'un profond désir au cœur : épouser Léonie Léon. Il pourrait choisir parmi les princesses de la jeune République française : Juliette Adam, la marquise Arconati, telle autre encore. Elles font cercle autour de lui, elles attendent un signe de leur seigneur et maître. Quelle sera la favorite, l'élue, la Présidente ? La rumeur publique couronne tantôt l'une de ces dames, tantôt l'autre. Rumeur futile ; Gambetta a choisi, il veut l'aventurière. O surprise, ô désolation, l'aventurière ne veut pas. Habituée à cette ombre qui lui a si bien réussi, craintive peut-être de courir les risques du grand jour, elle repousse les instances de Gambetta. D'où ce désespoir qui le brise. « J'ai personnellement connu, sans en être ému ni troublé, toutes les extrémités du bonheur, de ce qu'on est convenu d'appeler, parmi les hommes, les joies du pouvoir et de la renommée. Mais rien ne m'est de rien sans toi, sans ton amour, sans ta présence... Ouvrons ensemble cette nouvelle ère, jette-toi sur mon cœur, et restes-y... Viens à mon âme, je t'attends, et, si tu veux, je te garde toujours. »

On sait combien « le grand ministère » dura peu : soixante-treize jours. Gambetta semble avoir pressenti cette rapidité. Il ne fit rien pour éloigner le dénouement. Au contraire, il précipita les choses par la témérité des entreprises. Il s'engagea de tous les côtés à la fois, comme par défi. A l'extérieur,

sur la question égyptienne ; à l'intérieur, sur le rachat des chemins de fer ; au Parlement, sur la question du scrutin de liste. Le 26 janvier, il tomba, et se retrouva, vaincu, devant cette femme toujours adorée, suppliée. Consentirait-elle enfin à le suivre et à porter son nom ? Vaine espérance, l'habitante de *Back Street* répugne obstinément au grand jour, et maintient son refus.

L'énergie de cette répugnance étonne. Léonie Léon craignait-elle qu'on ne fît sortir de son passé quelque histoire trouble ? Elle avait eu longtemps pour amant, sous l'Empire, un fonctionnaire de la haute police. Avait-elle gardé de ce côté des accointances ? S'étant engagée, était-elle tenue ? On a parlé d'espionnage. Tout est possible dans cette obscurité, toutes les hypothèses sont permises. Il se peut aussi que la plus sobre soit aussi la plus sûre : le refus s'expliquerait par la prudence d'une femme qui, toute-puissante dans la pénombre, craint le risque d'un changement. « Magicienne ! » lui disait sans cesse Gambetta. Or, la magie est chose secrète.

Nous voici près du dénouement. 1882 : Gambetta redoutait cette année qu'une chiromancienne lui avait montrée sous de sombres couleurs. Déjà sa puissance politique venait d'être brisée. Année néfaste, disait ce superstitieux. Deuils, déceptions, blessures vont en effet s'accumuler. « La moitié de la vie ressemble à une bonne comédie, avait-il écrit aux siens quand il avait vingt ans, et l'autre moitié ressemble pas mal à un drame. Tout cela, bien uni, fait le succès et la ruine. » Il a eu le succès, la ruine se prépare.

Il quitte Paris et va passer quelques jours à Nice chez ses parents. De là, course rapide jusqu'à Gênes. Gênes était le berceau de sa famille, il ne l'oubliait pas. Il se promena dans la cité qui fut jadis une des fières républiques de l'ancienne Europe, et il éprouva, écrit-il à Léonie Léon, « quoique bien Français, un regret de race ». Rapide à concevoir les rôles à sa taille, un instant il s'est vu sénateur et doge, prince de la mer. Gambetta n'oubliait pas son origine italienne. N'en soyons pas surpris : il n'oubliait jamais ce qui touchait le cœur, et la patrie était pour lui, comme la famille, affaire de cœur. Il avait été Italien jusqu'à sa vingtième année, il le restait par la personne de son père. Il gardait un attachement pour

cette patrie de son enfance et pensait volontiers à la carrière politique qu'il aurait pu s'y faire. Un seul théâtre, c'était trop peu pour cet amateur de grands rôles. Deux théâtres plaisaient à sa vive imagination. L'Italie renaissante, quel beau thème !

Ce trait de caractère, qu'il ne dissimulait pas, choqua beaucoup de ses contemporains, notamment Grévy, son âpre adversaire. On le conçoit. Bornons-nous ici à considérer, telle qu'elle se produit dans le cours et les limites d'une courte vie, la nature ample et facile, démesurément accueillante, de notre personnage. En 1878, il s'était écrié : « Je me sens le cœur assez large pour être à la fois le dévot de Voltaire et de Jeanne d'Arc ! » Cet étrange mariage était pour lui tout simple. Simple de même, le double attachement qu'il sentait pour la France et pour l'Italie. Il n'était pas homme d'exclusion. Il ne l'était en rien. Sa passion pour Léonie Léon ne l'empêcha pas de nourrir, pour la marquise Arconati, aux environs de 1878, une assez ardente tendresse. Il était de ces gens, plus nombreux qu'on ne pense, que le principe de contradiction impressionne très peu, et il ne s'embarrassait pas d'un patriotisme complexe. Il était né patriote, comme il était né bon fils, ami fidèle, amant enthousiaste. Ce trait de sa nature ne peut être effacé. En juillet 1870, bon nombre de républicains, partisans avant que d'être patriotes, osèrent présumer qu'une défaite de Napoléon III serait profitable à leur politique. Gambetta fut innocent de ce triste calcul. Il ne pensa qu'à la France, au succès de ses armes. Le doute sur la victoire ne l'effleura jamais. Le cœur ne doute pas, et c'est par le cœur qu'il vivait. A son ami Lavertujon, qui avouait son inquiétude, il répondait, en son gros langage, avec une conviction joyeuse : « Nous allons leur f... une pile. » La même conviction franche et naïve le soutint à travers les quatre mois de la Défense nationale.

Jusqu'à la fin de sa vie, il aima s'évader des étroitesses et des intrigues par la considération des vastes perspectives d'une politique toute nationale. « Ce qui manque, je vous l'assure, écrivit-il à Ranc en 1874, à tous ceux que je vois, même dans notre parti, c'est le *mens divinior* de la politique républicaine, l'amour sans borne de la France. Vous, mon cher ami, vous l'avez. Écrivez donc sur la politique exté-

rieure, c'est la vraie, la seule politique qui puisse et qui doive intéresser une grande et noble nation vaincue et découragée, après tout ce qu'elle a fait pour le monde. » De plus en plus, il sentira ainsi, s'attachant au *mens divinior*, se détachant de ce qui en écarte.

A la Chambre, dès avril 1882, on le voit assidu à la Commission de l'armée, attentif à ces affaires d'Égypte qu'il avait lui-même engagées. Elles devenaient pressantes, et Freycinet les conduisait avec une désolante faiblesse. On sait le dénouement : l'Égypte abandonnée, l'Angleterre s'y installant seule, Gambetta protestant par un dernier discours, son chant du cygne. Les députés, subjugués par un merveilleux talent oratoire, acclamèrent en lui, non le chef dont ils ne voulaient plus, mais l'artiste. Gambetta n'écouta pas leurs acclamations, les entendit à peine. Une autre angoisse lui serrait le cœur : sa mère, venue pour quelques jours à Paris, soudain frappée d'une attaque, se mourait. De ce drame, de cette journée, nous avons un récit écrit avec chaleur par le jeune Emmanuel Arène : « Quand il eut fini, comme les applaudissements crépitaient toujours, je le vois encore se précipitant en voiture et courant à Saint-Mandé. Nous l'accompagnâmes avec Léonie, nous arrivâmes avec lui, et je verrai toujours l'homme qui venait d'électriser la Chambre, le merveilleux orateur dont la parole ardente résonnait encore sous les voûtes du Palais-Bourbon, le grand politique dont le discours était télégraphié aux quatre coins du monde ; je le verrai toujours près de ce petit lit de fer, loin de tout ce bruit qu'il venait de soulever, sanglotant comme un enfant, réchauffant dans ses mains les mains déjà froides de sa mère, et, de cette même voix si puissante tout à l'heure et maintenant si tendre, si douloureuse, appelant : « Maman, maman ! » la pauvre vieille adorée, qui ne pouvait plus l'entendre... » Aussitôt après, les funérailles à Nice. Et voici Gambetta penché sur l'ouverture de la tombe : « A bientôt », dit-il à voix basse. Étrange rendez-vous, dont les amis de Gambetta demeurèrent frappés. La vie de Gambetta a tout entière cet attrait qu'on y sent, d'étape en étape, le cheminement d'un destin.

1882, année maudite ! Autour de Gambetta, tout se défait, s'effondre. Avec la mère, le passé protecteur a disparu.

Avec la déception égyptienne, l'avenir est terni, brisé.

Il y a un vrai et noble désespoir dans les lettres qu'il adresse alors à Camille Dupret, à Auguste Gérard. « Plus nous avancerons en âge, écrit-il, et plus la République, avec ses tendances décentralisatrices, ses préjugés démocratiques poussés à l'excès, verra se dissoudre ses forces et ses ressources en soldats et en argent. » « L'égalité, c'est-à-dire pour l'armée l'indiscipline et l'incohésion ; la liberté, c'est-à-dire la critique poussée jusqu'au dénigrement et à la calomnie contre les chefs et les lois de répression ; la fraternité, c'est-à-dire le cosmopolitisme, l'humanitarisme, la bêtise internationale, nous dévoreront, et, au bout de quelques années, vous jetteront comme une proie facile sous les pieds des Teutons, unis aux Latins d'outre-mont. »

Gambetta se tourne avec violence vers la femme dont il attend tout : il réclame, exige ; elle cède enfin. Dès lors, plus de lettres ; Gambetta est tout occupé à préparer le bonheur qui commence ; de menus problèmes d'installation, de rangements, calment ce nostalgique. Ce calme va durer peu, le destin se hâte. Les bans devaient être publiés au début de décembre.

Le 17 novembre retentit, dans la petite maison des Jardies, à Ville-d'Avray, ce coup de revolver tant et si diversement commenté : Gambetta était blessé à la main. Maladresse, hasard ? Gambetta, amateur d'armes à feu, les maniait avec l'imprudence d'un enfant : l'accident est donc concevable. Autre chose ? Beaucoup l'ont pensé : une querelle, un désespoir de Léonie Léon, un revolver saisi par elle, tourné contre elle-même ; une courte lutte, l'arme arrachée, une détonation, un cri, il est blessé... Les esprits sobres s'en tiendront à l'explication simple, soutenue par l'accord des amis. Les aventureux préféreront le jeu des hypothèses. On peut affirmer, après cinquante-cinq ans de conversations rapportées et de papiers explorés, que l'avenir n'apportera aucune information nouvelle.

Quel que soit le geste, — puéril ou dramatique, — qui fut l'instrument du destin, la mort était entrée dans la maison. La blessure était peu de chose, mais les soins rendirent nécessaire une pernicieuse immobilité. Des troubles intestinaux survinrent, inflammations internes, vives douleurs. Tout cela

était grave, parce qu'il s'agissait d'un organisme qui ne se défendait plus. En cet homme tout de vitalité, la vitalité était usée.

Aux environs du 20 décembre, il y eut un mieux. Gambetta se fit apporter des documents, travailla, reçut des amis, envisagea gaiement l'avenir. L'année néfaste aurait bientôt passé ! Les agonies, souvent, comme les crépuscules, reçoivent la grâce d'un dernier rayon. Le 28, le mal se réveilla. Le 31, cinq minutes avant minuit, Gambetta expirait. C'était fini de ce grand souffle, l'année néfaste avait vaincu.

Le lendemain matin, à Berlin, le vieil empereur Guillaume apprit la nouvelle et s'en montra content : « Bon, dit-il, un agité de moins dans le monde ; c'est toujours ça. » Au Palais de l'Élysée, à Paris, l'oraison funèbre ne fut pas très différente. Il y avait conseil des ministres. Chacun arrive, remué par la nouvelle ; les souvenirs abondent, les commentaires s'ensuivent. Jules Grévy ne participait pas à cette débauche de paroles. Lui et Daniel Wilson, son gendre, avaient été les chefs secrets du complot qui avait abattu Gambetta ; sa mort achevait leur victoire. Il intervint enfin : « Un homme, dit-il brièvement, n'est pas la République. Au travail, messieurs. » On sait à quel désastre moral aboutira le double travail du beau-père et du gendre.

*
* *

Mirabeau, Lamartine, Gambetta : répétons ces trois mots que Thibaudet a rapprochés. La durée de l'éclat, pour tous trois, a été courte, météorique. Ils surent entraîner les Français, non pas les dominer ; ils surent leur parler, non pas les gouverner. Ils aimaient trop l'acclamation : ce goût-là ne vaut rien.

Quand il entra à l'Assemblée nationale, en juillet 1871, Gambetta rencontra une hostilité si vive qu'il s'en trouva paralysé. Un de ses amis, siégeant au bureau, l'encourageant à mi-voix, au milieu d'un discours que hachaient les interruptions : « Je voudrais bien vous voir sauter cette banquette irlandaise », répondit-il. Il n'était pas fait pour les courses d'obstacles. L'homme d'État n'en connaît pas d'autres. Mirabeau, de même, manquait de courage à l'Assemblée. A la fin de sa vie, il négociait sous main avec la Reine pour arrêter

la Révolution. Pourtant, dès qu'il montait à la tribune, l'homme des foules renaissait en lui et donnait à l'auditoire cette émotion qui était attendue. « On aime à s'entendre tonner, écrit à ce sujet même Sainte-Beuve, quand on éveille tant d'échos. » Lamartine, n'en parlons pas : son miracle fut de faire durer trois mois une espérance. Tout autre est l'homme d'État véritable ; tout autre ce Bismarck, que Gambetta, à la fin de sa vie, surveillait avec une admiration jalouse, et dont le dur plaisir était d'irriter par des ironies, voire des insultes, la foule parlementaire qui le subissait sans l'aimer.

Sur les lèvres de Mirabeau, de Lamartine et de Gambetta terminant leurs carrières, on surprend un même murmure, un *Qu'ai-je fait?* désolé. Gambetta, en ceci plus brave que les deux autres, réagit enfin. Ce grand flaireur savait que le vent lui était contraire. Il parla néanmoins, le 26 janvier, le 17 juillet. Chants du cygne, qui, nous l'avons vu, ne déplacèrent pas un vote. Les parlementaires avaient mesuré l'homme, sublime chanteur des rues, dont la trace n'attriste pas l'histoire, la rend au contraire plus émouvante et plus noble, parce qu'elle porte la marque d'un bon cœur.

DANIEL HALÉVY.

LA CRISE ALLEMANDE
DU 4 FÉVRIER

Les discussions se sont longtemps poursuivies, dans la presse européenne, sur la signification profonde qu'il convenait de donner au bouleversement du commandement militaire en Allemagne. Aux défenseurs de la thèse de la victoire nazie sur les éléments pondérateurs s'opposaient les tenants de l'interprétation du triomphe de l'armée éternelle. Une part d'obscurité continue de voiler aujourd'hui le sens des faits. Instantanéité et mystère demeurent les caractéristiques de tous les totalitarismes. L'action foudroyante d'Adolf Hitler a justement fait penser aux épurations de Staline. De gauche ou de droite, toutes les dictatures enveloppent leurs gestes de nuages fumigènes.

Délaissons aujourd'hui la controverse d'hier sur le point de savoir si les purs du nazisme avaient plus de sujet de se féliciter de la disgrâce de Fritsch que les conservateurs n'en avaient de se louer du départ de Blomberg. Évitons également des hypothèses sur l'avenir et tâchons de nous tenir à quelques points très simples qui dominent, semble-t-il, le débat. Ce qui paraît hors de question, c'est la courbe régulièrement ascendante depuis 1933 et impressionnante de régularité de la concentration des pouvoirs dans la main d'Adolf Hitler. Ce qui semble aussi très clair dans le tableau, c'est l'accroissement, non seulement de prestige, mais d'autorité, d'Hermann Gœring qui, aujourd'hui, à ses titres de chef de l'aviation et

de dictateur économique adjoint celui de feld-maréchal. On prend peut-être ce dernier titre trop à la légère en n'y voyant qu'une distinction purement honorifique, un de ces « uniformes » dont nous savons l'homme gourmand. C'est un marchepied dans l'ordre des réalités, une préparation, peut-être une désignation de demain.

De ces deux faits, concentration de pouvoirs dans la main de Hitler, accroissement d'autorité sur le nom de Gœring, se dégage une conclusion : l'émancipation des forces d'impulsion. Émancipation, mise dans un relief plus net encore par la chute de Fritsch, par le déplacement de Neurath et son remplacement par Ribbentrop. Le départ d'hommes comme Fritsch, le départ, il y a quelques semaines, d'hommes comme Schacht sur le plan économique, représente une diminution des éléments-frein dans le Reich.

Ce mot d'émancipation des forces d'impulsion que nous venons d'employer, nous voudrions l'éclairer par le rappel de quelques faits et de quelques textes. L'histoire va vite de nos jours, et la mémoire de l'homme est trop encombrée de faits éclatants pour tout retenir. Personne n'a oublié le coup de tonnerre du 7 mars 1936, mais assez peu de lecteurs, peut-être, ont entièrement présentes à l'esprit les circonstances d'une manifestation qui en fut le corollaire et demeure bien caractéristique. Cela se passait une semaine tout juste après la réoccupation brusquée de la Rhénanie. Sur l'immense Theresienwiese de Munich, il y avait, réunis le 14 mars et battant d'un seul cœur, 300 000 êtres humains amenés par 40 trains spéciaux et recevant la communion rituelle du IIIe Reich de 200 haut-parleurs. A Wagner, le chef local bavarois, avait été confiée la mission de préparer l'atmosphère et de chauffer les cœurs : « Adolf Hitler va vous parler. Adolf Hitler, le reconstructeur (*sic!*) du droit international. » C'est devant cette immense foule frémissante, tout entière fondue dans une seule volonté, que tombèrent de la bouche du Fuhrer les mots qu'il n'est point permis d'oublier : « Avec la sûreté du somnambule, je suis tout droit la voie qui m'a été tracée par Dieu. » L'impératif du subconscient. Le destin d'un empire de 67 millions d'hommes et, à travers lui, de l'Europe, remis au messianisme d'un visionnaire. Nous ne connaissons pas de confession plus troublante tombée des lèvres d'un être plus

puissant. Un écrivain parisien appelait hier Hitler « le maître du monde ».

Cette déclaration n'est pas isolée. Tout au début de son règne, au début d'avril 1933, Adolf Hitler donnait aux représentants assemblés de la presse étrangère une explication de lui-même : on ne pouvait rien comprendre à son action en se plaçant au seul point de vue de la pure objectivité, mais seulement en se mettant « dans l'atmosphère d'une explication dynamique » avec la réalité. Cette « explication dynamique » avec l'histoire (*dynamische Auseinândersetzung*) entre les mains d'un somnambule ne laisse point d'être inquiétante. Les faits d'hier, la concentration inouïe de pouvoirs militaires dans une seule main lui donnent une saisissante actualité.

* * *

Cette apologie de l'impulsion, nous la retrouvons chez le second vainqueur de la journée du 4 février. Il faut citer quelques-unes des paroles d'Hermann Gœring à l'époque cruciale du IIIe Reich. Nous voulons parler de ce printemps 1933, où le national-socialisme achevait de forger ses armes. Jamais l'hitlérisme n'a révélé plus de magnétisme qu'à cette époque où la force ne lui appartenait pas encore, où il lui fallait mettre dehors à la fois les socialistes, les nationaux allemands de Hugenberg et les catholiques du Centre. Le vrai vainqueur de cette époque-là ne fut pas Hitler, mais Gœring. C'est de cette époque, exactement du 11 mars, que datent les déclarations d'Essen : « L'épuration ne fait que commencer. Je remercie mon créateur d'ignorer l'objectivité et de suivre ma ligne à moi (lui aussi écoute ses voix). N'invoquez donc pas toujours la justice. La justice n'est pas dans vos paragraphes. Il est possible que nous nous trompions. Mais nous garderons des nerfs solides et, au moins, nous agirons. Il est possible que notre tir soit une fois trop long, une fois trop court, mais, au moins, nous aurons tiré. » Et, encore des mêmes lèvres : « Ma mission à moi n'est pas d'exercer la justice, mais de supprimer et d'exterminer » (*vernichten und ausrotten*). Lisons enfin ce tableau que trace de l'ancien commandant de l'escadrille Richthofen, un fervent admirateur : « Le commandant Gœring est un de ces êtres d'acier ne vivant que dans le fait concret, une de ces silhouettes césa-

riennes qu'Oswald Spengler a su si bien tracer. Ce type de l'homme d'État de demain bannit consciemment l'intelligence pure. Être de sang et de chair (*Mensch des Blutes*), il hait, par une conséquence logique, de toute sa puissance de haine, l'élément rationnel, les fauves de l'intelligence. »

Que l'ampleur présente du personnage physique et l'impression de demi-embourgeoisement et de rondeur morale qui y est involontairement liée dans notre esprit ne nous fasse pas oublier de pareils textes, dont l'accent demeure dans notre oreille. Ils ont, à une date comme celle d'aujourd'hui, un pouvoir éclairant. Le geste futur des hommes est contenu dans leur passé.

* * *

Mais quittons les souvenirs et rentrons dans la réalité d'aujourd'hui. Comment se sont passées les choses ? Beaucoup d'encre a déjà coulé sur l'opération du 4 février. Le scénario de l'opération baigne encore en partie dans l'ombre. Il semble qu'en gros les militaires, la « généralité » comme on l'écrit en Allemagne, aient été les jouets de Himmler. Des dossiers de police ont été utilisés sur la vie privée de la dactylo Eva Gruhn, la jeune favorite d'un maréchal sexagénaire. Ce n'est pas la première fois que des questions d'alcôve mettent en péril des généraux. En 1932, Grœner est ruiné par des rumeurs de scandale du même genre auprès du vieil Hindenburg. En réalité, le scandale moral dans les deux cas n'est que le prétexte. En 1932, Grœner est sacrifié parce qu'il est hostile aux S. A. En 1938, Blomberg est attaqué en même temps des deux côtés opposés de l'horizon, à droite et à gauche, par les généraux de pur esprit militaire, irrités de sa faveur, et par les nazis qui jugent l'occasion belle pour acquérir, en torpillant un homme qui semble des leurs, du crédit auprès de l'armée. Dans tous les pays, la police a sans trop de peine raison de l'armée. Il y a une stratégie de l'ombre contre laquelle sont désarmées des natures de soldats.

Les manœuvres policières se sont compliquées du jeu personnel du Fuhrer. Il semble que Hitler ait, à un moment, dans un dessein d'intimidation, feint de vouloir imposer à l'armée Himmler comme ministre de la Guerre, prévoyant le tolle que ne manquerait pas de provoquer la mise à la tête des

forces militaires suprêmes de la nation un homme qui avait achevé la guerre sans atteindre le grade d'officier. Le calcul paraît avoir été juste. Le mouvement de révolte escompté se produit. Au dernier moment, le Fuhrer joue la grandeur. Il laisse tomber Himmler auquel il n'a jamais pensé comme ministre de la Guerre, de même qu'il a laissé tomber Blomberg. Ces deux fidèles nazis, sacrifiés à l'élément militaire, sont une monnaie d'échange. Le compromis offert par Hitler, l'entrée de Keitel et de Brauchitsch, officiers de métier au-dessus de toute critique, à des jointures essentielles de l'organisme de l'armée, achève de satisfaire ceux des militaires qui ne sont pas intraitables. Les irréductibles se groupent dans une opposition persistante autour de von Fritsch. Les généraux, n'ayant plus de revendications à faire valoir, se voient obligés de battre en retraite et d'abandonner leur programme d'opposition.

Nous ne donnons que des hypothèses ayant pour elles quelque vraisemblance. Il est peut-être vain d'espérer lever plus qu'un coin du voile dans cette « ténébreuse affaire ».

Quels ont été les principaux points autour desquels s'est cristallisée la résistance de la « fronde » des généraux ? Quels ont été les articles de l'opposition dans lesquels les purs du régime ont affecté de voir un ultimatum intolérable ? Assez vraisemblablement les suivants : l'abandon de la propagande antichrétienne et de l'idéologie Rosenberg à la caserne d'abord. Ce n'est un mystère pour personne que la vieille armée a toujours manifesté un esprit d'irréductible opposition à l'introduction de « cours de doctrine » (*Weltanschaulicher Unterricht*) à l'usage des jeunes recrues, cours dans lesquels elle voyait justement un euphémisme sournois pour l'enseignement de l'antichristianisme. Elle n'a jamais pensé qu'il fallût faire une place au catéchisme Rosenberg à côté de l'école de Section. Ensuite, à l'extérieur, la substitution d'une politique de prudence à une politique dangereuse de prestige et de dynamisme, le changement devant se traduire sur le plan concret par le désintéressement du guêpier espagnol, par une détente vis-à-vis de la Russie, par une amélioration des relations avec la France et, en revanche, moins de chaleur à l'égard de l'Italie. De l'axe Berlin-Rome, les hommes du tempérament de von Fritsch sont davantage portés à voir les risques que les profits. Les avantages substantiels sur le plan militaire leur apparaissent

minces en regard des dangers certains d'un jeu de bluff.

Ces hommes-là, tous ceux qui partageaient la manière de voir de von Fritsch, sont aujourd'hui partis. Hitler se sépare, — ou se libère, — des éléments qui, dans l'armée, représentaient une influence pondératrice. A la vérité, en même temps que d'opposants sur le plan politique, il se sépare d'utiles collaborateurs sur le plan militaire. A l'esprit de parti, il sacrifie de bons ouvriers techniques travaillant dans l'ordre à la lente mise au point d'un outil dont est inséparable la grandeur allemande. Des hommes comme Niebelschütz, inspecteur général des écoles de guerre, comme Lutz, commandant des Panzertruppen, comme Leeb, commandant trois corps d'armée, comme Kress de Kressenstein, commandant le douzième corps, ne seront pas très faciles à remplacer au pied levé. Le cas du dernier des officiers généraux nommé à l'instant est caractéristique. En sacrifiant Kress de Kressenstein, Hitler satisfait une vieille rancune (il a la mémoire tenace, nous l'avons vu, le 30 juin 1934, avec Kahr). Il immole l'homme qui, commandant la garnison de Munich en 1923, est en partie responsable de l'échec du putsch de novembre.

Nous évoquions au début de ces pages l'épuration russe. La ressemblance de climat est frappante. Même obscurité des cheminements internes, même caractère convulsif. L'action des dictatures totalitaires n'est pas continue ; elle procède par éruptions soudaines. Enfin, même sacrifice de la qualité professionnelle au loyalisme politique et idéologique. Ressemblance frappante, abstraction faite du sang versé. L'hitlérisme préfère la guillotine sèche à l'autre. Il aime mieux destituer que de décapiter. Ceci vaut du moins jusqu'à l'heure où sont tracées ces lignes. L'exemple du 30 juin nous invite à la prudence... Verrons-nous dans le Reich, comme en Russie, des poussées, des vagues successives d'épuration ? L'exécution appelle l'exécution. C'est le destin des totalitarismes de ne jamais estimer assez totale l'adhésion des cœurs. Ne nous dissimulons d'ailleurs pas que la conséquence interne de ces épurations sera, dans le IIIe Reich, la même que chez les Soviets. Elles introduisent fatalement, en même temps que le malaise et la suspicion, un germe de faiblesse dans les grands cadres de l'État où elles pénètrent.

* * *

L'armée allemande est décimée dans son haut commandement. Elle est, ce qui est peut-être aussi grave, coupée de ses communications avec la politique extérieure, privée de ses moyens d'influence à la Wilhelmstrasse. La voie de communication entre le commandement militaire et les affaires étrangères passait naturellement et sans peine par Neurath, conservateur de tendances et diplomate de vieille roche. Elle ne passera plus que par Ribbentrop. Nous n'oublions pas que l'armée reçoit un droit de regard nominal au Conseil du cabinet secret. Mais c'est peut-être plus une consolation qu'un pouvoir. Il est à craindre que, dans ce conseil où siégeront également Gœring, Gœbbels et Hess, les généraux n'aient guère qu'à entériner.

* * *

Le parti remporte un succès dans l'armée, un triomphe dans la diplomatie. A la Wilhelmstrasse, Ribbentrop arrive et Neurath s'en va. Ce dernier reparaît, il est vrai, et en qualité de président, au Conseil de cabinet secret, mais on peut penser qu'il y a là pour lui plus d'honneurs que de réalité. Il abandonne les leviers de commande pour un rôle de façade. Peut-être a-t-il préféré partir de lui-même, plutôt que d'être brutalement démissionné. Il n'est plus l'homme des méthodes nouvelles. Ce qu'il faut admirer, c'est qu'il ait autant duré, qu'il ait pu pendant cinq ans maintenir la Wilhelmstrasse dans ses traditions de modération. Son heureux rival Joachim de Ribbentrop, gendre du propriétaire de la maison de champagne Henckell, n'a que quarante-quatre ans. Il est un des plus intimes amis et confidents d'Adolf Hitler. Celui-ci serait bien ingrat en ne lui témoignant pas de reconnaissance. Ouvrier de la fameuse entrevue du 4 janvier 1933, à Cologne où, dans la demeure du banquier Schrœder, s'opéra la jonction entre Papen et Hitler et du même coup la réconciliation entre les conservateurs et les nazis, Ribbentrop a été l'instrument le plus actif de l'ascension du Fuhrer. Ce voyageur d'affaires, passé dans la diplomatie, y apporte un esprit nouveau. On n'a pas oublié ses mauvais débuts à Londres, la manière drastique dont il rappelait aux démocraties leur devoir devant la montée

du marxisme, enfin le mauvais effet produit par le salut hitlérien devant le roi.

Décisive au cœur de l'État, la victoire du parti est complète dans les membres. A Rome, von Hassell s'en va. Ce diplomate de vieille tradition, gendre de Tirpitz, s'est rendu doublement impopulaire, d'abord par une certaine tiédeur à l'endroit de l'axe, ensuite et peut-être surtout par des suggestions de modération, jugées blessantes sur le terrain de la guerre religieuse, estimée par lui peu propre à créer un bon climat pour une visite du Fuhrer à Rome. Au premier rang des candidats à sa succession se présente un jeune et, ce qui vaut plus, un nazi d'irréprochable pureté de doctrine. M. Hans Frank n'a que trente-huit ans, mais, en revanche, de nombreux chevrons dans l'ordre du parti. Il est président de l'Académie de Droit allemand. Il sera, s'il y est nommé, *persona grata* à Rome. Partisan enflammé de la politique de l'axe, délégué à l'honneur d'accompagner Mussolini dans son voyage d'Allemagne, il a fait de nombreux séjours en terre italienne, et est maître de la langue.

Le lieutenant-colonel von Kriebel peut être appelé à remplacer Papen à Vienne. Inscrit avec le numéro 9 dans les listes d'adhérents du parti au début de son existence, il fait partie de la vieille garde du national-socialisme. Il a derrière lui les plus beaux états de service dans le parti. Membre actif du putsch de 1923, dont il dirige en sa qualité de technicien toutes les opérations militaires, il passe aux côtés de Ludendorff et de Hitler au milieu de la grêle de balles de la manifestation de la Feldherrnhalle. Fait prisonnier et condamné à cinq ans de réclusion, il occupe, à la forteresse de Landsberg, une cellule voisine de celle de Hitler. Il sera à Vienne un ambassadeur plus dynamique que Papen. Celui-ci est sacrifié à la fois à ses origines de conservateur, de membre de l'Herrnklub, à son insuccès, — ou son demi-succès, — trop prolongé à Vienne, à des conseils impolitiques de modération, donnés imprudemment par lui en même temps que par son collègue romain Hassell sur le terrain de la politique extérieure. On trouve qu'il a trop duré à un poste décisif où il n'a pas su emporter la décision. Et puis il a une sympathie dangereuse pour le type d'officiers conservateurs et opposants qui viennent justement d'être abattus.

Qu'adviendra-t-il de Gœring ? Sur quels plans va se marquer son action ? Il représente une lourde inconnue dans la combinaison nouvelle. Il est peu croyable que ce rude manieur de réel, habitué à jouer son jeu en toute brutalité (*mit aller Brutalität* : c'est une de ses expressions favorites), ne voie, malgré son penchant bien connu pour la décoration, qu'un hochet de vanité dans son titre nouveau de feld-maréchal. Nous savons qu'il aime l'action sous toutes ses formes. Son rôle le 30 juin 1934 ne nous le montre pas sous le jour d'un hésitant. Son titre nouveau lui donne la qualification morale pour le commandement militaire suprême. Il a, d'autre part, très adroitement manœuvré dans la crise en ne se compromettant ni à droite ni à gauche. Adjoindra-t-il quelque jour à ses titres de chef de l'aviation, de grand maître de l'Économie, celui de ministre de la Guerre ? Redoutable concentration de pouvoirs excédant presque la force de maîtrise d'un être humain, entre les mains d'un homme dont nous connaissons le passé de violence et le réflexe d'audace impulsive.

* * *

Arrêtons-nous et, au milieu d'une situation très trouble, tâchons de distinguer quelques lignes. Il est difficile de voir net dans l'orage. Les éclairs sont une mauvaise lumière. Il est à craindre que la déclaration solennelle d'Adolf Hitler devant le Reichstag du 20 février ne nous apporte pas des éclaircissements décisifs. Il est toujours aisé à un dictateur de se justifier devant une chambre d'enregistrement. Certains aspects paraissent cependant dès aujourd'hui se dégager.

Un puissant mouvement de mécontentement se dessine dans l'armée. On avait parlé d'une faille entre elle et le régime. Beaucoup ne croyaient pas la fissure si profonde. Ce mécontentement mûrit, aboutit à la fronde des généraux, menace de devenir révolte. A ce moment, Hitler sort du silence de Berchtesgaden. Soyons assurés qu'il ne s'est décidé que forcé par la pression des événements. Rien ne coûte comme le parti à prendre à ce violent qui, dans le fond, est un indécis. En dépit du paradoxe apparent de la formule, on peut avancer en toute vérité que c'est l'horreur de la

décision qui le jette vers le geste brusqué. Avec le secours de sa police, il abat le mouvement naissant, le décapite dans ses chefs. Tout ce qui dans l'armée n'est pas de pure obédience raciste rejoint Fritsch dans la disgrâce. Tous les hommes, qu'on ne faisait à la direction du parti que tolérer, mais dont on connaissait les sentiments, sont remplacés par de « vrais nationalistes », ainsi que l'écrit avec rondeur, au lendemain de l'affaire, le journal de Gœring, la *National-Zeitung d'Essen*. La feuille ajoute avec une savoureuse franchise qu'il n'a pas été possible de bousculer tous les cadres dès le début, et que ces hommes peu sûrs ne sont demeurés si longtemps en fonction que « par un effet de la force d'inertie ». Aveu précieux autant que significatif. Aujourd'hui, ils disparaissent. Une exception est faite pour le chef d'état-major Beck, qui partage les idées de Fritsch, veut partir, mais auquel on s'accroche littéralement, sachant la valeur technique qu'il représente.

Le coup est très dur pour l'armée qui gagne en loyalisme nazi, mais perd en valeur professionnelle. Il faut compter aussi, nous l'avons dit, avec l'effet moral déprimant que comporte l'épuration. Ces coupes sombres laissent derrière elles la méfiance et l'amertume.

Dans la diplomatie, le phénomène s'accentue. Avec le rajeunissement des cadres va de pair une intensification de l'esprit de parti. M. de Ribbentrop, dans l'entrevue Schuschnigg-Hitler de Berchtesgaden, nous offre un spécimen de l'esprit nouveau en exigeant impérativement le rattachement sans conditions de l'Autriche à la politique de l'axe. Sa manière vis-à-vis de l'Europe sera assez probablement l'intimidation. Intimidation appuyée sur trois éléments : l'axe, le Japon, et surtout les armements du Reich dont il sera tenté de jouer vis-à-vis des démocraties occidentales comme d'une efficace vis de pression. Le chantage Krupp peut être un bon moyen de brusquer les hésitants. Les diplomates d'ancienne ligne s'en vont et avec eux les conseillers de prudence. Une feuille suisse parle de « crépuscule des dieux » de la vieille diplomatie. Les avocats de la sagesse sur le plan de l'action extérieure, aussi bien dans la diplomatie que dans l'armée, cèdent le terrain aux partisans du geste accentué. Toute la presse hitlérienne salue avec enthousiasme la « puissante intensification d'énergie » (*gewaltige Energiesteigerung*) qui va succéder

sur le plan extérieur aux remaniements de personnel. Le fait dominant de la crise est l'énorme perte de substance qu'elle révèle pour tout ce qui restait de vieille Allemagne dans le Reich nouveau.

Cette impression assez peu rassurante est confirmée par la réaction de l'étranger. Rome illumine. L'Italie de l'axe n'a point de raisons de se plaindre du départ d'hommes qui voyaient de l'œil du doute son intimité avec le Reich. Elle n'a rien à regretter d'une armée se réservant vis-à-vis de la politique d'alliances. Quant à l'Autriche, au moment où nous écrivons, le chancelier Schuschnigg est obligé de s'incliner devant les exigences formulées par Hitler et d'accepter la nomination d'un sympathisant nazi au poste de ministre de l'Intérieur et de la Sûreté. Les nazis autrichiens ne dissimulent pas leurs espoirs...

Encore une fois, le ciel est trouble, la visibilité européenne mauvaise. Une convulsion interne d'une rare violence vient de secouer le IIIe Reich dans ses profondeurs, sans affecter encore la surface. Car c'est le miracle de certains régimes et de certains pays que cette puissance des tremblements internes sans bouleversement de l'écorce. La vie de la rue continue. Tout se passe derrière un rideau. Une gazette de la Suisse allemande écrit avec justesse que, pour ses réformes de structure, le IIIe Reich a trouvé la vraie formule en prononçant le huis-clos, comme pour un procès de mœurs. Mais le temps n'est pas venu encore de parler au passé, toutes les possibilités restent ouvertes. L'histoire des dictatures nous apprend que le chapitre des épurations est un des plus difficiles à fermer.

ROBERT D'HARCOURT.

SILHOUETTES CONTEMPORAINES

M. LÉON BÉRARD

Il est arrivé à M. Léon Bérard une aventure que les esprits malicieux déclarent être assez rare. Ayant été élu à l'Académie française en 1934, la séance de réception n'a pu être fixée qu'au 3 mars 1938, près de quatre ans plus tard. Nous dirons le secret de ce mystère. Léon Bérard a voulu prendre le temps de relire l'œuvre de son prédécesseur, l'historien Camille Jullian, qui était au Collège de France titulaire de la chaire des Antiquités nationales et qui connaissait les Gaulois mieux que personne.

Ce trait est révélateur du caractère de Léon Bérard. Il indique la probité d'esprit et la conscience que l'on s'accorde à louer en lui. Il indique aussi le goût des loisirs et des délais, les incertitudes sur la notion du temps qui lui sont parfois amicalement signalées comme des imperfections légères. Très travailleur à sa manière, curieux, érudit, passionné de lectures, soucieux d'approfondir les choses et ennemi des demi-sciences, Léon Bérard représente une tradition sérieuse, celle des humanistes, gens patients, observateurs attentifs de tous les détails pittoresques, capables aussi de vues d'ensemble et d'idées générales. Notre époque, qui est fébrile et qui a le préjugé de la vitesse, leur est peu favorable. Elle est trop pressée. Léon Bérard, lui, reste fidèle aux méthodes éprouvées qui sont d'ailleurs celles de la nature. Le soleil prend son temps pour faire éclore les fleurs et mûrir les fruits. Il passera peut-être un jour pour lambin quand la chaleur et la lumière artificielles auront trouvé leur organisation syndicale et irréprochable ; il n'en continuera pas moins à faire ce qu'il fait, selon son rythme séculaire.

Léon Bérard croit aux vertus de la méditation qui ne se fixe pas de limite et à celles des longs labeurs : *limæ labor et mora*, disait Horace. C'est un penchant plus fréquent chez les moralistes ou chez les historiens que chez les hommes politiques. Né pour les loisirs et l'étude, Léon Bérard s'est vu entraîné, par un destin ironique, à une vie trépidante et faite d'improvisation. Il n'est pas d'homme plus occupé, parce qu'il n'en est pas qui soit plus disposé à consacrer beaucoup de jours à la préparation des choses, et plus contraint ensuite de précipiter leur accomplissement. Avocat, parlementaire, lettré, le voici tout à l'examen des dossiers, minutieusement, consciencieusement, voluptueusement. Mais, soudain, il est tiré de cette vie plaisante par un appel auquel on ne résiste pas. Le voilà ministre. Adieu les dossiers : on les retrouvera plus tard. Léon Bérard est alors projeté dans une existence qui se prolongera six ou vingt mois : séances parlementaires, discours, inaugurations, audiences sans nombre, agitation et Conseils. Quand la parenthèse ministérielle est fermée, tout le travail délaissé est là qui attend. Il y a beaucoup à rattraper, ce qui fait que Léon Bérard, étant toujours surmené par l'excès des obligations, passera éternellement pour un homme qui prend son temps. Cette légende d'ailleurs ne lui a pas trop mal réussi.

M. Louis Madelin, qui reçoit Léon Bérard sous la Coupole, et qui est historien, saura dire et très bien dire, avec amitié et autorité, tout ce qui convient sur l'homme politique, l'orateur, le défenseur des humanités. Mais puisque cette semaine est celle où Léon Bérard va paraître en habit vert devant un public dont la curiosité est accrue par l'attente, l'occasion est tentante d'esquisser simplement, sans prétendre au portrait en pied qui sera l'œuvre de Louis Madelin, par quelques traits familiers, la silhouette du nouvel élu.

* * *

A soixante ans, M. Léon Bérard a gardé l'aspect juvénile. De taille moyenne, il est resté svelte ; il a, en bon Béarnais, des cheveux encore noirs sur un front découvert, l'œil malicieux et vif, le nez proéminent et aquilin, la voix grave et bien posée, la parole chaude, sans romantisme, enjouée parfois, satirique sans méchanceté. Son abord est tout simple ;

son accueil est sans apparat. Il a trop d'esprit critique pour se laisser aller à tout ce qui pourrait ressembler à de la prétention. Il a trop de raison pour tomber dans les exagérations chaleureuses. Il a trop de dignité pour connaître les médiocres faiblesses de la vanité. C'est son charme que ce naturel, cette manière de prendre la mesure de soi-même, cette vérité qui exclut le désir de paraître.

La conversation, les réunions de jeunes gens, le Palais et la conférence des avocats ont commencé de fonder sa réputation. Léon Bérard avait la parole facile et, ce qui est plus rare, la parole précise. Il excellait à argumenter. La culture lui servait à voiler ce que la méthode pouvait avoir de trop rigoureux. La logique lasse vite. Les souvenirs, les images détendent le discours et divertissent l'auditeur sans trop l'éloigner. Ces qualités d'esprit étaient d'autant plus solides chez Léon Bérard qu'il n'était pas un pur intellectuel ni un jeune homme frais émoulu des écoles. Venu à Paris comme étudiant, il avait passé les premières années de sa vie en province. Il avait ce fonds solide des gens qui n'ont pas subi trop tôt le jeu des affaires parisiennes et qui ont eu l'avantage inappréciable de connaître les choses réelles à la campagne. Tel avait été naguère le destin de ce jeune Bourguignon qui fut Lamartine. Toute cette jeunesse écoulée à Milly, les lectures, les rêveries, les promenades, les courses à cheval, la contemplation de toutes les saisons dans les champs, ont donné au poète des *Méditations* et des *Harmonies* quelque chose d'incomparable, une intimité authentique avec les grandes forces de la vie, cette allure patricienne plus fréquente chez les terriens que parmi les artifices des villes. Lamartine ! Ce fut une des premières admirations de Léon Bérard qui trouva dans la maison de campagne les œuvres du grand homme acquises par un aïeul qui, après avoir suivi l'armée en Espagne, s'était fixé à Sauveterre.

C'est un grand bonheur pour un jeune homme qui vient tenter la fortune dans la capitale que d'être d'abord un provincial. Paris aime prendre ses favoris dans les départements, dans tous les départements. Quand Léon Bérard débarqua un jour à la gare d'Orléans, il apportait de sa province toutes les richesses qu'elle avait pu rassembler en lui et qu'il n'aurait pas acquises à Paris. Les étudiants qui viennent achever

leurs études trouvent, dans le quartier des écoles, entre la Sorbonne et le Panthéon, autour de l'École de droit ou de l'École de médecine, quantité de biens précieux qu'ils ne découvriraient nulle part ailleurs : des maîtres illustres, les souvenirs de leurs devanciers, les amitiés, l'apprentissage de la vie en commun. Mais, pour en bien profiter, il est utile qu'ils arrivent de leur terre, drus et bien nourris, solides, pleins de ce bon sens qui est l'art de pénétrer les choses sans s'y empêtrer et de n'être dupe de rien.

Mais, à la vérité, une sérieuse éducation morale et religieuse, la vie familiale, et la sagesse qu'on respire avec l'air méridional avaient déjà instruit le jeune Bérard. Son dessein était de travailler de son mieux. Ce qu'il fit sans relâche, et ce qui le conduisit à devenir un des secrétaires de Raymond Poincaré. Remarquable école pour un jeune avocat qui avait d'aimables penchants à l'école buissonnière. M. Raymond Poincaré était un maître sévère, il donnait l'exemple d'un labeur énorme, il était l'activité même, écrivant sans cesse de sa main, aimant à être complet, même au risque d'être long, logique, limpide, et grave. Tous ses secrétaires, même quand ils étaient par tempérament très différents de lui, sont d'accord pour reconnaître ce qu'ils lui doivent.

M. Léon Bérard n'était pas très violemment tenté par la politique. Mais c'est à la politique que devait conduire le Palais, et aussi l'apprentissage fait auprès de M. Poincaré. Ce n'est pas que M. Poincaré ait été très encourageant pour Léon Bérard. Il ne croyait pas ce lettré, ami de la tranquillité, ce juriste prompt à la fantaisie, cet historien attaché au passé, spécialement destiné aux médiocres affaires électorales et parlementaires dont il est difficile à un député de se dispenser. « Que fera votre libéralisme, disait M. Poincaré à Léon Bérard, entre les deux fanatismes de la Chambre ? » On reconnaît ici la philosophie politique de M. Raymond Poincaré, que son patriotisme détournait de la gauche, mais que toutes ses préférences détournaient de la droite. Contrairement à Clemenceau qui avait commencé par le radicalisme et que le sens de la patrie ramenait, à la fin de sa vie, vers les nationaux, M. Raymond Poincaré, qui avait commencé par le centre gauche, se sentit toujours enclin à l'indulgence pour les radicaux. Léon Bérard avait une sensibilité différente.

Et puis, en raison de son âge et de sa formation, il avait respiré un autre air. Quelle que fût son intelligence, M. Raymond Poincaré demeurait sous l'influence des idées de 1848, et il avait les préjugés de l'école dirigeante de la République, en particulier touchant la question religieuse. Il croyait au régime des partis, et n'imaginant pas les développements du marxisme, il se demandait pourquoi un parti même socialiste ne serait pas une équipe au service du pays, admise avec tolérance par l'opposition comme en Angleterre, parce que comme en Angleterre elle serait malgré tout nationale, et non soumise à d'obscurs pouvoirs étrangers. Léon Bérard, né en même temps que la Constitution, est de cette génération qui a accepté, quand elle a eu vingt ans, les institutions telles qu'elles étaient, mais qui, ayant constaté les dégâts annuels, a toujours attendu les améliorations promises par les optimistes sans jamais les voir venir. Observateur indulgent et désenchanté du régime, Léon Bérard avait assez de résignation pour ne pas en souffrir à l'excès, et assez de détachement pour ne pas se soumettre. Il entrait dans la carrière sans hâte, quand ses aînés y étaient encore, et quand beaucoup de ses cadets y étaient déjà.

* * *

Il est difficile en tous pays à un jeune de se faire une place là où il y a déjà des anciens qui sont réputés. Mais c'est particulièrement difficile en France où l'âge justifie la seule hiérarchie que l'esprit égalitaire accepte sans émoi. Il est tout à fait exceptionnel qu'une génération, comme celle de M. Poincaré, prenne le pouvoir à trente-cinq ans et le garde jusqu'à soixante-dix. Ce phénomène a pu se produire à la fin du XIXe siècle. On se demande s'il pourrait se renouveler de nos jours. Les États dits « totalitaires », selon le langage barbare à la mode, sont à peu près seuls à être très complaisants à la jeunesse. Les démocraties se sentent probablement si menacées par les aventures qu'elles préfèrent les hommes mûrs ou déjà vieux. Il advient d'ailleurs qu'elles trouvent en eux des sauveurs, comme il arriva pour Clemenceau, en 1917.

Ces habitudes parlementaires ont eu ce résultat que la génération des secrétaires de M. Poincaré a marché dans la voie des honneurs consulaires d'un pas beaucoup moins rapide

que son maître. Léon Bérard ne souffrait nullement de ces délais. Ce n'était point sa manière que de brûler les étapes. Il aimait les loisirs, les lectures, les conversations. Il ne craignait pas de musarder. Ce qui est d'une philosophie très aimable. Dans l'incertitude de tant de choses ici-bas, pourquoi le temps qui n'est pas employé méthodiquement et selon un programme fixé d'avance serait-il du temps perdu ? Il est peut-être la promesse mystérieuse des rencontres qui enrichissent l'esprit, des hasards heureux, des méditations qui se prolongent en rêveries. Pendant de nombreuses années, Léon Bérard a reçu les deux enseignements qu'il a appréciés le plus : celui des livres et celui de sa province. Il a fréquenté les bibliothèques et il a chassé dans les Basses-Pyrénées. On apprend beaucoup dans les livres. On apprend beaucoup aussi en observant les chiens courants, les eaux vives et les haies en fleurs.

Léon Bérard avait une autre raison, toute locale et d'autant plus impérieuse, de ne pas trop se presser de devenir un homme célèbre. C'est qu'il y en avait déjà au moins deux dans les Basses-Pyrénées, en mettant à part la gloire du poète Francis Jammes. Il y avait Louis Barthou et le Provençal abbé Bremond, fixé à Pau. Bien que ces deux gloires fussent différentes, elles représentaient également une raison pour Léon Bérard de prolonger son apprentissage et de figurer parmi les postulants plutôt que parmi les élus. C'est une petite mésaventure si banale sur cette terre qu'elle doit être accueillie sans amertume. Ceux qui durent ont toujours le dernier mot, et la jeunesse est un si grand avantage que là où elle fleurit, elle peut accepter avec bonne humeur les menues taquineries dont elle est victime. Léon Bérard prit d'autant mieux son parti de n'avoir à l'Académie ni la voix ni l'appui de ses compatriotes qu'il n'espérait pas de les conquérir jamais. Sa réputation croissait tout de même dans son département à mesure que les années passaient, à mesure aussi que les rumeurs de Paris, flatteuses pour Léon Bérard, arrivaient jusqu'à Pau et jusqu'à Bayonne.

Ainsi peu à peu, au moment des élections surtout, les gens du pays, ingénieux, pittoresques et beaux parleurs, prirent l'habitude de comparer leurs célébrités politiques entre elles : « Tu en tiens toujours pour ton Bérard, disait un délégué

sénatorial à un autre, moi je préfère Barthou. — Je ne te dis pas, répliquait l'autre, ton Barthou, il parle bien, mais Bérard applique mieux ; on sait ce qu'il pense, ce garçon. — Tu auras beau faire, disait le contradicteur, et ton Bérard aura beau appliquer bien : veux-tu que je te dise ? Barthou, eh bien ! cet homme-là est imbattable, il a un talent épouvantable. » L'accent ajoute beaucoup au charme de ces confidences. Elles montrent du moins comment le prestige de Léon Bérard s'établissait doucement dans le département.

Il fallait bien toute la finesse méridionale pour que les qualités de Léon Bérard fussent appréciées. Si autour du berceau du futur ministre beaucoup de fées ont prodigué leurs cadeaux, il y en a une qui a été un peu négligente et rapide, c'est celle qui préside au suffrage universel. Léon Bérard n'est pas un personnage spécialement électoral. Un parlementaire qui se trouvait un jour à Bordeaux monta dans un wagon de troisième classe qui allait dans le Midi, et là, parmi toute une brave population de maquignons, d'artisans et de cultivateurs, il entendit parler de Léon Bérard : « Il est gentil, disait l'un. — Oui, il est gentil, disait l'autre. — Mais tu n'as pas l'air de trouver, insistait le premier. — Si, je trouve... Mais... — Mais quoi ? — Eh bien ! je vais te dire : pour moi, ce garçon-là, il aurait dû se faire aristocrate. » Mot charmant et profond qui nous renseigne tout de suite sur la carrière politique de Léon Bérard et ses limites. Il n'y a pas de question plus grave pour un parlementaire que de savoir s'il est constitué pour vivre dans la république des camarades. Ce n'est pas précisément affaire d'éducation ; c'est affaire de dispositions naturelles et même, dans une certaine mesure, physiologiques. Avouons-le sans nous demander si c'est un éloge ou une critique, avec le seul souci de l'exactitude : Léon Bérard n'était pas né avec la complexion qui favorise l'entrée dans la république des camarades. Il a su s'accommoder, dans la proportion où il convenait. Il a été cordial et bon garçon, et, comme on dit au-dessous de la Loire, « pas fier ». Il a plu. On lui a pardonné ses qualités. On a même fini, puisqu'elles étaient admises, par en avoir bonne opinion.

Si Léon Bérard avait été originaire du Nord ou de l'Est, il aurait eu plus de mal à s'adapter et à se faire accepter. Le Midi arrange bien des choses. Il y a une sorte d'amitié dans

la communauté des souvenirs et des coutumes. Le béret basque, les sandales, la pelote, le vol des palombes, tout cela aussi forme une camaraderie plus puissante que celle des comités électoraux. Surtout dans les contrées amies du beau parler et des controverses, où la politique est souvent toute, par les soirs d'été, dans les conversations sur le pas de la porte. A Paris, sous l'œil triangulaire des inspecteurs des loges, Léon Bérard a pu paraître d'un fanatisme laïque plus que douteux. Au détour des couloirs parlementaires, les austères représentants de la République militante ont pu considérer avec suspicion ce républicain qui goûtait si vivement la monarchie de Juillet. A la Sorbonne, les apôtres du socialisme grammatical ont regardé avec plus d'étonnement que de sympathie ce ministre qui ne cachait pas son amour des anciens et qui citait du latin. Mais entre Pau et Sauveterre de Béarn, en passant par Orthez et même par Oloron, M. Bérard redevenait pour tous « Léon ». Il était bien du pays, et il faisait honneur au pays. C'est une des formes de la popularité, et non des moindres, que d'être adopté par toute une région, à titre personnel, pour ce qu'on a en soi, pour ce qu'on représente d'humain.

* * *

Un graphologue qui étudiait l'écriture de Léon Bérard y discerna tout de suite la sensibilité, le goût, l'assiduité, le zèle. Il devina un artiste. Il eut de la peine à croire que c'était là l'écriture d'un parlementaire ancien ministre. Que Léon Bérard soit un artiste, personne n'en doute. Dès qu'il parle de ce qu'il aime, il est naturellement éloquent, substantiel et lyrique. On l'entendit un jour s'enthousiasmer pour l'antique grammaire latine de Lhomond. On l'entendit louer avec ravissement le bon professeur du lycée Henri IV, Georges Édon, qui avait publié une édition revue de Lhomond. On le vit presque attendri quand il apprit que Georges Édon, fidèle aux plus anciennes traditions de l'Université, faisait sa classe en robe. Avec quelle flamme Léon Bérard discourt sur les jansénistes et sur Port-Royal ! Avec quelle vénération il célèbre Bossuet !

Et aussi comme tous les artistes il a ses gamineries. Il a de l'esprit, il apprécie les bons mots d'autrui, et lui-même

en est riche. Il excelle dans les imitations. Ses collègues de la Chambre et du Sénat ne lui en veulent pas de ces vertus d'agrément. Ils s'en amusent. La légende veut que M. Poincaré lui-même, qui ne permettait guère que le Conseil des ministres manquât de tenue, prit un jour plaisir à entendre Léon Bérard dans son petit répertoire. En ce temps-là, heureux souvenir des époques tranquilles, Léon Bérard avait trois « numéros », si l'on peut dire, qui étaient trois succès assurés. Il y avait l'imitation d'un discours d'Henri Brisson, président de la Chambre, faisant l'oraison funèbre d'un député. Il y avait l'imitation d'une allocution de Louis Barthou sur ce qu'est la démocratie. Il y avait enfin l'imitation d'un discours de M. Ribot sur la détresse du budget. Cette fantaisie, sans âpreté, c'est vraiment la gaieté de l'intelligence. Dans la causerie familière, Léon Bérard la mêle à tout ; c'est un rayon qui met une lueur légère sur les objets les plus divers. Il l'appliquait même à l'enseignement privé, quand il donnait des leçons de géographie humaine à sa charmante petite-fille. « Interrogez-la », disait le père. Et l'enfant interrogée disait gentiment : « Le Danemark, capitale Copenhague, pays d'Hamlet. C'est au sujet de ce pays que ce prince dit : Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark. »

La politique le contraignait souvent à des travaux moins plaisants. Les règles du jeu parlementaire, les habitudes introduites dans le régime rendent la vie difficile à un ministre. Il lui est malaisé de prendre sa part de responsabilité dans ce que méditent ses collègues. Il lui est plus malaisé encore de prendre l'initiative de les quitter et de provoquer leur départ à tous. « L'on voit une espèce de maux, dit La Bruyère, que l'on peut corriger par le changement ou la nouveauté, qui est mal et fort dangereux. » Léon Bérard a dû méditer plus d'une fois avec mélancolie sur cette maxime, et notamment quand il s'est vu amené à proposer une modification de la loi sur la presse, qui ne répondait nullement à ses vœux. Bien qu'il ait été plusieurs fois ministre, et qu'il n'y ait pas de retraite pour l'homme politique, on se demande si les temps où il a été au pouvoir ont été ceux où il a le plus apprécié la vie.

Du moins il a attaché son nom à la tentative d'une grande œuvre. Il a été le défenseur passionné des études classiques. Il avait toutes les forces officielles contre lui. Hors les grands

maîtres du haut enseignement et les fidèles professeurs de l'enseignement secondaire, les humanités, comme on disait jadis, n'avaient plus beaucoup de partisans ni au Parlement, ni parmi les fonctionnaires syndiqués, ni dans les conseils consultatifs, depuis longtemps constitués en vue du bouleversement des études. Léon Bérard a lutté avec énergie. Il a prononcé, sur la culture classique, des discours qui restent et qui sont tout à son honneur. Il avait fini par faire adopter des idées qui ont été naturellement reniées dans la suite. Mais il a cependant réussi à créer un état d'esprit. Si tant d'écoliers aujourd'hui, ayant le droit de choisir à un certain moment de leurs études, optent pour le latin, n'est-ce pas qu'ils suivent un courant très fort parmi la jeunesse, et n'est-ce point la belle campagne de Léon Bérard et de ses collaborateurs qui a créé ce courant ? A ce moment, Léon Bérard découvrit, pour l'amour du grec et du latin, des facultés qu'on ne lui reconnaissait généralement pas. On le croyait un peu négligent : il fut d'un zèle extrême. On le croyait un peu indifférent : il se montra plein d'ardeur. On le croyait peu combattif : il fut sur la brèche pendant des semaines, et il eut souvent à discuter avec de puissants princes de l'Université avancée, comme le philologue Ferdinand Brunot. Il fit face à tout. Il consentit même à oublier ses préférences pour la bonne grâce et la tranquillité. Ce fut en vérité la période héroïque de sa carrière ministérielle.

Comme tous les êtres ayant de la personnalité, Léon Bérard est, parmi la foule politique, un isolé. Sans la cordialité, il aurait risqué d'être un méconnu. Il est toujours peu commode, surtout dans les démocraties, d'être, comme disait Stendhal, « différent ». Léon Bérard avait assez de souplesse pour s'adapter, assez de modestie pour s'ignorer, assez de rayonnement pour attirer. Il était destiné à être la parure d'un groupe, plus qu'un chef de groupe. Il ne tient pas à être quelque chose dans l'État qui recourt de temps en temps à lui. Il est de ceux qui ne s'imposent jamais : il préfère se faire désirer, sans qu'il y ait là de sa part un calcul. C'est ce qui explique que tout lui soit venu sans qu'il se hâte : il n'a jamais couru après la fortune, et c'est un sage.

FIDUS.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

PEAU D'OURS
OU L'HISTOIRE DE WOTAN[1]

Tout le monde a entendu parler de ce curieux effort qui se fait jour dans l'Allemagne d'aujourd'hui, pour repousser un passé odieux et pour répudier les dernières traces du christianisme, avec le sentiment du péché, comme un reste de défaitisme et un dernier lambeau du *Diktat* de Versailles. On assiste aux péripéties d'un nouveau *Kulturkampf*. Le procès du célèbre pasteur Niemœller, qui se poursuit en ce moment à Berlin, n'en est qu'un épisode. Le lecteur aura sans doute rencontré plus d'une fois les noms de *Deutsche Christen*, de *Deutscher Glaube*, de « chrétiens allemands » ou de « foi naturelle », c'est-à-dire purgée d'éléments sémitiques.

Le refrain de tout ce mouvement, c'est que l'Église n'est qu'une intruse et une usurpatrice, et que le premier droit d'un peuple est la liberté de choisir ses dieux, de laver son ciel et d'y essuyer cette face sanglante de supplicié, ce voile de Véronique, sali de sueur et de crachats, qu'on lui a imposé la honte d'adorer. L'Allemagne ne veut plus rien de commun avec les races abâtardies qui ont fini par lui inoculer une âme de vaincue. Le ciel lui apparaît comme le premier territoire à reconquérir. Elle nationalise le firmament. Qu'on ne croie pas la faire rougir en lui reprochant de reculer jusqu'au paganisme : le paganisme, pour elle, c'est sa vérité authen-

(1) Dr Martin Ninck, *Wodan und germanischer Schicksalsglaube*, 1 vol. in-8, Eugen Dietrich Verlag, Iéna, 1935. *Cf.* Wilhelm Hauer, *Deutsche Gottschau, Grundzuge eines deutschen Glaubens*, 1 vol. in-8, Karl Gutbrod Verlag, Stuttgart, 1935.

tique, plus antique et plus vénérable qu'une religion de Juifs, importée de Palestine, et qui est la cause de toutes ses faiblesses et de tous ses malheurs. A le bien prendre, c'est le paganisme qui est, en Allemagne, une pureté et une noblesse. Et c'est pour l'avoir abjuré, pour avoir adopté une morale exotique, que l'âme allemande s'est égarée et qu'elle erre depuis tant de siècles hors des voies du salut.

* * *

Ces pensées m'occupaient quand, au cours d'un voyage, pendant les dernières Olympiades, des amis me signalèrent un remarquable article du professeur Jung, sur Wotan, paru dans une revue suisse. L'article était consacré à un livre sur le même sujet, publié quelques mois plus tôt par le docteur Martin Ninck. J'ignore tout de cet écrivain et n'ai pu obtenir sur lui aucun renseignement. C'est manifestement un disciple du célèbre Ludwig Klages, assez connu en France par les belles études de M. le baron Ernest Seillière. L'auteur nous apprend dans sa préface que la rédaction de son livre a été commencée en 1929, bien avant le triomphe du nazisme, et que l'idée première en remonte à 1920, c'est-à-dire aux heures les plus noires de l'après-guerre, dans les ruines du désastre et de la révolution. Il peut donc réclamer, parmi les prophètes présents, un rôle de précurseur. C'est dans un pays en détresse que le dessein lui apparut de rendre à sa patrie une âme, de lui rapporter ses *sacra*, sa mission, son génie.

C'était un royaume englouti, une île de Thulé submergée sous les flots, évanouie depuis bien des siècles au fond de la conscience, et dont on ne percevait plus que la rumeur lointaine, comme le marin croit entendre, sur les côtes bretonnes, les carillons de la ville d'Ys. Sans doute, mainte épave du naufrage avait été, depuis cent ans, pieusement recueillie : les frères Grimm, le poète Uhland, Brentano, Mörike, Kerner, Eichendorff avaient passé leur temps à glaner, sur les lèvres du peuple, dans les légendes et les chansons, les débris du folk-lore. Mais, depuis cette époque, les méthodes se sont perfectionnées, la connaissance des religions des peuples primitifs a fait de grands progrès. Il restait à réunir les lambeaux dispersés, à rapprocher les membres de la figure brisée et à retrouver leurs contours sous les déformations qui les ren-

daient méconnaissables. Il s'agissait d'une véritable entreprise de résurrection et de retirer un dieu germanique des ombres du tombeau.

Je confesse que je me hasarde ici sur un terrain qui m'est peu familier. On sait que le texte essentiel, pour la connaissance des légendes nordiques, est celui des Sagas islandaises, et en particulier de l'Edda, que l'on connaît dans une double rédaction, ou plutôt dans un double recueil, l'un en prose, l'autre en vers ; ces deux textes datent du XIIIe siècle. L'Edda en prose est un ouvrage compilé par l'évêque Snorri, mort vers 1230. L'Edda en vers paraît postérieure d'un demi-siècle. Dans ces conditions, il est fort malaisé de décider ce que les légendes scandinaves ont encore pu préserver d'éléments germaniques. Il faut surtout se garder d'attribuer à de pareils ouvrages les caractères d'une poésie spontanée. Ce sont des œuvres très savantes, qui ne sont pas moins conscientes que celles des poètes classiques ou celles des auteurs des poèmes chevaleresques, qui leur ont servi de modèles. L'évêque, en recueillant les restes du passé, menacés de se perdre, n'agit pas dans un autre sentiment que Varron ou Virgile, recueillant les légendes des origines romaines. C'était un curieux, un antiquaire à sa manière. Quant à la poésie des scaldes, pour autant qu'on en puisse juger à travers l'admirable traduction d'Heusler, c'est celle d'une école extrêmement érudite et presque maniérée, abondante en images, en al itérations, en ressources techniques, et s'adressant à un public d'aristocrates parfaitement instruits des règles du jeu, et qui avaient un goût passionné pour l'allusion, l'énigme, le rébus, le logogriphe. Pindare, racontant les fables des villes grecques à la cour d'Hiéron, est à peu près aussi « naïf » que les poètes scandinaves du moyen âge. On ne doit pas s'exagérer l'archaïsme de ce monde boréal, ou l'on doit croire que cet archaïsme était déjà une stylisation. Tout cela est en rapports avec la poésie des troubadours et des *minnesinger*, qu'il ne faut pas se donner le tort de prendre pour des ignorants ou pour des primitifs.

Quoi qu'il en soit, c'est autour de ce noyau assez ferme, de cet iceberg flottant au centre des mers polaires, que M. Martin Ninck groupe tout le faisceau des anciennes légendes. Toutes s'y rattachent, comme attirées par une

force d'aimantation. On voyait naguère, dans les bars populaires de Paris, une caisse vitrée, remplie d'objets hétéroclites, qu'il s'agissait de pêcher par le moyen d'une pince que le joueur dirigeait du dehors par un bouton. Cet instrument s'appelait, je crois, la pêche miraculeuse. En fait, il servait surtout à extraire la monnaie de la poche des gens, car on voyait peu de gagnants parmi les amateurs. M. Ninck manie cet engin d'une manière supérieure. C'est plaisir de le voir fureter, fouiller dans les coins de la conscience nationale, comme dans le fond d'un vieux bahut de ménagère, ramasser patiemment des bribes de contes, de chroniques, les rapprocher, les interroger, les éclairer d'un nouveau jour ; puis, afin de les interpréter, faire marcher tour à tour tel outil ou tel autre, l'exégèse, la philologie, l'onomastique, l'histoire, l'érudition, la topographie, la sémantique, l'étude des monuments, des armes, du costume, et, dans cette investigation, reconstituer mot par mot, lettre à lettre, le sens d'un poème détruit, l'édition originale d'un texte dont nous ne possédons que des fragments lacérés et plus ou moins défigurés. On n'appliquerait pas une méthode plus méticuleuse à l'étude d'un auteur sacré.

Et, en effet, c'est bien de cela qu'il s'agit : la figure de Wotan est le personnage central du monde germanique ; ce mythe a l'importance d'une véritable révélation. Il contient tout le secret de la pensée allemande, le mot de ses origines et son idée de la destinée, tout ce que l'homme allemand, avant d'être corrompu par un idéal étranger, a cru de la vie et de la mort, de la naissance et du tombeau, de la nature et de l'au-delà. Il est l'émanation de sa conscience la plus profonde, l'image projetée sur l'écran céleste, parmi les constellations, de ses instincts, de ses passions, de ses idées et de ses désirs. Au fond, ce livre singulier doit être entendu comme une théorie de l'Allemagne éternelle, un système et une école de divinisation.

* * *

Il va sans dire que cette méthode comporte plus d'un risque. L'ensemble de l'ouvrage se présente d'une part comme un *Corpus*, un trésor des fables germaniques, de l'autre comme un essai d'interprétation, une espèce de clef des songes. C'est

dans le songe que l'homme libère ses puissances obscures et la masse de ses désirs, contrariés à l'ordinaire par la pression des faits ; c'est dans le sommeil que, délivrés des contraintes de la vie, il nous arrive de faire l'aveu de nos vérités les plus secrètes. Notre vraie histoire est peut-être l'histoire de nos rêves. De tout temps, on a cru aux choses prophétiques qui se peignent devant nos yeux fermés sur la paroi de la nuit. De tout temps il y a eu des devins et des sages habiles à déchiffrer ce grimoire, et je regrette de dire que personne n'a surpassé dans cet art deux enfants d'Israël, Joseph, fils de Jacob, et le Dr Siegmund Freud. Il y a beaucoup de freudisme dans l'ouvrage du Dr Ninck, ou plutôt son essai ne serait même pas concevable sans les exemples du créateur de la psychanalyse, bien qu'à la vérité les choses de l'amour y tiennent peu de place, et que le sexe, comme on dit dans le jargon du jour, ne s'y montre que dans ses branches supérieures, sous la forme du vouloir-vivre et de l'appétit de domination. Mais, dans l'ensemble, il s'agit bien d'une lecture onirique, et l'on sait que cette science ne va pas sans erreurs et sans quelque hasard.

Le point de départ de l'enquête est un passage bien connu de l'Edda de Snorri, que le lecteur me permettra de reproduire à mon tour. Le voici : « Odin, lorsqu'il partait en guerre, frappait l'ennemi de terreur. Et il y avait bien de quoi, car il possédait l'art de changer à sa guise d'aspect et de figure. Il avait le pouvoir de rendre, pendant le combat, son adversaire aveugle ou sourd, ou comme infirme d'épouvante, et les armes qu'on lui opposait ne valaient guère mieux qu'un bâton. Au contraire, ses hommes à lui combattaient sans cuirasses, et se montraient enragés comme des chiens ou des loups. Ils se mettaient à mordre à belles dents leurs boucliers, et devenaient aussi forts que des ours ou des taureaux. Ils menaient grand carnage, et ni le fer ni le feu ne venaient à bout de les arrêter. C'est ce qu'on appelait la crise des Berserkers. Lorsqu'Odin voulait changer de forme, il laissait à terre son corps gisant, comme mort ou endormi, tandis qu'il s'échappait lui-même dans le corps d'un oiseau ou d'une bête sauvage, d'un poisson, d'un reptile. Il pouvait, en un clin d'œil, parcourir les plus grandes distances, sous sa forme habituelle ou dans celle qui lui plaisait. »

Ce texte capital est le pivot de tout l'ouvrage. Il saute aux yeux que nous sommes en présence d'un système d'idées extrêmement anciennes, et d'une couche de civilisation tout à fait primitive ; on touche là à un fond qui est celui de la préhistoire, et que nous ont rendu familier les observations de l'anthropologie moderne sur les peuplades sauvages. Les noms d'animaux qui abondent dans ces quelques lignes, le prouvent : le chien, le loup, le taureau, l'ours, l'oiseau, le poisson, nous ramènent au principe du *totem*, animal sacré, protecteur du clan ou de la tribu. La louve était le *totem* de la Rome primitive. Dans le mot Berserker, on reconnaît la racine *Bär*, que l'on retrouve dans des noms propres, tels que Bernard, Bernwald ; Bär est l'ours ; *Berserker* signifie « Peau d'ours », exactement comme nous avons le conte de Peau d'Ane.

Tout le monde sait que ces vieilles idées reposent sur des pratiques immémoriales, reliées plus ou moins clairement à des rites d'incantation et à des opérations magiques : sur les plus vieilles peintures de l'époque des cavernes, sur les gravures de l'âge du renne, on voit des personnages affublés de mufles d'animaux, ou enfouis à mi-corps sous une robe de quadrupède qui leur cache comme un capuchon la tête et les épaules : c'est le sorcier qui, par sa pantomime, charme ou enchante la proie qu'il désire capturer, lui jette un sort comme un filet auquel elle n'échappera pas ; en même temps, par ce stratagème, il est supposé revêtir les vertus de l'animal dont il prend la figure et auquel il s'identifie, s'incorporer sa force ou son agilité. Il s'agite et se démène, comme s'il était possédé par l'esprit de l'animal ; il peut devenir furieux, féroce, frénétique : par cette pantomime, il se met vraiment hors de lui-même ; le voilà loup, chien, ours, taureau. De là, il n'y a qu'un pas jusqu'à la croyance positive dans le don de métamorphose. Rien de plus facile à admettre, pour des consciences crédules, que le privilège de certains êtres, capables de se transformer à volonté, et par là de molester autrui, et de lui faire peur. Rien de plus naturel que ce genre de croyance en certains individus, doués du pouvoir de se rendre bienfaisants ou redoutables, croyance qu'ils peuvent finir par partager eux-mêmes, sans mériter pour cela le soupçon d'imposture. Les histoires de loups-garous n'ont pas d'autre origine.

Ce mécanisme élémentaire est à la base de la mythologie. Avant d'être la féerie d'Ovide et des poètes, tout le merveilleux des légendes a commencé par être, à des époques très reculées, des affaires de *totems*. Même dans nos sociétés les plus évoluées, il nous en reste quelque chose. Nul besoin plus invétéré que celui du déguisement et de la mascarade, ces coutumes vieilles comme le monde qui nous font faire mille folies au Carnaval, au Mardi-gras : l'enfance, qui répète à son insu les étapes de l'humanité, n'aime rien tant que de se travestir et de se donner le change avec des oripeaux : désir de l'*alibi*, de l'incognito, plaisir d'échapper à soi-même, de se jouer un rôle et de se figurer plus fort, ou plus adroit, qu'on n'est. Toute cette comédie a commencé, au fond des âges, par être une opération magique et une sorte de mystère chez les antiques tribus de chasseurs et les premiers peuplements agricoles.

Quoi qu'il en soit, cet état du Berserker, c'est-à-dire l'état de transe, cette sorte de possession obtenue par l'ivresse ou par un transport collectif, par la persuasion d'être quelque chose de plus qu'humain, paraît à l'auteur un phénomène primordial, d'où dérivent cent conséquences. Il y attache la même importance que fait Nietzsche au transport de l'orgie chez les Ménades et les Bacchantes, à ce délire mystique qui lui semble l'élément créateur du théâtre, dans ses *Origines de la Tragédie*. Il accorde une place immense au « démoniaque ». Mais peut-être a-t-il tort de voir là la preuve d'un caractère spécialement indo-germanique, car ces faits sont universels ; il y a des sorciers dans les peintures des Eyzies, et les mêmes rites se pratiquent encore chez les nègres du Sénégal et les indigènes de Polynésie.

Il résulte de là (je veux dire, de cet état dionysiaque du Berserker) plusieurs traits assez différents et même contradictoires, qui s'expliquent du reste assez bien par la notion même de « Peau d'ours », et par la faculté susdite de transport et de métamorphose. Wotan est « le Double », *der Zwigger* ; il a en lui du « même » et de l' « autre ». Et, en réalité, on lui connaît plus d'un nom : il en possède plus d'une centaine, une véritable litanie, correspondant à la multitude de ses avatars et de ses attributs. Il faut en prendre son parti : il est toujours un peu de la nature du vent, du nuage et de

la brume ; peut-on attendre d'une divinité germanique le caractère plastique, la même fixité sculpturale qui est celle d'un dieu grec, cette simplicité de fonctions, ce marbre d'un dieu de Phidias ou d'une épithète d'Homère. Il a nécessairement (affaire de climat) quelque chose de plus nébuleux et de plus élastique.

D'un côté, par exemple, Wotan est le voyageur, l'éternel vagabond, qui va sans fin et sans repos, comme il se montre encore, sous son aspect inapaisé, dans la légende du Chasseur noir, chevauchant avec la pluie et la nuée d'orage au-dessus des toits et des champs, dans l'imagination allemande. Cette légende a pris cent formes, prophétiques ou menaçantes, qui ne laissent pas de promener encore leur présage ou leur vieille ballade de terreur dans les âmes d'outre-Rhin, les emplissent de galops nocturnes et de l'échevèlement de leurs coursiers sans têtes, que montent l'effroi et la panique. Image de la vieille inquiétude germanique et de ce démon migrateur qui s'empare périodiquement des tribus de là-bas. Témoin ce remue-ménage et ce branle-bas des invasions, qui a fait de l'Europe, pendant deux ou trois siècles, un champ ouvert à toutes les randonnées des Goths, des Vandales, des Burgondes. Ici, je voudrais citer une page singulière sur ce phénomène de la *Völkerwanderung*, dont l'auteur paraît ne pas tirer une moindre gloire que l'Espagne des équipées de ses *conquistadores*. Je ne sais si le tableau qu'il trace de cette épopée correspond véritablement à la réalité ; il aurait besoin de quelques retouches. Les infiltrations des Barbares dans les rangs des légions romaines avaient précédé de deux cents ans les promenades militaires et les raids de quelques chefs de bandes qui traversèrent l'Empire et s'y taillèrent des royaumes. Ils s'installaient dans les délices de la civilisation, sans autre politique que d'en jouir à leur tour et de s'engraisser à ses dépens. J'ai peur que la peinture que nous trace l'auteur ne soit presque entièrement fictive et romanesque. C'est égal, je ne doute pas qu'elle n'ébranle puissamment les sensibilités allemandes en y réveillant la bougeotte, le désir d'aventures qui tourmente les Allemagnes : cette page est une affiche de mobilisation.

Il semble, ajoute l'auteur, qu'il y ait dans la guerre un principe irrationnel, c'est-à-dire un élément mystique, une

volonté supra-humaine qui échappe aux calculs et à la politique. La guerre, nous dit-il, ne dépend de la raison ni même des passions des mortels ; elle est de l'ordre du sacré. Le guerrier ne s'appartient pas ; il est la chose des dieux. Le dieu le possède tout entier, comme il agite le *Berserker*, et le rend supérieur à lui-même. De là, les idées d'héroïsme, qui permettent d'accomplir ce qu'un homme ne pourrait faire, et qui impliquent une sorte de transfert, de communication de la divinité, et celles d'offrande, de sacrifice, qui sont inséparables de la pensée de la guerre. On dirait, à entendre M. le Dr Ninck, que la guerre est pour l'homme le moyen le plus sûr de s'unir au divin, l'acte religieux par excellence. Étrange théologie que celle de ce docteur ! En effet, le champ de bataille, dans la tradition germanique, est souvent un lieu consacré, une enceinte, un champ clos, entouré d'un rideau d'arbres magiques (une haie de coudriers) et conçu comme le théâtre d'une épreuve, une scène où se joue le mystère de la destinée.

La haine n'entre pas sur ce *ring* où s'affrontent les combattants ; rien d'humain n'accompagne et ne pousse les adversaires. C'est une sorte de jugement de Dieu, qui du reste ne prononce nul arrêt de mérite ou de culpabilité. Les idées de bien ou de mal sont aussi étrangères à ce genre d'ordalies, qu'elles sont absentes d'une rencontre de gladiateurs. Le ciel a besoin d'une victime. La mort peut être un choix, une sorte d'élection. L'âme du héros tombé entre dans la gloire du Walhalla, et le vainqueur ne refuse pas une sépulture au vaincu. L'un et l'autre ne sont que les agents d'une force impersonnelle, qui ne leur laisse d'autre rôle que de combattre avec courage et de mourir avec honneur. La honte n'est pas la défaite, car tôt ou tard le coup fatal sait vous atteindre, mais l'homme de cœur va au-devant de la décision du sort ; le lâche seul l'attend dans son lit.

En même temps que le voyageur et que l'esprit d'aventure, Wotan, nous dit notre auteur, est le prince souterrain et le génie chtonien : ce qui s'explique, comme toujours, par la transe du Berserker et par l'état de catalepsie qui en résulte. Pendant la crise, le Berserker gît quelquefois inanimé ; son corps n'est qu'une dépouille inerte. C'est alors que l'âme divague et erre en liberté, sous les mille formes du songe et

de la métamorphose. Mais pendant ces absences ou ces intermittences, que devient le reste de vie qui subsiste dans les membres engourdis et abandonnés ? Il semble que la personne se divise, et qu'une part vagabonde et prenne la clef des champs, tandis qu'une autre, mise en veilleuse, s'abrite et se réfugie dans les entrailles de la terre. Le dieu mène à la fois la vie éparse, ravie et inspirée des vents, et la vie inférieure et sourde des profondeurs. Il est aérien et il est infernal. Sous ce dernier aspect, il s'identifie à l'énergie confuse de la vie, à la force obscure de la croissance et de la durée, à la fécondité des graines et des plantes. Il a pour symbole le frêne Yggdrasil, axe et colonne de l'univers, dans les branches duquel se pose son aigle ou son corbeau, et où la légende assure qu'il est resté lui-même suspendu quelques jours ; il est à la fois le souffle qui agite la masse des feuillages, et la sève qui pousse les racines dans la nuit. Il est ce qui médite, végète, s'accroît dans le silence, la pensée invariable qui trône au fond de l'être, la présence muette et permanente qui commande et gouverne, demeure, veut, préside. Il n'est pas indifférent que l'idée du destin, du *Schicksal*, comme dit le langage germanique, emprunte la figure d'un arbre fatidique, que l'arbre soit la forme de la Loi et se trouve chargé de contenir le grand secret : idée naturaliste, hiéroglyphe purement physique du cosmos, se confondant avec la poussée aveugle, élémentaire de la vie. Idée bien éloignée de cette Némésis, de cette Moira des Grecs, loi d'équilibre et de mesure, comprenant une notion d'ordre, de soumission, qui se change aisément en une règle morale, dégage une spiritualité. Arbre bien différent aussi de celui de la Genèse, auquel est attachée une idée de fruit défendu, de transgression et de *tabou*. Ici, nulle autre pensée, nulle éthique que celle de l'être qui se développe, du *fieri* et du pur devenir, limité, il est vrai, comme tout développement organique, par des conditions fatales, mais avec certaines vues cycliques et indéfinies de déclin et de renaissance, d'hiver et de printemps, de mort et de résurrection, empruntées au rythme des saisons, et qui font penser à ce que le visionnaire de Sils-Maria appelle l'Éternel Retour.

Je ne me crois pas insensible à cette musique des choses, et je veux bien y reconnaître le murmure de la forêt, la

rumeur des vents que Nietzsche déchaîne dans son *Ode au Mistral*, les grandes orgues de la Germanie. Peut-être, à l'aide de ces rapprochements, arrivera-t-on à entendre le sens d'une phrase énigmatique de M. Alfred Rosenberg : « Une légende héroïque du Nord, une marche militaire prussienne, une fugue de Bach, un sermon d'Ekkehart, un monologue de *Faust* ne sont que les manifestations, primitivement réunies sous le nom d'Odin, d'une seule et même âme. » On conçoit assez bien l'espèce de griserie qui s'exhale d'une telle mystique, pour les esprits qui s'en abreuvent, et aussi le péril d'une persuasion si orgueilleuse, qui n'admet d'autre loi que les exigences de l'instinct et de l'élan vital.

*
* *

La part la plus curieuse du livre de M. Ninck est celle où il tente de faire voir qu'en effet l'Allemagne n'a jamais abjuré ses dieux, et qu'en dépit des efforts de l'Église, elle est demeurée réfractaire et rebelle à la conversion. Elle n'a jamais eu qu'une religion, qui est celle de la nature. Le vieil homme n'a jamais disparu. En effet, tout le monde sait que l'Évangile a eu partout beaucoup de peine à exorciser les idoles, et qu'il n'y est souvent parvenu qu'au prix de compromis, en composant avec les vieux cultes et les antiques croyances. Le paganisme a laissé partout derrière lui un résidu de vieilles pratiques et de superstitions, un personnel de lutins, de farfadets, de fées, qui flottent encore dans les campagnes et forment la poésie des contes populaires. Ce sont ces survivances, ce paganisme opiniâtre dont l'auteur nous trace le tableau et qu'il s'attache à dépister dans toutes les formes de la fable et de la vie allemandes, avec un luxe de preuves et une érudition subtile et ingénieuse, comme on déchiffre, dans les palimpsestes, sous le texte calligraphié par le scribe du moyen âge, le texte effacé d'un poème de Catulle ou de Lucrèce, pardessus lequel un moine dévot a recopié la *Cité de Dieu*.

C'est cette part de l'entreprise qui serait la plus digne d'intérêt, si l'auteur avait réussi à être convaincant et si, dans ce plaidoyer pour les dieux indigènes, l'illusion et le parti pris, la prévention et l'idée fixe ne tenaient lieu du raisonnement. Il s'agit de démontrer qu'en réalité le génie d'un peuple ne change pas, qu'il subsiste invariable et pareil

à lui-même, aussi éternel que la forme de la terre, du ciel et des nuages, et que les images du catéchisme chrétien ne sont que des repeints qui s'écaillent et laissent transparaître les anciennes théogonies à peine camouflées. Chaque race humaine ne peut produire qu'une espèce du divin. Elle rêve et rebrode indéfiniment le même rêve. Les mêmes traits et les mêmes motifs se répètent et s'entrelacent sans fin, comme les dessins d'une poterie, les cercles et les volutes d'un décor de plat scandinave, engendrant leurs boucles rythmiques, pareilles au mouvement sans repos de la vague. La conscience humaine s'est exprimée une fois pour toutes dans ses mythes primitifs, comme la vérité sort de la bouche de l'enfant, et comme rien n'efface dans l'homme ses premières intuitions merveilleuses de la vie. Écrivez ce que vous voudrez, surchargez comme il vous plaira cette page première : toujours, dans le filigrane, apparaîtra par transparence le même tracé indélébile et la même signature divine.

Je ne méconnais pas la profondeur de cette vue, et même ce qu'elle présente de grandiose et de vrai. Pour M. Ninck, le baptême chrétien n'a rien aboli de l'âme allemande, si ce n'est dans le sens où l'on parle d'un vin baptisé : le païen reste reconnaissable sous le badigeon ecclésiastique. Le Christ ne s'est introduit souvent qu'à la faveur d'un subterfuge ; souvent, pour pénétrer dans les âmes germaines, bien lui en a pris de se déguiser. Lui aussi, il revêt « peau d'ours ». La croix n'aurait pas réussi à s'implanter dans les Allemagnes, s'il ne s'était produit quelque confusion entre ce bois salutaire et celui de l'arbre de vie ou du frêne Yggdrasil, où l'on a vu que Wotan avait passé neuf jours ; les prêtres ont joué de cette équivoque, pour prétendre qu'Odin était la figure de Jésus. C'est ce qui s'est passé à Chartres, quand les missionnaires des Gaules adoptèrent le culte druidique de la *Virgo paritura*, ou, aux premiers siècles de l'Église, quand les Pères crurent deviner la mère du Sauveur dans les vers mystérieux de la quatrième Églogue. Il y a toute une apologétique fondée sur ces accords entre l'ancien monde et le nouveau : les Sibylles ont leur place à côté des Prophètes à la voûte de la Sixtine. Toute la terre avait conçu, pressenti, enfanté son Sauveur : le Messie résultait d'une attente commune, d'une immense espérance humaine. Rien ne fait plus d'honneur à l'Église que cette

pensée. On est fâché que M. Ninck ne l'ait pas mieux comprise, et n'y voie qu'une supercherie.

Personne ne lui contestera qu'une grande partie du folklore et des traditions populaires, les Nixes, les Elfes, les légendes diverses du Chevalier au Cygne ou de Geneviève de Brabant, les contes de jeunes femmes calomniées et nourries au désert par des biches, n'appartiennent au répertoire de la mythologie : répertoire, du reste, si général, qu'il semble faire partie du bagage de l'humanité, et qu'il est bien difficile d'y voir une propriété de la race germanique. J'avoue qu'il y a, dans ces fables, une atmosphère particulière, une couleur sentimentale que nous sommes tentés de croire spécifiquement allemandes ; ces mirages, ces jeux d'illusions et de reflets, ces étoiles qui se mirent dans la surface de l'étang et qui deviennent jeunes filles, ces jeunes filles qui se changent en cygnes et qui s'envolent, ces choses d'une nature instable et capricieuse, où rien n'est ce qu'il paraît être, où tout baigne dans la féerie, ce monde des enchantements, des *maerchen*, est le reste d'un très vieux monde, que nous bénissons encore. Il nous reporte à un âge où la création conservait son existence et son pouvoir magique, où l'homme, derrière les apparences, percevait le mystère de forces inconnues. Nous devons beaucoup au romantisme, qui nous a rendu le secret de ces fables, mais peut-être leur couleur allemande tient-elle au fait que le romantisme est né en Allemagne.

*
* *

Mais, dans sa recherche des survivances, n'arrive-t-il pas à l'auteur de pousser à l'excès la subtilité, et de faire violence au sens commun ? Je sais bien que l'Allemagne fait peu de cas de la raison, et, aujourd'hui plus que jamais, c'est le cadet de ses soucis. On est toutefois étonné de voir ce qu'est devenue cette science allemande, naguère si fière de ses méthodes. Je me borne à quelques exemples, en commençant par le patron de M. Ninck, saint Martin. Saint Martin est un cavalier, et notez que son nom dérive du nom de Mars, ce qui déjà donne à penser. De plus, le grand trait de sa vie est l'épisode du manteau : ce manteau fait partie du costume de Wotan, d'où il suit que saint Martin a été se nipper au magasin des accessoires et se drape de la défroque du dieu

national. Que dire de cette démonstration ? Mais voici mieux encore. Il y a dans l'histoire de la première croisade un épisode célèbre, et du reste assez énigmatique, celui de la prise d'Antioche ; ce fut le premier avantage des chrétiens, la bataille décisive qui ouvrit aux croisés la route de Jérusalem. Cette victoire est un miracle ; elle fut due à un religieux, qui prétendit avoir découvert le fer de la sainte Lance, le fer de l'arme qui avait ouvert la poitrine du Christ. Le Christ apportait aux siens, en gage de victoire, le fer qui lui avait percé le cœur. La découverte de l'arme divine enflamma l'armée accablée et lui rendit courage. Plus tard des doutes s'élevèrent. Le moine soutint son dire ; il n'hésita pas à subir intrépidement l'épreuve du feu, et mourut quelques jours après de ses brûlures. Jamais on n'entendit plus parler de la relique. Qui ne voit, dit M. Ninck, que cette idée du fer de lance providentiel est une idée allemande et une réminiscence de l'épieu de Wotan ? Mais quel rapport, je vous prie, entre la lance de saint Longin, qui était une chose connue de tout le monde chrétien, et celle d'un dieu germanique, alors profondément oublié ? Comment ce rapport fût-il venu à l'esprit des hommes de la première croisade, où justement il n'y avait pas d'Allemands ?

Qui veut trop prouver ne prouve rien. Et quand on a relevé un certain nombre de ces à peu près, de ces raisonnements boiteux ou controuvés, on se prend à soupçonner la fragilité de l'édifice, le porte-à-faux de toute la thèse. Il y a dans la légende scandinave un épisode de Mimir ; Wotan lui coupe la tête et la plonge dans une source. Il se penche pour y boire, et paie d'un de ses yeux le droit de se désaltérer : car ce breuvage, c'est la sagesse. Qui croira que c'est à cause de la tête de Mimir que tant de saints personnages, comme saint Denis, portent leur tête dans leurs mains, à la porte des cathédrales (détail iconographique qui signifie que ce personnage est mort décapité), et que c'est par la même raison qu'on dit encore en allemand, indifféremment, la « tête » ou la source d'un fleuve ? Est-ce aussi à cause de Mimir qu'un promontoire se dit un cap, ou qu'on parle, chez nos voisins, de faire quelqu'un *Kaput* ? Qui ne voit que ces raisonnements sont du domaine de l'absurde, comme le rapprochement, en anglais, des deux verbes *to peep* (regarder) et *to pipe* (jouer

de la flûte) est un pur coq-à-l'âne, un calembour indigne d'être pris au sérieux ?

On ne finirait pas de réunir la foule de passages que l'auteur apporte comme des témoignages irrésistibles, et qui témoignent seulement de son absence de critique. En vérité, la science allemande se contente aujourd'hui à bon marché ; elle n'est plus bien exigeante en fait de rigueur et de précision. Faut-il encore quelques exemples ? Wotan, nous dit-on, est le dieu des « runes », et les caractères runiques imitent les gerçures de l'écorce sur laquelle ils étaient tracés ; telle est, ajoute-t-on, l'origine des caractères gothiques, opinion qui surprendra bien des paléographes et que je recommande aux professeurs de l'École des Chartes. Car on croyait savoir que l'écriture gothique est une mode française du temps de saint Louis, et rien n'était mieux établi par l'histoire des manuscrits. Mais il est plus simple de procéder par un acte de foi. Ce n'est pas tout. L'auteur attache une grande importance à l'élément liquide et à la divination par l'eau ; il a raison. Mais écoutez : ce n'est pas par hasard, dit-il, que le berceau imite le roulis et la forme d'une nacelle sur laquelle l'enfant s'embarque pour traverser les flots de la vie. Ce n'est pas par hasard non plus que le moyen âge, renonçant à l'usage du style et de la cire, s'est servi, pour écrire, de la plume de l' « oiseau aquatique » et de la peau du mouton, engraissé de l'herbe des pâturages humides. Est-ce par hasard enfin que presque toutes les cathédrales se dressent au bord d'un fleuve, que leurs tours évoquent la ressemblance de la mâture d'un vaisseau, leurs voûtes la forme d'une coque de navire renversée, et qu'il arrive si souvent qu'on pénètre dans la nef par une porte latérale, comme on entre sur un bateau par une passerelle jetée sur le côté ?

On frémit de cet amas de fadaises ; il semble que l'idée de vérité ait subi, en Allemagne, une grande dépréciation. La jeunesse paraît bien à plaindre, si on la bourre de pareilles sottises, et si elle prend pour argent comptant une science si frauduleuse ; il est affligeant pour l'esprit de penser aux générations nouvelles qu'on dresse contre l'univers en les excitant avec un alcool falsifié. Ce recul de l'intelligence, s'il était autre chose qu'un phénomène individuel, serait peu glorieux pour la nature humaine.

L'Allemagne a toujours excellé à ces mouvements tournants, qui consistent à manœuvrer, si je puis dire, dans le *no man's land*, et à l'occuper par une série d'affirmations gratuites. Elle se glisse dans l'inconnu ; c'est la reine de la nuit, la magicienne de l'hypothèse. Tout cela, pour montrer qu'elle ne doit rien au monde et que le monde lui doit tout, qu'elle peut fabriquer ses dieux, comme elle est parvenue à fabriquer son essence et son caoutchouc. En réalité, que savons-nous d'Odin ou de Wotan ? Le nom, ignoré de Tacite, n'apparaît qu'au VIIIe siècle, dans un formulaire d'abjuration à l'usage de l'Église saxonne. Les traces littéraires scandinaves datent du XIIIe siècle et appartiennent déjà à la littérature savante.

Que s'est-il passé dans l'intervalle ? Tout porte à croire que Wotan ne serait pas ce qu'il est, s'il n'avait emprunté tant de traits aux dieux méditerranéens. Le Panthéon nordique doit à l'Olympe gréco-latin le peu qu'il a de consistance, de logique et de fermeté. Le langage est un monument irrécusable. Apprend-on aux jeunes Allemands que tous les mots germaniques qui désignent la maison (la porte, le pilier, la fenêtre) sont du vocabulaire latin ? Leur enseigne-t-on, et qui se doute, que leur fameux Walhalla lui-même, selon la description qu'en font les anciens Scaldes, n'est autre chose que le Colisée ? Telle est pourtant la vérité. Et où ces pauvres barbares, qui ne construisaient que des huttes ou des halles de bois, auraient-ils pris l'idée de ces gradins, de ces arènes, de cet ordre, de cette hiérarchie de pierre, de ces immenses amphithéâtres d'où dix mille guerriers pouvaient sortir à la fois par douze portes, si les mercenaires germains ne leur en avaient rapporté les merveilles ? Cette remarque saisissante est de M. Magnus Olsen, l'illustre professeur d'Oslo. Ne fera-t-on pas, un jour, pour les légendes germaniques, le travail qu'a exécuté M. Edmond Faral pour le roman d'Arthur et le cycle de la Table-Ronde ? Ce serait rendre au monde et à l'Allemagne un grand service, que de la faire sortir de l'idée orgueilleuse d'elle-même où elle s'isole et se divinise, et de la ramener dans le concert du genre humain.

LOUIS GILLET.

LES PROBLÈMES ALGÉRIENS

LES DROITS ÉLECTORAUX DES INDIGÈNES MUSULMANS

Les Chambres vont être appelées prochainement à délibérer sur le projet déposé par le gouvernement, à l'instigation du sénateur Viollette, et ayant pour objet « d'accorder des droits politiques à certaines catégories d'indigènes musulmans d'Algérie sans exiger leur renonciation à leur statut personnel ».

Ce projet nous paraît dangereux. Il a soulevé les protestations quasi unanimes de tous les citoyens français habitant l'Algérie. Il a trouvé dans la métropole de nombreux opposants. La question est d'une gravité telle qu'au moment où la discussion va s'ouvrir devant le Parlement, nous considérons comme un impérieux devoir d'y revenir une fois encore.

LES DROITS ACQUIS DES INDIGÈNES

Ce qu'il importe avant tout de bien déterminer, c'est le fond du débat.

Quand on parle de « droits politiques », il s'agit de savoir si l'on veut parler uniquement des droits du « citoyen » ou des droits politiques dans le sens large du mot où il est pris couramment par la plupart de ceux qui s'intéressent au problème indigène algérien et d'une façon générale par tous ceux qui s'occupent de droit public.

L'exercice des droits politiques ne consiste pas uniquement,

comme sembleraient le faire croire les raisons données par les promoteurs du projet en discussion, à participer à l'élection des députés. Il implique aussi la participation à l'élection des conseils municipaux, des conseils généraux, et aux institutions, garanties et libertés émanant du droit public national dont le droit constitutionnel ou politique est une des parties.

Sous ce rapport, les indigènes musulmans algériens ont déjà de nombreux droits acquis, à la suite de diverses dispositions législatives qu'il serait trop long d'énumérer ici et résultant notamment du sénatus-consulte de 1865 et des lois de 1900, 1914, 1918 et 1919.

En vertu de ces lois, les indigènes musulmans peuvent devenir citoyens français par une simple déclaration devant le juge de paix, qui emporte évidemment renonciation à leur statut personnel. Ils jouissent de certaines garanties et libertés constitutionnelles. L'organisation et l'extension de leur corps électoral particulier ont été réalisées sous les garanties, règles et incompatibilité demandées. Ils font partie, avec *voix délibérative*, de toutes les assemblées délibérantes et consultatives locales (Conseils municipaux, avec participation à l'élection des maires et des adjoints, Conseils généraux, Délégations financières, Conseil supérieur de l'Algérie, Chambres de commerce, Chambres d'agriculture). Ils ont des assemblées délibérantes particulières, les « djemaâs ».

Ils participent au vote du budget de l'Algérie.

Ils sont soumis au droit commun pour leurs personnes et pour leurs biens. Les impôts arabes ont été supprimés.

En outre, dans le cas actuel, pour juger sainement du problème, il n'est pas inutile de relier le « politique » à « l'économique ». L'« économique » rejoint et commande bien souvent le « politique » et ici plus que partout ailleurs.

Il est donc bon de rappeler : que le sénatus-consulte de 1863, les lois de 1873, 1887, 1897 et 1926 ont constitué la propriété indigène *qui ne l'était pas* ; que, depuis la loi de 1900 instituant les Délégations financières, les indigènes prennent part à *toutes* les décisions économiques, fiscales et sociales intéressant le pays ; que les œuvres d'intérêt commun, d'intérêt général, leur profitent comme à tous autres, et que tous les travaux publics sont arrêtés de concert avec eux.

Quand nous avons pris possession du pays, il était à peu

près en totalité inculte et sauvage. L'insécurité et l'insalubrité y régnaient en maîtresses ; la famine y était à l'état latent. La population indigène était d'environ un million d'habitants. A l'heure actuelle, le pays est sillonné de routes, de chemins de fer ; des ports, des barrages ont été construits ; des villes, des villages possédant toutes les ressources de notre civilisation moderne ont été édifiés. Le pays est cultivé, productif. Grâce aux œuvres d'assistance, de mutualité, de bienfaisance que nous avons créées, aux règles d'hygiène, de salubrité, aux soins médicaux que nous lui prodiguons, la population indigène est passée d'un million à six millions. Les trois départements algériens comptent parmi les plus riches et les plus beaux de la France et l'Algérie, par ses importations et ses exportations, est la première cliente de la métropole. Elle est une des pierres angulaires de la force et de la puissance nationale.

C'est donc nier l'évidence même que de prétendre, comme certains détracteurs, « qu'on n'a rien fait pour les indigènes et qu'ils sont traités comme des esclaves ». Il suffit d'ailleurs d'ouvrir les volumes contenant les comptes rendus des délibérations des Assemblées algériennes pour y trouver les attestations apportées par leurs représentants des bienfaits que leur a prodigués la France.

LE PROJET GOUVERNEMENTAL

Ceci rappelé, il apparaît bien nettement qu'il s'agit en réalité, par le projet qui est déposé, d'accorder à certaines catégories d'indigènes musulmans, en dehors de tous les droits dont ils jouissent déjà, ce à quoi nous attachons le plus haut prix, *la qualité de citoyen*, avec tous les droits et avantages qu'elle comporte sans en assumer les obligations et les charges, et cela, afin de leur permettre de participer à la représentation parlementaire, c'est-à-dire *à l'exercice de la puissance publique, à la souveraineté française.*

Voilà ce qu'il faut que l'on dise. Voilà ce qu'il faut que l'on sache.

Là est la question, l'unique question. Et elle est posée, non pour des nécessités indiscutables, comme toutes celles qui ont été résolues, non à la demande de la masse des indi-

gènes, qui l'ignore complètement, mais à la demande d'une minorité citadine, infime et remuante, certes évoluée et intelligente, dont les actes et les paroles témoignent bien que l'unité nationale de la France n'est pas précisément dans leurs préoccupations. C'est ce qui en souligne toute l'importance et aussi toute la gravité, en raison des données du problème.

La capitulation d'Alger du 5 juillet 1830 a été interprétée dans le sens le plus large, et bien qu'elle n'y soit pas expressément contenue, on a voulu y voir la réserve au profit de l'indigène de son statut personnel.

Ce statut qui résulte pour les uns du Coran, pour les autres de la Coutume, embrasse le droit civil comme le droit pénal, comme le droit religieux qui en est l'essence et il règle plus particulièrement l'état et la capacité des personnes. C'est en cette dernière matière que l'indigène y est le plus attaché. Elle est précisément en complète opposition avec notre droit français, nos conceptions sociales et même notre morale.

C'est pour cette raison majeure que le sénatus-consulte de 1865, — toujours en vigueur, — en déclarant dans son article premier : « l'indigène musulman est français, mais il continuera néanmoins a être régi par la loi musulmane », ne lui a pas conféré la qualité de « citoyen », en lui accordant toutefois la faculté d'être admis, sur sa demande, « à jouir de ces droits de citoyen, sous la condition expresse qu'il serait alors régi par les lois civiles et politiques de la France ».

Et voici ce qu'on peut lire au cours de l'exposé des motifs et du rapport ayant précédé ce sénatus-consulte : « Désormais, l'indigène arabe français est sous la protection de la France. Sa nationalité est établie... Citoyen (s'il l'est devenu sur sa demande), son devoir est d'obéir à la loi qui commande. Son droit est d'invoquer la loi qui protège. En devenant Français, les indigènes ne sont pas obligés d'abdiquer les statuts sous lesquels ils ont vécu, mais s'ils jugent à propos de *s'élever* jusqu'à la qualité de citoyen, la situation change. Appelés à participer à toutes les prérogatives qui s'attachent à ce titre, à exercer à l'occasion une certaine part de la souveraineté, ils ne peuvent être *dans d'autres conditions que les citoyens français* avec lesquels ils se confondent. Ce sont désormais les mêmes droits et les mêmes devoirs. Il ne peut, sur le

sol de la patrie, exister des citoyens ayant des droits contradictoires. »

Le législateur de l'époque pensait comme nous. Ses raisons étaient les nôtres. Elles ont conservé toute leur valeur. La situation n'a pas changé. L'état des esprits n'est pas meilleur ; au contraire !

Le décret du 14 octobre 1870, qui est quelquefois invoqué, à tort, par les partisans du projet actuel, applique les mêmes principes que le sénatus-consulte de 1865. Il dit : « Les israélites indigènes des trois départements d'Algérie sont déclarés citoyens français : en conséquence, leur statut réel et leur statut personnel seront, à compter de la promulgation du présent décret, régis par la loi française. »

Chaque fois que la question s'est posée depuis, chaque fois le principe a prévalu. Lors des voyages présidentiels en Algérie de MM. Millerand et Doumergue en 1922 et 1930 et de M. Régnier, alors ministre de l'Intérieur, en 1936, ces hautes autorités pressenties n'ont cru devoir faire aucune promesse à ce sujet et lors de l'interpellation de M. Viollette devant le Sénat en mars 1935, l'ordre du jour adopté et auquel M. Viollette s'est lui-même rallié, n'en contenait pas davantage.

CE QU'IL FAUT FAIRE

Quels faits nouveaux ont pu décider le gouvernement à déposer le projet actuel ?

Les promoteurs, poursuivant une idée qui leur est chère, ont pris prétexte des événements tumultueux, quelquefois douloureux, qui se sont produits ces derniers temps en Algérie et de l'émotion qu'ils ont créée, en raison de l'état d'esprit inquiétant qu'ils dénotaient chez les indigènes musulmans. Les causes du malaise sont connues. La France n'y est pour rien.

La minorité remuante dont nous avons parlé, exploitant le malaise résultant de ces diverses causes, a prétendu que la France en avait la responsabilité et a cherché à accréditer, parmi la population musulmane d'abord, la population métropolitaine et les sphères gouvernementales ensuite, l'opinion que les indigènes étaient mal protégés, qu'ils n'étaient pas défendus, que leur voix n'était pas entendue dans leurs justes

réclamations et revendications, et qu'il était nécessaire, pour que tout s'apaise et que le peuple indigène soit satisfait, qu'il soit représenté au Parlement. Une campagne de presse violente a été organisée, les indigènes dirigeant ce mouvement sont venus à différentes reprises porter leurs doléances à Paris, et ils ont été d'autant plus écoutés que le sénateur Viollette, alors ministre d'État, étant un chaud partisan de leurs revendications, a obtenu du gouvernement de l'époque, à la fin de 1936, le dépôt du projet actuel : si bien qu'une ambiance semble s'être créée parmi beaucoup de ceux qui, ne connaissant pas la question ou ne l'ayant pas approfondie, disent couramment que, pour apaiser ces « pauvres indigènes », *il faut faire quelque chose.*

Ce qu'il faut faire, ce n'est pas, hélas ! ce qu'on nous propose.

Pour la masse indigène (le fellah, le « khammés », l'ouvrier, l'agriculteur, le pasteur, le petit artisan), il faut continuer à améliorer sa situation matérielle et sociale, lui assurer, dans son travail, son existence quotidienne (1) ; lui inculquer de meilleures méthodes de travail, par l'exemple, la vulgarisation, la persuasion. Continuer, en l'accentuant par toutes les améliorations possibles, la politique que la France a suivie jusqu'ici et qui a déjà porté ses fruits. Politique faite de libéralisme, de confiance et de générosité, qui tend dans son principe et dans son esprit au rapprochement de cette population indigène par la recherche d'une collaboration de plus en plus étroite et confiante entre colons et indigènes, d'une association de leurs intérêts, d'une communauté de vues et de pensées. Politique d'action raisonnée, égale pour tous dans son uniformité, appliquée dans l'ordre et le calme, avec bienveillance et intelligence, faite de bonté, d'équité et de justice, mais aussi de fermeté. Politique devant frapper la population musulmane respectueuse de l'ordre et de l'autorité.

Voilà le *quelque chose* qu'il faut faire, et qui est déjà bien commencé, — ce n'est pas un bulletin de vote de plus qui le donnera à cette masse indigène, et ce n'est d'ailleurs pas ce qu'elle demande.

Quant à la minorité évoluée et instruite, qui ne s'est

(1) L'on ne saurait imaginer les abus commis à l'égard de l'ouvrier agricole indigène par certains de ses coreligionnaires au moyen du contrat de « Khaméssat ».

jamais jusqu'ici préoccupée de cette masse, rien ne s'oppose, si elle le désire, puisque son instruction et son évolution le lui permettent, à ce qu'elle accède à la citoyenneté française, — et elle le peut, — dans des conditions très simples que l'on peut simplifier encore, mais ce serait une faute, une très grosse faute, qu'elle pût l'acquérir sans être soumise au droit commun, c'est-à-dire acquérir les droits sans les devoirs, et c'est précisément le résultat qu'amènerait le projet actuel.

Accorder le droit de citoyen à certaines catégories d'indigènes sans qu'ils renoncent à leur statut personnel :

Ce serait méconnaître la déclaration des Droits de l'homme, notre droit constitutionnel et notre droit public. — Ce serait méconnaître les principes d'égalité que nous a apportés la IIIe République. — Ce serait créer une catégorie de citoyens privilégiés qui seraient appelés à légiférer et à participer à des lois qui ne leur seraient pas applicables.

Ce serait mettre le « protégé » dans une situation meilleure que le « protecteur ». — Ce serait reconnaître que le « pupille » a plus de droits que son « tuteur ». — Ce serait démembrer la souveraineté, au détriment du « conquérant » en faveur du « conquis ».

Rien dans la colonisation moderne, qui impose au peuple occupant la charge du peuple occupé, n'est encore allé jusque-là.

LES INCONVÉNIENTS DU PROJET

Le projet déposé apporterait en Algérie de nombreuses perturbations, créerait des difficultés et des injustices, dont on ne saurait trop signaler la gravité.

Les lois de 1900 et 1919 ont institué un électorat indigène particulier qui a donné à certaines catégories d'indigènes musulmans (dont la plupart sont comprises dans le projet gouvernemental) une représentation, dans toutes les Assemblées locales, qui participe, nous l'avons dit, à la direction de toutes les questions économiques, fiscales et sociales du pays.

Si, pour l'électorat des citoyens français, nous étions restés sous l'empire de la loi de 1874 qui édictait une liste spéciale pour l'élection des députés, la question serait peut-être moins grave, car le droit accordé aux indigènes ne porterait que sur

le droit de représentation parlementaire ; mais la loi de 1884 qui l'a remplacée a instauré une liste unique, et l'inscription sur cette liste donne droit à la participation à toutes les élections. La qualité de « citoyen » qu'on veut octroyer aux indigènes, dans leur statut, s'affirme par l'inscription (sous les conditions qui y sont indiquées) sur cette liste du 5 avril 1884 et donne droit à la participation à l'élection, non seulement des députés, mais aussi à celle des conseillers municipaux, des conseillers généraux et des délégués sénatoriaux.

Par conséquent, tous les indigènes compris dans les catégories visées au projet, devenus citoyens, seraient inscrits sur cette liste unique de 1884, prendraient part, *au titre français*, à toutes les élections, et seraient éligibles à ce titre.

Dans de nombreuses communes de l'intérieur de l'Algérie, les électeurs d'origine indigène seraient plus nombreux que les électeurs d'origine française (c'est un fait mathématiquement constaté) et l'on verrait de nombreuses municipalités composées en majorité d'indigènes, des maires indigènes unir des époux français, les soumettre à des lois civiles auxquelles ils échapperaient eux-mêmes, représenter le pouvoir central, ce qui leur conférerait des attributions politiques et une délégation de l'autorité publique !

On voit d'ici quelle serait cette administration communale confiée à des mains inexpertes, ayant une conception complètement opposée à la nôtre, à nos mœurs, à nos pensées, à nos besoins, à notre civilisation. On voit d'ici le découragement et la situation de l'élément français qui serait administré par ceux dont il est le protecteur et le tuteur. On voit d'ici les discussions, les troubles, les heurts, les conflits qui en résulteraient.

En outre, ces nouveaux citoyens ne figureraient plus sur les listes de l'électorat indigène et, pour former celles-ci, il faudrait avoir recours à des catégories nouvelles qu'on a jugées jusqu'ici inaptes à figurer sur les dites listes.

Tout cela est inadmissible, tout cela est choquant, tout cela est grave.

Ce nouveau bienfait dépasserait, de toute évidence, la mesure. Il serait en complète contradiction avec la saine logique, avec la tradition, avec nos lois. Il apporterait une diminution des droits acquis aux nationaux. Il retarderait,

sans conteste, le rapprochement, que nous poursuivons et que nous désirons si ardemment, puisqu'il *élèverait* l'indigène à la qualité de citoyen sans qu'il renonce à ce qui l'éloigne le plus de nous. Il favoriserait son évolution en dehors de notre civilisation, alors que nous voulons encore espérer que, grâce aux sacrifices toujours plus grands que la France fait et fera, avec le temps, le contact et l'instruction, l'indigène se fera une conception plus exacte des réalités et qu'il se ralliera en plus grand nombre pour se fondre enfin dans la nation française.

Il est donc rationnel, indispensable, nécessaire, que cette minorité, qui forme une élite, instruite, intelligente, éclairée, qui dans nos cités, dans nos écoles s'est le plus frottée à notre civilisation, qui est à même d'apprécier les bienfaits de cette civilisation, avide de jouir de tous les droits de citoyen pour profiter de toutes les prérogatives que ce titre comporte, veuille bien se soumettre à ses obligations et à ses charges, et renonce, comme lui en donne la faculté la loi de 1919, non pas à ses préceptes religieux, mais à son statut personnel en ce qu'il a de contraire à nos lois civiles.

Certains prétendent que c'est un mythe. Alors, pourquoi le conserver ? Les autres déclarent ne pas vouloir y renoncer par une démarche solennelle et disent qu'ils sont prêts à cette renonciation, si on la leur impose. La France respectueuse de ses engagements ne veut pas prendre une mesure d'ensemble qui s'appliquerait à la masse qui, elle, ne demande rien et qui n'est pas encore arrivée à un stade social qui lui permette d'apprécier la mesure et d'en user sainement.

* * *

Veut-on cependant tenter de concilier les esprits et donner une preuve nouvelle de la bienveillance avec laquelle la France accueille tout ce qui peut servir à la satisfaction de ses nouveaux enfants ?

Qu'abandonnant le projet gouvernemental, dangereux et inopportun, on étudie dans le calme et la réflexion toutes dispositions nouvelles susceptibles d'apaiser les craintes de chacun.

Dans une étude précédente, contenue dans le numéro de l'*Illustration* du 24 avril 1937, nous envisagions la création

à Paris d'un « Conseil supérieur musulman ». Ce Conseil, composé d'élus indigènes, étudierait toutes les questions intéressant les populations musulmanes, formulerait des avis et des vœux qui seraient transmis au pouvoir central, et nommerait des délégués qui pourraient être entendus par le Parlement dans ses commissions et dans ses séances (Chambre et Sénat).

Ne pourrait-on pas étudier ce projet, qui semble rallier de nombreux suffrages ?

Nous n'avons pas la prétention de faire œuvre de législateur. Tout ce que nous avons écrit n'a évidemment qu'un caractère indicatif et procède d'une expérience acquise au cours de cinquante années d'habitation dans le pays et de notre contact suivi avec la population indigène en notre triple qualité de colon, d'officier ministériel et d'homme public.

Mais de toute manière ne nous prêtons, sous aucun prétexte, à des concessions dont le principal effet serait de *déprécier* le titre de citoyen et de détruire en Algérie l'unité de la nation française. Ce serait l'arrêt, pour ne pas dire la mort, de l'œuvre de colonisation et de civilisation que poursuit la France en Afrique du Nord.

ÉLISÉE SABATIER.

REVUE LITTÉRAIRE

M. JULES ROMAINS
ET « LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ »

M. Jules Romains aura connu le privilège assez envié de débuter dans les lettres comme chef d'école. Quand parut, en 1908, son recueil de poèmes, *la Vie unanime*, la critique y vit une déclaration de guerre contre certaines formes du lyrisme auxquelles prétendaient se substituer des modes d'expression nouveaux. Répudiant l'individu et sa courte aventure, l'auteur chantait le groupe, la collectivité innombrable considérée en tant qu'être pensant ou sensible. Les spectacles de la grande ville, les ondes qui la traversent, les battements divers de son cœur anonyme lui fournissaient l'aliment essentiel de son inspiration. Il n'en fallut pas plus pour qu'on l'accusât de puiser sa veine dans les écrits des philosophes sociaux. Des commentateurs ingénieux prétendirent voir en lui un disciple attardé d'Auguste Comte ou, plus proche, de Durckheim, voire même du docteur Gustave Le Bon. C'était bouleverser des bibliothèques pour épiloguer sur un volume de chansons. M. Jules Romains s'en est expliqué lui-même dans une préface ajoutée à une édition postérieure de son livre. Il s'y examinait en quelques pages, découvrant chez lui l'influence de certaines imaginations du premier âge mêlées aux impressions encore fraîches d'un enfant parisien... « qui s'était baigné dans Paris, enivré de Paris pendant des heures et des jours innombrables, qui connaissait tous les quartiers, tous les faubourgs... savait distinguer, les yeux clos, le bruit d'un carrefour du bruit d'un autre, recevait du sol, des murs, du ciel de la grande ville mille communications secrètes qu'il enfermait dans son cœur... » et d'où naissait ce chant relié à tant de secrètes délices.

Une autre difficulté attendait M. Jules Romains. On suspectait sa sincérité. La foi affichée par lui en l'« unanimisme » présenté comme une panacée souveraine et le talisman de la littérature à venir paraissait légèrement suspecte. On voulait savoir jusqu'où il demeurait sérieux lorsqu'il formulait, par exemple, dans son *Manuel de déification*, des commandements comme ceux-ci : « Vous vous réunirez dans une chambre... Vous vous assiérez en cercle... Vous réciterez des prières à une et à plusieurs voix. Et vous mettrez votre groupe au monde. » Ou bien des recommandations de cette sorte : « Chaque fois que tu approches d'un groupe, demande-toi : Comment pourrais-je le forcer à devenir Dieu ? » Le Jules Romains frais émoulu de Normale et amateur d'une certaine forme de farce littéraire à tournure doctrinale semblait bien montrer là le bout de l'oreille. N'en disons pas davantage. Aussi bien notre propos n'est-il que de montrer comment M. Romains, parti de ces premiers tâtonnements « unanimistes », est arrivé à de plus hautes ambitions et jusqu'à quel point il a su les réaliser.

*
* *

Un livre nourri de vagabondages et de rêve comme *Puissances de Paris*, une pièce où s'affrontent les antagonismes de deux collectivités comme *l'Armée dans la ville* marquent de nouvelles étapes de cette entreprise. Le lecteur qui, parmi tant d'écrits, en voudra isoler quelques-uns propres à porter témoignage sur les tendances favorites de l'auteur, fera, croyons-nous, une place particulière à *Mort de quelqu'un*. Fidèle, dans ce roman, à son vœu d'animer ce qu'il nomme le « groupe », M. Jules Romains obtient ce phénomène de naissance spontanée grâce à l'émotion provoquée chez ses personnages autour de la disparition de l'un d'entre eux. Le nommé Jacques Godard passe de vie à trépas. De condition fort humble, connu d'un petit nombre d'amis ou de parents, il semblait destiné à laisser peu de traces dans la mémoire des hommes. Pourtant, c'est à dater de sa mort que son importance se révèle. La nouvelle, connue d'abord dans la maison, se répand au dehors, atteint une famille qui réside en province. Tous ces gens, alertés du même coup, se réunissent, parlent du disparu en des termes qui lui créent comme une seconde existence. Leur accord d'un moment les dote d'une conscience commune dont ils n'avaient jamais pressenti ni l'existence, ni le pouvoir. On saisit le procédé. M. Romains lui donne là des prolongements qui en font oublier l'artifice originel.

Appliqué encore dans *Europe*, qui est une sorte de reportage poétique, oublié dans des comédies joviales comme *Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche* ou *le Mariage de M. Le Trouhadec*, remis en vigueur dans *Knock* où un village entier subit l'influence de son médecin, le fameux unanimisme cher à M. Jules Romains fournit l'objet d'une nouvelle démonstration avec *Donogoo* qui montre comment une ville imaginaire finit par s'édifier sous l'effet de la crédulité publique. On en vient parfois à se demander où nous mène l'auteur et ce qu'il veut prouver. Que l'unanimisme ne soit qu'un nom nouveau appliqué à une forme de création des plus anciennes, il le sait et n'a nul besoin d'enseignement sur ce point. Ce n'est pas lui qui contestera que Hugo, que Zola faisaient de l'unanimisme, que Rabelais en avait fait avant eux, Dante avant Rabelais, et qu'une chaîne de précurseurs en ce domaine serait infinie pour qui voudrait l'établir parmi les principales littératures connues. D'autre part, le goût de la mystification n'est pas tel chez M. Jules Romains, — nous l'imaginons du moins, — qu'il conduise cet auteur à persévérer depuis trente ans dans son attitude même si, au plaisir d'intriguer ses proches confrères, s'ajoute celui de se voir « révéré en Upsal » ou dans les Universités du Nouveau Monde.

La réponse à une telle question, ce n'est donc pas l'homme, mais, une fois de plus, l'œuvre qui doit nous l'apporter. On trouve au long de cette œuvre, tant en prose qu'en vers, abondance de ces éléments contradictoires visibles dès les premiers écrits d'un Jules Romains : une tournure d'esprit volontiers systématique, allégée de temps à autre par un subtil recours à la plaisanterie, un sens émouvant du langage, une poésie exhalée dans les plus humbles sujets. Somme toute, un mélange constant de liberté et de parti pris, de pathétique et de jovialité, d'information et de fraîcheur instinctive. Il est visible que l'auteur ne néglige rien pour essayer son instrument, qu'il s'accorde tous les moyens d'investigation mis par lui au service des exigences les plus diverses. Braqués en tous sens sur le monde, ses instruments de mesure ou de visée vont de la lunette d'approche au microscope, de la balance publique au pèse-lettre, de l'examen de conscience au débat sur la place.

Poète, romancier, auteur dramatique, essayiste, M. Jules Romains s'est intéressé, d'autre part, à la biologie et à la psychiatrie. On lui doit notamment une série de recherches qui ont abouti à des pages curieuses sur *la Vision extra-rétinienne et le sens paroptique*. Ainsi, par les multiples chemins offerts à l'observation humaine, il s'avance

vers un but. Longtemps obscur, ce but s'est dévoilé quand parurent les premiers volumes des *Hommes de bonne volonté* (1). Il s'agit, on le sait, d'un vaste roman sur la société présente. Ses dimensions, le nombre considérable des personnages, le développement majestueux du récit laissaient comprendre dès le début que rien ne serait oublié pour étendre la perspective d'un tel panorama. Chaque détail semblait appelé à jouer son rôle pour nous montrer la diversité du type social. A pénétrer au cœur de l'ouvrage, on peut mesurer enfin l'entreprise vers laquelle s'acheminait M. Jules Romains quand il abordait tant de genres et poussait son enquête en tant de lieux. Ce n'était là qu'épreuves préparatoires et choix dans la composition de l'orchestre. Le cortège des « hommes de bonne volonté », c'est pour M. Jules Romains celui des jours écoulés depuis la naissance d'une expérience humaine. C'est le lent enrichissement versé au cours du temps dans l'esprit et dans les sens. L'unanimisme prôné par notre auteur doit trouver là son expression complète et sa raison véritable.

Les deux premiers tomes ont vu le jour en 1932, le treizième et le quatorzième en 1937. Six ans pour mettre quatorze volumes au monde, c'est là une cadence accélérée ! M. Romains prend ses héros en 1908 et les mène jusqu'au 1er août 1914. Les voilà, en attendant la progression des chapitres suivants, sur un seuil de taille. On jugera le moment venu d'en profiter pour prendre une vue d'ensemble des quatorze volumes déjà parus

* * *

Le 6 *octobre* par où s'engage la série, nous introduit au sein du Paris de 1908. Le lecteur en a connaissance à la façon du curieux qui ouvre une fenêtre et se penche au dehors. Les bruits de la rue, ses visions, ses odeurs montent jusqu'à lui et l'assaillent du même coup. Les propos du jour suivent bientôt le même chemin. On parle des premiers vols de Wilbur Wright, des menaces autrichiennes d'annexion sur la Bosnie-Herzégovine, des éboulements causés par les travaux du Métro, d'une panique en Bourse sur les fonds turcs et serbes... Le décor planté, les personnages paraissent. M. Romains nous en présente une première série, chacun pris à la même heure matinale en des endroits différents. Voici par exemple, pour la classe bourgeoise, M. et Mme de Saint-Papoul, rue Vaneau, M. et Mme de Champcenais, avenue Mozart. Cette simple différence de quartier

(1) Librairie Ernest Flammarion.

indique déjà que le ménage Champcenais est d'un caractère plus « moderne » que le couple Saint-Papoul. En outre, M. de Saint-Papoul bien qu'installé dans un cabinet de travail, ne semble point voué à une tâche fort assidue, tandis que M. de Champcenais, gentilhomme évolué, consacre son activité à une société pétrolière. Poursuivons : au quatrième étage d'un appartement du quai des Grands-Augustins, une comédienne, Germaine Baader, s'éveille... Rue Montmartre, dans un atelier de peintre d'enseignes, un jeune apprenti, Wazemmes, recueille les fonds de ses camarades pour les porter, dans l'après-midi, au Pari mutuel... L'instituteur Clanricard, dans une école de la périphérie, fait sa classe aux enfants... Ailleurs, le relieur Quinette évolue dans sa boutique... Ailleurs encore, le normalien Jerphanion, descendant du train de Saint-Étienne, s'achemine vers la rue d'Ulm où l'attendent les promesses de son avenir.

D'autres personnages joignent bientôt ceux-là. A la silhouette de Jerphanion s'ajoute celle de son camarade destiné à devenir son inséparable, Jallez. Auprès du visage de Germaine Baader apparaît celui de son ami actuel, le député Gurau. Quinette voit la porte de sa boutique s'ouvrir brusquement pour livrer passage à un homme, Leheudry, qui lui demande la permission de laver chez lui ses mains et ses habits maculés de taches de sang suspectes. Ce sera pour le relieur le début d'une aventure.

On conçoit le problème qui se pose devant l'auteur. Ces héros inconnus les uns des autres et choisis dans des milieux très différents devront se rapprocher par la suite. Comment y parviendront-ils et par quels procédés leurs histoires particulières n'en feront-elles qu'une seule ? Cette question ne semble pas avoir tourmenté M. Romains et l'on attribue d'abord l'indifférence qu'il y porte à l'étendue de l'œuvre entreprise et au temps que l'avenir lui laisse pour opérer ses rapprochements. Mais la suite nous montre que telle n'est pas sa pensée. Il s'agit moins pour lui d'assembler des destinées que de nous en montrer la progression simultanée. L ensemble seul, dont la mémoire gardera les grands traits, donnera cette impression de construction dans le temps et dans l'espace que nous attendons du roman.

Mis dès les cent premières pages à la tête d'une troupe fort nombreuse, M. Jules Romains va donc de l'un à l'autre et fait avancer ses sujets comme les pions d'un jeu de dames. Chacun court sa chance et reçoit à son tour les soins de l'auteur. Tous nous sont montrés

successivement dans leur apparence physique et dans leur comportement intérieur. Le même souci du détail préside à ces divers exposés. Nous connaissons les petits ennuis de santé de M. de Saint-Papoul, les émois intérieurs de sa sœur Bernardine, les soucis que la mode du jour dicte à Mme de Champcenais, le soin que prend Gurau de concilier la rigueur d'existence d'un député socialiste avec les avantages de toute sorte nés de la complaisance montrée par Germaine Baader envers lui. Notre information sur ces nombreux sujets trouve d'ailleurs de singulières facilités dans les soliloques auxquels se livrent les personnages. Il n'en est pas un d'entre eux qui ne s'examine et ne se scrute en pensée. L'ambition, la crainte ou l'espoir du lendemain, la nécessité d'organiser chaque moment de l'action commandent ici leur attitude quotidienne. Chacun d'eux porte en tête quelque grand dessein dont il nous fait la confidence : le député Gurau veut, comme on pense, devenir ministre, M. de Champcenais rêve à l'avenir du marché pétrolier, le normalien Jallez à ses amours contrariées, son camarade Jerphanion aux grands problèmes sociaux, l'instituteur Clanricard au péril d'une guerre européenne. Cependant que Mme de Champcenais médite sur sa vie sentimentale, que le jeune Wazemmes cherche les moyens de s'enrichir et le relieur Quinette ceux de rompre, même au prix d'une entreprise dangereuse, avec la médiocrité de son destin.

En un mot, personne n'est content et cette accumulation d'efforts relatés d'abord en tous lieux de Paris, puis étendus à la province durant certains passages des volumes suivants, donne bien l'impression de fourmilière humaine voulue par l'auteur. Mais le lecteur, à la recherche d'une vue d'ensemble, souffre un peu d'un tel éparpillement. Ces entrées et ces sorties incessantes de personnages pressés de nous livrer le trouble de leurs âmes font parfois penser à quelque défilé de chanteurs, d'équilibristes et de jongleurs sur la scène d'un music-hall. La parenté est même si voisine que notre plaisir, comme dans les spectacles dits de « variétés », se porte successivement de l'un sur l'autre au détriment de celui qui l'a précédé. Entrés dans le jeu, nous n'en savourons que l'accessoire et nous admirons que tel artiste soit si adroit, tel autre si émouvant, un troisième d'une telle aisance dans le burlesque. On leur accorde des points selon le mérite de chacun : Quinette excelle dans les scènes de l'ingénu perverti, Mme de Champcenais dans celles de l'honnête femme lasse de son sort. Les recherches de Wazemmes nous amusent, celles de Jallez ne vont pas sans longueur. Germaine Baader est la vérité même, Clan-

ricard un peu convenu. A chaque entrée de chapitre, on se pose la même question : « Réussira-t-il dans son tour ? » Qui ? Le héros ? Non : l'auteur !...

Car c'est bien lui, le montreur de marionnettes, dont nous devinons la main au bout de chaque ficelle. Il n'y a pas de Champcenais, ni de Jallez, ni même de Germaine Baader, et encore moins de Clanricard, mais un seul et unique Jules Romains, très habile, instruit de tout, curieux du monde et du demi, de la politique et des affaires, des faubourgs et de la province, de la poétique et de la franc-maçonnerie, des conflits industriels et des problèmes sentimentaux. Suivons-le pour notre divertissement. Il nous entraîne en tous lieux. Mais nous l'y reconnaissons sous ses plus subtils déguisements.

* * *

Ainsi ce roman gigantesque et dont la richesse inventive fournirait l'aliment et le point de départ de plus de vingt œuvres différentes, témoigne de qualités innombrables, tout en manquant de l'une d'elles dont le romancier se passe malaisément et qui est la soumission à ses personnages. M. Romains gouverne les siens. Il n'est jamais entraîné par eux. Aucun de ces commandements obscurs par où le héros, sorti de la cervelle de l'auteur, dénonce soudain son autonomie et impose sa démarche propre ne retentit parmi la troupe des *Hommes de bonne volonté*. Le titre en prend du coup comme un caractère explicatif. La « bonne volonté » est ici totale et vouée sans retour aux décisions du créateur.

Cette constatation nous amènera bientôt à faire entre la manière de M. Jules Romains et celle d'un de ses plus illustres aînés un rapprochement que les apparences, tout au moins, ne postulent guère. A lire certaines pages des *Hommes de bonne volonté*, il nous est pourtant apparu avec une singulière insistance. Qu'on se reporte, par exemple, au chapitre XV du tome VII de *Recherche d'une Église*. Jallez et Jerphanion font une promenade dans la banlieue. Jerphanion conte quelques souvenirs d'ordre sentimental. Des réflexions s'y joignent, qu'il garde encore pour lui :

« Il se sentit glisser vers une autre confidence. A lui aussi l'allégresse de la journée, l'espèce de vérité désarmée qu'exprimaient toutes choses le long de l'avenue de banlieue ; toutes choses, une à une échelonnées jusqu'à ce fond de brume légère, donnaient l'oubli du quant à soi, le dédain du petit univers que chaque homme déplace avec lui et dont il serre anxieusement la clef dans son poing. »

Voilà pour le décor de l'esprit. Ajoutons-y quelques propos. Il est question de réussite, de prestige social. Jerphanion, invoquant Pascal, se demande si la seule vraie grandeur n'est pas d'ordre immatériel. Alors Jallez :

« — Oui, mais retire de l'ambition de Napoléon la croyance que la surface de l'Europe est quelque chose d'important. Retire de l'ambition de Hugo l'idée que trois mille ans de gloire sont quelque chose d'important. Dès qu'on ne croit plus qu'aux grandeurs immatérielles, honnêtement, sans tricher, est-ce qu'on travaille encore beaucoup ?... Produire : couvrir un morceau d'espace autour de soi avec des choses solides, qui ne sont pas là pour vous divertir seulement, mais pour valoir par elles-mêmes et pour durer. »

Relisons maintenant ces lignes extraites d'un ouvrage célèbre et dont on se demande si elles n'appellent pas la comparaison :

« Au terme de leurs colloques, ils s'apercevaient qu'ils étaient nés pour conclure à des vérités différentes, mais que, sur la méthode, ils s'accordaient. Depuis le lycée, ils n'avaient pas perdu leur temps... et tous deux, ils avaient compris une chose très importante : nous pouvons admirer ou blâmer l'ordre social, — c'est un agréable exercice de conversation et pourquoi s'en priver ! — mais si nous prétendons le rectifier, il faut d'abord que nous le prenions très au sérieux par ce fait seul qu'il existe. »

C'est aux *Déracinés* de Maurice Barrès que ce passage est emprunté. Si nous avons cru devoir le citer, ce n'est pas pour la facilité qu'il donne en tant que commentaire imprévu et suite possible au débat de Jallez et de Jerphanion. D'autres parallèles avec le roman de Barrès seraient d'un enseignement tout aussi fructueux. On y verrait que certains héros des *Déracinés*, comme Sturel, Roemerspacher, Suret-Lefort devancent Jallez, Jerphanion ou Gurau sur le chemin de l'expérience, qu'ils réagissent de façon semblable devant les êtres et peuvent se reconnaître plus d'une fois dans les leçons qu'ils en tirent.

Cherchera-t-on quelque hypothétique parenté d'esprit entre les deux auteurs ? Ce serait pousser l'esprit de système jusqu'à l'absurde. Parenté d'esprit, non assurément ! De méthode, plutôt, quoi qu'on en puisse croire. La vérité est que Barrès et M. Romains se sont voués, à un certain moment de leur œuvre, à la même tâche : prendre des personnages de roman pour porte-paroles de leurs propres idées ou pour refuges de leurs propres indignations. Les vues de l'un et de l'autre n'ont rien de commun, mais leur expression aboutit au même

résultat : celui de créer des êtres imaginaires dominés en tous sens par l'auteur et chargés de faire en son nom l'annonce au public. Leurs traits sont différents, mais leur qualité identique. Ce sont des masques, des accessoires de la pensée.

* * *

Cette convention admise comme l'une des clefs qui nous ouvrent le monde Jules Romains, il faut admirer l'auteur des *Hommes de bonne volonté* d'en avoir tiré un tel usage. L'incessante parade de ses personnages menée déjà durant quatorze volumes ne nous a ni lassé, ni déçu. Tout au plus le verrons-nous piétiner dans le onzième, *Recours à l'abîme*, quand il nous décrit, en des exposés un peu trop copieux, les écarts et les perversions imaginatives du romancier mondain, George Allory (personnage qui, en d'autres lieux du récit, se révèle d'ailleurs d'une saveur comique de la meilleure source). Notons aussi d'autres passages fort longs quant au texte, mais où l'intérêt ne chôme pas, comme ceux qui ont trait aux démarches d'un groupe d'hommes d'affaires occupés à la création d'une station thermale ou encore les quelque cent pages consacrées dans le douzième volume, *les Créateurs*, aux recherches d'un médecin sur les phénomènes arythmiques du cœur. Épisode étranger, pour le coup, à tout ce qui précède, morceau de bravoure, peut-être, morceau de réussite, quand même.

Une diversion de cette taille, jointe à bien d'autres qu'il serait aisé de citer, ramène le lecteur à la question posée dès le début du livre : où nous mène l'auteur et en quel point prétend-il aboutir après tant de traverses ? Un compte rendu détaillé des quatorze volumes déjà parus, outre qu'il serait trop long, se révélerait inefficace à nous donner le mot. Et d'ailleurs, on ne compte pas les vagues de la mer. Mieux vaut s'appliquer à en discerner les courants.

Ces derniers, en dépit des apparences, ne sont pas si multiples qu'on ne les saurait dénombrer. Voici d'abord le courant Champcenais-Gurau. Champcenais, on le sait, compte au nombre des grands importateurs de pétrole. Il réussit donc à entrer en rapport avec Gurau, lequel, tout en dénonçant à la Chambre les méfaits des trusts, ne sait pas toujours se défendre contre les sollicitations adroites du monde industriel. Au surplus, Champcenais et son associé Sammécaud se sont assuré la majorité des actions du journal *la Sanction* dont Gurau inspire la politique.

Autre courant : celui des Saint-Papoul, moins important tout

d'abord, mais qui se grossit d'affluents nouveaux. M. de Saint-Papoul a choisi le normalien Jerphanion pour donner des répétitions à son fils. Tenté par la politique, il se fera élire aux élections de 1910, liera connaissance, à la Chambre, avec Gurau et lui présentera un ecclésiastique de ses familiers, l'abbé Mionnet qu'on enverra en mission officieuse, d'abord en province, pour surveiller les imprudences financières d'un prélat, puis à Rome, afin de contrebattre l'influence réputée antifrançaise de Mgr Merry del Val auprès du pape Pie X.

Le courant Clanricard joue son rôle également. Quelques instituteurs s'y montrent, unis dans des discussions sur les périls de guerre et de révolution qui menacent l'Europe. On y envisage les diverses positions à prendre : adhésion au parti socialiste ? A la franc-maçonnerie ? Concours donné à diverses sociétés secrètes ? Jerphanion, qui a voulu faire la connaissance de Clanricard à la suite d'un article publié par ce dernier, se joint, par moments, au courant.

Signalons également le bouillonnement créé par Haverkamp. Ancien bookmaker à la recherche d'une position plus élevée, Haverkamp a rencontré Wazemmes sur les champs de course. Il l'attache à sa personne le jour où l'idée lui vient de fonder une entreprise immobilière. Wazemmes se révèle secrétaire diligent. Il court Paris à la recherche des terrains ou des maisons à vendre. Mais l'activité de Haverkamp ne s'arrête pas là. On le voit créer la Société thermale de la Celle-les-Eaux, grouper des capitalistes, acheter une usine à Limoges. Il apparaît, disparaît. Plusieurs volumes durant, le lecteur n'entendra plus parler de lui. Puis on le lui remettra en mémoire.

Le cas de Quinette appelle un examen plus particulier. Quinette semble être, jusqu'à présent, le seul personnage des *Hommes de bonne volonté* qui ait « résisté », dirons-nous, à cet assujettissement que l'auteur exerce sur ses autres héros. Mis en présence du nommé Leheudry qui, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, est entré un jour dans sa boutique afin de laver ses mains tachées de sang, Quinette a senti s'éveiller en lui une troublante curiosité. Sans confesser positivement l'homme du crime qu'il a dû commettre, le relieur réussit à gagner sa confiance. Il prend le misérable sous sa protection, le conseille, l'héberge même en un lieu où l'autre échappera aux recherches. Ces manœuvres flattent chez lui certain goût secret pour le mystère et l'intrigue. Il pense, du même coup, à se prémunir contre le danger où elles l'exposent en nouant des relations avec son commissaire de police et en se faisant fort de lui fournir de prétendues révé-

lations sur l'affaire Leheudry. Complice et indicateur à la fois, Quinette deviendra bientôt criminel. Il tuera Leheudry dont la présence est devenue gênante pour lui et se verra engagé par ce meurtre sur la voie d'autres forfaits. Or Quinette, héros de drame par excellence, coupable que nul ne soupçonne, demeure, par là même, irrémédiablement seul au cours de toute l'aventure. C'est en vain que M. Romains l'envoie en mission confidentielle et lui fait nouer, pour le compte de la police, des relations avec les milieux anarchistes de son quartier. Ces efforts ne servent de rien. Personnage de nouvelle égaré dans un roman de proportions considérables, Quinette ne se mêle à aucun des courants qui parcourent *les Hommes de bonne volonté*. Au cours de ces quatorze volumes, il va et vient sans que nul des principaux protagonistes ait jamais affaire à lui. C'est la silhouette extérieure à l'ensemble, le soldat isolé par le peintre en un coin d'un tableau de bataille.

Les autres, poursuivant leur destin, s'acheminent, avec le monde où ils vivent, vers la grande échéance de 1914. On les sent engagés progressivement, par l'auteur, dans une atmosphère de conflits sociaux ou politiques auprès desquels leurs affaires privées subissent comme un amoindrissement. En même temps, quelques-uns de leurs traits à venir se révèlent à nos yeux : Clanricard et ses amis, collaborateurs de sociétés secrètes dans l'action que celles-ci prétendent mener contre la guerre, semblent bien placés pour connaître plus tard la Cour d'assises avec l'affaire du *Bonnet rouge*. Le magnat du pétrole, Champcenais, lié depuis peu avec l'industriel luxembourgeois Zulpicher et introduit par lui dans le monde de l'armement, fera sans doute figure de personnage important au cours des volumes suivants. Gurau, devenu ministre des Travaux publics, puis nommé au Quai d'Orsay selon sa plus chère ambition, familier de Caillaux, de Briand, se prépare une carrière de premier plan. Il n'est pas jusqu'au marquis de Saint-Papoul, député, qui, en désignant l'abbé Mionnet pour la mission politique à laquelle nous avons fait allusion, ne se signale à l'attention de ceux qui, vers les années 1912, souhaitent une reprise des relations de la France avec le Vatican.

*
* *

Cette importance de plus en plus grande accordée dans l'ouvrage de M. Jules Romains aux problèmes du jour, n'empêche pas, bien entendu, les mille intrigues nouées auparavant de poursuivre leur chemin. Mais elle offre l'inconvénient de les faire porter tour à tour

sur deux plans opposés, voire même contradictoires : l'un, celui de l'imagination, d'où elles tirent leur origine ; l'autre, celui de la réalité où l'auteur finit par les conduire. Les aventures de Gurau en offrent un exemple constant. Nous acceptons un Gurau créé de toutes pièces par l'auteur, ministre d'un cabinet X..., et mis en contact, chaque jour, avec les problèmes issus de sa fonction. A l'auteur de nous faire croire qu'ils pourraient se présenter tels. Mais s'il quitte le domaine du vraisemblable pour passer à celui du vrai, si son ministre fait partie d'un cabinet qui fut réel et dont l'action peut s'établir de nos jours, selon des documents historiques, tout change. Et l'on est un peu gêné de voir ce Gurau fictif substitué à M. de Selves dans le ministère Caillaux de 1911. Car la réalité, dès qu'elle apparaît, fait tort au roman et y impose à chaque instant ses lois. Ainsi quand M. Romains, traitant de l'affaire d'Agadir, se contente de nous montrer Gurau penché sur la note remise entre ses mains par M. de Schœn, puis, quarante pages plus loin, le même Gurau irrité de voir que son président du Conseil a négocié hors de sa présence avec Berlin, le lecteur trouve cette présentation des faits un peu sommaire et il a l'impression que l'auteur en use avec lui comme M. Caillaux avec son ministre des Affaires étrangères, c'est-à-dire que de grands événements se passent dont on néglige de l'instruire. M. Romains alléguerait peut-être qu'un volume entier suffirait à peine à traiter la question. Sans doute, mais, dans ce cas, pourquoi l'avoir soulevée ?

Un chapitre qui précède de peu celui auquel il vient d'être fait allusion nous avait déjà donné le même regret. On y voit Gurau ministre tout neuf, ignorant de la situation extérieure et pressé d'en prendre connaissance. Un fonctionnaire du Quai, M. Courson, est convoqué à cet effet. Invité à traiter des relations franco-allemandes, il entame un long exposé précédé de toutes les précautions d'usage. C'est un homme fort intelligent que ce M. Courson. Mais, à l'entendre, il semblerait que l'éventualité d'une guerre entre la France et l'Allemagne eût dépendu uniquement, depuis le début du siècle présent, des impulsions signalées par lui dans la politique de Delcassé. Sur Bulow, sur Holstein, pas un mot. Sur la Russie, fort peu de chose. Sur les rapports franco-anglais, encore moins, si ce n'est à propos de Fachoda (!). On jugera ce tour d'horizon un peu réduit. Et si incomplet soit-il, peut-être le lecteur le trouvera-t-il trop long, d'un autre point de vue, en ce qu'il tranche avec le caractère de l'ouvrage. Car nous abandonnons là le terrain du roman et ce n'est pas pour

entrer dans l'Histoire, mais bien plutôt dans la polémique. M. Jules Romains a sa thèse contestable et ses préférences sur tel ou tel point de diplomatie. Mais ne vaudrait-il pas mieux les exprimer autrement que sous le couvert de l'anecdote ?

*
* *

Ces objections, dirigées contre l'une des tendances de l'auteur, ne sauraient nous oublier la qualité générale de l'ouvrage ni les perspectives qu'il ouvre sur le monde actuel. M. Romains a réussi dans cette tâche, décourageante pour tout autre, qui était d'écrire une histoire humaine des années 1908-1914. Il s'est avancé, armé, ainsi que nous l'avons marqué plus haut, d'une expérience, d'une sensibilité sociale et d'une agilité d'observation dont toute son œuvre antérieure porte témoignage. C'est dans la plénitude de tels moyens qu'il a entrepris sa construction. Qu'on ne s'étonne pas si le peuplement s'en révéla spontané.

Parvenu à ce large seuil de 1914, le lecteur s'arrête et jette un coup d'œil en arrière. C'est alors que l'ensemble lui apparaît dans l'infinité des détails qui, parfois, l'ont caché. Le drame ou la comédie joué par chaque personnage, l'activité répandue en mille démarches, la course éperdue vers les satisfactions du cœur, de l'orgueil ou de plus humbles appétits, prennent, à distance, cette couleur fatale dont un passé reçoit son aspect définitif. Peu importe que l'auteur se soit substitué de façon parfois trop visible à ces menus pantins. Le trésor de leurs faits et gestes nous reste acquis comme un bien vivant.

M. Romains a fait, en quelque sorte, l'inventaire de cette offrande dans le dernier chapitre de son quatorzième volume, sous ce titre évocateur de Péguy : *Présentation de la France en juillet* 1914. C'est là un véritable poème en prose où le visage du pays, restitué dans l'histoire et dans le présent, reçoit ses plus justes traits. On s'attardera sur cette vue d'une communauté paysanne et citadine saisie au moment où l'actuel lui rend les caractères de l'éternité. L'auteur ne pouvait mieux interrompre son chant que sur de telles lignes. Si elles satisfont à son vœu d'unanimisme, souhaitons qu'il demeure fidèle, par la suite, à la même veine.

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

REVUE MUSICALE

Opéra-Comique : *Esther de Carpentras*, opéra-bouffe en deux actes, paroles de M. Armand Lunel, musique de M. Darius Milhaud ; — *Suite provençale*, ballet de M. Darius Milhaud, chorégraphie de M. Constantin Tcherkas. — Opéra : *Le Cantique des cantiques*, ballet en deux actes, argument poétique de M. Gabriel Boissy, musique de M. Arthur Honegger, sur les rythmes de M. Serge Lifar, chorégraphie de M. Serge Lifar. — Bouffes-Parisiens : *Les petites Cardinal*, opérette en deux actes, de MM. Albert Willemetz et Paul Brach, d'après le roman de Ludovic Halévy, musique de MM. Jacques Ibert et Arthur Honegger.

Le nouveau spectacle de l'Opéra-Comique réunit trois ouvrages de M. Darius Milhaud. Un seul avait déjà été mis à la scène. C'est, en manière d'introduction, la « complainte » du *Pauvre Matelot*, reprise après une dizaine d'années, mais dans une autre orchestration, de style concertant, qui est fort savoureuse, encore que peut-être un peu trop corrosive : le chant, qui n'a pas tant de force, vient s'y dissoudre, avec les paroles, pourtant indispensables, de M. Jean Cocteau. Sans les entendre, l'auditeur non prévenu n'entre pas dans le jeu, dont elles donnent la règle, hors d'usage aujourd'hui. Mais ceux qui l'ont jadis apprise, et s'en souviennent, sauront toujours gré au musicien qui adopte et illustre, avec tant de conviction et de zèle, ce parti pris d'indifférence triste et de naïveté misérable, ce dessin à gros traits et ce coloris cru d'imagerie populaire, dans le relent d'un port méditerranéen et d'un quartier mal famé où, de nos jours, les artistes ne vont plus en promenade. La pièce est bien jouée, et bien chantée pour autant qu'il est possible d'en juger, par MM. Pujol, Morot, Musy, et Mlle J. Rolland, dans une mise en scène à mi-chemin entre la simplification conforme au vœu des auteurs et un réalisme de théâtre dont il n'est pas facile de se débarrasser ici. Le premier de ces artistes a belle mine en son costume flambant neuf, sans égard

pour l'argument qui le veut « ridé, méconnaissable », matelot en rupture de ban qui revient au logis, fatigué d'aventures, et que sa femme peut occire sans savoir qui il est. Sans doute, ce n'est là qu'un détail, mais chaque détail a son importance en un drame qui ne s'explique qu'à mots couverts.

Après ce sombre préambule, *Esther de Carpentras* est une fête de lumière. La partition pourtant fut achevée à peu près vers la même époque. Mais M. Darius Milhaud n'a rien du doctrinaire ; et sa musique est assez riche pour répondre à plus d'une demande. Une aussi longue attente, en pleine maturité, doit servir de leçon à une jeunesse impatiente qui est loin de posséder les mêmes titres, mais ne cesse de réclamer, et souvent obtient un tour de faveur.

C'est un opéra-bouffe, au sens complet du mot, défini à la fois par le ton du poème et le caractère de la musique. M. Armand Lunel y conte avec esprit une plaisante histoire de son pays natal. Là, comme en Avignon, les Juifs, depuis le moyen âge et jusqu'à la fin de l'ancien régime, formaient une communauté plus libre que partout ailleurs, car ils étaient les sujets du Saint-Siège, qui les a toujours protégés. Très attachés à leurs coutumes, ils savaient tenir tête aux chrétiens et souvent l'on disputait ferme, mais sans brutalité, sous le ciel clair de la Provence, qui rend les hommes raisonnables ; et, au XVIIIe siècle, les idées semblaient s'adoucir sous la politesse des mœurs.

C'est en ce temps que nous voyons trois délégués des Israélites, introduits dans l'antichambre du cardinal-évêque, où dort sur deux fauteuils un valet en livrée écarlate. Il s'éveille et, les apercevant, entreprend aussitôt de les convertir. C'est un dévot qui compose de pieux cantiques, et leur en chante un de sa façon, mais sans aucun succès. Son maître est un généreux étourdi, neveu du Pape et cardinal à dix-huit ans. Il écoute en souriant la requête qui lui est présentée : il s'agit d'obtenir, pour la fête juive du lendemain, l'autorisation de représenter sur la place publique l'histoire d'Esther. Il y consent d'abord, ne se faisant prier que pour la forme. Mais, à peine les Juifs partis, une autre idée lui vient, et on devine qu'il leur ménage une surprise.

La fête est une sorte de carnaval israélite, à la mode provençale, avec masques, serpentins, confetti. On y chante, on y raille, et on y danse en rond. On se déguise en Juif de Prague, de Francfort ou de Rome. Les patriarches de la synagogue sourient dans leurs barbes aux jeux de leurs enfants. La représentation annoncée commence,

et les acteurs bénévoles y mettent beaucoup de verve, mais un incident imprévu les arrête avant que la tremblante Ether ait pu se jeter aux pieds d'Assuérus. C'est le cardinal qui arrive, superbement drapé en son manteau rouge, et prononce un menaçant discours : les Juifs doivent se convertir en masse, le jour même, ou seront expulsés de sa ville. C'est ainsi que, dans l'emportement d'un zèle juvénile, il entend profiter de la circonstance qui les tient rassemblés devant lui. Alors survient Esther qui feint une méprise, et achève avec lui la scène qui manquait à l'histoire biblique. Pas plus que le monarque persan, le prince de l'Église ne se montre insensible à une supplication qui le flatte et le charme. Les Juifs rassurés lui rendent grâces, et leurs voix répondent à celles des prélats et des enfants de chœur venus à sa rencontre, dans la tranquillité des consciences et l'apaisement d'un beau jour.

Ce joli conte donne lieu à des scènes légèrement burlesques, où pourtant il y a toujours du vrai ; mais on ne fait qu'en rire, faute de temps pour y penser. La piété, la colère, l'effroi, l'attendrissement et la reconnaissance y sont parfaitement sincères, mais n'apparaissent que pour s'effacer aussitôt, emportés dans un mouvement de gaieté que la musique, loin de le ralentir, vient stimuler encore. C'est là un avantage rare, dans un ouvrage qui, comme celui-ci, est chanté d'un bout à l'autre et n'a pas recours au subterfuge du dialogue parlé.

Le mérite en revient tout d'abord au poète, qui a pris la précaution élémentaire, mais trop souvent omise, de resserrer son texte, et de ne le composer que de mots pleins et sonores, où la musique peut s'accrocher directement, sans notes superflues, sans transitions incertaines. Le musicien a pu ainsi donner libre cours à sa verve précise. Chaque scène aboutit promptement à un air, sur un motif en relief, qui lui impose sa forme. C'est dans un mouvement de polka que le valet déplore la légèreté de son maître. Mais celui-ci, quand il procède à son examen de conscience ou fait connaître aux Juifs sa religieuse volonté, place sur la rigueur d'une basse contrainte des traits qui semblent se souvenir du plain-chant. Le balancement de la maxixe ajoute une ironie un peu désenchantée au boniment d'Esther qui se présente comme « étoile du théâtre judaïque ». Le chœur joyeux des Juifs, au début de la fête, est une fugue régulière, avec ses modulations et la strette finale, comme celle des buveurs dans *la Damnation de Faust*, et pour le même effet de plaisanterie poussée à bout, dans une inflexible logique. Mais leur chant d'actions de grâces, au dénouement, a le clair refrain et l'innocente harmonie d'un cantique.

Ainsi toutes les figures du langage musical viennent tour à tour se mettre à la disposition de l'auteur, qui jamais n'en abuse. Son style toujours réduit à la plus simple expression ignore l'amplification et se passe de commentaire : tout est net et formel.

Dans l'orchestre, de même, rien n'est mis pour ajouter une pointe de couleur ou remplir l'harmonie. Chaque partie a sa ligne, d'un accent décisif, et s'y tient sans faiblir. A chacune s'attache une sonorité franche qui fait corps avec elle. Leur contact produira de complexes accords dont pourtant l'origine n'est jamais douteuse, et un frémissement de vibrations distinctes en réaction mutuelle. Cette musique en état de sursaturation peut se désagréger au moindre choc : il ne restera plus qu'un grumeleux mélange, que l'oreille ne peut accepter. Pour le garder fluide, les règles de l'école ne sont pas suffisantes ; mais il faut les avoir apprises, et même s'en être pénétré au point d'atteindre par delà jusqu'aux lois non écrites dont le sentiment seul est juge, s'il a été guidé vers elles par l'étude. M. Milhaud a le droit d'explorer ce domaine, parce qu'il en sait assez long pour ne pas s'égarer ; à l'ignorant qui s'y aventure au hasard, il faudrait l'interdire.

Livrée à elle-même, la symphonie jaillit en traits fougueux qu'un rythme sûr entraîne et qui s'entrechoquent à point nommé pour illuminer l'espace qui les entoure de leurs fulgurations multicolores ; c'est ainsi qu'est formé l'éblouissant entr'acte, fête des sons avant la fête de la scène, plus éclatante et mieux réglée aussi, car la musique y brûle, sans une éclaboussure. Mais si la voix humaine s'élève, la trame instrumentale se détend et s'écarte pour lui donner passage, et on la saisit d'autant mieux que sa partie dans le concert est aussi accusée que les autres, qui ne peuvent mordre sur elle.

Le même procédé est appliqué aux dialogues qui rattachent les airs l'un à l'autre, et que, jusqu'à nos jours, un musicien se fût efforcé de traduire en récitatif. Ici, tout est mis en musique. L'orchestre, au lieu d'étaler sous la déclamation notée comme un tapis de plats accords, se relève en motifs saillants dont l'impulsion se communique à la voix : en réponse, elle chante à son tour. On s'aperçoit alors que le récitatif n'était qu'un leurre. Si la musique s'amollit au point de se plier docilement à l'accent du discours, c'est elle qui parle un langage inarticulé, qu'on ne peut écouter, faute de le comprendre. D'où le soin que l'on prend de faire le vide autour d'elle, afin de ne pas distraire l'attention, qui cependant n'arrive pas à s'y fixer. Au contraire, pour l'attacher fortement à la phrase du

texte, il faut en faire une phrase musicale. Il suffit que l'accent tonique, qui en notre langue n'est pas très fortement marqué, soit observé dans les endroits où le discours y trouve un appui. Ailleurs, quelques déplacements ne tirent pas à conséquence. Ce sont licences que se sont toujours permises, non seulement les airs d'opéra, mais aussi les chansons populaires, où pourtant il importe d'entendre, de comprendre et de retenir les paroles : personne n'en fut jamais gêné. Il en est de même ici : la musique vient à nous, elle apporte le texte et le dépose en notre esprit.

La partition entière se trouve ainsi tressée en un faisceau d'idées qui se soutiennent et s'accrochent l'une à l'autre. Le mouvement est sans arrêt, mais aussi sans écart, et si l'auteur s'amuse, ce n'est pas d'un détail « amusant ». Sa joie est plus profonde, car elle vient du cœur. Tout d'abord, on hésite à reconnaître le grave musicien des *Choéphores*, de *Maximilien*, de *Christophe Colomb*. C'est bien lui cependant, jouant de sa puissance. Si le trait est léger, l'armature est solide, et c'est précisément ce fond de sérieux qui donne au divertissement sa force et sa valeur.

Mlle R. Gilly est fort agréable à voir et à entendre sous les atours de la séduisante Esther. M. P. Vergnes a la rondeur de voix et de geste qu'il fallait à ce bouillant Cardinal. Les autres rôles sont habilement tenus par Mlle Drouot, MM. L. Arnoult, Pujol, Hérent, Poujols, Balbon, Guénot. Les décors et les costumes de Mme Nora Auric sont d'une fraîcheur et d'une vivacité extrêmement plaisantes, où l'air circule, et la lumière. Ce petit ouvrage est sans doute le plus achevé et le mieux réussi que l'Opéra-Comique nous ait offert dans le genre gai, depuis quelques années qu'on tente de l'y remettre en honneur.

La *Suite provençale*, pour terminer le spectacle, invitait à la danse sur des airs du pays, cueillis avec amour, comme un bouquet de fleurs sauvages, et enveloppés d'un orchestre non moins vibrant, mais d'une délicatesse qui n'y touche que pour en aviver le coloris, en exalter l'arome. En un décor de M. André Marchand, qui suit avec bonheur, en sa simplicité évocatrice, l'exemple et la leçon de M. Picasso, M. Tcherkas a joliment réglé les entrées successives des pêcheurs, des chasseurs, des joueurs de boules, des cueilleuses d'amandes, dont il est lui-même l'interprète principal, avec Mlles Juanita et Byzanti, brillant trio d'artistes en un corps de ballet fort en progrès, et déjà remarquable d'entrain et d'agilité dans les ensembles. Ce gracieux ballet a été chaleureusement, et à juste titre, applaudi.

C'est ainsi que nous fut montré, sous trois aspects divers, en complète possession de ses moyens, toujours maître de ses effets, un beau talent de musicien. M. Roger Désormière, qui dirigeait l'orchestre, a su, en chaque occasion, lui imprimer le ton, l'accent et le mouvement qu'il fallait, avec autant d'intelligence que de sentiment musical.

* * *

Le théâtre de l'Opéra vient de mettre en ballet le *Cantique des Cantiques*. L'idée en soi n'a rien de répréhensible, et même c'est un beau sujet, si l'on prend soin d'alléger cette litanie amoureuse de son emphase perpétuelle, et d'adopter celle des interprétations qui y introduit un rudiment d'action dramatique. C'est à ce parti que s'est arrêté fort sagement M. Gabriel Boissy. Avec plusieurs commentateurs, il suppose que le roi Salomon, annoncé par un couplet du chœur, intervient en personne, pour ravir au berger sa fiancée, qui pourtant lui sera rendue. Cédant à l'autorité et à la magnificence royale, elle se laisse amener au palais où rien ne la séduit. Troublée par un songe nostalgique, elle s'éveille dolente et appelle à voix basse l'ami perdu. Voilà qu'il apparaît et leur joie à se retrouver est si naïve, que le roi ne peut s'y opposer. Quelques phrases seulement, empruntées ou imitées du texte, seront placées aux tournants de l'action, pour éclairer la route, chacune en quelques mots d'un accent vigoureux qui rend le signal clair, et se prête fort bien au chant d'un soliste ou du chœur.

Ce qui n'est pas traduit ici, c'est l'allégorie qui seule justifie l'admission de ce poème dans la Bible et lui fait célébrer les fiançailles spirituelles de l'âme avec son Dieu. Il n'est pas certain que ce fût impossible, et le musicien était parfaitement capable d'élever le ton jusqu'à ces vérités sacrées. Le succès qui vient d'accueillir, devant l'église Notre-Dame, la représentation d'un « mistère » du moyen âge, montre qu'un public de théâtre peut se rencontrer, qui soit encore sensible à l'émotion religieuse ; mais peut-être n'est-ce pas à l'Opéra qu'il le faut aller chercher. A défaut d'un enseignement aussi sublime, la moralité de l'histoire ainsi contée est que nulle splendeur terrestre ne prévaudra jamais contre le sentiment d'un cœur pur. Il n'était pas besoin de plus, pour montrer en tableaux opposés les phases d'un combat où la victoire est d'abord incertaine, et la musique comme la danse y trouvait de beaux thèmes. Pourquoi a-t-il fallu que M. Serge Lifar, avec son ambition dominatrice et ses théories

personnelles, vienne troubler la fête ? Où a-t-il pris cette fureur iconoclaste qui s'acharne contre la danse ? Il y excellait cependant, moins par la virtuosité que par le prestige souverain du mouvement expressif et fortement cadencé.

Devenu chorégraphe, il réduit ses danseurs, et lui-même, à une gymnastique d'athlètes ou d'acrobates ; ce ne sont que bonds en hauteur, tours sur soi-même, contorsions, chutes simulées. En un sujet comme celui-ci, le sacrifice de la grâce était particulièrement regrettable. Mme Carina Ari, MM. Goubé et Lifar, dans les trois premiers rôles, méritaient un meilleur sort, car la première est douée d'une sensibilité exquise et les deux autres sont, chacun à sa manière, de remarquables danseurs ; mais le peu qu'on devine, par endroits, de leurs talents augmente le regret de les voir si peu ou si mal employés. Seuls échappent à la malédiction générale Mlles Kergrist, Simoni, MM. Efimov et Legrand, à qui reste permis, en une apparition épisodique et fugitive, de marquer quelques pas de danse, d'une légèreté charmante. Mais ils ne font que traverser la scène, où reprend aussitôt l'agitation fébrile, en ces décevants décors de M. Paul Colin, qui ne consentent à donner sur le lieu de l'action que des indications sommaires et laissent trop d'espace vide entre des groupes maigres, quand il faudrait de larges ensembles. Sans doute peut-on invoquer, pour expliquer ce qu'on a voulu faire, quelque principe d'esthétique. Mais l'esthétique est une science qui étudie les œuvres après qu'elles sont faites et ne peut les créer. Seul l'effet compte, dans les arts, et non pas l'intention, si louable, audacieuse ou extravagante qu'elle soit.

Comme la danse, la musique en cet ouvrage est soumise à la volonté dictatoriale du chorégraphe et ne s'en trouve pas mieux. Celui-ci entend composer à sa guise la suite des pas et des figures, dont ensuite il détachera le rythme, pour l'offrir au musicien, comme dans nos écoles de musique on propose une basse à l'élève qui devra l'orner d'un chant. Encore faut-il préparer cet appui de telle manière qu'une mélodie acceptable s'y puisse poser. Il existe une sorte de musique, et même plusieurs, que vainement on chercherait à traduire par des mouvements du corps. La réciproque est vraie aussi. *Icare* et *David triomphant* nous en avaient déjà donné la preuve. Cette chorégraphie impatiente et brutale rudoie la musique, arrête son élan, bouscule son harmonie, la frappe à l'improviste et lui coupe le souffle : elle sort de là meurtrie comme après un assaut de boxe.

Cette fois cependant, on savait que le redoutable champion du rythme lourd allait, comme on dit, trouver à qui parler. La musique de M. Arthur Honegger est de constitution vigoureuse et si solidement bâtie qu'elle a pu supporter sans effort le poids de constructions monumentales. Acceptant loyalement l'épreuve, elle s'en tire à son honneur. Aussitôt que se régularise un peu le tourbillonnement des temps forts, elle en profite pour glisser prestement un motif caractérisé, comme il arrive pour les chœurs qui terminent les deux tableaux, et aussi au deuxième, dans les endroits où la danse par la même occasion se risque à reparaître. Et l'orchestre ajoutant à l'effectif complet de ses instruments accoutumés ceux qui imitent les bruits de la nature, ainsi que la stridence éthérée des ondes électriques, tire de ce mélange une sonorité si nourrie et si bien pétrie qu'elle peut encaisser les coups durs sans faiblir.

Cette musique est forte, et cependant contrainte. Le temps lui manque pour s'étendre, suivre son sentiment, achever sa pensée. En conscience, mais sans joie, elle s'acquitte de sa tâche mesurée, pareille à l'ouvrier qui travaille à la chaîne. La facture est fort intéressante et témoigne d'autant de talent que de savoir. L'exécution, aux voix comme à l'orchestre, présente de sérieuses difficultés ; les excellents artistes de l'Opéra, sous l'intelligente et lucide direction de M. Ph. Gaubert, en ont assuré la justesse et l'équilibre irréprochables. Mais comment ne pas préférer d'autres ouvrages de M. Honegger, où il s'exprime librement ? Un musicien de sa valeur n'a pas d'ordres à recevoir, même d'un chorégraphe.

*
* *

Il fallait une main bien légère pour mettre en opérette *les Petites Cardinal*. En un genre qui exige l'outrance, ou tout au moins la fantaisie, comment garder ces traits pris sur le vif et ce ton d'indulgence amusée qui font le charme du récit ? Seul Ludovic Halévy lui-même y pouvait réussir, s'il s'en fût avisé.

Les deux auteurs qui viennent de tenter, pour la scène des Bouffes-Parisiens, cette adaptation sont gens habiles et de talent. Mais trop éloignés de l'époque et du milieu, et peut-être aussi trop pressés d'ouvrage pour prendre soin d'étudier l'une et l'autre, ils en ont détaché les personnages et les principaux événements pour les coudre tant bien que mal à l'intrigue et aux couplets d'une opérette française à la mode d'aujourd'hui. Et alors, sans rien qui les explique, les uns comme les autres paraissent arbitraires ; il est

difficile d'en rire, car ils ne nous intéressent pas. Il n'y a rien de plaisant en soi à voir un maître de ballet, le bâton traditionnel à la main, diriger une répétition de travail, ni à rencontrer là des mères tricoteuses ou de vieux abonnés qui sont tous uniformément gâteux.

Ce qui donnait du piquant à la scène, c'était ce savoureux mélange, si bien dosé par Halévy, de savoir technique et d'ignorance pour tout le reste, d'innocence et de précocité, d'élégance mondaine et de naïveté populaire. Nous ne savons pas si Pauline et Virginie Cardinal ont existé réellement ; telles que l'auteur les présente, elles sont dans le goût d'une époque où Degas ne prenait pour modèles, dans les coulisses de l'Opéra, que des gamines vicieuses, vraisemblables aussi, en un temps où les danseuses n'allaient pas à l'école ; et il faut remarquer qu'il ne les place pas au rang des artistes de la danse, mais parmi celles qui s'éternisent dans les ensembles. Mais aux Bouffes-Parisiens, aucune de ces nuances n'est indiquée. Pauline et Virginie, dès le début de la pièce, n'ont plus rien qui sente l'Opéra, passées à l'état de « petites femmes » pour music-halls, chacune entre son protecteur et un ami plus jeune, qu'elle lui préfère. D'où la mésaventure qui conduit toute la famille, comme c'est arrivé déjà en tant de vaudevilles, chez le commissaire de police. Leur mère n'est qu'une commère de faubourg, qui taloche ses filles, accepte leurs subsides et fait des pataquès, sans rien de cet orgueil, si finement observé par Halévy, qu'un théâtre aussi majestueux communique à quiconque en approche. Quant à la solennité de M. Cardinal, privée de ce soutien, elle ne se comprend plus du tout. Il joue pourtant un rôle important dans la pièce, qu'il ne cesse de traverser sans que jamais on sache exactement ce qu'il veut, et qui se termine par son triomphe inopiné aux élections de son bourg de banlieue, avec les plaisanteries sur la politique dont la tradition dure, sur toutes nos scènes de comédie, depuis tant d'années déjà.

Malgré quelques jolis couplets, la pièce est languissante et le dialogue est pauvre. La musique, si on lui eût fait plus large part, pouvait encore tout sauver. MM. Jacques Ibert et Arthur Honegger, qui s'en étaient partagé la tâche, ont l'un et l'autre fait leurs preuves dans le genre comique. Et le grand succès de *l'Aiglon* a montré combien pouvait être heureuse leur collaboration. Par malheur, elle ne pouvait s'exercer ici qu'entre des limites très étroites, parce que leurs interprètes, à peu d'exceptions près, devaient être des comédiens et non pas des chanteurs. D'où la nécessité de n'écrire

pour eux que des airs de quelques notes, avec un accompagnement d'orchestre aussi rudimentaire que possible ; faute de quoi, on risquait de les dérouter et aussi de couvrir un mince filet de voix qui, même avec ces précautions, à tout instant s'efface.

Entre tous, seul M. Henri Fabert, qui vient de l'Opéra, ajoute à son talent d'acteur une voix exercée et sonore, qu'il conduit avec art. Devenu baryton pour la circonstance, dans le personnage de l'illustre Faure, grimé lui-même en Méphisto, il a été admirable de vérité comique, au quatrième tableau, celui du foyer de la danse où il paraît qu'en ce temps-là les abonnés gardaient leur chapeau sur la tête et les chanteurs fumaient de gros cigares. Mais son rôle est épisodique et, à notre grand regret, nous ne le reverrons plus.

M. Saturnin-Fabre, qui figure M. Cardinal, ne manque pas de voix et a finement détaillé son air du deuxième tableau, sur les nécessités de l'existence et la dignité qu'il faut y garder. Mais son rôle est ingrat, réduit à des effets toujours pareils, et sans cause appréciable, où il n'a pu éviter par la suite, malgré tout son talent, quelque monotonie.

Les préludes symphoniques, annonçant l'acte ou le tableau, sont d'une grâce délicate qui se perd, selon l'usage incorrigible du public français, dans le fracas des strapontins et le bruit persistant des conversations. Le quatrième tableau se termine par un amusant ensemble où les voix s'ébattent sur l'air des *Anges radieux*, chanté par l'orchestre. Au dernier tableau, le quadrille des officiers, alertement enlevé par MM. Claude Lehmann, Robert Favart, Michel Tonry et Martin, a porté jusqu'à l'auditoire un entrain et une carrure qui l'ont fort à propos diverti. M. Marcel Cariven dirige l'orchestre avec toute l'attention et la discrétion requises. Mais comment apprécier une partition où, sauf aux endroits qui viennent d'être cités, on entend à peine les voix, et les instruments moins encore ?

LOUIS LALOY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'ALLEMAGNE ET L'AUTRICHE

Les faits se développent et s'enchaînent, en Allemagne et en Europe centrale, dans un ordre rigoureusement logique. Le programme national-socialiste s'exécute sans opposition : l'Allemagne manœuvre contre des ennemis figurés et l'emporte sans combat. Elle vient de faire un pas décisif dans la voie qui la conduit à la domination de l'Europe centrale et orientale, et par là à l'hégémonie universelle. Mais comme, dans cette voie, elle ne saura jamais s'imposer une limite parce que l'esprit de démesure habite en elle, comme un jour viendra fatalement où, devant une suprême exigence, ce qui reste de l'Europe se cabrera dans une résistance désespérée, c'est vers la guerre que l'Allemagne, emportée par l'idéologie démente de la race, par la mystique satanique de la force, conduit les hommes d'aujourd'hui. Cette guerre folle se terminerait par la révolution prolétarienne et communiste partout et d'abord en Allemagne dans une effroyable crise de décompression. Ainsi les Puissances victorieuses en 1918, l'Angleterre au premier rang, paieront la néfaste erreur d'avoir méconnu l'éternelle réalité allemande.

Les événements du 4 février, aujourd'hui mieux connus, ont bien eu le caractère que nous leur avons attribué dans la précédente chronique ; ce jour-là, le Fuhrer de l'Allemagne nationale-socialiste a osé toucher au « rocher de bronze » de l'armée prussienne. C'est à la vieille monarchie des Hohenzollern que l'on appliquait jadis cette expression ; mais la dynastie qui, avec l'armée et par l'armée, a fondé l'édifice longtemps fragile de l'unité et de la puissance allemandes, ayant disparu, c'est l'armée qui apparaissait comme l'asile suprême des traditions historiques et aristocratiques qui, venues de Prusse, étaient le ciment de l'Allemagne bismarckienne. Après cet attentat audacieux, après cette crise morale, la plus grave depuis les journées tragiques du 30 juin 1934, il fallait tout de suite au Fuhrer

quelque succès retentissant qui fût de nature à noyer les inévitables ressentiments dans l'éclat d'une grande gloire nationale. L'assassinat de Rœhm, de von Schleicher, de von Bredow, le 30 juin 1934, fut suivi à quelques jours d'intervalle par le complot, organisé et préparé en Allemagne, qui devait assurer le pouvoir aux nazis autrichiens par l'assassinat de l'héroïque Dollfuss : car tels sont les moyens de gouvernement dont le nazisme a répandu et glorifié l'usage. Même scénario cette fois, à l'exclusion du sang qui ne fut pas nécessaire, puisque l'intimidation a suffi. En 1934, la situation fut sauvée par les mesures militaires que prit immédiatement M. Mussolini ; elle est perdue, cette fois, par son abstention complice.

Quelques autres raisons, d'ordre extérieur celles-là, invitaient le Fuhrer à chercher un prompt succès et à le chercher en Autriche. L'opinion allemande, qui a toujours interprété l'imprudent traité du 11 juillet 1936 comme une mise en tutelle de l'Autriche, une première ébauche de synchronisation, voyait d'un œil irrité l'activité politique du chancelier von Schuschnigg en Europe centrale : rapprochement avec la Tchécoslovaquie et avec la Hongrie ; essais d'entente avec les Puissances de la Petite Entente, velléités d'une politique de protection et de défense que l'on pouvait croire tournée contre l'Allemagne et le péril nazi. Enfin, dans les tout derniers jours, le 10, la démission en Roumanie du cabinet Goga, dont l'avènement avait été salué avec tant de satisfaction dans les pays totalitaires, fut ressentie comme un échec de la politique italo-allemande. L'affaire était d'ailleurs préparée de longue main. M. Mussolini, pourvu qu'on lui sauvât la face en maintenant pour l'Autriche une façade d'indépendance, ne formulait pas d'objections de principe. M. Beck, ministre des Affaires étrangères de Pologne, M. Stoyadinovitch, président du Conseil de Yougoslavie, qui firent récemment des séjours prolongés à Berlin, ne furent-ils pas pressentis ? Il est aussi difficile de le croire qu'il est inconcevable qu'ils n'aient pas trouvé d'objections à formuler. C'est pourtant de leur sort et de celui de leur pays qu'il s'agit. L'équilibre a toujours été, en Europe, et reste la condition nécessaire de l'indépendance des peuples.

L'action brusquée du 12 février est consécutive à une crise intérieure très profonde dont l'éclat de la manifestation du 20 février à l'Opéra Krell n'a pas réussi à dissimuler la gravité et dont on retrouve l'écho dans les paroles mêmes du Fuhrer. Le *Times* écrit à la date du 17 février ces mots significatifs : « Diplomatie véhémente, mais qui n'est pas nécessairement forte et qui fait dou-

blement tort au Reich. On ne gagne rien à passer pour impitoyable. Le monde, d'autre part, se demande pourquoi on avait tant besoin d'une telle victoire, la politique extérieure et la stabilité intérieure n'étant nulle part aussi étroitement liées qu'en Allemagne. Quelle est donc la tension, quels sont les antagonismes que cette victoire avait pour objet de vaincre ? Quelque chose d'héroïque était-il devenu d'une telle urgence pour rétablir l'union à l'intérieur du régime ? Signe de faiblesse, non de force. » Dans les pays totalitaires où seule peut se faire jour la vérité officielle, l'enthousiasme unanime n'est parfois qu'une apparence : la synchronisation remplace l'adhésion spontanée des cœurs.

On apprenait tout d'un coup le 12 février que M. Hitler, revenu à Berchtesgaden, avait fait porter, par M. von Papen, au chancelier d'Autriche une lettre où, sur un ton qui ne permettait guère le refus, il l'invitait à venir le voir sans délai ; que le chancelier avait accepté ce rendez-vous impératif et y était venu en compagnie de M. Guido Schmidt, secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Le Fuhrer était assisté du nouveau ministre des Affaires étrangères, M. de Ribbentrop. M. von Papen, hier encore ambassadeur du Reich à Vienne, qui depuis près de quatre ans a manœuvré pour amener le gibier dans les filets du chasseur, assistait à la capture.

Il s'agissait de l'interprétation de l'accord du 11 juillet 1936 que M. de Schuschnigg avait eu l'imprudence d'accepter sur la foi de M. von Papen qui lui en affirmait le caractère inoffensif. Le chancelier d'Autriche y cherchait une nouvelle affirmation de l'indépendance de son pays ; le chancelier du Reich prétendait que cet accord obligeait l'Autriche à conformer sa politique extérieure à celle de l'Allemagne et à laisser, à l'intérieur, toute liberté aux intrigues des nazis autrichiens. C'est cette interprétation que M. Hitler prétendit obliger M. de Schuschnigg à accepter. Nous avons dit que la police de Vienne avait découvert un complot nazi de même style que celui auquel succomba Dollfuss, qu'elle avait arrêté l'ingénieur Tavs, l'un des chefs des nazis d'Autriche, et trouvé le plan de l'opération, les noms des complices et la preuve de l'ingérence des chefs nazis d'Allemagne. C'était le plus faible qui était fondé à se plaindre ; c'est pourquoi le plus fort éleva la voix le premier ; il s'agissait pour lui non seulement de sauver ces forcenés, mais d'obliger le gouvernement de Vienne à reconnaître qu'ils avaient agi dans la plénitude de leur droit. Les entretiens durèrent longtemps, plus de neuf heures, dit-on, durant lesquelles M. de Schu-

schnigg se débattit avec une belle énergie. Il fallut, pour l'obliger à de graves concessions, la menace d'une action militaire immédiate que symbolisait la présence du général von Reichenau. Peut-être touchons-nous ici à l'une des explications, sans doute la principale, de la crise du 4 février, car le maréchal de Blomberg et M. de Neurath étaient partisans d'une exécution loyale de l'accord du 11 juillet 1936. De retour à Vienne, le chancelier, après une longue conférence avec le président Miklas, accepta des conditions moins dures sans doute que celles que l'on avait d'abord prétendu lui imposer et que son énergie avait écartées, très dangereuses cependant puisqu'elles compromettent l'indépendance de l'Autriche.

Le point central, c'est ce qu'il faudrait appeler le statut des nazis autrichiens. S'il faut en croire le récit d'un journal suisse souvent très bien informé, la *Neue Zurcher Zeitung*, M. de Ribbentrop aurait insisté pour imposer au chancelier d'Autriche une politique extérieure entièrement conforme à celle de « l'axe Rome-Berlin » et l'abandon de la Société des nations ; M. de Schuschnigg aurait refusé. Les nazis d'Autriche auront le droit d'exercer leur activité dans « le cadre du front patriotique et des autres institutions autrichiennes » ; ils ne seront plus tenus en suspicion comme des citoyens dangereux ; ils auront le droit d'agir, mais « dans le cadre de la constitution », qui exclut les partis politiques, et sur un pied d'égalité avec les autres groupements. Cette concession est symbolisée par un remaniement du ministère dans lequel entre, en qualité de ministre de l'Intérieur, M. Seyss-Inquart qui appartient aux formations national-socialistes modérées, qui avait jadis la confiance du chancelier Dollfuss, qui passe enfin pour un honnête homme et un catholique convaincu. A côté de lui, avec le titre de secrétaire d'État, M. Skubl conserve la direction des services de la sûreté ; il est cependant subordonné à M. Seyss-Inquart. D'autres personnalités connues pour leurs sympathies pour les nazis entrent dans le ministère. Désormais les émissions sans fil allemandes seront radiodiffusées en Autriche. En somme, la propagande national-socialiste est libre et l'on doit s'attendre à la voir reprendre ses intrigues, assurée désormais de l'impunité. La clause la plus humiliante pour l'Autriche, la plus déshonorante aussi pour M. Hitler, c'est l'amnistie pour tous les condamnés pour complots nazis ou communistes contre la sûreté de l'État, y compris les assassins de Dollfuss. Les plus compromis seront reconduits à la frontière allemande. Le Reichsfuhrer de l'Allemagne affirme sa solidarité avec

cette bande d'assassins et la couvre de sa protection ; leur forfait fut méritoire, puisqu'il fut accompli pour le plus grand profit de l'Allemagne. Attendons-nous à voir élever un monument à ceux qui furent exécutés et le Reich exiger des indemnités pour leurs hoirs. Ainsi s'affirme la doctrine : le peuple allemand et ceux qui le servent sont au-dessus du droit, partout chez eux et, comme le citoyen romain d'autrefois, toujours protégés par la puissance tutélaire de la patrie allemande.

L'accord du 11 juillet 1936 subsiste donc dans son texte, mais l'interprétation définie le 12 février 1938 en change le caractère et en fait un redoutable instrument de pénétration et de noyautage aux mains des nazis d'Autriche. L'engagement du Reich de ne pas s'immiscer dans la politique intérieure reste inscrit dans les textes, mais quelle valeur gardent-ils en présence de faits tels que l'amnistie imposée et la protection des nazis autrichiens par le gouvernement allemand ? Sans doute, le chancelier de Schuschnigg, qui a été réduit à plier sous la menace, s'est-il ménagé des positions de repli : il est entendu que la liberté des nazis d'Autriche ne les autorise à aucun acte contraire à la constitution. Et il est juste de faire confiance au patriotisme éprouvé et à l'habileté manœuvrière de M. de Schuschnigg soutenu par le front patriotique. De toutes parts, même des ouvriers socialistes, arrivent au chancelier continuateur de la politique de Dollfuss des preuves touchantes de l'attachement des Autrichiens à l'indépendance de leur patrie ; il est incontestable qu'un patriotisme autrichien est né et l'on peut espérer qu'il se développera dans la mesure même où l'on cherche à le ruiner. La noble résistance de M. de Schuschnigg aux exigences de la force l'associe en quelque mesure à la gloire et au martyre du chancelier Dollfuss. Il peut compter sur l'appui du Saint-Siège, du cardinal Innitzer, du clergé et des catholiques d'Autriche. La douceur de vivre, la tolérance aimable qui font le charme de Vienne ne sauraient s'accommoder des mœurs brutales et du sectarisme de ces nazis dont catholiques et israélites redoutent également le triomphe. Ne peut-on espérer enfin que l'esprit européen puisse se réveiller ?

Bien fragiles apparaissent les engagements que le gouvernement hitlérien accorde en contre-partie de ses exigences. Il s'engage à empêcher toute immixtion du parti national-socialiste dans les affaires intérieures autrichiennes. Or, à peine M. Seyss-Inquart était-il nommé ministre qu'il partait pour Berlin où il s'abouchait avec le Dr Frick, ministre de l'Intérieur du Reich, sans doute afin

de coordonner et d'unifier l'action de la police des deux États. Pendant ce temps, des cortèges s'organisaient dans plusieurs villes d'Autriche pour célébrer la libération des amnistiés. Les affaires d'Autriche sont considérées à Berlin comme étant d'ordre intérieur allemand. La presse allemande, le 18 février, déclare unanimement que toute intervention étrangère dans les relations entre l'Autriche et le Reich serait irrecevable. On loue « l'attitude hautement correcte de l'Italie » et l'on constate que « dans les capitales étrangères, on s'est rendu compte qu'il valait mieux s'abstenir de menaces stériles ». Langage significatif, dont il faut comprendre la valeur : l'Allemagne cherche à prévenir ce qu'elle redoute pardessus tout.

La dramatique entrevue Hitler-Schuschnigg est un épisode de la grande lutte entreprise par le Reichsfuhrer contre le christianisme. La *National Zeitung*, d'Essen, organe dévoué à Gœring, écrivait : « Le front patriotique, qui était jusqu'à présent un instrument de la politique catholique autrichienne, réunira maintenant toutes les forces politiques vivantes dans le sens de la communauté nationale. » Entendez que la politique catholique était le principal obstacle au triomphe des nazis et que, par leur entrée dans le front patriotique, cet obstacle va tomber. L'asservissement de l'Autriche est l'un des enjeux de la bataille contre le catholicisme. Le 30 janvier, un grand journal catholique de Milan, *l'Italia*, publiait sous ce titre significatif : *le Cinquième anniversaire du régime hitlérien et l'exaspération des conflits religieux*, un article où il signalait la violence de la lutte contre le christianisme. Le Fuhrer, qui exige en Autriche la libération des assassins, emprisonne chez lui les prêtres et les pasteurs. Il est interdit aux catholiques de participer au Congrès eucharistique international de Budapest ; il est évident, dit *l'Italia*, « que le gouvernement allemand considère comme son devoir de détacher ses sujets catholiques du centre de la catholicité, c'est-à-dire de Rome ». On encourage les apostasies (50 000 en 1936 contre 30 000 en 1935). Les associations catholiques sont dissoutes, les écoles libres fermées au mépris du Concordat. La presse du Reich reproche à M. de Schuschnigg de ne se maintenir que « grâce à l'appui du Pape et de Rome », et l'on peut en conclure que le nouvel ordre de choses ne s'accommodera pas longtemps de sa présence à la chancellerie. Aux chefs de l'armée qui viennent d'être « épurés », on reproche leurs tendances chrétiennes. Le pasteur Niemœller, dont on poursuit actuellement le

procès à huis clos, a gardé dans l'armée et la marine un prestige qui offusque les fonctionnaires nazis. On sait qu'il fut, durant la guerre, l'un des plus énergiques commandants de sous-marins allemands. Il est accusé de non-conformisme politique et d'attaquer dans ses sermons le régime et la morale des nazis. La persécution sévit en Allemagne contre les catholiques et les luthériens qui sont demeurés croyants ; pour n'être pas sanglante, elle n'est ni moins acharnée, ni moins hypocrite que celle dont on signale une recrudescence en Russie. Bismarck avait mesuré la valeur des « impondérables » et conseillait de n'en pas sous-estimer la puissance. Il s'opère en Allemagne un travail en profondeur ; les forces spirituelles, dans un geste de défense mutuelle, se rapprochent et se comprennent ; pour la première fois depuis Luther, on prie dans les églises romaines pour les protestants et dans les temples réformés pour les catholiques. L'offensive que M. Hitler et son état-major mènent contre le christianisme trouvera devant elle des forces de résistance contre lesquelles elle ne prévaudra pas.

Lorsque, prochainement, le Reichsfuhrer se rendra en Italie, il pourra y recevoir les embrassades du Duce et les acclamations officielles, il n'y recueillera pas les sympathies des catholiques, et l'on peut douter que la popularité du fascisme s'accroisse par sa présence. Le Pape a suivi avec une émotion attristée les phases du combat inégal entre le successeur de Dollfuss et le successeur de Bismarck. Il n'est pas un Italien, instruit de l'histoire de son pays, qui ne sache que les journées du 12 février seront un jour payées cher par le peuple italien. Les conditions de la vie et de la puissance de l'Italie sont-elles donc si changées pour que ce qui était vérité en 1934, quand le Duce se montra en même temps grand Italien et grand Européen, soit devenu erreur en 1938 ? Quelle que puisse être la valeur des griefs que le gouvernement fasciste invoque contre les Puissances occidentales, on n'édifie pas une grande politique sur des rancunes. L'Italie est plus intéressée qu'aucun autre État à l'équilibre danubien. L'absorption de l'Autriche par le Reich placerait au-dessus de sa tête une Puissance formidable, accrue de 7 millions d'individus, dont la présence armée sur le Brenner et sur les cols qui conduisent à l'Adriatique la mettrait dans un état d'insécurité perpétuel, car les combinaisons politiques passent, mais les grandes directions historiques demeurent. L'Allemand a toujours été attiré vers les rives ensoleillées de la Méditerranée, « le pays où fleurit l'oranger ». C'était pour l'Italie un grand sujet de gloire

et de satisfaction d'avoir, avec l'aide de ses alliés, abattu l'empire des Habsbourg : c'est maintenant l'empire des Hohenstaufen, dont Rome n'était qu'une dépendance, qui se reconstitue. Même au pas de l'oie, la promenade sentimentale, à travers la politique, de l'Italie au bras de l'Allemagne rappellera toujours celle du pot de terre et du pot de fer. L'Italie, heureusement pour elle, même galvanisée par le fascisme, n'aura jamais la dureté ni la brutalité de la Germanie.

Sans doute, ce n'est pas pour le moment vers le Sud, c'est vers l'Est que le Reichsfuhrer dirige sa politique. C'est le programme défini clairement dans *Mein Kampf*. C'est vers l'Est qu'il faut chercher les territoires nécessaires à une Allemagne de 80 millions d'hommes. La lutte contre le Komintern recouvre la vieille politique allemande du *Drang nach Osten*, la poussée vers l'Est, et se confond avec elle. L'Est, c'est le pain et le pétrole ; c'est le pays des Slaves, race inférieure, née pour l'esclavage, et qui a besoin du Germain pour la diriger et la gouverner : c'est la doctrine de Gobineau, de Chamberlain, de Rosenberg, de Hitler lui-même. M. Kosta Todoroff, dans un excellent article du *Monde slave* (novembre 1937), le rappelle à tous les peuples slaves. Réveillés pour une heure par la victoire des Alliés en 1918, vont-ils retomber pour jamais sous le joug ? Ils se sont, dit-on, trop souvent montrés incapables de cohésion, incapables d'union : encore faudrait-il leur laisser le temps de faire leurs preuves. Les Tchécoslovaques sont les plus mûrs, parce que les plus exposés. Dans le péril actuel, les Slovènes qui barrent la route de Trieste ont compris le danger, tandis que la plupart des journaux yougoslaves (la *Samouprava* entre autres) comblent d'éloges la politique hitlérienne. La propagande des nazis, bien munie d'argent, travaille à endormir la méfiance séculaire des Slaves envers l'Allemand. « Reconnaître la liberté aux Tchèques, aux Polonais, aux Levantins (c'est-à-dire aux peuples des Balkans), signifierait s'abandonner au chaos racial », écrit Rosenberg.

Maîtres du bassin du Danube, les Allemands s'ouvriraient à volonté le chemin des Indes par Constantinople ou les plaines de l'Ukraine. Les territoires italiens surpeuplés, — et c'est sans doute ce qui rassure M. Mussolini, — ne sont pas intéressants pour l'Allemagne ; c'est vers l'Est qu'elle doit regarder. « Nous reprenons, est-il dit dans l'évangile des nazis, *Mein Kampf*, l'œuvre là où elle a été laissée il y a cinq ou six siècles. Nous mettons fin à l'éternelle croisade des Germains vers le sud et l'ouest de l'Europe et tournons nos regards vers les pays du Levant. Nous arrêtons la politique coloniale et la

politique commerciale de l'avant-guerre pour passer à la politique du sol, qui est celle de l'avenir. » Il s'agit de constituer du côté de l'Est un empire assez vaste pour nourrir les 250 millions d'Allemands de l'avenir. Telles sont les perspectives que trace l'imagination des nazis ; elles sont conformes à toute la tradition germanique. Les peuples slaves, les États baltiques, les Roumains, les Hongrois doivent être édifiés par les événements du 12 février sur la manière dont est respectée l'indépendance des peuples faibles. Malheureusement, la Russie, en proie au délire soviétique, loin de pouvoir leur prêter appui, les menace de dissolution par une propagande révolutionnaire à laquelle non seulement elle ne renonce pas, mais dont le dictateur Staline, dans sa lettre ouverte à Ivanov que l'on croirait destinée à donner du jeu à M. Hitler et à fournir des armes à sa propagande, déclare qu'elle fait partie intégrante de la doctrine et de la politique bolchéviste. Ainsi le remède qu'offre la Russie contre la poussée germanique, la révolution universelle, a précisément pour effet de favoriser l'offensive hitlérienne. Tout, en ce moment, semble conspirer à favoriser les plans envahissants de M. Hitler, y compris en France les bruits de constitution d'un ministère où entreraient des communistes, et la scission qui vient d'éclater au sein du Cabinet britannique le jour même où le Fuhrer prononçait son discours au Reichstag.

LE DISCOURS DU FUHRER ET LA DÉMISSION DE M. EDEN

Les grandes mises en scène spectaculaires sont, dans la vie des États de type fasciste, un puissant moyen d'entraîner les masses, car les gouvernements totalitaires, celui d'Allemagne surtout, ne s'adressent pas à la raison, mais aux sentiments et aux passions ; l'art d'un Hitler consiste à créer des états affectifs, à déterminer des enthousiasmes collectifs. La cérémonie du cinquième anniversaire de l'avènement de M. Hitler devait avoir lieu le 30 janvier ; elle fut ajournée au 20 février, surtout parce qu'il fallait apporter quelque nouveau succès capable d'entretenir cette sorte de délire frénétique qui est l'état normal d'un fervent nazi. La harangue du Fuhrer dura deux heures et demie et fut comme un long rapport du chef à ses peuples. On ne remarque pas assez que la T. S. F., en permettant le contact direct du maître avec ses sujets, favorise les gouvernements dictatoriaux et tend à éliminer l'intermédiaire d'un Parlement. L'impression générale qui s'en dégage n'est pas celle de la

sérénité, mais plutôt du trouble et de l'inquiétude, comme d'un homme qui se sentirait environné d'invisibles ennemis, de mystérieux dangers. C'est d'abord un chant de triomphe économique, une apologie de l'autarchie, le rejet de toute espèce d'entente commerciale. Si le régime nazi n'était pas l'objet de critiques, le Chancelier aurait-il éprouvé le besoin de le défendre si âprement ? Accorderait-il tant d'importance à ce qu'il appelle « les fausses nouvelles », c'est-à-dire celles qui lui sont désagréables et qu'il préférerait cacher ?

Au point de vue politique, une phrase rituelle sur les revendications coloniales, un serment de ne jamais rentrer à la Société des nations. M. Hitler se félicite de la réconciliation avec l'Autriche et adresse un remerciement congru à M. de Schuschnigg, mais il évite de prononcer le mot d'indépendance que l'on attendait à Vienne. Le passage le plus inquiétant est celui où il est parlé des « dix millions d'Allemands » qui habitent les pays voisins du Reich : « Quand l'Allemagne était faible et impuissante, elle était obligée de laisser persécuter les Allemands qui vivent sur ses frontières. Mais à présent, nous saurons défendre les intérêts allemands où qu'ils se trouvent, et, parmi eux, figurent ceux des Allemands de nos frontières qui ne peuvent pas s'assurer eux-mêmes leur liberté culturelle et nationale. » La menace, pour être enveloppée, est assez claire. Il s'agit d'abord de poursuivre l'opération commencée en Autriche jusqu'à l'*Anschluss* complet, ensuite d'obliger le gouvernement tchécoslovaque à accorder une autonomie aux Allemands qui vivent sur son territoire : menace de prochaines et graves difficultés. Le Fuhrer invoque le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et les principes de Wilson ; on reconnaît là cet art allemand de déformer les vérités les plus simples pour les adapter à l'intérêt germanique. Est-il conforme au droit de libre disposition que le gouvernement nazi, après avoir fait assassiner Dollfuss, oblige, par l'intimidation et la violence, Schuschnigg à se plier à ses volontés ? Les peuples n'ont le droit de disposer d'eux-mêmes que pour s'adjoindre au Reich. Un groupe allemand de langue et de culture n'a pas la faculté de constituer, s'il le préfère, un État indépendant. A ce compte, la France serait fondée à intervenir pour soutenir les Wallons contre les Flamands ou Genève contre Berne. Dans le cas des Allemands des Sudètes, il ne s'agit pas d'un peuple, mais de fragments de peuples qui ne sont fondés à demander que le traitement équitable auquel ont droit toutes les minorités et dont ils jouissent depuis longtemps. Le discours du Fuhrer ne contient rien contre la France, rien

non plus sur les questions religieuses, mais une pointe acérée contre la politique de M. Eden.

Ce n'était plus, depuis assez longtemps, un mystère que le Premier ministre et son ministre des Affaires étrangères n'étaient pas en parfait accord, sinon sur la direction générale à donner à la politique extérieure britannique, du moins sur les moyens de la mettre en œuvre. A la suite de longues délibérations où le Conseil des ministres eut à se prononcer sur les deux méthodes, M. Anthony Eden a donné sa démission. Tout s'est passé très correctement, comme il convient entre gentlemen, mais le différend n'en est pas moins grave en lui-même et singulièrement inopportun. En présence des événements d'Autriche et des menaces allemandes en Europe centrale, qui donc ne souhaiterait la reconstruction du front de Stresa : Angleterre, France et Italie ? Mais quel est le meilleur chemin pour y parvenir ? M. Neville Chamberlain qui a eu, ces jours derniers, de longs entretiens avec le comte Grandi, estime possible d'aboutir rapidement, au prix de certaines concessions, à un accord général avec l'Italie. M. Eden, lui, préconise une méthode plus lente, mais plus prudente ; il ne croit pas que l'Angleterre puisse, en courant après elle, rejoindre l'Italie et renouer la traditionnelle amitié que l'affaire d'Éthiopie a rompue. Il cherchait d'abord à liquider la question des « volontaires » en Espagne. « N'allons pas, disait-il le 13 à Birmingham, sacrifier nos principes et nous dérober à nos responsabilités, à seule fin d'obtenir des résultats rapides qui n'auront peut-être rien de permanent. Le Conseil des ministres n'a pas suivi M. Eden. Lord Halifax, l'homme d'État expérimenté qui naguère allait à Berlin et à Berchtesgaden afin de sonder les intentions de M. Hitler, le remplace. Il faut attendre pour porter un jugement que se dessine plus nettement la politique de M. Neville Chamberlain. Puisse-t-elle apporter à l'Europe de favorables résultats !

RENÉ PINON.

ERRATA. — Dans la livraison du 1er février, page 686, première ligne, lire 1555 au lieu de 1655. — Dans l'article *le Nouveau régime des Chemins de fer*, livraison du 15 février, lire, page 867, dixième ligne, 1932 au lieu de 1920 ; page 872, trente-sixième ligne, *ses aspirations légitimes* au lieu de *leurs aspirations légitimes*.

Le Directeur-Gérant : ANDRÉ CHAUMEIX.

e

r
n
i-
e
es
y
t,
as
ce
pe
de
ur
ces
me
ns,
ode
se,
elle
qui-
t-il
nos
au-
pas
qui
ten-
uge-
am-
ats !

igne,
ns de
eu de
leurs

ASMODÉE

PIÈCE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

MARCELLE DE BARTHAS, 38 ans.
EMMANUÈLE, sa fille, 17 ans.
MADEMOISELLE, institutrice.
BLAISE COÛTURE, précepteur, 35 à 40 ans.
HARRY FANNING, 20 ans.
LE CURÉ.
FIRMIN, valet de chambre.
ANNE } enfants de BARTHAS, 13 et 12 ans.
JEAN }

ACTE PREMIER

La scène représente un vaste hall-salon dans une vieille maison de la campagne landaise. Il faut qu'on se sente dans une riche, mais ancienne famille. La pièce donne directement sur une vaste terrasse, au delà de laquelle on doit pressentir la forêt landaise. Un escalier intérieur conduit aux chambres. Il doit former un coude et être disposé de telle façon que les apartés y soient possibles et que les personnes groupées autour de la cheminée au fond de la pièce n'aperçoivent pas celles qui se trouvent dans cet escalier. Une porte donne sur la salle à manger. Bien que le décor ne change pas, il doit être différent à chaque acte : ce sera le rôle de la lumière.

Copyright by François Mauriac, 1938.

SCÈNE I

MADEMOISELLE, EMMANUÈLE, JEAN et ANNE

Une belle matinée d'été.

Tandis qu'Emmanuèle joue un *Rondo* de Mozart, Mademoiselle la reprend : « La mesure ! Plus de souplesse ! Tenez-vous droite ! Ne regardez pas vos mains. » — Entrent les enfants : Jean et Anne.

JEAN.

Mademoiselle, rendez-lui la liberté : la demi-heure est finie.

MADEMOISELLE.

Non : encore cinq minutes.

ANNE.

L'Anglais va arriver. Si son train n'avait pas de retard, il pourrait être là.

EMMANUÈLE.

Oui, mais le train a toujours du retard.

MADEMOISELLE.

Tant mieux ! Votre maman n'est pas revenue de sa promenade à cheval. J'aime autant qu'elle soit là, pour accueillir cet inconnu.

JEAN.

Oh ! maintenant, elle ne tardera plus. Il commence à faire chaud et les mouches deviennent méchantes.

EMMANUÈLE.

Pourvu que Fra Diavolo ne s'emballe pas... C'est ennuyeux que maman ne soit pas rentrée.

MADEMOISELLE, l'embrassant.

Ne vous inquiétez pas, ma chérie. Maman ne rentre jamais avant dix heures.

ANNE.

Et si l'Anglais arrive ?

MADEMOISELLE.

Eh bien ! il n'est pas nécessaire que nous soyons tous sur le pont. L' « Anglais », comme vous l'appelez, n'est pas un si grand personnage...

JEAN.

Quel est son nom, déjà ?

MADEMOISELLE.

Fanning... Je ne me souviens pas de son prénom.

ANNE.

C'est drôle de s'appeler Fanning...

JEAN.

Qu'elle est idiote, cette pauvre fille !

EMMANUÈLE.

Voyons, Jean !

ANNE.

C'est toi qui es idiot.

JEAN, à Emmanuèle.

Nous guettons son arrivée dans le massif de troènes, près du portail. Viens avec nous.

ANNE.

J'ai parié qu'il était blond. Jean a parié qu'il était roux...

EMMANUÈLE.

Pourquoi pas brun ?

ANNE.

Tous les Anglais sont blonds ou roux, n'est-ce pas, mademoiselle ?

MADEMOISELLE.

Pas forcément...

JEAN.

Comment vous le figurez-vous ? (Mademoiselle a visiblement l'esprit ailleurs. Jean insiste.) Dites, mademoiselle, comment croyez-vous qu'il est, ce Fanning ?

MADEMOISELLE.

Puisqu'il vient ici au pair, pour occuper la place de votre frère Bertrand, je l'imagine tout pareil à lui, un garçon de quinze ans, avec un teint plus clair, des yeux gris ou bleus...

EMMANUÈLE.

C'est étrange de penser qu'aujourd'hui, dans cette famille Fanning, on guette l'arrivée de Bertrand, du Français, comme nous celle de l'Anglais, et qu'on s'efforce d'imaginer comment il est fait.

JEAN, important.

Les Anglais n'essayent jamais d'imaginer.

EMMANUÈLE.

Pourquoi cela ?

JEAN.

C'est M. Coûture qui l'a dit à table hier soir.

MADEMOISELLE.

Vous êtes un nigaud ; vous ne comprenez rien à ce que disent les grandes personnes.

JEAN.

Ah ! par exemple ! M. Coûture n'a pas dit que les Anglais n'essayaient jamais d'imaginer ?

SCÈNE II

LES MÊMES, BLAISE COÛTURE

BLAISE (dès qu'il apparaît, tout le monde se tait et se tient sur la défensive).

Non, mon enfant ! J'ai dit que le peuple anglais n'était pas un peuple logicien. Vous conjuguerez cet après-midi le verbe : J'écoute les grandes personnes sans les comprendre.

JEAN.

D'abord, vous n'êtes pas mon précepteur, vous êtes celui de Bertrand. C'est mademoiselle qui est mon institutrice.

BLAISE.

Mon enfant, vous voyez, je suis très calme. Je pourrais doubler votre punition. Je vous invite seulement à ne pas ajouter un mot.

MADEMOISELLE, elle embrasse Jean.

Allez jouer, allez, et ne soyez pas insolent... (Impatiente.) Eh bien ! qu'attendez-vous ?

JEAN, tandis que les enfants sortent sur le perron.

Et moi, je suis sûr qu'il l'a dit.

EMMANUÈLE.

En tout cas, David Copperfield n'est pas bête.

ANNE.

Dès que M. Coûture paraît, mademoiselle nous renvoie toujours. Tu as remarqué ?

JEAN.

Non ! Pourquoi ?

ANNE.

Tu n'es pas plus malin qu'un Anglais.

(Ils sortent en courant dans le jardin.)

SCÈNE III

MADEMOISELLE et BLAISE COÛTURE

MADEMOISELLE.

Les enfants sont très excités par l'arrivée de ce petit Anglais.

BLAISE, nerveux.

Madame n'est pas encore là ?

MADEMOISELLE.

Elle ne tardera plus.

BLAISE.

Vous saviez hier qu'elle devait sortir aujourd'hui à cheval?

MADEMOISELLE.

Non, cela s'est décidé ce matin de bonne heure. Le comte de Coustous a téléphoné.

BLAISE.

Il fallait m'avertir.

MADEMOISELLE.

Je pensais que vous aviez entendu la sonnerie du téléphone.

BLAISE.

Vous savez bien que je ne m'endors qu'au petit jour, d'un lourd sommeil...

MADEMOISELLE.

Raison de plus pour vous laisser dormir.

BLAISE.

Ne vous occupez pas de ma santé. Faites simplement ce que je vous prescris.

MADEMOISELLE, amère.

Si je vous avais réveillé, vous auriez empêché madame de sortir...

BLAISE.

Je n'admets pas qu'on me pose des questions.

MADEMOISELLE.

Je ne vous interroge pas ; c'est une réflexion que je fais...

BLAISE.

Gardez vos réflexions pour vous.

MADEMOISELLE.

Que vous êtes dur ! C'est affreux...

BLAISE, qui est allé vers la terrasse, revient.

Quelle heure est-il donc ?... C'est inadmissible qu'une femme jeune, une veuve, aille cavalcader ainsi avec une bande de vieux galantins... Ne serait-ce qu'à cause du scandale... Pourquoi riez-vous ?

MADEMOISELLE.

Pour rien...

BLAISE.

Je devine votre pensée : vous me prêtez des sentiments ignobles.

MADEMOISELLE.

La jalousie que vous ressentez n'est pas ignoble.

BLAISE.

Je ne vous ferai pas l'honneur de me défendre. Mais quelle épreuve que d'être condamné à vivre auprès d'un être tel que vous, qui rabaisse nos intentions les plus hautes, qui ravale ce qu'il y a de plus noble en nous, de plus désintéressé... Eh bien ! oui, je suis jaloux de la pureté d'une créature qui m'est confiée. Mais vous êtes incapable de rien comprendre à un sentiment de cet ordre : vous êtes une malheureuse.

MADEMOISELLE.

Oui, une malheureuse.
(Elle pleure.)

BLAISE, violence rentrée.

Ah non ! pas ça ! Je vous ai avertie ; quoi que j'aie à souffrir, je supporterai tout de vous : ce n'est jamais de moi qu'il s'agit, vous le savez : je me suis toujours effacé, je m'effacerai toujours. Mais si vous vous obstiniez à entretenir dans votre cœur un sentiment coupable, s'il était prouvé que ma présence est pour vous une occasion de chute, alors ce serait mon devoir, comprenez-vous, mon devoir strict...

MADEMOISELLE.

De me faire mettre à la porte ?... Osez le dire !

BLAISE.

Pour qui me prenez-vous donc ? Il appartiendrait à madame de décider : l'un de nous partirait et ce serait peut-être moi. J'ai déjà fait mon sacrifice. Après tout, que suis-je ici de plus que vous ? Je suis le précepteur de Bertrand comme vous êtes l'institutrice d'Emmanuèle.

MADEMOISELLE.

Bertrand n'est plus là et vous demeurez...

BLAISE.

Parce que je dois faire travailler le garçon anglais qui vient occuper sa place.

MADEMOISELLE.

Allons donc ! Madame vous a offert de prendre un congé... Elle vous l'a offert pour la forme... Vous savez bien qu'elle ne peut plus se passer de vous...

BLAISE, radouci.

Sait-on jamais ?

MADEMOISELLE.

Ah ! je trouve enfin le moyen de vous plaire !

BLAISE.

Vous n'arriverez pas à bout de ma patience...

MADEMOISELLE.

Ni toi à bout de mon amour.

BLAISE, à mi-voix.

Je vous interdis de me dire tu.

MADEMOISELLE, de même.

J'en ai acquis le droit pourtant...

BLAISE.

Taisez-vous ! Une fois... j'ai assez souffert, j'ai assez expié cette minute honteuse, misérable. Dieu sait que c'est vous qui m'aviez provoqué.

MADEMOISELLE.

Le premier c'est vous qui vous êtes intéressé à moi. Vous vous êtes penché sur mon âme, comme vous disiez... sur mon âme ! Il faudrait avoir le courage d'en rire.

BLAISE.

Était-ce ma faute, si vous appartenez à cette espèce de filles qui ramènent tout à leur idée fixe, à ces choses qu'elles ne connaissent pas encore, qu'elles brûlent de connaître ?...

MADEMOISELLE.

Je vous ai aimé, simplement...

BLAISE.

En tout cas, je suis bien tranquille ! Vous ne me ferez jamais plus succomber, jamais plus !

MADEMOISELLE.

Vous n'y avez pas de mérite ; la tentation ne vous tourmente guère, n'est-ce pas ? C'est ce que vous voulez dire ?

BLAISE.

Pourquoi tenez-vous à l'apprendre de ma bouche ?...

MADEMOISELLE.

Il n'empêche que je vous suis nécessaire... Quand ce ne serait que pour cette preuve que je vous apporte : vous êtes capable de faire souffrir une femme... une femme peut souffrir à cause de monsieur Coûture !...

BLAISE.

Si vous croyez que j'ai besoin de vous pour le savoir ! Ah ! j'entends les chevaux !

(Il court vers le perron.)

SCÈNE IV

(On entend des piétinements de chevaux et Marcelle de Barthas, qui crie : « Bonjour, Coustous ! Au revoir, monsieur Filhot... Oui, à demain matin ! Rentrez vite : vous ne pouvez tenir vos bêtes... »)

LES MÊMES, MARCELLE DE BARTHAS

MARCELLE, en amazone.

Ces mouches ! Quelle plaie ! Fra Diavolo a le garrot en sang. Bonjour, monsieur Coûture ; bonjour, mademoiselle. Où sont les enfants ?

MADEMOISELLE.

Ils guettent l'arrivée du jeune Fanning. Ils sont très excités.

MARCELLE.

Ah ! c'est vrai ! Cet Anglais... Quel ennui ! Mais vous laissez les fenêtres ouvertes ! Fermez partout : la chaleur va entrer.

MADEMOISELLE.

Il n'est pas encore onze heures.

MARCELLE.

La journée est déjà torride. Et ce petit inconnu qui sera là d'une minute à l'autre... Mademoiselle, soyez gentille ;

allez voir si rien ne manque dans sa chambre. Veillez à ce que toutes les persiennes soient bien closes.

MADEMOISELLE.

Les fenêtres aussi ?

MARCELLE.

Bien sûr, les fenêtres aussi ! et dites à Firmin de venir baisser le store. (Mademoiselle sort.) Ces gens du Nord ! ils ne savent pas se défendre contre la chaleur. On voit bien qu'elle est née à Poitiers... Pourquoi ne me dites-vous rien ?

(A la fin de cette réplique, le domestique entre, baisse le store du perron ; la pièce devient à demi obscure, traversée par un rais de soleil. Marcelle et Blaise restent silencieux jusqu'à ce que le domestique soit sorti.)

MARCELLE.

Pourquoi ne me dites-vous rien ? (Blaise fait un geste d'indécision.) Vous pourriez me demander si j'ai fait une bonne promenade ?

BLAISE.

Avez-vous fait une bonne promenade, madame ?

MARCELLE.

Le retour a été pénible à cause des mouches, mais au départ la brume était presque froide. Nous sommes allés à travers bois, jusqu'à Tartehume. Je suis entrée un instant chez les métayers. Il y a le fils aîné, Gaston, qui n'arrive pas à se faire payer par les Assurances sociales... On lui doit de l'argent pour l'accouchement de sa femme...

BLAISE.

Pourquoi refuse-t-on de le payer ?

MARCELLE.

Si vous croyez que j'ai compris quelque chose à ses explications ! D'ailleurs, moi, je n'entends rien à toutes ces lois nouvelles...

BLAISE.

Vous avez un régisseur, il me semble ?

MARCELLE.

Martin est presque un illettré, vous le savez bien !

BLAISE.

Avez-vous le dossier de Gaston ?

MARCELLE.

Oui, j'ai rapporté toutes les pièces... Vous voudrez y jeter les yeux ?

BLAISE.

Je suppose, madame, que si vous me parlez de cette affaire, c'est parce que vous comptez que je m'en occuperai...

MARCELLE.

Je l'espérais, en effet... mais je n'osais pas vous le demander. Après tout, ce n'est pas votre travail...

BLAISE.

Je n'ai qu'un travail en ce monde, madame, c'est de vous servir...

MARCELLE.

Ah ! cher monsieur Coûture, si je ne vous avais pas ! Alors, je dirai à Martin de vous donner le dossier ?... Merci... (Elle se jette sur un fauteuil, dans une attitude abandonnée.) Qu'y a-t-il de nouveau, ce matin, dans le journal ?

BLAISE.

Pardonnez-moi, j'ai laissé les journaux dans ma chambre, je vais les chercher...

(Fausse sortie.)

MARCELLE.

Mais, non, ce n'est pas la peine... Vous oubliez que je n'ai jamais su lire un journal... Je ne vois que les crimes, tout le reste m'échappe... C'est vous, ma gazette vivante...

BLAISE.

Cela non plus n'est pas mon travail...

MARCELLE.

Oh ! voyons, il ne s'agit pas d'un travail ! Avouez que cela vous plaît assez : cet exposé des événements que vous me faites presque chaque matin... Tout me paraît si limpide, si clair, quand c'est vous qui me l'expliquez !

BLAISE.

Ce matin, je ne me sens pas en veine, madame, permettez-moi de me retirer...

MARCELLE.

Je sais pourquoi vous êtes furieux... Vous êtes furieux parce que je suis montée à cheval...

BLAISE.

Je n'ai aucune raison d'être furieux : simplement, je suis désolé que vous vous affichiez avec cette bande joyeuse.

MARCELLE.

Coustous ! Floirac ! le père Filhot ! Une bande joyeuse ?... Les pauvres vieux !

BLAISE.

Le comte de Coustous n'a pas soixante ans et son attitude à l'égard des femmes est ignoble... Songez à ce que peuvent penser les paysans qui vous voient courir les bois avec tous ces hommes derrière vous !...

MARCELLE, avec hauteur.

Je vous en prie, monsieur Coûture... Vous abusez, vraiment !

BLAISE, soudain très humble.

Veuillez me pardonner. Je me laisse entraîner par mon zèle... Mais je sais bien que vous êtes au-dessus de tout soupçon, que vous planez très loin de ces misères...

MARCELLE.

Je plane... je plane... qu'entendez-vous par là ?

BLAISE.

Je veux dire que vous n'êtes pas très... très... comment dirais-je ? très passionnée...

MARCELLE.

Vous êtes drôle, monsieur Coûture ! Qui vous dit que je plane tant que cela ?

BLAISE.

Non ! Sur ce point, je suis tranquille... Dieu merci, vous m'avez plusieurs fois affirmé que vous aviez horreur...

MARCELLE.

Horreur de quoi ?

BLAISE.

Vous savez bien ce que je veux dire.

MARCELLE.

Mais non, je ne comprends pas...

BLAISE.

Vous aimiez votre mari et pourtant le devoir conjugal était pour vous réellement un devoir au sens le plus strict...

MARCELLE.

Vous me blessez, je vous le jure... Quel étrange besoin vous avez de revenir là-dessus !...

BLAISE.

Pardonnez-moi d'insister... mais je ne l'ai pas rêvé : vous n'avez jamais fait que subir...

MARCELLE.

Je vous interdis d'ajouter un mot de plus. (Elle s'éloigne de lui, va vers la fenêtre, et revient.) Et tâchez d'oublier des confidences

qu'au fond je ne vous ai pas faites, que vous avez surprises... (Geste de protestation de Blaise.) Oui, oui, que vous m'avez dérobées... uniquement parce que vous étiez ici la seule créature humaine devant qui je pouvais ouvrir la bouche...

BLAISE.

Moi qui vous place si haut !

MARCELLE.

Je vous répète que vous me placez trop haut et que vous vous faites sur moi d'étranges illusions... Je ne suis qu'une pauvre femme, monsieur Coûture... et si je n'avais la charge de ce grand domaine, de cette maison, si je n'avais les enfants... il me semble qu'à certaines heures, je n'en pourrais plus de solitude.

BLAISE, ardent.

Non, non : vous savez bien que vous n'êtes pas seule.

MARCELLE, le regardant dans les yeux.

C'est vrai, je suis une ingrate : il y a Dieu.

BLAISE, déçu, amer.

Oui, oui, il y a Dieu.

MARCELLE.

Hélas ! monsieur Coûture, je ne suis pas quelqu'un à qui Dieu suffise.

BLAISE, changeant de ton.

Croyez-moi : il n'existe que très peu de femmes à qui Dieu suffise... Peut-être n'existe-t-il personne à qui Dieu seul suffise... Je ne vous scandalise pas, au moins ?

MARCELLE.

Vous m'étonnez un peu, je l'avoue.

BLAISE.

Peut-être me suis-je mal exprimé. Je crois, si vous préférez, qu'il faut être deux pour pouvoir s'élever jusqu'à lui, et que

nous ne l'appréhendons jamais mieux que dans le cœur d'une créature aimée et qui nous aime...

MARCELLE, riant.

Vous m'apprenez là un drôle de catéchisme !...

BLAISE.

Pour beaucoup de femmes, le plus court chemin vers la perfection c'est... la tendresse. Cela ne veut pas dire qu'on doive s'abandonner à tous ses instincts, bien entendu !

MARCELLE, moqueuse.

Serait-ce, par hasard, l'enseignement qu'on vous a donné au Séminaire ?

BLAISE, furieux.

Je déteste que vous me rappeliez que j'ai été séminariste... Mais vous le faites exprès !

MARCELLE.

Il n'y a pas de honte à avoir été au Séminaire !

BLAISE.

Vous savez bien que je n'y ai pas traîné... et qu'au bout de six mois, j'avais déjà pris le large...

MARCELLE.

Tiens, je croyais que c'était vos supérieurs qui n'avaient pas voulu vous garder...

BLAISE.

Oh ! j'en serais bien sorti sans eux, je vous le jure ! Leur haine n'a fait que devancer mon désir...

MARCELLE.

Cher monsieur Coûture, vous vous croyez toujours persécuté ! On a jugé simplement que vous n'aviez pas de vocation... Quelle raison vos Supérieurs auraient-ils pu avoir de vous haïr, je vous le demande ?

BLAISE.

La raison ? C'est que j'avais pris trop d'influence sur mes condisciples... Je détournais la clientèle des directeurs, comprenez-vous ? C'est par jalousie qu'ils m'ont mis à la porte.

MARCELLE.

N'étaient-ils pas plutôt inquiets du trouble que vous répandiez ? Je crains que vous ne soyez pas juste envers ces messieurs.

BLAISE, haineux.

Des gens qui m'ont jeté sur le pavé. Je les exècre.

MARCELLE.

Voyons, monsieur Coûture ! Ils n'ont eu de cesse qu'ils ne vous aient trouvé une place. Rappelez-vous : c'est sur leur recommandation que je vous ai pris ici...

BLAISE.

Parbleu ! Je vous répète qu'ils voulaient se débarrasser de moi coûte que coûte... Je les connais, allez ! D'ailleurs, pour qu'ils n'aient pas hésité à placer un garçon de mon âge chez une veuve encore jeune, il fallait qu'ils fussent bien pressés de me voir les talons...

MARCELLE, riant.

Oh ! pour cela, non, monsieur Coûture ! Ils n'ont pas cru qu'il y eût le moindre danger de ce côté-là !... Ça, je vous le jure ! C'est une idée qui ne serait venue à personne.

BLAISE, amer.

Oui, bien sûr... Je comprends ce que vous voulez dire ; nous appartenons à deux mondes différents, à deux planètes... Aucune rencontre n'est possible entre nous, n'est même imaginable... Et puis, il y a ma figure, n'est-ce pas ?... ma triste figure...

MARCELLE, de même.

Il ne s'agit pas de votre figure...

BLAISE.

Il n'est pas nécessaire d'être beau pour être aimé...

MARCELLE.

Naturellement, monsieur Coûture ; et tenez, à la réflexion, je vous accorde même volontiers que votre présence chez moi aurait pu donner prise à la médisance. Je me souviens maintenant que c'était l'avis de monsieur le Curé. L'année de votre arrivée ici, il avait beaucoup insisté pour que je me sépare de vous...

BLAISE, radouci.

Ah ! vraiment ? Je ne le savais pas ! Et vous avez tenu bon ? Vous m'avez gardé tout de même ? Ça, c'est bien ! Je connais le curé : quand il veut quelque chose, celui-là ! Vous avez eu du mérite à lui tenir tête...

MARCELLE.

Du mérite ? Oh ! moins que vous ne croyez... Vous n'êtes pas quelqu'un auquel on renonce aisément, monsieur Coûture...

BLAISE, ravi.

Ah ! madame ! Il m'est doux de vous l'entendre dire...

MARCELLE.

Je peux bien vous l'avouer maintenant : vous représentiez pour moi une chance inouïe ; vous pensez comme c'est facile de trouver un précepteur qui soit bon latiniste et qui consente à habiter un trou de campagne toute l'année ! Monsieur le Curé lui-même a fini par comprendre qu'il fallait passer sur votre âge, sur votre caractère pas commode... parce que vous étiez l'oiseau rare, tout simplement !

BLAISE, rageur.

Ce n'est pas vrai !

MARCELLE.

Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

BLAISE.

Non, ce n'est pas seulement parce que vous aviez de la peine à mettre la main sur un autre précepteur, ce n'est pas

parce que je suis un bon latiniste que vous m'avez gardé... Partout où j'ai passé, les femmes ont eu recours à moi... Tenez, à l'École de Guyenne, où, pendant quelques semaines, avant d'entrer chez vous, j'ai remplacé le professeur de philosophie, les mères de mes élèves cherchaient toutes les occasions de me parler, oui... Et j'en ai sauvé plus d'une. Que de fois ai-je entendu cette parole : « A cause de vous, j'ai quitté mon amant !... »

MARCELLE, riant.

Je regrette beaucoup, monsieur Coûture, mais moi je n'ai personne à vous sacrifier, personne...

BLAISE.

Vous faites exprès de ne pas me comprendre. Je n'ai jamais exigé aucun sacrifice pour moi-même.

MARCELLE.

Avez-vous remarqué que mademoiselle avait les yeux rouges ?

BLAISE, furieux.

A propos de quoi me parlez-vous de mademoiselle ? Vous n'écoutez jamais ce que je vous dis. Aucune conversation n'est possible avec vous...

MARCELLE.

Mais si, monsieur Coûture, je vous écoute...

BLAISE, très sec.

Je n'ai plus envie de parler... Il s'agit bien de mademoiselle !

MARCELLE.

N'avez-vous pas entendu l'auto ? Il ne faut pas que le petit Anglais me surprenne dans cette tenue... Je vais mettre une robe.

BLAISE.

Même pour le premier enfant venu, vous pensez d'abord à plaire, à séduire.

MARCELLE.

Vous ne voulez pas que je reste toute la journée en amazone ?

SCÈNE V

LES MÊMES, MADEMOISELLE, puis les ENFANTS

MADEMOISELLE.

J'ai entendu l'auto.

MARCELLE

Oui, je vais m'habiller. Occupez-vous de l'Anglais. Montrez-lui sa chambre. Il voudra sans doute se rafraîchir.

MADEMOISELLE

J'ai fait préparer un plateau...

(Tandis que Marcelle monte l'escalier vers les chambres et que Blaise va sur la terrasse, mademoiselle va au-devant des enfants qui entrent par le perron, très animés.)

EMMANUÈLE.

Nous avons entendu le klakson, l'auto traverse le village.

JEAN, à Anne.

Si tu crois qu'il voudra jouer au tennis avec une mazette comme toi, ma pauvre fille ! Tu parles ! Un Anglais !

EMMANUÈLE.

Il jouera avec Anne, s'il est gentil. Il est peut-être gentil !

JEAN.

Les Anglais n'aiment pas les filles, c'est mademoiselle qui l'a dit.

MADEMOISELLE.

Je n'ai jamais dit cela.

ANNE.

Crois-tu qu'il ait déjà des pantalons longs ?

JEAN.

A quinze ans, tu ne veux tout de même pas qu'il porte des chaussettes.

SCÈNE VI

LES MÊMES, puis FIRMIN, qui porte de beaux bagages fatigués, carton à chapeaux, crosses de golf, raquettes, puis FANNING.

BLAISE, venant du perron.

Fermez donc la porte : vous laissez entrer la chaleur.

JEAN.

Ce n'est pas la peine : le voilà.

(Entrée des bagages, puis de Fanning, grand et beau jeune homme.)

BLAISE.

Vous avez accompagné le jeune Fanning ? Nous pensions qu'il arriverait seul ?

HARRY.

Le jeune Fanning ? Mais, c'est moi...

BLAISE, le toisant, stupéfait.

Vous ?

HARRY.

Comment allez-vous ? Je suppose que vous êtes le tuteur... je veux dire, le précepteur avec lequel je dois travailler ?

BLAISE.

Monsieur, je ne me suis jamais occupé d'adultes.

HARRY.

Je ne comprends pas...

MADEMOISELLE.

Veuillez excuser notre étonnement... Nous avons expédié en Angleterre un garçon de quinze ans et nous comptions sur un Anglais du même âge.

HARRY, gêné.

Oui ! Je vois ! Excusez-moi ! J'ai vingt ans, mais il est vrai que je parais un peu plus... Madame de Barthas n'avait pas, je crois, parlé d'une limite d'âge... ?

MADEMOISELLE.

Mais il n'y en a aucune... C'est d'ailleurs sans importance.

HARRY, riant.

Et puis, n'est-ce pas, quand on échange un jeune Anglais contre un jeune Français, il faut s'attendre à gagner sur le poids. (Rire des enfants.)

BLAISE.

En tout cas, monsieur, je m'étonne que vous soyez venu pour apprendre notre langue ! vous la parlez à la perfection.

HARRY, s'inclinant.

Je suis très content que vous le disiez...

BLAISE, ironique.

Seulement, vous allez gâter votre français : les gens d'ici ont de l'accent, — un accent assez terrible, pour tout dire.

HARRY.

Oui, je sais... mais justement : j'ai voulu combattre ce qui me reste d'accent anglais par une pointe d'accent gascon ! comme vous mettez de l'ail dans le gigot, vous savez ?

(Rires des enfants.)

BLAISE, de même.

Vous avez choisi notre Gascogne, parce qu'on y parle mal... ?

HARRY, riant.

N'est-ce pas ? vous allez me trouver excentrique... Vous allez dire : Voilà bien ces Anglais !

BLAISE, très sec.

Je ne me permets pas de juger les gens si vite... (Il lui tourne le dos, et va sur le perron.)

HARRY.

L'ai-je offensé ? Je commence mal... Je suis désolé ! Mais il n'a pas non plus été très agréable.

MADEMOISELLE.

Veuillez l'excuser : c'est une nature très haute, mais il faut le connaître. (Rires des enfants.)

ANNE.

Ça n'arrange rien de le connaître !...

HARRY, riant.

Qu'ils sont drôles ! Celui-ci est Jean ? Et voici la petite Anne ?

MADEMOISELLE, aux enfants.

Au lieu de dire des sottises et des impertinences, conduisez monsieur Fanning et montrez-lui sa chambre.

JEAN, en sortant.

Et la grande, là, c'est Emmanuèle...

HARRY.

Voilà mon tour d'être étonné ! Je ne m'attendais pas à rencontrer ici une jeune fille...

ANNE.

Oh ! c'est une vieille ! Elle a dix-sept ans.

(Les enfants se disputent les bagages que le domestique n'a pas emportés.)

HARRY, à Emmanuèle.

Madame de Barthas se porte bien, mademoiselle ?

EMMANUÈLE.

Merci, monsieur. Elle descendra dans un instant. Voulez-vous vous rafraîchir ?

(Harry sort, escorté par les enfants chargés de bagages.)

HARRY.

Non... j'attendrai le déjeuner... Si vous le permettez. (A mi-voix à Mademoiselle.) Mais, je voudrais prendre un bain, s'il vous plaît ? Ou un tub...

MADEMOISELLE

J'espère qu'il y a de l'eau chaude.

HARRY.

L'eau froide ne me fait pas peur...

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins LES ENFANTS et HARRY, puis Madame de BARTHAS

BLAISE, revenant du perron.

Ce doit être le garçon avec qui elle jouait au golf l'an dernier à Font-Romeu.

MADEMOISELLE.

Quel garçon ?

BLAISE.

Vous savez bien ? Celui qui lui a envoyé des cartes postales pendant plusieurs semaines.

MADEMOISELLE.

Oh ! moi, je n'ai aucune raison de surveiller son courrier...

BLAISE.

Non... Je me rappelle maintenant que le type de Font-Romeu était un Argentin...

MADEMOISELLE.

Rassurez-vous... Il y a deux mois, madame ne soupçonnait même pas l'existence de ces Fanning...

BLAISE.

Et moi, je vous dis qu'elle a déjà rencontré ce garçon... Mais où ?

MADEMOISELLE.

Comme si elle pouvait rencontrer quelqu'un sans que vous en soyez averti !

BLAISE.

La preuve qu'elle le peut...

MADEMOISELLE.

Vous vous montez la tête...

BLAISE, avec éclat.

Elle s'est moquée de nous !

MARCELLE, en robe d'été, du haut de l'escalier.

Qui se moque de vous ?

BLAISE, rageur.

Nous l'avons vu, le petit Fanning !

MARCELLE.

Eh bien ?

BLAISE.

Vous auriez dû nous préparer un peu...

MARCELLE.

Vous préparer à quoi ?

MADEMOISELLE.

Monsieur Coûture s'attendait comme nous tous à voir entrer un collégien. Et c'est un adolescent...

BLAISE.

Oui, un adolescent de vingt ans, qui en marque vingt-cinq.

MADEMOISELLE.

Mais non, vingt-deux tout au plus...

BLAISE, furieux.

Vous, quand aurez-vous fini de me contredire ? (Mademoiselle a un mouvement de recul. Les enfants font irruption sur la scène.)

ANNE.

Maman, il nous a donné une boîte de chocolats...

JEAN.

Et des sucres d'orge au gingembre ; il paraît que ça emporte la bouche...

MARCELLE.

C'est gentil... Laissez les boîtes ici. Vous ne les ouvrirez qu'après le déjeuner.

(Les enfants vont vers le perron, suivis de mademoiselle.)

MADEMOISELLE.

Ne vous éloignez pas, et ne vous mettez pas en nage ; il va être midi.

LES ENFANTS.

Le premier coup n'a pas sonné.

(Ils sortent. Mademoiselle reste accoudée sur le perron.)

BLAISE.

Vingt ans ! Comme si à vingt ans on n'était pas un homme !

MARCELLE.

Évidemment ! C'est fâcheux. J'ai cru qu'il allait de soi, dans un arrangement de cette sorte, qu'on échangeait des garçons du même âge... Que faire ?

BLAISE.

Vous expliquer avec lui ; s'il est de bonne foi, il comprendra le malentendu et repartira pour son île.

MARCELLE.

Vous êtes étrange, monsieur Coûture ! Pourquoi ce garçon serait-il de mauvaise foi ?

BLAISE.

Il parle trop bien le français. Sa présence ici ne me paraît pas claire. Êtes-vous sûre de ne l'avoir jamais rencontré ?

MARCELLE.

Comment le saurais-je ? Je vous le dirai quand je l'aurai vu.

BLAISE.

Je commence à croire que vous n'êtes pour rien dans cette intrigue...

MARCELLE.

Mon pauvre ami, de quoi m'avez-vous donc soupçonnée ?

BLAISE.

Je suis inquiet dès qu'il s'agit de vous, sensible à la moindre menace... Comme si j'étais responsable... et je le suis, en effet : je me sens chargé de vous, à la lettre...

MARCELLE.

J'en suis touchée, mais n'exagérez-vous pas le péril ?

BLAISE.

Non, mon instinct n'est pas en défaut...

MARCELLE.

Votre instinct de chien de garde... Comme vous êtes pâle tout à coup !

BLAISE.

C'est cette chaleur atroce...

MARCELLE.

La maison est fraîche pourtant...

BLAISE.

Oui, mais tout est fermé... C'est une fraîcheur sans air... Je hais ce climat, je hais votre pays, c'est le pays de la soif...

MARCELLE.

Chaque fois que je vous ai parlé de passer le mois d'août au bord de la mer ou dans les Pyrénées, vous me l'avez déconseillé. Les enfants ne vous le pardonnent pas.

BLAISE.

Vous reconnaissez vous-même que Bertrand, depuis sa pleurésie, ne se porte bien que dans les pins... Et puis, je redoute pour vous la vie d'hôtel. Une femme seule est trop exposée dans les villes d'eaux Ici, vous avez le calme, des possibilités de recueillement et tout de même assez d'occupations pour remplir vos journées... du moins, il en était ainsi jusqu'à aujourd'hui... (Suppliant.) Vous vous débarrasserez de cet intrus, sans attendre demain, n'est-ce pas ?

MARCELLE.

Vous oubliez que Bertrand est déjà installé chez ces Fanning...

BLAISE.

Nous trouverons un autre arrangement pour Bertrand.

MARCELLE.

Croyez-vous que ce soit facile ? Nous cherchions depuis des semaines...

BLAISE.

J'exige que l'affaire soit tirée au clair dès ce soir.

MARCELLE.

Vous exigez ?

BLAISE.

Pardonnez-moi. Mon zèle m'emporte, mais ne comprenez-vous pas que si cet homme vit ici, chez une femme seule, une veuve... C'est bien simple, nous ne pouvons mesurer les conséquences d'un tel scandale...

MARCELLE.

Est-il donc si beau ?

BLAISE.

Qui vous a dit qu'il était beau ? Il a une tête de brute, naturellement. (La cloche du déjeuner sonne. Mademoiselle, depuis le perron, appelle : « Enfants ! » Ils arrivent en courant et en criant : « A table ! A table ! »)

MADEMOISELLE.

Allez vous laver les mains : c'est le premier coup.

ANNE.

Le monsieur est-il descendu ?

MADEMOISELLE.

Non, pas encore.

JEAN.

Si ! Le voilà ! (Harry paraît en haut de l'escalier, radieux de jeunesse, et descend lentement. Toutes les têtes sont levées vers lui.)

JEAN.

C'est ennuyeux qu'il soit si vieux : nous qui comptions sur lui pour jouer...

ANNE.

Cet Anglais-là, je crois bien qu'il ne jouera qu'avec les grandes personnes.

RIDEAU

(A suivre.) FRANÇOIS MAURIAC.

ALEXANDRE II

" LE TSAR LIBÉRATEUR ET MARTYR "

L'AUBE DU RÈGNE

Le successeur de Nicolas, son fils Alexandre II, est âgé de trente-sept ans.

Au physique, c'est un homme superbe et de grande allure. Théophile Gautier, qui le vit à cette époque, en fut ébloui : « Ses traits, d'une régularité parfaite, semblent modelés pour le bronze de la médaille ; le bleu des yeux prend une valeur particulière des tons bruns de la figure, moins blanche que le front à cause des voyages et des exercices en plein air. Les contours de la bouche ont une netteté de coupe et d'arête tout à fait sculpturale. L'expression de la physionomie est une fermeté majestueuse et douce, qu'éclaire par moments un sourire plein de grâce... »

Au moral également, c'est un beau type humain. Noblesse du caractère, générosité de l'âme, courage tranquille, maîtrise de soi, élégance des manières, culture de l'esprit, raffinement des goûts, tact, urbanité, il est grand seigneur jusqu'au bout des ongles. Il a de plus la parole vive, aisée, attachante, cajoleuse même, avec un air d'autorité qui ne le quitte jamais.

En 1841, malgré l'opposition de ses parents, il avait épousé la très jeune et ravissante princesse Marie de Hesse, âgée de dix-sept ans, car dès qu'il l'avait aperçue, un soir, à Darmstadt, elle lui avait inspiré un fol amour. Il s'était bientôt lassé d'elle. Et il allait d'aventure en aventure, de caprice en caprice. Une passion ardente l'avait retenu quelque

temps auprès d'une jeune fille, aussi remarquable pour l'intelligence que la beauté, la princesse Alexandra-Serguéïewna Dolgorouky. Sans le moindre scrupule, il avait fait d'elle sa maîtresse. Par convenance, un époux fictif, le général Abbédinsky, couvrait leur liaison. C'est elle qui servit de modèle à Tourguéniew pour la voluptueuse héroïne de *Fumée*. Dix ans plus tard, une autre princesse Dolgorouky, Catherine Michaïlowna, une orpheline de dix-sept ans, une splendide créature, lui fera le sacrifice de sa virginité. Celle-là, il l'aimera d'un indestructible amour, d'un amour « plus fort que la mort », au point que, sitôt devenu veuf, en 1880, il l'épousera morganatiquement, après l'avoir créée princesse Youriewsky.

La chute de Sébastopol enlève à la Russie, non seulement tout espoir d'une revanche, mais encore tout moyen de continuer la guerre.

Alexandre II, qui a le sens positif et qui ne recule pas devant les responsabilités, s'empresse de liquider la question d'Orient par le traité de Paris (30 mars 1856) qui inflige à l'Empire des tsars des servitudes mortifiantes.

L'orgueil national en est ulcéré. A Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Kiew, et dans toutes les provinces, dans toutes les classes de la société, il se fait une réaction générale contre les trente années de tyrannie policière qui ont eu pour résultat le désastre et la honte de Sébastopol. Toute la Russie semble s'éveiller d'une longue léthargie ; tout le monde s'anime, pérore et gesticule en même temps ; partout on proclame la nécessité de réformer le tsarisme.

L'ÉMANCIPATION DES SERFS

Alexandre II gardera, dans l'histoire, l'insigne honneur d'avoir compris que, pour éviter la révolution, il devait, sans retard, moderniser la structure organique de l'État russe : il s'attaque immédiatement au problème le plus ardu, l'abolition du servage.

Dès son couronnement à Moscou, en 1856, il annonce à la noblesse qui l'entoure sa résolution d'émanciper les moujiks. On l'écoute avec stupeur, car ce n'est pas ainsi que les boyars comprennent les réformes que tout le monde

réclame. Pour faire prévaloir sa volonté, le nouvel empereur devra lutter près de cinq ans. La noblesse lui oppose une résistance acrimonieuse, opiniâtre, et qui ne ménage rien.

Plusieurs fois, ses ministres eux-mêmes le conjurent de s'arrêter, car ils voient l'abîme s'ouvrir devant eux. C'est par instants une situation tragique. Trois hommes cependant, Milioutine, Lanskoï et Samarine, soutiennent intrépidement leur maître : ils s'attirent par là des haines si tenaces qu'ils y perdront plus tard leur fortune.

Mais l'appui le plus constant, le plus vigoureux d'Alexandre lui vient d'une femme, aussi éminente par l'esprit que par le cœur, la grande-duchesse Hélène-Pavlowna, veuve du grand duc Michel-Pavlowitch. Née en 1807, fille du prince Paul de Wurtemberg, instruite, sérieuse, charmante, passionnée pour les choses de l'esprit, quoique sans le moindre pédantisme, très libérale dans ses goûts, très franche dans ses opinions, véritable princesse de la Renaissance, elle avait coutume de réunir dans son fastueux palais, — un des beaux édifices de Saint-Pétersbourg, — les personnages les plus distingués de la capitale, ambassadeurs, hauts fonctionnaires, écrivains, artistes, etc... Le Tsar lui témoignait une confiance absolue. C'est chez elle qu'il venait se détendre ou se raffermir ; c'est chez elle qu'il s'arrêtait inébranlablement aux décisions les plus graves.

Enfin, le 19 février-2 mars 1861, sixième anniversaire de son avènement, le Tsar promulgue la grande charte d'émancipation.

C'est une date considérable dans l'histoire de la Russie moderne. Par un acte spontané de la puissance autocratique, la noblesse est destituée du pouvoir seigneurial qu'elle exerçait, depuis des siècles, sur les paysans et qui était devenu l'armature de toute la vie russe. Bien plus, elle est contrainte de leur abandonner les deux tiers de ses domaines, sans autre compensation qu'une redevance minime et très aléatoire. En réalité, c'est une expropriation ou plutôt une spoliation pour cause d'utilité publique. On estime que les seigneurs y perdent, en capital, huit cents millions de roubles. Ce n'est pas moins un grand acte de justice et de réparation sociales ; c'est éminemment du socialisme d'État.

Au lendemain de cette réforme, les moujiks vont-ils se

sentir enfin heureux de vivre ? Nullement ! Loin de satisfaire leurs convoitises, l'ukaze du 19 février 1861 les a surexcitées. La réforme leur paraît insuffisante ; ils protestent qu'on ne leur a pas distribué assez de terres, puisque les seigneurs en gardent un tiers ; ils se déclarent frustrés, car ils persistent à se croire un droit imprescriptible sur la totalité du sol russe. Dans leur immense déception, ils réclament obstinément un nouveau partage.

C'est pourquoi l'on voit renaître bientôt les émeutes paysannes. La plus grave éclate dans le village de Bezdna, près de Kazan. La gendarmerie est débordée ; la troupe intervient ; il y a soixante et onze morts et cent quinze blessés.

Dans le *Kolokol*, Herzen écrit : « Le grand acte du 19 février est désormais arrosé de sang ; les éclaboussures ont rejailli des rives de la Volga jusqu'à celles de la Néwa, semant partout l'indignation. Les nobles de Kazan ont fait réciter une messe sur leurs privilèges terriens. Quant aux paysans, au lieu d'eau bénite, on les a baptisés à coups de fusil. Le Tsar demeure, comme autrefois, l'ennemi des moujiks. »

L'ATTENTAT DE KARAKOSOW

L'émancipation des serfs ne pouvait manquer de susciter un vif appétit de libéralisme dans la société russe. Maintenant, du haut en bas de l'édifice, la noblesse, la bourgeoisie, les officiers, les intellectuels, et jusqu'aux bureaucrates revendiquaient plus ou moins ouvertement une part dans la direction des affaires publiques ; on voulait rénover l'administration, la justice, les finances, l'armée, l'enseignement, tout le mécanisme de l'État. On parlait beaucoup aussi d'une grande réforme constitutionnelle qui achèverait de moderniser la vieille monarchie des Romanow. Plusieurs projets furent soumis à l'empereur Alexandre qui, dans le secret de sa pensée, n'y était pas défavorable.

Mais, simultanément, la police impériale constatait de toutes parts une reprise de la fermentation révolutionnaire.

C'est parmi les jeunes gens de toutes les classes que se manifestaient les symptômes les plus graves.

Herzen leur adressait de Londres, par le *Kolokol*, des appels enflammés : « Allez au peuple ! leur criait-il... Allez

dans le peuple !... Instruisez-le. Aidez-le à comprendre sa misère, à secouer le joug dont le Tsar et ses bureaucrates, malgré toutes leurs promesses, continuent de l'accabler ! Aidez-le à conquérir la terre et la liberté ! Jeunes gens, allez au peuple, allez dans le peuple !... »

Ces paroles trouvaient un singulier écho, même dans les milieux aristocratiques. Nous sommes édifiés là-dessus par un des maîtres du roman russe, Tourguéniew. Une de ses premières œuvres, — d'où s'exhalait tout le parfum de la terre russe, — les *Récits d'un chasseur*, avait déjà puissamment contribué à l'émancipation des moujiks. Par ses œuvres subséquentes, *Pères et enfants*, *les Nouvelles moscovites*, *Fumée*, *Terres vierges*, nous voyons s'accentuer de jour en jour le désordre moral qui sévit dans les âmes russes.

C'est Tourguéniew, ou plutôt c'est le protagoniste d'un de ses romans, qui a créé la formule et le nom d'un état d'esprit que beaucoup de ses compatriotes éprouvaient confusément, le *nihilisme*. Voici comment un étudiant en médecine, à l'Université de Saint-Pétersbourg, Bazarow, se dépeint lui-même : « Le nihiliste est un homme qui ne s'incline devant aucune autorité, qui n'accepte sur parole aucun principe... Nous devons agir en vertu de ce qui nous paraît utile. Or, actuellement, ce qui est le plus utile, c'est de nier ; donc, nous nions... Il n'y a pas une seule institution de notre société qui ne doive être détruite... »

Un des auditeurs de Bazarow lui objecte qu'il faut compter avec le temps ; qu'il faut accomplir les progrès pas à pas. D'ailleurs, le Tsar ne vient-il pas d'abolir le servage ?

« Il s'agit bien de cela ! s'écrie Bazarow. Oui, le servage est aboli, mais des millions et des millions de Russes n'ont pas encore leur pain quotidien ; l'Église étouffe les moujiks dans une superstition crasse, pour les mieux dominer... » On lui objecte encore : « Mais les hommes qui partagent vos idées, les révolutionnaires, ne sont pas nombreux. Vous auriez le peuple entier contre vous ! » Bazarow riposte superbement : « Vous devriez savoir qu'une chandelle d'un sou a suffi pour incendier Moscou. »

Dans la jeunesse des écoles, ce roman de *Pères et enfants* suscite des discussions enflammées. Les universités se remplirent de Bazarow. Dès lors, tous les étudiants, qui voulaient

réformer les institutions archaïques de la Sainte Russie orthodoxe, se proclamaient *nihilistes*. C'est alors que Dostoïewsky prononça le mot fameux : « Si le nihilisme est né en Russie, c'est que nous sommes tous nihilistes. »

A partir de 1863, les troubles universitaires deviennent un mal chronique de l'État russe ; il ne se passe guère de mois où la police ne doive intervenir par la manière forte, à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Kazan.

Et le *Kolokol* ne cesse de répéter : « Puisqu'on ferme vos universités, puisqu'on vous exile de la science, jeunes gens, allez au peuple !... Mais, pour que le peuple, ayant reçu enfin la terre et la liberté, puisse les conserver à jamais, pour que le Tsar ne lève plus arbitrairement des impôts écrasants, pour qu'il ne dépense pas l'argent du peuple à maintenir des troupes inutiles et des fonctionnaires plus inutiles encore, pour cela il faut que les impôts soient établis par le peuple lui-même ou par ses élus... Jeunes gens, allez au peuple !... »

Cette fermentation des esprits, cette poussée de nihilisme ne pouvait pas se confiner sur le terrain des discussions abstraites et de la propagande théorique.

Le 16 avril 1866, l'Empereur venait de faire, au Jardin d'été, sa promenade quotidienne. Étant très courageux, ayant le mépris de la mort, il n'acceptait aucun service de sûreté en dehors de son palais. A l'instant où il monte en voiture, un jeune homme s'approche de lui, et, presque à bout portant, lui tire un coup de revolver. Le hasard veut qu'un paysan ivre, qui passe précisément là en titubant, pousse le bras du meurtrier, ce qui fait dévier le projectile.

Arrêté sur-le-champ, l'assassin déclare de nommer Karakosow ; il est originaire de Saratow et sort d'une famille très humble ; il appartient à un groupe d'étudiants exaltés, qui ont fait le sacrifice de leur vie pour détruire le tsarisme.

Après un long procès mystérieux, il est pendu le 15 septembre. La nouvelle de l'attentat soulève, dans tout le pays, une émotion étrange, car la stupeur y domine l'indignation.

C'est la première fois qu'on avait l'audace de s'attaquer directement à la personne auguste de l'Empereur. Assurément, plusieurs tsars avaient déjà péri d'une mort violente, pour ne citer que Pierre III et Paul Ier ; mais leur mort avait été décidée par une conjuration de palais ; ce n'était pas un acte

individuel. En outre, les conjurés appartenaient tous à la vieille noblesse, aux plus hauts rangs de la cour et de l'armée. Karakosow est le premier homme du peuple qui ait osé frapper le maître omnipotent et providentiel de la Sainte Russie orthodoxe. Les pieux moujiks n'en revenaient pas; l'un d'eux s'exclamait ingénument :

— Je croyais que les nobles seuls avaient le droit de tuer les tsars !

L'attentat du 16 avril 1866 ouvre donc une ère sinistre dans l'histoire des Romanow.

LA « JEUNESSE ROSE » DE LA GRANDE RÉVOLUTION

Les années qui viennent sont marquées par un intense développement du nihilisme au sein des masses russes.

Comme le disait un des plus zélés apôtres de l'évangile nouveau, un des futurs assassins d'Alexandre II, Jéliabow, « c'est le printemps de la grande révolution russe ; c'est sa jeunesse rose ».

Pendant cette période printanière, le principal objectif des évangélistes est de se mêler au peuple, de communier avec lui, de s'assimiler à lui, de le cathéchiser, de lui faire mieux comprendre son abaissement, de secouer sa torpeur séculaire, « d'éveiller le dieu qui sommeille en lui ». C'est donc un nihilisme sentimental, philanthropique ; ce n'est pas encore le nihilisme des complots et des attentats.

Pour la plupart de ces prédicateurs, l'apostolat révolutionnaire n'est plus seulement un devoir social, mais une religion qui aura bientôt ses dogmes, ses disciplines, ses fanatismes, ses légendes et ses martyrs.

Deux hommes sont leurs maîtres et leurs pontifes.

L'un d'eux, Tchernychewsky, né en 1828, fils de prêtre, littérateur, économiste et philosophe, intelligence vigoureuse, logicien redoutable, esprit d'une haute culture, ne peut avoir que des contacts indirects et clandestins avec la jeunesse russe ; car, en 1862, il a été condamné, pour crime d'opinion, à la relégation perpétuelle et, depuis, ce malheureux vit à l'extrême nord de la Sibérie orientale, dans une bourgade sauvage et glacée du cercle polaire. Néanmoins, il trouve parfois l'occasion de se rappeler au souvenir de ses disciples

et de leur envoyer des lettres, des notes, des recueils de pensées, qu'ils reçoivent pieusement.

L'autre, Netchaïew, subit la peine des travaux forcés dans un bagne sibérien. Né en 1847, fils de moujik, c'était naguère un maître d'école, un pauvre instituteur de village. En 1867 et 1868, pendant les troubles universitaires de Moscou, il s'était acquis, sur les étudiants, une influence dominatrice, un ascendant prodigieux. Dostoïewsky l'a dépeint, dans *les Possédés*, sous les traits sataniques de Werkhovensky : on dirait déjà Lénine. Or, voici comment Netchaïew a composé la figure idéale du révolutionnaire ; il semble s'être donné pour modèle un ascète religieux, avoir eu présent à l'esprit le *perinde ac cadaver* d'Ignace de Loyola : « Le révolutionnaire n'a rien de personnel, ni intérêts, ni affaires, ni sentiments, ni propriété, ni même un nom. Tout, en lui, est absorbé par une seule idée, une seule passion, — la Révolution. Il doit briser en lui tous les attachements de parenté, d'amitié, d'amour. Il ne doit plus connaître qu'une seule volupté, une seule consolation, une seule récompense, un seul désir : le succès de la Révolution... »

Fidèles à ce programme, des milliers de jeunes gens, qui appartiennent presque tous aux rangs supérieurs de la société, abandonnent leurs familles, interrompent leurs travaux, se détournent de leurs carrières pour se consacrer au peuple. Ils s'embauchent dans les usines et les manufactures ; ils se font mécaniciens, cordonniers, tailleurs, menuisiers, serruriers, charrons, voituriers, imprimeurs, typographes, colporteurs de livres, maîtres d'école, scribes de village, etc... Les jeunes filles, non moins zélées, s'engagent comme ouvrières, buralistes, couturières, employées de boutique, servantes d'asile, infirmières, sages-femmes, etc... Nul métier, si humble soit-il, ne les rebute quand il les rapproche du peuple.

Naturellement, ces innombrables évangélistes, dont l'ardeur n'est pas le moindre défaut, s'attirent à chaque instant, sous un prétexte quelconque, les tracasseries et même les rigueurs de la police. D'après la statistique des arrestations, c'est la noblesse, le *dvorianstvo*, qui atteint au chiffre le plus élevé, 55 pour 100. Puis vient la bourgeoisie, la classe des fonctionnaires, des commerçants, des industriels, des avocats, des professeurs, des médecins, etc... Les fils de prêtre n'ont

pas à « descendre dans le peuple », puisqu'ils en font partie, mais leur propagande est d'autant plus persuasive qu'elle s'inspire de leur misère commune.

LA GUERRE D'ORIENT

Un grand événement de la politique extérieure va bientôt aggraver le malaise moral dont souffre la Russie.

Au cours de l'année 1876, les Serbes, les Bosniaques, les Monténégrins et les Bulgares s'étaient soulevés contre la domination ottomane. Du Danube à la Mer Égée, toute la péninsule balkanique était à feu et à sang.

Le mysticisme national s'était aussitôt réveillé dans la conscience russe. A la voix éloquente d'Aksakow, de Samarine, de Katkow, les mirages du panslavisme orthodoxe s'étaient subitement rallumés. Dans l'atmosphère capiteuse du Kremlin moscovite, les cerveaux s'excitaient sur Byzance, la Corne d'Or, Sainte-Sophie, le testament de Pierre le Grand, la mission providentielle de la Sainte Russie. Partout on se répétait l'apocalypse du grand poète Tioutchew : « Moscou, Pétrograd et Constantinople, voilà les trois capitales sacrées de l'empire russe. Avant peu, les temps seront accomplis, l'heure sonnera. Et, dans Byzance régénérée, les voûtes antiques de Sainte-Sophie abriteront comme jadis l'autel de Jésus-Christ. Prosterne-toi devant cet autel, ô mon Tsar, et relève-toi le tsar de tous les Slaves !... »

Par sentiment et par raison, Alexandre II avait longtemps résisté à la poussée de l'opinion publique : son âme généreuse avait l'horreur, une insurmontable horreur, de la guerre. Mais la volonté de l'autocrate le plus puissant n'est rien, aussitôt qu'entrent en jeu les forces profondes, obscures, instinctives, que le travail des siècles accumule dans l'âme d'un peuple. Au printemps de 1877, il avait été débordé.

La campagne avait mal commencé pour les Russes. En Bulgarie comme en Arménie, les échecs succédaient aux échecs. Dans les Balkans, la résistance héroïque de Plewna avait arrêté pendant huit mois la marche de l'ennemi.

Enfin, lorsqu'au mois de février 1878, les armées du Tsar, épuisées par les fatigues, les privations et le choléra, étaient arrivées aux portes de Constantinople, voici qu'une somma-

tion injurieuse de l'Angleterre, secondée par l'Allemagne et l'Autriche, avait enlevé aux vainqueurs les plus beaux profits de leur victoire déjà si coûteuse. Pour le prestige du tsarisme, les résultats de cette guerre étaient lamentables.

Après les enthousiasmes et les folles espérances du début, ce qui dominait maintenant, dans toutes les classes du peuple russe, c'était la colère et l'humiliation.

Ainsi, après vingt années de recueillement, la monarchie des Tsars étalait devant le monde les mêmes défauts, les mêmes vices que pendant la guerre de Crimée. On dénonçait de toutes parts la faiblesse et la sottise du gouvernement, l'incurie et la vénalité de l'administration, l'ignorance et l'ineptie des grands-ducs et des généraux. On osait même incriminer l'Empereur, sans vouloir se rappeler qu'il avait tant résisté aux ivresses belliqueuses de son peuple. On en arrivait de la sorte non plus seulement à rechercher les responsabilités personnelles, mais à critiquer, à condamner les institutions mêmes et jusqu'aux principes de l'autocratisme.

Dans plusieurs salons de Moscou, on parlait ouvertement de transformer le régime. Et le fougueux champion du panslavisme orthodoxe, le plus ardent instigateur de la guerre, Ivan-Serguéïéwitch Aksakow, ne craignait pas de réclamer la convocation immédiate d'une Assemblée nationale.

Vers le même temps, le grand pontife du socialisme allemand, Karl Marx, exilé à Londres, pouvait écrire : « La Russie est à la veille d'un bouleversement général ; tous les facteurs en sont prêts ; toutes les couches de la société russe se trouvent, du point de vue économique, intellectuel et moral, dans un état de complète désagrégation. »

LES ANNALES SANGLANTES DU NIHILISME

Karl Marx voyait juste. Pendant quatre années, le peuple russe va subir une des crises les plus émouvantes, les plus pathétiques, de son histoire.

La crise est ouverte par une femme, Véra Zassoulitch, le 7 février 1878.

Tourguéniew, dont la psychologie était si pénétrante, avait depuis longtemps pressenti le rôle animateur que les femmes joueraient bientôt dans le drame révolutionnaire,

parce qu'elles y trouveraient l'emploi de tous leurs instincts profonds ; parce que nulle autre forme d'activité ne leur permettrait de satisfaire aussi largement leur besoin d'exaltation, leur pitié pour la souffrance des humbles, leur aptitude au dévouement et au sacrifice, leur culte de l'héroïsme, leur mépris du danger, leur soif d'émotions fortes, leur appétit d'indépendance, leur goût du mystère et de l'aventure.

Donc, le 7 février 1878, une jeune fille noble, Véra Zassoulitch, âgée de vingt-huit ans, tire deux coups de révolver sur le préfet de police de Saint-Pétersbourg, le général Trépow, et le blesse grièvement. Elle s'était imposé le devoir de venger un de ses camarades socialistes, Bogolioubow, détenu à la Forteresse et que le général Trépow, dans un emportement de colère, avait fait passer par les verges.

Elle comparut, le 12 avril, devant la cour d'assises qui, depuis les réformes libérales d'Alexandre II, comportait un jury. Le verdict ne semblait pas douteux, puisque le crime s'était accompli au grand jour et que la jeune fille se targuait de sa culpabilité. Mais, dès que l'audition des témoins commence, il se produit, dans la salle enfiévrée, une étrange interversion des rôles, transformant l'accusée en accusateur public et la victime en accusé. Pourtant les jurés appartiennent tous aux classes élevées de la société. Quant aux assistants, les cartes d'entrée ne leur ont été distribuées qu'à bon escient et les hauts fonctionnaires de l'empire sont de beaucoup les plus nombreux. A chaque témoignage nouveau, à chaque réponse de la nihiliste, la fièvre de la salle monte. Pendant la plaidoirie, l'auditoire devient frémissant, comme s'il sentait passer sur lui des effluves électriques. Enfin, le jury se retire pour délibérer.

Après quelques minutes, il rapporte un verdict d'acquittement. Résolus à ne pas condamner le coupable, les représentants de la conscience sociale n'ont pas hésité à nier le crime. A peine le président a-t-il achevé la lecture de ce verdict imprévu, que tout le public éclate en applaudissements. Véra Zassoulitch sort au milieu d'une ovation, qui se change en un délire d'enthousiasme, quand elle paraît devant la foule qui attend sur la place du Palais de Justice. Un cortège se forme aussitôt. Dans un concert d'acclamations furieuses, l'héroïne est portée en triomphe vers la maison du général

Trépow. Mais une charge de gendarmes et de cosaques arrête soudain cette marche triomphale. Un régiment d'infanterie ouvre le feu. La multitude se disperse, laissant derrière elle une traînée de morts et de blessés. Dans cette déroute Véra Zassoulitch disparaît, enlevée par ses amis, et elle s'enfuit à l'étranger.

L'incident éveille en Russie un écho tumultueux. A Kiew, à Moscou, à Kharkow, à Odessa, les manifestations révolutionnaires se suivent sans trêve, comme si elles s'engendraient l'une l'autre. La police les étouffe dans le sang.

Les représailles ne se font pas attendre.

Le 16 août, le général Mésentzow, successeur du comte Schouvalow à la tête de la Troisième Section, est poignardé en plein jour, dans une des rues les plus fréquentées de Saint-Pétersbourg. L'assassin exécute son geste avec une telle audace, une telle promptitude, une telle sûreté de l'œil et de la main que tous les passants demeurent ahuris, comme s'ils étaient frappés d'un éblouissement ; personne n'essaie de le poursuivre. On apprendra plus tard que c'est un ancien officier de famille noble, Serge Kravtchinsky, adonné depuis longtemps à la propagande socialiste dans les usines, et qu'il s'est réfugié à Londres.

Désormais, entre le tsarisme et le parti révolutionnaire, c'est un duel à mort. Aucun moyen ne répugne aux illuminés du terrorisme ; aucune pitié ne les arrête ; aucun forfait ne leur paraît trop odieux ; aucune répression ne les intimide. En vain, la police multiplie-t-elle les arrestations préventives et les relégations dans les bagnes sibériens ; en vain, les cours martiales se montrent-elles implacables ; un immense complot mine de toutes parts la société russe, où la contagion de l'assassinat politique se répand furtivement à travers les masses comme une effroyable épidémie. On ne compte plus les procureurs impériaux, les juges d'instruction, les maîtres de police, les officiers de gendarmerie, les directeurs de prison qui servent de cible aux nihilistes.

Mais, à la longue, ils se désintéressent de ces victimes secondaires : ils visent plus haut.

Dans la matinée du 14 avril 1879, l'Empereur faisait, comme d'habitude, un tour de promenade aux environs de

son palais, quand un jeune homme, qui venait en sens inverse, tire sur lui quatre coups de révolver. Aucune des quatre balles ne l'atteint. Le meurtrier est saisi à l'instant même. Tandis qu'on le traîne au poste, il tente de s'empoisonner.

Agé de trente ans, il s'appelle Alexandre Soloview et il exerce la profession d'instituteur. Sur la genèse et les circonstances de son acte, il refuse de s'expliquer. Cependant, le juge d'instruction le presse de tout dire, lui exposant avec douceur que des aveux complets profiteraient beaucoup à sa défense. Il répond froidement : « N'insistez pas, vous ne saurez rien de moi. J'ai fait depuis longtemps le sacrifice de ma vie. D'ailleurs, si je me laissais arracher des aveux, mes complices me feraient tuer,... oui, dans cette prison même où nous sommes... » Il est pendu, quelques jours plus tard.

On apprendra, dans la suite, que ces complices étaient au nombre de cinq, et que l'un d'eux, Goldenberg, un Juif, avait revendiqué l'honneur de tuer le Tsar. Mais les conjurés avaient finalement désigné Soloview ; car, pour l'effet à produire sur la conscience populaire, il était indispensable que le Tsar fût exécuté par la main d'un Russe orthodoxe.

L'attentat du 14 avril éclaire brusquement d'une lueur sinistre toute la situation de l'Empire.

Que faire ? Au sein du gouvernement, c'est le désarroi. Les ministres se disputent, incapables de s'accorder sur aucune mesure pratique, de se rallier à aucune opinion, sauf pour déblatérer contre les ineptes policiers de la Troisième Section.

Personnellement, Alexandre II, qui donne à tous l'exemple du courage et du sang-froid, répugne aux remèdes violents. Mais, sur les instances de ses ministres affolés, il se résigne à proclamer l'état de siège ou, plus exactement, « l'état de protection renforcée », *Ousilennaïa Okhrana*, dans les provinces où la « peste nihiliste » est la plus contagieuse.

Des gouverneurs généraux, munis de pouvoirs extraordinaires, assumeront désormais à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Kiew, à Kharkow et à Odessa, le plein exercice de l'autorité supérieure. Ce régime leur confère tous les droits qui appartiennent à un chef d'armée dans un pays ennemi. Leur méthode sera d'opposer le terrorisme officiel au terrorisme révolutionnaire. Cependant, les complots ne cessaient pas et « la peste nihiliste » continuait ses ravages.

Le 1er décembre, vers dix heures du soir, l'Empereur venant de Crimée arrive à Moscou et se rend au palais du Kremlin. Une demi-heure après qu'il a quitté la gare, une explosion fracassante retentit, arrachant hors des rails un train qui entrait et faisant voler en éclats toutes les vitres. Ce train apportait les bagages du Tsar et le personnel de la chancellerie impériale : c'était le *train de la suite*, qui, réglementairement, aurait dû précéder d'une demi-heure le *train de Sa Majesté*, mais un accident de machine, survenu près de Kharkow, avait interverti l'ordre des deux trains.

On découvre bientôt, sous le ballast, les débris d'une mine. L'engin communiquait par un souterrain de quatre-vingts mètres avec une masure, toute proche de la voie et qu'un inconnu avait louée quelques semaines auparavant.

Lorsqu'on lui annonce le péril auquel il vient d'échapper, Alexandre s'écrie :

— Mais, qu'ont-ils contre moi, ces misérables ? Pourquoi me traquent-ils comme une bête fauve ?

L'attentat de Moscou inaugure une nouvelle tactique des nihilistes. Désormais, tous leurs plans, tous leurs calculs, toutes leurs audaces, toutes leurs haines vont se concentrer sur la personne de l'Empereur.

Le 17 février 1880, à six heures et demie du soir, les habitants de Saint-Pétersbourg sursautent au bruit d'une détonation formidable. En même temps, on voit s'élever au-dessus du Palais d'hiver un épais nuage de fumée ; la salle à manger de la résidence impériale vient de sauter.

Ce soir-là, par hasard, l'Empereur s'était un peu attardé dans son cabinet de travail, et ce retard fortuit l'a sauvé.

L'explosion a fait néanmoins de nombreuses victimes. Placée dans les soubassements de l'édifice, la mine a détruit tout le corps de garde situé au rez-de-chaussée. D'où dix-neuf morts et quarante-huit blessés.

Trois jours plus tard, Alexandre II, le Libérateur des serfs, se fait un pieux devoir d'assister aux obsèques des soldats qui sont morts en gardant son palais. La tête haute, il s'avance de son grand pas égal et majestueux ; mais sa figure blême, ravagée, trahit la souffrance de son âme. Quand il voit tous ces cercueils alignés, il ne peut retenir un sanglot et il murmure :

— On se croirait encore là-bas, dans les tranchées de Plewna.

Ce nouvel exploit du terrorisme produit, dans toutes les classes du peuple russe, un accablement de stupeur et d'effroi. Devant un forfait aussi énorme, on reste abasourdi. Comment les nihilistes ont-ils pu concevoir, machiner, accomplir un pareil attentat ? Quelles connivences ont-ils donc trouvées parmi les domestiques de la cour, sinon même dans les services préposés à la sûreté du monarque ?

On apprendra quelques jours après tous les dessous du complot. Un révolutionnaire de vingt-huit ans, nommé Khaltourine, s'était déguisé en charpentier ; depuis un an, il travaillait dans les ateliers d'un entrepreneur de bâtiments, où il s'était fait apprécier par sa douceur et sa bonne conduite. Or il savait que cet entrepreneur allait exécuter un important travail de plafonnement dans les sous-sols du Palais d'hiver. Ainsi Khaltourine avait été admis à pénétrer chaque jour dans les caves de la demeure impériale. Et, chaque jour, il introduisait, au milieu de ses outils, un paquet de dynamite qu'il cachait ensuite sous des gravats. Lorsqu'il en eut apporté cinquante kilos, il les disposa dans une excavation d'où partait une longue mèche. Son calcul était si exact qu'il avait pu s'échapper d'un pas tranquille après avoir mis le feu. On apprendra même que l'astucieux nihiliste avait réussi à se lier intimement avec les gendarmes qui surveillaient l'entrée des caves, et que l'un d'eux lui avait donné sa fille en mariage. La divulgation de ces détails accroît encore l'affolement de l'esprit public. A quelle catastrophe nouvelle faut-il donc s'attendre ? Car on ne doute plus que le parti révolutionnaire soit fortement organisé.

Depuis quelques mois, en effet, le mouvement terroriste avait un organe directeur : la *Narodnaïa Volia*, la « Volonté du peuple » ; cet organe s'était formé par une scission du groupe *Zemlia i Volia*, « Terre et Liberté », qui s'intéressait trop exclusivement à la question agraire. En plusieurs conciliabules, tenus à Lipetzk, à Voronège, à Lesnoÿ, il avait inscrit, au premier article de son programme, l'exécution immédiate d'Alexandre II : « Qu'on lui casse la tête à lui d'abord !... Après lui, on exterminera tous les flagorneurs du Tsar, tous les pilleurs du trésor, tous les tyrans du peuple... »

Les principaux adeptes et fondateurs de la *Narodnaïa Volia* ne tarderont pas à s'illustrer dans les annales sanglantes du nihilisme. Tels sont Jéliabow, Lizogoub, Hartmann, Khaltourine, Sophie Pérowsky, Morosow, Ludmila Volkenstein, Tikhomirow, Griniéwietzky, Véra Figner, Mlodetsky, Essia Helfmann, Kropotkine, Ryssakow, Trigony et tant d'autres !

LE PRINCE KROPOTKINE ET SOPHIE PÉROWSKY

Parmi tous ces révolutionnaires, d'une valeur très inégale, sauf dans le courage, deux figures sont puissamment expressives : le prince Kropotkine et Sophie Pérowsky.

Né à Moscou en 1843, le prince Pierre-Alexéïéwitch Kropotkine avait d'illustres ancêtres, dont l'un n'était pas moins que Rostislaw le Hardi, grand prince de Kiew.

Depuis ces temps reculés, sa famille avait loyalement servi les tsars. Et, depuis toujours, elle habitait, à l'ombre du Kremlin, le quartier le plus aristocratique, le plus patriarcal, mais aussi le plus délabré de la Ville sainte, le « Vieux quartier des Écuyers ».

En 1857, son père, « qui était le type de l'officier russe au temps de Nicolas Ier », lui obtint la faveur d'être admis au corps des Pages, « dans ce corps privilégié, qui avait le double caractère d'une école militaire, dotée d'importantes prérogatives, et d'une institution de cour attachée à la maison impériale ».

Quand il en sortit, avec de très belles notes, cinq ans plus tard, on pouvait croire qu'il choisirait, comme le rang de sa promotion l'y autorisait, un des régiments les plus recherchés de la garde, tels que les chevaliers gardes, les gardes à cheval, les cuirassiers et les uhlans de Sa Majesté, le Préobrajensky, le Séménowsky, l'Ismaïlowsky, etc... Mais non ; à la stupeur de ses camarades, il avait réclamé le corps le plus modeste de l'armée, un régiment de création toute récente, les Cosaques de l'Amour : « tunique noire, avec un simple col rouge sans galon ; bonnet fourré en peau de chien ; pantalon gris ». Ce régiment avait pour mission de garder, à l'extrémité de l'Asie orientale, aux confins de la Mandchourie, la province de l'Amour, pays sauvage et stérile, que la Chine venait de

céder à la Russie. Car, dès cette époque, le jeune Kropotkine éprouvait le dégoût de la vie aristocratique.

Durant son séjour au corps des Pages, il avait fréquenté le salon ultra réactionnaire de sa tante, la vieille princesse Mirski. Néanmoins, c'était chez elle qu'il avait pu lire parfois le journal d'Herzen, le terrible *Kolokol*, dont quelques exemplaires circulaient sous le manteau : « C'est avec un sentiment voisin de l'adoration que je contemplais le médaillon gravé sur la couverture et qui représentait les nobles têtes des cinq héros que Nicolas Ier avait fait pendre après l'insurrection du 26 décembre ; Bestoujew, Kakhowsky, Pestel, Ryléiew et Mouraview... » Rentré au magnifique hôtel du corps des Pages, il y composait un journal qu'il distribuait clandestinement à quelques-uns de ses camarades pour leur dénoncer les folles dépenses de la Cour, les abus et les malversations des fonctionnaires, la pourriture de tout le régime.

En Sibérie, son goût très vif des sciences naturelles et des voyages lui procure de grandes joies ; il explore à fond cette contrée nouvelle, inconnue, immense, qui s'étend, sur des milliers de kilomètres, depuis la Léna jusqu'à la mer d'Okhotsk et la mer du Japon. Mais, affecté ensuite au gouvernement général d'Irkoutsk, il y voit de près, de trop près, tous les dessous de l'administration impériale.

Or, en 1866, un grand nombre de forçats politiques étaient employés à construire une route carrossable dans les falaises abruptes qui hérissent les bords du lac Baïkal. Excédés par la rigueur du froid, la rudesse du travail et la cruauté de la discipline, poussés au désespoir, ces malheureux s'étaient révoltés. Pour les soumettre, le gouvernement général avait dû envoyer de la troupe. Et, d'après ce qui se racontait quelques jours plus tard à Irkoutsk, la répression avait été marquée d'incidents atroces.

En apprenant ces détails, Kropotkine avait sursauté d'horreur : « Si l'on m'avait désigné pour cette abominable expédition, j'aurais carrément refusé de marcher... » Une clarté subite avait illuminé sa conscience : il ne pouvait plus appartenir à l'armée ; il ne pouvait plus être le serviteur et le soutien d'un régime dont la puissance majestueuse recouvrait de pareilles monstruosités. Il avait donc renoncé à poursuivre la carrière militaire et il était venu s'installer à Saint-

Pétersbourg avec l'intention de s'y adonner aux études scientifiques. On l'en avait honni dans sa famille, car son père, le vieux général, ne pouvait supporter « même la vue d'un vêtement civil ».

Les doctrines révolutionnaires, le vigoureux enseignement de Bakounine, de Tchernychewsky et de Netchaïew, ne tardent pas à le conquérir tout entier.

Au cours de l'année 1868 il fait de longs séjours à Zurich et à Genève, qui sont les principaux foyers du socialisme international ; il y retourne plusieurs fois les années suivantes. Par l'énergie de son caractère, par la hauteur de son intelligence, par la précision et la clarté de ses vues, il sera bientôt le chef éminent du révolutionnarisme russe.

La propagande, très active, très avisée, qu'il entretient parmi les étudiants et les ouvriers de Saint-Pétersbourg et de Moscou, l'a rendu promptement suspect à la Troisième Section. Au mois d'avril 1874, on l'arrête « pour avoir conspiré contre la personne sacrée de Sa Majesté impériale », et on l'emprisonne à la forteresse des Saints Pierre et Paul, dans une étroite casemate, « dont les murs étaient si épais que, même en été, les rayons du soleil n'y pouvaient pénétrer ».

Le tableau poignant, qu'il nous a laissé de sa longue réclusion, aurait pu être inséré par Dostoïewsky dans *la Maison des morts* : « Ce qu'il y avait de terrible, c'était le silence lugubre qui régnait autour de moi. Je ne percevais d'autres bruits que le craquement des bottes de la sentinelle dans le couloir, et le glissement presque imperceptible du petit volet, sorte de judas, par lequel on pouvait m'épier chaque minute. J'entendais aussi tinter les cloches de la cathédrale, qui avoisine la prison. Tous les quarts d'heure, elles sonnaient un *Gospodi pomilouï... Seigneur, ayez pitié de nous.* Puis la grosse cloche sonnait lentement les heures avec de longs intervalles entre chaque coup. A l'heure sombre de minuit, le cantique était en outre suivi d'un : *Bojé Tsaria kranié.... Dieu protège le Tsar* (1). La sonnerie durait un quart d'heure.

(1) Sur ce point, Kropotkine commet une erreur : le carillon de la Forteresse, construit au XVIIIe siècle, ne pouvait sonner l'hymne national *Bojé tsaria kranié*, qui fut composé par le prince Lvow, sous le règne de Nicolas Ier ; il sonnait, à midi et à minuit, un vieil hymne religieux : *Kol slaven nach Gospod o Sion...* « Combien glorieux est Notre Seigneur à Sion. »

A peine avait-elle pris fin qu'un nouveau *Gospodi pomilouï* annonçait au prisonnier privé de sommeil qu'un quart d'heure de son existence inutile venait de s'écouler et que beaucoup de quarts d'heure, beaucoup d'heures, beaucoup de jours, beaucoup de mois de cette vie végétative s'écouleraient encore avant que ses geôliers ou peut-être la mort vinssent le délivrer. »

La forteresse des Saints Pierre et Paul a toujours hanté les cerveaux russes. Elle apparaît à chaque instant sous la plume des romanciers qui ont copieusement exploité ses légendes sinistres. Tolstoï n'y a pas manqué. Une page célèbre de *Résurrection* évoque à nos yeux la redoutable prison. Et voici comment il nous dépeint le gouverneur dans un portrait qui semble sortir du cadre, tant il est criant de vérité :

« L'homme, entre les mains duquel était placé le sort des prisonniers détenus à la forteresse, était un vieux général un peu abruti, mais qui n'avait pas moins derrière lui les plus brillants états de service. Il possédait une quantité innombrable de décorations, dont il dédaignait de porter les insignes, à l'exception d'une petite croix blanche fixée à sa boutonnière. Il avait gagné cette croix au Caucase, pour avoir forcé de jeunes paysans russes, placés sous ses ordres, à tuer des milliers de Caucasiens qui défendaient leurs libertés, leurs maisons et leurs familles. Il avait ensuite servi en Pologne, où il avait de nouveau forcé de jeunes paysans russes à commettre les mêmes actes, ce qui lui avait valu de nouveaux honneurs. Puis, il avait encore servi quelque part ailleurs, où il s'était distingué de la même façon. Et il remplissait les devoirs de sa charge avec une inflexible rigueur, le considérant comme la chose la plus sacrée qu'il y ait au monde. Ces devoirs consistaient à maintenir au secret, dans de sombres cellules, des condamnés politiques des deux sexes et à les y maintenir de telle façon que, dans l'espace de dix ans, la moitié d'entre eux mourraient infailliblement : quelques-uns perdaient la raison ; d'autres devenaient phtisiques ; un grand nombre se tuaient en se laissant mourir de faim, ou en s'ouvrant les veines avec un morceau de verre, ou bien encore, en se pendant aux barreaux de leurs fenêtres. Le vieux général savait tout cela, qui se passait sous ses yeux ; mais ces accidents ne l'émouvaient pas plus que ceux de la foudre, des inondations, etc... La seule chose qui l'intéressât

était d'obéir au règlement. Peu importaient les conséquences! Pour se conformer au dit règlement, il faisait une fois par semaine le tour de toutes les cellules et demandait aux détenus s'ils avaient une requête à lui présenter. Les détenus lui présentaient souvent des requêtes ; il les écoutait tranquillement, sans rien répondre, et jamais il n'y donnait aucune suite, sachant d'avance que toutes ces requêtes sollicitaient quelque chose que n'autorisait pas le règlement... »

Dans ce tableau de la forteresse, n'y a-t-il pas beaucoup d'exagération ? Hélas, non ! Quelques années plus tard, le ministre de l'Intérieur, Loris-Mélikow, adressait au césaréwitch Alexandre cette lettre : « J'ignore si Votre Altesse impériale est informée que, la semaine dernière, Goldenberg s'est pendu à la fenêtre de sa cellule, dans la forteresse des Saints Pierre et Paul. Il est à remarquer qu'en plus de Goldenberg, il y eut à la forteresse trois autres tentatives de suicide. L'étudiant Bronewsky essaya de se pendre au moyen d'un drap de lit ; mais il fut détaché presque aussitôt. Puis, le détenu Hichnitsky tenta de s'empoisonner avec une solution de phosphore, mais il fut ramené à la vie par des soins médicaux. Enfin, la Malinowsky, condamnée aux travaux forcés, voulut deux fois se tuer ; mais on est chaque fois intervenu à temps. Ces faits me donnent à croire qu'il est non seulement difficile, mais impossible, d'espérer la guérison de ceux qui ont subi la contagion révolutionnaire. Leur fanatisme dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Les doctrines fallacieuses, dont ils sont imprégnés, ont sur eux l'autorité d'une religion, qui les mène jusqu'au martyre. »

Tombé malade après deux ans d'incarcération à la forteresse de la Néwa, Kropotkine est transféré dans la prison spéciale d'un hôpital militaire, d'où il réussit à s'évader quelques mois plus tard. Il habitera désormais la Suisse, la France et l'Angleterre. Devenu libre, sa propagande s'y fera de plus en plus intense, persuasive et rayonnante ; il personnifiera éloquemment l'anarchisme russe.

En 1873, il avait rencontré, à Saint-Pétersbourg, dans un cercle de nihilistes, une jeune fille dont il avait admiré l'enthousiasme révolutionnaire, la ténacité patiente, la dialectique impérieuse, l'abnégation totale, — Sophie Pérowsky.

Elle avait alors dix-neuf ans. Sa famille noble s'était maintes fois distinguée dans les plus hautes situations de l'Empire. On notait, parmi ses ascendants, le célèbre comte Razoumowsky, le tout-puissant favori, l'époux secret de l'impératrice Élisabeth-Pétrowna. Un de ses oncles, ami intime de Nicolas Ier, s'était couvert de gloire, plusieurs années de suite, dans les rudes campagnes du Turkestan : il avait porté la domination des Romanow jusqu'au centre de l'Asie par la conquête de Khiva, de Tachkent, de Boukhara, de Samarcande. Un autre de ses oncles avait géré successivement les ministères de l'Instruction publique, de l'Intérieur et des Apanages. Enfin, son père, qui la maudissait aujourd'hui, avait été « gouverneur général militaire de Saint-Pétersbourg ».

Adorant sa mère qui l'adorait, cœur très noble et très affectueux, elle avait tout quitté « pour vivre dans le peuple ». Elle avait le don rare de susciter les dévouements. Kropotkine s'est complu à la dépeindre dans ses *Mémoires* : « En voyant cette ouvrière, vêtue d'une robe de laine, chaussée de lourdes bottes, la tête simplement couverte d'un fichu de coton, nul n'aurait pu reconnaître la jeune fille qui, peu d'années auparavant, brillait dans les salons les plus aristocratiques de la capitale... Elle était notre préférée à tous, et chacun de nous, quand il entrait dans sa pauvre maison, avait pour elle un sourire d'amitié... Au point de vue moral, c'était une rigoriste ; mais elle n'avait rien de la sermonneuse : elle comprenait toutes les faiblesses humaines... C'était une militante loyale et ferme comme l'acier... La pensée de la mort, la vision de l'échafaud, ne l'impressionnait pas. Elle me disait un jour : *Nous avons entrepris une grande chose. Deux générations peut-être succomberont à la tâche, et pourtant il faut qu'elle s'accomplisse...* »

Arrêtée, le 7 décembre 1873, pour sa propagande révolutionnaire, elle avait été incarcérée à la forteresse des Saints Pierre et Paul. Après quelques mois, on l'avait rendue à son père, qui l'avait enfermée dans un manoir qu'il possédait en Crimée.

Bientôt, revenue à Saint-Pétersbourg, elle s'était adonnée avec un zèle intrépide, avec une dévotion fanatique, au mouvement terroriste de la *Narodnaïa Volia*, « la Volonté du

peuple. » On retrouve sa main dans tous les attentats dirigés en 1879 contre Alexandre II. Jamais encore, les instincts anarchiques de la conscience russe ne s'étaient si fortement exprimés dans une âme féminine.

Belle de visage et de corps, très distinguée dans ses manières, très secrète et raffinée dans ses émotions intimes, elle s'était gardée longtemps vierge et pure, malgré les inévitables promiscuités de son existence aventureuse. Mais, en 1880, le plus actif et le plus revêche de ses collaborateurs, un forcené du terrorisme, Jéliabow, l'avait miraculeusement initiée au grand amour. Elle l'avait aussitôt subjugué, ensorcelé. Un tel magnétisme se dégageait de cette ardente créature que parfois son amant, épuisé de fatigue ou ne voyant plus clair devant lui, sanglotait à ses genoux parce qu'elle ne lui tolérait pas une seule minute d'hésitation, de faiblesse ou de repos. Et l'on citait plusieurs de ses compagnons à qui elle avait imposé le suicide pour les punir d'une défaillance momentanée. Elle nous apparaît ainsi comme le prototype exemplaire de toutes ces jeunes conspiratrices, de toutes ces Euménides slaves qui ont joué un rôle capital dans l'histoire du nihilisme et qui ont inspiré à Tourguéniew, sentant la mort venir, une page si émouvante :

« Je vois un immense bâtiment. Sur la façade, une petite porte s'ouvre. Au delà de cette porte, j'aperçois des ténèbres épaisses. Une jeune fille se tient sur le seuil, une jeune fille russe. Dans le courant d'air glacial qui vient des ténèbres, une voix lente sort du bâtiment : *O toi qui veux franchir cette porte, sais-tu ce qui t'attend ?* — *Je le sais*, répond la jeune fille. — *Ce qui t'attend, c'est le froid, la faim, la haine, l'opprobre, la moquerie, l'insulte, la maladie, le bagne, peut-être la mort.* — *Je le sais; je suis prête; je supporterai toutes les souffrances, tous les coups.* — *Non seulement les coups de tes ennemis, mais encore ceux de tes parents, de tes amis.* — *Oui, même les coups de mes parents et de mes amis.* — *Soit, puisque tu es prête au sacrifice, tu périras; mais nul ne t'honorera, nul ne gardera ton souvenir.* — *Je n'ai besoin ni de lauriers ni de gratitude; je ne tiens pas à la survie de mon nom.* — *Es-tu prête au crime?...* La jeune fille baisse la tête : *Oui, je suis prête au crime.* Après un silence, la voix reprend : *Sais-tu que tu risques de perdre ta foi d'aujourd'hui, que tu risques*

de t'apercevoir que tu as gâché ta jeunesse pour une erreur stupide?— Oui, cela aussi je le sais. — Alors, tu peux entrer... La jeune fille franchit la porte, qui se ferme aussitôt derrière elle. On entend quelqu'un ricaner : *Quelle imbécile!...* Mais une autre voix proteste : *Non, une sainte!* »

LIBÉRALISME D'ALEXANDRE II. — SA MORT AFFREUSE

Resté libéral en dépit de toutes les haines féroces qui s'acharnaient sur lui, et gardant toujours, même aux heures les plus sombres, une très haute conscience de sa responsabilité souveraine, Alexandre II venait de s'affermir dans une grave résolution : il combattrait la propagande anarchique, non plus seulement par des moyens de police, mais par une grande réforme du mécanisme gouvernemental. Il y était depuis longtemps exhorté par son premier ministre, le général Loris-Mélikow, un subtil Arménien, qui avait courageusement assumé la défense dictatoriale de l'Empire après l'attentat du Palais d'hiver. Il n'y était pas moins stimulé par son frère, le grand-duc Constantin ; il avait même obtenu, tout récemment, l'adhésion de son fils aîné, le césaréwitch Alexandre, sur qui le vieux parti réactionnaire, les champions de l'absolutisme orthodoxe, les Pobédonoztsew, les Schouvalow, les Timaschow, les Pahlen, fondaient tous leurs espoirs.

L'affaire était menée dans le plus rigoureux secret. La réforme était simple d'ailleurs : elle se bornait à créer une assemblée qui serait entièrement élue par les conseils provinciaux. Ce nouvel organisme, où semblait ressusciter le *Zemskii Sobor* de l'ancienne Moscovie, aurait pour seule attribution d'étudier les lois et de formuler des vœux ; toutes les décisions législatives resteraient aux mains du Tsar autocrate. Si modeste que fût l'innovation, elle était néanmoins considérable : elle faisait pénétrer dans les institutions archaïques de la Russie le principe fondamental des régimes libres et des États démocratiques, le principe de la représentation nationale.

C'est le samedi 12 mars 1881 qu'Alexandre avait enfin signé le manifeste annonçant au peuple russe la création du nouveau *Zemskii Sobor* ; il avait en outre décidé que l'acte serait promulgué le surlendemain 14 mars, dans *le Moniteur*

officiel de l'Empire : on observerait jusqu'au dernier instant la consigne du secret absolu.

Or, depuis quelques jours, la police avait appris que le comité exécutif de la *Narodnaïa Volia* organisait une série d'attentats qui dépasseraient en horreur tous les précédents : les coups seraient si violents et si répétés que, cette fois, le régime sauterait. Le chef suprême de la manœuvre était Jéliabow ; on avait pu s'emparer de lui. Quant à ses complices principaux, Sophie Pérowsky, l'étudiant Ryssakow, l'ingénieur Griniéwytsky, la juive Essia Helfmann, le fils d'un prêtre Kibaltchitch et le paysan Mikhaïlow, on était sur leurs traces. Loris-Mélikow avait donc supplié l'Empereur de ne pas se rendre le lendemain, comme d'habitude, à la revue dominicale de la garde, à la pompeuse et traditionnelle cérémonie du *razwod*. Alexandre ne lui avait répondu qu'en haussant les épaules.

Ce dimanche 13 mars, vers deux heures et quart, ayant terminé sa revue, le monarque rentre au Palais d'hiver. Six cosaques galopent autour de sa voiture, que deux officiers de gendarmerie suivent dans un traîneau.

Comme l'équipage impérial longe le canal Catherine, un jeune homme, qui passe d'un air indifférent, jette un paquet sous les jambes des chevaux. Une explosion épouvantable, un nuage épais de neige et de fumée, puis un fracas de vitres et de bois, enfin des cris, des gémissements... Et la scène apparaît dans toute son horreur : des cosaques inanimés sur le sol ; des chevaux tués ; des flaques de sang ; les glaces de la voiture brisées et l'arrière-train disloqué.

Alexandre, qui est sain et sauf, se précipite vers les blessés. Mais on accourt de toutes parts. Sautant à bas de leur traîneau, les officiers de gendarmerie empoignent l'assassin, qui est tombé en cherchant à s'enfuir. Une des personnes qui viennent d'accourir, demande à l'Empereur :

— Sire, Votre Majesté n'est pas blessée ?

— Non, je n'ai aucun mal, grâce à Dieu !

Alors, l'assassin, qu'Alexandre a voulu voir de près, lui crie en pleine figure :

— C'est trop tôt pour rendre grâce à Dieu !

Au même instant, un autre jeune homme, qui se tient

appuyé au parapet du canal, à deux mètres du Tsar, lance quelque chose en l'air. Et une seconde explosion, foudroyante, soulève une nouvelle trombe de neige et de fumée.

Quand le nuage est dissipé, on aperçoit, parmi les victimes qui jonchent le sol, Alexandre II, renversé à terre, essayant de s'appuyer sur les mains, le visage meurtri, le manteau arraché, les jambes nues et broyées, perdant le sang à flots avec des lambeaux de chair autour de lui. Ses yeux ouverts ne voient plus, ses lèvres balbutient vaguement : « Secourez-moi !... L'héritier du trône est-il vivant ?... Portez-moi au palais... et là mourir !... »

A grand peine, on l'installe sur un traîneau. Il n'a plus la moindre conscience lorsqu'on atteint le Palais d'hiver : il expire à trois heures et demie.

Les complices de Jéliabow n'échappent pas longtemps aux recherches policières. La reconstitution de l'attentat donne à Sophie Pérowsky un rôle primordial. C'est elle qui, sur le bord du canal Catherine, a dirigé les assassins et conjugué leurs mouvements ; c'est d'elle que sont partis les signaux attendus pour lancer les deux bombes ; elle tenait en réserve une troisième bombe qu'elle avait entourée d'ouate pour faire croire à une boule de neige.

Le 30 mars, les « tsaricides » sont déférés à la Cour spéciale des attentats politiques. Le verdict n'était pas douteux : ils sont tous condamnés à mort. On les pend, le 15 avril, sur la place Séménowsky. Jusqu'à ce jour, nulle femme russe n'avait encore subi la peine capitale. Sophie Pérowsky est la première à qui le bourreau ait passé la corde au cou, ce qui lui vaudra, dans le martyrologe du nihilisme, une gloire légendaire, une auréole de sainteté.

Le public de la place Séménowsky s'étonne de ne pas voir, parmi les condanmés, la juive Essia Helfmann, « la sombre fleur du Ghetto ». On a différé son exécution parce qu'elle est enceinte. Mais la malheureuse, épuisée de souffrance, torturée d'angoisse, mourra peu de temps après dans sa prison.

MAURICE PALÉOLOGUE.

(A suivre.)

LES PROBLÈMES DE L'ORIENT

PANISLAMISME ET PANARABISME

La victoire remportée par le Japon sur la Russie en 1904-1905, puis la guerre mondiale et ses suites ont ébranlé le prestige dont jouissaient les grandes Puissances européennes. Le monde entier ne peut en effet ignorer les conflits de leurs impérialismes et de leurs divergences idéologiques. Il en résulte une agitation des États asiatiques et du monde musulman réveillés d'un sommeil séculaire.

Il y a 250 à 260 millions de musulmans dans le monde. Le mouvement panislamique ne doit donc pas être considéré comme insignifiant. En vue de le développer, des comités se sont créés non seulement au Caire, à Damas, au Maroc, mais aussi à Berlin, à Genève, à Vienne, en Hongrie où l'Islam ne peut avoir qu'un nombre infime de représentants mais où ces comités jouissent de l'appui de certains États qui espèrent l'utiliser pour des fins politiques.

Toutefois ces nombreux millions de musulmans sont répartis sur une si vaste étendue dans le monde, ils sont si différents de races et de langues, leurs intérêts économiques et politiques sont si divergents qu'il serait pratiquement impossible de les grouper étroitement en vue d'une action commune. Il ne faut donc pas s'exagérer les résultats possibles du mouvement panislamique.

Mais un mouvement plus restreint s'y rattache et profite de son action idéologique et religieuse ; c'est le mouvement

panarabe dont les conséquences éventuelles intéressent particulièrement l'Angleterre et la France.

Tout ce qui se passe en Syrie, en Arabie et en Égypte est susceptible de réagir sur l'utilisation du canal de Suez et de la Mer Rouge qui prolongent vers l'Océan indien et l'Extrême-Orient la route maritime formée par la Méditerranée, route dont l'Angleterre et la France ne peuvent se passer ; en outre, nous avons à maintenir dans ces régions l'influence culturelle, religieuse et morale que nous y exerçons depuis des siècles. Quant à l'Afrique du Nord, nous sommes obligés de la considérer avec un soin aussi jaloux que le territoire français lui-même ; elle est un des premiers clients de la mère-patrie tant pour les importations que pour les exportations ; c'est aussi un réservoir d'hommes, soldats et travailleurs, ainsi que l'a montré la guerre mondiale ; elle constitue une base stratégique navale et aérienne de premier ordre. Enfin, tout ce qui émeut ses populations indigènes peut exercer des réactions sur les musulmans de l'Afrique noire. Ce mouvement panarabe mérite donc d'être étudié.

* * *

Le panarabisme existait déjà il y a une quarantaine d'années. Il semblait alors nettement antiturc et limité à l'Asie et à l'Égypte. Il a pris aujourd'hui une tout autre extension et se montre antianglais et antifrançais.

Ses mobiles et ses moyens d'action sont fort variés et complexes. La langue, la religion, le nationalisme sont tour à tour ou simultanément exploités par les ambitions de personnages qui se croient capables de diriger des États nouvellement créés ; et le pétrole de l'Irak que les « pipes-lines » amènent à la côte méditerranéenne, celui du sud de la Perse, les espoirs qu'on a d'en trouver dans certaines parties de l'Arabie, excitent bien des appétits.

Des États habités par des populations arabes, ou soi-disant telles, se sont formés ou transformés du fait de la guerre mondiale. L'Égypte s'est dès 1914 libérée de la Turquie, mais était étroitement sous la subordination de l'Angleterre. En Arabie, un royaume créé avec le concours de celle-ci sous la souveraineté du grand chérif de La Mecque, a été détruit par Ibn Séoud, qui en a fondé un autre et a été en conflit avec

l'Yémen ; d'autres bouleversements se produiraient très probablement si, Ibn Séoud venant à mourir, sa succession était ouverte. Les principautés de l'Hadramaout, Mascate et divers petits émirats voisins du golfe Persique sont sous protectorat britannique. L'Irak, après avoir été sous mandat anglais, est devenu l'allié de la Grande-Bretagne. L'impuissance de celle-ci à disposer d'une armée de terre correspondant à ses besoins tant qu'elle ne voudra pas recourir au service militaire obligatoire, l'a amenée à reconnaître l'indépendance de l'Égypte avec qui elle a contracté alliance et dont elle va organiser l'armée sur des bases élargies. La Palestine, la Transjordanie sont sous mandat anglais. La Syrie, sous mandat français, s'oriente à terme vers une indépendance analogue. Cela fait une mosaïque d'États sous régimes différents, voisins les uns des autres, voisins également d'autres États musulmans non arabes, la Turquie et la Perse, par où ils communiquent avec l'Afghanistan et de là avec les musulmans des Indes.

Bien qu'en raison des ambitions contradictoires de ceux qui dirigent ces États et des distances qui les séparent, il soit à peu près impossible qu'il en sorte une confédération et moins encore un État unifié, un frémissement n'en a pas moins passé sur les populations arabes ou plutôt « soi-disant arabes ».

En réalité, le panarabisme repose sur des équivoques. La langue arabe en effet est devenue le langage courant de populations qui ne sont nullement arabes de race. L'Afrique du Nord ne contient qu'une minorité de véritables Arabes ; une très forte proportion de ses habitants se compose de Berbères plus ou moins arabisés, et nombreux sont encore les tribus qui ont gardé leurs dialectes berbères, où l'arabe n'est que langue religieuse ou administrative et qui conservent jalousement leurs *Kanoun* qui s'écartent nettement des règles islamiques. La majeure partie de la population de l'Égypte est copte, quoique parlant arabe. En Syrie, bien que la langue arabe soit presque uniquement employée, la majorité des habitants descend des divers peuples qui y vivaient avant l'invasion arabe ou s'y sont fixés postérieurement : Maronites, Druses, Alaouites ne sont pas plus arabes que les Kurdes, les Tcherkesses, les Turcs et les Arméniens qui parlent d'autres

langues. Il en est de même en Irak. Les statistiques portent les unes à 30 millions, les autres à 40 millions le nombre des arabophones, mais on estime qu'il y a parmi eux moins de 13 millions de véritables Arabes (1).

La langue est cependant le véhicule et le prétexte du mouvement panarabe, avec l'Islam, qui est la religion de la grosse majorité des peuples arabophones et de nos Berbères de l'Afrique du Nord. Mais ils ne suffisent pas à créer une nation qui manquerait de bases ethniques réelles, sans compter qu'en Afrique du Nord il existe des peuplements européens importants et qu'en Syrie se trouvent d'importantes minorités indigènes arabophones chrétiennes.

Les distances, les difficultés des communications, des intérêts économiques différents ne permettent pas à ces éléments disparates de s'unir intimement. En revanche, il est assez facile à une propagande adroite de les utiliser pour créer des troubles locaux qui peuvent avoir de graves conséquences.

* * *

Déjà avant 1914 l'Allemagne s'était efforcée de nous préparer des difficultés en Afrique du Nord. Les agissements des Mannesmann et consorts, poussés très loin au Maroc sous prétexte de commerce et de mines, furent déjoués, grâce à la vigoureuse décision prise par le général Lyautey au début de la guerre de faire arrêter tous les ressortissants ennemis, et l'Algérie et la Tunisie sont restées d'un parfait loyalisme.

	Total de la population	Arabophones	Arabes purs
(1) *AFRIQUE DU NORD*			
Maroc	5 900 000	2 200 000	500 000
Algérie	6 200 000	3 200 000	1 000 000
Tunisie	2 300 000	2 000 000	1 000 000
Libye et Cyrénaïque	800 000	600 000	200 000
Egypte	15 000 000	14 000 000	1 500 000
PROCHE-ORIENT			
Arabie	6 000 000	4 000 000	2 000 000
Syrie et Liban	1 900 000	1 700 000	600 000
Palestine et Transjordanie	800 000	700 000	300 000
Irak	2 600 000	2 000 000	900 000
Turquie	14 000 000	100 000	20 000
Perse	9 320 000		300 000

Nous avons pu mobiliser en Afrique du Nord 240 000 combattants et à peu près autant de travailleurs.

L'Angleterre n'est pas sans responsabilité dans le développement qu'a pris le mouvement panarabe dont elle s'inquiète aujourd'hui. C'est un de ses agents, le fameux colonel Lawrence, à la valeur très surfaite d'ailleurs, qui avait provoqué pendant la guerre même la création de l'État éphémère du grand chérif de La Mecque Husseïn. Elle a fait naître ensuite les États de Transjordanie et d'Irak au profit des fils de Husseïn. Certains de ses agents s'étaient même efforcés de maintenir contre nous en Syrie l'un deux, l'émir Fayçal, que nos troupes ont dû en chasser. Elle a longtemps au moins toléré les agissements du comité syro-palestinien installé en Égypte qui s'efforçait de provoquer des troubles contre notre mandat syrien. Cette politique n'a du reste pas été sans lui procurer des ennuis. Des massacres de chrétiens, des révoltes kurdes et une série d'assasinats politiques se sont produits en Irak. Des luttes violentes qui se prolongent en Palestine entre juifs et musulmans l'ont forcée à arrêter et déporter des agitateurs arabes dont le principal, le mufti de Jérusalem, a cependant pu s'enfuir, et elle a dû repousser l'indiscrète offre de concours que lui avaient faite les souverains des États musulmans voisins, d'intervenir dans le règlement de ces graves différends.

La possession de la Libye, où il y a 800 000 musulmans, et l'existence de trois millions de Gallas mahométans en Abyssinie ont fait de l'Italie une puissance musulmane. On l'a soupçonnée de n'avoir pas été indifférente aux troubles d'Égypte pendant la guerre d'Éthiopie, et de s'intéresser de trop près aux événements de Palestine. Mussolini, dans un voyage en Libye, ne s'est pas borné à témoigner de la bienveillance aux sujets musulmans de l'Italie. Il a fait le geste symbolique de brandir « l'épée de l'Islam » et s'est déclaré le protecteur de cette religion. Il ne faut cependant pas prendre ce geste trop au tragique. Les 3 800 000 sujets musulmans de l'Italie, même s'ils étaient devenus fermement dévoués à cette Puissance, sont d'un nombre vraiment faible pour permettre de parler au nom de l'Islam. La dureté avec laquelle a été réprimée la résistance des populations de la Libye après l'installation du régime fasciste, a laissé des rancœurs qui ne

s'éteindront pas de sitôt. Du reste, au lendemain de la déclaration du Duce, le cheikh El Maraghi, de l'université d'El Azhar au Caire, a fait la déclaration suivante : « Seul peut être reconnu comme le protecteur de l'Islam, un homme professant la religion musulmane, croyant en la vérité de l'Islam et faisant tout ce qui est en son pouvoir pour exécuter les enseignements de l'Islam. Toute personne prétendant au rôle de protecteur des musulmans sans posséder ces qualités ne sera jamais reconnue comme telle par les musulmans, même si elle est de confession musulmane. Aucun non-musulman ne sera jamais reconnu par les musulmans comme le protecteur de l'Islam, quelque religion qu'il ait embrassée ou de quelque pays qu'il vienne. »

Jadis, Bonaparte s'était proclamé lui aussi en Égypte protecteur de l'Islam et cela n'avait pas empêché la révolte du Caire. Quant à la même déclaration faite par Guillaume II, lors de son fameux voyage à Jérusalem, elle n'a pas permis à celui-ci, malgré son alliance avec la Turquie, de déclencher la guerre sainte contre l'Angleterre et nous en 1914.

Le gouvernement de Berlin continue à faire une grosse propagande occulte dans nos pays musulmans. L'Italie agit de même, ainsi que dans ceux qui dépendent de l'Angleterre. Sa presse y prend ouvertement une part violente (1), et des émissions en langue arabe du poste de T. S. F. de Bari sont venues s'y joindre. Le ton de ces dernières a été tel que l'Angleterre s'est mise à y répondre par radio. Cette campagne par les ondes est d'autant plus dangereuse qu'un nombre élevé de postes récepteurs ont été achetés dans les pays arabophones au cours des dernières années. En Tunisie

(1) Nous en pourrions donner de nombreux exemples. Nous nous bornerons à une citation empruntée au *Tevere* en raison de son exagération manifeste et des erreurs qui y sont énoncées.

« La Palestine et la Syrie, pliées depuis vingt ans sous le joug de l'hégémonie anglo-française, secouent vigoureusement les chaînes qui les oppriment et affirment au monde, malgré les pendaisons, les persécutions et l'exil de leurs enfants, leurs droits inaliénables à l'indépendance. Le sang qui coule dans le Proche-Orient est la conséquence logique des crimes commis pendant vingt années. »

Nous n'avons pas à répondre de ce que l'Angleterre a pu faire dans les zones relevant de son influence, mais nous défions qu'on cite un seul cas où des autorités françaises auraient fait pendre qui que ce soit. Nous avons toujours traité avec humanité, dès qu'ils ont déposé les armes, les gens qui se battaient contre nous la veille.

la colonie italienne, très vigoureusement épaulée par le gouvernement fasciste, soutient le prestige de Rome ; il est vrai que la masse de la population indigène, très au courant de la vie en Tripolitaine, n'a nul désir de voir l'Italie remplacer la France auprès de S. A. le Bey.

Mais le ferment le plus dangereux de propagande est fourni par le *Komintern*, la IIIe Internationale communiste, dont le siège est à Moscou : le mouvement panarabe y est jugé susceptible d'accélérer la révolution mondiale qui reste toujours son but essentiel. Il y a plusieurs années déjà, dans un voyage en Afrique du Nord, M. Sarraut, alors éclairé sur la situation dans ces régions, avait déclaré : « Le communisme, voilà l'ennemi ! » Il n'a malheureusement pas été tenu compte de cette déclaration. La passion partisane a permis à des agitateurs, européens aussi souvent qu'indigènes, de susciter des mouvements dont il ne faut pas exagérer la gravité mais qu'il faut prendre au sérieux. La tactique employée a été ouvertement exposée au VIIe congrès du *Komintern*, en août 1935. Elle est la même dans tous les pays coloniaux ou semi-coloniaux. Voici ce qui y a été prescrit pour les pays arabes : « Les impérialistes internationaux, dans l'intérêt de leur politique de rapine, ont dépecé les pays arabes et dressé entre eux des frontières artificielles. Mais bien que se trouvant sous la domination de diverses Puissances impérialistes, les communistes arabes doivent s'efforcer de créer un front populaire anti-impérialiste s'étendant à tous les pays arabes, d'après un programme de revendications pouvant servir de plate-forme capable d'unifier toutes les forces anti-impérialistes des pays arabes. »

La revue communiste de langue française, *la Correspondance internationale*, ne se gêne pas pour commenter et renouveler ces prescriptions. Le sentiment religieux comme le sentiment de race sont exploités pour arriver à déchaîner la lutte de classes sous la forme de haine contre les Européens.

Quand, à la suite de troubles récents au Maroc, le général Noguès a dû faire arrêter des meneurs indigènes, décider leur déportation au Gabon et expulser certains meneurs européens, un orateur, heureusement sans succès, s'éleva violemment dans un congrès S. F. I. O. contre cette mesure et réclama l'indulgence en faveur du *militant* El Fassi. Des étrangers et des

agitateurs français ont opéré côte à côte avec les meneurs indigènes. En Algérie, ceux de l' « Étoile nord-africaine », plusieurs fois dissoute par autorité de justice, ne semblent pas avoir subi les peines de prison auxquelles ils ont été condamnés.

En Tunisie, le mouvement nettement antifrançais du *Destour* n'a jamais été l'objet que de sanctions temporaires et vite rapportées, bien que les troubles de Metlaoui et de Bizerte, organisés selon les méthodes et avec l'appui communistes, aient plusieurs fois causé mort d'hommes. Lors de l'incorporation de la dernière classe, dans un tract qui a été distribué aux conscrits, il était dit entre autres doctrines incendiaires : « L'armée est le principal pilier du capitalisme français. C'est grâce à cette armée qu'il a pu acquérir le plus grand empire colonial du monde après l'Angleterre, qu'il opprime des dizaines de millions d'indigènes, qu'il affame les peuples nord-africains et qu'actuellement en Indochine il persécute et assassine les travailleurs révolutionnaires. »

Dans plusieurs journaux, les uns rédigés en français, les autres en arabe, paraissent les pires excitations. Des émissions de T. S. F. en langue arabe, provenant de postes espagnols, renforcent cette propagande révolutionnaire. On a même pu entendre des députés français, venus en Afrique du Nord sous prétexte de voyage d'études, déclarer publiquement que nos colons ont volé les terres des Arabes. Tous ces agissements tendent à créer un sentiment général d'insécurité, grâce à l'action de milieux bolchévisants élargis.

Il n'est pas étonnant que dans de telles conditions, ainsi que l'a indiqué le *Times* du 21 décembre dernier, les agitateurs indigènes se croient assurés de l'impunité. Des causes analogues avaient provoqué le même état d'esprit en Libye et en Cyrénaïque avant l'instauration en Italie du régime fasciste : celui-ci a su très vite, grâce à une attitude ferme, remédier à cette situation.

***

La crise économique mondiale a sévi dans nos pays musulmans comme partout ailleurs. Elle provoque un chômage partiel dans les industries qui ont attiré dans les villes une main d'œuvre indigène facilement influençable. Une série

de mauvaises récoltes ont rendu plus difficile la vie des populations agricoles. En répandant l'instruction sans l'orienter vers des buts pratiques et sans assurer des débouchés à ceux qui l'ont reçue, on a créé des déclassés qui ne trouvent leur place ni dans les milieux indigènes, ni dans les cadres européens. La création de nouveaux États arabes dans le Proche-Orient a fortement frappé les esprits dans notre Afrique du Nord. Il n'est pas jusqu'à l'intervention, dans la guerre civile espagnole, d'importants contingents maures qui ne donne lieu à un certain ébranlement moral.

Toutes ces causes réunies, se joignant à la propagande antifrançaise, tendent à faire oublier à nos populations de l'Afrique du Nord tous les biens que notre administration leur a apportés : sécurité, justice, amélioration de toutes les conditions de l'existence, hygiène. La preuve en est dans les importants excédents de naissances constatés : 60 000 par an en Tunisie, 100 000 en Algérie, 125 000 au Maroc. Le calme profond dont elles jouissent depuis de longues années contribue lui-même à cet oubli, surtout pour les jeunes générations qui n'ont pas connu les troubles incessants avant l'établissement de la paix française. L'autorité, quand elle est impunément bafouée, tend à être regardée comme impuissante et même comme injuste. Cet état d'esprit, joint au fanatisme religieux qui n'est qu'assoupi et à l'opposition entre des races éloignées les unes des autres par tant de facteurs moraux et matériels, crée une inquiétude générale : les indigènes sont alarmés.

Dans nos pays sous mandat de Syrie, les mêmes excitations produisent les mêmes effets, augmentés encore par les ambitions locales de notabilités cependant incapables, en raison de leurs oppositions de races et de religions, de s'entendre entre elles et de gouverner sans que notre arbitrage mette à leur juste place toutes les prétentions en lutte latente qui, sans nous, seraient bientôt en lutte ouverte.

* * *

M. Augustin Bernard, qui connaît bien l'Afrique du Nord, a écrit : « Le jour où les indigènes ne nous obéiraient plus, c'est que nous ne saurions plus commander. » Il ne faut pas, comme nous le confient certains de nos notables, de nos

officiers et de nos anciens soldats indigènes, qu'ils puissent dire : « Nous ne reconnaissons plus les Français. »

Pour cela, il convient, comme l'enseignait et le pratiquait le maréchal Lyautey, de continuer à ne jamais traiter en races inférieures les populations sur lesquelles s'exercent notre administration directe, notre protectorat ou notre mandat, mais au contraire de les élever jusqu'à nous, de les associer à l'œuvre que nous accomplissons chez elles et pour elles. Cela est aussi vrai dans les pays sous mandat du Proche Orient qu'en Afrique du Nord. Elles y ont soif de justice et de mieux-être. Ne les laissons pas empoisonner moralement par des rebouteux politiques agissant aux ordres de l'étranger ou du *Komintern*. Elles accepteront les contraintes imposées dans leur intérêt par un pouvoir fort, pourvu que la main qui les imposera soit souple en même temps que ferme, que nous sachions récompenser aussi bien que réprimer, châtier même, si c'est nécessaire.

Pour arriver à ce résultat, nos fonctionnaires, nos chefs militaires doivent être assurés que le gouvernement approuvera et appuiera toujours leurs efforts.

Rien ne sert de se dissimuler à soi-même la vérité : les faits parlent et on ne peut en étouffer la voix. Il ne tient qu'à nous que les troubles et les hésitations cessent. La contre-propagande la meilleure sera de continuer avec fermeté notre œuvre de justice, de maintenir strictement la paix sociale en signalant sans fausse pitié les luttes de classes autant que les excitations religieuses et raciales, en protégeant les populations agricoles par la lutte contre les abus de l'usure, en dosant l'instruction de manière à assurer une carrière méritée à ceux qui s'en montrent dignes et en l'orientant surtout vers des buts d'une utilité immédiate pour les besoins des populations : artisanat, agriculture, hygiène, en accordant, avant tout, récompenses, faveurs et places à ceux qui ont servi la France en versant pour elle leur sang et non de l'encre. En Afrique du Nord en particulier, l'attachement de nos soldats indigènes pour leurs officiers, leur juste fierté d'avoir servi sous notre drapeau sont un facteur d'influence dont nous devons savoir utiliser toute la puissance.

Mais il est temps de faire aussi une contre-propagande active, de lutter par la radio, ainsi qu'a commencé à le faire

la Grande-Bretagne, de surveiller de près la presse indigène et de suspendre sans pitié et sur-le-champ tout journal aux tendances antifrançaises, de limiter sans hésiter le droit de réunion, de montrer, en un mot, que « nous savons toujours commander ».

* * *

A ces moyens internes, notre diplomatie ne doit pas hésiter à joindre une ferme action extérieure en signalant avec tact aux Puissances intéressées que le gouvernement français voit clair et est prêt à leur rendre, s'il y a lieu, leurs mauvais offices. Elles le comprendront fort bien. En effet, en plus de l'intérêt commun réel de toutes les Puissances européennes et de celui de l'humanité, il est de leur propre intérêt de s'abstenir de toute excitation au panislamisme; des agissements qui semblent avantageux pour un but immédiat dans une conjoncture donnée, peuvent souvent avoir plus tard, pour leur auteur, de très fâcheuses conséquences.

Il faut souligner, pour finir, que toutes les questions soulevées par la situation politique et par l'influence que le panarabisme est susceptible d'exercer sur elle, seront d'autant plus facilement réglées que l'Angleterre et la France en poursuivront en plein accord la solution.

L'Angleterre manque de forces terrestres ; en revanche, notre marine ne saurait à elle seule, dans l'état actuel, nous assurer la libre disposition de la Méditerranée qui nous est indispensable. Les deux pays ont donc tout intérêt à s'entendre. Mais il faut que ce soit « donnant, donnant », car la Grande-Bretagne a au moins autant besoin de nous que nous avons besoin d'elle.

GÉNÉRAL NIESSEL.

LE RENDEZ-VOUS DU SOIR

TROISIÈME PARTIE (1)

PERCEFORÊT

La cloche de Stanton-Lodge sonnait. Delphine rebroussa chemin. Puisque Mrs Ainley était sortie en voiture avec Babiole, il eût été bien agréable de s'en aller, toute seule, par l'avenue de sapins, jusqu'au *moor* de Kirkfield. Mais Baxter ne souffrait pas qu'on fût inexact, quand elle avait fait porter le thé dans le parloir. Elle montrait alors, par une pétrification de ses traits et le plus douloureux silence, que ses sentiments étaient blessés. Or, depuis que les Françaises demeuraient à Stanton-Lodge, les sentiments de Baxter étaient blessés constamment. Cette respectable *housekeeper* avait longtemps tyrannisé Mrs Ainley, personne faible et craintive, malgré sa moustache et son nez romain. Maintenant, une intruse régnait : la diabolique petite fille, « Miss Bab ». Mrs Ainley lui avait donné la chambre de l'enfant morte, ses jouets, un habit de cheval rouge et noir, un poney de Shetland barbu de partout. Le cocher, le jardinier, le valet d'écurie admiraient miss Bab, les lâches ! Et sa mère, frivole comme toutes les Françaises, oubliait le précepte de l'Écriture : « Qui épargne la verge à son fils hait son fils. » Connaissait-elle seulement le Livre saint ?

Copyright by Marcelle Tinayre, 1938.

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 1er mars.

Les catholiques ne lisent point la Bible. Le Pape le leur a défendu.

Ces opinions aigrement déclarées dans l'office, Delphine en avait eu l'écho. Elle y découvrait une parcelle de vérité désolante : Babiole, gâtée par Mrs Ainley, devenait exigeante et autoritaire. La gronder, la punir, eût été gronder et punir l'excellente Mrs Ainley. Delphine déplorait l'absence de sa belle-sœur qui savait se faire obéir. Le sang des Vauvigné était bien fort chez la tante et chez la nièce, et toutes deux se ressemblaient.

Baxter, les mains dans les poches de son tablier, complètement pétrifiée et pareille à la statue de la Réprobation, descendit le porche à colonnes. Elle fit une révérence qui parut lui casser quelques os, et dit :

— Mylady, le thé est servi. Mylord est dans le parloir. Il est arrivé tout à l'heure.

Les rideaux cramoisis n'étaient pas fermés. La lumière du soir remplissait le parloir boisé de chêne, décoré de portraits d'ancêtres en cuirasse et en perruque. Delphine tendit ses deux mains à Charmoyse, dans sa joie de revoir un ami, et tout de suite :

— Vous êtes bien pâle ? Seriez-vous souffrant ?

Il n'était pas souffrant, mais un peu fatigué par deux nuits en chaise de poste.

Elle lui confia qu'elle était malade d'inquiétude.

— Je dors mal, je rêve d'incendie, de nègres, de guillotine. Je mêle Paris et le Cap-Français. Je suis emportée dans une foule noire où je cherche mon enfant et ma belle-sœur. Et puis, je m'éveille et je ne reconnais plus ma chambre. Il me faut un moment pour que je me retrouve à Stanton.

Charmoyse caressait des yeux ce visage chéri et la petite ride de souffrance qui marquait le front de son amie le bouleversait d'amour, en même temps que s'appesantissait dans son cœur la nouvelle qu'il aurait cru plus facile d'avouer. Il se sentait incapable de porter ce coup à sa chère Delphine, dans ce premier moment de son retour. Il se disait :

« Si elle m'aimait comme je l'aime, tout serait bien plus simple. Je la prendrais dans mes bras. Je pleurerais avec elle. Je lui apporterais la consolation avec la douleur... si elle m'aimait ! »

Delphine lui donna du thé. Tout en mangeant le gâteau d'avoine et les toasts avec l'appétit de ses dix-neuf ans, il continuait son monologue intérieur :

« Si elle m'aimait ! Hélas ! que suis-je pour prétendre à l'amour d'une telle femme ? Je n'ai encore rien fait d'admirable, car si je me suis bien battu, en Belgique, d'autres se battaient aussi bien que moi. L'occasion va s'offrir de montrer ce que je vaux. Je prouverai à Delphine que je suis digne d'elle. »

Et Delphine, qui se plaisait à servir Charmoyse, regardant ce jeune être si beau et si bon qui s'était donné à elle, s'attendrissait. « Artus ! cher enfant, je n'ai que vous. » Elle ne se disait pas : « Je l'aimerai. » Elle se disait : « Il m'aime. » Le cœur plein de tendresse et de mélancolie, elle admirait en lui ce qu'elle-même avait perdu : la jeunesse intacte avec sa foi dans l'éternel et son ignorance des limites que la nature impose à nos sentiments comme à nos forces. Charmoyse avait dix-huit ans ; elle en avait vingt-cinq. Elle était son premier amour. Et lui ? Qu'était-il pour Delphine ?... Une douceur, une force, une revanche.

Elle connut la vérité tragique : l'arrestation de Mme d'Aizy. Mrs Ainley tâchait de la consoler, et Charmoyse, affolé par les pleurs de son amie, affirmait, sans y croire, que rien n'était perdu. Le tribunal révolutionnaire ordonnerait une enquête préalable au jugement. Le passeport daté et timbré de la Martinique était faux. Encore faudrait-il en prouver la fausseté. Cela prendrait deux ou trois mois, et d'ici là, certainement, la faction jacobine serait abattue.

On décida de cacher la mauvaise nouvelle à Babiole. Précaution inutile. Baxter, qui savait tout, sut bien vite le malheur qui frappait les Françaises, et, réprouvant un silence qui était une espèce de mensonge, parce que l'âme, même enfantine, a droit à l'austère vérité, elle avertit lugubrement miss Bab que la vieille lady, sa tante, était perdue. Babiole courut au parloir où se trouvaient les grandes personnes. Avec des cris de désespoir, elle se jeta sur sa mère.

— Ma bonne tante va mourir. Je le sais. Vous ne voulez pas me le dire. Vous croyez toujours que j'ai deux ans ! Mais j'ai eu trop de malheurs et je comprends tout.

Charmoyse voulut la calmer. Elle trépigna :

— Vous !... vous !... Laissez-moi ! Je n'ai pas besoin de vous. J'ai maman et tante Lucy.

« Tante Lucy », c'était Mrs Ainley.

— ... Vous êtes cause que ma tante d'Aizy est partie. Les méchants Carmaghols lui couperont la tête... Allez ! Je vous déteste !... Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous êtes un soldat du Roi. Vous devez aller tuer Robespierre !

Delphine et Mrs Ainley emmenèrent Babiole qui eut une crise de nerfs. On la coucha. On lui fit boire de l'eau sucrée. Mrs Ainley resta près de son lit, et Delphine, qui sentait Charmoyse triste et blessé, redescendit au parloir. Elle excusa sa fille : Babiole, sous ses airs de bravade, était sensible ; elle chérissait Mme d'Aizy ; et elle aimait aussi son grand ami Charmoyse, oui, vraiment, à sa façon... Le marquis affirma que les propos d'un enfant de huit ans ne pouvaient l'offenser, et que lui aussi aimait beaucoup Babiole, mais il resta sombre, tandis que Mme de Vauvigné se remettait devant sa tricoteuse, dans l'embrasure de la porte-fenêtre. Elle commença de broder, bien que le jour diffus, à travers la vitre embuée, fatiguât ses yeux rougis. Enfin, Charmoyse vint s'asseoir près d'elle, et tout à coup :

— Babiole a raison. Je n'ai plus rien à faire ici. Je vais partir.

Delphine leva la tête :

— Vous voulez partir ! Parce qu'une petite fille...

— Cette petite fille a dit la vérité. J'avais à remplir un devoir d'amitié. C'est fait. Je vais rejoindre, et le plus tôt sera le mieux. Le Comité qui avait envoyé Mme d'Aizy à Paris m'envoie en Bretagne. C'est mon pays. J'y rendrai plus de services qu'en Bretagne.

— Il n'y a pas d'armée royale en Bretagne, dit la jeune femme. Je le sais.

— Vous ne savez rien. Il y a les chouans.

Ce nom étonna Delphine. Les chouans ! Elle n'avait entendu parler que des Vendéens.

Charmoyse expliqua comment les bandes de paysans et de gentilshommes se formaient dans les diocèses de Vannes, de Rennes et de Saint-Brieuc, pour la défense de la royauté et de la religion. Elles avaient des chefs admirables qui ne

s'accordaient pas entre eux. Il fallait unir ces forces dispersées, les rassembler avec les débris de la Vendée où Charette et Stofflet résistaient encore. Le Comité de Londres, interprète de la volonté des Princes, engagerait les chefs bretons à rencontrer les chefs vendéens, et à désigner un généralissime. Après quoi, tout l'ouest de la France se soulèverait, et ce serait la fin de la République.

Trop de désillusions avaient enseigné le scepticisme à Delphine. Elle croyait que la République était de taille à se défendre, et elle le dit, ce qui fâcha le marquis. Il répliqua un peu brusquement :

— Attendez que le grand chef se montre, et qu'il agisse.

— Vous le connaissez donc ?

— On assure, à Londres, que ce sera le comte Joseph, c'est-à-dire M. de Puisaye, qui loge dans un trou de la forêt du Pertre et qui est condamné à mort... comme tout le monde. Je lui donne son nom de guerre, parce que nous aurons tous des noms de guerre. Moi, je serai *Artus*. C'est à cause des *mouches* qui sont innombrables. Hélas ! les traîtres pullulent. Un nom de guerre, c'est un masque. Quand il est usé, on en change.

— Vous êtes content ?

— Ravi.

C'était bien naturel qu'il fût ravi. A dix-huit ans, on a le goût de l'aventure dangereuse.

Une angoisse oppressa Delphine. Que de femmes, en ces jours affreux, souffraient la même épreuve : séparation des êtres chers, absence et silence. Jamais elle n'avait senti si durement ce que représentait le départ de Charmoyse.

— Quand partez-vous ?

— Demain, de très bonne heure.

— Votre tante le sait ?

— Je le lui dirai ce soir. Je voulais que vous fussiez avertie la première. Ma tante ne nous aurait pas quittés et moi j'avais envie d'être avec vous toute seule. Est-ce que c'est mal ?

Delphine maniait nerveusement sa broderie. Une petite boîte à épingles en cristal tomba de la tricoteuse. Charmoyse la ramassa, et la gardant au creux de sa paume, il admira le travail exquis du graveur : l'Amour tendant un arc

doré qui dessinait l'initiale de Delphine. Elle murmurait :

— Je n'y vois plus.

Charmoyse voulait sonner pour la lampe. Elle refusa :

— Dans un moment. Je souffre un peu des yeux. L'ombre les rafraîchit.

Charmoyse regardait toujours la boîte de cristal.

— La jolie chose, dit-il. J'ai envie de vous la voler.

— Pour mettre vos épingles ?

— Pour emporter un souvenir de vous.

— Prenez-la.

— Je parlais par badinage. Cette boîte est précieuse. Je sais que vous l'avez depuis longtemps et que vous y tenez beaucoup.

— Prenez-la.

Dans le parloir assombri, il y avait encore un espace lumineux, devant le foyer, un halo de clarté près de la fenêtre. Delphine n'était plus qu'une forme confuse : robe noire, fichu blanc, visage indistinct où brillaient des pleurs. Artus se laissa glisser sur un genou, et le bras de Delphine entoura ses épaules. Il appuya sa joue contre la poitrine voilée et sentit la rondeur du sein, le parfum de la femme. Le crépuscule devint la nuit. Le feu seul éclairait le tapis d'un reflet rouge. Delphine et Charmoyse, presque invisibles l'un à l'autre, n'avaient pas la force de parler. Soudain, elle prit de ses deux mains la tête du jeune homme et le baisa au front. Puis elle s'enfuit à travers le parloir obscur et la porte retomba derrière elle.

III

On entendait encore, dans la nuit pluvieuse, le brisement de la mer contre les rochers, mais Charmoyse et Noël Prigert, se traînant à plat ventre, le sac et le fusil tout armé sur le dos, avaient dépassé de bien loin les tentes qui formaient la ceinture de défense côtière.

Ils se remirent sur leurs pieds et prirent un chemin qui s'enfonçait entre deux talus crêtés de chênes. La boue collait à leurs souliers. Le bruit des vagues s'affaiblissait derrière eux. Après une heure de marche, ils firent halte dans un vallon. Prigent battit le briquet, alluma un rat de cave, et

ramassa des herbes et du bois mort que l'avancée d'une grosse pierre avait protégés contre la pluie. A l'abri de cet auvent naturel, le feu flamba. Les deux hommes se séchèrent et se réchauffèrent. Le Malouin tira de son sac une gourde d'eau-de-vie et chacun but à son tour.

— Voici le temps de nous quitter, monsieur Artus, dit Prigent. Cela me fâche, car j'aurais aimé voyager avec vous, mais je dois passer d'autres messieurs, d'Erquy à Jersey, et il n'y aura plus beaucoup de nuits sans lune.

— Alors, adieu, Prigent. Ne soyez pas en peine de moi. Je connais le pays.

Un peu avant le jour, Charmoyse atteignit la première « maison de correspondance », une chaumière à l'écart d'un hameau. Il frappa trois fois trois coups au volet, prononça tout haut :

— *François* !

De l'intérieur, on lui répondit :

— *Saint Louis* !

Un paysan très âgé ouvrit la porte. Le logis était misérable. L'hôte ne dit pas vingt paroles à Charmoyse. Il lui offrit une écuelle de soupe et lui montra le lit clos où le voyageur put dormir jusqu'au soir, pressant contre lui le bâton creux qui contenait un rouleau de dépêches. A son réveil, le paysan l'avertit que les soldats de la demi-brigade de Saint-Brieuc patrouillaient devers Moncontour. Ils cherchaient des prêtres insermentés et M. de Boishardy. Peut-être, par grand malheur, trouveraient-ils les messieurs prêtres, mais jamais M. de Boishardy qui avait un secret pour être insaisissable.

Charmoyse ne craignait pas de rencontrer les soldats. Il avait une carte de civisme parfaitement imitée, et avec sa veste ronde, sa peau de bique, ses braies de berlinge brune, ses guêtres, son chapeau « à cuve », il était tout à fait un jeune Bas-Breton, un *nigous*, trop jeune pour la conscription. Les chemins en zig-zag qu'il suivrait n'étaient guère fréquentés que des bêtes nocturnes, et, certes, en d'autres temps il les eût évités, car il n'est pas de vrai Breton qui passe, sans nécessité, à minuit, dans les entours des étangs et des pierres levées.

Il marcha ainsi deux nuits, et se reposa le jour dans les

« maisons de correspondance » : une fois, dans un grenier, une autre fois dans une alcôve machinée. Ses hôtes, qui parlaient peu, par ordre, lui répétèrent tous le même avis : prendre garde aux bleus de Saint-Brieuc. Mais ce n'est pas dans les taillis, au clair de lune, que l'on trouve les bicornes à plumet rouge.

Il les rencontra, les bleus de Saint-Brieuc, comme il achevait sa dernière étape et qu'il arrivait au grand désert de bruyères, soulevé en collines, qu'on appelle le Menez. La présence des républicains s'annonça par une fusillade. Une ferme isolée brûlait. Des meuglements, des abois couvraient des cris aigus. Charmoyse se coucha dans les genêts. D'autres coups de feu retentirent. Les cris cessèrent. Le chaume de la ferme se hérissait de flammes ; des volutes de fumée, rabattues par le vent, cachèrent un moment l'incendie, et les charpentes croulèrent dans un jaillissement d'étincelles. Une vingtaine de soldats s'affairaient autour des bâtiments. Ils se concertèrent. L'un d'eux chassa devant lui une vache et un bidet. Étendu sous les touffes jaunes, Charmoyse les vit venir de son côté. Il distinguait les croix blanches des gibernes, les houppes de crin écarlate sur les chapeaux, les cocardes et les sabres. Un éclopé se traînait, aidé par un camarade. Tous criaient et gesticulaient. Un jeune lieutenant et un sergent à longues cadenettes, à longues moustaches, essayaient de mettre de l'ordre dans cette troupe de furieux. L'éclopé criait :

— Je les ai vus qui se sauvaient, ces s... de ci-devant ! J'ai tiré dessus. Alors, la sacrée gueuse de femme a pris son fusil...

— Calme-toi, la Jonquille ! dit le sergent. Elle ne tirera plus sur personne, et les curés ne diront plus la messe. Ils se débrouilleront maintenant avec l'Être suprême, le ci-devant Père éternel.

Le petit détachement se dirigeait vers Moncontour. Quand il eut disparu, Charmoyse s'approcha de la ferme.

Il n'y vit pas un seul soldat. Les morts se gardent tout seuls.

La barrière de la cour était en pièces ; la maison, l'étable, la grange : trois brasiers ; le chien assommé près de sa niche ; le fumier répandu et piétiné. Par terre, quatre corps englués

de sang... Charmoyse se pencha sur les cadavres. Une forte femme de cinquante ans, tombée en arrière, la poitrine défoncée, serrait encore un fusil brisé. Son visage avait la couleur et la rigidité d'une figure de pierre, et la mort ne l'avait pas encore pacifié. Sa bouche noire semblait crier vers le ciel. A côté de cette femme, un paysan reposait sur le ventre. Sa nuque était une bouillie d'os et de sang. Plus loin, gisaient deux hommes, l'un très vieux, l'autre quadragénaire, tellement couverts de boue et de fumier, tellement déchirés, tellement disloqués, qu'on aurait dit deux mannequins. Émigrés ? Prêtres insermentés ?... Charmoyse imaginait l'arrivée des soldats, les prêtres s'enfuyant, la fermière et le garçon ripostant aux coups de fusil, et l'incendie, et le massacre. Il avait connu les champs de bataille de la Belgique. Il avait vu des fermes saccagées et des paysans fusillés. Cette fois, c'était une ferme bretonne ; c'étaient des paysans bretons. Dans la fumée de la grange qui brûlait encore, se levait la face hideuse de la guerre civile. Artus se rappela ce qu'on disait de la Vendée : le délire imbécile, la sanguinaire folie des hordes de Turreau qui n'épargnaient même pas les villages républicains, tuant, violant, torturant, pour rien, pour le plaisir, s'acharnant au rêve monstrueux de détruire la Vendée, de l'effacer de la France... Ces « colonnes infernales », si Charette et Stofflet ne les arrêtaient pas, remonteraient jusqu'à la Manche. Après la Vendée, la Bretagne. L'incendie de cette pauvre ferme, la mort de cette paysanne et de ces trois hommes, ce serait un épisode, cent fois répété, cent fois aggravé, dans l'horreur de la grande tuerie.

Un chiffon souillé traînait parmi les débris. Charmoyse l'étendit sur la face indignée de la morte. Il fit un signe de croix et sortit de la cour. Derrière lui, la grange s'écroula, comme avait croulé la maison. Le feu déclina. La fumée montait droite dans l'air paisible.

Au carrefour de quatre chemins, sur la crête de la colline qui se prolonge en se haussant vers les sommets du Menez, deux masures surveillent la route de Moncontour à Loudéac. L'une est inhabitée et se déjette lentement. L'autre est la plus misérable des auberges. On l'appelle d'un nom ridicule : la Mirlitantouille. Jamais bourgeois ou fermier cossu n'y a mis

le pied. Elle est à peine bonne pour les colporteurs ou pour les charbonniers des forêts voisines. C'est un peu plus qu'une étable et beaucoup moins qu'un tapis-franc. Les gendarmes n'y entrent guère. Qu'y feraient-ils ? Le père Plé et la fille Plé ont donné des gages de civisme. La cuisine est immonde ; le coucher repoussant ; l'hôtesse sale et stupide. La Mirlitantouille dégoûte les gens civilisés et même la maréchaussée de Moncontour.

La fille Plé était sur sa porte. Elle filait, et ses yeux qui semblaient ne regarder que le tournoiement de son fuseau, virent venir un jeune paysan blond comme une fille, qui portait en bandoulière un fusil sur sa peau de bique. Il arriva au carrefour. La fille Plé se recula dans sa tanière. Alors, il frappa trois fois trois coups au volet, et dit :

— *François* !

Quelqu'un répondit :

— *Saint Louis* !

La fileuse laissa passer le paysan, et elle retourna sur le seuil, surveillant les quatre chemins de son œil sournois. Charmoyse entra dans l'auberge. Un relent de vieillesse, de crasse, d'épluchures, de cidre répandu lui piqua les narines. Il distingua le père Plé, accroupi au coin du foyer, et deux hommes attablés devant un cruchon de grès et des bols.

Le plus âgé, camus et trapu, avait de petits yeux vifs et un double menton. Il tenait du Sancho Pança, du vigneron et du chanoine. L'autre avait l'allure d'un officier de l'ancienne armée plutôt que d'un partisan. Tous deux portaient le costume rustique et militaire à la fois des combattants vendéens : veste ronde de drap gris à revers noirs, pistolets à la ceinture, sabre au côté, guêtres, chapeaux retroussés à cocarde blanche, et le Sacré-Cœur brodé sur le gilet.

Charmoyse salua :

— Messieurs les Vendéens, vous m'attendiez, n'est-ce pas ? Je suis Artus, très honoré de vous rencontrer.

— Eh bien ! Artus, dit le gros homme, nous étions en peine de vous... Humpf...

Il haletait et soufflait entre ses phrases.

— Moi, je suis Grand-Guillaume et voici Perceforêt. Présentation incomplète, mais suffisante. Gardons nos sobriquets,

puisque c'est la consigne. Bonne traversée ? Bon débarquement ? Bon voyage ?... Asseyez-vous, Artus.

— Monsieur, il y a des soldats dans les environs...

— Parbleu ! Nous nous en doutions. Buvez.

— Monsieur, ils ont brûlé une ferme, tué une femme et trois hommes. Deux étaient, je crois, des prêtres que la fermière avait cachés.

Il décrivit la ferme incendiée et les cadavres gisants. Grand-Guillaume ne s'en émut pas.

— Eh ! dit-il, ceci regarde Boishardy. Je veux dire Jérôme. Il est chez lui, dans la région de Moncontour. Il fera justice aux défunts.

— Monsieur, les patriotes le cherchent.

— Ils le cherchent depuis longtemps et ils ne le trouveront jamais. Moi, je le trouverai... Allons, jeune homme, un coup de cidre.

Charmoyse avait la gorge cuisante de soif. Il avala le mauvais cidre de la Mirlitantouille.

Les deux Vendéens le considéraient amicalement, et leur surprise était visible de le trouver si jeune. Leur mine disait : « N'y a-t-il plus d'hommes dans l'émigration pour que l'on confie à des enfants les secrets importants et les missions dangereuses ? »

Grand-Guillaume prit un ton paternel et bourru :

— Fatigué ?... Pas dormi ?... Marché tout le temps ? Égaré ?... Dure étape, humpf !... Petite santé. Bien jeune !...

— Pardon, monsieur, dit Artus furieux. Je me porte à merveille, j'ai dix-huit ans, et j'ai servi dans la légion de Damas.

— Là !... Là !... Ne vous fâchez pas ! Ce n'est point ma faute si vous avez l'air du jeune Saint Georges, comme il était peint dans la chapelle de feu mon château. Servi dans la légion !... Humpf ! c'est magnifique. Dix-huit ans ! Que n'ai-je encore ce bel âge !... Moi, monsieur, je suis entré au service à douze ans, et en 1789, j'étais retiré avec la croix de Saint-Louis et une maigre pension... Le soldat laboureur. Cincinnatus... Repris ma vieille épée, comme tout bon gentilhomme.

— Vous avez émigré, monsieur ?

— Émigré ? Que non point ! Grande faute, l'émigration !

Demandez à Perceforêt. Il est resté à Paris, avec les braves gens qui se firent tuer ou blesser aux Tuileries, le 10 août. Pour moi, je suis demeuré dans mon nid de hiboux, ce qu'on appelle, aux Jacobins, « l'antre orgueilleux de la féodalité ». Mes vassaux, guère moins pauvres que moi, ont donné dans tous les godans de 89. Et ils ont un peu abîmé mon antre.

— Ce fut la même histoire chez nous, et mon respectable père jugea bon d'émigrer.

— Sans doute eut-il de meilleures raisons que moi, mon fi. Têtu comme un bœuf, je restai... Eh bien ! les mêmes paysans me vinrent dire, en 92 : « Nous ne voulons pas nous battre pour la République qui nous envoie aux frontières et qui nous ôte nos prêtres. A bas les bleus et les curés juroux ! Conduisez-nous, monsieur le comte ! » Et je les ai conduits à M. de Bonchamp. Partout, en Vendée, la même histoire. Soulèvement populaire. Jacques Bonhomme est allé quérir les seigneurs : Lescure, Charette, Henri... Humpf !... Et les dépêches, Artus ? Bien cachées ?

— Oui, monsieur. Je dois les remettre au général Rochefort, qui présidera la conférence.

— Il en sera grandement flatté. Je crois qu'il aspire au commandement. Moi, je suis pour Stofflet, et Perceforêt pour Charette. C'est le comte Joseph que le Comité désignera, vous verrez ! Un intrigant ! Un homme suspect ! Mes amis, prenez les devants. Je vas quérir Jérôme. A ce soir, ou à demain, messieurs. Je vous retrouverai à l'Abbaye. Perceforêt, mettez-moi aux pieds de Jeanne la Flamme.

A la Mirlitantouille commençait le « chemin des chouans » qui suivait les crêtes du Menez et se débranchait en deux pistes allant l'une vers le Morbihan, l'autre vers la forêt de Loudéac. Artus et Perceforêt remontèrent la pente. Derrière eux s'enfonça dans la brume lumineuse la verte campagne de Moncontour, devant eux s'étendit la lande cernée à l'horizon par la ligne violette des bois. L'ossature granitique perçait la mince couche végétale. Des blocs brodés de lichen roux se levaient parmi les broussailles. Sur ces collines du Menez, sinistres en hiver, le printemps jetait la féerie dorée des ajoncs.

— J'aime ce pays, dit Charmoyse, heureux d'avoir un

compagnon après ses courses solitaires. Peut-être vous paraît-il bien pauvre. Pour moi, Breton, je cherchais le souvenir de nos bruyères dans les *moors* du Yorkshire que les autres Français trouvent affreux.

Perceforêt demanda s'il y avait beaucoup de Français en Yorkshire.

— Moins que dans les comtés du Sud. Je n'y connais qu'une jeune dame et sa fille qui demeurent chez ma tante Mrs Ainley, à Stanton Lodge.

Il avait plaisir à parler, indirectement, de sa chère Delphine, et une pudeur amoureuse l'empêchait de la nommer, devant un inconnu.

Arrivés sur une crête, ils se reposèrent. Artus, qui n'avait pas dormi et pas mangé depuis la veille, éprouvait une lassitude qu'il n'eût pas avouée pour un brevet de colonel. Son compagnon s'en avisa, et lui dit paternellement :

— Dans notre métier, c'est une faute que de gaspiller ses forces. Il faut les ménager pour en user et même en abuser, lorsque la nécessité l'ordonne.

Le visage sévère, au large front, aux sourcils accentués, aux joues maigres et brunies, aux yeux bleu sombre, s'éclairait d'un sourire mélancolique.

— L'Abbaye-aux-Chênes est encore loin d'ici, et la marche est pénible dans la bruyère.

L'Abbaye-aux-Chênes, quartier général des chouans, lieu désigné pour la conférence, était un monastère abandonné, au fond des bois. Charmoyse demanda :

— Êtes-vous en Vendée depuis le début de la guerre ? Que faut-il en espérer ? A Londres, on ne sait presque rien.

Perceforêt contenta sa curiosité. Il dit qu'il avait servi d'abord sous Bonchamp. Après les désastres de la fin de 93 et la mort des grands généraux vendéens, il avait passé en Basse-Vendée et il travaillait à rassembler les tronçons des armées qui devaient se reformer, conjointement avec la future armée de Bretagne.

— Nous sommes écartelés, mais vivants, par miracle. Rien ne serait perdu, si nous pouvions faire l'union, reconcilier Charette et Stofflet, Marigny, Joly, Sapinaud. Il faudrait supprimer l'esprit de rivalité et de jalousie. C'est le vice gaulois. Il sévit chez nous, comme chez les révolutionnaires.

Les Français ne s'aiment guère entre eux. Ils ne s'aiment que contre quelqu'un ou quelque chose.

Il loua l'étonnant génie de Charette, luttant contre vingt colonnes républicaines, entremêlé à l'ennemi, pris dans un filet dont il rompait les mailles. Les mailles se reformaient. On était à la fois chasseur et gibier. On marchait jour et nuit. On couchait dans la boue du marais. Malade, on mourait. Blessé, l'on mourait. On se battait souvent sans espoir de victoire, pour l'honneur.

— J'ai vu cela, en Belgique, dit Charmoyse qui tenait à défendre les émigrés contre la rancune vendéenne.

— Il est dur de porter les armes contre sa patrie, reprit Perceforêt, même si cette patrie est devenue un abattoir. Et pourtant, nous le faisons... pour la sauver, comme un chirurgien coupe un membre gangrené à un malade. L'histoire nous jugera.

— Sur la bonté de notre cause.

— Sur notre succès ou notre échec. Les vaincus ont toujours tort. Nous serons des héros ou des traîtres suivant que nous serons vainqueurs ou vaincus. N'attendons pas une gloire véritable. Il n'y a pas de gloire dans les guerres civiles. C'est un métier ingrat et cruel.

— Nous n'avons pas le choix, monsieur.

— Je l'ai pensé, et j'ai été fidèle à mon serment. Je sers le roi.

Le visage de Perceforêt s'assombrit.

— Et puis, dit-il, j'ai un compte personnel à régler avec les révolutionnaires.

— Vous avez perdu...

— Tout. Ma famille a été assassinée, notre château incendié, les ossements de mon père jetés au fumier. Si j'étais capable de mollesse, cette pensée m'endurcirait.

— Je regrette d'avoir réveillé un tel souvenir, dit Artus.

— Il ne dormait pas, et je ne veux pas qu'il s'endorme. Je ne sais pas oublier.

Ils restèrent silencieux un moment. Charmoyse reprit :

— Que faut-il croire du comte Joseph ? A Londres, on en fait grand cas.

— C'est un petit Machiavel dans la peau d'un officier. Son passé ? Douteux. Ses qualités militaires ? Nulles. Il

réussira pourtant, par l'intrigue, et parce qu'il flatte les Anglais.

Ils continuèrent leur route. A la seconde halte, Perceforêt sortit de sa poche un morceau de pain qu'ils partagèrent. Ils burent à une fontaine. Charmoyse, exténué, s'endormit.

Il se réveilla sous le regard de son compagnon, calme et bienveillant comme un frère aîné. Le soleil était tout en haut du ciel, les genêts ne donnaient pas d'ombre.

— Vous trouverez de la fraîcheur à l'Abbaye, dit Perceforêt. Elle est dans un creux de forêt, entourée de marais, et si humide qu'on y fait du feu tous les soirs.

Ils repartirent. Perceforêt, pour distraire Charmoyse de sa fatiguè, lui dépeignit les curieux personnages qui habitaient l'Abbaye. Les Morbihannais étaient arrivés les premiers ; puis ceux de Cornouaille ; puis Grand-Guillaume avec les Angevins. Chaque capitaine ou chef de bande amenait sa garde.

— Et vous, monsieur, vous êtes venu seul ?

— Je n'aurais pu enlever à Charette un Paydret ou un Maraîchin. Il a trop grand besoin de ses hommes.

— Croyez-vous qu'il acceptera l'autorité du comte Joseph ?

— Charette supporte mal l'autorité.

— Et si un fils de France, si Mgr le comte d'Artois devenait généralissime ?

— Galaor ?

— Comment ?

— Nous l'appelons Galaor, héros du théâtre de Trianon. Avec tout le respect que je lui dois, je doute qu'il se montre jamais en Vendée.

— Pourquoi ?

— Parce que, dit Perceforêt crûment, il a trop de j... f... autour de lui. Mme de Polastron n'est pas une Agnès Sorel. Un prince qui doit reconquérir un royaume ne s'embarrasse pas de courtisans et de maîtresses.

Ce langage déconcerta Charmoyse qui n'était pas accoutumé à entendre parler d'un Bourbon aussi cavalièrement. On lui avait bien dit que les Vendéens étaient des gens insupportables, toujours enclins à récriminer. Il s'en apercevait.

— Monsieur, dit-il, comme ils s'arrêtaient sur une hauteur d'où ils dominaient l'étendue bleuâtre du Morbihan, le chevalier Charette n'a pas de courtisans, mais il ne se prive pas de maîtresses.

Perceforêt se mit à rire de bonne humeur.

— J'en conviens. Il a des maîtresses, mais ce sont des amazones qui se battent comme des soldats. Et Charette se défend de l'amour par l'inconstance. Pour un officier en campagne, la femme doit être un plaisir ou une amitié, jamais un lien.

— Quoi ? Vous ne croyez pas qu'un noble amour nous fortifie dans le devoir ?

— Il donne trop de prix à la vie.

— J'ai connu, en Belgique, des dames qui faisaient la guerre avec nous. Je les respecte, je les honore ; mais je vous avouerai que je n'ai pas de goût pour les Clorinde.

— Vraiment ? Quel est donc votre goût ? dit Perceforêt en souriant.

— J'aime, chez la femme, la douceur, la sensibilité, la décence, et même un peu de faiblesse.

— Et même un peu de frivolité, et même tous ces défauts charmants qui nous attachent plus que de vrais mérites. Je comprends cela. J'ai eu le même sentiment.

Charmoyse, qui songeait à Delphine, protesta :

— Une femme faible et délicate, qui a du courage, — le courage de son sexe, — dans le malheur, me touche plus qu'une Bradamante, et il y a beaucoup de ces femmes dignes d'être admirées, parmi nos pauvres émigrées françaises. Ainsi, la jeune veuve qui habite chez ma tante...

— Elle est faible, délicate et courageuse ?

— Oui, monsieur.

— Et jolie ?

— Belle de corps et d'âme.

— Allons, dit Perceforêt, en mettant sa main sur l'épaule d'Artus, oubliez ma leçon et tâchez d'être heureux, puisqu'« Elle » est si parfaite... Moi aussi, naguère... Tout cela est bien fini. En route, en route, mon petit camarade !

Et ils commencèrent de descendre sur le revers du Menez.

III

Au coucher du soleil, ils entrèrent dans la grande chênaie verdissante de jeunes feuilles et mouillée de sources qu'on entendait courir sans les voir. Le sous-bois odorait la mousse

et la menthe foulée. Nul vestige de présence humaine. Des pistes barbelées de ronces les conduisirent vers une combe marécageuse.

— Halte-là ! Qui vive ?

Des figures bestiales comme des silhouettes d'ours émergeaient du fourré. Perceforêt répondit :

— *Amis d'Armand.*

Le souvenir de La Rouërie servait de mot de passe.

L'Abbaye était au fond de la combe, marécageuse, gardée sur trois côtés par des étangs invisibles sous le peuple frissonnant des roseaux. Une haleine de brouillard, glacée même aux soirs d'août, montait de cette terre et de cette eau confondues, dont l'influence maléfique avait chassé les moines de leur demeure, bien avant la Révolution. Solide sur un sol presque mouvant, une partie des bâtiments conventuels était encore intacte, et elle était habitée, puisque les fenêtres aux vitraux dessertis s'éclairaient de l'intérieur. Tout le reste, chapelle, colombier, granges, retournait à la nature. Des arbustes jaillissaient des éboulis. Les ravenelles d'or rouge et de velours brun couronnaient les porches. Un lierre colossal dessinait sur le granit un réseau de veines saillantes et projetait des touffes de feuillage noir. Au faîte du clocher un rayon horizontal suspendait une draperie de lumière. Au-dessous, la vaste conque s'emplissait d'une ombre aussi transparente qu'une eau limpide dans un vase de cristal vert. Et ce cristal allait s'embuer au souffle du crépuscule.

Les issues de l'Abbaye, que le marécage ne défendait pas, s'obstruaient de décombres volontairement amoncelés. Une seule porte était ouverte. Deux chouans, aussi farouches que ceux de la grand garde, épaulèrent leurs fusils en apercevant les visiteurs. Perceforêt répéta : « *Amis d'Armand* », et il entra, avec Charmoyse, dans un cloître qui était l'ancien cimetière des religieux. Des dalles tumulaires gisaient sous l'herbe et les orties. Par la galerie du cloître, on accédait à la salle capitulaire.

C'était un vaisseau de pierre garni de stalles en bois de châtaignier sur la moitié de son pourtour. Une cheminée, sommée d'un écusson aux armes d'un abbé, contenait un feu de fagots crépitants. Une table, faite de planches posées sur des tréteaux, était encombrée d'objets de toutes sortes : pichets,

bols, écuelles, sabres, fusils, boîtes de cartouches, bouteilles portant dans leur goulot des chandelles de résine.

Ces chandelles n'étaient pas allumées. La lueur du feu brillait si vive qu'on n'en désirait pas d'autre.

Des blocs provenant de piliers rompus, des chapiteaux sculptés d'animaux et de feuillages, servaient de sièges. Sur l'un de ces blocs, près de la table, était assis à califourchon un jeune homme de très petite taille, au nez pointu, aux yeux bleu d'acier, accoutré d'une vieille pelisse jaune bordée d'hermine toute pelée. Il nettoyait un pistolet et chantonnait :

Tu portes l'habit bleu,
Tu te bats contre Dieu,
Maudite République !

— Ah ! voilà Pierrot ! dit Perceforêt.

Charmoyse savait que Pierrot c'était Saint-Régent, le roi de la forêt de la Nouée, comme Boishardy était le roi de Moncontour, et Boisguy le roi de Fougères. Saint-Régent habitait une loge de bûcheron, dans les fourrés inaccessibles, et pas plus que Boishardy, il ne se privait de courir par tout le département et se montrer dans les villages.

Il salua cordialement l'envoyé du Comité et demanda où était Grand-Guillaume. Perceforêt lui conta l'affaire de la ferme. Alors, Pierrot l'emmena dans un coin et lui parla tout bas. Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, Charmoyse s'approcha du feu, et il faillit s'exclamer d'étonnement, car il voyait (ou il croyait voir) assise un peu bas et tournée vers le foyer, telle qu'il l'avait dix fois surprise dans le cottage ou dans le parloir de Stanton, son amie, sa Delphine !... C'était son attitude, sa chevelure brune délivrée du voile et du bonnet, tombant sur sa cape aux grands plis ; c'était le profil perdu de sa joue, le dessin de sa paupière baissée. Artus se demanda par quel sortilège Delphine lui apparaissait dans cette abbaye. Perceforêt, le rejoignant, ne se douta point de l'émotion qui lui coupait le souffle, et d'un ton plaisant :

— Je vais vous présenter à Mme de Clédan, une Clorinde bretonne.

Il y avait une intention d'ironie dans cette phrase. Charmoyse n'avait-il pas déclaré qu'il n'aimait pas les Clorinde ? La jeune femme dit brusquement :

— Je ne suis pas Clorinde et ne suis plus Mme de Clédan. Je suis Jeanne la Flamme comme vous êtes Perceforêt.

Charmoyse la voyait maintenant de face : elle ne ressemblait pas à Delphine.

Même âge, même taille, même chevelure, mais un front bombé, un teint hâlé, un air garçonnier qui excluait toute grâce. Mme de Clédan n'avait pas d'autre beauté que la fièvre de ses yeux et l'éclat de sa bouche sensuelle aux fortes dents blanches. Charmoyse se rappela les paroles d'adieu de Grand-Guillaume. Qu'y avait-il donc entre cette femme et ce Perceforêt qui refusait l'amour comme une entrave indigne d'un soldat ? Le plaisir ? L'amitié ? Ou l'un et l'autre ? Réunis, le plaisir et l'amitié ne sont pas l'amour. Ils lui ressemblent, comme Mme de Clédan ressemblait à Delphine, par une apparence fugitive qui suffit aux cœurs désenchantés.

— Madame, dit Perceforêt, revendique son nom de guerre. Les Bretons l'appellent Jeanne la Flamme.

— Comme Jeanne de Montfort qui défendit Hennebont et bouta le feu au camp des Français, répondit Charmoyse. On en a fait une chanson en dialecte de Cornouaille :

Jannidik-flamm, zo an teran
A zu a douar, a gredann...

— Perceforêt ne comprend pas, fit la dame. Il n'est pas Breton. Vous, vous êtes un vrai Breiz. Je veux vous faire les honneurs de l'Abbaye.

Elle prit une lanterne de corne dont elle alluma la chandelle avec un tison. Sa cape s'était affaissée derrière elle, découvrant un costume masculin, gris à revers noirs et à ceinture blanche, exactement pareil à celui de Perceforêt.

— Venez, dit-elle à Charmoyse. Venez choisir votre logement.

Le reflet du falot colorait la brune figure et le vêtement gris. Au bout du petit cloître, Mme de Clédan s'engagea dans un escalier en spirale. Charmoyse la suivit. Ils abordèrent à un corridor qui séparait deux rangées de cellules. Quelques-unes seulement avaient des portes aux ferrures rouillées. A mi-longueur du corridor, une galerie transversale coupait la double file des cellules. Deux larges croisées en ogive s'y

opposaient, l'une donnant sur un paysage de ciel et de forêt, d'une rêveuse douceur, l'autre sur un second cloître, beaucoup plus grand que le premier et fermé par la chapelle. Dans cet enclos campaient une vingtaine de chouans.

— Ce sont les Morbihannais de Gédéon et du général Rochefort, dit Mme de Clédan. Il y a aussi quelques gars venus du Trégor et de la Cornouaille. Les bonnets bleus sont les Mainiaux de Jonathas et de Grand-Guillaume. Il nous arrive des hommes tous les jours.

— Perceforêt est venu seul.

— Seul avec moi. Il ne vous l'a pas dit ?

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Prenez la cellule qui vous plaira. Toutes se valent. Des prisons sans verrous : rideaux de toiles d'araignée et lit de fougère. Il y a des clous au mur. Suspendez là votre sac et votre pelisse. Gardez votre fusil.

— En cas de surprise ?

— Il n'y aura pas de surprise. La Prâ est dans le clocher. C'est le guetteur. Il a des yeux qui voient clair et qui voient loin. Si les hommes de grand-garde tiraient un coup de fusil, vous entendriez le *korn-boud* de La Prâ. Mais gardez votre fusil. Même dans l'Abbaye, on est toujours armé.

Ils revinrent dans la salle. Les chandelles allumées répandaient une clarté fugilineuse et une odeur qui fit tousser Mme de Clédan. Le feu tombait. On sentait le froid suintant des pierres. Avec Perceforêt et Pierrot, il y avait sept chouans, tous très jeunes, à l'exception d'un seul dont les cheveux étaient gris.

— Ces chandelles puent, s'écria Jeanne la Flamme. Éteignez-les donc, Pierrot, et jetez un fagot sur le feu.

— Ma belle dame, dit Saint-Régent, vous avez toujours froid et moi j'ai chaud à crever.

— C'est votre pelisse qui vous accable. Vous devriez ménager cette hermine : elle a encore quelques poils.

Le petit homme salua :

— Bien obligé de ce bon conseil, mais je n'épargne rien quand il s'agit d'être élégant. J'aime à plaire, et le jour de la Conférence, si on la tient jamais, j'emprunterai au meunier un peu de farine afin de vous présenter une coiffure

à frimas du meilleur goût. Voyons, madame, pour l'amour de Dieu, laissez à Pierrot sa chandelle.

Mme de Clédan se remit sur son siège, le dos tourné à Saint-Régent, d'un air de bouderie. Les chouans ne s'en émurent pas. Perceforêt ramassa la cape qui traînait et la posa sur les épaules de la jeune femme.

Alors, le double de Delphine reparut, et Charmoyse n'osa ni parler, ni bouger, craignant le mouvement qui ferait évanouir cette fascinante illusion. Il était presque fâché parce que Perceforêt, lui aussi, regardait Jeanne la Flamme. Il aurait voulu être seul, quand cette femme, par ailleurs si désagréable, lui rendait Delphine de Vauvigné. Elle remua. Elle secoua ses cheveux. Delphine disparut.

Perceforêt amena Charmoyse vers ses amis.

Artus perçait le masque des surnoms. Il savait que le vieux « général Rochefort », c'était le comte de Silz, le vainqueur de Rochefort-en-terre où ses paysans avaient, malgré lui, massacré la garnison républicaine. Jonathas, tout jeune homme gracieux et fin, c'était un fils d'aubergiste, Mercier, dit aussi Mercier-la-Vendée ; Beaumont, au profil aquilin, aux yeux pâles, gêné par sa myopie, c'était le chevalier Picot de Limoëlan, neveu du Limoëlan guillotiné avec les complices de la Rouërie. Mais qui était Jupiter ? Qui était Justice ? Et ce Gédéon colossal à la tête puissante, aux cheveux et aux favoris blonds ? Personnages aussi mystérieux que Perceforêt et que Grand-Guillaume.

Artus remit ses dépêches au comte de Silz qui lui donna décharge par écrit. Il était content d'être libéré de ce dépôt et l'avoua si ingénument que cela fit rire les chouans. On le félicita d'avoir si bien accompli sa mission.

Une discussion commença (qui n'était certainement pas la première sur ce sujet), à propos du généralissime dont le nom était inscrit dans les dépêches scellées. Tout novice qu'il était, Charmoyse devinait les conflits des vanités, le vice gaulois qui coupait les jarrets à la Vendée et les couperait à la Bretagne.

La discussion continua pendant le souper. Bœuf salé, andouille, crêpes de blé noir et bolées de cidre. La chère, peu délicate, était abondante.

— Ici, dit Pierrot, on est bien nourri et mal logé.

Jonathas rappela que, dans la Vendée ravagée, l'armée avait vécu de bouillie de sarrazin.

— Vécu ! s'écria Mme de Clédan. Nous étions tous malades. Cette maudite bouillie et l'eau infecte ! Moi qui suis dure au mal, je ne tenais plus sur mes jambes. Un soir, je me suis couchée dans un fossé. Je voulais dormir et mourir. Perceforêt m'a enlevée sur son grand cheval, aussi maigre, le. malheureux, que Rossinante ! Ah ! je ne pesais pas lourds Oui, Perceforêt m'a sauvée, et une autre fois encore, à Savenay, dans la déroute... Il y en a eu, des femme écrasées ! Sans vous, chevalier, j'étais morte.

Ses yeux brillaient d'un orgueil passionné. Elle ajouta avec son rire triste :

— La vie !... Un beau présent que vous m'avez fait ! Il y a des jours où je sens plus de rancune que de gratitude.

— Si vous n'aimez pas la vie, dit Saint-Régent, n'en dégoûtez pas les autres. Elle a du bon, et le plaisir de la risquer tous les jours accroît notre jouissance. Les gens riches et tranquilles (s'il en reste !) n'imaginent pas la saveur d'un souper comme celui-ci, l'agrément d'une compagnie comme la vôtre. Vous avez de l'humeur, ce soir, madame la Flamme. Puis-je vous offrir quelque morceau de cette exquise cochonnaille ? Régal divin. Ah ! les braves Bretons royalistes nous gâtent. Les autres... on les réquisitionne. N'est-ce pas, La Justice, n'est-ce pas, Jonathas ? Nos braves contrebandiers travaillent fort, sur les grèves.

Jonathas répondit du même ton :

— Tous les chouans ne sont pas faux-saulniers, mais tous les faux-saulniers sont chouans. Les ennemis de la gabelle sont devenus les meilleurs serviteurs du Roi.

A l'envi, chacun cita quelque exploit des contrebandiers qui introduisaient en France le bœuf d'Irlande et les fusils anglais. Ces pratiques étaient de bonne guerre. Il y en avait d'autres, que Saint-Régent recommandait : la fabrication de faux assignats, l'arrestation des diligences, l'enlèvement des caisses destinées aux percepteurs de la République. Charmoyse, tout neuf dans ce milieu, écoutant plus qu'il ne parlait, pensait que ces actions n'étaient pas bien glorieuses pour des chrétiens et pour des gentilshommes. Il ne se voyait pas, lui, Artus de Charmoyse, faisant ce métier de Mandrin.

Cependant, ni M. de Silz, ni M. de Limoëlan, ne paraissaient scandalisés par les propos de Saint-Régent. Ils riaient de tout leur cœur à ces histoires qui étaient bien des histoires de brigands...

IV

Après deux jours d'absence, Grand-Guillaume reparut. Il entra dans la salle, suant et soufflant :

— Bonjour, messieurs. Charmé de vous revoir. Le comte Joseph n'est pas arrivé ?... Non ?... C'est étrange. Humpf ! Jérôme sera dimanche à la conférence. Un petit incident auquel je fus mêlé oblige le roi de Moncontour à s'écarter de ses États. Vous savez que sa police vaut celle du Directoire de Saint-Brieuc. Par nos soins, le dénonciateur de la ferme et des deux curés a été reconnu, enlevé, confessé, absous et fusillé la nuit dernière dans la lande de Phanton. Avis aux Judas ! Maintenant, messieurs, je vous demande congé d'aller me reposer. Je cours depuis hier soir, et c'est rude, quand on est, comme votre serviteur, un peu court d'haleine.

Il serra les mains de ses amis et baisa celle de Jeanne la Flamme.

— Vous voilà donc déguisée en femme, belle amie ?

— Perceforêt l'a voulu. Il va venir des recteurs, et mon costume de chouan les offusquerait.

Elle portait la robe noire montante et la guimpe des paysannes de Vannetais, mais non pas la coiffe.

— Vous êtes tour à tour jolie fille et joli garçon. Je préfère la fille, dit Grand-Guillaume.

Il sortit dans le cimetière avec Perceforêt, et là :

— Mauvaises nouvelles, mon ami. J'ai vu les journaux de Paris. Chaque jour, trente, quarante têtes tombent. Après Danton et les Dantonistes, — que le diable les cuise à petits bouillons ! — ça a été la femme Desmoulins et la femme Hébert, ce dont je sens quelque joie. Mais c'est aussi tout le Parlement de Toulouse, tous les Malesherbes, les Rosambo, et Chateaubriand l'aîné... un des nôtres. C'est la duchesse de Gramont ; la duchesse du Châtelet. Et puis, une de mes amies d'enfance, qui me fut très chère autrefois... mademoiselle de Vauvigné. Je l'aimais, bien qu'elle fût rousse et plus

âgée que moi. Elle ne voulut pas m'épouser. Elle n'avait pas la vocation conjugale. Elle se maria pourtant avec un comte d'Aizy, très tard, et pour un temps très court, car elle revint chez son frère, ce vieux démon de Vauvigné. Je ne l'ai pas revue depuis quinze ou vingt ans... Pauvre Adélaïde ! On lui a coupé le col ! Il me semble qu'on m'a tué ma jeunesse. J'en suis tout triste... Et son frère, s'il existait encore, ne lui survivrait pas. Ils étaient comme la chair et l'ongle. Mais on m'a dit qu'il était mort en émigration. Tant mieux pour sa veuve. Elle est jeune et belle. Elle a dû remplacer le barbon par un amant mieux assorti à son âge et à sa figure. Cela ne vous intéresse guère. Excusez-moi. J'ai eu un accès de sensibilité rétrospective. Humpf !

De son pas pesant, il gagna l'escalier. Perceforêt resta pensif dans l'enclos des tombes.

Artus de Charmoyse était, à cette même heure, assis sur les pierres éboulées de la sacristie en ruines, dans ce coin de l'Abbaye qu'il avait élu, pour être seul avec lui-même et avec son amour, quand il était fatigué des criailleries et des chansons à quoi ses compagnons désœuvrés occupaient leur impatience. Derrière la chapelle, il y avait les restes d'un verger redevenu sauvage, où les arbres, pleins de nœuds, de callosités, de gibbosités, portaient comme des barbes de devin des touffes de lichen couleur de cendre. Dévorés par le gui, étouffés par le lierre, quelques-uns se couvraient encore au printemps d'une floraison blanc d'argent ou rose céleste. Entre ces bouquets d'étoiles, le ciel était du même bleu, un peu mauve, un peu gris, que la fleur de la chicorée.

Artus, sensible à la beauté des choses comme un poète et comme un enfant, retrouvait dans ce verger l'éternelle rêverie celtique. Il assistait à ses songes, déroulés en vapeurs lumineuses. Il se transportait dans le parloir de Stanton. Il sentait sur son front le baiser de Delphine, silencieuse promesse. Il imaginait l'avenir, quand la guerre et la Révolution seraient bien loin dans le passé ; quand le Roi serait à Versailles et les jacobins dans l'enfer ; quand le château de Charmoyse verrait, à l'ombre de ses tours, une jeune marquise promenant un bel enfant. Les années couleraient. Delphine serait toujours la charmante Delphine. Les deux époux

s'aimeraient du même amour incomparable et ils mourraient le même jour. Ainsi, pour la millième fois, le rêveur incorrigible construisait un monde sur un arc-en-ciel. Une rainette verte, sautelant sur son soulier, le tira de cette ivresse de rêverie. Il prit la bestiole entre ses doigts comme il eût cueilli une fleur. Il regarda en souriant les yeux d'or, la gorge de blanc satin toute gonflée et battante : « Ne crains rien, petite rainette, petite fée ! Je ne te ferai pas de mal ! » Il ouvrit les doigts. La grenouille bondit dans l'herbe. Elle avait fait son métier de fée. Elle avait détruit un enchantement. Le monde réel, supprimé par la fantaisie de l'amoureux, recommençait d'exister, avec la révolution et la guerre, avec les prisons, la guillotine, les noyades, les viols, les incendies, ce monde d'inimaginables souffrances où il n'y avait pas de pitié.

Artus soupira : « Que ne suis-je né cinq cents ans plus tôt ! » Il oubliait que, cinq cents ans plus tôt, les hommes n'étaient ni meilleurs ni plus sages, et qu'ils ne seraient pas moins méchants ni moins sots cinq cents ans plus tard. La race des oppresseurs ne disparaît pas ; elle change de nom, et les révoltés, dès qu'ils triomphent, deviennent des tyrans. Comme il essayait de retrouver son illusion de chevalerie et d'amour, Charmoyse aperçut, à travers les claires-voies des rameaux en fleur, Perceforêt et Jeanne la Flamme. Ils marchaient dans les hautes herbes, s'arrêtaient, faisaient quelques pas, s'arrêtaient encore. Des éclats de leur querelle en sourdine parvinrent aux oreilles d'Artus.

Perceforêt tenait Jeanne par le bras et lui parlait avec une véhémence contenue. Elle lui opposait une dénégation obstinée :

— Non, je n'irai pas ! Je n'irai pas !...

Elle arracha son bras à la main qui le pressait. Ses larmes se séchaient au feu de ses joues.

— Je n'irai pas. Je mourrais d'ennui et de rage chez ma sœur. Je ne l'aime pas. Je retournerai en Vendée. Vous voulez vous délivrer de moi, parce que vous êtes fatigué de traîner une femme laide et malade... Ne dites pas : « Non. » Vous pensez : « Oui. »

Elle injuria Perceforêt, puis elle le supplia, avec la maladresse d'une femme qui aime et qui n'est plus aimée. Il haussa les épaules. Son visage exprimait un sombre ennui, plus

offensant pour sa maîtresse que les injures ne l'étaient pour lui-même. Quand elle fut à bout de souffle, il dit avec une froide douceur :

— Il le faut, pourtant, mon amie. Je vous ai avertie, lorsque vous avez exigé de me suivre en Bretagne. Je vous ai avertie que je vous conduirais à Kergouët, puisque votre sœur consent à vous recevoir. Vous ne pouvez plus continuer l'épouvantable vie du marais. Vous avez toujours la fièvre. Vous ne tenez debout que par un prodige de volonté.

— Ou d'amour.

Il lui reprit le bras et lui parla encore, tout bas, presque tendrement. Elle répondait par des mots balbutiés et des sanglots.

— Non... non... Je ne veux pas... ; — et, d'un ton de désespoir : — Vous ne m'aimez plus, Perceforêt. Vous ne m'avez jamais aimée. Je l'ai su depuis le premier jour. Vous m'avez prise par fantaisie et vous avez eu la cruauté de me le faire entendre. Quoi ?... Ce n'était pas par fantaisie ?... Alors, c'était par pitié ? C'est bien pis. Par pitié !... Moi !... Moi !... Quelle humiliation !... Quelle bassesse !...

— Vous êtes folle ! dit-il, excédé. Que me demandez-vous ? Je vous ai donné mon amitié et mon dévouement. N'était-ce rien ? Je suis las de cette querelle qui ne cesse que pour recommencer. Vous lasseriez un saint. Allez-vous me rendre discourtois et brutal ? J'ai montré de la patience. Elle est usée, ma patience ! Vos fureurs, vos jalousies...

— C'est pour une femme que vous voulez me quitter. Je le sens. Où est-elle ? Qui est-elle ? Elle est en Vendée ! Vous allez la retrouver...

— Aucune femme ne m'attend, ni en Vendée ni ailleurs. Je vous en donne ma parole. A présent, finissez cette scène. Vous ne me ferez pas changer d'avis.

— Et je n'en changerai pas.

— C'est bien. Vous êtes libre, et je suis libre.

Il tourna le dos et s'en alla.

L'involontaire témoin de cette scène vit Mme de Clédan s'en aller, à son tour, à pas lents. Le soir, elle ne parut pas au souper. Perceforêt avait sa figure d'orage. Il n'ouvrit pas la bouche, pendant la veillée, et se retira avant tous les autres.

Le lendemain, Jeanne la Flamme revint à la grande salle. Elle s'enveloppa de sa cape, s'assit dans un coin, et l'on eût dit une petite corneille malade. A toutes les questions, elle répondait :

— Je n'ai rien. Laissez-moi !

Dans la journée du samedi, des chefs de bande arrivèrent avec leurs fils et leurs paysans. On vit, côte à côte, des seigneurs rugueux qui ressemblaient à des fermiers et des paysans fins et dignes qui ressemblaient à des seigneurs ; d'anciens officiers de vaisseau, d'anciens gardes du corps, heureux d'agrafer leur croix de Saint-Louis sur leur vieil uniforme ; des adolescents transis de timidité et muets par respect. Le soir, le souper s'acheva aux cris de : « Vive le Roi ! », puis les hommes d'âge restèrent à deviser et à se remémorer le passé, et les jeunes se dispersèrent dans l'Abbaye.

Charmoyse, Jonathas, Beaumont et Gédéon causaient, assis sur les marches de la croix du petit cloître. Par une arcature, dans le mur du fond, ils entrevoyaient le grand cloître avec les groupes de chouans rassemblés autour des feux et des marmites. Dehors, un « Qui vive ? » retentit, et ce cri joyeux :

— Jérôme !... Jérôme !...

C'était Boishardy. Il était venu avec son inséparable cousine, Joséphine de Kercadio, tous deux chevauchant botte à botte, au lieu de se glisser dans le dédale des sentiers forestiers.

— Oui, mes amis, nous voilà ! Ai-je manqué jamais au rendez-vous donné ? J'ai dû faire quelques détours pour égarer ces bons gendarmes qui m'aiment tant. Ils m'auraient suivi jusqu'ici, dans l'excès de leur tendresse. Ils courent, maintenant, du côté de Vannes, en nous tournant le dos.

— Ah ! Jérôme, dit M. de Silz, voilà bien de vos diableries.

Svelte et robuste, le visage gai, l'œil clair, le poil châtain, Boishardy était plus jeune que ses trente-deux ans, et point du tout mal assorti à la fillette de seize ans qu'il appelait, par décence, sa fiancée. Joséphine de Kercadio se plaisait à la chasse et à la guerre de partisans beaucoup plus qu'aux ouvrages de demoiselle. Elle était jolie, toute petite, animée d'un désir de plaire et de l'envie de s'amuser. Relevant sur son bras la queue de sa jupe d'amazone en drap bleu de roi, elle laissait voir ses bottines frangées d'or. Son corsage, orné

de brandebourgs, dessinait sa gorge à peine modelée. La plume blanche de son chapeau jouait sur son cou.

Boishardy embrassait ses amis... et même les autres, avec cette cordialité ouverte et goguenarde qui était bien plus française que bretonne. Bon catholique et peu dévot, amoureux et peu fidèle, la guerre qu'il faisait était un roman héroïcomique, où il risquait gaillardement sa tête dans des farces d'écolier. Il adorait mystifier la gendarmerie. Impitoyable aux espions, il était généreux pour le soldat qui se bat par devoir et par métier. Il avait donné un sauf-conduit au ravitailleur qui menait un convoi de bétail à Lamballe, ne voulant pas, disait-il, enlever les bœufs destinés « à ces pauvres b... de républicains qui crèvent de faim ». En récompense, les « patriotes » l'appelaient « le féroce Boishardy ». Il les désespérait par son audace, ses ruses, sa mobilité prodigieuse. On le cherchait où il n'était pas. On le trouvait où on ne l'attendait pas. Le saisir ? C'était plus que difficile. Le retenir ? C'était plus qu'impossible. Chevalier, gamin, brigand et farfadet, il n'y avait au monde qu'un Boishardy.

Il entra dans la salle, et Mlle de Kercadio alla rejoindre Mme de Clédan qui se promenait du côté du verger.

Jonathas et Gédéon désapprouvaient Boishardy d'emmener partout avec lui cette jeune fille. C'était d'un très mauvais exemple. Gédéon, fiancé à la sœur de Jonathas, la belle Lucrèce Mercier, avait remis leur mariage au temps indéterminé de la restauration du Roi. Tous ses Morbihannais, austères et pieux comme lui, s'imposaient la même sagesse.

Pierrot fit entendre un petit sifflement d'admiration.

— Diable !... Diable !... Vous pratiquez la chasteté, vous autres, gens de Kerléano ! Pas de Joséphine, chez vous, pas même de Jannidik... encore que Jannidik soit à peine une femme.

— D'où sort-elle ? demanda Beaumont.

— De Kergouët. Elle avait épousé un Clédan, du Poitou. Les républicains ont tué son mari et brûlé sa maison. Elle a fui, dans cette masse de femmes qui suivaient l'armée royale, et elle s'est bien vengée des bleus, car elle est brave et méchante. Sa réputation l'a précédée ici. Nos chouans l'appellent Jeanne la Flamme. Je n'ai jamais compris le faible de Perceforêt pour cette Jannidik. Cette peau brune, cet air de garçon, cette

voix... Il faut qu'elle ait des grâces secrètes. La jambe, ou la gorge ? A-t-elle de la gorge ? Pas autant que la petite Kercadio qui n'en a guère. Et cette humeur de chèvre ! Singulier goût pour un homme qui a vu la meilleure compagnie, car Perce-forêt n'est pas, comme nous, un Breton sauvage et les belles filles n'ont pas dû lui manquer.

Ces propos libres déplaisaient aux Morbihannais. Jonathas et Gédéon avaient la pudeur du paysan qui ne parle jamais du corps des femmes. Charmoyse, par gentillesse, défendit Mme de Clédan.

— Je ne la crois pas méchante. Elle est malheureuse. Elle souffre. Ses yeux sont beaux. Sans être jolie, elle a des moments où elle ressemble à une jolie femme. Elle fait illusion...

— Alors, dit Pierrot, c'est la mauvaise copie d'un bel original. La voilà bien avancée, la pauvre Clédan ! Ce qui vous plaît en elle, ce n'est pas elle.

Au-dessus du grand cloître, le ciel prenait l'épaisse et riche couleur d'un vitrail bleu d'outre-mer. L'éternelle brume, émanée des étangs, voilait la scintillation des étoiles. En touchant les pierres, l'on sentait leur humidité.

Les feux mouraient, en tas de braises. Les marmites étaient renversées. Sous la galerie, des dormeurs s'allongeaient à même les dalles. Un sonneur de biniou essayait son instrument. Toute la Bretagne était là, représentée par ces paysans qui se groupaient suivant leur instinct particulariste, en Vannetais, Cornouaillais, Léonards, Trégorrois et Gallots, chacun recherchant ceux qui parlaient le même dialecte et portaient les mêmes broderies. Certains hommes, larges de torse, dont la crinière emmêlée se confondait aux poils gris de leurs pelisses, devaient épouvanter les bleus quand ils surgissaient d'un fossé. D'autres étaient jaunes de peau, avec des pommettes saillantes. Quelques adolescents montraient la touchante expression de ferveur et de simplesse que les sculpteurs des calvaires ont donnée au jeune Saint Jean. Trois messieurs prêtres, en costumes de vagabonds, ne différaient pas de la paysantaille. L'un d'eux faisait réciter le chapelet à cinq ou six Léonards, ses pays ; le second racontait, en trégorrois, la pitié des âmes du Purgatoire ; le troisième, dans la chapelle, confessait les gens qui communieraient le lendemain.

Le groupe le plus compact entourait le seul des foyers qui brûlait encore un peu haut, car on y avait jeté, pour le ranimer, une brassée de bois. Le reflet pourpre faisait sortir des ténèbres la toile blanchâtre des braies, les boutons de cuivre des gilets, les figures taillées à vives arêtes, éclairées de bas en haut. Guillou Arvern était dans ce groupe qui comptait les plus fameux chanteurs du Morbihan et de la Cornouaille, Guillou Arvern, le jeune *cloer*, l'Inspiré, célèbre par la force de ses bras et la beauté de son chant. L'éclat de ses yeux sous son chapeau faisait penser aux vers luisants dans l'herbe noire. Il respira profondément, rejeta la tête en arrière, et tourné vers son voisin, chanta un vers que le voisin répéta, qui se propagea de chanteur à chanteur, comme un feu dans une genêtaie, et revint à Guillou Arvern. Un autre vers s'enflamma, dans la même course circulaire. La strophe se composa ; le poème prit forme et vie, selon le rite immémorial des improvisateurs bretons. Ce n'était pas une effusion du souvenir ou une variante renouvelée des thèmes que toute l'Armorique sait par cœur : le poème sortait de l'émotion immédiate, il prenait l'événement actuel et l'ajoutait au trésor de la geste bretonne. Il était la voix du peuple long chevelu, du peuple aux larges braies, lamentant ses croix abattues, ses cloches mortes, ses autels souillés, ses ossuaires détruits, ses prêtres en exil, ses fils envoyés à l'armée révolutionnaire, *où l'on perd à la fois l'âme et la vie.*

« *Ne pleurez pas, ma mère, ne pleurez pas, mon père. Je ne vous quitterai pas. Je resterai pour vous défendre, pour défendre la Basse-Bretagne.*

Il est bien douloureux d'être opprimé, mais d'être opprimé n'est pas honteux; il n'y a de honte qu'à se soumettre à des brigands comme à des lâches et des coupables.

S'il faut combattre, je combattrai; je combattrai pour le pays. S'il faut mourir, je mourrai, libre et joyeux à la fois.

Je n'ai pas peur des balles. Elles ne tueront pas mon âme. Si mon corps tombe sur la terre, mon âme s'élèvera au ciel.

Vive qui aime son pays! Vive le jeune fils du Roi! Et que les bleus s'en aillent savoir s'il y a un Dieu!

Vie pour vie! Tuer ou être tué! Il a fallu que Dieu mourût pour qu'il sauvât le monde.

Venez vous mettre à notre tête, gentilshommes, sang royal du pays... La bonne loi reviendra en Bretagne avec Dieu sur ses autels et le Roi sur son trône.

Alors, les vallées de la Cornouaille reverdiront. Alors, les cœurs s'ouvriront avec les fleurs du blé et des arbres.

Alors, la croix de notre Sauveur Jésus s'élèvera rayonnante. A ses pieds, de beaux lys en fleur, engraissés du sang des Bretons (1). »

Ce chant qui grondait comme un vent d'incendie, ces visages austères ou féroces, la basse rougeur des braises, l'odeur du bois fumant, le sursaut d'une flamme illuminant la masse de la chapelle et de la tour, le silence du ciel étoilé, le double anneau des eaux dormantes et de la forêt druidique enserrant l'Abbaye, tout donna soudain à Charmoyse le sentiment panique du surnaturel. Il était venu, avec Perceforêt, écouter Guillou Arvern. La vertu du chant le saisit comme une transe contagieuse. Il sentit le poème battre des ailes dans sa poitrine ; et la force concentrée en lui, ne trouvant pas l'issue du chant, souleva son âme, l'emporta vers les hauteurs d'où elle aperçut, dans une vue mystique, le présent et l'avenir confondus, les anges et les saints de Bretagne veillant sur l'Abbaye, les démons rôdant dans la nuit des bois, une rouge marée submergeant la France, des fusillés gisants; des troncs décapités, des têtes exhumées, déjà dévorées par la corruption, roulant sous les sabots, jetées par les fenêtres dans les chambres, aux pieds des femmes qui reconnaissaient le visage décomposé de ce qui fut leur amour. Le chant finissait. La vision s'évanouit. Charmoyse ne vit plus que la fumée montant tout droit, les tisons en tas de braises, et la face extasiée du *cloer*. Un des hommes attisa le foyer. La lueur sanglante s'éleva, et la voix du *cloer* une fois encore, avec elle.

« *Elle se revêtit d'un corset de fer ; elle se coiffa d'un casque noir.*

Elle s'arma d'une épée d'acier tranchant et choisit trois cents soldats.

(1) Traduction de la Ville-Marqué.

Et, un tison rouge à la main, elle sortit de la ville par un des angles... »

Les corps étendus, accroupis, agenouillés se soulevèrent. Tous les regards convergeaient vers la femme qui venait d'apparaître, auprès du *cloer*, comme la fille fantastique du feu et de la fumée : « Jannidik ! Jannidik-flamm ! » Son *justin*, fermé jusqu'au cou, avait la rigidité d'une armure. Un béguin serré la coiffait d'un casque noir. A travers la rougeur et la vapeur du brasier mourant, elle regardait fixement Perceforêt. Et Charmoyse doutait que ce sombre génie de la guerre civile, évoqué par le feu et par le chant, eût une existence réelle, qu'il fût cette même femme qui aimait et qui souffrait, cette pauvre femme abandonnée qui ressemblait à Delphine.

VI

Le lendemain, après la messe où il y eut beaucoup de communions, et le court repas qui suivit l'office, la conférence se réunit. Le général Rochefort présidait. Tous les assistants avaient la plume ou la cocarde blanche au chapeau et l'écharpe blanche à la ceinture.

A cinq heures, la conférence était terminée. Elle n'avait été qu'une discussion confuse, et elle devait passer inutile, inaperçue, dans l'histoire des guerres de l'Ouest. Ni la Bretagne ne comprenait la Vendée ni la Vendée la Bretagne, et l'une et l'autre se refusaient également à reconnaître pour leur chef commun le commandant désigné dans les dépêches, le comte Joseph, candidat patronné par l'Angleterre.

Il fut décidé, en fin de séance, qu'Artus irait, avec Perceforêt et Grand-Guillaume, dénicher le comte Joseph dans sa forêt du Pertre et lui signifier la volonté des chefs chouans et vendéens. L'on demanderait la décision suprême au Régent et à Monsieur, et tout le monde l'accepterait.

— Voire ! dit le sceptique Pierrot.

Les bandes quittèrent l'Abbaye et se dispersèrent dans toutes les directions. Pour voir partir Boishardy et Mlle de Kercadio, il ne resta que Pierrot, Grand-Guillaume, Artus, Perceforêt et Jeanne la Flamme.

Ils accompagnèrent jusqu'à la lisière des bois les cavaliers qui devaient faire un long détour, par le seul chemin praticable pour les chevaux. Sortis de la forêt, Jérôme et sa fiancée gagneraient le château de Boscénit qui appartenait aux Legris-Duval.

— Je ne crois pas que mes bons amis les républicains se hasardent du côté de l'Abbaye, dit Boishardy en serrant les mains de ses camarades. Ils ont peur des loups et des chouans. Néanmoins, ne vous attardez pas.

— Nous partirons demain, au point du jour, dit Perceforêt, et nous irons au Roc de Bignan, chez la veuve Lohézic, la « Mère des chouans ».

— De là, dit Pierrot, je rejoindrai ma tanière.

Boishardy demanda :

— Pourquoi demeurer encore une nuit ?

— Mme de Clédan est souffrante. Un accès de cette fièvre qu'elle a pris dans le marais vendéen.

Mlle de Kercadio se pencha sur le cou de son cheval et regarda Jeanne la Flamme :

— Vous êtes malade, madame ? Auriez-vous la force de vous tenir en selle ? Je vous prendrais en croupe et vous viendriez à Boscénit, où Mme Legris-Duval vous recevrait avec joie.

— Je vous remercie, dit Mme de Clédan. Je ne saurais me tenir à cheval. Il faut que je m'étende et que je boive un jus d'herbe. Artus connaît des plantes qui guérissent la fièvre. Il ira les cueillir pour moi.

— Retournez donc vous reposer, dit Joséphine, qui était ravie de s'en aller seule avec Boishardy, et souhaitons que ce jus d'herbe vous guérisse.

Les chevaux partirent. Mme de Clédan regardait la jolie Kercadio, en habit bleu de roi, tout empanachée, chevaucher auprès de l'homme qu'elle aimait.

— Elle est heureuse, dit-elle, avec un accent de souffrance qui émut Perceforêt.

— Venez, lui dit-il. Prenez mon bras. Vous n'auriez pas dû sortir.

Ils rentrèrent dans l'Abbaye déserte. Les deux Angevins de Grand-Guillaume étaient en faction à la porte et La Prâ dans le clocher.

Perceforêt alla chercher des bottelées de fougère, et en fit un lit dans la salle. Mme de Clédan s'étendit sur cette couche dure, enveloppée de son manteau. Pierrot avait allumé le feu. Jeanne sourit aux flammes qu'elle aimait.

— C'est mon vrai soleil, dit-elle, c'est ma vie.

Des cernes violets entouraient ses yeux. Ses joues étaient d'un rouge foncé, ses lèvres arides, toute sa peau couverte de sueur.

Pierrot s'assit sur le coin de la table où Grand-Guillaume écrivait des notes.

— De la bouillie pour les chats, cette conférence ! dit-il en époussetant d'une chiquenaude son hermine pelée. Le comte Joseph !... Je préférerais Perceforêt qui est un vrai soldat et qui a la tête bien faite. Malheureusement, il n'est pas Breton, pas même Vendéen. Il y a, parmi les jeunes, un homme de chez nous qui sera, un jour, digne de commander à une armée : Cadoudal. Excusez-moi : je voulais dire : Gédéon.

— Le grand blond, l'ami de Mercier ? fit Grand-Guillaume. On ne le connaît guère.

— Stofflet le connaît. Il a dit : « Si un boulet n'arrête pas cette grosse tête, elle ira loin. »

Mme de Clédan s'agita. Perceforêt, penché sur elle, la rassura, la calma : « Chut !... chut !... Ne bougez pas, mon amie. Nous sommes là. Je suis là. Dormez. » Elle respirait mal. Avec des soins de mère, il déboutonna le haut du corsage, releva les cheveux moites. Jeanne commençait à délirer. Ses yeux, à la pupille élargie, ne quittaient pas Perceforêt. Sa voix rauque jetait des mots où lui seul pouvait deviner la succession des images s'échappant en désordre de la mémoire béante. C'était toujours la faim, le froid, la déroute, la fuite dans la nuit, un soulier perdu, un pied qui saigne, un compagnon qui tombe en s'accrochant à vous, les canons embourbés, les chevaux crevés, l'eau glacée où l'on plonge jusqu'au ventre ; toute la misère de la Vendée, et, dans l'évocation des souffrances communes, l'appel de l'instinct féminin à la force de l'homme. « Ne m'abandonnez pas !... Ne me repoussez pas !... » Perceforêt lisait ce délire comme les pages d'un livre déchiré.

Artus était parti. La journée touchait à sa fin lumineuse. Pierrot s'approcha de la malade.

— Il faudrait la saigner, dit-il, mais nous n'avons pas de

lancette. Fâcheuse négligence. Êtes-vous inquiet, Perceforêt ? Dois-je aller quérir un chirurgien ? Il y en a un à quatre lieues d'ici.

— Un homme sûr ?

— Douteux, mais on lui bandera les yeux et on l'avertira qu'il sera pendu, s'il bavarde.

— Ce n'est pas la peine de courir ce risque. Je connais les accès de la fièvre des marais. Ils ne sont jamais longs. Ah ! voici Artus.

— Je n'ai rien trouvé encore, dit Charmoyse. Je venais vous dire que je vais explorer le bord de l'étang.

— Alors, dépêchez-vous, fit Pierrot. Et n'oubliez pas votre fusil. Il est armé ?

— Il est toujours armé.

— Parfait ! Un vrai chouan couche avec son fusil plus souvent qu'avec sa maîtresse. Si vous voyez des poules d'eau, ne les tirez pas. Il est défendu de tirer.

— Excepté pour donner l'alerte. Je connais la consigne. A bientôt, messieurs.

Il fit un signe d'adieu à ses amis, en passant le seuil. Il était nu-tête. Ses cheveux doraient le collet noir de sa veste. Ses joues avaient la fraîcheur des joues d'un enfant. Les trois hommes gardèrent dans leurs yeux cette image de la Jeunesse.

Un feu pourpre s'éteignait aux franges des nuages, aux fourches des rameaux. Du côté de l'orient, un mince croissant de lune s'argentait dans un bleu de cendre. La verte conque, offerte au crépuscule, était un vase de silence et de paix.

Charmoyse contourna les bâtiments en ruine et descendit vers la fausse prairie des eaux. La plante qu'il cherchait devait croître dans ces terres molles d'où montait l'odeur des fermentations végétales. Il en trouva une seule tige boueuse et pourrissante, qu'il rejeta. Prudemment, il suivit le bord mal délimité de l'étang qui s'enfonçait dans le bois, et, tout à coup il vit que l'Abbaye avait tourné. Elle n'était plus derrière lui. Elle était à sa droite, masse de granit et de lierre surmontée par le clocher où veillait encore La Prâ. Artus continua sa quête le long de cette lagune sinueuse qui le mena dans la profondeur de la forêt. Il découvrit enfin l'herbe fébrifuge et la cueillit à poignées. Mais il s'était beaucoup

éloigné de l'Abbaye. Sur les bas-fonds qu'il venait de côtoyer, blanchissait une traînée de brume. Craignant les pièges du terrain mouvant et l'opacité prochaine du brouillard, Charmoyse résolut de couper à travers bois. Il avait le sens de l'orientation propre aux chasseurs, et il jugeait qu'en vingt minutes il aurait rejoint l'Abbaye.

Les poches comblées d'herbes qu'il laissait déborder et tomber parfois, comme les cailloux du Petit Poucet, il entra dans la chênaie. Le taillis était obscur, bien que les cimes rondes des arbres fussent encore toutes dorées dans le ciel crépusculaire. Les oiseaux s'appelaient pour la nuit. Charmoyse les reconnaissait aux modulations de leur chant : le loriot, le chardonneret, la fauvette, le sifflet de cristal du merle, le prélude du rossignol qui chanterait tout seul, quand les autres s'endormiraient sous les feuilles. Était-ce le chœur des petites voix, était-ce le parfum de la forêt, ou l'incantation de la solitude ? Une joie si étrange qu'il avait envie de rire et de pleurer, envahit Charmoyse, et, dans son âme, comme le croissant de pâle argent dans le ciel pâle, se leva mystérieusement un souvenir. Pourquoi, tandis qu'il se glissait sous la futaie des chênes, — si vieux qu'ils semblaient avoir connu Viviane et Merlin, — pourquoi, tandis qu'il pensait à Delphine et à son amour, se rappela-t-il certaine tapisserie éraillée suspendue, autrefois, dans la chambre de sa mère ? Il était si petit en ce temps-là ! On le menait chez la marquise, couchée dans un lit à quenouilles. Elle le prenait dans ses bras et, avec l'insouciance de l'enfant que tout amuse, il regardait la tapisserie au lieu de regarder la malade. La figure de sa mère était décolorée comme les figures des personnages dont le soleil avait mangé la couleur. Il ne la distinguait plus de ce monde, vert et bleu, habité par des oiseaux trop gros pour les branches, fleuri de fleurs trop larges pour le gazon. Un jeune chevalier et son varlet, dont on voyait à peine les yeux et les lèvres dans leurs visages couleur de toile, cherchaient la Licorne blanche... « Où est-elle, la Licorne ? » avait demandé le petit garçon, et sa mère lui avait dit : « Là, dans les rochers. Regarde bien. » Alors, il avait aperçu, au fond de la forêt laineuse, la bête chimérique, dressant une corne effilée. « Le chevalier va-t-il la trouver, dites, maman ? Elle est si bien cachée, si petite !... » La marquise n'avait pas répondu,

Elle avait renversé la tête en arrière, et la fille de chambre avait emporté l'enfant. Jamais il n'avait revu sa mère vivante, et jamais il n'avait su si le chevalier avait trouvé la bête blanche à corne d'or.

Pourquoi cette image effacée se ravivait-elle ? Pourquoi ce souvenir avait-il la puissance d'un pressentiment ? Ce pressentiment, cet intersigne, n'apportait aucune tristesse. Est-ce que vraiment le bonheur peut se cacher dans la forêt comme la Licorne, amie des vierges ? Est-ce que vraiment les mères mortes peuvent conduire leurs fils vers une joie aussi belle que l'amour de la femme ? « Hélas ! pensa Charmoyse, je tourne au lunatique. Il me vient des idées de l'autre monde, si terribles, hier soir et ce soir si douces ! La pauvre Clédan a la fièvre et c'est moi qui délire ! Que vous ririez de moi, Delphine chérie ! » Les cimes des chênes passèrent de l'or au brun, du brun au noir, et au-dessous, les épaisseurs d'ombre s'accumulèrent. Un rempart de rochers superposés barra la route à Charmoyse. Il les gravit et parvint à une table de pierre surmontée d'une croix, comme il y en a beaucoup en Bretagne, où l'autel du dieu celtique porte l'emblème du Dieu chrétien qui l'a vaincu. Le dolmen élevé sur un tumulus dominait à pic une étroite clairière. S'adossant à la croix, Artus reprit haleine avant de risquer la descente ou de contourner l'obstacle. Il perçut alors des froissements dans le fourré, comme le passage d'un renard, et il se dit en souriant :

« Le chevalier a trouvé la Licorne. »

Les broussailles remuèrent devant le tumulus à droite, à gauche. L'acier d'une baïonnette brilla, et une autre, et encore d'autres. Des chapeaux à houppe rouge, à cocarde tricolore, des faces moustachues, encadrées de cadenettes, surgirent. Des fusils visèrent Charmoyse, et une voix cria :

« Boishardy !... C'est lui !... C'est Boishardy !... »

Les républicains croyaient saisir l'Insaisissable.

Combien étaient-ils ? Une douzaine. Seuls ?... Non : une si petite troupe ne s'aventure pas ainsi dans la forêt. Ce devaient être les éclaireurs d'un détachement. Allaient-ils donner l'assaut à l'Abbaye, y pénétrer par surprise et trahison ? Charmoyse connaissait la manœuvre. Il savait comment, la nuit, en rampant, on s'insinue dans une place qui ne se méfie pas, par un trou de renard qu'un Judas a

révélé, et comment on égorge sans bruit les sentinelles.

— Erreur ! cria une autre voix. Ce n'est pas Boishardy. Ne tirez pas. Vous alerteriez tous les diables de l'Abbaye. Il faut les prendre au nid. Allons, vermine, rends-toi ! Jette ton fusil. On ne te fera pas de mal. Comprends-tu le français ?

Un soldat répéta en breton :

— Rends-toi, mon gars. Jette ton fusil. Nous ne tuons pas les enfants.

Les autres s'irritaient :

— Jette ton fusil, imbécile ! Ne nous oblige pas à te massacrer. Hardi ! Désarmez-le ! Prenons-le vivant !

Il était plus facile de tuer Charmoyse que de le prendre vivant. Dominant la clairière, il tenait sous son feu le premier qui tenterait d'escalader le tumulus. Une volée de balles répondrait à son coup de fusil ; mais Artus savait que La Prâ, dans le clocher, emboucherait la trompe marine dont la clameur de taureau sauvage épouvanterait les républicains. Les chouans auraient le temps de se bloquer dans l'Abbaye ou de fuir par les caches souterraines.

Comme un éclair révèle un paysage, Artus embrassa dans une foudroyante pensée tout ce qui était, tout ce qui serait, tout ce qui aurait pu être. Il vit Delphine et il ne la vit plus. La figure de sa mère se mêla aux feuillages, et elle lui tendit les bras. Alors, il visa un bicorne à houppe rouge et tira, en criant de toutes ses forces :

« Vive le Roi ! »

Et, dans l'assourdissant fracas des détonations, tombé sur le dolmen où son sang coula comme un ruisseau, il entendit le *korn-boud* de La Prâ mugir au-dessus de la combe.

Courant au secours d'Artus, Pierrot et Perceforêt se précipitèrent hors de l'Abbaye. Derrière eux, la porte ferrée se referma. Aux fenêtres des cellules, Grand-Guillaume et les Angevins tiraient sans relâche et jouaient à eux trois toute une garnison. Comme si l'Ange du dernier jour, couvrant la combe de ses ailes noires, avait appelé au Jugement de Dieu les vivants et les morts, le *korn-boud* ébranlait tout l'espace. La Prâ sonnait à se rompre les veines du cou.

Le mugissement de la trompe, répercuté par les échos, prit aux entrailles les soldats républicains. Ils appartenaient

à ce détachement de la demi-brigade de Saint-Brieuc qui avait retrouvé la trace de Boishardy. Ils croyaient que le roi de Moncontour était, avec sa fiancée et ses chouans, dans l'Abbaye aux Chênes. A présent, Boishardy, alerté, ne se laisserait pas surprendre. Le coup était manqué. Trop peu nombreux pour attaquer, bien penauds de n'avoir pas su prendre le petit brigand qui avait donné l'alarme et blessé un homme, ils se replièrent comme ils purent, à travers la forêt, craignant de s'enliser dans les marécages, et voyant, derrière chaque tronc, une peau de bique et un fusil braqué.

Cependant Pierrot et Perceforêt battaient les bords des étangs et les parties du bois accessibles. La faible luminosité du ciel les guidait en terrain libre. La vie de proscrit avait aiguisé leurs sens : ils voyaient clair dans l'obscur et marchaient à pas fourrés comme des chats.

Pierrot reconstruisait le drame : le coup de feu isolé venait d'Artus ; la salve venait de l'ennemi. Où étaient les républicains ? Qu'allaient-ils faire ? Étaient-ils partis ? Avaient-ils préparé un assaut ? Jamais, sans un canon, ils n'enfonceraient la porte de l'Abbaye. S'ils l'enfonçaient, Grand-Guillaume et ses Angevins emporteraient Jeanne la Flamme dans le souterrain.

— Artus ! disait Perceforêt. Il faut le trouver. Nous ne pouvons pas rentrer sans lui.

— Il est prisonnier, blessé ou mort, le pauvre Artus, dit Pierrot tristement. Et comment le trouver dans la forêt aussi noire qu'une cave ? Cela fait mal au cœur de penser qu'il est peut-être quelque part dans le bois et qu'il agonise, mais c'est notre lot à chacun de mourir comme un loup blessé. Cela vaut mieux que l'échafaud. Perdu pour perdu, je souhaite que le petit ne soit pas dans les pattes des Carmagnols.

— On peut s'évader d'une prison. Nous ferions tout pour le sauver.

— Il vous tient à cœur. J'avoue qu'il est touchant, ce petit messager. Le faire évader ? Diable, j'y tâcherais bien, mais pourquoi lui plutôt qu'un autre ? Il y a tant de bons royalistes dans les prisons!... C'est la guerre! L'un survit ; l'autre meurt. Espérons qu'on n'a pas jeté Artus dans l'étang, parce qu'il y resterait jusqu'à la fin des siècles. Le marais ne rend pas les corps.

Ils poursuivirent leur recherche vaine.

— On n'y voit goutte. Il faut rentrer. Nous ressortirons dès qu'il fera un peu plus clair. En cette saison, la nuit est courte, dit Pierrot.

Ils retournèrent à l'Abbaye, et se firent reconnaître par un signal convenu.

— Rien de nouveau ?

— Rien, dit Grand-Guillaume. A nous trois, nous avons fait du bruit comme cinquante... Et Artus ?

— Nous recommencerons de le chercher au petit jour.

Les constellations tournaient sur l'axe du pôle. La nuit fraîchissait. On devinait les formes des choses dans l'ombre terne et triste, et soudain l'on s'aperçut que cette ombre sans couleur devenait grise et transparente, puis vaguement bleue. Le jour naissait.

Perceforêt et Pierrot sortirent. Derrière eux les Angevins poussèrent les verrous. La Prâ était à son poste. Les mésanges pépiaient dans les trous des murs, parmi les ravenelles.

Pierrot distingua les empreintes de pas, sur le sol boueux. Il suivit cette piste qui le conduisit le long des sinuosités de l'étang, à cette langue d'eau dormante qui s'enfonçait dans la forêt. La broussaille était foulée. Des ramilles montraient des cassures fraîches.

Perceforêt ramassa un brin d'herbe grasse.

— Ceci a été cueilli près de l'étang.

— La plante qui guérit !

Ils se regardèrent, pleins d'angoisse et d'espérance.

— Artus est venu ici. Il a été pris par la nuit et n'a pas voulu longer le marécage et l'étang. Il est dans la forêt.

Ils avancèrent, guidés par les brins de la plante qui étaient tombés des poches d'Artus. Ils perdirent la piste, la retrouvèrent avec difficulté, puis le rempart des rochers entassés les arrêta. Sur l'un des blocs qui formaient des degrés, il y avait une tige de l'herbe grasse, avec sa racine et sa fleur.

S'aidant l'un l'autre, les deux hommes escaladèrent les rochers. Les oiseaux réveillés chantaient comme les anges de l'aube. Les cimes des chênes passaient du noir au brun, du brun à l'or.

Perceforêt et Pierrot atteignirent le sommet du tumulus,

et là, ils virent celui qu'ils cherchaient, couché sur la table du sacrifice. La tête d'Artus était appuyée au piédestal de la croix, et tout le sang de son corps s'égouttait dans la clairière.

VII

Les Angevins de Grand-Guillaume creusèrent la fosse sous les pommiers et ils firent vite, parce que les républicains pouvaient revenir en force et assaillir l'Abbaye.

Dans la salle, sur la table couverte de feuillages, Artus reposait comme un gisant de marbre. Le manteau de Jeanne la Flamme cachait ses vêtements tout englués de sang. Ses mains jointes tenaient son chapelet. Son visage, respecté par les balles qui avaient criblé son ventre et sa poitrine, attestait qu'il était mort sans souffrance.

Mme de Clédan, en habit masculin, grelottante d'un reste de fièvre, et tenant à peine sur ses jambes, avait lavé elle-même ce visage pur, et peigné les cheveux blonds qui commençaient à perdre l'éclat soyeux de la vie. Penchée sur le cadavre, elle laissait couler ses larmes.

Perceforêt et Pierrot, tout boueux de leur course nocturne, étaient assis sur les sièges de pierre. Grand-Guillaume marchait de long en large en soufflant : « Humpf ! »

— Voyez, fit Jeanne, comme il paraît jeune ! C'est un enfant qui dort et qui sourit à son rêve. Il a l'air de dire : « J'ai trouvé le bonheur. »

— C'est qu'il l'a trouvé, dit Perceforêt.

— Et nous ne savons rien de lui, rien de sa vie, rien de sa mort. Pas même son nom. C'est comme un esprit qui a passé parmi nous et qui disparaît. Le connaissant si peu, nous l'avons tous aimé. Il avait un je ne sais quoi qui touchait l'âme.

— Certes... certes... on ne pouvait s'empêcher de l'aimer, dit Grand-Guillaume. Je le vois encore, quand il est entré dans ce bouge de la Mirlitantouille : un vrai Saint Georges !... Si différent de nous ! Je l'ai pris pour une fille déguisée, comme il y en a tant aujourd'hui. Le pauvre !... Le pauvre !...

— Il n'était pas du tout un homme du XVIIIe siècle, dit Perceforêt. C'était un petit héros des âges de foi, un chevalier

breton. Les atroces laideurs et les infamies de ce temps ne l'avaient pas touché. Il a bien fait de mourir. Ne le pleurez pas, madame. Il est plus heureux que nous.

— C'est à cause de moi, murmura-t-elle, et ses larmes tombaient sur les mains jointes du mort. Par gentillesse et bonté pour moi !... A-t-il encore ses parents ? Je plains sa mère, si elle est vivante.

— Je sais que son père a été tué sous Thionville. Il ne m'a pas parlé de sa mère.

— Moi qui sais tout, — tout ce qui est de Bretagne, — dit Saint-Régent, je peux vous assurer qu'Artus n'avait plus de famille. Son nom ? Je le connais, bien sûr, mais je n'en ai rien dit, même à lui. Je suis discret. A présent, cela n'a plus d'importance. C'est le marquis de Charmoyse, parbleu ! Je l'avais vu, enfant, chez ses oncles, et lui aussi a reconnu Saint-Régent sous le masque de Pierrot, Artus de Charmoyse ! Il a été à la légion de Damas, et le Comité l'a réclamé pour l'envoyer en Bretagne. Je crois qu'il lui reste une tante, qui est Anglaise.

La Prâ et les Angevins se montrèrent au seuil de la salle.

— Tout est prêt, monsieur le comte.

— Humpf ! fit Grand-Guillaume que l'émotion faisait haleter plus court. Entrez, mes gars, et vous, madame, écartez-vous, s'il vous plaît. La civière est prête? Soulevez le corps !... Là !... Rabattez le manteau. C'est votre manteau, madame ? Ne craignez-vous pas qu'il ne se gâte ?

— Non... Laissez... Puisque nous n'avons pas de linceul à lui donner...

Elle s'inclina sur le corps que les Vendéens avaient couché parmi les feuillages de la civière et, comme avait fait Delphine, elle le baisa au front.

Le cortège traversa les cloîtres et le verger. Des pétales tombaient des branches. Des grenouilles sautelaient dans l'herbe. Un doux soleil caressait le visage du jeune mort. Il allait dormir sans linceul ni cercueil dans la terre maternelle. L'humble tertre de sa tombe s'effacerait vite sous la vague de la folle avoine et du plantain, mais à chaque printemps, les arbres du verger verseraient sur lui leurs pétales d'argent et de rose, et à chaque automne, leurs fruits mûrs.

La piété des Vendéens avait tapissé la fosse de genêts.

Pierrot et Perceforêt y couchèrent le corps d'Artus, enveloppé du manteau de Jeanne la Flamme. Ils mirent près de lui son fusil qu'une balle avait brisé. Puis, tous s'agenouillèrent et récitèrent un *De profundis*.

Le premier, Grand-Guillaume se releva :

— Pressons, mes amis, pressons. Les défunts n'ont pas besoin de nous, et le Roi a besoin de nous. Hier matin, Artus de Charmoyse avait communié. Il était en état de grâce, et il repose en terre bénite. Nous n'aurons peut-être pas la même bonne chance. Vous autres, les gars, comblez la fosse. Nous irons ailleurs, faire notre métier.

Mme de Clédan disait, de sa voix fêlée par le chagrin :

— Le sac du pauvre Artus est resté dans sa cellule. Vous devriez y regarder, Perceforêt. Peut-être y a-t-il des papiers, des choses que cette tante d'Angleterre serait bien aise de recevoir, en souvenir de son neveu.

— J'y vais, dit Perceforêt. Préparez-vous à partir. Nous trouverons des chevaux à Lohézic.

— Et nous nous dirons adieu ?

— Nous nous dirons adieu.

Elle n'avait plus la force de protester, flamme éteinte.

Le soleil inondait les cellules. Celle d'Artus était traversée d'un faisceau de rayons, cordes d'une harpe aérienne, qui effleura de sa caresse tiède la tête de Perceforêt. La pelisse de chèvre couvrait le lit de fougère. La cruche était remplie d'eau. Le sac de cuir pendait à un clou.

Une âcre tristesse pénétra l'officier. Il était accoutumé à voir mourir. Tous les jours, en Vendée, des hommes mouraient près de lui, dont certains lui étaient chers. Il disait, comme Grand-Guillaume : « Ils n'ont plus besoin de nous, et le Roi a besoin de nous. » Ni la mort des autres, ni la sienne ne lui semblaient des affaires d'importance. Il avait pleuré près du lit funèbre de Bonchamp, parce que Bonchamp c'était l'âme de la première Vendée, le seul grand général des armées royales. Depuis, son cœur s'était endurci. Comment aurait-il pu vivre dans un enfer, s'il avait gardé intacte cette sensibilité de sa jeunesse qui l'eût rendu trop vulnérable ?

Et voilà que la mort d'un adolescent inconnu blessait

cette sensibilité que Perceforêt croyait détruite. Qu'était donc venu faire, dans sa vie de soldat, ce passant, Artus de Charmoyse ? Quel message secret détenait-il ? « Tout a un sens caché, se disait Perceforêt. Les destins des hommes s'entrecroisent comme des fils sur un métier de tisserand. Ils se touchent et se mêlent, et cela fait l'étoffe de la vie, mais chaque homme ne voit que son fil. »

Il décrocha le sac et il examina le contenu · des souliers, une chemise, un missel, un passeport, un paquet d'assignats, une boîte de cartouches, une trousse en maroquin noir d'un modèle usité pendant la guerre de Sept ans et qui avait dû appartenir au père ou au grand-père de Charmoyse. Perceforêt ouvrit cette trousse. Il n'y trouva que la garniture ordinaire et une très petite boîte en cristal gravé.

Il prit cette boîte. Il la tenait au creux de sa main et sa main tremblait.

Le soleil, jouant sur le cristal, y faisait briller la figure dorée de l'Amour dont l'arc tendu dessinait le D de « Delphine ».

VIII

Lady Atkyns descendit de sa voiture et le majestueux *grocer* qui observait la rue, derrière un édifice de boîtes de conserves et de sacs de fruits séchés, admira la correction de l'équipage et l'élégance de la jeune lady. On ne voyait pas souvent d'aussi belles voitures et d'aussi belles personnes dans ce quartier suburbain et, quand il en venait, c'était toujours des visiteuses pour la petite colonie d'émigrés français. Ils étaient une douzaine, répartis dans trois maisons ; une douzaine qui faisaient du mouvement et du bruit comme soixante, car ces exilés, très pauvres, allaient sans cesse les uns chez les autres, et paraissaient toujours contents.

Les plaintes d'une flûte, hésitant au souffle d'une bouche inhabile, sortaient d'une de ces maisons. Lady Atkyns vit une affiche manuscrite collée sur l'un des piliers de brique qui séparaient les grilles.

« *Leçon de flûte, violon, escrime, danse et langue française, par M. le baron de G... Prière de frapper fort à la porte verte.* »

Elle frappa fort à la porte verte.

La servante qui lui ouvrit avait treize ans tout au plus

et elle était vernie de bonne santé comme un bigarreau. Aucune des portes intérieures n'étant fermée, Mrs Atkyns put apercevoir dans une minuscule chambre, M. le baron de Gallardeau donnant une leçon de flûte à un jeune garçon, et dans une espèce d'office, un autre monsieur qui avait la mine d'un ancien officier et qui repassait du linge sur une planche, tandis qu'une dame écossait des pois. Dans le parloir, meublé chichement d'une table et de sièges paillés, Mme la baronne de Gallardeau raccommodait les serviettes.

Elle était grosse, blanche, le nez trop rond, les yeux noirs, les sourcils relevés. Son bonnet, perché sur un énorme tas de cheveux grisonnants, s'ornait d'un ruban jaune. Près de l'oreille, une aiguille à tricoter était fichée, oubliée là par sa propriétaire. Un tablier de coton rayé, à large bavette hérissée d'épingles, protégeait l'unique robe de soie de la baronne, et cette robe jadis à paniers, de couleur puce, accusait son âge par des reprises très soigneusement exécutées, mais hélas ! bien visibles.

— Mylady Atkyns, bonjour, *how do you do ?* s'écria Mme de Gallardeau en se levant si brusquement qu'une pile de serviettes s'écroula de la chaise placée devant elle. Bénie soit l'aimable Vauvigné qui nous procure l'honneur de votre visite. Remettez-vous, s'il vous plaît, remettez-vous...

Et d'une voix éclatante, avec un accent saintongeois :

— Polly !... Polly !... Diantre de la fille ! Elle est encore à galoper !

Puis, dans un langage petit nègre qui voulait être de l'anglais :

— Polly, allez prévenir M. le baron que l'heure de la leçon est terminée. Qu'il veuille bien ranger son instrument ! Portez ces serviettes à M. le chevalier. Elles sont bonnes à repasser... et montez chez Mme la comtesse de Vauvigné. Dites-lui que lady Atkyns est ici.

— Mme de Vauvigné est chez vous depuis quelques jours ? demanda lady Atkyns.

— Elle a passé la semaine avec nous. Il fallait bien que nous nous connussions, avant de prendre le parti de vivre ensemble, en Amérique. C'est le notaire du marquis de Charmoyse qui a été notre truchement. Vous savez que le pauvre marquis a légué sa petite fortune à Mme de Vauvigné.

En d'autres temps, cette libéralité eût fait parler, mais dans l'émigration, il est naturel qu'on s'entr'aide. La comtesse a cette fantaisie de s'établir en Amérique. Nous sommes dans la même disposition, ayant enfin quelques fonds. C'est un brave homme qui a acheté nos terres. M. de Gallardeau lui avait confié une somme d'argent qu'il a pu nous faire tenir. Il existe encore d'honnêtes gens dans la malheureuse France. Vous êtes une bonne amie de Mme de Vauvigné, n'est-ce pas ?

— Amie, c'est trop dire. Je l'ai vue deux ou trois fois à Versailles, en 89 ; et jamais depuis.

— C'est une gentille femme. Un peu frêle, je le crains. La vieille lady de Stanton aurait voulu la garder, et même adopter la fillette. Mme de Vauvigné a refusé cette offre. Elle veut être sa maîtresse, et vivre par ses propres ressources, comme nous-mêmes. Elle serait morte d'ennui dans ce Stanton. La vieille lady lui amènera l'enfant la veille de notre départ. Car nous nous embarquerons dans dix jours, à Southampton, sur le sloop *Arabella*... Et vogue pour Boston. Nous irons à Albany, où nous sommes recommandés à un M. Van Dooren qui nous indiquera les fermes à vendre.

— Ce changement de vie ne vous effraie pas ?

— Ma chère dame, quand on a vu ce que nous avons vu, on ne s'effraie de rien. D'ailleurs, nous avons toujours vécu à la campagne. Nous sommes terriens, paysans, rien des gens de cour. Foin des gens de cour ! C'est eux, avec les Parlements, qui ont gâté le royaume... J'entends qu'on descend. Je vous laisse à Mme de Vauvigné. Nous ferons collation tout à l'heure.

Delphine tendit la main à lady Atkyns, et dit qu'elle était heureuse de voir « l'amie de la reine, la bienfaitrice des émigrés ». Elles s'assirent côte à côte sur le canapé foncé en paille.

Lady Atkyns parla d'abord de Mme d'Aizy. Elle se disculpa du reproche que Delphine aurait pu lui faire.

— Je ne l'ai pas envoyée à la mort. Toutes précautions étaient prises pour sa sûreté. C'est elle qui a trop compté sur son cousin Hérault, et qui a eu l'imprudence de sortir dans Paris. Devant le tribunal, elle a été superbe de mépris

pour Fouquier et pour les jurés. Et de même sur l'horrible charrette. Elle s'y trouvait avec le vénérable Malesherbes et sa famille. Elle a laissé passer toutes les femmes avant elle, ce qui marque une grande force d'âme. En gravissant l'échelle, — l'exécuteur a répété ce propos, — elle a dit : « Ah ! M. d'Holbach, ah ! Diderot, Duclos, d'Alembert, mes bons amis, que n'avez-vous vécu plus longtemps ! Vous seriez ici, avec moi, et nous nous en irions ensemble... »

— Je reconnais son style, dit Delphine.

Ses yeux se mouillèrent de larmes qu'elle essuya du bout des doigts.

— Charmoyse... Parlez-moi de lui, voulez-vous ?

— Ma lettre vous a tout dit, et vous avez compris ma peine. Il a eu la mort du soldat, et il n'a pas souffert. Ses camarades l'ont mis en terre dans un jardin de Bretagne. Ne me demandez aucun nom. Je ne suis pas libre de vous les donner. Plus tard...

— Plus tard... Je serai loin.

— On revient d'Amérique.

— Je ne souhaite pas revoir la France. J'en suis bien détachée. Si ce pauvre marquis n'avait pas eu la bonté de penser à nous, — car son legs s'adresse à ma fille autant qu'à moi-même, — je serais partie... je ne sais où ni comment... J'ai besoin de commencer une vie nouvelle, dans un pays nouveau.

— De couper les fils ?

— Il n'y a pas de liens qui m'attachent. J'ai perdu tout ce que je possédais et tout ce que j'aimais, excepté ma petite Élisabeth. Mrs Ainley a été très bonne, mais je ne peux pas vivre chez elle. Je dois subsister par moi-même.

— Ce sera dur. Vous paraissez si délicate !... Je me rappelle vous avoir vue autrefois, à Versailles. Vous étiez avec M. de Vauvigné et Mme d'Aizy. Je vous pris pour leur fille. On me détrompa. C'est une figure de très jeune personne qui est restée dans mon souvenir.

— La femme que j'étais n'existe plus. Celle qui vous parle aujourd'hui s'en va en Amérique comme on entre en religion. Mme de Gallardeau sera ma Mère supérieure.

— La connaissez-vous suffisamment pour courir les risques de la vie en commun avec elle ? Ces Gallardeau ont du cœur

et de l'honneur, mais il y a entre eux et vous la différence de la faïence à la porcelaine. Ils n'ont pas vu le monde. Ils ne lisent jamais que la gazette et les traités de jardinage. Ils vous ennuieront.

— Ils ont un mérite : ils sont vrais, et je crois l'être, répondit Delphine. La baronne me rudoiera quelquefois. comme elle rudoie son mari. Elle me parlera de bétail et de fromages, de beurre et de poulets. C'est une fermière née. Eh bien ! ne suis-je pas une apprentie fermière ? Le baron emportera son violon et sa flûte. J'achèterai un clavecin. Nous ferons quelquefois de la musique, et cela me consolera.

— Vous êtes une vaillante femme et je regrette de ne pas vous avoir connue plus tôt. J'aurais su vous fixer à Londres. Charmoyse aurait dû me confier ses intentions. Mais, madame, ce n'est pas tout. Il m'est arrivé un objet à votre adresse, hier par un courrier de Bretagne.

Elle fouilla dans la pochette de soie suspendue à son bras par des rubans, et remit à Delphine un paquet enveloppé de toile et scellé de cire noire.

— Voyez la suscription. Il y a : « Pour Mme la comtesse de Vauvigné, de Stanton-Lodge, aux bons soins de lady Atkyns ».

Delphine examina le paquet.

— L'écriture ne me dit rien. Ce sont des caractères d'imprimerie.

— Vous n'attendez aucun envoi ?

— Aucun.

— Celui-ci est bien pour vous. « Madame la comtesse de Vauvigné, de Stanton-Lodge ».

— L'auteur de l'envoi savait mon adresse, et il croyait que vous me connaissiez.

Delphine brisa les cachets, et déroula la bande de toile. Dans une boîte en carton enveloppée de papier blanc elle trouva une autre boîte, plus petite, en cristal doré.

— Cela vient de Charmoyse, dit-elle et ses paupières humides s'abaissèrent sur l'image du parloir de Stanton, au crépuscule. Je lui avais donné ce bibelot comme souvenir.

— C'est sur son désir qu'il vous est rapporté, n'en doutez pas.

— Il en avait parlé à quelqu'un ? Il avait dit mon nom, mon adresse ? Cela me surprend.

— Entre camarades de combat, l'on fait souvent de ces confidences.

— Je n'y vois pas de mal. Cependant, le messager a dû connaître les compagnons du marquis, les témoins de ses dernières heures. Oh ! madame, je vous en prie, tâchez de le retrouver.

— Quel qu'il soit, il ne dira rien. Nous avons fait à nos agents une loi du silence absolu. L'essentiel, c'est que le vœu de M. de Charmoyse soit accompli.

Delphine regardait la boîte de cristal qui lui revenait, comme dans les contes, mais qui jamais ne lui livrerait son secret. Et il lui semblait qu'Artus de Charmoyse, par-dessus les noirs abîmes de la mort, lui disait :

« Je vous rends ce que vous m'aviez donné, *tout* ce que vous m'aviez donné et que je n'ai pas voulu emporter avec moi... Allez ! vivez ! Je ne suis plus qu'une ombre... »

MARCELLE TINAYRE.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

CATHOLICISME ET POSITIVISME

II[1]

LES LETTRES

Les idées abstraites n'agissent guère sur l'esprit public que par l'intermédiaire de la littérature qui les exprime, ou les reflète, les suggère ou les transpose dans sa langue particulière, dont les termes sont plus directement accessibles à l'unanimité des intelligences. Le positivisme d'Auguste Comte s'est traduit en littérature par un nouvel idéal d'art qui, sous les noms de réalisme ou de naturalisme, s'est imposé pendant un demi-siècle à tous ceux qui tenaient une plume française.

I. — LES SURVIVANTS DU ROMANTISME

Il s'est d'abord imposé, chose bien significative, aux romantiques eux-mêmes. Ceux-ci étaient virtuellement des vaincus, depuis l'échec retentissant des *Burgraves* ; mais ils n'avaient pas cessé d'écrire. A vrai dire, à partir de 1850 environ, quelques-uns d'entre eux sont à peu près perdus pour la littérature : Lamartine travaille pour le libraire ; Musset se tait. Mais Vigny, Sainte-Beuve, Gautier, George Sand, Michelet n'ont pas désarmé. Et surtout, là-bas, sur son rocher, le vieil Olympio continue à étonner le monde par ce que ses adversaires d'alors appelaient irrévérencieusement

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

« l'énormité de son éructation poétique ». Et tous, poètes, romanciers, historiens, critiques, sentant bien que le goût du public a changé et, comme il est naturel, toujours désireux de se faire lire, ils se font, avec plus ou moins d'empressement, un devoir de se mettre à la mode du jour et de s'adapter à leur nouveau milieu.

Le premier, ou l'un des premiers, qui se soit avisé de ce changement de climat littéraire et qui en ait pris allègrement son parti, ce fut l'auteur des *Émaux et Camées*. Rejetant toute idéologie et toute sentimentalité, Gautier s'enferme dans la représentation objective, impersonnelle du coin d'univers qu'il s'est donné pour tâche d'évoquer, et qu'il peint en artiste, ou plutôt en miniaturiste, exercé de longue date aux « transpositions d'art », épris de perfection formelle et, comme tel, soucieux avant tout d'éliminer tout ce qui risquerait de faire trembler sa main ou de déformer sa vision. De son côté, Vigny travaille à ses poèmes philosophiques où l'inspiration, cessant de traduire une simple émotion individuelle, s'élargit jusqu'à envelopper un jugement d'ensemble sur le monde et sur la vie. Moins ambitieux, Sainte-Beuve n'écrit plus de vers : il se condamne lui-même au « pis aller » de la prose et du feuilleton littéraire, se contentant d'observer en « naturaliste des esprits » la personne et l'œuvre des écrivains du passé ou de son temps et de les définir ou de les peindre en termes de plus en plus exacts et précis. Toutes proportions gardées, c'est une évolution analogue que suit l'auteur de *Lélia* : au lyrisme échevelé de ses débuts, succède le candide humanitarisme de ses romans socialistes, puis l'observation à peine idéalisée de ses romans champêtres. Et il n'est pas jusqu'au plus lyrique de nos historiens qui ne se transforme à son tour en s'improvisant naturaliste : en écrivant ses livres sur *l'Oiseau* ou *l'Insecte*, Michelet, à sa manière, paie son tribut à la nouvelle idole, la science.

Le mouvement qui entraîne les esprits vers une étude moins subjective, plus méthodique, plus impartiale de la réalité, est si général et si fort que le maître de chœur de l'ancienne école, Victor Hugo lui-même, ne pourra pas s'y dérober. Il essaiera bien de résister, et, presque coup sur coup, il donnera deux recueils de vers, *les Châtiments* et les *Contemplations* qui, à première vue, semblent du pur lyrisme et le triomphal

épanouissement de sa veine. Mais d'abord il faut observer que bon nombre de pièces des *Contemplations* sont antérieures à l'Empire. D'autre part, voici que même dans cette âpre satire lyrique des *Châtiments* se glissent certains morceaux d'une allure épique, tels que *l'Expiation*, et qui nous font pressentir, en même temps que l'éclosion d'une nouvelle aptitude du poète, un prochain changement de ton. Ce changement se révélera à nous avec une liberté, une autorité et un éclat incomparables dans *la Légende des siècles*. Le poète a pris son parti : puisque le moi est redevenu haïssable, il renoncera, au moins provisoirement, à ne nous parler que de lui-même ; puisque l'impersonnalité est à la mode, il essaiera de se faire aussi impersonnel que le lui permettra son tempérament ; il feindra de s'intéresser non plus à ses propres aventures, mais aux aventures de l'humanité ; et, dans une série de fragments épiques, il évoquera la physionomie des âges disparus. C'est une intention analogue qui lui inspirera son roman des *Misérables* ; il y fait concurrence à Eugène Sue, à George Sand, à Balzac : l'humanitarisme s'y associe à une vague religiosité, dernier résidu des aspirations qui, à ses débuts, le rangeaient parmi les disciples respectueux de Chateaubriand et de Lamennais. Il conciliait ainsi, vaille que vaille, avec ses préoccupations nouvelles, avec sa haine des religions positives, ses peu consistantes velléités religieuses d'autrefois.

Aux sacrifices que les maîtres de la génération précédente ont faits au nouvel idéal, on peut mesurer l'empire qu'il a dû exercer sur les nouveaux venus de la littérature et de l'art.

II. — LA LITTÉRATURE D'IMAGINATION

Le romantisme avait fait éclore une poésie qui restera probablement, au point de vue littéraire, son plus beau titre de gloire. Les poètes qui succéderont aux romantiques auront peut-être moins de génie, et donc un souffle plus court, un tempérament moins riche et moins puissant ; ils auront plus de talent, un souci d'art plus sobre, plus méthodique et plus scrupuleux.

Victor Hugo étant en exil, c'est autour d'un des leurs que vont se grouper les nouveaux poètes, ceux que l'histoire dési-

gnera du nom de parnassiens. Leconte de Lisle a toutes les qualités d'un chef d'école : il a la triple autorité du caractère, de la doctrine et du talent. Quand en 1852 il débutera par ses *Poèmes antiques*, il a déjà tout un passé de recherches et de tentatives poursuivies en divers sens. D'un père nourri des encyclopédistes, il a hérité certaines dispositions qui s'étaleront dans son *Catéchisme populaire républicain* et dans son *Histoire populaire du christianisme* ; d'une mère bonne chrétienne, des aspirations idéalistes et même religieuses dont ses négations mêmes trahiront la persistante obsession. A Rennes, il collabore, en pleine communion de pensée, avec de jeunes amis romantiques qui, sous le patronage de Chateaubriand, fondent une revue d'inspiration nettement chrétienne. Il s'éprend de Lamennais. Un peu plus tard, arrivé à Paris, il s'éprendra de Fourier et collaborera aux journaux phalanstériens. Il semble que l'échec de la Révolution de 1848, diverses causes assez obscures, parmi lesquelles il faut compter la découverte du bouddhisme, par l'intermédiaire d'Eugène Burnouf, l'influence du philosophe poète Louis Ménard, aient déterminé en lui une décisive évolution. Il est désormais acquis à la science, au pessimisme, au culte de l'art impersonnel et objectif. « L'art et la science, déclare-t-il dans la *première* préface des *Poèmes antiques*, séparés par suite des efforts divergents de l'intelligence, doivent désormais tendre à s'unir étroitement, sinon à se confondre. L'un a été la révélation primitive de l'idéal contenu dans la nature extérieure ; l'autre en a été l'exposition lumineuse et raisonnée. Mais l'art a perdu cette spontanéité primitive ; c'est à la science de lui rappeler ses traditions oubliées qu'il fera revivre dans les formes qui lui sont propres. » Et, conformément à ces principes, il évoquera dans des vers marmoréens, d'une froideur voulue, ou plutôt d'une impassibilité douloureuse, les légendes, les mythes, les religions des âges révolus ; il s'efforcera d'enfermer, dans une forme impeccable, héritière des leçons de l'art antique, les visions que lui suggèrent ses études abstraites, ses lectures, sa curiosité infatigable du passé : cela sans déclamation, avec une sorte de pudeur qui nous dérobe les réactions de sa sensibilité personnelle ; tout au plus avec un accent de mélancolie hautaine qui nous révèle la secrète blessure intime, l'incroyance définitive, l'adhésion de l'esprit

au dogme soi-disant scientifique de l'universel écoulement et du « néant divin ».

Leconte de Lisle a contribué à former un poète qui, sensiblement plus jeune que lui, semble avoir été créé « par décret nominatif de Dieu » pour justifier le vers célèbre de Boileau :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Les sonnets sans défaut abondent dans *les Trophées* de cet étonnant « capitaine en diamants et perles fines », comme l'appelait Taine, que fut José-Maria de Heredia. Le poète des *Conquérants* excelle à enfermer dans l'enceinte étroite de ses quatorze vers toute une scène d'histoire, tout un moment des civilisations disparues et, par les associations d'idées ou d'images qu'il suggère, à éveiller la rêverie philosophique, la méditation pessimiste sur la vanité de l'effort humain. Artiste moins impassible, plus incliné aux confidences que le poète des *Montreurs*, mais avec plus de réserve discrète et de sincérité profonde que n'en ont eu les virtuoses du romantisme, Sully Prudhomme n'a pas dédaigné de prendre ses « amis inconnus » pour témoins des aventures de sa vie intérieure, de ses « combats avec Dieu », de ses inquiétudes métaphysiques. Plus tard, il s'interrogera anxieusement sur le moyen de réaliser la justice, sur le secret du bonheur, et il se fera l'écho assourdi des spéculations contemporaines, des théories scientifiques en honneur parmi nous : il se réfugiera dans l'impersonnel. Moins philosophe que Sully Prudhomme, ayant comme lui débuté par les demi-confidences du *Reliquaire*, François Coppée évoluera d'une manière toute différente : ce charmant moineau parisien, artiste ingénieux et subtil, restera longtemps le poète attitré des milieux populaires avant d'en venir aux touchants aveux de *la Bonne souffrance*. Ces trois poètes, à eux trois, ne sont pas tout le Parnasse, mais ils en expriment les tendances essentielles, et ils ont tous trois accepté la discipline de haute impersonnalité et d'art scrupuleux qui leur venait du maître des *Poèmes barbares*.

Un peu à l'écart du Parnasse se formait un poète qui a eu le don de provoquer des appréciations contradictoires. Aux éloges intéressés de Sainte-Beuve, de Gautier, de Banville, qui se retrouvaient dans Baudelaire, on peut opposer des jugements plus que sévères de critiques indépendants et sur

lesquels le snobisme contemporain n'a pas de prise. « Baudelaire n'a rien, écrivait Scherer, ni le cœur, ni l'esprit, ni le mot, ni la raison, ni la fantaisie, ni la verve, ni même la facture. » Bon écrivain en prose, l'auteur des *Fleurs du mal* est un vrai poète, mais un poète fort incomplet : obscurités, impropriétés, chevilles, prosaïsmes, on n'en finirait pas si l'on voulait énumérer tous les défauts de cette poésie, et ceux qui ont reproché au poète son amour du scandale et de la mystification, sa corruption savante, son goût de l'artificiel, sa morbidesse, ses faciles crudités, mêlées à un mysticisme équivoque et de mauvais aloi, ne l'ont point calomnié. Avec cela, des vers dont la musique est une volupté pour l'oreille, des motifs d'inspiration inédits, des pressentiments féconds, une originalité trop voulue et malsaine, mais réelle, bref, d'indéniables « frissons nouveaux » : voilà ce que Baudelaire apportait, romantique attardé dans le culte maladif de son moi, et qui, en dépit des prétentions de son réalisme, ferme plutôt un chapitre de l'évolution poétique qu'il n'en ouvre un nouveau.

Pas plus que les poètes, et si soucieux qu'ils fussent d'art impersonnel, si désireux de rivaliser d'objectivité et même d'impassibilité avec la science, les romanciers n'ont pu exorciser en un jour le romantisme qu'ils avaient dans le sang. Cela est vrai surtout du plus grand d'entre eux, de ce Flaubert qui, dans *Madame Bovary*, nous a donné le chef-d'œuvre du roman réaliste. Il y avait en lui, avec un « clinicien », observateur un peu myope, un lyrique à l'imagination échevelée. Cette dernière disposition, la plus profonde peut-être, avait été entretenue par « l'éducation sentimentale », ou plutôt par l'éducation romantique qu'il s'était donnée : il s'est nourri de Chateaubriand, de Victor Hugo, de Michelet, et il ne reniera jamais ses maîtres. Sa première *Tentation de saint Antoine* était un effort malheureux pour marcher sur leurs traces. Averti qu'il faisait fausse route, il se rabat alors sur le sujet peu poétique de *Madame Bovary* : il en tire une œuvre puissante, solidement construite, humaine et vivante, d'une exécution toute classique, mais qui, d'inspiration et de procédés, est en contradiction absolue avec l'idéal d'art qui l'avait hanté jusqu'alors. Elle l'a personnellement si peu satisfait qu'il revient à son rêve d'exotisme romantique : avec des préoc-

cupations documentaires qui trahissent des besoins nouveaux, il va s'efforcer, dans *Salammbô*, de reconstituer par l'imagination un coin du monde antique : œuvre à demi manquée, remarquable cependant, et dont il reste de belles parties. Après quoi, en enrageant, il retourne, avec quelques intermèdes, à ces « bourgeois » qu'il déteste, mais qui l'inspirent, cette fois, moins heureusement que le ménage Bovary. Et il meurt, laissant, avec une œuvre inégale et un peu mêlée, l'exemple, qui sera suivi, de l'intérêt littéraire que peut offrir la réalité contemporaine directement observée et représentée par un écrivain qui sait l'élever à la dignité de l'art et du style.

L'écueil du réalisme, c'est d'induire le romancier, s'il n'est pas armé pour se défendre contre la tentation, à se complaire dans la vulgarité des sujets, et donc à ne nous présenter qu'une image partielle et partiale de la réalité. Cet écueil, que Flaubert n'a pas su toujours éviter, les Goncourt y échapperont moins encore, et, romantiques attardés eux aussi, quand ils seront las de s'intéresser aux bassesses et aux laideurs humaines, ce sera pour verser dans la peinture du bizarre et de l'exceptionnel. Mais puisqu'ils se vantent d'avoir inventé non seulement « l'écriture artiste », — c'est-à-dire le style invertébré, — mais encore le naturalisme, et puisque leur soi-disant naturalisme, — qui est si souvent le culte de l'artificiel, — a fait école, il faut bien leur faire une petite place dans la littérature de leur temps.

Plus considérable est celle qu'y occupe Émile Zola. Avec tous ses défauts, il est bien le vrai chef du naturalisme français. Non pas qu'il ait échappé à l'influence de la littérature antérieure. « J'ai trop trempé, avoue-t-il, dans la mixture romantique ; je suis né trop tôt. Si j'ai parfois des colères contre le romantisme, c'est que je le hais pour toute la fausse éducation littéraire qu'il m'a donnée. J'en suis et j'en enrage. » Au romantisme, il doit probablement son imagination grossissante et ce fumeux et malsain mysticisme qui l'inspire quelquefois. Des lectures hâtives et mal comprises par un cerveau quelque peu épais et primaire, dépourvu de tout sens critique et psychologique, lui ont suggéré son culte puéril de la science expérimentale, sa manie documentaire, son naïf matérialisme et sa recherche obsédante des crudités physiologiques. Mais si son art manque de grâce, d'élévation et de

finesse, il retient pourtant l'attention par la lourdeur puissante dont il témoigne, par la sombre poésie naturaliste qui se dégage de ses livres, par l'âpreté d'accent qui les caractérise, enfin par un don presque épique de faire revivre et mouvoir les foules. Vogüé, assez justement, rapprochait Zola de Victor Hugo romancier, et quand Jules Lemaitre définissait son œuvre « une épopée pessimiste de l'animalité humaine », la piquante définition comportait une large part de vérité.

Au mouvement naturaliste se rattachent, plus ou moins directement, deux romanciers qui, comme Zola, ont eu, après 1870, leur heure de célébrité. Le premier surtout, Guy de Maupassant, est bien le pur naturaliste, dégagé de tout ce qui n'est pas la réalité, du moins la réalité telle que son expérience la lui présente. Ce filleul de Flaubert, qui a eu son parrain pour professeur de rhétorique, a répudié dans l'héritage romantique tout ce qui est imagination, sensibilité, philosophie. Il est né conteur, et il conte ; il observe et il peint, d'un style net, sobre, direct, qui évoque les personnages, nous met sous les yeux leurs gestes familiers, nous donne l'illusion de les entendre eux-mêmes. Si, dans ses premiers livres surtout, une affectation de gauloiserie, de brutalité, d'ironie méprisante ne s'ajoutait pas à son observation, l'auteur serait complètement absent de son œuvre. Il est fâcheux qu'il soit mort en pleine évolution d'un talent qui s'élargissait et se purifiait d'année en année. Tel quel, il est le vrai classique du naturalisme. Alphonse Daudet, lui, a gardé quelque chose du romantisme : sa nervosité, sa sensibilité, son imagination, sa fantaisie de poète, son style vibrant et crépitant l'apparentent assez naturellement à Michelet. Il a de plus un don de sympathie qui l'a fait comparer à Dickens et qui s'oppose à l'impassibilité qu'on affiche autour de lui. Mais s'il doit au contact des Goncourt et des Zola quelques-uns de ses défauts, il a su en général ne retenir de leurs conseils que ce qu'ils avaient de louable : il a observé avec conscience et sans parti pris les milieux les plus divers, les types d'humanité les plus différents ; et tout cela, hommes et choses, il l'a transporté dans son œuvre, créant de la vie, communiquant les émotions qu'il a éprouvées lui-même, enchantant tous ses lecteurs par la grâce de son sourire et la vivacité de son verbe, par la multiplicité et la charmante spontanéité de ses dons.

Alphonse Daudet a été un exemple vivant que vérité et poésie ne sont pas inconciliables.

En dehors du réalisme ou du naturalisme, d'autres romanciers entretenaient une tradition qui, à travers le romantisme, remontait jusqu'à *la Princesse de Clèves*. A cette tradition du roman romanesque ou idéaliste se rattachent l'unique et beau roman de Fromentin et presque toute l'œuvre d'Octave Feuillet. Mais, si touchés qu'ils aient été l'un et l'autre, à leurs débuts, par l'influence romantique, le besoin que de toutes parts alors on éprouvait de réagir contre le romantisme était si fort qu'ils n'ont pu ni l'un ni l'autre y échapper. Le sujet de *Dominique*, c'est bien une condamnation de « l'éducation sentimentale », aussi formelle que celle qu'a prononcée Flaubert. Et quant à Feuillet, si ses personnages sont d'un autre monde que ceux des romans naturalistes, leurs passions sont aussi fortes et elles sont évoquées d'une plume aussi hardie, aussi réaliste même, quoique toujours élégante et discrète, que celles qui s'agitent dans les livres d'un Zola ou d'un Maupassant. Seulement, ces passions, Feuillet les juge ; ce n'est pas seulement un peintre, c'est un moraliste. Il enveloppe dans ses peintures la discussion des questions morales et même religieuses qu'elles soulèvent. A la différence de ceux qui de l'enseignement positiviste n'ont retenu que la superstition de ce qu'ils appellent la science, il montre ou il suggère que la science ne se suffit pas à elle-même, qu'elle est incapable de fonder une morale vraiment humaine, et que, pour régler et pour améliorer, avec leur vie intérieure, les rapports des hommes entre eux, le plus sage et le plus sûr est de s'en remettre à l'idéal chrétien, qui lui du moins a fait ses preuves. Peut-être Feuillet n'a-t-il jamais lu Auguste Comte ; mais il a certainement lu et médité Chateaubriand.

Il avait lu aussi Musset, qu'il a souvent imité dans son théâtre, la partie la plus caduque de son œuvre. Il était réservé à d'autres qu'à lui de rajeunir l'art de la scène. C'est d'abord à Alexandre Dumas fils qu'en revient le mérite. Ce fils naturel du bon Dumas se devait à lui-même d'écrire selon la formule romantique : il y a même un opéra d'*Atala* parmi ses péchés de jeunesse. Puis brusquement, pour gagner quelque argent, il prend l'idée de travailler pour le théâtre, et, en huit jours, il trousse sa première pièce, pour laquelle il trouve

un excellent titre, *la Dame aux camélias*. Le succès fut très vif : le sujet relevait du plus pur romantisme ; mais l'exécution, qui révélait d'incontestables dons dramatiques, avait un air de réalité vécue dont la hardiesse un peu brutale n'était point pour déplaire. Dumas était déjà sur la voie de la formule qui sera celle de presque tout son théâtre et qu'il exprime en ces termes : « L'auteur dramatique qui connaîtrait l'*homme* comme Balzac et le *théâtre* comme Scribe serait le plus grand auteur dramatique qui aurait jamais existé. » Son expérience, plus limitée que celle de Balzac, lui a permis de mettre à la scène certains coins de la société de son temps : milieux, mœurs, caractères, tout cela est directement observé et rendu avec une intensité de relief qui sent le voisinage tout proche du modèle vivant : ce que Dumas disait d'une de ses pièces, *le Père prodigue*, qu'elle avait « de fiers dessous », il aurait pu le redire de bon nombre d'entre elles : ce sont bien des « tranches de vie » contemporaine qu'il fait passer sous nos yeux.

Ce qui ajoute à l'illusion, c'est un style qui, certes, a ses défauts, mais qui, avec ses audaces, ses vivacités spirituelles, ses verdeurs, nous transmet l'écho de la langue qui se parle aujourd'hui et qui, en tout cas, a l'insigne mérite de toujours « passer la rampe ». Mais l'auteur du *Fils naturel* n'a pas voulu se contenter d'être le plus réaliste des dramaturges. Il tenait peut-être de son éducation romantique un certain goût d'apostolat et presque de messianisme. Il a eu l'ambition de faire servir son art à ce qu'il appelle, assez bizarrement, « la plus-value humaine ». Il a enveloppé dans presque toutes ses pièces la discussion d'un certain nombre de questions morales et sociales ; il a même fait plus : par la voix de quelques-uns de ses personnages, il a formulé, ou tout au moins suggéré les solutions qu'il préconisait. Et les thèses qu'il développe, si elles sont presque toujours généreuses, ne sont pas toujours justes ; la morale qu'il prêche, en termes parfois bien scabreux, et dont l'intransigeance a le tort, trop souvent, d'être bien simpliste, et, en dépit de fumeuses prétentions scientifiques, de ne pas reposer sur un fondement bien solide, cette morale, dis-je, est, à divers égards, fort discutable. Mais enfin ce goût des idées, cette disposition idéaliste et moralisatrice ne sont pas d'un écrivain vulgaire ; si, en plus d'un cas, sa passion de

moraliser l'a entraîné beaucoup trop loin, en dehors de la vérité et de l'art, elle a fait de lui autre chose qu'un simple amuseur ou qu'un habile copiste des mœurs contemporaines. Même quand il se trompe, il fait penser ; et son œuvre, capitale dans l'histoire du théâtre, a aussi sa place dans l'histoire des idées.

On n'en pourrait pas dire autant de celle d'Émile Augier. Mieux équilibrée peut-être, moins aventureuse que celle de Dumas fils, elle est aussi moins originale, moins pénétrante et moins élevée. Ce petit-fils de Pigault-Lebrun est essentiellement un bourgeois français, le moins romantique et le moins poète des hommes, encore qu'il ait écrit en vers et que, tout en le combattant, il ait fait plus d'un sacrifice au romantisme. Il a longtemps cherché sa voie : c'est *la Dame aux camélias* qui la lui a révélée, et rien ne serait plus curieux que de suivre à la trace, presque année par année et pièce par pièce, l'influence et comme la suggestion impérieuse exercée par Alexandre Dumas fils sur Émile Augier. Mais si celui-ci reprend assez souvent les sujets mis à la scène par son brillant émule, c'est pour les traiter à sa manière, qui est fort différente.

Habile dramaturge, s'inspirant à la fois, lui aussi, de Scribe et de Balzac, Augier est par excellence le peintre des mœurs bourgeoises. Mais son expérience, plus large que celle de Dumas, lui a permis de représenter des milieux assez divers et des personnages appartenant à des catégories sociales fort différentes. L'image qu'il nous offre de la société de son temps est peut-être, tout au fond, un peu partiale ; mais elle n'a pas l'air de l'être ; elle a des apparences de probité, de conscience, d'objectivité qui inspirent confiance. Son art a une carrure, un accent de franchise, une couleur de santé intellectuelle et morale qui l'apparentent aux œuvres classiques, et il est sans doute excessif d'évoquer à son sujet, comme on l'a fait parfois, le grand nom de Molière, mais qu'il soit, par ses qualités comme par ses défauts, dans la tradition moliéresque, c'est ce qui n'est guère douteux. Or, dans la riche galerie des personnages qu'Augier a mis à la scène, ceux qui restent les plus vivants dans notre souvenir, ce sont les bourgeois, ces descendants de Chrysale, dont l'épais bon sens, le naïf égoïsme,

l'ingénu matérialisme sont traités par lui avec un mélange d'affection et d'ironie qui nous révèle de secrètes affinités électives. En fait, la vague philosophie qui se dégage de son théâtre est d'essence profondément bourgeoise : elle a un goût particulier pour les vérités premières ; elle est amie de l'expérience ; elle se contredit quelquefois, par exemple sur la question du divorce ; quand elle touche aux problèmes religieux, c'est pour verser dans un anticléricalisme assez grossier ; elle ne croit guère qu'aux faits. Émile Augier a peut-être trop vécu dans la compagnie de ses héros, les Poirier, les Charier, les maître Guérin ; il est devenu utilitariste et positiviste à leur manière.

Augier et Dumas fils n'épuisent assurément pas toute la production dramatique de leur temps. Mais ils la résument et la symbolisent si bien qu'en limitant à leur œuvre l'histoire du théâtre français entre 1850 et 1890, on ne néglige rien d'essentiel. Ils ont fait leur partie dans ce que J.-J. Weiss appelait, un peu sévèrement, « la littérature brutale », « toutes œuvres, ajoutait-il, que caractérisent la conception mécanique de l'âme humaine, un mépris singulier de l'homme, un style sec et tranchant, circonscrit dans la notation impassible des effets et des causes ». C'est presque dans les mêmes termes que Sainte-Beuve terminait son article sur *Madame Bovary* : « En bien des endroits, disait-il, et sous des formes diverses, je crois reconnaître des signes littéraires nouveaux : science, esprit d'observation, maturité, force, un peu de dureté. Ce sont les caractères que semblent affecter les chefs de file des générations nouvelles. Fils et frère de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel. Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout ! »

III. — LA CRITIQUE ET L'HISTOIRE

A ce nouveau courant, Sainte-Beuve était lui-même trop influençable pour ne pas céder à son tour. Il y avait d'ailleurs en lui, même au temps de sa ferveur romantique, un esprit positif et réaliste qui ne s'avouait pas toujours, ou qui s'ignorait. Tout en se défendant de l'esprit de système, et en maintenant, au nom de l'art et du goût, certaines réserves doctri-

nales, il se laisse aller maintenant à afficher d'ambitieuses prétentions scientifiques : il compose d'innombrables « monographies », il travaille à constituer « l'histoire naturelle des esprits » ; il fait œuvre de « botaniste moral » ; et répudiant les velléités religieuses qu'il avait manifestées naguère, il incline de plus en plus à un scepticisme philosophique qui se nuance, vers la fin, d'une véritable hostilité à l'égard du catholicisme.

Bien différent à ce point de vue est un homme que Sainte-Beuve n'a jamais cessé de vénérer, et qui, quoique Suisse, a sa place dans la littérature française. Alexandre Vinet est mort trop tôt pour avoir vu se développer le mouvement positiviste, qu'il eût sans doute combattu de toutes ses forces, mais son influence, qui est surtout posthume, s'est exercée dans un sens directement contraire. Théologien protestant, il a conçu la critique comme une forme de l'apologétique ; il a sans se lasser défendu les droits de l'idée chrétienne sous tous ses aspects et il a rendu pleine justice aux grands écrivains catholiques qu'il a rencontrés sur sa route. Ce disciple de Pascal n'aurait jamais admis que « l'ordre » de la nature absorbât l' « ordre » de la grâce.

Plus complexe est le cas d'un autre critique que ses origines et ses débuts auraient pu rapprocher de Vinet, mais qu'un grand désir d'indépendance intellectuelle a détaché du christianisme. Edmond Scherer est une sorte de Renan protestant. Sa vaste culture, qui embrasse tout ce qui s'imprime, et qui lui permet de discuter avec une égale compétence les questions les plus diverses d'exégèse ou d'histoire, de philosophie ou de pure littérature, a fait de lui, dans la seconde moitié du XIXe siècle, un juge autorisé et écouté des ouvrages de l'esprit. Il a de plus été un intermédiaire très informé entre la pensée française et la pensée allemande et anglaise. Esprit un peu chagrin, plus analytique que synthétique, en se dépouillant de sa foi religieuse, il était allé sans joie à un scepticisme morne qui perce dans tous ses écrits et qui du reste l'a laissé inquiet, insatisfait, et plus nostalgique qu'il ne veut le paraître. A cet égard, l'article célèbre qu'il a publié sur *la Crise de la morale*, et dans lequel il déclare qu' « une morale n'est rien si elle n'est pas religieuse », est bien caractéristique. « Un temple

désaffecté », a dit de lui Édouard Rod ; et le mot exprime à merveille ce qui, dans ce critique qui se croyait si définitivement affranchi, subsistait malgré tout de l'ancien idéal.

Parmi les historiens de cette génération, il faut mettre à part Fustel de Coulanges. Écrivain remarquable, élégant et précis, il a eu à un haut degré les qualités assez diverses que nous exigeons de l'historien moderne : il sait et il pense ; il est érudit, il est critique et il est philosophe. Croyant, d'une manière peut-être un peu trop absolue, à la possibilité de constituer l'histoire comme science, il étudie les textes avec une conscience, un scrupule qu'il est difficile de dépasser ; puis, son enquête achevée, il en interprète les résultats avec une vigueur et une pénétration qui entraînent l'adhésion de l'esprit. On a pu lui reprocher d'attacher parfois un peu trop d'importance aux témoignages qu'il recueille et de les considérer comme tous également véridiques. Mais on ne trouvera nulle part une philosophie de l'histoire grecque et romaine plus cohérente et plus suggestive que celle qui forme le fond de *la Cité antique*. Et dans toutes les études, fragmentaires ou générales, de Fustel sur l'histoire de France, c'est le même effort pour « distinguer dans les faits et dans la marche des sociétés ce qui est apparent de ce qui est réel, ce qui est l'illusion des contemporains de ce qui est la vérité ». Probité de la recherche, ingéniosité divinatrice dans le rapprochement des faits significatifs, extrême prudence dans les déductions, clarté lumineuse de l'exposition : ce sont là les caractères essentiels de son œuvre historique. Aucune froideur du reste dans cette œuvre si puissamment impersonnelle : sous la parfaite objectivité du ton, on entrevoit une âme ardente et grave, à la fois détachée et respectueuse du passé, et à qui son culte austère de la science n'a pas fait oublier ce qu'elle doit à « ceux qui l'ont précédée dans la vie ».

Si forte ou si étendue qu'ait été l'influence des écrivains que nous avons étudiés jusqu'ici, elle n'est pas comparable à celle qu'ont exercée les deux hommes qui ont été vraiment la conscience intellectuelle de leur temps, Renan et Taine. Eux de moins sur la scène de l'histoire, c'est tout un demi-siècle de la pensée française qui eût été modifié.

IV. — RENAN AVANT LA « VIE DE JÉSUS »

« Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux, qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages... » Qui ne se rappelle la délicieuse ouverture, imitée de Chateaubriand, de la *Prière sur l'Acropole* ? Ce fils d'une race invinciblement idéaliste avait aussi des origines gasconnes, ce qui explique peut-être certains traits de son caractère et de son génie, sa gaieté et son ironie. Enfant intelligent, laborieux et rêveur, destiné à la prêtrise, on sait que, venu à Paris pour y achever ses études d'humanité et y faire sa théologie, ayant senti sa vocation tomber et sa foi se dissoudre, il quitta Saint-Sulpice en 1845, à vingt-deux ans, pour vivre en toute liberté sa vie de chercheur et d'écrivain.

Ce drame de la vie morale de Renan a décidé de toute sa carrière. Nous commençons enfin à le mieux connaître. Il fut douloureux, certes ; il ne fut pas tragique. Cela tient à ce que la foi religieuse du futur historien de Jésus n'a jamais été très profonde : un rêve poétique et tendre, de vagues aspirations idéalistes, des habitudes de recueillement, de piété solitaire, de moralité, c'est à quoi se réduit, même en ses moments de plus vive ferveur, la réalité de son christianisme. Que ce christianisme très superficiel n'ait pas résisté aux adroites suggestions répétées et à l'exemple involontaire de sa sœur Henriette, à de multiples sollicitations intérieures, aux objections venues du dehors, c'est ce qui n'est pas fort surprenant. Il faut ajouter que, de la meilleure foi du monde, Renan se trompe quand il déclare que ce sont des raisons philologiques qui l'ont écarté de l'Église ; les faits et les textes aujourd'hui connus sont formels sur ce point : bien avant qu'il ne se fût initié à l'exégèse, c'est la philosophie, et la philosophie allemande, qui a ruiné en lui la foi chrétienne. « Je t'assure, écrivait-il à un ami le 24 janvier 1842, que qui n'a pas la foi ferme n'a qu'à s'y adonner (à la philosophie) pour la perdre tout à fait. Jamais je n'avais eu tant de difficultés, et même tant de doutes positifs. » Et il avoue qu'avec la lecture de la Bible celle de Pascal est la seule chose qui l'ait retenu sur la pente où il se sent glisser : « Il est sûr que Dieu

s'est servi de cet homme pour me conserver la foi : sans lui, je ne l'aurais plus, il y a plus de six mois. » Sans avoir eu sa « nuit de Jouffroy », Renan, à son exemple, s'est détaché du christianisme en devenant philosophe.

Dès qu'il a quitté Saint-Sulpice, il se met au travail avec une énergie admirable. Tout en préparant ses examens universitaires, il poursuit, sous Quatremère et Burnouf, ses études orientales, et s'ouvre à toute sorte de recherches. A vingt-cinq ans, il jette toute sa pensée dans un gros livre, *l'Avenir de la Science*, qu'il ne publiera que quarante ans plus tard, et qui, comme il l'a très bien dit lui-même, nous montre « dans son naturel, atteint d'une forte encéphalite, un jeune homme vivant uniquement dans sa tête et croyant frénétiquement à la vérité ».

Livre bien curieux où se sont donné rendez-vous, plus juxtaposées que fondues, toutes les influences, conscientes ou inconscientes, directes ou indirectes, qui se sont exercées sur Renan jeune : Burnouf et Hegel, Cousin et Sainte-Beuve, Michelet et Herder, Strauss et le « divin » Spinoza, Auguste Comte et Chateaubriand. Ces deux derniers surtout, auxquels il n'a pas ménagé les ironies et les critiques, sont peut-être ceux auxquels il doit le plus. C'est bien d'Auguste Comte que lui vient son culte superstitieux de la science positive, conçue non plus comme une simple discipline de l'esprit, mais comme une véritable religion, et son idée du déterminisme universel, exclusif de toute notion de surnaturel ou de miracle. Et c'est Chateaubriand qui lui a enseigné à voir dans la religion « la catégorie de l'idéal » par excellence, à sentir et à exprimer la poésie du christianisme, avec une sorte de vénération tendre, à « toucher la grande corde religieuse ». Mais Chateaubriand croyait, ou tout au moins, suivant le mot un peu méchant de Mme Récamier, il croyait croire. Renan, lui, ne croit plus ; il s'obstinera longtemps à vouloir conserver la piété sans la foi : tentative foncièrement contradictoire, pleine de périls, et qui ne pouvait aboutir qu'à un échec : l'auteur de la *Vie de Jésus* en sera un mémorable exemple.

Tout le Renan qui s'est développé plus tard est déjà dans ce livre essentiel : information un peu superficielle peut-être, mais fort étendue ; universelle curiosité d'esprit ;

vues ingénieuses, fines, originales, paradoxales parfois, et qui dissimulent mal une certaine intrépidité d'affirmation aventureuse ; grande élévation de pensée, avec une facile tendance au dédain, à l'ironie, même au dilettantisme ; un style exquis, tout en nuances, apte à prendre tous les tons, et qui passe sans effort de la plus sèche discussion à la plus haute éloquence. Pour ceux qui eurent dès lors la confidence de ce premier essai, il était évident qu'un écrivain de la grande espèce était né.

Sur le conseil d'Augustin Thierry, Renan ne publia pas son *Avenir de la science*. Tout en poursuivant ses travaux d'érudition et ses recherches en vue d'une future histoire critique des origines du christianisme, il se contenta de monnayer son fonds d'idées dans une série d'articles de journal et de revue qui ont été recueillis pour la plupart dans ses *Études d'histoire religieuse* et ses *Essais de morale et de critique*. Avec plus d'habileté et de précautions oratoires qu'il n'en avait mis à rédiger son « vieux Pourana », il y insinuait les vues qui lui étaient chères et qu'il avait exprimées dans *l'Avenir de la science*. Sa personnalité littéraire et morale s'affirmait de jour en jour : au public des spécialistes venait se joindre un public plus profane et de plus en plus nombreux. Sainte-Beuve lui consacrait deux de ses plus pénétrantes et élogieuses « causeries du lundi ». Nommé professeur d'hébreu au Collège de France, un mot de lui, volontairement téméraire et provocateur, sur Jésus, « cet homme incomparable », avait fait scandale et provoqué la suspension de son cours. Sa notoriété grandissait. Le moment lui paraissait venu de frapper un grand coup : ce fut, le mercredi 24 juin 1863, la publication de la *Vie de Jésus*.

V. — APRÈS LA « VIE DE JÉSUS »

Très habilement lancé, ce livre qui, au témoignage d'Edmond Scherer, a été « l'un des événements du siècle », a connu très vite le très grand succès. « Chaque édition de 5 000, écrivait Renan le 28 août, est enlevée en huit ou dix jours. » En deux ans, il s'en vendait 100 000 exemplaires, et les revues anglaises, nous le savons par Taine, disaient qu' « aucun livre religieux n'a eu cette popularité depuis le

temps de Luther ». Aussitôt traduit en anglais, en allemand, en italien, en espagnol, en danois, en portugais, en russe, en suédois, en tchèque, en hongrois, il allait porter loin dans le monde le nom et la réputation de l'auteur. Par le bruit et le scandale qu'il excita, par le succès de librairie qu'il obtint, par les réfutations ou réponses qu'il provoqua, par la secousse et l'ébranlement qu'il communiqua à la conscience contemporaine, ce livre est de toute évidence une date non seulement dans l'histoire littéraire, mais encore dans l'histoire religieuse du XIXe siècle, une date dont l'importance n'est guère comparable qu'à celle de l'*Essai sur l'indifférence* et du *Génie du christianisme*, ces œuvres maîtresses de deux autres grands écrivains bretons.

Sur la valeur proprement scientifique ou historique de la *Vie de Jésus*, les avis ont été, dès la première heure, très partagés, et ce ne sont peut-être pas les critiques orthodoxes qui ont adressé à l'auteur les objections les plus graves. On a pu lui reprocher de « solliciter » trop souvent les textes, de les négliger ou de les interpréter d'une manière parfois fort arbitraire, de nous offrir de son héros une image bien romanesque et quelquefois peu cohérente. Il reste que, non content d'utiliser et de vulgariser le premier en français les résultats de l'exégèse, surtout allemande, il y a joint, sur plus d'un point, son apport propre et original, qu'il a très bien reconstitué le milieu matériel, religieux et moral où Jésus a prêché sa doctrine, et qu'à cet égard, aujourd'hui encore, l'historien, même orthodoxe, peut faire son profit de quelques-unes des indications qu'il a été le premier à fournir.

Philosophiquement, la manière dont Renan a posé, en le rejetant, le problème du surnaturel, non seulement ne saurait satisfaire les croyants de toutes les confessions, mais encore paraît aujourd'hui bien simpliste aux rationalistes les plus déterminés. Et ils se montrent également fort sévères pour le procédé qui consiste à user du vocabulaire religieux pour exprimer des idées irréligieuses ; ils voient dans cette perpétuelle attitude renanienne une fâcheuse faiblesse et une abdication de la raison qui, pour respecter, n'a nul besoin de l'équivoque.

Ces objections, et quelques autres que l'on y pourrait joindre, n'entament pas du reste la haute valeur d'art qu'il

faut reconnaître à la *Vie de Jésus*. Sur cet article, amis et adversaires sont d'accord. Pour la première fois un grand écrivain laïque s'attaquait à un sujet dont les difficultés d'exécution eussent découragé des plumes moins exercées et moins sûres d'elles-mêmes. On a tout dit du style de Renan, de sa variété, de sa souplesse, de son aisance, de l'élégante fluidité avec laquelle il passe sans effort d'un ton à un autre, mêlant, presque dans une même phrase, l'ironie la plus fine à la plus délicate poésie, l'observation la plus précise à l'image la plus neuve. Ce style est la séduction même. On songe, en lisant Renan, à quelques-uns de ces écrivains qui sont la gloire d'une littérature, à Racine, à Platon peut-être. Si, çà et là, quelques traits de mauvais goût se laissent apercevoir, — Jésus qualifié de « jeune villageois », — on les oublie vite quand, à la page suivante, on rencontre un de ces délicieux paysages palestiniens, une de ces notations pittoresques qui évoquent à nos yeux tout un coin d'histoire vivante. Des observateurs minutieux reprocheront peut-être à ce style enchanteur d'endormir l'attention critique, d'estomper ou même d'esquiver les difficultés, d'associer dans une aimable confusion des notions contradictoires. Mais le commun des lecteurs se laissera entraîner au charme du récit, à la grâce enveloppante des impressions et des idées qu'on leur présente avec un si parfait naturel. Et ce sont eux qui ont fait le succès de l'ouvrage auquel ils ont trouvé le genre d'intérêt que les « vies romancées » procurent aujourd'hui à nos contemporains.

Ce qui est en tout cas incontestable, c'est que ce livre célèbre a eu sur les esprits, sur les âmes et sur les mœurs une énorme influence. Il se présentait comme apportant le dernier mot de la science exégétique et par là il répondait à ce besoin d'information concrète, à ce goût des « petits faits vrais » que le positivisme avait mis à l'ordre du jour. D'autre part, l'esprit résolument rationaliste dont il était comme imprégné suggérait, à toutes les lignes, l'idée qu'entre la révélation et la science il y avait un abîme infranchissable, et bien des incroyances ou des négations s'en sont trouvées confirmées et fortifiées. Enfin, comme toutes ces idées ou ces suggestions étaient revêtues de douceur et d'onction, et presque de piété, elles s'imposaient avec d'autant plus de force aux âmes nostalgiques qu'eussent rebutées des brutalités trop accusées. En

fait, et quoique Renan s'en soit un peu défendu, c'était refaire au fond l'œuvre de polémique antichrétienne du XVIIIe siècle (1). « Vous n'êtes pas dans la science pure, lui écrivait Berthelot après la *Vie de Jésus* ; mais, comme Voltaire, vous êtes dans le combat. » Il ne se trompait pas, et l'avenir allait lui donner raison.

De l'avis de plus d'un critique, la *Vie de Jésus*, qui ouvre l'*Histoire des origines du christianisme*, n'en est pas la plus forte partie. Dans les autres volumes, soutenu qu'il est sans doute par une documentation plus abondante et plus directe, Renan marche sur un terrain plus solide et ses hautes qualités d'historien des idées et des âmes se donnent largement carrière ; ses conjectures, ses divinations sont moins entachées de fantaisie romanesque. Le style n'a rien perdu de sa souplesse, de son élégante, subtile et riche complexité ; la composition a peut-être gagné en sûreté et en harmonie ; en un mot, l'art de l'écrivain mérite tous les éloges qu'on lui a prodigués. Si un certain nombre de ses vues philosophiques et historiques sont fort discutables, il en est d'autres qui sont bien ingénieuses et pénétrantes, tout à fait dignes d'attention et de mémoire. Ses portraits d'hommes et de races, le mouvement des doctrines, des croyances et des institutions, tout cela est peint en traits remarquablement nets et vifs. Des innombrables textes qu'il a dépouillés, des volumineuses et sèches dissertations qu'il a lues, il a su dégager, quand il ne s'égare pas, sinon la vérité, tout au moins l'humaine vraisemblance et la vie.

Pourquoi faut-il que, cédant à ce démon du dilettantisme qui l'a toujours tenté, Renan ait pris parfois plaisir à paraître se jouer de son grave sujet, à prêter à ses personnages ses propres dispositions morales ? Déjà, dans la *Vie de Jésus*, il avait « renanisé » son héros plus qu'il n'est permis de le faire. Il a insisté sans discrétion dans les volumes qui ont suivi. Dans *l'Antéchrist* : « Jésus posséda au plus haut degré ce que nous regardons comme la qualité essentielle d'une personne distinguée, je veux dire le don de sourire de son œuvre, d'y être supérieur, de ne pas s'en laisser obséder. » Dans *les Évangiles* : « Jésus eut le rôle plus aimable de dieu parmi les hommes ;

(1) La singulière façon dont Renan, dans l'*Introduction* de sa *Vie de Jésus* (édition originale, p. LI-LII), tranche la question du miracle s'inspire, presque mot pour mot, de Voltaire (*Dictionnaire philosophique*, article *Miracle*).

le sourire, la gaieté, le pardon lui furent permis. » Dans *Marc-Aurèle* : « Plus de cent ans après sa mort, Jésus était encore le maître des voluptés savantes, l'initiateur des secrets transcendants. » Et il y a dans *l'Antéchrist* des pages bien fâcheuses, qui se sentent du voisinage du plus bas romantisme. Le voltairianisme, que Renan avait jadis vigoureusement maltraité, prenait ici sa revanche.

Ces taches se multiplient et s'aggravent dans l'*Histoire du peuple d'Israël*, où de très libres esprits se sont justement scandalisés de voir David comparé à Troppmann, Isaïe à Girardin et à Carrel, et Iahvé traité de « créature à l'esprit si borné ». Ils n'ont pas retrouvé non plus dans cette nouvelle œuvre, où l'on sent souvent la fatigue, la haute tenue d'art et de pensée qui les avait jusqu'alors frappés chez l'historien des origines du christianisme. Et plus d'un s'est demandé, au terme de cette longue suite d'histoire religieuse, tout en rendant hommage au labeur, au talent et à la science qui s'y sont dépensés, si la démonstration qu'avait tentée l'auteur ne s'était pas retournée contre lui-même. De son point de vue strictement rationaliste, Renan s'était efforcé de prouver que l'histoire d'Israël et du christianisme naissant s'expliquait aussi « naturellement » que celle de la Grèce ou de Rome. Or, ce qui ressort, presque malgré lui, de sa longue enquête, c'est que l'histoire judéo-chrétienne n'est pas une histoire « comme les autres » et que les explications valables pour toutes les autres histoires ne valent pas pour elle. D'où l'obligation, pour tout esprit sincère qui repousse la thèse providentialiste d'un Bossuet, de reconnaître que, pour rendre compte rationnellement du « miracle » judéo-chrétien, on se heurte de toutes parts à l'inexplicable. Et ainsi, sur ce point qui intéresse au plus haut degré toute l'humanité pensante et agissante, le plus grand effort de la science, comme dans la philosophie d'Auguste Comte, est d'aboutir à l'inconnaissable.

Renan a-t-il eu, plus ou moins obscurément, conscience de son échec, et est-ce la raison, l'une des raisons, tout au moins, — car il y en a d'autres, tirées d'une nature morale qui n'a pas su résister à l'enivrement de la gloire, — est-ce l'une des raisons de l'attitude un peu singulière qui a été la sienne pendant les dernières années de sa vie ? Au risque de démentir

ce qui avait été la noblesse de ses débuts, et tout en maintenant d'ailleurs, en théorie, les principes essentiels de sa philosophie, il multipliait les trop joyeux « propos de table », les déclarations d'épicurisme, les fantaisies d'une verve débridée qui se laisse aller à de dangereux et même scandaleux paradoxes. Ne jugeons pas l'œuvre, même négative, de Renan sur *l'Abbesse de Jouarre*, ce livre pour lequel Taine se montrait si justement sévère. Oublions qu'après avoir flétri « l'exégèse de la polissonnerie », il a repris plus d'un des thèmes de l'irréligion voltairienne. Mais notons que le dilettantisme, dont le germe apparaît déjà dans ses lettres du séminaire, ce périlleux besoin de « jouir de soi-même », de « caresser sa petite pensée » n'a pas été sans quelque influence sur son évolution spirituelle et a failli compromettre, aux yeux de plusieurs, le sérieux de ses recherches, la gravité foncière de sa naïve foi scientifique.

VI. — TAINE AVANT 1870

Quand, à quelques mois de distance l'un de l'autre, moururent Renan et Taine, un de leurs familiers, Gaston Paris, a pu écrire : « La colonne de lumière et la colonne de nuées ont disparu, laissant Israël sans guide dans le désert. » On ne saurait mieux exprimer, avec plus de poétique justesse, l'action souveraine que ces deux grands esprits ont exercée sur leurs contemporains, et même sur la génération qui a immédiatement suivi, et mieux marquer en même temps la différence de leur génie et de leur œuvre.

De cinq ans plus jeune que Renan, Taine était originaire des Ardennes, et son ami Émile Boutmy a pu dire de lui qu' « il avait une imagination germanique, administrée et exploitée par une raison latine ». Brillant élève du collège Bourbon, laborieux et réfléchi, et déjà philosophe, lui-même a raconté dans une page, qui évoque le souvenir de Jouffroy, comment, à quinze ans, l'éveil de sa précoce raison l'avait détaché du christianisme. Trois années durant, il s'en tient à un vague déisme. Un examen plus approfondi de ce *credo* spiritualiste lui en révèle la fragilité. Il tombe alors dans un insupportable état de scepticisme et de nihilisme éperdu. Pour en sortir, disciple peut-être involontaire de Chateau-

briand, il « met son esprit au service de l'opinion la plus nouvelle et *la plus poétique* » : il parie pour le panthéisme. « Ce fut mon salut », déclare-t-il. A dix-neuf ans, nourri de son « cher et vénéré » Spinoza, son siège est fait : le scepticisme dont il s'est un moment abreuvé « ne pourra trouver son remède que dans la science absolue ».

« La science absolue » : Taine ne distingue pas encore entre la science positive et la métaphysique ; il les confond l'une et l'autre sous le même vocable et dans la même conception, où viennent peu à peu se loger et s'organiser toutes les connaissances qu'il acquiert, toutes les influences qu'il va successivement subir : Hegel et Marc-Aurèle, Stendhal et Balzac, Vacherot et Condillac, Sainte-Beuve et Auguste Comte. Ce dernier, chose assez curieuse, a été, de son propre aveu (1), découvert assez tard, aux environs de 1860 ; et cette découverte a été féconde, à en juger par les résultats. Nul doute en effet que, sans Auguste Comte, l'*Histoire de la littérature anglaise* ne serait pas tout ce qu'elle est. Nul doute que, sous l'inspiration de Comte, Taine n'ait été puissamment encouragé à « souder » les sciences morales aux sciences naturelles, à concevoir la science positive comme la forme idéale de tout savoir. « La naissance et le développement des sciences positives, écrivait-il précisément à propos d'Auguste Comte, est depuis trois siècles l'événement capital de l'histoire. Aucune autre construction humaine, ni l'État, ni la religion, ni la littérature, ne peut se considérer comme inébranlable... Au contraire, l'accroissement des sciences est infini... On peut prévoir qu'il arrivera un temps où elles régneront en souveraines sur toute la pensée comme sur toute l'action de l'homme, sans rien laisser à leurs rivales qu'une existence rudimentaire, pareille à celle de ces organes imperceptibles qui, dans une plante ou un animal, disparaissent, presque absorbés par l'immense accroissement de leurs voisins. » Ces déclarations sont l'aboutissement de tout un travail de pensée qui s'esquissait et s'amorçait dès l'École normale, et qui, depuis une dizaine d'années, est allé se précisant d'article en article et de livre en livre.

Ce travail se présente sous un double aspect. D'une part,

(1) Article, non recueilli en volume, dans les *Débats* du 8 juillet 1864.

sur les diverses questions qui s'offrent incidemment à lui, Taine développe et vulgarise les idées générales que lui ont suggérées l'étude des grands systèmes et la réflexion philosophique ; entre temps, dans ses *Philosophies classiques*, il règle son compte à l'éclectisme. D'autre part, désireux de faire œuvre constructive et positive, de contribuer à l'achèvement de cette science de l'homme dont il attend de si grandioses résultats, il en pose les principes et en poursuit les applications. Il se définissait lui-même « un amateur de psychologie pure et de psychologie appliquée ». « Toutes mes études volontaires et involontaires, à partir de la vingt et unième année, écrivait-il à Brunetière, ont été dirigées en ce sens. » S'il renouvelait en passant la critique et l'histoire littéraire comme il allait renouveler l'histoire de l'art, c'était presque sans le vouloir : ses pages sur Balzac et sur Racine, sur Shakespeare et sur Byron, sur Rubens et sur Rembrandt ne sont pas, à proprement parler, des pages de critique ou d'historien ; ce sont des études psychologiques, des « monographies » destinées à nous renseigner sur la manière dont fonctionne, dans certaines natures privilégiées d'écrivains ou d'artistes, le mécanisme de l'intelligence. Et les résultats généraux, les conclusions abstraites de ses études particulières, il les consignait dans son traité *de l'Intelligence*, « l'ouvrage auquel il avait le plus longtemps réfléchi ».

Au service de ces hautes ambitions scientifiques, il mettait des dons d'écrivain ou de poète même qui, à eux tout seuls, auraient suffi à le tirer hors de pair : une sensibilité ardente et sombre, sœur des sensibilités romantiques, et qu'un secret lyrisme a nourrie ; une imagination opulente qu'exalte le spectacle de la force librement déployée ou des grandes scènes de la nature ; un style énergique et dru, précis et coloré, qui démontre et peint tout ensemble ; un style que la « raison oratoire » entraîne, et qui, toujours en quête de vives et lapidaires formules, n'arrive à se satisfaire que lorsque l'idée qu'il analyse se couronne d'une éclatante image. Rien de plus opposé à la manière finement nuancée, insinuante, presque féminine de Renan. Cette virile et impérieuse façon de prêcher la religion de la science ne pouvait manquer de s'imposer de haute lutte aux esprits.

VII. — TAINE APRÈS 1870

Les choses en étaient là, quand éclata la guerre de 1870. Taine venait de publier son livre *de l'Intelligence*. Il fut remué jusqu'au fond de l'âme par les malheurs de la patrie. Il n'était plus tout à fait l'homme qui, naguère, en termes éloquents, avait reproché à Chateaubriand d'avoir « imposé à la vérité l'obligation d'être poétique et non d'être vraie », et qui déclarait solennellement que la science « est à mille lieues au-dessus de la pratique et de la vie active ». La veille, il n'était que philosophe ; il se réveillait citoyen.

Non content donc d'intervenir dans les questions du jour, de prêter à ceux que préoccupaient, comme lui, le relèvement du pays, le secours de ses conseils et de son expérience, il eut l'idée d'un vaste travail où se ferait tout naturellement la conciliation de ses vues de toujours avec ses aspirations nouvelles. Il crut que, pour déterminer les grandes lignes de l'édifice politique qui conviendrait le mieux aux Français d'aujourd'hui, l'histoire, impartialement, scientifiquement interrogée, était susceptible de fournir les indications les plus précieuses ; et ces indications, il se donna pour tâche de les dégager. En même temps, — car il ne renonçait pas à son rêve d'une grande construction doctrinale, — il se disait que ce nouveau champ d'études se prêterait à des recherches qui enrichiraient son expérience psychologique : après les écrivains et les artistes, il ne pouvait lui être indifférent d'observer de près des hommes d'action. Aujourd'hui, écrivait-il encore à Brunetière, si j'ai quitté la critique, c'est encore pour faire œuvre de psychologie, pour étudier les formes de la société comme j'ai étudié les formes de l'art. » Il est clair que pour un philosophe qui, comme Taine, en vue d'un futur traité *de la Volonté*, collectionnait les « planches d'anatomie morale », un « cas » comme celui de Napoléon était une de ces heureuses aubaines qu'on ne pouvait négliger.

C'est cette double intention, théorique et pratique, qu'on retrouve au fond des *Origines de la France contemporaine* et qui en explique la puissante et complexe originalité. Nous lui devons les beaux portraits psychologiques du Jacobin et des principaux acteurs du drame révolutionnaire et impé-

rial, Marat, Danton, Robespierre, Napoléon surtout, pour lequel le vigoureux artiste s'est littéralement surpassé. Nous lui devons aussi nombre de pénétrantes observations de détail dont un moraliste peut faire son profit. Après cela, faut-il rapporter au simple emploi de la méthode psychologique l'insertion dans l'œuvre d'un certain nombre de fort belles pages, toutes chargées de pensée, développements magistraux de grandes idées générales dont la portée dépasse de beaucoup la pure curiosité historique et intéresse au contraire toute la conduite humaine ; tels, par exemple, dans l'*Ancien Régime*, les morceaux sur la légitimité de la tradition, dans *la Révolution*, sur la conscience et l'honneur modernes, dans le *Régime moderne*, sur le rôle social du christianisme ? Interrogé sur ce point, Taine n'eût pas manqué de répondre que ces amples vues synthétiques étaient la conclusion rigoureuse de la stricte enquête psychologique à laquelle il se livrait. Mais peut-être se trompait-il sur lui-même, et l'on peut douter que tout autre historien psychologue à sa place eût été conduit aux mêmes conclusions. La vérité est qu'en formulant ces hautes idées générales, il cessait d'être un pur et simple psychologue, et qu'il se retrouvait un philosophe de vaste envergure, — et un philosophe qui, sur diverses questions fondamentales, avait totalement changé d'avis.

Car ces pages d'une si noble inspiration, il ne les eût pas écrites jadis, à l'époque des premiers *Essais de critique et d'histoire* et de l'*Histoire de la littérature anglaise* et nous en savons d'autres, datant précisément de cette lointaine époque, et qui ne rendaient pas tout à fait le même son. La vie avait fait son œuvre, et la réflexion, et l'expérience. Maintenant, Taine se trouve pleinement d'accord avec cet Auguste Comte, chez lequel il n'avait vu tout d'abord que le théoricien de la science positive, et même avec ce Chateaubriand, pour lequel il n'avait eu jadis que faciles ironies : il est telles pages des *Origines* qui pourraient prendre place avec honneur dans le *Cours de philosophie positive* ou dans le *Génie du christianisme*. Rappellerons-nous quelques-uns de ces morceaux justement célèbres : « Aujourd'hui, après dix-huit siècles, sur les deux continents, le christianisme est encore, pour 400 millions de créatures humaines, l'organe spirituel, *la grande paire d'ailes indispensables* pour soulever l'homme

au-dessus de lui-même... Quand on s'est donné ce spectacle, et de près, on peut évaluer l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes... Ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans ce service. *Il n'y a que lui* pour nous retenir sur notre pente natale, pour enrayer le glissement insensible par lequel incessamment et de tout son poids originel notre race rétrograde vers ses bas-fonds ; et le vieil Évangile, quelle que soit son enveloppe présente, est encore aujourd'hui *le meilleur auxiliaire de l'instinct social.* » Encore une fois, un Chateaubriand n'aurait pu mieux ni plus éloquemment parler.

Qu'est-ce à dire cependant, et l'homme qui parle ainsi, non pas du *catholicisme*, notons-le, mais simplement du *christianisme*, ne va-t-il pas prononcer une adhésion complète ? Comme pour dissiper d'avance toute illusion à cet égard, l'historien des *Origines* faisait suivre cette superbe page d'une autre, fort belle aussi en son genre, et dans laquelle, opposant encore la foi catholique à la science, il dénonçait leur entière et définitive incompatibilité. Et dans sa pensée, il n'y avait pas là contradiction. « Pour la religion, écrivait-il peu après ses articles sur l'*Église*, ce qui me semble incompatible avec la science moderne, ce n'est pas le christianisme, mais le catholicisme actuel et romain ; au contraire, avec le protestantisme large et libéral, la conciliation est possible. »

Ainsi donc, tout en rendant largement hommage au catholicisme, Taine maintenait contre lui les objections de sa « raison philosophique » et sa conception toute déterministe de la science. En inclinant au protestantisme, il en revenait à une tradition de pensée que Mme de Staël et son groupe avaient inaugurée au début du siècle, à cette *via media* que nous avons eu, ici même, l'occasion de définir.

VIII. — ÉTAT DES ESPRITS ET DES AMES AUX ENVIRONS DE 1890

Au terme de cette longue enquête sur la pensée religieuse dans la littérature française du XIXe siècle, nous observons que l'idée chrétienne en général, et l'idée catholique en parti-

culier, n'ont pas retrouvé la faveur dont elles ont joui incontestablement dans les vingt premières années de ce siècle. Favorisée par toute une suite de fécondes découvertes, par une philosophie qui, sous le nom de positivisme, se réduit à n'être qu'une généralisation de l'expérience, popularisée par la littérature, une idée nouvelle, celle de la science, s'est imposée aux esprits les plus divers. L'empire universel qu'à d'autres époques d'autres conceptions maîtresses, celle de l'art par exemple, ont exercé sur les intelligences, les imaginations et les mœurs, l'idée de la science, pendant un demi-siècle, l'a exercé avec une vigueur et une continuité qui ont paru légitimer les plus candides espérances. « La science approche enfin, déclare Taine, et approche de l'homme; elle a dépassé le monde visible et palpable des astres, des pierres, des plantes, où, dédaigneusement, on la confinait; c'est à l'âme qu'elle se prend, munie des instruments exacts et perçants dont trois cents ans d'expérience ont prouvé la justesse et mesuré la portée... Dans cet emploi de la science et dans cette conception des choses, il a y un art, une morale, une politique, une religion nouvelles, et c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher. »

Cette religion de la science qui enferme l'homme dans la nature « comme une partie dans un tout » ne pouvait pas ne pas marquer son hostilité à la religion tout court. Naturalisme et surnaturalisme ne peuvent vivre côte à côte : ceci doit nécessairement tuer cela. L'idée, qui est au fond du scientisme, que la religion traditionnelle est une forme périmée de la pensée et de l'activité humaines, avait fait d'autant plus d'adeptes qu'elle était partagée et vulgarisée par la plupart des écrivains qui avaient la faveur du public. Ni les Leconte de Lisle, ni les Sully Prudhomme, ni les Flaubert, ni les Zola, ni les Sainte-Beuve, ni les Scherer, ne pensent là-dessus autrement qu'un Taine ou un Renan : celui-ci, qui passa longtemps pour le plus fin et le plus délicat de tous, n'a-t-il pas fini par se féliciter « d'avoir contribué au triomphe de M. Homais » ? Propagées par le génie et le talent littéraires qui, cette fois encore, comme au siècle précédent, avaient déserté le parti de la tradition, ces dispositions avaient pénétré dans des couches sociales de plus en plus profondes : elles composent pour ainsi dire l'atmosphère spirituelle où,

pendant quarante ou cinquante ans, a comme baigné toute la pensée française.

Le premier effet de cette divinisation de la science, ce fut, avant même que Schopenhaner n'eût prêché son sinistre évangile, de faire déferler sur les âmes une immense vague de tristesse. On ne ravit pas impunément à l'homme ses raisons de croire à un au-delà réparateur. Tôt ou tard, les « puissances invincibles du désir ou du rêve » prennent leur revanche. Si la vie humaine n'est qu'un phénomène comme les autres, soumise aux lois de fer d'une inexorable nécessité, si l'homme est condamné à frapper éternellement de sa tête les murs de sa prison sans pouvoir jamais s'en évader, qu'importe que « le monde soit aujourd'hui sans mystère », ce qui est d'ailleurs une ridicule absurdité, que nous importent les fallacieux paradis terrestres qui seront, nous assure-t-on, l'apanage des générations futures ? Que nous importe la science, et la vie elle-même ? De toute la littérature qui s'est épanouie entre 1850 et 1890, il s'échappe le même cri de détresse, de désespérance intime. De Leconte de Lisle à Baudelaire et à Sully Prudhomme, de Flaubert à Zola, à Maupassant et à Taine, s'élève la même douloureuse lamentation. Un universel à quoi bon ? une aspiration commune au « néant divin », un âpre et farouche pessimisme, — qu'on relise là-dessus les fortes pages des *Essais de psychologie contemporaine*, — tel semble bien le dernier mot de presque tous ceux qui, sous le second Empire et dans les années qui suivirent, ont tenu avec honneur une plume française.

L'indignation, a-t-on dit, n'est pas un état d'esprit politique. Le pessimisme non plus, qui pratiquement ne saurait aboutir au suicide cosmique, n'est pas un état d'âme qu'on puisse soutenir indéfiniment. A mesure donc que les années s'écoulaient, on remettait à l'étude des questions que d'impatients doctrinaires avaient crues un peu vite tranchées. On écoutait moins distraitement ceux qui contre les théories à la mode avaient formulé des objections raisonnables. On commençait à se demander si l'on avait bien entendu la vraie pensée du fondateur du positivisme, et son hommage, d'abord inaperçu, au catholicisme faisait réfléchir quelques-uns de ses plus libres admirateurs. On examinait alors d'un peu plus près

le *credo* scientifique qu'il nous avait légué. On se rendait compte que l'homme est tout entier plongé dans un océan de mystère, que le savoir humain est de toutes parts limité par l'inconnaissable, et que, réalisât-il au complet son idéal, il ne serait jamais, dans l'abîme d'ignorance qui nous enveloppe, que cette pauvre petite lueur dans l'infini noir dont parle le poète. Allant plus loin encore, on analysait la notion de *science* et l'on découvrait que ce n'était qu'un mythe ou un trompe-l'œil ; que *la* science n'existe pas, que seules existent *des* sciences particulières ayant chacune leur objet, leurs méthodes et leurs procédés d'investigation. Et l'on s'apercevait enfin, à la lumière des travaux critiques des savants eux-mêmes, que le dogme fondamental du scientisme, ce rigide et universel déterminisme, qui passait, hier encore, pour le fondement inébranlable de la connaissance scientifique, chancelait sur sa base et ne correspondait plus à l'exacte réalité. Il était admis désormais que la contingence des lois de la nature est une vérité acquise. A scruter, d'autre part, les données immédiates de la conscience, on reconnaissait que, à travers le réseau serré des phénomènes intérieurs, s'exerce une puissance d'intuition révélatrice d'un ordre supérieur à celui de la raison discursive. Dans cette conception nouvelle des choses il y avait pour la religion traditionnelle des perspectives inédites où l'apologétique ne pouvait manquer de s'engager un jour.

VICTOR GIRAUD.

MES MÉMOIRES

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

II [1]

A AUTEUIL

Mon nouveau volume de vers, *Ferveur*, parut quand revint l'automne. J'avais reçu le baptême de la ligne et n'attendais rien de bien agréable de cette seconde traversée, en quoi je ne me trompais pas.

Ceux qui voulaient être aimables m'appelaient dans leurs articles « petite âme » avec un sourire supérieur, ou bien écrivaient : « En les récitant un peu vite et d'une voix chaude, ces vers pourraient donner l'impression d'être beaux. » Et, tendancieusement, d'autres, d'après mes vers, ne savaient « si j'étais Annamite ou Chinoise », ou bien observaient que, mariée à un Égyptien, j'avais « perdu ma nationalité française ». C'est pourtant dans *Ferveur* que se trouve ce poème dont j'ai parlé :

L'odeur de mon pays était dans une pomme...

poème qui est la signature même de la Normandie, donc de la France. Mais que je fusse tranquillement française agaçait les fanatiques de Mme de Noailles. Enfin, dans un très important article, Émile Faguet déclara « qu'il n'avait jamais rien lu de plus franchement comique que ma poésie ».

Et voilà pour mon second livre.

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

A la suite d'incidents cocasses qui mirent J.-C. Mardrus aux prises avec notre propriétaire de la rue Raynouard, nous quittâmes Passy pour un nouveau domicile, *la Roseraie*, à Auteuil, tout près de la Seine, à deux pas du Point-du-Jour.

Située entre les fortifications qui longent le boulevard et cette rue à hauts immeubles, une jolie petite maison dans un joli petit jardin, voilà la Roseraie. La maison était claire et gaie ; le jardin, plein de rosiers, évidemment, comportait une pelouse, une tonnelle et un poulailler.

A peine emménagés dans cette nouvelle retraite, mon mari tourna toute son attention vers les roses. Parallèlement à sa littérature, s'il lui arrive de s'intéresser à quelque objet imprévu, c'est de toute son âme qu'il s'y donne. Une seule chose à la fois ; mais cette chose semble devenir l'unique souci de son existence.

Je l'ai vu, dans ce jardin, passer des journées entières au milieu de ses rosiers. Avec une impérieuse patience il pouvait, pendant plus d'une heure, s'acharner à tordre un à un, sans les froisser, les pétales de telle rose qu'il prétendait diriger en sens contraire de la forme imposée par la nature ; et cela simplement parce qu'il jugeait ainsi la rose mieux réussie. D'autres fois, quand une averse tombait trop fort, recevant la pluie sur le dos, il s'absorbait dans la fabrication d'un petit toit au-dessus de tel bouton à peine ouvert, l'un de ses préférés, et qu'il craignait de voir abîmé par la bourrasque.

Il devait, à la fin, devenir le savant rosiériste qu'il est, comme, à la suite d'expériences de cet ordre doublées de l'étude d'ouvrages spéciaux, il a pu, dans d'autres domaines, s'y entendre mieux que personne en céramique, en pierres précieuses, en photographie, en ameublements anciens.

Quand la fougue *roses* commença de se calmer, une identique constance, à la Roseraie, le dirigea vers l'élevage des volailles. Il peupla d'espèces choisies le poulailler, puis en vint à réussir de précieuses couvées pour lesquelles il se procurait tout ce qu'on faisait de plus perfectionné comme couveuses artificielles, dispositifs qui portent les noms inquiétants de mère-à-lampe, mère-à-siphon, etc.

Ce poulailler, du reste, devait s'agrandir à la longue et devenir une volière considérable où figurèrent des faisans dorés et argentés, des perdrix, toutes sortes de gallinacés

rares, plus des oies géantes de Toulouse ; et pour contrebalancer tant de plume, une chèvre, puis une gazelle, finirent par s'y adjoindre, sans parler de lapins angora.

Bien souvent, en train d'écrire, je voyais mon mari, revenant du centre de Paris, entrer en trombe dans mon cabinet de travail. Tout joyeux et sans aucune explication, il posait, sur l'encre fraîche de mon poème, quelques œufs d'une espèce nouvelle ou bien une poignée de poussins, achetés une heure plus tôt, qu'il tirait tout piaillants de ses poches avec des rires olympiens.

Il eut deux coqs : Ali et Baba, auxquels il enseignait à donner la patte, et quantité de petits poulets nés dans je ne sais quelle mère-à-lampe ou à siphon, et qui le suivaient partout dans le jardin, le considérant nécessairement comme leur mère poule.

Mais avant l'entrée en scène de tout ce monde-là, quand il ne s'agissait encore que des roses, l'ère de l'animalité commença par la découverte, un soir, sous nos lits jumeaux, et sans que jamais nous ayons su de quel mystère il sortait, d'un matou noir et blanc qui devint, dès le lendemain de son intrusion chez nous, le dieu lare de la maison.

Ce chat fut célèbre en son temps dans le monde littéraire. Demi-angora, le nez rose, un loup d'Arlequin posé sur son visage de lait, il représenta pour nous bien des heures d'amusement, de tendresse et d'intérêt. Il a figuré parmi les vers d'*Horizons*, volume écrit à la Roseraie ; et Colette, dans une des *Claudine*, cita ce poème dédié à *la Kathèdre*, nom absurde comme tous ceux dont on finit toujours par baptiser les chats.

La Kathèdre, lors de notre grand départ pour les pays arabes, fut donnée aux deux poètes, nos amis, Émile Cottinet et le prince Colonna. Douillettement, elle acheva chez eux sa vie fort longue, non sans les martyriser par toutes sortes d'exigences qu'ils considéraient, naturellement, comme des ordres.

Une nouvelle servante nommée Aline, douce et dévouée créature à laquelle je m'attachai très vite, avait heureusement remplacé plusieurs échantillons peu réussis.

Chargée de faire taire les oies géantes quand elles criaient trop fort, elle allait docilement couper de l'herbe sur les fortifs à proximité, pour la donner à ces bêtes bruyantes, qui, fina-

lement, n'en voulaient pas, de sorte que, prise entre la nervosité des géantes et celle du patron, la pauvre fille ne savait plus où donner de la tête. Elle nous servait notre repas de midi, pendant les beaux jours, sous la tonnelle, pour mon enchantement particulier.

A l'heure du déjeuner, je revenais chaque matin d'une longue promenade à pied que je faisais toute seule le long de la Seine. C'est ainsi qu'un jour je découvris le cimetière de Billancourt dont le fossoyeur, comme presque tous ceux de son métier, me tenait des propos shakespeariens.

Il me dit un matin :

— C'est dommage que vous ne soyez pas venue plus tôt ! Je viens de déterrer des enfants dont le bail est fini...

— Comment étaient-ils ?... dis-je, très impressionnée.

— Oh ! fit-il, pas grand chose. Des petites côtelettes...

De ces promenades sur la berge et au cimetière, j'ai tiré nombre de poèmes qui se trouvent dans *Horizons*, dont *le Dialogue des vivants et des morts*, et aussi, beaucoup plus tard, quelques contes, parmi lesquels *l'Invitation à la mort*, qui valut au *Journal* quantité de désabonnements et à moi des douzaines de lettres, signées ou anonymes, sur lesquelles je reviendrai plus loin.

A la Roseraie se continuait l'allée et venue de la littérature et des arts. C'est pendant cette période que nous connûmes le grand et beau Robert d'Humières, qui devait, pendant la guerre, être tué d'une balle en plein cœur ; Colette et Willy ; Isadora Duncan ; Maurice de Faramond et sa femme ; Armande de Polignac-Chabannes ; Henri Rochefort et la magnifique Marguerite Rochefort ; Léon Bailby ; Albert Flament ; Émile Verhaeren ; Jean de Bonnefon ; lord Alfred Douglas et sa femme, — et ainsi de suite.

Nous étions en relations amicales avec Judith Gautier, aux yeux de lion, fille de Théophile ; avec le professeur Hartwig Derenbourg, le fameux orientaliste, et sa femme ; avec Charles-Eudes Bonin, diplomate, et celle qu'il venait d'épouser, Geneviève Camescasse, qui ressemblait à la tête d'Elché du Louvre ; avec le fameux avoué Cheramy ; avec Albert Besnard et l'imposante Mme Besnard, ainsi que leurs enfants (Robert Besnard fit à la Roseraie mon portrait,

immense aquarelle) ; avec Antonio de la Gandara ; avec Auguste Rodin, — et tant d'autres encore dont le souvenir m'échappe.

La comtesse de Noailles vint nous y voir, accompagnée de sa sœur Caraman-Chimay.

— Mon mariage, en nous séparant, a été le drame passionnel de notre vie !... disait-elle en regardant cette sœur, sa principale fanatique.

Elle s'amusa du jardin, de la volière, de la chèvre. Une rose, longuement travaillée par mon mari, finissait par entrer dans son cabinet.

— Il a une rose qui vient le retrouver ! Il est tout de même trop touchant !

Finalement, elle s'invita pour un dîner à faire le lendemain sur la berge, dans une de ces extraordinaires guinguettes où nous allions parfois, et, naturellement, ne vint pas.

Elle n'avait pas pris la peine de se décommander. A de tels manquements tout Paris était habitué, mais mon mari, lui, ne pouvait les admettre, ce qui coupa court à nos relations.

Je devais, plusieurs années après, rencontrer la géniale poétesse soit au prix Fémina, soit aux *Annales*, soit ailleurs, et son sourire cordial, ses propos, me montrèrent qu'elle avait oublié ses torts.

Nous vîmes revenir, à la Roseraie, Fernand Gregh, M. Jeanniot, tous nos amis. J'y entendis André Gide interpréter au piano Chopin, avec cet art frémissant qui n'appartient qu'à lui seul.

DEUX EXCENTRIQUES

A la Roseraie, Alfred Jarry dîna plusieurs fois avec nous. Je n'ai jamais oublié la visite que nous lui fîmes rue Cassette.

Nous nous informons près de la concierge.

— C'est au deuxième et demi !

— Ça, dis-je, c'est du Jarry tout pur ! Il a dressé la bonne femme à répondre ça.

Pas du tout !

Son logis était constitué par la moitié d'un appartement qu'on avait coupé en deux... dans le sens horizontal, de sorte qu'il fallait s'y introduire presque en se baissant. Je m'expli-

quai dès l'entrée pourquoi, dans les longs cheveux sales de Jarry, se voyait toujours cette espèce de poudre blanche : le plâtre de son plafond.

L'unique chambre qui, je crois bien, constituait son appartement, était partagée en son milieu par une longue corde tendue sur laquelle flottait une loque sans couleur, ce qui, soi-disant, lui faisait deux pièces.

Dans celle où il nous reçut, un petit guéridon d'un Louis XV excessivement maniéré, mais boiteux, lui servait de table de travail. Tout autour pendaient à des clous les attributs du père Ubu : la chandelle verte, le petit bout de bois, le crochet à nobles, le bâton à phynances. Il nous raconta que, jadis, il avait pour bêtes familières, dans cet habitacle, trois ou quatre hiboux en liberté, « les z'hiboux », et que ceux-ci, tandis que sa mère mourait au loin, ululèrent toute une nuit, ce pourquoi, ne pouvant les faire taire, il les tua tous à coups de revolver. Tout cela cadrait bien avec un récit d'Octave Mirbeau.

Invité, comme plusieurs autres convives, à déjeuner à la campagne chez le père du père Ubu, toute la bande et Mirbeau trouvèrent le couvert mis sur un établi. Les assiettes étaient des ronds découpés dans du papier. Au centre, sur une feuille de chou, s'allongeait, pour tout repas, un barbillon cru, car Jarry, qui pêchait beaucoup à la ligne, avait l'habitude de manger le poisson à sa sortie de l'eau, sans même arracher l'hameçon.

Une autre forte impression : ma première visite chez Colette, qui s'appelait alors Colette Willy (elle prononçait *Vili*). Le *Dialogue des Bêtes* n'avait pas encore paru. Ses cheveux courts, à cette époque, étaient une originalité. Ses yeux, encore plus beaux aujourd'hui qu'alors, enfoncés et d'un bleu sombre, impressionnaient.

Nous avons tous compris dans *Mes Apprentissages* quelle était sa vie à cette époque. Après avoir lu ce livre, je m'explique mieux, pour ma part, l'attitude qu'elle affectait. C'était celle d'une jeune femme perpétuellement en train de jouer la centième de Claudine.

Un être qui devait marquer sa place en intaille profonde dans ma mémoire : Sébastien-Charles Toussaint.

A ce moment procureur de la République à Tananarive, ce grand ami de J.-C. Mardrus fit un jour son apparition inattendue à la Roseraie. J'étais très curieuse de le voir enfin, après tout ce que mon mari m'avait raconté de lui. Ce grave magistrat, remarquable et remarqué pour ses hautes capacités, était en outre un poète frénétique, un pèlerin passionné, un adorateur attardé des dieux de toutes les mythologies. Le monothéisme faisait horreur au Breton pur sang qu'il était, en lequel le druidisme, sans doute, restait encore une chose vivante. Ses aventures en pays étranges se résumaient dans mon imagination par celle-ci :

Traversant seul et à pied une région peuplée d'anthropophages dans je ne sais quel pays, Toussaint, menacé d'être cuit et mangé comme trois Anglais qui l'avaient précédé, s'était sauvé de la broche et de la dent en arborant un chapeau haut de forme par cinquante degrés à l'ombre, et en vociférant, sans cesser de marcher droit devant lui, des poèmes d'Émile Verhaeren. Les sauvages, le prenant pour un prophète inconnu, renoncèrent, tout en se prosternant, à l'idée de le rôtir.

Notre servante Aline était allée ouvrir au coup de sonnette du portail. Par la fenêtre je vis, traversant le jardin, un personnage aussitôt deviné. Grand, noir et dégingandé, portant une barbe obscure qui lui mangeait la bouche, Toussaint avait encore sur la tête le haut de forme qui l'avait jadis sauvé, chose hérissée qui s'accompagnait, à trois heures de l'après-midi, d'un smoking et de souliers de marche.

Après les effusions commencèrent les exaltations. Ses grands bras maigres dansaient autour de lui. Quand il prononçait « les dieux », ses yeux jetaient une flamme.

Un soir qu'il dînait avec nous dans une de nos guinguettes, il refusa de manger pour pouvoir continuer à parler, laissa s'entasser sur son assiette la succession de plats qu'on nous servait, disant qu'il avalerait le tout ensemble pour finir, — ce qu'il fit en effet, les poissons frits, le ragoût, les légumes et la poire cuite ne formant plus qu'une seule montagne devant lui. Puis, dans sa joie d'être avec nous, il saisit les montants de la tonnelle qui nous abritait, et les secoua si fort que l'une des bouteilles tomba, répandant son vin.

— Laisse !... répondit-il au geste de mon mari. Ce n'est pas la peine de la ramasser, car je vais continuer à bouillonner !

Il quitta Paris tout à coup, et la France, pour aller seul jusqu'au désert de Gobi qu'il voulait traverser, toujours à la recherche des dieux, et parce qu'il avait l'amour de la race jaune.

Il savait pourtant que, tout le long de l'interminable traversée, il souffrirait mortellement du mal de mer.

Quand il revint, à la fin de l'année suivante, interrogé sur son étonnant voyage, il ne répondit jamais que par ces mots :

— J'ai vu là-bas, j'ai vu la panthère des neiges, et le coquelicot bleu !

Un matin, parmi mon courrier (à cette époque peu considérable), je trouvai le volume de vers de Renée Vivien dont je n'avais jamais entendu parler, volume qui portait une dédicace débordante d'enthousiasme pour mes poèmes.

Après avoir lu ce livre, j'écrivis à Renée Vivien pour la remercier de son envoi. La lettre qu'elle me répondit manifestait le désir de me connaître. Rendez-vous fut pris, et j'attendis sa visite avec quelque émotion.

Mon mari, toujours heureux de rencontrer des admirateurs de ma poésie, était à mes côtés quand elle entra dans mon cabinet de travail. Nous vîmes une personne blonde, jeune, aux épaules découragées, aux yeux bruns, habillée sans aucune recherche, très anglaise d'allure. La voix molle, pourtant, ne trahissait aucun accent britannique. Sa conversation nous sembla banale. Elle nous laissa l'impression d'une jeune fille quelconque de la Grande-Bretagne, — une jeune fille à marier. Cependant une chose, en elle, ne pouvait s'oublier : ses lourdes et délicates paupières et leurs longs cils noirs. On peut dire que sa personnalité n'apparaissait que lorsqu'elle baissait les yeux.

Peu de temps après sa visite, je reçus d'elle une invitation à dîner chez elle avec mon mari. Dans son grand appartement de l'avenue du Bois, à peine éclairé, de lourdes draperies, il me semble, calfeutraient l'atmosphère, établissant un silence que ne troublait presque pas son habitante. Un dîner raffiné nous fut servi. Le plat de résistance y était remplacé par des petits oiseaux rôtis. « Je ne peux pas souffrir la viande... »

A l'entremets, on vit tout à coup sortir d'entre les draperies une mince et surprenante créature, véritable héroïne

de Dante Gabriele Rossetti. Sa médiévale robe de velours, pourpre sombre, serrait de près les lignes, un peu anguleuses, d'un corps archaïque. Deux énormes nattes de cheveux rouges entouraient sa tête à la manière de lauriers. Son visage aux yeux bleus était celui d'un primitif italien. Renée Vivien (ou plutôt Pauline Tarn, de son vrai nom) nous présenta son amie, miss Evelina Palmer, Américaine.

Avec un accent bien britannique, elle, mais dans un français très pur, elle nous demanda si nous voulions, le lendemain, venir dans sa loge au théâtre (j'oublie lequel), pour voir une pièce (j'oublie laquelle) dont on parlait beaucoup. Mon mari accepta et, l'heure ayant été convenue, un moment après nous prenions congé.

C'est dans cette loge que j'ai vu pour la première fois Natalie Barney qui fut, reste et restera l'une de nos plus chères amies. Elle n'avait rien du style impressionnant d'Evelina Palmer. Le teint de pastel, les cheveux d'un blond de féerie, l'élégance parisienne de cette Américaine ne laissaient qu'au bout d'un moment se révéler le regard d'acier de ses yeux, qui voient tout et comprennent tout en une seconde.

Quelques jours après cette présentation, elle nous pria pour dîner dans son appartement de l'hôtel La Pérouse. Je la revois, à notre entrée, vêtue de légèretés bleu pâle, jouant du violon en nous attendant. Les remarques qu'elle fit pendant ce dîner, d'une voix qui ne sortait pas (et qu'elle a toujours gardée ainsi), son sourire mordant, sa fine désinvolture, ses tranquilles et curieux paradoxes révélaient sans attendre qu'on se trouvait devant quelqu'un.

Trois jours plus tard, elle était à la Roseraie. Je devais la voir y revenir sans cesse, parfois accompagnée de son père, Américain d'affaires (dont elle avait pris le profil énergique), qui ne comprenait rien à son effarante fille. J'avais adopté la coiffure d'Evelina Palmer. Deux lourdes tresses ligotaient ma tête comme des lauriers. Pourtant je n'avais pas la chevelure fantastique d'Evelina, descendue jusqu'à ses talons, et dans laquelle se jouaient toutes les gammes, depuis le rouge géranium jusqu'au blond cendré.

Léonce de Joncières, un soir, chez Mme de L..., la vieille amie de Marie Bengesco, déclara qu'avec cette coiffure j'avais l'air d'un conducteur de chars hellène. Jusqu'au jour où j'ai

coupé mes cheveux, c'est-à-dire pendant des années, je me suis entendu comparer à toutes sortes de têtes de musée. J'en étais heureuse. J'ai toujours adoré les compliments.

Mon volume de vers, *Horizons*, achevait de se constituer. Avec le printemps de 1904, un souffle inconnu passait dans la maison. J.-C. Mardrus, oiseau migrateur, était pris de la nostalgie des départs. Je le voyais arpenter de long en large son cabinet de travail, en secouant les pans de sa robe de chambre, véritable battement d'ailes. Il ne savait pas que je le regardais. Son geste inconscient avait quelque chose de pathétique. C'était vraiment l'oiseau qui veut s'envoler pour aller où l'appelle la force de l'instinct.

Au mois de mars de cette même année, le bail de la Roseraie se terminant, nous prenions le train pour Marseille et le bateau pour Tunis, départ dont le retour restait sans date. Nous laissions notre mobilier au garde-meuble, et tous nos souvenirs derrière nous.

VOYAGE EN AFRIQUE DU NORD

La joie de connaître Marseille, prélude à tous les voyages qui suivraient, côtoyait en moi l'angoisse d'être, encore un coup, en partance pour l'inconnu. Il ne s'agissait plus seulement, cette fois, de quitter les miens et mon enfance. C'était la France que je quittais. Et, pas plus que moi, J.-C. Mardrus (ma seule famille, à présent que les amarres étaient rompues) ne savait exactement vers quoi nous allions, ni pour combien de temps nous étions partis.

Une commune lassitude de Paris, un commun goût de vivre autre chose nous emportait tous les deux à l'aventure, armés de notre âge et pourvus d'une bonne dose de fatalisme.

Jeunesse !...

Le commandant du bateau, vieil homme à favoris blancs, me donna, comme nous venions le saluer, le sentiment de cette jeunesse, par le mot qu'il dit en souriant à mon mari :

— Vous permettez que je regarde la jeune femme ? Oh ! qu'elle est fraîche ! Un vrai camélia !

Moi je pensais : « Dans un moment on lève l'ancre. C'est ma première traversée. Vais-je être malade, ou non ? » Et, de par cette secrète malveillance pour moi-même dont j'ai

parlé, je souhaitais presque ce mal de mer dont l'idée, pourtant, m'épouvantait.

Quand notre bateau se détacha de Marseille, je connus le déchirement spécial tant de fois retrouvé depuis, dans tant de ports de mer, et que semble clamer aux quatre horizons le cri tragique de la sirène.

Voir son pays s'éloigner lentement, puis, à la longue, disparaître, on ne s'habitue jamais à cet escamotage. Tous les liens qui vous attachent à la terre dont on se sépare semblent s'étirer douloureusement à mesure que la distance augmente, jusqu'à ce qu'enfin la brisure soit chose faite, intenses minutes. où l'on vit plus fort que dans n'importe quels autres moments.

A peine débarqués à Tunis, prenant juste le temps de déposer nos bagages au Tunisia-Palace, mon mari, sans attendre, m'emmena du côté de la ville arabe. Ainsi fit-il dans tous nos voyages.

Assise avec lui sur un banc de ce café maure plein d'hommes en robes de couleurs tendres et turbans blancs et portant une fleur à l'oreille, je me pinçais, comme on dit, pour voir si c'était vrai. Je n'avais jamais eu l'occasion d'entendre J.-C. Mardrus parler la langue des *Mille et une nuits*. Je croyais vivre un des contes de Scheherazade. Ce fut à force d'écouter mon compagnon converser en arabe, dans ce dialecte égyptien qu'admiraient tant les musulmans de l'Afrique du Nord, que je commençai moi-même, au bout de quelques mois, à pouvoir dire et comprendre un ou deux mots.

Simple adaptation d'une oreille musicienne, d'une glotte complaisante qui sait imiter le chant du coq et de la tourterelle, le ronronnement du chat et bien d'autres cris de la nature. Plus tard s'y ajouta la grammaire, évidemment. Quoi qu'il en soit, les Orientaux qui ne savent pas qui je suis ne veulent pas croire, en m'entendant parler l'arabe, que je ne sois pas des leurs.

Je ne puis songer, dans ces mémoires, à rapporter tout ce qu'en Islam j'ai vu, compris, appris. Il y faudrait un volume entier, — que peut-être, un jour, j'écrirai.

Cette considérable *documentation*, pour parler moderne, acquise en sept ans que colorèrent de continuels séjours et

voyages dans les contrées mahométanes, n'a, somme toute, rien à voir avec la vie surtout intérieure que j'entends raconter ici.

Je ne puis noter que quelques traits marquants de cette existence exotique qui m'a laissé pour jamais sa nostalgie, sorte de fièvre intermittente morale dont les accès, même à l'heure qu'il est, reviennent de temps en temps me tourmenter.

Après mon premier contact avec la ville arabe, vint mon premier contact avec la ville européenne. A une grande soirée donnée à la Résidence par M. et Mme Stephen Pichon, je me souviens d'avoir d'abord admiré, groupées autour de leur mère, les sœurs d'Aurel, si belles, et qui étaient les lionnes de Tunis. J'arborais la robe d'or tissée pour moi dans les souks. J'étais dans le plein de ma jeunesse, et tout ce que je devinais de murmures autour de moi me procurait, non sans étonnement, une sensation vraiment royale.

Les matins, je me promenais seule dans les inextricables rues indigènes, colimaçon blanc. Avant même d'en être arrivée à comprendre leurs paroles, je me rendais compte, au regard des musulmans, vite détourné par déférence, de ce qu'ils disaient sur mon passage. Le climat chaud m'était favorable. Au Tunisia-Palace, mes entrées dans la salle de restaurant étaient des entrées en scène. Qu'on ne sourie pas de cette vanité rétrospective. Je ne l'ai pas eue quand il en était temps et le regretterai toujours. Si je parle aujourd'hui de ces choses, c'est comme en parlerait une mère fière de sa fille, et qui se réjouit de la voir admirée.

Nous connûmes au Tunisia quantité d'étrangers, dont le baron Atzèl, de Buda-Pest, et sa femme, couple étrangement contrasté que nous devions retrouver un jour en Hongrie. J'ai fait paraître, bien après la guerre, dans *l'Illustration*, une nouvelle dont la baronne Atzèl, que je ne nommais pas, était l'héroïne. Cette nouvelle tomba sous les yeux de sa fille devenue une femme et qui, sans hésiter, vint de Pest à Paris en motocyclette (ayant reconnu sa mère d'après ma description), pour m'apprendre qu'elle était morte.

A Tunis nous connûmes aussi les divers consuls (qui représentaient en Tunisie toute l'Europe) et leurs familles; plusieurs grands colons dont le comte et la comtesse de Cha-

bannes La Palice, qui nous reçurent pendant un mois dans leurs immensités d'Utique ; et enfin, devenus si chers, Myriam Harry et son mari, le sculpteur Perrault.

Le résident, Stéphen Pichon, peu après sa soirée, me fit demander si je voulais le Nicham-Iftikar. Mes rires sauvages durent suffoquer le jeune secrétaire qu'il m'envoyait. Cette idée d'être décorée de quelque chose me paraissait le comble du comique.

Apres tant de mondanités, un premier séjour à Carthage, où nous passions l'été, fut suivi d'une longue retraite d'automne en Kroumirie.

De ces forêts de chênes-lièges peuplées de tribus primitives, j'ai tenté de rendre l'atmosphère dans mon roman *la Monnaie de singe*, écrit beaucoup plus tard. A Aïn-Draham, village kroumir, nous nous liâmes avec le docteur et Mme Émile Julia, dont le fils n'avait pas un an. (Le docteur Julia, voici peu d'années, a écrit un livre des plus complets et des plus éloquents sur le docteur Mardrus et les *Mille et une nuits*.)

Ce fut une période où, parcourant les montagnes de ce pays encore déserté par les Européens, nous ne vivions presque qu'à cheval, moi vêtue en petit garçon pour simplifier l'existence. Nous logions rudement dans l'unique auberge du pays, humble local où, le soir, les « joyeux » berçaient leur cafard en chantant de vieux refrains parisiens.

Je n'ai jamais vu J.-C. Mardrus plus *lui-même* que pendant cette phase. Il s'enivrait de toutes les sources que nous rencontrions sur nos chemins forestiers, lui pour qui l'eau comporte des crus, exactement comme le vin. Les Arabes l'entouraient d'un culte fanatique.

Plus tard, passant nos nuits au hasard de postes forestiers plus que rudimentaires, nous abordons les forêts de l'Edough, en Algérie, traversant des brumes où nos selles arabes déteignent en rouge sur les chevaux.

C'est dans un coupe-gorge espagnol de ces forêts, au haut d'une montagne, le 3 novembre 1904, que j'eus trente ans. Curieux instant où, seule dans la pièce du bas, mon compagnon étant monté s'étendre, je regardais par la fenêtre, à travers une feuille desséchée ramassée en route, le soleil descendre parmi les brouillards de l'horizon, tout en me répé-

tant sans y croire : « J'ai trente ans ! J'ai trente ans ! J'ai trente ans !... » Du reste j'avais l'air d'en avoir vingt.

Dès la Kroumirie mon mari s'était mis à me photographier. Portraits à cheval, à chameau, silhouettes sous les chênes-lièges ou dans le Sahara, profils détachés sur des villes blanches ou bien entourés de figures arabes, c'est à cette collection, je puis l'affirmer, que je dus, bien avant mes romans, le commencement de ma notoriété. Les revues et magazines, quand le moment vint de les leur donner, se disputèrent ces images, en leur temps très nouvelles, d'une Parisienne partie si loin. J'envoyais au *Gil Blas*, de temps à autre, mes premiers essais d'articles (on dirait aujourd'hui reportages), et la curiosité commençait à s'animer autour de mon nom, — ainsi que pas mal de légendes.

Ce fut à Tunis que je reçus les statuts du Prix *Vie heureuse* (depuis *Prix Fémina*) et que, par correspondance, je votai pour la première fois. Myriam Harry, notre élue, eut l'étrenne de ce prix. Elle devait plus tard faire partie du comité qui l'avait si justement couronnée.

RETOUR A PARIS

De retour à Paris, nous nous installons, cette fois, à l'hôtel d'Orsay. La littérature, après tant de sable arabe, reprend sa place, et, même, pour ce qui me regarde, grandit subitement en importance.

Le Journal a choisi comme directeur littéraire Catulle Mendès, qui m'écrit un matin, demandant des contes.

Des contes ?... Je ne saurai jamais faire ça ! J'essaie, pourtant, et donne, après la moitié d'une nuit et une matinée de travail, *la Dernière Sirène*, qui paraît avec mon portrait le jour suivant. Et, tout de suite, protestations violentes près de la direction, et, pour moi, lettres anonymes. Mais il faut continuer. Catulle Mendès exige de ma part un conte par semaine. Mon mari me pousse. Je me remets au travail, gênée par la prose à laquelle je ne suis pas encore habituée, les vers seuls étant, quand j'écris, ma langue naturelle.

Ces contes, hélas ! restent si proches de la poésie que les abonnés, révoltés, se désabonnent « par vingt-cinq à la

fois », téléphonent les voix tremblantes de la rédaction. Henri Letellier, dans son cabinet directorial, me fait des reproches.

— Je vous en prie, écrivez-moi un conte dans lequel il y aura un thé mondain ! Un thé, vous comprenez, un thé !

Mais je ne peux pas, je ne peux pas encore.

Là-dessus, à un déjeuner, Henri de Jouvenel, qui, lui, gouverne *le Matin*, grand rival du *Journal*, me presse pour que j'écrive une série d'après la longue conversation que nous venons d'avoir ensemble. Je suis anti-féministe. Cette idée lui plaît. Et je commence, avec bien de la peine, cette suite intitulée : *Du chignon au cerveau*, qui m'a valu tant de colères de la part des femmes. Les lettres anonymes m'arrivent par douzaines. En même temps, dans un numéro du *Rire*, je suis baptisée *la folle du Journal*. Quelle bagarre ! Avec mille efforts, j'essaie d'écrire autrement, de faire des contes qui ne parlent plus de sirènes, d'archanges, de fées, de squelettes... J'ai, comme lorsque j'étais adolescente, le sentiment angoissant d'être coupable. Aux injures non signées s'ajoutent maintenant des menaces. Pas un mot d'approbation de quiconque.

Quinze ans plus tard, vingt ans plus tard, je devais apprendre, au hasard de rencontres en voyage ou à Paris, que des jeunes, en France, à l'étranger, se réunissaient en de vibrantes soirées pour les lire à haute voix, ces premiers contes-là. Il arrive même encore que des gens m'en reparlent. Histoires passées, beaux enthousiasmes de jadis dont je n'ai rien su quand il en était temps !

Je suis incapable de situer l'année où fut donnée, au théâtre romain de Carthage, ma pièce en vers, *la Prêtresse de Tanit*, jouée par Jeanne Delvair devant l'horizon bossué de montagnes, dont celle où s'élevait le temple de Moloch aux temps puniques. Je sais que cette représentation fut précédée par *Sapho désespérée*, pièce en vers écrite à Carthage, que Paul Mariéton fit jouer à Orange. Ce fut aussi Jeanne Delvair qui y interpréta le rôle de Sapho. Elle était magnifique, avec ses longs cheveux, son profil classique. Mais, pendant toute la représentation au théâtre antique, je n'étais préoccupée que de l'ombrelle prêtée par Mlle Henriette Roggers, et que

je croyais égarée. Un journal remarqua le lendemain : « Mme L. D.-M., l'air d'avoir quinze ans, écoute comme si la pièce n'était pas d'elle. »

Entre les voyages et la littérature, je ne sais plus non plus comment et pourquoi, l'été venu, nous nous retrouvâmes subitement en pleine solitude à Caudebec-en-Caux, ou plutôt en face, dans un petit coin drôle appelé Saint-Nicolas de Bliquetuit, à deux pas de la forêt de Brotonne.

L'hôtel, ancienne demeure de Rossini, trempait presque dans la Seine, premières loges pour voir le mascaret. Nos longues promenades à bicyclette nous entraînaient parfois d'une seule traite de Caudebec à Honfleur.

Ce fut un temps particulièrement heureux de mon existence. Il en reste quelque chose dans les derniers chapitres de *la Figure de proue*. Je me revois, en culotte et chandail, un feutre sur l'œil, une rose à l'oreille, traversant à pleines pédales un village normand, et tous les galopins de l'endroit criant sur mon passage :

— Il a l'air d'une fille ! Il a l'air d'une fille !...

LE CHATEAU DU DIABLE

A Paris, mon mari s'était enfin décidé pour un appartement, ou plutôt un pied-à-terre, quai de Montebello, juste en face de Notre-Dame.

J'eus plaisir à revoir les meubles de la Roseraie. La cathédrale se mirait dans les glaces de toutes les pièces. Les dimanches, conviée par notre voisin, le chanoine Pisani, j'allais m'asseoir dans l'orgue, à côté de Vierne, le fameux organiste aveugle, qui faisait semblant d'y voir et parlait toujours de la couleur qu'avaient les nuages au-dessus des tours.

Cette année-là, nous passâmes les mois chauds à Honfleur, dans l'hôtel du *Cheval blanc*, comme il sied. Mon mari rêvait de bâtir une maison aux environs de la ville. Il sentait qu'il me fallait malgré tout une racine dans ma terre natale.

Notre plus cher ami, Georges Trouillot, le ministre, accompagné de la jolie Marguerite Guépet (devenue Crissay), dont il voyait, tout ému, poindre le talent de peintre, se trouvait

avec elle dans le pays. Un jour que nous devions tous quatre faire une partie de bicyclettes :

— Partez sans moi, dit mon mari. J'ai un travail à faire ; je vous rejoindrai sur le plateau de la Croix-Rouge où vous allez m'attendre.

Je puis, volontairement ou involontairement, passer sous silence certains paragraphes du livre de ma jeunesse. Mais les minutes où le destin faisait signe, je ne peux ni les oublier ni les omettre.

Devant cette croix, comme nous attendions mon mari, toute la vie j'aurai présente la petite scène, si courte, si quelconque, qui devait décider d'une grande partie de mon histoire.

M. Trouillot, petit et nerveux, avec sa bonne figure poilue et noire de chien griffon, Marguerite Guépet, blonde, grande, illuminée par ses yeux bleus et ses belles dents, riaient tous deux avec moi, prêts à reprendre la route qui nous mènerait au Breuil, dès que le retardataire serait là.

Tout à coup il apparut, sa « bécane » à la main, surgi par un trou de la vieille haie devant laquelle nous nous trouvions.

— Voulez-vous voir le Château du Diable ? nous cria-t-il joyeusement.

Et nous :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je viens de prendre un raccourci pour vous rejoindre, répondit-il (son flair le guidait toujours), et c'est en passant que j'ai vu ça. Pour y aller, il faut descendre des prés en pente. Si ça vous ennuie de traîner les machines, continuons la promenade !

Il y eut une seconde d'hésitation, balance de la destinée.

— Allons-y tout de même !

Et le Château du Diable, c'était cette adorable ruine du XVIIIe siècle qui devint le Pavillon de la Reine, ma maison pendant trente ans.

Les paysans, superstitieux, désignaient ainsi d'un nom satanique ce lieu que « des dames blanches et des dames noires » hantaient la nuit, disaient-ils.

Une ténébreuse avenue de tilleuls retournés à l'état sauvage, plus sept vieux chênes qui surplombaient le toit crevé, laissaient à peine entrevoir la construction de brique

rose dont les hautes fenêtres à petits carreaux n'avaient plus que quelques vitres.

Poussée la porte encore solide de la pièce centrale, on y trouvait une immense cheminée barbouillée de peinture noire, de belles boiseries de l'époque, intactes, sculptées, aux angles arrondis, qui montaient jusqu'au plafond démoli. Au milieu de ce vaste salon poussait un jeune arbre. Dans l'une des deux petites chambres latérales, l'alcôve débordait de ronces. L'autre chambre n'était que plâtras. Des fagots et des pommes s'entassaient sur les planchers réduits à des lattes.

— Mais c'est une merveille !... s'écria M. Trouillot.

Le soir même, par les soins du notaire aussitôt consulté, la propriétaire, une vieille dame, recevait à Paris une offre télégraphique d'achat qu'elle débattit également par dépêche. Quinze jours plus tard les travaux de réfection et d'agrandissement étaient commencés.

Comme on ajoutait une annexe derrière le pavillon, la cérémonie de la première pierre eut lieu.

Dans un tube de plomb furent enfermés le poème que j'avais écrit (et qu'on peut trouver à la fin de *la Figure de proue*), et celui, composé pour la circonstance, de Georges Trouillot, car ce ministre ami des poètes était poète à ses heures, lui aussi.

A l'hôtel du *Cheval blanc*, où nous restions à cause des travaux et qui n'avait alors rien de moderne, l'hiver était bien dur à traverser, étant particulièrement rude cette année-là.

Mon mari, pris d'un mal de gorge, fut adroitement soigné par le docteur Rachet, qui, du coup, devint notre ami.

Ce médecin de province, un passionné d'art et de musique, faisait preuve du goût le plus raffiné. Dans des cartons secrets il possédait une collection de pastels de Boudin qu'il ne montrait qu'à des privilégiés. Son chapeau à bords plats, sa barbe noire, puis blanche, ses yeux au beau regard, ses gros sourcils, son nez fin, son sourire subtil firent pendant des années partie de ma ville natale, et le plaisir que j'avais à courir lui dire bonjour quand j'y arrivais, je ne le mesurai tout à fait qu'à sa mort qui, dans Honfleur et dans mon amitié, laissa cette grande place vide.

Bientôt mon mari resta seul pour diriger les ouvriers au pavillon. Tandis que, frileuse, je retournais quai de Montebello, lui, par quinze degrés sous zéro, se promenait sur l'avenue glaciale, sans pardessus et sans cache-nez, activant de toute sa fougue les travaux, qu'il trouvait trop lents.

Une forge était établie sous les tilleuls. Des constructeurs du Jura posaient des radiateurs dans la maison. Le salon était plein du tapage de ceux qui grattaient la cheminée sculptée pour retrouver sa blancheur sous le badigeon noir ; les couvreurs refaisaient le toit et les menuisiers les planchers, les maçons construisaient l'annexe. Tous les corps de métier s'entremêlaient dans la ravissante ruine. Des bûcherons étaient venus scier les sept chênes et les emporter à grand renfort de chevaux, opération difficile à cause de la pente abrupte du terrain, morceau de colline, en somme.

Une comparaison occupait mon esprit. L'ancien vide-bouteilles d'avant la Révolution, pauvre maison hantée remise à neuf après cent ans d'abandon, m'évoquait l'image d'une grande dame déchue qui reprend son rang à la suite d'une longue misère.

Laissant mon mari parmi les frimas et le tohu-bohu, j'étais donc revenue seule à Paris. J'avais commencé d'écrire mon premier roman, *Marie, fille-mère*, d'après la triste histoire de la nouvelle bonne qui me servait. Les chapitres paraissaient à mesure, chaque vendredi, dans *le Journal*.

Pour m'aider à me documenter exactement, le docteur Pozzi m'avait mise en rapport avec le professeur Pinard, lequel me fit, à l'hôpital Baudelocque, passer pour étudiante en médecine.

Pendant un mois je vécus en blouse d'externe au chevet des femmes en couches, faisant connaissance avec un bien grand flot de misère humaine.

Un matin, une femme qui se mourait après un accouchement anormal me reconnut, tout à coup, d'après quelque portrait.

— C'est vous ?... me dit-elle au milieu de ses affres. Je lis *Marie fille-mère*, vous savez ! On me met de côté les numéros du *Journal* pour que je continue l'histoire quand je serai remise.

Le lendemain, elle était morte.

Ce premier roman, lorsqu'il parut l'année suivante en volume chez Eugène Fasquelle, fut une grande déception pour les mondains. Gérard d'Houville et Mme de Noailles venaient aussi de publier leur premier roman. On s'attendait à un portrait en pied de l'auteur par lui-même, et c'était l'histoire d'une petite servante.

Mon mari, là-bas, continuait à remettre sur pied le Pavillon de la Reine. Pris par une nouvelle passion, il s'initiait du jour au lendemain à l'antiquaille. Chez les brocanteurs, dans les ventes, dans les fermes, il achetait sans se tromper de quoi nous meubler selon le style et l'âge de notre nouvelle demeure.

Je ne devais revoir le Pavillon que fin prêt, meublé, bichonné, les fleurs dans les vases et, parallèlement, l'avenue remise en état, des marches rustiques plantées dans la colline, les barrières posées, et, tout en haut, le porche d'entrée, dit porte normande, portant des iris sur son petit toit de chaume tout neuf.

Dans la jolie et vénérable ferme d'en bas qui faisait partie de la propriété, le premier fermier choisi par J.-C. Mardrus était veuf, mais avait promis de se remarier tout de suite. Comme il tardait indéfiniment, il y eut un vrai procès en justice de paix, dont les témoins survivants doivent rire encore, et dans lequel mon mari, qui plaidait lui-même, eut le dernier mot. Forcé de quitter la ferme, le perdant fut remplacé par une famille entière qui devait garder la place pendant près de trente ans, et qui, je puis le dire, constitua l'élément le plus vivant et le plus savoureux du Pavillon de la Reine.

La fermière était, par tous, adorée et redoutée à égale dose, redoutée pour ses colères inouïes qui n'allaient pas sans gifles ou pire à ses sœurs mariées, à leurs enfants, à leurs maris, à ses frères, voire à son homme à elle, et adorée pour son grand cœur sur lequel on pouvait toujours compter; adorée aussi (cela mystérieusement, car nul n'analysait ce qu'il sentait) pour ses fluides extraordinaires, pour cette verve, cet humour, cette intelligence, je dirai même ce *génie* qui lui appartenaient. Durant de si longues années, je ne me suis jamais lassée de cette fille, des romans qu'elle fabriquait avec le fait le plus insignifiant, de son don d'imiter tous les personnages dont elle parlait, de ses réflexions étrangement profondes, de ses observations de fabuliste quand il s'agissait

des bêtes, et surtout de la richesse incomparable de son langage.

Le dictionnaire de ses trouvailles était inépuisable. C'est surtout à elle que je dois d'avoir su faire parler les héros normands de mes livres dans *l'Ex-voto* et autres romans de terroir ; et je l'ai mise en scène elle-même, sous bien des aspects, dans nombre de contes et nouvelles.

Elle était en bas fermière, en haut cuisinière, — et bonne cuisinière. Chaque matin, quand elle montait pour prendre son service, je la guettais, en attente de nouvelles sensationnelles. Lorsqu'elle n'avait rien à raconter sur les siens ou sur la ville (car, ne sortant jamais, elle savait ce qui se passait dans toutes les maisons), elle rapportait les faits et gestes du bétail ou de la volaille. J'aurais voulu connaître quelque appareil enregistreur pour retenir tout ce qu'elle disait, goguenarde, mordante, elliptique comme le sont les paysans de mon pays, et, comme eux, gardant tout son flegme aux passages les plus drôles de ses récits. La rusée créature savait très bien qu'elle m'intéressait et m'amusait, mais ne le laissa jamais voir. A part les grands jours de furie, elle avait une voix douce et mielleuse, et des petits gestes maniérés qui faisaient encore plus saisissante la verdeur de son langage. Sa tête aux traits réguliers était coiffée d'une folle chevelure frisée et blonde qu'elle disposait, coquette, en casque luisant. Au-dessus de son embonpoint, toujours vêtue de noir, elle portait avec fierté cette tête d'or où s'enfonçaient deux petits yeux bleus auxquels rien n'échappait. Sa fraîcheur était celle d'un Rubens.

Devenue aveugle sur la fin de sa vie, elle qui créait des drames ou des comédies avec rien, elle ne parla presque plus, resta dans un coin de sa cuisine, marmottant un chapelet, mais, quand même, tâtant les billets et les monnaies à l'heure des comptes, car elle ne pouvait renoncer tout à fait à son empire.

RODIN ET ALBERT BESNARD

Entraîné par ses réussites en ameublement, mon mari jugea que, pour faire pendant au Pavillon, il nous fallait à Paris un logis plus grand et dont l'arrangement serait d'un style

plus séculaire. De même qu'il avait trouvé la rue Raynouard et la Roseraie, il mit la main, quai d'Orléans, dans l'ancienne maison du poète Arvers, sur un bel appartement dont le balcon Louis XVI, renflé comme certaines commodes, donne sur la Seine, touffue d'arbres à cet endroit. Nous disposions, dans cet antique immeuble, de l'entresol et du premier.

En dehors de nos amis coutumiers, nous vîmes, quai d'Orléans, passer bien des figures intéressantes.

J'ai retenu dans ma mémoire quelques-uns des êtres rares qui défilèrent à ce moment-là sur l'écran de notre vie.

Je revois Auguste Rodin, imposant comme une de ses plus belles statues. Il avait une façon bien particulière de regarder sans cesse ses propres pieds. Resté longtemps silencieux, il se mettait à parler tout à coup sans s'adresser à personne, et pour dire des choses immenses concernant la sculpture ou l'architecture. Je reçus de lui plusieurs lettres, contenant parfois des fautes d'orthographe, mais toujours quelque phrase à retenir. M'ayant entendue dire des vers, un soir, chez Mme de Caillavet, il écrivit à mon mari « qu'il m'avait prise pour une petite Victoire ».

Quand son atelier fut installé rue de Varenne, dans l'ancien couvent du Sacré-Cœur, je le retrouvai, plus tard, soigné de près par la marquise de Choiseul qui ne cessait de le faire asseoir et de lui envelopper les jambes comme à un malade. Le jardin, autour de l'hôtel, était complètement en friche. J'y découvris, dans un buisson sauvage, une rose rouge préservée par miracle et que je crus le Sacré-Cœur lui-même.

J'ai vu souvent Rodin en compagnie d'Albert Besnard, de sa femme et de quelqu'un de leurs enfants. Nous dînâmes, un soir, à Bellevue, en cette belle compagnie. Albert Besnard et Mme Besnard, tous deux grands et gros, avaient l'air d'un couple de têtes couronnées. Mme Besnard savait merveilleusement s'arranger de sa corpulence. Ses robes larges et flottantes n'en laissaient plus qu'une ampleur pleine de majesté. Si belle, avec ses cheveux sculptés et ses traits de médaille, je n'ai jamais vu femme mieux habillée qu'elle.

Je me souviens de mon premier dîner chez les Besnard, rue Guillaume Tell. Octave Mirbeau fit taire toutes les conversations par un discours fort long sur les fourmis. Il venait de

lire quelque ouvrage à ce sujet, et ne tarissait plus sur son dada nouveau. Sa femme, ancienne belle du second Empire (beaucoup plus âgée que son époux), attendit une virgule pour placer son mot.

— Ces pauvres petites fourmis, dit-elle ironiquement, leurs petites oreilles doivent leur tinter !

Pendant ce temps, Robert Besnard, l'aîné des garçons, regardait fixement son frère Philippe assis en face de lui.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ?

— Ben, je ne sais pas, répondit Robert. Je trouve que tu as l'air d'un idiot, c'est tout !

A ma gauche, ennuyé de ne pouvoir parler aussi, Jean de Bonnefon examinait au mur un grand panneau de chevaux peint par Besnard. Il me faisait l'effet d'un gros seigneur d'autrefois, avec ses cheveux blancs roulés au petit fer, ses lourds yeux bleus et sa prestance imposante. Un jour qu'on le félicitait sur une magistrale page fort peu tendre pour certains, je l'entendis déclarer sans sourciller :

— Au besoin, j'invente pour que ce soit plus atroce.

Autre décor. Dans le salon de Mme de Caillavet, longue galerie où se pressaient toute la littérature et tous les arts, Anatole France, adossé contre la cheminée, écouté par tous, parlait, bégayant, se trompant, se rattrapant. Son œil d'un noir mat accusait encore la blancheur de son visage et de sa barbe. Un jour qu'il en était au plus intéressant de ses phrases difficiles, le mari de Mme de Caillavet traversa toute la galerie en courant. Sa belle-fille s'apprêtait à chanter, et France, sans rien remarquer, continuait une démonstration. M. de Caillavet fonça. Devant la bouche du grand maître, il balaya l'air d'une main irritée, en sifflant un « chut ! » des plus violents qui fit taire aussitôt celui-ci comme un simple bavard.

DUCHESSE DE NORMANDIE

Comment ne me souviendrais-je pas de Charles-Théophile Féret, ce grand Normand que j'appelais « notre Leconte de Lisle à nous », fier poète et commerçant habile, dont *la Normandie exaltée* et bien d'autres œuvres honorent tant notre province ?

Pour celui-là, je représentais une sorte de divinité que, par ferveur tremblante, il préférait ne pas trop souvent voir.

Ce fut lui qui, le premier, me donna mon titre de duchesse de Normandie, titre que les Normands veulent bien me conserver, pour mon amusement et ma fierté. Fernand Fleuret et moi, soutenus par Charles Le Goffic, maniâmes la hache d'abordage pour faire avoir à ce méconnu le Prix des Vikings. Il en fut le premier lauréat. Il devait mourir peu de temps après, emportant, sur une tête vieillie, la seule couronne qui lui fût enfin consentie pour la constance de son lyrisme que rien ne pouvait décourager.

Duchesse de Normandie... Mon mari, lui, m'appelait, m'appelle toujours, à la suite des Arabes qui me nommaient ainsi, « la princesse Amande ». Je fus longtemps appelée de ce nom un peu féerique par tous ceux auxquels j'étais chère. Dans l'intimité, c'était Amande tout court. J'ai eu d'autres noms, et j'en ai d'autres. Pour Philippe Berthelot, j'étais « la panthère noire ». Pour Judith Cladel, je suis « Hyacinthe ». Je fus « Dea » pour Sébastien-Charles Toussaint, et « Tancrède » pour d'autres. A présent, je suis « Mamie ». Mais, je n'ai jamais été, même étant petite, et ne serai jamais Lucie. Seuls les gens qui ne me connaissent pas ou ne me connaissent que très peu, me donnent ce prénom qui ne me fait pas me retourner quand on le dit derrière moi. Il y a mon nom entier, avec son trait d'union, qui est ma signature, ma raison sociale, si l'on veut. Mais, Lucie, je n'aime ni ne connais cela. Les gens du peuple, cependant, d'où qu'ils soient, à commencer par le port de Honfleur, finissent toujours par m'appeler « madame Lucie ».

C'est justement à Honfleur, au temps où j'habitais le Pavillon de la Reine avec mon mari, que se placent d'autres visages, d'autres souvenirs qui me font rire ou m'attendrissent.

Le mariage de Sacha Guitry avec Charlotte Lysès au *New Cottage*, sur la route de Trouville et à deux pas de Honfleur, voilà qui laisse sa trace dans la mémoire.

Sacha, riant sous cape de la tête que ferait le notaire, Me Bréard (un vieux Normand de la plus fine espèce et qu'on ne déconcertait pas facilement), lui dicta la liste de ce qu'il

apportait en ménage. C'était une liste fort longue où figuraient: un crayon, une pendulette cassée, un clou, une paire de gants... on imagine le reste. Le père Bréard écrivit sans broncher, puis, tranquille, énonça :

— C'est vingt-quatre francs par objet.

— Je retire tout !.. s'écria Sacha.

A cette noce se trouvèrent réunies, l'après-midi, dans l'herbage du *New Cottage*, autour d'un étang infesté de moustiques, toutes sortes de personnalités parisiennes. On avait lancé sur l'eau verdâtre un tub et, dans le tub, assis, peu vêtu, naviguait Jean Ajalbert. Les rires de Marguerite Deval fusaient. Charlotte Lysès s'était mise en robe de chambre, les cheveux lâchés sur les épaules. Les invités se bousculaient, ivres de gaieté. Pour mieux voir l'ensemble du spectacle, je m'étais juchée dans un arbre. Bientôt un cri général salua le naufrage du tub et de son contenu.

Vers le soir, il y eut un lancer de ballons en baudruche représentant des cochons. Puis, au banquet nocturne servi sous les pommiers, Laurent Tailhade, après avoir salué les mariés d'un discours fort littéraire, récita l'un de ses plus longs poèmes.

J'ai toujours chéri la solitude, et je pouvais l'avoir plénière à Honfleur, le Pavillon n'étant guère accessible, avec tant de marches à monter ou descendre pour ceux dont l'intention eût été de m'y déranger. Mon mari, de nouveau tout à sa roseraie, qu'il avait reconstituée, passait de longues heures dehors. Puis vint un jeu qui le conduisit aux limites de la passion. Il avait acquis, je ne sais par quel hasard, un de ces cerfs-volants qu'on appelle *aigloplans*. C'était une sorte d'immense oiseau de toile qu'il lançait dans les airs, avec mille mètres de corde pour le retenir.

Un jour, la corde cassa, l'oiseau de toile, libéré, s'envola selon la brise, et, bizarrement, alla s'accrocher, en ville, au haut du clocher de Saint-Léonard. Il fallut aller l'y chercher, non sans peine. Les gens d'en bas, sur le chemin Saint-Nicol, quand, au crépuscule, on ajoutait une lanterne allumée à la machine volante, croyaient à une étoile nouvelle et s'effrayaient, prédisant la fin du monde.

— Moi, je veux mourir la dernière !... disait une commère.

— Puisque c'est comme ça, répondait l'autre, ce soir, on va manger nos deux canards.

J'allais souvent regarder aussi l'aigloplan. Le reste du temps, je travaillais.

Le soir revenu, mon mari, sous la lampe, lisait les pages de prose que j'avais écrites, et la discussion commençait.

De mes vers il n'avait jamais eu rien à dire, non plus que de mes contes, si proches de la poésie. Mais, la prose, c'était son domaine. Il y était maître, plus encore qu'il ne le savait lui-même, car, sans qu'il s'en doutât, dès qu'il prenait la plume, même pour écrire à un fournisseur, il ne pouvait s'empêcher de faire de ce bout de papier une petite merveille.

— Amande ! Il faut écrire avec les rognures du petit dictionnaire ! scandait sa voix tonitruante.

Et moi, je me rebiffais.

Combien je le remercie de la vigueur avec laquelle, en ces premiers temps, il a simplifié mon style qui tendait vers la complication, voire la recherche. Ses critiques sans ménagement m'auront épargné, non pas toutes les erreurs, mais au moins quinze ans de tâtonnements, et, si j'ose dire, de gourme littéraire largement jetée à travers ces premiers écrits.

VOYAGE EN TURQUIE

Je venais d'être assez malade pour devoir dicter, au lieu de les écrire, les derniers chapitres du *Roman de six petites filles*, qui paraissait les vendredis dans *le Journal*, tout comme mon premier livre.

Ce fut à peine rétablie que j'eus la joie de me remettre en route avec J.-C. Mardrus pour les pays islamiques. Cette fois, c'était *le Journal* qui nous y envoyait.

J'étais chargée, moi, de faire une enquête sur les harems de Turquie, au lendemain de la révolution qui venait de renverser le sultan Abdul-Hamid.

Nous partîmes au mois de mai par l'Orient-Express, qui mettait trois jours pour atteindre Constanza, en Roumanie, d'où l'on prenait le paquebot pour arriver par la Mer Noire jusqu'à Constantinople.

A notre première sortie dans la ville, nous trouvons

cinq pendus, au bout du pont de Galata, cinq autres sur la place Sainte-Sophie et encore cinq autres place Bayazid, en tout quinze condamnés de la contre-révolution, dont l'eunuque noir d'Abdul-Hamid.

Dans le petit yacht que M. Huguenin, directeur des chemins de fer d'Anatolie, met à ma disposition, je navigue, seule avec l'équipage, allant vers ces grands harems que la belle saison a dispersés parmi des séjours fleuris.

Mer de Marmara, eaux douces d'Asie, chiens de rue, tarbouches, tchartchaffs, promenade de Fanaraki, révélations sur la ruse des dames voilées qui veulent tromper leurs maris, Eyoub, Scutari, jeunes Turcs en effervescence, politique...

J'ai des discussions ardentes avec les révolutionnaires Djahid et Djavid, je fais la connaissance de Izzet pacha, j'assiste par décret spécial, le cas n'ayant pas été prévu pour une femme, à une séance de la Chambre ottomane. M. Huguenin, de plus en plus envoûté, nous promène, avec nos amis Delbeuf, en Anatolie, dans son train spécial qu'on fait arrêter chaque fois que je désire cueillir des fleurs qui m'ont paru belles...

GABRIELE D'ANNUNZIO

Encore un voyage en Égypte, Syrie et Palestine, et ce furent les années qui précédèrent la guerre. Est-ce que la terre ne tremblait pas déjà, sourd avertissement du volcan prêt à éclater ? Quand les humains se mettent à trop danser, c'est que le cataclysme n'est pas loin.

Je puis dire que je l'ai sentie déferler jusqu'au fond de moi-même avec tout son entrain, cette époque qui, sans aucune agonie, allait sous peu mourir de mort subite.

Bals persans, bals noirs et blancs, carnavals, fêtes. A Bullier, on se pressait en curieux pour voir la fille du peintre Thaulow danser le « tango argentin » qui faisait sa timide apparition dans le monde. A l'Opéra, grâce à Gabriel Astruc, c'était Nijinsky qu'on allait applaudir, avec une admiration frénétique et joyeuse. L'art de Bakst ouvrait la porte à de nouvelles possibilités. Ida Rubinstein, la Karsavina faisaient ouvrir les yeux sur de l'irréel. *Le Spectre de la Rose* remportait le suffrage des élites... et des autres. Entre le bal et le ballet, des

cours s'ouvraient, où la jeunesse apprenait des pas nouveaux. On dansait chez les moindres particuliers. On eût dansé dans les rues.

Pendant ce temps-là, à la salle Gaveau, la S. M. I. donnait des concerts audacieux autour desquels les opinions s'échauffaient. Comme tout le monde, il m'arrivait de courir d'une manifestation artistique à l'autre, d'une fête à l'autre, d'un gala à l'autre.

L'Orphelinat des Arts eut l'idée d'organiser à son profit, au Cirque de Paris, une représentation dont les exécutants n'étaient choisis que parmi des amateurs.

Depuis notre retour d'Égypte et de Syrie, je passais de longues heures au manège Saint-Paul, dirigé par Fernand Tison. J'y étudiais à fond, après tant de chevauchées brutales en Orient, l'académisme équestre des « Roumis » et leurs savants airs d'école. (C'est à ce manège où je vécus deux ans dans la sciure que se prépara, sans que je pusse m'en douter, mon futur livre *la Mère et le Fils*, qui est le roman du cirque.)

Après ma première conférence à Paris, *les Harems*, donnée à *Femina*, j'en avais un jour fait une autre qui comportait des démonstrations à cheval, dangereuse séance où le pur sang de Saumur que je montais, déconcerté par la scène trop étroite du Marigny, rua copieusement dans les toiles de fond avant de consentir à exécuter sa haute-école. En outre, toujours au manège Saint-Paul, je travaillais souvent avec des cow-boys canadiens, qui m'enseignaient à cabrer et à ramasser des chapeaux au galop.

Rachel Boyer, animatrice de la grande représentation du Cirque de Paris, me demanda d'y faire un numéro équestre. Quelle surexcitation ! Ce fut une fantasia arabe dans laquelle figura mon mari lui-même, avec bien d'autres personnalités.

Isadora Duncan, folle d'envie, voulut apprendre à monter à cheval comme moi, surtout à cabrer comme moi. Je l'emmenai au manège Saint-Paul, mais elle se découragea tout de suite devant les difficultés du début.

C'est à la S. M. I. que j'ai vu pour la première fois le cher Gabriele d'Annunzio dont la disparition me cause tant de chagrin.

Je faisais à ce moment la critique musicale dans *Comœdia*, fantaisistes articles réunis sous la rubrique : « Les Hommes

noirs et les Dames blanches », qui amusaient beaucoup les musiciens et le public.

Dans l'un d'eux j'avais, je ne sais comment, signalé la présence du poète à Paris. Et c'est de là que partit notre amitié.

D'Annunzio, qu'on n'avait pas vu depuis bien longtemps en France, était le lion de la saison. (On dirait aujourd'hui la vedette.) Les grandes mondaines répétaient, excitées : « Il a tout à fait les yeux de son œuvre ! »

Pas un cheveu, le profil d'une médaille de la Renaissance, petit, mince, dès qu'il y avait galerie, il débordait d'un orgueil plein de hauteur qui étonnait assez nos gens, peu habitués à de telles attitudes.

Mais, si l'on n'était que deux ou trois, plutôt deux que trois, nul ne pouvait être plus charmant et plus simple que lui, — j'allais dire plus ingénu.

Tout l'intéressait. Sa façon d'entrer chez vous, de regarder les tableaux aux murs, les bibelots, de respirer l'air d'un logis encore inconnu de lui, laissait l'impression qu'il était en train de faire une grande découverte.

Cet émerveillement d'enfant ou de poète, il l'exprimait par des mots tellement imagés qu'on croyait avec lui pénétrer dans une sphère nouvelle ; et la manière dont il les prononçait, ces mots, leur ajoutait une valeur inattendue. Cet Italien parlant le français y mettait une sorte de précaution. Il détachait la moindre syllabe avec amour, semblait-il. Il en faisait une pierre précieuse. Comme on sentait qu'il l'aimait, notre langue !

De l'accent ? Juste assez pour créer du charme. Mais quelle pureté dans sa phrase !

Un jour, Georges de Porto-Riche me posa la question :

— Savez-vous quel est le seul homme qui connaisse à fond la langue française, non seulement moderne, mais ancienne ? Vous ne devinez pas ? C'est Gabriele d'Annunzio.

Je crois bien que son affectation dans les salons était une espèce de mépris, la réponse de la bête curieuse à ceux qui l'examinent de trop près.

Je le reverrai toujours entrer un matin chez nous, quai d'Orléans, tenant comme le Saint-Graal, à deux mains, le flacon (que j'ai gardé) contenant un parfum rare combiné par

lui-même à mon intention. Les belles paroles dont il enveloppait ses cadeaux leur conférait un prix inestimable. Il me fit présent également d'un étui persan contenant des calames (plumes arabes) et d'un vase de Venise dont la trouble couleur est celle des tessons longtemps roulés par la mer.

Il m'emmena voir, aux côtés de Jacques Boulenger, des courses de lévriers qui le passionnaient, me fit monter dans son aéroplane à Villacoublay. Dans l'exemplaire de *Forse che si forse che no* imprimé pour moi personnellement, il écrivit cette dédi cace, de sa belle écriture aux pleins et déliés éloquents : « ... en admiration de son art et de sa paresse toute-puissante. »

Quand fut donnée sa pièce *la Pisanelle ou la Mort parfumée*, dans laquelle Ida Rubinstein apparaissait tour à tour en sauvage fille marine, en perverse châtelaine, en pure moniale, en courtisane sacrée (selon le personnage multiple et un qu'elle interprétait), nous étant brusquement trouvés tous deux face à face dans les couloirs du théâtre :

— D'où venez-vous, avec vos yeux qui brûlent dans l'huile ?

Je répondis :

— Je viens de voir jouer la *Pisanelle*.

— Mais la Pisanelle, dit-il, c'est vous !

J'ai bien souvent regretté, je regrette encore que la guerre, et tout ce qui l'y attendait d'assez fabuleux, l'ait pour toujours éloigné de nous. Avec lui, je ne puis mieux dire, *on se sentait bien*.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

DE MÉLIÈS A WALT DISNEY

COMMENT NAQUIRENT LES DESSINS ANIMÉS

Il y a quelques semaines, à peu d'heures l'un de l'autre, dans le lit d'hôpital auquel les avait condamnés l'ingratitude ou du moins l'indifférence de ceux à qui ils avaient ouvert le chemin de la richesse et de la célébrité, Georges Méliès et Émile Cohl sont morts. Alors seulement ils ont obtenu que la foule, qui emplit chaque jour les salles de cinéma, leur accordât, le temps que dure la lecture d'un article de journal, l'attention sympathique à laquelle ils avaient droit depuis longtemps. Ils sont indiscutablement les deux hommes qui, après les frères Lumière, ont joué le rôle le plus important dans l'histoire de l'art cinématographique.

LES DÉBUTS DE GEORGES MÉLIÈS

Né en 1861, dans une famille aisée d'industriels parisiens, Georges Méliès, après avoir fait ses études au lycée Louis le Grand, renonça à l'emploi qui l'attendait dans l'usine paternelle pour s'abandonner sans contrainte à la passion que, dès son enfance, lui avaient inspirée les marionnettes et la prestidigitation. Après qu'il eut exercé ses talents pendant quelque temps au petit théâtre de la Galerie Vivienne et au « cabinet fantastique » du Musée Grévin, Robert Houdin lui céda l'établissement portant son nom.

Situé à côté des librairies Flammarion et Floury, à deux pas du passage de l'Opéra, dans la partie du boulevard des Italiens

comprise entre les rues Drouot et Le Peletier qui a disparu lors de la percée du boulevard Haussmann, le Théâtre Robert Houdin était le domaine du merveilleux tel que le comprennent les illusionnistes. Mais ce merveilleux, — celui des baraques foraines quelque peu perfectionné, du moins en sa présentation, à l'usage du public parisien, — suffisait à emplir la petite salle d'une assistance sans cesse renouvelée où il n'y avait pas que des enfants et à assurer la fortune de l'homme qui y consacrait son activité et son ingéniosité. Georges Méliès n'avait donc qu'à se laisser vivre, lorsque, le 28 décembre 1895, les frères Lumière projetèrent leurs premiers films à moins de cinq cents mètres du Théâtre Robert Houdin, au Salon indien du Grand Café (disparu lui aussi), 12, boulevard des Capucines.

Georges Méliès, qui était toujours à l'affût de tout ce qu'il pouvait y avoir de nouveau dans le domaine du spectacle, fut naturellement un des premiers à aller s'asseoir devant l'écran du Salon indien et il fut indiscutablement le premier à deviner les possibilités, les promesses que contenaient les petites bandes de celluloïd au déroulement desquelles il venait d'assister, car, à peine l'écran sur lequel avaient été projetés *l'Arrivée d'un train en gare de la Ciotat* et *la Sortie des ouvriers de l'usine Lumière à Lyon* redevenu obscur, il allait trouver M. Louis Lumière et lui offrait de lui acheter son appareil.

Mais les inventeurs du cinématographe ne se doutaient pas de l'avenir réservé à leur invention. Pour eux, M. Louis Lumière me l'a répété récemment, leur appareil ne devait guère sortir du laboratoire où il pourrait sans doute rendre quelques services au savant à qui, par son pouvoir d'enregistrement et de reproduction, il faciliterait l'observation de certains phénomènes insaisissables sans lui. Très honnêtement, M. Louis Lumière exposa son point de vue à son visiteur et repoussa la proposition que celui-ci lui faisait, ne voulant pas, lui dit-il, l'exposer à des déceptions et peut-être à la ruine.

Georges Méliès, que la méfiance des inventeurs n'avait pas découragé et qui continuait à voir dans le cinématographe autre chose qu'un instrument de laboratoire, se mit au travail et rapidement il eut construit un appareil qu'il installa dans la petite salle qu'il dirigeait. Mais les films qui constituaient les programmes du Salon indien du Grand Café et qui étaient purement et simplement l'enregistrement des réalités que

chacun pouvait avoir sous les yeux, — de minuscules reportages, — ne pouvaient satisfaire le directeur du Théâtre Robert Houdin qui composait des spectacles où la fantasmagorie, la fantaisie tenaient la place la plus importante. En lui offrant des images semblables à celles qui étaient projetées de l'autre côté de la place de l'Opéra, Georges Méliès n'allait-il pas décevoir la curiosité de sa clientèle habituée à trouver chez lui du merveilleux et qui lui en réclamerait n'en fût-il plus au monde ?

Son intérêt s'accordant avec ses goûts, Georges Méliès ne fut pas longtemps avant d'imaginer une formule nouvelle où se trouvent assemblés tous les éléments du spectacle cinématographique, tel qu'il existe aujourd'hui : scénario, acteurs, décors, technique spéciale. Et même un peu plus...

LE PREMIER STUDIO. — LES INVENTIONS DE GEORGES MÉLIÈS

Mais pour réaliser ce dont il rêvait, impossible de continuer à travailler dans les mêmes conditions que les frères Lumière et leurs premiers collaborateurs qui posaient leur appareil de prise de vues devant les lieux où se déroulaient les faits qu'ils voulaient enregistrer et qui tournaient la manivelle jusqu'à ce que le ruban de celluloïd contenu dans l'appareil fût arrivé à son dernier centimètre. Georges Méliès acheta donc un terrain à Montreuil et y construisit un atelier vitré, semblable à ceux des photographes. Le premier studio était né (1).

Georges Méliès commença à travailler dans ce studio dès la fin de l'année 1896, soit moins d'un an après la première séance publique de projection cinématographique au Salon indien du Grand Café. Son premier film est un véritable trait d'union entre ce qui avait occupé jusqu'alors toute son activité et ce qui va désormais, et pour une vingtaine d'années, être toute sa vie : *l'Escamotage d'une dame au Théâtre Robert Houdin.*

Ce petit film était exactement celui que devait réaliser le directeur du Théâtre Robert Houdin, puisqu'il montrait un prestidigitateur, — naturellement, c'était Georges Méliès lui-

(1) C'est dans ce studio qui resta consacré au cinéma jusqu'en 1930 que vinrent s'installer au lendemain de la guerre les Russes, chassés de Russie par la Révolution, qui, groupés autour de M. Ermolieff, produisirent nombre de films intéressants, notamment ceux dont Ivan Mosjoukine fut la vedette.

même, — dans l'exercice de ses fonctions et son intérêt venait de ce que son auteur, utilisant une des innombrables possibilités de l'appareil de prise de vues, présentait, pour la première fois, aux spectateurs une image de la réalité modifiée selon sa volonté. L'idée de ce truquage, grâce auquel une femme apparaissait et disparaissait d'un seul coup et que nous jugeons très simple aujourd'hui, était venue à Georges Méliès, un jour, sur la place de l'Opéra où il enregistrait une de ces petites bandes reproduisant des scènes de la rue, dont le public de l'époque était particulièrement friand. La manivelle de son appareil s'étant coincée, il arrêta la prise de vues, fit sur place la petite réparation nécessaire et recommença à « tourner » sans que le champ de l'objectif ni l'angle de prise de vues eussent été modifiés. Quelle ne fut pas sa surprise, le soir, quand, en développant la bande impressionnée quelques heures plus tôt, il s'aperçut qu'à une image au milieu de laquelle figurait un omnibus succédait brusquement une image dont le motif central était un corbillard : le hasard venait de livrer à Georges Méliès le secret du procédé permettant toutes les disparitions et apparitions imaginables, toutes les métamorphoses les plus invraisemblables. C'est ce procédé qui avait été utilisé dans *l'Escamotage d'une dame au Théâtre Robert Houdin.*

Dès lors, Georges Méliès donna libre cours à son esprit inventif, au service duquel il mettait une grande habileté manuelle que la pratique de la prestidigitation avait singulièrement développée. Successivement, il inventa et mit au point le procédé permettant le dédoublement d'un même personnage sur une même image, — procédé que vingt ans plus tard Griffith prétendra avoir découvert, — celui qui rendait possibles la disparition insensible d'une image comme la substitution lente et progressive d'une image à une autre que l'on intitula « fondu » et « fondu enchaîné », ainsi que le « tour de manivelle », c'est-à-dire l'enregistrement d'une bande image par image avec, entre chaque image et la suivante, un temps d'arrêt permettant de modifier la position des personnages et des objets composant le tableau à enregistrer et de donner l'impression que ceux-ci se meuvent seuls, procédé qui constitue l'essentiel de la technique du dessin animé telle qu'elle existe encore aujourd'hui.

Ayant ainsi en mains une technique qu'il s'était lui-même forgée, et que non seulement les inventeurs du cinématographe n'avaient pas soupçonnée, mais qui allait exactement à l'encontre de leurs intentions, puisqu'elle permettait de déformer la réalité et de tromper le spectateur sur le compte de cette réalité, Georges Méliès se lança hardiment dans la production de films qui n'allaient plus rien ou presque rien devoir au réalisme et qui demandaient à la féerie, à la fantasmagorie et à la fantaisie leurs raisons de plaire au public : *la Nuit terrible*, *le Manoir du Diable*, *la Légende de Rip Van Vinckle*, *Deux cent mille lieues sous les mers*, *Deux Robinsons Crusoés*, *le Voyage à travers l'Impossible*, *les Quatre cents coups du Diable*, *la Conquête du Pôle* et surtout *le Voyage dans la Lune*, qui lui valut la grande popularité qu'il méritait. En effet, les films qu'il imaginait, composait, réalisait et dont il était lui-même la vedette et le décorateur, avaient peu à peu élargi leur champ d'action, sortant du Théâtre Robert Houdin pour pénétrer dans les quelques salles de projection qui s'étaient ouvertes à Paris et surtout dans les baraques foraines où le cinéma avait trouvé asile. Ils touchaient un public chaque jour plus nombreux, qui les accueillait avec une faveur sans cesse grandissante et qui aurait été encore plus étendu si, entre eux et ceux à qui ils pouvaient plaire, il n'y avait pas eu, — déjà ! — les directeurs des salles des écrans desquelles ils ne pouvaient pas se passer. Georges Méliès a raconté récemment la peine qu'il avait dû se donner pour imposer son fameux *Voyage dans la Lune* à ses clients habituels qu'effrayaient ses 280 mètres, alors que les films qu'ils avaient projetés jusqu'alors ne dépassaient pas 60 mètres.

Mais, de ces difficultés Méliès triomphait et on se demande comment il trouvait le temps de défendre ses intérêts de commerçant, étant donné le travail considérable qu'il avait à fournir pour réaliser ses films. La production de ses bandes féeriques ne l'empêchait pas, en effet, de continuer à fabriquer des petits films de reportage et d'actualité, — environ un par semaine. Mais qu'il s'agît de reportage ou d'actualités, Méliès ne pouvait brider son imagination. C'est ainsi qu'il réalisa, dès 1898, un film sur *l'Affaire Dreyfus* et, en 1901, un *Couronnement d'Édouard VII*, dont tous les tableaux avaient été

composés et enregistrés dans le petit studio de Montreuil. Plutôt que d'accabler Méliès en lui reprochant d'avoir trompé son public, disons, sans ironie, qu'il a inventé « le film historique » et fait, là aussi, œuvre de précurseur.

Si l'on ajoute que, dès 1897, il avait « tourné » un petit film montrant Paulus chantant une de ses chansons et qu'il avait eu l'idée d'accompagner la projection de ce film par l'exécution à peu près synchrone d'un rouleau de phonographe débitant la même chanson, ce qui peut être regardé comme une première manifestation de « cinéma parlant »; si l'on ajoute enfin qu'il s'était bien gardé de négliger le secours que la couleur pouvait lui apporter et qu'il faisait colorier par des mains féminines certaines de ses bandes que, pour ces roses et ces verts, il vendait un peu plus cher, on s'aperçoit que rien de ce qui constitue le cinéma tel que nous le connaissons aujourd'hui n'est resté étranger à ce diable d'homme.

CONTREFAÇON. — UNE OCCASION MANQUÉE

Il n'a même pas manqué à Georges Méliès d'avoir connu le sort de tout inventeur, de tout précurseur, c'est-à-dire d'avoir été volé et d'avoir été méconnu.

Volé, il le fut à l'occasion de ce *Voyage dans la Lune* qui engagea le cinéma dans la voie des longs métrages. Trois « copies » du film avaient été achetées par trois commissionnaires américains qu'avait tentés l'originalité de cette bande. Elles furent envoyées à trois maisons américaines différentes qui, probablement sans même se douter qu'elles se faisaient concurrence, les contretypèrent, c'est-à-dire se servirent de la copie positive qu'elles avaient reçue de France pour en tirer un négatif qui leur permit ensuite d'impressionner toutes les copies positives dont elles eurent besoin. Des milliers de *Voyage dans la Lune* coururent ainsi le monde sans aucun profit pour Méliès, si ce n'est de publicité, car les contrefacteurs américains n'avaient même pas eu la pudeur de supprimer, sur la copie qui allait servir de matrice aux leurs, la signature et la marque sous laquelle celui-ci éditait ses films.

Une seconde fois, Georges Méliès fut victime de l'Amérique lorsque, ayant ouvert une succursale à New-York, pour éviter le retour de contrefaçons comme celle dont avait souffert *le*

Voyage dans la Lune, cette succursale fut fermée, Edison ayant obtenu du gouvernement américain le monopole de la fabrication des appareils cinématographiques, ce qui privait de tout débouché les films auxquels Edison refusait son visa, parce qu'ils n'avaient pas été enregistrés par des appareils dont il était le constructeur.

Dupé par l'Amérique, Méliès fut également méconnu, et par tous ceux qui, à l'époque où il déployait son étonnante activité, s'intéressaient au cinéma. Incapables de se rendre compte que l'auteur du *Voyage dans la Lune* avait deviné le sens dans lequel le cinéma devait s'orienter pour atteindre à ses fins véritables, aucun de ces commerçants à courte vue ne pensa à lui fournir l'appui matériel ou moral qui lui aurait permis de ne pas faire figure de phénomène dans le monde cinématographique. Il est peut-être d'ailleurs permis de dire que Méliès ne fut pas seulement méconnu de ses contemporains, mais encore de lui-même. De caractère très indépendant, habitué à travailler seul, sans autre programme que celui de sa fantaisie, sans autre contrôle que celui de son goût, Georges Méliès ne se considérait pas autrement que comme un bon ouvrier qui s'acquitte le mieux possible de sa tâche et qui ne croit pas avoir à jouer un rôle dans l'histoire de son art ou de son métier, et il n'était naturellement pas enclin à accepter une association ou plus simplement des apports financiers dont, sans être un persécuté, il pouvait craindre que son indépendance n'aurait pas à se féliciter. Il le montra bien le jour où il repoussa le concours qu'un constructeur d'appareils électriques, M. Grivolas, venait lui offrir, mettant tout simplement celui-ci à la porte sans presque vouloir l'écouter et sans se douter que ces capitaux qu'il venait de refuser, son visiteur, qui était irrésistiblement attiré par le cinéma, allait les porter à M. Charles Pathé à qui ils allaient permettre de transformer sa modeste entreprise en une importante société anonyme dont le rôle allait très vite être considérable.

Se livrer à des hypothèses est toujours un jeu stérile : on ne peut pourtant pas s'empêcher de se demander ce que serait devenu le cinéma si, Georges Méliès ayant accepté la proposition de M. Grivolas, les capitaux de celui-ci, au lieu de tomber entre les mains d'un homme d'affaires adroit certes et audacieux, mais n'ayant sur le cinéma que des idées

assez vagues, avaient été mis au service de l'homme qui, on s'en est aperçu trop tard, avait, instinctivement peut-être, mais sûrement, entraîné le cinéma à peine né vers les régions où il pouvait trouver sa personnalité véritable et s'épanouir largement en marge des autres arts. Sans doute était-ce pour le cinéma la possibilité d'échapper d'une part à l'influence du théâtre à laquelle, parce que c'était là la solution la plus facile, allaient le soumettre des hommes dont l'unique préoccupation était de gagner de l'argent et d'autre part à ce bas réalisme qui le régit encore et dans lequel aucun des films de Georges Méliès n'est jamais tombé.

C'était en effet le spectacle cinématographique tout entier que Georges Méliès avait inventé en réalisant son *Voyage dans la Lune* ou ses *Quatre cents coups du Diable* dans lesquels une technique sans cesse renouvelée, au service d'une imagination constamment en éveil et d'une fantaisie qui allait de l'enfantillage à la poésie, parvenait à ressusciter sur l'écran Perrault et Jules Verne avec cette liberté, cette fraîcheur qui nous plaisent tant aujourd'hui dans les films de Walt Disney : *Mickey Mouse* ou *Silly Symphonies*.

ÉMILE COHL, INVENTEUR DES DESSINS ANIMÉS

Que Walt Disney soit l'héritier de Georges Méliès en ce qui concerne l'inspiration à laquelle il obéit et le domaine dans lequel il évolue, on ne peut le nier, mais on ne peut passer directement de l'un à l'autre, car Walt Disney ne se serait peut-être pas laissé aller à cette inspiration, si un autre Français, Émile Cohl, ne lui avait fourni l'instrument grâce auquel il pourrait répondre à cette inspiration et la traduire en images.

Émile Courtet, dit Émile Cohl, quoique un peu plus âgé que Georges Méliès, étant né en 1857, ne vint au cinéma que neuf ans après l'auteur du *Voyage dans la Lune*. Parisien lui aussi, élève d'André Gill, il commençait à être connu pour les dessins qu'il donnait au *Charivari*, aux *Hommes d'aujourd'hui*, au *Sifflet* et à quelques autres journaux satiriques de l'époque, lorsqu'un jour de 1905 il tomba en arrêt devant une affiche de cinéma qui était le démarquage à peine voilé d'un dessin qu'il avait publié peu de temps auparavant. Il se rendit immédiatement à la Villette aux ateliers Gaumont

d'où sortait le film dont cette affiche annonçait la projection. Louis Feuillade, qui était le metteur en scène le plus important de la maison, le reçut et, s'étant aperçu qu'il avait des idées et de la verve, il lui proposa sur-le-champ un engagement.

Émile Cohl accepta et devint tout naturellement un des meilleurs collaborateurs des studios Gaumont, donnant une idée à l'un, un conseil à l'autre, arrangeant des décors, composant des scenarii et finalement réalisant quelques-uns des petits films qui composaient la production régulière de la maison. La plupart de ces films utilisaient largement les truquages imaginés par Georges Méliès et notamment « le tour de manivelle » qu'Émile Cohl eut d'abord l'idée d'employer à animer des marionnettes. *Le tout petit Faust* et *le petit Chantecler*, qu'Édmond Rostand voulut un moment interdire parce qu'il devançait le sien, firent naître une idée nouvelle dans l'esprit ingénieux d'Émile Cohl qui, en 1934, confia à un rédacteur de *Cinémonde*, René Brest, comment l'usage des poupées l'avait amené à reprendre son crayon de dessinateur sans cesser de travailler pour l'écran : « Tout en faisant mes bandes à « trucs », — ce qui me demandait une patience d'ange, — et en actionnant mes poupées millimètre par millimètre, je me disais : « En somme, le cinéma, c'est tout simplement la décomposition du mouvement en seize poses par seconde et en deux tours de manivelle. Alors, si à ces poupées je substituais des dessins, travaillés d'une certaine manière, je pourrais les animer et en faire quelque chose de très comique. Seulement, voilà le « hic », il me faudrait exécuter seize dessins pour une seconde seulement de projection. Quel travail pour une bande entière !... Après tout, on peut toujours essayer. Je crois que cela serait amusant de voir un bonhomme, comme en crayonnent les gosses sur la couverture de leurs cahiers, s'animer petit à petit, s'ébrouer et marcher sur l'écran comme une personne vivante. Et voilà tout bonnement le germe des dessins animés. »

Cette idée ayant pris possession de son esprit, Émile Cohl ne put résister longtemps à la tentation à laquelle elle le soumettait. Il imagina son premier personnage, — l'ancêtre de Mickey, de Donald, de Popeye (Mathurin), — une sorte de général avec un chapeau à plumet et un grand sabre et le fit évoluer en une série de 3600 dessins, — ce qui donna un

film de 40 mètres, — qui sous le titre *Fantasmagorie* fut projeté pour la première fois à Paris le 17 août 1908 sur l'écran du Théâtre du Gymnase. Le succès fut suffisant pour qu'Émile Cohl, que M. Léon Gaumont, plein d'une admiration amusée, avait surnommé son « Bénédictin », persévérât dans la voie qu'il avait ouverte, perfectionnant son outillage et ses méthodes de travail, augmentant la longueur de ses bandes au service desquelles il mettait une imagination fertile, une bonne humeur charmante et un très agréable humour. Il en fut ainsi pendant quatre ans : *le Cauchemar de Fantoche*, *le Cerceau magique*, *Un drame chez les fantoches*, *les Joyeux microbes*, *Transfigurations*, *la Lampe qui file*, parmi des douzaines de bandes qui portèrent successivement la marque des maisons Gaumont, Éclipse, Pathé, Éclair, firent connaître à tous ceux qui allaient demander à l'écran de les distraire le talent d'Émile Cohl, sinon son nom, car l'anonymat était alors la règle à peu près générale dans le monde cinématographique.

Mais, en 1912, Émile Cohl, qui faisait alors partie de la maison Éclair, fut envoyé par son directeur en Amérique pour y diriger la succursale qu'Éclair-Journal venait d'y ouvrir. Installé à Fort-Lee, Émile Cohl continua naturellement à consacrer une partie de son temps à confectionner de petits films de dessins animés et non moins naturellement il montra ces films et aussi la manière de s'y prendre pour les réaliser à diverses personnalités du cinéma américain avec lesquelles il était en rapport, et... il arriva ce qui devait arriver. Revenu en France en 1914, Émile Cohl ne fut pas exagérément surpris quand il vit, quelques mois plus tard, les premiers films de dessins animés américains prendre possession des écrans français et il ne put que se reprocher les deux imprudences que, comme tant d'inventeurs, il avait commises, la première, en ne prenant pas un brevet qui, dans la mesure du possible, aurait protégé son invention, la seconde en se montrant confiant au point de dévoiler et d'expliquer ses procédés à des hommes qui, s'ils n'avaient pas l'intention de le voler au moment où ils venaient le trouver, ne purent du moins pas s'empêcher de tirer parti de ce qu'ils avaient vu et admiré.

Le vol dont Émile Cohl a été la victime est évident. Il n'a d'ailleurs jamais été contesté. Vingt articles parus aussi bien

dans la grande presse que dans la presse spécialisée l'ont rappelé, jamais une voix ni une plume américaine n'a élevé la moindre protestation. Tout au contraire, M. Walt Disney, quand il a reçu des mains du consul de France, à San Francisco, la croix de la Légion d'honneur que notre gouvernement venait de lui décerner, a rendu justice à Émile Cohl et reconnu qu'il n'avait pas d'autre mérite que d'avoir utilisé et perfectionné l'idée et les procédés de l'inventeur français.

Mais si les Américains n'ont pas refusé à Émile Cohl le droit de se considérer comme le père du dessin animé, certains de ses compatriotes lui ont contesté cette paternité au bénéfice d'Émile Reynaud. Il est indiscutable qu'Émile Cohl eut des précurseurs et que, avant même l'invention des frères Lumière, des appareils comme le phénakisticope ont permis de reconstituer le mouvement en faisant défiler sous les yeux de l'observateur, à une vitesse suffisante, une suite d'images dont chacune donnait une phase de ce mouvement, mais il n'est pas moins indiscutable que ces appareils n'utilisaient la collaboration ni de la photographie ni de la projection. Émile Cohl était donc parfaitement en droit d'écrire, comme il le fit : « Oui, je suis le père des dessins animés, mais mes enfants ne sont pas reconnaissants du tout, puisque, maintenant que je suis très âgé, je suis totalement oublié d'eux... et des autres. »

WALT DISNEY ET SES FILMS

L'invention d'Émile Cohl a donné naissance en Amérique à une industrie qui constitue une des branches les plus régulières, les plus intéressantes, les plus prospères de l'activité cinématographique. Ce succès, sans diminuer le mérite d'hommes comme Windsor Mac Cay, Max Fleischer et Pat Sullivan, qui, avec beaucoup d'ingéniosité, ont composé des films d'un humour très anglo-saxon, c'est à Walt Disney qu'il est dû, à Walt Disney qui a su tirer parti du dessin animé à la fois en homme d'affaires et en artiste.

Homme d'affaires, Walt Disney a prouvé qu'il l'était en industrialisant, en standardisant les méthodes de Georges Méliès, — n'oublions pas que c'est lui l'inventeur du « tour de manivelle », — et d'Émile Cohl. Faire un film de dessin animé est devenu dans les ateliers de Walt Disney un travail

méthodique : scénario, texte, inventions comiques (*gags*) sont l'œuvre de spécialistes dont le travail une fois assemblé est livré à ceux qui vont avoir à traduire en images la trame ainsi composée avec une minutieuse précision. Ceux-ci se divisent en trois catégories : dessinateurs, animateurs, coloristes. Les dessinateurs composent les scènes essentielles, les scènes-repères et les décors dans lesquels ces scènes doivent se dérouler ; les animateurs dessinent sur du papier transparent posé sur des plaques de verre éclairées par en dessous les mouvements que doivent exécuter les personnages pour passer d'une scène-repère à la scène-repère suivante et ces mouvements doivent procéder par variations microscopiques afin d'éviter les gestes saccadés ; enfin, ces dessins décalqués sur des plaques de mica, afin de ne pas avoir à retranscrire sur chacun d'eux les fonds qui restent immuables, sont coloriés. Pendant ce temps, la musique est composée, et lorsque la suite des dessins est terminée, on synchronise les dessins sur la musique et c'est seulement quand on est certain que cette synchronisation est parfaite que l'opérateur de prise de vues intervient. Nous sommes loin du travail patient, solitaire et empirique d'Émile Cohl « le bénédictin ».

Malgré cette standardisation du travail, la réalisation d'un dessin animé est chose si délicate qu'il ne faut pas moins de trois mois pour produire un film de la longueur normale des *Mickey* ou des *Silly Symphonies*, et l'activité de la production est si grande et si régulière que 600 artistes et techniciens sont employés à l'année dans les studios de Walt Disney.

Celui-ci ne s'est pas montré moins audacieux ni moins heureux comme artiste que comme homme d'affaires. Il a eu tout d'abord l'idée de transformer le style que, poussé par la nécessité de faire simple, Émile Cohl avait adopté. Émile Cohl traitait ses personnages à la façon d'un écolier, en traits-bâtons. Walt Disney, avant même de disposer de la couleur, a utilisé toutes les ressources du dessin le plus poussé, ce qui lui a permis de donner du relief, de la consistance à ses personnages. Émile Cohl faisait évoluer ses personnages sur un plan unique perpendiculaire au rayon visuel du spectateur : ses dessins étaient plats. Walt Disney a permis à ses personnages de changer de plan et de se mouvoir parallèlement au rayon visuel du spectateur. Il a ainsi obtenu des effets extrêmement

curieux en faisant, par exemple, surgir un de ses héros du dernier plan de son décor, comme si c'était de l'horizon et en le rapprochant rapidement comme s'il voulait sortir de l'écran et bondir dans la salle ou inversement en l'éloignant jusqu'à le faire se perdre au lointain. Il a en outre créé des « types » d'une vérité, d'une netteté telles qu'ils ont été adoptés d'enthousiasme par les plus jeunes spectateurs.

Mais c'est peut-être dans l'emploi qu'il fait de la couleur que Walt Disney a le mieux prouvé qu'il a compris ce qu'un film de dessin animé peut et doit être. Ses couleurs, volontairement irréelles, presque toujours d'une joliesse un peu fade et soigneusement conventionnelle, contribuent puissamment à créer l'atmosphère féerique que le spectateur réclame inconsciemment. Par là, à travers Émile Cohl, il rejoint Georges Méliès, qui, lui aussi, s'était instinctivement servi de la couleur, non plus pour se rapprocher de la réalité, mais pour s'en éloigner. Il le rejoint encore et avant tout par le choix de ses sujets. Jamais, en effet, Walt Disney n'a pensé à sortir du domaine de la fantaisie, du rêve, de la féerie. Comme Méliès, c'est dans la légende, dans la fable, dans son imagination ou celle de ses collaborateurs, qu'il trouve ses sujets, mais qu'il s'agisse de *l'Arche de Noé*, des *Trois petits Cochons* ou du *Vieux Moulin*, il ne veut avoir aucun rapport avec la réalité, il l'ignore avec entêtement et c'est sans doute cette certitude que nous avons de nous évader grâce à lui qui assure le succès de chacun de ses films avant même que la projection en soit commencée. Avec non moins d'entêtement, Walt Disney tourne le dos au théâtre. Sur ce point il va plus loin que Méliès. Celui-ci avait en effet pour le décor de théâtre, genre Châtelet, un goût très prononcé, qui d'ailleurs n'était peut-être pas exempt de quelque ironie. Mais, disciple d'Émile Cohl avant même de l'être de Georges Méliès, Walt Disney peut échapper à l'influence du théâtre, même en ce qui concerne les décors dont il pare ses féeries. Il est ainsi le seul cinéaste qui n'ait jamais dévié de la ligne que Méliès avait découverte et qui aurait dû être celle du cinéma, lequel, grâce aux moyens personnels dont il dispose, peut évoluer librement dans un domaine interdit aux autres arts ou aux autres moyens d'expression et nous en offrir le spectacle total, de manière à être compris sous toutes les latitudes.

Ayant pris dans ses succès acquis l'assurance nécessaire, Walt Disney vient de céder aux sollicitations de ses admirateurs et de ses clients qui, depuis longtemps, lui reprochaient la brièveté de ses films et il a réalisé, d'après un conte des frères Grimm, un film : *Blancheneige et les sept nains*, dont la projection dure une heure et demie, tout comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre filmée. Cette bande a exigé de Walt Disney et de ses collaborateurs plus de deux ans de travail, — ils ont dû composer près de 500 000 dessins, — et le résultat de ce travail est tel qu'un journaliste américain, après avoir vu le film, n'a pas hésité à écrire que « rien d'aussi heureux n'était arrivé dans le monde depuis le 11 novembre 1918 »... Hollywood nous a habitués à ces exagérations, mais il semble bien pourtant que Walt Disney doive être satisfait de son œuvre, puisqu'il annonce déjà que, sans restreindre sa production de bandes de court métrage, il va entreprendre deux nouveaux grands films pour lesquels il s'est assuré la collaboration du grand chef d'orchestre qu'est Léopold Stokowsky et dont l'un serait inspiré du *Bolero* de Maurice Ravel : Méliès et Émile Cohl n'avaient pas prévu ça !

Entre les mains de Walt Disney, l'instrument inventé par Émile Cohl est devenu, — on le voit, — capable d'évoluer dans le domaine ouvert par Georges Méliès sans connaître de limite à ses possibilités non plus qu'à ses prétentions. Et pendant que cet instrument se perfectionnait, Méliès, ne trouvant plus à travailler, avait dû renoncer au cinéma. Un journaliste, M. Druhot, le rencontra un jour tenant une boutique de jouets dans le hall de la gare Montparnasse. Il fut assez heureux pour le faire admettre à la Maison de retraite du Cinéma à Orly, qu'il ne quitta que pour aller mourir à l'hôpital. Quant à Cohl, personne ne lui offrit à son retour d'Amérique l'occasion d'utiliser son talent et son ingéniosité. Il végéta lamentablement jusqu'au jour où la maladie le conduisit lui aussi à l'hôpital. Et c'est là qu'il est mort misérablement, malgré les efforts faits par quelques amis pour intéresser à son sort ceux qui auraient dû avoir à cœur de se montrer à son égard à la fois charitables et équitables.

René Jeanne.

SPECTACLES

« PLUTUS » A L'ATELIER

Il faut aller applaudir *Plutus*. Charles Dullin l'a monté somptueusement, et le décor, les costumes, les éclairages sont d'une gaieté lumineuse et colorée qui réjouissent les regards, cependant que les chants, la musique de scène de Darius Milhaud relient tous les épisodes par leurs rythmes ingénieux, joyeux, subtils ou populaires, toujours adaptés à l'action et à ses péripéties. On a beaucoup dit, et c'est vrai, donc je suis obligée de le répéter, que, seul, le premier acte est d'Aristophane et que Mme Simone Jollivet a tiré les deux autres des récits et des indications qu'elle a fort habilement mis en action. Mais elle se sert, dès le début, de ce procédé, et, ce premier acte, elle l'a accommodé aux nécessités et aux goûts de notre théâtre actuel. Dans le texte d'Aristophane, Plutus est déjà aux côtés de Chrémyle lorsque la pièce commence et que Chrémyle raconte à Carion la prière qu'il vient d'adresser à Apollon et la réponse de l'oracle. Ici, nous voyons d'abord Chrémyle aller prier le dieu. Honnête laboureur, intelligent et doué de saine raison, il ne sait ce qu'il va devenir. Sa maison va être saisie par le fisc. Doit-il élever son fils selon les bons et laborieux principes qui lui ont si mal réussi ? L'oracle lui répond de suivre et faire entrer chez lui le premier homme qu'il rencontrera. Et c'est alors que survient Plutus, aveuglé d'un bandeau, tâtant le sol d'un bâton de juif errant, vêtu d'une tunique crasseuse et rapiécée, mais le chef orné de cheveux en boucles d'or et d'une barbe assortie. « Je suis Plutus », avoue le mendiant que Chrémyle interroge. Et il

lui apprend que les dieux l'ont rendu aveugle parce qu'il ne voulait aller que chez les gens de bien. Jupiter ôta la vue à Plutus pour que celui-ci ne puisse reconnaître, des fripons, des avares et des usuriers, les gens vertueux, généreux, actifs et dignes d'être récompensés par la fortune. Ce pourquoi les « méchants », les « coquins » furent si souvent favorisés par l'or. « Si tu recouvrais la vue, fuirais-tu encore les méchants ? demande Chrémyle. — Assurément. — Irais-tu chez les gens de bien ? — Sans doute, car il y a longtemps que je n'en ai vu. » Et Chrémyle, décidé à ôter le bandeau du dieu puissant dont la seule cécité fait l'injustice, Chrémyle appelle à savourer les faveurs du miracle tous ses compagnons et tous ses amis avec lesquels il veut partager l'aubaine de la prospérité. Pendant qu'accourent, dansent et se réjouissent, en troupe nombreuse, les bergers, les vignerons, les paysans, les citadins aux divers métiers, et que, en une ronde d'allégresse, ils enferment le mendiant fabuleux, une apparition timide survient, et son aspect glace cette chaude joie. C'est *Pauvreté*. Elle est pourtant si gracieuse, si douce, si pure et si belle sous les traits et par le grand talent de Mme Marie-Hélène Dasté qu'elle mériterait d'être bien accueillie au lieu d'être traitée en intruse. Mais nul ne veut plus d'elle. C'est en vain qu'elle explique qui elle est : ni mendicité, ni misère, mais celle qui donne la noblesse de gagner son pain, celle sans laquelle il n'y aura bientôt plus de richesse. Car, avec le loisir, la paresse, les métiers s'éteindront, le commerce mourra, le luxe disparaîtra... Mais nul ne veut l'entendre ; on la chasse, et, malgré une dansante et inquiète visite de Mercure, fort soucieux de ce que va déterminer l'imprévue liberté de l'or, les Athéniens conduisent Plutus au temple et le délivrent de son bandeau. Enfin, il voit ! Rajeuni, rutilant, vêtu de neuf, Plutus resplendit. Au fronton du temple tourne follement la roue de la Fortune, et une corne d'abondance, descendue du ciel, verse sur les humains une pluie, un torrent de pièces étincelantes. Cris de joie, chants et danses, jubilation générale, espoir, clamé par Chrémyle, de bonheur pour tous et de fraternité dans la prospérité partagée. Tous ces crédules humains, tous ces simples, oublient les lois de la dure condition terrestre et s'imaginent avoir droit, déjà, au repos et à la béatitude. Le premier acte finit sur cette illusion, dans un

paradis de lumière heureuse, un ensemble vraiment réjouissant de satisfaction en fête.

Toutes les déceptions vont naître de ce faux bonheur. Mme Jollivet les suscite avec beaucoup de verve, une verve où il entre un peu trop d'argot. Mais, qu'importe, puisqu'elle réussit, avec maintes allusions à notre temps présent, à divertir l'auditoire, tout en l'obligeant à écouter jusqu'au bout, sous ses apparences de « revue » antique, une belle fable très morale. Le gai décor, qui, au premier acte, s'animait de toutes les allées et venues des marchands, des acheteurs, des travailleurs variés, est tout morne et semble désert. C'est que chacun dort et ne fait plus rien. C'est une grève générale sur le tas d'or. Vous devinez les suites de cette incurie, et Mme Jollivet nous montre une série fort pittoresque de petits désastres de toute sorte dus à cette richesse et paresse pour tous.

D'ailleurs, on s'ennuie ; le bâillement est unanime. Les marchands étrangers font monter les prix de façon folle ; les serviteurs ne voulant plus servir, les Athéniens rougissent de se voir obligés à acheter des esclaves ; on ne peut même plus faire réparer sur place ses sandales usées. Le travail est défendu même à ceux qui désireraient le reprendre pour se distraire. Enfin, c'est une expérience ratée. Mercure crève de faim et Plutus devient gâteux et impotent. Après avoir essayé de rétablir le commerce par des échanges, les Athéniens comprennent qu'il leur faut accepter les vieilles lois et les antiques nécessités. Pauvreté étant revenue, elle est cette fois-ci accueillie, car on a chassé Plutus, accusé du désarroi général. Pauvreté le rappellera, cet or indispensable qui doit payer les travaux et les arts, et elle se tiendra à son côté dans l'apothéose finale, si belle en sa robe de bure, auprès de Plutus resplendissant et surdoré sous son parasol, lui-même astre, et puisant avec des gants d'or dans une bourse immense. « Paie, Plutus », répète la douce voix de Pauvreté. Et Plutus paie... Souhaitons que cela se réalise. Tout finit par un chœur et des danses, dont l'entrain est aussi communicatif que divertissant.

Charles Dullin est un admirable Chrémyle, plein d'un bon sens populaire et d'une finesse rusée et attique ; Genica Athanasiou est ronde et bien-disante dans le rôle de sa femme Myrrhine ; Maxudian est tout à fait original et excellent en

Plutus. Les rôles, très nombreux, très divers, sont tous très bien tenus. Le décor et les costumes de Lucien Coutaud sont charmants. La mise en scène de Dullin est parfaite. C'est une des belles réussites de l'Atelier. Allez applaudir *Plutus*...

A PROPOS DE « LA MARSEILLAISE »

Ce film de M. Jean Renoir a soulevé beaucoup de désapprobations. On l'a intitulé *la Grande désillusion*, *la Grande déception*. Et, sans doute, n'est-il pas une réussite du célèbre cinéaste auquel nous devons *la Grande Illusion* et quelques autres beaux films. J'ai été, malgré sa mauvaise presse, voir cette *Marseillaise*, car je n'ai pas de parti pris et tous les grands efforts m'intéressent... Film tendancieux, m'avait-on dit. Ma foi, pas tant que ça... seulement « partisan ».

Ce film, hautement républicain, traite évidemment de façon assez caricaturale les émigrés, les aristocrates, — mais en mettant en valeur leur fidèle héroïsme, — les ministres de cour, etc., mais, cela, avec un évident souci, tout en rendant l'ancien régime antipathique, de ne pas trop choquer les opinions, sinon opposées, du moins diverses. Seule, la malheureuse Marie-Antoinette est dessinée en traits agressifs qui ne peuvent que déplaire à tous les spectateurs, lorsqu'ils penseront au martyre sinistre de cette souveraine infortunée. Quelques traits... Voilà bien le défaut non seulement de ce film, mais de tous les films qui ont la prétention d'être historiques. Avec quelques images et quelques paroles de succinct et mauvais texte, on a la certitude outrecuidante d'évoquer les plus célèbres figures et aussi toute une époque. Et cette ambition puérile, qui apprend aux ignorants les faits les plus fameux de la façon la plus primaire, la plus élémentaire et souvent la plus erronée et saugrenue, donne naissance à ces fantaisies fondées sur les dates et les événements du passé. La plupart de ceux qui composent l'innombrable public d'un « chef-d'œuvre de l'écran » ne savent à peu près rien, ou très peu de choses et, cela, de façon vague, imprécise... Ils reviennent de ces contemplations le crâne bourré d'interprétations bizarres ou grossières, d'images qui fixent en leur puérile mémoire des choses et des gens auxquels ils n'avaient jamais pensé, qui font désormais

partie, avec la plus flagrante inexactitude, de leur « savoir ». Ceux-là qui ont quelque lecture et subi quelques modestes examens, font la part des inventions nécessitées par les effets et les succès cinématographiques... Mais les autres ! S'ils ne s'émeuvent pas facilement, ils sortiront de la salle où ils viennent de voir la *Marseillaise*, un peu déçus, et pensant que, à quelques tueries près, ce n'était pas bien terrible, cette Révolution !... Et les mouvements de foule lui feront l'effet d'une vaste kermesse populaire plus que du rythme inexorable d'un des plus tragiques raz-de-marée qui aient balayé de notre petite terre, avec toute une société et toute une organisation caduques, tant d'innocents et misérables humains. Or, c'est la grandeur de la tourmente que nous venions chercher ici. Nous ne l'avons pas ressentie. Mais il faut être juste et respirer en certaines parties de cette œuvre, manquée par une sorte de « timidité », tant elle a craint d'être accusée d'audace excitatrice, un souffle patriotique, simple, humain et généreux.

La Marseillaise est un titre admirable... Mais c'est lui qui nuit à l'œuvre. Certes, ce film c'est l'histoire d'un chant, sa naissance à peine modulée, sa mélodie qui, peu à peu, s'enfle, se propage, se déplie ainsi qu'un drapeau immense et devient si vaste qu'elle retentit dans tout un ciel d'idéal et s'enroule autour de toute une nation... On ne sait pourquoi d'ailleurs : ces paroles sont, — comme le dit un petit soldat du film, — assez ampoulées et souvent sanguinaires. Mais, enfin, l'air est martial, entraînant et il a précédé, accompagné, suivi tant d'héroïsme et tant de gloire qu'il en est devenu le symbole. Alors, nous attendions trop... Et *la Marseillaise* de l'Arc de triomphe nous obligeait à penser grandiose. Si ce film s'intitulait modestement : *les Marseillais*, nous comprendrions qu'il nous offre l'histoire des volontaires marseillais, leur arrivée à Paris, leur participation à la prise des Tuileries et, tout au long de leur marche à travers la France, comment ils ont fait leur ce *Chant de guerre de l'armée du Rhin*, si bien que lorsqu'ils l'ont chanté à Paris, ce chant fut par les Parisiens nommé *la Marseillaise*. Ce film, c'est l'histoire de ces cinq cents volontaires parmi lesquels quelques-uns sont chargés de parler et d'agir en particulier pour que nous nous y intéressions plus spécialement... comme à des personnages de M. Pagnol. Alors, avec leur accent

d'ail et de soleil, ils nous illuminent les heures effroyables, et même lorsqu'ils meurent, ils le font avec le sourire. Té ! et ce n'est pas leur faute, mais ces scènes de la Révolution, — entre 1789 et 1792, — ils nous les cuisinent à la provençale.

M. Jean Renoir a tenté de nous montrer par leurs petits côtés les heures dramatiques. Les grands événements, les hommes humbles y participent dans leur petit coin, dans leur petit poste ; ils n'en voient jamais l'ensemble. Ainsi avait fait Stendhal pour son Fabrice à Waterloo. Ainsi avait fait Anatole France en écrivant *les Dieux ont soif*. France nous avait intéressés à la vie de modestes gens de Paris, passant à travers les tragédies en suivant le cours de leurs existences familières, mangeant, aimant, allant au théâtre et lisant dans les gazettes les faits les plus affreux, — devenus pour nous historiques, — avec autant d'endurcissement que nous lisons aujourd'hui, dans nos journaux, des événements sensationnels, des crimes hideux, et des accidents épouvantables. Mais ce qui dans le roman, par la multiplicité des détails, le prestige évocateur du style, l'art du texte, nous entraîne, nous subjugue, crée en notre esprit l'atmosphère du passé, manque à la réalisation par l'image. En fixant certains tableaux choisis, le cinéma nous prive d'imaginer tous les autres. Il ne nous offre plus qu'une série d'illustrations auxquelles le véritable texte, celui d'un livre, fait défaut. De là, notre sentiment de déception, de privation... Le cinéma ne devrait nous offrir que des histoires inédites, c'est-à-dire renoncer à l'*Histoire* avec majuscule. Les acteurs de ce film sont assez bons. M. Pierre Renoir a été fort critiqué en Louis XVI. Il a pourtant un fort beau moment, celui où obéissant à Jouvet (Rœderer), — le plus excellent et émouvant de tous en son rôle si bref, sa mimique si simple, — il revêt, sur son habit de cour, un sombre manteau et, suivi de la Reine et de ses enfants, il se dirige, le 10 août, vers l'Assemblée nationale. Jouvet, tout en noir, a l'air de conduire un cortège funèbre, un cortège où les ombres des morts marchent encore à ses côtés. Cette promenade lugubre, dans l'allée d'été aux grands arbres dont déjà les feuilles tombent, — feuilles avec lesquelles joue le dauphin ignorant ses douleurs futures, — est saisissante. Mais, il faut bien dire que la première apparition de Pierre Renoir, roi sans perruque

coiffé d'un foulard ornant un profil de perroquet qui n'a rien de bourbonien, et dévorant un repas pendant que le duc de la Rochefoucauld lui annonce la prise de la Bastille, a de quoi surprendre... Mlle Delamare, bien jolie, n'est pas faite pour jouer les reines, mais M. Clariond est très bien en gouverneur du fort de Marseille et en émigré clairvoyant, admirateur du peuple français.

Que M. Jean Renoir nous donne bientôt l'occasion de ne lui faire que des compliments. En attendant, applaudissons quelques-uns de ces tableaux qui sont frappants, aussi bien dans le familier que dans le pathétique; constatons que, malgré la diversité interrompue des épisodes, nous suivons toujours le film avec intérêt, et que certains de ces tableaux sont beaux en eux-mêmes, par le choix des détails, du décor, des paysages, des éclairages...

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES MOZARTIENNES. DEUXIÈME CONCERT

La Société des études mozartiennes, que dirige Mme Octave Homberg avec une si fervente et intelligente activité, nous a offert son deuxième concert de la saison 1937-1938, le 25 février. Ce furent deux heures d'une émotion religieuse et d'un étonnement émerveillé en écoutant ces œuvres pieuses dont l'une, le *De Profundis*, fut écrite en 1770, lorsque Mozart avait quatorze ans. Le *Misericordias Domini*, le *Lacrimosa* sont de 1775 ; le *Regina Cœli* (première audition en France) est de 1772. Seize ans ! Mozart avait seize ans lorsqu'il composa ces chœurs, ces soli, cette orchestration où l'adresse et la pureté s'unissent en un épanouissement à la fois génial et ingénu. Cette œuvre, pleine de grâce, comme la Vierge qui l'inspira, nous charme par les floraisons de ses guirlandes sonores, mais son parfum mélodique ne nous atteint pas jusqu'au cœur comme l'encens secret, la plainte sublime et résignée du *De Profundis*. Ce *Regina Cœli* monte, s'élève vers la joie céleste en des battements, des palpitations d'essors angéliques. Il exalte le bonheur d'être pur, il se prosterne devant la Reine du ciel en hommages et louanges, il se propage et s'amplifie avec une allègre et majestueuse innocence. Son ciel musical est un paradis sans douleurs que n'assombrit pas le souvenir des choses de la terre. Reposantes délices ! Jeux

miraculeux d'un adolescent ailé ! Mais ce *Lacrimosa*, mais ce *De Profundis*, avec quelle prescience des misères humaines et des tristesses inexorables les conçut cet enfant qui n'avait pas encore souffert. Prévision des douleurs futures, étonnante certitude de la paix funèbre, elles rejoignent déjà leurs ailes noires sur cette inspiration du génie enfant. Mais sa foi, sa piété adoucissent ces ténèbres humaines. La douceur profonde de la plainte se sent déjà près d'être exaucée. Un repos, un pardon d'une simplicité admirable s'étendent au delà des dernières lamentations et la religieuse espérance y veille auprès de cette douleur. C'est là une des belles révélations de ces concerts Mozart auxquels je suis déjà redevable de tant d'inoubliables impressions.

La deuxième partie du concert se composait des *Vêpres du Dimanche* (première audition en France) écrites par Mozart en 1779. Elles furent précédées de *l'Entrée des Vêpres* de Monteverdi (pour chœurs et orchestre) qui est fort belle en son musical cérémonial. Puis ce furent, de Mozart, toutes les parties des Vêpres, du *Dixit* au *Magnificat*, celui-ci emportant la plus haute admiration des auditeurs par la puissance de l'expression, l'élan des phrases triomphales et la facilité étonnante et splendide de l'essor de la prière. Ce fut une belle séance de laquelle, une fois de plus, nous remercions l'éminente organisatrice ainsi que M. Félix Raugel, dont la direction, l'orchestre et les chœurs furent si justement applaudis. Mmes Erika Rokita, — grande cantatrice venue de Vienne, — Lina Falk, MM. Planel et Cauchemont, solistes, furent chaudement complimentés et fêtés. L'orgue était tenu avec maîtrise par M. Durufle. Tous et toutes méritent nos gratitudes et nos bravos. Mme Homberg nous a promis le troisième concert de la Société pour la fin de juin, en plein air, à Versailles... Souhaitons que l'orage n'y tienne pas l'orgue et qu'une radieuse atmosphère y favorise l'enchantement de Mozart.

NOUVEAUX BALLETS DE LA JEUNESSE
« L'AMOUREUSE ET LA BIEN-AIMÉE »

Je viens vous parler encore de ces Ballets de la Jeunesse que je vous ai présentés dans le dernier numéro de mes *Spectacles*. Ces jeunes artistes ont eu tant de succès que, avant de

partir en tournée, en Suisse et dans certaines villes de France, ils ont donné une nouvelle séance à la salle d'Iéna le 28 février. Ils nous en annoncent une autre, à leur retour, le 4 avril. Je voudrais vous donner le désir de vous inscrire comme spectateurs, de prendre vos places, de vous précipiter avec une tendre curiosité vers cette prochaine représentation. Car ces jeunes danseurs, dressés à l'art classique par Mme Egorowa et par Serge Lifar, sont de la plus savoureuse nouveauté. Leurs âges vont de quatorze à dix-huit ans. Rien n'est plus charmant que de contempler les premiers ébats de leur art qui, bien que parfaitement « travaillé », donne par leur souple grâce, leurs dons rythmiques, l'apparente facilité avec laquelle ils exécutent les pas les plus compliqués, l'attrait délicieusement puéril du jeu.

Nous avons revu avec le plus vif plaisir une suite de ces exquises *Visions juvéniles* (voir la *Revue* du 15 février), de ces *Bronzées*, de ces divertissements dans un parc au cours desquels nous avons applaudi de nouveau toutes nos petites étoiles. Seul, manquait M. Skribine, qui a été, sans tarder, engagé par Massine. Mais deux remarquables danseurs nouveaux nous ont dédommagés de son absence : un jeune Français, M. Autran, et un jeune Russe, M. Ivengine, qui ont fait preuve d'une technique et d'une virtuosité d'une rare valeur. Nous avons ensuite eu la primeur d'un nouveau petit ballet réglé par Mme Egorowa sur la musique de Beethoven : *Variations sur un air de Paisiello, la Molinara*, et sur un scénario de M. Jean-Louis Vaudoyer : *l'Amoureuse et la bien-aimée*. Ce ballet a eu beaucoup de succès, après avoir été présenté de la façon la plus amusante et la mieux nuancée par M. Pierre Bertin, de la Comédie-Française. Nous y avons donc vu Ivengine, le jeune homme aimé, accablé de pensées tristes et de souvenirs, assis sur un banc, à l'ombre d'un saule imaginaire. L'amoureuse toute belle, en robe rose, — Mlle Leskowa, — vient danser autour de lui et tenter de le séduire. Il se lève, il la suit, il l'admire, et, tenté par sa grâce, il danse avec elle un pas de deux des plus engageants ; mais, au moment où l'enchantement de la danseuse va gagner le danseur éperdu, une blanche apparition voilée, — Mlle Geneviève Moulin, — vient prendre la place de la tendre et joyeuse réalité et danser à son tour avec Ivengine. Variations d'une grâce mélancolique et d'une vapo-

reuse incertitude. Elle est la *Bien-Aimée*, c'est-à-dire l'idéal, l'impossible, celle que l'on n'atteint qu'un moment et qui disparaît comme un rêve, le fantôme même de l'amour. Elle danse avec le jeune homme indécis, — que tentent tour à tour avec cette forme blanche et cette jeune fille rose le rêve et la vie, le sentiment pur et la volupté, — des pas délicieux, puis le quitte, disparaît, s'envole. En vain, l'amoureuse rose revient-elle, se voilant de l'écharpe oubliée par cette forme pâle afin de se parer du prestige mystérieux..., le jeune homme, en une danse suprême, s'évade avec la danseuse blanche qui est revenue le chercher. La rose amoureuse se désespère, elle a perdu son danseur préféré et l'amant de son cœur... et ses quatre amies, roses aussi, qui l'entouraient à certains moments, en des ensembles et des variations pleins de grâce ont disparu. Je crois qu'elles sont allées proposer au jeune homme indécis d'autres formes de l'amour...

Sur cet ingénieux prétexte s'est déroulé ce charmant ballet qui nous enchanta. Les deux danseuses, Moulin et Leskowa... peut-on choisir entre elles ? Nous comprenons l'incertain. Et Ivengine, le danseur, fit preuve du talent le plus souple, le plus expressif et du plus exact et frémissant sens du rythme. Nous l'avons retrouvé avec tous ces dons dans les deux *Images* finales : *Image de France*, — musique de Debussy, — où il incarnait le vent, tout bleu, dans un jardin, autour de fleurs vivantes et dansantes, rouges, blanches et noires, et dans *Image d'Italie*, — musique de Liszt, — où, entre des pêcheurs et des paysannes costumés à « l'Hubert Robert », il brilla tout noir et or parmi ces jaunes, ces blancs et ces orangés, avant d'exécuter, évoquant Naples et Venise, un éblouissant pas de deux avec sa danseuse en satin blanc et or, enfumé d'un léger voile noir. La chorégraphie vivante et gaie de ces *Images* est de M. Bilger Bartholin, et tous les costumes ont été dessinés par M. François Barette. M. Stein, compositeur éminent, tenait le piano. Les rideaux gris servant de fond ont remplacé ce soir-là les décors... Qu'importe !... La Jeunesse n'est-elle pas environnée d'une magie qui lui tisse un lumineux, un radieux décor d'illusions heureuses ?... C'est celui-là que nous avons cru voir... Et je me réjouis d'avoir applaudi, encore une fois, ces charmants Ballets de la Jeunesse.

« LE VALET MAITRE » A LA MICHODIÈRE

On applaudit avec gaieté. Les acteurs viennent saluer le public qui les fête... Le rideau se baisse et se relève plusieurs fois sur les artistes placés en rang tout le long de la scène. Voici une duègne élégamment rajeunie, un Mascarille ou un Arlequin, une Colombine désinvolte, un Géronte, plusieurs Cassandre, quelques soubrettes de répertoire, Frontin, etc... Pourquoi n'ont-ils pas leurs habits bariolés de jadis ? Ils ont beau se nommer Marguerite Deval, Denise Grey, Victor Boucher, Tramel, Gallet, Suzanne Henry, Lia Signoret, Jean Dax, Henry Bonvallet, Henry Richard, etc..., ce sont ceux qui composent la troupe de la Comédie italienne, de la « Commedia dell'Arte ». Depuis bien longtemps, les auteurs de comédie ont écrit et continuent à écrire pour eux des « rôles ». Et ils y entrent comme dans un costume neuf, tout en restant toujours eux-mêmes.

C'est pourquoi MM. Paul Armont et Léopold Marchand ont, en composant ces actes amusants, pensé tout naturellement ceci : « Un rôle pour Victor Boucher ? il est irrésistible dans les scènes d'ivresse... : nous lui en ferons une ; il portait avec une dignité inimitable l'habit noir du maître d'hôtel du Ritz dans une pièce célèbre de Bourdet... : donnons-lui l'occasion d'être de nouveau un valet maître, et cela tout à fait d'accord avec notre sujet, puisque nous écrivons une pièce sur le bridge. » Le valet dans les cartes est charmant, depuis ce jeu pour les enfants qui s'appelle Mistigri et où Mistigri, valet de trèfle, est l'occasion de mille tours et mène le jeu... Ici, c'est un jeu sérieux, ce sont des parties difficiles, et ce pourrait s'intituler encore : *le Jeu de l'amour et du hasard.*

Or, Gustave Lorillon, valet de chambre chez le diplomate sans emploi, Ravier de l'Orne et sa femme, — fantaisiste que son mari revêche trouve redoutable et à laquelle il attribue tous ses rapides changements de poste dans la « carrière » qui ne lui a pas réussi, — Gustave donc est un bridgeur de premier ordre. Il a « le don », comme Napoléon avait celui de la stratégie. D'un coup d'œil il comprend tout, devine le jeu de ses adversaires et il gagne toutes les parties, les plus

ardues au dire des « as » mêmes du bridge. Je ne sais pas jouer au bridge et je pense que tous les spectateurs qui pratiquent savamment cet art ou ce sport trouveront un agrément de plus à cette aimable et bouffonne comédie, dont le dialogue est traversé de traits ironiques et comiques. Mais j'ai ri malgré mon ignorance, car les situations vaudevillesques sont enchaînées selon les meilleurs rites du Palais-Royal et, surtout au début, sont fort drôles. Donc Victor Boucher, — Gustave, — et Marguerite Deval, — Mme Ravier, — ont beaucoup de sympathie l'un pour l'autre. Il est jeune, elle est vieillissante et il n'est pas question entre eux d'amour romantique : il s'agit de gain. Mme Ravier manque toujours d'argent ; Gustave qui, chaque nuit, joue dans des endroits divers, avec la plus stricte honnêteté, mais une science et une chance sans rivales, l'intéresse à ses bénéfices et lui en remet chaque jour sa part. Ravier apprend cette « combine » et se fâche. Il renvoie Gustave.

Nous sommes, à l'acte suivant, chez Antonia-Denise Grey, convoitée par Ravier et quelques autres. Elle offre de petites soirées de jeu à quelques hommes mûrs, afin de se faire des relations et de tirer de ces relations des avantages pécuniaires. Et elle fait semblant d'être une princesse exilée... Au bridge de ce soir, quelqu'un va manquer, joueur émérite. Elle téléphone sans tarder à S. V. P., et ce service magique lui enverra un joueur remarquable pour remplacer l'autre. Vous devinez que ce sera Gustave... et aussi qu'il se trouvera nez à nez avec Ravier soi-disant parti pour Bruxelles, car il sait Mme Ravier jalouse. Vous devinez aussi que Gustave restera chez Antonia comme amant de cœur... et de bridge. Il devient un grand champion, il est reçu au club, il y regagne une « coupe » que le cercle avait perdue... Mais c'est alors que son destin s'obscurcit. On le fait boire dans cette grande coupe un magnum de champagne et, tout à fait ivre, il se fâche, s'attendrit et raconte son histoire jusqu'alors restée secrète, Ravier s'étant tu, malgré son dépit, craignant les révélations sur son faux voyage. Cette scène d'ivresse est assez pénible, la fureur des membres du club est affligeante, sans tact et d'une morgue qui n'est plus de notre temps.... Mais tout s'arrangera.

Tout ce monde se retrouve dans un hôtel d'Ouchy à propos

d'une conférence diplomatique, et Gustave, qui s'est placé dans l'hôtel, y trouve l'occasion d'une éclatante revanche. Le ministre anglais, frénétique bridgeur, a voulu, à tout prix, jouer avec le célèbre champion Gustave Lorillon et, de scène en scène, la conférence se règle par une partie de cartes où, comme il sied, Gustave est vainqueur. La France gagne avec lui et l'Anglais très sportif offre à Gustave un chèque, qui est une fortune, représentant ses droits pour une traduction d'un ouvrage technique dudit Lorillon : *le Bridge-plancher*. Antonia tombe de nouveau dans les bras de Lorillon et tout le monde est content.

Tout cela compose une farce de verve inégale et, je le répète, une sorte d'improvisation pour faire triompher Victor Boucher. Ce Gustave n'est pas Figaro. Et le comparer à Arlequin n'est pas non plus tout à fait exact. C'est un garçon charmant, correct, bien élevé, honnête, timide. Et Victor Boucher l'incarne avec cet ahurissement à peine esquissé qui le fait parfois ressembler à Charlot et avec lequel il accueille la fortune et le sort changeant, sachant ici qu'il a toujours en main, malgré tout, la meilleure carte : celle du valet maître...

GÉRARD D'HOUVILLE.

UN NOUVEAU PREMIER MINISTRE

M. NEVILLE CHAMBERLAIN

Pour la plupart des Anglais, Neville est avant tout le fils de Joe, « *a chip of the old block* », un fragment du vieux bloc de pierre. Il chasse de race, comme nous disons en France. Aucun compliment ne saurait lui être plus agréable. Comme feu son frère Austen, il a pour son père un culte touchant. N'empêche que le Premier Ministre doit beaucoup moins à l'aide paternelle que ne le fit son aîné. Le hasard heureux de sa naissance et la gloire d'un nom célèbre n'ont pas été les seuls atouts de son jeu. Il ne doit qu'à lui-même, — ou à la Providence qui les lui donna, — ces qualités indispensables à tout homme d'État : puissance de travail, ténacité patiente, courage, bon sens, totale honnêteté, d'un mot : du caractère, ce qui l'a finalement porté au pouvoir suprême.

Certes, il a subi, comme tous les membres de sa famille, l'influence heureuse de son milieu et l'atmosphère politique claire, saine, vivifiante, essentiellement honnête, loyale, patriotique, dans laquelle il vécut durant sa jeunesse et son âge mûr. Le foyer de Chamberlain, à Birmingham ou à Londres, était un *home* idéal. Les deux frères adoraient ce père, en apparence si froid et si cassant, en réalité simple, affectueux, infiniment tendre et bon dans l'intimité, tout dévoué aux siens, et qui les suivait dans la vie avec une touchante sollicitude, comme en fait foi la correspondance publiée par son fils Austen. Dans le petit cercle familial, où pénétraient quelques intimes, on cultivait sans prétention, avec une droiture d'âme et un désintéressement rares, les nobles sentiments

qui devraient inspirer les hommes destinés aux lourdes responsabilités des grandes charges de l'État. On apprenait à y révérer religieusement les notions de devoir, de sacrifice personnel, d'abnégation totale de soi-même, de renoncement aux ambitions les plus légitimes toutes les fois qu'étaient en jeu les intérêts supérieurs du parti ou du pays.

Fils de la seconde femme de Joseph Chamberlain qui, veuf en 1863 de sa première femme, née Harriet Henrick, avait épousé sa cousine, Florence Henrick, Neville naquit en 1869. De santé délicate durant sa première jeunesse, il n'acheva pas ses études universitaires commencées au *Mason College* de Birmingham, et dut quitter l'Angleterre, vers sa vingtième année, pour aller vivre aux Iles Bahama, en plein air, au grand soleil. Il y resta une dizaine d'années, dirigeant l'exploitation des propriétés de sa famille. Lorsqu'il en revint au bout de sept ans, il était devenu l'homme solide et bien portant, dur au travail, qu'il est encore aujourd'hui, au seuil de sa soixante-dixième année. La goutte, naturellement héréditaire et climatérique, relativement bénigne jusqu'à présent, semble être la seule ennemie de son excellente constitution. Il ne ressemble physiquement ni à son père ni à son frère. Il ignore le maniement et les jeux du monocle. Il présente l'aspect d'un *country gentleman*, aux manières un peu rudes, encore que souvent affables, et beaucoup moins distantes qu'il n'est de tradition chez les Chamberlain.

Il ne fut pas, comme son frère aîné, le collaborateur immédiat, préféré, constant de son père. Seul, Austen était destiné à faire carrière politique et à succéder un jour au fondateur de la dynastie. On sait quel fut le sort de ce fils modèle, dont la vie publique apparaît comme un long sacrifice, tout d'abord à l'œuvre paternelle, puis à ce qu'il estimait essentiel au salut de son parti : le maintien de l'union entre les conservateurs ; enfin, au loyalisme qu'il croyait devoir à M. Lloyd George, lors de la grande crise qui amena au pouvoir M. Bonar Law, et, après lui, M. Baldwin. A deux reprises, le prix suprême de la course lui échappa, alors qu'il n'avait qu'à fermer la main pour le saisir.

Neville, lui aussi fils obéissant, se soumit sans arrière-pensée à la volonté de son père. A son retour des Antilles, en

1897, alors que, depuis deux ans déjà, son frère Austen, député de Birmingham à vingt-neuf ans, était lord civil de l'Amirauté et commençait brillamment sa longue carrière ministérielle, Neville, jouant un peu le rôle de Cendrillon, s'installait paisiblement à Birmingham, pour y mener en bon provincial l'existence d'un grand bourgeois, doublé d'un *business-man* très actif. Il se consacra aux affaires de sa famille, siégea dans des conseils importants, puis les présida. Il ne se doutait guère qu'en remplissant avec conscience ces devoirs sans gloire, heureusement profitables pour les siens et pour lui, il faisait le plus précieux des apprentissages pour les tâches lointaines que lui réservait la destinée.

En même temps, comme tout Anglais bien né, il réservait une partie de ses loisirs aux institutions municipales et civiques de sa ville natale. Obéissant aux traditions de sa classe qui, depuis des siècles, considère qu'un homme riche doit à la communauté une partie de son temps et de sa fortune, il s'occupa de politique locale.

Neville Chamberlain accepta donc de siéger dans le conseil municipal de Birmingham que son père, des années auparavant, avait transformé au point d'en faire le modèle des assemblées édilitaires de l'Angleterre. Il se spécialisa dans les questions d'urbanisme, d'hygiène ; il se familiarisa avec les problèmes financiers très complexes que comporte l'établissement des budgets d'une agglomération industrielle considérable ; le mécanisme des impôts et des emprunts municipaux n'eut bientôt plus de secrets pour lui. Inconsciemment, il faisait ses écoles de futur ministre de l'Hygiène, de futur chancelier de l'Échiquier, et de Premier Ministre. Détail curieux : il mettait une telle application à ne négliger aucun détail, il montrait un tel souci de la perfection en tout, qu'amis et adversaires le croyaient incapable de voir les grands problèmes de haut, de s'élever aux idées générales et de concevoir les lignes principales d'un plan d'ensemble.

En 1915, Neville Chamberlain fut élu, le plus normalement du monde, lord-maire de Birmingham. Ce succès mérité lui fit-il entrevoir la possibilité d'ambitions plus hautes ? Songea-t-il qu'aux approches de la cinquantaine pourrait s'ouvrir pour lui aussi, enfin ! une carrière politique, sinon brillante, du moins utile aux intérêts pratiques de ses concitoyens ?

Mais on était en pleine guerre. D'élections générales, aucune possibilité avant longtemps. Quant à une élection partielle dans sa bonne cité de Birmingham où il était populaire, éventualité fort problématique. Sage, patient, esclave du devoir présent, il concentra toute son énergie sur ses nouvelles fonctions municipales, terriblement absorbantes en ces jours de réorganisation intensive, et d'improvisation quotidienne. Soudain, coup de théâtre. La roue de la Fortune tourne brusquement.

M. Lloyd George, devenu Premier Ministre, cherche des hommes nouveaux, de préférence jeunes et peu connus. Vers la fin de 1916, il appelle à Londres M. Neville Chamberlain. Il connaissait personnellement ce modeste lord-maire de province dont la famille, comme la sienne, appartenait à la secte des *Unitarians*. Il avait deviné la valeur encore cachée de ce grand travailleur, spécialisé dans toutes les questions compliquées et ennuyeuses de l'administration locale que n'affectionnait guère le superficiel et brillant orateur gallois. Séance tenante, il le nomme directeur général de ce qui devait être plus tard le ministère du Service national. Il lui confie la charge de concevoir, de créer, d'organiser une vaste machine administrative ayant pour mission de contrôler et d'utiliser les Anglais et les étrangers résidant en Angleterre qui ne sont mobilisés ni au front ni à l'arrière. Il s'agit de tirer de cette masse flottante tout le rendement que l'État a le droit d'en exiger dans l'intérêt général, pendant la durée de la guerre.

Du soir au matin, Neville Chamberlain est sacré *public man*. Le *man in the street* découvre son existence, s'intéresse à lui, en parle amicalement comme il le ferait d'un vieux copain : *good old Neville!* D'un bond, le lord-maire de Birmingham pénètre dans la cohorte brillante des étoiles de première classe, au firmament de la grande actualité. Il préside, et fort bien, des banquets, des meetings monstres, des réceptions. Il fait, pour l'enrôlement volontaire au service de la nation, dans des métiers et occupations non militarisés, une propagande intelligente, adroite, méthodique, toujours pleine de sens commun et de tact et, la presse s'en mêlant, il conquiert très vite une popularité de bon aloi. En quelques mois il est l'un des hommes politiques les plus connus d'Angleterre.

Ce fut à cette époque que je devins son collaborateur direct, comme *chairman* de la *Foreigners' Section* qui, rattachée au Département du Service national, et dirigée par un comité composé de membres de l'Association de la Presse étrangère de Londres, eut pendant plus d'une année le contrôle des *aliens* (non-citoyens britanniques) employés dans une branche quelconque de l'activité économique.

J'eus l'occasion d'apprécier par moi-même, au cours de nombreux entretiens et de maintes conférences, d'une brièveté et d'une précision parfois déconcertantes, les éminentes qualités de mon chef. Homme essentiellement pratique, rompu aux affaires, ayant toute palabre en horreur, courtois et aimable d'accueil, de manières simples, presque timides et un peu gauches, laconique, mais jamais sibyllin, tout à la fois énergique et souple, organisateur né, mettant autant de conscience à bien saisir les détails en apparence les plus infimes, — dans une entreprise, rien n'est à négliger, — que d'ardeur et de clarté à exposer les grandes lignes d'un programme exigeant, en fait, des connaissances presque universelles, il était ferme dans la décision, juste, équitable, bienveillant dans l'exécution. Sur son masque maigre et tendu qu'éclairaient des yeux grands et vifs, profondément enchâssés sous une haute arcade plantée d'épais sourcils, noirs comme ses cheveux et comme sa grosse moustache, — à peine argentés maintenant, — naissait de temps à autre un léger sourire qui donnait à ce visage ascétique une expression de réelle bonté.

Il faisait confiance à ceux qui l'entouraient dès qu'il les avait vus à l'œuvre. Il leur donnait alors carte blanche et savait obtenir d'eux le rendement maximum. En vérité, un grand patron. Il lui fallut à peine un an pour construire un véritable ministère dans le St Ermin's Hotel, réquisitionné par le gouvernement.

L'immense machine montée par lui était en pleine marche, quand il se produisit une saute de vent qui fit tourner la girouette de M. Lloyd George. M. Neville Chamberlain fut débarqué par le Premier Ministre aussi brutalement qu'il avait été rapidement embarqué. Il accepta sa disgrâce imméritée avec un calme absolu et une parfaite dignité. Il s'en retourna dans sa ville natale et s'absorba de nouveau dans ses affaires privées et dans ses fonctions publiques.

En 1918, Neville Chamberlain était élu député de la cité de Birmingham que, depuis, il a toujours représentée à la Chambre des communes. Pendant quatre ans, il apprend son métier de parlementaire. Ce n'est pas une sinécure, car, à côté du règlement imprimé, mille traditions compliquent les débuts du nouveau venu. Tous ceux que possède la passion politique considèrent Westminster comme une véritable Mecque, un sanctuaire unique au monde, dont les us et coutumes sont sacrés. Devenir un grand *parliamentarian*, digne des ancêtres qui illustrèrent cette enceinte, pourtant de proportions bien modestes, où siège sur son trône ce Dieu tout-puissant, le *Speaker* noblement emperruqué, c'est le rêve le plus cher de tout membre fraîchement élu.

M. Neville Chamberlain, affectueusement guidé et conseillé par son frère Austen, qui était un vieux parlementaire et un grand ministre, pour la seconde fois chancelier de l'Échiquier, se mit très vite au courant. Son expérience malheureuse au *National Service* et dans les milieux ministériels n'avait pas été inutile.

Survint la chute verticale et définitive de M. Lloyd George, causée par la rébellion historique du parti conservateur à la fameuse réunion du *Carlton Club*, et l'arrivée de M. Bonar Law au pouvoir, suivie par des élections générales où triomphèrent les conservateurs. Du même coup, M. Neville Chamberlain devint Conseiller privé et ministre des Postes (1922-23). Fort apprécié par M. Baldwin, il fut de tous ses cabinets, tantôt ministre de la Santé (1923-1924-29), tantôt chancelier de l'Échiquier (1923-24). Sa revanche était venue, et fort belle. La coalition nationale de 1931, présidée par M. Ramsay Mac Donald, lui confia le plus haut poste du cabinet après celui de Premier Ministre et, durant six années consécutives, il assuma les lourdes responsabilités de chancelier de l'Échiquier.

On sait quelles furent les conséquences désastreuses du passage des socialistes au pouvoir. Deux ministères Mac Donald (janvier-novembre 1924, 1929-31) suffirent à désorganiser la défense nationale, puis à précipiter l'Angleterre dans une crise financière et économique qui amena la chute de la livre et tout ce qui en résulta. En arrivant à la Trésorerie, M. Neville Chamberlain eut besoin de tout son sang-froid, de son énergie calme et irrésistible, de sa maîtrise des affaires, et d'un courage

civique rarement égalé pour faire face à une situation presque désespérée. Fidèle à ses principes d'honnête homme, il dit la vérité à la Nation et la Nation vint à son aide avec un élan admirable. Aucune panique. Pas une livre sterling ne fut retirée des banques. Le peuple anglais fit confiance à son ministre des Finances. Alors commença cette série de budgets de pénitence qui est à l'honneur du patriotisme britannique. Tous les fonctionnaires durent abandonner dix pour cent de leur traitement. Le roi George V insista pour que sa liste civile fût réduite. Dans toutes les classes de la société, du plus riche au plus pauvre, même renoncement, librement consenti. La crise fut conjurée. Mais notons que la baisse du sterling n'entraîna nulle hausse sensible du coût de la vie.

La nécessité de trouver des ressources extraordinaires, des *super-taxes*, pour parer aux dépenses colossales nécessitées par le réarmement de l'Angleterre, sur terre, sur mer et dans l'air, a néanmoins failli compromettre la grande réputation d'habile homme que s'était acquise M. Neville Chamberlain.

En soumettant à la Chambre des communes son dernier budget (1937), il avait proposé d'établir un nouvel impôt sur les excédents de bénéfices, et pour aider ses victimes à avaler sans trop protester cette pilule amère, il l'avait baptisé : contribution à la défense nationale. Cette super-taxe, infiniment complexe, était pétrie de bonnes intentions, mais personne n'en avait pu prévoir les multiples incidences. Elle épargnait involontairement les entreprises qui avaient traversé indemnes les années de crise, et devait peser lourdement sur les initiatives privées, au moment où la courbe de la reprise économique remontait victorieusement. Il y eut quelque agitation et beaucoup de protestations, aussi bien à Westminster et dans la Cité que par tout le pays.

M. Neville Chamberlain fit preuve de sens politique et, avec une souplesse, doublée d'une bonne grâce qui surprit un peu chez cet homme d'apparence austère et, même rigide, — mais connaît-on jamais l'âme d'autrui ? — il reconnut très loyalement l'erreur de jugement qu'il avait commise. Il déféra à l'opinion quasi unanime de la Chambre des communes et des intéressés qui se refusaient, non à payer un nouvel impôt, mais à le payer suivant les modalités proposées.

Le contribuable anglais est reconnaissant au chef du gouvernement d'avouer qu'il s'est trompé. C'est là une preuve éclatante de franchise, d'amour de la vérité. Le peuple enthousiasmé l'acclame et lui renouvelle sa confiance avec joie en s'écriant : « Quel honnête homme ! » Cette aventure, invraisemblable pour nous, Latins, est arrivée plusieurs fois à M. Baldwin, qui, d'erreur en erreur, non seulement admises mais proclamées, a terminé sa carrière d'homme d'État en une apothéose.

Son successeur, M. Neville Chamberlain, a repris le même air de flûte. Il s'en est trouvé fort bien, en juin dernier, quand il s'est agi de liquider l'erreur qu'il avait commise dans la préparation de son dernier budget, en tant que chancelier de l'Échiquier ; puis, ces jours-ci, lorsqu'il reconnut s'être trompé sur les mérites pratiques de la Société des nations. La sécurité collective, la protection efficace des petites nations, il n'y croit plus jusqu'à nouvel ordre. Les pays de seconde et de troisième zone non plus ; ils sont fixés à cet égard depuis l'aventure d'Abyssinie, celle de la Chine, et quelques autres histoires. N'empêche qu'il est très crâne de le proclamer en plein Parlement, devant la feinte ou stupide indignation de l'opposition travailliste et libérale.

M. Neville Chamberlain a donc su conquérir tous les suffrages en démontrant qu'il n'était qu'un être faillible comme tous les autres, un simple honnête homme, agissant au mieux suivant les lumières qui lui ont été données, et conscient de ses responsabilités. Rien ne saurait plaire davantage à l'électeur anglais. Il aime les solutions moyennes, les compromis, la route du juste milieu ; il se méfie des gens très intelligents, trop intelligents, trop brillants. Il fait confiance naturellement à l'homme moyen, lent, réfléchi, qui ne prend pas le mors aux dents et ne cherche pas à l'entraîner dans des aventures, car il aime ses aises, son confort et la paix. Il faut des conditions exceptionnelles, révolutionnaires, — ou la guerre, — pour qu'un hâbleur de génie comme Lloyd George séduise par son éloquence de Celte le paisible John Bull, qu'effraye également l'éloquent, le fantasque, le versatile Winston Churchill !

« Un homme *trop* intelligent, comme mon ami Ribot,

me disait mon vieux maître Émile Boutmy, se met au centre d'une idée ou d'un projet ; il en fait le tour, en prévoit toutes les conséquences, bonnes ou mauvaises, revient à son point de départ, et demeure immobile, épouvanté de toutes les conséquences éventuelles d'un seul geste. Il lui est alors impossible d'agir. Mettez-vous au centre d'un de ces carrefours de verdure qui font le charme et la beauté de Versailles ; demandez-vous quelle est la bonne allée qu'il vaut mieux choisir entre toutes celles qui rayonnent en étoile autour de vous ; hésitez et vous êtes perdu. Dieu sait combien de temps vous resterez à tourner en rond, incapable d'arriver à une décision. Il est préférable de prendre, peut-être avec quelque témérité, une avenue qui vous paraîtra la bonne, pour des raisons que vous jugerez excellentes au départ, de vous y engager résolument et d'aller jusqu'au bout. Vous finirez bien par trouver la route que vous cherchiez. Il n'en va pas autrement en politique. »

Ces paroles, inspirées à Émile Boutmy par une profonde connaissance de l'histoire passée et présente de l'humanité, que de fois j'y ai songé en voyant se dérouler sous mes yeux les campagnes politiques des hommes d'État anglais ou français que j'avais le privilège de fréquenter !

Est-il nécessaire de citer des noms et des faits ? L'effondrement du parti conservateur en 1905 ? Dû au flottement de M. Balfour, lui aussi *trop* intelligent ! La perte de l'Irlande ? Résultat de la politique *trop* intelligente, trop humanitarienne, trop conciliatrice, du parti libéral. En revanche, quel triomphe, tardif certes, mais les dizaines d'années ne comptent guère dans la vie des peuples, pour les idées précises, claires, défendues au prix de sa santé par M. Joseph Chamberlain, qui se jeta corps et âme dans la mêlée, alla droit devant lui, sans se soucier des dangers immédiats, pour lui et les siens, l'œil fixé sur son étoile : l'impérialisme britannique. Aujourd'hui, tous reconnaissent qu'il avait raison, et le Labour Party lui-même, en grognant et en protestant pour la forme, accepte la grande idée de « Joë », que la majorité des conservateurs et des libéraux considéraient, il y a trente-cinq ans, comme anti-anglaise, grotesque et dangereuse.

Espérons que M. Neville Chamberlain, comme jadis son père, a pris sa décision après y avoir mûrement réfléchi. Il veut la paix, tout au moins en Europe, et il a déjà prouvé que, pour atteindre son but, il ne se laisserait arrêter ou embarrasser par aucune question de personnes ou de chinoiseries protocolaires. Il a donc agi en août dernier, et le geste qu'il a accepté de faire à l'égard de M. Grandi est significatif.

On en saisira mieux la portée s'il m'est permis de rappeler certains souvenirs qui jetteront une pleine lumière sur un point en apparence secondaire pour les non-initiés.

Dans la terrible semaine qui précéda, en juillet 1914, la déclaration de guerre, M. Paul Cambon, notre ambassadeur à Londres, manda un de mes collègues, correspondant de journal parisien comme moi, et lui tint ce langage, à première vue un peu surprenant :

« Mon cher ami, nous traversons des heures critiques. J'ai absolument besoin de savoir ce que pense, ce que veut faire Asquith. Vous êtes son ami depuis de nombreuses années et intime de sa maison. Vous y allez quand vous voulez. Moi, ambassadeur, cela m'est absolument impossible. J'ai des relations courtoises, cordiales même, avec le premier ministre et avec sa femme. Mais je n'ai jamais voulu entrer dans son intimité et le voir en ami. *Cela aurait fortement déplu à Grey;* cela l'aurait très certainement blessé ; j'aurais eu l'air de tenter je ne sais quelle manœuvre derrière le dos du ministre des Affaires étrangères, bien que certainement Asquith ne se fût jamais prêté à rien de pareil, car c'est un parfait galant homme. Mais, dans l'intérêt supérieur et réel de notre pays, il ne fallait même pas qu'il y eût la moindre apparence d'un manque de délicatesse possible.

« Je ne dois voir utilement que le secrétaire d'État aux Affaires étrangères et ne puis avoir d'intimité professionnelle ou personnelle qu'avec lui seul. Agir autrement serait plus qu'une faute : ce serait une maladresse grave qui pourrait avoir des conséquences incalculables. Je ne puis donc voir seul, en tête-à-tête, le premier ministre, ou même une personne de sa famille. Grey *doit* être présent à tout entretien avec Asquith. Dans ces conditions, je ne saurais que ce que Grey voudrait qu'Asquith me dise. Inutile et blessant pour Grey, qui est mon ami et en qui j'ai confiance.

« Il n'en va pas de même de vous qui pouvez vous renseigner, sans être le moins du monde indiscret, — et l'on sait que vous êtes sûr et n'avez jamais trahi une confidence, — aussi bien auprès de M. Asquith lui-même qu'auprès des siens. A vous on parlera en ami, etc. »

Ainsi, en ces circonstances tragiques pour nos deux pays, M. Paul Cambon, *persona gratissima* aussi bien à la Cour de Saint-James qu'auprès du gouvernement britannique, n'eut audience que de sir Edward Grey. Il n'eut pas un seul entretien avec M. Asquith !

Rien n'est changé depuis 1914 dans le rituel du Foreign Office. Mais au n° 10 de Downing Street, il s'est produit une véritable révolution le jour où M. Neville Chamberlain a reçu M. Grandi, ambassadeur de Mussolini, et sur sa demande a conféré avec lui, seul, en tête-à-tête, en dehors de M. Eden, naturellement mis au courant de la décision du Premier Ministre, avant l'événement.

Homme de caractère, homme d'action, M. Neville Chamberlain va droit son chemin. Il a choisi la direction qu'il croit la meilleure. Il n'a pris conseil que de son bon sens et de son intelligence que l'on appréciera peut-être bientôt à sa juste valeur, même dans son pays. Il sait qu'il peut compter sur son parti et sur la majorité de la nation qui a horreur de la guerre et veut, elle aussi, la paix, mais en travaillant jour et nuit, pour porter à un degré d'efficacité jamais atteint jusqu'à présent la défense des mers, des territoires britanniques et de l'air qui les enveloppe. Il incarne toutes les forces saines, toutes les puissances morales et spirituelles, toutes les richesses matérielles de l'Empire le plus vaste qu'ait connu le monde, et il met cette source intarissable d'énergie au service de la plus noble des causes, celle de l'entente entre des peuples frères, de la paix dans cette Europe où la race blanche unie devrait s'organiser avec intelligence en face des périls qui la menacent de toutes parts. Pourquoi ne réaliserait-il pas son idéal à la fois humain et chrétien ? Pourquoi un juste ne sauverait-il pas notre vieux monde de la colère céleste ?

J. Coudurier de Chassaigne.

LA PEINTURE ANGLAISE
AU LOUVRE

Voici donc ces beautés, ces grâces de l'Angleterre, voici ces Titanias, ces Rosalindes, ces Pamélas, les voici qui franchissent la mer et viennent faire une saison de Paris. On n'en avait jamais tant vu depuis la cour de Saint-Germain. Grâce à M. Kenneth Clarke et à M. Eric Mc. Laughlan, voici un choix parfait, un lot de tableaux et de dessins, qui résument deux siècles de la peinture anglaise. On sait que les musées de Londres ne prêtent pas. Pour la première fois, la *National* et la *Tate Gallery*, le *Victoria and Albert Museum*, la galerie de Birmingham, à l'instigation du Comité Art et Tourisme et de Mme la Comtesse de Dampierre, ont levé cette règle de prudence. Le Roi même a donné l'exemple, suivi par l'aristocratie et par les plus jalouses des collections privées. Le Louvre a fait grandement les choses, pour offrir à ses invitées une hospitalité digne d'elles. Depuis quelques années, le Louvre, sous l'impulsion de son directeur, M. Henri Verne, se transforme. Les architectes, MM. Albert Ferran et Camille Lefèvre, se sont attachés à lui rendre le caractère qu'il avait perdu depuis plus de cent ans, son caractère de palais. Les collections qu'on y présente reprennent leur vrai sens : ce sont des morceaux de roi, dans un cadre royal. La noblesse des architectures n'a jamais nui à des œuvres d'art. On ne l'avait que trop oublié depuis le règne de Louis-Philippe. Le travail que l'on vient d'accomplir dans l'ancienne salle La Caze, qui redevient la « Grande Salle », en est une preuve éclatante. L'architecte y a restitué toute la magnificence des ordonnances de Lescot. Quelle salle pour une

bienvenue et un accueil seigneurial! Les longues filles d'Albion, les grands cygnes féminins de Reynolds et de Gainsborough, y nouent des accords ravissants avec les élégantes Victoires de Jean Goujon. Toute la peinture classique anglaise, de Hogarth à Lawrence, et tout le romantisme, de Constable à Turner, tient dans ce merveilleux salon. Au-dessus, à l'étage récupéré dans l'attique, c'est la suite de l'école, de 1850 à nos jours. Les deux étages sont reliés par l'incomparable escalier, décoré comme le couvercle d'un coffret à bijoux ou comme une ode de Ronsard, et qu'a étrenné Marie Stuart. On ne dira pas que la France ne sait pas recevoir.

L'occasion en valait la peine. Rien de moins connu, à l'étranger, que la peinture anglaise. Elle manque presque entièrement au Louvre, comme à tous les musées d'Europe. On dirait que cette charmante école, à une demi-journée de Paris, moins encore, si l'on prend le chemin de l'oiseau, en est séparée par des distances infinies. Chose curieuse! Nous avons des idées de l'Égypte et de la Perse ; le moindre gavroche sait ce que c'est que les Pyramides et l'obélisque de Louqsor, à cause de l'écriteau d'une rue et à cause de l'aiguille de la place de la Concorde ; il connaît les sphinx et le palmier de la fontaine du Châtelet, la maison aux masques de Pharaons de la rue d'Aboukir. La Bourse et la Madeleine et le péristyle de la Chambre, cent statues de nos jardins publics lui donnent une vague notion de Rome et de la Grèce. La colline Sainte-Geneviève porte sur son faîte un Panthéon, et celle de Montmartre une présence d'Orient et de Byzance. L'Angleterre, à certains égards, est plus loin de nous que la Chine. Ne nous en plaignons pas. C'est ce qui nous donne, de temps à autre, environ à chaque génération, le plaisir de nous découvrir.

Ce n'est pas le lieu de décrire ces contacts décisifs, tant de fois signalés, dont le premier eut lieu au moment de l'émigration, le second au Salon de 1824, l'année du *Massacre de Scio* et du *Racine et Shakespeare* de Stendhal, le troisième à l'Exposition universelle de 1855, et le plus récent, quinze ans plus tard, lorsque plusieurs peintres, James Tissot, Alphonse Legros, Monet, Pissarro, chassés de Paris par la Commune, s'installèrent à Londres et y apprirent des nou-

velles de Turner. Depuis ce moment, à vrai dire, les rapports ne cessèrent plus guère, du moins entre certains éléments des deux écoles ; entre Dieppe, Brighton, de tout temps rendez-vous des peintres, sur cette côte normande, à mi-route entre Passy et Chelsea, entre Piccadilly et la rue du Bac, où habitait Whistler, les avant-gardes fraternisaient. Tout cela est conté à merveille dans les souvenirs d'un homme qui fut placé par la Providence et pour notre bonheur sur ces rivages, pour jouer le rôle de trait d'union, les *Mémoires d'un portraitiste* de M. Jacques-Émile Blanche (1). Mais cela n'empêchait pas les masses des deux publics d'ignorer mutuellement presque tout l'une de l'autre. Ce n'est pas que quelques Anglais, comme Sir William Herkomer ou Sir John Lavery, ne figurassent régulièrement au catalogue de nos Salons. Ce n'est pas que Londres fût si loin, qu'une foule de Français ne s'y rendissent tous les jours ; mais une fois leurs dévotions faites aux marbres du Parthénon et aux cartons de Raphaël, aux Titien et aux Véronèse, aux Rembrandt et aux Velazquez de la *National Gallery*, à peine leur restait-il le temps de jeter un regard sur des peintures moins consacrées, moins classées dans l'admiration de l'univers, et dont ils ignoraient la place dans l'échelle des chefs-d'œuvre.

C'est que l'école anglaise s'est toujours assez peu souciée de l'opinion d'autrui et du qu'en dira-t-on. Elle demeure insulaire, réfractaire aux divers courants qui se font jour dans le reste de l'Europe. Elle garde son quant à soi, avec autant d'indépendance que les peintres espagnols. Il serait trop long d'expliquer comment l'Angleterre, si féconde en artistes au moyen âge, cessa presque, sous Henri VIII, de peindre et de sculpter et s'en remit de ce soin, pendant deux siècles, à des étrangers. Lorsqu'elle se reprit à pratiquer les Beaux-Arts, au début du XVIIIe siècle, elle était en état de ne plus imiter et de ne s'en laisser imposer par personne : elle répudiait la peinture d'Église et ses souverains n'avaient que faire d'une peinture de cour. Le public anglais se moquait de la plupart des objets que l'éducation des jésuites faisait regarder ailleurs avec vénération. Il n'y avait point de place ici pour la voûte de la Sixtine, pour les allégories du Pitti ou de la

(1) *Portraits of a Life-time, Memoirs of J.-E. Blanche*, Londres, Dent and Sons, Ltd, 1937.

galerie d'Apollon. Il ne faut pas oublier que la peinture anglaise est la fille de William Hogarth, magnifique peintre, s'il s'en fut, mais homme à ne pas rougir de l'épithète de philistin, et que Reynolds lui-même, le fondateur de la Royal Academy, n'a pas craint, en un jour de gaieté, de peindre une parodie de l'*Ecole d'Athènes* (elle est exposée présentement à la charmante exposition de la Caricature anglaise), de même que Titien s'était passé l'espièglerie de représenter en « singerie » le sacro-saint *Laocoon*.

« L'école anglaise est jeune, et les autres sont vieilles », écrivait Delacroix, qui l'aimait tellement, avec sa grâce accoutumée. Ce long retard apparent, qui la place en posture de dernière venue, à la suite des écoles classiques, a bien ses avantages. Elle lui doit d'avoir fait l'économie d'une foule d'expériences, d'être entrée de plain-pied dans le monde moderne, de s'être adaptée d'emblée, sans perte de temps et sans déchet, aux conditions de la vie réelle : elle lui doit d'avoir conservé, avant tout, une certaine vertu que rien ne remplace, un charme de santé, de naturel et de fraîcheur. Elle ne donne jamais cette déprimante impression de redite, ce sentiment d'être venu trop tard dans un siècle trop vieux, et de plier sous le fardeau des traditions et des modèles, si accablant parfois dans nos écoles trop savantes. Regardez la *Shrimp-girl* d'Hogarth : elle porte en riant sur son triangle de cheveux noirs sa manne de crevettes, fraîches et salées comme la mer ; un petit Italien porterait dans sa corbeille des plâtres du *Torse* du Belvédère et du *Pensieroso*, et serait déjà chargé de tout un héritage de siècles. Il aurait ce paquet encombrant sur la tête. Elle rit, canaille et charmante, pétrie de rose et de vent, cambrée comme une canéphore, vivace et aussi neuve que la beauté sortant de l'écume : c'est le portrait de l'école anglaise.

Jamais cette sensation ne m'est venue plus vive qu'au Louvre. Le hasard a voulu que la salle d'honneur de l'exposition fût cette antichambre assez triste, placée devant le salon des Sept cheminées, où l'on a vu longtemps reléguées certaines toiles célèbres du Directoire et de l'Empire, l'*Endymion* de Girodet, la *Phèdre* de Guérin, la *Psyché* de Gérard et les *Sabines* de David. Ces ouvrages fameux, le type du morceau de concours, se trouvent remplacés aujourd'hui par

vingt toiles radieuses de Reynolds et de Gainsborough, de Raeburn ou de Turner, presque contemporaines des premières (la *Jetée de Calais*, de Turner, est justement de 1803) : de sorte que nous avons, par surimpression, comme on dit en langage de cinéma, l'effet même qu'ont éprouvé les jeunes Français qui les virent pour la première fois, cet effet de libération qu'en reçurent, aux environs de 1820, des rapins qui s'appelaient Géricault, Charlet, Delacroix. Ce fut une bouffée d'air, une sortie de prison. Plus de Grecs et de Romains ! Plus de mythologie, plus de principes, plus de « canons », plus de « beau idéal », plus de nudités héroïques et de Romulus ampoulés, faisant des effets de casques et de rotules ! Quelle délivrance ! Même à présent, après plus d'un siècle passé, le charme agit encore : est-ce que ce n'est pas le travers de l'art français (qu'on l'appelle cubisme ou académisme, peu importe), que la sécheresse, l'artifice, l'excès de recherche cérébrale ? C'est alors qu'on éprouve le bienfait de la peinture anglaise, son pouvoir de rafraîchissement.

C'est une peinture qui présente fort peu de contenu intellectuel, ennemie des généralités, et peu soucieuse des idées, ou du moins de celles qui ne sont pas représentées par des individus : une école où l'on n'enseigne guère, où l'on se tourmente peu d'abstractions et de formules, où l'on se contente de décrire ; même chez Hogarth, la part du moraliste et du critique, le scénario, le don étonnant du dramaturge et de l'auteur comique, sont des accessoires à côté du génie de l'observateur. En fait, presque toute l'école est une école de portraits (et Hogarth lui-même est l'auteur de quelques-uns des plus beaux : témoin celui de l'acteur Quin, et la toile extraordinaire où il a eu la fantaisie de rassembler ses gens, page d'études à tenir son rang auprès de tel morceau qu'on voudra découper dans les *doelenstukken* de Frans Hals). Il y a toujours, dans l'école anglaise, quelque chose de direct, cette sensation de vérité immédiate, sans interposition d'embellissement et de phraséologie. Quant aux grandes pensées, que s'évertuent à provoquer les professeurs d' « Histoire », religion, vertu, honneur, courage militaire, quel « Plutarque » vaut la galerie de Reynolds ou de Lawrence, ce Panthéon d'hommes d'État, d'officiers, de hauts fonctionnaires, de clercs, d'évêques, de *divines*, au grand siècle de l'Angleterre ?

Il y aurait, si j'en avais le temps, les plus curieuses comparaisons à faire entre ces portraits anglais et les nôtres : presque toujours, les formats plus grands, plus d'air autour de la personne, la figure montrée de pied en cap, rarement assise ou au repos, plus rarement dans son intérieur, presque toujours, au contraire, avec quelque idée d'action, une affectation d'énergie ; des habits plus simples, du ciel, des arbres, des rochers, des attitudes en mouvement, de marcheur ou de promeneur ; beaucoup de vie physique, l'intérêt moins concentré sur le détail de la physionomie ; du pittoresque, de la couleur, une exécution libre, un style sans vaines minuties, donnant une impression d'éclat et d'abandon ; je ne sais quoi de moins mondain, de moins renfermé que chez nous, de moins surveillé aussi, quelque chose d'intime à la fois et de décoratif. Chose nouvelle encore : beaucoup de portraits de couples, de ménages, de peintures conjugales, de jeunes époux allant au-devant de la vie, appuyés au bras l'un de l'autre ; tableaux de bonheur familier et de sentiments tendres, et genre de confidences qui auraient, à cette date, paru bien ridicules en France.

Le lecteur m'épargnera de refaire une fois de plus le parallèle obligé entre les deux grands rivaux, Reynolds et Gainsborough, et d'y ajouter la louange de l'inimitable Lawrence : des tableaux comme le portrait de la reine Caroline ou celui de l'archiduc Charles sont des merveilles de luxe, de finesse, de fougue et de brio, qui se passent de commentaires. La peinture n'a peut-être rien produit de plus étourdissant depuis Van Dyck. Mais le poète, l'enchanteur de la peinture anglaise, c'est encore, c'est toujours le tendre Gainsborough ; on connaît depuis peu en Angleterre, et l'on n'avait jamais vu en France, les petits ouvrages de ses débuts, comme le tableau de sir Philipp Sassoon, qui représente sa famille, ou celui du ménage Andrews.

Ces petites peintures d'un garçon de vingt ans, fils du cabaretier d'Ipswich, qui n'était jamais sorti de son trou, sont un des miracles de la peinture : c'est comme si, à travers des siècles de formules, des épaisseurs de choses apprises, un lit de feuilles mortes, on voyait jaillir cette chose neuve et cette grâce sans âge, une tige de fougère. Le don spontané, primitif, le côté enfantin d'un Antoine Raspal, d'un Rousseau-le-

douanier, la joie de voir et de peindre à l'état natif et sauvage, voilà ce qu'on admire ici, mais joint à une délicatesse, à une poésie ravissante, à un sens inouï de la couleur et de la beauté. Ce jeune garçon invente le monde. Il nous le donne comme une découverte, ainsi qu'un bambin fait cadeau à sa mère d'une pâquerette ou d'un papillon. Et n'en est-ce pas un, que cette poupée un peu raide, épinglée à un arbre, dans son immense jupe d'azur, qui fait équilibre à elle seule à l'immense horizon de prairies et de bois et de souples collines ? Je ne connais pas de tableau qui me donne une sensation plus vierge et plus surnaturelle : ce couple campagnard, c'est le paradis terrestre, c'est Adam et Ève avant le serpent et la faute. C'est peint un peu gauchement, comme par un peintre d'enseignes, et en même temps par un ange. Rien de plus pur, de moins sensuel, et qui produise une pareille sensation de bonheur. L'espace me manque pour parler comme il le faudrait des autres tableaux de ce maître des maîtres, qui semble avoir tout su sans avoir jamais rien appris : il lui arrive quelquefois de faire des choses un peu bâclées, mais toutes les fois qu'il lui a plu, il a retrouvé ce privilège déconcertant d'échapper à la rouille et à la routine, de faire des ouvrages prodigieux de sentiment et d'imprévu, et, dans un simple buste, comme celui de sa femme, de produire une des figures les plus inoubliables que l'art ait jamais faites d'une créature humaine.

« Je fais, disait ce peintre charmant, des portraits pour vivre, des paysages parce que je les aime, et de la musique parce que je ne peux pas m'en empêcher. » En effet, si beau qu'il puisse être, le portrait, dans cette école anglaise, comme plat de résistance et comme article essentiel du menu, finirait aisément par produire l'effet d'une corvée, d'un pensum. On a bien fait, à l'exposition, de se contenter d'un choix et de n'en montrer qu'un petit nombre, aussi varié que possible, depuis l'esquisse, l'étude d'atelier, jusqu'à la toile d'apparat. Déjà, dans beaucoup de ces tableaux, la nature, à l'état de décor, joue un rôle considérable. C'est elle qui se charge de créer autour de la figure le vague, le flottant, l'émoi, le principe de métamorphose que les autres écoles demandaient à la draperie, à l'architecture ou à la mythologie. Le paysage pur ne tarde pas à apparaître, dès le milieu du XVIIIe siècle.

Il y en a d'admirables de Richard Wilson, cet élève de Vernet, parti de Rome à la conquête de la nature anglaise, et je ne sais si l'on citerait, dans la suite, un tableau plus monumental que sa vue de *Tabley-House*. Dans cette œuvre mémorable, insigne par l'humilité et le renoncement, Wilson a donné pour jamais ses lettres de noblesse au paysage anglais. Naturellement, c'est encore ce sorcier de Gainsborough qui, lorsqu'il s'en mêle, va le plus loin : sur un motif insignifiant, son délicieux tableau de Dublin, cette simple grisaille d'un chemin sablonneux, sous un ciel nuageux, mobile, est une merveille impressionniste qui devance son siècle de cent ans, comme certaines pochades de Goya ou de Fragonard.

Mais c'est la génération suivante, celle qui eut vingt-cinq ans aux environs de 1800, celle des Crome, des Cotman, des Constable et des Turner, suivis de leurs épigones, les Bonington et les David Cox, qui représente la grande équipe du paysage anglais.

A cet égard, ce qui se fit dans les vingt premières années du siècle est sans exemple dans la peinture. C'est un travail de pionniers, une conquête de la terre et du ciel, qui laisse bien loin derrière elle tout ce qu'avaient fait les Vénitiens, les Flamands et les Hollandais. Cette part de l'exposition, quel que soit le mérite du reste, est la plus importante et demeure la plus belle. A chaque pas, on reconnaît des œuvres que nos peintres ont prises pour modèles : sans elles, il n'y aurait pas eu plus de romantisme en peinture qu'il n'y en aurait en poésie sans Byron et sans Walter Scott. Corot, Flers, Cabat, Paul Huet sortent de là. C'est ce bain de nature qui a permis à nos peintres de trouver un contrepoids à l'autorité d'Ingres. *Le Lever de Lune* du vieux Crome, sur un paysage de vases, de silence et de lagunes, est une page remplie du mystère des premiers jours du monde. Il y a des petites toiles de Bonington, des études de ciel et d'eau, sur l'Adriatique, où les nuages ont des formes de flammes et de chimères, comme les apparitions volantes dans les plafonds de Tiepolo, et où une Venise blanche, là-bas, flotte comme un mirage, et des vues de Saint-Germain, où l'aqueduc de Marly a des aspects de ruines dans la campagne romaine.

De tous ces maîtres, Constable est le moins bien connu en France, et le plus grand. On se rappelle le saisissement qui

s'empara de Delacroix, à la vue de sa *Charrette de foin*, son magnifique tableau du Salon de 1824, qui reprend, au bout de cent quinze ans, sa place au Louvre, en face de l'esquisse du chef-d'œuvre : comparaison édifiante, qui nous apprend beaucoup sur l'organisation et les dessous du tableau ; l'esquisse n'est qu'une maquette heurtée, une carcasse en blanc et noir. Ce fut un événement et une révélation. Pour ma part, je ne goûte rien tant que le Constable des jours paisibles, comme celui qui a peint la merveille de *Malvern Hall*. J'aime moins les paysages tumultueux et égarés des dernières années. Mais, en réalité, on ne connaît bien ce grand homme que dans ses études. C'est là seulement que cette âme si vaste et si sensible, élégiaque ou fougueuse, a donné sa mesure et se montre dans toute son étendue ; c'est là qu'on aperçoit toute la richesse de son univers, les notes, les essais où il y avait à prendre pour tous les peintres qui sont venus après lui, jusqu'à Eugène Boudin, à Manet, à Whistler, à Sisley ; on voit surtout un solitaire, une grande nature religieuse qui se mêle à tous les éléments, à la nuance capricieuse, inquiète des jours de son pays, tour à tour et selon les heures orageuse, tourmentée, plaintive, souriante ou heureuse. Le paysage, dans cette école où le culte répudie les images, devient la grande église où souffle l'esprit de Dieu, le dialogue de la créature et de son créateur, le poème où l'âme cherche le secret de sa destinée, l'accord de la terre et du ciel. Turner, nature moins élevée, mais incomparable virtuose, et rempli d'une véritable ivresse de la lumière, survécut quinze ans à Constable et prolongea jusqu'au milieu du siècle ses derniers flamboiements et ses pyrotechnies.

Parti du réalisme le plus vigoureux, on le voit bientôt mettre à la voile pour un pèlerinage de Childe Harold, des Capri, des Sorrente où le souvenir de Claude s'amalgame à des féeries de grottes de Fingal. Je préfère ces paysages inouïs où le ciel n'est qu'une immense opale sur une mer unie et incolore comme un miroir, et dont on ne saurait découvrir le motif, si l'espace tout entier n'était un miracle de transparence et d'extase, à l'heure où dans l'eau, comme une perle, vient de tomber l'étoile du soir. La forme s'évanouit : il n'y a plus dans le tableau que l'émotion et le lyrisme.

On ne pouvait guère aller au delà dans le sens de la négation et de la transcendance, dans le sens de la poésie pure et désincarnée. Constable écrivait en 1820 que, dans vingt ans, tout serait dit, et que l'école serait épuisée. C'est alors que se produisit, par contraste, la réaction la plus singulière : un groupe de jeunes gens, Ford Madox Brown, Holman Hunt, John Everett Millais et Dante Gabriel Rossetti, fondèrent une confrérie, l'ordre des Préraphaëlites. Ils rompent avec le siècle, avec ses habitudes bourgeoises et ses pratiques mercenaires, avec ses conventions, sa rhétorique d'atelier, ses anecdotes défraîchies. Ils se font une loi de la probité la plus exacte et la plus méticuleuse, de ne pas souffrir dans leurs ouvrages une expression faible, une locution toute faite. La vérité, l'observation, la conscience poussée à ses dernières limites, le détail de la miniature, la copie minutieuse d'un brin d'herbe, d'un pétale, du crêpe de l'aile d'une mouche, le scrupule du botaniste et de l'entomologiste, leur paraissent le moyen de faire leur salut. Ils entrent dans la peinture comme on entre en religion, et arborent pour programme cette passion du précis et du vrai, cette naïveté, ce zèle de la nature qu'on admire dans les ouvrages de Gentile da Fabriano et de Pisanello.

Je ne sais ce que le public pensera aujourd'hui de ces œuvres remarquables, qui firent en leur temps une révolution, et qui nous enchantèrent, jadis, dans les dernières années du siècle, alors que nous avions vingt ans. La petite « Tribuna » des Préraphaëlites, à l'Exposition, où l'on a réuni quelques ouvrages fameux de cette insolite école, ne laissera pas de surprendre des spectateurs accoutumés à la vision d'un Renoir ou d'un Degas. En vérité, la peinture est un nom qui embrasse beaucoup plus d'un art. On est stupéfait de la conscience, de la prodigieuse application, de l'ingéniosité de certains de ces tableaux, même s'ils sont loin d'être agréables, de la somme de patience qu'ils recèlent et de l'énergie incroyable que l'artiste y a déployée pour sortir des redites et de la banalité, pour fuir le faux, le théâtral, la rondeur académique, l'éclairage d'atelier : *les Deux Gentilshommes de Vérone*, en dépit de leur aspect « chromo » et un peu discordant, fourmillent de nouveautés et de détails ravissants. On ne peut se faire une idée de l'excès d'intentions, de la surcharge de sens que

suppose un tableau comme *l'Adieu à l'Angleterre*, de Ford Madox Brown, et de l'attention qu'il faut pour les déchiffrer. J'avais vu vingt fois le couple d'émigrants, le jeune homme pâle et traqué, le désespoir sur le visage, la figure aimable et un peu commune de la jeune femme, ses bandeaux un peu décoiffés, ses bonnes joues rougies par les larmes et la mer, son ruban froissé par le vent ; je n'avais jamais remarqué que sa main, dans l'ouverture de son châle, serre une menotte rose de froid, et qu'il faut deviner, sous le plaid de confection, comme sous le manteau de la Madone d'une *Fuite en Égypte*, un troisième personnage invisible, la forme d'un poupon. On dirait un paquet très serré, qu'il faut défaire, démailloter avec précaution. Il faut chercher *la petite bête*. Comme c'est anglais ! On est à mille lieues d'un Courbet, d'un Cézanne. Il y a presque toujours, en dehors de l'idée plastique, une intention morale, une allusion plus ou moins furtive, une note sentimentale que nos puristes d'à présent proscrivent de la peinture ; cela n'empêche pas *l'Aveugle* de Millais d'être un fort beau tableau, et même d'une vraie poésie, en dépit de son sujet attendrissant ; on est même tout étonné de trouver, parmi les tentatives de cette originale école, des choses véritablement charmantes et d'une fantaisie toute moderne, comme le *Dr Primrose* de Madox Brown, qui fait penser à un caprice rococo de Dufresne.

Ce fut une révulsion active, opportune, bienfaisante, qui a produit plus d'œuvres curieuses que de chefs-d'œuvre, et qui, au bout du compte, mérite encore le respect. Les Préraphaëlites ont laissé une légende. Leur personne, leur effort intéressent plus que leurs ouvrages. Comme il arrive à toutes les écoles, la leur eut le malheur de créer, à son tour, un « poncif ». Les mieux doués de la confrérie eurent bientôt fait de s'en apercevoir et jetèrent le froc aux orties. Millais ne tarda pas à devenir le peintre mondain par excellence et le favori des foules et de la bourgeoisie. Praticien magnifique, du reste, de qui l'extraordinaire portrait de *M*me *Bischoffsheim* a une force caricaturale, une valeur de symbole, comme certains portraits de la vieillesse d'Ingres. D'autres, comme sir Edward Burne-Jones, continuaient à exploiter à satiété une poésie romanesque et un peu fade, un néo-romantisme de ballades, de Saint-Graal et de Table-Ronde, dans un style de Botticelli et

de Carpaccio. Cette vaine érudition, cette mystique un peu fausse, cet esthétisme confortable, lucratif, honorable (l'auteur ne manquait pas de faire suivre son nom de son titre de baronet) ne laissent pas de produire une impression d'ennui. C'est ce goût artificiel et cette distinction un peu vulgaire, que l'Angleterre moderne raille maintenant sous le nom de style « Victoria ».

Un peintre américain, Whistler, élève de Courbet et des estampes japonaises, et un rapin irlandais, George Moore, destiné à devenir un écrivain célèbre, ne lui épargnaient pas leurs critiques et apportaient à Londres des nouvelles de ce qui se faisait à Paris. Un tableau de Sir William Orpen, selon la formule des *Hommages*, chère à Fantin-Latour, groupe quelques artistes anglais autour d'une table à thé, au pied du portrait d'Eva Gonzalès, par Édouard Manet : on y retrouve à la fois la tonalité argentée de Whistler et le souvenir de son *Ten o'clock*. George Moore, l'ami de Manet, et un jeune homme à visage nerveux et contracté, le peintre Walter Sickert, sont parmi les convives. Cette réunion est le commencement d'une nouvelle façon de sentir et de peindre, d'une manière plus détournée de surprendre l'aspect poétique des choses, d'une alchimie plus rare, d'une opération secrète pour extraire de la vie l'émotion et la beauté. Toute cette école crépusculaire, des demi-mots, des demi-teintes, des choses chuchotées et comme confessées à voix basse s'apparente à nos néo-impressionnistes, à nos Vuillard, à nos Bonnard, dont elle est la contemporaine. Elle était, hier encore, à peu près inconnue en France. C'est un grand service que nous rendent les organisateurs de cette exposition en nous offrant un choix exquis d'ouvrages des Conder, des Tonks, des Mc. Taggart, des Mc. Ivoy, et surtout de Walter Sickert et d'Augustus John, ces deux beaux maîtres, le premier plus délicat, plus magique, plus raffiné et plus sensible, le second plus puissant et plus monumental. On voit que le talent de peindre n'est pas éteint en Angleterre, et qu'il y dure autant que le don de la poésie, le goût de l'intimité, l'amour des êtres et des choses, et la tendresse pour la patrie.

LOUIS GILLET.

ADIEU A D'ANNUNZIO

Gabriel d'Annunzio est mort... Cette annonce funèbre, lancée l'autre matin dans l'univers par toutes les voix et tous les langages du monde, a retenti dans tous les esprits et dans tous les cœurs, mais, en dehors de l'Italie, c'est en France qu'elle a trouvé son écho le plus justement sonore. La France perd son ami, son allié, son fervent, le poète qui, étant déjà le plus grand poète de son temps et de sa patrie, voulut ajouter à son laurier natal celui-là que l'on cueille chez nous. Il écrivit dans notre langue des œuvres étonnantes de vigueur et de richesse. Son *Saint Sébastien* atteste qu'il savait toutes les splendeurs et les délicatesses de nos mots et de notre syntaxe et qu'il avait puisé son savoir aux sources les plus secrètes de notre génie. En français aussi, il composa ces quatre sonnets, si purs, si beaux, publiés par *le Figaro*, le matin même de l'entrée en guerre à nos côtés de l'Italie, ces sonnets dont l'un se termine par le vers d'un poème de Marie de France :

France ! France ! Sans toi, le monde serait seul !

D'un grand amour, ce Latin magnifique aima la France et il le lui prouva. Par ses paroles, par ses actes, par ses flamboyants discours de Gênes et de Rome, illuminant et brûlant de ses convictions, de ses enthousiasmes, les consciences et les héroïsmes fraternels de l'Italie, il la rendit notre alliée, il la fit marcher et combattre à nos côtés. La France doit à Gabriel d'Annunzio une immense gratitude. Il faut qu'elle porte son deuil et célèbre sa mémoire.

Il fut notre ami. Il admira et chérit Henri de Régnier. Il eut pour mon fils une prédilection charmante. Pour nous, il était Frate Foco (notre frère le feu) ainsi que pour quelques autres familiers. Car il avait le goût des surnoms, des préférences franciscaines, et jouait avec toutes les expressions qui lui paraissaient séduisantes. Il me baptisa : Ma sœur la Nuit. Et c'est pourquoi je peux relire aujourd'hui ces mots : « *Chère Suora Notte, je viens de commencer l'ode nouvelle sous l'inspiration de votre ferveur... Daignez accepter, en témoignage de mon amitié reconnaissante, le manuscrit de l'Ode pour la Résurrection latine. Le jour de la Victoire, vous le brûlerez* sacri thuris honores *à notre dieu...* etc. » Je ne l'ai pas brûlé, ce manuscrit doublement précieux. Je relis ces lignes, tracées d'une écriture large et haute, à la fois majestueuse et magique. Les traits, les arabesques, les formes des lettres et leur dessin font penser aux anciens manuscrits et aussi à ces grimoires, poèmes inconnus, que les ailes de certains papillons proposent aux profanes. Je relis ces lignes tracées par une main immortelle. Car la mort, l'absence, ne sont que des épisodes irréels dans la destinée de certains êtres, dont l'apparition s'est à tout jamais imposée au monde... Je tourne les grandes pages ; je revois :

Voici ton jour, voici ton heure,
Italie, et pour cette heure
Des années merveilleuses,
La plénitude de tes allégresses...

Je ne peux la citer tout entière. Relisez-la, cette ode qui, d'un mouvement de victoire, porte en son essor ce cri de héros et de poète, ce cri d'amour pour la France, enfin unie à la patrie qui est sienne :

J'accomplis le vœu de mon âme.

Car, en cette âme tout était élan poétique, aussi bien les immortels *Laudi* et ces *Élégies romaines* et toute cette œuvre lyrique qui le place au ciel des astres les plus beaux ; aussi bien ces romans, dont les ardeurs et les forces inassouvies connurent, par les traductions de Hérelle, une telle renommée en langue française ; aussi bien ses éloquents discours, entraînant les foules et les armées, ses vertus guerrières, ses

incursions audacieuses en sous-marin dans l'Adriatique autrichienne, ses prouesses d'aviateur, ses stoïcismes de grand blessé, sa marche sur Fiume et sa conquête... poésie ! poésie ! poésie ! La poésie en action, tel fut vraiment l'accomplissement du vœu de son âme. Et ces années de feu furent certainement celles où il fut le plus lui-même, où il connut, malgré ses douleurs et ses deuils de combat et d'amitié, malgré ses blessures et cet œil aveugle et toutes les atrocités de la guerre, un fier bonheur. Cherchez, et vous trouverez en certaines de ses œuvres, dans ce *Feu* que je viens de relire et qui est un hymne à l'art héroïque auquel doivent être sacrifiés l'amour et toutes les faiblesses humaines, des phrases prophétiques et celles qui, écrites sur la mort de Wagner, pourraient être citées en ce moment pour sa propre mort.

C'est en vain que la jeunesse le juge « démodé », ne le lit plus, traite avec un certain dédain ses livres. Malgré ce qui, en toute grande œuvre, devient momentanément caduc, ils resteront, ces livres, parce que, au delà des goûts successifs de la beauté, ils sont animés d'une vie supérieure et inextinguible. L'Animateur ?... n'a-t-il pas porté aussi ce surnom superbe ? Il l'était. Auprès de lui, tout prenait sa signification la plus ardente. Il était d'une érudition extraordinaire. Il savait tout. Une heure de conversation avec lui était une fête merveilleuse. Mais il fallait le connaître assez pour qu'il enlève tous ses masques, pour que, oublieux de son « vouloir plaire », il se laisse aller au simple bonheur de l'amitié fraternelle, et d'être assez compris, et admiré dans le vrai sens de ce verbe qui n'admet aucune adoration ridicule, pour sa juste et profonde et authentique valeur. Alors il était le plus simple, le meilleur, le plus éblouissant humain. Ceux qui ne l'ont vu que mondain, jouant avec sa gloire et, avec un mélange d'enfantillage et d'ironie, se livrant à des séductions pulcinellesques, n'ont jamais su ce qu'était le vrai d'Annunzio.

J'ai eu cette chance de le connaître en sa sincérité. Quand les circonstances nous réunirent, il n'était plus jeune et le moment de sa vie était grave. Presque exilé, il habitait Paris et cette villa du Moulleau, Saint-Dominique, où entre la mer et la pinède, qui lui rappelait celle de Ravenne, il attendait l'heure fatidique, la plus belle heure. Que de fois,

ayant gravi ensemble la dune argentée du Pyla, nous en avons dévalé la pente mouvante, pour reprendre haleine à sa base, en laissant filtrer dans nos doigts le sable qui s'écoulait comme le temps... le temps qui allait faire entendre les sons de l'heure du destin ! Et puis, avec une compagne qu'il aimait, il parcourait à cheval les sentiers de la forêt, alors intacte, murmurante, odorante, attirante, suivi de ses beaux lévriers blancs (qu'il faisait courir à Saint-Cloud, à Chantilly). Enfin, lorsque, avant de regagner l'Italie, il s'installa pour quelques mois rue Geoffroy-l'Asnier dans une demeure qu'il avait délicieusement arrangée pour si peu de jours, il y revit ses amis et il leur dit adieu. Puis, ce furent les années à jamais illustres et *son* départ et *sa* guerre. Pendant de longs mois, n'oubliant aucun de ses amis français, il leur envoyait des nouvelles, des messages, lettres, télégrammes, photographies, petits bijoux portant des dates et des emblèmes de son escadrille. Enfin, blessé, soigné à Venise, il m'écrivit : « *J'ai manqué ma mort.* » (Pourtant, après il y eut Fiume...) Et sur son lit de cécité d'où il remontait peu à peu vers le jour, il me fit envoyer cette dépêche : « *Je suis plus que jamais votre frère nocturne.* »

On a beaucoup plaisanté les libellés des dépêches de d'Annunzio. Moi, je n'en riais pas, et chacune d'elles m'était précieuse.

Ensuite, ce fut le séjour, la retraite de Gardone... et, insensiblement entre lui et ses amis lointains, se fit le silence. Je ne veux pas dire l'oubli. Je le répète, la présence ou la continuité ne sont que des mots, lorsqu'il s'agit de certains êtres. Seule a compté la rencontre, cet éclair dont s'illumine la mémoire, au delà du temps et des péripéties d'une destinée.

Gabriel d'Annunzio est cet inoubliable. Ses amis survivants ressentiront jusqu'à leur mort l'honneur et le bonheur de l'avoir quelquefois approché, entendu, de s'être illuminés à la flamme de leur cher Frate Foco. Je n'aurai pas connu le visage de sa vieillesse. Cela, il ne l'aurait jamais voulu. Je regarde sa photographie de guerrier, son profil de condottiere, audacieux et joyeux d'avoir eu sa victoire, et je veux croire que le cœur de la France bat encore avec reconnaissance, avec amour, pour son ami, le glorieux poète d'Italie et son héros latin.

MARIE DE RÉGNIER.

RÉCEPTION DE
M. LÉON BÉRARD
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie française eut, pour la réception de M. Léon Bérard, la faveur d'un jeudi de printemps. Le contre-jour d'un rayon de soleil plaquait un peu d'or sur la grisaille des colonnades en trompe-l'œil, frisait, si l'on peut dire, quelques fronts dégarnis, et mettait en valeur de jolis visages féminins. M. Léon Bérard prit place sous la statue de Bossuet. Assis, recueilli et silencieux, en attendant la formule sacramentelle qui allait lui donner le droit de lire son remerciement, M. Léon Bérard avait un fier profil, qui accusa soudain quelque ressemblance avec celui du grand Condé. L'impression, toute fugitive, cessa avec le roulement belliqueux du tambour, la physionomie mobile du nouvel académicien ne consentant pas à garder la pose. D'ailleurs, la présence du chef de l'État accompagné par Mme Lebrun, celles de Mmes Poincaré et Millerand, comme celles d'un ancien président du Conseil et de nombreux parlementaires, venus pour voir s'affronter un ancien ministre de l'Instruction publique humaniste et un ancien député des Vosges historien, conférait à la séance un caractère plus politique et oratoire que militaire.

Les banquettes des hémicycles et de l'amphithéâtre, bondées au point de refouler leur élégante clientèle par delà les accès, témoignaient du prix attaché à l'audition d'un des hommes les plus spirituels de notre temps. Les visages souriants, alléchés, marquaient l'attente d'un feu d'artifice. Les fléchettes d'une ironie aiguisée depuis quarante mois ne devaient-elles pas se mêler aux fusées de l'éloquence ? Pourtant, lorsque, bien pris dans son uniforme discrètement échancré sur le plastron blanc, ayant assujetti ses lunettes

d'écaille, M. Léon Bérard se leva et commença sa lecture, les amateurs d'épigrammes en furent pour leurs frais. Il fallut reconnaître que, si l'orateur avait longtemps mûri son remerciement, c'était pour se mieux pénétrer d'un vaste sujet, et nullement dans l'état d'esprit rancuneux de la mule du Pape, gardant sept ans son coup de sabot.

Ayant débuté en racontant spirituellement sa première rencontre avec M. Camille Jullian, qui lui faisait passer une épreuve de son bachot, M. Léon Bérard, délivré du *non sum dignus* rituel, prenait aussitôt de l'altitude pour mieux considérer dans son ensemble l'œuvre de l'historien des Gaules.

L'ombre de Camille Jullian n'a pas dû être mécontente. Le récipiendaire a rendu un fort bel hommage à ce savant professeur qui fut un très noble esprit, un très ardent patriote et dont la grande pensée fut de montrer dans les Gaulois un peuple qui avait déjà une civilisation avant la conquête de César, et qui, même sans Rome, aurait recueilli par Marseille le souvenir de l'Hellade. M. Léon Bérard, épris d'histoire romaine, a paru beaucoup moins disposé que Camille Jullian à croire que la Gaule pouvait se passer de la discipline latine. Tout cela a été dit avec infiniment de mesure, de tact, d'esprit, et ce n'est pas tous les jours qu'un auditoire, même instruit, est intéressé par ces hauts problèmes d'histoire au point de leur donner deux heures d'attention. « Il y a encore en France, disait à la sortie un auditeur qualifié, un admirable goût de la culture. »

M. Louis Madelin, qui accueillait le nouvel académicien, l'a fait avec autant de bonhomie que d'autorité. Il a très bien discerné que, par coquetterie et par conscience, M. Léon Bérard s'était attaché à faire un discours qui, par les agréments de la forme et le sérieux du fond, prouvât que le nouvel élu était digne de l'honneur que l'illustre Compagnie lui avait réservé. Avec beaucoup de liberté d'esprit et d'amitié, M. Louis Madelin a eu à cœur de mettre en lumière tous les aspects du talent et de la carrière de M. Bérard. Il l'a peint quittant tout jeune Sauveterre et s'acheminant vers Paris plein de craintes sur la salubrité de la capitale : « L'arrivée, a-t-il raconté avec esprit, confirma vos appréhensions ; les trains de la Compagnie d'Orléans avaient alors leur terminus à la place Valhubert ; vous y vîtes, à peine sorti de la gare, deux statues élevées à des médecins célèbres Ricord et Pinel ; une ville où l'on montrait tant de reconnaissance à des médecins vous parut, au regard de

de votre salubre Sauveterre, un lieu décidément redoutable. » Puis, ce fut Léon Bérard débutant au barreau comme secrétaire de Me Raymond Poincaré. Au Palais comme au Parlement, les succès lui sont venus comme la suite naturelle de ses mérites, et s'il les a désirés, il a évité ces recherches fiévreuses et ostentatoires qui révèlent plus d'appétit que de fierté. Le portrait nuancé de M. Léon Bérard, les anecdotes touchant le Béarn et la vie publique, les remarques que M. Louis Madelin tirait de son expérience parlementaire ont beaucoup plu.

Mais tandis qu'il s'acquittait de sa mission de directeur avec entrain, M. Louis Madelin n'oubliait pas son objet principal. Il voulait louer en Léon Bérard le défenseur des humanités, le ministre qui avait su vaincre les résistances du Conseil supérieur de l'Instruction publique et des Comités politiques, l'orateur qui avait obtenu de la Chambre le droit d'agir, l'auteur du décret rénovant l'enseignement secondaire. Tout le monde sait que la politique, qui a détruit tant de choses dans notre pays, a emporté la réforme de M. Léon Bérard. Les élections de 1924 ont agi comme un cyclone. Mais voici un juste retour des choses. M. Léon Bérard a créé un mouvement de l'opinion. Il a amené par sa campagne, les parents et les jeunes gens à reviser les jugements tout faits qui leur étaient apportés, touchant l'éducation et les programmes. Officiellement battu par ses successeurs, M. Léon Bérard reste vainqueur parce que, depuis quinze ans, les écoliers libres de choisir n'ont cessé de manifester leur prédilection pour les humanités. Cette conclusion de la séance académique a valu à M. Léon Bérard comme à M. Louis Madelin les plus chaleureux applaudissements : les descendants des Gaulois, chers à Camille Jullian, n'ont pas cessé d'être enthousiastes, mais ils n'ont pas cessé non plus de savoir tout ce qu'ils doivent à cette culture classique, sans laquelle il n'est pas pour eux de civilisation.

De cette belle séance, où à la voix, sonore comme un gave des Pyrénées roulant ses galets, de l'humaniste Béarnais faisait écho le verbe puissant et grave de l'historien vosgien, rien ne fut perdu. Ces deux voix accoutumées aux vastes auditoires ont été, la chose est assez rare, perçues dans toutes leurs inflexions et saisies dans leurs moindres allusions qu'un public, particulièrement entraîné aux jeux des nuances, se faisait une joie de relever.

INTÉRIM.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

UNE NÉGOCIATION ANGLO-ITALIENNE

L'empirisme politique du peuple anglais produit parfois l'impression d'une doctrine sans ailes, asservie à suivre pas à pas une réalité toujours mouvante, rivée à des intérêts terre à terre ; mais il arrive aussi que, sous la pression brutale des circonstances, il s'élève jusqu'au plus beau courage par sa complète absence de respect humain et de préjugés même les plus honorables. La grandeur des fins, si, en définitive, le but est atteint, devient la justification de ce que les moyens ont pu avoir, à l'origine, d'apparente faiblesse et de précipitation. En face du spectacle tragique d'une Europe divisée en deux blocs séparés par l'idéologie politique autant que par les intérêts, dont, en tout cas, l'intérêt supérieur est de ne pas se laisser dériver vers l'horreur sans nom d'une nouvelle guerre, M. Neville Chamberlain et la presque unanimité de ses collègues ont résolu de tenter un suprême effort pour arrêter le glissement vers la catastrophe. L'inconvénient d'une telle méthode, surtout en présence de parties adverses d'un tempérament tout différent, est de donner du jeu à l'antagoniste, d'accroître ses exigences, de rendre par là le succès plus difficile ou plus onéreux. L'avantage est de renouer le fil des négociations, d'établir les responsabilités en apportant la preuve d'une bonne volonté éclatante, d'obliger chaque partie à abattre ses cartes et à formuler ses revendications : méthode favorable à ceux qui, tout en défendant leurs droits et leurs intérêts, ne prétendent à aucun avantage aux dépens d'autrui et mettent au-dessus de tout le souci d'une paix honorable pour tous les peuples et bénie de toutes les mères.

M. Neville Chamberlain, depuis qu'il a pris, à la place de M. Baldwin, le gouvernail du vaisseau britannique, a manifesté son désir de mettre fin au conflit méditerranéen né de la guerre d'Éthiopie, et sa conviction qu'une négociation anglo-italienne est peut-être le seul

moyen de prévenir une conflagration générale. C'est au mois de juillet dernier qu'il écrivait à M. Mussolini une lettre personnelle et recevait de lui une réponse inspirée du même esprit. Nul doute que l'un et l'autre n'y aient fait allusion au temps qui n'est pas très ancien où l'entente traditionnelle de l'Angleterre et de l'Italie était pour l'une comme pour l'autre un précieux élément de sécurité et de prospérité, et n'aient exprimé le vœu de la voir renaître.

Ce rapprochement, M. Eden le souhaitait comme M. Chamberlain, — qui ne le souhaiterait ? — mais il n'estimait pas que l'heure fût favorable pour le réaliser. Mais, entre M. Eden et toute une partie de l'opinion conservatrice, le différend était plus ancien ; il remontait au 9 décembre 1935, quand sir Samuel Hoare, ministre des Affaires étrangères, qui, la veille, à Paris, s'était mis d'accord avec M. Laval pour préparer un règlement de la question d'Éthiopie et mettre fin à la guerre, fut attaqué en Angleterre par une partie de la presse, contraint de donner sa démission et remplacé par M. Anthony Eden. La suite des événements a prouvé que sir Samuel Hoare et M. Laval avaient vu juste et que leur retraite fut un accident déplorable. De là, contre M. Eden, des griefs qui ne sont pas dénués de fondement. On a dit aussi qu'ayant échangé avec M. Mussolini, lors de son voyage à Rome, des propos assez vifs, il poursuivait contre le Duce une vindicte personnelle. En tout cas, la démission de M. Eden était entre les mains du Premier Ministre avant que M. Hitler l'eût attaqué dans son discours du 20 février : coïncidence regrettable, mais non pas relation de cause à effet.

Sir Samuel Hoare, parlant le 23 à un déjeuner de la Chambre de commerce nationale, a très clairement expliqué les raisons dominantes de la retraite de M. Eden : « L'Europe se divise en deux camps armés ; dans ces deux camps circulent de folles et dangereuses rumeurs de guerre inévitable. Une lourde responsabilité pesait sur le gouvernement britannique. Il avait à choisir entre cette vue fataliste et un effort énergique pour tirer l'Europe du cercle vicieux qui, à notre avis, menait à la catastrophe. Le gouvernement a choisi la seconde attitude. Il n'est pas disposé à admettre le caractère inévitable de la guerre. Il est résolu à tout faire pour chasser cette crainte obsédante du cœur des hommes et des femmes d'Europe. Peut-être échouera-t-il dans sa tentative. Qu'on ne doute pas du moins de ses motifs. Il ne s'est pas embarqué dans je ne sais quelle négociation lâche et louche. Il cherche en toute honnêteté à regarder en face les causes des différends et à les faire disparaître en tout

honneur et toute justice pour tous les intéressés. Nous souhaitons faire de nouveaux amis, non pas abandonner les anciens. » Il a depuis répété la formule célèbre de Disraëli rapportant du Congrès de Berlin « la paix avec l'honneur ». Il n'y a donc pas à craindre quelque capitulation de la Grande-Bretagne. Ses intérêts impériaux sont bien défendus. Les nôtres sont en étroite connexion avec les siens. Il n'y aura pas négociation à trois, mais la France sera exactement tenue au courant de la marche des pourparlers.

Le nouveau chef du Foreign Office, lord Halifax, répondant le 24 à la Chambre des lords aux critiques de lord Cecil et des pairs du *Labour*, apporta d'intéressantes précisions. C'est le 10 février que l'ambassadeur d'Italie fit connaître à Londres le vif désir de son gouvernement d'entamer des négociations déjà amorcées par l'échange de lettres de juillet dernier. M. Eden, tout en faisant des objections, se montra favorable au principe des négociations ; ce n'est que le 18 que le conflit éclata. Là où M. Eden voyait les conditions préalables à toute conversation, le Premier Ministre discernait les conditions essentielles d'un accord. D'ailleurs, sur deux points importants, le retrait des volontaires d'Espagne et le caractère agressif antibritannique des émissions du poste de Bari, l'Italie a déjà fait des concessions qui prouvent son désir d'un accord. La date du 10 février, indiquée par lord Halifax comme celle de la démarche du comte Grandi, mérite de retenir l'attention. Ne suit-elle pas, en effet, de bien près celle du 4 février où le chancelier Schuschnigg fut attiré dans la souricière de Berchtesgaden et se tourna dans sa détresse vers cette Rome d'où aurait pu lui venir le secours ? Ne faut-il pas chercher là l'explication de bien des choses ?

Les arguments que dut faire valoir M. Eden ne sont pas très difficiles à reconstituer. Encore faut-il les séparer très nettement de ceux que, depuis sa démission, ont développés les orateurs et les journaux travaillistes et, à l'étranger, les organes socialistes : là fleurit l'esprit de parti, le fanatisme de secte, la passion antifasciste qui déforme les faits et se substitue aux réalités ; c'est surtout en les lisant que l'on est porté à approuver M. Neville Chamberlain. M. Eden d'ailleurs s'est nettement désolidarisé d'avec ces admirateurs compromettants et a déclaré à ses électeurs de Leamington (le 25) qu'il ne ferait et ne dirait rien qui pût gêner le gouvernement et entraver ses négociations. Il s'est, dit-il, formé l'opinion que certaines communications du gouvernement italien signifiaient : « maintenant ou jamais ». A quoi le *Sunday Times* du 27 répond :

« Maintenant ou jamais. Si c'est une menace, elle est négligeable. Si c'est une vérité, elle nous exhorte au courage : mieux vaut certes maintenant que jamais. »

Quelles sont donc les raisons que put faire valoir M. Eden? Elles ne devaient pas différer beaucoup de celles que M. Winston Churchill a développées dans un puissant et incisif discours. Et si les négociations se terminent par un échec, c'est encore de ces mêmes raisons qu'il proviendra. Si l'Italie accepte d'entrer en négociation et même le demande, ne serait-ce pas qu'elle se trouve, en Éthiopie, dans une situation difficile ? Le pays n'est nullement soumis et, partout où ne campent pas les troupes italiennes, il est dangereux de s'aventurer. Non seulement l'Italie n'a pas pu diminuer les effectifs de l'armée d'occupation, mais elle a dû, ces derniers temps, envoyer des renforts. Il faudra dix ou vingt ans pour soumettre l'Éthiopie et en commencer la mise en valeur. En attendant, l'occupation ne coûte guère moins d'un milliard par mois. D'Espagne, le gouvernement fasciste a déjà retiré une notable partie de ses contingents. Éthiopie, Espagne, Autriche, cela fait beaucoup de fers au feu à la fois. L'opinion, si surveillée qu'elle soit, commence à s'énerver. L'état des finances n'est pas brillant et si l'Italie négocie, ne serait-ce pas dans l'espoir d'obtenir des crédits anglais ? L'Angleterre et la France sont vis-à-vis d'elle dans la position avantageuse de défendeurs ; vont-elles se faire demandeurs ? L'Italie a une armée en Libye ; elle fortifie Pantellaria et l'îlot que la France lui a imprudemment cédé dans le détroit de Bab-el-Mandeb sous condition qu'il sera démilitarisé ; elle cherche à s'incruster aux Baléares et au Maroc espagnol. C'est elle qui menace la sécurité des communications de la France avec l'Afrique du Nord, de l'Angleterre avec l'Égypte et les Indes. C'est elle qui, en Palestine, en Syrie, en Égypte, dans tout le monde musulman, mène ou subventionne une propagande acharnée contre les intérêts et l'influence de l'Angleterre et de la France. Elle désire être assurée de la sécurité de ses communications avec son « empire » ; elle s'effraie rétrospectivement à l'idée que, si l'Angleterre lui avait fermé l'entrée de la Mer Rouge, son corps expéditionnaire n'aurait pu être ni ravitaillé, ni renforcé. Mais quelles garanties peut-on lui donner ? Tant qu'elle est en relations d'amitié avec l'Angleterre et la France, ses communications, sa sécurité ne courent aucun risque. Si elle se range dans le parti opposé, comme elle s'y est mise par sa politique d'entente intime avec l'Allemagne, comment se plaindrait-elle d'être menacée ? Toute concession qui lui serait faite le serait en

même temps à l'Allemagne et tournerait au détriment de l'Angleterre et de la France. Le régime du canal de Suez, sa neutralité, le passage des navires même belligérants, sont réglés par la convention de Constantinople de 1888. Si, comme on le dit, l'Italie souhaite de voir la garde du canal assurée par les seules troupes égyptiennes à l'exclusion des anglaises, ne serait-ce pas qu'en cas de guerre elle espérerait en avoir plus facilement raison ? L'alliance anglo-égyptienne, conclue en 1936, n'est nullement dirigée contre l'Italie ; mais l'indépendance et la sécurité de l'Égypte sont nécessaires à l'équilibre de la Méditerranée. Tout est donc fonction de la politique générale. Une Italie amie de l'Angleterre et de la France n'a rien à redouter pour ses communications. A une Italie hostile, il serait inconcevable de faire des concessions et d'accorder des garanties. Et comment pourrait-on espérer qu'elle modifiât sa ligne de conduite au moment où elle prépare les fêtes splendides pour la visite de M. Hitler à Rome ?

Toutes ces graves et pertinentes objections n'ont évidemment pas échappé à M. Neville Chamberlain et à lord Halifax. Ils estiment devoir passer outre et nous avons dit leurs raisons. Peut-être en est-il d'autres qu'ils ne disent pas. Les conversations sont commencées. Lord Perth (naguère sir Eric Drummond, secrétaire général de la Société des nations) est venu à Londres et a emporté des instructions, car la négociation sera poursuivie à Rome et l'amour-propre des Italiens s'en trouve flatté. L'opinion publique en Italie voit avec satisfaction s'ouvrir des conversations d'où elle espère que sortira une Europe moins agitée, car la gloire coûte cher, et l'on s'imagine que l'Angleterre est disposée à payer un prix élevé pour une détente méditerranéenne dont l'Italie a plus besoin qu'elle ; on veut obtenir la reconnaissance de l'empire d'Éthiopie, la cessation de tous rapports avec ceux que l'on appelle les « rebelles », la reconnaissance au général Franco de la qualité de belligérant, des crédits surtout. Quant à l'Allemagne, elle n'aurait pas à prendre ombrage de négociations anglo-italiennes, puisque l'intention de M. Chamberlain est de faire marcher parallèlement une négociation anglo-allemande. M. de Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères, vient d'arriver à Londres sous prétexte de remettre les lettres qui mettent fin à sa mission comme ambassadeur en Angleterre, et il en profite pour reprendre avec lord Halifax les négociations naguère ébauchées à Berlin. Le Fuhrer, dans son discours du 20 février, a reparlé des colonies : monnaie d'échange que l'on garde en réserve

pour obtenir toute licence en Europe centrale, quitte à la reprendre plus tard. L'Angleterre, dans ces négociations, ferait bon marché de la Société des nations ; on reproche à M. Eden d'y être resté trop attaché alors qu'elle n'a plus l'autorité nécessaire pour assurer la sécurité des États. On est porté à penser, à Londres, qu'il est préférable en ce moment, d'en parler le moins possible, de la mettre en veilleuse ; on estime que, comme l'a dit ces jours derniers M. Spaak, ministre des Affaires étrangères de Belgique, la sécurité collective « ne peut plus être l'épine dorsale d'une politique étrangère réaliste ». C'est sur ce point, peut-être, qu'apparaîtrait un désaccord verbal avec la politique officielle du gouvernement français.

POLITIQUE FRANÇAISE ET RACISME ALLEMAND

L'initiative de M. Neville Chamberlain a placé le gouvernement français dans une situation délicate. Il se trouvait dans la nécessité de se conformer à une évolution stratégique inopinée et qui n'était pas conforme aux doctrines qu'il avait toujours préconisées en accord avec M. Eden. Sans doute, on se rend compte, à Paris comme à Londres, que l'autorité de Genève est compromise, ne serait-ce que par l'absence de quatre des plus grandes Puissances, et par quelques échecs retentissants ; mais l'idéologie qui a entouré le berceau et la croissance de la Société des nations, et qui d'ailleurs n'est pas inhérente à sa nature, est trop en harmonie avec celle qu'affectionne le Front populaire pour qu'il fût aisé au gouvernement de M. Chautemps de s'en éloigner ou de s'en passer. C'est ce qui a fait peser quelque gêne sur le débat qui s'est développé à la Chambre les 25, 26 et 27 février, et dont la tenue et l'issue ont été dans l'ensemble satisfaisantes.

De nombreux orateurs ont exposé le point de vue des divers groupes. Seuls les communistes se sont placés nettement sur le terrain idéologique et ont préconisé, par la voix de M. G. Péri, une politique d'intervention en faveur de l'Espagne gouvernementale ; on irait tout droit, si on les écoutait, à une guerre révolutionnaire contre les Puissances fascistes. Il est de moins en moins à craindre que les nations se déchirent parce qu'une indicible fureur arme les uns contre les autres les Espagnols. Il y a malheureusement des dangers plus pressants ; ils sont en Europe centrale. M. Flandin, dans un substantiel discours, a montré que les événements obligent à redresser la politique française, à négocier et

à choisir le plus vite possible, quelques difficultés qu'il en puisse résulter sur le plan intérieur.

Solidarité avec la Grande-Bretagne, désir d'un rapprochement avec l'Italie et l'Allemagne, fidélité aux alliances, paix par l'équilibre : les déclarations du gouvernement ont été très nettes et ont produit à l'étranger l'effet que l'on en pouvait attendre. Le point dangereux, c'est l'Europe centrale : Autriche, Tchécoslovaquie. « La France affirme aujourd'hui, a dit M. Yvon Delbos, que l'indépendance autrichienne est un élément indispensable de l'équilibre européen... C'est un problème de sécurité et d'honneur international. Des négociations sont en cours... Aucune instauration d'hégémonie n'est possible sur la région danubienne, pas plus sur le plan économique que sur le plan politique... La France est liée par des engagements particuliers aux trois États de la Petite Entente. Je tiens à affirmer de nouveau l'affection de la France pour le courageux peuple tchécoslovaque, et je déclare que les engagements de la France envers la Tchécoslovaquie seraient, le cas échéant, fidèlement tenus... Les efforts du gouvernement tendront à chercher loyalement les conditions d'une détente pour laquelle il a la volonté de ne consentir aucun abandon. » Le président du Conseil a confirmé avec force et netteté les déclarations de son ministre des Affaires étrangères.

Conciliation et accord, la France y apportera toute sa bonne volonté ; mais il serait vain de dissimuler que, sur le terrain des doctrines, aussi bien que sur celui des intérêts, l'entente est difficile. Le chancelier Hitler parle au nom d'une foi, d'une nouvelle révélation : « Ce qu'il y a de permanent pour nous, c'est cette substance faite de chair et de sang que l'on appelle le peuple allemand. » Au nom de la race, nouvelle divinité en qui s'admire l'homme allemand, le Fuhrer revendique le droit de rassembler et de protéger, c'est-à-dire d'absorber, tout ce qui, en Europe, parle allemand ; l'intervention partout où vivent des Allemands ne lui apparaît donc pas seulement comme un droit, mais comme un devoir sacré. L'idée d'équilibre aussi bien que celle d'indépendance des États lui sont tout à fait étrangères, incompréhensibles même. De la réalisation de l'idée raciste doit sortir l'hégémonie de la race supérieure à qui appartient, par droit de prédestination, la direction de l'humanité. L'Allemagne dit donc : intervention ; la France vient de dire, une fois de plus, solennellement : équilibre, liberté, indépendance. L'antagonisme est flagrant.

Le cas de l'Autriche reste ouvert, et il s'en faut que les esprits

soient apaisés. L'Autriche se reconnaît allemande ; mais son germanisme n'est pas celui de M. Hitler. Le 24 février, le chancelier Schuschnigg, avec un admirable courage, a défini son idéal spirituel et chrétien : « La lutte pour notre indépendance a un sens parce que nous suivons un principe qui fut exprimé jadis à la diète de Worms. Ce principe fut la flamme sur laquelle veilla le chancelier Seipel, pour laquelle Dollfuss versa son sang. C'est le principe fondamental de l'harmonie de notre culture qui résulte d'une fusion parfaite d'éléments germaniques et d'éléments chrétiens et qui repose sur la croyance en l'immortalité de l'âme, sur la foi et l'amour de la liberté : c'est là toute l'Autriche allemande et toute sa volonté. » Entre ce noble idéal et l'idolâtrie raciste condamnée par l'encyclique *Mit brennender Sorge*, on ne voit guère de conciliation possible ; il s'accorde, au contraire, avec la doctrine française et britannique de l'équilibre et de l'indépendance des peuples.

En Autriche même, les suites de l'entrevue de Berchtesgaden se développent. Même M. Seyss-Inquart, dont M. Hitler a imposé la présence dans le ministère, se place sur le terrain de l'indépendance de l'Autriche, mais, pour la garantir, la parole du peuple allemand lui paraît suffisante. M. de Schuschnigg et M. Zernatto se contentent moins aisément. Pour le moment, les manifestations des nazis ont à peu près toute licence et leur effet le plus certain est de stimuler le développement d'un patriotisme autrichien et de multiplier les manifestations loyalistes en l'honneur du chancelier et de la patrie autrichienne. Le 6, à Linz, dans un nouveau discours, M. Seyss-Inquart, énumérant tout ce qui sera désormais permis aux nazis autrichiens, ajoute que « toute activité illégale devra cesser dorénavant ». Regroupement et rénovation spirituelle à l'intérieur du pays ; négociations européennes : la politique de tous les États a les yeux tournés vers l'Autriche. Si l'indépendance de l'Europe centrale n'était pas en jeu, pour quelle raison M. Beck, ministre des Affaires étrangères de Pologne, serait-il arrivé le 7 mars à Rome ? Quant aux Allemands des Sudètes, qui vivent en territoire tchécoslovaque, M. Hodza et M. Benès ont affirmé avec une nouvelle énergie que l'Europe a le droit de s'intéresser à leur sort par le canal de la Société des nations, mais qu'il s'agit d'une question d'ordre intérieur tchécoslovaque dans laquelle ils ne reconnaissent à aucun État le droit de s'immiscer. On voudrait croire que ce n'est pas uniquement en touriste que M. Hoover, ancien président des États-Unis, se promenait ces jours derniers à Vienne et à Prague. Hélas ! il faut

craindre que les Américains ne passent une fois encore à côté d'un grand devoir et d'une grande gloire.

Ni du côté du Pacifique, ni du côté de l'Europe centrale, la Russie n'est en état de jouer le rôle que sa masse et sa puissance sembleraient lui assigner. Elle est absorbée par d'affreuses convulsions intérieures. Pour la troisième fois, le dictateur Staline offre au monde horrifié le spectacle d'un acte de foi sanglant en sa propre infaillibilité. Vingt et un accusés, qui tous ont joué un rôle de premier plan : Boukharine, Rykof, Rakowski, Krestinski, Iagoda : on ne saurait les nommer tous. Bolchévistes de la première heure, commissaires du peuple, théoriciens du communisme, ambassadeurs, hauts fonctionnaires, russes ou israélites, tous sont accusés des plus noirs forfaits : complot, assassinat, trahison, espionnage, sabotage, complicité avec les victimes du précédent procès, maréchal Toukhatchevski et consorts, et avec l'exilé Trotski. Plus atroces que le dénouement prévu, apparaissent les signes de pression morale ou d'intervention médicale par lesquels la police obtient des accusés l'aveu des plus invraisemblables crimes. Pour l'honneur de l'esprit humain, on voudrait entendre dans ce procès truqué le rugissement d'un Danton ! Qu'y a-t-il au fond de ces sombres machinations ? Des factions se déchirent et se détruisent. Il est normal, surtout en Russie, que, dans l'entourage d'un tyran, d'un Géorgien abhorré, des ambitions s'agitent, des intrigues se nouent, des complots se trament. On aperçoit à l'arrière-plan l'argent et les agents de Puissances étrangères intéressées à affaiblir la Russie ou à changer son régime politique ; on discerne l'effort désespéré des nationalités étouffées pour s'affranchir. L'accusation de trahison et d'espionnage est ajoutée pour corser le réquisitoire et soulever l'indignation populaire. Les maîtres de la Russie se disent menacés d'invasion étrangère ; comment ne voient-ils pas qu'ils fournissent à leurs ennemis les arguments les plus forts et les armes les plus redoutables ? Une Némésis implacable préside au destin des révolutions.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : ANDRÉ CHAUMEIX.

ASMODÉE

ACTE II (1)

SCÈNE I

Même décor.

Trois jours après, clair de lune sur la terrasse. C'est la fin du dîner. Les enfants sortent de la salle à manger, bientôt suivis par les grandes personnes et vont sur le perron.

LES ENFANTS, Madame de BARTHAS, BLAISE, HARRY, et MADEMOISELLE

EMMANUÈLE.

La belle nuit !

ANNE.

On y voit comme en plein jour.

JEAN, revenant vers la salle à manger.

Monsieur Fanning, venez voir le clair de lune sur les pins !

MARCELLE, entrant, suivie de Harry.

Laissez monsieur Fanning tranquille, il doit avoir envie de se reposer...

ANNE.

Depuis trois jours, il a eu le temps de se reposer !...

Copyright by François Mauriac, 1938.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

JEAN.

Hier soir, il y avait de l'orage... On n'a pas pu sortir... Mais ce soir, nous lui faisons faire le tour du parc...

HARRY.

Moi, je veux bien ! Le clair de lune dans les pins, ce doit être splendide...

EMMANUÈLE.

Et vous allez sentir cette odeur des bois, la nuit...

MADEMOISELLE.

Voyons, mes enfants, vous êtes ridicules ! Monsieur Fanning a fait le tour du monde et vous voulez qu'il admire votre parc...

MARCELLE.

Ils s'imaginent que leur pays est le plus beau de la terre.

HARRY, s'approchant de la terrasse.

Mais c'est très vrai que la lande ne ressemble à rien de ce que j'ai vu, et que ce parfum est extraordinaire : ça sent la résine, la menthe, l'écorce brûlée...

EMMANUÈLE.

Il a dû y avoir un incendie...

JEAN.

Oui, mais très loin, du côté de la mer ; le vent vient de ce côté-là.

MARCELLE.

Couvrez-vous, monsieur Fanning. Nous sommes dans un bas-fond, ici. Le soir, il y a beaucoup d'humidité.

JEAN, empressé.

Je vais chercher votre pardessus.

HARRY.

Non, mon vieux, c'est mon écharpe que je veux et vous ne la trouveriez pas.

ANNE.

Dépêchez-vous : nous restons sur le perron... Nous allons chanter en vous attendant...

MARCELLE.

Veuillez les excuser ; ils sont tellement familiers...

(Les enfants groupés sur le perron, autour de Mademoiselle, chantent en chœur l'air du *Cinq Mars* de Gounod : « *Nuit resplendissante et silencieuse* ».)

HARRY, tandis qu'il monte pour chercher son écharpe.

Je les trouve adorables.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins HARRY

BLAISE, se rapprochant.

Lui avez-vous parlé ?

MARCELLE.

Mais non, pas encore. Comment l'aurais-je pu ?

BLAISE.

En trois jours, il n'a pas perdu son temps : il a déjà conquis les enfants et par les moyens les plus bas...

MARCELLE.

Vous exagérez...

BLAISE.

L'explication pourrait avoir lieu dès ce soir, pendant que vous ferez le tour du parc...

MARCELLE.

Nous ne serons pas seuls...

BLAISE.

Mais la présence de mademoiselle et des enfants ne saurait vous empêcher d'avoir un aparté. Je vous conseille d'être

tout de suite très nette, très catégorique. Qu'il sente bien votre décision irrévocable.

MARCELLE.

Cela ne sera pas si aisé... Après tout, ce jeune homme ne mérite aucun reproche, — à moins que ce ne soit un crime d'avoir vingt ans et de marquer plus que son âge...

BLAISE.

Déjà vous faiblissez : déjà vous êtes touchée.

MARCELLE.

Qu'allez-vous chercher ? La présence de ce garçon ne m'importe guère, je vous assure... Mais je tiens beaucoup à ne pas le froisser...

BLAISE.

Déjà vous vous inventez des raisons...

MARCELLE.

Attention... le voilà !

SCÈNE III

LES MÊMES, HARRY

HARRY.

Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre : je ne trouvais pas cette écharpe.

MARCELLE, tournée vers le perron.

Emmanuèle ! rentre, ma chérie.

EMMANUÈLE.

Oh ! maman, je voudrais tant faire le tour du parc avec monsieur Fanning !

MARCELLE.

Non, je crains pour toi l'humidité du ruisseau, tu as toussé aujourd'hui.

EMMANUÈLE.

Oh ! maman, je vous en supplie...

MARCELLE.

Voyons, obéis, ma petite Emmanuèle...

EMMANUÈLE.

Pardon, maman.

(Elle va s'asseoir avec un livre.)

BLAISE.

Je vous tiendrai compagnie, Emmanuèle.

EMMANUÈLE.

Je ne crains pas de rester seule.

MARCELLE, tandis qu'ils sortent.

Vous ne manquez de rien dans votre chambre ?

HARRY.

Si je pouvais avoir un siphon, de la glace...

MARCELLE, à Harry.

Je ferai monter de la glace lorsque vous irez vous coucher. Et dès demain, vous aurez un siphon. Il y a déjà de l'armagnac... (On entend Harry dire, tandis qu'ils s'éloignent : « J'attends une caisse de whisky... car j'ai la déplorable habitude... »)

SCÈNE IV

BLAISE, EMMANUÈLE

BLAISE.

Ces Anglais... tous des ivrognes avec leur whisky. Vous ne sortirez pas, Emmanuèle ?

EMMANUÈLE.

Maman ne veut pas, à cause de mon rhume.

(Elle revient à sa lecture.)

BLAISE.

Que lisez-vous là ?

EMMANUÈLE.

Je relis *David Copperfield*, pour la dixième fois... Je le sais presque par cœur. Je n'ai qu'à ouvrir le livre au hasard.

BLAISE.

Il serait temps pour vous de faire des lectures plus sérieuses.

EMMANUÈLE

Je le pense aussi, monsieur Coûture.

BLAISE.

Je puis vous donner quelques conseils.

EMMANUÈLE.

Vous êtes bien aimable. Monsieur le Curé me prête des livres.

BLAISE.

Monsieur le Curé est un homme excellent, mais un peu simple.

EMMANUÈLE.

Oh ! vous savez, il est assez fort pour moi.

BLAISE.

Méfiez-vous, ma petite Emmanuèle, vous vous croyez humble, mais il existe une fausse humilité... Les vertus sont comme les champignons ; on en trouve toujours de vénéneux qui imitent à s'y méprendre ceux qui sont de la bonne espèce...

EMMANUÈLE.

Il est trop vrai que je suis orgueilleuse.

BLAISE.

Je ne dis pas, mon enfant, que vous soyez orgueilleuse. Mais, à votre insu, je crains qu'il n'entre dans votre cas un peu d'affectation... Que dites-vous ?

EMMANUÈLE.

Cela se pourrait, monsieur Coûture.

(Elle se replonge dans son livre.)

BLAISE.

Je ne vous ai pas froissée, au moins ?

EMMANUÈLE, de guerre lasse, elle ferme son livre.

Il n'y aurait vraiment pas de quoi.

(Blaise est accoudé au fauteuil de la petite qui est gênée et n'ose se lever.)

BLAISE.

Parce que, Emmanuèle, il faut que je vous l'avoue : je vous admire.

EMMANUÈLE, riant.

M'admirer, moi ? Ça, par exemple !

BLAISE.

Je m'y connais en âmes, vous comprenez ? Je vois la vôtre qui est exquise, j'ai un don pour cela, une grâce, si vous aimez mieux. Je vois votre âme aussi nettement que je vois votre cou, votre petite épaule ronde sous sa guimpe.

(Il lui met la main sur l'épaule.)

EMMANUÈLE, se levant avec affectation.

J'ai une âme bien ordinaire, monsieur Coûture.

BLAISE.

Vous pourriez aller très loin, ma petite Emmanuèle, si vous acceptiez mes conseils : très loin, très haut.

EMMANUÈLE.

Oh ! ce serait trop loin, trop haut pour moi. Monsieur le Curé me dit : « Restez ce que vous êtes, une petite enfant. » Il dit que c'est ce que le bon Dieu attend de moi.

BLAISE.

La volonté de Dieu n'apparaît pas toujours aussi clairement que ce brave homme l'imagine.

EMMANUÈLE.

Vous allez encore me trouver orgueilleuse, monsieur Coûture,... mais je crois savoir, dans les plus petites circonstances de la journée, ce que je dois faire pour que Dieu soit content de moi : cela ne veut pas dire d'ailleurs que je le fasse toujours, ni même très souvent. Mais, croyez-moi : c'est aussi simple que s'il me tenait par la main, que s'il me parlait à l'oreille..

BLAISE.

Qui vous dit qu'il n'entre pas quelque illusion là-dedans ? Et puis, vous grandissez, ma petite Emmanuèle..., vous grandissez même beaucoup : vous avez dix-sept ans accomplis ; dix-sept ans ! Pensez donc ! Tout va devenir plus compliqué... C'est que vous n'êtes plus du tout une petite fille... Il suffit de vous regarder. Il y aura des heures où la voix divine se taira, où elle sera couverte par une autre voix ; déjà peut-être, à certaines heures, n'éprouvez-vous pas une inquiétude, un trouble ?

EMMANUÈLE.

Mais non... à propos de quoi ?

BLAISE.

De tout et de rien, que sais-je ? Le désir de vous confier... par exemple, la nuit, quand vous ne dormez pas... le désir de n'être pas seule...

EMMANUÈLE.

Je ne suis jamais seule...

BLAISE.

Sans doute, mais une mère, des frères, des sœurs, cela ne vous suffira pas toujours...

EMMANUÈLE.

Même quand il n'y a personne, j'ai toujours quelqu'un avec moi...

BLAISE.

Je vous entends..., mais mon devoir est de vous prévenir ; cela ne durera pas toujours. Par une belle nuit comme celle-ci, ne souhaiteriez-vous pas que cette présence prît la forme d'un autre être qui ait un visage, un regard ?

EMMANUÈLE.

Je connais ce visage. J'ai une grande dévotion pour la sainte Face. Je vais vous confier un secret : vous savez, la petite lampe qui brûle devant son image, à l'église ? Eh bien ! c'est moi qui l'entretiens. Monsieur le Curé m'a permis... J'achète l'huile moi-même.

BLAISE.

Vous êtes une petite fille.

EMMANUÈLE, souriant.

Une petite sotte ?

BLAISE.

Je ne dis pas cela.

EMMANUÈLE, soudain grave.

Pourtant, monsieur Coûture, il y a des choses que je comprends.

BLAISE.

Quelles choses ?

EMMANUÈLE.

Vous ne vous fâcherez pas si je vous les dis ?

BLAISE.

Pourquoi me fâcherais-je ?

EMMANUÈLE, hésitant.

Par exemple, je vois que mademoiselle n'est pas heureuse.

BLAISE, sèchement.

Ne vous préoccupez pas de mademoiselle.

EMMANUÈLE.

Comment ne pas s'inquiéter de quelqu'un qu'on aime et qui souffre ?

BLAISE.

En tout cas, vous n'y pouvez rien. Parlons d'autre chose.

EMMANUÈLE.

Vous pourriez beaucoup, vous, monsieur.

BLAISE.

Non, mais vous êtes inouïe, ma parole ! De quoi vous mêlez-vous ?

EMMANUÈLE.

Vous êtes dur avec elle, vous êtes impitoyable.

BLAISE, hors de lui.

Cela dépasse tout. Vous vous permettez de me faire la leçon. A moi ? Et sur un pareil sujet ! Je pense qu'il vaut mieux en rire...

EMMANUÈLE.

Je comprends que vous me jugiez mal. Si j'insiste, c'est que je connais mademoiselle. Pendant longtemps, elle souffrait, mais j'étais à ses côtés... elle s'appuyait sur moi... C'était une souffrance paisible... Comprenez-vous ?... Depuis plusieurs semaines, elle s'éloigne..., comme si elle s'enfonçait dans une forêt sombre où il me serait impossible de la suivre... sauf par la prière... J'essaie d'imaginer ce qu'est le désespoir...

BLAISE.

Comment ne sentez-vous pas l'inconvenance de pareils propos dans votre bouche, l'inconvenance et le ridicule ?

EMMANUÈLE.

Je vous demande pardon, monsieur Coûture.

BLAISE.

Votre excuse est de ne pas même entrevoir que c'est dans la mesure où je garde le respect de moi-même, le sentiment de mes devoirs envers Dieu et envers cette malheureuse que je la fais souffrir. Je rougis de toucher à un pareil sujet devant une jeune fille, mais votre indiscrétion m'y contraint.

EMMANUÈLE.

N'ayez aucun scrupule à mon sujet : je ne suis pas naïve, j'entends fort bien de quoi il s'agit. Mais il me semble...

BLAISE.

Plus un mot là-dessus, voulez-vous ?

EMMANUÈLE.

Si ! un mot encore. Je n'ai pas l'expérience de ces choses-là ; mais ne pouvons-nous sauver du désespoir un être qui nous aime, tout en demeurant dans l'amitié de Dieu, tout en restant unis à Dieu étroitement ? C'est horrible que de haïr, que de torturer une créature dont le seul crime est de ne pouvoir se passer de nous...

(On entend chanter les enfants. Les voix se rapprochent peu à peu.)

BLAISE.

Pour une petite fille qui affecte la dévotion, je vous trouve bien hardie dans vos propos. Tenez-vous monsieur le Curé au courant de ces préoccupations étranges ?

EMMANUÈLE, avec désespoir.

Vous ne me comprenez pas, monsieur Coûture... vous n'avez pas conscience du péril... A certaines heures, je vois mademoiselle approcher d'un abîme... Elle avance, elle y court, les yeux fermés... et c'est vous qui l'y poussez... Oui ! vous !

(Blaise, sans répondre, va vers la terrasse.)

SCÈNE V

LES MÊMES, MADEMOISELLE et LES ENFANTS

BLAISE.

Où est Madame ?

MADEMOISELLE.

Elle est restée avec M. Fanning. Ils ont dit que la nuit était trop belle pour rentrer.

BLAISE.

Êtes-vous folle de les avoir laissés seuls ? Vous l'avez fait exprès ?

MADEMOISELLE.

Madame m'a ordonné de ramener les enfants. C'est l'heure où ils se couchent chaque soir...

BLAISE.

Emmanuèle s'occupera d'eux. Tâchez de retrouver madame et cet individu. Vite !

MADEMOISELLE.

Ils sont partis du côté du moulin. Comment voulez-vous que je les rejoigne ?...

(Toutes ces précédentes répliques à mi-voix.)

ANNE.

Mademoiselle, vous viendrez me border ?

MADEMOISELLE.

Oui, oui, montez vite.

ANNE.

Vous direz à maman de venir nous embrasser.

JEAN.

Dites-lui bien que nous ne dormirons pas tant qu'elle ne sera pas montée.

MADEMOISELLE.

Emmanuèle, vous veillerez bien à ce qu'ils fassent leur prière.

EMMANUÈLE.

Oui, mademoiselle. Bonne nuit, mademoiselle !

MADEMOISELLE.

Bonne nuit, ma chérie.

EMMANUÈLE.

Vous viendrez m'embrasser dans mon lit ?

MADEMOISELLE.

Si vous ne dormez pas...

EMMANUÈLE.

Je ne dormirai pas.

SCÈNE VI

BLAISE, MADEMOISELLE

BLAISE, qui était allé sur le perron, et qui revient.

Je vous ordonne de les rejoindre, tout de suite.

MADEMOISELLE.

C'est comme si je vous voyais saigner... Non, mais regardez donc dans la glace votre figure !

BLAISE.

Moi ? Saigner ? Vous avez des visions, pauvre fille ! Je suis inquiet, sans doute... Comment ne le serais-je pas ? (Il s'approche du perron, regarde dans la nuit, et à mi-voix.) Où peuvent-ils être maintenant ?

MADEMOISELLE.

Vous voulez le savoir ? Je les ai laissés assis côte à côte, oui ; tout près l'un de l'autre, sur le banc du vieux chêne. (Blaise fait un mouvement pour sortir ; elle le retient.) Non, inutile d'y courir, vous ne les trouveriez plus, car, au moment où je les ai quittés, ils se levaient déjà. Je me suis retournée, je les ai vus disparaître sous le couvert des taillis dans la direction du moulin. Pour revenir, ils ont le choix entre plusieurs routes... Je doute qu'ils prennent par le plus court.

BLAISE.

Taisez-vous... je vous hais.

MADEMOISELLE.

Vous me haïssez ? Alors, que votre haine se rassure : cela ne me console pas de vous voir souffrir.

BLAISE.

Vous ne savez pas de quoi vous parlez : si je souffre, c'est que j'aime cette âme avec violence.

MADEMOISELLE.

Cette âme ? Allons donc ! Autour de qui, ici, n'avez-vous pas rôdé ?...

BLAISE.

Dès demain, l'un de nous quittera cette maison : je ne passerai pas une nuit de plus sous le même toit que vous.

MADEMOISELLE.

Non, Blaise, ayez pitié. Je suis une pauvre folle. Oubliez ce que j'ai dit. Vous ne pouvez pas comprendre ce que signifie pour moi cette menace de ne plus vous voir. Vous me haïssez, sans doute, mais je vous vois. Être haïe par celui qu'on aime, comprenez-vous ce que cela signifie ?... Et pourtant je le supporte, parce que je vis dans votre ombre. L'air que vous respirez, je le respire. Vous êtes là. Quelquefois je touche votre main. (Pendant qu'elle parle, Blaise s'éloigne peu à peu, se rapproche du perron, scrute la nuit. Mademoiselle ajoute ces derniers mots comme pour elle seule.) La nuit, il m'arrive de me lever, de demeurer derrière

ta porte pour entendre ton souffle endormi... Et puis, je ne vous perds jamais de vue, elle et toi..., je vous surveille... Si tu me fais chasser, ah ! si tu me fais chasser...

(Bruits de voix qui se rapprochent.)

BLAISE.

Ce sont eux, enfin... Comme ils marchent lentement ! (On entend la voix de Harry et le rire de Marcelle.) Il la fait rire...

(Tout à coup, Blaise éteint la lumière du lustre et des appliques.)

MADEMOISELLE.

Pourquoi éteignez-vous ?

BLAISE.

Je vais enfin savoir ce que cet homme est venu faire ici.

MADEMOISELLE.

Non, Blaise, non ! C'est indigne de vous ! C'est une trahison.

BLAISE, à mi-voix.

C'est vous qui me trahissez si vous dites un seul mot. Retenez votre souffle et peut-être, alors, oublierai-je vos outrages...

(Il l'entraîne dans l'ombre de l'escalier.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, cachés, MARCELLE, HARRY, près de la porte devant la terrasse.

MARCELLE, elle avance un peu, puis demeure appuyée contre la porte, à côté d'Harry.

Ils sont tous allés dormir.

HARRY.

Comment songer à dormir par une telle nuit ?

MARCELLE.

Ne sentez-vous pas la fraîcheur du ruisseau ?

HARRY.

Je sens son odeur. L'eau a une odeur...

MARCELLE.

Ce n'est pas l'odeur de l'eau, mais celle des plantes qui poussent sur les bords, l'odeur de la vase.

HARRY.

J'aime mieux penser que c'est l'odeur de l'eau.

MARCELLE.

Mais, puisque ce n'est pas vrai ; pourquoi faire semblant de croire ce qui n'est pas vrai !

HARRY.

Que vous êtes Française, madame ! Je veux dire : comme vous êtes réaliste !

MARCELLE.

Je m'occupe de tous ici, des bêtes et des gens. Je n'ai pas le temps de rêver.

HARRY.

Vous êtes la seule de la maison qui ne rêviez pas, qui ne portiez pas la tête dans le ciel, comme on dit chez nous...

MARCELLE.

Vous avez découvert cela dès les premiers jours !

HARRY.

Je vois toujours tout très vite, comme si j'étais Français...

MARCELLE.

Alors, vous devez savoir ce que je cherche à vous dire depuis que nous nous promenons...

HARRY.

Oh ! ce n'est pas difficile à deviner ! Comment dites-vous ici ? Voilà trois jours que vous tournez autour du pot...

MARCELLE.

Oui, parce que j'ai peur de vous froisser.

HARRY.

Je serais froissé, madame, si c'était vous qui désiriez mon départ.

MARCELLE.

Qui vous a dit que je ne le désire pas ?

HARRY.

Non, madame, vous ne le désirez pas.

MARCELLE.

Je croyais que la fatuité était un défaut des garçons de chez nous.

HARRY.

Vous ne me comprenez pas : je veux dire que quelqu'un exige mon départ et que ce n'est pas vous.

MARCELLE, vivement.

En dehors de moi, apprenez que personne ici n'a le droit de rien exiger...

HARRY, de même.

Réellement ? Sauf le précepteur, qui doit être en train de rager, à cette minute, dans quelque coin de la maison.

MARCELLE.

Écoutez, monsieur Fanning, je devrais ne rien répondre à vos insinuations..., mais l'impertinence d'un garçon de votre âge ne m'atteint pas.

HARRY, vivement.

Non, je ne suis pas impertinent, je suis véridique.

MARCELLE.

N'élevez pas la voix, les enfants dorment.

HARRY, doucement.

J'aime cette maison pleine de sommeils d'enfants.

MARCELLE, soudain sérieuse.

Écoutez. Il faut que vous sachiez : il y a huit ans, on m'a rapporté mon mari... une chute de cheval : son pied était resté pris dans l'étrier.

HARRY.

Il a été traîné ? Cela m'est arrivé aussi...

MARCELLE.

Sa tête a heurté un pin..

HARRY.

Oh ! madame ! Est-il mort sur le coup ?

MARCELLE.

Il était dans le coma... Les médecins croient qu'il n'a pas souffert...

HARRY.

Vous avez son portrait ?

MARCELLE, s'approchant du guéridon où la lampe est restée allumée.

Oui, tenez, là : dans l'album... (Ils se penchent tous deux dans la lueur de la petite lampe.) Le voilà, et la photo de Bertrand : leur ressemblance est extraordinaire, n'est-ce pas ?

HARRY.

Quels visages ! Comme ils sont beaux tous les deux !

MARCELLE.

Oui, il était très beau. Et je dois dire que Bertrand... Ce n'est pas parce qu'il est mon fils que je dois être aveugle...

HARRY, regardant toujours les photos.

Je vais sans doute vous paraître naïf... Vous ne trouvez pas que toutes les disputes sur l'existence de Dieu et la vie éternelle devraient être résolues au seul aspect de cette mer-

veille : un visage humain... Cette ligne du front, cette voûte au-dessus d'un regard plein de tendresse et de fierté... Et la bouche surtout...

MARCELLE.

Je n'y avais jamais songé... Que vous disais-je donc ?...

HARRY.

Vous me parliez de votre mari, de cet accident...

MARCELLE.

Je me suis trouvée seule ici, où il n'y a personne à voir... Sauf quelques hobereaux, quelques propriétaires ; tous des vieux ; les jeunes gens s'en vont, vous pensez bien. Personne jamais ne passe, les routes d'ici ne mènent nulle part...

HARRY.

N'avez-vous donc plus de famille ?

MARCELLE.

Bien sûr, nous avons de la famille : dans la lande, tout le monde est cousin... Mais j'ai perdu presque tous mes proches. Il me reste une sœur qui habite Bazas... Seulement, nous nous sommes brouillés au moment des partages, à la mort de mon père... Nous ne nous verrons jamais, je le crains... Ma belle-mère vit à Bordeaux, dans un couvent, comme dame pensionnaire... Elle ne m'a jamais pardonné d'avoir épousé son fils... Je lui amène les enfants tous les deux ou trois mois ; mais elle a juré qu'elle ne remettrait jamais les pieds ici...

HARRY.

Mon Dieu ! Mais votre solitude est encore plus grande que je ne l'avais imaginée !

MARCELLE.

Heureusement que j'ai tout de suite été sauvée par toutes les responsabilités que j'ai dû prendre : nous avons près de trois mille hectares, vous savez ?

HARRY.

C'est un beau domaine.

MARCELLE.

Oui, vraiment magnifique. Je vous le ferai visiter à cheval... C'est un pays merveilleux pour le cheval : des kilomètres de chemins de sable... Mais songez à la solitude, le soir, quand mes enfants étaient couchés ? Ah ! ce silence de la lande !

HARRY, sombre.

Oui, et le précepteur se trouvait là...

MARCELLE, après un silence.

Mon Dieu oui ! le précepteur de mes enfants est un pauvre garçon nourri par charité au petit séminaire. Sa mère faisait des ménages à Bordeaux. Il a été renvoyé du grand séminaire pour son mauvais esprit et je l'ai recueilli, il y a sept ans, à la prière instante de ses supérieurs qui ne savaient que faire de lui. Je cherchais quelqu'un pour Bertrand qui venait d'avoir sa pleurésie et qu'il fallait élever à la campagne... J'ai pris ce que j'ai trouvé...

HARRY.

Vous avez beau dire, ce n'est pas un monstre. Il doit bien avoir une espèce de charme... Autant que j'en puisse juger, il est tout de même capable de plaire à mademoiselle.

MARCELLE.

Qu'est-ce que vous allez chercher ! mademoiselle est mademoiselle... D'ailleurs, c'est vrai, au fond, qu'il a du charme. Mais, vous savez, comme on dit que les sorciers ont un charme, un pouvoir, si vous préférez... Ah ! et puis, non ! ne parlons plus de lui ! Parlez-moi de vous, monsieur Fanning.

HARRY.

Moi, madame, j'ai vingt ans, je ne suis pas sorcier, je prépare le concours du *Foreign Office*... C'est toute mon histoire.

MARCELLE.

Vous avez vingt ans ?

HARRY.

Depuis deux mois.

MARCELLE.

Vingt ans !... Il faut aller dormir : au petit jour, je dois compter des pins avec le régisseur. Et puis, je commence à sentir l'humidité.

HARRY.

Restons encore un peu ; prenez mon écharpe.

MARCELLE.

C'est vous qui allez avoir froid.

HARRY.

J'ai très chaud, maintenant. Je brûle. Tenez, touchez ma main.

MARCELLE.

Votre écharpe sent bon.

HARRY.

De quoi sont faites ces minutes où il ne se passe rien d'extraordinaire ? Et, pourtant, nous savons bien qu'elles n'ont pas de prix...

(Silence.)

MARCELLE.

La lune décline. Je ne vous vois presque plus.

HARRY.

Je suis là. Je touche votre bras.

MARCELLE.

Éloignez votre main. (Silence.) Et ce secret que vous deviez me confier...

HARRY.

Quel secret ?

MARCELLE.

Vous savez bien ! Celui de votre venue ici... Je veux le connaître avant d'aller dormir...

HARRY.

C'était pour vous intriguer. Il n'y a pas de secret. Ou du moins ce que je pourrais vous en dire est inexprimable. Vous savez que mon père est diplomate ; longtemps il a été en poste à Madrid. Ces perpétuelles traversées de la France, quand j'étais enfant, m'ont laissé un souvenir profond. Durant ces voyages nocturnes, je regardais à travers la vitre du wagon vos provinces endormies. J'aurais voulu être le démon Asmodée, vous savez, celui qui soulève le toit des maisons ? Rien au monde ne m'a jamais paru aussi mystérieux qu'une vieille demeure de chez vous, portes et volets clos, sous les étoiles. J'imaginais des drames inconnus, des passions funestes et cachées. Toujours, je m'étais promis de m'introduire dans l'une d'elles...

MARCELLE, riant.

Vous n'avez pas de chance, monsieur Fanning : si Asmodée enlevait notre toit, ce pauvre diable serait fort déçu... Le hasard vous a ouvert les portes d'une maison sans histoire où il ne s'est jamais rien passé, où il n'arrive rien.

(A ce moment, on entend le bruit sourd d'un corps qui tombe, un cri étouffé. La lumière s'allume.)

MARCELLE.

Qui est là ? C'est vous, mademoiselle ? Que se passe-t-il donc ?

MADEMOISELLE, montrant Blaise à demi étendu sur les marches.

M. Coûture est évanoui. (A Harry.) Aidez-moi à le monter dans sa chambre.

RIDEAU

ACTE III

Une belle matinée d'été. Au lever du rideau, tandis qu'Harry descend vivement l'escalier, Anne et Jean quittent le breakfeast servi dans la salle à manger et viennent au-devant d'Harry.

SCÈNE PREMIÈRE

HARRY, LES ENFANTS, puis EMMANUÈLE

JEAN.

Dépêchez-vous, monsieur Fanning, nous allons poser des balances dans le ruisseau...

HARRY.

Des balances ? Comment, des balances ?

ANNE.

Oui, pour pêcher des écrevisses.

JEAN.

Pas des balances en cuivre, bien sûr ! Ce sont des petits filets dans lesquels on met un appât.

ANNE.

L'appât, c'est un morceau de vieille tête de mouton...

JEAN.

Une vieille tête de mouton arrosée d'essence de basilic... les écrevisses adorent ça.

HARRY.

Vous êtes des petits dégoûtants... Est-ce qu'Emmanuèle n'est pas descendue ?

EMMANUÈLE, sortant de la salle à manger.

Mais si ! Je suis descendue depuis longtemps. Si vous aviez vu le brouillard, ce matin ! ça sentait l'automne...

HARRY.

Vous êtes toujours debout la première ?

EMMANUÈLE.

Oui, monsieur Fanning, parce que je vais à la messe de sept heures...

HARRY.

Oh ! Emmanuèle, vous m'aviez promis de m'appeler Harry...

LES ENFANTS, sur le perron.

Ah ! voilà le facteur ! Le facteur ! Le facteur !

(Ils sortent en courant.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MADEMOISELLE

(Mademoiselle descend lentement, l'air accablé.)

EMMANUÈLE, l'embrassant.

Mademoiselle !

HARRY.

Bonjour ! Comment va M. Coûture ce matin ?

MADEMOISELLE.

Il a passé une nuit agitée... Mais il se sent beaucoup mieux.

HARRY, allant s'asseoir à la table de la salle à manger.

Je vais déjeuner vite, pour ne pas faire attendre les enfants.

EMMANUÈLE.

Oh ! mais, Harry, prenez votre temps. (Mademoiselle s'est assise sur une marche de l'escalier dans une attitude prostrée. Emmanuèle l'entoure de ses bras.) Qu'y a-t-il, mademoiselle ? Qu'est-ce qui ne va pas, mademoiselle chérie ?

MADEMOISELLE.

Ce n'est rien. Un peu de fatigue... Je n'ai pas dormi cette nuit.

EMMANUÈLE, avec élan.

Je souffre tellement de ne rien pouvoir pour vous. Ah ! si je n'étais pas si mauvaise, depuis le temps que, chaque matin, je parle de vous au Bon Dieu, vous auriez été secourue.

MADEMOISELLE.

Emmanuèle ! Ma petite enfant ! (Elle lui relève doucement les cheveux.) Que c'est étrange que vous m'aimiez !

EMMANUÈLE.

Pourquoi étrange ?

MADEMOISELLE.

Vous ne savez pas qui je suis, Emmanuèle. Vous ne pouvez le savoir.

EMMANUÈLE.

Et si je vous disais que je lis au dedans de vous...

MADEMOISELLE.

Je ne vous croirais pas.

EMMANUÈLE.

Qui donc m'aurait appris ce qu'est le désespoir...

MADEMOISELLE.

Emmanuèle !

EMMANUÈLE.

... si je ne lisais au dedans de vous ?

MADEMOISELLE.

Vous êtes ma petite enfant, mais, à cause de ce que vous venez de me dire, il me semble que je puis vous confier..., vous avouer... Oui, à certaines heures, j'ai désiré la mort d'un

tel désir que vraiment entre elle et moi il n'y avait plus rien, plus rien que ce petit geste : verser de l'eau dans un verre... Un être qui brûle ne se précipite pas dans la mer d'un mouvement plus rapide...

EMMANUÈLE.

Je le savais.

MADEMOISELLE.

A ces moments-là, à la dernière seconde, vous arrivez. Je ne vous vois pas ; et pourtant, je sais que vous êtes là, si faible, si petite et toute-puissante...

EMMANUÈLE.

Oh ! mademoiselle ! Ce n'est pas moi.

MADEMOISELLE.

C'est vous et ce n'est pas vous.

SCÈNE III

LES MÊMES, LES ENFANTS, puis HARRY

JEAN, entrant par la terrasse.

Il n'y a qu'une lettre d'Angleterre !

ANNE, à Harry, qui sort de la salle à manger.

Mais elle n'est pas pour vous, monsieur Fanning, elle est pour maman. C'est l'écriture de Bertrand...

EMMANUÈLE.

Vite ! Portons la lettre à maman !

JEAN, dans l'escalier.

Moi, je garderai le timbre.

ANNE.

Non, il est pour moi.

JEAN.

Oh! pour ce que ça vaut, un timbre anglais ; je te le donne !

ANNE.

Merci, je n'en veux pas.

EMMANUÈLE, disparaissant à leur suite dans l'escalier.

C'est mal de vous disputer toujours. Monsieur Fanning va croire que vous ne vous aimez pas... Vous ne le croyez pas, monsieur? Si vous saviez comme ils sont malheureux dès qu'ils sont séparés !

SCÈNE IV

HARRY, MADEMOISELLE

HARRY, la suivant des yeux.

Cette petite Emmanuèle ! Je n'aime pas les jeunes filles, je l'avoue à ma honte, elles m'assomment ! Mais celle-là...

MADEMOISELLE

Ah ! celle-là !

HARRY.

Je ne la trouve pas du tout jolie. Non, elle n'est pas jolie... elle est, comment dire, éclairée du dedans.

MADEMOISELLE.

Oui, pleine de lumière, d'une lumière cachée...

HARRY.

Je n'ai pas échangé dix paroles avec elle et je sais pourtant qui elle est : une de ces créatures dont la vue seule nous rend la foi en toutes les choses auxquelles nous pensions ne plus croire...

MADEMOISELLE, l'observant.

J'ai beaucoup de sympathie pour vous, monsieur Fanning, oui, beaucoup... Alors, il faut faire ce que je vais vous demander.

HARRY.

Est-ce très difficile ?

MADEMOISELLE.

Non, il s'agit d'accorder à monsieur Coûture quelques instants d'entretien : il désire vous parler.

HARRY.

Ah !

MADEMOISELLE.

Oui... Le plus tôt possible.

HARRY.

Savez-vous à quel propos ?

MADEMOISELLE.

Il ne m'a rien dit.

HARRY, nerveux.

Vraiment ? Mais j'imagine que vous vous en doutez ! S'il croit que je vais me laisser faire...

MADEMOISELLE.

Voyons, monsieur Fanning, ne vous montez pas la tête sans savoir...

HARRY.

Quand va-t-il descendre ?

MADEMOISELLE.

D'une minute à l'autre : dès que les enfants seront partis.

SCÈNE V

LES MÊMES, EMMANUÈLE et LES ENFANTS
descendant l'escalier.

EMMANUÈLE.

Nous n'avons pas pu lire la lettre de Bertrand... Maman était enfermée...

LES ENFANTS.

Alors, monsieur Fanning ? Vous êtes prêt ?

HARRY.

Partez devant, j'ai un mot à écrire.

LES ENFANTS, l'entourant.

Oh ! non, monsieur Fanning ! Venez avec nous !

HARRY.

Dans un quart d'heure, je vous aurai rejoints.

LES ENFANTS, sur la terrasse.

Alors, pas plus d'un quart d'heure ?...

EMMANUÈLE, de même.

Vous couperez par la prairie... Vous vous mouillerez un peu les pieds, mais tant pis !

LES ENFANTS.

Vous n'aurez qu'à crier... Vous savez notre cri... (Ils poussent leur cri de ralliement.) Nous vous répondrons

(Harry répète le cri de ralliement.)

LES ENFANTS.

Oui, comme ça !

HARRY.

Entendu !

MADEMOISELLE, quand les enfants sont sortis.

Je vous laisse. M. Coûture va descendre. Soyez bon et patient.

HARRY.

Je serai correct.

(Mademoiselle va vers l'escalier, fait un signe. On voit Blaise apparaître : elle s'efface pour le laisser passer, et disparaît.)

SCÈNE VI

HARRY, BLAISE

BLAISE, très doux.

Monsieur Fanning, je vous remercie d'avoir consenti à cet entretien.

HARRY.

Il ne faut pas me remercier. C'est tellement naturel!

BLAISE.

J'ai quelque chose à vous demander, à propos de l'incident d'hier soir... Oh ! ce n'est pas facile à dire... Enfin, voilà! Je ne voudrais pas que vous me croyiez capable d'écouter aux portes.

HARRY.

Mais je ne vous en crois pas du tout capable ! Je sais bien qu'une fois n'est pas coutume !

BLAISE.

Non, non, pas même une fois, monsieur Fanning. Je suis sujet à ces étourdissements, d'ailleurs bénins... Durant les instants qui les précèdent, il m'est difficile de bouger, de manifester ma présence...

HARRY.

Comme ça doit être pénible !

BLAISE.

Oui, assez pénible... Si, hier soir, j'ai surpris quelques-uns des propos que vous échangiez avec madame, je vous jure que ce fut malgré moi...

HARRY, très courtois.

Je suis heureux de l'apprendre, monsieur Coûture... et j'espère que vous ne me tiendrez pas rigueur de ce qui a pu m'échapper de peu aimable pour vous.

BLAISE.

Je l'oublierai, je l'ai déjà oublié... à condition... que vous ne me preniez pas pour quelqu'un qui écoute aux portes...

HARRY, ironique avec gentillesse.

Je n'ai plus le moindre soupçon...

BLAISE.

Bien vrai ?

HARRY.

Bien vrai !

BLAISE.

Ah ! merci, mon enfant. Vous m'enlevez un grand poids. Je partirai plus tranquille.

HARRY.

Comment ? Vous partirez ?

BLAISE.

Oui, je quitte cette maison, monsieur Fanning.

HARRY, riant.

Réellement ?

BLAISE, un peu rageur.

Ça vous fait rire ?

HARRY.

Je ris, parce que, cette fois-ci... pardonnez-moi si je vous blesse, mais je ne marche pas.

BLAISE, rageur.

Naturellement... après ce que madame vous a raconté, vous vous imaginez que je tiens à la place ? Pourtant, pas plus tard que ce soir, je serai loin. Et, au moment de l'adieu, vous verrez qui, de madame ou de moi, fera une drôle de tête !

HARRY, très sec.

Laissons Mme de Barthas, voulez-vous ?

BLAISE, éclatant.

Je parlerai d'elle si ça me plaît ! Est-ce qu'elle s'est gênée hier soir pour vous parler de moi ? (Se reprenant.) Mais, non... excusez-moi !... Je me laisse entraîner... Je suis violent de nature... Et puis, tout de même, j'en ai lourd sur le cœur... Vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai eu à supporter... ce qu'elle peut être dure, quelquefois... Vous ne m'en voulez pas ?

HARRY.

Voyons, monsieur Coûture !

BLAISE.

Vous savez ce qu'est madame pour moi, ce que je suis pour elle... vous le savez... Si je la quitte, ce n'est pas pour me venger, vous pensez bien... Non, c'est par faiblesse...

HARRY.

Par faiblesse ?

BLAISE.

Il est au-dessus de mes forces d'assister à certaines choses qui vont se passer dans cette maison... Vous me comprenez ?

HARRY.

Non, j'avoue que je ne comprends pas.

BLAISE, à mi-voix.

Tout ce qui a commencé entre vous deux, hier soir...

HARRY, riant.

Mais, ce n'est rien, monsieur Coûture ! Que me dites-vous là ? C'est moins que rien !

BLAISE.

Vous trouvez que ce n'est rien ? Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir donné comme but à sa vie le salut d'une créature, de s'être voué à la tâche d'entourer, de défendre une

jeune femme contre les atteintes et les embûches du monde, d'y avoir réussi pendant des années, et de découvrir qu'en un instant le fruit de tant d'efforts, de luttes, de souffrances va être anéanti... Pardonnez à mon émotion... Je vous ouvre mon cœur tout entier...

HARRY, touché.

Monsieur Coûture, laissez-moi vous dire que, moi aussi, je suis très ému... Je m'attendais si peu à ce que vous me parliez avec cette confiance !.. Mais votre sollicitude pour Mme de Barthas vous égare, je vous assure ! Pourquoi chercher si loin ? Je suis un garçon anglais qui vient passer six semaines en France, pour corriger son accent...

BLAISE.

Non ! Rappelez-vous vos confidences d'hier soir. Vous êtes venu vous mêler à la vie d'une maison de chez nous pour surprendre ses secrets...

HARRY, embarrassé.

Est-ce un crime que de vouloir observer de près une famille française ? En tout cas, rassurez-vous : dans deux mois, je ne serai plus là...

BLAISE.

Oui, dans deux mois. Mais pour détruire la paix de cette maison, il vous a suffi de trois jours.

HARRY.

Comment pouvez-vous croire une pareille horreur ? Mme de Barthas se moque bien de moi, allez !

BLAISE.

Bien sûr que vous n'êtes rien pour elle ! parbleu, je le sais... Non, rien qu'un prétexte à tristesse, à rêverie... Votre seule présence a rouvert une porte que je me flattais d'avoir condamnée... et tout va affluer en elle de nouveau : le regret de ce qui aurait pu être, le désir de ne pas perdre ce qui lui reste de jeunesse... Ah ! vous ne savez pas ce que vous avez fait.

HARRY.

Depuis que je suis ici, je n'ai pas eu une seule pensée mauvaise ; il faut me croire, monsieur Coûture.

BLAISE.

Je vous crois, mon enfant. Je connais les jeunes gens. C'est mon métier que de les connaître. Je vous ai tout de suite jugé. Vous êtes une nature droite, sincère. Il y a de la noblesse en vous, et même de l'ingénuité.

HARRY.

Oh ! je vaux moins que vous ne le pensez ! Mais, c'est vrai que j'ai horreur de faire de la peine...

BLAISE.

Oui, vous êtes un bon petit.

HARRY.

Alors, monsieur Coûture, que craignez-vous de moi ?

BLAISE.

Vous êtes un bon petit, mais vous êtes aussi un jeune homme de vingt ans.

HARRY.

Ce n'est pas très fort, allez, un jeune homme de vingt ans !

BLAISE.

Non, bien sûr... mais il existe des faiblesses redoutables...

HARRY.

Je ne vous comprends pas, monsieur Coûture...

BLAISE.

Un garçon de vingt ans est redoutable par sa grâce même, par le trouble qu'elle répand dans les cœurs... Vous n'êtes pas juge des blessures que vous faites...

HARRY, riant.

Ah ! ce que vous êtes compliqué ! Si vous connaissiez

ma vie ! Non... rassurez-vous : je n'ai aucun crime sur la conscience.

BLAISE.

En êtes-vous bien sûr ?

HARRY, riant.

Tout ce qu'il y a de plus sûr !

BLAISE.

Pouvez-vous me jurer devant Dieu qu'au collège, dans le monde, vous n'avez fait de tort à personne ? ... qu'il n'aurait pas mieux valu, pour tel ami, pour telle jeune fille, qu'ils ne vous eussent jamais rencontré sur leur route ?... Vous ne dites rien ?...

HARRY, rêveur et sombre.

Que voulez-vous que je réponde ? Personne ne peut affirmer une chose pareille...

BLAISE.

Je suis sûr qu'en ce moment, vous pensez à quelqu'un... Peut-être à plusieurs qui ne guériront jamais tout à fait du malheur de vous avoir connu.

HARRY, très ému.

Si j'ai fait du mal, ce fut sans le vouloir.

BLAISE.

Et, pourtant, j'imagine que dans votre pays vous étiez mêlé au monde, que votre influence a été traversée par beaucoup d'autres, contrebalancée... Ici, elle agit en vase clos, elle trouve un terrain vierge, des cœurs longtemps préservés et qui réagissent avec violence.

HARRY, troublé.

Mais vous êtes là, monsieur Coûture... Vous serez là ?

BLAISE.

Ne vous ai-je pas déjà dit que je partais ce soir ?

HARRY, effrayé.

Non ! ce n'est pas possible !

BLAISE.

Vous me croyez, maintenant ? Vous savez que je ne mens pas ?

HARRY.

Je vous répète que ce n'est pas possible. Je l'ai bien senti hier soir à travers tou'es ses confidences : Mme de Barthas ne peut se passer de vous.

BLAISE, triomphant.

Je lui manquerai plus encore qu'elle n'imagine ! Je remplissais sa vie au point que je ne sais comment elle s'accoutumera à mon absence... Il faudra l'entourer beaucoup, monsieur Fanning...

HARRY.

J'essaierai... D'ailleurs six semaines sont si vite passées... Vous la retrouverez telle que vous l'avez laissée...

BLAISE.

Moi ?... La retrouver ? Vous ne m'avez donc pas compris ? Si je sors de cette maison, ce soir, je n'en franchirai plus jamais le seuil. Je m'en irai sans tourner la tête et, j'ose le dire, sans regret.

HARRY.

Sans regret ? Oh ! monsieur Coûture !

BLAISE.

C'est plus fort que moi : toute influence étrangère à la mienne dans un être cher m'est odieuse, intolérable. Un dégoût me prend... comme si je découvrais sur une page blanche des traces de doigts... Ah ! tenez, je voudrais être parti !

HARRY.

Vous êtes quelqu'un de terrible, vous savez ? (Silence.) Et si c'était moi qui m'en allais, monsieur Coûture ?

BLAISE.

Vous ? Non, non... Je ne veux pas vous demander ce sacrifice... Je sais bien qu'il vous serait léger...

HARRY, vivement.

Pas si léger... Vous n'imaginez pas comme je leur suis attaché à tous...

BLAISE.

Déjà ?

HARRY.

Oui, déjà... Il y a des familles qui ont un charme, n'est-ce pas ? Un mystère... Cela ne peut s'exprimer... Je l'éprouvais hier soir avec une telle force, pendant que les enfants chantaient sur la terrasse... Vous allez me trouver idiot : il fallait me retenir de pleurer...

BLAISE.

Vous voyez bien qu'il est trop tard pour vous séparer d'eux...

HARRY.

Oh ! je suis capable de prendre sur moi !

BLAISE.

D'ailleurs, après cette conversation qui m'a révélé votre cœur, je m'en irai plus tranquille ; je suis sûr que vous ferez ici le moins de dégât possible... Promettez-moi seulement de ne pas abandonner madame, lorsque vous serez revenu dans votre pays... De loin, il faudra beaucoup vous occuper d'elle, n'est-ce pas ?

HARRY.

Vous me chargez d'une responsabilité qui me fait peur... Voyons, monsieur Coûture ! J'admets que vous ne puissiez supporter ma présence ici... Mais ce serait si simple que vous repreniez votre place après mon départ, si simple !...

BLAISE.

Comprenez donc que ce n'est pas vous qui m'êtes odieux,

monsieur Fanning, bien loin de là. Vous m'inspirez, au contraire, une sympathie dont vous ne soupçonnez pas la force. Faut-il vous répéter que ce qui d'avance m'est insupportable, c'est le ravage que vous laisserez derrière vous dans une créature qui était mon œuvre, oui, j'ose le dire, mon chef-d'œuvre ?...

(Silence.)

HARRY, hésitant.

Si je me décidais à partir, il faudrait trouver un prétexte... Je pourrais dire à Mme de Barthas que j'ai reçu un télégramme... que mon père me rappelle... Les enfants auraient du chagrin, vous savez ! Et Emmanuèle aussi...

BLAISE.

A quoi bon, tout cela ! Vous savez bien qu'ils s'acharneraient à vous retenir et qu'au dernier moment vous faibliriez.

HARRY.

Je crois que je les aime assez pour renoncer à eux.

BLAISE.

Mon enfant, voilà une parole admirable !

HARRY.

Je n'ai pas voulu dire une parole admirable.

BLAISE.

Tout à coup, là, je viens de comprendre que vous étiez à la hauteur de ce sacrifice. Vous êtes quelqu'un de bien, de très bien...

HARRY.

Oh ! je suis plus lâche que vous ne pensez !

BLAISE.

Et moi, je sais maintenant que vous êtes tout à fait résolu.

HARRY, accablé.

Oui, monsieur Coûture.

BLAISE, pressant.

Alors, mieux vaut ne pas traîner. Il faut trancher dans le vif.

HARRY.

Oui, monsieur Coûture.

BLAISE, de même.

Avertissez madame le plus tôt possible. Je vous conseille de cacher votre départ aux enfants, de filer... à l'anglaise, c'est le cas de le dire !

HARRY, observant Blaise, trop joyeux.

A l'anglaise ?

BLAISE.

Oui, enfin, sans bonjour ni bonsoir...

HARRY, sèchement.

Pour cela, je ne promets rien.

BLAISE.

Naturellement, ce sera comme il vous plaira.

HARRY.

Oui, l'essentiel est que je disparaisse ?...

BLAISE.

A quoi bon traîner, puisque votre décision est prise ? (Insistant.) Vous savez qu'il y a un train, ce soir, à six heures ?

HARRY.

Il faut tout de même que je prenne congé de Mme de Barthas et que je m'occupe de mes bagages.

BLAISE.

Vous avez toute la journée et mademoiselle vous aidera. (Il prend la main d'Harry.) Je sais que je peux compter sur vous.

HARRY.

Oui, monsieur Coûture.

BLAISE.

Ils vont tous s'accrocher à vos basques pour vous retenir, mais vous ne faiblirez pas ; un garçon comme vous, un garçon anglais n'a qu'une parole, je le sais ! j'en suis sûr ! Je vous reverrai d'ailleurs avant votre départ. Si vous avez besoin d'un conseil, si mon aide vous est nécessaire, vous me trouverez : je ne quitte pas ma chambre.

(Il sort par l'escalier.)

SCÈNE VII

HARRY, seul, puis EMMANUÈLE

EMMANUÈLE, montant en hâte le perron.

Eh bien ! Harry, que devenez-vous ? J'avais peur que vous soyez perdu ! Venez vite.

HARRY.

Je voudrais bien, Emmanuèle, mais je dois faire mes bagages...

EMMANUÈLE.

Vos bagages !

HARRY, accablé.

Oui : je vais partir...

EMMANUÈLE.

Pour tout à fait ?

HARRY.

Pour tout à fait !

EMMANUÈLE, consternée.

Ce n'est pas possible, Harry ?

HARRY.

Vraiment ? Vous me regretterez ?

EMMANUÈLE.

Oh ! Harry ! Vous n'avez pas reçu de chez vous une mauvaise nouvelle ? D'ailleurs, il n'y avait pas de lettre pour vous...

HARRY.

Non. Je suis rappelé par télégramme... à cause d'un procès...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JEAN, ANNE

JEAN, depuis le perron.

Eh bien ? Monsieur Fanning est-il prêt ? Venez-vous, oui ou non ?

EMMANUÈLE, le rejoignant suz le perron.

Monsieur Fanning nous quitte.

JEAN.

Il nous quitte ? Comment, il nous quitte ?

EMMANUÈLE.

Oui, pour tout à fait !

JEAN.

Quel malheur ! Mais il faut empêcher ça !

ANNE, survenant.

Qu'y a-t-il ?

JEAN.

Tu ne sais pas la nouvelle ? Monsieur Fanning repart pour l'Angleterre.

ANNE.

Non ! Mais pourquoi ?

EMMANUÈLE.

Une affaire... Un procès...

(Pendant cet échange de répliques, Harry est demeuré seul. Les enfants l'entourent, peut-être Emmanuèle s'est-elle mise à l'écart, dans l'escalier.)

JEAN.

Monsieur Fanning, nous avons décidé que vous ne partiez pas.

ANNE.

Nous vous enfermerons à clef.

JEAN.

Maman est-elle avertie ? (Harry secoue la tête). Je m'en doutais... Vous verrez qu'elle arrangera ça.

HARRY.

Vous êtes si gentils ! Vraiment, je suis très touché ! Nous nous serions si bien entendus, si bien amusés...

JEAN.

Il y aura encore clair de lune, ce soir, monsieur Fanning.

ANNE.

La lune se lèvera tard, mais nous l'attendrons.

JEAN.

Ce soir, vous chanterez avec nous. Nous vous apprendrons *Nuit resplendissante...*

HARRY.

Ce soir, je regarderai la lune à travers la vitre du wagon, je la verrai courir le long du train en pensant qu'elle veille sur vous tous, qu'elle enveloppe dans une même lumière les cimes des grands pins et vos petites têtes.

ANNE.

Non, monsieur Fanning, si vous n'êtes plus là, il y aura des nuages ce soir, il pleuvra.

HARRY.

Je reviendrai. Je vous le promets, je reviendrai l'année prochaine, et j'étudierai bien le calendrier pour arriver avec la lune !

EMMANUÈLE.

Oui, mais ce ne sera pas la même lune et nous ne serons plus tout à fait les mêmes...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADEMOISELLE

LES ENFANTS.

Mademoiselle ! Vous savez que monsieur Fanning veut nous quitter ? Empêchez-le, mademoiselle... Je vous en supplie..

MADEMOISELLE, à Harry.

Est-ce vrai ? Vous allez partir ?

HARRY, crispé.

J'imagine que monsieur Coûture vous a déjà annoncé la nouvelle... Non ?

MADEMOISELLE, aux enfants.

Allons, n'ennuyez pas monsieur Fanning, allez vous amuser.

JEAN.

Nous n'avons pas le cœur à nous amuser.

ANNE.

Nous sommes bien trop tristes...

MADEMOISELLE.

Eh bien ! il reste une demi-heure avant le déjeuner, allez finir vos devoirs, vous serez libres cet après-midi...

ANNE.

Ça, c'est une idée ! On pourra profiter de monsieur Fanning jusqu'à la dernière minute...

MADEMOISELLE.

Allez ! vite.

JEAN, à Emmanuèle.

Tu viens avec nous ? (Emmanuèle fait un signe d'acquiescement.) Tu m'aideras pour ma version.

LES ENFANTS, depuis la porte.

Vous resterez, monsieur Fanning ?... C'est entendu ! Monsieur Fanning, vous ne repartez pas ?...

MADEMOISELLE, les entraînant.

Laissez monsieur Fanning tranquille ! Il sait ce qu'il a à faire. (A Harry.) Vous serez regretté de tous ici... Mais, moi seule, je saurai ce que nous vous devons...

SCÈNE X

HARRY, MARCELLE

(Harry, resté seul, regarde autour de lui, va à la porte, et considère un instant le paysage. Il se retourne en entendant Marcelle qui descend l'escalier, tenant à la main une lettre ouverte. Elle est très jeune et très gaie, dans une robe d'été.)

MARCELLE.

Ah ! monsieur Fanning, je vous cherchais ; j'ai reçu ce matin une lettre de Bertrand... Je voulais vous la montrer ; il est follement heureux chez vous... Il me parle de votre mère... Cela ne m'étonne pas qu'elle soit bonne et charmante... Tenez, il faut que vous lisiez... Il a déjà monté votre poney... Il est émerveillé !

HARRY, lisant.

Quelle jolie lettre !... C'est le seul de vos enfants que je n'aurai pas connu... Cela m'attriste, vous savez !

MARCELLE.

Mais vous le connaîtrez ! Au retour, vous vous croiserez à Paris, vous pourrez passer une soirée ensemble... Vous n'avez pas très bonne mine ce matin, cher monsieur ; j'espère que ce qui s'est passé hier soir ne vous a pas empêché de dormir ?

HARRY.

Oh ! moi, pour que quelque chose m'empêche de dormir !

MARCELLE.

Je vois ce que c'est, vous avez le mal du pays.

HARRY, sombre.

Non, c'est quand je vous quitterai que j'aurai le mal du pays.

MARCELLE.

Pourquoi parlez-vous déjà du temps où vous ne serez plus là ? Août est à peine commencé, et il y a encore tout septembre. Ici, c'est la saison adorable... Et vous vous attarderez bien quelques jours en octobre pour chasser la palombe ?

HARRY.

Où serai-je en octobre ?

MARCELLE.

Mais ici, je l'espère bien ! D'ailleurs, c'est trop tôt pour en parler, nous avons devant nous toutes les grandes vacances.

HARRY.

Les grandes vacances ! Elles ne seront peut-être pas aussi grandes que vous l'imaginez !

MARCELLE.

Ne prenez pas cet air funèbre... Songez à ce que représente une seule soirée comme celle d'hier... Nous sentions l'odeur de l'eau, vous vous souvenez ?

HARRY.

Oui, toute une vie peut tenir dans une soirée comme celle d'hier...

MARCELLE.

Alors, vous avez beaucoup de vies à vivre ici !

HARRY, avec élan.

Même si je partais ce soir, je vous emporterais dans mon cœur.

MARCELLE, émue.

Vous êtes très gentil, Harry.

HARRY.

Je vous emporterai tous... et même Bertrand que je ne connais pas...

MARCELLE, déçue.

Ah ! bien ! C'est de toute la famille que vous êtes épris !

HARRY.

Oui, les enfants, vous... Cela ne vous blesse pas, au moins ?

MARCELLE.

De quoi donc serais-je blessée ?

HARRY.

Il me semblait que vous aviez l'air fâchée...

MARCELLE.

Je suis si contente, au contraire, que les enfants vous plaisent ! Vous vous attacherez à eux chaque jour un peu plus...

HARRY.

Lequel est votre préféré ?

MARCELLE.

Ai-je un préféré ? Je ne sais pas... Bertrand, peut-être. Il est le plus mystérieux de tous, le plus grave... Je mets à part Emmanuèle ; celle-là...

HARRY, avec élan.

Je ne puis vous dire combien j'aime Emmanuèle !

MARCELLE.

Tout le monde l'aime... Mais elle me fait peur ; je voudrais qu'elle fît de temps en temps quelque chose d'un peu mal... J'ai l'impression, — comment vous dire, — que quelqu'un nous l'a déjà prise...

HARRY.

Mon Dieu ! Mais elle se porte bien, n'est-ce pas ?

MARCELLE.

Sans doute, mais pour nous autres, il existe une autre mort qui menace nos petites filles, quand elles sont trop pures ; une mort au monde... (Harry se détourne brusquement et cache son visage dans ses mains.) Qu'avez-vous, monsieur Fanning ? Qu'y a-t-il ?

HARRY, avec désespoir.

J'ai tellement de peine de vous quitter !

MARCELLE.

Mais, mon enfant, vous avez encore deux mois devant vous !

HARRY.

Non, non, je pars aujourd'hui... Je prends le train de six heures...

MARCELLE.

C'est de la folie ! Qui vous oblige à partir aujourd'hui ?

HARRY.

J'apporte un tel désordre ici ! C'est l'avis de M. Coûture, de mademoiselle...

MARCELLE.

Quel désordre ? Du désordre ? J'espère que vous ne vous imaginez pas... (Moqueuse.) Non, ce serait trop drôle !

HARRY, honteux.

Je n'imagine rien, madame...

MARCELLE, riant.

C'est que je connais M. Coûture ! Il est bien capable de vous avoir mis dans la tête que vous êtes un personnage dangereux !

HARRY, de plus en plus confus.

Je ne l'aurais pas cru... Je ne suis pas si idiot...

MARCELLE.

Je l'espère bien ! Mais alors, de quel désordre s'agit-il ?

HARRY.

Oh ! c'est très simple : si je reste, M. Coûture m'a dit qu'il partirait pour toujours, et dès ce soir...

MARCELLE, riant.

Dès ce soir ! Et vous l'avez cru ?

HARRY.

Mais je le crois encore !

MARCELLE.

Mon pauvre petit ! Rassurez-vous, allez ! Ce n'est pas encore aujourd'hui que M. Coûture prendra le large. Voilà des années qu'il m'en menace ; je n'y prête même plus attention.

HARRY.

Je vous préviens qu'il avait l'air tout à fait résolu...

MARCELLE.

Vraiment ? Il n'a jamais consenti à prendre huit jours de repos depuis qu'il est ici. Hors de cette maison, il ne respire pas, voilà le vrai.

HARRY, l'observant.

S'il partait, pourtant !

MARCELLE.

Je vous répète qu'il ne partira pas.

HARRY.

Reconnaissez que vous ne pouvez même en supporter l'idée.

MARCELLE.

Je déteste de me créer des chimères : ce qui ne peut arriver ne m'intéresse pas.

HARRY.

Quel besoin vous avez de sa présence, vous aussi !

MARCELLE, riant.

Dites tout de suite que je suis amoureuse de M. Coûture !

HARRY.

Oh ! non, bien sûr ! Mais peut-être crée-t-il autour de vous une atmosphère d'adoration, hors de laquelle vous étouffez...

MARCELLE.

Allons donc ! Je pourrais fort bien me passer de lui... Seulement, je n'en ferai jamais l'expérience... Il ne me quittera pas de son plein gré, je vous le jure ! Si vous n'avez pas de meilleure raison pour nous fausser compagnie !

HARRY, faiblement.

Vous oubliez que je lui ai donné ma parole...

MARCELLE.

Votre parole, mais il vous l'a extorquée ! Je le connais : pour monter la tête aux gens, il n'y a personne qui le vaille... Mon petit Harry, ne voyez-vous donc pas que votre venue est une chance pour nous tous ? Vous allez créer ici les diversions les plus heureuses : à force de vivre tous la tête sous le même bonnet, nous finissions par ne plus y voir clair... Vous êtes un nigaud d'avoir cru qu'il fallait partir !

HARRY, à mi-voix.

Ce n'est pas seulement à cause de M. Coûture... Je pense aussi à moi... Je n'ose pas vous dire...

MARCELLE.

Voyons, mon petit Harry, dites-moi tout.

HARRY, à mi-voix.

Je m'attache terriblement, vous savez ?

MARCELLE.

Eh bien ! mais ce n'est pas mal de s'attacher !

HARRY.

Oui, mais après ?

MARCELLE.

Il ne faut jamais penser à après...

HARRY.

Si je reste, quelle humiliation ce sera pour M. Coûture : comme il va souffrir !

MARCELLE.

Voilà qui m'est égal, par exemple !

HARRY.

Que vous êtes dure, madame !

MARCELLE.

Il souffrira ? La belle affaire ! Tout le monde souffre.

HARRY, l'observant.

C'est tout de même vrai que vous êtes cruelle...

MARCELLE, doucement.

Cruelle ?...

HARRY.

Je me demande de qui Emmanuèle tient sa douceur...

MARCELLE.

Oh ! mais c'est qu'elle est violente, elle aussi !... Il ne faut pas s'y fier !... Vous aurez le temps de vous en apercevoir...

HARRY.

Si je reste...

MARCELLE, lui prenant la tête à deux mains.

Vous restez. Vous êtes mon enfant pour deux mois, vous devez m'obéir.

HARRY, très petit garçon.

Oui, madame.

MARCELLE.

Alors, il n'est plus question de départ ?

HARRY, de même.

Non, madame.

SCÈNE XI

Les MÊMES, EMMANUÈLE, puis MADEMOISELLE et LES ENFANTS

HARRY, allant à la porte de la salle à manger.

Emmanuèle, je ne pars pas !

EMMANUÈLE, accourant.

Vous restez ? C'est bien vrai ? Jean ! Anne ! Venez vite ! Monsieur Fanning ne part plus !

ANNE.

Quel bonheur ! Je savais bien que maman arrangerait les choses.

JEAN.

Il ne faut pas demeurer dans le noir... Il faut que le soleil soit de la fête !

(Il commence à lever le store.)

MARCELLE.

Malheureux enfant ! Tu fais entrer la chaleur !

JEAN, levant le store.

Que la chaleur entre ! Tout le monde est invité !

(Le soleil envahit peu à peu la pièce : on voit Mademoiselle contre le mur, comme une petite chauve-souris sombre, et le spectre de Blaise auquel personne ne prête attention, en haut de l'escalier. La cloche du déjeuner sonne.)

LES ENFANTS.

C'est le premier coup... Nous avons le temps d'aller jusqu'au ruisseau avant le déjeuner... Qui veut aller jusqu'au ruisseau ?

MARCELLE.

Emmanuèle, prends une ombrelle, ma chérie... Si ! si ! Il faut ! le soleil est mauvais...

HARRY, en sortant, à Emmanuèle.

Eh bien ! êtes-vous contente ?

EMMANUÈLE.

Je suis contente... Non ! Je suis heureuse...

HARRY.

Mais, Emmanuèle... ce n'est pas possible ! Vous ne savez pas ce que vous dites...

(Ils disparaissent tous dans le soleil. Bruit de voix et de rires qui s'éloigent.)

MARCELLE, depuis le perron.

Voyons, mes enfants, ne courez pas, je ne peux pas vous suivre... Emmanuèle, reviens, ma chérie, j'ai un mot à te dire.

EMMANUÈLE, essoufflée, joyeuse.

Vite maman... Harry attend...

MARCELLE.

Non, reste avec moi, je voulais t'avertir : tu as dix-sept ans, Emmanuèle, tu es trop exubérante. Il faut garder plus de retenue...

EMMANUÈLE, riant.

Oh ! maman ! avec Harry !

MARCELLE, sèche.

Mais justement, avec Harry !

(Leurs voix s'éloignent.)

SCÈNE XII

MADEMOISELLE, BLAISE

(Mademoiselle se détache du mur et s'avance vers Blaise.)

BLAISE.

Avertissez le chauffeur : j'ai besoin de l'auto. J'ai le temps d'attraper l'express à la Motte.

MADEMOISELLE, avec désespoir.

Blaise, où allez-vous ?

BLAISE.

Je ne sais pas encore, je vous écrirai.

MADEMOISELLE, de même.

Mais moi ? Que vais-je devenir ?

BLAISE.

Attendez mes instructions. Il faudra me tenir au courant de tout ce qui se passe ici.

MADEMOISELLE.

Je ne vous verrai plus.

BLAISE, avec une rage contenue.

Soyez tranquille, vous me reverrez bientôt.

RIDEAU

FRANÇOIS MAURIAC.

(A suivre.)

HITLER ET L'AUTRICHE

Après vingt ans d'indifférence, le monde s'émeut très tardivement de voir l'Allemagne d'Hitler s'emparer de l'Autriche.

La menace date, en fait, de 1918, des traités qui placèrent, à côté d'une Allemagne à peu près intacte, une Autriche mutilée, réduite à huit millions d'habitants.

Dès 1931, c'est-à-dire avant la chute de la république de Weimar, les nations victorieuses eurent à s'opposer à une tentative d'union douanière austro-allemande. Elle était désirée alors, non seulement par les nationalistes du Reich, mais aussi par les sociaux-démocrates d'Allemagne et d'Autriche, et même par les communistes. La Russie poussait à la roue, croyant hâter la bolchévisation de l'Europe centrale. Et Briand disait : « L'Anschluss, c'est la guerre. »

Les données du problème ne changèrent qu'en 1933, à l'arrivée au pouvoir d'Hitler. Le chancelier Dollfuss, qui gouvernait alors à Vienne, fut amené, par une série de troubles intérieurs très violents, à gouverner de façon autoritaire, à la fois contre les nationaux-socialistes autrichiens et contre la gauche. Dès le 30 septembre 1933, il faillit être victime d'un complot nazi d'assassinat. Échouant à trouver un appui efficace pour son gouvernement auprès de la Société des nations, il négociait à Rome des protocoles qui lui assuraient un certain appui de l'Italie.

Hitler, inquiet de cette collaboration et comptant obtenir de Mussolini l'abandon de Dollfuss, rencontrait le Duce à Venise, le 18 juin 1934. On peut dire que l'entrevue échoua.

Dollfuss devait revoir M. Mussolini le 27 juillet. Mais le 25 juillet, il tombait, comme on sait, sous les balles des nazis. La guerre civile s'ébauchait en Autriche ; ce pouvait être l'occasion de l'intervention allemande et de l'Anschluss par la force. Mais Mussolini envoyait sur le Brenner soixante mille hommes et Hitler desserrait son étreinte sur Vienne.

Le 9 octobre 1934, survenait l'assassinat du roi Alexandre et de M. Barthou à Marseille, suivi du ministère Laval-Flandin qui fit les accords de Stresa. M. de Schuschnigg remplaçant de Dollfuss respirait enfin. N'allait-on pas à une alliance militaire franco-italienne ?

Mais le répit ne dura pas. L'Italie s'engageait dans la guerre d'Éthiopie, délaissait les affaires d'Europe. Les sanctions accentuaient l'abîme. Hitler profitait des circonstances pour réoccuper militairement le 7 mars 1936 la Rhénanie. Le coup faisait à Vienne un écho terrible et la pression allemande sur M. de Schuschnigg redoublait.

Quelques mois plus tard, la guerre d'Espagne, où l'Italie avait besoin de l'aide allemande, entraînait la formation officielle de l'axe Rome-Berlin sous l'étendard anticommuniste.

M. de Schuschnigg, luttant toujours, faisait à Venise une visite assez vaine où M. Mussolini lui battait froid, tandis qu'à Vienne M. von Papen ne cessait de lui offrir des accords où le Reich prétendait lui vendre une fois de plus la reconnaissance de l'indépendance autrichienne contre des concessions substantielles à accorder aux nazis.

Tout cela dura ainsi jusqu'à cet automne de 1937 où les visites en Allemagne de MM. Halifax et Flandin n'offrirent à M. de Schuschnigg rien de bien réconfortant. D'ailleurs, il savait que l'Autriche vivait sous la menace d'un conflit en deux temps : troubles sanglants, suivis d'intervention allemande pour rétablir la paix.

Brusquement, le 4 février dernier, ce sont les épurations de Berlin et le 12, le coup de Berchtesgaden. M. de Schuschnigg, sommé comme on sait par Hitler, doit accepter l'amnistie des condamnés politiques, l'entrée des nazis dans le front patriotique, et de M. Seyss-Inquart, l'homme d'Hitler, au ministère de l'Intérieur.

C'était la fin de l'Autriche.

HITLER CONTINUE LE PANGERMANISME

On a éperdument essayé de ne pas voir ce qu'est Hitler.

Cet homme puissant n'est pas un « novateur », il n'est pas, comme on a tenté de le dire de divers côtés, « un nouveau prophète » qui prépare une Europe pacifiée et antibolchéviste. Il est l'homme du destin allemand accommodé au goût du jour. Paré de ce socialisme et de cette poésie de fraternité nationale qui montait des tranchées, il est, en 1938, l'homme du pangermanisme éternel.

Il l'est resté, parce que, selon la formule de Luther que je lui ai entendu reprendre plus d'une fois, *Ich kann nicht anders*, « je ne puis pas faire autrement », ni sentir autrement. Il ne peut pas, parce qu'il veut la plus grande Allemagne et qu'il sait ce dont cette Allemagne a besoin pour entretenir l'armée, l'industrie, la structure administrative et sociale d'un très grand pays. Le Reich est trop pauvre pour mener ce train sans exporter de façon massive. Et pour exporter, il faut qu'il dispose d'une large part du marché mondial. Hitler a répété tout cela dans *Mein Kampf* et il l'a ramassé dans cette formule : « L'Allemagne sera une puissance mondiale ou elle ne sera pas. »

Ce qui revient à dire que la situation où nous voyons actuellement l'Allemagne n'est dans l'esprit de Hitler qu'un état passager où la volonté nationale-socialiste la soutient artificiellement. Qu'elle est vouée à trouver son équilibre définitif aux dépens du monde. Que sinon elle retombera, c'est-à-dire se désunira, la désunion restant pour le Reich la menace latente, la forme classique du risque national.

Le plan d'expansion de l'Allemagne est celui que ses écrivains nationalistes ont toujours défini : la reconquête des « frères de race » du dehors, Allemands de Pologne, de Russie, de Hongrie, de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie, de Suisse, de France, de Belgique, du Slesvig, Allemands d'Autriche. Hitler les appelle les uns et les autres à former l'État de 80 millions d'hommes au milieu de l'Europe, la patrie de tous les grands rêves germaniques, celle qui hante les écrits des poètes comme des écrivains politiques jusqu'à ce Lagarde dont Hitler est lecteur attentif.

Hitler surpasse ses prédécesseurs en ceci qu'il présente leur rêve commun avec une prudence extrême, par étapes et en offrant chaque étape comme la dernière. Plus il sait que sa route est longue, et plus il veut éviter ou retarder l'instant où une guerre pourrait éclater. Hier, cette guerre lui eût été impossible. Aujourd'hui encore, elle lui serait fatale et il le sait, parce qu'il n'a pas encore les positions stratégiques ni l'instrument militaire complet qu'il désire, et surtout parce qu'il n'a pas les matières premières nécessaires à une longue période d'hostilités. Ces positions, ces ressources, moyens de la guerre victorieuse, il les voit, elles sont pour partie en Europe centrale, pour partie plus loin, sur les grandes routes du monde. Chaque pas qu'il réussit à faire vers elles sans susciter la guerre immédiate augmente ses forces pour réussir le pas suivant. Guillaume II a échoué, c'est la pensée d'Hitler, parce qu'il a voulu avoir une politique coloniale, mondiale avant de s'être assuré, en Europe même, une puissance suffisante. Il ne fallait pas faire la guerre tant que l'Allemagne pouvait être encerclée. Il ne fallait pas se battre à la fois contre Russes et Français, coupé de la Méditerranée par l'Italie et de l'océan par l'Angleterre. Hitler, lui, pour commencer, assurera ses contacts avec la Méditerranée par l'amitié italienne, il fera en sorte que le Japon retienne l'Angleterre autant que possible loin du continent européen et pour détendre la coalition franco-russe, il exploitera à fond les crimes du bolchévisme. A la faveur de ces conditions, il poussera son influence sous toutes les formes possibles en Europe centrale.

Quand il disposera avec certitude de l'Autriche, des minerais yougoslaves et surtout des blés et du pétrole roumains, son potentiel guerrier, donc diplomatique, sera singulièrement accru. La petite Entente aura vécu, l'encerclement sera rompu, l'Italie amie ne sera plus sur « l'axe » qu'un partenaire subordonné, la coalition franco-russe sera affaiblie, peut-être hésitante et la grande nation qui tient les routes et les marchés du monde, l'Angleterre, sentira la menace peser plus lourde encore qu'avant 1914 sur les routes terrestres de l'Orient.

Alors les événements pourront se précipiter. Il sera bien tard pour arrêter l'Allemagne.

Tel est le plan souvent décrit par les Allemands eux-mêmes

dans son ensemble : s'assurer la domination de l'Europe centrale d'abord, ensuite les colonies, c'est-à-dire les positions clefs du monde.

Dès 1917, dans son livre *la Paix allemande et l'avenir allemand*, le professeur Hettner, un auteur apprécié d'Hitler, écrivait : « Entre l'Angleterre et nous, il ne s'agit pas tant de problèmes particuliers, que de *tout*, du heurt de la puissance mondiale britannique avec notre volonté d'*égalité des droits* dans le monde. Voilà le motif de cette guerre. »

Bien entendu, plus longtemps il sera possible à Hitler de persuader chaque Puissance que ce n'est pas elle, personnellement, qui est visée, mais sa voisine, plus les étapes du plan seront facilitées. Le sage politique s'avance ainsi de défilé en défilé jusqu'à la position dominante d'où il lui sera possible de dicter ses volontés.

IMPORTANCE DE L'ANSCHLUSS DANS LE DÉVELOPPEMENT DU PLAN HITLER

Dans cette série d'étapes, quelle était la valeur de l'Autriche pour Hitler ?

Elle était capitale à tous les points de vue.

Si, sous une forme quelconque, Anschluss, union douanière, alliance étroite, le Fuhrer devenait maître de Vienne, il en tirerait un accroissement immense de son prestige en Allemagne et au dehors. Ce serait l'effet de la réoccupation rhénane du 7 mars 1936 multiplié par dix.

Hitler estime que les alliances de la France avec la Petite Entente et l'Entente balkanique, annihilées, tendraient à se retourner peu à peu en faveur de l'Allemagne. Titulesco lui-même m'a dit, lorsqu'il était au pouvoir : « Si jamais vous laissez l'Allemagne nous séparer de vous géographiquement par l'Anschluss, ne comptez plus sur la petite Entente ni sur les Balkaniques. Nous ne serions plus séparés de l'hégémonie allemande que par le soutien discutable et discuté de la Russie. »

L'Anschluss ne va-t-elle pas être pour la Tchécoslovaquie, aux deux tiers enclavée désormais dans des terres allemandes, un coup terrible, on dit en Allemagne : « le commencement de la fin » ? Or la Tchécoslovaquie, qu'on approuve ou non les

conceptions politiques qui ont présidé à sa résurrection comme à la rédaction de tous les traités de 1919, est une pièce maîtresse de ces traités, seul reste de la victoire. Accepter de les laisser mettre en question, serait laisser l'Allemagne ramener l'Europe à une situation qui ressemblerait à celle d'avant 1914. Et même à une situation aggravée, du fait de la disparition de l'empire des Habsbourg.

La Tchécoslovaquie et en particulier la Bohême forment le glacis militaire d'où nous pourrions le mieux agir, en cas de guerre, et notamment par l'aviation, sur les points vitaux de l'Allemagne centrale. Tant que nos escadres peuvent se poser en Bohême, le bombardement de Berlin, de Dresde, de Leipzig, de Munich, peut être accompli de façon massive et cette seule menace protège nos villes de France. De plus, les liaisons avec nos alliés de l'est, Polonais, Russes, Roumains, Yougoslaves restent faciles. Mais Prague arrachée d'une façon ou d'une autre à l'amitié française, c'est la rupture pratique du front de nos alliés, c'est la route allemande ouverte vers le Danube, la Mer Noire, l'Adriatique et l'Orient, c'est le pas décisif vers le succès du pangermanisme en Europe.

L'Anschluss, c'est encore, dans l'intérieur même de l'axe Rome-Berlin, la rupture d'équilibre totale en faveur de Berlin. L'Allemagne à Vienne, c'est tôt ou tard l'Allemagne à Trieste. C'est pour l'Italie une situation plus grave que celle d'août 1915, quand l'Autriche était intacte et que Rome entrait dans la guerre pour s'en débarrasser. Et la vieille politique traditionnelle de l'Autriche pour l'affaiblissement, le morcellement de l'Italie, croit-on que Hitler, maître de Trieste, ne serait pas capable de la reprendre un jour ?

Auprès de ces avantages politiques évidents que l'Anschluss offrira au Fuhrer, l'acquisition des richesses de l'Autriche en produits naturels, en hommes, en industries et notamment en industries de guerre fameuses pour la production de l'artillerie peut paraître secondaire. Secondaire aussi l'influence que Hitler trouvera pour sa lutte contre le catholicisme d'Allemagne, du fait qu'il régnera, à Vienne, sur l'un des centres d'influence traditionnels du Vatican.

Tous ces résultats crèvent les yeux et j'en passe. Et il y a des Français, des Anglais pour dire : « Quelle importance y a-t-il à laisser à Hitler l'Autriche ? On y parle allemand ! »

LE SENTIMENT, FORCE PERSONNELLE D'HITLER AU SERVICE DU PANGERMANISME

Pour faire le bilan des forces du national-socialisme en face de l'Europe et en particulier de l'Autriche, il ne suffit pas de faire le total des forces que l'Allemagne réveillée met au service du vieux programme pangermaniste, il faut y ajouter les forces personnelles d'Hitler.

Ce qui fait la puissance des actes politiques du Fuhrer, c'est qu'il sait y jeter le poids de toute une sentimentalité germanique en même temps que celui de la force matérielle allemande. Il s'arrange toujours pour n'avoir pas l'air d'agir *proprio motu* comme les dictateurs des images d'Épinal et pour n'être lui-même que le metteur en œuvre et presque l'instrument des actes que l'Allemagne a rêvés.

Mais, bien entendu, il est toujours à l'origine du rêve, il l'a longuement éveillé ou réveillé dans la conscience allemande, avec autant de soin qu'il a mis à reconstituer la puissance matérielle allemande. C'est par là, avant tout, qu'il est un homme d'État, et c'est ainsi qu'il a su employer au pouvoir les plus certains de ses dons personnels qui sont ceux d'un agitateur social et national.

Cette façon de lancer l'imagination de son peuple en avant de ses diplomates et de ses soldats, elle apparaît pleinement dans cette affaire d'Autriche telle que Hitler l'a poursuivie sans défaillance depuis qu'il est au pouvoir. Mais elle est visible aussi dans tous ses autres efforts. On peut dire que depuis le coup de force assez puéril qu'il manqua à Munich en novembre 1923, Hitler a compris que le mot « je veux » n'est pas celui qui décide en politique. Il a écrit *Mein Kampf* pour *faire vouloir l'Allemagne*; il a paraphrasé ce livre dans mille et mille réunions, proclamations et discours, et c'est le flot de cette volonté allemande, déclenchée peu à peu par lui, qu'aujourd'hui au pouvoir il canalise comme si elle était extérieure à lui.

Ce réveil ne s'est pas fait aisément d'ailleurs, on s'en doute, et je sais d'Hitler, de Gœring aussi, quelques jugements assez peu bienveillants sur l'état d'aplatissement où ils trouvèrent leurs compatriotes en 1918 et sur leur caractère en général.

Toujours est-il que Hitler ne s'est pas contenté d'utiliser le réveil moral de l'Allemagne pour monter au pouvoir. Depuis qu'il est le Fuhrer, il l'a entretenu et dirigé sur des thèmes savamment gradués. Dénonciation des traités, départ de Genève, réarmement, plébiscite sarrois, remilitarisation de la Rhénanie, et j'en passe, ne lui ont pas été des occasions de se mettre personnellement en avant. Il a su s'y faire plébisciter comme l'instrument d'une volonté populaire qui le dépassait. En somme, ce sont les vagues lancées hier par Hitler, le maître des réunions populaires, qui viennent aujourd'hui soulever le Fuhrer du Reich.

Sachons voir la force de ces rêves d'Hitler qui se matérialisent peu à peu en volontés allemandes : c'est qu'à l'origine de tout, il y avait un rêve sincère, passionné. La force morale d'Hitler pour l'Anschluss, c'était d'abord qu'il était Autrichien.

On le sait, Hitler est né à Braunau, sur l'Inn, de père et mère autrichiens, de condition populaire, paysanne et fonctionnaire. Il a en Autriche les tombes de ses parents, une sœur encore vivante, ses souvenirs de gamin, d'étudiant pauvre et qui même retomba, après un échec à l'école de dessin de Vienne, dans l'état d'ouvrier maçon. Il a reçu à Vienne avant la guerre les semonces des chefs des syndicats rouges qu'il refusait de suivre et les éclaboussures des voitures des « aristocrates » et des « hommes d'affaires juifs ».

Il a raconté dans *Mein Kampf* et ailleurs la poésie et la misère de ces années et son désir d'enfant d'associer au grand Reich de Bismarck l'Autriche irrémédiablement diminuée depuis Sadowa. Il a dit comment il lisait, dans des recueils de magazines de la guerre de 1870-71, les récits à la gloire de la Prusse victorieuse d'un Bonaparte comme elle l'avait été des Habsbourg. Et il demandait à son douanier de père : « Papa, et Sedan, pourquoi n'y étais-tu pas, toi, avec ceux du grand Reich ? »

C'est ainsi du moins que Hitler, candidat au pouvoir, politique, orateur, visionnaire et roublard, décrit son enfance qu'il veut montrer prédestinée à la conquête des deux empires. Le certain, c'est que, venu de Vienne à Munich en 1913, il s'engagea dès la mobilisation, dans un régiment d'infanterie bavaroise où il fit toute la guerre comme soldat allemand. Ce qui est certain encore, c'est qu'au retour du front, et la paix

signée, c'est à Munich qu'il revint ruminer les immenses projets qui devaient le conduire au relèvement du Reich et à l'Anschluss autrichien.

L'Anschluss, il faut le répéter toujours, a été avant tout une obsession personnelle d'Hitler. La réaction d'un patriote et aussi d'un homme d'une énergie phénoménale, qui jamais n'accepta un échec sans se promettre une revanche. Or cette origine autrichienne a été son boulet au début de sa carrière. Il avait beau dire, dans de magnifiques élans lyriques, qu'aucun Allemand de l'intérieur n'a jamais senti la patrie allemande comme les Allemands du dehors, il avait beau magnifier la nostalgie de l'exilé de l'empire, on a longtemps souri.

Il avait dû, après d'innombrables échecs pour se faire naturaliser, se prêter à la fiction d'une petite municipalité bavaroise sympathique à sa cause et qui, l'ayant inscrit comme fonctionnaire local, comme gendarme je crois, réussit à lui faire obtenir par un artifice de procédure la nationalité allemande tant désirée. Mais on plaisantait « le gendarme Adolf ». Et puis il y avait les propos de Hindenburg sur « ce caporal autrichien » au delà de toute mesure et j'ai le souvenir d'une réunion publique en 1932 où il s'écria, n'étant pas encore au pouvoir : « Cette dualité de mes patries est un phénomène tout à fait provisoire. »

Il avait écrit dans *Mein Kampf*, envers et contre toutes les protestations des techniciens, des hommes pondérés et des défaitistes de l'époque : « Bonne ou mauvaise au point de vue pratique immédiat, cette union (l'Anschluss) doit être, car un même sang appartient au même empire. »

Nous avons à peine besoin de remarquer ce que le terme « même sang » a d'audacieux, parlant de l'Autriche où se mêlent les sangs divers de l'Europe et d'une partie de l'Orient. Nous ne cherchons pas à discuter mais à décrire cet homme et son action à la fois passionnée et flottante, créatrice et déformante en face des faits et de l'histoire. Ici je voudrais rappeler des instants passés auprès de lui, où il n'a parlé qu'incidemment de l'Autriche, mais qui montrent son air et sa manière.

C'était en septembre 1934, au Congrès de Nuremberg, peu après les fameuses exécutions du 30 juin, quelques mois avant le meurtre du chancelier Dollfuss, le héros national de l'Autriche. Sorti, vers onze heures, du champ de manœuvres

où avait eu lieu une revue, j'eus l'occasion d'un spectacle vraiment curieux. Ce fut de revenir à Nuremberg dans la voiture suivant immédiatement celle d'Hitler. Sur 8 kilomètres de campagne et de rues, le déchaînement ininterrompu des acclamations, des rires et des larmes. L'unanimité des femmes et des hommes, des vieillards et des enfants. Un prodigieux mélange de sentiments nobles, de dévouement et d'hystérie. Et Hitler, au milieu de tout cela, debout dans sa voiture, saluant et souriant.

Toujours derrière lui, notre voiture avait escaladé les pentes du vieux *Burg*, qui surplombe Nuremberg. Sous les voûtes sonores, dans les cours intérieures, partout des visages, des bras levés, des cris. Nous voici quatre ou cinq dans la cour du donjon, plantée d'un chêne, où l'on descend de voiture. Hitler nous a attendus. Et aussitôt :

— Eh bien ! ce que vous venez de voir, ce n'est pas un peuple contraint ?

Un chef nazi lui récite quelques mots d'accueil. Il gravit devant nous, de son pas paysan, des escaliers, franchit des salles de gardes. Il pose la paume de sa main sur des colonnes, sur de magnifiques tapisseries des Flandres, il s'avance sur une terrasse qui domine la ville et tout le paysage de quelque 80 mètres et, aussitôt qu'il a touché le parapet, des milliers de voix d'en bas l'acclament. Il sourit d'un étrange sourire, à la fois lointain et possessif, en levant la main d'un geste qui salue et qui apaise. Il revient dans la salle, cause avec Rudolf Hess, son lieutenant à la tête du parti national-socialiste, avec Rosenberg, son grand intellectuel, l'auteur du *Mythe du XXe siècle*, avec Julius Streicher, le maître-roi de Nuremberg, l'animateur de l'antisémitisme nazi.

Dans la demi-lumière de cette demeure gothique, ses yeux prennent une valeur particulière et aussi le son rauque de sa voix qui, s'il lui donne du volume, devient belle et chantante. Il semble que son esprit, comme sa parole, ne donnent à plein que dans le discours. Sur le ton ordinaire de la conversation il crée plutôt le silence. Le voici déjeunant d'un sandwich et d'un verre d'eau avec Hess et Streicher. Les trois hommes sont seuls à une petite table. Leurs rudes silhouettes bottées se détachent sur le fameux portrait de Charles Quint par Dürer qui occupe le fond de la pièce. Au-dessus d'eux,

peintes aussi par Dürer, les aigles du Saint-Empire, les aigles d'Autriche à deux têtes, déploient leurs ailes d'or sur les poutres. Le soleil allonge vers eux, par les fenêtres ogivales, des rayons qui rehaussent les ors et les ombres. Dehors, dans les rues profondes, parmi les vieux toits et les pignons baroques de Nuremberg, la foule crie toujours. Elle grimpe vers le château, sur les murs, parmi les rochers, au sommet des arbres. Elle répète en scandant : « Nous voulons voir notre Fuhrer ! » Elle chante le *Deutschland über alles*. Elle agite mille mouchoirs, mille bouquets. Hitler retourne à une fenêtre. Il fait cela d'un rythme qui lui est devenu naturel.

On sent que ce délire populaire l'intéresse comme signe, plus encore qu'il ne l'émeut. C'est l'œil de l'aviateur sur le compte-tours du moteur.

— Voyez-vous, me dit-il, même à cette distance, ils reconnaissent qui est à la fenêtre. Ils ne confondent pas Hess avec Streicher, ni avec moi.

J'ai devant moi Julius Streicher, déjà nommé, le directeur du *Sturmer*, le journal antisémite, le précurseur du mouvement nazi à Nuremberg. Je me présente.

— Et moi, dit-il, campé sur ses courtes jambes solides, je suis Streicher, celui qu'on appelle la Terreur de Franconie. Vous ne me demandez pas où sont les juifs que j'ai tués ? Un Danois, l'autre jour, m'a dit : « Il doit y en avoir trois mille. » J'ai répondu : « Non, trente mille ! »

Et il frappe l'épaule de Hess. Il frappe l'épaule de Tschammer Osten, le grand maître des sports en Allemagne. Son rire résonne sous les voûtes. On entend sonner les éperons et les bottes sur les dalles. Je pense aux images de Gustave Doré, aux vieux contes sur les preux de Charlemagne et à leurs démêlés avec les seigneurs allemands, avec Ganelon, la terreur du Harz.

Un reporter allemand hésite à photographier Hitler. Streicher l'empoigne, le jette sur le Fuhrer :

— Il faut oser, tonnerre !

Et de rire à nouveau.

— La lutte contre les juifs, me dit-il encore, est un phénomène périodique de l'histoire, mais il faudra bien en venir à la bataille décisive.

Hitler laisse couler ce flot de hâbleries, il sait ce qu'il

faut passer aux partisans. Détendu entre son effort de ce matin et son effort de tout à l'heure, il semble regarder glisser cette magnifique journée, la subir et la dominer en même temps, comme l'oiseau planeur se maintient au-dessus du paysage, à la fois distant et vigilant.

Une jolie jeune fille apporte une brassée de glaïeuls rouges que Hitler reçoit sur son bras pour les passer ensuite aussitôt à un S. A. Il serre la main de la fille lentement, avec un regard à la fois perçant et gentil.

— Tu es la fille du gardien ?

— Oui.

— Tu te souviendras de ce jour toute ta vie ?

— Oui.

Il la regarde encore longuement, lui pose la main sur l'épaule. Quand elle est tout à fait sur le point de fondre en larmes, il lui fait un léger salut et elle s'enfuit avec une révérence.

On amène, sur une chaise à bras, un ancien combattant de 1870. Sa canne tremble dans sa main, il a peine à lever sur Hitler son vieil œil extasié.

— Tu étais à Saint-Privat ? à Sedan ?

— Oui.

— Alors tu as connu, à vingt ans, une grande Allemagne ?

— Oui.

— Eh bien ! — il pose la fameuse main sur l'épaule, — je te dis une seule chose : tu mourras dans une Allemagne redevenue grande.

... On a emporté le visiteur infirme comme le malade après la piqûre du grand médecin.

Mais, au dehors, les cris se font plus pressants. Il faut que Hitler retourne à la fenêtre. Il nous y appelle. A mi-hauteur de l'énorme tour, un garçon s'élève, fou de témérité, à cheval sur une corniche. De voir que le Fuhrer l'a remarqué, le voici hors de lui, gesticulant. Tombera-t-il ? Ni lui-même, ni la foule, ni personne ne s'en soucie.

— Voyez-vous, me dit Hitler, il y a quinze ans, cette ville était la plus communiste de Bavière, communiste, marxiste à fond. La première fois que je vins parler ici, on m'a dit : « Vous trouverez une section locale du parti. » J'ai trouvé une horde de communistes autour de cinq ou six nationaux-socia-

listes pâles comme des spectres. C'est une des pires réunions que j'aie connues. A peine si j'ai réussi à dire quelques mots. L'an suivant, je suis revenu. Ce fut pire, car ils avaient appris entre temps que j'étais un danger. Deux heures durant, j'ai subi leurs quolibets et leurs injures. Pendant deux heures, on m'a appelé assassin. Je me voyais, à chaque instant, volant par la fenêtre, surtout quand ils hissèrent sur la tribune un aveugle de guerre qui commença à déblatérer contre tout ce que les hommes ont pu vénérer dans le monde. Mais, voyez-vous ce qu'est la foule : la chance a voulu que j'aie été, moi aussi, aveugle de guerre pendant quelque temps. Alors j'ai dit à cette meute : « Je connais ce que sent cet homme ; moi aussi j'ai été affolé comme lui et plus que lui j'ai blasphémé dans mon cœur, mais un jour j'ai retrouvé la lumière. » J'ai dit encore beaucoup de choses comme ça qui les ont apaisés... Mais qu'il en a fallu du temps et des discours et des tracts de propagande, et encore des tracts, et encore des discours, pour arriver à gagner cette ville !

Hitler regarde, au loin, l'horizon d'Allemagne et murmure :

— Tout ça ne s'est pas fait tout seul.

Le voici de nouveau à la fenêtre. On voit, découpée sur le ciel, sa taille plutôt épaisse. On entend les nouvelles acclamations d'en bas.

— Voyez-vous, reprend-il revenant à nous, il faut savoir parler aux gens. La masse des hommes est simple. Il faut les gagner simplement. Moi, je sais toujours en face de qui je me trouve et je parle pour qui est en face de moi... La valeur d'un orateur n'a qu'une mesure, en fin de compte : son efficacité. Rien ne sert de parler au peuple avec des tournures intellectuelles... Peut-être que, parfois, les intellectuels se demandent pourquoi je répète une idée simple, pourquoi je la renforce d'une image encore plus simple. C'est que je ne m'adresse pas alors à des intellectuels. L'immense erreur des partis bourgeois est de s'être entêtés à parler au peuple le langage des intellectuels. Il fallait savoir distinguer les publics différents. Il y a des orateurs qui ne peuvent toucher que les intellectuels; il y en a d'autres qui ne peuvent parler qu'au peuple. L'orateur véritable sait agir sur les uns et sur les autres.

Maintenant la foule chante une sorte de refrain :

Fuhrer, sois gentil,
Montre-toi par ici.

Il se montre, revient à nous. Dans mon désir d'arriver vraiment au contact de l'homme, je dis :

— Il y a un élément de votre réussite que vous ne nous avez pas signalé : c'est que vous avez cru passionnément à votre affaire. C'est ça qui rend persuasif.

Mais Hitler ne relève pas le propos. Il continue à examiner la technique de son succès sans se préoccuper fût-ce d'une apparence de philanthropie. Ses sentiments sont son secret. En tout cas, il ne s'y intéresse pas à cette minute où, du sommet du pouvoir, il cherche à résumer pour quelques étrangers les raisons du développement de sa vie.

Je regarde l'homme, sa carrure, son poids, l'épaisseur de la main, la rude nature de la peau, de la moustache, du cheveu, le nez fort, légèrement boursouflé d'une paire de petites verrues, le mystère du regard et ce cou qui peut donner de l'air à l'une des voix les plus puissantes du monde. Et je me rappelle un instant, tout à l'heure, dans le cortège où, voyant une faute du service d'ordre, qui repoussait la foule trop loin, il se tourna debout de sa voiture vers celle de son adjudant Bruckner, hachant à grands coups de mâchoire des paroles pressées.

L'œil mauvais, le front pourpre, un effroyable menton décroché en avant, il était l'image de la furie. Bruckner n'eut que le temps de sauter à terre, de courir, de rectifier les choses. Je me rappelle aussi son cri de tout à l'heure aux hommes des troupes brunes à propos des exécutions récentes de leurs chefs le 30 juin : « Vous n'avez rien de commun, vous, avec ces ombres » et l'applaudissement des deux cent mille auditeurs.

Alors je distingue chez Hitler, vu de près, un trait décisif, bien plus important que son éloquence et même que les élans fumeux de son imagination : un esprit terriblement positif servi par une nature de fer.

Il y a un silence. Rudolf Hess me demande en levant les yeux au plafond vers l'aigle d'Autriche :

— Et Vienne ? L'Angleterre et la France vont-elles continuer à lui prêter de l'argent ?

Hitler a entendu de son embrasure de fenêtre. Il fait un pas vers nous et lentement, sans humeur, il dit à Hess :

— Qu'en feront-ils, les Autrichiens, de cet argent ? Des ponts, des maisons, des chemins de fer, des routes ? Laisse donc faire. Ça ne s'emporte pas...

Maintenant, un officier claquant les talons annonce que la revue de l'après-midi (200 000 hommes) est prête.

— Allons ! dit Hitler. Et frappant l'épaule de son lieutenant :

— Quatorze années, Hess, j'ai attendu le pouvoir en Allemagne. Je peux bien attendre l'Autriche sept ans.

L'an suivant, dans cette même ville de Nuremberg, à la fin du Congrès, il se faisait remettre en grande pompe la reproduction de l'épée de Charlemagne, dont l'original est à Vienne, le plus symbolique parmi tous les trésors germaniques.

En ce mois de septembre 1935, le chancelier Dollfuss n'était plus. Il avait rejoint les ombres dont avait parlé Hitler.

L'ANSCHLUSS S'ACCOMPLIT

En face de ce Fuhrer implacable, menant cette machine puissante qu'il a fait de l'Allemagne, cette avalanche de fer et de passion, que pouvait la petite Autriche ?

Les événements du 11 et du 12 mars viennent de hâter les conclusions de cet article. L'Autriche, qui vivait de la protection des Puissances victorieuses de 1918, n'avait qu'une seule ressource en face d'Hitler : affirmer son désir de rester indépendante et compter sur la protection des nations qui posèrent, en 1918, le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

C'est dans cette intention que M. von Schuschnigg décida, le 9 mars, de faire un plébiscite. Chacun savait que, dans un vote libre, les hitlériens d'Autriche étaient incapables d'emporter la majorité. Hitler le savait mieux que quiconque et c'est pourquoi, le 11 mars, il exigea coup sur coup la suppression du plébiscite et la démission de M. von Schuschnigg, faisant suivre ces sommations de l'entrée des troupes allemandes en Autriche, de l'installation de M. Seyss-Inquart à la Chancellerie et de l'arrestation des membres de l'ancien

gouvernement autrichien et de nombreuses personnalités.

On n'avait pas fait mieux depuis l'invasion de la Belgique en 1914.

Mais cette fois les circonstances sont beaucoup plus favorables pour l'action allemande, servie à la fois par la personne d'Hitler et par l'état de l'Europe.

COMMENT LE BOLCHÉVISME EST LE MEILLEUR SERVITEUR D'HITLER

L'effroyable délabrement matériel et moral de la Russie a délivré Hitler de tout souci immédiat du côté de l'est. D'autre part, les crimes et la propagande révolutionnaire du Komintern dans le monde entier lui ont permis de se présenter, lui, l'homme de la force germanique, comme le défenseur de la civilisation. Et cette apparence de croisé que Hitler se donne en attaquant le bolchévisme a fortement contribué à l'espèce d'immunité dont bénéficient actuellement ses coups de force.

M. Léon Blum lui-même reconnaissait, le 8 mars, dans *le Populaire*, que les procès de Moscou éveillent « dans les démocraties anglaise et américaine, un mouvement d'opinion réfractaire au rapprochement avec les Soviets ».

Il y a quatre ans déjà, je disais au diplomate bolchévik Rosenberg, alors secrétaire général de la Société des nations et grand ami de Staline et de Litvinoff : « Ne comprenez-vous pas que votre propagande est en train d'affaiblir au dehors comme au dedans la France, qui est votre seul appui en face d'Hitler ? Et même si votre idée est de bolchéviser l'Europe entière, ne voyez-vous pas que vous êtes en train de la germaniser, ce qui est fort différent ? »

Rosenberg, qui n'était pas un sot, devait avoir ses raisons. Il me répondit, avec une admirable douceur :

— Je ne sais, mais une chose est certaine. Pour nous, la mystique communiste prime toute autre considération.

Ce mystique a été depuis ambassadeur rouge à Madrid et l'un des fanatiques de la guerre d'Espagne. Aujourd'hui, il est en disgrâce, simple préfet à Tiflis

Mais si une partie du monde, en 1938, se demande si démocratie n'est pas synonyme de bolchévisme, et si Hitler

apparaît à certains naïfs comme le paladin des principes sacrés, c'est à l'action bolchéviste russe que nous devons ce résultat.

LA VOIX DE LA FRANCE FAIT DÉFAUT A L'EUROPE

L'Angleterre est retenue par le retard de ses armements et par le souci des affaires d'Extrême-Orient ; la France l'est par ses crises de politique intérieure.

Ainsi les conséquences de l'Anschluss vont commencer à se dérouler.

Attendons-nous d'abord à un redoublement de la pesée allemande sur l'Entente balkanique et sur la Petite Entente, en commençant par la Tchécoslovaquie. Vis-à-vis de l'Italie, la lettre que Hitler a adressée, le 12 mars, à Mussolini marque déjà le changement de ton qui était facile à prévoir. Quels qu'aient pu être les efforts du Duce et du grand Conseil fasciste pour se donner l'air d'avoir été tenus au courant de l'action allemande en Autriche, ce message établit avec une lourdeur terrible que Hitler informe le Duce après coup des faits accomplis et notamment du fait que la ligne du Brenner est désormais une frontière germano-italienne.

Mais à quoi bon prolonger cette énumération des conséquences, — terribles, — de l'Anschluss pour chacun des bénéficiaires des traités de la victoire ? Aucun d'eux ne réagira tant que nous ne réagirons pas nous-mêmes. C'est donc sur nous-mêmes que nous devons réfléchir.

Nous souffrons aujourd'hui pour avoir méconnu ce fait, que les traités de paix constituaient en Europe un réseau de Puissances secondaires satellites de la nôtre, et qui ne pouvaient rien sans nous. Sans nous, c'est-à-dire sans un effort quotidien de la France pour exister fortement. Cette vérité a pris une force nouvelle à mesure que nous laissions l'Allemagne relever sa puissance militaire. Or, nous avons persisté à attendre les initiatives isolées de nos alliés pour sauver l'équilibre européen.

Cette politique a fait longtemps la stupeur de toute l'Europe centrale et des Allemands eux-mêmes. Hier encore, au cours du voyage de notre ministre des Affaires étrangères en Pologne, en Roumanie, en Yougoslavie, en Tchécoslo-

vaquie, les gouvernements et les chefs d'état-major de chaque pays nous disaient : « Ignoreriez-vous votre propre force ? Ne savez-vous pas que vous avez encore pour quelque temps la plus belle armée d'Europe, sans parler de nos armées à nous, vos amis, qui ne sont pas négligeables ? Vous avez donc les bases certaines d'une diplomatie vigoureuse et qui peut encore assurer la paix. Mais que décidez-vous ? Que voulez-vous ? »

Terrible et juste question, la seule qu'il faille poser parce que tout dépend d'elle. Ce qui manque à l'Europe aujourd'hui, c'est la parole, c'est la volonté de la France.

Mais comment faire que la France veuille ?

Comment lui faire comprendre enfin que les peuples qui se résignent sont à la veille de la mort ?

PHILIPPE BARRÈS.

ALEXANDRE III

" LE MESSIE NATIONAL "

EN PLEINE RÉACTION
UN GRAND INQUISITEUR, POBÉDONOZTSEW

Par la vertu immanente du droit monarchique, à l'instant même où le généreux Libérateur des serfs exhalait son dernier soupir, le grand-duc Césaréwitch devenait l'empereur Alexandre III ; il eut à exercer aussitôt son omnipotence autocratique.

Pendant que les médecins et les serviteurs procèdent encore à la toilette funèbre, Loris-Mélikow demande les ordres du nouveau tsar pour une affaire qui ne souffre aucun délai. Doit-il, conformément aux instructions qu'il a reçues la veille, faire publier, dans le *Moniteur officiel* du lendemain, le manifeste annonçant au peuple russe l'institution du *Zemskii Sobor* ?

Sans hésiter, le monarque lui répond :

— Je respecterai toujours les volontés de mon père ; faites donc publier demain.

Mais, dans le cours de la nuit, Loris-Mélikow est invité à contremander la publication du manifeste impérial. C'est le résultat d'un conciliabule que le clan absolutiste vient de tenir au palais Anitchkow. Cédant aux adjurations de ses familiers, Alexandre III a soudain résolu de surseoir à l'exécution du testament paternel, jusqu'à ce que les circonstances lui permettent de le désavouer publiquement. Pour obtenir de son âme honnête et pieuse une pareille soumission, il n'a pas fallu

moins que l'énergique éloquence de son ancien précepteur, le haut-procureur du Saint-Synode, le fanatique défenseur du tsarisme intégral, Constantin-Pétrowitch Pobédonoztsew.

Le lendemain et les jours suivants, ce fougueux orthodoxe continue ses objurgations. Dénonçant « l'esprit moderne » comme un sacrilège aussi funeste qu'abominable, « une invention de Satan », il ne cesse de rappeler à son élève impérial que l'omnipotence absolue des tsars est de l'ordre providentiel, puisque c'est Dieu lui-même qui la leur confère par l'onction du sacre. Il lui prêche donc la nécessité d'un retour immédiat aux pieuses doctrines des grands tsars moscovites.

Un souffle puissant anime ses discours. Il semble réunir en lui toutes les passions du théologien, du controversiste, de l'inquisiteur et du prophète : il excelle dans les anathèmes et les apocalypses. On se le figure très bien, vers 1492, à Tolède, sous la robe dominicaine de Torquemada, prononçant devant le tribunal du Saint-Office un terrible réquisitoire *de pravitate hæretica*.

Le 18 mars, il écrit à l'Empereur : « L'inquiétude m'a épuisé ! Je n'ose me présenter devant vous, par crainte de vous importuner. Mais l'heure est terrible et il n'y a pas une minute à perdre. C'est maintenant ou jamais qu'on doit sauver la Russie. Ne croyez pas les vieux chants de sirène que certains ministres se permettent encore de vous faire entendre ! Ne croyez pas que vous puissiez faire des concessions à l'opinion publique ! Oh ! pour Dieu, ne le croyez pas ! Ce serait la perte de la Russie et la vôtre, Majesté ! Les scélérats déments qui ont tué votre père ne se tiendront pour satisfaits par nulle concession, ils n'en deviendront que plus féroces. On ne peut les maîtriser que par une lutte à mort, par le fer et par le sang ! »

Il lui écrit encore : « Dieu a voulu nous faire vivre ces terribles journées. On dirait que son châtiment s'est abattu sur la malheureuse Russie; on voudrait se cacher le visage, disparaître sous terre, ne rien voir, ne rien sentir. Ah ! Seigneur, ayez pitié de nous ! Mais pour vous, ces journées sont doublement terribles. Et, lorsque je pense au sang qui tache le seuil qu'il a plu à Dieu de vous faire franchir avant de vous mettre en présence du nouveau destin qui vous attend, mon âme tremble devant cet avenir inconnu, et je suis effrayé par le

poids formidable de votre tâche. Vous aimant comme un homme, je voudrais alléger votre fardeau ; mais c'est au-dessus des forces humaines. Dieu lui-même a voulu le sort qui vous attend !.. Vous trouvez une Russie ébranlée, effarée, désemparée, mais aspirant à une direction ferme, qui sache avec certitude ce qu'elle veut et ce qu'elle ne veut pas. Sire, permettez-moi de vous le dire : ces premiers jours de votre règne seront décisifs. Ne laissez donc pas échapper une seule occasion d'affirmer votre volonté personnelle, votre inébranlable volonté, afin que tout le monde croie vous entendre dire : *Je veux ceci ! Je ne veux pas cela !...* Il est donc nécessaire que vous adressiez à votre peuple une proclamation solennelle et péremptoire, qui n'admette aucune équivoque... Tous les espoirs de votre peuple reposent sur vous et sur la puissance illimitée que Dieu vous a conférée. »

Quand le nouvel autocrate, anxieux, taciturne, ahuri, tourmenté jusqu'au fond de sa conscience, échappe quelques heures à l'emprise véhémente de Pobédonoztsew, c'est pour s'entendre ressasser par son entourage les mêmes adjurations. Ainsi, peu à peu, se libère-t-il des promesses faites à son père.

Le testament politique d'Alexandre II sera bientôt renié, lacéré. Le haut-procureur du Saint-Synode triomphe. Un vent de colère et d'opprobre chasse loin du trône les derniers vestiges du rêve libéral.

N'ayant plus désormais le moindre doute sur le caractère divin de son autorité souveraine, Alexandre III adresse au peuple russe la « proclamation solennelle et péremptoire » que lui a conseillée Pobédonoztsew et qui se termine par ces mots : *La voix de Dieu Nous ordonne de Nous mettre avec assurance à la tête du pouvoir absolu. Confiant dans la divine Providence et dans sa suprême sagesse, plein d'espoir dans la justice et dans la force de l'autocratisme que Nous sommes appelé à proclamer, Nous présiderons sereinement aux destinées de Notre empire, qui ne seront plus dorénavant discutées qu'entre Dieu et nous.*

Officiellement, Pobédonoztsew n'a d'autre fonction que celle de haut-procureur synodal, fonction qui devrait le spécialiser dans les affaires ecclésiastiques. Mais il sera dorénavant le conseiller secret du monarque, son guide et son inspirateur de chaque jour, — en fait, son premier ministre : aucune

influence n'osera contester la sienne. Il deviendra ainsi la figure prédominante du règne, qu'il marquera de sa forte et sombre personnalité.

Il n'est cependant rien moins qu'un homme d'État, un homme d'action, un réaliste : c'est uniquement un doctrinaire, un théoricien, un idéologue, avec un fond indélébile de bureaucrate. Son ami très dévoué, l'illustre panslaviste Katkow, lui signalait un jour son pire défaut : « Vous évoluez à l'aise dans l'éther sublime des principes ; mais vous ne savez pas discerner les hommes avec lesquels vous êtes en contact journalier, pas plus que vous ne discernez les choses qui se passent dans les régions brumeuses de la terre. »

A la Russie frémissante d'ardeurs comprimées, à cette Russie impatiente de réformes et d'innovations, il n'apporte qu'un programme négatif, un programme de réaction théocratique et policière. Toutes ses idées gouvernementales se ramènent à cette formule simpliste : « Dieu et l'Okhrana ».

Son activité, qui se prolongera plus de vingt ans, ne sera pourtant pas stérile : elle sera désastreuse. Elle aura pour conséquence logique et dernière, sous le règne de Nicolas II, l'écroulement du tsarisme et la subversion totale de l'édifice russe.

Le premier soin d'Alexandre III est de réformer la police dont l'impuissance, la maladresse et l'incurie viennent de se dévoiler si lamentablement.

Les attributions dictatoriales que Nicolas Ier lui avait conférées et qui l'élevaient pratiquement au-dessus de toutes les lois, ne lui sont pas retirées; mais elles sont précisées, réglementées, codifiées. La liberté individuelle des sujets russes ne sera pas mieux garantie; mais il y aura un peu moins d'arbitraire et de caprice dans l'action préventive ou répressive de la gendarmerie.

En même temps, le « Département de la Police d'État », qui remplace maintenant la Troisième Section, corrige ses méthodes de travail, simplifie son outillage bureaucratique, développe ses moyens de surveillance et d'investigation, organise enfin à l'étranger, à Zurich, à Genève, à Londres, à Paris, un vaste réseau d'espionnage.

Ainsi, dans la politique générale de l'Empire, les principes réactionnaires s'affirment agressivement. Le contrôle chicanier

de la censure paralyse toutes les manifestations de l'esprit public. Sous la rude poigne du comte Dimitry Tolstoï, ministre de l'Intérieur et de la Police, un régime de fer étreint les universités. Quand, parfois, un étudiant se permet une attitude malséante ou quelques propos frondeurs, on l'incorpore aussitôt dans un des bataillons disciplinaires du Caucase.

Mais, en dehors des milieux libéraux, dans les masses conservatrices, la personne d'Alexandre III inspire un loyalisme ardent. Sa haute stature, son regard direct et profond, la simplicité cordiale de ses manières, sa réputation de vertu, son caractère appliqué, solide et consciencieux, la ferveur mystique de sa piété, l'humble dévotion qu'il témoigne aux sanctuaires de l'ancienne Moscovie, le font bientôt considérer par tous les vieux Russes comme le sauveur providentiel, comme une sorte de Messie national.

C'est avec une poignante émotion qu'il retourne au Kremlin pour la première fois depuis son avènement; car il s'y sent au cœur même de la terre russe : « Ici, plus qu'en nul autre lieu, les hommes russes ont toujours eu le ferme sentiment que les ennemis du Tsar sont les ennemis de la foi, de la patrie et du peuple. Ici, parmi les témoignages éclatants de l'intervention divine dans les affaires de la Russie, je me sens assuré que Dieu ne nous abandonnera pas aujourd'hui non plus et qu'il nous accordera la victoire sur nos diaboliques adversaires !... » Ce pieux langage réconforte beaucoup « les vrais Russes de la vieille Russie ».

La noblesse de Saint-Pétersbourg reproche cependant au nouvel empereur ses goûts trop simples, son horreur du faste et de la représentation. Il se déplaît au Palais d'hiver, comme à Péterhof et à Tsarskoïé-Sélo. Il demeure habituellement au château de Gatchina, situé à 45 kilomètres de la capitale, entouré d'un parc merveilleux, que sillonnent en tous sens les eaux transparentes de l'Ijora, pleines de truites. Dans cette résidence éloignée, il dédaigne les magnifiques appartements du premier étage et il occupe, à l'entresol, une série de petites pièces basses, étroites, mal décorées, mal meublées, plus inconfortables les unes que les autres. Il vit là, sept ou huit mois de l'année, avec sa chère épouse, l'impératrice Marie-Féodorowna, princesse de Danemark. L'éducation de leurs enfants, trois fils et deux filles, est leur plus grande joie.

REPRISE DE LA FERMENTATION RÉVOLUTIONNAIRE
PROLOGUE DE L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

Vers la fin de 1884, l'ordre est partout rétabli. Traquées systématiquement, les organisations révolutionnaires ne se signalent plus que par des bagatelles, comme le meurtre du colonel Soudéïkine, chef de l'Okhrana. De jour en jour, les esprits se rassérènent ; le cauchemar du nihilisme est déjà presque oublié.

Mais, à peine deux ans plus tard, en décembre 1885, la police découvre qu'une quarantaine de fanatiques ont organisé, à Saint-Pétersbourg, une « Section terroriste de la Volonté du peuple ». Ce sont, la plupart, des fils de commerçants et de fonctionnaires ; leurs chefs, Oulianow et Loukatchéwitch, appartiennent cependant à la noblesse.

Ils se sont créé tout un arsenal d'engins explosifs. Et, sous la direction d'Oulianow, plusieurs d'entre eux s'exercent quotidiennement à lancer des bombes.

Leur but est simple : tuer l'odieux Alexandre III. Aussitôt après, dans le désordre général, on fera ce que les assassins d'Alexandre II n'ont pas su faire : on s'emparera du pouvoir. Le manifeste, qui annoncera l'événement au peuple russe, est déjà imprimé.

Ayant appris que le Tsar doit quitter Gatchina le 13 mars, pour venir à Saint-Pétersbourg, ils l'attendent sur la Perspective Newsky. Mais, dans une râfle magistrale, ils sont tous arrêtés. Sur les quarante-deux terroristes qui ont machiné l'attentat, quinze périssent la corde au cou. Parmi eux figure Alexandre Oulianow. Il aura, trente ans plus tard, un vengeur sinistrement glorieux dans la personne de son jeune frère, Wladimir Lénine. Un autre des condamnés, qui s'en tire avec quinze ans de bagne, est Pilsudski, le futur président de la République polonaise.

Toute la suite du règne sera désormais jalonnée de complots qui avorteront chaque fois par la vigilance de la police, ou par l'effet du hasard.

Le 17 octobre 1888, à Borky, entre Kharkow et Simféropol, une machine infernale, dissimulée sous la voie, fait sauter le train de l'Empereur. Le wagon dans lequel se trouvent le

monarque et sa famille est complètement démoli. Sept autres voitures sont mises en pièces. Il y a vingt morts et dix-huit blessés. Alexandre, doué d'une force herculéenne, a soutenu de ses mains le toit effondré du wagon, ce qui sauve sa vie et celle de sa famille. Toutefois, à partir de cette époque, sa robuste santé va faiblir; c'est à ce jour-là que remonte la lésion des reins, la néphrite, dont il mourra six ans plus tard.

Cependant, la « Section terroriste de la Volonté du peuple » reconnaît bientôt que les méthodes nouvelles de l'Okhrana lui rendent la vie presque impossible. Elle se transfère donc à Paris, où elle reconstitue clandestinement ses organes directeurs, ses archives, ses laboratoires et tous ses moyens de propagande.

Elle y est dépistée, en mars 1890, par un virtuose de l'Okhrana, le chef de la police russe à l'étranger, Ratchkowsky. Ce fin limier a réussi à introduire, parmi les chefs de la Section terroriste, un agent provocateur, un traître génial, qui semble sortir d'un roman-feuilleton, Abraham Hekkelmann.

Or, dans ce printemps de 1890, la France et la Russie, brouillées depuis de longs mois, commençaient à se mieux comprendre et, par suite, à se réconcilier. D'ailleurs, par ses fanfaronnades et ses maladresses, le jeune empereur Guillaume facilitait beaucoup cette évolution.

Les dirigeants de la politique française étaient alors Charles de Freycinet, président du Conseil et ministre de la Guerre, Alexandre Ribot, ministre des Affaires étrangères, et Constans, ministre de l'Intérieur. Tous les trois, esprits clairvoyants, pressentaient qu'avant peu la France et la Russie auraient un égal besoin l'une de l'autre pour tenir l'Allemagne en respect. Ainsi, entre le gouvernement du Tsar et le gouvernement de la République, les rapports s'amélioraient chaque jour : ce n'était pas encore l'alliance; mais c'en était déjà le préambule.

Donc, le 29 mai, sur les instances et les indications de Ratchkowsky, le préfet de Police, Lozé, monte une expédition de grand style.

Dès l'aube, les brigades de la Sûreté parisienne arrêtent à leur domicile vingt-sept nihilistes, l'état-major et la fleur du parti. Fructueuse opération, car on découvre chez eux

plusieurs caisses de bombes, de revolvers, de poignards, et, mieux encore, une volumineuse correspondance qui révèle toute l'organisation, tout le programme, tous les secrets de la *Narodnaïa Volia*.

Aussitôt munie de ces documents, la police russe a vite fait de mettre la main sur les groupes révolutionnaires qui se dissimulaient encore çà et là, dans quelques villes de l'Empire.

Un témoignage suffit à mesurer l'importance du service que le gouvernement de la République venait de rendre à la monarchie des Romanow, — la lettre de remerciements que l'ambassadeur de Russie, le baron de Mohrenheim, adressa, dans le premier élan de sa joie, au préfet de Police, Lozé :

Paris, le 29 mai 1890.

« Monsieur le Préfet, et, laissez-moi ajouter, bien cher, vrai et excellent ami,

Merci de tout cœur. Le service signalé que vous venez de rendre à mon pays est de ceux qui ne sauraient jamais être estimés assez haut, ni jamais être oubliés. D'épouvantables malheurs viennent d'être conjurés grâce à votre incomparable énergie et à l'extrême habileté de vos dispositions. Je ne puis songer sans frémir aux catastrophes épargnées à l'Empereur et à la nation entière par l'intervention sympathique du Gouvernement français. Ni lui, ni elle n'en perdront jamais le souvenir. Ma personne est bien peu de chose en pareil cas ; laissez-moi cependant ajouter tout ce que personnellement j'éprouve de bonheur à vous remercier de toute mon âme. Il me tarde de vous serrer les mains avec toute l'effusion du plus affectueux et du plus inaltérable attachement et du dévouement le plus absolu.

« Mohrenheim. »

Trois mois plus tard, le général de Boisdeffre, sous-chef de l'état-major de l'armée, ancien attaché militaire en Russie, est invité aux manœuvres de Narwa. L'empereur Alexandre III et tout son entourage lui prodiguent « les assurances de leur profonde gratitude ».

Entre Saint-Pétersbourg et Paris, les pourparlers ne cesseront plus : ils aboutiront, le 27 août 1891, à la signature d'un accord diplomatique et, le 16 août 1892, à la signature d'une

convention militaire, « pour sauvegarder la paix du monde ».

Ainsi, l'opération policière du 29 mai 1890 apparaît dans l'histoire comme le premier jalon de l'alliance franco-russe. Il est fâcheux qu'on aperçoive, à l'arrière plan de la scène, l'ignoble figure de l'agent provocateur, Abraham Hekkelmann; il ne faut jamais regarder de près la cuisine des grandes choses.

DIFFUSION DU SOCIALISME DANS LES MASSES RURALES « LE PARTAGE NOIR »

Dégoûtés des attentats sensationnels, se demandant même si le principe du terrorisme n'est pas « une absurde erreur », les adversaires irréconciliables de la puissance autocratique cherchent leur voie dans une autre direction, vers les masses paysannes.

Ils y sont d'autant plus attirés qu'en 1891 et 1892 une horrible famine, aggravée par une épidémie de choléra, dévaste les plus belles provinces de l'empire. Le parti révolutionnaire doit exploiter la souffrance des moujiks.

C'est alors que se fonde, à Saint-Pétersbourg, un groupe « social-démocrate » qui, sous l'influence de Karl Marx, poursuit, avant tout, l'éducation du prolétariat.

Deux hommes, très distingués par l'esprit et la conscience, Axelrod et Plékhanow, président à ce mouvement; leur idée la plus originale est de comprendre que, pour détruire l'absolutisme impérial, il faut lui enlever d'abord son appui séculaire et qui semble inébranlable, le paysan russe, le village russe. Leur plus jeune disciple, âgé de vingt-deux ans, originaire de Simbirsk, s'appelle Wladimir Oulianow; c'est le futur Lénine. Compromis dans les troubles universitaires de Kazan, il vient d'avoir quelques démêlés avec l'Okhrana. Il est déjà tout acquis, passionnément acquis, aux doctrines marxistes, au socialisme « scientifique ».

Mais, pour l'action directe dans les campagnes, pour la propagande personnelle et verbale auprès des moujiks, une femme étonnante se charge de tout conduire : Catherine Brechkowsky.

Née en 1844, de souche noble, fille d'un lieutenant de la Garde, elle s'était engagée, dès 1875, dans le mouvement révo-

lutionnaire. Condamnée en 1878 à cinq ans de bagne, puis reléguée au fond de la Sibérie, elle s'était enfuie pour venir reprendre sa place dans l'agitation terroriste. De nouveau condamnée à cinq ans de bagne, puis de nouveau reléguée au fond de la Sibérie, elle s'était évadée pour la seconde fois. Maintenant, elle vit cachée en Russie, où elle se fait passer, tantôt pour une domestique, tantôt pour une infirmière, tantôt pour une mendiante. Elle ne cesse de parcourir les provinces de Viatka, de Minsk, de Vologda, d'Oufa, de Perm, de Saratow, de Simbirsk, de Voronège, de Pensa, de Nijny-Nowgorod, de Samara. Elle est à la fois si vaillante et si rusée que, pendant près de dix ans, elle échappera toujours aux recherches de la police. Dans ses rapports avec les moujiks, elle leur prêche « la terreur agraire », comme le moyen le plus efficace de lutter contre les propriétaires et le gouvernement. Et, par « terreur agraire », elle entend l'incendie des fermes et des châteaux, l'assassinat des *pomiéchtchiks*, de leurs familles et de leurs employés, tout le vieux programme de Pougatchew. Elle leur répète : « Camarades paysans, c'est à vous qu'appartient en Russie la force principale ; c'est donc vous qui êtes responsables de tout le destin du peuple russe !... » Elle installe, dans plusieurs villes, des imprimeries secrètes qui l'approvisionnent de brochures et de tracts; elle crée enfin, çà et là, des centres de soulèvement pour le grand jour du *Tchorny pérédiel*, du « Partage noir ». La vie de cette femme est prodigieuse d'activité, de ferveur et d'abnégation.

Elle finira cependant par tomber dans les filets de la police, à Simbirsk, le 22 septembre 1907. On l'expédiera dans la province la plus septentrionale de la Sibérie, entre Yakoutsk et Werkhoyansk, où l'hiver dure onze mois, où le thermomètre se maintient pendant plusieurs semaines au-dessous de 30° et descend parfois à 50°. Elle y séjournera jusqu'à la révolution de mars 1917.

A côté du socialisme rural, on voit se dessiner, sous le règne d'Alexandre III, un autre symptôme très inquiétant, — l'apparition du prolétariat industriel sur la scène russe.

Le développement économique de la Russie se libérait à peine des vieilles entraves qui le paralysaient depuis si longtemps ; il ne prendra son essor que vers 1898, par l'effet des

emprunts contractés en France après la signature de l'alliance.

Donc, aux environs de 1890, la classe ouvrière était encore peu nombreuse : 1 428 000 ouvriers sur 140 millions d'habitants. Et c'était de beaucoup, la classe la plus arriérée, la plus misérable de toute l'Europe.

Mais la voici maintenant qui prend conscience d'elle-même et qui réclame sa place au soleil. D'où, une suite ininterrompue de grèves que la rude main des gendarmes et la *nagaïka* des cosaques font trop souvent dégénérer en émeutes.

La grève des tisserands de Morosow, dans la province de Wladimir, est réprimée si cruellement que tout le monde ouvrier en conservera longtemps le souvenir tragique.

Désormais, un esprit nouveau règne dans les usines, où commencent à circuler clandestinement des journaux socialistes, consacrés à « l'émancipation des travailleurs ».

LA QUESTION JUIVE. « LA ZONE DE RÉSIDENCE HÉBRAÏQUE »

Inquiet de voir les doctrines révolutionnaires éveiller de si puissants échos dans les masses profondes, le gouvernement s'avise de les combattre par des méthodes nouvelles, par d'ingénieux dérivatifs.

Plusieurs fois, au cours de ces dernières années, la police avait habilement exploité la méfiance jalouse des humbles à l'égard des intellectuels ; plusieurs fois, pendant les troubles universitaires de Moscou, de Kiew, de Kazan, elle avait ameuté la populace contre les étudiants. Et chaque fois, cette manœuvre astucieuse avait admirablement réussi.

Mais, pour dériver les passions publiques et les tourner en fureur, il y a beaucoup mieux que les étudiants : il y a les Juifs, les « Hébreux, » cette race maudite sur laquelle s'accumulent depuis des siècles la haine et le mépris de la Sainte-Russie orthodoxe.

En 1881, après l'assassinat d'Alexandre II, une immense vague de *pogroms* avait déferlé, du Niémen au Pont-Euxin, sur toutes les provinces occidentales de l'empire. Durant neuf mois, les désordres, les pillages, les massacres antisémites s'étaient poursuivis sous l'œil complaisant des autorités. L'affreuse contagion avait gagné tour à tour Varsovie,

Radom, Wilna, Smorgony, Kowno, Smolensk, Odessa, Khorson, Ekatérinoslaw. Selon un témoignage des plus impartiaux, « les émeutes éclataient à jour fixe, presque partout, suivant les mêmes procédés ».

Un beau matin, on voit arriver, en chemin de fer, une bande de braillards et d'énergumènes. Ils se répandent aussitôt à travers la ville où ils affichent des proclamations imputant aux Juifs seuls la mort d'Alexandre II. « Puis, pour déchaîner le mouvement, ils s'installent dans les carrefours, devant les églises, dans les cabarets, où ils commentent à haute voix quelques articles de journaux réactionnaires, qu'ils représentent comme des ukases enjoignant au peuple de battre et de piller les Juifs... » Ainsi, partout, le bruit se répand que le Tsar abandonne Israël aux vengeances populaires. L'incurie de la police et la passivité des troupes semblent confirmer cette calomnieuse légende. Alors, des scènes sauvages se déroulent dans le ghetto : maisons incendiées, boutiques saccagées, Juifs massacrés, femmes violées, synagogues profanées, les saints rouleaux de la Thora jetés aux latrines ; on ne respecte même pas les cimetières. En plusieurs villes, à Kiew par exemple, « les autorités administratives et militaires assistent à la dévastation du quartier juif comme à un spectacle... » Cependant, bientôt, la police commence à craindre que la fureur contre les Juifs ne s'étende à d'autres classes, à celles de la noblesse et des grands propriétaires fonciers. Le gouvernement se décide enfin à rétablir l'ordre.

Une menace terrible continuera de peser néanmoins sur les Juifs et les asservira de plus en plus à la cause révolutionnaire.

Leur condition légale, au sein de la société russe, est vraiment trop inique, douloureuse et mortifiante.

Avant les partages de la Pologne, il n'existait pas de question juive pour la Russie.

Jusqu'au règne de Catherine II, le tsarisme n'avait eu d'autre politique envers les Juifs que de les expulser ou de les supprimer. Il fallut renoncer à ces procédés sommaires, quand on eut à régler le sort des grandes communautés israélites établies sur les territoires annexés. On leur assigna donc une zone de résidence aux confins occidentaux de l'empire et on

les soumit à quelques prescriptions de police qui n'étaient pas trop vexatoires.

Mais, pendant que se préparait le second partage, Catherine II inaugura brusquement à l'égard des Juifs le régime de rigueur et d'asservissement dont ils ne sont pas encore affranchis. Par un ukase en date du 23 décembre 1791, elle restreignit leur zone de résidence ; elle leur interdit le travail agricole, elle les séquestra dans les villes comme en des ghettos; enfin, elle posa l'odieux principe qui n'a pas cessé de prévaloir et d'après lequel ce qui n'est pas expressément permis aux Juifs leur est défendu.

Cette manifestation de despotisme et d'iniquité a lieu de surprendre chez l'impératrice-philosophe, chez l'amie des Encyclopédistes, chez la souveraine qui prétendait puiser ses inspirations politiques dans *l'Esprit des Lois*. Mais un grief puissant, quoique indirect, la soulevait de colère contre les Juifs : elle détestait la Révolution française ; elle la poursuivait de sa haine et de ses invectives; elle y voyait une menace terrible pour tous les trônes, une entreprise criminelle et diabolique. Or, le 27 septembre 1791, l'Assemblée constituante avait émancipé les Juifs en leur reconnaissant l'égalité des droits civils. Catherine II riposta par son ukase du 23 décembre, que des mesures postérieures aggravèrent encore.

Ainsi, par un contre-coup ironique du destin, l'initiative généreuse de la Révolution française ouvrit, à l'autre bout de l'Europe, une ère de persécution qui comptera parmi les plus longues et les plus pénibles qu'Israël ait connues à travers les âges.

Vers 1890, la Russie compte approximativement 5 millions de Juifs sur les 140 millions d'habitants, soit 3,5 pour 100 de la population totale (1).

Un domicile obligatoire leur est assigné, l'ancienne Pologne et quelques provinces attenantes, de la Mer Baltique à la Mer Noire. C'est officiellement la *Tcherta évreïskoï ossédlosti*, « la Zone de résidence hébraïque » ; c'est, en réalité, un immense ghetto. Seul, un nombre infime de privilégiés obtient l'auto-

(1) En 1890, le nombre total des Israélites répartis sur le globe était évalué à 12 100 000, dont 5 000 000 en Russie, 2 150 000 aux États-Unis, 2 120 000 en Autriche-Hongrie, 700 000 en Allemagne, 510 000 en Turquie, 400 000 en Angleterre, 320 000 en France, 240 000 en Roumanie, 100 000 aux Pays-Bas.

risation de résider ou de voyager dans le reste de l'empire. Ce rigoureux confinement est jugé indispensable pour préserver le peuple russe de « la lèpre juive ».

Agglomérés dans leur *Tcherta*, les Israélites russes forment une société complète, où l'on distingue, de haut en bas, une bourgeoisie industrielle et financière, parfois assez riche, mais comptant à peine cinq mille personnes et sans nulle influence ; puis une classe moyenne, très laborieuse, très attachée à ses rabbins, et toute imprégnée de judaïsme, composée principalement de négociants, de changeurs, de commissionnaires, d'ingénieurs, de médecins, d'artistes, de littérateurs, de savants, de publicistes ; enfin, un immense prolétariat, une multitude grouillante de mécaniciens, de typographes, de tailleurs, de bottiers, de maçons, de cochers, de gargotiers, de manœuvres, de portefaix, sans omettre les brocanteurs et les fripiers.

Une misère affreuse est la condition la plus habituelle de ce prolétariat. Entassés comme un vil bétail dans un espace trop étroit, exclus de tous les services publics et, par suite, contraints de s'adonner aux travaux les moins rétribués, se faisant ainsi entre eux-mêmes une concurrence désastreuse, d'ailleurs prolifiques au plus haut degré, comme toutes les castes indigentes, les neuf dixièmes des Juifs russes gagnent au plus trois ou quatre roubles par semaine, soit environ 1 fr. 40 par jour ; quant aux femmes, leur salaire mensuel ne dépasse pas huit roubles, soit 21 francs. Et, dans la plupart des fabriques, la durée du travail est d'au moins quatorze heures par jour.

Voici, du reste, et d'après des documents officiels, un tableau des quartiers juifs dans quelques villes importantes de la *Tcherta*, comme Iékatérinoslaw, Berdytchew et Kowno : « Les Juifs pauvres habitent des bouges infects ; ils y demeurent serrés les uns contre les autres, comme des maquereaux dans un baril. Plusieurs dizaines de milliers d'entre eux n'ont aucun emploi fixe et ne vivent qu'au hasard de leur gain journalier. Souvent trois ou quatre familles se tassent dans une ou deux petites chambres ; il y règne une puanteur âcre et nauséabonde, un air méphitique. La nuit, les dormeurs s'étendent à même sur le plancher, sans autre oreiller que des paquets de chiffons pourris ; les corps se touchent de si près qu'on ne pourrait mettre le pied entre eux ; c'est une immonde promiscuité...

Beaucoup de ruelles ont à peine cinq archines (3 mètres 50) de large, et les masures qui les bordent sont tellement délabrées qu'elles semblent près de tomber. Devant les portes, des enfants malingres, déguenillés, demi-nus, se vautrent dans la boue du ruisseau ou sur des tas d'immondices ; la saleté vermineuse des femmes est repoussante... Quelquefois, des familles entières vivent, tout un jour, d'une livre de pain et d'un hareng saur. Quelquefois même, ces malheureux ne rompent le jeûne que le soir, et cela seulement lorsque le père, ayant trouvé de l'ouvrage dans la journée, a touché son maigre salaire... » Un ministre des Finances, le comte Reutern, l'avouait à l'Empereur : « La misère des Juifs est horrible et leur démoralisation s'explique beaucoup par les conditions extrêmement difficiles où ils sont placés pour gagner leur subsistance. »

Mais ce n'est pas seulement au prolétariat juif, c'est à toute la communauté juive que la législation russe a rendu la vie très difficile, toujours humiliante et souvent même intolérable.

De quelque rang, de quelque métier qu'ils soient, tous les « Hébreux » de la *Tcherta* sont accablés de prohibitions administratives et de contraintes policières. Défense d'acheter des immeubles ruraux ou d'en affermer ; défense de s'établir en dehors des villes et des bourgades ; incapacité presque absolue de remplir une fonction publique ; limitation à 5 ou 10 pour 100 des jeunes Israélites dans les gymnases et les universités, même dans les villes comme Bialystok, Berdytchew, Kowno, Minsk, où la population chrétienne est de beaucoup la moins nombreuse ; astreinte au service militaire (40 000 recrues par an), mais sans nul accès possible au rang d'officier ; interdiction de tout prosélytisme en faveur de la religion mosaïque, mais obligation de laisser libre cours au prosélytisme en faveur de la religion orthodoxe, etc... Toutes ces mesures, qui semblent perpétuer en plein XIXe siècle les grandes chartes juives du moyen âge, sont d'ailleurs si complexes et mal codifiées que la vie très misérable des ghettos russes est livrée, sans nul recours, aux vexations arbitraires de la police. Le tsarisme n'aurait pu concevoir une législation mieux faite pour entretenir, parmi ses ressortissants hébraïques, leurs défauts héréditaires et leurs passions mauvaises, pour exaspérer leur haine du *Goïm*, pour les enfoncer dans leurs préjugés

talmudiques, pour les affermir dans leur état permanent de rébellion intérieure, pour faire briller sans cesse devant leurs yeux l'espoir indestructible des réparations promises et qui, cette fois, ne tarderont plus... La rancunière et vindicative opiniâtreté de l'âme juive ne pouvait rencontrer un climat plus favorable. C'est dans un ghetto russe que la moqueuse pensée d'Henri Heine se rapproche le plus de la vérité : « Le judaïsme n'est pas une religion ; c'est un malheur. »

On ne saurait donc s'étonner si les doctrines révolutionnaires s'accréditent à merveille dans « la Zone de résidence hébraïque. » Elles y reçoivent, d'ailleurs, un accent particulier d'orgueil national, un caractère spécifiquement juif, que l'on verra s'accuser de plus en plus. Le fameux *Bund*, qui sera bientôt fondé, à Wilna, par Lévy Goldmann, Aron Kremer et Abraham Mytnik, affirmera toujours son indépendance à l'égard du socialisme russe; il gardera toujours l'empreinte de la synagogue et du Talmud ; il n'en sera que plus redoutable.

TOLSTOÏ ET LA RÉVOLUTION
UN ANARCHISTE CHRÉTIEN ET SACRILÈGE

Sur un tout autre plan de la société russe, l'édifice politique et moral du tsarisme subissait, en même temps, les attaques les plus dangereuses, les plus destructives que ses pires ennemis auraient pu souhaiter, — les attaques de Léon Tolstoï.

A cette époque, le grand romancier, l'immortel auteur de *Guerre et Paix* et d'*Anna Karénine*, professait le mépris, le dégoût de « l'art pur » et ne voulait plus être qu'un apôtre.

Son idéal est maintenant la destruction de l'État moderne, le retour à la vie simple du christianisme évangélique.

Ne reconnaissant comme utile et sain que le travail de la terre, concentrant sur les moujiks toutes ses forces de tendresse et d'admiration, il ne laisse rien subsister de l'organisme social. Il réunit dans la même aversion les gens de la cour, les aristocrates, les ministres, les officiers, les magistrats, les fonctionnaires, les bourgeois, les financiers, les commerçants, les industriels, tous ceux qui exploitent la misère du peuple. Il lance des paroles qui vont loin, comme celles-ci : « La propriété est la cause de tout le mal ; elle n'est que le moyen de jouir du travail des autres... » « Quand le peuple consent

à me porter, c'est l'ordre ; quand il n'y consent plus, c'est le désordre. »

Il ne hait pas moins les intellectuels, les démocrates, les socialistes, dont les doctrines fallacieuses ne respirent, dit-il, que l'orgueil, la haine, le mensonge et la fourberie. Mais le plus grave, c'est qu'il ne cesse d'invectiver contre l'Église orthodoxe, parce qu'elle a déformé le christianisme, parce qu'elle a fait alliance, « une alliance impie, » avec le pouvoir officiel, « parce que c'est l'union des menteurs avec les brigands. » Du Sermon sur la montagne, qui est la quintessence de l'esprit chrétien, le prophète d'Yassnaïa-Poliana tire une grande leçon d'anarchisme, la condamnation absolue de toutes les lois et coutumes sans lesquelles on n'imagine pas qu'une société humaine pourrait vivre un seul jour.

Son attitude morale est d'autant plus singulière qu'en prêchant le retour à l'Évangile intégral, il répudie catégoriquement tous les dogmes chrétiens, tous les préceptes du catéchisme officiel, toutes les croyances, traditions et liturgies de l'Église orthodoxe. « Je me suis convaincu peu à peu, dit-il, que l'enseignement de l'Église n'est fait que de superstitions grossières et de sorcelleries impudentes, sous lesquelles disparaît complètement le sens véritable de l'Évangile galiléen... »

Il ira même si loin dans cette voie que le Saint-Synode, à bout de patience, finira par l'excommunier. Le verdict de la haute assemblée nous dévoile toute la monstrueuse impiété du coupable : « Séduit par le démon de son orgueil, le comte Léon-Nicolaïéwitch Tolstoï s'est audacieusement insurgé contre Dieu et Notre Seigneur Jésus-Christ. Avec une fanatique ardeur, il propage le renversement de tous les dogmes. Il nie Dieu personnel, vivant, glorifié dans la Trinité sainte, créateur et maître du monde. Il nie Dieu-Christ, Dieu-Homme, Rédempteur et Sauveur du monde, qui a souffert sur la croix pour nous, les hommes, et qui est ressuscité d'entre les morts, Il nie l'Immaculée Conception de Dieu-Christ et la virginité. jusqu'à Noël puis après Noël, de la Mère de Dieu si pure, de la Vierge éternelle Marie... Il insulte aux cérémonies les plus sacrées de l'Église; il ose bafouer le plus auguste des mystères, le mystère de la Sainte Eucharistie... » Ces derniers mots se réfèrent sans nul doute au chapitre de *Resurrection* où Tolstoï nous décrit une messe que célebre un aumônier de prison.

Avec une ironie sèche et mordante comme une gravure à l'eau-forte, il raille froidement le dogme de la Transsubstantiation, le grand miracle du Pain et du Vin, les actes rituels de la Consécration et de la Communion.

Politiquement, Tolstoï rejoint Bakounine et Kropotkine. La révolution, qu'il appelle de tous ses vœux, lui paraît imminente ; il prédit, à brève échéance, la subversion totale de l'édifice russe : « La patience du peuple est épuisée... Le péril croît de jour en jour, d'heure en heure... C'est à peine si notre petite barque peut voguer encore sur la mer houleuse qui bientôt nous engloutira dans sa colère et nous dévorera tous. »

Assurément, l'œuvre de Tolstoï avait peu d'action sur les masses populaires, qui n'avaient guère le moyen de la connaître et dont elle dépassait de beaucoup la culture moyenne. Mais, plus haut, dans les classes instruites et jusque dans les milieux dirigeants, elle exerçait de terribles ravages, en détruisant ou dissolvant tous les principes, toutes les croyances, toutes les traditions qui, depuis des siècles, formaient la charpente de l'unité nationale.

Voilà sous quels auspices Alexandre III, épuisé par une longue et sainte agonie, va transmettre la couronne à son fils Nicolas, le 2 novembre 1894.

MAURICE PALÉOLOGUE.

LE RENDEZ-VOUS DU SOIR

QUATRIÈME PARTIE (1)

OUTRE-MER

I

En passant, Mme de Gallardeau, qui se levait la première, cogna, de son index replié, la porte de la chambre où reposaient Delphine et Babiole. L'enfant ne broncha pas. La mère s'assit sur son lit. Il faisait encore bien sombre, mais c'était la règle de la ferme que tous les habitants fussent debout avant le jour.

Delphine sauta du lit, et nu-pieds sur le plancher de sapin qui sentait encore la forêt, elle alla tirer les rideaux de toile. La blancheur du brouillard éclaira la chambre comme une lampe sous un verre dépoli.

Babiole s'agita dans sa couchette, tourna la tête vers le mur et s'apaisa, reprise par le sommeil. Sa mère l'envia. Depuis deux mois qu'elle était devenue fermière, Delphine souffrait toujours de ces brusques réveils. C'était le plus dur de son nouvel état. Elle était toujours si fatiguée des travaux de la veille ! Mme de Gallardeau avait beau lui dire : « Vous vous y ferez, ma belle ! », tous les matins elle subissait la même crise de désespoir.

« Tant pis pour moi ! Je l'ai voulu », se dit-elle, et, grelottante dans sa longue chemise froncée à la base du cou, elle

Copyright by Marcelle Tinayre, 1938.

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

entra dans le réduit coupé sur le grenier, qui lui servait de cabinet de toilette. Là, elle dépouilla son linge et se lava tout entière à grande eau. C'était le moyen héroïque qu'elle avait trouvé de se tirer de la langueur nocturne, de se fouetter le sang.

Un carré de miroir, fixé au mur, reflétait des parties de son joli corps : une épaule, un bras très blanc jusqu'au coude, brun du coude au poignet, la main plus brune que le bras. Inutile beauté qui se flétrirait avec les années sous les vêtements de paysanne que Delphine portait, comme Mme de Gallardeau, comme toutes les femmes du pays.

Elle tordit ses cheveux, passa sa chemise, sa brassière de toile piquée, son jupon de flanelle, sa jupe rayée bleu et noir sa camisole, son tablier blanc, son mouchoir d'indienne croisé en fichu. Elle chaussa des mocassins de buffle par-dessus ses bas de laine et elle descendit l'escalier qui aboutissait en bas dans un angle de la cuisine.

Un feu de souches était allumé sous la marmite, et la jeune négresse Becky remuait avec une cuiller de bois l'épaisse bouillie de maïs. M. de Gallardeau était assis tout seul à table. Les deux domestiques allemands, Fritz et Christophe, dit « Stofler », se tenaient debout, à la gauche du maître, et à distance. La maîtresse de la maison ne s'asseyait pas pour déjeuner. Elle faisait comme elle avait vu faire aux métayères de sa province, allant, venant, surveillant, gourmandant et donnant l'ordre du jour. Elle embrassa Delphine, lui demanda si elle avait bien dormi, et n'écouta pas la réponse. La bouillie, cuite à point, fut versée dans une soupière. Mme de Gallardeau servit Delphine, puis le baron, puis les deux Allemands. Chacun ajoutait du lait et de la cassonade à cette platée fumante. Le reste du maïs fut mis en réserve. On le laisserait refroidir et, quand il serait bien compact, on le couperait en forme de beignets qu'on passerait dans la friture, selon la recette usitée dans le sud-ouest de la France, où cet entremets de ménage s'appelle *cruchade*.

Pour la nourriture, comme pour le couchage, les Gallardeau conservaient encore les usages du « vieux pays ».

— Sam et Jim vont arracher les topinambours et les pommes de terre, dit Mme de Gallardeau. Becky préparera la lessive. Fritz réparera le pressoir, car on pressera demain. Vous

viendrez avec moi, Delphine, ramasser les pommes, et vous, mon ami, vous achèverez de labourer le champ de Fontraze et celui de la Ménardrie.

Le baron avait donné à toutes ses pièces de terre les noms de ses anciennes métairies de Saintonge.

Les trois fenêtres blanchoyaient. On entendait caqueter les poules.

Delphine se leva de table.

— Où allez-vous ? demanda M. de Gallardeau.

— Au pré d'en bas tirer les vaches.

— Charmante laitière ! dit-il galamment, car il n'avait pas encore perdu le goût des jolies femmes et l'idée qu'un compliment leur fait toujours plaisir.

A cinquante-cinq ans, il était jeune de corps et de caractère, maigre et musclé, la tête petite, le torse bien développé, les reins étroits et les jambes longues. Il avait des cheveux noirs, très fins, qu'il poudrait avec de la farine, faute de poudre parfumée, un nez droit qui faisait en son milieu une petite bosse, des yeux d'oiseau, un menton à fossette un peu fuyant. Son costume de laboureur était de drap homespun gris, avec des guêtres de cuir qui sentaient le bœuf.

César-Joseph-François-Marie de Gallardeau aimait la vie et toutes choses vivantes, les belles filles en particulier, et cela ne l'empêchait pas d'être un mari affectueux pour son imposante moitié. Elle n'était pas jalouse, parce que le déduit conjugal la laissait de glace, et elle n'avait jamais voulu savoir si son François-Marie la trompait. Il était un homme, mais, ce qui vaut mieux pour une Mme de Gallardeau, il était un bon enfant, le seul que le ciel lui eût accordé. Un bon enfant léger, ardent pour ce qui l'amusait, nonchalant pour ce qui l'ennuyait. A Londres, — était-ce croyable ? — la diversité de ses occupations l'avait consolé de sa misère. Passer de la flûte à l'écritoire, du fleuret du maître d'armes à la pochette du maître de danse, enseigner le français à des filles de marchands, rapetasser ses souliers, aider à la cuisine, lisser avec M. le chevalier de Sainte-Maxime le linge que madame avait lavé de ses nobles mains, cela divertissait M. de Gallardeau.

Il avait brûlé de passion pour l'Amérique. A présent qu'il y était, sa flamme avait baissé. Mais Mme de Gallardeau pensait : « Tu laboureras, tu sèmeras, tu récolteras, comme

Adam après le péché. C'est le lot de l'homme. » Et elle faisait figure de Séraphin flamboyant, tenant un balai ou un râteau, en guise de glaive, pour empêcher son Adam de sortir du Paradis américain, s'il en avait la fantaisie.

Il avala sa dernière cuillerée de maïs :

— Vous me gavez comme une oie du Périgord... Je dois avoir le foie très gras, dit-il. Ah ! voici le soleil qui va montrer sa trogne écarlate. Cela me rappelle les matins de chez nous, quand la campagne sent la vendange et que les chasseurs, dans la cuisine de Gallardeau, font *chabrol* avec du bouillon et du vieux vin. Dorothée, ma bonne amie, qui sait comment la République a traité nos vignes ?

Mme de Gallardeau haussa ses sourcils arqués et ses épaules rebondies :

— Oubliez les ceps, pensez aux pommiers, dit-elle. Té ! c'est Babiole qui descend. Bonjour, petit bijou. Venez çà, que votre bonne amie vous baise.

Les Gallardeau, privés d'enfants, s'attachaient à Babiole et la trouvaient « spirituelle à épouvanter ». Le baron lui eût passé tous ses caprices, mais Mme de Gallardeau n'était pas une autre Mrs Ainley, et elle ne gâtait pas la petite fille. Elle la préparait à son état futur de riche fermière, car les maîtres de la Petite France deviendraient riches, la bonne dame en était sûre ; presque aussi riches que M. Philip Van Dooren, leur voisin, qui les avait si bien reçus à leur arrivée et les avait guidés dans l'achat de leur ferme et de leur cheptel.

M. de Gallardeau s'en fut aux champs. Les deux femmes et l'enfant sortirent derrière lui. Dans la cour, la baronne prit Delphine à témoin :

— Vous l'avez entendu ? Il regrette la Saintonge et son nid à rats de Gallardeau. Moi, je veux faire comme ces cadets de nos familles qui s'établissaient aux Iles. Derrière moi, il n'y a plus rien. Devant moi, il y a... tout le nouveau monde. Je ne continue personne. « Je commence. » C'est l'expression chère au colonel Van Dooren. Commencer : voilà l'esprit américain. M. de Gallardeau ne le comprend pas. C'est que je suis une paysanne, tandis que lui, il ne sera jamais qu'un gentilhomme campagnard. Il s'amuse avec la terre. Moi, Delphine, je voudrais la conquérir.

Elle croisa ses bras sur sa poitrine et contempla, au delà

du domaine cultivé, les masses forestières que son rêve transformait en champs de maïs et de froment.

La Petite France occupait le sommet d'une colline. La maison des maîtres, construite en rondins et en brique séchée au soleil, était revêtue de planches de cèdre blanc et portait un toit de bardeaux. Selon la disposition usitée dans les fermes de la Nouvelle Angleterre, le bâtiment comprenant l'écurie, la grange, la resserre et le poulailler touchait la maison à angle droit et l'ensemble dessinait un *L*.

De la cour, ainsi ouverte sur deux côtés inégaux, l'on dominait une pente touffue de cerisiers qui descendait vers la rivière. On y voyait M. de Gallardeau poussant sa charrue sur un large ruban de sillons bruns, les nègres arrachant des topinambours, les vaches dans leur pâture close de haies. Tout en bas, parmi les saules et les frênes d'eau, un chemin desservait les cabanes ou *log houses*, groupées autour d'une chapelle pareille à un hangar et qui dépendaient des scieries de M. Van Dooren. Les habitants de ce village rudimentaire étaient les clients de la Petite France. Sur l'autre rive régnait la forêt dont les vagues, enflammées par l'automne, rejoignaient les contreforts des montagnes. Là-bas, quelques familles de Peaux Rouges vivaient encore, et Delphine avait eu grand peur en rencontrant une fois, au pont des Moulins, deux sauvages cuivrés, tout nus, armés de *tomahawks*. Ces inoffensifs débris de tribus guerrières, Mohawks, Onondagas, refluaient peu à peu vers les lacs. Partout, le Blanc venu d'outre-mer, avec la hache et la Bible, organisait l'ordre civilisateur dans le chaos naturel.

Délivré des vapeurs de l'aube, le paysage éclatait de ces couleurs franches qu'il revêt aux derniers jours de l'« été indien ». La rivière était d'argent vif, les prés d'un vert émeraude cru, les érables d'un pourpre sanglant, les bouleaux d'un or jaune, plus jaune dans le bleu foncé des sapinières. Ce bariolage de tons presque purs donnait à la nature un air de force et de jeunesse, même à l'arrière-saison. L'air semblait plus électrique que l'air d'Europe. Il excitait les nerfs et la volonté. Dans le vent qui faisait claquer les jupes des deux femmes et défaisait leurs cheveux et leur fichu avec un allègre et rude amour, elles entendaient la voix de la jeune Amérique. Et cette voix chantait : « Liberté !... Liberté !... »

Babiole, qui sentait ce qu'elle ne pouvait comprendre, ouvrit ses petits bras comme pour saisir l'étendue des champs et des forêts :

— Je veux rester dans ce pays, oui, maman ; oui, Bonne Amie. Je ferai comme vous. J'aurai des vaches. Je vendrai du lait. Je vendrai du cidre. Je gagnerai cent mille écus. Et j'achèterai beaucoup de terre. Tout ça, les bois, les montagnes, tout ça sera à moi, tout...

La laiterie était installée dans le sous-sol, seule partie de la maison qui fût en pierre, et c'était le royaume de Delphine. Chaque jour, elle lavait le carreau de brique et le parsemait de sable fin. Chaque jour, elle passait à l'eau bouillante les vases vides ; elle écrémait les terrines ; et deux fois par semaine, battait le beurre que le nègre Samuel allait vendre au marché de la ville la plus voisine. Ce métier de laitière n'allait pas sans déboires. Si la crème ne montait pas, si le lait tournait, si le beurre sentait le rance, Mme de Gallardeau grondait. Delphine pleurait, et reconnaissait ses fautes. Ces accidents, trop fréquents au début de l'apprentissage, ne se produisaient plus. Le beurre et la crème de la Petite France obtenaient les louanges d'un connaisseur incapable de mentir par complaisance : M. Philip van Dooren.

Tandis que Mme de Gallardeau et Babiole soignaient les poules et les dindons, Delphine prit deux seaux de bois et descendit au pâturage. Les vaches y restaient encore la nuit, mais bientôt elles réintégreraient leur étable et ne la quitteraient plus avant le printemps.

Elles étaient quatre seulement : la Belle, la Rousse, la Brunette, la Sauvage. Delphine s'assit sur un trépied de bois près de la Belle, et plaça le seau sous l'énorme mamelle gonflée. Le geste primitif de la femme trayant la bête sacrée, la chaleur du flanc couvert d'un poil rude et roux avaient une vertu apaisante. M. de Gallardeau, à cinquante mètres du pré, encourageait ses bœufs comme font les laboureurs de Saintonge. « Pourquoi regrette-t-il son pays ? » se disait Delphine. Elle était comme Mme de Gallardeau : elle ne regrettait rien de ce qu'elle avait laissé en France. Gérard perdu, Charmoyse perdu, que lui restait-il à aimer ? Son trésor de souvenirs qui était en elle, elle l'emporterait partout et jusqu'à la fin. Parce qu'elle avait renoncé à l'espérance même du bonheur,

parce que sa jeunesse de femme était morte avec le petit chevalier breton, elle posséderait cette paix un peu triste qui lui semblait appartenir à l'âge mûr (mais que savait-elle de l'âge mûr ?). Le travail pénible était un bon remède à la tristesse. Et même cet air vivifiant dissolvait la mélancolie. Si proche des bêtes et des plantes, on sentait couler en soi le courant des forces éternelles. On était vraiment blotti dans le giron de la nature, dans ses profonds genoux, sous sa chevelure de forêts. Ces idées passaient en grandes images simples dans l'esprit de Delphine, comme passaient sur la prairie les ombres des nuages. Quand elle se recula pour retirer le seau plein de lait, la vache fauve tourna vers elle ses beaux yeux vides et doux. Un fil d'argent pendait à son mufle, et Delphine vit, entre ses cornes incurvées, monter le disque du soleil levant.

A une heure, les hommes rentrèrent des champs, et Delphine remonta du sous-sol où elle avait écrémé ses terrines. M. de Gallardeau lui demanda si le beurre serait bon.

— Je l'espère.

— Et les fromages ?

— J'en suis moins sûre.

Elle avait essayé une recette de Mme de Gallardeau. La baronne, née dans un pays de fine chère, se piquait de bien cuisiner et se méfiant avec raison des talents de la négresse, elle avait dit : « Je mettrai la main à la poêle et au fourneau. Le roi Louis XV en faisait autant, dans ses petits appartements de Versailles. » Elle associait la tradition saintongeoise et bordelaise à l'invention hardie d'un Carême. Elle imaginait des farces imprévues pour le dindon sauvage, des confits de ce même dindon, à défaut d'oies, et des pâtés, hélas ! sans truffes. M. de Gallardeau avait aussi sa chimère. Il avait construit un alambic, et il voulait fabriquer de l'eau-de-vie avec le marc des pommes, par une méthode perfectionnée. Les Américains verraient ce que peut faire un gentilhomme de Barbezieux, expérimenté dans le bel art de la brûlerie !

Ainsi, chacun avait sa marotte, que les circonstances contrariaient souvent. La vie commune n'était pas délicieuse mais la vie commune, même dans la famille, est rarement délicieuse. Mme de Gallardeau était criarde ; M. de Gallardeau

était inexact et capricieux ; Delphine était distraite, et se décourageait soudainement ; Babiole exerçait ses petites griffes encore tendres sur tous ceux qui ne lui faisaient pas sentir leur autorité. Elle aimait sa mère et lui préférait toujours une autre personne : Mme d'Aizy, autrefois, puis Mrs Ainley, puis Mme de Gallardeau. C'était en elle comme un instinct de revanche, et Delphine en souffrait.

Il y avait aussi, pour troubler la paix de la maison, l'irritante question des domestiques. Les deux Allemands, scrupuleux et bornés, obéissaient à « Missis » Gallardeau, parce qu'elle commandait très fort. Les nègres abusaient de la bénévolence du baron, craignaient la baronne et chérissaient « Missis Vigné ». Les Gallardeau, qui avaient acheté ces gens à M. Van Dooren, ignoraient le sentiment « propriétaire » du créole ou du vieux colon. Il considéraient leurs esclaves exactement comme leurs serviteurs blancs qui s'en trouvaient offensés. En France, les fermiers mangent avec tout leur domestique. Ni Fritz, ni Christophe ne se fussent assis à la même table que les noirs, tandis que les Gallardeau, en vrais gentilshommes de Saintonge, eussent gardé volontiers les habitudes patriarcales du vieux pays.

L'esclavage était aboli, dans les États du Nord, pour tous les nègres qui naîtraient après l'an 1794, et la condition des autres était adoucie par l'usage. Ce n'était plus les mœurs de Saint-Domingue. Aussi, le vieux Samuel, grisonnant et sage, le jeune David, l'exubérante Rébecca, se trouvaient-ils contents d'appartenir à des Français, tandis qu'eux-mêmes, dans leurs crises de jalousie, se traitaient entre eux de « sales nègres ».

Le dîner terminé, le baron et les dames allèrent admirer le pressoir et l'alambic, dans la cour d'arrière de la ferme où s'amoncelaient déjà des milliers de pommes.

— J'ai prié M. Van Dooren de me céder quelques futailles de Bordeaux, dont il ne fait rien et qui sont bien préférables aux barriques neuves, dit M. de Gallardeau. Il ne m'a pas encore répondu.

— Il montera sans doute à la ferme quand il viendra voir ses moulins.

— Eh bien ! hâtez le ramassage. Que tout le monde s'y mette. Stoffler vous amènera le tombereau et vous aidera.

Je vous promets une eau-de-vie comme ils n'en ont pas en Amérique. Nous la garderons au chai. (Le baron ne se résignait pas à dire : la cave.) Elle vieillira. Nous la boirons à la noce de Babiole. Hé ! Babiole, n'est-ce pas votre avis ?

— Oui, monsieur, dit gravement la petite fille. Mais vous ne garderez pas tout. Vous vendrez des barriques, très cher. Ma Bonne-Amie dit que les pâtissiers ne doivent pas manger leurs gâteaux.

— Votre Bonne-Amie est une personne d'un esprit supérieur. Vous serez comme elle, et vous aurez un mari comme moi.

— Pardon, monsieur. Je ne crois pas que je prenne un mari français. Je suppose que j'épouserai un Américain, Dick Van Dooren, probablement.

— Les Van Dooren sont trop riches pour toi, dit Delphine.

— Mais je ne vais pas me marier demain, maman. J'attendrai. Dick attendra. Nous aurons le temps de devenir riches. Et une Vauvigné vaut bien un Van Dooren.

Les érables de la forêt et les sapinières s'embrasaient d'un feu sourd. Deux fois, Stoffler avait rempli et vidé le tombereau. Il restait encore beaucoup de pommes sur les arbres, et beaucoup dans l'herbe, qui s'écrasaient sous le pied quand on n'y prenait pas garde.

Mme de Gallardeau avait mal aux reins, à force de se plier. Elle quitta la première ce travail du ramassage peu convenable aux personnes corpulentes. Babiole alla au poulailler, quérir les œufs. Delphine demeura seule au verger. Elle secouait les branches, courbées par leurs charges de fruits. Le bruit des chutes précipitées l'amusait. Elle cherchait les globes lisses striés de rouge clair ou vernis de rouge sombre. Certaines pommes avaient la nuance du bronze ; d'autres brillaient d'un rose de fleur ; d'autres étaient vermeilles d'un seul côté, comme la joue d'un enfant qui a trop dormi. Quelques-unes formaient des bouquets tenus par une courte tige sous une rosette de feuilles. Quand on croyait l'arbre tout à fait dépouillé de son trésor, on découvrait toujours, solitaire, au bout d'un rameau, une pomme à demi verte, à demi mûre, qui ne voulait pas tomber.

Delphine dénoua le mouchoir attaché sous son menton,

s'adossa contre un pommier, dans l'ombre agitée des feuillages, et mordit à même le fruit qu'elle venait de cueillir. Le vent avait crû depuis le matin. Des nuages s'accumulaient à l'ouest. Toutes les colorations du paysage étaient changées. Les rayons plus bas étonnaient les yeux de Delphine et lui faisaient cligner les cils. Une forme s'interposa entre elle et ce foyer de lumière, et une voix grave dit :

— Voilà le jardin de l'Eden, avec Ève sous le pommier.

Elle jeta la pomme marquée en demi-cercle par ses dents et s'essuya les doigts à son tablier.

— *How do you do*, colonel ?... Comment êtes-vous venu ? Vous m'avez surprise.

— J'ai passé par les champs pour voir M. de Gallardeau. Dick a mené la voiture à la ferme. Il est en train de goûter avec votre fille.

Elle tendit la main, et il la serra si fort qu'il lui fit mal.

— Mrs Van Dooren va bien ?

— Pas trop bien. Elle désire que vous veniez dîner à Harlem.

— C'est Mme de Gallardeau qui décide si nous pouvons nous absenter. Il y a tant de travail à faire, avant l'hiver !

— Le bel hiver, saison des visites. Ce n'est rien que d'aller de la Petite France à Harlem, en traîneau, quand la neige est dure et le soleil clair. Un plaisir inconnu de vous, madame.

— Hélas ! colonel, je n'aime pas l'hiver.

— L'hiver de France. Ici, vous l'aimerez.

Ils allèrent vers la maison. Jamais M. Van Dooren n'avait été si bavard. Il était, d'habitude, silencieux comme un quaker.

Son trisaïeul, venu de Harlem, avait mené la vie de trappeur dans la région des lacs et fait le commerce des fourrures, avant d'être massacré par les Indiens. Son bisaïeul avait couru la même carrière. Son aïeul s'était fixé dans le comté d'Albany, où les grands colons hollandais, les Renslaër, « patroons » héréditaires de la colonie, maîtres d'un domaine aussi vaste qu'un royaume, l'avaient aidé à commencer sa fortune.

Aujourd'hui, sans égaler les Renslaër, les Van Dooren étaient des personnages considérables. Philip avait fait la

guerre de l'Indépendance. Lié d'amitié avec Washington et Jefferson, il avait reçu La Fayette dans sa maison de Harlem. Il connaissait plusieurs langues et s'intéressait aux choses de France, mais il n'avait jamais passé l'Océan. C'était un homme énergique et réfléchi, très charitable, instruit dans les sciences naturelles et la politique, fermé aux beaux-arts qu'il tenait pour dangereux. Le souci de la moralité dominait sa vie et cette prédominance ne va pas sans quelque étroitesse et même quelque dureté. La dureté était dans l'esprit, non dans le cœur de Philip Van Dooren.

En cette année 1794, il touchait à la quarantaine. Le type hollandais de ses ancêtres s'était modifié en lui sous les influences du sol et du climat. Il ne lui en restait que la haute taille et les petits yeux bleu faïence, si étranges dans un visage aquilin au teint ardent. Il portait ses cheveux noirs coupés en rond, et il était vêtu de drap couleur de terre.

Dans la cuisine, Mme de Gallardeau faisait frire des beignets de maïs pour les enfants. Richard, qu'on appelait familièrement Dick ou Dicky, ressemblait à son père. Il avait les mêmes yeux et il aurait la même stature. Ses frères disaient qu'il serait homme de loi ou théologien. C'était l'ami de Babiole, le fiancé qu'elle avait élu, sous réserve qu'il n'entrât pas dans l'Église, car elle ne pouvait accepter d'idée d'être « l'épouse d'un curé protestant ». Elle l'avertissait quelquefois :

— N'est-ce pas, Dick, vous aurez des fermes, beaucoup de fermes, et des vaches et des chevaux ? C'est le plus bel état pour un homme, Dick... Et même pour une femme.

Tous deux se tenant par la main, près du foyer où la baronne agitait la poêle, ils étaient charmants, le garçon presque blond, la fille presque brune, et M. de Gallardeau en riait d'aise.

— Colonel, cria Mme de Gallardeau, vous goûterez mes *cruchades*.

Le baron alla prendre dans l'armoire, un flacon d'eau-de-vie de pêches et des verres. M. Van Dooren refusa l'alcool. Il ne buvait jamais aucun liquide fermenté. Il accepta seulement un morceau de *cruchade*, et de l'eau que Delphine lui apporta.

Tandis que les enfants se gorgeaient de beignets, le colonel alluma sa pipe sans en demander la permission,

parce que, de sa vie, il n'avait entendu personne se plaindre de l'odeur du tabac. Les deux Françaises détestaient cette odeur qu'elles subirent stoïquement. Quant à M. de Gallardeau, il possédait aussi une pipe, don de Mme Van Dooren, et il ne s'en servait que par contrainte, pour ne pas étonner son hôte, et en frémissant.

Il avait placé un pot de tabac à la portée du colonel et se gardait d'y toucher, mais il sortit de sa poche une tabatière d'écaille, épave du grand naufrage de ses biens, et il se bourra le nez, délicatement.

Mme de Gallardeau alluma la lampe à huile, bruyante et gargouillante. Le crépuscule traînait sur les champs. C'était l'heure où les exilés se défendent du souvenir.

Les hommes s'entretenaient du labourage et des semailles, et des travaux prévus pour l'hiver. Le colonel instruisait les nouveaux colons ; il disait comment, après l'été indien, les bourrasques éclatent tout à coup sous un ciel noir. Le froid se déclare, qui saisit toutes choses dans une étreinte de fer. Les rivières gèlent. La neige tombe, si drue qu'on ne peut se risquer dehors. Puis reviennent de beaux jours glacés.

Il avait fait acheter un traîneau à ses amis de la Petite France. M. de Gallardeau apprendrait bien vite à conduire.

Le baron soupira. Il avait connu les hivers tièdes et pluvieux du sud-ouest de la France. Toute cette neige, toute cette glace prochaines, l'accablaient.

Comme M. Van Dooren allait partir, les trois émigrés eurent le même désir que Delphine exprima :

— Colonel, que dit-on de la France ?

M. Van Dooren vida sa pipe dans les cendres :

— Les hommes qui ont abattu Robespierre ne valent pas mieux que lui. Ils ont tué pour n'être pas tués, et non point par humanité. Il n'y a pas encore de sûreté dans ce malheureux pays.

Comme tous les Américains, le colonel était libéral et démocrate. Il avait salué dans la Révolution française une magnifique espérance. La Fayette, son ami, lui en était garant. Depuis la mort de Louis XVI et la proscription de La Fayette, M. Van Dooren partageait les sentiments de Governor Morris, l'ancien ministre des États-Unis auprès du roi de France.

L'athéisme proclamé, l'adoration de la déesse Raison, révoltaient son âme religieuse.

— Et la Vendée, colonel ?

C'était Delphine qui l'interrogeait.

— Rien de bon, répondit-il. L'Angleterre se joue des Vendéens et leur vendra bien cher son aide.

Il mit sa pipe dans sa poche :

— Il faut penser maintenant que vous êtes des Américains. On ne marche pas droit si l'on tourne trop souvent la tête. Bonsoir, mes voisins.

Il partit avec son fils. Les serviteurs rentrèrent dans la cuisine. Chacun avait à faire un travail de bricolage, jusqu'au thé qui était l'unique repas du soir.

Après le thé, avant la prière en commun, les maîtres et les serviteurs veillaient autour de la cheminée. Mme de Gallardeau et Delphine cousaient des chemises ; Becky filait au rouet ; Fritz réparait un harnais ; Stofler raccommodait ses chaussures ; les nègres dépouillaient des épis de maïs. Seul, M. de Gallardeau était inactif. Il dormait, avec son chien Mirabeau entre les jambes.

Les volets n'étaient pas clos. On voyait des nuages courir sur la lune informe et livide. Un hurlement traversa la solitude.

— C'est le loup ? demanda Babiole qui berçait une vieille poupée venue d'Angleterre avec elle.

— Non, miss Baby, c'est le vent, dit Samuel.

Mme de Gallardeau l'envoya fermer les contrevents. Cette soirée, malgré la splendeur de l'après-midi défunt, donnait à tous le pressentiment de ce que seraient les soirées d'hiver. Cela n'attristait pas les domestiques. L'hiver était leur bon temps. Mais les Français luttaient contre l'angoisse de l'inconnu.

— Allons, Sam, dites-nous un conte, fit Mme de Gallardeau.

Elle ne supportait pas le silence. Le soir, il fallait qu'on parlât des affaires de la ferme ou que Beck chantât des chansons, ou que Sam contât des histoires. Les Allemands étaient sans éloquence et sans vocabulaire. Les nègres, par contre, jacassaient indéfiniment, dans un anglais zézayant et drôle.

« Il y avait un vieux bison, appelé Montagne-du-Ciel, qui menait son troupeau dans la prairie, quand il rencontra un jeune caribou... »

L'apologue devenait, en passant par les grosses lèvres violettes, un roman absurde et merveilleux, où se mêlaient la mythologie indienne et les aventures des coureurs de bois, les officiers du roi d'Angleterre et les pionniers français, les guerriers rouges, peints et coiffés de plumes d'aigle, les animaux sauvages et les quatre éléments. Le vent, le feu, la terre, le fleuve, le bison et le caribou dialoguaient.

Delphine tirait l'aiguille. Par moments, un mot éveillait en elle une image, et la chaîne brillante des visions du passé se déroulait, à l'arrière-plan de son esprit. C'était la chambre de l'Auberge russe du Raincy ; c'était la porte rouge ; c'était le salon bleu de Blanche-Maison ; c'était la maison du miroitier Pruvot ; c'était le cottage de Stanton ; c'était Charmoyse, menant son cheval dans les bruyères des *moors*...

Elle tourna le drap qu'elle avait ourlé, et l'attacha sur son genou avec une épingle. La boîte de cristal était toujours à sa portée sur la tricoteuse apportée d'Angleterre, la petite boîte de cristal mystérieusement revenue.

Le nègre avait fini de conter son apologue. Mme de Gallardeau l'approuva :

— Très bien, Sam. Ce caribou était un sot, et le vieux bison était un grand sage. Maintenant, couvrez le feu. Il est neuf heures. Nous allons tous au lit. Miss Baby dort déjà. Eh bien ! Delphine, eh bien ? A quoi rêvez-vous, ma belle ? Vous n'êtes pas avec nous ; cela se voit...

II

Le traîneau glissait sur la neige dont la pâleur éclairait la calme nuit du nord, givrée d'étoiles scintillantes. On n'entendait que le tintement des grelots et le frottement des patins. Samuel conduisait les chevaux excités par le froid. M. de Gallardeau était assis près de lui, et, derrière eux, les dames et la petite fille se serraient sous une peau d'ours.

Une lumière parut, jaune dans la solitude blanche ; puis d'autres lumières, puis les toits neigeux d'une ferme dormant son sommeil obscur ; puis les sapins comme des fantômes

blêmes ; puis la façade de Harlem, ornée d'un fronton triangulaire et d'un clocheton. Les doubles fenêtres du vestibule étaient illuminées par un lustre fait de bois de cerf qui portait des bougies.

Le traîneau contourna une pelouse et M. Van Dooren vint au seuil de sa maison, recevoir ses invités. Aussitôt, des négresses vêtues de robes à carreaux et de tabliers de percale brodée sortirent de partout. Elles débarrassèrent les dames de leurs pelisses de mouton, de leurs bonnets de renard, de leurs manchons, de leurs bottes fourrées.

Tout le logis était chaud, lumineux, sonore, en ce soir de fête, le dernier soir de l'année 1794. M. Philip Van Dooren avait eu la délicate pensée de convier les émigrés de la Petite France à une réunion de famille. Grande affaire pour les dames. Elles ne possédaient pas de toilettes élégantes, et Mme de Gallardeau, plus cérémonieuse que Mme de Vauvigné, parce qu'elle était de province, avait failli refuser. Delphine avait sauvé l'honneur, avec de la mousseline et du velours noir pour elle et pour Babiole, avec une jupe de taffetas et un mantelet assorti pour Mme de Gallardeau. Elle avait coiffé Bonne-Amie d'une espèce de turban de gaze, et s'était coiffée elle-même de feuilles de houx. Quant à M. de Gallardeau, il était à l'étroit dans son habit de drap bleu tout râpé et sa culotte de casimir jaune, mais il s'était magnifiquement poudré de farine, et ressemblait à un vieux meunier d'opéra.

Mme Van Dooren, souffrante et presque toujours couchée depuis la naissance de ses derniers enfants, — des jumeaux qui ne marchaient pas encore, — était étendue sur un lit de jour, dans le salon. Huit maternités lui laissaient des yeux et une âme angéliques. Elle ignorait tout du monde, excepté sa famille, sa maison, son église, les pauvres qu'elle secourait.

Elle se souleva pour embrasser les Françaises.

Comme toutes les pièces de la maison, le salon était meublé d'acajou, avec des chaises à gerbe ou à lyre, et des tentures jaunes d'or. Il ouvrait d'un côté sur la salle à manger, de l'autre côté sur la bibliothèque, qui était aussi le cabinet de travail de M. Van Dooren. Des poêles hollandais répandaient une chaleur douce. En l'honneur de l'année nouvelle, les enfants avaient décoré les tables et les lustres de branches de sapin entremêlées de rubans.

Au bras de son mari qui la soutenait, Mme Van Dooren passa dans la salle à manger, et les autres convives suivirent, sans cérémonie. Il y avait là six enfants entre cinq et dix-huit ans, deux sœurs non mariées de M. Van Dooren, une cousine venue de New-York, deux neveux venus de Boston, un octogénaire qu'on appelait « Oncle Ned ». La cousine de New-York étincelait de diamants ; les deux vieilles filles étaient vêtues comme des quakeresses ; Mme Van Dooren portait simplement, sur sa robe de velours noir, une chaîne d'or avec le portrait en miniature de son mari. Le disparate de ces toilettes ne choquait personne, et rassura Mme de Gallardeau.

On aurait pu se croire en Angleterre, s'il n'y avait pas eu cette liberté, et la présence d'enfants bruyants, échappés de la nursery. M. Van Dooren aimait à les voir tous autour de lui.

Le repas fut moins long qu'en France. Au dessert, M. Van Dooren porta les santés de « notre bien-aimé président, George Washington », du marquis de La Fayette, « citoyen américain », et de tous ses valeureux compagnons d'armes, enfin de ses amis français dont il avait admiré le courage et la bonne humeur, et qui devenaient ses concitoyens.

M. de Gallardeau se leva pour répondre. Il rendit hommage à Washington, ne dit pas un mot de La Fayette qu'il détestait, et il remercia l'Amérique, représentée par ses hôtes, de l'accueil fraternel qu'elle faisait aux émigrés.

— Beaucoup d'officiers français, qui ont combattu sous vos drapeaux, sont maintenant persécutés dans leur patrie, au nom de cette liberté qui vous est si chère et qu'ils ont défendue avec vous, sur votre sol. Les idées que vous représentez sont défigurées chez nous par des sectaires régicides. Nous les trouvons ici, belles et pures. Permettez cependant, colonel, à votre ami reconnaissant, de se souvenir qu'il est né gentilhomme français, et de porter, après la santé de votre illustre président George Washington, celle du jeune et infortuné roi de France, Sa Majesté Louis XVII, dont le malheureux père, Louis XVI, fut votre allié.

Le vieil émigré, sanglé dans son habit trop étroit, les cheveux tressés en queue et poudrés de farine, parlait d'une voix émue qui se raffermit quand il prononça le nom de Louis XVII. Des larmes brillaient dans ses yeux, mais elles

ne coulèrent pas, et changeant tout à coup de ton, avec sa vivacité gauloise, M. de Gallardeau s'écria :

— Plaise à Dieu, colonel, que je n'attriste pas plus longtemps cette fête de famille, par un rappel inopportun de nos malheurs ! Je veux exprimer les sentiments que j'éprouve en quelques mauvais vers que ma Muse naïve m'a soufflés.

Et d'une voix de tonnerre, il chanta deux couplets dont les vers boitaient un peu, célébrant l'amour et l'amitié. Il fut applaudi, même par les enfants qui n'avaient rien compris à sa chanson impromptue, même par le vieil oncle sourd qui n'avait rien entendu. M. Van Dooren le remercia, puis les dames se retirèrent selon la coutume anglaise qui persistait chez les Van Dooren, et l'on servit aux messieurs du *claret* et des liqueurs. Les pipes furent allumées. M. Van Dooren, ses fils aînés, le vieil oncle parlèrent d'affaires et de politique. M. de Gallardeau ne fumait pas, mais il buvait. « Té ! mon pauvre Gallardeau, se disait-il, tu n'es pas encore fini. Tu portes bien le vin ! » Et il vidait la bouteille. Quand les hommes rejoignirent les dames, il avait deux bluettes dans les yeux, deux touches d'écarlate aux pommettes. A travers une glorieuse brume d'or, il voyait osciller les bougies, et flotter un nuage de gaze qui était le turban de la baronne. Il la regarda et la trouva belle. Entre Mme Van Dooren, si pâle, et Delphine, si fluette, cette riche maturité lui rendait un regain d'appétit conjugal. Les enfants criaient comme de petits aigles. Tous les garçons Van Dooren couraient après Babiole qui les provoquait et les esquivait, cheveux flottants, ceinture flottante. M. Van Dooren vint s'asseoir près de sa femme, lui prit la main. N'était-elle pas fatiguée ? Elle l'assura qu'elle se trouvait très bien. La joie de ses enfants, la joie de ses amis, c'était le meilleur remède à ses vapeurs. Elle voulait que personne ne se contraignît à cause d'elle. M. de Gallardeau avoua qu'il avait apporté son violon dans le coffre du traîneau. Il dut l'aller chercher. Babiole exigea : « Bon Ami, vous nous ferez danser ! — Té ! ma petite *drolle*, c'est bien pour cela... » Les domestiques roulèrent le tapis du salon. M. de Gallardeau accorda son instrument, et, avec la verve d'un ménétrier qui a bu un verre de vin de trop, — mais rien qu'un verre ! — il attaqua un air de contredanse.

— Vous ne dansez pas ? demanda Philip Van Dooren à Mme de Vauvigné.

— Je ne danse plus.

— Moi, je n'ai jamais dansé. Cet amusement que je ne défends à personne ne me convient pas. Je ne suis ni vif, ni gai, ni jeune. Tandis que vous...

— Je suis jeune et vive, mais non point gaie... du moins de cette façon-là.

La baronne causait avec Mme Van Dooren. La cousine de Boston dansait avec John Van Dooren, les deux vieilles filles avec Pier et avec Cornelis Van Dooren, et Babiole avec son cher Dick. L'oncle Ned marquait la mesure en hochant la tête. Le violon chantait, gémissait, riait, commandait, comme un être vivant. « Allez, tournez, avancez, reculez, saluez, balancez vos dames. » Les cristaux des lustres tintaient. Des brindilles de pin jonchaient le parquet. Par les portes ouvertes, les négresses ravies regardaient et battaient des mains.

— Voulez-vous venir dans la bibliothèque ? demanda M. Van Dooren à Delphine. Je voudrais vous dire quelques mots en particulier.

La bibliothèque était chaude et sombre, éclairée par une lampe à capuchon vert. Un poêle de Delft occupait tout un angle. Un tapis de Turquie couvrait une table ovale. Les livres étaient rangés dans des armoires d'acajou. Il y avait, sur les murs, des fusils et une corne à poudre en panoplie et deux gravures représentant George Washington et La Fayette. Les rideaux rouges n'étant pas tirés, on voyait la neige du parc, et cela rappelait à Delphine le parloir de Stanton-Lodge. Elle s'assit, petite et blanche, dans la pénombre. Son bras nu s'accoudait à la table. Sa tête couronnée de houx s'appuyait sur sa main. Ses yeux étaient très noirs dans son visage pâli. Une angoisse irraisonnée lui serra la gorge, comme si M. Van Dooren l'avait amenée dans la bibliothèque pour lui annoncer une mauvaise nouvelle. Elle ne comprenait pas cette appréhension qu'elle ressentait, et qui aurait eu un sens... si Philip Van Dooren n'avait pas été Philip Van Dooren. Il ne s'asseyait pas. Elle aurait préféré qu'il fût dans son fauteuil de cuir gaufré, et non point à quatre pas d'elle. Mais il parla et le trouble absurde de Delphine se dissipa dès ses premiers mots.

— Ma chère femme et moi, nous avons pensé...

Ils avaient pensé, l'un et l'autre, dans la bonté de leurs cœurs, dans leur sollicitude pour leurs amis français, que Mme de Vauvigné serait fort embarrassée pour faire l'instruction de Babiole. L'enfant était intelligente, avec un fond de sérieux et une volonté...

— Impérieuse, dit Delphine.

— Elle trouvera sa direction et son emploi, dit M. Van Dooren. La volonté est une qualité que nous estimons particulièrement. Je tâche de la fortifier chez mes fils. Les deux aînés n'en manquent pas. Dick est moins bien armé, malgré sa gravité qui imite un peu la mienne. Il me ressemble, mais il faut qu'il apprenne à régler sa sensibilité.

— Babiole ne me ressemble pas.

— Pas du tout.

Delphine ne sut si cette affirmation était flatteuse ou non pour sa fille. M. Van Dooren continua :

— Il ne s'agit pas d'éducation. C'est votre rôle de la donner. Il s'agit d'instruction. Babiole ne sait rien.

— Et moi, je ne sais pas grand chose.

— Une femme n'a pas besoin d'être savante. Encore faut-il qu'elle possède certaines notions d'histoire, de grammaire, de calcul, et même de médecine, pour soigner ses enfants. Aussi nous avons pensé que l'excellent maître de nos fils, M. Ware, pourrait instruire votre fille. Elle partagerait les leçons de Dick. Nous l'enverrions chercher à la Petite France deux fois par semaine et on la ramènerait. Vous lui feriez seulement répéter ses leçons.

— Que vous êtes bon ! dit Delphine attendrie.

— Vous acceptez ?

— Avec reconnaissance.

Les échos de la danse et de la musique arrivaient assourdis dans la grande pièce sombre. M. Van Dooren dit avec une nuance de froideur, comme pour arrêter d'autres paroles de gratitude qui l'eussent embarrassé, car il était timide lorsqu'il était ému :

— Je crois qu'on nous attend.

Ils retournèrent au salon. Delphine alla remercier Mme Van Dooren et s'assit auprès d'elle. Dans sa main fiévreuse, où une belle bague de saphir glissait, trop large, sur le doigt amaigri, la malade garda la main de Delphine.

— Ne me remerciez pas. C'est une idée de mon mari. Je l'ai trouvée utile pour Dick. Il a l'esprit lent. La vivacité d'Élisabeth l'excitera. Mon mari s'intéresse beaucoup à votre chère petite.

— Il est très bon. Et vous aussi, madame. Dans nos malheurs, j'ai rencontré partout le secours de l'amitié la plus généreuse. En Angleterre, Mrs Ainley. En Amérique, M. et Mme Van Dooren.

— C'est que vous inspirez l'amitié, dit Mme Van Dooren. Vous avez reçu de Dieu le don de vous faire aimer, qu'il n'accorde pas à tous, et que les êtres les plus vertueux ne possèdent pas toujours. Mon mari me le disait, le premier jour que vous vîntes chez nous : « Mary, ne vous serait-il pas pénible que cette jeune dame, qui paraît avoir du mérite, fût malheureuse en Amérique ? » Je lui ai répondu : « Je pense tout à fait comme vous. » Nous avions vu des émigrés qui se plaignaient de tout, et ne s'aidaient pas eux-mêmes. Ici, vous le savez, on estime les gens qui s'aident eux-mêmes. Vous avez l'air d'aimer la vie, même quand elle vous afflige. Cela est vrai aussi de vos amis Gallardeau.

Elle ajouta, en souriant :

— Nous n'avons pas très bien saisi le sens de la petite chanson, mais on sentait que le cœur y parlait et l'on était touché... Voyez comme il est joyeux, l'excellent homme !

Le baron jouait, avec une fureur d'enragé, rouge, riant, la cravate de travers, le col de son habit blanchi par la farine qui tombait de ses cheveux. Au son du crin-crin, la folie de la danse avait saisi les cousines, les enfants, la baronne et même l'oncle Ned. M. de Gallardeau criait :

— En place pour le menuet !

Tout à coup, M. Van Dooren lui fit un signe, en lui montrant la pendule, et M. de Gallardeau arrêta le mouvement de son archet. Les danseurs demeurèrent cois.

Il était minuit moins deux minutes. L'année 1794 allait mourir.

On attendit, dans un silence qui ne fut pas assez long pour laisser aux Français le temps de s'attrister. Les deux aiguilles se joignirent. Le timbre sonna douze coups. Sous les auspices de l'amitié, l'année 1795 venait de naître.

III

Il parut bien long, le premier hiver, aux colons de la Petite France cloîtrés dans la maison par la neige. Une seule fois par jour, les bêtes quittaient l'étable, et suivant un chemin qu'on avait balayé avec des branches de sapin, elles descendaient à l'abreuvoir dont Sam cassait, tous les matins, la croûte de glace. Deux fois par semaine, le vieux nègre allait en traîneau à la ville, où il vendait le beurre pétri par Delphine, et si joliment moulé en coquilles, en ovales, en rectangles marqués d'une fleur de lys.

La nuit venait vite. Maîtres et domestiques travaillaient avec la même lumière et le même feu. Mme de Gallardeau avait acheté plusieurs pièces de lainage, pour faire des chemises et aussi des draps, parce que les gens du pays ne couchaient que dans la flanelle. Delphine et Becky cousaient, ou tricotaient. Les nègres racontaient des histoires. M. de Gallardeau s'assoupissait. Le vent de nord-ouest hurlait comme une horde de loups volants. Considérant son petit royaume bien clos, et son peuple docile, Mme de Gallardau disait : « On est bien. »

Le samedi, les domestiques étaient libres de se reposer ou de s'occuper à leur gré. Les Allemands fabriquaient des boîtes en bois découpé, les nègres chantaient des hymnes. Delphine lisait les livres que M. Van Dooren lui prêtait : *Adèle de Sénanges* par Mme de Flahaut, des recueils de sermons soporifiques, les *Lettres d'un cultivateur américain* par Saint-John Crèvecœur, gentilhomme de Normandie.

On lisait aussi les journaux, « Lettres de nouvelles », imprimés à la presse à bras, et si froissés par le transport en diligence, que Mme de Gallardeau les repassait avec un fer, comme des mouchoirs, pour les rendre maniables et lisibles. Ils apportaient, avec un retard de deux ou trois mois, les nouvelles d'Europe.

Après Thermidor, la Révolution changeait de visage, mais elle était encore hâve de misère et barbouillée de sang. La guerre continuait sur toutes les frontières. A Paris, des gens mouraient de faim, de froid. Des mères se tuaient avec leurs enfants. Des bandits infestaient les routes.

Cette France révolutionnaire était si loin, que les colons n'en distinguaient plus les traits. Les nouvelles, périmées en arrivant, émoussaient l'émotion par le retard et l'incertitude. La tragédie se passait dans un autre temps, dans un autre monde.

Le seul qui fût atteint de nostalgie, par crises, c'était M. de Gallardeau. Il pensait à son château, à son vignoble. Mme de Gallardeau avait fait une croix sur le passé. Elle était heureuse dans une vie qui satisfaisait son besoin d'activité et son goût du commandement. Le souvenir de l'émigration à Londres lui rendait plus précieuse sa sécurité, et plus chère la Petite France. Elle acceptait les mœurs de sa seconde patrie, comme ne le feraient jamais ni le baron, ni Delphine, et même elle raillait la sottise des préjugés nobiliaires, ce qui émerveillait M. Van Dooren.

L'hiver s'acheva et le printemps ramena les grands travaux d'agriculture. En quelques jours, la neige fondit, la rivière s'enfla, les prés verdirent ; le paysage semblait verni et lavé. Les Indiens reparurent à la ferme. Ils apportaient des corbeilles d'une vannerie aussi fine et serrée qu'une étoffe imperméable. Delphine n'avait plus peur des hommes cuivrés. Elle leur donnait du petit lait à boire. Quelle étrange chose de se voir, dans cette cuisine d'une ferme américaine, tête à tête avec un sauvage nu et tatoué, portant des plumes piquées dans ses cheveux de crin noir, et armé d'un tomahawk !

Au mois de mai, Delphine, épuisée par le travail, tomba malade.

Il lui fallut se reposer, en ce temps où les fermiers n'ont pas une heure de loisir. Elle dut se lever tard, rester étendue dans un fauteuil, sous les pommiers. Les autres travaillaient. Elle demeurait seule, avec un livre qui la fatiguait. Elle se sentait, comme autrefois, faible et petite. Elle pensait à Sevestre, à Charmoyse, à tous ceux qui, pour sa joie ou sa peine, l'avaient aimée. Dans la détresse de son corps et le désarroi de son cœur, elle sentait s'émouvoir le désir oublié des caresses dont sa jeunesse était privée. La nuit, elle rêvait de Gérard et elle s'éveillait en pleurant.

Mme Van Dooren qui ne sortait jamais de Harlem lui envoya des fleurs de son jardin, et des livres qu'elle estimait bienfaisants pour la santé de l'âme. Le colonel vint la voir,

très souvent. Il s'asseyait à côté d'elle, dans le verger, et lui lisait des passages de l'Écriture, particulièrement du livre de Job. Mais la plainte du vieil Hébreu purulent sur son fumier ne touchait pas beaucoup la fille du XVIIIe siècle.

Guérie, elle se trouva plus forte et plus calme. Elle se comparait à la couleuvre qui a mué. Était-il possible que, par lambeaux, l'ancienne Delphine se détachât d'elle ?

L'année apporta des calamités : une épidémie sur les bovins et un incendie qui consuma la grange. Il fallut acheter deux vaches, rebâtir, remplacer le fourrage perdu. Les *Lettres de nouvelles* apprirent aux émigrés la mort du petit Louis XVII et le désastre de Quiberon. Dans ce double deuil, ils se retrouvèrent Français. Les femmes pleurèrent l'enfant royal, et mirent des rubans noirs à leurs bonnets. Delphine, en parcourant la liste des martyrs d'Auray, pensait à Charmoyse. Si le pauvre Artus avait vécu, il aurait compté parmi les soldats et les officiers du roi que le comte de Puisaye avait conduits à Quiberon et lâchement abandonnés. Puisaye, le *comte Joseph*.

L'automne rougit les érables. L'été indien brilla sur les forêts empourprées. Le vent du nord-ouest ramena les pluies, le gel, la neige... Et 1795 tomba au gouffre du temps.

D'autres années suivirent. La vie rustique tourna dans le cercle des saisons. Il y eut des temps difficiles pour les colons de la Petite France, mais à force de travail, sous la règle sévère de Mme de Gallardeau, la ferme prospéra.

Quand des voyageurs, revenus d'Europe, passaient à Harlem, M. Van Dooren invitait avec eux les Gallardeau et Delphine. Ils racontaient de prodigieux événements. La Révolution jacobine avortait, disaient-ils, dans la boue du Directoire. Tout était désordre, vénalité, misère, faillite générale et colossale. L'extravagance grossière du parvenu, enrichi par la spéculation, remplaçait l'élégance de l'aristocrate et l'austérité guenilleuse du Jacobin. La dansomanie sévissait. On dansait dans les salons des politiciens et des financiers, où figuraient Mme Tallien et la mère Angot, on dansait dans les bals publics, dans les cafés, dans les jardins. Et sur cette basse orgie, une éclatante gloire militaire se levait.

Bonaparte ! L'écho de ses victoires retentissait jusque dans les villes naissantes de la jeune Amérique. Les Van Dooren voyaient en lui le restaurateur de l'ordre, et M. de Gallardeau un nouveau Monk rouvrant la voie à la monarchie légitime. Le baron, qui n'avait pas compris la Révolution, ne comprenait pas mieux la suite nécessaire de la Terreur qui est la dictature. Les campagnes d'Italie et d'Égypte lui faisaient dire à M. Van Dooren :

— Les Français, colonel, qu'ils soient blancs ou qu'ils soient rouges, sont les premiers soldats du monde.

Le Consulat lui parut encore une étape vers la monarchie. « Le Consul travaille pour le roi ! » C'était l'idée chère à M. de Gallardeau, sa marotte politique. Et il soupirait :

— Si j'étais jeune...

La baronne le rabrouait :

— Vous rentreriez !... Sottise. Votre Bonaparte ne tirera pas les marrons du feu pour les Bourbons. Il se fera roi. Vous verrez la suite...

M. de Gallardeau ne vit pas la suite. En 1802, il mourut, après quelques jours de maladie. Delphine le pleura comme un père et Babiole comme un aïeul.

Mme de Gallardeau ne se consola pas. Avec son vieil enfant, elle perdit le goût de vivre. Elle continua de gouverner la maison et travailla deux fois plus qu'avant, mais le dimanche, elle s'enfermait dans le petit bureau du baron. Là, une armoire vitrée contenait les reliques du défunt : sa flûte, son violon, sa tabatière, un arbre généalogique qu'il avait peint, son portrait en miniature. Mme de Gallardeau pleurait...

Trois ans plus tard, un soir d'août orageux, elle était dans la cour de la ferme et regardait les chariots pleins de gerbes monter vers les granges.

— Enfin, dit-elle avec un accent de joie. Enfin la moisson est faite !

Et elle tomba.

Delphine et Babiole la relevèrent. Les domestiques accoururent en criant et se lamentant. Mme de Gallardeau fut portée sur son lit, déshabillée, frictionnée, saignée. Vainement. Son cœur généreux ne battait plus. Pour elle aussi, le faucheur avait passé. La gerbe était liée, la moisson faite.

Élisabeth de Vauvigné, — qu'on n'appelait plus Babiole, — hérita des Gallardeau. Ils lui laissaient leur part de propriété dans la Petite France. En 1805, âgée de dix-neuf ans, elle était moins jolie que sa mère au même âge, et de plus en plus Vauvigné. Les traits de son visage, fins et secs, rappelaient ceux du comte, avec un air de Mme d'Aizy. Ses yeux noirs avaient l'éclat du jais et non la douceur veloutée des yeux de Delphine. Ses cheveux bruns paraissaient roux au soleil. Elle s'habillait avec des robes unies et des collerettes sans broderie ni dentelle.

Elle avait été une enfant capricieuse, une adolescente rétive. Elle était maintenant une grave jeune fille, marquée par les influences de l'esprit américain et protestant. L'orgueil intellectuel avait produit chez son père et chez sa tante le scepticisme total et le libertinage qui se permet tout parce qu'il nie la règle faite pour les inférieurs. Ce même orgueil existait chez Élisabeth et il la fortifiait dans sa certitude de posséder les seuls vrais principes de la morale. Elle lui devait sa force, sa probité, son intolérance, sa volonté de faire respecter son droit.

Instruite avec Richard Van Dooren, par les mêmes maîtres, elle aimait l'étude pour le profit qu'elle en retirait. Son instinct de domination s'exerçait d'abord sur elle-même. Elle riait peu et ne pleurait jamais. Avec du bon sens, de la vertu, et même de la beauté, elle intéressait ; elle ne charmait pas, et ne tenait pas à charmer personne. Le don de plaire que possédait sa mère lui semblait peu désirable, et dans la grâce de Delphine elle voyait de l'artifice, de l'enfantillage, un penchant à la frivolité. Elle parlait de sa mère comme d'une sœur cadette. Elle disait : « Maman ne vieillira jamais. »

Ces façons irritaient Delphine. Après la mort de Mme de Gallardeau, elle avait senti un grand vide et un grand froid. La chère baronne, qui prétendait être Américaine, était Française par ses qualités comme le cher baron l'était par ses défauts. Eux disparus, Delphine sentit l'exil total et définitif. Elle se retourna vers sa fille, et vit devant elle une étrangère.

Élisabeth participait à la direction de la ferme, pour aider sa mère et aussi parce qu'elle entendait administrer personnellement son bien. Delphine ne pouvait admettre qu'il y eût, entre elles, la distinction du tien et du mien.

Elle était prête à tout donner. Élisabeth ne voulait rien prendre ni rien céder. Delphine gouvernait les gens par la persuasion. Élisabeth pratiquait une justice exacte et une autorité sans condescendance. Les deux méthodes se contrariaient. Cela produisait des dissentiments, et quelquefois Delphine prenait M. Van Dooren comme arbitre.

— Pourquoi, lui disait-il, quand elle se plaignait à lui, pourquoi vouloir que nos enfants nous ressemblent et nous continuent ? Leur chemin n'est pas le nôtre. Pourquoi vouloir qu'ils soient nos amis ? On choisit ses amis, on ne choisit ni ses enfants ni ses parents. En France, les générations se rassemblent au même foyer. Ici, leur réunion prolongée est un signe de pauvreté ou d'incapacité. Voyez mes fils : ils se marient et ils s'en vont. Je n'aurais pas l'idée de les retenir à Harlem. Il est possible que l'un d'eux me succède dans la direction des fermes. Alors, c'est moi qui m'en irai. On vit partout. C'est une faiblesse que de s'attacher aux choses. Nous autres Américains, nous ne sommes pas les esclaves de notre œuvre quand elle est achevée. Nous n'hésitons jamais à vendre notre cheval, notre chien, notre maison, notre terre, si le marché est réellement avantageux.

— Quoi ! vous vendriez Harlem ?

— Assurément.

— Moi, je ne vendrais pas la Petite France.

— Vous auriez tort. Avec le bénéfice, vous en construiriez une autre.

Delphine souhaitait marier Élisabeth. Elle croyait que sa fille et Richard Van Dooren s'aimaient. Comment s'aimaient-ils ? En amoureux ou en camarades ? Élisabeth, quand sa mère parlait de son mariage, protestait :

« Je ne suis pas pressée. Ne vous tourmentez pas, ma petite maman, et ne me tourmentez pas. Je me marierai très bien moi-même, comme c'est l'usage des jeunes filles en ce pays-ci. »

Richard Van Dooren partit pour un voyage d'études dans les treize États et dans l'Amérique anglaise. Son absence fut longue, — deux ans. — Élisabeth ne paraissait pas très impatiente de le revoir et Delphine en conclut qu'elle n'était pas amoureuse.

Mme Van Dooren était devenue tout à fait infirme. Élisabeth la suppléait dans la direction de ses œuvres charitables.

Delphine la distrayait de son mal en lui racontant les petits événements de la ferme, et quelquefois les histoires du vieux temps et du vieux pays. C'était, disait Mme Van Dooren, un conte de fées, avec le roi, la reine, les princes, les carrosses dorés, les salons dorés, les habits dorés... et l'Ogre, à la fin, qui mange tout le monde.

Mme Van Dooren mourut en janvier 1808. Delphine l'assista jusqu'à la fin, et demeura quelques jours dans la grande maison en deuil. Élisabeth ne quittait pas les fils jumeaux de la défunte. Delphine restait avec le colonel, dans la bibliothèque, où elle l'aidait à classer des papiers. Au déclin du jour, quand on allumait la lampe, tous deux causaient tristement. Comme tous les gens du Nord, M. Van Dooren avait une difficulté à exprimer ses sentiments intimes. Le soulagement qu'un Latin se donne en expliquant son chagrin n'était ni dans ses moyens ni dans ses goûts. Delphine l'entendait à demi-mot, et il s'émerveillait d'être compris avant même que d'avoir parlé.

Il conta, bribe par bribe, l'histoire de ses fiançailles et de son mariage heureux. Dans ce quinquagénaire à cheveux blancs, père et grand-père d'une famille prompte à se multiplier, Delphine découvrait une sensibilité d'adolescent, une singulière ignorance des passions humaines et même une inaptitude à les concevoir. Pour le Français le plus sage et le plus austère, les passions sont un objet d'étude nécessaire à la connaissance complète de l'homme. Pour M. Van Dooren, c'étaient des maladies qu'on prévient en niant leur existence. Autant ses idées sur la conduite des affaires étaient originales, parce qu'elles lui venaient de son expérience personnelle, autant ses idées sur la vie morale étaient naïves.

Il terminait ces entretiens par une pensée pieuse, souvent par une sentence de la Bible. La sincérité de sa foi touchait Delphine. Il la remerciait aussi du secours qu'elle lui apportait, et dans sa gratitude il y avait un peu de honte de se montrer faible et de ne pas savoir subir tout seul son épreuve.

Cette même année, Dick revint à Harlem et il épousa Élisabeth de Vauvigné qui avait fait adhésion à la religion réformée. Contrairement à la coutume du pays, ils s'établirent à la Petite France, dans une aile neuve que M. Van Dooren avait fait bâtir et meubler pour eux.

IV

Élisabeth Van Dooren aperçut le traîneau de son beau-père arrêté devant la maison, et elle alla ouvrir elle-même la porte du vestibule. Sous le porche hollandais à quatre colonnes, le colonel s'ébrouait en secouant la neige qui pointillait ses fourrures.

— Bonjour Dad. Voulez-vous du thé ?

— Non, Betty. Il est trop tôt. Dick est sorti ?

— Il va sortir. Il m'emmène en ville, pour voir ces gens du Massachussetts qui veulent acheter la Petite France.

M. Van Dooren ôta son bonnet de loutre, et remit de l'ordre dans ses cheveux blancs qu'il portait maintenant courts sur la nuque et comme rabattus par le vent sur le front et sur les tempes, puis il se défit de sa pelisse et de ses bottes, et il entra dans le parloir jaune tout éclairé du reflet de la neige.

— Vous êtes donc décidés à vendre ? dit-il, en s'asseyant un peu lourdement, car il avait épaissi, avec l'âge. Et votre mère ? Est-elle avertie ? Avez-vous son accord ?

— Elle est avertie, et nous n'avons pas son accord. J'allais vous écrire pour vous prier d'intervenir. Maman vous écoutera. Elle n'a confiance qu'en vous, Dad. On dirait, à l'entendre, que nous sommes des enfants dénaturés, et des têtes creuses.

Élisabeth redressait, d'un air de défi, son buste mince, moulé par le fourreau brun à taille courte, et sa tête coiffée de bandeaux luisants.

— Ne blesse pas les sentiments de ta mère, dit le colonel, en français, car il employait presque toujours le français lorsqu'il parlait de Delphine. Elle tient à cette ferme qu'elle a créée.

— Avec les Gallardeau.

— Pour toi.

— Pour elle aussi. Si elle est venue en Amérique, c'est qu'elle l'a bien voulu.

— Ni par vocation, ni par éducation, la comtesse de Vauvigné n'était préparée à ce métier de fermière. Traire les vaches, pétrir le beurre, se lever avant le soleil. Je l'ai vue,

dans les commencements : elle était si fatiguée que j'en avais pitié. Je disais à ma femme ; « C'est un colibri dans une basse-cour. Elle y mourra. » Je n'avais pas mesuré son courage. Et jamais une plainte ! Elle tâchait d'être gaie.

— Cela ne lui coûtait pas d'être gaie. Elle l'est naturellement, et beaucoup plus que moi. Pourquoi donc se contraint-elle à la tristesse ? C'est pour nous troubler, pour nous donner des remords. Écoutez, Dad ! Si maman n'était pas en cause, si nous étions les seuls maîtres de la ferme, si nous venions vous dire : « Dick n'a pas, décidément, le génie de l'agriculture. Il n'y fera jamais beaucoup d'argent. Ce qui lui plairait, c'est le commerce, les grandes affaires, la politique. Il pourrait devenir député au Congrès, ministre, et qui sait ? président de l'Union. Nous trouvons un acquéreur pour la Petite France. Il paiera comptant et très cher. » Que nous répondriez-vous ?

— Je vous répondrais que vous devez vous décider tout seuls, mais je vous approuverais de vendre.

— Eh bien ?

— Mais il y a Mme de Vauvigné.

— Elle ne peut pas garder la ferme, en nous rachetant notre part. Elle ne peut pas nous obliger à y rester. Je lui ai dit : « Vous êtes encore jeune. Vous vous portez bien. Vous aurez assez d'argent pour vivre à votre fantaisie. Distrayez-vous. Voyagez. Allez voir l'Europe, puisque tous les émigrés rentrent, comme ils le veulent. Ne sera-ce pas très curieux de connaître la France d'aujourd'hui, la France de l'Empire ? ... » Je compte bien la visiter un jour, avec Dick.

— Tu raisonnes serré, ma fille. Pourtant, cette idée de voyage en France ne me plaît pas. N'insiste pas sur ce point, je te prie.

— Pourquoi, Dad ?

— Tu ne comptes pas avec les souvenirs qui se réveillent, le chagrin... Mauvaise, mauvaise idée !... Et tiens, je regrette de vous avoir invités à dîner avec ces Français qui sont à Albany, chez les Renslaër.

— Qu'est-ce que ces gens ?

— Un conseiller d'État en mission auprès de notre gouvernement, et sa femme.

— Puisque vous ne voulez pas de mon thé, Dad, allez voir maman et réconfortez-la. Elle boude.

Le colonel passa dans l'aile neuve à la vieille maison. Il traversa une grange transformée en salle à manger, et la cuisine qui était restée telle qu'autrefois. Les négresses, les serviteurs blancs y cuisinaient, mangeaient, travaillaient, bavardaient encore comme au temps où Mme de Gallardeau régnait sur la Petite France. M. Van Dooren se rappela la grande et grosse femme, si blanche, avec son nez relevé et ses sourcils arqués, ses yeux qui riaient toujours, sa voix de sergent-major, son bonnet haut perché. Il n'y avait pas de créature meilleure. Et le baron ? Excellent homme, si français ! Ils avaient été une vraie famille pour Mme de Vauvigné et pour Élisabeth. Aujourd'hui, la famille de ces deux femmes, c'était les Van Dooren, par l'alliance et par l'amitié. Tant qu'il y aurait des Van Dooren, ni l'une, ni l'autre ne serait malheureuse. Dick s'était chargé du bonheur d'Élisabeth. Quant à Mme de Vauvigné...

« Il faut arranger cette affaire, se dit le colonel. Ceci me regarde. » Il dit à Rébecca, qui accourait vers lui :

— Puis-je voir missis Vigné ?

Elle le conduisit dans l'ancien bureau de M. de Gallardeau qui était devenu le petit salon de Delphine. Il y avait toujours l'armoire vitrée, avec la flûte et le violon, la tabatière et le portrait en miniature, pieusement conservés. Les murs étaient couverts de toiles persanes, ramagées de fleurs et d'oiseaux. Les fenêtres avaient des rideaux de percale. Le clavecin était ouvert. La bergère de velours rouge était dérangée. Sur la tricoteuse, Delphine avait laissé son tricot.

De ces humbles choses émanait une douceur, la douceur de Delphine, ce charme tendre et languissant, qu'elle avait dans son regard de velours, dans sa voix légère. Pourquoi donc Élisabeth avait-elle dit que sa mère boudait ? Parce qu'on prête ses défauts à autrui. Betty, avec toutes ses admirables qualités, était boudeuse. Et elle était impérieuse. Elle voulait toujours avoir raison. Tandis que Mme de Vauvigné...

Il ne poussa pas plus loin la comparaison. Delphine entrait. Il vit qu'elle avait pleuré. Ses joues encore si fraîches étaient

meurtries. Son front était pâle sous les boucles de ses cheveux qui semblaient poudrés d'argent.

— Chère amie, je viens causer avec vous.

— Vous avez vu ma fille ?

— A l'instant.

— Voulez-vous du thé ?

— Tout à l'heure...

Il souffrait, parce qu'il n'avait pas l'art des préambules.

— Je pense, dit-il, qu'il faut vendre.

Il développa son thème. On ne peut pas empêcher des jeunes gens de courir leur chance. Ce qu'Élisabeth et Richard attendaient de leur chère maman, c'était un acte conforme au droit et à l'usage.

— Ce que vous ferez pour eux, mon père l'eût fait pour moi, et je le ferais pour mes fils, s'ils le désiraient et s'ils avaient part de possession dans mes biens.

— Je connais vos bonnes raisons. Vous m'avez exposé ce cas, autrefois. Mais je suis encore Française. Je ne sens pas certaines choses comme vous, comme Élisabeth. Supposons la ferme vendue, mes enfants établis à Boston, ou à Philadelphie, ou ailleurs. Où irai-je, moi ? En Europe ou en Chine ?... Élisabeth me presse de retourner en France. Après tout, j'y pourrais bien aller. Je rencontrerais des personnes de mon temps, des épaves, comme moi...

Agité de sentiments violents, incapable de les exprimer, M. Van Dooren contemplait les dessins de la couverture indienne qui servait de tapis. Il osa enfin regarder Delphine, de ses yeux bleu pâle un peu ternis.

— Épousez-moi, voulez-vous ?

Elle ne put articuler un mot, tant cette proposition l'abasourdit. M. Van Dooren, délivré de sa timidité, changea de ton. Il prévint énergiquement le refus qu'il redoutait.

— Épousez-moi. Il n'y a pas autre chose à faire. Vous êtes seule. Je suis seul. Vous êtes beaucoup plus jeune que moi, mais j'ai une bonne santé et un bon caractère. Nous nous connaissons depuis longtemps. Nos enfants se sont mariés ensemble. Il n'y a rien de plus raisonnable que cet arrangement. Épousez-moi.

— Colonel...

— A moins que je ne vous déplaise cruellement, dit-il, saisi d'inquiétude.

— Vous êtes trop parfait pour déplaire à aucune femme qui aurait envie de se marier. Mais je ne sais pas du tout si j'ai envie de me remarier. L'expérience que j'ai faite... Vous me prenez de court ! Laissez-moi me remettre de ce choc qui m'étourdit.

— Le choc n'est pas mortel... Remettez-vous. Vous vous remettez très bien... Là ! Vous êtes remise.

— Pas si vite.

Il s'enhardit jusqu'à dire :

— Vous parliez de votre expérience conjugale... Elle a donc été malheureuse ?

Delphine s'aperçut qu'il ne savait rien d'elle. Et qu'aurait-il pu savoir, puisqu'elle ne lui avait jamais rien dit de sa vie passée ?

Il reprit :

— C'était un mariage à la française, n'est-ce pas ? Arrangé par des douairières et des ecclésiastiques ? La jeune demoiselle sort du couvent et elle épouse un monsieur qu'elle a vu seulement la veille du contrat. Et le monsieur garde sa maîtresse. La pauvre jeune demoiselle, si elle a de la vertu, est bien malheureuse, et si elle n'a pas de vertu, elle est encore plus malheureuse. Vous aviez de la vertu. Voilà votre histoire.

— Pas tout à fait. Je n'étais pas au couvent. J'étais élevée par une très vieille tante. Elle s'est débarrassée de moi en me mariant à un homme plus âgé que vous.

— Plus âgé que je ne suis maintenant ?

— Beaucoup plus, dit Delphine qui ne savait pas très bien l'âge de M. Van Dooren.

— Beaucoup plus ! Oh ! je suis content.

Il ne paraissait pas curieux d'autres détails.

— Je dois retourner à Harlem. Lundi, vous viendrez dîner avec Élisabeth et Richard. J'aurai des hôtes français.

Delphine lui tendit la main. Il prit cette petite main et dit gravement :

— Je vous aime. Je ne le savais pas ce matin. A présent, je le sais. Je vous aime depuis quatorze ans. Depuis le jour que je vous vis sous un pommier, mangeant une pomme rouge. Ou peut-être depuis le soir où je vous parlai de Babiole, dans

la bibliothèque. Je ne savais pas ce que je sentais, — un plaisir, une peine, — quand vous étiez là. Il y a des choses qu'on ne doit pas se dire à soi-même. Si l'on refuse l'idée de la tentation, la tentation n'existe pas. J'avais trop d'amitié pour Mary, trop de respect pour vous. Cela m'a préservé du mal. Maintenant, je peux l'avouer honnêtement, sans offenser Mary, sans vous offenser, devant l'Éternel qui nous voit et qui nous entend : je vous aime d'une si grande affection que mon cœur tremble, comme ma main qui tient vos mains, et qui ne peut plus les serrer, parce qu'elle est devenue toute faible...

Il laissa glisser entre ses doigts les doigts de Delphine :

— Dieu vous bénisse, *my beloved*. Remettez-vous tout à fait et répondez-moi : « Oui, Philip. Je vous épouse ! » Lundi. Vous me répondrez lundi. *Good bye!*

Et il sortit brusquement.

V

Par la fenêtre de la bibliothèque, M. Van Dooren guettait l'arrivée du traîneau. Quand il entendit les grelots, et qu'il aperçut, entre les troncs des sapins, les deux chevaux noirs et la caisse jaune du *sledge*, son cœur sauta dans sa poitrine. Même dans sa jeunesse, même au temps de son amour pour Mary Jeffreys, il n'avait jamais senti cette émotion qui lui coupait les genoux. Il courut au perron et il vit descendre du traîneau Richard, athlétique et flegmatique, Élisabeth, toute radoucie, et enfin... *Elle*, dans ses fourrures sombres. Et il lui sembla qu'il la voyait pour la première fois.

Élisabeth servit bien ses intentions. Elle emmena Dick à la recherche des jumeaux qui logeaient dans un pavillon séparé, et le colonel, ravi, dit à Mme de Vauvigné :

— Allons causer de nos affaires de famille, nous autres, père et mère.

Elle lui demanda où étaient ses hôtes français.

— Ils sont aujourd'hui à Schenectady. Demain, ils iront à Utica et de là aux Niagara's Falls. Je les ai invités ce soir parce que c'est le désir de notre gouvernement qu'ils soient bien reçus. Les Français de New-York, les amis de M. Hyde de Neuville, ont refusé de les voir.

— Et vous me les infligez ! Qu'est-ce donc que ces gens ?

— Des gens très bien. J'ai dîné avec eux à Albany, chez mon ami Schyler. Ils ont insisté sur le plaisir qu'ils auraient à rencontrer des dames françaises alliées à ma famille.

— Élisabeth m'a dit que c'était des Sassenage. Les Sassenage sont de très bonne noblesse du Dauphiné. J'ignorais qu'ils se fussent ralliés à l'Empire.

— Le comte de Sassenage (je prononce mal ce nom !) a fait comme Biron, comme Montesquiou : il s'est républicanisé, mais il a gardé sa tête sur son cou, et il a suivi Bonaparte. C'est pourquoi M. Hyde, qui a conspiré contre le Consul et contre l'Empereur, ne peut, décemment, rencontrer un fonctionnaire de l'Empire. Cela vous intéressera de voir cet aristocrate perverti et converti. Sa femme est une Bois-Saint-Jean.

— J'ai connu des Bois-Saint-Jean.

— Elle est assez belle. Lui, c'est un petit homme qui ressemble à un renard engraissé.

— Engraissé de quoi ?

— Engraissé de la même pitance que M. de Talleyrand, je suppose. Les révolutionnaires ne sont dangereux que jeunes et maigres. Le personnage est curieux à voir. Prenons-le pour ce qu'il est, et non pour ce qu'il fait. Assez parlé de lui... Parlons de nous. Chère, chère, êtes-vous remise ?

Delphine s'assit près du poêle. Ses jolis cheveux brillaient comme de l'argent filé. Sa robe de velours noir, à collerette ruchée, à manches longues, moulait ses épaules et sa poitrine qui avaient accompli leur délicate plénitude.

— Je ne suis pas encore remise. Je m'étais fait une certaine idée du colonel Van Dooren, un ami de quinze ans, beau-père de ma fille et futur grand-père de mes petits-enfants. Il faut que je m'en fasse une autre, non pas désagréable, certes !... différente ! Et je dois m'y accoutumer.

— Moi aussi, chère Delphine, je m'étais fait une certaine idée du colonel Van Dooren. J'ai dû m'en faire une autre... Et j'y suis déjà tout accoutumé.

— Laissez-moi encore un peu de temps.

— La vie est courte... surtout pour moi. Mais je serai patient. Dites-moi seulement un mot.

— Quel mot ?

— Dites-moi : « Oui ».

— Il suffit que je ne dise pas « Non ».

— Ce n'est pas la même chose.

Elle revint à l'affaire de la vente.

— J'ai médité vos conseils. J'ai dit, ce matin, à ma fille qu · je me déciderais après vous avoir revu et que tous seraient contents de moi. Je veux que vous ayez la gloire de m'avoir vaincue et convaincue ! Élisabeth s'est jetée à mon cou, ce qu'elle ne fait jamais.

— Elle a bien tort, dit M. Van Dooren qui réprimait avec peine son désir d'embrasser Delphine.

— Elle m'a exposé longuement ses projets, et m'a engagée à faire un voyage en France, pour me désennuyer.

M. Van Dooren se fâcha :

— Vous n'irez pas en France. C'est un pays de despotisme, un pays toujours en guerre et qui finira par nous entraîner à la guerre. Vous serez heureuse en Amérique, ici, avec moi.

— Voici vos invités. Je vois leur traîneau, à travers les sapins. Allez les recevoir.

— Hélas !

Il soupira, se dirigea vers la porte, revint vers Delphine :

— Je deviens méchant. J'ai un mauvais désir. Je voudrais que ce traîneau culbutât et que ces gens eussent les pieds un peu foulés. Comme il n'y a pas de chirurgien à Harlem, on les remmènerait à Albany. Nous serions seuls, ce soir. Oh ! c'est un mauvais désir ! Mais, chère Delphine, je me sens si terriblement jeune...

Il secoua la tête et ajouta plus bas :

— Et si terriblement vieux !...

Elle resta seule dans la bibliothèque. Son regard distrait s'attachait aux dessins bleus du poêle : petits paysans, petits bateaux, petits moulins. Elle pensait aux derniers mots du colonel et se demanda : « Est-il vraiment si vieux ? »

Elle comparait M. Van Dooren à feu Vauvigné. Non, le colonel n'était pas « terriblement vieux ». La vieillesse, c'est l'usure. A soixante ans, il avait la robustesse physique et la fraîcheur d'âme des êtres purs qui ont été, comme il le disait, « préservés du mal ». Son amour était aussi naïf que celui de Charmoyse, et touchait, dans le cœur attendri de Delphine, la même fibre. Il lui apportait ce même bienfait : la confiance en elle. Par lui, elle découvrait qu'elle était encore une femme.

Un flacon vide, exposé à la chaleur du feu, dégage soudain un parfum d'ambre ou de rose. Ainsi, l'amour qu'elle inspirait lui rendait sensible tout ce qu'avait laissé en elle l'amour qu'elle avait ressenti. Elle était le flacon, doucement réchauffé, où demeurait un parfum... Et cela ne signifiait pas qu'elle pût jamais aimer M. Van Dooren autrement que d'une amitié reconnaissante. Cela signifiait que Delphine était toujours Delphine. Et sa pensée n'allait pas plus loin.

C'était la première fois que le colonel recevait des étrangers, depuis la mort de sa femme. Il s'était excusé auprès du conseiller d'État français de n'y pas mettre plus de cérémonie. Comme il détestait les compliments, il abrégea les présentations et l'on passa bientôt dans la salle à manger.

Le comte de Sassenage fut placé près de Delphine, et sa jeune femme blonde, parée de perles et de satin blanc, près du colonel Van Dooren. Le comte, que tout le monde appelait « monsieur le Conseiller », avait réellement quelque chose du renard, du renard devenu gras. Il était petit, pâle et grêlé, avec un nez pointu et des joues bouffies sortant d'une énorme cravate blanche. Le col de son habit barbeau lui montait à la moitié du crâne. Un faux toupet châtain rougeâtre se dressait sur son front. Bien que très empâté, il avait des mains menues, des doigts osseux qui, par moments, se crispaient. Ses yeux brun jaune étaient vifs et attentifs. Ils erraient sur les gens et sur les choses, sans que le visage qu'ils éclairaient de leur malice bougeât d'une ligne, sans que la bouche mince cessât de sourire, sans que la voix faible et naturellement aiguë perdît jamais son inflexion cérémonieuse.

Avec les deux Français, M. Van Dooren avait invité un banquier d'Albany et un ingénieur qui prospectait des mines dans les Apalaches. Toute la conversation roula sur la politique, l'industrie naissante de l'Union, et l'embarras de son commerce, gêné par la France autant que par l'Angleterre.

Le conseiller d'État fit l'éloge du grand président, Washington, « adoré des Français », et il caressa ainsi les Américains dans leur fierté nationale. On évoqua les souvenirs de La Fayette et de Rochambeau.

Si la voix du comte de Sassenage n'était pas agréable, ses paroles étaient justes, modérées, quelquefois piquantes. Le

mot qui aurait pu blesser glissait dans le tissu de la phrase comme une très fine aiguille dans la soie. Les Américains ne distinguaient pas cette pointe et ce brillant. Le conseiller tournait alors ses yeux aigus vers sa voisine, comme s'il avait parlé pour elle. Ce manège amusait Delphine. Elle admirait cette incomparable escrime de la conversation française qui fait paraître toutes les autres banales ou emphatiques. La personne même du conseiller ne lui rappelait rien. Vingt ans modifient la figure d'un homme ou d'une femme. M. de Sassenage, si c'était celui qu'elle avait connu, devait trouver Mme de Vauvigné très changée. Il paraissait ignorer son nom. Peut-être les accidents de sa carrière le rendaient-ils prudent lorsqu'il se trouvait avec des émigrés. Peut-être était-il un Sassenage de province et qui n'était jamais allé à Versailles, comme ces jeunes gentilshommes que la Révolution avait surpris dans leur château.

Après le dessert, laissant les hommes à leur porto et à leurs pipes, les dames se retirèrent.

Delphine dit à la jeune comtesse :

— Vous êtes Bois-Saint-Jean. J'ai connu le marquis de Bois-Saint-Jean qui était un ami de la princesse d'Hénin.

— C'était mon père.

— Avez-vous le bonheur de le posséder encore ?

— Hélas ! il est mort en émigration. J'étais restée en France et la loi m'a dépouillée de mon héritage que l'empereur Napoléon m'a rendu quand je me suis mariée.

— C'était un acte de justice.

— Et de bonté, madame. L'Empereur a des manières brusques, mais il est bon.

— Il se ressent d'avoir été élevé dans un pays sauvage. Bah ! il est permis aux très grands hommes d'avoir mauvais ton, dit Delphine en souriant. Il paraît que la politesse est devenue un préjugé gothique. La société d'autrefois, j'ose le dire entre nous, avait des vices dont elle est morte, mais elle était bien agréable. M. le comte de Sassenage, qui est plus âgé que vous, et qui l'a connue, a pu vous dire...

Le visage blond rougit jusqu'aux cheveux :

— Pardon, madame, vous dites : le comte de Sassenage ?...

— Le comte de Sassenage n'allait-il pas, comme monsieur votre père, chez la princesse d'Hénin ?

— Il y a malentendu, dit la jeune femme. Vous parlez sans doute des Sassenage du Dauphiné ? M. Van Dooren a estropié notre nom, avec son accent américain. Mon mari est le comte Sassenauge.

Delphine s'excusa :

— Sassenage ou Sassenauge, il me plaît infiniment. J'ai de la considération et même du respect pour les conseillers d'État, surtout quand ils ont eu le bon goût d'épouser une personne aussi aimable que vous.

— Mon mari est un homme de mérite. L'Empereur l'estime, et M. le duc d'Otrante lui veut du bien.

— Le duc d'Otrante ?... Vous voulez dire M. Fouché, l'ancien oratorien, le conventionnel ?

— Je devine, madame, que vous n'aimez pas le ministre de la Police. Il vaut peut-être mieux que sa réputation. Il a favorisé bien des radiations d'émigrés.

Les hommes rentraient au salon. Élisabeth servit le café.

« Sassenauge... J'ai entendu ce nom. Où et comment, je n'en sais rien, se disait Delphine. Et j'ai fait une bévue ! »

Le conseiller d'État vint près d'elle, tenant à la main sa tasse de café.

— Eh bien ! madame, dit-il en adoucissant sa voix, la France vous a-t-elle perdue tout à fait ? Après avoir donné votre fille à l'Amérique, ne reviendrez-vous pas dans votre patrie ?

— Je suis émigrée, morte civilement, et qui pis est : ruinée.

— On vous ressuscitera. Je me charge de vous faire rayer de la liste fatale... à moins que vous n'ayez conspiré contre Sa Majesté l'empereur Napoléon. L'Empereur, madame, ne hait que les ennemis de la France. Il laisse rentrer les émigrés, et même ceux qui portèrent les armes contre nous (crime majeur, mais excusable par les circonstances). Même les Vendéens repentis...

— Repentis ?...

— Il estime le courage et les vertus militaires d'un Bonchamp, d'un Lescure, égarés par un faux sentiment de leur devoir... Eh çà ! ne réveillons pas le souvenir de luttes fratricides. Il faut l'abolir, ce souvenir douloureux, dans une amnistie générale.

Elle demanda :

— N'avez-vous pas connu le chevalier de Sevestre ?

Ce nom, qu'elle n'avait pas prononcé tout haut depuis quinze ans, l'étonna elle-même.

— Je l'ai très bien connu, répondit Sassenauge. Il est rentré en 1806. J'ai vu son nom sur les listes des émigrés autorisés à séjourner en France, sous la surveillance de la police, à vingt lieues de Paris. Je crois qu'il a eu, plus récemment, la permission de demeurer en Seine-et-Oise. Il y doit être encore.

— Pourquoi la surveillance de la police ?

— Le chevalier est suspect. Un ancien compagnon de Charette !

— Parlons-nous du même Sevestre ? Celui que j'ai connu a pris du service en Russie...

— Gérard de Sevestre, je peux vous l'assurer, n'est jamais allé en Russie. Il est allé seulement jusqu'en Pologne où il a mené une vie obscure et difficile. Il avait brigandé avec Charette et chouanné sous un nom de guerre. Il s'était fait la réputation d'un excellent chef, intelligent et brave. Ah ! le gouvernement du Directoire eût donné bien cher de sa tête... Mais tout cela est effacé.

— En Pologne ! dit Delphine.

Elle tendit ses mains à la flamme et n'offrit plus au regard de Sassenauge que sa nuque et ses cheveux d'argent. Le conseiller d'État ajouta, avec un accent de commisération :

— Qu'allait-il chercher au bord de la Vistule ? La fortune ? Il ne l'y a pas trouvée, car il est fort pauvre. Le bonheur ? Je ne sais. Il s'est marié là-bas. Sa femme est morte. Il est revenu, comme vous reviendrez peut-être, madame, mais vous, vous serez libre, et je gage qu'on vous verra, heureuse et brillante, aux Tuileries. L'infortuné Sevestre a joué la mauvaise carte.

— Celle de l'honneur, murmura Delphine. Il n'avait que celle-là dans son jeu.

Le comte Sassenauge répartit de sa voix la plus acide :

— Il a perdu la partie, tandis qu'il aurait pu devenir, tout comme son ami Francmorel, général et peut-être, un jour, maréchal d'Empire. Sevestre est un homme fini. Et pourtant... — vous l'avez connu, — il promettait beaucoup.

— Sevestre avait en lui ces vertus de l'honnête homme

et du gentilhomme qu'il a montrées par la suite. Il croyait à la religion du serment. Il n'était pas de ceux qui se sont taillé des rubans de la Légion d'honneur dans leur bonnet rouge, dit Delphine en regardant le comte avec un nonchalant mépris.

Sassenauge grimaça un rictus qui le rendit affreux. Il salua Delphine, traversa le salon, et se mêla au groupe des hommes. Le colonel Van Dooren prit sa place.

— Le renard engraissé vous a importunée assez longtemps. Ne puis-je causer un peu avec vous ?

Il parla. Quand il se tut, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas entendu un seul mot. C'était comme un ruisseau de bruit qui avait passé à travers sa tête.

— Oh ! vous ne répondez pas ! dit-il. Vous n'avez pas écouté. Vous pensez a autre chose.

Elle fit un effort pour sourire à ce vieil homme affectueux qui lui semblait si loin d'elle.

— Je suis exténuée. J'ai besoin de rentrer à la ferme et de dormir. Voilà tout.

— Alors, vous devez partir. Je vais commander qu'on attelle votre traîneau... Et les autres s'en iront. Je les ai assez vus, ce soir... Et vous pas assez, très chère Delphine.

MARCELLE TINAYRE.

(La dernière partie au prochain numéro.)

GABRIELE D'ANNUNZIO
AU VICTORIAL

Dans la chambre d'hôtel où, toutes lumières éteintes, un passant fatigué aspirait à son repos nocturne, la pendule a sonné minuit. Soudain, au fond du corridor, son nom vient d'être prononcé, et le dormeur mal éveillé croit reconnaître, en langue italienne, ces mots répétés avec force :

— *Comandante... il Comandante... Comandante d'Annunzio !*

Sa mémoire fait un effort immense... Arrivé à Gardone cet après-midi, ne s'est-il pas transporté avant le crépuscule sur la colline où les vignes, l'oléandre et l'agave s'échelonnent autour des fins cyprès en obélisque ? Il tenait à remettre lui-même deux lettres qu'on lui avait confiées à Paris pour Gabriele d'Annunzio. Par son intermédiaire, deux poètes de France ont adressé leurs saluts au poète national de l'Italie. La comtesse de Noailles et Mme Gérard d'Houville, apprenant que ce voyageur se rendait à Trente et à Rovereto, non loin du lac de Garde, l'ont chargé de leurs messages. Huit ans se sont écoulés sans que d'Annunzio leur ait écrit. Huit ans ! c'est-à-dire, depuis son retour de Fiume... Après un tel silence, puisque l'occasion s'en présente, elles sont désireuses d'avoir enfin de ses nouvelles.

Et l'émissaire a tenu parole. Leurs lettres viennent d'être déposées chez le poète, au Victorial, à l'entrée d'honneur devant laquelle un carabinier monte la garde. Pour lui, il s'est contenté d'inscrire sur sa carte le nom de son hôtel. Toute autre indication risquerait d'être importune...

Certes, avant la guerre, comme plusieurs de ses amis, il a pu en revoir d'Annunzio. Malheureusement, cela se passait à Paris, au cours d'une fête mondaine, et, très vite, il a compris que les vrais poètes, nés pour la solitude, ne doivent pas être vus « en représentation ». Ici, au contraire, en ce tranquille ermitage du lac de Garde, les conditions de rencontre pourraient être plus favorables. Néanmoins, il supposait que les portes du Victorial ne s'ouvriraient que le lendemain ou le surlendemain, dans l'hypothèse la plus favorable. Et voici que l'appel retentit dès maintenant, en pleine nuit. On a frappé depuis quelque temps à la porte. On frappe derechef, et les coups deviennent fréquents, multipliés, impérieux. Il faut ouvrir...

Faisant le salut militaire, un adjudant-chef de l'aviation maritime italienne s'excuse d'arriver à pareille heure. Mais qu'était-ce donc ? Un paquet du *Comandante* d'Annunzio, plus une lettre autographe à laquelle le *signore* est prié de bien vouloir répondre.

Ce paquet renferme *Contemplation de la mort*, dans la belle traduction française de M. André Doderet. Exemplaire de luxe où l'auteur a calligraphié une dédicace éblouissante. Quant à la lettre, en voici l'essentiel (1) :

« Mon lointain Ami, et prochain en la prochaineté des Muses et en l'anxiété de la Musique, que bien soyez venu !

Anna de Noailles et Marie de Régnier seraient émues, sans doute, si elles pouvaient deviner le battement de mon très jeune cœur à la lecture de leurs lettres inattendues. Il y a des souvenirs qui tourbillonnent, autour d'un poète *memoriosus*, comme les feuilles de la Sibylle. Cette nuit, je travaillerai avec beaucoup de peine à mon livre français de langue d'oïl...

. . . . . .

Vous connaissez peut-être les rigueurs du Victorial. Mais la *clausura* va s'ouvrir largement à un tel messager.

Je quitte mon travail à dix heures du matin. Je dors trois heures.

(1) Conformément aux lois en vigueur sur la propriété littéraire et par respect pour certaines convenances, aucune des lettres du poète n'est reproduite ici en son texte intégral. Les points de suspension indiquent la place des coupures.

Demain, j'enverrai à votre hôtel mon automobile vers quatre heures de l'après-midi. Vous plaît-il ?...

Je vais relire les plus beaux poèmes de la dixième et de la onzième Muse : de mes bien-aimées *Aoniæ sorores*. Ave.

Gabriele d'Annunzio.
21. V. 1929. »

Présents magnifiques ! largesses inestimables ! Mais quel désarroi chez le voyageur que ces dons arrachent brusquement à sa torpeur ! N'importe ! il faut répondre et remercier à l'instant même, avec une cervelle pleine de ténèbres.

Donc, à l'heure dite, l'adjudant-chef aviateur est revenu à l'hôtel avec le billet suivant :

« Je vous envoie le *char* pour monter au Victorial. Je vous attends.

Gabriele d'Annunzio
22. V. 1929. »

La côte par laquelle on accède de Gardone *di sotto* à Gardone *di sopra* a beau être ardue, la puissante automobile rouge à fanion bleu du *Comandante* a vite fait de l'escalader. En arrivant là-haut, on aperçoit à environ 500 mètres la villa Vittoriale, ou plutôt, ainsi que son maître l'appelle invariablement en français, le Victorial. Un carabinier qui salue, des vantaux qui s'entr'ouvrent, puis, sans ralentir, la voiture s'engage à travers d'élégants arceaux et pénètre au fond d'une cour. Là, enfin, on peut lire au fronton d'une porte surélevée de quelques marches un seul mot : *Silentium*.

Survient alors une servante âgée pour conduire le visiteur à une chambre assez étroite, faiblement éclairée, dont le mobilier s'inspire d'une simplicité austère et néanmoins très étudiée. Attente du reste fort courte. Une portière soulevée à l'improviste, et voici d'Annunzio en personne.

Il n'est pas grand. Dépourvu de cette « mouche » qui lui donnait jadis un air de famille avec les gentilshommes bretteurs du règne de Louis XIII, il a le menton et les joues glabres, le crâne entièrement ras des ascètes du Gange. Son amerrissage malencontreux de 1916 lui ayant coûté l'œil droit, cet œil perdu est désormais à peu près fixe, avec quelques

traces d'œdème autour des paupières. Mais l'œil gauche demeure extrêmement vif sous le monocle, et le regard sombre s'anime parfois d'une lueur phosphorique. Le torse bombé, la taille bien prise en son veston bleu marine, — au revers gauche, la médaille de Vienne, — il se redresse avec tant d'énergie que l'on remarque à peine les épaules légèrement voûtées. Son corps lui obéit comme dans la force de l'âge, et d'ailleurs, pour la souplesse et l'agilité, le *Comandante* pourrait en remontrer à bien des gymnastes. Marin et cavalier, intrépide automobiliste, pilote-aviateur, il a su conserver la plénitude de ses forces physiques. Certes, à soixante-six ans révolus, un héros doit envisager la vieillesse. Mais qu'importe ! Par une grâce spéciale des Muses et des Victoires, Gabriele d'Annunzio est resté incroyablement jeune en ce printemps de 1929, jeune comme on ne l'est plus ! Cinq heures durant, il peut se tenir debout sans fatigue apparente. Nous l'aurons vu marcher dans ses jardins, s'élancer, courir, grimper lestement à des échelles fort raides. Et qui sait ? peut-être va-t-il prendre son essor, planer à la façon des aigles, cet extraordinaire petit homme qui semble avoir des ailes...

Si pressant est chez d'Annunzio le besoin de plaire, de conquérir, que, dès le premier accueil, nous sachant amoureux de musique, il exalte la magie des sons avec une ferveur passionnée :

— Ce n'est pas sans bonnes raisons, — dit-il, — que mon épître fait allusion à l'anxiété de la musique. Jeune homme, j'ai d'abord hésité entre les lettres, la peinture et la musique, et presque douloureusement. Ces vocations m'appelaient toutes en même temps, et d'une éloquence pareillement forte. Il me paraissait beau d'approfondir la grammaire de la musique. J'ai sollicité l'initiation ; je l'ai presque obtenue. Mais la prudence m'a ouvert les yeux. Il faut s'en rendre compte : quiconque ne veut pas être dans le culte divin un simple catéchumène doit le servir exclusivement. Or, la poésie me réclamait avec trop d'autorité. Comment désobéir ? Mes lumières sont insignifiantes en matière d'harmonie et de contrepoint : plus d'un technicien me prendrait en pitié. Toutefois, je suis assez fier de mon oreille. Non certes au point de vue plastique, veuillez m'en croire, mais pour sa conformation interne. Par sa délicatesse et sa subtilité, mon ouïe me

vaut chaque jour des plaisirs souverains. Il me semble jouir comme pas un de l'orchestre et de la voix. Telle modulation me prend le cœur ; aucun changement rythmique ne m'échappe ; et je déguste, oui, passez-moi l'expression, je déguste véritablement les timbres des instruments.

Pour attester à quel point la musique est en honneur au Victorial, il nous introduit, — ainsi doit commencer, proclame-t-il en riant, l'inévitable « tour du propriétaire », — dans la salle de musique, tout encombrée de laques et d'étoffes somptueuses. Des lampes d'une forme insolite, fabriquées à Gardone sur les indications du maître, répandent une clarté bizarre. Au milieu de son bric-à-brac, d'Annunzio, épanoui, se loue fort de l'acoustique :

— Elle est excellente, — affirme-t-il.

Cette chambre serait-elle placée sous l'invocation particulière de Liszt ? Les souvenirs du grand musicien, ses objets familiers, ses images s'y retrouvent partout. Voici le piano dont il jouait à Rome. Et cette médaille de Liszt, incrustée sur une lyre, ferait sans doute bonne figure dans un salon Louis-Philippe.

— Je l'ai beaucoup aimé, — dit Gabriele d'Annunzio, — et de tels êtres, quand on les aime, c'est pour la vie. Combien je regrette de n'avoir pu m'associer à l'hommage qui lui a été rendu en France par la *Revue musicale* ! J'aurais voulu, pour ce numéro exceptionnel, conter mes premières rencontres avec Liszt. C'était à Rome, voilà plus d'un demi-siècle. Il posait alors pour un mien ami, sculpteur de mérite. N'en sachant rien, j'entrai une fois chez mon camarade en coup de vent, avec d'affreux jurons romantiques. Imaginez mon émoi lorsque je me trouvai en présence de l'abbé Liszt ! Au reste, ma confusion extrême, mon saisissement, ma rougeur furent loin de lui déplaire. Il me rassura de son mieux. Et comme on lui signalait l'adoration que cet énergumène avait pour la musique, il promit de s'asseoir au piano, si j'allais le voir à Tivoli. Quelques jours après, je courus à notre rendez-vous. Seulement, j'avais cru devoir emmener à la campagne une gentille petite Romaine pour laquelle j'éprouvais un tendre attachement. Elle s'engageait à se promener bien sagement dans les jardins pendant la durée de ma visite... A la Villa d'Este, l'abbé occupait trois

ou quatre pièces, assez nues, de l'étage supérieur. C'est là que, selon sa promesse, il me fit l'honneur et la grâce de jouer pour moi seul. J'étais au septième ciel. Contrairement à mon attente, je découvrais chez Liszt un cœur pur, ingénu, une douceur franciscaine. Soudain, par les fenêtres grandes ouvertes, on entendit crier mon nom : *Gabriele ! Gabriele !...* Sans doute, le concert angélique s'était prolongé outre mesure et la belle enfant perdait patience. Liszt, ébahi, s'était arrêté net. Il me demanda si je connaissais ce Gabriele : je dus en convenir. Et quand j'eus tout avoué en balbutiant, le feu aux joues, il me gronda bien fort d'avoir abandonné si cruellement cette pauvre jeune fille. Vite, il m'ordonnait de la faire monter chez lui... Elle ne fut pas plutôt entrée que Liszt lui donna un baiser paternel, après quoi, visiblement amusé, il se remit au clavier. Mais, pour cette audition supplémentaire, crainte de fatiguer sa nouvelle amie, il avait choisi exprès des morceaux faciles à comprendre : une petite valse de Chopin, deux romances sans paroles de Mendelssohn. Voilà mon aventure avec Liszt. N'est-elle pas charmante ? Je veux l'écrire plus tard, quand je serai débarrassé de mes gros livres.

Devant le masque en plâtre de Liszt, pur et fin comme un antique, d'Annunzio nous invite à observer comment, le 31 juillet 1886, ce visage de septuagénaire avait miraculeusement recouvré, pour les derniers adieux, la beauté juvénile qui séduisait tant de cœurs sous Charles X et Louis-Philippe.

— Un tel privilège, mystérieux comme le *rayon vert* de la littérature anglaise, semble réservé à quelques êtres d'élection après leurs suprêmes angoisses, pour un moment très bref. A tout hasard, je demande à mes amis de se réunir à mon chevet dans les trois premières heures qui suivront mon décès...

En face de Liszt, il a placé le masque mortuaire de Beethoven. Mais d'Annunzio, depuis vingt ans, a senti se refroidir quelque peu sa ferveur pour ce génie héroïque et tourmenté. Il se dit excédé, à son tour, par le « développement thématique » et la « grande variation ». Par exemple, il veut bien admirer encore, avec une froideur respectueuse, les 33 *variations sur une valse de Diabelli*, mais c'est dans l'attente

des trois variations finales en mineur, ces élégies sublimes. Comme il lui tarde que leurs nobles chants s'élèvent ! Ah ! si le recueil entier se maintenait à cette hauteur !... Et Wagner lui-même... A certaines heures, un Latin ne peut écouter sans ennui les tempêtes de *Tristan*, leur grondement perpétuel et monotone.

— Donnez-moi donc une forme plus ramassée, plus concentrée. Je n'aime plus désormais que la musique essentielle...

Nous n'aurions qu'à rapprocher ces opinions de celles qu'il proclamait jadis avec une éloquence si convaincante pour nous demander jusqu'à quel point son revirement est spontané. Mais, à quoi bon ? Nul ne l'ignore : d'Annunzio a subi très fortement, à partir de 1910, l'influence de Debussy.

Quels sont donc les programmes musicaux du Victorial ?

— Eh bien ! je reçois de temps à autre les virtuoses de passage. Un excellent quatuor d'archets vient me jouer de la musique française, et je ne me lasse pas d'applaudir le *Quatuor* de Maurice Ravel...

Cependant, encore et toujours, sa prédilection la plus chère est pour Claude Debussy. Avec une émotion intense, tel qu'un frère en larmes parlant de son frère bien-aimé, il dit comment ils travaillaient ensemble au *Martyre de saint Sébastien*. Le poète avait-il fini de lire, de conter ou de mimer son drame, Claude Debussy s'approchait du clavier. Autour d'eux, la musique naissante ourdissait peu à peu son mystère. Ensemble ils s'aventuraient, ensemble ils se perdaient en une Brocéliande de féerie, plus enchantée que l'autre. Mais, par moments, la mélodie, jusque-là parfaite, menaçait en quelque sorte de « dévier ». Alors, en guise d'avertissement, le poète faisait un petit signe. Claude Debussy levait sur lui des yeux interrogateurs, puis, comprenant, murmurait d'un air pensif : « Oui, peut-être... vous devez avoir raison... »

— En vérité, je crois bien que notre collaboration lui fut douce comme à moi-même. Que voulez-vous ! il n'avait pas été gâté à l'époque de son *Pelléas*. Maeterlinck parlait de la musique comme d'un langage dénué de sens. Avec moi, il se sentait compris, admiré, et nous eussions recommencé après la guerre... En mars 1918, au moment de décoller à la tête de mon escadrille, je reçus un télégramme. Il m'annonçait

la mort de Claude. Mon cœur se déchira. Ce fut un de mes chagrins les plus cruels. J'aurais voulu mourir. Je m'en fus bombarder Pola, et je descendis jusqu'à 400 mètres d'altitude, jusque dans l'enfer des batteries contre-aériennes !... Maintenant, j'ai la douceur de retrouver mon ami dans sa musique... Tenez, à la mort de M. France, j'avais suivi ses obsèques dans les journaux, et plusieurs détails de la cérémonie m'avaient horriblement choqué. Je résolus d'honorer du moins sa mémoire à ma guise. En plein air, dans une partie de mes jardins où vous pourrez voir des pupitres pour les musiciens, une exèdre et des bancs en marbre pour l'auditoire, bref toute une petite salle de concert dans la verdure, je fis exécuter le mouvement lent du *Quatuor à cordes* de Claude. On lit dans la partition, n'est-ce pas ? *andante doucement expressif*... Le jour déclinait. Les oiseaux se rassemblaient déjà sur les hautes branches pour leur dernière chanson du soir. Et voici que, surpris, captivés, par les sons insolites et suaves, ils se disposèrent peu à peu, craintivement, sur des branches de plus en plus rapprochées, de plus en plus basses, jusqu'au moment où ils osèrent enfin s'accorder à la musique par leurs concerts éplorés et soumis...

Une telle affection pour « Claude de France » ne le détourne nullement de la musique contemporaine. Au contraire, celle-ci l'intéresse, elle le fascine par l'extension presque indéfinie de notre domaine auditif. La petite cité d'autrefois est devenue un vaste empire. Pour l'ouïe comme pour la vue, il existe désormais un ultra-violet, un infra-rouge. Et tandis que les progrès sont moins sensibles depuis quelques années dans le champ visuel, d'Annunzio félicite nos compositeurs de leurs conquêtes les plus récentes. L'un des mieux doués lui paraît être M. Arthur Honegger, dont la visite a été fort bien accueillie au Victorial...

Tout cela est dit en français, très vite, avec un accent italien des plus marqués, mais avec tant d'élégance personnelle et de grâce qu'il serait impossible de s'en plaindre. Ce tourbillon verbal produit une impression de stupeur, comme lorsqu'on est pris dans le vent d'une hélice. Puis, quand d'Annunzio s'arrête de parler, on le voit passer et repasser la langue sur sa lèvre inférieure, qu'il a très colorée et mince. En causant, il nous prend par un revers du veston, par un

bouton, par le bras. Il est cordial et familier à la manière d'un camarade. Il rit de très bon cœur :

— Honegger m'a bien vu tel que j'étais, un bon garçon, un bon vieux garçon, et nullement un personnage officiel, trônant sur son siège curule. Ah ! quelle humiliation, autrefois, de m'entendre appeler « maître ! » A présent, Dieu merci, je suis pour tous mes compatriotes le *Comandante*, seul titre à ma convenance... Et là-dessus, reprenons, s'il vous plaît, notre « tour du propriétaire ». Mais auparavant, buvez donc de ce breuvage. Vous souvient-il de l'herbe *moly*, par laquelle Ulysse fut préservé des vils sortilèges de Circé ? Il y a de tout chez Homère... Moi qui déteste les alcools, je prétends les remplacer désormais chez moi par cette liqueur aromatique, la *molybine*, que j'ai composée moi-même. Les herbes exquises de nos montagnes ont dilué pour elle, très soigneusement, leurs baumes. Croyez-moi, la *molybine* est bienfaisante. Elle délivre l'esprit humain, notre véritable soleil, des ombres de la chair. Mes amis de France ont proclamé ses vertus, et M. Poincaré m'en a redemandé...

Si les succès de la *molybine* passent les espoirs du *Comandante*, ses édifices et ses jardins du Victorial, ses arrangements décoratifs, ses collections de livres et d'objets d'art le préoccupent bien autrement. Sur cet article, il serait peut-être chatouilleux, singulièrement à l'endroit des Français. Ce printemps, malgré tout le plaisir qu'il eut à recevoir M. Henry Bordeaux, il n'en sentit pas moins que l'éminent visiteur hésitait à placer l' « ensemblier » du Victorial sur le même plan que le poète des *Elégies romaines* et le romancier du *Feu*. Déception légère, mais évidente. C'est que le Victorial représente vraiment à ses yeux une œuvre considérable, l'enfant chéri de son vieil âge. Naguère encore, on ne voyait ici que la villa du professeur allemand Heinrich Thode, gendre de Hans de Bülow et de Cosima Wagner. Mais tout a changé, tout s'est métamorphosé depuis l'arrivée du *Comandante*. Et maintenant, il estime avoir fait de sa demeure un lieu d'émerveillements, bien digne d'être légué après sa mort à la nation italienne. Ainsi donc, sous un air de plaisanterie, il s'attache fort sérieusement à mettre en valeur ses mérites d'architecte, de paysagiste, voire même de tapissier...

— Si toutefois vous consentez à sortir un moment de votre cher style Louis XVI, ajoute-t-il sur un ton de persiflage.

A vrai dire, les descriptions du Victorial sont déjà trop nombreuses pour qu'il puisse encore nous donner beaucoup d'étonnement. En passant d'une pièce à l'autre, nulle surprise, nulle découverte. La révélation capitale serait, assurément, d'un autre ordre. Mais comment les mots pourraient-ils rendre la satisfaction et la fierté dont notre guide rayonne ? Le *Comandante* éprouve une jubilation naïve à montrer ses trésors. Il y a, d'ailleurs, en ce pêle-mêle, des choses précieuses et souvent très émouvantes. L'hélice du commandant de Pinedo qui traversa en avion l'Atlantique, des souvenirs de guerre, les reliques de ses compagnons d'armes les plus chers, les trophées glorieux voisinent avec des colifichets hétéroclites et des amusettes de collégien. Les généreuses aspirations du cœur et de l'esprit n'excluent point ici la recherche des allusions piquantes et des contrastes. Quantité de niches et de retraits dont les alvéoles rappellent ces cabinets florentins où, sur un fond de marbres teintés et de mosaïques, on voit s'enlever des palais de la Renaissance, tels animaux héraldiques, telles statuettes de dieux ou de déesses. Partout des autels, des oratoires, des chapelles, des cippes votifs, des temples emblématiques, placés sous l'invocation d'une mémoire auguste ou bien-aimée. Le petit sanctuaire dédié à Napoléon Ier rassemble autour de son masque mortuaire une médaille de Sainte-Hélène, le tome premier du *Mémorial*, un lacrymal étrusque et même une tabatière :

— Car il prisait !... dit le *Comandante*, avec un demi-sourire.

Plus tard, d'Annunzio s'est épris de l'atmosphère franciscaine. Ce fut un accès de nostalgie mystique dont il parle comme d'une crise déjà surmontée. Et sa chambre fut alors tapissée d'une peau de chamois souple aux tons bruns délicieux, presque mordorés, selon la nuance primitive qu'avait l'habit chez les fils de saint François. Rehaussée de filets d'or, compartimentée d'or, cette robe de bure murale séduit par sa beauté.

Des faïences aux vives couleurs sont venues de Constantinople, d'Ispahan, de Brousse pour égayer la salle de bains. Mais au-dessus de ce revêtement oriental, et jusqu'au plafond,

quelle surprise de reconnaître les Prophètes et les Sibylles, ces farouches et sublimes figures que Michel-Ange a répandues sur les voûtes de la Sixtine ! Le poète s'explique :

— Ne faut-il pas humilier chaque jour la grenouille vaniteuse qui prend son bain ?...

Ailleurs, les divinités païennes fraternisent avec nos apôtres et nos martyrs. Bouddha, coiffé d'un riche diadème, et Li-tie-Kuai, le saint des mendiants, conversent l'un et l'autre avec le Poverello. La Madone et le Bambino font vis-à-vis à une Kwannon en lardite polychrome qui tient son enfant dans les bras.

Certes, la première impression serait plutôt fâcheuse. Ces paradoxes, ces partis pris, l'entassement un peu barbare de tant d'objets disparates en un espace resserré, indisposent le visiteur. Mais, à la réflexion, il rend meilleure justice à l'artiste vieillissant et solitaire qui a réuni ces antinomies dans l'espoir de les concilier. Cette intelligence de poète eut vraiment le sens raffiné des allégories et des symboles. Pour elle, un objet quelconque devient prétexte à rêverie et ne vaut que par sa puissance de suggestion. Est-ce donc sa faute si l'esprit humain s'adore lui-même en ses dieux ? Une phrase écrite autrefois par d'Annunzio dans les Landes françaises a clairement défini son attitude :

« Il faut croire que toujours et en tous lieux, l'esprit de l'homme est le dieu vivant de l'homme, et que les images mythiques ou incarnées de la divinité ne sont que les modes qui nous conduisent à reconnaître celui-là seul : celui-là *que l'on ne peut nommer et à qui l'on ne peut désobéir* (1). »

A-t-il perdu l'espoir, à cette heure, de nous faire admirer autant que l'écrivain, l'homme de guerre et le chef de gouvernement, ce tapissier que l'on méconnaît en lui, ainsi qu'il le répète avec une plaisante opiniâtreté ? Toujours est-il que la visite du cabinet de travail et des bibliothèques, trop importante pour être expédiée en quelques minutes, devra être remise à une autre occasion. Pour cette fois, mieux vaut prendre l'air et se délasser par une promenade.

Ils sont délicieux, les jardins du Victorial. Depuis son arrivée, le *Comandante* n'a guère cessé de les accroître et de

(1) *Contemplation de la mort*, traduction d'André Doderet, p. VI.

les embellir, achetant les terrains pièce à pièce. Il continue, et les acquisitions se poursuivent et se complètent. Des eaux nouvelles, amenées de loin, sont canalisées afin d'alimenter la cascade. Et les maçons bâtissent, et les arches tendent à l'extrême leurs cintres harmonieux vers l'azur italique, et les colonnes de marbre noir, et les stèles ornées de sentences et de fières devises latines surgissent parmi les fontaines intarissables. Sans trêve, le possesseur viager du Victorial parcourt le pays en automobile, à la recherche des œuvres d'art, parlemente avec les sacristains, les vicaires, les pauvres curés de campagne dont l'accueil est toujours si courtois. Innombrables sont les fragments d'architecture et de sculpture, merveilles des styles gothique et roman, qu'il a sauvés de la destruction en leur assignant une place dans ses jardins. Ainsi furent heureusement soustraits à l'avidité de la brocante internationale ces chefs-d'œuvre du génie de sa race, pour enrichir à jamais le patrimoine de l'Italie.

Soudain, il s'écrie :

— Mais je tiens à vous offrir le salut par excellence, réservé à mes amis de prédilection, salut non avili et que je ne manquerais pas de refuser à un quelconque secrétaire d'État...

Au plus haut des verdures qui s'étagent sur la colline, à travers les champs d'yeuses et les buissons de lauriers, il s'élance vers le tertre où il a fait monter les restes du cuirassé *Puglia*, don du gouvernement royal. Apparition pour le moins déconcertante que cette énorme superstructure d'acier, de cuivre luisant et de tôle, avec ses canons en bataille ! A l'ancre parmi les feuillages, le navire immobile est confié à un marin ; et tel est le zèle du brave garçon que les amiraux de passage, émerveillés, assurent que jamais bâtiment de guerre ne fut entretenu avec plus de soin. Ce gardien est également chargé de tirer le canon dans les occasions solennelles. Mais la vie à Gardone est douce : le marin-canonnier prend du ventre, et cela inquiète beaucoup le *Comandante*, qui s'en excuse.

A l'intérieur du cuirassé, nous découvrons avec étonnement une reproduction superbe de la Vénus de Milo :

— N'oubliez pas qu'elle était une *Venus victrix !* — murmure d'Annunzio.

Il grimpe par une échelle métallique, lestement, sur la

passerelle. Alors, d'une voix tonnante, il fait tirer le canon à son commandement, par trois fois :

— *Fuoco!...*

La joie de commander le transfigure...

Une première salve pour la France. Une deuxième pour l'Italie. Une troisième pour notre amitié nouvelle, et pour les deux poètes insignes qui l'ont si généreusement favorisé de leurs messages, et puis encore pour toutes les autres affections que le poète a dû laisser au delà des Alpes.

Comme enivré par l'odeur de la poudre, par la clameur du canon, il s'écrie à plusieurs reprises, avec exaltation :

— Que c'est beau !...

Et la gentillesse italienne se mariant ici à la gaminerie française, il ajoute entre haut et bas :

— Nous avons tiré, la dernière fois, en l'honneur d'Arthur Honegger. Eh bien ! figurez-vous, je me suis rendu compte que les musiciens aimaient mieux les déflagrations de leurs orchestres. Qu'à cela ne tienne ! nous renoncerons désormais à lutter avec leurs tubas et leurs trombones...

Puis il avoue que son artillerie n'a pas toujours servi à des fins aussi innocentes. Poussé à bout par l'invasion des touristes allemands qui sévissent dès avril sur son lac, d'Annunzio s'était avisé de faire tirer en une seule nuit soixante coups de canon. Le lendemain, sauve-qui-peut général ! Des hordes entières de familles tudesques, affolées par la panique, fuyaient avec leurs bagages par le *piroscafo* du matin vers le sud et vers le nord, vers Desenzano et vers Riva. Et les tenanciers des pensions réputées, se voyant lâchés par la clientèle germanique, frustrés de leur gagne-pain et peut-être bientôt réduits à la mendicité, se précipitèrent en masse vers le Victorial. Ce fut un déchirant concert de supplications et de menaces, sous les yeux du *Comandante* qui se réjouissait tout bas de son stratagème... Hélas ! ses oiseaux bien-aimés n'en éprouvèrent pas une moindre peur. Et d'Annunzio s'attendrit comme un saint François d'Assise en parlant de ces douces créatures. De saisissement, dit-il, les meilleurs virtuoses de ses nuits, les plus savants rossignols, en perdirent la voix et quittèrent à jamais ses ombrages.

En sortant du navire *Puglia*, au pied du monticule, d'Annunzio rencontre ses magnifiques chiens écossais. Blancs

ou gris, tachetés, mouchetés de feu ou de noir, ils ont les yeux étrangement pers du léopard. Le *Comandante* se penche sur eux ; il palpe les corps souples et musculeux avec estime, avec considération, en véritable connaisseur ; et de longs regards d'amour éperdus le remercient de ses caresses. Mais le maître s'afflige de la discorde qui règne entre ses favoris. Pareilles à nous, bien trop pareilles, ces nobles bêtes ont leurs sympathies ou antipathies d'élection, violentes, irrésistibles, déroutantes par le mystère et la férocité soudaine. Quand la fureur déborde sans que l'on sache pourquoi, elles engagent des combats frénétiques d'où elles sortent éclopées, mutilées, parfois blessées à mort, tellement les crocs aigus ont de prise sur leurs peaux fines et tendues comme celles des lévriers.

Le gardien du chenil, des aides-jardiniers qui s'arrêtent de travailler sur son passage, le râteau ou le sarcloir à la main, trois vieilles femmes portant à l'office des corbeilles énormes d'oranges, tous ces serviteurs ont devant Gabriele d'Annunzio, qu'ils saluent en silence, la même attitude de soumission aveugle et de dévotion enthousiaste. Quant à lui, s'il les interpelle, une franche amitié se peint sur son visage.

— Braves gens, braves cœurs ! — murmure-t-il, — je retrouve en eux, avec joie, les vertus essentielles de ma race. Ils ont appris à me connaître jusqu'en mes habitudes, jusqu'en mes innocentes manies. Mais ce n'est pas sans effort qu'ils me pardonnent mon besoin de solitude. Un tel repliement sur soi les déconcerte. Aujourd'hui, ils savent que je serais incapable de tolérer le va-et-vient du ménage, ce train que fait inévitablement toute domesticité. Mes longues périodes de mutisme et de claustration laborieuse ne les offensent pas trop. Nul malentendu entre nous. Mais, à dire vrai, l'harmonie et la confiance étaient pareilles avec les Français qui me servaient autrefois dans la Lande. On s'aimait bien, je crois. Et plusieurs d'entre eux me le prouvent en m'écrivant encore. Ces lettres de petites gens qui m'exposent, ainsi qu'à un vieil ami, leurs événements de famille, naissances, épousailles, décès, avec un mot en passant sur leurs affaires, tout cela me va au cœur. J'évoquerai un jour cette France de l'Atlantique, je rendrai grâces à cette terre d'exil qui me fut une terre d'abri...

Le souvenir des années où il vécut dans le vent de l'Océan, à la villa Saint-Dominique du Moulleau, reste lié, pour Gabriele l'Annunzio, à ses rencontres les plus significatives avec Henri de Régnier. C'est là surtout qu'il fut séduit par cette figure en apparence hautaine, et néanmoins si largement, si affectueusement humaine.

— A Paris, dans le monde, nous étions séparés par les belles dames, envers qui je n'ai jamais été ménager de mon temps, et par des personnages d'une importance capitale, hommes politiques ou écrivains très célèbres, dont je ne sais même plus les noms. Ces jours-ci, alors que je ne m'attendais certes pas à recevoir par vous de ses nouvelles, je reprenais, pour mon plaisir, les *Médailles d'argile*, et j'admirais avec quelle aisance, avec quelle heureuse fermeté, il reste lui-même en passant du symbolisme à un art néo-classique. Henri de Régnier est un écrivain foncièrement original. Sa voix se reconnaîtrait entre mille, à son rythme, à son accent, à son timbre. Il y a en lui je ne sais quoi de spécifique. Sans rien perdre de son individualité propre, il passe tour à tour de Mallarmé à Heredia, de Ronsard à Saint-Simon, de Versailles à Vicence et à Venise. Et peut-être, par les fortunes et adversités de ma longue carrière d'artiste, suis-je mieux placé qu'un autre pour rendre hommage à une évolution telle que la sienne...

C'est au Moulleau également, près d'Arcachon, qu'il se félicite d'avoir pu approcher Mme Gérard d'Houville :

— Je l'appelais *Suora Notte*, Sœur Nuit, pour l'amour de notre cher saint François. Se souvient-elle encore des surprenantes histoires, improvisées en son honneur, que je lui contais là-bas et qu'elle écoutait comme une enfant, de ses grands yeux nocturnes. Elle crédule et moi crédule, nous formions une harmonie parfaite. Elle m'avait prié d'écrire des vies de saintes pour une collection déterminée. Apprenez-lui que j'ai esquissé, à son intention, en français, trois vies de saintes imaginaires, avec des noms bien choisis... Sa lettre m'a touché au plus sensible. Vivant ici dans la retraite, je m'attends à être oublié de mes lointains amis. Mais oui, ce serait tout naturel... Pourquoi donc Gérard d'Houville ne se décide-t-elle pas à réunir ses poésies en volume ? J'en possède la presque totalité. Mais pour ne pas avoir à les rechercher pénible-

ment dans les périodiques où elles ont paru, j'en ai copié les plus belles de ma main. Ces papiers se retrouveront un jour dans mes tiroirs. Eh bien ! prévenez-la que mes commentateurs futurs, du moins les Italiens, ne manqueront pas de m'attribuer une œuvre poétique française dont la gloire ne doit revenir qu'à elle seule. Il faut absolument qu'elle publie son recueil...

Quant à la lettre de la comtesse de Noailles, celle-ci dégageait, aux dires de Gabriele d'Annunzio, une tristesse mortelle. Il en paraît confondu. Sans nouvelles de ses amis depuis huit ans, il ignorait la plupart des malheurs qui l'ont, coup sur coup, meurtrie et terrassée. Il est stupéfait d'apprendre soudain la longue série des catastrophes, les deuils, et comment enfin, voilà trois mois, Mme de Noailles vient de perdre sa sœur. Il en témoigne un chagrin qui nous surprend. Et qui donc se fût attendu, de sa part, à une telle abondance de sympathie ?

— Que faire ? s'écrie-t-il douloureusement. Nous ne devons pas l'abandonner à son chagrin, je m'y refuse. Il est trop tôt pour qu'elle se laisse glacer par le vent exécrable de la mort. Certes, je lui répondrai sur-le-champ. Et très fréquemment, si ses médecins l'autorisent, elle recevra de mes lettres. Beaucoup d'occultistes ont prétendu que mon écriture chassait la mélancolie, qu'elle était talismanique. Et je lui enverrai aussi, puisqu'il s'agit d'une femme, ces bijoux modestes et singuliers que des orfèvres très habiles composent ici sur mes dessins : des bracelets, des colliers, des bagues... Mais pourquoi ne viendrait-elle pas se reposer quelque temps au Victorial ? Un tel changement d'air la ranimerait, sans aucun doute. Pour une malade aussi nerveuse, toujours harcelée par l'insomnie, quelle tranquillité salutaire, providentielle, que celle de mes jardins ! Le silence dont elle est avide, la paix qu'elle n'aura jamais rue Scheffer, je les lui offre ici de grand cœur, avec un empressement respectueux. Au Victorial, elle ne sera pas obligée de faire garnir de liège ses plafonds et ses murs. Tout le monde serait ici à ses pieds. Et pour le vieux borgne du Victorial, il ne la dérangera guère, puisqu'il s'enferme dans son cabinet de travail, j'allais dire dans son « usine », pour des semaines entières. Allons, donnez-lui au moins cette assurance...

De Mme de Noailles, qu'il n'a point revue depuis 1914, d'Annunzio conserve une image extraordinairement vive. Il fait à peine la différence entre l'inspiration poétique de celle qu'il nomme volontiers « la grande Anna » et sa merveilleuse conversation, leur accordant à l'une et à l'autre des louanges presque identiques. Après de fort beaux vers, il cite quelques répliques ou apostrophes restées fameuses : « le trait volant droit à son but comme le fuselage empenné et vibrant de la libellule en chasse, comme les flèches d'Apollon ». D'Annunzio nous dit qu'il ressentait comme un effroi en présence de cet organisme délicat, chétif, mais tout d'un coup enfiévré par le génie. La Pythie n'allait-elle pas succomber à ses transes ? Une artère n'allait-elle pas se rompre ? Mais, tranquille, Mme de Noailles revenait gracieusement de l'Empyrée sur terre, et l'inspiration faisait place à l'ironie.

— Dans les premiers temps de notre connaissance, — raconte d'Annunzio, — un jour où nous sortions ensemble d'une réception particulièrement brillante, je la conduisis à sa voiture. Mme de Noailles s'en allait au Bois de Boulogne. Par cette fin d'après-midi radieuse, ce devait être en juin ou juillet, j'eus grande envie de l'accompagner. Elle me fit l'honneur de le permettre. En ce Paris d'avant la guerre, où tout le monde se connaissait, notre promenade en voiture ne pouvait sans doute passer inaperçue. On regardait, on saluait beaucoup. Et je ne sais comment il me vint à l'esprit que, pareille à tant de femmes, celle-ci pouvait en être flattée. J'osai donc lui demander, par jeu, si elle n'était pas fort contente du compagnon qu'elle s'était donné. Mais elle me répondit d'une voix exquise, et jamais les belles turquoises vertes de ses yeux ne me semblèrent plus calmes, plus transparentes : « Contente, cher ami ? Non, mais vraiment heureuse, comme on peut l'être en compagnie d'un *égal*... » Je me le tins pour dit. Après quoi je n'essayai plus de lutter avec cette Muse... Et pourtant, de mon naturel, je suis excessivement taquin : avec persévérance et jusqu'à la cruauté, paraît-il. Ma bonne mère me le disait bien : « Gabriele, tu taquinais jusqu'à la nourrice qui t'allaitait ! » Chose étrange, certaines personnes ne supportent pas la taquinerie, fût-ce la plus innocente. Et mes amis les plus compréhensifs m'ont quelquefois trouvé méchant...

Dans la salle des panthéons de l'Asie et de l'Europe où nous sommes revenus, sous le regard des saints et des idoles, des serviteurs invisibles ont préparé un léger repas. Le *Comandante* fait mine d'y toucher, mais du bout des lèvres. Sa pensée est ailleurs. Le souvenir de cette promenade au Bois de Boulogne l'aurait-il ramené vers Paris ? Avec une curiosité nostalgique, sourdement émue, il demande si l'aspect de la ville a très sensiblement changé. Et la circulation ? Et le bruit ? D'après certains rapports, les Parisiennes d'aujourd'hui seraient encore plus élégantes, leurs toilettes plus raffinées, plus luxueuses. Est-ce vrai ? Qu'il aimerait donc à revoir Paris, le ciel de l'Ile-de-France, pendant la belle saison, entre la mi-juin et la mi-juillet ! Son avion personnel aurait vite fait de le conduire à l'aérodrome du Bourget. Il s'installerait de préférence à Chantilly, Senlis ou Fontainebleau, peut-être même en pleine campagne. Il ne viendrait en automobile à Paris que pour y faire ses dévotions à la Sainte-Chapelle et au musée du Louvre, pour flâner doucement sur les quais où il se promenait jadis en compagnie de M. France, et fureter à loisir chez ses familiers, les bouquinistes et les antiquaires. De temps à autre, mais rarement, une représentation au théâtre ou bien un concert d'orchestre. Mais il ne veut partager cette existence qu'avec des amitiés choisies. Il évitera soigneusement les milieux officiels et ne se prêtera pas davantage aux fêtes mondaines.

— Je ne m'accommoderais plus guère de mes anciens déjeuners et dîners en ville. A part quelques exceptions solennelles, comme celle-ci, je renonce, pour ainsi dire, aux repas pris en commun. Il me paraît absurde que des esprits soucieux de s'accointer suspendent leurs entretiens pour dévorer ensemble des bêtes mortes. Très souvent, je fais servir à mes hôtes un repas solitaire auquel je me contente d'assister ; à moins encore que je ne réserve mon apparition pour la fin, à l'heure du café et de la cigarette. Vous souvient-il que Swedenborg s'est converti précipitamment, le jour où une voix mystérieuse et terrible lui cria enfin aux oreilles : « Tu manges trop !... » Eh bien ! je mange assez peu. Il m'arrive de ne prendre quelque nourriture qu'après trente-six heures de jeûne. Je sens alors en moi comme une fermentation d'esprit, une alacrité vive et légère, une phosphorescence, qui m'aident puissamment dans

mon travail. Ainsi, ce soir, je n'avais guère mangé depuis hier, et je me rends très bien compte que je parle trop. Pour les vins, je connais à merveille leur généalogie et l'histoire de leurs familles ; je crois même que je pourrais gagner ma vie comme dégustateur professionnel ; mais leur teneur en alcool me rend les vins suspects, et je bois de moins en moins. C'est la *molybine* qui fait désormais mon orgueil et mes délices.

Malgré ce ton léger, l'humeur du *Comandante* n'est plus la même. Depuis qu'il a évoqué ses souvenirs du Sud-ouest français et de Paris, elle tend à s'assombrir. Une crispation inconnue, énigmatique, apparaît autour des lèvres minces, telle une moue de mécontentement ou de regret. La physionomie ne trahit pour l'instant aucune fatigue. Sans doute, il est très tard. Mais la chambre aux images divines n'a point de pendule, et comment le visiteur ébloui aurait-il l'audace de consulter sa montre ?

Continuant la description de son régime, qu'il recommande très instamment aux travailleurs intellectuels, le *Comandante* affirme que, dans le paroxysme de la création littéraire, il dort tout au plus trois heures par jour. C'est la nuit qu'il travaille de préférence. Ainsi faisait-il dès l'adolescence, alors que ses bons maîtres, inquiets de ses veilles studieuses, prétendaient l'en dégoûter par leurs punitions et leurs réprimandes. Mais, d'autre part, quand l'œuvre est achevée, il n'hésite pas à augmenter sa ration de sommeil. Et ses intimes disent alors qu'il fait sa « cure de marmotte ».

A ces mots, le *Comandante* s'avise brusquement que le temps a passé. Quelle heure est-il donc ?

— Onze heures et demie, juste Ciel !... Vous avez eu l'imprudence d'affronter un vieux solitaire dans sa bauge, et voici que, depuis une éternité, il vous retient de force, captif et envoûté, comme ces preux des romans de chevalerie que dévorait avidement Don Quichotte. Onze heures et demie, mais c'est une honte ! N'ai-je pas abusé de votre complaisance ? Pardonnez-moi, le *char* vous ramènera dans un instant à Gardone, et j'espère que votre petite mésaventure ne vous détournera point de revenir ici au plus tôt. Dès demain, peut-être, voulez-vous ? puisque vos devoirs ne vous rappellent que trop vite à Paris...

Sous le porche, tandis que l'automobiliste met son moteur

en marche, le *Comandante* nous serre cordialement la main. Puis, éclatant de rire, comme s'il recouvrait tout d'un coup sa belle humeur :

— Tels sont, voyez-vous, les privilèges des purs esprits. Dans les plus belles amours, après sept heures de tête-à-tête, Paolo et Francesca, Tristan et Yseult seraient probablement des créatures fort lasses, n'ayant plus rien à se dire, et qui méditeraient sournoisement de reconquérir leur liberté ! Mais les amis, eux, sont infatigables. Et je m'en aperçois, enfin : Gabriele d'Annunzio était né pour l'amitié. Publiez cette nouvelle à Paris, s'il vous plaît !...

Dès le lendemain, une dépêche de Paris est venue nous rappeler à des obligations précises. Il faut se résoudre, bien tristement, à écourter notre villégiature de Gardone et nous engager sur le chemin du retour. Mais l'adjudant-chef aviateur a fait son apparition habituelle, après le dîner. Il apporte du Victorial une fort longue lettre dont nous citerons ici quelques passages :

« Ami, je sors en ce moment de la chambre funèbre : après des heures et des heures noires.

Veuillez comprendre et pardonner, puisque vous comprenez si tendrement l'angoisse de la grande Anna.

Hier, le souffle soudain de « France dulce » faisait trembler incessamment les feuilles neuves de tous mes peupliers et allumait dans mon œil de « Borgne voyant » la claire gaîté française, l'ancienne « guayeté de cœur » qui fut ma véritable résine dans la Lande. Grâces au visiteur !

Mais, quand je suis resté seul dans mon usine trop ardente, j'ai dû pâtir la vengeance du Passé. Mon esprit militant se détournait toujours du Passé, et par ce dédain multipliait son courage. Il y a quelques mois, un grand peintre solitaire, le compagnon inséparable de ma jeunesse, le frère admirable de mon âme et de mon art, le témoin fidèle de mes années les plus heureuses et les plus laborieuses, est mort. Tout à coup, moi, si vivant, si âpre à vivre et à vaincre, je me suis senti noué à son cadavre et écrasé par mes souvenirs, devenus lourds comme les pierres des sépulcres. Pour la première fois, mon courage a vacillé et s'est éteint...

. . . . . .

Depuis ces jours dangereux, les souvenirs pour moi ne sont plus de pâles sourires, mais des puissances cruelles. Après notre fervente journée française, là, sur le pont du vaisseau armé, me voici dans une mélancolie qui va *usque ad mortem.*

Et c'est aujourd'hui la veille de la déclaration de guerre. Ce soir, il y a quatorze ans, Maurice Barrès entendait de loin mon cri et la cloche du Capitole, qui rapprochaient la France sanglante à l'Italie réveillée.

Dans la lettre de la grande Anna, l'allusion à cette fraternité de Barrès, au « cœur de Barrès », me touche indiciblement. Je le revois à mon chevet d'aveugle, incliné vers ma bandelette avec une pitié si virile.

Ami, je viens de découvrir parmi les fragments inédits de Montesquieu, publiés à Bordeaux, cette belle parole : « Je suis amoureux de l'amitié ! »

Comme vous, je suis aussi amoureux de la musique, qui est un mode secret de l'amitié. Je vous offre la chose la plus précieuse qu'on puisse offrir à un musicien : *Tutte le opere di Claudio Monteverdi*, toutes les œuvres de Monteverde, pieusement recueillies et hardiment libérées des falsifications pédantesques. Vous trouverez ici, tout pur, le génie du sublime et triste joueur de viole que, dans une page de mon livre, *le Feu*, je rehaussais au-dessus de toutes les gloires musicales, contre l'ignorance et l'oubli, contre l'injustice et la sottise, *sacra musa canente.*

Après trente ans d'études, j'ai l'honneur d'imprimer nouvellement ses œuvres *nel Vittoriale degli Italiani*, dans le Victorial des Italiens.

Je sais que vous en aurez une très haute joie...

Montez, ami, au Victorial, si vous pouvez. Le *char* est à votre porte. La nuit est sereine. Je veille, contre les adieux.

Gabriele d'Annunzio.

Ce 23 mai 1929. »

Dans le vestibule, où le *Comandante* vient impétueusement à notre rencontre, nous sommes saisis, malgré l'accueil, par l'altération de ses traits, par le brillant du regard, par sa voix rauque, ses gestes saccadés et fébriles. Ah ! quels remerciements lui adresser, après un don pareil et les paroles généreuses dont il a su l'accompagner ! Mais lui-même, non moins

troublé, nous entraîne, comme pour couper court aux attendrissements superflus, vers la bibliothèque où s'alignent, en de nobles reliures, les volumes qu'il a jugés dignes d'être offerts à ses compatriotes. Là se trouvent associés, pour un suprême honneur, les deux langages qu'il a aimés et servis à travers toute son existence. Les auteurs italiens et français se répartissent dans les meubles vitrés, selon une proportion qu'il a fixée lui-même. Quant aux autres littératures, celles-là sont également représentées au Victorial par ce que l'imagination et l'érudition, la philosophie et l'histoire ont créé de plus précieux.

Mais il abrège, il nous emmène à la hâte ; car il lui tarde de monter au second étage, à l' « usine ardente », vaste pièce à deux fenêtres donnant sur le parc, dont l'écrivain a fait son cabinet de travail. On y accède par une porte volontairement étroite, si basse que chacun, à commencer par le poète, est contraint d'incliner le front avant d'y pénétrer : rendons cet hommage préalable, dit-il, à la suprématie des richesses idéales auxquelles cette officine entend se consacrer.

Ardente, l'usine l'est assurément par « l'odeur et la chaleur de cervelle qu'elle exhale », selon ses propres expressions, et par l'héroïque ferveur de l'esprit créateur et de la volonté sans cesse tendue. Ardente, elle l'est encore par l'anormale intensité de la lumière qu'y déversent à longs flots des lampes de toute forme, lampes éblouissantes et sans nombre, d'une puissance extraordi aire.

Dans cette irradiation, la lumière, blanche et drue, aveugle le visiteur novice comme pourraient le faire les plus épaisses ténèbres. Quoi qu'il en soit, d'Annunzio supporte ces fulgurations sans la moindre fatigue. Outre qu'il a toujours aimé, dit-il, un éclairage véhément pour ses travaux nocturnes, ses médecins le lui prescrivent maintenant de propos délibéré, depuis qu'il est devenu borgne. D'excellents spécialistes professent, au surplus, que la tolérance de notre œil est à peu près illimitée à l'égard de la lumière.

Mais l étranger, pour le moins ébloui par un tel éclat, ne peut accorder à l'« usine », sur le moment, une attention suffisante. Il remarque cependant, au-dessus des bibliothèques adossées aux murs, les beaux moulages en plâtre des métopes du Parthénon, et de même, fort en évidence, un petit autel

particulier où l'on aperçoit un collier, un médaillon, un petit mouchoir de batiste, des brimborions de femme.

— Les reliques de Mme Duse, — murmure Gabriele d'Annunzio, visiblement ému.

Il se recueille, puis, comme en souvenir d'un reproche ancien, il dit avec une nuance de respect et de regret :

— N'est-ce pas ? décrivez bien à Mme de Noailles ce que vous avez vu...

L'immense table de travail en bois clair ne comporte ni fauteuil confortable, ni chaise, mais un simple tabouret de moine étudiant. De nombreux dictionnaires se trouvent à portée de main. En premiere ligne, le *Dictionnaire de la langue française*, de Littré. D'Annunzio, qui nous suit du regard, proclame aussitôt son admiration enthousiaste pour ce répertoire. Il n'a jamais été élevé à la gloire d'un langage quelconque un monument plus grandiose que le *Dictionnaire* de Littré.

— Paris a donné à l'avenue du Bois le nom du maréchal Foch, — s'écrie-t-il, — et c'est sans doute fort bien. Mais si j'en étais le maître, j'aurais voulu imposer à cette belle avenue le nom tout aussi vénérable de notre sage et vaillant Émile Littré, en qui j'honore un bienfaiteur de la langue française. Sachez qu'il y a en moi un linguiste passionné. J'ai longuement étudié, dans ma jeunesse, la philologie néolatine, j'ai appris les langues romanes, et c'est Gaston Paris qui m'a conduit vers le moyen âge français.

L'appauvrissement progressif où l'on a laissé tomber la langue française, de nos jours, le navre. Jadis, au cours d'un dîner fort élégant, il s'en était plaint à M. France, dont il parle généralement avec déférence et sympathie. Mais l'illustre écrivain avait paru embarrassé : la linguistique n'était point son affaire. Pour changer de conversation, il avait invité d'Annunzio, avec un sourire onctueux, à s'extasier avec lui sur les magnifiques épaules de leurs voisines..

— J'ai une telle révérence pour la langue française, poursuit d'Annunzio, que les journaux me donnent souvent la nausée. Ils ont des manies absurdes. Avez-vous remarqué, par exemple, cette multiplication, cette prolifération monstrueuse des traits d'union ? C'est affreux. J'ai en horreur ces vocables bipèdes, bifides, ambidextres, dont on ne saurait vraiment dire laquelle est la « meilleure moitié ». Montaigne et Amyot

écrivaient bonnement, en un seul mot, « peutestre ». De quoi nous sert notre « dit-il » ?...« Dit il » serait aussi bien... Toutes ces inventions saugrenues me paraissent être le fait de barbacoles en délire ou de typographes insensés. Qu'en pensez-vous ?...

Un peu embarrassé, à notre tour, nous répondons que les romantiques ont cultivé amoureusement le trait d'union, et que Victor Hugo en a tiré, pour sa part, des effets remarquables. D'Annunzio réplique là-dessus, avec vivacité, que Victor Hugo fut sans doute un merveilleux génie verbal, mais que l'histoire propre des mots ne semble jamais l'avoir passionné. On l'en a bien cruellement puni, d'ailleurs, car les places, les avenues et les rues de France qui lui sont dédiées aujourd'hui, l'affublent presque toujours d'un trait d'union fort ridicule.

D'Annunzio travaille depuis trois mois à un livre français en langue d'oïl, naïf et néanmoins d'une ironie assez cruelle. C'est l'histoire d'un sourd-muet, élève de messire Brunet Latin, et qui fut « miraculé » en l'an de grâce 1266 par saint Louis. Il nous dit :

— Je vous le lirai. Vous verrez comme c'est beau.

Et là-dessus commence une lecture qui tient, en réalité, de l'improvisation. A tout moment, d'Annunzio quitte des yeux ses grandes feuilles de papier blanc pour nous montrer comment saint Louis se plaignait à Dieu de ses aridités, comment il sollicitait humblement le don des larmes, comment le soleil faisait ruisseler dans la Sainte-Chapelle les sublimes couleurs des vitraux. L'or, le violet et l'outremer chantaient leurs cantiques. Et soudain, le flot jaillissait, et l'assemblée entière pouvait suivre distinctement sur le visage du saint roi les tourments de la sécheresse, puis les délices de sa délivrance. Par la grâce d'une communion mystique, les oreilles longtemps murées se descellaient : le sourd découvrait le verbe, il entendait. Les lèvres, si longtemps inhabiles, se joignaient d'elles-mêmes pour glorifier en Dieu le monde sonore, et le muet parlait... Quel auteur a jamais interprété sa pièce avec cet art incomparable (1) ?

(1) La version définitive de ce conte, *Le Dit du Sourd et Muet qui fut miraculé en l'an de grâce* 1266, *Roma, per l'Oleandro, MCMXXXVI*, ressemble fort peu à l'ébauche première. Tout le plan semble avoir été remanié. C'est une surprise et une tristesse pour le visiteur de 1929.

Encouragé par le très grand effet de ce qu'il appelle improprement une lecture, le subtil imagier nous décèle alors son intention profonde. Ce n'est pas seulement pour la joie de peindre un beau vitrail qu'il est revenu sur le tard aux pratiques du vieux langage, mais afin d'exalter une dernière fois la langue française jusqu'en ses origines. Que ne doit-il à la France !... Sur la fin du XIXe siècle, alors qu'il n'était qu'un jeune poète, et de surcroît, étranger, avec quelle générosité n'avait-il pas été reçu, en ce Paris déjà lointain, par les écrivains et les artistes ! Plus tard, venant en France pour y chercher un asile, il y avait retrouvé le même bon vouloir et de nouvelles amitiés. C'est ainsi qu'en août 1914, il avait pu sembler à Gabriele d'Annunzio que les armées allemandes envahissaient son propre territoire. Il fit acheter alors en secret une capote bleue de fantassin, afin de pouvoir tirailler aux fenêtres, si von Kluck, d'aventure, se risquait dans Paris. La douleur et l'espérance tenace le rapprochèrent alors de Maurice Barrès, mieux que n'avaient pu le faire jusque-là tant de salons littéraires.

Et d'Annunzio s'en va chercher sur un guéridon de laque un beau volume relié en maroquin plein. C'est le dernier présent de Barrès, une édition originale de Pétrus Borel, dit le Lycanthrope, dont les extravagances romantiques avaient amusé les deux amis.

— Ne vous ai-je pas raconté comment, malade, blessé, outré de me survivre ignominieusement à moi-même, j'eus la consolation de recevoir en Italie, sur mon grabat d'invalide, la visite de Maurice Barrès ? Il parlait alors de me dédier *Une enquête aux pays du Levant* et *la Musique de perdition*. Qu'en est-il advenu ? Les dieux, hélas ! avaient sur nous des vues bien différentes... Et comment ces souvenirs ne me reviendraient-ils pas à l'esprit aujourd'hui, alors que de toutes les provinces italiennes, et même de France, me parviennent des lettres et des télégrammes de félicitations, par monceaux, en mémoire de notre entrée en guerre, le 24 mai 1915 ? Journée trois fois glorieuse ! nous en fêterons demain l'anniversaire. Qu'ai-je fait ? En vérité, j'ai fait de mon mieux. Pour l'amour de la France, j'ai fait sonner, alors que la bassesse des politiciens semblait avoir tout perdu, j'ai fait sonner à toute volée la grande cloche du Capitole.

J'ai combattu. A mon pays, j'ai tout donné, depuis mon œuvre abondante et multiforme jusqu'à mon sang, et jusqu'à une ville italienne dont les diplomates imbéciles prétendaient nous dépouiller. N'est-ce donc rien ? Je devrais maintenant connaître la paix définitive. Et pourtant, je souffre d'une inquiétude. J'ai comme le sentiment d'avoir failli à quelque obscur devoir. Mais lequel ?... Le Roi a bien voulu me conférer le titre de prince de Monte Nevoso, et j'en ai remercié Sa Majesté avec le profond respect qui lui est dû. Cependant, j'ai signé ma lettre du titre de « Prince de Monte Adrante », parce que la bonne position stratégique est celle du Monte Adrante, sans aucun doute... Je me sens déchiré, pareil à cet homme dont l'image a paru, il y a un instant, vous émouvoir...

Reprenant les pages manuscrites, il lit d'une voix sonore :

— « Oui, ressemblant, par la dilection des deux patries, à cette pierre étrange, richement sculptée, où, sur un champ de feuillages, un homme fort est entre deux sirènes qu'il enserre de ses deux mains... » Que vous en semble ? Il se peut que, pour des gens de loi et les scribes des ministères, ceci soit une phrase sibylline. Mais je proteste solennellement devant vous qu'il n'est point de texte plus clair... « Un homme fort est entre deux sirènes qu'il enserre de ses deux mains... » Hélas ! cet « homme fort », vous le connaissez, il ne vous a rien caché de ses incertitudes...

Longtemps encore, jusqu'à trois heures du matin, il parlera ainsi, dans l'éblouissante « usine », de la guerre aérienne qu'il a faite au-dessus de la terre et de la mer, et de ce qu'il appelle simplement « sa tragédie de Fiume ». Ces paroles, destinées à l'admiration et à l'amitié respectueuses, sont destinées à ne point avoir d'échos. Pourtant, aux approches de l'aube, en nous reconduisant à son automobile, Gabriele d'Annunzio ouvre subitement une porte du rez-de-chaussée et montre du doigt, en silence, la prodigieuse quantité de télégrammes, non décachetés pour la plupart, qui viennent de s'accumuler aujourd'hui au Victorial.

Sur le seuil où nous prenons congé, Gabriele d'Annunzio sourit encore :

— Notre entretien a dû être bien hâtif, malgré les apparences, pour que j'aie si complètement oublié de vous faire certaines recommandations. N'importe ! vous recevrez, à

l'heure du départ, une lettre pour vous-même ainsi que mes offrandes pour les Muses... Adieu, pensez à moi !...

La lettre annoncée nous parvient à midi, parmi la rumeur des salves que répercutent à l'infini les montagnes du lac de Garde. Elle exprime, tout d'abord, la véhémente exaltation que le retour de l'anniversaire héroïque avait déterminé chez le poète et sa « dilection des deux patries » :

« Mon Ami,

« Le jour éclate. Qu'il vous souvienne que c'est le matin de la journée victorieuse (24 mai 1915) ! Le vert du drapeau italien *bleuit* par amour du bleu de France, comme alors. »

Après cet exorde lyrique, d'Annunzio laisse transparaître une sourde irritation. Certes, il ne s'étonne pas d'avoir une légende plus ou moins fabuleuse, comme tous les hommes célèbres, et il conçoit même que cette légende ait pu s'enrichir de quelques chapitres nouveaux après le rôle qu'il a tenu dans la guerre, puis dans la conquête de Fiume. Mais comment admettre que ses amis les plus justes ajoutent créance aux bruits ridicules que l'on répand quelquefois sur le Victorial ? On le soupçonne d'abandonner pour ses plaisirs le travail le plus fier. Et le grand artiste que nous avons vu attaché à son « usine ardente », comme Prométhée à son rocher, s'en indigne. Il voudrait, à tout le moins, détromper ses amis essentiels. Et puisqu'il nous a donné lecture du conte en langue d'oïl auquel il travaille, il nous prie de communiquer nos impressions, après notre retour à Paris, à son éditeur et à son traducteur français.

« Vous partez. J'ose vous demander un dernier, mais léger service... Je croyais pouvoir envoyer le texte entier de mon livre-préface à mon cher Gaston Calmann avant la fin de mai. Veuillez aller chez Gaston et lui dire ce que vous avez vu : le manuscrit formidable, tourmenté comme un arbre aux trop nombreuses excroissances (*excressences* auraient écrit les anciens) qu'il me faut *recopier*. Presque sept cents pages manuscrites ! Et vous avez gardé quelque temps, entre vos doigts émus, la plus longue page du monde : 1 *mètre* 62 !

Enfin, veuillez dire que je vous ai lu plusieurs pages. Veuillez lui exprimer l'émotion mentale qui resplendissait en vos yeux. Parlez sincèrement, virilement. Soyez témoin.

Si vous aviez l'occasion de revoir André Doderet, vous devriez lui dire les mêmes choses. L'art est difficile, et le métier de copiste est bien dur.

Vous avez vu, ouï, touché, soupesé. Portez témoignage !

Ici, les lettres pour les Muses aux yeux inextinguibles. Au revoir, mon cher Ami, je vous embrasse. Au revoir.

Le Victorial,
Sept heures du matin.
24 mai 1929.

Gabriele d'Annunzio
di Monte Adrante.

A l'heure du départ, vous entendrez peut-être les 21 coups de canon. »

D'Annunzio a voulu signer ici, nous le remarquons, de ce titre princier qu'il eût préféré à celui de Monte Nevoso. Entend-il nous rappeler ainsi la lettre qu'il dit avoir écrite au roi Victor-Emmanuel III en 1924 et toutes les autres circonstances mémorables de la dernière conversation ? A la vérité, nul signe visible n'aurait besoin de faire revivre en nous ses propos. Les paroles d'un Gabriele d'Annunzio ont en elles une vertu vigoureuse qui ne craint pas l'oubli.

Si le passant de cette époque déjà lointaine osait s'en retourner là-bas maintenant, y verrait-il encore, de faction à l'entrée d'honneur, le carabinier qui veillait alors au seuil du Victorial ? Peut-être ; mais les portes ne seraient plus closes. Selon l'offre du poète, que le gouvernement avait confirmée et enregistrée dans les formes les plus solennelles, le Victorial de Gabriele d'Annunzio, avec ses manuscrits inestimables, ses collections de livres et ses objets d'art, est aujourd'hui le Victorial des Italiens...

Il venait d'avoir soixante-quinze ans. Il écrivait toujours. Et brusquement, comme il l'aurait voulu, la mort l'a saisi à sa table de travail, à sa grande table de bois clair ; elle l'a foudroyé, sous les moulages des métopes du Parthénon, près de

ses livres préférés. Et depuis, la clôture a pris fin. Et le silence a été rompu, non certes par des discours, mais parce que des visiteurs en très grand nombre ont traversé la cour et les jardins, plusieurs étant venus de loin.

Dans les chambres ornées et tranquilles où nous avions entendu autrefois la voix du *Comandante*, sont entrés tour à tour le Président du Sénat, plusieurs ministres, les représentants de l'Académie d'Italie. Le roi Victor-Emmanuel III s'était fait représenter par son neveu, S. A. R. le duc de Bergame. Et M. Mussolini, arrivé de Rome en automobile, fut reçu au seuil de la maison mortuaire par l'archiprêtre...

Quatre statues énormes de Michel-Ange ont monté la garde autour du lit funèbre. Une immense couverture de chamois brune, à dessins en cuir doré, pareille à cette bure murale que nous avions admirée dans sa chambre, recouvrait la dépouille.

Puis le canon s'est mis à tonner de minute en minute. Et le cercueil, après avoir reçu à l'église paroissiale de San Niccolo, toute proche, les bénédictions suprêmes, fut ramené dans les jardins pour être placé à la proue du navire *Puglia*, sur « le vaisseau armé ».

Il doit être inhumé dans le caveau que l'on prépare au Victorial, avec les quatre compagnons d'armes qui partirent avec Gabriele d'Annunzio pour la conquête de Fiume.

CONSTANTIN PHOTIADÈS.

WESLEY

RÉFORMATEUR DE L'ANGLETERRE

Tandis qu'en France il n'était pas d'image plus répandue que celle du jacobin armé jusqu'aux dents et coiffé du bonnet rouge, l'Angleterre vénérait un personnage bien différent. On le voyait partout, sur les assiettes, les nappes, les théières. C'était un petit clergyman aux cheveux blancs, qui d'une main tenait une Bible, de l'autre esquissait un geste bénisseur ; figure de plus en plus conventionnelle à force d'être souvent reproduite. Le fondateur du Méthodisme, Wesley, le contre-révolutionnaire, devenait le dieu lare de la classe moyenne. Le bruit de ses prêches aux mineurs et aux tisserands remplit tout le XVIIIe siècle anglais. Sous son influence, les mœurs subirent une transformation radicale. Lloyd George le définit « le plus grand chef religieux sorti de la race anglo-saxonne ». L'Allemagne a Luther, la France Calvin ; deux siècles après la Réforme protestante, l'Angleterre eut Wesley. On évalue communément aujourd'hui à une quarantaine de millions le nombre des méthodistes. Les statistiques impressionnantes suffisent-elles à démontrer l'achèvement triomphal d'une vie ? Celle de Wesley traîna son fardeau de désillusions ; elle ne remplit pas son but essentiel. Il n'avait voulu que restituer la ferveur chrétienne à son Église nationale contaminée par le scepticisme du XVIIIe siècle ; il n'avait voulu fonder qu'une congrégation populaire qui la rapprochât des miséreux entassés dans les villes manufacturières. Et, par une fatalité d'indiscipline, il finit par déchirer d'un schisme cette Église d'Angleterre dont il ne cessa de se proclamer le

ministre loyal. Tel fut l'échec caché sous sa victoire. Mais, sans ce révolté, le patrimoine spirituel de l'Angleterre, — et pareillement de l'anglicanisme, — se trouverait appauvri.

Son influence s'exerce à travers tout le XIXe siècle. Avec ses grandeurs et ses étroitesses, sa rude franchise et ses faux-fuyants, ses paroles ostentatoires et ses silences voulus, sa persévérance obstinée au service d'un idéal et ses solutions toujours empiriques, Wesley nous révèle une âme très étrangère à la nôtre : l'âme puritaine.

Il n'est pas de ces personnages qu'une stricte logique peut expliquer ; il faut le regarder vivre avec toutes ses incertitudes et toutes ses contradictions, depuis les jours où, jeune professeur dans un collège d'Oxford, il institue non sans peine un tout petit cénacle, jusqu'à sa vieillesse triomphale où il apparaît véritablement comme le maître de son pays.

LES DÉBUTS D'UN JEUNE APÔTRE

Une bonhomie paresseuse régnait dans le vieil Oxford. A la vérité, le niveau des études n'avait jamais été plus bas qu'en cette première moitié du XVIIIe siècle. Grassouillets, bedonnants, — en butte aux mêmes plaisanteries que les chanoines ridiculisés par Boileau, — les dignitaires des collèges menaient leur tâche routinière ; puis, flâneurs autant que leurs élèves, s'en allaient attendre l'arrivée du coche qui mettait deux jours à venir de Londres. Les fortes disciplines se relâchaient et les voyageurs déploraient l'abandon des bibliothèques où les élégants à perruque blonde ne pénétraient que de loin en loin pour examiner leur arbre généalogique. Les *Gentlemen commoners*, — riches privilégiés reconnaissables à leur robe de soie et à leur bonnet de velours, — achetaient avec des bouteilles l'indulgence de leur tuteur ; ils se promenaient joyeusement dans les allées de *Merton College*, accompagnant les beautés à la mode qu'on appelait « toasts » à cause des discours fantaisistes prononcés en leur honneur parmi les coupes entrechoquées : ce n'étaient souvent que les filles du tailleur ou du savetier, exhibant des parures au-dessus de leur condition.

Et la musique charmait cette paresse, voilait de rêve cette gaieté. Un tory xénophobe se plaignait qu'on laissât

l'usage du théâtre « à un certain Hændel, un étranger ». Un soir de juillet 1733, il y joua son oratorio d'*Esther*. Les auditeurs recueillis d'Hændel étaient les mêmes hommes qui poussaient des vociférations lorsque se livraient d'étranges concours entre buveurs ou fumeurs. Qui lamperait le plus d'ale ou brûlerait le plus de pipes ? Le vainqueur recevait l'enjeu.

Seule passion grave, la politique agitait le vieil Oxford. Sous Guillaume d'Orange, sous les premiers rois George, jusqu'à la fin du siècle où elle finira par se réconcilier avec la maison de Hanovre, l'Université garde aux Stuarts son amour. Les étudiants, qui, dans l'ivresse d'un réveillon, crient trop haut leurs préférences dynastiques, se voient inculpés de trahison, et de bizarres procès se jugent, comme celui d'un gentilhomme irlandais accusé d'avoir dit que l'âme du roi Guillaume d'Orange se trouvait en enfer ! L'anniversaire de George Ier, en 1715 et en 1716, est marqué par des émeutes où tories et whigs s'affrontent ; des cris séditieux s'élèvent : « A bas les usurpateurs ! Vive Jacques III ! » Chacun découvre aisément dans les phrases des sermons une allusion à ses rancunes où à ses espérances. « La justice restaure toute chose !... » annonce, du haut de la chaire, le docteur Warton, avec un tel accent sur le mot *restaure* que les jeunes gens saluent d'une ovation le prédicateur.

Le soir, dans les tavernes, plus d'un ecclésiastique, assis le dos à la cheminée, dans un monumental fauteuil de chêne et devant un gobelet débordant, porte un toast qui pourrait lui coûter sa place : « A la santé du roi, de l'autre côté de la mer ! A la santé de l'ancienne famille ! » En cette minute, si négligent de ses devoirs qu'il ait été tout le jour, le dignitaire d'Oxford recouvre son honneur. La veillée se prolonge tard ; ce loyalisme ne garantit pas la sobriété. Il arrive que l'aube surprenne parmi les flacons vides des ministres de l'Église établie. Et voici qu'une cloche tinte, exacte comme au moyen âge, tenace comme l'habitude religieuse qui ne s'inquiète pas si la foi est vivante ou morte. « Dieu me damne ! » s'écrie l'un de ces ecclésiastiques, pris de remords, mais ajoutant un juron à ses autres péchés : « Dieu me damne ! C'est l'office du matin. »

Telle était la bonne ville où, l'an 1720, John Wesley, fils d'un pauvre recteur du comté de Lincoln, vint s'inscrire

au Christ Church College. Il était âgé de dix-sept ans.

En 1724, il est bachelier ès arts, et, selon la coutume, on lui décerne son titre en posant solennellement sur sa tête un volume d'Aristote. L'année suivante, il est consacré diacre anglican. Sur son arbre généalogique, les ministres du culte, de piété fervente et de caractère difficile, se pressent en si grand nombre qu'on oublie les ancêtres qui ne portent pas la robe noire et le petit collet blanc. John Wesley subit la poussée de son atavisme. Comme Samuel son aîné, il prend sa place dans les rangs du clergé et son frère cadet Charles marchera sur ses traces. En 1726, il est élu *fellow* du Lincoln College et la munificence du traitement qui lui échoit réjouit sa famille. Dès lors, le jeune professeur préside aux controverses dirigées avec tout le cérémonial scolastique, tournois de paroles et d'idées aussi anciens que ces voûtes où se répercutent les formules qui, tour à tour, provoquent, concilient, reconnaissent la défaite, proclament la victoire. Wesley, redevenu pareil à un clerc tonsuré de jadis, se distingue par sa promptitude à désarçonner l'adversaire, triomphateur brandissant sa masse de syllogismes. Il raisonne avec tant de facilité qu'il éprouve secrètement la faiblesse de la raison. En 1727, par trois dissertations brillantes sur le meurtre de Jules César, l'âme des bêtes et l'amour de Dieu, il conquiert son diplôme de maître ès arts.

Tandis qu'il s'avançait ainsi sur le chemin des honneurs universitaires, il traversait la crise religieuse qui devait inspirer sa vocation.

Dans les halls d'Oxford, une proclamation dénonçait les progrès du déisme. Ce langage protestataire reflétait plutôt un souci de politesse qu'une ardeur de conviction. Les bons doyens semblaient invoquer le respect des pierres, comme on invoque celui des aïeules qui ne sont jamais assez sourdes pour ne point s'offusquer des propos scandaleux que tient la jeunesse. Que les incrédules se taisent ! Les bons doyens n'obtenaient guère l'obéissance : les incrédules péroraient, les ouvrages suspects se propageaient. Voltaire, qui avait passé le détroit, s'émerveillait de ces audaces et s'apprêtait à les reproduire. Cependant l'instinct religieux prenait sa revanche avec Wesley que la lecture de l'*Imitation* jetait à genoux.

Une jeune femme surnommée *Varanèse*, qu'il aima d'un amour malheureux, lui avait conseillé cette lecture. Penché sur l'*Imitation*, il lui sembla tout d'abord qu'il respirait l'air glacial d'un cloître depuis longtemps abandonné ; il se révolta contre un ascétisme dont la douceur ne se communiquait pas à lui, et sa mère dut l'exhorter à plus de condescendance pour « un vieux moine dont la science n'égalait pas la piété » et qui n'avait pas connu la lumière de la Réforme. L'esprit du vieux moine triompha ; Wesley s'offrit à Dieu, moins à la façon d'un prêtre que d'un cénobite. Ce fut sa première conversion que ses coreligionnaires regardent comme une erreur de jeunesse. Wesley ne croyait-il pas à la sanctification par la souffrance ? Ne s'engageait-il sur le chemin qui aboutissait à l'Église de Rome ? Tout en observant jeûnes, vigiles et carêmes, il luttait contre le regret de *Varanèse*, l'amie perdue. Il voulut s'affranchir du monde, et rêva d'établir son ermitage dans une vallée du Yorkshire où il ne serait qu'un obscur maître d'école, ne chérissant d'autre ambition que d'instruire les enfants pauvres. Mais un conseiller dont on ignore le nom intervint pour condamner au nom de la Bible cette idée de retraite : « On n'allume pas la lampe pour la placer sous le boisseau. » Wesley n'était point taillé pour un destin d'humilité. Aussi son interlocuteur put le convaincre sans trop de peine que Dieu le chargeait d'une mission moins obscure : réformer l'Université d'Oxford et, par l'Université d'Oxford, l'Église anglicane. Il lui fallait recruter des disciples, former un groupe.

Wesley commença son œuvre dans un isolement absolu. Qui l'écouterait ? Qui le suivrait ? Un soir qu'il dînait en compagnie d'un étudiant de New College, nommé John Griffith, le glas se mit à tinter dans la tour de Saint Mary. On annonçait les funérailles d'une enfant de quinze ans. Les jeunes gens se dirigèrent vers l'église, émus tous deux, car ils étaient les amis de la pauvre petite qu'on menait au cimetière. Chemin faisant, Wesley prononça devant un seul auditeur son premier sermon, rythmé par une cloche funèbre : «Quand vous et moi serons là où se trouve cette jeune morte... » Il prêcha l'urgence du repentir : « Laissez-moi, dit-il à son compagnon, vous transformer en un véritable chrétien. » Dévoré de zèle, mais autoritaire et outrecuidant, celui qui

aspirait à n'être qu'un reclus devenait un prédicant et déjà le puritain supplantait le mystique par vocation.

L'étudiant Griffith se soumit à l'obédience de Wesley, premier adepte. Mais la phtisie l'emporta et l'apôtre se retrouva seul, réduit à se réformer lui-même. Il ne gagnait même pas à sa cause son frère Charles qui parfois entrait dans sa chambre en coup de vent, dérangeait l'ordre méticuleux de ses papiers, et ne faisait que siffloter et hausser les épaules, lorsque John voulait lui parler sérieusement.

Toutefois, le 22 septembre 1728, l'évêque d'Oxford consacrait Wesley prêtre de l'Église anglicane, et l'année suivante il avait recruté trois disciples : Charles qui cédait enfin à son influence ; Robert Kirkham, le frère de *Varanèse*, un excellent garçon qui s'efforçait, contre ses penchants naturels, de devenir frugal et sobre ; le troisième néophyte était le fils d'un riche gentilhomme irlandais, William Morgan. Ils se réunissaient le soir, dans l'appartement de Wesley, afin d'étudier sous sa direction l'Écriture sainte et l'Histoire de l'Église. Une classe supplémentaire : en apparence, rien de plus ; mais le pédagogue et ses élèves veulent susciter une croisade contre le luxe, la paresse, l'intempérance. Ils n'obtiennent d'ailleurs aucun succès. On tourne en dérision leur lever matinal, leur travail acharné, et surtout la piété avec laquelle ils reçoivent tous les dimanches la Coupe de la Cène qu'il n'était d'usage de recevoir que trois fois par an. Lorsque, bravant le respect humain, ils traversaient seuls pour communier la nef de Saint Mary, chacun leur décochait son injure : « Bigots !... Enthousiastes !... Vers rongeurs de la Bible !... Sacramentaires ! » « Voici que passe le *Club de la sainteté* ! » lançait une voix persifleuse. Tant de petits groupes s'organisaient dans les tavernes d'Oxford ! Il y avait le *Club de la déraison*, le *Club du badinage*, et le plus joyeux, le *Club de l'amour*, où ne pénétraient que ceux-là qui savaient rimer avec grâce en l'honneur d'une jolie maîtresse. Mais un club qui poursuivît un but de perfection morale, comme cette idée semblait comique ! On en riait encore lorsqu'un étudiant prononça un mot très étrange, tout à fait en dehors du vocabulaire habituel : « Ce sont les méthodistes », s'écria-t-il en montrant du doigt Wesley et ses compagnons. Un mot d'érudit, pesant, pédantesque, déniché dans quelque ancien livre : on jugea qu'il

définissait et bafouait à merveille ces quatre jeunes gens ascétiques et ponctuels jusqu'à la manie.

« *Méthodistes !* » Wesley ne relèvera ce sobriquet comme un titre d'honneur que lorsque son œuvre aura triomphé. Pour l'instant, il préfère qu'on nomme son petit groupe : *le Club de la sainteté*. Que cherche-t-il, sinon la perle précieuse sans laquelle tout le reste n'est qu'indigence ? Or, Wesley regardait comme un saint qui se vouait à l'holocauste l'un de ses disciples, l'Irlandais William Morgan. Grâce à l'influence de William Morgan, le cercle studieux devenait une confrérie où l'on pratiquait les œuvres de miséricorde, tellement oubliées qu'elles n'existaient plus que sur les retables et les verrières : visiter les captifs, nourrir les pauvres, soulager les malades... Bien que l'opinion se déclarât de plus en plus hostile, Wesley s'adjoignait de nouveaux adeptes. Mais il perdait le fervent William Morgan qui succombait à une fièvre ardente. L'Université accusa publiquement Wesley. Semeur de fanatisme, ne conduisait-il pas ceux qui subissaient son ascendant redoutable vers la folie et vers la mort ? Et Wesley se défendit, revendiquant pour lui-même et pour ses rares partisans le droit de se conduire selon les préceptes de l'Évangile. Dans la cité d'Oxford, jadis chrétienne, ne serait-il plus permis d'être chrétien ? Son apologie fière et bourrue, où grondait la révolte, rapprocha de Wesley quelques jeunes gens qui portaient comme lui la marque d'une hérédité et d'une éducation puritaines. Ainsi se fortifia son petit groupe.

Une gravure évoque l'assemblée des premiers « méthodistes ». Ils occupent beaucoup de place avec leurs robes universitaires largement étalées, leurs attitudes décoratives. Mais ils ne seront jamais très nombreux : tout au plus une vingtaine, presque tous du même milieu social, fils de pasteurs anglicans, destinés eux-mêmes à recevoir les ordres. Leur influence fut profonde. Prophètes d'une réforme, ils déposeront dans les cœurs arides la semence d'une piété qui lèvera plus tard en une moisson d'œuvres charitables. Le plus ancien portrait de Wesley nous le représente tel qu'il apparaissait à ses jeunes disciples. Comme l'entretien des perruques coûtait fort cher, il avait résolu de renoncer à ce faste : sa chevelure noire, légèrement bouclée, retombe sur ses épaules, encadrant un visage maigre et pâle. Ses mains déliées, — des

mains de musicien, — s'appuient sur une énorme Bible. Physionomie dure, impérieuse. Toutefois, ce maître de trente ans gouvernait avec bienveillance des élèves qui n'en avaient guère plus de vingt. « Nous étions alors quelques-uns qui n'avions qu'un seul cœur et qu'une seule âme ! » soupirera plus tard John Wesley lorsque, fatigué de se disputer avec ses amis d'autrefois, il reportait sa pensée lourde de nostalgie vers son cénacle d'Oxford.

Un seul cœur, une seule âme, l'accord dans la pureté, l'aube d'une religion ! Ces premiers méthodistes n'avaient pas encore adopté le langage arrogant et uniforme des sectaires, mais ils s'entretenaient très simplement de l'école qu'ils avaient fondée de leurs deniers pour abriter les enfants pauvres, des prisonniers parqués dans la vieille forteresse qu'ils allaient visiter. Si un étourdi, traversant la cour du collège, lançait une injure dans la direction de la chambre où se réunissait le *Club de la sainteté*, l'injure expirait comme la brise du soir le long de la vigne folle enguirlandant la fenêtre. On écoutait la parole de Wesley. Il exhortait les candidats au sacerdoce à communier plus fréquemment. Il voyait dans le mémorial de la Cène un rite mystérieux qui tenait du miracle. Sa pensée rôdait autour du catholicisme sans oser y pénétrer. Protestant suspect, il récitait en commun avec ses disciples des oraisons pour les trépassés ; il restaurait l'usage de la confession. L'une de ses sœurs s'indignait et le traitait de *papiste*.

Ainsi Wesley, dans les cloîtres d'Oxford, au début de son œuvre, pouvait-il paraître un précurseur de Newman. Mais une seconde conversion vint le ramener à l'esprit de la Réforme protestante dont il s'était fort éloigné. Après un voyage d'apostolat malchanceux dans l'Amérique du Nord, il regagnait son pays, le cœur changé. Il avait rencontré là-bas des mystiques luthériens, les Frères moraves, qui lui avaient inculqué leur doctrine Cette influence détermina son évolution religieuse.

Le 24 mai 1738, John Wesley « se convertit ». De ce jour, semblera s'arrêter sa marche inconsciente vers le catholicisme qu'il veut ignorer sans toujours y réussir. Comme il subit l'envoûtement des Piétistes venus d'Allemagne, les paroles de Luther produiront en son âme la secousse attendue.

Ce matin du 24 mai, dans la cité de Londres, John Wesley ouvrit au hasard la Bible et lut : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu. » Il se dirigea vers la cathédrale Saint-Paul où les musiciens psalmodiaient l'antique *De profundis* traduit en anglais. L'âme de Wesley s'unit à leur plainte. Le soir il se rendit dans Aldersgate où se rassemblait une « société religieuse » composée de jeunes gens. Une arche triomphale que surmontait la statue équestre de Jacques Ier ouvrait alors l'entrée de cette rue commerçante et grise, aujourd'hui sans le moindre intérêt. Les méthodistes ont difficilement identifié l'emplacement du logis où John Wesley clama la joie de son pardon. Il nota dans son *Journal*, précis comme une horloge, qu'il était exactement neuf heures moins le quart lorsque passa le souffle de l'Esprit.

Quelque artisan de la cité lisait les gloses de Luther sur l'Épître aux Romains. Durant cette lecture l'éclair jaillit. Et ce fut pour John Wesley la conversion sollicitée, l'évidence du pardon. « Je connus, écrivit-il en son *Journal*, que le Christ avait pris mes fautes, oui, les miennes, et qu'il m'avait sauvé de la loi du péché et de la mort. Alors je me mis à prier de toutes mes forces pour ceux qui m'avaient méprisé et s'étaient acharnés à me nuire. »

LE RÉFORMATEUR A BRISTOL

Lorsque Wesley, clergyman de trente-cinq ans, prêchait dans les églises anglicanes, il semblait un énergumène entré dans un salon. On ne goûtait ni cette force, ni cette fougue. Sa parole était un orage qui réveillait le sommeil de la foi. Quand il descendait de la chaire, un ecclésiastique s'avançait vers lui courtois, mais offusqué : « Monsieur, il ne vous sera plus permis de prêcher ici ! » Ainsi chassé des sanctuaires officiels, Wesley prit l'initiative d'évangéliser les pauvres sur les places publiques. Déjà l'on pouvait discerner les signes avant-coureurs de la révolution industrielle. Les campagnes se dépeuplaient au profit des villes surgies d'un sol charbonneux. Mais, comme une grande dame gênée par ses atours et se refusant à compromettre sa dignité par des gestes prompts, l'Église d'Angleterre n'adaptait pas ses mouvements à ceux d'un siècle qui transformerait tout. Aristocratique et rurale,

châtelaine condescendante au vassal paysan, elle ignorait l'ouvrier. Et nulle influence civilisatrice ne s'exerçait sur les mineurs. Ceux de Kingswood, dans le voisinage immédiat de Bristol, passaient pour les plus féroces. Ce n'étaient que de « noirs démons » qui arrêtaient les carrosses, détroussaient les voyageurs, recélaient dans des tanières impénétrables à la police les biens volés. Les habitants de Bristol s'épouvantaient des grèves provoquées par leur désespoir.

Le 2 avril, pour la première fois, Wesley prêchait en plein air aux « démons noirs » de Kingswood. Lorsqu'il vit la foule des mineurs grossie par la foule des tisserands, — s'il faut en croire les statistiques boursouflées de son *Journal*, ils étaient près de trois mille, — alors Wesley comprit que son heure était venue.

Ces abandonnés qui ressemblaient à des brutes, ces ignorants, si maladroits dans leurs révoltes qu'ils n'obtenaient jamais justice, le missionnaire allait les instruire et les civiliser. Avec cette matière abjecte, cette populace qui s'enivrait de gin pour oublier l'horreur de l'existence, il façonnerait un nouveau peuple anglais, fier, probe, diligent, immensément orgueilleux, mais courbant devant l'Éternel son front régénéré.

A Baptist Mills où il y avait une fonderie de cuivre, à Hannam Mount où se trouvait une zinguerie, Wesley paraît et conquiert les âmes. Les auditeurs poussent des hourras retentissants, ils félicitent leur apôtre en lui assénant de grandes tapes dans le dos. Le dignitaire d'Oxford, très offusqué, doit se répéter tout bas les résolutions qu'il a formulées dans son *Journal* : « Me résigner à l'abaissement, me résigner à l'avilissement. » La voix d'un ouvrier salue le réveil religieux qui commence : « Voici que la flamme est allumée ! »

Une flamme qui n'est pas surveillée comme celle d'une lampe sur un autel, mais attisée par les souffles d'une exaltation soudaine, — et c'est l'incendie qui dévore. Un ecclésiastique désavoué par son Église, ardemment charitable et conscient d'être un homme prédestiné, a remué les puissances de ferveur assoupies chez des êtres primitifs. Il offre à de pauvres gens longtemps privés de Dieu un christianisme simplifié, réduit à la connaissance personnelle et expérimentale de la Rédemption. Sa doctrine consiste en un partage

de ténèbres et de lumière, égal, absolu, sans demi-teinte. Wesley, qui jugera Jean-Jacques Rousseau « encore pire que Voltaire », proclame avant tout la dépravation de la nature humaine. Sa foi dans le péché originel envahit tout : elle dépasse et déforme l'orthodoxie. Selon Wesley, l'homme naturel était voué au démon ; il s'acheminait vers un abîme, ses bonnes actions corrompues comme lui-même ne le sauveraient pas s'il ignorait son Rédempteur. Sur un fond de désespoir, Wesley traçait l'emblème éblouissant de la croix. Mais que l'homme sache son salut, qu'il en reçoive la révélation personnelle et sentimentale ; qu'en son âme se brise l'image du démon ! John Wesley posait aux foules la question qui avait troublé sa jeunesse : « Comment savons-nous que nos péchés sont pardonnés ? » Le péché appartenait au domaine de la réalité la plus tangible ; le pardon tenait du hasard et du miracle.

Le soir, dans les salles des corporations ou dans les ateliers, parmi les métiers des tisserands, Wesley plonge ses auditeurs dans l'effroi religieux, qu'il croit salutaire et précurseur de la conversion. Il évoque la vallée où règne l'ombre de la mort, la détresse de l'homme naturel privé de Dieu ; on l'écoute dans un silence consterné. La cohue est telle que les auditeurs grimpent à l'échelle, entrent par la lucarne. Le plancher craque sous le poids de tous ces corps. Un accident survient. Mais Wesley constate avec la joie provocante de sa victoire que l'Éternel protège ses enfants choisis, « son petit Israël britannique ». Ni morts, ni blessés, à peine une interruption.

Les pauvres qui étouffent dans ces greniers se sont fatigués d'entrer dans les spacieuses cathédrales édifiées pour la misère de leurs aïeux, mais où plus rien ne les concerne. Honteux de leurs haillons, intimidés par le voisinage des élégants et des riches, ils ont vainement essayé de comprendre ce que disait le ministre juché derrière son pupitre. De belles phrases sans doute, mais hors de leur portée, des phrases qui berçaient la somnolence de ces gentilshommes assoupis, leur tabatière à la main.

Matelots, débardeurs, soldats, que saisissaient-ils de cette langue impeccable, modelée dans les universités gothique et si différente de leur langage quotidien ? Découragés, il se retiraient et ne revenaient plus. Contrairement au jeune

homme de l'Évangile qui s'éloignait du Christ parce qu'il avait de grands biens, ils délaissaient les églises à cause de leur ignorance et de leur dénuement. Privés du prêche, — l'un des seuls aliments encore offerts à leur faim religieuse, cette faim religieuse insatiable du peuple anglais, — ils s'abandonnaient à leurs instincts brutaux, s'abreuvant de gin, détroussant les voyageurs ou, tout à fait démoralisés par l'indigence, traînaient leur épouse sur les marchés, la longe au cou, telle une bête de somme, en criant : « Qui veut ma femme, ma femme pour quinze shillings ? » Mais un malaise les suivait dans leur déchéance, comme une nostalgie de repentir qui ne parvenait pas à s'exprimer. Ces miséreux appartiendraient à qui se rendrait le maître de leurs larmes.

Ils écoutaient le clergyman expulsé des églises, s'émerveillaient de comprendre chacune de ses paroles et de se sentir aussi touchés que lorsqu'ils épelaient le *Voyage du pèlerin* du chaudronnier Bunyan, — un livre possédé par les plus pauvres.

A la voix de Wesley, les âmes se réveillaient au bord d'un abîme. Le sentiment du danger spirituel arrachait à ces pauvres gens des cris plus terribles que ceux qu'ils poussaient dans leurs émeutes.

Le 17 avril éclatent les scènes qui faillirent ruiner l'œuvre commencée. Plusieurs fois par semaine, en ce printemps de 1739, le *Journal* de Wesley indique quelque nouvelle manifestation d'une folie contagieuse. Il écrit le 21 avril : « Aujourd'hui, dans le hall des tisserands, un jeune homme fut pris d'un tremblement violent, et s'abattit à terre, si vive était la peine de son cœur. Nous ne cessâmes de prier. Il se releva joyeux et fort dans l'Esprit Saint. »

C'est surtout lorsque le prédicateur affirme sa foi dans la Rédemption universelle et attaque le déterminisme de Calvin, que le trouble sévit. Hommes et femmes sont pareillement frappés ; le jeune âge, la maturité, la vieillesse frémissent sous les mêmes chocs. Les médecins accourent, observent, s'étonnent, réservent leur diagnostic. Nul témoin plus stupéfié que Wesley lui-même, qui domine énergiquement de sa petite stature toute cette confusion.

Les crises qui marquent le début de l'apostolat méthodiste diminueront d'intensité à mesure que triomphera la

Réforme de John Wesley. Mais elles ne cessent pas de sitôt. Les croit-on terminées définitivement que parfois elles reparaissent, flammes de fanatisme toujours promptes à se rallumer. Elles éclatèrent à Bristol, plus fréquentes, plus dramatiques que partout ailleurs, parmi des gens affairés, ponctuels, cupides et ternes, qui ne sortaient de leur silence que pour évaluer les chiffres de leurs gains.

Or Wesley demeurait l'aristocrate, le dignitaire d'Oxford, très loin de la foule, même lorsqu'il semble s'absorber en elle et se laisser entraîner par sa poussée. Il haïssait la turbulence et craignait la démagogie ; il ne redoutait pas moins l'illuminisme. Comment transformer en Anglais capables de dominer l'Europe ces pauvres artisans qui se roulent à terre, l'écume à la bouche, en hurlant qu'ils sont des réprouvés ?

Wesley comprend que si son sang-froid l'abandonne, tout est perdu. Organisateur avant tout, il considère, une fois son sermon terminé, ceux qui viennent de l'entendre. Certains sont très calmes ; ils ont épuisé leurs sanglots, trouvé la joie du repentir. Ils offrent à Dieu leur âme purifiée. La doctrine de Wesley leur convenait sans doute, puisqu'elle les a guéris de leurs maux. Et Wesley écarte volontairement la pensée des malheureux, — un nombre infime en vérité, — que ses enseignements ont précipités dans la folie véritable, celle qui ronge ses chaînes dans des asiles barbares. Wesley, l'Anglo-Saxon d'autant plus docile aux leçons de l'expérience qu'il rejette l'autorité de ses supérieurs hiérarchiques, s'efforce de découvrir parmi ses convertis de la première heure ceux qui sont dignes de former un cénacle. Il distingue un distillateur, un chirurgien, un tapissier, un charpentier, un mercier et un barbier : six apôtres qui s'attacheront à leur tour des prosélytes, tandis qu'un groupe de femmes se réunit chez une épicière. Rapidement essaiment les sociétés pieuses ; bientôt on en compte quinze, cellules génératrices d'une religion qui recrutera ses adeptes dans la bourgeoisie commerçante et dans les masses populaires. Un mois ne s'était pas écoulé depuis l'arrivée de Wesley à Bristol qu'il devait déjà songer à se procurer un local pour abriter les affamés de sa parole. Non pas une « chapelle », — rien qui suggère l'idée d'un schisme, — mais une nouvelle salle de prêche, l'annexe fraternel et familier du sanctuaire officiel. Le 9 mai, Wesley

achète un terrain sur la place où se tenait la foire aux chevaux. Bientôt une baraque s'élève : elle ne prend les foules que pour les rendre à la cathédrale.

Un dimanche on vit à Bristol un étrange spectacle : les mineurs de Kingswood, et avec eux tout un peuple d'ouvriers, traversaient la ville non plus en cortège révolutionnaire et prêts à piller les navires chargés du froment dont était frustré leur besoin, mais en procession, au chant des hymnes. Ils se dirigeaient vers la cathédrale afin de recevoir la Coupe de la Cène. Le clergé s'effraya tout autant que la police lorsque naguère les mineurs attaquaient l'hôtel de ville. On craignit pour la cathédrale le scandale d'un tumulte. Les élégants majordomes du Seigneur tinrent conseil et leur décision fut négative. Ils réprouvaient tant le méthodisme qu'ils craignirent d'accorder à Wesley le moindre encouragement. C'est ainsi que les pauvres mineurs furent jugés indignes de recevoir la Coupe de la Cène. Leur procession rebroussa chemin.

Le 18 août, l'évêque de Bristol convoqua Wesley pour lui adresser des remontrances.

— Monsieur, prétendre aux révélations extraordinaires de l'Esprit Saint... Quelle chose effroyable !... *A very horrid thing !...* J'entends dire que des personnes sont atteintes de crises nerveuses dans vos réunions et que vous priez pour elles !

C'était le grief suprême du prélat : un désordre, une malséance. Tout l'été, dans le hall des tisserands, se déroulèrent des scènes troublantes, faits précis que John Wesley ne songea pas à nier :

— Mylord, lorsque l'un ou l'autre révèle par des cris et des pleurs l'angoisse de son âme, j'implore Dieu pour sa délivrance et ma prière est souvent exaucée.

L'évêque regarda Wesley comme, dans un hôtel aristocratique d'Angleterre, un gentleman regarde instinctivement l'étranger qui a parlé trop fort. Méprisant, il s'exclama : « Très extraordinaire, en effet ! » Puis il devint le maître qui congédie sans phrase un subalterne :

— Bien, monsieur, si vous voulez mon avis, je vous le donnerai librement. Votre présence ici n'est aucunement nécessaire. Vous n'êtes pas chargé de prêcher en ce diocèse. Donc, je vous conseille de vous en aller.

Alors Wesley protesta. Il ne voulait point paraître un révolté. Il tenait à prouver son droit de prêcher partout. Déjà son œuvre avait suffisamment remué l'opinion publique pour qu'un manifeste fût opportun. L'orgueil de Wesley contaminait son zèle, mais son zèle purifiait son orgueil.

— Mylord, mon rôle ici-bas est d'accomplir le plus de bien possible. Là où je pense que ma présence est profitable, je dois demeurer aussi longtemps que je le juge bon... Votre Grâce sait bien qu'étant ordonné prêtre, je le suis de l'Église universelle, et qu'étant nommé *fellow* d'un collège, je n'ai pas été affecté à aucune paroisse mais que j'ai reçu la charge indéterminée de prêcher l'Évangile dans toute l'Église d'Angleterre. Non, je ne crois pas qu'en prêchant ici, j'enfreigne aucune loi humaine. Et quand ce serait, ne vaut-il pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ?...

« Si je manque à mon devoir et que tombe dans l'abîme une seule âme que j'eusse pu soustraire aux flammes éternelles, Dieu acceptera-t-il ce prétexte : Seigneur, elle n'était pas de ma paroisse ? *C'est pourquoi je regarde le monde entier comme ma paroisse.* »

Parole fameuse de Wesley. Elle accompagne ses portraits ; elle se grave sur le socle de ses statues. Seul en son ardeur apostolique, Wesley se refuse aux strictes obéissances. Et dès lors la guerre éclate entre l'Église officielle et cet isolé. Séparés de Rome, mais fidèles au cérémonial ancien, les prélats anglicans gardent pour s'en servir contre les insoumis l'arme de l'excommunication. Vont-ils la diriger contre Wesley ? Ils se contenteront des reproches et des réfutations. « Non, les évêques n'excommunieront pas mon frère, disait avec humour Samuel Wesley, un paisible clergyman, c'est plutôt mon frère qui pourrait bien excommunier les évêques. »

Et tandis que l'évêque de Londres proteste, Wesley conquiert les quartiers miséreux de la capitale.

Les bourgades du Nord qui deviendront les métropoles de l'industrie, le Pays de Galles, la Cornouaille tour à tour se soumettent à son influence. A force de créer des cénacles, il fondait une vaste congrégation. Malgré pierres et libelles lancés contre lui, le réformateur remportait la victoire. Sa vieillesse fut un long triomphe.

LE GRAND VIEILLARD

Jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, Wesley parcourut l'Angleterre à cheval, mais une bête rétive l'ayant projeté violemment sur le pommeau de sa selle, il dut, en 1774, subir une opération et renoncer à son exercice préféré. Quelques-uns de ses disciples se cotisèrent pour lui offrir une voiture sans luxe. Ainsi continua-t-il ses tournées apostoliques. Dans le cadre de la portière apparaissait sa figure de vieillard, étrangement adoucie.

Le véhicule qui s'avançait cahin-caha sur les routes, lentes à s'améliorer, renfermait une petite bibliothèque. Sarah Wesley, — la fille de Charles, — accompagnait souvent son oncle et lui lisait durant les parcours interminables quelque poème récemment paru, comme *le Ménestrel* de l'Écossais James Beattie. Médiocres ou géniales, les musiques du romantisme à son aurore bercèrent la vieillesse de Wesley. Il rejetait l'impertinence et la causticité du XVIIIe siècle ; il exécrait le *Voyage sentimental* de Sterne, mais il pensait que les poèmes du barde Ossian n'étaient guère inférieurs aux épopées d'Homère et de Virgile. L'*Élégie dans un cimetière de campagne*, de Thomas Gray, le touchait profondément. Il admirait surtout les *Nuits* du docteur Young.

Ainsi le vieux missionnaire écoutait-il des strophes sur la tempête, l'arc en ciel et les sépulcres abandonnés lorsque le bruit d'une ovation éclatait autour de sa voiture. On approchait d'une bourgade ; des cavaliers venus à sa rencontre lui formaient une escorte d'honneur : et c'étaient les fils de ces mécréants qui lui lançaient des pierres quarante ans plus tôt ! Alors Wesley se tournait vers sa nièce :

— Vraiment, s'exclamait-il, serais-je devenu un homme respectable ?

Il n'était plus « le vagabond Wesley ». On le surnommait, — comme Gladstone au siècle suivant, — « le grand vieillard ». Les peintres les plus illustres, Romney, Reynolds, travaillaient à son portrait. Patriarche déjà touché par la légende, il saisissait les imaginations des enfants. L'année 1784, dans un village d'Écosse, un petit garçon entendit Wesley prêcher dans le cimetière. Il n'oublia jamais son apparence vénérable,

ni les vivants récits qu'il contait pour illustrer sa doctrine. Ce petit garçon s'appelait Walter Scott.

Un tableau du paysagiste Loutherbourg évoque, non sans une légère intention caricaturale, un prêche méthodiste dans une prairie à la fin du XVIIIe siècle. Des paysans, mêlés à des gueux, écoutent l'orateur, et les bestiaux couchés sur l'herbe semblent également attentifs. Du recueillement, de la bonhomie surtout ; nulle exaltation. A la lisière d'un parc surgit un groupe élégant : la famille du châtelain ; de l'autre côté, le recteur au bras de son épouse. Les anciens adversaires ont fait la paix. Wesley règne sur la religion nationale à l'heure où ses disciples proclament farouchement leur indépendance, où le schisme va s'imposer comme une fatalité.

Les églises qui se fermaient au « vagabond Wesley » ouvrent leurs portes pour accueillir « le grand vieillard ». A Plymouth la foule se presse, si dense, que les admirateurs de Wesley, qui le portent en triomphe jusqu'à sa chaire, ont peine à lui frayer un passage. L'enthousiasme des matelots, des ouvriers métallurgistes et des mineurs a fini par gagner l'aristocratie. Avec Wesley se réconcilient les cités historiques, les cathédrales et les personnages traditionnels qui évoluent autour des cathédrales. L'évêque de Gloucester reçoit le réformateur en son palais et lorsque Wesley revient à l'Université d'Oxford et qu'il prêche devant les étudiants, ceux-ci lui ménagent une ovation tellement exubérante que l'ancien *fellow* de Lincoln College doit les rappeler à l'ordre d'un geste paternel.

La victoire de Wesley se confond avec celle de l'idéal puritain qui s'adapte aux temps nouveaux. La fin des siècles devance ou suit la date chronologique de leur mort. Le XIXe siècle anglais commence.

L'année 1788, dans le hall de Westminster, la voix de Burke, qui dénoncera les principes de la Révolution française, accuse de malversations Warren Hastings, le gouverneur des Indes orientales ; Fox, à son tour, mène l'attaque, puis le jeune orateur Sheridan qui, son discours achevé, tombe entre les bras de Burke, épuisé par sa merveilleuse éloquence. La réforme de Wesley atteint son apogée tandis que se juge, dans un déploiement théâtral d'honneur et de vertu, le procès de Warren Hastings. Cette Angleterre intègre et dressée contre

l'afflux de sa richesse impériale acquise par quelque fraude, c'est celle des dimanches puritains recueillis dans la lecture de la Bible. A travers les campagnes, des prosélytes intransigeants et doux s'en vont déclamer contre les divertissements brutaux en voie de disparaître : combats de coqs, combats de taureaux.

Wesley triomphe ! Et toutes les initiatives philanthropiques qui s'épanouiront au XIXe siècle doivent quelque chose à son impulsion : la réforme des prisons, des lazarets, des hôpitaux qu'un charitable Quaker, Howard, avait entreprise ; la régénération de l'enfance par les écoles du dimanche ; et surtout la croisade commencée contre l'esclavage des noirs.

Le 5 octobre 1790, Wesley prêchait en plein air pour la dernière fois. C'était dans le cimetière de Winchelsea, près d'une église gothique ruinée, à l'ombre d'un sycomore qu'on nomma « l'arbre de Wesley ». Comme des pèlerins friands de reliques, les fidèles méthodistes s'y taillèrent de pieux souvenirs. Wesley continua toutefois de prêcher dans les salles de ses confréries. George Crabbe, — poète amer et réaliste des classes pauvres, — vint l'entendre à Yarmouth. Debout, mais si las que deux de ses fidèles le soutenaient par les épaules, Wesley parlait abondamment ; il s'épanchait en digressions et en réminiscences. Le poète George Crabbe ne percevait qu'un murmure, presque un souffle ; un instant toutefois, la voix fameuse recouvra sa force. Wesley citait, en la scandant à merveille, une strophe d'Anacréon sur la vieillesse, qu'il appliquait à lui-même. Il était de nouveau l'humaniste d'Oxford, personnage d'autrefois que le puritain n'avait jamais réussi à tuer.

Durant l'hiver de 1791, le vieux missionnaire, bien que malade, partit de Londres pour un court voyage. Le 22 février, il prononçait encore un sermon, au village de Leatherhead, chez un gentilhomme qui avait convié, pour l'entendre, les habitants des alentours. Wesley regagna sa résidence de Londres, — la maison de City Road, foyer de ses œuvres charitables, — tellement exténué que ses disciples s'alarmèrent. Plus d'espoir ! Wesley s'alita pour ne plus se relever. Il passait de la prostration au délire : délire d'un clergyman et d'un prédicateur qui répétait les gestes habituels de sa vie passée.

Le 1er mars, par l'un de ces retours de vigueur qui se produisent parfois chez les agonisants, Wesley se mit à chanter un hymne. Ainsi les pauvres artisans, évangélisés par lui, saluaient-ils la mort quand elle visitait leur chaumière. On reconnut la voix sonore qui dominait naguère la rumeur des foules :

Je louerai mon Maître tant que j'aurai le souffle,
Et lorsque ma voix sera perdue dans les ombres de la mort,
Mon être purifié ne servira qu'à sa louange...

Une ancienne loi, tombée en désuétude, ordonnait que, pour l'encouragement de l'industrie nationale, toute personne décédée sur le territoire anglais fût ensevelie dans un linceul de laine. Wesley, l'apôtre des ouvriers qui travaillaient la laine, réclama pour lui ce linceul d'Anglais. Il demanda qu'entre tous ses sermons, on répandît particulièrement celui qui traitait de l'amour divin. Puis il fit oraison : « Bénis, ô Seigneur, l'Eglise et le roi ! Accorde-nous la paix et la vérité. » Le soir, il voulut recommencer son cantique ; il ne put qu'articuler péniblement les premières syllabes, « les ombres de la mort » l'environnaient. Le matin du 2 mars 1791, quelques instants après qu'il eut expiré, une pieuse fille, Élisabeth Ritchie, qui lui servait de secrétaire, dit avec solennité : « Prions, maintenant, pour que le manteau d'Élie descende sur nous ! » Le manteau du prophète Élie qui recouvrit les épaules d'Élisée, symbole de l'héritage spirituel !

Wesley léguait à ses disciples un idéal de conduite, des lois et des préceptes. Il demeurait un solitaire dans ses désillusions et dans sa complexité ; dans son attachement à l'Église nationale, malgré son indiscipline ; dans sa faim secrète du catholicisme qui se mélangeait à sa haine.

Dix mille personnes vinrent honorer sa dépouille dans la chapelle de City Road, et, le jour de ses funérailles, une image fut distribuée qui le représentait avec le nimbe des saints proposés à la dévotion. L'ordre méthodiste semblait canoniser son fondateur. Et telle gazette comme le *Gentleman's Magazine*, qui s'était gaussé du réveil religieux un demi-siècle auparavant, rendait hommage à Wesley, glorieux citoyen de la Grande-Bretagne.

AGNÈS DE LA GORCE.

QUESTIONS MÉDICALES

MÉTÉOROLOGIE ET MÉDECINE

Une des graves erreurs de l'esprit gréco-latin qui nous a façonnés fut de négliger la dépendance de l'homme avec le cosmos.

Depuis la Renaissance, l'homme de culture latine s'est imaginé qu'il était le centre du monde et il a considéré son organisme comme étranger aux multiples événements météorologiques qui, d'heure en heure, modifient l'univers où il se meut, comme s'agite une de ces particules que l'on voit sous le microscope, secouées d'une façon incessante par le jeu des forces physiques. Reconnaître l'action des vents, de la pression barométrique, des modifications électriques de l'air sur son état psychologique et sur son comportement physiologique aurait semblé l'aveu de sa condition misérable.

Et cependant, depuis bien longtemps, l'homme même inculte avait constaté l'influence des dépressions barométriques sur les maux de tête, de l'humidité sur les douleurs, du froid sur le développement des affections pulmonaires. Il avait observé que sa lassitude ou son entrain, son aptitude au travail ou sa torpeur intellectuelle étaient souvent fonction de ce qu'il appelait « le temps ». Certains êtres particulièrement sensibles avaient éprouvé de l'anxiété et tout le poids de la vie, régulièrement chaque nuit, à l'heure qui précède le lever du jour.

Ce n'est pas seulement sur son état physique ou psychique que l'homme pouvait observer les influences météorologiques ; c'est aussi sur l'ensemble des êtres de la nature. A l'approche d'un orage, en même temps que vous éprouvez un malaise, qui peut même aller jusqu'à l'angoisse, n'avez-vous pas senti l'oppression qui pèse sur la nature, n'avez-vous pas entendu ces cris d'effroi des oiseaux, comme un appel désespéré vers l'inconnu, n'avez-vous pas vu les arbres et les plantes rétracter leurs feuilles ou les faire frissonner comme à nul autre moment de leur vie enchaînée ? Les réactions de la nature vivante, animaux et plantes, ne vous semblent-elles pas distinctes à l'aube et au crépuscule ? Oseriez-vous prétendre que la vie des êtres est identique dans l'obscurité de la nuit et dans la lumière du jour ?

Les peuples qui vivent plus que nous en contact avec la nature savent toute l'influence du monde extérieur sur la vie animale. Les Orientaux, ici comme partout, nous ont précédés par l'intuition. Ils ont pressenti le rôle immense des phénomènes météorologiques sur l'état physiologique et sur le psychisme de l'individu. Et, quelques milliers d'années après eux, nous commençons à démontrer, avec nos appareils enregistreurs et toute notre science mécanique, qu'ils étaient dans la vérité.

L'homme a compris qu'il n'était pas un agrégat de molécules, isolé dans la nature. Il fait partie intégrante du cosmos. Il en éprouve les moindres variations, tels ces êtres unicellulaires qu'on nomme amibes, qui se rétractent ou s'épanouissent sous l'action des courants multiples traversant la goutte d'eau où ils baignent.

Comme la plante est sensible à la lumière, aux vents, à l'humidité, à la chaleur et à toutes les influences ambiantes, l'être humain se modifie sans cesse, sous l'action de l'atmosphère qui l'entoure, et qui change d'instant en instant, que ce soit du fait de la pression barométrique, de la température, de l'état hygrométrique, de l'ionisation ou des radiations. Accoutumons-nous à considérer l'homme comme nous considérons la plante : le sol excepté, dont elle s'imprègne, les mêmes agents physiques agissent sur l'un et sur l'autre ; et leurs cellules, leurs humeurs sont impressionnées d'une façon que l'on peut, non sans raison, comparer.

ORIGINES DE LA MÉTÉOROPATHOLOGIE

A vrai dire, Hippocrate, dans son traité *Des airs, des eaux et des lieux*, signalait l'importance des facteurs atmosphériques sur l'apparition des maladies infectieuses. Il insistait sur l'influence des vents, dont certains feraient apparaître des convulsions et de l'asthme chez les enfants. Il montrait l'action des saisons et du froid sur les maladies.

Ses successeurs méconnurent ces notions de météoropathologie et, sauf quelques observations éparses, la médecine oublia les influences atmosphériques.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, un homme qui savait observer donna la première assise scientifique à la météoropathologie. Ce fut à propos d'une maladie des vers à soie, appelée *flacherie*. Pasteur avait découvert, dans l'intestin des vers atteints de cette maladie, des micro-organismes, les uns en « chapelet de grains », les autres en forme de « vibrions ». Ces germes proviennent de la feuille de mûrier en décomposition. Pour qu'ils deviennent pathogènes dans l'intestin du ver, il faut, reconnut Pasteur, que le ver soit affaibli, par suite d'un élevage défectueux (encombrement, mauvaise aération) ou *par suite de facteurs météorologiques* (orage, vents, température élevée).

Un peu plus tard, Pasteur montrait que la poule, réfractaire au charbon, peut contracter cette maladie si on fait intervenir sur son organisme un agent physique, le froid.

Ainsi étaient démontrées les modifications que le *terrain* de l'être vivant subit par des actions atmosphériques ou physiques.

Mais Pasteur avait un autre message à donner au monde : il n'insista pas, et les médecins oublièrent trop le *terrain* et les facteurs qui agissent sur lui pour le modifier.

Aujourd'hui, les influences d'ordre météorologique sur l'homme normal et sur l'homme malade préoccupent à juste titre les médecins. Ils ont l'impression que ce n'est pas impunément que l'être humain est plongé dans un milieu dont la charge électrique est constamment changeante, dont la température, la pression et l'état hygrométrique varient sans cesse et que battent sans répit des vents contraires.

Nous sommes les jouets d'un univers agité par les forces physiques les plus diverses et, inconsciemment, notre être physiologique et psychique est réceptif à tout ce qui modifie le milieu ambiant, comme la plante est sensible à la lumière ou à la pluie.

La météoropathologie est encore à ses débuts. Quelques expérimentateurs, en ces dernières années, ont essayé de la libérer de l'empirisme. Aidés d'instruments de mesure particulièrement précis, ils ont pu mettre en évidence quelques faits qui sont les premiers jalons de la science nouvelle. Mais, combien il est difficile d'étudier l'action des facteurs météorologiques sur l'organisme humain ! Tous agissent simultanément : comment, dans ce chaos, dissocier celui qui est à l'origine de tel phénomène ? On ne peut encore aller qu'à tâtons à travers ce dédale où l'on n'entrevoit que quelques rais de lumière.

Dans cet exposé forcément très incomplet, nous essaierons de montrer l'intérêt que suscitent ces études nouvelles.

LES VENTS

L'influence des vents sur l'organisme a été reconnue par les premiers observateurs médicaux. Déjà Hippocrate, que cite le docteur Aimes dans son intéressante étude sur la météoropathologie (1), disait :

« Dans les villes exposées habituellement aux vents chauds, tels que ceux qui soufflent entre le levant et le couchant et qui sont à l'abri des vents septentrionaux, la moindre cause peut changer les blessures en ulcères... Les habitants sont sans force et sans vigueur, les femmes sont maladives et volontiers stériles, les enfants sont attaqués de convulsions ou de la maladie sacrée, les hommes sont sujets aux dysenteries, aux fièvres longues d'hiver, etc... »

Si les médecins, depuis Hippocrate, négligèrent l'action des vents sur la santé de leurs patients, certains d'entre eux, cependant, au début du XVIIIe siècle, auraient pu lire une lettre de Voltaire qui analyse avec beaucoup d'esprit l'influence du vent d'est sur les habitants de Londres :

(1) A. Aimes, *Météoropathologie*, Maloine éd., Paris, 1932.

« ... Pour moi, effrayé d'une mort si étrange, et de l'indifférence de ces messieurs, je ne pus m'empêcher de m'informer quelle raison avait forcé une demoiselle si heureuse en apparence à s'arracher la vie si cruellement. On me répondit uniquement qu'il fallait un vent d'est. Je ne pouvais pas comprendre d'abord ce que le vent d'est avait de commun avec l'humeur sombre de ces messieurs et la mort de Molly. Je sortis brusquement du café, et j'allai à la Cour, plein de ce beau préjugé français qu'une Cour est toujours gaie : tout y était triste et morne, jusqu'aux filles d'honneur. On y parlait mélancoliquement du vent d'est. Je songeai alors à mon Danois de la veille. Je fus tenté de rire de la fameuse idée qu'il avait emportée d'Angleterre ; mais le climat opérait déjà sur moi, et je m'étonnai de ne pouvoir rire. Un fameux médecin de la Cour à qui je confiai ma surprise me dit que j'avais tort de m'étonner, que je verrais bien d'autres choses au mois de novembre et de mars ; qu'alors on se pendait par douzaines ; que presque tout le monde était malade dans ces deux saisons et qu'une mélancolie noire se répandait sur toute la nation : car c'est alors, dit-il, que le vent d'est souffle le plus constamment. Ce vent est la perte de notre île. Les animaux mêmes en souffrent et ont tous l'air abattu. Les hommes, qui sont assez robustes pour conserver leur santé dans ce maudit vent, perdent au moins leur bonne humeur. Chacun alors a le visage sévère et l'esprit disposé aux résolutions désespérées. C'était, à la lettre, par un vent d'est qu'on coupa la tête à Charles Ier et qu'on détrôna Jacques II. Si vous avez quelque grâce à demander à la Cour, m'ajouta-t-il à l'oreille, ne vous y prenez jamais que lorsque le vent sera à l'ouest ou au sud (1)... »

Il faut attendre le XXe siècle pour que soit faite une étude scientifique de l'influence des vents sur la santé. Le professeur Mouriquand, avec une rare pénétration, a étudié le vent du midi que connaissent bien les Lyonnais.

Malaises, maux de tête, douleurs rhumatoïdes, souvent sensation de manque d'air, irritabilité « comme s'il y avait de l'électricité dans l'air » : tels sont les symptômes qui tourmentent les sujets sensibles à l'action du vent du midi. Chez les épileptiques, on peut voir survenir des crises nerveuses ;

(1) Cité par Lucien Savignon, *Des phénomènes météorologiques en pathologie humaine*, Paris, 1935.

chez les tuberculeux, des hémoptysies ; chez les asthmatiques, des accès d'oppression. Certains enfants débiles ont régulièrement la fièvre lorsque souffle ce vent ; parfois même, ils ont une déshydratation si rapide et si prononcée qu'elle peut entraîner la mort. Voici une observation tout à fait remarquable du professeur Mouriquand :

Un enfant de deux mois, hérédo-syphilitique, présente à son entrée à l'hôpital un état général relativement satisfaisant. Deux jours plus tard, le vent du midi se met à souffler et persiste pendant quarante-huit heures. L'état de l'enfant est immédiatement modifié, la température s'élève à 39 degrés, des vomissements surviennent. La déshydratation est extrêmement rapide : dès le second jour, les yeux s'excavent, le nez se pince, la fontanelle est déprimée, la peau garde le pli. L'état général est vraiment alarmant. Après quarante-huit heures, le vent cesse, l'enfant s'améliore immédiatement, sa température revient à la normale, les vomissements s'arrêtent. L'aspect est complètement modifié. Cette amélioration persiste une semaine. Le septième jour, le vent du midi recommence à souffler. Le soir même, la température de l'enfant s'élève à 40 degrés, des vomissements surviennent, la déshydratation réapparaît, encore plus accentuée et plus rapide que la fois précédente. L'enfant paraît mourant. Mais dès le lendemain, le vent ayant cessé, tous ces signes alarmants s'atténuent et disparaissent.

Ce ne sont pas seulement les êtres humains qui sont sensibles au vent du midi. Les chasseurs, nous dit le professeur Rochaix, ont observé que certains oiseaux, tels que les becfigues, perdent le tiers de leur poids sous l'action du vent du midi. Les plantes, directement exposées à ce vent, se flétrissent avec une rapidité surprenante. Tous ceux qui ont vécu en Afrique ont observé l'action du siroco dont les effets sont à peu près semblables à ceux du vent du midi. Accès d'excitation cérébrale dans les postes du bled isolés ; épidémies de suicides parmi les légionnaires : que de méfaits a produits le siroco ! Le foëhn, qui souffle du midi sur l'Italie du Nord, le Tyrol et la Suisse, a la même action que le vent du midi. Les animaux eux-mêmes, que ce soit les abeilles ou les chamois ou les chèvres, manifestent des symptômes d'inquiétude pendant le foëhn.

L'influence, sur les êtres et sur les plantes, du vent d'est qui souffle dans le détroit de Gibraltar a été bien étudiée à Tanger par MM. Remlinger et Burnier. Chez les hommes, on observe une sensation d'oppression, d'angoisse précordiale, ou des palpitations, des maux de tête, une inaptitude au travail. Les plantes, comme les hommes, manifestent leur souffrance. Dès que le vent cesse, la vie s'épanouit de nouveau.

Les troubles causés par le vent d'est à Tanger précèdent d'ordinaire de douze à vingt-quatre heures l'apparition de ce vent. C'est un phénomène bien souvent constaté : certains organismes sont si sensibles aux variations météorologiques qu'ils les ressentent avant même que les appareils de précision les enregistrent. Cette hypersensibilité aux modifications physiques de l'atmosphère est bien curieuse ; un des exemples les plus saisissants est celui que nous offre Gœthe.

« Un jour, raconte le valet de chambre de Gœthe à Eckermann, Gœthe me sonna au milieu de la nuit. J'entre. Il avait roulé son lit de fer près de la fenêtre et, de son lit, couché, il contemplait le ciel. « N'as-tu rien vu au ciel ? me demanda-t-il. — Non. — Eh bien, cours au poste et demande aux soldats s'ils n'ont rien vu. » Je courus. Personne n'avait rien vu, ce que je rapportai à mon maître, que je retrouvai dans la même position, toujours couché, toujours regardant le ciel. « Écoute, me dit-il, nous sommes dans un grand moment ; nous avons maintenant un tremblement de terre, ou nous allons en avoir un. » Il me fit asseoir sur son lit pour m'expliquer quels signes le lui faisaient savoir. Le temps était très couvert, l'air immobile, très silencieux et très lourd.

« Et avez-vous cru Gœthe sur parole, demande Eckermann ? — Oui, je crus ce qu'il disait, car ses prédictions étaient toujours vérifiées par les faits. Le jour suivant, mon maître fit part à la Cour de ses observations, et une dame dit à l'oreille de sa voisine : « Gœthe extravague » ; mais le duc et les autres messieurs ont cru Gœthe, et on apprit bientôt qu'il avait vu juste, car quelques semaines plus tard arriva la nouvelle que, cette même nuit, une partie de Messine avait été détruite par un tremblement de terre (1). »

(1) Conversations de Gœthe pendant les dernières années de sa vie (1822-1832) recueillies par Eckermann (trad. Em. Délerot), Bibl. Charpentier, t. I, p. 59.

LES DÉPRESSIONS BAROMÉTRIQUES

Les dépressions barométriques ont une grande influence sur l'état physique et moral des humains. Combien de migraineux, d'asthmatiques, de rhumatisants, réagissent aux variations de pression et même peuvent prédire les changements de temps ! Il en est qui sont de véritables « réactifs ».

Les dépressions barométriques agissent sur la pression artérielle ou sur la température de certains sujets. Elles peuvent favoriser des poussées congestives chez les tuberculeux. Le professeur Annes Dias, au Brésil, a observé que les brusques dépressions barométriques produisaient, chez certains cardiaques, des accidents graves, d'ordre réflexe, sur l'appareil pulmonaire et, chez d'autres, atteints d'insuffisance du ventricule gauche du cœur, pouvaient provoquer la mort subite.

Le professeur Brumpt a constaté des rechutes de paludisme provoquées par une baisse de la pression barométrique. Bien d'autres exemples pourraient être donnés.

Cette sensibilité à la pression barométrique est surtout nette chez les sujets à système sympathique déséquilibré. Ce sont eux, d'ailleurs, qui accusent, aux changements de pression, des malaises pouvant aller jusqu'à l'angoisse.

L'ÉTAT HYGROMÉTRIQUE

L'état hygrométrique, qui exprime la quantité de vapeur d'eau contenue dans l'atmosphère, a une grande influence sur l'état des rhumatisants chroniques et de tous les algiques.

Les rayons ultra-violets sont en partie interceptés par l'humidité atmosphérique. Cela expliquerait, d'après M. Abattucci, que les rayons solaires sous les tropiques, où l'atmosphère est surchargée de vapeur d'eau, ne produisent pas cette pigmentation de la peau que les femmes obtiennent si facilement et si rapidement lorsque, sur une plage d'Europe, elles s'exposent au soleil.

Les travaux du professeur A. Rochaix et ceux du professeur Trillat ont montré que l'humidité pouvait jouer un rôle important dans l'origine des maladies contagieuses et

des épidémies. La conception de M. Trillat est très séduisante. D'après ce savant, la vapeur d'eau de l'atmosphère est constituée par des gouttelettes très ténues, invisibles à l'œil nu, qui forment une sorte de « brouillard microscopique » dans lequel se développent les microbes. Ces gouttelettes microbiennes ont un rôle important dans la propagation des maladies.

Ainsi ressuscite la doctrine des « miasmes ». Avant Pasteur, c'était par des gaz délétères, des substances volatiles émanées des malades et des cadavres, par des *miasmes* que s'expliquait la contagion. Pasteur montra le rôle des microbes et, d'emblée, transforma toutes les notions sur l'épidémiologie : au lieu d'invoquer un processus mystérieux, on saisissait enfin le mécanisme de la contagion. Aujourd'hui, avec les théories de M. Trillat, on revient à la conception de l'*atmosphère agent de contagion*, mais agent de contagion parce que vecteur de germes microbiens.

Pasteur avait montré que la contagion s'effectue soit directement, soit par les microorganismes présents dans l'air atmosphérique ; mais la contagion par voie aérienne avait été quelque peu reléguée au second plan depuis une cinquantaine d'années. Voici qu'aujourd'hui, avec la notion des gouttelettes de l'atmosphère qui seraient de véritables supports de germes, les épidémiologistes s'intéressent de nouveau au contage par l'air. *Miasmes*, oui, mais *miasmes microbiens*.

L'IONISATION ATMOSPHÉRIQUE

De toutes les acquisitions nouvelles en météoropathologie, celle concernant l'ionisation atmosphérique est une des plus captivantes.

On sait que tous les corps sont constitués de molécules extrêmement petites. Elles sont animées, dans les gaz, de mouvements incessants. Il est loisible de se représenter chaque molécule comme étant composée d'un noyau, qui a une charge électrique *positive* et de particules gravitant autour de ce noyau, qui sont chargées *négativement* : on les appelle *électrons*. Schématiquement, une molécule est un système solaire en miniature : au centre, un astre ; autour, des satellites.

A l'état normal, dans une molécule, la charge négative

des électrons et la charge positive du noyau sont équivalentes ; la molécule est donc à l'état neutre. Si, dans certaines conditions, un électron se détache de l'orbite de la molécule, il restera isolé ou se fixera sur une autre molécule. Dans l'un et l'autre cas, l'équilibre entre les charges positives et les charges négatives sera rompu au profit de la charge négative : il y aura dans le gaz un *ion* négatif. Mais que devient la molécule qui a perdu un électron ? Ayant une charge d'électricité positive plus forte que la charge négative, elle devient un *ion* positif.

De telles transformations dans un gaz s'effectuent, non sur une seule molécule, mais sur un ensemble de molécules. On appelle *ionisation* cette dissociation des molécules qui rend le gaz conducteur. Un gaz ionisé est donc constitué électriquement d'ions de charge négative et d'ions de charge positive. Il peut exister, en un point déterminé, une prédominance d'ions positifs ou d'ions négatifs.

Des appareils permettent d'étudier l'ionisation de l'atmosphère, fort importante, car ses variations précèdent les perturbations atmosphériques. A l'aide de ces appareils, de nombreuses recherches ont été effectuées sur l'action de l'ionisation dans certaines affections. On a pu observer des migraines, des crises d'asthme, des poussées d'eczéma, des névralgies, des douleurs rhumatismales, quand existait une prédominance d'ionisation positive. A l'ionisation positive seraient encore imputables les hémoptysies en séries, ainsi que l'aggravation des signes généraux observés chez les tuberculeux. D'où l'intérêt, pour la climatothérapie de la tuberculose pulmonaire, de classer les stations de cure d'après leurs courbes d'ionisation atmosphérique.

C'est encore à l'ionisation qu'il faudrait peut-être attribuer la plupart des troubles vagosympathiques, en raison du déséquilibre qu'elle provoquerait sur le système nerveux végétatif (Laignel-Lavastine, Mouriquand).

L'action des vents sur l'organisme humain est peut-être due aux modifications de l'ionisation : on voit, par là, combien il est difficile de reconnaître, parmi les facteurs météorologiques, celui auquel est dû un phénomène pathologique.

LE CHAMP ÉLECTRIQUE

Dans les facteurs d'ordre électrique agissant sur l'organisme, ce n'est pas seulement l'ionisation qu'il faut considérer, c'est encore le champ électrique.

Certaines notions de physique doivent être rappelées.

La terre est placée dans un champ électrique dont les lignes de force sont perpendiculaires à sa surface.

Il existe une différence de potentiel entre un point donné de l'atmosphère et la terre, différence d'autant plus grande que le point est plus élevé.

L'air a ordinairement une charge positive, alors que la terre a une charge négative.

L'air, à la surface de la mer et en rase campagne, a un potentiel électrique élevé. Dans les grandes villes, dans les lieux clos, le potentiel électrique est nul.

L'importance du champ électrique de l'atmosphère était déjà connue au XVIIIe siècle, comme le montre un passage de Saussure, cité par le docteur Aimes (1) :

« Peut-on douter, dit Saussure, que la douce et continuelle électrisation, que subit un homme qui se promène au grand air dans un lieu élevé et découvert, n'influe sur ses organes, sur la circulation de son sang, sur la sécrétion des humeurs, sur la transpiration insensible ; et cette électricité ne serait-elle pas une des raisons pour lesquelles l'exercice au grand air contribue beaucoup plus à la conservation et au rétablissement de la santé que celui que l'on prend à couvert et dans des endroits fermés ? »

Le professeur Pech s'est particulièrement attaché à des recherches sur l'état électrique de l'atmosphère et il est parvenu à des résultats fort intéressants.

D'après lui, les végétaux ont besoin d'un champ électrique élevé ou moyen. Si l'on modifie le milieu électrique favorable, la plante se développe mal et bientôt elle est envahie par des parasites.

Certains animaux, tels que les chiens, les chats, les lièvres,

(1) A. Aimes, *Météoropathologie*. Maloine éd., Paris, 1932, p. 93.

les perdrix, ne colonisent qu'en champ positif. Au contraire, les lapins, les cobayes, les souris, ne colonisent qu'en champ nul.

Le champ électrique aurait aussi une influence sur la façon de vivre des animaux. Les moutons et les brebis ne paissent qu'en champ positif moyen. S'ils sont en champ nul, ils restent couchés. S'ils sont en champ positif très élevé, ils sont vifs et gambadent.

D'après M. Pech, quand le champ électrique est nul, certains sujets humains à équilibre instable éprouvent de la lassitude pouvant aller jusqu'à l'asthénie, parfois même ils accusent des troubles digestifs et circulatoires.

M. Pech conclut à l'influence des champs électriques sur le développement des épidémies et des maladies organiques, même du cancer et de la tuberculose. On ne saurait s'aventurer qu'avec grande prudence dans ce domaine. Il faut se méfier de toute généralisation hâtive : tant de facteurs entrent en jeu dans l'état de santé ou de maladie qu'il est toujours difficile d'en incriminer un spécialement. La météoropathologie n'est encore qu'à ses débuts, en tant que science d'observation ; il faut accumuler les faits, les contrôler patiemment et essayer de reconnaître, avec un esprit critique particulièrement aiguisé, parmi les innombrables causes efficientes et adjuvantes des maladies, s'il en est une qui relève de telle ou telle étiologie météorologique.

Dès maintenant, les observations de M. Pech sur le « grand air », sur l'action du « changement de climat » en rapport avec les champs électriques, ouvrent des horizons nouveaux.

La radioactivité de l'atmosphère est aussi à l'étude. Peut-être les émanations du radium et du thorium et de leurs produits de désintégration interviennent-elles sur le système neuro-végétatif.

TEMPÉRATURE ET INSOLATION

Depuis les temps les plus reculés, l'homme a reconnu l'action du chaud et du froid sur son organisme.

Il s'adapte admirablement aux diverses températures, comme à toutes les conditions météorologiques ; d'ailleurs, pour l'être vivant, l'adaptation est une nécessité. Que l'on

songe qu'entre les climats sibériens et les climats sahariens, il peut y avoir des différences de près de 100° !

Mais, si brusquement le degré thermique s'abaisse, sans qu'on ait pris les précautions nécessaires d'isolement de l'organisme, on peut voir survenir des troubles vasomoteurs, même des accidents ou une maladie infectieuse, telle qu'une pneumonie.

Il est des affections provoquées par l'excès de lumière solaire ou de température : ce peut être le « coup de soleil » ou l'insolation observés à la suite d'une exposition prolongée aux rayons solaires ; ce peut être encore le « coup de chaleur » qui survient dans les locaux à température excessive, tels que les chaufferies des navires, les fonderies, les verreries...

Certains sujets sont extrêmement sensibles à la lumière. Ces photosensibilisations, bien étudiées par M. Guillaume et par M. Jausion, peuvent être l'origine d'une série d'accidents cutanés.

MULTIPLICITÉ DES FACTEURS MÉTÉOROLOGIQUES. LES CLIMATS. LES SAISONS

On reste étonné devant la multiplicité des facteurs météorologiques qui peuvent agir sur notre organisme. Les médecins contemporains s'en sont doutés depuis le jour où ils ont reconnu l'influence de la carence solaire sur le développement du rachitisme. Mais c'est seulement depuis quelques années qu'ils ont soupçonné l'action exercée sur l'organisme par le jeu multiple des agents physiques parmi lesquels tourbillonne le globe terrestre où est rivé l'être humain.

Les taches solaires, les radiations lunaires et stellaires n'auraient-elles pas aussi une certaine influence ? Mais ici il faut se méfier de notre imagination qui se complaît volontiers dans le merveilleux. Il faut garder le raisonnement scientifique, et non faire de l'astrologie. Le moyen âge est encore bien près de nous : ne réveillons pas le docteur Faust endormi !

Les climats représentent l'ensemble des facteurs météorologiques, cosmiques, telluriques d'un pays. Pour analyser un climat, il faut étudier ces différents facteurs.

Bien avant les médecins, des philosophes et des historiens, tels que Victor Cousin, Michelet, Taine, avaient attribué au climat une influence considérable sur la constitution physique, le caractère, les réactions psychiques et intellectuelles des habitants d'un pays.

« Donnez-moi, disait Victor Cousin, la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents et toute sa géographie physique, donnez-moi ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, et je me charge de vous dire, *a priori*, quel sera l'homme de ce pays, et quel rôle ce pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, mais nécessairement, non pas à telle époque, mais dans toutes, enfin l'idée qu'il est appelé à représenter (1). »

Si l'on voulait une preuve de l'influence des facteurs météorologiques sur l'être humain, on en trouverait une dans les modifications que subit l'organisme au cours des saisons. Notre état physiologique change de l'hiver au printemps, de l'été à l'automne. D'après certains expérimentateurs, le nombre des globules rouges, le taux de l'hémoglobine, les constituants chimiques du sang varient suivant les saisons.

M. Moro, de Heidelberg, soutient qu'au printemps l'organisme fait une « crise hormonale », caractérisée par une suractivité des glandes endocrines. Il semble bien, en effet, que ces glandes ont une activité différente selon les saisons : la glande thyroïde n'a pas la même teneur en iode suivant les moments de l'année ; la glande hypophyse doit avoir une hyperactivité en été, car la croissance des enfants est plus rapide en cette saison qu'en hiver.

On a constaté l'influence qu'exercent les saisons sur la résistance des animaux aux toxi-infections (Madsen et Schmidt) et sur la production des anticorps (Rochaix et P. Sedaillan) : ce serait en été que l'organisme du cheval produirait le plus d'antitoxines. Peut-être ces variations sont-elles dues à l'activité différente des glandes endocrines suivant les périodes de l'année.

Certaines maladies apparaissent soit en été, soit en hiver, soit encore en automne ou au printemps. D'autres ont chaque

(1) Victor Cousin, *Cours de l'Histoire de la philosophie*, nouvelle édition, 1841, p. 241.

année la même courbe de fréquence. Peut-être la virulence d'un microbe se modifie-t-elle selon les saisons, en fonction des facteurs météorologiques. Peut-être les changements subis au cours de l'année par l'organisme humain expliquent-ils la courbe épidémique. C'est cette dernière hypothèse que retiennent M. Th. Madsen et MM. Levaditi et Hornus.

Il est vraisemblable que le jour et la nuit, nos humeurs se modifient. Ne serait-ce pas l'explication de l'envahissement du sang des filariens la nuit par les microorganismes qu'on nomme *filaires* ? Le jour, on ne peut en trouver dans la circulation. Ne serait-ce pas encore l'explication de l'angoisse nocturne de certains d'entre nous ?

VUES SUR L'AVENIR

Nous n'avons pu donner qu'un aperçu de ces problèmes qui tentent aujourd'hui l'esprit d'observation des médecins. Il nous aurait fallu parler aussi du champ magnétique, de la luminosité de l'atmosphère, de sa teneur en rayons infrarouges et ultraviolets, de sa composition chimique selon les climats. Un immense domaine est à explorer. Il est possible que la notion précise des influences météorologiques, et peut-être cosmiques, modifie nos conceptions sur le mécanisme de nombreux troubles morbides et nous explique aussi les changements de caractère de certains individus d'un jour à l'autre.

Le baromètre, l'ionomètre, le thermomètre, l'anémomètre, seront peut-être demain les instruments indispensables aux médecins et aux psychiatres pour connaître l'état physique et psychique de leurs malades. Et lorsque seront mieux connus les troubles vagosympathiques dont l'étude n'est encore qu'ébauchée, on reconnaîtra peut-être que les agents météorologiques influent sur l'organisme par l'intermédiaire des nerfs de la vie végétative (professeur Laignel-Lavastine).

On conçoit toute l'importance que ces notions nouvelles pourront avoir en thérapeutique. L'hygiène individuelle et l'hygiène générale des villes pourront en être transformées. La « climatisation » des habitations par l' « air conditionné », de plus en plus répandue aux États-Unis et en Angleterre,

est un premier acheminement vers une hygiène plus rationnelle des villes. Les principes récents d'urbanisme montrent toute l'attention que l'on attache déjà aux problèmes météorologiques. Sans doute, dans un avenir assez proche, pour le traitement des maladies, tiendra-t-on compte de l'ionisation atmosphérique, du champ électrique, de la pression barométrique. Les cures climatiques seront instituées d'après des données plus rationnelles. Par des procédés physiques on modifiera l'atmosphère où évoluent l'homme sain et l'homme malade.

Certes, la météoropathologie mérite toute l'attention des chercheurs, mais il faut éviter à tout prix d'étudier cette science nouvelle avec un esprit fantaisiste. Les règles de la méthode d'observation doivent être appliquées ici dans toute leur rigueur.

Il ne faut pas se dissimuler la difficulté de ces recherches : les facteurs météorologiques sont mal connus ; certains varient si rapidement dans le temps et dans l'espace que nos instruments de mesure sont trop rudimentaires pour les saisir avec toute la précision désirable ; on se demande encore aujourd'hui quelles sont, parmi les influences d'ordre météorologique, celles qui ont une action indiscutable sur l'organisme. Certains chercheurs ont tendance à n'incriminer qu'un seul facteur ; d'autres pensent qu'intervient un « complexe météorologique » ; d'autres enfin prétendent qu'une cause encore inconnue est en jeu, qu'ils appellent « l'indéterminé météorologique ».

Plus on avance dans les chemins nouveaux qui s'ouvrent à la médecine, plus il apparaît que, par la connaissance précise des causes externes et internes qui agissent sur l'organisme, l'homme futur pourra être modifié à volonté dans sa constitution physique et dans son état psychique.

PASTEUR VALLERY-RADOT.

UN CHEVALIER DE L'AIR

LE CAPITAINE ASTIER DE VILLATTE

Nombreux sont les lecteurs de la *Revue* qui se souviennent d'un admirable récit, où Paul Chack retraçait, voici dix ans, la fin héroïque de Roland Morillot : le 29 décembre 1915, dans la nuit, le sous-marin *Monge*, à l'affût devant Cattaro, est abordé et coulé par un croiseur autrichien. Son équipage est sauvé : après avoir fait évacuer son bâtiment dans le plus grand calme, le commandant Roland Morillot est resté seul à bord, afin d'ouvrir après l'évacuation les vannes de remplissage, pour que son navire ne tombe pas aux mains de l'ennemi (1). Depuis vingt-trois ans, la mémoire de ce lieutenant de vaisseau est honorée dans la marine française dont un sous-marin porte le nom de Roland Morillot.

Or l'armée de l'air s'enorgueillit d'une figure aussi haute, celle du capitaine Astier de Villatte qui a donné le sien à la promotion 1936-1938 du Recrutement direct de l'École de l'Air, et dont la fin, magnifiée par le même esprit de sacrifice, mérite d'être mieux connue de nos contemporains. Dans l'aviation, même en temps de paix, l'on vit pour une idée, j'ose écrire pour un idéal : alors, il est bon parfois de donner à l'imagination un exemple précis. La vie et la mort du capitaine Astier de Villatte sont l'un de ces exemples-là et c'est la raison pour laquelle j'ai pensé devoir saluer ici la mémoire de ce chef qui sut porter ses actes au niveau de ses sentiments.

(1) Voyez *Un héros de la guerre sous-marine : Roland Morillot*, par Paul Chack, dans la *Revue* du 1er mars 1928.

Il serait vain de croire qu'une illumination soudaine dicte à de tels hommes de tels gestes à l'instant où l'instinct tout entier se révolte contre l'esprit : toute la vie d'un Roland Morillot ou d'un Astier de Villatte les avait préparés à cette ultime minute et c'est en cela qu'ils sont des exemples. Paul Chack a écrit de Roland Morillot : « Il pratiquait, dès le temps de paix, les vertus admirables que d'autres n'ont trouvées en eux-mêmes qu'à l'appel du pays en danger. » Chez nous, dans l'aviation, il n'y a pas de temps de paix : aussi est-ce chaque jour que le péril de l'air trempe les caractères et si, dès leur première sortie de guerre, Roland Morillot a conquis ses hommes, c'est au matin de leur premier vol commun que l'équipage d'Astier de Villatte est devenu fanatique de son chef.

Dans la marine, une tradition qui a force de loi, sanctionnée à travers les siècles par des milliers de sacrifices, veut que le capitaine, maître après Dieu, quitte le dernier son navire, n'abandonne son bâtiment que lorsqu'il est certain que personne ne demeure derrière lui à bord ; chez nous, le multiplace est d'utilisation trop récente, les accidents sur ces appareils sont trop peu nombreux pour qu'une tradition ait pu s'instaurer ; le chef responsable est le seul juge devant sa conscience de la décision que, dans le bref instant d'une catastrophe, il devra prendre : celle du sacrifice. Ce sacrifice, Louis Astier de Villatte l'a consenti depuis vingt ans, depuis ce matin de mars 1915 où il s'est engagé à la mairie de Cahors pour la durée de la guerre et l'homme a, plus de dix fois, ratifié la signature de l'adolescent.

Le 7 novembre 1916, maréchal des logis au 34e régiment d'artillerie, il mérite sa première citation qui déjà met en valeur ses qualités dominantes : « A fait preuve de courage et de sang-froid, d'activité et d'initiative comme agent de liaison auprès du colonel, commandant les bataillons d'attaque. » Nommé aspirant le 21 juillet 1917, à seize mois de service, il passe dans l'aviation comme observateur et gagne son galon de sous-lieutenant le 7 décembre 1917. Il n'a pas vingt et un ans. Sa citation à l'ordre de l'armée affirme sa haute valeur : « Jeune officier observateur d'un entrain et d'un courage remarquables, recherche toujours les missions les plus dangereuses ; a fourni un travail personnel considérable, exé-

cutant de nombreux réglages d'artillerie lourde à grande puissance, délicats et difficiles ; a fait plusieurs reconnaissances de nuit à très faible altitude, rapportant des renseignements du plus haut intérêt pour le commandement. Malgré les nuages et la pluie, a volé de nuit, à moins de 250 mètres, afin de couvrir le bruit des chars d'assaut gagnant les premières lignes. »

*
* *

Nous voici maintenant dans la nuit du 22 juillet 1918; les Allemands ont atteint, quatre jours auparavant, dans leur *Friedensturm*, « leur assaut de la paix », l'avance extrême jalonnée par Nieuport, Lens, Montdidier, Ribécourt, à quelques kilomètres de Rethondes où, quatre mois plus tard, ils s'avoueront définitivement vaincus, Château-Thierry, Reims.

Foch et Pétain, dans une contre-attaque de grand style, ont enfoncé les positions allemandes, sur l'Ourcq et sur la Marne. L'ennemi s'est replié dans la nuit du 19 sur l'Aisne et la Vesle. Autour de Fère, sur les plateaux du Tardenois, il résiste encore. C'est la poche de l'Aisne qu'il faut réduire pour délivrer Soissons et Château-Thierry. Infanterie, artillerie, aviation même ont été massées pour cette seconde bataille de la Marne sur le front Villers-Cotterets, Château-Thierry, Épernay ; des chars d'assaut, amenés à pied d'œuvre, vont tenter de créer une brèche et de rejeter les Allemands jusqu'à la ligne Hindenburg.

Le 22, dans l'après-midi, l'état-major de Mangin a demandé un avion pour une mission spéciale de nuit et le commandant de la Bréguet 227 a désigné comme observateur le sous-lieutenant Astier de Villatte, spécialiste des reconnaissances nocturnes. Dans la pluie, le Bréguet XIV-Renault décolle donc vers les lignes ; à la salle de renseignements, le lieutenant de Villatte a trouvé l'enveloppe scellée contenant les ordres : il s'agit de guider les chars montant en ligne et de couvrir de son moteur le bruit des leurs. Le spectacle est dramatique, des chars d'assaut sortant de leurs couverts et se traînant, cahoteux et poussifs, à travers les entonnoirs et les tranchées allemandes abandonnées l'avant-veille. Des nuages bas couvrent le ciel, les rafales crépitent sur les cui-

rasses. Au dessus d'eux, à 250 mètres, le Bréguet de la 227, qui porte sur son fuselage le *Gaulois échevelé*, insigne aujourd'hui de la troisième escadrille de la 34e escadre dont la 227 est l'escadrille de tradition, évolue solitaire dans la nuit étoilée, salué de ci, de là, de l'éclat d'un projecteur ou de l'éclatement d'un obus de D. C. A.

Le lieutenant Astier de Villatte est, cette nuit, la sentinelle avancée de la France ; il est le soldat allié le plus à l'est du dispositif géant qui, sur 500 kilomètres, couvre la Patrie. Voici Oulchy-le-Château, Jalgouve, Dormans et, par tribord devant, la Montagne sacrée, la montagne de Reims. Comme un chien de berger vigilant, sur toute la ligne des chars, l'avion rallie les forteresses mobiles et aveugles, dont les chefs, comme jadis les Rois mages, s'acharnent à ne pas perdre de vue l'étoile qui les guide. Coupoles refermées, les chars d'assaut ont atteint leur position de départ : frappant sur l'épaule gauche de son pilote, Astier de Villatte a ordonné le retour et tandis que, cap au sud-ouest, l'avion rentre dans nos lignes, l'officier a braqué vers le ciel les canons jumelés des Lewis et s'est accoudé à la tourelle, emplissant une fois encore son regard du paysage que déroule sous lui, dans le calme retrouvé de la mi-nuit, le territoire envahi.

*
* *

Le 11 novembre 1918 va délier Louis Astier de Villatte, « engagé pour la durée de guerre », de son contrat ; mais sa voie était tracée. Après un congé de trois ans, il est affecté à l'état-major du 7e corps d'armée, puis à l'École d'application de l'aéronautique à Versailles, où il prend le commandement d'une brigade d'élèves-officiers. Capitaine, chevalier de la Légion d'honneur, il se révèle un instructeur d'élite et l'École d'application de Versailles, aujourd'hui École de l'air, a gardé le souvenir de celui qui fut l'un de ses maîtres les plus estimés : l'un des couloirs de la vieille école porte le nom d'Astier de Villatte (1).

(1) Il était beau de donner aux aîtres de l'École ces noms prestigieux : cour Guynemer, escaliers Mermoz et de Villèle, étude Hélène Boucher, carré Madon. Pour le capitaine de Villatte, l'on voulut quelque chose de plus : quatre vingts élèves-officiers s'honorent d'avoir, sous l'égide d'un tel patron, appris leur métier de chef.

Instructeur à l'École d'aviation turque d'Eski-Chéir, puis attaché au deuxième bureau de l'état-major, le capitaine Astier de Villatte est nommé, le 1er octobre 1935, commandant de la première escadrille de la 12e escadre d'aviation lourde.

Dans ce nouveau poste, il va pouvoir donner toute sa mesure : son escadrille, désemparée lors de son arrivée, est si bien reprise, secouée par cette main de maître et si parfaitement instruite, qu'elle devient un exemple pour l'unité tout entière.

Il n'aura pas la joie de la commander longtemps, car voici l'heure du sacrifice. Le 18 août 1936, à 20 h. 30, un Bloch 200 de la 12e escadre roule sur l'aire cimentée d'Istres et va prendre sa piste : au poste de pilotage, le capitaine Astier de Villatte, près de lui, le sergent-chef Cochin, derrière, les sergents Tételin, « radio », et Carpentier, dans le « nez » le sergent Lejeune, mitrailleur. Le gros bimoteur de combat décolle dans la nuit face à la Crau immense ; un tour de piste, puis le capitaine prend le cap 350. Le vent est favorable en altitude ; le Bloch est à 1 200 mètres au-dessus de la Durance et ne cesse de grimper.

L'on suit le Rhône ; la navigation est facile, la nuit est belle. Tételin communique avec Dijon et Lyon, le phare du Mont-Affrique est dépassé par tribord ; droit devant, voici Châtillon-sur-Seine... 4 000 mètres. « T. V. B. » (1). Carpentier écoute dans une douce béatitude le ronflement régulier de ses deux K-14, Tételin signale à Reims l'heure éventuelle d'atterrissage ; à l'avant Lejeune, sur lequel ne pèse nulle responsabilité, dort d'un sommeil sans rêve. Soudain le capitaine, qui pilote depuis deux heures déjà, éprouve quelques difficultés à tenir son cap ; Cochin aussitôt embraye la double commande et maintient l'avion sur sa route.

A ce moment, droit devant, l'on aperçoit les lumières de Brienne-le-Château ; alors d'un seul coup l'avion embarque sur la droite. Cochin, maintenant pilote, essaye en vain de gauchir ; les commandes ne répondent plus, le Bloch glisse, puis part en « abattée ». Sur le tableau de bord que les lampes éclairent faiblement, la bille et l'aiguille des indicateurs de pente et de virage s'affolent, l'horizon artificiel

(1) T. V. B. : signal radiophonique, « Tout va bien ».

bousculé brutalement bascule sur la gauche, l'altimètre indique 4 000. Une secousse : l'aiguille du variomètre grimpe jusqu'à la division 4. Cochin, piquant à fond, a rétabli. Astier de Villatte essaye lui-même les commandes d'ailerons : en vain ! Il commande : « Essayez la profondeur, la direction ! » Le palonnier fonctionne normalement ; le manche, sur lequel est monté le volant, agit longitudinalement ; deux fois, trois fois, l'avion repart en abattée, Cochin rétablit, mais l'altimètre n'indique plus que 2 500 mètres.

Le capitaine de Villatte prend sa lampe et s'engage dans le couloir ; l'avion maintient sa ligne de vol si correctement que Cochin tente de reprendre de la hauteur ; peine perdue, l'abattée recommence ; pour la retarder, le pilote vole sur un moteur.

Dans l'avion, maintenant, le capitaine a averti Carpentier et Tételin que l'appareil est déséquilibré sans qu'on puisse en discerner la cause et leur conseille le calme. Les deux hommes assurent leurs parachutes. Astier de Villatte revient au poste de second pilote, change de réservoir d'essence et appelle Lejeune qui s'est réveillé à l'avant. Dans cet équipage, formé d'éléments si divers, fondus au même moule du vol quotidien, pas d'affolement, pas un geste ne trahit l'inquiétude. Le chef n'est-il pas là, si calme, qui dirige la manœuvre ? Un espoir encore de sauver l'appareil... Le capitaine largue les bombes éclairantes et crie à Cochin :

— Essayez d'atterrir !

Celui-ci réduit les deux moteurs ; de la main droite il tourne au-dessus de sa tête la manivelle du plan fixe réglable qu'il faut cabrer pour se poser ; l'avion repart en abattée.

Le capitaine, lui, a rejoint dans la cabine ses trois équipiers ; il a ajusté, puis bouclé le parachute de Lejeune et, l'un après l'autre, leur a fait évacuer l'avion. Ces trois-là sont sauvés.

La place du chef maintenant est aux commandes. Cependant, l'avion a repris son vol normal. Cochin le maintient un instant ainsi, perdant à peine d'altitude. Puisque le danger semble écarté, Astier de Villatte laisse le sous-officier piloter. Un regard sur les compas « 190 ».

— Virez doucement vers Reims, nous lui tournons le dos !

Cochin, prudemment, amorce la manœuvre, mais avant

qu'il ait pu le soutenir, l'appareil d'un seul mouvement a basculé sur l'aile droite. Astier de Villatte a saisi le volant, ses pieds sont passés dans les étriers et, d'une voix ferme, il lance à Cochin :

— Sautez !

— Et les autres ?

— Ils sont déjà partis !

— A quelle altitude sommes-nous ?

— 1 100 mètres. Sautez !

— Après vous, mon capitaine.

— Je vous donne l'ordre de sauter !

Ces derniers mots sont prononcés sur un ton qui n'admet pas de réplique. Cochin enlève sa montre accrochée à la planche de bord, — elle marque minuit vingt-cinq, — la met dans sa poche et se courbant dans le couloir se dirige vers la porte.

L'avion vole droit ; pour que le dernier de ses hommes puisse sauver sa vie, le capitaine Astier de Villatte est resté au poste de pilotage. Une secousse imperceptible, un sursaut vers la droite, Cochin a sauté. Alors seulement Astier de Villatte pense à lui ; son équipage est sauf, il ne pourra poser son avion désemparé, de nuit, sur un terrain qu'il ne connaît pas ; d'ailleurs, le voici qui embarque encore sur la droite. Allons, il n'y a plus rien à faire ; sur le Bloch 200, l'ouverture avant est placée de telle manière qu'en sautant l'officier est happé par une pale de l'hélice gauche et, complètement déchiqueté, reste accroché à l'avion.

« Le capitaine Astier de Villatte est resté notre chef jusqu'au dernier moment ; grâce à son sang-froid il n'y a pas eu une minute d'affolement », m'écrivait un jour le pilote Cochin qui ajoutait : « Notre chef était aimé de nous tous et avait su transformer notre escadrille qu'il avait placée au premier rang » ; et Tételin ajoutait ces quelques mots sur lesquels je voudrais finir : « Nous n'oublierons jamais sa mort glorieuse, elle était digne d'un tel chef et nous garderons toujours le souvenir vivant de celui auquel nous devons la vie et qui sut être jusqu'au bout notre chef d'équipage. »

René de Narbonne.

REVUE LITTÉRAIRE

RÉALITÉS ROMANESQUES ET POÉSIE DU PASSÉ (1)

Flaubert, visitant l'Égypte avec Maxime Du Camp, arrivait devant la seconde cataracte du Nil, quand il s'écria, au terme d'une longue rêverie : « Eurêka, eurêka !... Je l'appellerai Emma Bovary... » Et, raconte Du Camp, il répéta plusieurs fois ce nom avec complaisance.

Si l'on cherche quel est l'auteur qui, de nos jours, offrirait l'exemple d'une pareille obsession, le nom de M. François Mauriac apparaîtra des premiers à l'esprit. Peu de créateurs auront été, comme lui, la proie de leur création. Sans doute le poursuivrait-elle jusqu'en Égypte comme Flaubert, s'il tentait d'y échapper. Mais nous ne croyons pas son intention telle. Cet empire qu'exercent sur lui tant d'êtres imaginaires doit lui valoir d'étranges délices. Le faible espace de terre où ils sont réunis dans la région bordelaise assure d'ailleurs avec eux son contact permanent. Il a eu l'occasion d'exposer, dans un court portrait de sa maison familiale, la transfiguration que subissent à ses yeux ces vieux murs, ces maigres alignements d'ormes et ces arpents de vigne où tant de ses personnages promenèrent leurs songes. Que ces lieux soient hantés, personne n'en voudrait plus douter à présent. Le triste Pélouyre, l'ardent Raymond Courrèges y attendent M. Mauriac à chacun de ses séjours pour lui livrer leur amertume. Les robes blanches de Maria Cross, de Paule de la Sesque jettent une lueur brève dans l'ombre des couloirs. Mais, parmi tant de fantômes, le plus assidu, on l'imagine, doit être celui de Thérèse Desqueyroux.

(1) François Mauriac, *Plongées*, 1 vol. in-16, B. Grasset. — Marcel Aymé, *Gustalin*, 1 vol. in-16, Gallimard. — Léo Larguier, *Saint-Germain des Prés, mon Village, VIe arrondissement*, 1 vol. in-16, Plon.

M. Mauriac lui porte un intérêt fait, semble-t-il, pour une bonne part, de l'effroi qu'elle lui inspire. De tous ceux qui naquirent sous sa plume, elle est le seul personnage dont les intentions maléfiques aient abouti à l'acte. Quelques gouttes jetées dans un verre d'eau lui ont fait franchir ce court passage qui sépare telle de ses sœurs du crime. L'échec de cette tentative n'en adoucit aucun trait. Bien plus, la Thérèse Desqueyroux qui n'a pas réussi à tuer inquiète comme un animal dangereux dont la menace demeure suspendue. Et M. Mauriac, encore ému d'avoir mis ce monstre au jour, s'élance sur sa trace, prétend lui reprendre son secret.

La première histoire de Thérèse s'achevait sur un départ vers l'inconnu. L'auteur, dans les dernières pages, abandonnait son héroïne en plein Paris. Nous l'avons vu, depuis lors, ressaisir ce destin manqué fort près de son terme. Dans *la Fin de la nuit*, apparaît une Thérèse confinée, au soir de ses jours, entre les murs d'un petit appartement de Paris où une jeune servante, pressée de sortir chaque soir, fait sa seule société. L'arrivée de sa fille rompt cette retraite. Marie Desqueyroux aime et en fait confidence à sa mère. Les parents du garçon s'opposent au mariage pour une question d'argent. Revanche du hasard : Thérèse va-t-elle achever son existence sur un bienfait ? Elle le tente en décidant qu'elle abandonne tout son avoir pour doter Marie. Il lui faut ensuite faire la connaissance du prétendu. C'est là que le sort, acharné contre elle, rentre en jeu. Ce garçon, prêt à épouser Marie comme il eût fait d'une autre au hasard de la rencontre, découvre en peu de temps que ce n'est pas elle qu'il aime, mais Thérèse. La femme touchée par l'âge, nourrie d'expériences inconnues, a pour lui ce prestige auquel la jeunesse cède parfois.

Thérèse, affolée devant son nouveau forfait, involontaire celui-là, voit bientôt sa raison succomber. C'est dans un demi-délire qu'elle s'achemine vers la mort. Elle y trouvera la fin de la « nuit » que fut sa vie. Mais avant que la dernière lueur de conscience s'éteigne en elle, ses mains tâtonnantes rapprocheront celles du couple qu'elle persiste à vouloir unir. Le mariage des deux jeunes gens se fera, sinon dans la joie, du moins dans un même vœu de fidélité à cet ultime commandement.

Le trépas de Thérèse a-t-il délivré M. Mauriac ? Non, et nous le savions dès la publication de *la Fin de la nuit* par une préface où l'auteur nous avertissait que sa triste héroïne était destinée, dans son esprit, à une fin chrétienne dont il attendait encore d'avoir subi

la révélation intime. Il y a quelque chose de touchant dans cette poursuite d'un auteur à la recherche de son personnage. On dirait que M. Mauriac s'estime comptable de Thérèse Desqueyroux devant la conscience de ses lecteurs et la sienne propre. Il nous promet sa rédemption, mais ne saurait l'obtenir sans avoir reçu l'aveu complet de ses fautes. Or, qu'est devenue Thérèse depuis sa fuite sur le pavé de Paris jusqu'au jour où nous la retrouvons dans sa déchéance ?

Un roman intermédiaire de M. Mauriac, *Ce qui était perdu*, n'apporte là-dessus qu'une lueur fugitive au cours de certain chapitre où un jeune provincial, Alain Forcas, pérégrinant de nuit dans les Champs-Élysées, aperçoit une femme assise « le buste droit, la tête rejetée, la gorge blanche comme offerte au couteau ». Frappé de son aspect de souffrance, il entre en conversation avec elle, comprend, à ses propos, qu'elle pleure un amour perdu et, en la quittant, apprend son nom : Thérèse Desqueyroux...

Les quelques pages où s'inscrit la rencontre étaient jusqu'alors les seules que M. Mauriac eût ajoutées au dossier de Thérèse quant à cette période de son existence. Le voilà aujourd'hui qui la tire à nouveau de l'ombre. Son dernier volume, *Plongées*, est fait de nouvelles dont les deux premières la remettent en jeu. Le titre du livre, appuyé d'un commentaire préliminaire de l'auteur, indique qu'il s'agit là pour lui de recherches entreprises sur des destins romanesques qui n'ont pas abouti, les uns demeurant en réserve dans son subconscient, les autres ayant déjà reçu leur condamnation définitive. Celui de Thérèse est, comme on pense, au nombre des premiers.

Il est facile d'imaginer une partie de sa conduite durant ces années où elle nous fut dérobée. D'autant plus facile, disons-le en passant, qu'à Paris, les personnages de M. Mauriac se conduisent fort mal, encore plus mal qu'en province, ce qui n'est pas peu. On croirait qu'un souffle vénéneux s'élève à leur intention de ces bords fleuris qu'arrose la Seine. Ils courent d'autant plus au péché que cette triste activité semble être leur principale raison d'être dans une existence perpétuellement désœuvrée. Car c'est là un fait qui frappe le lecteur : les Landais ou les Bordelais de M. Mauriac sont, en général, des propriétaires aux prises avec les responsabilités d'une fortune terrienne. Ils effeuillent leur vigne, visitent leurs chais, s'intéressent à leurs pins et au règlement des gemmes. Ceux de Paris, au contraire, passent la majeure partie de leur temps dans les boîtes de nuit. Satan les visite ainsi à toute heure du jour, du soir, ou du petit matin.

Nourris de plaisir, abreuvés de champagne, ils n'ont donc même pas, dans leur faute, l'excuse qu'une vie sans gaieté offre à leurs cousins du Bazadais ou de l'Entre-deux-mers. Est-ce pour mieux atteindre le fond de la misère humaine que M. Mauriac les a voulus ainsi ? On est tenté de le croire et aussi d'avancer qu'en livrant Thérèse Desqueyroux sans défense aux hasards de Paris, sa volonté ne tendait qu'à la mener vers le lieu de son expiation.

La sentence est sévère pour Paris, sinon pour la coupable. Plutôt que de la discuter, tâchons d'en exprimer le sens. Selon M. Mauriac, Thérèse ne pouvait se racheter qu'à condition d'avoir accentué encore sa chute. On ne s'étonnera donc point de la voir réapparaître chargée de fautes inédites, accablée même devant un crime encore en puissance. La première nouvelle du recueil, *Thérèse chez le docteur*, décrit cette rentrée. Le docteur Élisée Schwartz, un psychiatre connu, reçoit le soir une communication téléphonique de Thérèse. Elle lui demande de la recevoir aussitôt. La femme du docteur, sa secrétaire, le pressent d'éluder la requête. Cette cliente de hasard, rencontrée par lui quelques années auparavant, dans un établissement de plaisir, apparaît suspecte à Mme Schwartz. Le docteur, brutal, repousse tout conseil et donne l'ordre d'introduire Thérèse.

C'est par bribes que leur conversation nous parvient, surprise à travers une porte par Mme Schwartz. Thérèse se raconte avec un douloureux cynisme. Elle subit présentement le pouvoir d'un homme, de plusieurs années son cadet, qui exige d'elle une chose abominable : pour le tirer du péril où des entreprises assez louches l'ont conduit, un meurtre va devenir sa seule ressource. Ce meurtre, c'est Thérèse qui doit l'accomplir. Il lui sera facile d'aborder la future victime, d'entrer dans sa confiance, de lui verser, le moment venu, certain liquide... Elle a l'habitude. Le geste qu'on attend là ne fera que répéter pour elle celui d'autrefois.

L'affreux récit se poursuit à mi-voix dans le cabinet du docteur. La valeur en est ici moins dans la vraisemblance que dans les termes du colloque, dans certaine atmosphère de pénombre et d'horreur. Après avoir demandé au psychiatre quelque impossible traitement de son cas, et l'avoir menacé à tel point qu'il prend peur, Thérèse s'enfuit. Ce court croquis tracé d'elle se complète, à la nouvelle suivante, d'un autre où l'auteur lui donne la parole pour analyser les troubles sentiments que lui inspire un jeune homme rencontré au cours d'une villégiature. Dirons-nous qu'elle s'enfonce dans la boue ? Elle y était tombée dès les premières années de son temps de femme.

Le malheur qu'elle traîne après soi a été défini, dans *la Fin de la nuit*, par ces lignes où elle est évoquée le jour du non-lieu qui la libère officiellement de toute suspicion quant à la tentative d'empoisonnement sur son mari : « Elle ne s'était pas doutée ce soir-là, écrit M. Mauriac, qu'elle entrait dans une prison pire que le plus étroit sépulcre : dans la prison de son acte, et qu'elle ne s'en évaderait jamais. »

Thérèse, ainsi marquée, poursuivra en vain les satisfactions offertes à sa misérable existence. La conversation avec le jeune soupirant, dans la seconde nouvelle de *Plongées*, s'achève sur un aveu réciproque : « Je vous exècre ! » assure-t-elle, tandis qu'il répond : « Moi, je vous aime. » Impossible amour dont la source apparaît plus tarie encore que corrompue. Thérèse, sitôt qu'elle en a reçu la déclaration, s'éloigne, abîmée dans les larmes. La reverrons-nous avant l'heure où elle doit quitter ce monde ? Quelle que soit cette nouvelle incarnation, si l'auteur l'opère, il n'aura retrouvé son héroïne que pour la mieux perdre.

La « plongée » entreprise à la rencontre de Thérèse s'accompagne, nous l'avons dit, d'autres investigations. *Insomnie*, qui vient à la suite, constitue le premier chapitre d'un roman que l'auteur n'a pas écrit et auquel *Coups de couteau*, qui parut dans la *Revue*, eût servi de prologue. C'est une étude de jalousie sous la forme du soliloque d'un homme en proie aux tourmentes d'une nuit solitaire. Le morceau, saisi en pleine pâte, ne semble peut-être pas avoir atteint sa forme achevée. Plutôt qu'un tableau, c'est un coin de sa palette que le peintre dévoile. Parmi les échantillons de tons divers présentés dans ce recueil, nous ne lui donnerons pas la préférence, non plus qu'à la nouvelle intitulée *le Rang*, histoire où s'étale une cupidité familiale autour d'une cérémonie funèbre. Notre choix se porterait plutôt sur le *Conte de Noël* par quoi s'achève l'ouvrage. Un débat s'y déroule entre deux enfants sur la question, fameuse à cet âge, de l'origine exacte des cadeaux déposés dans la cheminée le soir de Noël. L'auteur a exalté là son sujet dans un passage d'une souveraine poésie. Il montre l'enfant dans son lit qui feint de dormir. La porte s'ouvre. Une silhouette se devine :

« Au bruit soyeux de la robe, au froissement des papiers, je me dis bien que ce devait être maman. C'était elle et ce n'était pas elle ; il me semblait plutôt que quelqu'un avait pris la forme de ma mère Durant cette inimaginable messe de minuit à laquelle je n'avais pas assisté, je savais bien que maman et mes frères avaient dû recevoir

la petite hostie et qu'ils étaient revenus, comme je les avais vus faire si souvent, les mains jointes et les yeux tellement fermés que je me demandais toujours comment ils pouvaient retrouver leurs chaises. Bien sûr, c'était maman qui, après s'être attardée autour de la cheminée, s'approchait de mon lit. Mais Lui vivait en elle : je ne les séparais pas l'un de l'autre : ce souffle dans mes cheveux venait d'une poitrine où Dieu reposait encore. Ce fut à ce moment précis que je sombrai à la fois dans les bras de ma mère et dans le sommeil. »

Ce morceau de pureté, qui domine le récit, demeure en mémoire au cours des pages suivantes. On y voit l'enfant pressé de dire son secret à son camarade et déçu en voyant que l'autre l'a surpris comme lui, mais sans y joindre la transposition mystique qui garde au mystère sa première beauté. La fin de l'illusion est déjà, pour lui, la fin de l'enfance : « Elle ne me trompera plus », dit-il en parlant de sa mère. Et ces paroles annoncent chez lui l'homme fier d'un scepticisme dont il fera, dans les années à venir, le plus pauvre usage.

« Plongée » encore que celle-là, moins proche des bas-fonds que celle où l'on rejoint Thérèse Desqueyroux. Les enseignements qu'elle apporte témoignent pourtant d'une valeur comparable. L'auteur y saisit, une fois de plus, la créature dans son extrême faiblesse. Il la livre sans indulgence au regard de ses pareils et tire de ses reniements de nouveaux chapitres pour la légende sans fin où se reconnaît l'espèce humaine.

*
* *

M. Marcel Aymé est un curieux romancier. Servi par des dons qui l'inclinent tour à tour au réalisme et à la fantaisie pure, il aborde l'un, s'évade vers l'autre et finit par cheminer en des voies intermédiaires qui ne sont qu'à lui. Cela ne l'empêche pas toujours de s'y perdre, du moins à mon sens. Mais la singulière autorité acquise par lui sur son public, survit à ces tentatives. On suit M. Marcel Aymé, même quand sa démarche est incertaine. Ainsi *la Jument verte*, roman dont l'incohérence semble parfois laborieuse, demeure parmi ses plus grands succès. Si l'on demande à ceux qui le vantent de quel genre est le plaisir qu'ils y prennent, leur réponse apparaît d'abord confuse. Mais un sentiment d'extase fort réel supplée chez eux aux arguments. Et l'on comprend qu'ils sont reconnaissants à l'auteur de les avoir mis en cet état par la seule malice d'un style où tout est baroque, où chaque mot fournit une surprise nouvelle. M. Aymé leur plaît dans la mesure où il leur fait oublier le réel. Ce jeu, mené

à froid de chapitre en chapitre, lui assure le meilleur de son crédit.

Il en connaît d'autres, fort heureusement, et un ouvrage comme *le Nain* en fournit la preuve. Deux des nouvelles qui le composent suffiraient à nous initier aux vrais mérites de l'auteur. L'une est du domaine de l'imagination pure. L'autre ressort de la plus stricte observation. La première, celle qui donne son titre au livre, présente un nain de cirque affligé d'une étrange maladie : il se met tout d'un coup à grandir. Voilà son gagne-pain compromis, sa vie bouleversée, car il ne connaît d'autre métier que de faire le nain. Voyant qu'il atteint, à présent, la taille d'un homme, le directeur, pris de pitié, cherche à faire de lui un équilibriste ou un jongleur. En vain : il travaille consciencieusement, mais sans éclat. Ce ne sera jamais un artiste. Convaincu de son indignité, le malheureux, un soir, quitte les coulisses à la fin de la représentation et se joint à la foule des spectateurs qui gagnent la sortie. Il disparaît ainsi dans le monde, personnage anonyme, retranché à jamais de la grande famille du cirque.

On sent la poésie éparse dans un tel dénouement. Là, M. Marcel Aymé rêve. Plus loin, il ouvre les yeux et c'est pour voir juste. La seconde nouvelle, intitulée *la Canne*, en fait foi. Une famille de Français moyens y figure à l'heure de la promenade dominicale : le père, sanglé d'un complet neuf, la mère attentive à son chapeau, les enfants ivres de soleil et de liberté. Par une fâcheuse inspiration, le père, au moment de sortir, a cru devoir compléter sa silhouette d'une canne, à poignée ciselée, objet de luxe auquel son possesseur d'un jour s'habitue mal. Elle le transforme et, de l'employé timide, fait une sorte de matamore qui s'avance en dévisageant les passants. Mille ennuis en découleront : altercation à la terrasse d'un café, bris d'une vitre de la devanture à la suite d'un moulinet imprudent, etc... Le père de famille, sa superbe tombée, rentre à la maison sous les reproches de son épouse, tandis que les enfants, gagnés à cette contagion d'indiscipline, jouent à se battre et souillent leurs beaux vêtements dans la poussière.

Telles sont les deux faces de l'inspiration chère à M. Marcel Aymé. Elles montrent son penchant vers la caricature, son amour du burlesque dont les contes qu'il a composés pour le jeune âge fournissent chaque année de nouveaux témoignages. Cette cocasserie du trait ne va pas chez lui sans quelque attendrissement. On sent qu'il plaint certains de ses personnages de tant prêter à la raillerie. Sous sa plume, ces marionnettes deviennent représentatives de la

misère humaine. C'est peut-être là que réside le plus sûr de leur attrait. Le spectacle de Guignol rend à l'homme fait, qui l'écoute, une partie de son âme d'enfant. Deux époques de la vie s'y rejoignent, unies par des mésaventures dont l'enseignement ne saurait se prescrire. Cette moralité bouffonne, M. Marcel Aymé en use à tout coup. C'est avec les attributs de Guignol qu'il poursuit son œuvre de romancier.

On s'expliquera peut-être ainsi le côté conventionnel de certains de ses personnages. Dans *la Rue sans nom*, qui dépeint les milieux de la basse pègre, les mauvais garçons semblent sortis de quelque conte de nourrice inventé pour effrayer les enfants. Les petits bourgeois de *Maison basse* ont plus de réalité. Mais la verve de l'auteur fait vite tourner leur portrait en charge. Les notables de province du *Moulin de la Sourdine* s'apparentent à eux pour le burlesque. Ainsi M. Marcel Aymé compromet parfois sa réussite en cédant à ce génie déformant.

Ce n'est donc pas sans une certaine inquiétude que nous avons ouvert *Gustalin*, sa dernière œuvre. Inquiétude dont nous n'aurions pas fait l'honneur à un romancier moins richement doué, moins fécond en trouvailles débordantes et plus attentif, par là même, à certaines ficelles du métier. Convenons, à présent, que nos appréhensions étaient excessives. Il y a du Marcel Aymé de la meilleure veine dans cette chronique paysanne. La scène est au cœur de la Franche-Comté, animée dès le début, par le nommé Gustalin, héros local d'une saveur inédite. Ce paysan, que rebutent les travaux des champs, ne s'intéresse qu'à la mécanique. Son ambition eût été de devenir un grand garagiste. Il l'a satisfaite dans la mesure de ses moyens en installant chez lui une pompe à essence et un atelier de réparations. Par malheur, l'attente du client demeure vaine en cet infime village de Chesnevailles éloigné de toute route nationale. Gustalin l'incompris trompe donc son impatience en compulsant des ouvrages techniques, morigéné à longueur de journée par sa femme qui lui reproche de sombrer dans la fainéantise.

Une voiture assez mal en point s'arrête sur ces entrefaites devant le garage, ce qui donne à Gustalin l'occasion d'exercer sa science et au lecteur celle de faire connaissance avec M. et Mme Victor Jouquier. M. Jouquier, un enfant du pays qui a fait une belle carrière dans l'Université, revient habiter Chesnevailles sur ses vieux jours et se rend présentement chez son neveu Hyacinthe. C'est un homme important que l'oncle Victor. On lui doit, entre autres ouvrages, une

histoire des *Origines du Jansénisme* en quinze tomes. Hyacinthe, lui, a été tenté un moment de marcher sur ses traces et de conquérir des parchemins. Mais après avoir préparé une licence de mathématiques, il a perdu courage et s'en est revenu à la paix des champs. Le voilà qui accueille l'oncle au seuil de sa ferme. Tout est en ordre, la cuisine balayée, les enfants pourvus de linge propre. Marthe, l'épouse de Hyacinthe, une femme encore belle, aux yeux émouvants, s'avance à son tour. Sur un rayon de bois blanc au mur de la salle commune, s'alignent les quinze volumes des *Origines du Jansénisme* tirés le jour même de l'armoire pour faire honneur à l'oncle.

On saisit vite le côté irréel de certains personnages. Hyacinthe est un pur paysan. Il en a les manières, le langage, l'attitude à la fois méfiante ou malicieuse. Son passé d'étudiant en mathématiques jure passablement avec chacun de ses faits et gestes. Il y a quelque difficulté à imaginer ce fier sauvage devant une table de logarithmes. L'oncle Victor, pour être un peu plus vraisemblable, ne nous apparaît encore que médiocrement accordé avec les habitants d'un lieu aussi perdu que Chesnevailles. Qu'y vient-il faire ? Et quelle société y trouvera-t-il en ses heures de loisir ? On nous apprend qu'il collabore à des revues d'érudition et entretient des polémiques avec de jeunes confrères sur la pensée pascalienne. Admettons. Mais, la plume posée, comme le temps doit paraître long à ce vieux pilier de bibliothèque !

En revanche, sa femme montre toute la drôlerie et la justesse qui caractérisent les meilleures inventions de M. Marcel Aymé. Mariée civilement, cette Mme Jouquier, Sarah de son prénom, s'est convertie, quelques années plus tôt, à la religion catholique et brûle de contracter union devant le curé de Chesnevailles, à la grande impatience de son mari qui lui reproche le mauvais goût et l'ostentation de son zèle. Il est de fait que la néophyte parle à chaque instant des choses de la foi avec une passion qui ébaubit les braves gens de Chesnevailles. Elle apporte la même ardeur à célébrer la vie paysanne, visite les fermes, s'attendrit sur les coutumes du pays en des termes qui obligent M. Jouquier à lui rappeler qu'elle n'est pas dans un village nègre, qu'une étable ne ressemble en rien à une ménagerie et que les travaux de la terre ont un tout autre objet que de fournir aux citadins des thèmes poétiques.

Il faudrait pouvoir reproduire les paroles de Mme Jouquier, ses conversations menées sur un ton de papotage mondain à la terrasse du seul café du village qu'elle hante comme s'il s'agissait

d'un thé à la mode, ses maladresses de langage vis-à-vis de paysannes incomparablement mieux élevées qu'elle. Tout cela est réjouissant d'un bout à l'autre. Notons d'ailleurs, à l'actif de l'auteur, chaque propos de ses personnages. M. Aymé excelle dans le dialogue. Et, qu'il s'agisse d'un vieux lettré comme son Victor Jouquier ou des gens de Chesnevailles, sa réussite est la même.

Regrettons toutefois que son Gustalin ne joue pas un plus grand rôle dans le récit. Après l'avoir mis debout en trois ou quatre traits accomplis, l'auteur le laisse sommeiller et c'est dommage. Nous ne saisissons sa raison d'être qu'un peu plus tard, au cours d'une péripétie assez discutable : Marthe, la femme de Hyacinthe, porte en elle un tourment caché. La vie des champs lui déplaît. En épousant Hyacinthe au lendemain de la guerre, elle espérait qu'il la mènerait habiter la ville. Cet espoir déçu se rencontre avec ceux de Gustalin. Accord imposé, à vrai dire, par l'auteur, car les deux personnages n'ont, somme toute, rien d'autre à mettre en commun. Marthe, héroïne assez mystérieuse et qui méritait mieux, s'enfuit donc à Besançon avec ce fantoche de Gustalin. Et là M. Marcel Aymé s'égare. Nous avons dit le bien que nous pensions de son Guignol, mais encore ne faut-il pas lui faire jouer du Balzac.

L'auteur semble s'en être avisé tardivement, car depuis le départ de Gustalin et de sa belle jusqu'à leur retour, nous n'entendrons plus parler d'eux sinon sous forme de bruits lointains. Le décor reste planté à Chesnevailles et les déconvenues de l'apprenti garagiste se devinent sans qu'on y assiste. Gustalin reviendra ruiné, Marthe mourante, pour succomber bientôt aux suites d'une opération. Hyacinthe, philosophe rustique, qui a pris sa mésaventure discrètement, se remariera. Et la vie continuera pour chacun, telle que le sort la lui avait assignée. Il y a quelques-uns des défauts et la plupart des qualités les plus accomplies de M. Aymé dans ce roman. On se plaira, le livre achevé, à en relire certains passages. Ils nous apportent l'air et l'odeur des campagnes, le souffle retenu des passions, la leçon d'une expérience, d'âge en âge, conquise et perdue.

* * *

C'est aussi un village que nous présente M. Léo Larguier, village parisien groupé autour du clocher de Saint-Germain des Prés. En ces lieux où le passé, demeuré vivant, court les rues et trouve son nid au creux de chaque carrefour, la vie moderne garde des subtilités dont les seuls initiés possèdent les recettes. M. Larguier est de ceux-

là. Il y a plaisir à le suivre du boulevard Saint-Michel à la rue des Saints-Pères, des quais de la Seine aux ombrages du Luxembourg. Ses frontières sont là, mais dans cet étroit domaine, que de souvenirs, que d'ombres bienveillantes au poète ! Nous saluons au passage Racine habitant de l'ancienne rue des Marais Saint-Germain, aujourd'hui rue Visconti, Baudelaire né rue Hautefeuille, Musset qui passa quelques-unes de ses jeunes années rue Cassette. Nous retrouvons Chardin rue Princesse, Adrienne Lecouvreur rue Jacob, Chateaubriand et Renan rue des Saints-Pères. Mais les vrais mérites du livre de M. Larguier ne sont pas dans cette nomenclature. Ils naissent de l'atmosphère justement restituée, du portrait fidèle qu'un habitant de son quartier en dresse avec ces bonheurs d'expression dont les amoureux gardent le privilège. On en éprouvera la bienfaisance dès les premières pages en recueillant la recette fournie par l'auteur à qui veut flâner sur les quais, devant les étalages des bouquinistes. Pour rares que soient devenues les découvertes, le profit spirituel n'est pas perdu. Cherchez dans les boîtes. La plus modeste anthologie ouverte à la bonne page embellira votre route :

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage... »
« ... L'an se rajeunissait en sa verte jouvence
Quand je m'épris de vous, ma Sinope cruelle... »

Voilà déjà du Bellay et Ronsard. Plus loin, La Fontaine soupire :

« Ne sentirais-je plus de charme qui m'arrête ?
« Ai-je passé le temps d'aimer ?... »

Poursuivez : Lamartine, Desbordes-Valmore vous attendent... « Osez dire que vous n'avez rien trouvé ! conclut joliment notre guide. Vous avez cueilli quelques vers plus beaux que les plus belles fleurs de France... »

J'aime aussi les courtes monographies que M. Larguier esquisse au hasard de ses pas. Ses pages sur la mort de Fragonard, ses souvenirs sur François Coppée au Café des Vosges sont d'une couleur tour à tour émouvante ou délectable. Il y a encore certaine silhouette du collectionneur qui suffirait à marquer l'ouvrage du sceau de la bonne fabrique. Le collectionneur est un personnage propre au sixième arrondissement et M. Larguier a raison de dire que si Balzac ne s'était avisé de loger son cousin Pons au Marais nous l'eussions imaginé rue Mazarine, rue Jacob ou rue de Seine. Heureusement,

l'ombre de Balzac restera présente comme celle de Racine, rue Visconti où fut l'imprimerie du romancier.

M. Larguier, peintre fidèle du petit collectionneur, nous montre aussi une grande dame, collectionneuse de haute allure, avec cette comtesse de Verrue qui habita rue du Regard et dut acquérir à Meudon deux pavillons pour loger les cinq cents tableaux, les sept mille cinq cent onze pierres gravées, les tapisseries, les pendules, les vases chinois, les laques qu'elle tenait de la générosité et de la fidélité, un peu encombrantes pour son goût, du prince Eugène. Aussi peu sûre de sa vertu que riche de ses charmes, elle rédigea, en ces termes, sa propre épitaphe :

Ci-gît dans une paix profonde,
Cette dame de volupté
Qui, pour plus de sûreté,
Fit son paradis en ce monde.

Ajoutons que ce quatrain devait être repris, plus tard, aux mêmes fins, par la belle marquise de Boufflers, tendre amie du roi Stanislas Leczinski.

Le quartier Saint-Germain des Prés, si agréablement chanté par M. Larguier, possède encore une vertu qu'il nous faut signaler. Chez lui le passé reprend ses droits, en dépit des bouleversements politiques, jusque dans les noms des rues. C'est ainsi que la rue Dauphine, baptisée rue de Thionville en 1793, a retrouvé sa désignation antérieure en 1815. La rue Monsieur le Prince ne resta « rue de la Liberté » que de 1792 à 1806. La rue de Condé, devenue « rue Égalité » sous la Révolution, n'attendit même pas si longtemps, puisque ce fut le Premier Consul qui lui restitua, en 1801, ses anciennes plaques. Pareille fortune ne fut pas échue au quartier voisin où la rue de Bourbon, devenue rue de Lille en 1792 et rentrée en possession de son premier nom en 1814, le perdit à nouveau sous Louis-Philippe.

On objectera que le sixième arrondissement a vu le « modernisme » pénétrer depuis chez lui, notamment avec les rues Bonaparte et Danton. Mais il s'agissait, après tout, d'un hommage à deux habitants du quartier. Le premier y avait bien droit. Le second ne le reçut qu'en 1888. Le gardera-t-il dans les siècles à venir ? Rien ne le garantit. Paris a déjà enterré bien des réputations et plus fermes que celle-là !

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

REVUE MUSICALE

Opéra : reprise de *Don Juan*, opéra-bouffe en deux actes, poème de L. da Ponte, version française de M. Adolphe Boschot, musique de Mozart.

L'Opéra vient de reprendre *Don Juan* avec tous les honneurs qu'on accorde aujourd'hui à ce chef-d'œuvre longtemps défiguré par de désastreuses retouches, enfin rétabli en sa version authentique et traduit en bon français par M. Adolphe Boschot. Les portes de la salle se sont closes devant les retardataires, dans l'instant qu'on a vu s'élever au pupitre, pour diriger nos musiciens, un chef étranger. Honneur plus grand encore, quoique moins insolite : dans chaque rôle, un artiste de talent que l'on trouvait sur place, déjà instruit et accoutumé. Il suffisait de le choisir, parmi ceux qui forment à l'Opéra une si belle compagnie.

Mozart a composé son ouvrage sur un texte italien qui lui donnait pour titre *Don Giovanni, dramma giocoso.* L'usage en France est de désigner le héros par le prénom qu'il doit à son pays d'origine ; déjà Molière le lui laissait et, depuis lors, il a pris en notre langue un sens proverbial. Mais comment traduire les deux mots qui suivent ? A ne considérer que l'application de la musique à la pièce, c'est un opéra-bouffe, parce que les dialogues entre les airs y sont mis en récitatifs et non en discours parlé selon la règle de l'opéra-comique. Les auteurs, cependant, n'ont pas voulu l'appeler ainsi. L'expression qu'ils ont choisie indique un autre caractère, où le pathétique du drame s'éclaire d'un enjouement qui ne va pas jusqu'au burlesque. Nous dirions en français que c'est une tragi-comédie. Mais les nôtres,

en comparaison, sont bien sages, modestes, régulières, raisonnables. Le mouvement ici est d'une vivacité dont seule peut donner idée la langue italienne.

La légende pourtant était née en Espagne mais s'était, depuis longtemps, adaptée à d'autres climats. Le prodige de la statue qui marche et précipite aux enfers le pécheur endurci avait fait sa fortune et en demeure la pièce de résistance, mais couverte et cachée par d'autres inventions. Tirso de Molina, en 1617, ne l'emploie qu'à l'instruction religieuse et morale de ses compatriotes. Molière y accroche le portrait, en ses états successifs, du « grand seigneur méchant homme ». Goldoni, en 1736, l'entoure d'une intrigue à quiproquos et surprises. Sous cette plaisante parure, l'Italie s'en empare et les musiciens se mettent de la partie. Righini fait jouer un *Don Giovanni* à Prague en 1778, Gazzaniga donne le sien à Venise en 1786. Et Gluck, au temps où il n'avait pas renoncé encore au goût italien, composait sur ce même sujet un ballet, donné à l'Opéra de Vienne en 1761.

***

Mozart s'était établi et même marié à Vienne depuis deux ans lorsqu'il y fit la connaissance d'un « certain *abbate* da Ponte », dont il parle à son père, dans une lettre datée du 7 mai 1783, comme d'un important personnage ; il souhaiterait fort, mais n'ose trop espérer d'obtenir un livret de sa façon. C'était un Vénitien, comme Casanova à qui il ressemble par sa vie aventureuse, et il n'avait pas plus de droit au nom de da Ponte que l'autre au titre de chevalier de Seingalt, l'ayant pris parce qu'il le trouvait avec raison plus avantageux que celui, qu'il devait à sa naissance, de Conegliano. Ses parents étaient israélites, mais il avait reçu le baptême à quatorze ans, pour entrer gratuitement dans un séminaire où il fut un brillant élève, mais si dissipé qu'il fallut, avant la fin de ses études, l'en expulser. Sans métier, sans ressources, il ne s'embarrasse pas pour si peu : à Venise, en ce temps-là, il n'était pas difficile à un garçon intelligent, de figure agréable, et sans la gêne d'une conscience trop scrupuleuse, de vivre à l'aise. Il partage son temps entre le jeu et les femmes avec un égal bonheur, dispute à l'occasion contre des gens de lettres, car il conserve un goût très vif pour les ouvrages de l'esprit, mais tient parfois des propos imprudents dont il doit répondre en justice.

Il est contraint de quitter Venise, mais ne va pas loin. A Tré-

vise, il fait si bien sa cour à l'évêque qu'il est nommé professeur de rhétorique au séminaire et c'est là qu'il est ordonné prêtre. Mais il n'y peut rester longtemps, car il est incapable de se tenir tranquille. On le retrouve à Gorizia, puis à Dresde, toujours obligé de s'enfuir sous la menace d'un scandale. Mais quand il arrive à Vienne, il a dépassé la trentaine : c'est le moment de s'assagir. Son compatriote le musicien Sarti, le fait nommer librettiste de l'Opéra : c'était un emploi officiel, où il succède à l'illustre Métastase. Il devait le garder jusqu'en 1791, où d'autres vicissitudes le font partir de Vienne, passer en France, pour gagner Londres et de là l'Amérique où il est mort en 1838, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Quand Mozart l'a connu, il était lié par traité, « *per obligo* », au musicien alors en vogue, qui était Salieri. Mais l'insuccès d'un de leurs ouvrages ayant mis en querelle les deux collaborateurs, Da Ponte, deux ans plus tard, accueillait la requête de Mozart, qui lui proposait alors de mettre en musique *le Mariage de Figaro*. La comédie de Beaumarchais, donnée à Paris en 1784, avec un succès dont l'Europe entière fut émue, était traduite en langue allemande dès l'année suivante.

Quand les *Nozze di Figaro*, froidement accueillies à Vienne, eurent triomphé à Prague, et que Mozart eut reçu, pour le théâtre de cette ville, la commande d'un nouvel ouvrage, c'est Da Ponte qui lui indiqua et lui fit accepter le sujet de *Don Juan*. Il était alors surchargé de travail, ayant promis en même temps un *Tarare* à Salieri avec qui il s'était réconcilié, un *Arbre de Diane* à Martini. En ses *Mémoires*, d'un ton moins cru que ceux de Casanova, mais dont les périphrases ont parfois plus de saveur encore, il explique comment il vint à bout, sans trop de peine, de cette triple tâche : « Je m'asseyais vers minuit à ma table de travail, j'avais à ma droite une bouteille d'excellent Tokay, mon écritoire à ma gauche, une tabatière pleine de tabac de Séville devant moi. En ce temps-là, une jeune et belle personne de seize ans, que je n'aurais voulu aimer que comme un père, habitait avec sa mère dans l'appartement voisin ; elle s'occupait soit à lire, soit à broder, toujours prête à venir au premier coup de sonnette. Comme elle craignait de me déranger dans mon travail, elle s'asseyait quelquefois, immobile, sans ouvrir la bouche, sans cligner les paupières, à me regarder écrire, en respirant doucement, en souriant avec grâce, et quelquefois elle semblait avoir envie de pleurer, à voir l'excès du labeur où j'étais absorbé. Je finis par sonner moins souvent et me passer de ses services, pour ne pas me distraire

et perdre mon temps à la contempler. C'est ainsi qu'entre le vin de Tokay, le tabac de Séville, la sonnette sur la table et la belle Allemande, j'écrivis, la première nuit, pour Mozart, les deux premières scènes de *Don Juan*, deux actes de *l'Arbre de Diane* et plus de la moitié du premier acte de *Tarare*... En deux mois, *Don Juan* et *l'Arbre de Diane* étaient terminés, et j'avais composé plus du tiers de *Tarare*. »

Casanova se trouvait alors à Vienne ; en amitié familière avec Da Ponte, qu'il connaissait depuis dix ans, il s'intéressait comme lui, bien qu'avec moins de succès, au théâtre, se piquait de littérature. Il avait traduit en italien le *Zoroastre* de Rameau, pour le théâtre de Dresde qui donna cet ouvrage en 1752. Da Ponte lui a sans doute parlé de son travail, peut-être même l'y a-t-il aidé, tout au moins de ses conseils. Mais nous n'en avons pas la preuve, et ce secours n'était pas nécessaire à un homme qui savait si bien se mettre en verve, pour traiter un sujet où il n'avait qu'à puiser, selon sa coutume, dans les ouvrages antérieurs, mais cette fois en y retrouvant aussi plus d'un souvenir personnel dont il devait sourire au passage, pendant qu'il écrivait dans le silence amoureux et nocturne. Sans doute avait-il rencontré parfois, dans les faubourgs ou les villages de son pays natal, une Zerline aussi fraîche que cette jeune Allemande qui maintenant lui faisait les yeux doux, mais plus maligne. Poursuivi par une femme abandonnée, il était parfaitement capable d'envoyer un ami, sinon un valet, pour lui parler à sa place. Il prenait tour à tour l'habit du gentilhomme ou celui du laquais, selon qu'il fallait plaire à une femme du monde ou à sa chambrière. Ces deux sœurs qu'il avait séduites à Gorizia, unies contre lui comme Anna et Elvire, bien que l'injure ne fût pas la même, menaçaient, dans une indignation pareille, de démasquer sa perfidie, même au prix de leur déshonneur. Sans doute n'avait-il pas de meurtre sur la conscience. Mais il savait, à l'occasion, tirer l'épée ou jouer du poignard, et certainement il avait peur de l'enfer, quand il lui arrivait d'y penser.

Cependant, ce n'est pas un don Juan. Casanova, pas davantage, non plus que les libertins français tels que Crébillon fils, Restif de la Bretonne ou Choderlos de Laclos. Ce qui leur manque à tous, c'est le charme. Le personnage qui, depuis lors, a troublé tant de rêves n'existait pas encore. Il fallait, pour le créer et l'animer d'une vie immortelle, la musique de Mozart. Mais cette musique elle-même s'applique au canevas que lui procurait Da Ponte, et qu'il accepte à bon escient.

*
* *

Mozart s'exprimait mal en un autre langage que celui de l'harmonie. Ses lettres, jusqu'à la fin de sa brève existence, sont d'une gentillesse un peu puérile et ceux qui l'ont connu, à commencer par Constance, son épouse adorée, ne l'ont guère vu que sous l'aspect d'un petit homme sans prévoyance, riant de plaisanteries faciles et qu'on avait peine à prendre au sérieux, sujet pourtant à de brusques accès de fierté dont plus d'un grand seigneur resta déconcerté et qui mettaient au désespoir son père, fort brave homme, honnête, ponctuel, né pour servir, incapable d'y rien comprendre, sans cesse occupé à le morigéner. Cette fierté était bien légitime, mais Mozart ne pouvait en dire les motifs. Pareil au Papageno de *la Flûte enchantée*, il portait un bâillon invisible et s'il fallait expliquer sa volonté d'artiste, les mots ne lui venaient pas. D'où cette opinion, trop commune, qu'il faisait sa musique comme l'oiseau chante, sans y penser.

Rien n'est plus inexact. Rare est le musicien qui sait aussi bien que lui ce qu'il veut dire, dès qu'il lui est enfin permis de parler avec des notes, et nul ne l'a mieux dit. Sans doute ce message n'a-t-il pas toujours une égale importance. Obligé par les devoirs de son état, cédant aux instances d'un ami, ou simplement d'humeur à se distraire ce jour-là, il a écrit plus d'un ouvrage qui n'est que d'apparat, de circonstance ou de divertissement. Avec beaucoup de grâce, il n'y montre, de son esprit, que les brillants dehors : l'heure n'est pas aux confidences. Mais aussitôt qu'il se recueille et prend le temps de réfléchir, sa musique comme par magie nous ouvre un monde de sentiments et d'idées qu'un silence hermétique enfermait jusque-là et nous n'en soupçonnions pas même l'existence. Elle s'y meut avec tant d'aisance que sa démarche est toujours aussi régulière et ses traits ne sont pas altérés. Sur le ton le plus naturel elle nous révèle une vérité plus étrange et troublante encore, de ne pas le paraître. Musique de Mozart : mystère de clarté.

A toutes les passions humaines il est sensible, à sa manière, et sa musique en peut donner les plus vives images. Il le sait bien et c'est pourquoi, dès ses toutes premières années, il a tant désiré d'écrire pour le théâtre. Il n'y est pas toujours parvenu dans les conditions qu'il souhaitait. Il estimait que « la poésie doit être la fille obéissante de la musique », et cependant, il a dû parfois accepter des poèmes achevés sans qu'on lui eût demandé son avis. Mais sitôt que c'était possible, il surveillait de près le travail de son librettiste,

s'entendait avec lui pour le choix du sujet, la façon de le traiter, les situations qu'il pouvait procurer, les sentiments à exprimer, l'alternance des mouvements, la succession des épisodes. C'est ainsi qu'il a procédé pour *l'Enlèvement au sérail*, *le Mariage de Figaro*, *Don Juan* et *la Flûte enchantée*, qui sont, au théâtre, ses chefs-d'œuvre. On a beaucoup médit des livrets de ces pièces. C'est montrer, au sens littéral du mot, qu'on n'y entend rien. Mozart les trouvait excellents, parce qu'il y entendait la musique dont il avait déjà les accents et le plan dans la tête. L'événement ne lui a-t-il pas donné raison ?

Cette coupe en deux actes, ce n'est pas lui qui l'a inventée, car elle est dans la tradition de l'opéra-bouffe italien, mais il la préfère à toute autre, et la demande, quand le sujet s'y prête, au librettiste qui n'a aucun motif pour s'y refuser. C'est que la musique trouve son avantage à n'être pas interrompue plus d'une fois au cours de la soirée, mais répartie entre deux constructions assez larges pour qu'elle y garde sa liberté de mouvement et dont les proportions ont été calculées pour qu'elles se répondent l'une à l'autre en une diversité symétrique. Chacune se termine obligatoirement par un ensemble vocal, dont le premier, au cœur de l'action, en doit porter l'inquiétude au comble, et le second l'apaise, quand le dénouement s'est produit. Le contraste est ici particulièrement marqué entre ce bal troublé par le cri d'une femme, ces masques qu'on retire, ces malédictions, cette foudre prête à tomber, et la satisfaction, quand le coupable a disparu, de ceux qui n'auront plus à le poursuivre et dont la vie désormais n'aura pas d'histoire.

En tout ce qui précède, de part et d'autre, la règle constamment observée par Mozart est d'opposer entre elles les scènes successives, afin de varier les effets. Rien ne s'y prêtait mieux que cette pièce hétérogène où le drame espagnol de la vengeance et de l'impénitence finale est traversé, dans le moment qu'on s'y attend le moins, par les joyeux ébats d'une fête vénitienne. A la lecture, on n'y peut méconnaître quelques disparates ; mais la musique, dès la première note, n'en a plus laissé trace, docile à tous les sentiments, parce que tous y sont purs. Le plaisir, la terreur, la tendresse, la ruse, la colère, la moquerie, le courage, la crainte, l'inconstance et la fidélité, et le froid du tombeau comme les flammes de l'enfer, tout y prend un accent si vif et pourtant si léger qu'on passe d'une émotion à l'autre dans l'irrésistible facilité d'un rêve. C'est un rêve, en effet, le rêve de son âme, qui est une âme musicale, à tel point dégagée de toute

contrainte matérielle que les impressions les plus fortes et les images les plus effrayantes viennent se refléter sans trouble en sa douceur inaltérable. Dans le temps qu'il composait sa partition de *Don Juan*, il écrivait à son père : « Comme la mort (à y regarder de près) est le vrai but de notre vie, je me suis, depuis quelques années, tellement familiarisé avec cette véritable et parfaite amie de l'homme, que son image, non seulement n'a plus rien d'effrayant pour moi, mais m'apaise et me console. »

***

Avec la vie aussi, dans le fond de son cœur, il fut toujours en amitié, ce qui, lorsque l'on pense à ce que fut la sienne, peut sembler plus méritoire encore. C'est alors celle d'un musicien besogneux, obligé de subvenir aux besoins d'un foyer imprudemment fondé, et placé par les circonstances dans une société qui ne nous paraît pas digne de lui. Mais qu'importe ? Il reste gai. Leporello, tel que Da Ponte le lui présente, n'est qu'un farceur. Ses couplets à Elvire, pour l'édifier sur la scélératesse de son maître, devraient la mettre en fuite dès les premiers mots, s'ils étaient dits ; mais il les chante, et la musique a tant de bonne humeur en sa désinvolture, qu'à l'entendre on sourit, sans plus sentir l'injure. La noce villageoise n'était jusque-là et n'est encore, dans le livret, qu'un épisode d'opéra-comique ; Mozart y fait entendre, en sa fraîcheur agreste, l'accent de son pays, car il aime le peuple, et reste près de lui, bien plus près que Beethoven, qui n'aime que l'humanité et, même dans la *Symphonie pastorale*, observe le bal rustique avec condescendance ; mais Mozart ne craint pas d'y entrer. Mazetto n'est pas un rustre, mais un gars de village, à la fois timide et résolu. Boudeur au premier acte et battu au second, puisque la comédie l'exige, il reste intéressant parce qu'il aime bien sa Zerline, et on ne songe plus à le plaindre, quand elle vient le consoler.

Cette Constance dont il chantait avec tant d'enthousiasme, dans *l'Enlèvement au sérail*, la grâce captive, est devenue son épouse légitime et il l'adore toujours. Nous croyons savoir qu'en ce mariage c'est Mozart qui fut pris au piège, et que son ingrate conquête était loin de lui faire honneur. C'est lui qui a raison, contre le témoignage de Constance elle-même, puisqu'elle lui inspire un si beau sentiment dont la confiance, le dévouement et la gratitude sont traduits, au second acte de *Don Juan*, par l'air d'Ottavio et celui d'Anna, jusque-là toute à sa vengeance, enfin émue par un discret reproche, et

rappelée à sa promesse. Si, par malheur, un tel amour était trahi, sa douleur comme celle d'Elvire serait compatissante, et prompte, en sa faiblesse, à se laisser duper encore.

Mais avant de se convertir à la fidélité, il a connu d'autres joies, dix ans plus tôt, quand il en avait vingt à peine, à Salzbourg, à Munich, à Mannheim, à Augsbourg, villes aimables qui avaient leurs concerts, leurs salons, leurs théâtres, leurs bals masqués comme en Italie, et leurs fêtes galantes à la française, mais sur une autre cadence, avec plus d'abandon. C'est là qu'il s'éprenait de toutes les jeunes filles qu'il rencontrait, et même au besoin de leurs mères, pourvu que les unes et les autres fussent jolies et musiciennes. Il ne partageait pas son cœur ; à chacune, sur l'heure, il le donnait entier, et elles lui répondaient de même, dans un élan d'autant plus sincère, qu'il ne s'inquiétait pas du lendemain. Ce n'est pas l'amour-goût, dont parlera Stendhal ; c'est plutôt l'amour-jeu. On y triche de part et d'autre, mais on s'y prend soi-même, au risque de souffrir. L'enjeu en vaut la peine, et ce n'est pas là un motif pour quitter la partie. Jeu cruel quelquefois, délicieux plus encore, dont Mozart devait être le poète en musique, car nul n'a su comme lui allumer en feu follet cette flamme de sentiment à la pointe du désir.

C'est là qu'il a connu, lui aussi, sa Zerline, qui n'est pas, comme l'autre, une soubrette à œillades, experte en agaceries, mais une fillette innocente et tendrement coquette. Elle écoute, flattée, les compliments d'un grand seigneur et croit à ses promesses, mais ne veut pas que son fiancé ait de la peine, et apaise, en lui mentant un peu, sa jalousie. Détrompée bientôt, elle revient à ce brave garçon, pour lui offrir la douce récompense que l'autre ne méritait pas. Il peut être tranquille : elle n'a jamais cessé de l'aimer ; elle en est sûre maintenant.

Ce grand seigneur n'était, selon la tradition que suit encore Da Ponte, qu'un chasseur de femmes à qui tous les moyens sont bons pour inscrire au tableau une victime de plus. Mais la musique de Mozart le saisit, l'illumine, et voilà qu'il s'émeut à son tour, séducteur amoureux, violent par intervalles, mais, quand il veut, d'une douceur plus redoutable encore. S'il n'aime plus, il est féroce ; mais il aime, au moins pour un instant, celle qui l'a charmé. Comment donc résister à sa voix caressante ? Comment ne pas lui abandonner cette petite main qui tremble un peu, mais qu'il presse et couvre de baisers ?

Il ne croit ni à Dieu ni à diable ; il a tué un homme et, ce qui

peut-être est plus grave encore, il raille sans pitié les malheureuses dont le seul tort envers lui est d'avoir cessé de lui plaire. Son châtiment sera terrible ; mais il ne surviendra qu'à son heure dernière. Jusque-là il aura vécu sans remords et sans crainte, sans se croire maudit, toujours prêt à partir pour d'autres aventures, et se tirant de toutes à force d'audace et d'insouciance. D'où la fascination étrange qu'il exerce, et qui désarme, dans l'instant le plus critique, la vengeance des hommes : seule pourra l'atteindre la justice divine. Cet homme est un démon sans doute, mais qui n'a rien de satanique ; toujours élégant et fier, son sourire est aimable et ne ricane pas. Il ne commet que des péchés ; mais les siens sont de telle sorte, qu'on voudrait quelquefois se damner avec lui.

***

Tel est le don Juan de Mozart. Création extraordinaire et d'une vérité si profonde, que seule la musique pouvait rétablir l'harmonie entre les éléments qui la composent ; dissociés par le langage, ils deviennent contradictoires, et il n'est plus possible de remonter le mécanisme mis en pièces. La musique de Mozart, c'est sa philosophie qui va fort loin, jusqu'aux secrets de l'âme, jusqu'au seuil du surnaturel, si loin que nul commentaire ne peut l'y suivre, et le mieux, c'est de l'écouter.

Les autres caractères ne sont pas moins allégés des entraves qui, dans la vie ordinaire, retiennent leur liberté. Ils se prêtent aux caprices d'une action changeante, toujours sincères cependant, parce que rien ne les arrête en ce chassé-croisé d'âmes dansantes, où chaque sentiment fait son entrée tour à tour. Comme me disait une belle et charmante artiste qui eut récemment l'occasion de paraître en un des principaux rôles de *Don Juan*, et y fut remarquable : « Avec ces personnages, on n'est jamais tranquille. »

C'est bien ainsi qu'il faut comprendre la musique de Mozart. C'est bien ainsi que la comprennent M. André Pernet, qui nous montre un don Juan admirable en sa force contenue, sa noblesse enjôleuse ou ironique et toujours séduisante ; MM. Rambaud et Jouatte, qui se sont succédé dans le rôle d'Ottavio et y ont fait paraître d'égales qualités de voix et de style ; MM. Cabanel et Morot, qui ont joué et chanté très finement, l'un et l'autre, ceux de Leporello et de Mazetto ; M. Medus, qui prête les accents d'une gravité émouvante à la voix d'abord humaine, puis d'outre-tombe, du Commandeur. Mme Ger-

maine Lubin est très belle et tragique dans le rôle de dona Anna; Mlle Hoerner, fort touchante en celui d'Elvire, a chanté délicieusement sa cantilène, au début du deuxième acte, sur le balcon où l'attend une déception nouvelle. Mlle Solange Delmas prête à Zerline sa voix pure et d'un très joli timbre, où pourtant on souhaiterait parfois plus de nuances.

Tous et toutes sont gênés par le mouvement que leur impose le chef d'orchestre. M. Fritz Zweig apporte à son travail une conscience rigoureuse et une exactitude matérielle dont nous savons le prix. Mais l'esprit fait défaut. Pas un instant il ne semble avoir songé à ce rythme soutenu qui, varié sans cesse, doit cependant, sans s'interrompre, entraîner tout l'ouvrage. Chaque morceau, traité séparément, ne tient pas plus aux autres qu'en un programme de concert. Les airs d'Ottavio, d'Anna et d'Elvire deviennent majestueux comme de grands airs d'opéra. Trop lente aussi la sérénade qui doit s'évaporer comme une bouffée de tendresse et de folie. Sitôt que la danse intervient, le chef au contraire perd patience, précipite le mouvement, et l'invitation à la fête, au premier acte, devient un exercice de vélocité où parvient à ne pas broncher l'excellente diction de M. Pernet, mais qui n'a plus ce ton, si nettement indiqué par Mozart, d'allégresse accueillante. Combien de chefs, qu'il n'était pas nécessaire d'aller chercher si loin, étaient capables de mieux nous faire entendre la musique de *Don Juan*!

LOUIS LALOY.

SPECTACLES

Comédie-Française : *Un Chapeau de paille d'Italie*, comédie en cinq actes d'Eugène Labiche et Marc Michel, partition mêlée d'airs de l'époque de M. André Cadou ; mise en scène de M. Gaston Baty ; décors et costumes de M. Touchagues ; danses réglées par Mme de Rauwera. — *Deux proverbes* de Carmontelle. — Gymnase : *Cavalier seul*, pièce en trois actes et cinq tableaux de MM. Jean Nohain et Maurice Diamant-Berger ; décors de Paul Colin.

Un Chapeau de paille d'Italie est une comédie d'une stupidité rigoureuse. Elle divertit les uns. Elle ennuie les autres. Voici quelques années, M. René Clair en avait composé un film d'une folie rythmique, ahurissante en son tohu-bohu volontaire, sa cacophonie bien orchestrée et son épilogue si absurdement comique, dont le dénouement prévu et dérisoire lui a peut-être donné l'idée de son *Million*, un des plus jolis films de son répertoire. M. Gaston Baty, à son tour, s'est emparé de cette farandole démodée et lui a conféré cet aspect de rêve saugrenu que le cinéma offrait si bien par le jeu des lumières et des ombres. « Le vaudeville est un cauchemar... », a écrit M. G. Baty. C'est parfaitement juste et je l'avais constaté et écrit moi-même, voilà quelques années, à propos de la reprise d'une pièce de Georges Feydeau, *la Dame de chez Maxim's*... Le vaudeville et ses complications burlesques s'emparent de la réalité et en expriment tout le suc de fantaisie invraisemblable qu'elle contient, malgré son apparente platitude. L'excès même de cette platitude finit par se transformer en originalité. Une logique spéciale enchaîne des péripéties invraisemblables. Logique des songes idiots... Nous les avons tous connus, ces songes où nous nous promenons, par exemple, en

costume de nuit sur le quai d'une gare, manquant tous les trains, cherchant avec angoisse les bagages oubliés... où nous courons les chercher, retournant à notre domicile suivis par une horde de voyageurs, vociférant et voulant empêcher cette course si nécessaire... Nous avons tous rêvé que nous disions à certains personnages tout ce qu'il ne fallait pas leur dire... Nous avons tous erré sans fin dans les rues désertes et nocturnement bizarres, pénétré en des salons où nous n'étions pas conviés, participé à des fêtes ou à des désastres imprévus et entrevu cette foule mystérieuse d'êtres presque vrais qui flottent entre la vie et le sommeil. M. Gaston Baty a voulu, se servant de l'imbroglio et des personnages de ce *Chapeau*, tenter au théâtre ce que René Clair avait réussi au cinéma et capter, pour en vêtir ses acteurs, les apparences de cet état second et intermédiaire de marionnettes du rêve. Il y a parfaitement réussi et le spectacle qu'il nous a offert est charmant. Les jolis décors de Touchagues exécutés par Bertin ; les impayables costumes Second Empire, également de Touchagues, exécutés, ceux des femmes par Mme Olga Choumansky et ceux des hommes par les ateliers de la Comédie ; la musique volontairement fantomatique de M. Cadou qui, pour les couplets, s'est servi de certains airs d'époque ; les éclairages savamment réglés et le talent des interprètes, tout a concouru à un ensemble cocasse que les rires du public ont parfois joyeusement fêté.

Certains rigoristes jugent que la Comédie-Française ne devrait pas monter du Labiche... Pourquoi ? En son genre, Labiche est un classique et un classique célèbre du rire. Hélas ! rien ne se démode plus rapidement que le rire. Ce qui semblait inénarrable autrefois ne paraît plus drôle aujourd'hui. Pour s'amuser encore de ces folies bourgeoises, il fallait accentuer leur désuète invraisemblance, leur invention qui semble due à une pipelette surréaliste.

Donc, la mise en scène de M. Baty, la perfection comique et colorée des costumes, l'agrément des danses esquissées à temps et à point pour redonner, par moments, au texte l'impulsion nécessaire, font de cette pièce un spectacle vivant d'une vie artificielle mais d'une ironie gaie et d'une bouffonnerie fort morale. Car, aller chercher bien loin ce que le sort avait déjà mis chez vous, c'est une aventure des plus humaines, et ce chapeau, ce chapeau en vain cherché par Fadinard, marié saugrenu, en tant de maisons diverses, il est dans la sienne, apporté en cadeau pour la jeune épouse par l'oncle Vézinet auquel nul n'accorde aucune importance parce qu'il est sourd et radoteur. Et c'est lui pourtant qui détient ce qu'il y a de plus impor-

tant dans la comédie, l'astre de paille autour duquel tournent tous ces comparses ahuris, comme une noce d'insectes cherchant le disque du soleil. Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de croire que je dois analyser le sujet de cette œuvre à la fois célèbre et oubliée. Les aventures de Fadinard, suivi des huit fiacres contenant les gens de la noce, errant dans Paris, pénétrant dans les maisons inconnues pour y rechercher le chapeau pareil à celui que son cheval dévora dans le bois de Vincennes et qui coiffait une dame en galante conversation avec un cousin militaire, ces aventures ne sont certes pas dans toutes les mémoires, mais ne méritent pas une étude approfondie. Disons seulement que, si Fadinard ne découvrait pas un chapeau identique pour recoiffer cette inconnue, elle continuerait à demeurer avec le cousin redoutable dans le domicile de Fadinard préparé pour sa jeune épouse... Cette inconnue ne peut rentrer chez son mari sans le chapeau... Et c'est cela qui est le plus extravagant de la situation. Car, enfin, perdre son chapeau ne veut pas dire qu'on ait perdu ses principes et sa vertu. Ce doit être un symbole pareil à celui du bonnet par-dessus les moulins...

Le dernier acte est particulièrement bien joué et réussi comme mise en scène. Cette place parisienne, — vaguement éclairée, envahie par les gens de la noce qui ont perdu le marié au cours de ces pérégrinations insensées, puis illuminée par les fenêtres qui s'ouvrent toutes ensemble pour laisser se pencher des dormeurs furieux et réveillés par le bruit, — est un décor bien amusant, bien pittoresque et assez vague pour compléter la fantasmagorie générale. L'arrivée du mari trompé, en cabriolet traîné par un cheval impayable (et composé de deux humains, formant une rosse), est un « clou » des plus appréciés. Ce cabriolet rapatriera chez eux ce mari et sa femme recoiffée d'un chapeau de paille d'Italie et le cousin grimpé sur le siège arrière. Et, enfin, Fadinard et sa jeune épouse vont pouvoir se reposer en leur logis... La jeune épouse, torturée toute la journée par une épingle plantée dans le dos de sa robe, va pouvoir, enfin, l'ôter...

Et, me direz-vous, comment a-t-on trouvé, découvert le chapeau ?... Eh bien ! allez à la Comédie-Française et vous le saurez. M. Pierre Bertin, qui joue Fadinard, est délicieux de désinvolture fantaisiste. Il danse, il chante, il parle, il conduit toute la troupe avec une autorité, une séduction et un talent qui nous ont bien amusés. En cette troupe, très nombreuse et à laquelle s'ajoutaient, en certains moments de figurations, de charmantes élèves du Conser-

vatoire, citons MM. Brunot, Bacqué, Chambreuil, Martinelli, Meyer, etc... et M. Debucourt étonnamment grimé en chanteur amateur, Achille de Rosalba... et Mmes Bretty, superbe baronne, Irène Brillant, Lise Delamare, Denise Clair, Maria Fromet et Gisèle Casadesus, la mariée errante.

La soirée commençait par deux rapides croquis, proverbes de Carmontelle, déjà représentés avec succès aux matinées poétiques du samedi, *le Seigneur auteur*, très bien joué par Chambreuil, en sa belle robe de chambre rose, Dorival, Le Goff, Bonifas... et *le Veuf* enlevé de verve avec une ironie fine et joyeuse par MM. Martinelli, Debucourt et Bertheau. Costumes et mise en scène exquis. Carmontelle lui-même les aurait peints avec plaisir.

« CAVALIER SEUL » AU GYMNASE

Voilà une comédie charmante, d'une jeunesse qui plaît, d'un dialogue naturel, d'une fraîcheur désinvolte. MM. Jean Nohain et Maurice Diamant-Berger vont connaître un long succès, mérité par leur talent d'une qualité et d'un agrément séduisants et celui de leurs interprètes qui forment une troupe si excellente qu'ils semblent vivre leur aventure et non la jouer. Je vous préviens que cette petite histoire se passe dans un milieu de mœurs faciles. Denis Delorme se présente seul d'abord devant un rideau blanc déroulé à demi comme une page d'album et sur laquelle s'enlève l'esquisse d'un cavalier solitaire. Denis vient nous renseigner sur son caractère. Il souffre de ne pas savoir ce qui se passe dans la tête du monsieur d'en face, et, à plus forte raison, dans celle de la femme qu'il aime. En amour, — comme en bien d'autres choses, — rien ne peut prouver la vérité profonde du sentiment, l'inanité du soupçon, l'inutilité de la jalousie. A la fois puéril et profond, Denis est tourmenté par cette incertitude et cette inaptitude à croire... Voyons donc ce que deviendra Denis.

Nous le revoyons dans le salon des Arthur Carlier. Denis, de famille jadis riche et aujourd'hui ruiné, place des réveille-matin. Il se présente ainsi au hasard, en différentes demeures. Surprise. La dame du lieu est Paulette, qu'il aima jadis et perdit de vue. Paulette a épousé un de leurs amis, Arthur. Mais cet ami a transformé son autre nom en celui de Carlier... Reconnaissances joyeuses. Denis reste à déjeuner et Arthur, comprenant que Denis gagne mal sa vie, l'engage dans sa troupe. Il est « manager, impresario » d'une troupe de music-

hall ambulant, qui fait des tournées parfois fructueuses en des casinos de provinces. Animaux savants, ventriloques, chanteurs, liseurs de pensée, composent ces spectacles variés. Les artistes ne sont pas là pour toujours. En ce moment, si des phoques sont arrivés à la gare, le liseur de pensée manque. Denis en tiendra l'office. C'est très facile. Et on lui présente sa partenaire, la jolie Danièle, qui tient le rôle, dans la salle, de la dame inconnue à laquelle on révèle sa vie privée et ses sentiments secrets. Le jeune incrédule, qui voudrait tant savoir ce qui se passe dans la cervelle d'autrui et est incapable de le pressentir, sera, ô ironie, liseur de pensées.

Arthur lui recommande de ne pas flirter avec Danièle. Denis le promet, — parole d'honneur ! — et à l'acte suivant nous le retrouvons dans les bras de cette Danièle. Le bonheur de Denis commence à faire son tourment. Est-il vraiment aimé ? Danièle ne ment-elle pas ? Et si elle lui a avoué des aventures passées, ne lui cache-t-elle pas des secrets actuels ? Toute la pièce est faite de ces soupçons qui s'évanouissent et qui renaissent. Certaines apparences sont-elles aussi trompeuses que les femmes aimées ? Denis n'en saura jamais rien. Tour à tour tendre, anxieux, furieux, repentant, injuste et justicier, il nous fait assister à sa comédie intérieure, autant qu'à celle exposée par les faits, qui sont très divertissants, les scènes qui sont d'une vie aiguë et où se dessinent en traits incisifs les caractères des différents personnages. Persuadé que Danièle est la maîtresse d'un chanteur, Ricardo, qui doit être, à Nice, l'attraction de leur représentation et dont les bizarreries, qui restent invisibles et téléphoniques, semblent s'expliquer par des déconvenues ou espérances amoureuses, Denis, au cours de la séance de liseur de pensées, — qui est très amusante et à laquelle nous assistons, — dit à Danièle les choses les plus dures. Cette rupture réelle pourrait, le craint Arthur, ruiner la soirée... Il n'en est rien. Cette péripétie véritable a enchanté le public qui y a vu le comble de l'art. Arthur offre donc à Denis un engagement des plus dorés. Danièle, offensée, est partie, mais, Dieu merci, elle a manqué le train. Et Paulette, émue par le désespoir que Denis a cherché à noyer dans l'alcool, Paulette lui confie que c'est elle qui est la maîtresse de Ricardo... Pour plus de sûreté, elle a fait croire à Arthur que c'était Danièle. Le vrai et le faux sont tour à tour interchangeables. Tout s'explique, mais rien n'est sûr. Car on apporte une lettre de Ricardo... elle est pour Danièle. Denis va-t-il la lire ? Savoir ? Mais que prouverait encore cette lettre ? Alors, il ne la lit pas. Il épousera Danièle et se décidera à être heureux

comme ces galants de Verlaine qui *n'ont pas l'air de croire à leur bonheur...*

Mais ce qu'on ne peut rendre en une analyse d'un léger sujet, c'est la grâce et l'esprit des reparties, la drôlerie de certains traits, la gaieté mêlée de mélancolie et la jeunesse ironique du texte. Mlle Arletty joue avec un tendre étonnement, une naïveté déçue, une sincérité peut-être affectée, une rouerie inconsciente, enfin avec le plus grand talent le rôle de Danièle. Mlle Blanche Montel est pleine de vie, d'entrain, et de sens pratique en Paulette. Jean Wall est plus qu'excellent en Carlier. Carette est admirable de bonhomie serviable et de candeur désabusée en Dodelin, l'homme à tout faire de la compagnie, et Paul Bernard joue ravissamment le rôle de Denis Delorme, avec une gentillesse passionnée et une ingénuité incrédule. Quant à Mlle Suffel, elle est fort savoureuse et drôle en Anaïs, servante déconcertée par des ordres contradictoires, les soupers annoncés et manqués, les mauvaises humeurs du patron et de la patronne, les allures de Denis qui rentre à l'aube, halluciné et titubant, et les redoutables fantaisies d'un frigidaire qui la séduit et l'effraie. Elle est la réalité, au centre de ce cirque mental où jouent le mensonge et la vérité, se prêtant tour à tour leurs masques... Elle complète avec talent cette interprétation si parfaitement mise au point par M. Henry Bernstein...

Ce *Cavalier seul* va prendre en croupe d'innombrables spectateurs...

GÉRARD D'HOUVILLE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LA MORT DE L'AUTRICHE

Jamais, depuis seize ans que je tiens ici la plume de chroniqueur politique, je n'ai éprouvé, en me mettant au travail, pareil sentiment de douleur, d'angoisse et de honte. L'aspect de la première page des journaux, partagée en ces jours critiques entre l'annexion de l'Autriche et une crise ministérielle, symbolisait matériellement le douloureux contraste d'une France divisée, privée d'un gouvernement capable de décisions dignes de sa mission historique, et d'une Allemagne groupée dans la main de son chef pour une mauvaise action. Là-bas, l'action brusquée et décisive, ici carence de l'autorité, délibérations de groupes, ordres du jour, formules, consultations, expectative, pour finir par un ministère Blum dont, à en croire les bruits de couloirs, son président lui-même n'est guère satisfait. Ce n'est pas seulement à ce spectacle affligeant que je fais allusion. Regardons plus haut et plus loin.

La disparition de l'Autriche en tant qu'État indépendant est une catastrophe historique ; et c'en est une autre que la France, l'Angleterre et l'Italie aient permis qu'elle s'accomplisse. C'est une catastrophe politique, parce que l'hégémonie de l'Allemagne national-socialiste est établie sur l'Europe danubienne et orientale. C'est une catastrophe humaine, parce que l'Autriche incarnait depuis des siècles une valeur spirituelle et morale que nivelle maintenant et que synchronise la brutale conquête prussienne. C'est enfin une catastrophe allemande, parce que l'Autriche représentait cette forme du germanisme qui tient une si grande place dans l'histoire de la civilisation européenne, un germanisme tempéré par les influences méridionales, orientales et slaves, un germanisme catholique, tolérant et souriant, facile et gai, poli et cultivé, ami des arts et des lettres, beaucoup plus capable que les bandes hitlériennes de goûter la vraie pensée allemande, la grande littérature des XVIIIe et

XIXe siècles. La prussianisation du germanisme s'achève par l'hitlérisation ; elle laisse prendre le dessus à tout ce qu'il y a dans l'âme allemande de brutalité instinctive, d'aspiration originelle à écraser et à niveler. L'Allemagne des techniciens, des militaires, des bureaucrates règne désormais sans contrepoids. Il est dans sa destinée, quelques déclarations pacifiques qu'elle puisse multiplier, il est dans la loi de son dynamisme de faire la guerre et de dominer par la terreur. Unie sous un seul chef, un maître plus absolu que ne furent jamais les rois et les empereurs, elle ne peut être pour l'Europe qu'un fléau contre lequel les peuples qui veulent vivre libres et indépendants doivent s'unir et se prémunir.

M. Hitler, revenant de Vienne, a solennellement annoncé au Reichstag convoqué pour la circonstance : « La Grande-Allemagne est réalisée. » Ce mot ne signifie pas seulement que l'Allemagne s'est accrue de l'Autriche. Grand-Allemand et Petit-Allemand ont, dans l'histoire de l'Allemagne depuis un siècle, un sens très précis et très particulier. Le souffle démocratique et libéral de 1848 venu de France fut accueilli en Allemagne avec enthousiasme par les anciens combattants de 1813, les disciples de Arndt et de Fichte. L'Assemblée de Francfort réunit les représentants de tous les pays allemands, l'Autriche comprise, et offrit la couronne impériale au roi de Prusse. A l'instigation de la vieille aristocratie de l'Est, Frédéric-Guillaume IV refusa cette couronne révolutionnaire, déclarant ne vouloir « la tenir que de Dieu et de son épée ». Cette conception d'un rassemblement national germanique est celle que l'on qualifie de *gross-deutsch* (grand-allemand). Elle s'oppose à la conception prussienne *klein-deutsch* d'une Allemagne unifiée par l'épée de la Prusse au profit de la monarchie des Hohenzollern. Bismarck, par trois guerres, réalisa la conception prussienne, en laissant l'Autriche en dehors. Il en a dit les raisons, notamment dans de fortes pages de ses *Pensées et Souvenirs* : raisons d'opportunité, raisons dynastiques, religieuses, etc. M. Albert Pingaud a rappelé, dans le *Journal des Débats* du 16 mars, les déclarations réitérées du chancelier de fer contre toute annexion de l'Autriche : « Le ministre prussien, disait-il, qui songerait à augmenter l'Allemagne par l'annexion de l'Autriche jusqu'à la Leitha donnerait une preuve de son incapacité politique. »

Les raisins étaient trop verts ! Il y avait une Russie, une Angleterre, une France qui veillaient à l'équilibre européen et un vieil empereur allemand qui était un honnête homme. Mais, lorsque, en 1876, Bismarck se trouva dans la nécessité d'opter entre l'alliance de

la Russie et celle de l'Autriche, c'est la seconde qu'il choisit ; il en a dit les raisons et quelles angoisses la nécessité de ce choix lui fit éprouver. Une Russie hostile, alliée de la France, ce pouvait être un jour la destruction de l'œuvre de Bismarck. Mais quand ils incitaient l'Autriche-Hongrie à l'expansion vers les Balkans, Bismarck et après lui Guillaume II savaient que, devenant rivale de la Russie, elle tomberait nécessairement dans la dépendance de l'alliance allemande. Goluchowski le comprit et fit une politique conservatrice ; mais l'ambitieux Aehrenthal précipita son pays et la dynastie dans une entreprise d'expansion qui ne pouvait le conduire qu'à la ruine ou à la sujétion à l'égard de l'Allemagne. En juillet 1914, l'Allemagne fit la guerre pour garder son emprise sur l'Autriche. Le projet de Mittel-Europa, qui devint l'objectif de l'Allemagne quand elle eut perdu l'espérance d'une victoire à l'Occident, n'est autre chose que la politique « grand-allemand », ce qui fit dire au prince de Bulow que, même si l'empire était vaincu, l'Allemagne gagnerait encore la guerre, puisqu'elle réaliserait à son profit la Mittel-Europa. C'est ce programme que le Fuhrer de l'Allemagne national-socialiste vient par un coup d'audace de réaliser. C'est l'aboutissement de la politique *gross-deutsch*, réalisée cette fois, non par une dynastie, non par l'aristocratie prussienne, mais par l'Allemagne démocratique, par le peuple allemand incarné dans son chef. L'histoire jugera les procédés du national-socialisme ; elle dira que c'est une œuvre mauvaise mais grande que M. Hitler a réalisée et elle comprendra le joyeux orgueil de ce petit bourgeois des confins austro-bavarois qui réalise sans tirer l'épée l'œuvre avortée de l'Assemblée de Francfort que ni Bismarck ni Guillaume II n'avaient osé reprendre.

Les événements, depuis notre dernière chronique, se sont précipités avec une brutalité qui a déconcerté l'adversaire et devancé toute résistance. Et l'on ne sait, dans cette tragique aventure, ce dont il faut le plus s'étonner, de la rapidité des décisions, ou de l'hypocrisie des prétextes. La vérité est que, après le guet-apens de Berchtesgaden dans lequel M. de Schuschnigg commit l'imprudence de se laisser attirer, M. Hitler était résolu à jouer son va-tout. Ou bien le chancelier d'Autriche comprendrait qu'il n'était plus qu'un sujet, un *landrat* de la Grande-Allemagne, ou bien il devrait céder la place à M. Seyss-Inquart, le méprisable traître qui s'était préparé depuis longtemps à jouer le rôle de Judas dans un scénario dont tous les détails étaient préparés et truqués d'avance. M. de Schuschnigg avait promis de procéder à un plébis-

cite, mais il savait que les nazis sauraient l'organiser à leur manière. Le seul moyen de sauver l'Autriche était, en précipitant l'opération, d'obtenir un plébiscite sincère. C'est ce que le chancelier et le président Miklas, dans le plein exercice du droit d'un chef de gouvernement dans un État souverain, se résolurent à tenter. Le 9, le chancelier annonçait le vote pour le dimanche suivant 13. Tous les Autrichiens âgés de vingt-quatre ans devaient y prendre part. La fixation de cet âge n'était nullement une mesure improvisée pour écarter des urnes la jeunesse nazi ; c'est l'âge électoral établi par la constitution de la république d'Autriche ; M. Garvin est seul à l'ignorer.

L'émoi fut très vif à Berlin. Quand M. Hitler et sa presse parlent d'un attentat, d'un coup de force contre la majorité des Autrichiens, ils disent le contraire de la vérité. L'idée autrichienne avait fait depuis quelques mois de rapides progrès, grâce à la politique libérale et ferme de M. de Schuschnigg ; la réconciliation du gouvernement avec les organisations ouvrières était en bonne voie et les persécutions des nazis allemands contre les catholiques du Reich avaient, chez les paysans et les bourgeois d'Autriche, une très nette répercussion ; quant à la situation économique et financière, elle était de plus en plus satisfaisante. Un plébiscite sincère aurait donc, autant qu'il est possible de l'affirmer, donné une majorité en faveur de l'Autriche indépendante. Le convention Hitler-Schuschnigg du 11 juillet 1936 garantissait l'indépendance de l'Autriche ; même l'accord de Berchtesgaden en sauvegardait encore les apparences ; de plus, le Fuhrer s'était engagé envers le Duce à la respecter. Quand, après la réalisation de son coup de force, M. Hitler écrit à M. Mussolini qu'il ne pouvait pas ne pas aller au secours de ses compatriotes opprimés, c'est pure fantasmagorie. Il est vrai que, aux yeux d'un national-socialiste, les adeptes de son parti constituent une caste privilégiée qui seule a des droits et qui est au-dessus des lois. Les nazis d'Autriche étaient donc opprimés puisque le gouvernement régulier de cet État souverain prétendait les obliger à respecter les lois. M. Hitler prit donc la décision d'empêcher, au risque de graves complications, un plébiscite loyal. Il jugea plus sûr de commencer par annexer l'Autriche, l'occuper militairement, mettre en prison ou faire disparaître les chefs du parti national, menacer le clergé, terroriser les juifs, et ne permettre de parler ou d'écrire qu'à des nazis bon teint. C'est ainsi que se pratique la consultation populaire sous un régime totalitaire ; et l'on ose parler du respect du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et accuser M. de Schuschnigg d'en avoir fait bon

marché. On n'a jamais, en vérité, dépensé autant d'hypocrisie pour justifier l'abus de la force. Serait-ce donc que l'on craint encore l'opinion des peuples libres d'Europe et d'Amérique ?

Toute la journée du 10, la presse allemande reste silencieuse ; au contraire, la presse italienne fait bon accueil à la décision de M. de Schuschnigg. Le 11, c'est un déchaînement de fureur et d'injures et l'annonce des mesures décidées à Berlin. On allègue, contre toute vérité, que les socialistes s'agitent à Vienne et que les Heimwehren, en province, attaquent les nazis. Un ultimatum est envoyé au chancelier autrichien, ultimatum nié d'abord quand on croyait encore devoir garder quelques ménagements, avoué ensuite : M. de Schuschnigg devra ajourner le plébiscite et donner sa démission, sinon les troupes allemandes entreront en Autriche. M. de Schuschnigg cède sur tous les points, mais les troupes du Reich n'en violent pas moins la frontière de l'Autriche, État libre et indépendant, et envahissent le pays. Les Autrichiens ont reçu l'ordre de ne pas résister. M. Miklas et M. de Schuschnigg ne veulent pas, même pour se défendre, verser le sang allemand. Quelques coups de fusil auraient cependant changé du tout au tout l'aspect des événements. On dit que c'est après avoir reçu une réponse décourageante de M. Mussolini que les chefs du gouvernement de Vienne s'abandonnèrent à la destinée.

Ainsi est-il arrivé souvent dans l'histoire : au moment décisif, l'Autrichien manque de cran. Les troupes du Reich parvinrent à Linz, puis à Vienne. Les journaux nous disent qu'elles furent partout acclamées et que les fenêtres se pavoisaient de drapeaux à la croix gammée. Quelques milliers de nazis et beaucoup de badauds suffisent à figurer une foule. Qui n'a pas vu, durant l'occupation de la Ruhr, une foule joyeuse se presser chaque jour pour assister à la relève de la garde de nos soldats, ne sait pas jusqu'où peut aller le manque de dignité du peuple allemand. Si, en entrant dans les provinces rhénanes, en 1918, nous avions expulsé les fonctionnaires prussiens détestés et organisé un plébiscite, il y aurait eu, sans nécessité de recourir aux procédés hitlériens, une majorité pour l'indépendance de la Rhénanie, peut-être même pour la réunion à la France. Même la botte sur la gorge de l'Autriche, M. Hitler ne se sent pas encore rassuré. Il n'y aura pas de plébiscite séparé en Autriche. Il y aura dans toute l'Allemagne, y compris l'Autriche, un vote pour homologuer le fait accompli. Les Puissances libres d'Europe et d'Amérique ont le devoir de dire, par un acte public, qu'elles ne

reconnaissent aucune valeur morale ni juridique à un plébiscite réalisé dans de pareilles conditions.

A peine maître du pouvoir, par ordre de M. Hitler, M. Seyss-Inquart s'en servit pour proclamer la loi de réunion de l'Autriche au Reich. L'article 88 du traité de Saint-Germain, qui impose à l'Autriche de rester indépendante, est annulé. L'Autriche n'est plus qu'un *Land*, un « pays » du Reich allemand, et comme les *Länder* n'ont plus qu'une existence fictive, l'Autriche est devenue d'un trait de plume, sans que l'Europe ait pu dire un mot, une province de la Grande-Allemagne. Les jours suivants virent l'entrée des troupes allemandes à Vienne, puis celle de M. Hitler : « un peuple, un Reich, un Fuhrer ! » Le 15, dans la capitale des Habsbourg, le Fuhrer-chancelier consacre l'annexion. « La marche d'Autriche sera désormais le garant d'acier de la sécurité allemande et une garantie de paix pour notre peuple. Ce pays est allemand. Il a une mission allemande à remplir et il la remplira... Nous ferons de l'Autriche une forteresse national-socialiste. Comme Fuhrer-chancelier du peuple allemand, je proclame l'entrée de ma patrie dans le Reich allemand. » Les troupes allemandes ont rapidement traversé toute l'Autriche pour s'installer sur le Brenner, où un officier allemand échangea quelques amabilités avec l'officier du poste italien, et sur les Karawanken, au contact de la Yougoslavie. Le régime nazi s'installe dans les villes et dans les campagnes. C'est la ruée des nazis venus d'Allemagne sur les places avantageuses.

A Vienne, les vengeances et les cupidités se déchaînent ; on arrête les Autrichiens patriotes, à commencer par M. de Schuschnigg ; la chasse aux Juifs commence, la fermeture des cercles catholiques, la dissolution des associations de jeunes gens chrétiens ; il ne doit plus y avoir qu'une jeunesse : la jeunesse allemande, sous le signe de la croix gammée ! Le cardinal Innitzer pouvait sans doute, comme premier pasteur de l'Autriche catholique, recommander à ses ouailles d'obéir à l'ordre établi, de ne pas répondre à la violence par la violence ; on regrettera cependant que celui qui fut l'ami du martyr Dollfuss et du courageux Schuschnigg n'ait pas trouvé un mot, — si du moins les textes qui nous sont parvenus jusqu'ici sont exacts et complets, — pour stigmatiser l'abus de la force, et que son ralliement au nouveau pouvoir ait pris un ton de satisfaction servile. Sans doute s'est-il leurré de l'espoir d'apaiser le vainqueur dans l'intérêt de son troupeau. Le cardinal Mercier fait dans l'histoire plus belle figure. Si Adolf Hitler n'est sans doute pas l'Antéchrist, il

est certainement l'Antichrist. Tandis que les complices des assassins de Dollfuss portent des fleurs sur leurs tombes, un colonel autrichien, nommé Wolf, arbore à sa fenêtre le drapeau des Habsbourg et quand la police des nazis vient l'arrêter, il tire, tue, et se laisse tuer. Honneur à ce brave ! Quand on se représente Vienne, la noble et charmante ville, foulée par les fantassins et les tanks de l'Allemagne prussianisée, on est saisi d'une indicible tristesse, comme en face d'une profanation, d'un recul de la civilisation, d'une nouvelle ruée des Barbares du Nord sur l'Empire romain.

L'EUROPE ET L'ANNEXION DE L'AUTRICHE

La *Gazette du Rhin et de Westphalie* écrit le 15 mars : « Il est difficile d'enchâsser dans des mots la grandeur de cette minute d'histoire mondiale. L'ardent désir qui, depuis la ruine du Saint-Empire romain germanique, existait au cœur de nombreuses générations d'Allemands comme une flamme sacrée, a désormais trouvé sa réalisation. L'Empire est ressuscité, plus grand, plus fort, plus magnifique que jamais. De la Mer Baltique à la Drave, d'Aix-la-Chapelle, siège de la vieille puissance impériale, jusqu'à Vienne où l'antique splendeur de l'Empire s'effondra sous l'assaut du conquérant corse, une seule volonté remplit l'âme des hommes. » L'Empire du moyen âge n'était pas fondé sur la race, ni sur le nationalisme, il en était l'antithèse ; c'est à une idée unitaire d'essence chrétienne qu'il devait son autorité réelle ; aussi sa puissance politique fut-elle toujours limitée. L'empire raciste est plus dangereux ; il tend à l'hégémonie universelle d'une race et d'un peuple.

L'Autriche n'était pas un puissant contrepoids, mais elle empêchait que l'Europe ne fût coupée en deux en son milieu par l'alliance italo-allemande. On marche maintenant au pas de l'oie de la Baltique à la pointe méridionale de la Sicile. A vrai dire, il n'y a plus d'Europe. « Il n'y a plus d'indépendance réelle, si ce n'est pour une entente anglo-française et pour une lointaine Russie plus asiatique qu'européenne. Prenons garde aux paroles du Fuhrer relatives à la « mission allemande de l'Autriche » : elles sont conformes à la doctrine politique développée dans *Mein Kampf*, car cet homme singulier annonce d'avance ce qu'il a l'intention de réaliser. Vienne a toujours été la porte de l'Orient. Metternich disait : « L'Orient commence à la *Landstrasse*. » C'est dans la direction de l'Orient que l'Autriche sera de nouveau l'avant-garde du germanisme, vers les pays

du blé et du pétrole. Sur les Alpes, sur le Rhin, le Fuhrer déclare, dans sa lettre à M. Mussolini, qu'il a tracé une frontière ; on peut l'en croire, du moins provisoirement. Mais il va chercher à organiser en une sorte de fédération sous l'hégémonie allemande les États qui s'agitent entre la Mer Baltique et la Mer Noire ; de ci, de là, quelques colonies allemandes sont comme les jalons du *Drang nach Osten* ; nous sommes avertis que le Fuhrer ne les laissera pas « opprimer ».

Ces États, affranchis ou agrandis par la guerre et les traités de 1919, ne pouvaient garder une effective indépendance que dans un système français ; quelques-uns d'entre eux ne l'ont pas compris et se sont désintéressés du sort de l'Autriche ; ils peuvent maintenant mesurer leur erreur. Il se posera d'abord une question tchécoslovaque qui sera la pierre de touche de la capacité de résistance de l'Europe. Il est impossible de parvenir à un accord utile avec l'Allemagne si, à un moment bien choisi, elle ne se sent pas en face d'une volonté et d'une capacité de résistance. La poussée vers l'Est tend à une reprise de la marche allemande à travers les Balkans et la Turquie. Le gros obstacle reste la Russie que l'Allemagne cherche à désagréger et à morceler. Tout n'est pas imaginaire dans cette accusation de préparer la dislocation de l'U. R. S. S., qui a fait fusiller dix-huit des vingt et un « chiens trotzkistes » du monstrueux procès de Moscou. Il y a encore, entre la masse allemande et la masse russe, des éléments vigoureux de résistance : une Roumanie alliée de la Pologne, une Petite Entente qu'il est temps de revivifier, une Yougoslavie alliée de la Bulgarie, une Hongrie patriote, une Turquie régénérée. L'Italie, si elle le veut, peut trouver de ce côté-là des éléments de manœuvre. C'est une Europe nouvelle qu'il faut construire en fonction du péril allemand ; celle de 1919 est morte, et ceux qui l'ont minée ou qui l'ont mal défendue, ne tarderont guère à s'apercevoir de ce qu'ils ont perdu.

L'Italie s'efforce de faire bon visage à mauvais jeu ; elle est directement atteinte dans ses intérêts et dans son rayonnement par la réalisation de l'*Anschluss*. Elle tirait fierté, non sans raison, d'avoir abattu ce vieil empire austro-hongrois, dont elle avait eu jadis à souffrir, et de trouver dans le bassin du Danube un champ d'expansion pour son commerce et son influence. Maintenant, à sa porte, sur la frontière du Brenner, se dresse l'empire ressuscité des Hohenstaufen qui regardaient Rome comme une dépendance et le Pape comme leur chapelain. M. Mussolini est personnellement atteint

par le coup de son ami Hitler. Faut-il rappeler les déclarations précises et réitérées du Duce pour une Autriche indépendante ? Le 20 mai 1925, devant le Sénat : « Je crois que le Sénat italien sera d'accord avec moi et me soutiendra dans mon point de vue, à savoir que l'Italie ne saurait jamais tolérer cette violation patente des traités qui consisterait dans l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne. Cette annexion, à mon avis, anéantirait les effets de la victoire italienne. Elle augmenterait la puissance démographique et territoriale de l'Allemagne, et elle créerait cette situation paradoxale que la seule nation qui étendrait son territoire, qui accroîtrait sa population et qui deviendrait le bloc le plus puissant de l'Europe centrale, serait précisément l'Allemagne. » Au lendemain de l'assassinat de Dollfuss, quand il se montra à la fois grand Italien et grand Européen, — grand Italien parce que grand Européen, — il écrivait à Mme Dollfuss (aujourd'hui réfugiée en Suisse), le 26 juillet 1934 : « L'indépendance de l'Autriche pour laquelle votre mari est tombé est un principe qui a été défendu par l'Italie et le sera encore plus énergiquement dans l'avenir. » Son journal le *Popolo d'Italia* écrivait : « L'Allemagne n'a aucun droit sur l'Autriche qui est un État libre et le restera. » Et la *Gazetta del Popolo* : « Nous ne reconnaîtrons jamais aucun fait accompli et nous sommes décidés à défendre, au besoin par les armes, l'indispensable indépendance de l'Autriche. »

M. Mussolini n'a pas été informé des projets de M. Hitler ; il ne les a connus que par leur réalisation foudroyante et par une lettre assez cavalière que lui apporta, le 11, le prince de Hesse, et dont la substance peut se résumer en quatre mots : « Je vous ai trompé, je ne pouvais faire autrement ; soyez content tout de même : je ne dépasserai pas le Brenner. » Le même jour, la France faisait demander à l'Italie de prendre part avec elle et l'Angleterre à une démarche diplomatique à Berlin. Refus. C'eût été un changement de politique cap pour cap. Le prétexte invoqué par M. Gayda que la France n'avait pas de gouvernement ne vaut pas. C'est la fière réponse du duc d'Aumale à Bazaine qui est toujours vraie : « Monsieur le maréchal, il restait la France. » Les grands intérêts demeurent au-dessus des gouvernements qui passent. S'il était vrai, comme le bruit en a couru, que l'Italie aurait accepté sous condition d'une reconnaissance immédiate de l'empire d'Éthiopie, ce serait alors le gouvernement français qui aurait commis la plus lourde faute. Quoi qu'il en soit, le mal est fait. Le prestige de M. Mussolini est atteint d'autant plus gravement que les catholiques d'Italie et, avant tous, leur chef

respecté, ont très vivement ressenti l'échec que l'annexion de l'Autriche à la Prusse constitue pour l'Église catholique. Maintenant, le Duce a le choix entre deux politiques. Ou bien se faire payer son inaction passive par celui qui lui a télégraphié : « Mussolini, je n'oublierai jamais cela de vous ! » et pour cela jeter l'Europe dans une guerre où pourraient s'ouvrir les successions coloniales de la France et de l'Angleterre. Ou bien travailler à la reconstruction d'une Europe capable de contenir l'expansion allemande, réaliser un rapprochement avec l'Angleterre et la France, prélude d'une pacification générale. Sa décision dépend de lui d'abord, de l'Angleterre et de la France ensuite.

Il est impossible de lire sans un sursaut de dégoût l'incroyable chapelet de mensonges débité par Gœbbels inaugurant, le 22, la campagne pour le plébiscite autrichien. Mais ce que l'on y trouve de véritablement diabolique, c'est l'art de faire au gouvernement nazi un mérite d'avoir conservé la paix chaque fois que, malgré ses manquements à tous ses engagements, les Puissances occidentales ont préféré céder plutôt que déchaîner sur les peuples l'horreur d'une nouvelle guerre et tolérer les pires attentats au droit et à la justice. Le terrible danger de ces hésitations, si naturelles et honorables qu'elles soient, est de persuader aux Allemands qu'ils peuvent tout se permettre et que ne viendra jamais le jour où la France et l'Angleterre diront « non », dût la guerre s'ensuivre. Un avertissement net et préventif aurait plus d'avantages que d'inconvénients, mais ce n'est pas cette méthode qui a les préférences des Anglais.

La nouvelle de l'*Anschluss* et surtout les procédés de la politique hitlérienne ont produit en Grande-Bretagne un effet de stupeur et d'indignation. On voudrait espérer que cette ruine de l'Europe de 1919, construite avec tant de sang, sera chez nos amis l'objet d'utiles réflexions sur l'histoire de ces vingt années et surtout sur un passé récent. Si l'on connaissait la teneur des entretiens du grand idéaliste qu'est lord Halifax avec ses interlocuteurs allemands, peut-être saurait-on pourquoi le Fuhrer n'a pas hésité à dévorer l'Autriche. Une parole énergique, à ce moment, l'aurait sans doute sauvée. La veille du jour où l'*Anschluss* fut réalisé, M. de Ribbentrop était à Londres et s'entretenait avec lord Halifax. Un mot, ce jour-là encore, aurait pu tout arrêter. Ce mot ne fut pas prononcé.

L'Allemagne demande à l'Angleterre de renoncer complètement à s'occuper de l'Europe centrale et orientale, moyennant quoi, en y ajoutant quelques concessions coloniales dont la France ferait

les frais, l'Angleterre serait libre de vaquer par le monde à la défense de son empire et de son commerce. La question est ainsi clairement posée et l'on ne saurait douter de la réponse de l'Angleterre. Mais cette réponse gagnerait à être connue. M. Chamberlain, depuis le 11 mars, s'est déjà expliqué plusieurs fois sur l'Europe centrale, mais on aurait souhaité plus de netteté dans ses déclarations ; il en ressort cependant que l'Angleterre refuse de se désintéresser de l'équilibre européen et de l'indépendance des peuples, et c'est l'essentiel. Elle pousse méthodiquement et rapidement ses armements sur mer et dans les airs et elle envisage des mesures exceptionnelles pour renforcer son armée de terre. Mais arrivera-t-elle à temps ?

On peut se demander si l'Allemagne ne va pas tout de suite profiter des circonstances pour renouveler le coup qui lui a réussi ; comme elle est dépourvue d'esprit de finesse, il se pourrait qu'elle se laissât tenter et que, comme en 1914, quand Guillaume II crut renouveler l'opération qui avait réussi en 1909, les destins fussent déchaînés. Une grande nation ne peut pas vivre indépendante et tenir sa place historique parmi les peuples si elle n'a pas l'énergie nécessaire pour savoir et, au besoin, pour faire savoir que, dans certaines éventuatualités, elle ira jusqu'au bout. L'impression produite par l'acte audacieux et injuste des Allemands a été profonde et elle sera durable. On a compris, en Suisse notamment et en Belgique, que la doctrine des races est le plus terrible instrument que l'on ait jamais imaginé pour la destruction des États. Il appartient à la diplomatie anglaise et à la nôtre, — on voudrait pouvoir dire à celle des États-Unis, — de tirer les conséquences politiques de l'effet psychologique produit par la disparition d'un État européen, civilisé et dont le bon droit ne peut faire de doute. La fusion dans le parti des Sudètes que dirige M. Henlein de la plupart des autres groupes allemands de Tchécoslovaquie semble présager de prochains événements. La politique de temporisation et de négociations à longue échéance que M. Neville Chamberlain a définie dans ses déclarations du 24 mars suffira-t-elle à en détourner le cours ? Il est permis d'en douter.

LE CABINET BLUM

Les responsabilités du gouvernement français pour hier et pour demain, qui ne les voit ? La vieille machine parlementaire ne peut plus suffire à une grande nation en face de périls urgents au dehors

et de difficultés financières, économiques et sociales au dedans. La démission du cabinet Chautemps, sans qu'il ait été mis en minorité dans aucun scrutin, sans aucun débat, est une preuve entre beaucoup d'autres que la constitution ne fonctionne plus et que la légalité constitutionnelle n'est plus qu'une fiction dont les partis marxistes ne s'embarrassent guère. C'est le gouvernement des clubs. Les groupes, parlementaires ou non parlementaires, imposent leur volonté au gouvernement apparent. Il y a une politique extérieure de la C. G. T. qui cherche à nous entraîner en faveur de l'Espagne rouge en mauvais arroi à des interventions qui ne manqueraient pas de nous conduire à la guerre. Tout cela ne peut plus durer. Il ne s'agit plus de jouer le jeu constitutionnel, il s'agit de jouer le salut du pays. Après la démission insolite de M. Chautemps, M. Léon Blum, chef du parti le plus considérable de la Chambre, fut chargé par le Président de la République de former un cabinet d'union nationale. Les groupes de la minorité eurent à répondre aux appels réitérés de M. Blum. Ils refusèrent de participer à un cabinet où entreraient des communistes qui ne cachent pas qu'ils reçoivent de l'étranger des directions et des ordres. La présence de communistes dans un gouvernement aurait à l'intérieur de graves inconvénients ; elle aurait au dehors, en ce moment surtout, des effets désastreux. On s'étonne que M. Blum ne se soit pas rendu compte qu'il n'était pas, dans les circonstances actuelles, l'homme qualifié pour constituer un gouvernement d'entente nationale.

On s'étonne encore plus que, n'ayant pas réussi, il ait constitué ensuite un cabinet des plus médiocres où foisonnent les ministres et les sous-secrétaires d'État, mais où les talents et les caractères sont rares. Le pays attend avec impatience que ce ministère, qui est un défi au bon sens, disparaisse. Ce qu'il faut sans délai à la France, ce n'est pas un ministère d'entente nationale où d'un savant dosage des groupes résulte l'incapacité d'action, c'est un gouvernement de salut public, présidé par un personnage extra-parlementaire, composé d'un petit nombre de ministres compétents, jeunes, énergiques, aidés d'un petit nombre de collaborateurs et muni de pleins pouvoirs pour une action vigoureuse au dedans et au dehors. Ce serait le plus efficace des instruments de paix.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : ANDRÉ CHAUMEIX.

S

D

gou
trai
s'ag

était
d'ai
l'ig
gou
sur
ress
min
min
invi

sur
se
qui
d'e
qu'
der

cet

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

CONFÉRENCE DE SAINT-JEAN DE MAURIENNE
(19 AVRIL 1917)

Dans les premiers jours d'avril 1917, M. Ribot me fit part du désir pressant des gouvernements français et britannique de conférer dans le délai le plus bref avec le gouvernement italien, sur des questions importantes ayant trait à la guerre. Sans indiquer plus clairement ce dont il s'agissait, il me pria d'en entretenir M. Sidney Sonnino.

Celui-ci manifesta tout d'abord le désir de connaître quel était le point de départ de cette conférence, à laquelle d'ailleurs il adhérait en principe. Je lui répondis que je l'ignorais, mais qu'il me semblait que le désir des deux gouvernements devait être d'échanger des idées avec l'Italie, sur les questions auxquelles les trois Puissances étaient intéressées, à savoir la question grecque, et le sort futur de l'Asie mineure. Je vis bien, toutefois, que la défiance naturelle du ministre des Affaires étrangères était éveillée par cette brusque invite.

Je demandai à M. Ribot des informations confidentielles sur l'objet de la conférence proposée. Le président du Conseil se contenta d'insister sur la nécessité urgente de cette réunion, qui devait se tenir à Saint-Jean de Maurienne et me pressa d'en faire fixer le jour. Il fut entendu avec M. Sonnino qu'on se rencontrerait en Savoie le 29 avril et que le président du Conseil, M. Boselli, l'accompagnerait.

J'étais aussi intrigué que M. Sonnino sur le motif de cette conversation brusquée. Et, comme je devais assister

à la conférence, je partis pour Paris le 14, avec l'assentiment de M. Ribot, pour en conférer avec lui.

Je connus, dès mon arrivée, le véritable motif du colloque de Saint-Jean de Maurienne. Il ne s'agissait pas de traiter d'affaires grecques ou asiatiques. L'empereur d'Autriche avait fait des ouvertures de paix séparée. Dans une lettre autographe adressée au prince Sixte de Bourbon, l'empereur Charles le chargeait de faire ces ouvertures au gouvernement français. Il parlait avec sympathie des revendications françaises en Alsace-Lorraine. Il s'engageait à intervenir auprès de l'Empire allemand pour obtenir son consentement au retour de ces provinces à la France. Il insistait avec chaleur sur les avantages d'une prompte paix conclue sur les bases indiquées par lui. Il ne faisait qu'une vague allusion aux revendications italiennes, et encore par prétérition. Ses phrases trahissaient le désir de s'affranchir, par cette paix, de la mainmise de l'Allemagne sur l'Autriche.

La simple lecture de cette lettre, lorsque M. Ribot me la communiqua, me suggéra aussitôt les observations suivantes :

1° Il me paraissait difficile de croire que, d'une manière ou d'une autre, le gouvernement de Berlin ne fût pas informé de la démarche impériale, destinée à être connue aussi de l'Angleterre. Peut-être le texte même de la lettre était-il ignoré de l'empereur Guillaume. Je ne pouvais admettre qu'il en fût de même de la démarche et qu'elle ne fût pas approuvée à Berlin. Il pourrait donc y avoir connivence et collusion entre les deux belligérants germaniques.

2° Il ne résultait nullement de cette lettre, comme on semblait le croire à Paris, que l'Autriche proposait de faire avec l'Entente une paix séparée. Le mot et la proposition formelle ne s'y trouvaient pas. Si l'Empereur était sincère, il proposait en réalité de s'entremettre auprès des Allemands pour leur faire accepter une paix d'accommodement.

3° L'Italie était ignorée dans cette ouverture. Il était donc proposé itérativement de conclure une paix en dehors d'elle et apparemment à ses dépens. La démarche impériale aurait donc pour conséquence, sinon pour objet, de diviser les alliés de l'Entente dans une phase critique de la guerre.

4° Je jugeais dangereux d'avoir appelé les ministres italiens à Saint-Jean de Maurienne à seule fin de leur faire part de l'ouverture de l'Empereur sans même que le texte de la lettre leur fût communiqué. M. Sonnino était trop averti pour ne pas comprendre qu'une composition avec l'Autriche comportait le sacrifice des revendications essentielles de son pays qui constituaient le prix de son entrée en guerre. La hâte de la convocation des Alliés à Saint-Jean, sans qu'on voulût lui en dire d'avance la raison, le porterait à croire que la France et l'Angleterre désiraient poursuivre la conversation pacifique avec l'Autriche avec le désir secret que le gouvernement italien en fît tous les frais.

5° Je pouvais donc donner l'assurance absolue que, de toute façon, M. Sonnino repousserait toute conversation avec l'empereur Charles.

C'est ce que j'aurais indiqué à mon gouvernement, s'il m'avait consulté. La conférence de Saint-Jean de Maurienne, dans les conditions clandestines où elle se produisait, risquait d'affaiblir la confiance mutuelle des trois alliés au moment où la révolution russe rendait leur union plus que jamais nécessaire. Elle obligeait en outre la France et l'Angleterre à traiter prématurément les affaires d'Asie mineure où l'Italie produisait des revendications considérables. Elle les amenait, pour rassurer le gouvernement italien sur leurs intentions, à dépasser la limite des concessions qu'elles pouvaient raisonnablement lui faire en Orient.

Ces considérations produisirent sur M. Ribot une impression très forte. Je crois bien que, s'il avait pu reculer, il aurait ajourné la conférence, mais il était trop tard. La convocation était lancée. M. Lloyd George était à Paris, pressé de prendre contact avec les Italiens et comptant qu'ils accepteraient. Nous dînâmes le lendemain, à la veille du départ pour Saint-Jean, avec lui, chez le Président de la République. J'assurai le premier ministre anglais qu'il n'y avait pas à se méprendre sur les dispositions de M. Sonnino et qu'il n'y avait pas la moindre chance qu'il consentît à une conversation autrichienne dans de pareilles conditions.

Nous arrivons donc le 19 au matin avec un certain mystère à Saint-Jean de Maurienne. M. Lloyd George n'était accompagné que de son secrétaire particulier. M. Ribot

était escorté par son fils le docteur Ribot. En revanche, nous trouvions sur le quai un gros personnel italien. Toute la Consulta s'était mobilisée. M. Sonnino était entouré du secrétaire général de la Consulta, de son chef de cabinet et d'un secrétaire, sans compter le marquis Salvago Raggi, ambassadeur à Paris qui, au dernier moment, s'était joint à la délégation de son pays. Le président du Conseil, M. Boselli, disposait de deux secrétaires. Nos alliés italiens arrivaient armés de pied en cap pour discuter et prendre acte,

Mais ici se plaça un incident caractéristique. Les quatre représentants des trois Puissances, ayant pris contact sur le quai de la gare, montèrent dans un wagon-salon, verrouillèrent la porte et se mirent à délibérer sans notre assistance.

Ils en sortirent après trois heures de délibérations. M. Ribot me résuma ce qui s'était passé. Ce que j'avais prévu, des dispositions de M. Sonnino à l'égard des ouvertures autrichiennes, s'était réalisé : il n'avait voulu rien entendre. Pour lui, l'intervention impériale n'avait d'autre but que de diviser les Alliés ; c'était un piège qu'ils devaient éviter. Et, sur la demande de M. Sonnino, les chefs des trois gouvernements avaient rédigé la résolution suivante :

« M. Lloyd George, M. Ribot et le baron Sonnino se sont entretenus des tentatives que l'Autriche serait disposée à faire auprès d'une ou plusieurs des Puissances alliées pour obtenir une paix séparée.

« Ils sont tombés d'accord qu'il ne serait pas opportun d'engager une conversation qui, dans les circonstances présentes, serait particulièrement dangereuse et risquerait d'affaiblir l'étroite union qui existe entre les Alliés et qui est plus nécessaire que jamais. »

Ce texte me fut communiqué par M. Ribot. M. Sonnino m'en fournit plus tard à Rome une deuxième copie.

L'objet principal de la rencontre, qui était d'intéresser le gouvernement italien à l'ouverture pacifique autrichienne, n'était donc pas atteint par suite de l'opposition de M. Sonnino. C'était, au contraire, le point de vue de ce dernier qui l'emportait, ainsi que l'atteste le texte de la résolution précitée, dont la forme trahit la rédaction du ministre italien.

M. Ribot me dit encore que l'accord s'était fait dans une conversation générale sur les questions d'Asie mineure et

les affaires grecques. Les détails en seraient fixés dans le procès-verbal à arrêter entre les chefs de gouvernements avant leur séparation.

On se retrouva donc dans le wagon-salon après déjeuner. Cette fois, j'assistais à la réunion, ainsi que le marquis Salvago Raggi et M. de Martino. M. Ribot exposa les résolutions prises le matin. Je fus chargé avec le secrétaire général de la Consulta de les consigner dans un promemoria, travail d'autant plus difficile à accomplir que nous n'avions assisté, ni l'un ni l'autre, aux conversations du matin. Et comme aucune note, sauf celle relative à l'Autriche, n'avait été prise de ces entretiens, il se trouva que les ministres ne furent plus d'accord sur leurs résolutions. Souvent, ils avaient compris la même chose d'une manière différente. Tout était à recommencer. La discussion reprit donc à bâtons rompus. Elle se prolongea tout l'après-midi. Nous dûmes donc reprendre des notes hâtives pour l'établissement du procès-verbal final.

La discussion au sujet de l'Asie mineure fut la plus mouvementée. Elle prit même un caractère parfois orageux.

M. Sonnino produisit des revendications peu acceptables. En outre de la possession d'Adalia, reconnue par la convention de Londres, il demanda une partie de la Cilicie, Mersina et Adana, éventuellement Alexandrette, puis l'Anatolie jusqu'à Koniah, et enfin Smyrne avec tout son vilayet. M. Ribot se récria. Notre président du Conseil repoussa les prétentions italiennes sur le domaine français. M. Lloyd George les combattit pour le reste. La discussion s'envenima ; il sembla, à certain moment, que les uns et les autres allaient se brouiller et reprendre leurs trains respectifs. M. Ribot dit que l'Italie, contrairement à ses engagements, n'avait déclaré la guerre à l'Allemagne qu'après plusieurs mois. Cette déclaration n'eut lieu en effet que quinze mois après la convention de Londres où l'Italie s'engageait à attaquer incontinent tous les ennemis de l'Entente. M. Lloyd George observa que l'Angleterre pouvait faire la paix demain avec l'Autriche, la France également. Bref, les choses allaient fort mal, lorsque M. Lloyd George se retira dans son compartiment avec son secrétaire particulier, M. Hankey. Il en revint un quart d'heure après, et s'écria : « Maintenant, si le baron Sonnino

n'est pas content, c'est qu'il est difficile à satisfaire. » Le ministre des Affaires étrangères italiennes n'avait garde en effet d'être mécontent.

M. Sonnino l'emportait donc sur toute la ligne. Il fut toutefois stipulé que cette convention n'aurait un caractère définitif que si la Russie y souscrivait. On sait que le gouvernement britannique s'est prévalu depuis de la non-signature de la Russie, tombée dans l'anarchie, pour considérer la convention de Saint-Jean de Maurienne comme non avenue.

M. Ribot y adhéra de son côté. M. Sonnino, renonçant à ses prétentions sur la Cilicie et ses villes, fit des réserves formelles sur les droits de la France aux Lieux saints. Le baron Sonnino affirma plus tard ne pas avoir formulé ces réserves. Le procès-verbal que je rédigeai d'après mes notes ne portait pas trace de cette protestation. Ce protocole seul faisait foi, la rencontre des ministres s'étant produite sur territoire français.

Je ne parlerai pas de la question grecque. M. Sonnino se relâcha de son intransigeance envers la politique des Alliés à Athènes. Il ne s'opposa pas au détrônement éventuel du Roi, tout en conservant à la politique italienne une couleur de bienveillance à l'égard du roi Constantin.

CONFÉRENCE DE RAPALLO
(4 NOVEMBRE 1917)

C'était au lendemain de Caporetto. Les esprits à Rome étaient encore très sombres, mais s'étaient repris ; Foch y étant arrivé, avait inspiré grande confiance aux hommes d'État italiens, leur avait fait partager sa conviction que Caporetto, tout en étant une affaire fort sérieuse, n'était à aucun degré un désastre. Les divisions françaises, expédiées par lui à travers les Alpes avec une merveilleuse célérité, étaient à pied d'œuvre. Foch avait parcouru le front italien, communiquant sa flamme et sa confiance à tous les généraux. Il s'était opposé avec la dernière énergie à la retraite sur le Mincio et sur l'Adige. « Surtout pas de Mincio, répétait-il ; tenez sur la Piave et tenez seuls. Vous le pouvez facilement. Les troupes franco-anglaises sont là à pied d'œuvre pour vous prêter main forte. Mais vous n'en aurez pas besoin. Il

ne s'agit pas seulement de se défendre. Dès aujourd'hui, vous devez préparer l'offensive. » Et il indiquait comment il la concevait.

Toutefois les chefs italiens et le gouvernement demandèrent aux alliés français et britanniques de nouvelles divisions. Ils redoutaient, non sans raison, les intrigues neutralistes. L'armée avait besoin non seulement d'aide matérielle, mais de renfort moral. Il se pouvait aussi que les Allemands, s'immobilisant sur leurs positions occidentales et portant tout leur effort contre la partie faible de la frontière, forçassent la ligne italienne, pour créer un nouveau front allemand sur les Alpes privées de défense. Le péril pouvait devenir terrible pour la France et la coalition. Aujourd'hui encore, je me demande pourquoi l'ennemi ne tenta pas une telle manœuvre. Le sentiment de ce danger m'avait porté à réclamer d'urgence l'envoi de nouvelles forces en Italie. Le général Foch en admettait au surplus la nécessité, dans un dessein à la fois défensif et offensif. Les gouvernements français et britannique s'émurent de cette situation. Pour l'examiner à fond, les chefs de gouvernements et les chefs militaires décidèrent de tenir une conférence politique et militaire à Rapallo. Le général Foch se trouvait alors à Rome. Il me pressa vivement de l'accompagner et, au dernier moment, M. Barthou, alors ministre des Affaires étrangères, me pria de l'y représenter.

Nous arrivâmes à Rapallo le 4 novembre. MM. Orlando et Sonnino, accompagnés du général Porro, sous-chef d'état-major, nous y avaient précédés. Le soir arrivèrent de Paris, par le même train, MM. Painlevé, président du Conseil, et Franklin-Bouillon. Puis, M. Lloyd George, le général Smuts, le général Roberts, commandant en chef des armées britanniques, et le général Wilson. Le général Weygand, l'éminent collaborateur de Foch, et le général de Gondrecourt, mon distingué attaché militaire, nous accompagnaient. Les ministres italiens venaient principalement demander à la France et à l'Angleterre des renforts nouveaux. De leur côté, les ministres français et anglais arrivaient à Rapallo dans des dispositions assez incertaines. Le général Foch reconnaissait l'urgente nécessité de cette aide ; le général Wilson aussi. Le général Roberts, lui, y était au contraire opposé. Le général Foch

estimait qu'on pourrait, selon le cas, porter à quinze divisions les forces franco-anglaises, quitte à en rappeler une partie, si la bataille de France l'exigeait, le trou italien étant bouché.

Les décisions de M. Lloyd George n'étaient pas encore arrêtées. Nous conférâmes d'abord entre délégués français, puis ensemble avec les collègues anglais. Je fis valoir qu'il s'agissait non seulement de soutenir énergiquement notre allié dans le malheur, mais de nous protéger nous-mêmes. Si l'Italie n'était entrée en guerre aux côtés des Puissances centrales, le plus grand danger des Alliés aurait été l'établissement d'un front allemand sur les Alpes. Ce péril pouvait se reproduire au moment le plus critique de la guerre, si les Austro-Allemands, poursuivant leurs avantages en Italie, forçaient les armées italiennes, les contraignaient par un nouveau Caporetto à faire la paix et se portaient à notre frontière. Je considérais donc qu'en vue d'une éventualité aussi dangereuse qui pouvait compromettre la victoire des Alliés, nous devions, sans hésiter et sans chicaner, nous mettre en mesure, dès à présent, d'assurer à l'Italie ce dont elle avait un urgent besoin. De plus, il importait de ne laisser aucun doute à l'opinion italienne sur la réalité de l'assistance alliée. Si nous quittions Rapallo sans avoir consenti les sacrifices nécessaires, l'impression produite sur le pays serait désastreuse.

M. Lloyd George s'était réservé jusqu'ici. Toutefois, la journée ne se passa pas sans qu'il prît nettement position. Dans une réunion du soir, il préconisait nettement l'augmentation de l'effort franco-anglais. Les délégués français abondaient dans le même sens ; et il fut décidé d'en informer les délégués italiens. Cette communication eut lieu dans la séance du lendemain (7 novembre). Une discussion approfondie eut lieu, à cette occasion, entre les experts militaires. MM. Orlando et Sonnino étaient fort satisfaits des décisions des Alliés, mais une grosse discussion s'engagea sur le nombre de troupes que les Alliés devaient fournir, ensuite sur le commandement de l'armée italienne.

Les délégués italiens demandaient quinze divisions. Le général Foch était, en principe, favorable, tout en réservant la nécessité absolue d'un contingent aussi gros. Il n'excluait

pas du reste le jeu de navette, c'est-à-dire de reporter ces forces ou une partie de ces forces sur le front principal français, selon les besoins de la bataille. Mais le général Roberts émit un avis contraire. Il dit que l'armée italienne avait subi un échec, que ce n'était qu'un échec, qu'elle n'était pas militairement défaite. Le général anglais concluait que les Italiens n'avaient pas besoin d'un aussi gros renfort. Il méconnaissait, en réalité, le facteur moral. Sans doute, l'Italie disposant encore de trois armées non entamées pouvait, à la rigueur, boucher seule le barrage de la Piave et le trou du Trentin. Mais il importait, avant tout, d'assurer la confiance de ces bonnes troupes par le coudoiement des camarades alliés. Le général Foch, s'élevant plus haut, contesta d'ailleurs que la supériorité du nombre fût le principal élément de la victoire. La supériorité numérique, dit-il, permet de résoudre bien des questions, mais non pas toutes. Dans les conjectures que l'on examinait, la force de la position défensive était le facteur dont il fallait tenir compte. Dans la guerre actuelle, la supériorité numérique ne garantissait rien du tout. Ainsi, sur une position aussi forte que celle de la Piave, l'armée italienne telle qu'elle était pouvait tenir, même dans des conditions numériques inférieures. Finalement, on décida de porter à douze divisions le contingent allié.

On passa ensuite à la question du commandement. Le gouvernement italien était résolu à remplacer le général Cadorna ; ce n'est pas que le général Cadorna n'eût de grands mérites, mais Foch le considérait comme un excellent général d'ancien régime.

MM. Orlando et Sonnino acceptèrent d'abord sans difficulté l'adjonction à l'État-major italien de conseillers militaires français et anglais. Ils firent connaître leur intention de déplacer Cadorna et de le remplacer par le duc d'Aoste, grand soldat et très populaire dans l'armée. Ils ne purent réaliser cette intention. Le choix s'arrêta sur le général Diaz.

Enfin fut posée la question du grand Conseil militaire interallié. Ce fut M. Lloyd George qui, fort opportunément, la posa sur le tapis. M. Franklin-Bouillon me dit à ce propos, ce que je contredis très vivement, que Foch n'était plus ce qu'il avait été, que ses facultés et ses forces avaient baissé, etc... Jamais, au contraire, Foch ne s'était montré plus bril-

lant et plus lumineux et physiquement plus infatigable.

M. Lloyd George insista pour que le nouveau Conseil interallié siégeât à Versailles et non à Paris. Le général Foch estimait, au contraire, que l'isolement de Versailles présentait, pour les délégués militaires, des inconvénients assez sérieux. Ce fut néanmoins la proposition anglaise qui l'emporta.

La conférence se termina sur cette décision. Elle fut mémorable à plus d'un titre. Elle consolida définitivement l'étroite solidarité des trois alliés et leur résolution de poursuivre la guerre à toute extrémité.

CLAUSES DU RHIN
ET TRAITÉ DE GARANTIE ANGLO-AMÉRICAIN

Camaldoli, 2 août 1919.

Le Temps, dans son compte rendu parlementaire du 2 juillet, a rapporté que le président du Conseil a déclaré à la commission parlementaire du Palais Bourbon, pour l'examen du traité de paix avec l'Allemagne, qu'ayant été mis en position de choisir entre un traité de garantie offert à la France par l'Angleterre et les États-Unis contre une agression allemande et la maîtrise de la rive gauche du Rhin, il avait opté pour la première solution, en raison des difficultés sérieuses qu'aurait values à la France l'acceptation de la seconde. Cette information a été reproduite par tous les journaux d'Europe. Elle n'a pas été démentie.

En d'autres termes, le chef du gouvernement français ayant eu la faculté de réaliser pour son pays ce que celui-ci, par ses hommes d'État et ses hommes de guerre, poursuivait passionnément depuis des siècles, la possession d'une frontière invulnérable acquise par des flots de sang versé et au péril de son existence, aurait donné la préférence à un traité de garantie sans réciprocité du territoire national accordé par deux grandes Puissances cobelligérantes dans des conditions matérielles et morales particulièrement graves. A une frontière qui reste, il aurait préféré un traité qui passe.

Je ne saurais mettre en doute un instant la parole et le haut patriotisme de M. Clemenceau, dont les assertions sont toujours rigoureusement véridiques. Je suis donc porté à croire qu'il y a là une méprise, une explication mal comprise

ou insuffisamment rapportée. Modifiez quelques mots du rapport ci-dessus cité, et la question change d'aspect. Ce déplacement de quelques paroles peut faire ressortir, en effet, que le chef du gouvernement français n'ayant pu obtenir la sanction de M. Wilson et de M. Lloyd George à l'acquisition de la frontière militaire rhénane, en raison des sérieuses difficultés que lui opposaient ses deux alliés, il a dû se contenter des garanties que ceux-ci lui offraient, c'est-à-dire d'une frontière éphémère.

Telle doit être la vérité. Et j'en trouve la corroboration dans ce que j'ai connu des négociations des Quatre pendant mon séjour à Paris en mars et en avril derniers.

Comme je l'ai marqué dans une précédente note, j'eus alors deux occasions de m'entretenir avec le président du Conseil des intérêts français à défendre dans la conférence, principalement de notre frontière de l'Est et de la Méditerranée orientale, Asie mineure, etc... Sur la première et la plus capitale de ces questions, je lui exprimai l'opinion que le minimum sur lequel la France ne pouvait à aucun prix renoncer, était la maîtrise militaire de la rive gauche du Rhin doublée et complétée par un État rhénan indépendant, auquel serait réservé, au point de vue militaire, une situation privilégiée. C'était là, pour nous, l'aboutissement de la guerre, sans quoi la guerre n'était pas gagnée pour nous. M. Clemenceau dit que, sauf les modalités politiques à adopter, c'était pleinement son avis, qu'il le défendrait inébranlablement et à tous risques. Je fus d'autant plus rassuré sur l'issue de cette grande partie que je savais du maréchal Foch que l'affaire du Rhin était un programme sur lequel, en ce qui le concernait, il ne transigerait pas. De toute façon et ce fut la formule adoptée : il fut entendu que la frontière allemande s'arrêterait à la rive droite du Rhin.

Clemenceau était plein de confiance dans la bonne volonté des alliés anglais et américains. Il leur avait d'ailleurs présenté le premier mémoire du commandant en chef des armées alliées où celui-ci exposait avec une force admirable les raisons pourquoi la maîtrise du Rhin représentait pour la France et l'Europe la seule sauvegarde contre l'attaque d'une Germanie reconstituée. J'appris cependant quelque temps après qu'il ne trouvait pas auprès de ses collègues

britannique et américain ce qu'il attendait d'eux et qu'il en était préoccupé et même troublé. Ceux-ci lui contestaient non pas seulement la possession sous une forme en harmonie avec les « principes » du président Wilson, mais même la disposition du bassin de la Sarre. De la frontière de 1814 on ne voulait même pas entendre parler.

La sauvegarde du *traité de garantie* ne fut donc pas due à une initiative française. Elle fut imaginée par nos alliés anglais et américains et proposé par eux en échange de la frontière militaire du Rhin.

Leurs propositions ne plurent certainement pas à Clemenceau. Car M. Tardieu fut chargé de les réfuter dans une note dont je n'ai pas eu connaissance, mais dont M. Pichon me dit grand bien.

Ainsi, à moins que MM. Lloyd George et Wilson aient rendu depuis à Clemenceau la faculté de choisir entre une grande frontière et un traité de garantie précaire, il résulte de ce qui précède que cet instrument émane de nos alliés et qu'il nous fut imposé.

Enfin, une remarque décisive s'impose : l'Angleterre ne peut plus ignorer que, lors d'une nouvelle agression, les Allemands ne répéteraient plus la faute de marcher sur Paris, mais qu'ils se dirigeraient sur Dunkerque et Calais, pour tenir la Grande-Bretagne à leur merci. A moins, donc, d'avoir perdu le sens de la conservation, le Royaume Uni est tenu impérieusement de prendre les armes pour sa propre défense, si la France est attaquée, avec ou sans traité. La France, en sollicitant et en acceptant l'aide de l'Angleterre sans réciprocité, contracte donc à son égard une dette de reconnaissance purement gratuite.

Le traité de garantie d'août 1919 étant privé de valeur militaire dans son application, que représente-t-il comme valeur politique et morale ?

Tout d'abord, il faut remarquer, *et c'est là un fait capital*, que cet instrument est unilatéral et ne comporte pas de notre part d'obligation réciproque. Entre un traité de garantie accordé à une tierce Puissance et un traité établissant la réciprocité des obligations, la différence morale est énorme. Dans le premier cas, la France se trouve placée, à l'égard des deux alliés signataires, dans la situation du Portugal.

Elle devient, qu'elle s'en rende compte ou non, Puissance protégée. On est surpris que de notre côté on ait accepté une telle suggestion pour notre pays victorieux. Et ce qui n'est pas moins singulier, c'est que personne, ni dans le public, ni dans la presse, ni au parlement, ne paraît en avoir eu conscience. L'esprit public, fatigué par un terrible effort, aurait-il perdu momentanément la notion des choses ? L'esprit public se retrouvera, mais le fait est à constater.

Il faut aussi constater la contradiction qui éclate entre le texte du traité et l'article 10 du statut de la Société des nations. Cette disposition porte que les nations qui la composeront se garantiront mutuellement leurs territoires. Je ne m'arrête pas à examiner le caractère éphémère d'une obligation d'où découle pour chacun des contractants une charge aussi écrasante. Il n'en reste pas moins que la France qui, d'après ses accords particuliers avec l'Angleterre et les États-Unis, n'est pas tenue de venir à leur aide en cas d'agression, devra, d'après la Ligue des nations, venir à leur secours si ces Puissances sont attaquées. Alors, à quoi bon le traité de garantie ? Comment expliquer pourquoi la France ne doit pas se battre pour la Grande-Bretagne et l'Amérique, d'après la convention de garantie, et doit, au contraire, tirer l'épée pour elles d'après le statut de la Ligue ?

Cette convention présente, d'ailleurs, une lacune considérable. Le cas d'agression n'y étant pas expliqué, elle laisse à l'agresseur la faculté de recommencer l'histoire de la dépêche d'Ems. Dans les accords de 1902 entre la France et l'Italie, il fut stipulé que, si une tierce Puissance se livrait à une provocation, la France pourrait lui déclarer la guerre pour la défense de sa sécurité et de son honneur, sans que cette initiative pût être confondue avec une déclaration d'hostilités. Une stipulation analogue aurait dû trouver sa place dans le traité ou, tout au moins, le cas d'agression aurait dû être clairement défini.

Les conditions de mise en vigueur de cet instrument ne sont pas satisfaisantes. L'idée fixe de M. Wilson a introduit dans son texte, comme dans le traité de Versailles, cette dangereuse chimère : la Société des nations. Il est stipulé, en effet, que la convention sera soumise à la Ligue

des nations, et qu'elle devra être revêtue de son approbation. C'est une deuxième servitude imposée à la France, qui aura trois maîtres au lieu de deux. Et si l'Allemagne entrait bientôt dans la Société, comme il a été proposé à Londres, cette Puissance vaincue, mais toujours redoutable, devrait-elle donc approuver un traité dirigé contre elle, comme elle garantirait, selon la disposition indiquée plus haut, à la France la possession des territoires que celle-ci lui a repris ?

Telles sont quelques-unes des objections que soulève l'examen du traité. Elles suffisent pour démontrer que sa valeur morale est au niveau de sa valeur militaire. S'il devait subsister, la liberté nationale en recevrait la plus dure atteinte. Notre pays vivrait sous la menace d'une dénonciation du traité par deux grandes Puissances, si son activité politique venait à leur déplaire. Il ne lui serait plus permis de défendre ses intérêts contre l'une ou contre l'autre, sans s'exposer à mettre en question leurs promesses. Dans tout ce qu'entreprendrait la France, elle devrait se demander tout d'abord ce qu'en penseraient l'Angleterre et l'Amérique. Pour les Puissances garantes, ce traité est un chiffon de papier. Pour nous, c'est un instrument de servitude.

CAMILLE BARRÈRE.

ASMODÉE

ACTE IV (1)

La fin des vacances, le milieu d'un bel après-midi d'octobre. Il faut qu'on sente, malgré le soleil, l'atmosphère des premières flambées.

SCÈNE I

EMMANUÈLE, FIRMIN

FIRMIN.

Dois-je allumer le feu ?

EMMANUÈLE.

Non, ce n'est pas la peine : le soleil est chaud encore. Il sera temps d'allumer lorsque les chasseurs rentreront.

FIRMIN.

Il est tout préparé ; il n'y aura qu'à mettre une allumette. J'attends le retour de Mme et de M. Harry pour servir le thé ?

EMMANUÈLE.

Oui, et n'oubliez pas le xérès de M. Harry.

FIRMIN, avec complaisance.

C'est vrai qu'il aime bien le xérès. Depuis deux mois qu'il est ici, il en a bu quelques bouteilles, sans compter son whisky... Enfin ! c'est la race qui veut ça... Et mademoiselle ? Rentrera-t-elle de Bordeaux pour le dîner ?

Copyright by François Mauriac, 1938.

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars et 1er avril.

EMMANUÈLE.

Sans doute, mais elle ne sera pas là avant la nuit ; elle devait aller faire des courses avec les enfants, et puis conduire Anne à son couvent et Jean à son collège... Et comme ce n'est pas la même banlieue...

FIRMIN.

Oh ! avec l'auto, elle ira vite... La maison va être triste sans les enfants...

EMMANUÈLE.

N'est-ce pas ? Le silence n'est déjà plus le même...

FIRMIN.

Comme nous disions à la cuisine, ils étaient bien embêtants, mais c'est encore plus embêtant de ne plus les avoir... (On entend le bruit des chevaux.) Madame et M. Harry rentrent déjà ?

EMMANUÈLE, va vers le perron.

Mais oui. Sans doute, les palombes ne passaient pas...

FIRMIN.

Il aurait fallu attendre le coucher du soleil... C'est le moment des beaux coups de filets... Je vais toujours chercher le xérès de M. Harry...

SCÈNE II

EMMANUÈLE, MARCELLE, HARRY, en costume de chasse

EMMANUÈLE.

Comme vous rentrez de bonne heure !

HARRY.

Les palombes ne passaient pas, c'était à mourir d'ennui.

MARCELLE.

Comment ! les palombes ne passaient pas ? La vérité, c'est qu'il a été insupportable !

HARRY.

Je suis un chasseur, moi, je ne suis pas un ange ! Il faut avoir une patience angélique pour chasser vos oiseaux français.

MARCELLE.

Il ne peut tenir en place ! Vers onze heures, il y a eu un vol magnifique, mais monsieur cherchait des cèpes autour de la cabane... Nous avons sifflé pour qu'il se mette à plat ventre... Naturellement, il n'a rien compris au signal ; nous lui avions pourtant expliqué...

HARRY.

J'avais compris, mais je n'avais pas envie de me coucher dans les ajoncs.

MARCELLE.

A une heure, pendant que nous déjeunions, un autre vol a surgi... Mais il n'y a rien eu à faire pour que monsieur interrompe son déjeuner, et, pour comble, il a cassé une assiette... Alors, tu imagines si les palombes ont pris de la hauteur !...

HARRY.

Le déjeuner est le seul moment agréable de cette chasse.

MARCELLE.

Vous n'êtes guère gentil ; il faut croire que ma compagnie vous intéresse peu.

HARRY.

Votre compagnie ! Mais je n'avais pas le droit d'ouvrir la bouche.

MARCELLE.

Vous ne vous en êtes pourtant pas privé !

HARRY.

Demain matin, vous pourrez toujours partir sans moi... Je compte me lever tard...

MARCELLE.

J'essaierai de me faire une raison.

HARRY.

Oh ! mais c'est que vous n'aimez pas à vous promener seule ! Je vous connais ! Il vous faut une compagnie... Et si vous rappeliez le pauvre exilé... Vous savez bien qui je veux dire ? Le pauvre exilé volontaire...

MARCELLE.

Mon petit Harry, vous devriez être le dernier à vous moquer de M. Coûture. Vous oubliez que, s'il est parti, c'est à cause de vous...

HARRY.

Oh ! madame ! C'est trop fort ! C'est vous-même qui...

MARCELLE.

Ne parlons pas de M. Coûture !

HARRY.

Je voudrais bien savoir ce que mademoiselle est en train de lui raconter, en ce moment, dans une petite chambre de Bordeaux...

EMMANUÈLE.

Vraiment, Harry, vous êtes trop indiscret !

HARRY.

Rassurez-vous : bientôt vous serez débarrassé de moi; dans une semaine, je serai loin !

MARCELLE.

Oui, c'est vrai, vous serez loin... Et dire que nous perdons à nous disputer les derniers jours qui nous restent...

HARRY.

Pardonnez-moi, madame... J'ai un sale caractère, je le reconnais !

MARCELLE.

C'est déjà beaucoup d'en convenir... Alors, on fait la paix ?

HARRY, il lui prend la main.

Une fois de plus...

MARCELLE.

Je vais changer de robe... Tu montes avec moi, Emmanuèle ?

EMMANUÈLE.

Mais, maman, je n'ai rien à faire en haut... Je reste avec Harry.

HARRY, à Emmanuèle.

Nous allons sortir, voulez-vous ? Après ces heures d'affût, je marcherais jusqu'à demain matin...

MARCELLE.

Vous allez fatiguer Emmanuèle... Il me semble pourtant qu'elle n'a pas besoin de maigrir ! Je te conseille de rester tranquille, ma petite, tu as déjà couru toute la matinée...

EMMANUÈLE.

Oh ! je n'ai vu que les malades du bourg ; ce n'est pas une fatigue... Je serais si contente de faire cette promenade !

MARCELLE.

Alors, attendez-moi : le temps de passer une robe, et je serai là.

HARRY, sans bonne grâce.

Cinq minutes, n'est-ce pas, madame ? Parce que le jour baisse si vite, maintenant... Surtout avec le changement d'heure... Nous n'aurions pas le temps de sortir du parc.

MARCELLE, montant l'escalier.

J'arrive tout de suite.

SCÈNE III

EMMANUÈLE, HARRY

HARRY.

Avez-vous remarqué ? Les femmes de la génération de votre mère, il faut les attendre. A vous, je vous dis : « Sortons ! » et vous voilà debout ; vous êtes toujours prête.

EMMANUÈLE.

Vous êtes un garçon très impatient... Et, surtout, vous êtes très enfant gâté.

HARRY.

Pas gâté par vous, Emmanuèle... Non, vous ne me gâtez pas beaucoup...

EMMANUÈLE.

Vous êtes drôle ! Que pourrais-je inventer d'extraordinaire ?

HARRY.

Je ne sais pas, moi !... J'aimerais que vous me fassiez fête... que vous ayez l'air content de me retrouver...

EMMANUÈLE.

Je suis contente d'être avec vous, Harry.

HARRY.

J'aurais voulu que vous fussiez triste de ne pas faire cette promenade avec moi seul...

EMMANUÈLE.

Écoutez, Harry, je n'aime pas que vous parliez de maman sans gentillesse.

HARRY.

Je ne parle jamais avec gentillesse de mes amis, parce que j'exige tellement d'eux ! Et ils me froissent à chaque

instant... Tenez, votre mère ne vous a pas dit que, tout à l'heure, à la chasse, je lui ai fait une scène... une scène que je regrette... C'est même la vraie raison de notre retour...

EMMANUÈLE.

Je suis sûre que vous avez été odieux...

HARRY.

Oui, j'ai été odieux, mais ç'a été plus fort que moi.

EMMANUÈLE.

Et à propos de quoi vous êtes-vous permis...

HARRY.

A propos des enfants ! Je trouve stupéfiant qu'elle se soit débarrassée sur mademoiselle du soin de les accompagner à Bordeaux pour la rentrée...

EMMANUÈLE.

Vous savez qui est mademoiselle pour nous et combien les enfants l'aiment. Maman a préféré leur dire adieu ici, parce que, dans un parloir, la séparation eût été plus dure.

HARRY.

Allons donc ! La vraie raison, voulez-vous que je vous la dise ? Elle n'a pas voulu nous laisser seuls tous les deux.

EMMANUÈLE.

Et quand cela serait ? Maman connaît sa responsabilité. Il n'est peut-être pas bon que nous restions toujours ensemble sans surveillance. Je comprends très bien qu'elle s'alarme...

HARRY.

Vous croyez vraiment que c'est la raison ?...

EMMANUÈLE.

Bien sûr ! Sinon, d'où pourrait venir son inquiétude ?

HARRY.

Il est vrai... (Silence.) Pourtant, ma petite fille, nous ne faisons rien de mal...

EMMANUÈLE.

Vous, Harry... vous ne faites rien de mal... Mais moi...

HARRY.

Je ne vous comprends pas... (Silence.) A quoi pensez-vous ?

EMMANUÈLE.

Je pense que vous allez nous quitter bientôt.

HARRY.

Oui, bientôt : quand je recevrai un télégramme de mon père...

EMMANUÈLE.

Vous l'attendez d'un jour à l'autre ?

HARRY.

D'un instant à l'autre.

EMMANUÈLE, au bord des larmes.

Vous allez partir...

HARRY.

Je n'ai pas le courage d'y arrêter ma pensée.

EMMANUÈLE.

Non, non... Ne dites pas ce qui n'est pas vrai...

HARRY, pressant.

Écoutez, je risque de n'être plus là demain soir. Cette promenade, c'était la dernière que nous aurions peut-être pu faire tous les deux... Puisque votre mère n'est pas descendue...

EMMANUÈLE.

Non, ce ne serait pas bien ; nous lui avons promis de l'attendre !

HARRY.

Elle trouvera tout naturel que nous ayons été impatients. Et nous lui expliquerons après... Oh ! Emmanuèle, je vois bien que, vous aussi, vous en brûlez d'envie !

EMMANUÈLE.

Peut-être ! Mais ce serait mal !

HARRY.

J'ai quelque chose à vous dire que je ne puis vous dire dans la maison... Si vous refusez de sortir seule avec moi, je risque de ne vous le dire jamais...

EMMANUÈLE.

Ne le dites pas ! Dieu ne veut peut-être pas que je l'entende.

HARRY.

C'est lui pourtant qui nous a donné notre cœur...

EMMANUÈLE.

Harry, ayez pitié de moi...

HARRY, il l'entraîne dehors.

Venez, ma chérie...

SCÈNE IV

(La scène reste vide un instant, puis Marcelle descend l'escalier.)

MARCELLE, dans l'escalier.

Je vous ai fait attendre ? Où êtes-vous ? (Elle va sur le perron.) Où sont-ils passés ? (Elle ouvre les portes, revient sur le perron et appelle.) Emmanuèle ! Harry !... Ça, par exemple, c'est un peu fort !... S'ils ne m'ont pas attendue...

SCÈNE V

MARCELLE, à Firmin qui entre et porte le plateau de Xérès.

Vous n'avez pas vu sortir mademoiselle Emmanuèle et monsieur Harry ?

FIRMIN.

Si, madame, ils sont partis dans la direction du moulin...

MARCELLE.

Je vais tâcher de les rattraper.

FIRMIN, avec complaisance.

Je crois que madame aura du mal, parce qu'ils s'amusaient à courir ! M. Harry avait pris mademoiselle par la main...

MARCELLE, sèchement.

C'est bon, emportez le plateau.

SCÈNE VI

MARCELLE, LE CURÉ

(Elle va pour sortir sur le perron, et se heurte presque au Curé. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, plutôt petit, effacé, sans extérieur.)

MARCELLE.

Oh ! monsieur le Curé !

LE CURÉ.

Je vous en prie, madame, ne vous dérangez pas ; je passais seulement, je voulais dire un mot à Emmanuèle.

MARCELLE.

Elle vient justement de sortir. Puis-je lui faire la commission, monsieur le Curé ?

LE CURÉ.

Je voulais l'avertir que, demain matin, j'ai à neuf heures

une messe de mariage : la fille de Coste, vous savez ? Alors, naturellement, il n'y aura pas de messe à sept heures... Mais qu'Emmanuèle vienne comme d'habitude, je lui donnerai la Sainte Communion.

MARCELLE, frémissante.

Ah ! monsieur le Curé ! Votre petite Emmanuèle !

LE CURÉ.

Qu'y a-t-il donc ?

MARCELLE.

Je ne la reconnais plus, elle change beaucoup, ces temps-ci et pas en bien, malheureusement !

LE CURÉ.

Vous m'étonnez, je la trouve toujours la même.

MARCELLE.

Eh bien ! cela prouve simplement qu'elle ne vous dit pas tout...

LE CURÉ.

En dehors des fautes que je dois connaître, Dieu n'exige pas qu'elle me dise tout.

MARCELLE.

Sans doute, vous a-t-elle dissimulé qu'il y a un jeune homme dans sa vie...

LE CURÉ.

Le petit Anglais ? Oui, je sais...

MARCELLE.

Je vous avoue, monsieur le Curé, que votre indifférence m'étonne... Si on vous avait prédit, il y a un mois, que votre Emmanuèle deviendrait amoureuse...

LE CURÉ.

Mais, madame, pourquoi ne voulez-vous pas que cette

enfant de dix-sept ans ait le cœur d'une enfant de dix-sept ans ?

MARCELLE.

Pourquoi ? Parce que, depuis des années, elle joue la petite sainte au milieu de nous...

LE CURÉ

Madame, pardonnez-moi !... Mais c'est vous qui m'étonnez.

MARCELLE.

Je suis tellement irritée, tellement déçue... Songez qu'elle est partie pour le moulin avec ce garçon, sans m'attendre... Ils ont fait exprès... Ils ne voulaient pas de moi... Ils sont seuls et déjà le jour baisse ; en octobre, la nuit vient vite... Bien sûr, je ne redoute rien de grave...

LE CURÉ.

Non, vraiment ! Il a l'air d'un trop bon petit...

MARCELLE.

N'empêche qu'il a une façon de vous prendre la main, de vous toucher le bras... Enfin, monsieur le Curé, je vous le demande : êtes-vous, oui ou non, le père spirituel de ma fille ? Et si vous l'êtes, n'est-ce pas votre devoir d'intervenir ?

LE CURÉ.

Avec cette enfant, mon rôle est plus effacé que vous ne sauriez croire, madame, il est presque nul. J'ai tellement peur de me substituer à la grâce... Après tout, qui sait s'il n'était pas nécessaire qu'Emmanuèle connût cet attachement ? Quand j'avais vingt ans, un vieux et saint prêtre me disait dans son langage naïf : « On n'a rien fait pour le Bon Dieu tant qu'on ne s'est pas marché sur le cœur... » Mais peut-être Emmanuèle n'aura-t-elle pas à marcher sur son cœur ! Le mariage est un grand Sacrement.

MARCELLE.

Alors, selon vous, c'est un effet de la grâce si une fille qui communie tous les matins se promène au crépuscule avec un garçon ?

LE CURÉ, il se lève.

Madame, permettez à votre Pasteur de vous dire que vous passez toute mesure.

MARCELLE, furieuse.

Vous êtes coiffé d'Emmanuèle, voilà le vrai... Il n'est rien qu'elle ne puisse faire que vous ne trouviez admirable...

LE CURÉ, qui sortait, arrivé sur le perron se retourne.

Quand vous serez seule, ce soir, dans votre chambre, mettez-vous en présence de Dieu et tâchez de regarder en face le sentiment qui vous inspire de telles paroles...

MARCELLE.

Monsieur le Curé, je n'éprouve aucun sentiment dont je doive rougir.

(Une auto, pendant ces dernières répliques, s'est arrêtée devant le perron.)

LE CURÉ.

Voilà quelqu'un...

MARCELLE.

C'est mademoiselle qui revient de Bordeaux. Nous reprendrons cette conversation. Je ne veux pas que vous puissiez croire...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADEMOISELLE

(Ils sont tous sur le perron et, pendant les quelques répliques qu'ils vont échanger, Firmin, après avoir pris des paquets des mains de Mademoiselle, allumera le feu et donnera une lumière très discrète dans la pièce...)

LE CURÉ, sur le perron.

Eh bien ! mademoiselle ? Nos petits pensionnaires ont-ils été courageux ?

MADEMOISELLE.

Ils n'ont presque pas pleuré. D'abord, ils savent que leur

mère viendra les voir jeudi. Et puis, nous avons fait dans les magasins des folies de cartables, de plumiers, de crayons de couleur...

LE CURÉ, dont la voix s'éloigne.

Je crois qu'ils vont retrouver des amis... Je sais qu'il y a une petite Coustous dans la classe d'Anne...

(Salutations. On entend : Bonsoir, monsieur le Curé. Mes hommages, madame, au revoir.)

SCÈNE VIII

MADEMOISELLE, MARCELLE

(Elles rentrent dans le salon.)

MARCELLE.

Alors, vous avez vu M. Coûture ? Vous lui avez remis ma lettre ? Il a consenti à vous recevoir ?

MADEMOISELLE.

Il a mieux fait que de me recevoir : il m'a suivie.

MARCELLE.

Comment ? il vous a suivie ?

MADEMOISELLE.

Mais oui, madame ; il est ici. Je l'ai ramené en auto.

MARCELLE.

Il est ici, vous vous moquez ?

MADEMOISELLE.

Mais, madame, n'était-ce pas votre désir ?

MARCELLE.

Je ne m'attendais pas à un retour si brusque... Où est-il donc ?

MADEMOISELLE.

Il a dû gagner directement sa chambre... C'est sans doute

monsieur le Curé qui l'a fait fuir. Dès qu'il a aperçu cette soutane... Vous savez qu'il ne les aime guère...

MARCELLE.

Il est ici !

MADEMOISELLE.

Il voudrait vous voir le plus tôt possible et seule.

MARCELLE, prenant un manteau.

Priez-le d'attendre quelques instants... Je suis trop inquiète : je pars à la recherche d'Emmanuèle...

MADEMOISELLE.

Où est donc Emmanuèle ?

MARCELLE.

Avec Harry. Ils sont partis depuis une demi-heure. C'est drôle, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE.

J'en ai tant vu de ces élans qui tournent court, de ces fausses vocations de la dix-septième année... C'est de la brume à l'aube d'un jour de chaleur...

MARCELLE.

En tout cas, en voilà une qui aura trompé son monde...

MADEMOISELLE.

Pauvre enfant... Elle ne fait rien de mal...

MARCELLE

Il faut l'espérer.

MADEMOISELLE, amère.

Mais non, elle ne fait rien de mal : simplement nous nous étions trompés sur elle, c'est une créature semblable à toutes les autres. Tout le monde est pareil.

MARCELLE.

Non, Dieu merci, tout le monde n'est pas pareil... Où peuvent-ils être maintenant ?

MADEMOISELLE.

Mais madame, pourquoi ne pas les attendre au coin du feu ?... La nuit commence à tomber...

MARCELLE, hésitante.

Oui, c'est vrai, il fait nuit déjà... Peut-être ont-ils trouvé quelque cabane... quelque parc abandonné où ils se sont mis à l'abri.

MADEMOISELLE.

Et puis M. Coûture s'étonnera sûrement de ne pas avoir eu encore votre visite...

MARCELLE, enlevant son manteau.

Oui, vous avez raison : il vaut mieux que je monte d'abord chez M. Coûture.

(Elle disparaît dans l'escalier.)

SCÈNE IX

MADEMOISELLE

(Mademoiselle restée seule va vers la porte, l'ouvre, regarde la nuit.)

MADEMOISELLE, à mi-voix.

Cette petite Emmanuèle, tout de même...

(Elle sort par la salle à manger.)
(La scène reste vide quelques secondes.)

SCÈNE X

EMMANUÈLE, HARRY

(Ils entrent par le perron, éblouis par la lumière et clignent des yeux.)

HARRY.

Votre mère n'est pas là ?

EMMANUÈLE.

Peut-être est-elle partie à notre recherche ?

HARRY.

Non, elle doit être montée à sa chambre.

EMMANUÈLE.

Je n'ose pas y aller : je crains ses reproches, son silence...

HARRY.

Comme les petites choses prennent de l'importance à vos yeux, ma chérie... !

EMMANUÈLE.

Il n'y a pas de petites choses.

HARRY.

Vous ne regrettez pas d'être sortie avec moi ?

EMMANUÈLE.

Oh ! Harry... mais il faisait si noir au retour...

HARRY.

Ah ! ce n'était plus la « nuit resplendissante » de mon arrivée...

EMMANUÈLE.

Ce soir, nous étions comme perdus... Vous-même, vous désiriez rentrer.

HARRY.

Parce que je sentais votre inquiétude... Et surtout parce que je n'osais faire le seul geste auquel nous pensions tous les deux...

EMMANUÈLE

Non, non ! je ne désirais rien de plus.

HARRY, avec désespoir.

Si je pars demain, je ne vous aurai pas embrassée, jamais je ne vous aurai prise contre ma poitrine...

EMMANUÈLE.

N'ayez pas de chagrin, je ne puis le supporter. Rappelez-vous : tout le temps, vous avez tenu ma main... Vous l'avez pressée contre vos lèvres.

HARRY.

C'était une goutte d'eau et je mourais de soif.

EMMANUÈLE.

Pauvre Harry !

HARRY.

Je vais vous dire une chose qui va vous paraître formidable : pendant toute cette promenade, je me suis ennuyé...

EMMANUÈLE.

Harry, ne soyez pas cruel...

HARRY.

Comprenez-moi : ceux qui s'aiment sans se permettre le moindre baiser, ils ont beau être tout près l'un de l'autre, un espace les sépare, un abîme qu'aucune parole ne traverse, que seule une caresse eût comblé...

EMMANUÈLE.

J'aurais été si faible, si vous aviez osé...

HARRY.

Ah ! ne me le dites pas... C'est trop dur à entendre...

EMMANUÈLE.

A moi, il suffit de ce bonheur : être à côté de vous, dans l'ombre.

HARRY.

J'ai besoin de cette ombre, ma chérie... Venez, je ne puis plus soutenir votre regard tellement je vous aime... Venez dans le noir. Rien qu'un instant, nous resterons l'un près de l'autre sans parler... Rien qu'un instant...

EMMANUÈLE.

Il fait froid, je n'ai pas de manteau...

HARRY.

Le mien est assez grand pour nous couvrir tous les deux.

(Ils s'accoudent sur le perron. La lueur des lampes les éclaire à demi.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, sur le perron, MARCELLE

MARCELLE, à peine entrée elle les aperçoit.

Emmanuèle, tu vas avoir froid.

EMMANUÈLE, elle rentre suivie d'Harry.

C'est vous, maman ?

MARCELLE.

Tu n'as pas eu froid ?

EMMANUÈLE.

Harry m'avait donné un peu de son manteau.

MARCELLE, ironique.

Ah ! vraiment ?

HARRY.

Nous vous avons cherchée... Nous aurions dû vous attendre, c'est ma faute ; vous connaissez mon impatience ? J'ai entraîné Emmanuèle ; je pensais que vous nous rattraperiez...

MARCELLE, amèrement.

Oui, c'est pour cela que vous êtes partis en courant ?...

EMMANUÈLE.

Maman, je vous jure...

MARCELLE.

Mais, ma petite Emmanuèle, rassure-toi ; je n'attache aucune importance à cet incident.

EMMANUÈLE.

Vous avez votre voix fâchée, je le sens bien...

MARCELLE.

J'ai eu un peu de chagrin, mais c'est fini. N'en parlons plus. (Elle embrasse Emmanuèle sans élan.)

HARRY.

Madame, ai-je le temps d'écrire quelques lettres avant dîner ?

MARCELLE.

Oui, mais faites attention à la cloche.

HARRY, de l'escalier.

Je descendrai au premier coup. (Il envoie un baiser à Emmanuèle sans être vu de Marcelle).

SCÈNE XII

MARCELLE, EMMANUÈLE

MARCELLE.

J'oubliais... M. le Curé est venu pendant que tu n'étais pas là. Demain, il n'y aura pas de messe à sept heures.

EMMANUÈLE.

Oui, je sais. Il y a une messe de mariage.

MARCELLE.

Mais, si tu le désires, il te donnera la communion.

EMMANUÈLE.

Oui, je le désire.

MARCELLE.

Il faudra sans doute qu'on te réveille plus tôt que d'habitude, au cas où tu voudrais te confesser...

EMMANUÈLE.

Mais non, maman, je n'ai pas l'intention de me confesser.

MARCELLE.

Ah ! je croyais...

EMMANUÈLE, avec angoisse.

Mais que croyez-vous ? Qu'imaginez-vous ? Nous ne faisons rien de mal... Où bien est-ce donc cela le mal ?

MARCELLE.

Que veux-tu que je te réponde ?... Tu ne me dis plus rien... Tu te caches de moi.

EMMANUÈLE.

Oh ! maman, c'est vous qui avez l'air de ne plus aimer votre petite fille.

MARCELLE.

Si je ne te chérissais pas, serais-je aussi inquiète ? Moi qui te croyais préservée des entraînements de cet ordre !... Réfléchis un peu, Emmanuèle : ce garçon, qui est-il ? Un étranger, un protestant, dont nous ne connaissons pas la famille... Sûrement des gens d'une autre espèce que la nôtre... Il est très gentil, c'est entendu... et même charmant, je le reconnais, en dépit de sa mauvaise éducation... car il est très mal élevé... Il n'empêche, ma pauvre chérie, qu'à peine sur le bateau de retour, il t'aura déjà oubliée.

EMMANUÈLE.

Non, maman.

MARCELLE.

Je te fais de la peine en parlant ainsi, mais c'est mon devoir.

EMMANUÈLE.

Non, maman, vous ne me faites pas de peine, parce que je sais que vous vous trompez.

MARCELLE.

Ma pauvre enfant, tu as donc pris au sérieux les balivernes qu'il débite à toutes les femmes ?...

EMMANUÈLE.

A toutes les femmes ? Comment le savez-vous ?

MARCELLE.

Je le sais... Je l'ai observé... Va, je connais bien cette race de garçons... C'est simple : ils ne peuvent pas voir une femme sans se jeter à ses pieds...

EMMANUÈLE.

Peut-être, je l'ignore... Mais, Harry, lui, n'en aime qu'une seule.

MARCELLE.

Et c'est toi, ma pauvre petite ?

EMMANUÈLE.

Oui, il m'aime.

MARCELLE.

Pour le temps des vacances.

EMMANUÈLE.

Pour toute la vie. Il ne m'oubliera jamais.

MARCELLE.

Je rirais, si tu n'étais pas ma fille ! Et d'où te vient cette belle certitude ?

EMMANUÈLE.

Tout ce qu'il éprouve, je le ressens moi-même. Je n'imaginais pas que cela fût possible. Comme si nous n'avions qu'un seul cœur...

MARCELLE.

Mais, ma chérie, s'il en est ainsi, pourquoi ne t'épouserait-il pas ? (Geste d'Emmanuèle, comme si elle était blessée.) Ah ! je vois que j'ai touché juste... Il te parle de beaucoup de choses, ce jeune Harry, il te parle de tout, sauf précisément de mariage ? (Emmanuèle pleure, le visage dans ses mains.) Je te semble dure, mais c'est pour ton bien. Il faut porter le fer dans la plaie.

EMMANUÈLE.

Maman, je sais que vous accomplissez votre devoir, mais vous faites fausse route, vous ne savez pas... Harry m'épouserait tout de suite, si je le lui demandais... Nous sommes séparés par quelque chose...

MARCELLE.

Je voudrais bien savoir quel prétexte il a inventé...

EMMANUÈLE.

Non, non, l'obstacle ne vient pas de lui : c'est en moi qu'il se trouve. Maman, croyez-vous que le bonheur soit permis ? Comprenez-moi. Je sais bien qu'il est permis d'être heureux... Mais ce bonheur-là... Vous savez, quand on dit de quelqu'un : « Il est tout pour moi ». Je ne savais pas ce que cela signifie, je le sais maintenant. M. le Curé me répète que les époux s'aiment en Dieu. Je ne comprends pas : si un jour Harry devait être tout pour moi, il n'y aurait plus de place dans mon cœur ni dans ma vie pour personne, pas même pour Dieu.

MARCELLE.

Calme-toi, tu t'exaltes, tu te fais des chimères... Il faut dominer tes nerfs et puis demander conseil à des personnes éclairées. M. le Curé est un homme excellent, mais tu reconnais toi-même qu'il ne t'est d'aucun secours.

EMMANUÈLE.

Oh ! maman, je n'ai pas voulu dire cela... C'est tout le contraire ; grâce à lui, je ne perds pas confiance, je continue d'avancer dans le noir, il me tient par la main : où en serais-je, si je ne l'avais pas ?...

MARCELLE.

Tu as besoin d'un guide plus désintéressé et que l'affection ne rende pas aveugle.

(Elle regarde vers le plafond.)

EMMANUÈLE.

A qui voulez-vous donc que je m'adresse ? (Levant les yeux au plafond.)... Vous entendez, vous aussi, maman ? On dirait que quelqu'un marche dans la chambre de M. Coûture...

MARCELLE.

Oui, il est revenu.

EMMANUÈLE.

Il est revenu ?

MARCELLE.

Je ne comptais sur lui qu'au lendemain du départ d'Harry Fanning. Il a devancé mon désir... Mais je ne le regrette pas.

EMMANUÈLE.

Il est ici ?

MARCELLE.

On jurerait que tu as peur de lui ! Vraiment, je me demande pourquoi... Malgré tous ses défauts, c'est un ami sur lequel

nous pourrons nous appuyer... Toi, surtout, dans la crise que tu traverses... Que dis-tu ?

EMMANUÈLE.

Mais rien, maman...

MARCELLE.

Je voudrais bien savoir ce que tu penses...

EMMANUÈLE.

Je pensais à mademoiselle.

MARCELLE.

Il ne s'agit pas de mademoiselle, mais de toi... (Emmanuèle se dirige vers l'escalier.) Ne t'en va pas ; M. Coûture va descendre.

EMMANUÈLE.

Laissez-moi sortir, maman... Je n'ai pas eu le temps de me faire à l'idée de son retour... Et puis, je ne veux pas qu'il s'aperçoive que j'ai pleuré...

MARCELLE.

Trop tard, le voilà... Reste, Emmanuèle ! Je t'ordonne de rester.

EMMANUÈLE.

Maman, que vous ai-je fait ?

SCÈNE XIII

LES MÊMES, BLAISE

BLAISE.

C'est moi qui vous chasse, Emmanuèle ?

EMMANUÈLE.

Oh ! non, monsieur Coûture, mais j'avais à faire en haut...

BLAISE.

Allez ! allez ! je ne vous retiens pas... Nous aurons tout

le temps de nous voir, de causer... Les soirées d'hiver sont longues, la nuit arrive vite... Je me réjouis beaucoup de ces bonnes heures d'intimité, de confiance, que nous avons devant nous, Emmanuèle ! A tout à l'heure ! (Il la suit des yeux, tandis qu'elle disparaît dans l'escalier.) Comme elle a grandi durant ces deux mois ! Comme elle a embelli ! Ne trouvez-vous pas, madame ?

MARCELLE.

Nous vivons trop près l'une de l'autre pour que j'en puisse juger... Vous cherchez quelque chose, monsieur Coûture ?

BLAISE.

Non, non, je regardais ces murs... Quelles impressions je retrouve ici !

MARCELLE.

Sont-elles donc si tristes ?

BLAISE.

L'aspect de cette pièce devrait me réjouir le cœur, en effet.

MARCELLE.

Vous n'allez pas revenir sur ce malheureux incident. Vous n'avez pu encore me parler d'autre chose...

BLAISE.

J'étais accroupi sur cette marche... C'est là que vous m'avez torturé...

MARCELLE.

Faut-il vous le répéter encore une fois ? J'ai cru bien faire, ce soir-là, en cherchant à détourner les soupçons du petit Fanning... Il imaginait Dieu sait quoi entre nous...

BLAISE.

Je vous accorde que vous avez fait le nécessaire pour qu'il ne soupçonnât plus rien : « Un pauvre garçon renvoyé du

Séminaire, disiez-vous, recueilli à la prière de ses supérieurs qui ne savaient que faire de lui... » Voilà ce que vous avez dit et redit... Voilà ce que j'ai entendu un soir, à cette même place, et que je continuerai d'entendre toute ma vie.

MARCELLE.

Quelle mémoire des injures vous avez, mon pauvre ami !... Avec tant de rancune dans le cœur, vous auriez mieux fait de ne pas revenir.

BLAISE.

Et pourquoi donc croyez-vous que je sois revenu ? Je ne suis revenu que pour vous, sachez-le : je n'abandonne jamais une œuvre entreprise. Il ne s'agit pas de moi... Pour certaines âmes, tout est richesse, même l'ingratitude, même les outrages. Considérez-moi comme rien, cela d'ailleurs ne vous changera guère... Que suis-je à vos yeux ? Le « précepteur », ainsi que me désignait avec mépris ce petit Anglais, ce fils de riche. Quand je songe aux propos qu'il a pu tenir ce soir-là, sans que vous le chassiez !... Et je suis même à peu près certain de vous avoir entendue rire...

MARCELLE.

D'où m'est venue l'absurde idée de vous rappeler ? Où avais-je la tête, mon Dieu ?

BLAISE, durement.

Vous m'avez rappelé parce que vous ne pouviez plus faire autrement... Et vous n'avez que trop tardé, vous le savez bien... Reconnaissez du moins que je vous avais avertie.

MARCELLE.

A quoi bon revenir là-dessus ? Aidez-moi, sans me forcer à vous rendre des comptes.

BLAISE, l'observant.

Savez-vous seulement ce que vous désirez ? Pourriez-vous me dire en termes clairs ce que vous attendez de moi ?

MARCELLE, hésitante.

Je veux que les choses redeviennent ce qu'elles étaient avant...

BLAISE.

Avant l'arrivée du jeune Fanning ? Eh bien ! vous allez être satisfaite : ne part-il point ces jours-ci ?

MARCELLE, à mi-voix.

Une fois parti, il sera là, encore, dans le cœur d'Emmanuèle.

BLAISE.

Dans le cœur d'Emmanuèle ?

MARCELLE.

Ne faites pas semblant de ne pas me comprendre.

BLAISE, l'observant.

En somme, vous voudriez que je lui parle, à cette petite ?

MARCELLE.

Ça ne servirait de rien, vous n'avez aucune influence sur Emmanuèle.

BLAISE.

Croyez-vous ? J'aurais vite fait de la prendre en main, si je le voulais... Ce ne serait pas long.

MARCELLE.

Pourtant, elle ne vous aime guère...

BLAISE.

Et même, elle me déteste.

MARCELLE.

Je n'osais pas le dire...

BLAISE.

Je ne redoute que l'indifférence. De toutes les créatures

sur lesquelles j'ai agi, il n'en est aucune à qui je n'aie d'abord inspiré de l'aversion... Emmanuèle ? mais je ne vous demande pas trois jours pour qu'elle ne voie plus que par mes yeux, pour qu'elle ne fasse plus un geste que je n'inspire, pour que ma volonté se substitue à la sienne et règle jusqu'aux battements de son cœur.

MARCELLE, dans un cri d'horreur.

Non ! non ! oubliez ce que j'ai dit... Ne vous occupez pas d'Emmanuèle !

BLAISE.

Comme vous êtes troublée, madame ! Ne parlons plus de ces choses, voulez-vous ? Je vais y réfléchir... Il ne faut rien improviser. Ce que je vous demande, c'est de vous fier à moi, comme vous l'avez toujours fait, au temps où vous étiez heureuse... C'est de vous reposer sur moi, de fermer les yeux...

MARCELLE, avec accablement.

J'ai un tel besoin de ce repos ! Vous ne pouvez pas savoir...

BLAISE, lui prenant la main.

Nous sortirons de cette impasse, vous verrez...

MARCELLE, au bord des larmes.

Je le crois, oui, je le crois...

BLAISE, l'entraînant.

Vos mains sont glacées, venez auprès du feu.

MARCELLE.

Tout de même, vous m'avez quittée... Je n'aurais jamais cru que vous m'auriez quittée !

BLAISE.

Comprenez-moi, j'étais à bout de souffrances...

SCÈNE XIV

BLAISE, MARCELLE, HARRY, EMMANUÈLE

(Tandis que Blaise et Marcelle causent à voix basse, près du feu, Emmanuèle et Harry paraissent dans l'escalier et se penchent sur la rampe.)

HARRY.

Il est là ?

EMMANUÈLE.

Oui, il est là... Je n'ose pas descendre.

HARRY.

Je reste auprès de vous, ne craignez rien.

(Il la prend dans ses bras, mais chastement et baise ses cheveux.)

EMMANUÈLE, la tête appuyée contre Harry.

Mon amour, même si vous partez demain, vous m'aurez donc embrassée !...

HARRY.

Oui, je vous aurai embrassée...

EMMANUÈLE.

Je sais maintenant que ce n'est pas cela, le mal... Répétez-moi que ce n'est pas le mal...

HARRY.

Mais non ! Ce n'est pas cela, le mal..,

EMMANUÈLE.

Dites-moi que j'étais folle de le croire...

HARRY.

Vous étiez folle, ma petite enfant.

EMMANUÈLE.

J'étais folle... j'étais folle... Dites-moi que Dieu m'aime toujours, que je ne me suis pas séparée de lui...

HARRY.

Il vous a donnée à moi, il m'a donné à vous...

EMMANUÈLE.

Harry, il faut descendre, maintenant.

HARRY.

En avez-vous le courage ?

EMMANUÈLE.

Oui, si vous me tenez la main...

(Ils s'arrêtent au bas de l'escalier, la main dans la main. A ce moment-là, Blaise et Marcelle se retournent.)

BLAISE, se levant et les mains à demi tendues.

Ah ! voilà notre petite Emmanuèle !

RIDEAU

FRANÇOIS MAURIAC.

(A suivre.)

LA TCHÉCOSLOVAQUIE DEVANT L'ALLEMAGNE

Dans son discours du Reichstag, suivant à quelques jours d'intervalle les actes de pression exercés contre l'Autriche, le Führer Chancelier avait précisé la menace que l'Allemagne fait peser sur la Tchécoslovaquie depuis qu'elle a reconstitué sa puissance militaire. Cette menace est devenue plus positive encore à la suite de l'annexion de l'Autriche au Reich.

A ces deux occasions, le gouvernement français a reparlé des engagements résultant du pacte défensif qui lie la France et la Tchécoslovaquie. Il est donc nécessaire qu'en France notamment nous connaissions, dans leur valeur réelle, les raisons des difficultés qui pèsent sur les relations des gouvernements de Prague et de Berlin, surtout la question de la minorité allemande en Tchécoslovaquie.

Il est naturel que nous soyons curieux de savoir quelle est la cohésion politique et quel serait, au jour critique, le moral d'un peuple qui est un complexe de nationalités.

Il importe enfin que nous ayons une idée exacte de l'effort militaire que l'État tchécoslovaque s'est imposé, et de la résistance qu'il serait en mesure d'opposer à une attaque allemande. Tel est l'objet du présent article.

LE PROBLÈME ALLEMAND EN TCHÉCOSLOVAQUIE

Étant donné la permanence de l'esprit de conquête chez les Allemands, la géographie des deux pays doit, un jour, amener un drame entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie.

La Bohême s'avance vers le cœur de l'Allemagne, à l'intérieur de son territoire, comme un coin massif dont les bords sont renforcés par des chaînes de montagnes. Elle constitue un immense et formidable bastion qui commande stratégiquement, d'un côté la Basse Autriche, de l'autre, la Silésie. Sa possession est nécessaire à une Allemagne qui veut s'étendre au sud jusqu'à Vienne et au nord en direction de l'Ukraine.

Mais la bordure montagneuse et boisée de ce bastion est la frontière naturelle, la frontière historique, la frontière nécessaire de la Bohême du côté de l'Allemagne.

Malheureusement pour les Tchécoslovaques, il se trouve qu'en deçà de la frontière et du côté de la Bohême, vivent deux millions d'Allemands imprégnés de germanisme, tentation diabolique et merveilleux prétexte qui s'offre au Reich pour prendre pied politiquement et peu à peu militairement en Bohême.

Examinons cependant, sans aucun parti pris, le problème de la minorité allemande de Tchécoslovaquie.

LA QUESTION DE LA MINORITÉ ALLEMANDE DE TCHÉCOSLOVAQUIE

Depuis sept siècles, il existait un royaume de Bohême indivisible reconnu par les Habsbourg. Les relations des Tchèques et des Allemands qui l'habitaient ont été toujours fort difficiles, parce que les Allemands se considéraient comme une race supérieure et légitimement dominatrice. Ils se livraient à d'incroyables violences contre les Tchèques.

Mais le sentiment slave se réveillait de façon de plus en plus marquée ; au cours du siècle dernier, il devenait irrésistible ; il triomphait enfin en 1918.

La minorité allemande manifestait son antagonisme au nouvel État tchécoslovaque aussitôt qu'il était créé par les traités de paix. Cet antagonisme se développait ensuite en même temps que les succès nazis dans le Reich, si bien que le gouvernement de Prague se décidait à dissoudre le parti national-socialiste allemand de Tchécoslovaquie, en 1933.

Mais le 1er octobre 1934, Henlein annonçait la création de la Heimatfront ; ce fut l'origine du parti des Allemands

des Sudètes, qui réunit aujourd'hui les deux tiers de la minorité allemande.

Ce parti prétend que la minorité est opprimée par le jeu de la constitution. Il réclame l'égalité des droits.

Quel est le fondement de ces plaintes et quelle est la valeur pratique de ces revendications ?

En réalité, les Allemands de Tchécoslovaquie sont les maîtres de leurs affaires culturelles et économiques : ils administrent les communes où ils sont en majorité ; leur représentation est assurée proportionnellement à leur nombre dans toutes les assemblées, qu'il s'agisse de celles des districts, des provinces ou de la Chambre des députés et du Sénat. Il y avait enfin, jusqu'à ces derniers temps, trois Allemands dans le ministère Hodza.

Il n'est certes pas rare que l'école serve à la dénationalisation d'une minorité. Il en a été ainsi dans l'Autriche-Hongrie des Habsbourg, alors qu'il y avait en Autriche 36 pour 100 d'habitants de langue allemande seulement et plus de 60 pour 100 de langue slave ; en Hongrie, 11 pour 100 de langue allemande et près de 50 pour 100 de Magyars. Ici, au contraire, les enfants de langue allemande sont instruits dans des écoles dont la langue d'enseignement est leur langue maternelle ; dont les instituteurs, les inspecteurs, les administrateurs sont de leur nationalité.

La liberté d'employer leur langue dans toutes les circonstances de la vie privée et commerciale est garantie aux Allemands par des lois constitutionnelles. L'administration, y compris les tribunaux, est tenue de recevoir dans la langue minoritaire les affaires qui leur sont soumises dans cette langue, partout où la minorité atteint 20 pour 100 de la population. En fait, on se montre encore beaucoup plus libéral. Les Allemands sont enfin admis dans les administrations et, en tout ceci, ils sont exactement traités comme les autres minorités.

Le parti Henlein se plaint, en outre, de la situation matérielle et économique défavorable qui leur serait propre et créée par le gouvernement.

Effectivement, la crise a frappé sévèrement les districts des Allemands des Sudètes où se concentre une partie importante de l'industrie tchécoslovaque.

Un facteur a joué encore particulièrement au détriment des minorités allemandes de Bohême, c'est la baisse considérable du commerce tchécoslovaque avec le Reich, due principalement à la politique d'autarchie de l'Allemagne.

Mais le gouvernement fait tout ce qui est en son pouvoir pour conjurer la crise, sans distinction de nationalités, par exemple par les assurances-chômage et par un programme de grands travaux.

La minorité allemande n'est donc pas fondée à alléguer un manque de bonne volonté de la majorité tchécoslovaque et à prétendre qu'elle est victime d'une injustice systématique et d'une oppression.

Le mouvement Henlein, cependant, du fait qu'il est en rébellion ouverte contre le gouvernement, qu'il trouble la paix intérieure, au lieu de faire oublier les souvenirs pénibles que les Tchèques conservent de l'oppression allemande, ce mouvement a créé inévitablement une atmosphère de défiance à son endroit, qui tourne parfois, dans la vie courante, à son préjudice.

De surcroît, il devient plus agressif sous l'impulsion de la propagande des nationaux-socialistes allemands ; dirigé par Berlin, Henlein réclame maintenant, pour la minorité allemande, une autonomie qui équivaudrait à l'existence d'un État totalitaire dans l'État démocratique tchécoslovaque.

La création de cet État est impossible, pour des raisons géographiques et économiques.

Les Allemands sont au nombre de 3 300 000 en Tchécoslovaquie, pour une population totale de la métropole qui dépasse 15 millions. Ils ne forment pas un tout unifié, mais plutôt huit îlots. La majorité est établie à la frontière de Bohême par bandes discontinues et incomplètement homogènes. L'autre partie est dispersée à l'intérieur.

Il n'est pas possible de tracer des limites administratives respectant les répartitions ethnographiques. Si on admettait l'autonomie des Allemands des Sudètes, on sacrifierait 400 000 Tchèques établis dans les régions à majorité allemande et 700 000 Allemands établis à l'intérieur. On sacrifierait aussi aux totalitaires un tiers de la population de langue allemande appartenant aux partis dits « activistes », gens raisonnables qui recherchent aux conflits des solutions modé-

rées et qui ont manifesté au gouvernement leur loyalisme et leur dévouement.

L'impossibilité d'une autonomie est d'ailleurs démontrée par l'histoire. Les Allemands ont toujours été intégrés avec les Tchèques, même sous la domination des Habsbourg. A la fin de la guerre, le chef des protestataires allemands reconnaissait lui-même qu'il serait absurde de créer une région administrative autonome de la Bohême allemande, celle-ci ne constituant pas un territoire économique unifié.

En réalité, les deux races ont été brassées ensemble dans le cours des siècles. Elles se sont pénétrées même ethniquement. Elles se supportent. Le gouvernement fait preuve d'un sage libéralisme, ainsi qu'en témoigne l'accord du 20 février 1937, qui a donné pleine satisfaction aux activistes par une large augmentation du nombre des Allemands admis dans les services de l'État et employés aux grands travaux.

Les deux races doivent s'accommoder, puisque les deux populations reconnaissent que la réunion avec le Reich serait la ruine économique du pays. Mais le Reich ne l'entend pas ainsi.

Le mouvement Henlein n'est pas inspiré par les intérêts positifs des Allemands de Tchécoslovaquie, mais par ceux du Reich. Son programme a été mis en accord parfait avec la politique national-socialiste de l'Allemagne hitlérienne. En définitive, il s'agit de faire des Allemands des Sudètes l'avant-garde de l'Allemagne dans sa progression projetée vers l'Orient. Hitler poursuit la politique de l'Allemagne impériale qui a conduit à la guerre. Guillaume II voulait germaniser les peuples de l'Autriche pour les faire servir à ses visées sur les Balkans, Constantinople et l'Orient. Le péril alarma les Occidentaux et provoqua le mouvement révolutionnaire des nationalités d'Autriche-Hongrie.

Le même phénomène se renouvelle. Les nationaux-socialistes visent aujourd'hui, avec les Allemands des Sudètes comme avec tous ceux de l'Europe centrale, la réalisation de l'unité de la nation allemande, sans égard pour l'existence des autres nationalités et par-dessus les autres États.

Ainsi, c'est par l'effet d'une sorte de maladie chronique que l'Allemagne vient buter aujourd'hui contre la Tchéco-

slovaquie, comme si la grande guerre n'avait pas été pour elle une sévère et significative leçon.

Les frontières historiques des Tchèques étant supprimées, l'Allemagne aurait le contrôle économique et bientôt politique de l'Europe centrale ; les résultats de la guerre de 1914-1918, qui ont été de barrer la route à l'impérialisme allemand au sud-est, seraient réduits à néant. Du côté de l'est aussi, sous le gouvernement d'Hitler, les chaînes du traité de Versailles voleraient en éclats.

Conscients du danger, certains s'imaginent qu'il serait possible de le conjurer. Ils suggèrent d'observer une bienveillante neutralité envers le Reich, de se servir du parti Henlein comme d'un pont de liaison avec le Reich, d'améliorer les rapports avec celui-ci par quelque pacte à deux pour dix ans au moins, suivant l'exemple de la Pologne.

La majorité du pays et le gouvernement pensent autrement. Ils estiment que la Tchécoslovaquie doit se défendre contre une politique qui ferait d'elle la vassale de l'Allemagne. Ils veulent que la Tchécoslovaquie remplisse tous ses devoirs envers la minorité allemande ; mais qu'elle reste résolument démocratique, conformément au vœu général de la nation, et qu'elle remplisse, quoi qu'il arrive, le rôle qui lui est assigné par les traités et engagements internationaux.

LES AUTRES MINORITÉS ET LA COHÉSION DE LA POPULATION

La fermeté et le courage de cette attitude pourraient surprendre ceux qui croient, chez nous, et ils sont nombreux, que la population, composée de races diverses et opposées les unes aux autres, n'a aucune cohésion. Or, la cohésion d'une nation est un élément capital de son potentiel de défense contre une attaque ou simplement contre une politique agressive d'un État voisin.

C'est parce que cette cohésion est une réalité que le gouvernement de Prague ne se laisse pas impressionner par Berlin.

Il est vrai qu'il y a encore d'autres minorités : 700 000 Magyars, 450 000 Ruthènes, 80 000 Polonais. Il est vrai aussi que la majorité de la population comprend, d'une part, les Tchèques, d'autre part, les Slovaques. Mais ces deux races sont très

unies. Elles ont été séparées sous l'ancien régime et pendant un millier d'années : les Tchèques faisant partie de l'Autriche, les Slovaques de la Hongrie. Mais il y a une très grande parenté entre elles. Le tchèque a été la langue littéraire des Slovaques jusqu'au milieu du XIXe siècle. Les langues actuelles sont tellement voisines qu'un Tchèque et un Slovaque peuvent s'entretenir sans difficulté de n'importe quel sujet. Il n'y a pas deux langues slaves aussi voisines que celles-là.

L'État actuel a été créé par la volonté commune des Tchèques et des Slovaques. Dans le trio animateur du mouvement tchécoslovaque à l'étranger pendant la guerre, le sang slovaque était représenté par 50 pour 100 : Masaryk étant de mère slovaque ; Bénès, Tchèque ; Stefanik, Slovaque. On sait que le président du Conseil est Slovaque.

Il y a une opposition slovaque : le parti catholique de l'abbé Hlinka, autonomiste. Entre le parti Hlinka et le reste des Slovaques et des Tchèques, il y a, il est vrai, des querelles de famille ; mais l'idée de séparation en est complètement absente.

Ces querelles ont des aspects désagréables ; leur portée est cependant limitée. En tout cas, le parti Hlinka s'est toujours affirmé résolument pour l'union avec les Tchèques et pour une solide défense nationale.

Les Tchécoslovaques comprennent enfin qu'ils seraient nécessairement soutenus contre un agresseur par d'autres pays. Ils veulent augmenter encore les grandes chances qu'ils ont d'être aidés en s'aidant eux-mêmes le plus possible.

L'EFFORT MILITAIRE DE LA TCHÉCOSLOVAQUIE

La meilleure preuve de la confiance en soi des Tchécoslovaques, c'est l'importance et la valeur de l'effort fourni pour la défense éventuelle du pays contre une agression.

Ce pays, créé par le traité de paix, avait d'abord compté sur la Société des nations pour le maintien de la paix par la sécurité collective. Très démocratique d'esprit, il était opposé à de gros crédits militaires ; l'armée demeurait très réduite. La loi de recrutement de 1920 prévoyait que le service de deux ans serait ramené dans le futur à dix-huit mois, puis à quatorze mois. A partir de 1929, au moment de la crise économique, les

crédits consacrés à la défense nationale étaient dangereusement diminués.

On venait de décider la réduction du service à quatorze mois, en octobre 1934, lorsque fut votée la loi portant de nouveau cette durée du service à deux ans, avec effet rétroactif, de sorte que le service de quatorze mois ne fut à aucun moment appliqué. Le gouvernement de Prague, constatant que la Société des nations n'empêchait pas l'Allemagne de reconstituer très vite sa puissance militaire offensive, organisait avec résolution, à partir de 1935, ses moyens de défense.

Il établissait d'abord une base solide et complète de textes législatifs qui étaient successivement votés sous l'impulsion concertée de M. Bénès, du gouvernement et des présidents des Chambres.

En 1934, comme nous venons de le dire, une loi sur la durée du service militaire fixait la durée du service actif à deux ans et la durée des périodes d'exercices pour les réservistes à quatorze semaines. En 1935, une loi organisait la défense du pays contre les attaques aériennes. En 1936, était votée la loi sur la défense de l'État, pendant de notre projet de loi sur l'organisation de la nation pour le temps de guerre établi chez nous depuis quatorze ans et dont la discussion fut retardée ; puis la loi sur l'emprunt de défense nationale ; en 1937, la loi sur la préparation des citoyens à la défense de l'État.

L'emprunt de défense nationale a été de quatre milliards. Les crédits de la défense nationale sont, en outre, sans cesse augmentés des crédits disponibles de trésorerie.

Le pays est fertile et assez riche. Il contient les trois quarts de la production industrielle de l'ancien empire austro-hongrois et les principaux éléments de la puissance économique austro-hongroise. Les possibilités industrielles sont remarquablement exploitées ; elles constituent l'un des grands facteurs de puissance militaire de ce pays ; il possède ainsi à peu près tout ce qu'il faut pour équiper et organiser une forte armée active et ses réserves.

On a l'armée que l'on mérite.

L'immense majorité du peuple ayant consenti avec courage et décision tous les sacrifices personnels et financiers que le gouvernement a jugés nécessaires, l'armée tchécoslovaque, de toute évidence, ne peut être une armée sans valeur. Malgré

sa jeunesse, on peut affirmer qu'elle compte aujourd'hui parmi les meilleures par son organisation, son armement, son ardeur au travail et son instruction.

Tous ceux qui ont pu la voir sur le terrain à l'occasion des manœuvres d'automne s'accordent à reconnaître sa bonne apparence, son endurance, ses qualités manœuvrières.

La formation des cadres est entourée de soins particuliers et l'avancement des officiers, de garanties que l'on ne rencontre peut-être au même degré dans aucune autre armée ; ceux qui, dans les cours de franchissement de grade, ne font pas preuve d'aptitudes suffisantes sont impitoyablement exclus de l'avancement.

La littérature militaire tchécoslovaque révèle une grande activité intellectuelle. Il existe à Prague un institut scientifique militaire, organisation privée, fondée peu après la guerre, qui a certainement beaucoup fait pour encourager le travail personnel chez les officiers. L'institut scientifique militaire a créé, dans diverses garnisons de province, des cercles d'études locaux où collaborent officiers de l'active et officiers de réserve ; parmi ces derniers, on compte un assez grand nombre de membres de l'enseignement. Enfin, les rédacteurs chargés, dans leurs quotidiens, des questions de défense nationale se sont groupés, il y a deux ans, en un club des rédacteurs militaires, qui a déjà beaucoup fait pour répandre dans le public, méthodiquement, la connaissance des choses militaires qui doivent intéresser tout citoyen.

Sur la demande du gouvernement tchécoslovaque, une mission militaire française avait été envoyée à Prague, au début de 1919, pour faciliter les premiers pas de l'armée tchécoslovaque. C'est donc par la collaboration de l'élite des officiers tchécoslovaques et d'un groupe d'officiers français qu'ont été établis les fondements de l'armée et, en particulier, qu'ont été créés les établissements divers destinés à la formation et au perfectionnement des cadres. Le gouvernement tchécoslovaque fit même aux deux premiers chefs de mission, général Pellé et général Mittelhauser, l'insigne honneur de leur confier les fonctions de chef d'État-major général. Mais aujourd'hui, le corps d'officiers tchécoslovaques est parfaitement capable de se passer de secours étranger. Il existe encore, à la vérité, une mission militaire française, réduite d'ailleurs

à un très petit nombre d'officiers, dont le chef, le général Faucher, fut le collaborateur de ses deux prédécesseurs.

Nous ne sommes peut-être pas loin de la vérité en pensant que si la mission peut encore aujourd'hui rendre des services, nos amis tchécoslovaques ont cependant tenu à la conserver, moins pour des besoins impérieux que pour des raisons de sentiment : la collaboration des officiers français avec leurs camarades tchécoslovaques est toujours fraternelle et sans nuages.

L'armée de terre comprend douze grosses divisions de quatre régiments d'infanterie ayant chacune trois bataillons et deux brigades de montagne mixtes formant sept corps d'armée. Elle comporte encore une douzaine de bataillons frontières, trois régiments de chars, une réserve générale d'artillerie partiellement motorisée, quatre fortes brigades de cavalerie et quatre régiments d'artillerie contre avions. Ses effectifs actifs sont d'environ 180 000 hommes.

L'aviation a été largement développée. De trois régiments d'aviation, on est passé à six. Il y avait dernièrement trois cent cinquante avions de guerre de première ligne. La création de nouvelles unités qui est en cours permet de penser que ce chiffre sera très sensiblement dépassé. Les Tchécoslovaques font de très bons aviateurs. Il y a dans tout le pays de nombreux aéro-clubs, qui sont autant d'écoles de pilotage.

La volonté est affirmée d'équiper l'aviation nationale avec du matériel dont la marque soit tchécoslovaque. Ce n'est que provisoirement que certains avions et moteurs en service sont de marque française ou anglaise ; ils sont d'ailleurs fabriqués sous licence par l'industrie nationale ; c'est le cas des Bloch-200 de bombardement, des moteurs Hispano et Gnome-Rhône. L'industrie tchécoslovaque produit de très bons avions et d'excellents moteurs originaux. L'avion de chasse en service, bien que la première fabrication en série remonte déjà à trois ans, fait du 400 kilomètres à l'heure.

Le matériel aérien tchécoslovaque, surtout celui de l'aviation privée et de l'aviation de haute école, compte de nombreux succès dans les dernières compétitions européennes : aux douze heures d'Angers, aux Olympiades de Berlin et au meeting de Zurich où la Tchécoslovaquie a obtenu, l'an dernier, les trois premiers prix d'acrobatie individuelle et le

premier prix de groupe. Des sacrifices importants sont faits pour obtenir la meilleure qualité du matériel par la construction subventionnée de nombreux prototypes parmi lesquels s'effectue la sélection des avions à construire en série.

L'industrie aéronautique est très développée ; la production importante ; le personnel ouvrier, travailleur et d'excellent esprit. Les meilleures maisons vendent du matériel dans la plupart des États de l'Europe centrale et sud-orientale.

De nombreux terrains d'aviation ont été aménagés et équipés dans tout le territoire et, surtout au centre et à l'ouest, le réseau qu'ils constituent est encore en cours de développement.

LA SITUATION STRATÉGIQUE DE LA TCHÉCOSLOVAQUIE

L'effort intense que fait ce pays pour sa défense est une belle réponse à ceux qui ont tendance à croire que cette défense sera immédiatement anéantie en raison de la situation stratégique tout à fait défavorable du côté de l'Allemagne.

Les Tchécoslovaques ont jugé qu'il leur était possible de faire face à cette situation, à la condition d'en avoir le courage. Ils pensent d'abord qu'ils ne sont pas seuls intéressés à la défense de leur sol, que d'autres aussi, voisins ou non, y ont un intérêt moins direct, moins apparent, mais vital tout de même. Ils sont liés par des pactes avec la Roumanie et la Yougoslavie, avec la France et l'U. R. S. S.

Ils considèrent que, par la force des choses, des concours puissants leur seraient assurés, même en dehors de ceux sur lesquels ils sont en droit de compter de par les traités.

Tous ces concours ne seraient peut-être pas immédiats, mais ils viendraient nécessairement à la condition que la Tchécoslovaquie ne subisse pas d'emblée un échec irréparable.

Cet échec peut-il être évité ?

Les deux éléments positifs du problème sont la capacité de résistance de l'armée tchécoslovaque et la valeur des appuis directs et immédiats qu'elle est susceptible de recevoir.

Les dangers d'une attaque brusquée sont grands. Mais il est possible d'y faire face et d'en limiter le succès si l'on y est préparé. Et l'État-major tchécoslovaque n'y a sûrement pas manqué.

Il trouve pour cela de précieux auxiliaires dans le terrain de ses frontières de Bohême et dans la fortification. Il n'a pas été sans prendre les mesures convenables pour limiter les conséquences que pourraient avoir, pour les organes vitaux du pays et pour l'industrie de guerre, des attaques aériennes massives dont le maréchal Gœring dessinait la menace dans un discours récent. La guerre d'Espagne est venue fort opportunément lui donner des indications très précises sur la puissance défensive des armées modernes et de la fortification ainsi que sur les moyens de parade aux attaques aériennes ; beaucoup de ces indications sont pour lui de sérieux encouragements.

La forme concentrique de la frontière est défavorable à sa défense, mais l'État-major connaît les ressources de la manœuvre en retraite ; il saurait se refuser aux opérations à intention décisive auxquelles tendrait la stratégie adverse en se contentant de défendre sans cesse le terrain pied à pied.

Dans le domaine aérien, la forme du territoire faciliterait la convergence des attaques adverses.

En revanche, une solide défense concentrée en son foyer, autour de Prague, serait sûre de ne jamais manquer l'agresseur. Et surtout l'offensive aérienne se présenterait dans des conditions idéales, puisque la Bohême s'enfonce très avant, en quelque sorte dans le corps de l'Allemagne et au cœur de la place ; avantage exceptionnel pour une aviation de bombardement qui impressionnerait certainement le haut commandement allemand.

Quoi qu'il en soit, la position prise par le peuple tchécoslovaque dans la grande majorité est très remarquable et digne d'une sincère admiration.

Il veut se mettre en état de remplir ses devoirs vis-à-vis de lui-même, mais aussi vis-à-vis de l'Europe. Il sait bien que son effort n'aura son plein rendement que si les autres États intéressés aujourd'hui à son existence, comme ils l'ont été à sa naissance, comprennent et remplissent aussi leurs devoirs vis-à-vis de lui et à l'égard du maintien de la paix en Europe. Mais il entend que, dans un conflit futur, il ait du moins fait tout ce qui lui incombe pour éviter un désastre aux défenseurs de l'ordre établi et de la justice.

Les chefs militaires se rendent bien compte de la situation

délicate dans laquelle ils seraient placés, à la tête de leurs armées. Une excellente unité, combattant avec la plus grande bravoure et avec une habileté consommée, peut obtenir un rendement médiocre ou nul, si elle n'est pas engagée, dans le temps et dans l'espace, suivant un plan stratégique d'ensemble, de telle sorte que l'œuvre de résistance accomplie par elle s'inscrive au bénéfice de l'action générale.

Cela est vrai tout spécialement d'une armée en position avancée et par conséquent un peu aventurée. Ils savent, ces chefs, avec quel art Napoléon prévoyait l'attitude à observer par une armée dans une telle position et la conjugaison de son action avec celle du gros des armées. Ils comptent sur le rapprochement de leurs idées avec celles des chefs des grandes Puissances amies.

Le côté le plus délicat, en effet, de leur situation stratégique, c'est la question de savoir s'ils seraient étayés sur l'un et l'autre ou au moins sur un de leurs flancs pendant qu'ils feraient face à l'Allemagne ; autrement dit, c'est la question de savoir s'ils auraient l'appui de la Roumanie et de la Yougoslavie d'un côté, et de la Pologne, de l'autre.

La question est plus pressante maintenant que la frontière allemande est prolongée jusqu'à Vienne, dans un pays plat où les armées tchécoslovaques ne trouveraient aucune ligne naturelle de défense.

La Petite Entente a, comme objet essentiel, à l'égard de la Tchécoslovaquie, de la couvrir au sud et tout d'abord contre la Hongrie. Elle a été peut-être un peu affectée par l'axe Rome-Berlin, mais on demeure assez optimiste, à Prague, à son sujet.

La Tchécoslovaquie n'en demeurera pas moins mal couverte contre une attaque allemande par l'Autriche. Il importerait par suite, plus encore qu'avant le 12 mars, qu'elle fût parfaitement couverte au nord par une entente étroite ou par une alliance défensive avec la Pologne.

Les armées réunies des deux pays feraient un total de quarante-deux divisions, alors que l'Allemagne n'en a encore que trente-sept. Toute offensive allemande par la Silésie deviendrait impossible. Libérée au nord, l'armée tchécoslovaque ferait seulement face à l'ouest et surtout au sud-ouest.

Malheureusement pour la Tchécoslovaquie, la Pologne se

refuse à une entente militaire avec elle, bien qu'elle soit menacée, elle aussi, par l'Allemagne. Quoi qu'il en soit, c'est à Varsovie, semble-t-il, que se joue le sort de l'indépendance tchécoslovaque. La France et l'Angleterre serviront surtout la cause de cette indépendance par l'influence qu'elles auront sur la Pologne comme sur la Yougoslavie et la Roumanie, par leur effort militaire, leur unité nationale et leur attitude concertée à l'égard de l'Europe centrale et orientale.

Étant donné les résistances que rencontrerait et soulèverait progressivement une action militaire allemande contre la Tchécoslovaquie, on peut espérer que cette action ne se produira pas pour le moment. L'Allemagne s'efforcera d'abord d'augmenter sa pression sur ce pays : d'une part, en développant son influence en Hongrie sous la forme d'une pénétration économique et d'une alliance militaire poussées très loin ; d'autre part, en renforçant le parti Henlein et en soutenant son action de dissociation politique.

Le jeune État tchécoslovaque se rend bien compte de toutes ses faiblesses. Mais il a conscience de sa force, de sa volonté de vivre indépendant de la domination allemande sous laquelle il a souffert, durant des siècles, et de sa froide décision de combattre jusqu'au dernier pour conserver les résultats de la grande guerre, la création de la Tchécoslovaquie, et le maintien de sa liberté.

GÉNÉRAL ARMENGAUD.

LE RENDEZ-VOUS DU SOIR

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

La lueur des illuminations, le bruit de la rue entraient dans la chambre de l'hôtel de Rome où Delphine prenait son thé. Le portier borgne, au front couturé de cicatrices, défaisait les courroies des bagages, tandis que la patronne, Mme Mouillepain, femme au visage martial, au nez rouge, coiffée d'un bonnet à coques jaune sur un *tour* de cheveux trop noirs, s'empressait de servir la voyageuse.

— Alors, madame a failli verser deux fois ! La pluie a gâté les chemins !... C'est bien malheureux pour madame qui arrive à Paris le soir du mariage de l'Empereur, après le plus beau de la fête. Le vent a manqué d'emporter les décorations des Champs-Élysées et les baraques du Cours la Reine. Il arrachait les drapeaux et il soufflait les lampions.

Delphine lui demanda si elle avait vu l'entrée de l'Impératrice.

— Oui, madame. Je suis allée aux Champs-Élysées. Il y avait un superbe cortège : plus de cent cinquante voitures pleines de grands personnages et Leurs Majestés dans un carrosse tout en or, avec une couronne dessus. L'Empereur paraissait content de son épouse qui brillait comme un soleil. C'est une bonne joufflue, très fraîche, et qui a de ça...

Copyright by Marcelle Tinayre, 1937.

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril.

Mme Mouillepain arrondit ses mains en coquilles devant son ample poitrine cuirassée de mérinos brun.

Les éclatements des pétards redoublaient. Des bandes de jeunes gens passaient en chantant. Delphine sortit sur le balcon. Le vent s'apaisait. Le reflet des illuminations embrasait le ciel. Dans toute l'enfilade de la rue Saint-Honoré, se déployait un faste de lampions, de pots à feu, de comètes, de transparents lumineux. La foule artisane et bourgeoise circulait sur la chaussée balayée et sablée. Il y avait beaucoup de familles, avec des grand-mères et des poupons ; des ouvriers, des grisettes, des commis de boutique ; des ménages dignes et cossus ; et, de ci de là, un vieillard poudré, le chapeau sous le bras, qui s'appuyait sur une canne à pomme d'or.

Et c'était pourtant dans cette même rue Saint-Honoré, entre ces maisons inégales, dont certaines, se déjetant, faisaient ventre, que la Révolution avait poussé ses hordes de sans-culottes et ses charrettes de condamnés. Mais qui donc, ce soir, pensait aux fantômes ? Le peuple avait ce qu'il voulait : le pain, l'ordre, un chef, et l'espoir de la paix que la jeune archiduchesse apportait, disait-on, dans sa robe nuptiale.

Les sons d'un orchestre venaient de la place du Tribunat. On dansait devant Saint-Roch. On dansait place Vendôme. Delphine laissa dériver sa pensée sur l'onde de cette musique populaire. Les détonations qui la faisaient sursauter lui rappelaient la nuit du 12 juillet 1789, criblée de fusillades.

Elle revit les patrouilles qui arboraient une feuille verte en cocarde ; les fenêtres éclairées comme pour une étrange fête triste, la chaussée scintillante de verre brisé, les dragons de Lambesc massés sur la place Louis XV, l'incendie de la barrière de Chaillot enflammant le ciel au-dessus des Champs-Élysées. Et elle se revit elle-même, au bras de Gérard, petite Delphine de vingt ans, entraînée dans la houle de l'émeute, effrayée, ravie et criant comme les autres : « Vive Necker ! »

Penchée sur l'appui du balcon, elle essaya d'apercevoir la maison Pruvot. Le magasin de miroiterie existait-il encore ? Qu'étaient devenues la belle Mme Pruvot et sa fille ? Qui habitait la chambre de Gérard ? Et lui, exilé à l'intérieur de sa patrie, où était-il ? Que faisait-il dans cette soirée de réjouissances ? De quel ton dédaigneux Sassenauge

osait en parler !... « Sevestre ? Un homme fini, un maladroit qui a joué la mauvaise carte ! »

Le vilain renard gras devait parader, en habit brodé, dans les cérémonies officielles. Delphine le détesta.

Pourtant, s'il n'était pas venu chez M. Van Dooren, ce Sassenauge, Delphine ne serait pas, en ce moment, à une fenêtre de l'hôtel de Rome. C'est parce qu'il avait parlé de Gérard qu'elle était partie. Les raisons ne lui avaient pas manqué pour justifier ce désir de voyage. « Je veux revoir mon pays avant de fixer ma vie en Amérique. Je veux tenter de récupérer quelques débris de mes biens. » Et enfin : « Je veux éprouver mon cœur, cher Philip. » Le colonel s'était résigné. Il avait même accompagné son amie à New-York. Il l'avait conduite jusqu'au bateau et il lui avait dit, à la minute de l'adieu :

— Vous reviendrez, *dearest* ?

— Je reviendrai.

— Avant l'automne ?

— Peut-être.

— Nous fêterons la Noël ensemble, et nous nous marierons...

— Peut-être.

Pendant la longue solitude de la traversée, elle avait fait son examen de conscience, comme font les personnes pieuses, en retraite dans un couvent. Elle avait dû convenir, devant elle-même, que le sort de Gérard l'intéressait plus que ses biens, plus que son pays, plus que ses projets de mariage. Tout d'abord, elle s'était dit : « Je ne le reverrai pas, mais je saurai où il est et comment il vit. » A la moitié du voyage : « Si je le revoyais ?... » Et ce soir, respirant l'air de cette rue, elle savait, sans se le dire, qu'elle ferait tout pour le revoir.

Le lendemain, après avoir entendu la messe à Saint-Roch, déjeuné dans sa chambre, déplié et rangé ses robes, lu la *Gazette*, écrit à son notaire de Versailles, à Victorine de Chastenay qui pouvait, par ses relations politiques, faciliter sa radiation, à d'anciens amis dont l'*Almanach* lui fournit les adresses, Delphine fut saisie d'une panique morale qui résistait à tous les raisonnements.

Isolée dans Paris, désœuvrée, désacclimatée, que faire ?

Elle pensait à ses champs de blé déjà verts, au bon Van Dooren, à ses enfants, et elle avait envie de repartir. Tel était son caractère impulsif, qu'elle connaissait trop bien pour ne pas le contrôler. Elle avait toujours souffert d'attendre, et, toute sa vie, elle avait attendu. Elle avait toujours haï la contrainte, et, toute sa vie, elle avait adapté ses désirs aux désirs, aux besoins, au tempérament dominateur des autres. Elle avait cédé à Vauvigné, à Mme d'Aizy, à Gérard, à Babiole, à Mme de Gallardeau. Son indépendance tardive, qu'elle sacrifierait peut-être à Van Dooren, lui donnait une angoisse.

Elle prit en dégoût la chambre étrangère. Jamais encore elle n'était allée seule, et à pied, dans la ville. L'usage ne l'eût pas permis à la comtesse de Vauvigné. Il exigeait pour cette noble personne, un carrosse, des laquais, ou le bras d'un cavalier, mais tant que la comtesse de Vauvigné ne serait pas rentrée dans le cadre de la société, tant que sa présence serait anonyme, elle se considérait comme une simple fermière américaine, habituée aux mœurs de la liberté.

Elle passa son *vitchoura* de velours saphir par-dessus sa robe, se coiffa d'une capote grise enroulée d'un voile bleu et se risqua dans le quartier Saint-Honoré. Quels changements ! Partout des chantiers et des palissades. Sur l'emplacement des Feuillants, une rue dite « de Castiglione ». Sur l'emplacement du Manège où l'Assemblée législative avait tenu ses séances, une rue dite « de Rivoli », bordée d'arcades à l'italienne. Tout ce qui ramenait l'esprit populaire vers des images de désordre et d'anarchie devait disparaître. Napoléon respectait le Paris des rois, mais il effaçait le Paris de la Révolution sous les roues de ses voitures et les sabots de ses chevaux.

Delphine entra dans les Tuileries offensées du vent, erra sous les marronniers, suivit les terrasses en évitant la vue de la place où elle eût rencontré le souvenir de l'échafaud. Par une rue blanche, incomplètement bâtie, elle regagna la rue Saint-Honoré.

Les boutiques étaient décorées de guirlandes et d'emblèmes. La foule qui piétinait devant les bijoutiers, les marchands de curiosités, les confiseurs, refluait sur les côtés de la chaussée, lorsque passaient les équipages à quatre ou six chevaux, allant au Louvre, où les corps constitués devaient haranguer l'Empereur. Les cochers et les laquais portaient

la perruque blanche et la livrée galonnée d'or. Derrière les glaces, les nouveaux seigneurs étaient assis, l'air gourmé dans leurs habits chamarrés de croix, d'étoiles et de plaques ; et, à côté d'eux, leurs femmes, en toilettes de cour. Des pierreries ruisselaient sur les poitrines découvertes. Des diadèmes romains retenaient les voiles. Des badauds, très fiers de connaître, au moins de vue, les grands de la terre, désignaient tout haut les altesses et des ducs de fabrication récente et faisaient sonner des noms que Mme de Vauvigné n'avait jamais entendus.

Un escadron de lanciers, escortant quelque Napoléonide, fit s'éparpiller les curieux. Delphine, poussée et pressée, se rangea dans une allée étroite, la même allée où, seize ans plus tôt, par un jour pluvieux de ventôse, Mme d'Aizy s'était réfugiée. Les pierres s'en souvenaient-elles, dans leur âme obscure ? Aucune suggestion ne vint des choses, pour émouvoir Delphine. En mettant ses pas dans les pas de la morte, en levant son regard sur la même maison où la comtesse avait fixé le sien, Delphine ne pensa pas une seconde à Mme d'Aizy. Elle était exactement en face de la miroiterie Pruvot. Le magasin, pavoisé de drapeaux, offrait à l'admiration publique les bustes de Leurs Majestés impériales multipliés par un jeu de reflets. Les croisées en demi-lune de l'entresol étaient closes. Celles du premier étage étaient ouvertes. Un homme et une femme inconnus, accoudés à la barre d'appui, dans l'ancienne chambre de Gérard, contemplaient les scènes de la rue. La boutique peinte en rouge pompéien s'enorgueillissait d'une enseigne neuve : *Au miroir de Vénus. Ancienne maison Pruvot, Martin frères, successeurs.*

Delphine détourna les yeux et s'en alla.

Elle passa deux jours de solitude, sans autre conversation que celle de la veuve Mouillepain, puis elle reçut une lettre du notaire, Me Hébertot, qui la priait de passer à son étude, et elle partit pour Versailles qu'elle redoutait de revoir.

Me Hébertot lui montra des papiers timbrés au sceau de la République une et indivisible, et il lui apprit qu'elle ne possédait plus rien. La maison de Satory avait passé par plusieurs mains. Comme elle allait se dégradant, le propriétaire actuel, un entrepreneur de plomberie, l'avait restaurée.

— Et les meubles ? Et les objets d'art ?

— Vendus. Les rampes d'escalier, les balcons, les glaces, les marbres ont été enlevés par le premier acquéreur. Vous auriez pu tout sauver en rentrant après l'affaire de Saint-Domingue.

— Nous aurions eu le sort de Mme d'Aizy. Je préfère vivre modestement avec les revenus qui me viennent d'Amérique.

L'œil du notaire s'alluma.

— Si vous vous fixiez à Paris, vous auriez intérêt à placer votre fortune en inscription sur le Grand Livre. Le cinq pour cent est à quatre-vingt-neuf. Il n'a jamais été si haut. Il ira au pair. Ah ! madame, l'Empereur est un grand homme ! Si nous avions seulement dix ans de paix !

Au lieu de reprendre sa voiture, Delphine erra dans Versailles. De tous les pèlerinages qu'elle voulait faire aux chapelles du passé, c'était le plus douloureux.

La cité royale était morte. La ville se survivait, comme un fantôme d'elle-même, avec ses avenues et ses places désertes, ses arbres mutilés, ses hôtels morcelés en logements, son palais qu'on ne réparait plus, ses bassins embourbés, ses statues rongées, ses jardins où des maraîchers avaient planté des pommiers et semé des choux, dans les parterres de Le Nôtre.

Chez tous les brocanteurs on voyait des portraits exposés dehors, à même le sol, parmi les ferrailles : officiers en cuirasse et en perruque léonine, courtisans peignés à l'oiseau royal, qui avaient un duvet de poudre sur le col de leur habit ; magistrats en simarre, prélats en rochets, dames serrées dans leur long corset, coiffées à la *Fontange*, ou à la *Belle-Poule*. Certaines figures, dévorées par le bitume des fonds, ne montraient que des yeux sévères sous de gros sourcils, un grand nez aquilin, le blanc d'un rabat ou d'une cravate. D'autres, si pâles qu'un souffle les eût effacées, regardaient d'un regard en coin, spirituel et triste comme leur sourire.

Delphine avait pitié de ces ombres anonymes, insultées par le rire des passants.

Le ciel s'éclairait de frissons nacrés au-dessus du Château qui regardait la place et les trois avenues convergentes, par les yeux aveugles de ses fenêtres. Delphine prit la rue de Satory. Au bout, verdissait le bois. Au bout, il y avait Blanche-Maison. Elle vit une grille neuve et laide, la loge du

suisse, et la maison isolée dans le jardin dont les charmilles avaient disparu. Plus de ferronneries dorées au balcon du gracieux salon en rotonde. Plus de vases de marbre sur les balustres. Au centre d'une pelouse ovale, une vasque de fonte recevait le flot imaginaire que versait une naïade en plâtre sali.

Delphine eut envie de rejoindre sa voiture, mais une voix parlait dans son cœur : « Que t'importe cette maison ? Elle n'était pas tienne. Elle était la maison des Vauvigné. Ce qui compte pour toi, c'est un jardin, c'est un vieux mur envahi par le houblon... c'est la porte rouge. » Elle entra dans le bois, longea le mur et le fossé plein de feuilles et d'eau stagnante. Là, rien n'avait changé. Sevestre aurait reconnu le sentier qu'il suivait autrefois, tandis que Delphine l'attendait, écoutant la nuit, et retenant par son collier Tristan, le grand chien-loup, gardien et complice.

Elle marchait, les pieds embarrassés dans les ronces qui agrippaient le bas de sa jupe. Son voile faisait devant ses yeux un brouillard crépusculaire. Était-ce vraiment ce brouillard qui noyait sa vue ? Les contours et les couleurs des choses tremblaient.

La porte rouge était tout près, dans l'enfoncement de la muraille. Delphine se rappela les mots ardents balbutiés par deux êtres invisibles l'un à l'autre, pressés contre la paroi de fer. Elle crut sentir le contact du métal humide sur sa joue, comme le soir de détresse où, dans les *moors* de Kirkfield, ce même souvenir l'avait jetée, défaillante, contre la porte du docteur Holton. Maintenant elle savait que la longue attente allait finir. Elle releva son voile pour essuyer ses paupières. Oui, c'était bien là : les guirlandes de houblon drapaient les vieilles pierres ; une dalle était posée, comme un pont, en travers du fossé... Mais la paroi se continuait d'un seul tenant : il n'y avait plus de porte rouge.

En rentrant chez elle, l'âme courbatue, Delphine trouva une invitation de Mme de Chastenay. Elle s'y rendit. Si quelqu'un pouvait savoir où Sevestre était relégué, c'était la chanoinesse.

Elle était du même âge que Delphine, très bien née, assez jolie et supérieurement intelligente. Sacrifiée à la fortune

d'un frère unique et au tendre égoïsme de parents qui ne voulaient pas se priver d'elle, Victorine de Chastenay avait passé sa jeunesse à manquer des mariages. L'étude l'avait consolée de ses déceptions. Latin, histoire, science, musique, et jusqu'à l'astronomie, elle savait tout. Comme beaucoup de femmes qui ont de la virilité dans l'esprit et que l'amour n'a pas comblées, elle s'intéressait à la politique, et ne craignait ni les idées nouvelles, ni les hommes nouveaux.

L'amitié de Fouché lui avait permis de servir des malheureux qui étaient devenus trop souvent des ingrats. Beaucoup de gens voyaient en elle un agent de la police secrète.

Pendant qu'elle causait avec Mme de Vauvigné, il lui vint un visiteur qu'elle reçut. C'était un homme blême, d'un blond de navet, aux yeux rapprochés et bordés de rouge.

— J'ai fait ce que vous désiriez, dit-il à Mme de Chastenay, et j'ai voulu vous le dire, en passant, car je ne vous vois plus guère...

— Vous serez payé par le remerciement d'une aimable femme, répondit la chanoinesse. Mme de Vauvigné est ici. Elle ne savait pas qu'elle y verrait M. le duc d'Otrante.

— Vous arrivez d'Amérique, madame ? dit Fouché en s'asseyant. Le comte Sassenauge ne doutait pas que vous ne revinssiez bientôt dans votre pays natal. Maintenant, il y faut rester.

— En ai-je le droit ?

— Je vous le donne.

— Je vous en suis reconnaissante.

— Mais... vous serez sage ?

— Je suis très sage.

— Si vous ne l'étiez pas, je le saurais, dit-il d'un air aisé et qui voulait être aimable. C'est mon métier que de tout savoir... Puis-je vous poser une question indiscrète ?

Elle regarda, avec une inquiétude dont il jouissait peut-être, l'ancien jacobin, bourreau des Lyonnais, devenu riche à millions, ministre de l'Empire et duc d'Otrante.

— Je n'ai rien à cacher.

— Vous avez passé vingt ans en Amérique. Vous avez vu des Indiens. Que pensez-vous d'*Atala* ?

Delphine répondit naïvement :

— L'auteur a un merveilleux génie, mais il a réuni dans le même lieu toutes les plantes et tous les animaux du continent américain, qui sont bien étonnés de se trouver ensemble.

— Oui, M. de Chateaubriand a beaucoup d'imagination, dit Fouché.

Quand il fut parti, Mme de Chastenay félicita Delphine.

— Votre radiation est faite, et vous avez ravi M. Fouché. Il déteste Chateaubriand.

Delphine s'en alla sans avoir prononcé le nom de Sevestre.

Quand on ignore la situation exacte d'un homme qualifié « suspect », il vaut mieux ne pas attirer sur lui l'attention de la police d'État. Une démarche inopportune risque de le desservir. Elle-même, émigrée non radiée, n'avait-elle pas été, dès son débarquement, l'objet d'une surveillance ? Tous les hôteliers n'étaient-ils pas affiliés à la police ? Elle se rappela le conseil de Fouché : « Soyez sage ! » Elle serait prudente, mais ni Fouché, ni le diable ne l'empêcheraient de retrouver l'homme qu'elle avait aimé.

Ses amis connaissaient maintenant sa présence. Elle recevait quantité d'invitations. Elle commença donc ses visites, dans l'espoir d'entendre parler de Gérard.

La société la plus douce, la plus libérale, la plus follement chimérique du XVIIIe siècle s'était brisée comme un cristal. Il en restait des éclats, brillants encore dans le métal grossier du monde nouveau. Avec des parvenus mal nettoyés de la gangue populaire, avec des soldats qui avaient gagné leurs titres de noblesse sur les champs de bataille, avec l'élite de ce Tiers qui avait donné à la monarchie des administrateurs, des savants, des magistrats, l'Empereur construisait la France du XIXe siècle dont on distinguait déjà les grands linéaments. Cependant, la vieille France réfractaire qu'on disait morte existait encore, doucement agonisante dans les hôtels délabrés du faubourg Saint-Germain. Delphine, en allant faire des visites cérémonieuses à d'antiques douairières revenues d'émigration, retrouvait, dès la cour d'honneur, l'air de l'ancien régime. Elle montait le large escalier de pierre et, dans une antichambre où vingt laquais se tenaient autrefois, elle était reçue par quelque vieux domestique en livrée fanée qui faisait de la tapisserie pour occuper les heures vides. Elle traversait une enfilade de salons à demi démeublés,

puis, dans une chambre à alcove, coupée par des paravents, elle trouvait quelque très vieille dame, habillée d'une robe à busc et à nœuds de rubans étagés, coiffée d'une fanchon de blonde noire sur sa cornette. Un carlin s'élançait en jappant. La dame le calmait en lui donnant une gimblette. Elle se soulevait pour répondre à la révérence de Delphine, et, prenant les deux mains de la visiteuse, elle l'attirait, la baisait au front, et d'une voix de fausset, avec l'accent paysan qu'on affectait à la cour de Louis XV, elle se récriait sur sa bonne mine en l'appelant : « Mon cher cœur ».

Ces femmes gardaient, de leur jeunesse, le goût de plaire. Les plus égoïstes ne parlaient ni de leur âge, ni de leurs infirmités, ni de leurs malheurs. Elles avaient subi la Révolution sans rien y comprendre, et considéraient « Bonaparte » comme un soldat valeureux et mal élevé qui avait manqué un destin splendide, puisqu'il aurait pu être Connétable de France sous le roi Louis XVIII.

Vainement, Delphine interrogeait leurs souvenirs. Elles sautaient par-dessus les années de misère et le rouge fossé de la Terreur et revenaient à la cour du Bien-Aimé. Si Mme de Vauvigné posait une question précise, la septuagénaire, fourrant une prise de tabac dans son nez, réfléchissait :

— Le chevalier de Sevestre ? Je n'en ai point ouï parler. Était-il à Coblentz ou à Vérone ?

— Il était en Vendée.

— Vous m'en direz tant !

Seuls comptaient, pour les courtisans, ceux qui vivaient autour des Princes. La Vendée ! C'était trop loin, la Vendée !

Les yeux décolorés qui savaient lire les visages de femmes fixaient sur Delphine leur regard chargé d'expérience amoureuse et de scepticisme indulgent, et ce regard disait : « Il vous intéresse donc, ce chevalier, ma petite belle ? Il est bien heureux. »

Dans un autre canton du monde, plus aéré, plus ouvert sur le présent et l'avenir, dans les salons de l'aristocratie ralliée, dans les salons politico-académiques, Delphine rencontrait des hommes qui avaient été jeunes lorsque Sevestre était jeune, qui l'avaient connu à Louveciennes, chez Fanny Le Coulteux. Ni M. Suard, ni M. Marie-Joseph Chénier, ni M. de Pastoret ni M. de Lacretelle jeune n'aimaient se rappeler

cette époque... Sevestre ?... Oui, sans doute, ils se souvenaient de ce chevalier, ami des frères de Pange. Disparu, comme tant d'autres. Et ils changeaient de conversation.

Delphine s'aperçut que les absents se confondent très vite avec les morts.

La froide indifférence des heureux lui faisait mal, et son désir de retrouver Sevestre s'en avivait. Elle l'imaginait, isolé dans une petite ville, sans amis, parce que les hommes sont lâches et craignent de se lier avec des suspects. Avait-il une maîtresse ? Vivait-il en philosophe ascétique ? Pensait-il à se remarier ?

Elle ne pouvait se représenter Gérard avec une épouse. La Polonaise qui avait été sa femme et qui était morte, c'était une ombre inconsistante. Delphine n'en voulait pas tenir compte, malgré sa raison qui lui disait : « Pourquoi Gérard n'aurait-il pas chéri cette inconnue, avec une tendresse passionnée ? C'est elle qu'il pleure et qu'il regrette, et non pas la jeune maîtresse qui a traversé sa vie sans s'y arrêter. Pour l'homme de quarante-sept ans, Delphine n'est pas l'amour : elle n'est que le songe de l'amour. S'il t'avait aimée, pauvre Finette, il t'eût cherchée par le monde, comme tu le cherches, et retrouvée, comme tu le retrouveras. Mais n'est-ce pas folie, quand on possède en souvenir un amant délicieux, de lui substituer une réalité peut-être fâcheuse, un quinquagénaire usé par les fatigues, aigri par la défaite, et se revanchant de n'être rien par le dénigrement systématique de tout ? »

Delphine, qui était sage quand elle était découragée, tombait d'accord qu'elle ne devait pas courir le risque d'une désillusion mortifiante. Plutôt partir et bien vite épouser le bon Van Dooren. Le lendemain, elle reprenait sa quête anxieuse. Elle cherchait Gérard à travers la foule des hommes, et son instinct, comme celui de l'oiseau migrateur, allait à son but, en dépit de sa raison raisonnante.

III

Mme Pourrat, que la santé de son petit-fils Le Coulteux avait éloignée de Paris, y revint et voulut aussitôt voir Delphine.

Elle habitait chez sa fille cadette Jenny et son gendre

Hocquart, comte et sénateur de l'Empire. A soixante-dix ans, elle était encore la « belle Pourrat » qui avait arraché au vieux Voltaire un cri d'admiration et un compliment égrillard. La Révolution lui avait pris son mari, ses amis, sa fortune. Elle avait vu mourir de consomption deux des trois enfants de Fanny et Fanny elle-même, hélas ! et elle était restée sociable et bonne à la façon des femmes du XVIIIe siècle, défendue par un invincible amour de la vie contre la délectation morose qui, sous le nom de *romantisme*, commençait d'affecter la jeune génération.

Dans un salon romain où les chaises curules s'ornaient de têtes de sphinx, où les rideaux étaient suspendus à des lances, devant une cheminée de marbre noir surchargée de bronzes dorés, Delphine trouva Mme Pourrat qui se chauffait au dernier feu d'avril. Elle causait avec un petit homme doux et fin, frileusement affublé d'une redingote et d'un gilet ouaté. Au fond du salon, un vieillard dormait dans une bergère.

Le dormeur était l'abbé Morellet, âgé de quatre-vingt-trois ans, et le petit homme était un inspecteur général de l'Université, M. Joubert, philosophe et moraliste.

Delphine avait entendu parler de lui, par Victorine de Chastenay : « M. Joubert... une âme qui a, par hasard, rencontré un corps. » Il avait connu Pauline de Beaumont pendant la Terreur, lorsqu'elle était cachée chez des paysans, et il lui avait voué un culte qui durait encore. Elle était pour lui la figure idéale de l'Amitié : l'Amour sans ailes. Inconsolable de l'avoir perdue en 1803, il continuait de l'aimer dans ce qu'elle avait aimé. Qu'elle eût adoré Chateaubriand, qu'elle eût souffert par lui, ce souvenir attachait M. Joubert à l'illustre vicomte, enchanteur décevant et déçu. Il voyait sur ce génie tourmenté la trace sacrée des larmes de Pauline.

— J'étais l'amie de Mme de Beaumont, dit Delphine après les premières effusions, quand Mme Pourrat l'eût bien embrassée. Je serai donc l'amie de M. Joubert. Devant lui, j'oserai parler du passé. Je sens une conspiration d'oubli, une volonté de faire commencer le monde en l'année 1800. Cela me peine. Ma vie n'est qu'un long souvenir, comme pour tous les exilés.

Elle dit son séjour en Angleterre, son existence de fermière dans l'État de New-York. Mme Pourrat s'exclamait :

— Mme de Staël, qui languit à Chaumont, fût morte dans ce désert d'Amérique...

— Ce n'était pas un désert.

— C'était une solitude. Corinne préfère les ruisseaux de Paris aux sublimités du Mont-Blanc. Et cela ne vous a pas vieillie ! C'est extraordinaire.

Delphine parla de la douce Fanny. Au nom de sa fille, les yeux de Mme Pourrat se mouillèrent.

— Pauvre ange !... Elle a été le dernier amour, et le plus pur, d'André Chénier. Dans les jours qui précédèrent son arrestation, il venait la voir, de Versailles, par le chemin de Marly. Il a composé des élégies pour elle.

Le nom de Chénier amena sur les lèvres de Delphine le nom de Sevestre.

— Je m'en souviens fort bien, dit Mme Pourrat, et que François de Pange le blâmait fort d'avoir émigré... Je ne sais rien de lui. Il doit être mort.

Le sang monta aux joues de Delphine.

— Je suis sûre qu'il est vivant.

M. Joubert la regarda et sourit. Il avait tout deviné.

Une voix féminine fit écho.

— Vivant, Sevestre ? N'en doutez pas. Je l'ai vu, pas plus tard qu'avant-hier.

Une dame de cinquante ans, replète, dont les cheveux en coques brunes remplissaient l'évasement d'une capote à plumes blanches, s'avança dans le salon. Mme Pourrat s'écria :

— Madame de Souza ! Je vous croyais aux Mesnuls.

— J'en arrive.

— Et vous allez nous donner bientôt un nouveau roman ? Delphine, vous connaissiez Mme de Flahaut ? Elle est maintenant Mme de Souza. Mon amie, vous voyez une aimable Huronne qui revient d'Amérique.

Delphine loua les ouvrages de Mme de Souza. M. Joubert l'observait. Elle respirait avec peine et Mme Pourrat crut que la chaleur l'incommodait.

— On étouffe ici. M. Joubert est si frileux que je dois tout calfeutrer quand il est dans mon salon... Ouvrez la fenêtre, monsieur Joubert, par pitié pour nous, et réveillez l'abbé. Il ronfle.

— Grâce pour lui, madame, dit le petit homme. Il a quatre-vingts ans, et c'est un héros.

Mme de Souza se mit à rire :

— Un héros, l'abbé Morellet ?

— Il a sauvé les archives de l'Académie française, au péril de sa vie, sous la Terreur ! Un homme qui avait peur de tout ! Mais la passion académique le possédait. Il doit rêver qu'il est en séance. Ne le réveillez pas. Revenons à ce Sevestre que Mme Pourrat enterrait trop vite et que vous avez ressuscité.

Mme de Souza secoua ses panaches.

— Sevestre est un insociable, comme Jean-Jacques. Il s'est retiré du monde, dans la forêt de Rambouillet, à Gambaiseuil. Je crois qu'il est sous la surveillance de la police, car il a chouanné avec Cadoudal et il ne s'est pas rallié à l'Empire.

— Et nous l'avions cru démocrate ! dit Mme Pourrat. Que fait-il dans ce trou ?

— Je suppose, dit M. Joubert, qu'on vit très bien dans un trou, entre le souvenir et l'espérance qui sont les compagnons des solitaires.

Mme Pourrat hocha la tête :

— Vous en ferez un roman, ma belle amie. Comment est-il, ce Sevestre ? Il avait bon air, dans sa jeunesse.

— Bah ! un grand diable tout sec. On le voit passer quelquefois, à cheval. C'est tout juste s'il vous salue. Mme de Vauvigné et M. Joubert me feront-ils l'amitié de venir dîner chez moi, rue Verte, un jour prochain ? M. de Souza sera bien heureux de vous être présenté, chère comtesse. Vous nous parlerez de l'Amérique, des lacs, du Niagara, du Meschacébé, des forêts vierges... et vous nous direz ce qu'il faut croire d'*Atala*.

V

La route forestière était si abrupte, à cette descente sur Gambaiseuil, que le gars Eustache, qui conduisait la dame de Paris, sauta du cabriolet, afin d'alléger la peine de sa jument Brunotte. Quel pays pour les pauvres chevaux ! De Montfort-l'Amaury à Houdan, de Grosrouvre à Rambouillet, ce n'est que des creux et des côtes, et quand il a

beaucoup plu, les chemins en pente sont râclés jusqu'à l'os.

Le gars Eustache, grand parleur, faisait à sa cliente les honneurs de l'Yveline, dans un jargon mi-normand, mi-beauceron. Il était tout jeune, presque un gamin, avec une figure de lièvre, douce et stupide, des yeux étonnés, des cheveux de foin roux.

Des ornières rayaient le sol sableux entre les talus de bruyère. Dans cette partie de la forêt, le hêtre régnait, comme régnaient ailleurs le chêne et le bouleau. Les beaux arbres dont l'écorce couleur de fer semble une stricte cuirasse sur un long corps aux muscles effilés, soulevaient dans le bleu pur du ciel des montagnes de feuillage. Des lapins déboulaient, des pies criaient en se chamaillant.

Delphine demanda :

— Est-ce qu'il y a des étrangers à Gambaiseuil ?

— Des *horsains* ?

— Comment ?

— Des *horsains*, des gens du dehors ? Y en a deux : y a le père La Raison, qu'on l'appelle comme ça, parce qu'il est fou. Et le *chuant*... c'est un m'sieu de Sevestre.

— Pourquoi, le *chuant* ?

— Ah ! j'sais-t'y ? Rapport à la guerre.

— Quelle guerre ?

— La guerre du temps des rois... A bas les rois ! Hue là ! Brunotte, et vive l'Empereur !... Ses oreilles bougent. All' comprend. C'est point si sot qu'on croit, un chevau... V'là Gambaiseuil.

Le chemin tombait à pic dans une cuvette de verdure où quelques chaumières se rassemblaient autour d'une très petite église qui élevait, pas bien haut, sa tour carrée, coiffée de tuiles. Les toits et les murailles étaient à peine distincts du sol. Les potagers se continuaient en prairies. Un ruisseau brillait. Des peupliers tremblaient dans la lumière paisible. Sur le cercle parfait de l'horizon, la forêt dressait son rempart sombre.

La solitude de ce pauvre hameau n'accablait pas la pensée comme l'étendue sans histoire de la prairie américaine. Delphine se rappela la Petite France qu'elle avait faite si prospère et qui n'avait pas satisfait son cœur. Il y manquait ce charme négligent de très vieille chose, cette âme humaine mêlée à la

nature qu'elle trouvait partout dans ce pays d'Yveline.

Le gars Eustache remonta sur son siège. Claquant du fouet et de la langue, il lança la Brunotte en avant et l'arrêta au bas de la descente, où était une auberge. Une femme, qui avait un mouchoir d'indienne en marmotte sur son bonnet plat, filait, devant la porte coupée. Le cocher cria :

— Mère Serpette, v'là du monde pour vous.

Sans s'occuper de sa cliente, il courut avertir la vieille aubergiste :

— Ayez en ben du soin. All' paiera ce qu'y faut. C'est une noble. All' a loué à Montfort, chez Mme Le Housset, et all' *serche* une propriété pour acheter...

— Et tu ne l'aides point, manant ! Tu ne sais donc point vivre ? dit la mère Serpette.

Delphine était déjà dans le courtil qui précédait l'auberge. Un poirier défleuri, des pommiers bossus étoilés de corolles roses, un bosquet de lilas donnaient leur ombre à une table et à un banc de bois verdi. On apercevait dans l'intérieur de la chaumière le portrait de l'Empereur en image d'Épinal, une Vierge de faïence et le cadran d'une horloge surmonté d'un bouquet de cuivre découpé.

L'honnête figure de la vieille plut à Delphine.

— Madame veut-elle du cidre ou du lait ?

— Une tasse de lait.

Elle s'assit sur le banc et ouvrit son manteau gris. Son voile caressait sa joue. Le soleil l'engourdissait et tout cela, le ciel, le soleil, le jardin, le hameau, le voyage à la recherche de Gérard, c'était un songe.

Elle contempla les maisons disposées au bord du chemin, celles qui jouxtaient le petit cimetière entourant l'église ; celles qui penchaient leurs jardinets sur le fil luisant du ruisseau ; et celle qui était isolée derrière la claire-voie des peupliers, à mi-hauteur de la colline, sur une terrasse. Toutes ces maisons avaient des chaumes qui ondulaient sur la charpente et se brodaient de mousse du côté du nord. Toutes semblaient inhabitées, mais, en regardant bien, l'on découvrait le lent mouvement de la vie dans ce lieu somnolent. Des vaches paissaient. Des femmes courbées travaillaient dans un champ. Une laveuse battait du linge.

Sevestre habitait une de ces maisons. Était-ce possible qu'il fût si près de Delphine !

De la chaumière la plus proche de l'auberge, un homme sortit, qui se mit à bêcher un carré de terre. Son front chauve et ses cheveux blancs le faisaient ressembler au bonhomme Franklin. Il avait un pantalon rayé, un gilet rouge, une veste ronde. Sa chemise ouverte montrait sa poitrine puissante.

La mère Serpette surprit le regard de Delphine :

— C'est le père La Raison. Il n'est point d'ici... On dit « La Raison », parce qu'il n'a pas la même religion qu'nous aut'...

Elle mouilla son pouce aplati et elle étira un fil de laine. Le fuseau oscillait contre son cotillon.

— Son vrai nom, c'est Cormier. On dit aussi « le citoyen ». P' tête ben qu' c'est un juif.

— Il ne s'appellerait pas Cormier ?

— J'savons point. J'ons jamais vu d'juif. N'est point mauvais homme, mais il fréquente les malfaiteux.

— Quels malfaiteux ?

— Les gars de forêt. Tous sont point malfaiteux. Mais y a des malfaiteux.

— N'y a-t-il que lui d'étranger, à Gambaiseuil ?

— Il y a aussi l' *chuant*.

— Ah !

— Monsieur de Sevestre. On dit qu'il était *chuant*. Moi, je n'crois point qu'il ait brigandé. L'est ben aimable. Sa maison est la celle à terrasse, *accanté* les peupliers.

— Il vit seul ?

— Tout seul, avec son valet breton.

La mère Serpette continua d'étirer sa laine. Les yeux de Delphine ne quittaient plus la maison en terrasse.

— T'nez, madame, le v'là justement, m'sieur de Sevestre, avec son ami le général. Madame connaît p't'ête ? le général de Francmorel ? Il a un château près de Gambais, et il est riche à millions du côté de sa dame. C'est l'Empereur qui l'a marié.

Deux hommes s'avançaient par le sentier qui borde le rû. Le soleil les frappait de face, et l'un d'eux qui était nu-tête tenait sa main en auvent au-dessus de ses yeux. Il était mince, avec de longues jambes guêtrées de toile. Sa veste

et sa culotte brunes étaient les mêmes que portaient les paysans, mais sa chemise avait un jabot très blanc et tout uni. Delphine n'avait pas besoin de voir son visage pour le reconnaître.

Son compagnon était un homme corpulent, à favoris, à forte moustache. Il portait un chapeau tromblon, et il avait une rosette à la boutonnière de sa redingote noire qui tombait sur un pantalon de nankin. Il jouait avec une canne en bois tordu.

Le père La Raison s'était redressé. Il observait un nuage qui dessinait au ciel une aile immense aux nervures régulières.

Gérard de Sevestre le salua :

— Bonjour.

L'autre répondit :

— Salut !

Le général de Francmorel serra la main de son ami.

— A bientôt, Sevestre. A moins que je ne parte demain, ce qui n'est pas impossible, à cause des nouvelles d'Espagne. Tu ne veux pas venir au château ? Vraiment, tu ne le veux pas ?

— Je ne vais nulle part. Je ne reçois personne, excepté toi, mon vieux camarade.

— C'est absurde.

— C'est très sage. Ta visite m'a fait plaisir. Au revoir.

— Au revoir.

Le père La Raison, appuyé sur sa bêche, demanda :

— Rien de nouveau, citoyen Sevestre ?

— Non monsieur Cormier, dit Gérard.

Le général reprit le chemin de la forêt. Sevestre le regarda s'éloigner. Il parut alors remarquer le cabriolet qui attendait devant l'auberge, et sans s'approcher, sans voir la femme qui le voyait très bien à travers les lilas défleurissants, il appela :

— Mère Serpette !

— Monsieur ?

— Un chevreau et une chevrette sont nés cette nuit. J'ai dit à Pierre de vous donner la petite femelle, puisque vous avez perdu votre bique.

— Ah ! grand merci, monsieur. Vous m' tirez d'ennui. J' pouvons pas acheter une aut' bique. Tout coûte si cher.

Le gars Eustache cria :

— J'sommes prêt. Si madame veut partir...

Sevestre tourna les talons. Il ne lui souciait guère de voir la cliente de la mère Serpette. Il remonta le sentier. Les mains dans les poches de sa veste, frappé dans le dos par le soleil, il sifflotait un air de chasse.

On met plus de temps à revenir de Gambaiseuil à Montfort-l'Amaury qu'à faire le trajet en sens inverse, parce qu'il y a une côte où les chevaux vont au pas. Le bavard Eustache essaya encore de parler à sa Parisienne. Elle ne l'écouta pas plus qu'une borne n'écoute une roue.

« All' se musse dans le fond du cabriolet, et all' ferme l'œil, se dit-il. C'est les premières chaleurs qui l'assomment, c'te pauv' femme. »

Elle ne bougea qu'au sortir de la forêt. Là, sur la crête du plateau qui domine un paysage infini, l'on voit surgir d'un bouquet d'arbres les tours ruinées de Montfort-l'Amaury.

La voiture dévala le chemin qui contourne le donjon. Au bas de la forteresse, la ville, brisant sa ceinture de remparts, s'étale, en croix, sur une pente. A vol d'oiseau, Delphine voyait les toits gris ou bruns, les ruelles déclives, les placettes, les jardins cachés entre des murs, les quinconces de tilleuls, les bâtiments de l'hôpital. Elle devinait le cloître qui enferme le cimetière. Au-dessus des maisons, presque toutes anciennes, l'église élève un vaisseau gris, flanqué d'une double ossature d'arcs-boutants. Au delà s'étend la plaine avec ses chemins dénoués, ses peupliers, ses pommiers ronds, ses prairies, les ormes en file de la route de Bretagne, et le lointain vaporeux qui bleuit comme la mer.

Les maisons cachèrent le paysage. Une cloche sonnait. La porte de l'église était ouverte. Sur la place, allant à l'office du mois de Marie, se hâtaient M. le curé-doyen, les religieuses de l'hôpital, de vieilles dames avec leurs servantes, vêtues à la mode de 1790.

Mme Le Housset salua Delphine. M. le président Rousselle lui tira poliment son chapeau. Elle était à Montfort depuis quatre jours, et toute la ville la connaissait.

La maison qui lui avait été indiquée et recommandée par maître Hébertot, était dans une rue en contre-bas. On tirait une chaînette au coin d'une porte à judas. La sonnette

tintait dans un silence de couvent. Passé la porte, on traversait une cour pavée et l'on arrivait au second corps de logis, construit en profondeur, sur le rempart même de l'enceinte féodale.

La chambre de Delphine surplombait une terrasse qui servait de jardin. Un escalier extérieur descendait vers des venelles et des bois, et un pan de colline bornait la vue. C'était presque aussi solitaire, presque aussi loin du monde et du siècle que le hameau de Gambaiseuil, et beaucoup plus mélancolique. La chambre, de sept mètres sur huit, avait une alcove, une cheminée de bois peint en blanc, une console à trumeaux de glace entre les fenêtres, un parquet ciré qui criait sous les pas.

Delphine jeta son chapeau et son manteau sur les sièges à la volée, par un vif mouvement qui lui revenait de son enfance. Elle secoua ses cheveux libres, et lorsqu'elle alla vers la fenêtre elle vit s'avancer à sa rencontre, dans le miroir verdâtre et taché du trumeau, une femme svelte, coiffée d'un nuage argenté, dont le visage s'éclairait comme s'éclaire tout à coup le ciel, quand le soleil a disparu et que le soir naissant ressemble à l'aurore.

VI

« *Gérard, voulez-vous revoir une amie qui ne vous a pas oublié ? Je suis à Montfort-l'Amaury, chez M*me *Le Housset, pour quelques jours. Je ne vous demande pas d'y venir, mais je peux aller à Gambaiseuil. Si la présence de Delphine, après tant d'années, vous paraît douce, comme serait la vôtre pour elle, répondez seulement un mot.*

« *Delphine.* »

Elle cacheta la lettre et la donna elle-même au gars Eustache.

— Tu partiras tout de suite. Tu iras chez M. de Sevestre...

— Le chuant ?

— M. de Sevestre. Tu lui remettras ceci et tu me rapporteras la réponse.

Il arrondissait ses yeux étonnés et sa figure de lièvre exprimait une stupéfaction vaguement inquiète.

— Va ! Je te récompenserai.

Elle n'avait pas dormi. Elle avait essayé de lire, pour atteindre le matin. Sa pensée fuyait. Elle était comme une voyageuse arrivée à l'embarcadère trop tôt avant le départ d'un navire. Elle calcula que le garçon pouvait aller et revenir en deux heures. Comment occuper cette éternité ? Elle fit une toilette minutieuse et disposa sur la coiffeuse à la glace ronde et basculante, les pièces de son nécessaire de voyage. La boîte de cristal qu'elle emportait partout, comme un fétiche, était placée entre la boîte à poudre et la boîte à pommade, et sur le couvercle doré brillait l'arc de l'Amour dessinant l'initiale de Delphine.

La grande chambre, un peu froide malgré la tiède saison, plaisait à la voyageuse. C'était encore une halte sur la route qui la menait vers la maison où elle fixerait sa vie. Quelle maison ? Harlem ?... Non. Delphine ne s'assiérait pas, en maîtresse, à la table de famille, entourée de ses enfants et des enfants de Philip. Elle n'aurait pas son fauteuil à la place d'honneur, dans le salon et dans la bibliothèque, auprès du poêle hollandais. Les chevaux, les traîneaux de luxe, les fourrures, les bijoux, les nombreux serviteurs, le domaine, ne lui appartiendraient jamais.

Elle se rappela toutes les maisons où elle avait passé, depuis qu'elle avait quitté son pays. La magnifique habitation coloniale aux varangues fleuries ; l'appartement de Green Park ; le pauvre logement de Saint-Pancras ; le triste cottage de Stanton ; le manoir de Mrs Ainley, et, enfin, la Petite France. Hier, cette chambre de l'hôtel de Rome qu'elle avait quittée avec joie ; aujourd'hui, cette pièce grise. Demain ?...

L'incertitude du lendemain aurait pu être une angoisse. C'était un rajeunissement. Delphine se retrouvait à un carrefour du destin, avec les forces essentielles de sa nature, qui étaient la volonté persévérante sous un air de faiblesse, la résistance au malheur, une confiance enfantine dans la vie. Sans cesse opprimée, souvent accablée, elle avait opposé aux événements, comme aux êtres, une perpétuelle défense intérieure. Elle était restée « Delphine », avec ses secrets, ses rêves, ses chagrins, et le souvenir de l'amour couvant sous la cendre et la neige, comme un feu dont la chaleur obscure l'avait gardée de vieillir.

Pour la centième fois elle revécut l'heure de Gambaiseuil. Chaque minute de cette heure lui avait rendu un peu de Gérard. Leurs yeux avaient reflété, au même moment, le même paysage. Elle entendait l'intonation de la voix au timbre altéré, plus bas, plus grave qu'autrefois. Et elle essayait de dessiner, sur la toile du souvenir, la figure actuelle de Sevestre. Elle n'y réussissait pas. L'image ancienne, indélébile, ressortait sous les traits et les nuances qu'elle y ajoutait, et elle comprit qu'on ne voit jamais l'être que l'on aime comme les autres peuvent le voir. Il est dans notre amour comme le monde est dans la lumière, et cette lumière qui vient de nous brille pour nous seuls.

La servante frappa à la porte.

— Madame, le gars Eustache...

Il était sur le palier.

— La lettre ? Donne...

— Madame, le monsieur a dit...

Delphine décachetait la lettre en la déchirant à moitié.

« *Venez, mon amie. Je vous attends.*

« SEVESTRE. »

Le temps était plus frais que la veille. Des filaments de soie, des barbes de plumes blanches rayaient le bleu du ciel.

Delphine laissa la voiture et le cocher à l'auberge de la mère Serpette. Le père La Raison bêchait son carré de terre, comme la veille. Il ne leva pas la tête quand Delphine effleura la haie d'aubépine qui limitait son potager.

Elle suivit le sentier, le long du ruisseau, passa près de l'église et du cimetière, et monta, entre les prairies tout ondulantes d'herbes mûres, vers la maison de Gérard. Elle distinguait le mur de soutènement, la rangée des tilleuls cachant une partie de la façade, le chaume soulevé par la lucarne du grenier comme un manteau de velours bourru ; les cinq fenêtres à croisillons de l'unique étage et la broderie verte de la treille qui élançait ses pampres jusqu'au toit. En contre-bas, il y avait des bâtiments qui devaient servir d'écurie et de grange.

Delphine sentait la faiblesse de ses genoux et le poids de son cœur qu'elle ne pouvait plus porter. Son sein gauche était

douloureux. Comme dans le sentier du bois de Satory, son voile rabattu par le vent faisait un brouillard devant ses yeux. Arrivée au bout du chemin, elle vit une porte-barrière ouverte et Gérard adossé au pilier de pierre de l'entrée. Il vint à elle et lui prit les deux mains :

— Je suis bien heureux, madame...

Il l'appelait « madame ».

— Moi aussi, Gérard, bien heureuse...

Un chien-loup accourait en grondant. Sevestre le calma :

— Paix, Tristan !... Sage !... sage !...

— Quoi ? dit-elle... C'est encore un Tristan ?

— Aussi féroce que l'autre et, jusqu'ici, incorruptible. Il a déjà étranglé deux loups.

Elle entra dans la maison.

— Excusez la pauvreté du logis, dit Sevestre. Un homme seul n'a le choix qu'entre le désordre et l'austérité. J'ai choisi l'austérité.

— Cela ne m'étonne pas.

Il parut surpris de cette réflexion, mais il ne dit rien, et débarrassa de livres accumulés une chaise qu'il offrit à Delphine.

La salle était faite sur le modèle ordinaire du pays : basse, crépie à la chaux, avec des solives de châtaignier, une porte coupée, une fenêtre à petits bois, un carrelage rouge, une cheminée à hotte. Il y avait une armoire lingère sans corniche, des toiles flammées blanc et bleu fermant une alcove, une huche, un buffet, une horloge et, sur le mur, un fusil de chasse et une poire à poudre. Logis de paysan, où le maître, vêtu en paysan, devait vivre comme un paysan.

Il demanda :

— Comment avez-vous appris que j'étais ici ?

— Par Mme de Souza.

— L'ex-Mme de Flahaut... Elle va souvent aux Mesnuls, chez Mme de Canilly.

— Vous n'y allez point ?

— Je ne vais chez personne.

— Et personne ne vient chez vous ?

— Personne.

— Excepté le général de Francmorel.

Elle expliqua qu'elle se trouvait chez la mère Serpette

quand il avait accompagné le général jusqu'à la route.

— Les petits chevreaux sont-ils forts et jolis ?

— Vous étiez là !

La froideur de Gérard, qui était pénible à Delphine, céda un peu.

— Vous étiez là... Ce cabriolet, c'était votre voiture ?... Pourquoi ne vous êtes-vous pas montrée ?

— N'étant pas averti, il est probable que vous ne m'auriez pas reconnue.

— Je vous aurais reconnue.

— Vingt ans, c'est long.

— Vingt et un...

Il regardait dans le vide le défilé fuyant des années entraînant sa jeunesse. La clarté presque horizontale de la fenêtre touchait, de côté, sa figure hâlée et ses cheveux châtains, un peu plus foncés, à peine moins épais que dans le temps où Delphine s'amusait à rouler et à dérouler leurs boucles. C'était le même front, les mêmes sourcils, les mêmes pommettes, la même arête droite du nez, la même ligne de la bouche, presque sévère lorsqu'elle ne souriait pas. L'architecture des traits demeurait intacte, malgré l'accentuation des méplats et des reliefs. Leur matière, la chair vulnérable, était différente, durcie, travaillée de rides d'amaigrissement qui s'indiquaient aux moindres mouvements des muscles.

— Ainsi, dit-il, vous êtes devenue Américaine ?

— Je ne suis pas Américaine.

— N'avez-vous pas des propriétés dans l'État de New-York ?

— Vous le saviez ?

— Par hasard. Le hasard m'a révélé bien des choses, quoique j'ignore presque tout de votre vie.

— Et moi de la vôtre.

— Nous nous instruirons réciproquement. Ce sera curieux... à moins que vous ne me trouviez indiscret.

Elle perçut une intention d'ironie et elle en fut blessée.

— Je peux tout dire, si je parle à un ami. Êtes-vous mon ami, Gérard ?

— Je tâcherai de l'être. Ce sera une nouveauté dans nos relations.

— Vous n'étiez donc pas mon ami, autrefois ?

— Non. Je vous aimais.

Elle lui jeta un vif regard. Il reprit :

— Ce n'est pas du tout la même chose. Et vous non plus, vous n'étiez pas mon amie. Nous étions si jeunes !

— L'âge de l'égoïsme ?

— Qui n'est pas celui de l'amitié. J'étais trop exigeant.

— J'étais donc moins égoïste, puisque j'étais moins exigeante.

— Vieille controverse qui ne finira jamais entre nous. A quoi bon la reprendre ? Ne croyez pas que je mésestime le don que vous m'avez fait... Un don royal. Il m'a été brutalement repris, sans qu'il y eût de votre faute, ni de la mienne. Un monde s'est écroulé sur nous.

— Et sur d'autres qui se sont cherchés et rejoints, à travers les décombres.

— Êtes-vous sûre que je ne vous aurais pas cherchée et rejointe, si j'avais eu l'espoir de vous retrouver pareille à vous-même ?

— Pourquoi n'auriez-vous pas eu cet espoir ?

— Ce serait une longue histoire à conter... trop longue pour aujourd'hui. Tout viendra en son temps. Voulez-vous visiter ma maison, bien humble en comparaison de vos domaines ?

Elle faillit lui dire qu'elle n'avait plus de domaines, pas même un foyer. La Petite France s'était transformée en dollars déposés à la banque Charles Van Dooren, de New-York. Mais cela aussi, c'était une longue histoire à conter.

Gérard lui montra la cuisine, au rez-de-chaussée, et, de l'autre côté de la salle, une pièce tapissée de livres.

— La même disposition se retrouve à l'étage, d'où la vue est belle.

Elle regarda les livres.

— Je me suis constitué une bibliothèque, en achetant des livres dans des ventes et chez le brocanteur de Montfort. Il y a beaucoup d'ouvrages dépareillés. Ici tout est dépareillé : les livres, le mobilier, moi-même... Je m'en accommode.

— Vous avez toujours aimé l'étude.

— Que ferais-je, lorsque les travaux de la terre me laissent du loisir, et les soirs d'automne et d'hiver, quand la pluie bat les volets et que toute la forêt gémit sous le vent ? Je

lis. J'écris mes souvenirs de campagnes, passe-temps naturel du militaire à l'oreille fendue.

— En Amérique, j'ai connu ces veillées, avec le vent plus terrible qu'ici et la neige bloquant la maison. L'hiver est âpre là-bas.

— Je sais. Les lacs et les rivières se prennent et l'on voyage en traîneau. Le pays n'a pas dû changer beaucoup, depuis 1782.

— Les villes se développent rapidement. Vous êtes allé à Albany ?

— J'ai traversé l'État de New-York, jusqu'aux lacs.

— Ma ferme est à vingt milles de Schenectady.

— Vous, fermière !

Il sourit et Delphine retrouva, pour un instant, l'ancien Gérard.

— Que de papiers sur votre table, et toujours en si bel ordre !

— Personne ne les dérange. Et vous, êtes-vous encore la fée Brouillon ?

Ce nom évoqua la chambre de la rue Saint-Honoré et les feintes colères de Sevestre voyant sa table envahie par les chiffons de Delphine. Elle répondit :

— Je sais ranger, compter, épargner, administrer mon bien, gouverner mes gens, coudre, filer, jardiner, faire le beurre et la crème. La nécessité a été une dure maîtresse pour la pauvre fée Brouillon.

Il s'informa d'Élisabeth.

— Babiole ? Elle est mariée à un Américain. Elle est protestante et républicaine... à la manière d'Amérique qui n'est point, heureusement, celle qu'on a vue ici.

— Babiole, mariée !

— Ma belle-sœur d'Aizy a été exécutée avec les Malesherbes, pendant la Terreur.

— Je l'ai su. J'étais en Bretagne, en ce temps-là.

— En Vendée ?

— En Vendée et en Bretagne. J'y suis resté jusqu'à la pacification. On m'appelle le « chouan », et les bonnes gens d'ici sont persuadés que j'ai arrêté les diligences, tué les gendarmes et fabriqué de faux assignats. C'est ma légende. La vérité est différente. J'ai essayé de faire, après Quiberon,

ce que Puisaye n'avait pas su, ou pu, ou voulu accomplir : l'union des royalistes. Entreprise impossible. Alors, je suis parti. J'étais déçu et dégoûté. Je désirais prendre du service en Russie. Je me suis arrêté en Pologne.

Elle crut qu'il allait lui parler de son mariage. Mais il franchit des années.

— Je suis revenu en 1806.

— Qui vous obligeait à revenir ?

— Le mal du pays. Je n'ai pas voulu servir l'Empire, parce que je me croyais, et je me crois toujours lié au Roi par mon serment. Ce n'est pas que je blâme mes camarades qui ont fait une distinction entre le régime et la patrie et veulent ignorer l'un en servant l'autre : tel est le cas de Francmorel. Moi, j'avais une idée particulière de mon devoir... Et puis, j'étais trop compromis dans les insurrections de l'Ouest. On aurait exigé de moi des gages que j'aurais refusés. J'ai préféré ma liberté intérieure à tout autre avantage. J'ai donné ma parole de ne pas me mêler de politique. On m'a fixé un lieu de résidence. Je m'y tiens, et quelquefois, je m'y plais.

Ils sortirent dans la cour et montèrent un escalier de pierre qui menait à une seconde terrasse, sur la gauche de la maison. Là s'étendait, en longueur, un jardin à la fois verger et potager. Les pommiers en floraison couvraient de pétales roses l'allée si étroite que l'épaule de Delphine frôlait sans cesse le bras de Gérard. Une odeur d'œillet, d'iris et de lilas était dans l'air ensoleillé comme une huile invisible dans une eau pure.

Gérard montra ses espaliers, ses pommiers à cidre, demanda quelles espèces d'arbres, en Amérique septentrionale, donnaient les plus beaux fruits à pépins ; Delphine lui dit les tentatives de M. de Gallardeau pour traiter le marc de pommes à la façon de Saintonge. Des fruits, on en vint aux légumes, des légumes aux céréales, des céréales à l'élevage.

Après avoir fait le tour du jardin, ils allèrent dans le pré où paissait une vache noire et blanche. Puis on alla voir les chèvres, les chevreaux de deux jours, le poulailler, l'écurie.

Derrière la maison, un bois sans clôture se confondait avec la forêt. Delphine et Gérard le traversèrent et revinrent dans la cour.

— Il est temps que je reparte, dit-elle.

— Vous êtes attendue ?

— Non.

— Alors, rien ne presse.

Elle avait envie de pleurer. Ne lui dirait-il pas un seul mot affectueux ?

Ils rentrèrent dans la maison.

— Mon domestique est aux champs, dit Sevestre. Car j'ai des champs : cinq carrés de terre qu'un homme seul suffit à cultiver. J'y mets aussi la main. Le labourage est œuvre noble, comme le proclamait mon frère Junien.

— Votre frère Junien, qu'est-il devenu ? Et vos sœurs ? Et votre petit neveu ?

— Vous vous souvenez d'eux tous, sans les avoir connus ?

— Je les connaissais par vous. La bonne Angélique qui vous a élevé et que vous aimiez tant ! Louise qui est si gaie !

Gérard tourna son visage vers l'ombre, comme si la clarté de la fenêtre blessait ses yeux.

— Morts. Tous sont morts, excepté l'enfant. Le curé Privat a sauvé Jean-Gérard. Des misérables, qui n'étaient pas du pays, avaient excité les paysans et ces paysans, que ma sœur avait nourris, vêtus, soignés, aimés de toute sa grande âme, ils ont assassiné Junien et incendié le château... Aucun des miens n'a réchappé : ni mes sœurs, ni ma belle-sœur, ni mon beau-frère qui se trouvait là, parce qu'il se croyait plus en sûreté qu'à Riom. Dieu merci ! l'enfant a vécu. Il est un homme à présent et il m'aide à vivre, comme il se doit, car, je l'avoue sans honte, je suis pauvre.

— Quelle douleur pour vous ! dit Delphine. Et j'ai rouvert cette plaie ! Pardonnez-moi.

Il répondit, avec un accent de joie sauvage :

— Je les ai bien vengés. Pour chacun d'eux, j'ai tué, de ma main, trois des brutes que Santerre et Rossignol traînaient en Vendée. Égorgeurs et voleurs, ils m'ont payé trois fois le prix du sang. Vous savez que je suis têtu, comme les hommes de ma race, que je n'oublie rien, et que je ne pardonne pas facilement à qui m'offense. Après cela, j'ai pu être généreux, épargner les blessés et les prisonniers, même contre la volonté de Charette.

Elle songeait au Sevestre de vingt-cinq ans, revenu de la guerre d'Amérique, avec des idées qu'on appelait « démo-

cratiques », des illusions et des enthousiasmes. Celui-là croyait à la bonté de l'homme, et au règne prochain de la vertu !

Il ouvrit le buffet, prit deux assiettes, des verres et des tasses qu'il posa sur une table, à même le bois. Il sortit un pain bis de sa huche et tailla deux tranches ; puis il alla chercher, dans sa cave qui était une resserre à demi enterrée contre le pignon de la maison, un pot de lait et une cruche de cidre.

— C'est tout ce que je peux vous offrir.

— Je n'ai besoin de rien.

— Observons la règle de l'hospitalité, dit-il avec ce sourire triste qui émouvait Delphine jusqu'aux larmes.

Ils mangèrent et burent, presque sans paroles.

— Il faut que je m'en aille, dit-elle. Ma voiture est devant l'auberge, et je crains que mon cocher ne se soit un peu trop rafraîchi.

— Je vais avec vous.

Il sortit nu-tête, comme la veille, et tous deux descendirent le sentier. Ils passèrent le long des saules, près du cimetière. Le père La Raison bêchait toujours son jardin. Gérard lui dit :

— Bonjour, monsieur Cormier.

Le vieux révolutionnaire répondit par la formule qui était obligatoire en l'an II :

— Salut et fraternité, citoyen !

Delphine paraissait surprise.

— Vous parlez à cet homme, Gérard ?

— Pourquoi pas ? La princesse de Vaudémont, le marquis de Ségur, les Castellane, les Montesquiou, parlent bien à M. Fouché qui a voté la mort du Roi. Sans comparaison désobligeante pour M. Cormier qui a traversé la Révolution et qui en est sorti pauvre. Il n'a pas transigé, le vieux jacobin ! Il s'est mis les mains dans le sang, mais non pour y ramasser une fortune. La politique a fait de nous des ennemis qui se battraient demain comme ils se sont battus hier, mais la force impériale nous contient. Alors, nous faisons trêve. Voici votre cabriolet.

— Au revoir, mon ami. Je suis contente de vous avoir vu.

Delphine vit passer dans les yeux bleus la nuance de gris

ardoise qui décelait, en Gérard, les émotions contenues.

— Vous reviendrez, Delphine ?

Il l'appelait enfin par son nom, ce nom qu'il n'avait pas encore prononcé.

— Le souhaitez-vous réellement ?

— Quelle question !

— Eh bien ! je reviendrai.

— Quand ?

— Bientôt... Je vous avertirai du jour.

Elle remonta dans la voiture, à côté d'Eustache qui regardait en dessous le « chuant ». Il était temps. Elle n'en pouvait plus, et elle fût morte plutôt que de pleurer devant Sevestre.

VII

« Je n'aurais pas dû le revoir, songeait-elle, dans la fiévreuse irritation de l'insomnie. Je venais de si loin, avec tant de confiance, parce que je le croyais malheureux, et il m'a reçue comme si je voulais attenter à son repos. Et cette ironie !... Il semblait satisfaire une rancune. Que peut-il, de bonne foi, me reprocher ? C'est moi qui aurais le droit d'avoir de la rancœur. Car il m'a oubliée, lui qui prétend ne rien oublier. »

Elle se rappelait chaque parole de Gérard, chaque expression de son visage, elle s'excitait à la colère pour se guérir du chagrin. Elle essayait de revoir les altérations physiques de ce visage autrefois séduisant : les joues maigres, le regard dur, le vieillissement de la chair. C'était un dégoût artificiel qu'elle tâchait de se donner. Son cœur s'y refusait. Même vieilli, amaigri, et avec ce regard dur, Sevestre exerçait encore sur Delphine la puissance mystérieuse du charme.

« Je pourrais encore souffrir par lui. Je ne le veux pas. Je dois préserver la paix de ma vie. Non, je ne retournerai pas à Gambaiseuil. J'écrirai à Gérard que ma fille me redemande et qu'elle a besoin de moi... ce qui n'est pas vrai, car Mrs Van Dooren se passe fort bien de sa mère ! »

Elle concentra sa pensée sur Philip. Celui-là était le compagnon qu'il fait bon trouver, au déclin de la jeunesse, pour s'appuyer à son bras et s'en aller vers les sombres années.

Philip, c'était la tendresse, la sécurité, l'honneur, la vie large et paisible dans la belle maison de Harlem. Et pourtant, Delphine était partie. Il en avait une grande peine silencieuse, le pauvre cher Philip. « En ai-je tenu compte ? se disait-elle, en s'efforçant au remords. Pas assez. Parce que, de nous deux, c'est lui qui aime, et moi, je me laisse aimer. »

Quand elle se leva, après un court sommeil, elle se vit dans la glace du trumeau et manqua de sangloter :

« J'ai la figure en bouillie. J'ai vingt ans de plus qu'hier. Je suis affreuse. Il faut être jeune pour pouvoir pleurer impunément. »

Les marteaux de la migraine battaient ses tempes. Elle se recoucha, but du thé, — le thé infâme des cuisinières françaises, — pleura encore et tomba dans une écœurante torpeur. Elle en sortit, vers la fin de la journée, quand la servante de Mme Le Housset entra dans la chambre.

— Faut-il ouvrir les rideaux, madame ?

— Pas encore. Mes yeux me font mal.

Elle sentit quelque chose de frais et d'embaumé sur ses mains.

— Madame ne verra pas bien ces belles fleurs. C'est un drôle de garçon qui les a apportées... de Gambaiseuil, qu'il dit. Il n'est pas habillé comme les gens d'ici et il estropie le français.

— Ouvrez les rideaux, Marie.

Des roses de mai, des iris, des œillets blancs, une branche de pommier...

Et une lettre :

« Je ne sais si j'ai été très bête ou très méchant, mais je suis sûr que je vous ai beaucoup déplu, et voilà qu'une crainte me tourmente. Je me dis : « Elle ne reviendra pas. » Ne me laissez pas dans ce doute. Un mot de vous au messager qui vous remettra ces fleurs m'apprendra ce que je dois espérer ou regretter. Que votre volonté soit faite ! Je ne vous fatiguerai pas en insistant, mais si vous consentez à revenir, peut-être reconnaîtrez-vous mieux votre très humble serviteur et ami,

« SEVESTRE. »

*
* *

Il vint à elle, dans le sentier, près du cimetière.

— Delphine, je vous ai vue, de la terrasse : un petit nuage gris et bleu parmi la verdure.

— Vous m'attendiez ?

— Je vous ai attendue toute la journée d'hier.

— J'étais souffrante. On a laissé partir votre domestique avant que j'aie pu vous répondre... Êtes-vous encore fâché ?

— Et vous ?

— Ma foi, mon ami, si l'un de nous deux n'était pas très bien disposé envers l'autre, ce n'était pas moi.

— Faites-moi crédit d'un peu de temps, dit-il. Nous avons trop à nous dire pour que ce soit facile. Il faut d'abord nous retrouver. Ah ! Delphine, je suis plus ébranlé que je ne le parais. Les années, les cruelles années m'ont changé. Du jeune homme ardent et sensible, elles ont fait un homme vieilli avant l'âge, rétif aux confidences, incapable d'effusion. Épargnons-nous les malentendus.

— Hélas ! dit Delphine, est-ce que toute notre histoire n'a pas été une série de malentendus ? J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit avant-hier : que vous n'aviez pas été mon ami. Si vous ne pouvez l'être maintenant, qu'ai-je à faire dans votre existence ?

Elle avait pris le bras de Sevestre. Il la regarda, dans la brume du voile bleu.

— Je suis votre ami.

— Pas encore. Dites : je le serai.

— Oui, je le serai.

L'instinct de Delphine refrénait les impulsions de son caractère passionné. Elle devina la défense involontaire de l'homme qui a organisé sa vie solitaire sur un plan où il n'y a pas de place pour la femme. En y entrant, elle dérange cet équilibre dans le malheur qu'il a péniblement obtenu et à quoi il tient. Elle leva vers lui ses yeux d'autrefois, veloutés comme les pétales de la pensée.

— Nous irons donc sans nous hâter, pas à pas, et nous arriverons au but : à la grande amitié confiante.

— Oui, Delphine, pas à pas.

Le vallon, qui semble enfermer un secret dans son silence,

les enveloppait de douceur. A mesure qu'ils avançaient, le parfum des iris et des œillets blancs venait à la rencontre de Delphine. Le chien ne gronda plus quand elle entra dans la cour. La maison avait déjà un air familier. Elle ôta son chapeau. Sevestre regardait ses cheveux.

— Vous n'avez pas renoncé à la poudre. C'est une singularité, aujourd'hui.

— Le temps s'est chargé de blanchir mes cheveux. Je l'aide en le corrigeant.

— Par coquetterie.

— Vous me blâmez ?

— Non. Ainsi poudrée, je vous revois toute pareille à mon souvenir.

Ils causèrent plus librement que l'avant-veille, et très longtemps, mais des autres plus que d'eux-mêmes. Grand déblayage du passé qui permettrait une lente approche de l'un vers l'autre. Parfois, une phrase restait en l'air. Cela faisait un petit intervalle : la fente dans le rideau par où l'acteur caché jette un coup d'œil sur le public.

Les noms des amis perdus résonnaient comme un glas. Toute commémoration entre des gens d'âge mûr qui se retrouvent après vingt ans de séparation, est un office funèbre, et combien plus quand il y a eu, dans ces vingt années, dix ans de révolution, de guerre et d'exil !

Sevestre raconta sa vie à Paris, entre le 6 octobre 1789 et le 10 août 1792 : comment il avait échappé au massacre du 10 août en fuyant par la galerie du bord de l'eau ; comment Mme Pruvot, la miroitière, l'avait caché huit jours dans un grenier ; comment il avait changé dix fois de costume, de métier, d'état civil, conspiré avec le baron de Batz pour enlever le Roi sur le chemin de la guillotine ; passé et repassé la frontière et rejoint Bonchamp en Vendée.

— Et savez-vous, mon amie, qui m'avait dénoncé à la section des Piques lorsque je me croyais en sûreté dans le grenier des Pruvot ? Bastienne !

— Le monstre blafard !

— Elle avait la manie de la dénonciation. La lettre anonyme qui a été la cause de notre séparation venait d'elle.

— Mon Dieu ! Que de choses obscures s'éclairent !... Bastienne Pruvot !

— Elle me haïssait.

— Elle était amoureuse de vous. La haine, c'est de l'amour aigri, comme le vinaigre est du vin tourné. Ah ! Gérard, le sort était contre nous.

— Oui, le sort était contre nous. Je n'ai pu, — vous savez pourquoi, — me rendre au dernier rendez-vous que vous m'aviez donné et il y a eu vingt ans de silence.

— De silence, d'absence, de malentendus.

— Et cependant, vous êtes là, devant moi, dans ma maison.

— Je suis là... toute vieillie...

— Non, pas vieillie du tout... Ne récriminons pas contre l'irréparable. C'est déjà bien beau d'être vivants.

Elle resta triste et nerveuse et, malgré elle, revenait toujours à Bastienne Pruvot et à Mme Pruvot.

— La mère est morte. La fille est folle furieuse à la Salpêtrière, dit Gérard. N'en parlons plus pour aujourd'hui. Venez cueillir des œillets.

Comme la veille, il la raccompagna. Chemin faisant, elle dit :

— N'est-ce pas singulier que je n'aie pas entendu prononcer votre nom une seule fois, quand j'étais en Angleterre et que vous étiez en Vendée ?

— J'avais un nom de guerre.

— Je sais que M. de Puisaye était « le comte Joseph », que M. de Limoëlan était « Beaumont » et que M. de Saint-Régent était « Pierrot »... Saint-Régent, l'homme de la machine infernale.

— Vous êtes parfaitement renseignée.

Elle sentait, dans l'accent de Sevestre, l'indéfinissable ironie qu'elle supportait mal.

— Et moi, dit-il, j'étais « Perceforêt ». Ce nom ne vous rappelle rien ? Bah ! qui aurait pu vous parler de Perceforêt ?

Elle allait répondre : « Peut-être M. de Charmoyse que vous appeliez « Artus ». Mais elle n'avait pas encore entrepris l'histoire de son séjour en Angleterre et de son amitié pour le petit marquis breton. N'ayant pas le temps de dire tout, elle ne dit rien... Après tout, ni elle, ni Gérard n'étaient au bout de leurs confidences.

L'occasion de ces confidences ne se présenta pas le lendemain, parce que Pierrik vint déranger son maître cinq ou six

fois ; ni le surlendemain, parce qu'on fauchait les prés ; ni les jours suivants, parce que Delphine fut obligée d'aller à Paris.

Elle fut près d'une semaine à l'hôtel de Rome, et lorsqu'elle repartit pour Montfort-l'Amaury dans une ivresse de joie, il lui sembla que les années de son âge tombaient derrière elle sur la route. Quel plaisir lui donna la vieille ville quand les deux tours du donjon émergèrent des arbres, quand le vaisseau gothique se leva au-dessus des toits ! Elle aima la rue des Poulies, la maison sur le rempart, la chambre grise. La nuit, elle dormit de ce sommeil qu'elle avait oublié, ce sommeil transparent où l'esprit baigne dans une lumière de bonheur, et elle s'éveilla comme au seuil d'un pays merveilleux qui était la longue journée déroulée devant elle.

Il y avait une convention morale et littéraire, qui faisait commencer l'automne féminin bien avant cet âge de quarante et un ans dont le poids aurait dû accabler Delphine. La passion, dans les cœurs mûrs, devait être nécessairement ridicule ou tragique. Mais Delphine ne s'était jamais embarrassée de sentiments artificiels. Sa règle de vie était : « Sois ce que tu es. » Elle était une femme aux cheveux gris, aux tempes finement rayées, et elle était aussi la blanche Delphine d'autrefois, la nymphe cachée. La hantise de l'âge, qui fait vieillir les femmes dans un martyre secret, lui était encore épargnée.

Elle partit de bonne heure pour Gambaiseuil, sans avoir prévenu Gérard qu'elle viendrait ce jour-là. Il la reçut comme il ne l'avait jamais fait, avec une joie qu'il ne surveillait pas.

— Que je suis contente d'être ici, Gérard ! Je me retrouve dans mon élément, disait-elle en regardant la maison, le jardin, la prairie où séchaient les andains, et la forêt dont le vert bleuâtre avait encore, çà et là, des rousseurs de printemps.

— Je croyais que vous ne reviendriez pas, que Paris vous reprendrait...

— Paris me fatigue, et le monde de 1810 n'est plus le mien. J'y suis dépaysée.

Le soir, en la raccompagnant jusqu'à sa voiture, dans le sentier qui contourne le cimetière, il lui dit :

— A demain, Delphine chérie.

Et il l'embrassa. C'était le premier baiser qu'il lui donnait depuis vingt et un ans. Elle en fut aussi troublée que d'une caresse hardie. Le lendemain, il l'embrassa encore, et cette fois, elle lui rendit son baiser.

Elle revint tous les jours. Le gars Eustache l'amenait, et Pierrik la ramenait, dans une voiture que Sevestre avait achetée pour elle.

C'était le beau temps de la fauchaison. Presque toute la terre de Gérard était en pâturages. Il récoltait un foin excellent qui se vendait très bien. Il fauchait lui-même, avec Pierrik, et bientôt l'on commencerait à faner. Delphine s'asseyait sur un tas d'herbes et regardait besogner les deux hommes. Qu'un officier noble fît ce métier de paysan, cela ne lui donnait pas le moindre étonnement. Elle croyait continuer sa vie de la Petite France, dans un cadre rapetissé, mais plus doux.

Dans les pauses du travail, Sevestre venait s'asseoir près de son amie. Ils restaient épaule contre épaule, engourdis par la chaleur déjà lourde, et contemplant le hameau paisible sous le ciel orageux de mai, le filet brillant du ruisseau, la petite église et le rempart de la forêt qui les séparait du monde.

Survivants d'un siècle défunt, ils n'avaient rien à faire dans un siècle nouveau. Ils avaient tenu leur rôle dans une tragédie. Ce rôle était terminé. D'autres acteurs occupaient la scène. La femme s'en réjouissait. L'homme en souffrait peut-être. Quand Gérard disait son admiration pour le génie militaire et constructeur de Bonaparte, quand il parlait des batailles où Francmorel s'était trouvé, Delphine devinait la douloureuse envie du soldat qui a dû mettre, avant le temps, l'épée au fourreau.

Alors, elle se serrait contre lui. Elle le rappelait à la douceur du présent, et mêlant à cette douceur celle du jeune amour lointain, elle enchantait Sevestre de réminiscences.

Ces réminiscences, comme un flambeau s'allume à un autre flambeau, les brûlaient, leur faisaient détourner les yeux, avec un sourire, et chaque jour les rapprochait dans cette liberté exquise et familière qu'ont les anciens amants quand ils sont devenus des amis.

Un après-midi de juin, ils étaient occupés à faner un pré. Delphine avait une robe de toile bleue qui ne touchait pas

ses chevilles, et sur la tête un mouchoir de cotonnade en fanchon. Elle maniait habilement le râteau tandis que Gérard retournait, du bout de sa fourche, le foin d'où s'exhalaient les parfums de la fléole et de la flouve. Tout en fanant, il expliquait à son amie comment il était devenu misanthrope.

— Il est difficile à des gens de notre âge, qui ont été grisés de chimères et dégrisés par les guillotinades, de conserver des illusions sur la bonté de l'homme. Si je me sens capable d'amitié pour quelques individus, la masse humaine me dégoûte. Sotte race que rien ne corrige et n'instruit. Pour moi, je n'aime plus que le travail de l'esprit et des mains alternant au long des jours, la nature qui n'est pas meilleure mais qui est plus belle que les hommes, et la solitude.

— Votre sagesse est amère, mon cher Alceste, dit Delphine. Moi, j'ai cherché les petites joies à défaut du bonheur, comme on cueille des pâquerettes au bord de la route. On s'en amuse, on les effeuille, on les perd. D'autres fleurissent. Si j'avais dû être malheureuse avec austérité, je serais morte.

— C'est un sentiment de femme.

— Et votre misanthropie, c'est comme la haine que vous portait Mlle Pruvot : un amour aigri... Voilà votre foin retourné et râtelé. Les vertueux travailleurs des champs ont droit au repos. « Bon dormir à l'ombre, maintenant, missis Vigné », disaient mes nègres.

— Qu'avez-vous fait de vos nègres ?

— Je les ai affranchis, par devant le juge, la main sur leur tignasse crépue. Ils pleuraient, car ils me préféraient à la liberté, les pauvres diables.

— Vous les reprendrez, quand vous retournerez là-bas.

— Si j'y retourne. J'ai envie de m'établir ici, fermière. J'achèterai une maison à Gambaiseuil, des terres, du bétail, et je vendrai mon beurre et ma crème, au marché de Montfort. Nous pourrons même nous associer, vous et moi, comme j'avais fait avec les Gallardeau. Ce serait bien simple.

— Tout vous paraît simple.

— Parce que je le suis moi-même.

Ils remontèrent vers la maison et rentrèrent dans la salle si fraîche avec ses volets fermés, que Gérard, voyant Delphine toute moite de sueur, jeta sur elle sa veste brune.

Ce geste imprévu, le contact, l'odeur de ce vêtement troublèrent Delphine. Elle se sentit tout enveloppée de Gérard. Il la vit frissonner et s'y trompa.

— Vous êtes transie. Allons en haut, dans ma chambre.

Elle n'y était entrée qu'une seule fois, dans cette chambre qu'elle appelait « la cellule du moine-soldat ». Oui, vraiment, une cellule, meublée d'un lit de camp, d'une table et de deux chaises de paille. A la tête du lit, sous un crucifix, une épée était suspendue par sa dragonne.

Le blanc des murs, inondé de soleil, éblouit Delphine. Elle s'assit, gardant la veste sur ses épaules.

— Cette chambre me rappelle, en plus beau et surtout en plus gai, celle que j'avais à Stanton-Cottage.

— En Yorkshire ? dit Gérard. C'est un chapitre de votre histoire, un chapitre inédit et secret.

Elle faillit riposter :

— Des secrets, c'est vous qui en avez, et vous ne vous doutez pas que je connais le plus important : votre mariage.

Elle avait eu, jusqu'ici, l'adresse de ne pas susciter entre eux un fantôme dont elle ignorait la puissance. Cette part du passé de Sevestre, qui ne lui appartenait pas, elle voulait la tenir pour néant. Lui-même en était-il détaché, ou bien, son silence défendait-il une morte chérie contre la vivante ?

Une curiosité qu'elle essaya de contenir dévora sa joie. Des images qui la blessèrent lui montrèrent Gérard, avec la Polonaise inconnue. Elle éprouva tout ce qu'il y a de sensuel dans la jalousie.

Sevestre n'avait-il aucun portrait de sa femme ? Le gardait-il caché ? Peut-être, à certains jours anniversaires, prenait-il dans un tiroir une miniature, des lettres, une boucle de cheveux. Ne voulant pas l'interroger, Delphine interrogea les choses. Dans cette cellule, pas d'objets inutiles. Il y avait seulement, outre le crucifix et l'épée, deux petits cadres ovales, sur le mur : deux paysages.

Delphine demanda :

— D'où vous vient ce Christ ?

— Il appartenait à ma sœur Angélique.

— Et ces deux paysages ?

— C'est l'œuvre d'un artiste polonais. Celui-ci est une vue de Varsovie. L'autre, c'est ma maison.

Il prit le cadre ovale et le tendit à Delphine. Elle vit un château à fronton et à colonnades, au bord d'un lac.

— J'y ai vécu les deux années de mon mariage... car, il faut que vous le sachiez, Delphine, j'ai été marié.

Elle lui rendit le tableau, en disant :

— Je le savais.

Gérard remit le petit cadre à sa place et se retourna vivement.

— Vous le saviez ? Par qui ?

— Par le comte Sassenauge.

— Par Sassenauge ! Vous connaissez cet animal malfaisant ?

Elle raconta la soirée chez Van Dooren.

— Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ?

— Parce que vous n'en parliez pas. Maintenant, Gérard, il ne doit plus y avoir entre nous ni réticences ni silences.

Il lui jeta un regard lourd d'arrière-pensées.

— Mon histoire n'est pas mystérieuse. Après la pacification de la Vendée, je voulus aller en Russie ; je dus m'arrêter dans une ville de Pologne, où je subsistai quelque temps en donnant des leçons, car j'étais fort misérable. J'avais été blessé trois fois. J'avais eu faim. J'avais eu froid. Vous avez vu de malheureux émigrés, à Londres. J'étais aussi malheureux et dans un climat plus cruel. Quelques personnes s'intéressèrent à moi, dont un vieillard très savant et très bon, M. Adam Stepinski. Je tombai malade. Il me fit transporter chez lui. Je lui dois d'être encore vivant. Il avait deux filles : l'aînée était mariée au loin. La cadette était maladive, et elle ne voulait pas quitter ses parents.

— Je devine la suite.

— Aventure fréquente dans l'émigration. M. Adam Stepinski s'était pris d'affection pour moi. Il me voulut pour gendre. Ah ! je n'étais pas un beau parti ! Famille, patrie, amour, santé, j'avais tout perdu. J'étais un homme brisé, ou je croyais l'être. M. Stepinski n'en fut pas effrayé. Et je me mariai... Ma foi, je n'ai jamais pu savoir si c'était par sagesse ou par faiblesse. Mes beaux-parents étaient très âgés. Je les perdis à quelques mois d'intervalle, puis Anna mourut en couches, avec l'enfant.

Anna... l'enfant... Ces mots faisaient mal à Delphine.

Elle pensait : « C'est moi qui aurais dû avoir cet enfant de Gérard. » Et elle dit, avec une gentillesse où il y avait un peu de ruse :

— Je vous plains. Cette jeune fille devait être jolie et bonne, puisque vous l'avez épousée. Elle vous a rendu heureux.

Il ne vit pas le piège féminin et tomba dedans :

— Elle était bonne, et nous aurions été heureux, si nous avions eu le temps de nous adapter à la vie commune qui est toujours difficile pour des gens de race différente. J'y ai mis beaucoup d'affection et de bonne volonté.

Delphine traduisit : « Elle n'était pas belle et pas très agréable... Il me l'a dit, sans s'en douter. »

Le soleil ne touchait plus qu'un côté du mur. La veste glissa des épaules de Delphine.

Gérard continua sa confidence :

— La nostalgie de la France me torturait. Je rendis la fortune d'Anna à sa sœur Catherine, comme notre contrat de mariage l'avait prévu, et je partis. Je me mis moi-même dans les pattes de Fouché. Il fut un peu méchant, pas trop. Aujourd'hui, je ne demande rien que de rester ici, dans ma solitude, en paix.

Delphine osa dire :

— Vous vous plaignez d'avoir tout perdu, y compris l'amour. Mais l'amour, vous auriez pu le retrouver, cela ne dépendait que de vous. J'étais devenue libre. Je vous aimais toujours. Je vous attendais.

Il l'interpella durement :

— Regardez-moi dans les yeux, Delphine, et répétez ce que vous avez dit.

Il s'adossait à la table, les bras croisés sur son jabot qu'il froissait. Ses yeux avaient pris leur couleur d'ardoise, et sa voix, la nuance ironique qui était insupportable à Delphine.

— Je vous regarde dans les yeux, Gérard, et je n'ai pas honte de le répéter : oui, je vous aimais, je vous attendais. Je comprenais bien que vous ne reviendriez jamais tant que M. de Vauvigné serait vivant, et moi je ne devais pas le quitter. Mais il avait quarante-deux ans de plus que moi... J'avais bien le droit d'espérer et d'attendre.

Elle raconta toute sa vie, depuis le désastre de Saint-Domingue : l'arrivée en Angleterre, la ruine, Green-Park,

Saint-Pancras. Gérard connaissait déjà quelques fragments de cette histoire. Elle les raccorda.

— Comme vous, j'ai été une malheureuse émigrée. Comme vous, j'ai eu froid et j'ai eu faim. Avec Mme d'Aizy, nous faisions de la couture à deux sous l'heure. L'hiver, je gardais Babiole couchée, parce que je n'avais pas de feu. Les leçons de la vie ont été rudes pour moi comme pour vous.

— Je vous jure que j'ignorais votre détresse, dit-il, et elle sentit qu'il était bouleversé... Les nouvelles étaient si confuses ! Je savais que vous étiez vivante, quelque part en Angleterre, dans un château, et je conviens, avec un regret poignant, que vous avez pu, très justement, vous croire oubliée. Je conviens même, à ma honte, que j'ai cherché à vous oublier.

— Oh ! Gérard !

— J'avais trop souffert par vous. Je vous avais trop aimée, trop passionnément. Je m'interdisais une douleur stérile. Les hommes fuient la souffrance morale dans l'aventure et le danger.

— Les femmes sont plus courageuses.

— Elles n'en guérissent pas moins bien, et c'est leur droit. Vous vous êtes guérie.

— L'amitié m'a aidée à supporter ma vie sans amour.

— Sans amour ?... Ai-je été vraiment le seul ?...

— Le seul.

Il fit son rire d'ironie :

— Et Charmoyse ?... Qu'était donc pour vous Artus de Charmoyse ?

Elle appuya sa tête au dossier de la chaise, que couvrait le nuage argenté de ses cheveux, et regardant Sevestre, comme il l'avait voulu, fixement, elle répondit :

— Charmoyse était un enfant dont la tendresse et la pureté n'ont pas mis d'ombre sur mon âme. Il m'a pieusement aimée. Je bénis son souvenir. Si vous l'avez connu, vous savez ce qu'il était, ce qu'il valait. Dans le pire malheur, il m'a consolée... de tout, excepté de vous.

L'ancienne violence, comprimée par une longue résignation et un scepticisme méprisant, fit trembler la voix de Gérard.

— Delphine, il y a trois mots de trop dans cette déclaration incomplète. Je sais, moi, que Charmoyse vous a consolée

de tout. Il a dit à Perceforêt ce que vous ne voulez pas me dire, car il ne savait pas mentir. On voyait la vérité en lui, toute pure.

— Charmoyse vous a parlé de moi ?

— Votre nom lui brûlait les lèvres. Il ne l'a pas prononcé, et je n'ai pas su, tout d'abord, que sa dame, sa bien-aimée, la future marquise de Charmoyse, c'était vous. Et voyez les fantaisies du hasard qui se joue de nous, faibles et ridicules marionnettes ! Dans le même temps que je recevais ces confidences de votre jeune amoureux, un officier vendéen m'apprenait la mort de Mme d'Aizy et votre veuvage... Quelle dérision !

— Il fallait venir me chercher.

— Ce fut ma première pensée, dans la sensation inouïe que j'éprouvais. Imaginez un mort qui ressuscite ! Perceforêt redevient le Gérard de la porte rouge. Je me disais : « Il n'est pas impossible d'aller en Angleterre. Je demanderai une mission pour Londres. J'irai surprendre Delphine. Je l'emporterai. » Pendant quelques heures, je vécus dans la folie et les délices, la vie qui serait notre vie. Mes camarades me parlaient ; j'entendais les chouans réciter leur chapelet dans le cloître de l'Abbaye où nous campions. J'assistais aux conseils des chefs, mais j'étais comme un dormeur éveillé. Et pour écarter tout ce qui pouvait me retenir ou se mettre entre vous et moi, je fus féroce... Je me réveillai un peu au premier coup de fusil. Je me réveillai tout à fait quand je trouvai, dans le sac de Charmoyse, après sa mort, la boîte de cristal à votre chiffre. Je compris que la jeune veuve, belle et parfaite, c'était vous. Je fis remettre par un courrier, chez lady Atkyns, pour qu'elle vous fût rendue, cette boîte que vous aviez dans la chambre de l'Auberge russe, dans la chambre de la rue Saint-Honoré, et que je revoyais, brillante sur ma table, parmi vos chiffons épars, tandis que nous... Et c'était le gage d'amour que vous aviez donné à un autre !... Ne protestez pas, Delphine ! Je ne veux pas vous offenser, vous qui venez à moi avec tant de grâce, et qui me faites trop sentir que je ne suis pas tout à fait un vieil homme. Je reconnais mes torts envers vous, et que vous aviez le droit d'aimer un être meilleur que moi. Seulement, il ne faut pas me dire que j'ai été votre seul amour.

— Mon pauvre Gérard ! dit Delphine.

Elle alla vers lui qui se détourna d'elle, et elle le saisit par les deux bras, levant vers lui, tout près de lui, son visage transfiguré de tendresse. Il dit tout bas :

— Laissez-moi... Je ne voulais pas rappeler, moi le premier, cette chose que vous vouliez me taire. Vous m'avez provoqué, par votre mensonge. C'est cela que j'ai sur le cœur... J'aurai de la peine à l'oublier, si je l'oublie.

— Gérard, écoutez-moi. Écoutez votre Delphine en cheveux gris, qui ne vous a jamais menti dans le passé et qui n'a pas de raison de vous mentir dans le présent. Nous avons l'âge de tout comprendre l'un de l'autre, de tout pardonner l'un à l'autre, et si j'avais eu plus que de l'amitié pour Charmoyse, je vous le dirais sincèrement. Cela aurait pu arriver, et vous n'auriez pas eu à m'en faire un reproche, pas plus que je ne vous fais grief de vous être marié. Mais je n'ai pas aimé Charmoyse. J'ai aimé l'amour très pur qu'il avait pour moi. Il m'a consolée de ma détresse. Il ne m'a pas consolée de vous. Rien ne pouvait me consoler que vous-même, et vous l'avez fait, depuis quelques jours.

Elle sentit qu'il frémissait, mais que sa résistance ne se détendait pas encore.

— Je ne vous le cacherai pas : la veille du départ de Charmoyse pour cette Bretagne où vous deviez le recevoir, où il devait mourir, je fus émue par son adieu. J'en fus déchirée. Il y avait dans ma tendresse beaucoup d'amour maternel, et beaucoup de reconnaissance... Et peut-être, — je vous montre là le fond le plus obscur de mon cœur, — un sentiment de revanche sur vous qui m'aviez oubliée. Charmoyse me demanda ma boîte de cristal, comme un porte-bonheur. Je la lui donnai, avec un baiser sur le front. Il crut voir, dans mon émotion, une promesse, et il emporta une espérance. Hélas ! Il aurait pu nous réunir, et, sans le savoir, il nous a rejetés très loin l'un de l'autre, et pour si longtemps ! Vous en Pologne et moi en Amérique, la moitié du monde entre nous. Pendant vingt ans, j'ai douté de vous, qui doutiez de moi. Chacun de nous se faisait de l'autre une image fausse. Nous serions morts dans notre erreur, si M. Sassenauge n'était venu à Harlem. Il a défait le nœud que Charmoyse avait noué. Il m'a mise sur le chemin qui menait à Gambaiseuil. Et je

suis allée vers vous, Gérard chéri, à travers l'Océan, comme à un rendez-vous que vous m'auriez donné, au soir de notre jeunesse...

Elle serra plus fort les épaules de Gérard, crispant ses doigts à lui faire mal, s'il avait pu sentir autre chose que la montée d'un grand sanglot silencieux dans sa gorge.

— ... Gérard, tout a changé autour de nous. Tout ce que nous avions connu et cru éternel s'est écroulé. Nos amis sont morts. Le Roi est mort. Nos chimères sont mortes. Un autre temps commence pour d'autres. Mais tu es là, mon Gérard, et je suis là. Regarde-moi. Reconnais ta chère Finette, un peu fanée, beaucoup moins jolie qu'à l'Auberge russe, mais avec son cœur d'autrefois, aussi tendre, aussi fou, et plus près du tien... Et toi, méchant, toi, tu es bien le même Gérard que j'ai tant aimé : ma bête à chagrin, mon gâcheur de joies, un têtu, un orgueilleux, un inquiet, toujours prêt à croire le mal. Oui, en ce moment, je vois dans tes yeux que tu es encore jaloux du petit Charmoyse. Homme absurde ! Mon amour !... Laisse dormir les pauvres morts. Et puisque nous nous sommes rejoints, par-dessus tant d'années et tant de tombeaux, donne-moi ta main. Tout recommence. Et nous nous en irons ensemble, si tu le veux, mon cher cœur, jusqu'au bout de la vie...

Il murmura :

— Si je le veux !...

Et il ferma ses bras sur elle.

VIII

Delphine et Gérard se marièrent dans l'église de Gambaiseuil, et ne quittèrent plus le village où ils s'étaient retrouvés. La société parisienne les oublia, mais ils se suffisaient l'un à l'autre.

En 1814, lors de l'invasion, M. de Sevestre, qui ne s'était pas rallié à la fortune et à la gloire de l'Empire, se rallia au malheur. Il fit la campagne de France, sous les ordres de Francmorel, et, après les Cent Jours, la seconde campagne qui s'acheva dans le désastre de Waterloo.

Il revint alors à sa maison et à sa Delphine. La Restauration ne lui donna rien, parce qu'il ne sut rien demander.

Au moment de la Terreur blanche, il scandalisa les royalistes en protégeant, contre des représailles, le vieux père La Raison, alors presque infirme. L'âge, en venant, purifiait Gérard de ce limon de haine que les révolutions déposent au cœur des Français. Ayant considéré les événements dans leur ensemble, il mesurait l'impossibilité de les comprendre quand ils sont à peine achevés. Et cet ancien Vendéen, qui avait servi le Roi, par fidélité et pour le seul honneur, disait à ses cadets prompts à juger la Révolution :

« Ceux qui l'ont faite et ceux qui l'ont combattue ne l'ont pas vue, parce qu'ils étaient dedans. Ceux qui ne l'ont pas vue n'en connaissent que la légende... Peut-être, dans un siècle, saura-t-on ce qu'elle fut, par les fruits lointains qu'elle produira. »

Il vieillit ainsi, doucement, avec sa femme bien-aimée. Elle garda, dans un âge avancé, la grâce de son visage et la jeunesse de son cœur. Les gens du pays se souvinrent longtemps de Mme de Sevestre, qui connaissait si bien les choses de la terre. Elle était, disaient-ils, vive comme une jeune fille et elle chantait à voix si claire qu'on était, rien qu'à l'entendre, rafraîchi et défatigué. Le soir, elle se promenait au bras de son mari, et il y avait en eux on ne savait quoi que l'on ne voyait pas dans les autres personnes : quelque chose que les gens simples sentaient, sans le définir, et qui était peut-être leur grand amour.

On disait : « Quand l'un s'en ira, l'autre ne tardera pas à le suivre. »

Ce fut Mme de Sevestre qui s'en alla la première. M. de Sevestre la rejoignit l'année suivante. Ils reposent dans le petit cimetière, sur la droite de l'église, près du chemin qui mène à leur maison. Cent ans ont passé. La pierre tombale existe encore, elle est fruste et brisée, pleine de crevasses et de lichens. L'eau séjourne dans ses trous. Un peu de ciel s'y reflète. Les rossignols de muraille y viennent boire. On ne distingue plus les noms... Qu'importe ?

MARCELLE TINAYRE.

AU PAYS DES AMAZONES

I

Chaque morceau de la terre est un être vivant, qui a un visage et un caractère. Si l'on faisait encore des cartes à la mode d'autrefois, avec des esprits, des animaux et des figures, il faudrait peindre sur chaque contrée ses génies familiers, ses habitants typiques, les produits de ses trois règnes et les symboles de ses destinées. Dresser une carte de ce genre est la vraie fin d'un voyage. On voit alors combien la demeure des hommes est variée, et combien l'homme lui-même est une espèce bariolée, agitée de destins imprévus.

Ceux de l'Amazone sont singuliers. Découvert il y a quatre cents ans, le pays apparaît d'abord comme un miracle du soleil, de l'eau et de la terre, une espèce d'Éden conservé sous l'équateur, autour d'un fleuve immense. Et, pour les hommes de ce temps-là, l'Éden signifie un territoire de chasse, y compris la chasse à l'homme. Mais ce gibier s'enfuit dans les forêts impénétrables. La nature se défend, par sa prodigalité même et par sa force, contre l'homme blanc. Elle le tente et le déçoit sans cesse. Elle produit tout avec exubérance, mais on ne peut ni cultiver, ni élever. Bref, l'établissement humain se borne, au milieu des plus éclatantes richesses, à quelques groupements misérables. On arrive ainsi au milieu du XIXe siècle. Coup de fortune miraculeux pour ce paradis inhabitable ! Le monde entier lui demande du caoutchouc.

On voit alors ce qu'est vraiment la soif du gain. Au prix d'hécatombes, des malheureux, rongés de fièvre et nourris de viande sèche, recueillent le latex dans la forêt. C'est, jusqu'au début du xxe siècle, une prospérité incroyable. Mais les Anglais transplantent sournoisement le caoutchouc en Asie et la patrie d'où il est sorti est ruinée net. Et voici qu'aujourd'hui, de nouveau, le gouvernement fédéral du Brésil paraît se tourner vers ces deux États lointains qui bordent le fleuve. On paraît vouloir exploiter d'une façon enfin rationnelle cette immense réserve de richesses. Partout, on entend dire que l'Amazone est le pays de l'avenir.

En mer

Un voyage n'est pas seulement un déplacement vers un but. C'est chaque minute qui est un but. A chaque moment, la face de la terre se transforme et, par un lent changement, on voit se dérouler devant soi la vie même de la planète.

Nous étions à Londres le 14 août, sous une pluie anglaise, pluie d'arrosoir pour faire pousser l'herbe. Campagne anglaise, rideaux contre rideaux, rideaux de verdure, rideaux de brumes. Des arbres verts, trempés de pluie, défilent devant un fond d'arbres bleus. Çà et là dans l'herbe, une touche d'une intensité incroyable, d'un vert puissant et brillant, dans la foule des autres, un vert de minerai, un vert de cuivre.

A Liverpool, il fait beau tout à coup. Nous embarquons, et nous suivons le remorqueur sur l'eau jaune. Le lendemain, rien que le ciel et la mer, et leur lent changement fait tout le cours du jour. La mer est verte le matin comme doit l'être une mer d'Irlande, violette à midi, et, plus tard, d'un bleu passementé d'argent.

Le ciel n'est qu'une toile de fond pour le défilé des nuages; et ces nuages blancs et noirs, nous les connaissons de tout temps : des oiseaux grands comme un quart de la sphère, et toujours à la poursuite de quelque proie de coton blanc, qui se dissout de peur. Des becs préhistoriques, les yeux troués d'un squelette, des naissances d'ailes formidables, et qui tendent dans le vent leurs plumes comme des voiles. Ces géants ne durent qu'un moment, silencieusement défaits, disloqués, éparpillés, flocons méconnaissables. Il en renaît de plus terribles:

des chiens ailés, des chevaux aux sabots de vapeur. Et tout cela s'en va encore. Ou bien ce sont des montagnes, dont des névés, des couloirs rendent l'accès facile, jusqu'au moment où, vivante, la montagne change de forme et engloutit le voyageur.

Vers la fin de l'après-midi, à l'ouest, une pointe d'Europe qui avance vers nous, avec cet air étrange des terres qui ont l'air de rêver, presque pathétiques de calme, au milieu de toutes ces choses liquides, aériennes, instables. Leur solidité leur donne l'aspect mélancolique de captifs.

Le 16 août, le ciel et la mer ont décidé d'être bleus. Presque plus de houle, mais de l'argent scintillant. Il fait chaud. Les féeries du soir commencent. Comme on sort de table, des montagnes dentelées apparaissent à l'horizon. « L'Espagne, dit le commissaire. Bilbao, Santander et, au bout, à droite, le cap Finisterre. » Nous sommes à huit ou dix milles. Des lignes d'ombre sont des vallées, des taches blanches sont des villes ; mais toute cette vie que nous savons tragique est enveloppée dans l'énorme indifférence du lointain. La distance et le silence la couvrent de leur double secret.

Le 17, à la hauteur de Porto, la mer a pris sa parure des mers chaudes. Non pas un bleu violent, mais quelque chose de clair, de presque uni, sans une aigrette, sans une tache blanche, avec seulement une grande houle qui passe sous le bateau, et qui semble rouler sous la peau de l'Océan. Cette peau frissonne et fait la chair de poule, maroquinée de petites rides.

Le 18, Lisbonne, puis de nouveau la haute mer, et de nouveau ce drame que la nature nous offre tous les soirs, et toujours sur un argument nouveau.

La mer est presque argentée et plus claire que le ciel. Puis elle s'assombrit, et c'est maintenant le ciel qui est plus clair. Tout s'efface dans l'obscurité de la nuit : on n'a plus devant soi que ce noir indéfini. Enfin, la grande féerie nocturne s'établit. Le ciel est décoré d'une fuite indéfinie de nuages. Entre eux, dans un vide qu'elle s'est ménagé, la pleine lune, disque d'or dans un halo dédoré, et Vénus pendue à l'astre par un fil. Sous tout cela, le peuple obscur, infini, mouvant qui forme la mer. Du haut du ciel, un rayon de lune tombe sur cette mer, s'y rompt et forme mille éclats

que les vagues haussent et abaissent sans cesse. Le long du bord, une grosse écume effilée à l'avant se divise en houles palpitantes, renaissantes, et qui grondent en mourant.

19 *août*. — C'en est fini des tableaux du sud de l'Europe. Nous avons maintenant le cap sur Madère, dans un autre monde. Le ciel est nuageux, la mer presque blanche. Chaleur d'étuve, embrun. Madère, où nous passons la journée du 20, est vraiment la limite d'un climat. Pour la première fois, nous avons vécu sous un ciel parfaitement pur. On dit qu'il a fait 38 degrés. La mer a mis sa belle robe tropicale de lapis et d'or. Des profondeurs bleu-lessive, et sur les plats, un glacis opalin, un brillant d'élytres. Du mouvement, des panaches d'écume, des écroulements et de longues vagues creuses qui s'étirent. A la fin de l'après-midi, la mer se calme, le ciel s'habille de nuages. A la nuit, ces nuages reposent sur l'horizon comme des icebergs démesurés. Ils sont gris de perle sur la mer indigo. Le ciel foisonne de monstres indistincts et la lune apparaît en glissant derrière leurs ailes géantes qui s'illuminent. Des vides noirs entre les nuages sont comme des puits dans l'infini. Au fond de l'un d'eux, on voit trois étoiles.

Au bord du bateau, tout est immobile. Les lampes du pont sont comme des veilleuses. Nous paraissons accomplir un voyage infini, suivre une route sans terme. On perçoit, au flanc de la coque, ce murmure compliqué et rythmé, ce bruit mousseux, soyeux, indéterminé, qui s'enfle, décroît et ne cesse point. Dans les cabines, au contraire, on entend le chant du bateau, le concert des machines, cette réponse de la membrure aux forces qui la tourmentent, ce martyre qui finit en concert. Quelquefois, on dirait un chœur de soprani qui s'arrête et qui reprend ; quelquefois, c'est un battement très singulier : 1, — 2, 3, — 4, 5, 6, 7. Comment noter cela ? L'autre nuit, c'était un solo de flûte au grave, dont la phrase était d'une beauté singulière. Mais on m'a dit que la sirène sifflait pendant que je rêvais.

21 *août*. — Jour entre bleu et blanc, avec une houle assez forte, mais que nous avons dans le dos et qui vient crouler dans le sens de la marche. Ce sont évidemment les alizés du

nord-est qui commencent à nous accompagner et nous entrons dans leur domaine. Toute la journée, il en est ainsi, avec, tout à coup, une houle plus forte, ou bien, à la fin de l'après-midi, un calme inattendu. Une variété d'épisodes infinie. La mer se couvre de barres d'écume, et on en distingue de très lointaines jusqu'à l'horizon ; tout à coup, elles ont disparu : plus rien que l'étendue de bleu indigo. Même instabilité dans le ciel.

Tantôt, il se couvre de grosses vapeurs gris-jaune, ouate incertaine dans laquelle on aperçoit mille déchirures, tantôt de grandes plages d'azur pâle apparaissent. Il fait chaud et il fait frais. La mer est tantôt glacée de rose et tantôt glacée de vert. Cette solitude est un théâtre changeant.

22 *août.* — Cette fois, l'alizé est installé : ciel bleu, tiédeur, mer rampante et passante, couronnée de guivres d'argent. Un poisson volant est entré dans une cabine. Le corps est déjà raide, la gueule rose ouverte, les ailes repliées comme un éventail fermé. Autour du bateau, des troupes entières de ces poissons partent à la fois comme une éclaboussure : tantôt, étincelles d'argent, quelquefois trait qui s'en va percer la crête d'une vague. Vers midi, le soleil tape férocement sur le pont supérieur. A six heures, c'est déjà le crépuscule qui commence. A six heures et demie, il fait nuit, et l'univers supprimé fait place à cet autre monde qui réoccupe la scène tous les soirs, un monde fait de nuages en velours noir, de lune, de reflets brisés, et d'un peuple infini de vagues qui se pressent.

23 *août.* — Une nouvelle étape dans cette traversée perpendiculaire des latitudes. Un temps gris et tiède, une mer en plomb. La brise se maintient et paraît plutôt fraîchir. La houle aux mille crêtes arrive presque de tribord ; on dirait une armée qui accourt. Le bateau roule avec indifférence, par moments assez fort. La mer est complètement déserte. On n'entend que ce bruit de soie perpétuellement froissée, que ces paquets d'eau jetés et éparpillés. Parfois, un pas sur le pont. Une conversation en portugais dans un coin du salon.

La brume est si mince qu'elle se dissipe sans qu'on s'en

aperçoive. Ce ciel que l'on croyait gris est bleu pâle, la mer est dorée et il y a du soleil. Le temps est fait tout entier de cette équivoque.

24 *août.* — Le temps d'hier, mais du côté de la splendeur. Un soleil d'or à l'est. A tribord, qui, le matin, est le côté de l'ombre, le ciel est comme sur un ancien paysage effacé par le temps, où l'on distinguerait à peine le blanc doré du bleu, et où le pommelé d'un nuage ne serait marqué que par une vague clarté. La mer n'est plus parcourue que de longs rouleaux, non point lisses, mais comme époussetés sur toute leur surface. A une heure de l'après-midi, elle s'est complètement calmée. Elle est comme une étoffe gaufrée de petits plis, mais c'est à peine si on distingue, sous la surface, les rouleaux qui la soulèvent. Ils viennent vaguement de babord arrière. Mais l'océan ressemble plus à une plaine ondulée qu'à cette chevauchée qui nous a suivis jusqu'à présent : une plaine ondulée qui frissonne. Ce frisson même disparaît. Il n'y a plus que cette surface luisante, huileuse, qu'on dirait faite d'un métal souple, et qui se moire sous la lumière.

A quatre heures du soir, tout est d'un même ton violet. A six heures, la mer pâlit sous le jour plus incliné ; le ciel s'assombrit, se déchire, et l'artifice d'un coucher de soleil jaune-orangé éclate sous des nuages bleu-de-nuit.

Cette pièce se joue dans un silence immense, dans une solitude infinie. Le bruissement de la marche, aux flancs du bateau, a cessé. Nous naviguons au delà des bornes du monde. Les vagues mêmes, qui nous poursuivaient d'un élan furieux, et qui nous chargeaient en s'écrasant, semblent maintenant des animaux familiers qui nous accompagnent de loin et qui vont nous dire adieu.

Pendant le dîner, une espèce de fraîcheur, un courant d'air passe entre les hublots opposés. La pluie, dit quelqu'un. Lorsque nous remontons, tout le bord du pont-promenade ruisselle. Le bois a pris ce ton de terre de Sienne qu'il a quand il est mouillé. Du pont supérieur, des paquets d'eau s'effondrent par à-coups, en éclaboussant. Il fait agréable et même frais, d'une sorte de fraîcheur caressante à fond chaud, que l'on connaît quelquefois en France pendant les

pluies d'orage. En dehors du bateau, on ne distingue plus ni ciel, ni mer. C'est le noir profond et universel. Nous sommes encore à 700 milles de l'Équateur. Mais c'est déjà l'averse équatoriale, le pot au noir.

25 *août.* — Au petit jour, joli ciel pommelé, air presque froid. C'en est fini de l'alizé qui nous poussait. La brise vient de l'avant. La houle, faible et diverse, semble en venir aussi. A huit heures du matin, la pluie. La pluie comme sur une mer de Bretagne, avec un horizon estompé d'une buée. On allume les lampes dans le salon. Mais le gris du ciel, au lieu d'être bouché, est tout pénétré de bleu tendre qui pique çà et là une turquoise dans ce velours, et le gris-violet de la mer reste glacé de rose faux.

Un jour encore. Matinée claire, houle d'avant, souffles frais. Nous avons décidément laissé derrière nous le pot au noir. Il fait un temps éblouissant. Le ciel serait vert à sa base, s'il n'était aveuglé de lumière. La ligne de l'horizon est nette et comme tracée d'un trait, au bout d'une mer bleu et or. La journée se passe à des variations de ce décor. Et, le lendemain, à six heures du matin, nous passons l'Équateur véritable.

Une plage sans barque

Avant d'arriver à l'Amazone et à la grande forêt, nous ferons au Brésil une première escale qui nous montre un tout autre pays. C'est la région sablonneuse, sèche, à demi nue, qui constitue le nord-est brésilien. Cette région infiniment moins riche joue le rôle de pôle répulsif, l'Amazone étant le pôle attractif. Je veux dire que c'est du nord-est brésilien qu'une forte émigration fournit d'hommes l'Amazone splendide, mais vide. La nature y aide en donnant aux femmes du Ceara, où nous allons aborder, une fécondité légendaire. Elles disent avec mélancolie : « Je n'ai que dix enfants. » Elles disent avec orgueil : « J'en ai dix-huit. »

Le 20 août, au réveil, une langue de sable blanc s'étend à tribord. Plus loin, on voit, dans la verdure, des maisons roses comme des fleurs. Cette impression charmante perd sensiblement de sa beauté quand on approche. Il reste un

rivage de sable bordé de maisons. C'est Fortaleza, la capitale de l'État de Ceara, dont elle porte aussi le nom. Ce n'est point un port, à peine un mouillage. Une rade foraine, avec une grosse mer, teinte en vert par le sable qu'elle brasse. On a l'impression d'une plage plate dont seuls de grands travaux, que le commerce actuel ne justifie pas, pourraient faire un port. Pour le moment, ni outillage, ni quais. Une jetée, battue furieusement, abrite un coin qui n'est malheureusement praticable qu'à marée haute, et qui découvre de toutes parts à marée basse. Le bateau jette l'ancre loin du rivage et commence à débarquer dans des radeaux du jute de l'Inde qui sera manufacturé ici et employé à faire des sacs dont le Brésil a besoin pour le café, le coton, le maïs. Le lendemain, nous débarquons des machines à égrener le coton, dont une énorme chaudière. L'outillage des pays neufs est resté une des raisons de vivre du vieux monde. En revanche, nous embarquons de petites balles carrées, qui sont les graines noires de coton.

Notre propre débarquement, par le voilier de la Compagnie, bien que le jour soit relativement calme, est assez difficile, tant la houle est forte. Autant que j'ai pu voir, il se produit l'alternance naturelle entre une côte chaude et la mer. Nous sommes partis du bateau à neuf heures du matin avec une brise de mer, et revenus à six heures du soir avec une brise de terre assez fraîche et une mer très creuse. Vers neuf heures du soir, elle était de nouveau plus calme.

Cette rade exécrable, battue par une mer éternellement mauvaise, donne bien des doutes sur l'avenir de Ceara. Si jamais un grand port naît ici, l'homme pourra s'en attribuer tout le mérite. Pour le moment, sur cette plage nue, il n'y a même pas de barques. Pour pêcher, les gens du pays se servent de ces radeaux, de ces jangadas, à qui Jules Verne a fait une popularité. Ce sont de légers planchers faits de bois de l'Amazone, avec un mât et une voile. Le soir, on les tire sur le sable, sans carguer la voile, de sorte que, le matin, la plage semble piquée de papillons blancs.

La ville est composée de maisons sans étage, en terre, peintes le plus souvent en rose. Les maisons riches sont en ciment. Elles n'ont plus la structure espagnole autour d'un patio. Le type qu'elles affectent est celui qu'on appelle ici

bungalow ; en fait, c'est celui d'une villa, sans beaucoup de caractère. Les pauvres logent dans d'invraisemblables cahutes dignes de la zone la plus misérable, moitié tôle, moitié feuilles de palmier. Le problème du mobilier est fort simple. On couche dans un hamac de coton tressé qu'on emporte sur son épaule. La ville n'a guère de monuments. Elle est, je crois, assez ancienne ; mais à la suite d'une sécheresse, les habitants ont émigré pour peupler Belem et Manáos. La cathédrale est une église blanche à deux tours achevées en flèche, et ce faux gothique marque le XIXe siècle. Au fond, la Fortaleza moderne ne date que de trente ans.

La ville est sur le sable, et la question de l'eau est un problème qui n'a été résolu que récemment par des adductions. Les maisons basses, espacées, s'étendent interminablement. Enfin, après les dernières masures, on entre dans la campagne. Le paysage vers l'intérieur est bordé de hautes dunes, derrière lesquelles sont les plantations de coton. Vers le nord-ouest, on aperçoit, au loin, des bosses de granit, but de notre promenade. Nous allons d'abord rouler en plaine sur une trentaine de kilomètres. Déjà la flore présente des aspects nouveaux. On aperçoit des hibiscus, les uns rouges, les autres jaunes. Il y a des bougainvilleas, non seulement violets comme dans notre Midi, mais d'un rouge éclatant. Les frangipaniers s'illuminent de grosses fleurs blanches. Sur la place d'un village, les ficus Benjamin sont taillés comme nous taillons les ifs et les orangers. Sur le bord de la route, des flamboyants élèvent leur feuillage grêle et la mince architecture de leurs troncs blancs.

Parfois, on longe un champ de petits arbustes échevelés, qui sont des cotonniers. Nous apercevons une plantation de ces palmiers carnauba, qui donnent de la cire, de sorte qu'avec le bois, la feuille et la fibre, ils fournissent tout ce qu'il faut pour construire une maison. Ce sont de grands arbres droits avec un bouquet de palmes retombantes.

On ne rencontre pas grand monde sur cette route, mais ce qu'on voit est quelquefois assez typique. Voici une caravane de petits ânes. Ils apportent bien tranquillement de l'intérieur la récolte de coton. Ce système d'exploitation ne fait pas l'impression d'être intensif. Voici encore un âne, conduit par un homme. L'âne portait une provision de viande coupée,

comme on la coupe ici, en quartiers sanguinolents. Je ne sais pourquoi il a déposé son chargement dans la poussière. L'homme ramasse tranquillement ce rouge massacre et refait le chargement. L'hygiène de l'approvisionnement n'a pas dit ici son dernier mot. Un peu plus loin, nous rencontrons un enterrement d'enfant. Il est suivi par des enfants seulement, et qui tiennent tous un bouquet à la main.

Enfin, nous arrivons à six cents mètres d'altitude dans la montagne, à Pirapora, qui est une auberge avec une jolie salle à arcades, sous de hauts manguiers. Une seguia autour des murs y fait courir l'eau qui descend d'une petite chute. Nous remontons cette rigole entre de gros blocs de granit gris, dans le demi-jour vert clair des bananiers. Ceux-ci ont encore leurs fleurs qui sont comme de grosses figues coniques, suspendues à une espèce de chaînette. Ce cône est formé de pétales violets, qui sont comme du caoutchouc ; sous chacun de ces pétales serrés, on trouve des étamines jaunes. Il coule de tout cela un liquide qui tache irrémédiablement les étoffes. Nous sommes entre des murs de bananiers, mais sous un dôme de manguiers. Des lianes pendent vers l'eau comme des ficelles. Un arbre à pain, avec ses larges feuilles sombres tranche sur la verdure d'émeraude.

Belem

Après cet écart vers l'est, reprenons la route de l'Amazone ; nous y serons maintenant dans quarante-huit heures. Mais l'embouchure de ce fleuve énorme n'est pas navigable. Il faut prendre un détour, entrer par l'embouchure voisine du Para qui est plus abordable, remonter le Para quelque temps et, par un système de chenaux étroits, rejoindre l'Amazone.

L'embouchure impraticable de l'Amazone et l'embouchure du Para sont séparées par une île grande comme l'Irlande, Marajo, qui diffère beaucoup du reste du pays. C'est un très vieil habitat humain, où l'on trouve en quantité des poteries, parfois admirables, fabriquées dans un passé indéterminé par les Indiens. Et c'est un pays d'élevage peuplé de ces vastes domaines que les Brésiliens appellent des fazendas.

Le hasard m'a fait rencontrer une très aimable et très intelligente femme, propriétaire d'une de ces fazendas.

Comment ne pas céder à cette manie des voyageurs et des écrivains, qui est de collectionner les destinées dont ils ont connaissance ? Celle de mon interlocutrice est assez variée. Son mari avait, à Para, une entreprise de pompes funèbres. Cette entreprise a été nationalisée. Avec la somme qui lui a été remboursée, son mari est venu à Rio, pour entreprendre quelque chose de nouveau. Quant à elle, qui ne supportait pas Rio, tout charmant qu'elle le trouvât, elle est venue habiter Paris, où elle avait un appartement, rue de Sèvres, à côté de Lutetia. Son mari venait la rejoindre en été, mais retournait à l'automne au Brésil. Ils avaient deux filles. L'une habite l'Europe : son mari est consul du Brésil à Belgrade. Son autre fille s'est mariée au Brésil. Le gendre ne connaissait pas de plus belle existence que la vie dans une fazenda. Il a persuadé sa femme, qui a persuadé ses parents. On a donc acheté une fazenda dans l'île de Marajo. Le père étant mort, la mère vit maintenant avec son gendre et sa fille, qui a elle-même cinq enfants. Elle n'aime pas beaucoup cette vie rustique. La propriété, qu'elle traite de toute petite, a trois lieues de long. Elle comprend 4 000 têtes de bétail, dont 900 chevaux. La vente se fait sur pied, au poids, à une coopérative. Tout le personnel ne dépasse pas quatorze personnes, y compris les vaqueiros, qui sont ce qu'en Argentine on appelle les peones. Un cheval dressé se vend environ 300 000 reis. Je crois que le prix d'un bœuf est du même ordre de grandeur.

Le 1er septembre, le ton nouveau d'une mer de jade nous avertit que nous approchons de l'embouchure du Para. A neuf heures, nous prenons le pilote et, à midi, nous passons la barre, c'est-à-dire que nous voyons arriver de terre un reflux vert-jaune, coupé de petites crêtes d'écume et dont la limite est nette comme un mur. A gauche, une ligne de verdure qui s'approche et se précise quand une île la renforce. A droite, bas et lointain, le rivage de Marajo.

Le signal du soir est donné par un petit nuage rose, illuminé, solitaire. De là, l'éclairage gagne le nord. Un autre foyer s'ouvre à l'est. Puis, tout le ciel s'embrase. A l'ouest, ce sont de grandes flammes de carmin qui brûlent à vif. A l'est, c'est un gouffre de topaze. Seul, le sud, vers lequel nous marchons, s'enferme obstinément dans un bleu ardoise. Cet

orage de couleurs change de minute en minute, s'assombrit, fulgure, s'approfondit, ouvre comme une note d'orgue une teinte nouvelle. Le bateau change un peu son cap et, devant nous, dans le sud déjà sombre, un joyau de feux colorés, une vitrine de diamants et de rubis scintille au ras de l'eau. C'est Belem.

Une demi-heure après, nous sommes à quai, devant des magasins de tôle ondulée, dans le vacarme d'un grand port outillé et moderne. Nous abandonnerons ici ceux de nos camarades de traversée qui ne font pas, comme nous, un voyage de tourisme. Quel est ce petit groupe humain que sa destinée conduit de Liverpool à Belem ? Peut-être sera-t-on curieux de le savoir.

L'exemple le plus significatif est celui de Mme de H. et de sa fille. Un gentilhomme polonais, né vers 1830, vient à Paris faire ses études. Il est élève de l'École polytechnique. Après la révolution de 1863, il revient, cette fois en réfugié. Mais le gouvernement de Lima demande quelqu'un pour fonder une école d'ingénieurs. M. de H. part pour le Pérou et devient un personnage considérable. On a inauguré sa statue, il y a trois ans. De son mariage avec une Péruvienne, il a eu un fils, qui est actuellement gouverneur de la province d'Iquitos. Ce fils, à son tour, a épousé une Péruvienne, mais fille d'un Suisse. C'est la charmante femme qui a voyagé avec nous. Du fait de son père, elle possède à Lugano une maison qui est depuis quatre cents ans dans la famille, et où elle fait un séjour tous les ans. Sa fille, qui a seize ans, a déjà fait sept fois la traversée. Ainsi s'applique, chez ces peuples qui n'ont pas dit encore le dernier mot à leur destinée, une espèce de loi d'exogamie. A chaque génération, un étranger épouse une fille du pays.

Un autre groupe est formé par des Européens qui se sont fixés sur l'Amazone. Tel est M. F., un Allemand établi à Para depuis trente-cinq ans, qui y a vécu la double crise du caoutchouc et de la guerre et qui est maintenant à la tête d'une importante industrie de caoutchouc et de bois. Il revient d'Europe où il a fait un séjour avec sa femme et sa fille, tandis que son associé restait à Belem. C'est maintenant l'associé qui va venir en Europe.

D'Europe, également, reviennent Mme et Mlle M... Elles

sont la femme et la fille du directeur de l'Électricité, du Gaz, des Tramways de Belem. Celui-ci est d'origine argentine, et par delà, italienne. Sa femme est Argentine pure ou, comme on dit, criolla.

Les personnalités italiennes, si nombreuses dans le sud du Brésil, sont rares dans le nord. Les étrangers qu'on y rencontre communément sont des Anglais. C'est ainsi que Mme G... va, avec son fils, qui a sept ans, rejoindre son mari, directeur, à Manáos, de la Banque de Londres et de l'Amérique du Sud. Le petit garçon, après quelques jours, reviendra tout seul en Europe, pour y faire ses études. Mais le cas le plus singulier est celui de la jolie miss M..., qui va simplement se marier à Manáos. Son fiancé est un Anglais, directeur-adjoint du port de cette ville. Elle l'a connu dans une autre croisière. Elle vient le retrouver, accompagnée de sa mère, et elle se mariera le lendemain du jour où nous aurons atteint la ville, à 850 milles en amont de Belem. N'imaginez point d'ailleurs une de ces héroïnes péremptoires, vraies filles des rois de la mer. Cette fiancée, qui parcourt la moitié du monde, ressemble plutôt aux Anglaises romantiques : des yeux clairs, mais doux et pleins de rêve, une réserve silencieuse, un sourire songeur, des mains charmantes dont les doigts se rassemblent en signe de soumission, mais un large front uni et une redoutable vie intérieure.

Un petit groupe de chercheurs de fortune, Suisses et Français. Un Suisse, parti de Zurich, s'en va installer l'électricité bien plus loin encore que Manáos, aux confins du Brésil et du Pérou, dans un domaine de 250 000 hectares. Il a emmené sa femme et sa belle-mère. Un Français s'en va diriger une exploitation de coton sur le Marañon, avec un autre Suisse. Une secrétaire les accompagne avec philosophie et pense qu'autant vaut vivre là qu'ailleurs. Quant aux Anglais, ils ont des cadres tout tracés dans les grandes affaires du pays. L'un d'eux va travailler dans la banque, à Manáos. D'autres sont des employés de la ligne de navigation qui nous mène. Qu'à travers les mers, l'aimable, joyeux et actif M. Purcell, qui représente cette ligne à Belem, me permette de lui envoyer un salut amical.

Mais comment ne pas dire un mot de ces trois jeunes

Anglais, étudiants d'Oxford tous les trois, et qui, tourmentés de l'envie héréditaire de voir le monde, se sont engagés au pair dans l'équipage ? L'un, qui achève sa médecine, fait ici un service médical. Mais les deux autres sont là comme simples matelots. Nous ne les voyons qu'après leurs heures de service. L'un d'eux, élève ingénieur, est aux machines. Il en sort l'œil hagard, le cheveu en plumet, la bouche ouverte, plein de bonne humeur et tout attentif à happer la connaissance du français. L'autre est un diplomate. Pour le moment, nous le voyons passer sur le pont, pieds nus, un seau d'eau sale au bout du bras. Il sera peut-être un jour ambassadeur.

Belem est une grande ville de 200 000 habitants, qui porte encore les monuments et les signes de son passé colonial. C'est une espèce de tête de pont, conquise par l'homme sur la forêt et que la forêt est prête à reprendre au moindre relâchement de la vigilance humaine. Il y a là comme un symbole du pays tout entier.

Tout ce qui a naguère fait la ville rend encore témoignage : palais de l'évêque, fortin, cathédrale, missions. Les vieilles rues sont bordées de maisons de l'ancien type colonial, peintes, sans étage et sans toit. Des façades basses, en faïence, couvertes de stucs redondants, rappellent la mère-patrie, le Portugal. Mais dans les quartiers neufs, les maisons élégantes sont des villas dans les jardins, entourées de vérandas. Toute la ville est sous les manguiers. Pourtant dans le parc municipal on nous montre un arbre à fût blanc. Quelqu'un y pique un poinçon et le lait commence à couler. C'est l'hevea, l'arbre à caoutchouc, l'artisan infidèle de la prospérité. Avec cette prospérité ont apparu des monuments nouveaux. L'Opéra date de 1889. En face, le Grand-Hôtel. J'ai connu des Brésiliens dont tout le rêve était un séjour dans ce demi-palace.

L'Amazone

Nous quittons Belem dans la nuit et, le 4 septembre, au réveil, nous nous retrouvons naviguant dans le fleuve, si on peut appeler fleuve cette immense nappe d'eau, cette mer blanche des premiers explorateurs. Une eau blonde sous un

ciel pommelé, une navigation douce comme sur un lac, un temps couvert, humide et chaud. A tribord, on ne voit guère que la bande de verdure lointaine ; mais à babord défile un nombre infini de petites îles, des îles jardins, des îles corbeilles, couvertes d'une surabondance touffue, avec quelquefois, une clairière, ou une bordure d'un vert plus vif, qui est une avant-garde de hautes plantes d'eau.

Nous allons ainsi jusqu'au puissant élargissement formé par l'embouchure du Tocantins, où on peut se croire dans un lac. Mais aussitôt nous entrons dans le système de chenaux qui fait la liaison entre l'embouchure du Para et celle de l'Amazone et que les cartes anglaises appellent les Narrows. Il est neuf heures du matin. Dans le ciel, les cumulus défilent sur un fond de stratus ; mais ce ciel est bien loin de faire la figure grise que prend, dans ce cas, l'atmosphère de nos pays. Ce monde de nuages est d'un blanc aveuglant et gonflé de lumière. Par places, le stratus s'ouvre et un pan de bleu clair apparaît.

Nous sommes engagés dans un chenal, bientôt si étroit que la verdure des bords apparaît comme celle de l'Yerres ou de la Marne. Ce sont d'abord des aningas, c'est-à-dire des arums, qui forment une palissade tout à fait caractéristique. Nous sommes, en effet, aux basses eaux, et nous trouvons souvent, au bord du fleuve, un ourlet de boue mouillée. Aux hautes eaux, la tige des aningas est noyée et l'eau doit arriver jusqu'aux larges feuilles horizontales qui surmontent ce bâton. Ces bouquets de feuilles plates se succèdent tous sur le même plan, marqué de gris par la boue de l'inondation. Derrière les aningas est suspendu un rideau de lianes : des véroniques d'abord, et plus haut, en arrière, des tabocas. Ces tabocas voilent complètement de grands arbres. On ne voit plus que cette étoffe verte tendue sur des formes indistinctes. C'est seulement derrière ce triple voile qu'apparaît la lisière de la forêt.

Ailleurs, le bord de l'eau est peuplé de palmiers. Il y en a de toutes sortes. Les uns ne laissent voir que d'immenses feuilles retombantes, longues de dix mètres et dentées seulement sur les bords : ces feuilles servent à faire les toits des cases, et ce palmier se nomme ubussu. Un autre, qu'on aperçoit souvent dans la forêt marécageuse, est le mumbaca. C'est un

petit palmier qui ne dépasse pas cinq mètres, avec un tronc dont l'épaisseur ne dépasse pas cinq centimètres. Mais la couronne très élégante a de grandes feuilles souples, arquées, pennées, qui retombent en plumes d'autruche, vertes dessus, blanches dessous. On voit constamment ses hachures sur le fond de la forêt. Le rivage peut encore présenter un autre aspect. De grands arbres à troncs blancs avec un bouquet de feuillage à la cime, sont juchés sur des cerceaux de racines. Ce sont des mangliers, frères des palétuviers des fleuves africains. Derrière ce rideau varié, surgissent les géants de la forêt et leurs mille espèces.

De misérables huttes, montées sur des perches et prolongées vers le fleuve par une passerelle, apparaissent parfois sur une petite plage de boue. Des enfants nus, jaunes comme des cigares, font la haie. Parfois, le possesseur de la maison paraît dans une pirogue. On voit difficilement les visages. Mais, sous leur ton de tabac, on reconnaît des traits européens. On distingue, à l'intérieur de la case, une image de piété clouée au mur, un hamac suspendu. On nous dit que ces paillotes délabrées n'ont ni tables, ni chaises, mais que toutes ont une machine à coudre.

Parfois le chenal tourne et s'élargit. Nous arrivons dans une assemblée d'îles, rangées autour d'un grand cercle vide. Des plans lointains de verdure semblent glisser, tourner, passer les uns devant les autres. C'est un mouvement incessant et silencieux. Des rideaux s'ouvrent et se referment. Une scène vide apparaît.

5 *septembre.* — Nous avons achevé pendant la nuit la traversée des chenaux, et le matin, en nous éveillant vers six heures, nous nous trouvons dans le large courant de l'Amazone. Le ciel est nuageux, l'air tiède et humide, mais en somme la température est parfaitement supportable, presque agréable. Point de transpiration. L'eau du tub est fraîche. On respire aisément cet air calme. Il ne fait pas un souffle de brise. Le fleuve est d'un jaune rose.

A tribord, une surprise. Une fois passé Almeirim, au delà d'une ligne basse de verdure, nous voyons s'élever des collines tabulaires, d'autres arrondies en cônes, d'autres dentelées et irrégulières, mais toutes terminées à un niveau constant.

Ce sont les buttes, témoins de l'ancienne surface tertiaire, aujourd'hui usée sur une centaine de mètres d'épaisseur, et dans laquelle le fleuve actuel a creusé son lit. Ces restes morcelés s'élèvent en silhouette sur le ciel blanc, parfois sur plusieurs rangs de profondeur et sur une grande longueur. On les appelle la Sierra Jutaby.

A bâbord, le ciel est dégagé, bleu pâle, éclairé d'un léger soleil. Et nous longeons une île dont la végétation est déjà toute différente de celle d'hier. Plus de rideau compact de premier plan. Des arbres blancs, légers, presque grêles. Naturellement, de grandes draperies vertes de lianes, non plus continues, mais disposées par places, et, derrière elles, la forêt.

Mais, au lieu de la forêt serrée d'hier, nous avons devant nous des arbres moins pressés, plus petits, mais plus individuels. Une foule de légers troncs blancs, de parasols troués et dentelés. Entre ces arbres, il en est un qu'on retrouve sans cesse, c'est le mangouba, tout chargé de bouquets de fleurs orange. En même temps, le paysage s'anime d'une foule d'oiseaux. On en voit filer qui ont l'allure de l'oie sauvage, mais les plus communs sont des échassiers, des hérons gris sombre, qui passent le cou tendu, allongés en flèche, et des aigrettes blanches qui font avec leurs ailes un flip-flap d'étoffe qu'on secoue.

Non seulement la forêt est moins dense, mais, par endroits, elle cesse tout à fait et nous voyons des clairières. Telle est, avant d'arriver à Prainha, l'île d'Itouduba, basse, découverte, et qui est une étendue de roseaux vert clair avec, çà et là, des bouquets d'arbres. Un peu plus loin, juste avant d'arriver à Prainha, nous frôlons un marécage sans arbres, aux plaines nues et claires, paradis des aigrettes.

Après le déjeuner, le fleuve s'est élargi de nouveau, et nous sommes accompagnés à tribord par une haute montagne dentelée, isolée dans la plaine infinie ; ce n'est pas une butte témoin, mais un affleurement de roche en place. Mais de quoi ? *Sandstone*, me dit d'abord l'officier. Puis il va trouver le pilote et revient en me disant : *Coal*. Cette montagne de terrain carbonifère se nomme le Monte Alegre. On n'y a d'ailleurs pas trouvé de charbon exploitable, mais seulement un peu de schiste bitumineux.

La largeur du fleuve est maintenant de sept kilomètres. La verdure des rives n'est plus qu'un ourlet bleu au bout des eaux d'ocre et de carmin. Ainsi écartées, les rives ne semblent plus parallèles. Elles paraissent former un cercle, et on est comme enfermé dans un très vaste bassin, paisible, ensoleillé et prodigieusement solitaire, situé quelque part au bout le plus reculé du monde, où s'en va tout seul, dans l'eau qui siffle à sa hanche, un bâtiment animé d'une volonté mystérieuse et dont le cœur bat le quart de seconde.

Cependant, devant nous, au fond de l'horizon, se dessine, séparant le fleuve en deux bras égaux, une île basse, qui s'appelle Curua. Sur le bras situé à notre gauche, nous voyons un spectacle très inattendu. L'Amazone recoupe là une des hauteurs témoins qui nous accompagnaient ce matin, et, chose étonnante en ce pays, la section est visible sous la forme d'une falaise nue, d'un jaune rose, formée visiblement d'un terrain tendre, sable et argile.

Ce décor s'efface à son tour et le paysage solitaire continue comme avant : fleuve immense et soleil blanc, parfois le dos bleu d'une colline lointaine, parfois la verdure sombre et brillante d'une île proche.

HENRY BIDOU.

(A suivre.)

LA MAISON DE FRANCE

ET

L'ASSEMBLÉE NATIONALE

L'ÉLECTION DES PRINCES A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Les départements de la Manche et de la Marne avaient élu Mgr le prince de Joinville, le département de l'Oise Mgr le duc d'Aumale (1). M. Thiers, informé que les Princes étaient en route pour venir occuper leurs sièges, envoya au-devant d'eux trois de ses amis pour les conjurer de ne pas persister dans leur projet. Les Princes cédèrent à leurs instances et se rendirent à Dreux. Ce fut une faute. La présence des Princes à Bordeaux eût rendu les explications faciles, prévenu tous les malentendus et écarté tous les ombrages.

La validité des élections reconnue entraînait l'abrogation des lois d'exil sans qu'on pût donner à ces actes de justice libérale la portée d'une manifestation monarchique. Avec les ajournements successifs, les craintes du parti républicain ont grandi ainsi que les méfiances de certains légitimistes, qui ne se souciaient pas d'ouvrir les portes de la France aux princes d'Orléans, tant qu'ils ne seraient pas assurés qu'on ne les trouverait pas sur le chemin du trône, en opposition avec le

Copyright by Plon, 1938.

(1) L'auteur de ces *Souvenirs*, le duc d'Audiffret-Pasquier (1823-1905), fils adoptif du duc Pasquier, ancien chancelier et président de la Chambre des pairs sous Louis-Philippe, avait été élu député à l'Assemblée nationale par le département de l'Orne. Il devint plus tard sénateur, président du Sénat et membre de l'Académie française. Il tint une place très importante dans le parti orléaniste. — Les élections à l'Assemblée nationale avaient eu lieu le 8 février 1871.

Roi légitime. De là, de longues et délicates négociations qui devaient tout compliquer et nous créer à tous de sérieuses difficultés.

Quand les députés furent réunis à Bordeaux, on put se reconnaître, se grouper ; il fut évident que la plupart des élus, appartenant à la droite, étaient décidés à oublier les vieilles querelles, à former un grand parti monarchique, travaillant sans délai à la réconciliation de tous les membres de la famille royale de France, ayant pour chef M. le comte de Chambord. L'œuvre n'était pas sans difficultés.

Les divisions du parti royaliste dataient de loin ; les passions politiques, déjà si vives sous la Restauration, étaient devenues plus ardentes encore après la révolution de 1830. Les relations sociales et même les affections de famille avaient été profondément troublées. Il est vrai que les dix-huit années de l'Empire, en unissant, dans une opposition commune et dans une commune disgrâce, les vainqueurs et les vaincus de 1830, avaient atténué les ressentiments. Nous avions vu les hommes qui avaient le plus honoré par leurs talents et leur caractère le gouvernement du roi Louis-Philippe, éclairés par la chute si rapide d'un régime qu'ils avaient loyalement servi, reconnaître la nécessité de revenir aux principes sur lesquels repose la royauté en France ; ils avaient approuvé, encouragé les efforts faits pour arriver à la *fusion*. Aujourd'hui, les circonstances étaient plus favorables. Nous n'avions plus devant nous un pouvoir établi, consacré par le suffrage populaire. L'autorité de l'Assemblée nationale était sans limites, la solution définitive dépendait d'elle seule. Le pays désorganisé, épuisé, isolé en Europe, désirait la paix ; pour nous, la royauté, qui pendant tant de siècles avait fait sa grandeur, pouvait seule lui rendre la sécurité dont il avait si grand besoin.

Notre devoir était donc tracé : nous ne devions rien épargner pour éteindre les rancunes, dissiper les préjugés et réunir dans un seul faisceau toutes les forces conservatrices.

Dans la journée du 8 avril, M. Bocher (1) vint m'annoncer que les princes d'Orléans, forcés de quitter le territoire, allaient s'embarquer à Cherbourg ; ils me demandaient de

(1) Bocher (Henri-Édouard). Député du Calvados, en 1849. Il s'éleva par toutes les voies légales contre la confiscation des biens de la famille d'Orléans

passer la nuit dans mon habitation, située dans l'Orne, sur leur route. Le soir, le prince de Joinville et le duc d'Aumale arrivaient à Sassy ; j'allai les rejoindre dans la nuit ; j'avais hâte de leur exprimer ma profonde reconnaissance de l'honneur qu'ils avaient bien voulu faire à ma famille en s'arrêtant sous mon toit.

Le lendemain, j'étais chez M. Thiers pour lui dire que Leurs Altesses royales étaient chez moi, décidées à n'en pas sortir et à attendre là les décisions de l'Assemblée nationale. La situation, embarrassante pour tout le monde, ne devait pas se prolonger. Dès qu'on put prévoir la fin de l'insurrection, on parla des élections complémentaires. La question de la validation des pouvoirs s'imposait, les départements de la Manche, de la Marne et de l'Oise ne pouvant pas rester avec une représentation incomplète. Les négociations reprirent donc, d'un côté avec le gouvernement, de l'autre avec les membres de la Chambre et les hommes qui, en dehors du Parlement, représentaient M. le comte de Chambord. Celles-ci étaient plus délicates, chacun voulant faire écouter ses prétentions, imposer ses conditions.

Souvent, j'allais à Sassy avec le comte d'Haussonville (1), Bocher, marquis de Lasteyrie, M. Laugel (2), Lambert Sainte-Croix, informer les Princes de ce qui se disait et prendre leurs ordres ; je retrouve dans quelques lettres, reçues pendant ces jours agités, les sentiments qui les animaient et qu'ils savaient si bien nous faire partager.

Sassy, 20 avril 1871.

« Mon très cher hôte et collègue,

« La Duchesse m'a fait part de ce que vous l'avez chargée de me dire. Ces discussions sur des pointes d'aiguilles, ces prétentions, ces aigreurs, sont fort regrettables ; elles révèlent

après les décrets de 1852. En 1871, il siégea au centre droit de l'Assemblée. En 1876, il fut élu sénateur. Conseiller et représentant du comte de Paris, il conserva ses fonctions jusqu'à quatre-vingts ans et les transmit au comte d'Haussonville.

(1) Haussonville (Gabriel-Paul-Othenin de Cléron, comte d'). Élu, en 1871, député de Seine-et-Marne à l'Assemblée nationale, il échoua à Provins en 1876 et 1877. Rentré dans la vie privée, il s'occupa d'études sociales et littéraires. Membre de l'Académie française en 1888, il fut appelé, en 1891, par le comte de Paris, à le représenter en France, mais dut bientôt renoncer à cette mission.

(2) Laugel (Antoine-Auguste). Ingénieur des mines, littérateur et journaliste, collaborateur du *Temps*, fut secrétaire du duc d'Aumale.

des dispositions fâcheuses. Ne nous en préoccupons pas outre mesure. Ne provoquons jamais, tâchons de ne pas rompre et ne nous laissons pas entraîner. Ce que vous avez répondu me paraît fort bien et je ne vois pas qu'il y ait à reprendre la discussion.

« Ne montrons pas trop d'empressement à l'endroit de la validation. Dieu sait que je suis assez pressé de sortir de cette impasse ! Toutefois, je suis d'avis que nous ne devons pas provoquer la discussion au milieu de la crise actuelle et qu'il ne faut pas en faire un instrument de guerre contre le pouvoir exécutif : ce ne serait ni juste, ni utile.

« Mais si, sans aucune provocation directe ou indirecte de notre part, la question des élections complémentaires vient à être résolue, pouvons-nous nous prêter à ce que les trois départements qui nous ont nommés conservent une représentation incomplète ? Je ne le crois pas et j'aimerais que vous puissiez causer de cette hypothèse avec nos amis.

« Je suis de tout cœur avec vous. — H. O. (1). »

Sassy, samedi 22.

« Mon cher Duc, je reçois à l'instant votre lettre de jeudi. Je veux, fort à la hâte, vous en accuser réception, surtout vous remercier de tout ce que vous avez dit et fait et qui me paraît très bien dit et fait.

« Votre récit m'a fort intéressé ; s'il ne s'agissait pas, au fond, de choses si tristes, j'oserais dire qu'il m'a amusé. Il y a des personnes qui se font sur nous d'étranges illusions ; nous ne ressemblons guère au baron de Fœneste, *nous tenons peu à paraître.* Il me semble que si l'on doit nous reprocher quelque chose, c'est plutôt la manie de l'effacement.

« Laissons cette petite tempête se calmer, nous avons paré au plus pressé. Ceux qui envisagent l'union par ses grands côtés et qui s'y attachent par patriotisme, ne peuvent avoir aucun doute sur nos vœux et nos intentions. Quant aux autres, rien ne pourrait les convaincre, parce qu'ils ne veulent pas être convaincus ; chercher à les satisfaire serait œuvre de Pénelope. Ne vous préoccupez pas de certaines insinuations, méprisons certaines attaques.

(1) Henri d'Orléans, duc d'Aumale.

« Et puisque nous ne sommes pas des diables, ne nous agitons pas trop dans le bénitier de la fusion.

« En ce moment toute négociation nouvelle tournerait contre son but, ne donnerait lieu qu'à des récriminations qu'il vaut mieux ne pas provoquer si l'on veut pouvoir, au besoin, y faire face franchement. La Duchesse offre à mon fils l'hospitalité de Sassy, c'est une grande tentation, mais tout est encore si incertain pour nous !

« Je vous serre bien cordialement la main, mon cher hôte et collègue. »

Sassy, 26 avril 1871.

« Mon cher Duc,

« Je veux revenir sur un point que je n'ai peut-être pas suffisamment indiqué.

« Tenez pour certain que ni mon frère ni moi, nous ne cherchons à user de la tendre affection qui nous unit à notre neveu (1) pour exercer sur lui une influence anticonciliatrice, s'il est permis de s'exprimer ainsi et si pareille pensée pouvait venir à l'esprit de personne. Il est parfaitement libre et sait très bien se conduire lui-même. Nous ne lui avons pas demandé, nous ne lui demandons pas de se refuser à aucun acte qui pourrait faciliter effectivement la solution que nous poursuivons tous.

« Vous n'attacherez pas d'importance à certaines vivacités provoquées par des indiscrétions dont la maladresse seule m'afflige. Quant aux calomnies, j'ose dire qu'elles ne m'entament pas l'épiderme et qu'elles n'arrivent pas à la hauteur de mon mépris, comme disait M. Guizot.

« Ni les uns, ni les autres ne changent rien à mes opinions, à mes espérances, à mes aspirations et je voudrais pouvoir le prouver un jour. N'en doutez pas, si j'avais les arrière-pensées que certaines gens me prêtent, je ne pourrais que me réjouir de voir prolonger, renouveler des négociations qui sembleraient heureusement conclues et où, chacun venant ajouter son mot, insérer sa clause, on court risque d'aboutir, sinon à un conflit, du moins à un redoublement de méfiance, ce dont Dieu nous garde, mes très chers frères !

(1) Le comte de Paris.

« Rappelez-vous en tout cas que nos objections s'adressent à l'engagement, au marché, beaucoup plus qu'à la proposition et au fait... »

Enfin on se mit d'accord.

1° Le comte de Paris déclarerait qu'il n'y avait pas de prétendant parmi les princes d'Orléans, que si la France voulait revenir à la monarchie, aucune compétition ne s'élèverait dans sa famille.

2° Le comte de Paris irait rendre au comte de Chambord, au nom de tous les siens, l'hommage dû au chef de la maison de France, qui seul représente le principe monarchique.

Les pourparlers avec le gouvernement n'avaient amené aucun résultat ; là n'était pas notre souci ; nous pouvions désormais engager la lutte.

L'ATTITUDE DE M. THIERS

Chaque jour les exigences de M. Thiers, son impatience de toute contradiction, de tout contrôle, l'étrange irritabilité qu'il avait manifestée dans la séance du vendredi 12 mai en répondant à l'interpellation de M. Ternaux augmentaient nos chances. Il devenait évident que, s'autorisant du fait accompli, il prétendait gouverner avec les républicains et à leur profit. Nous n'avions aucun intérêt à attendre.

Le 24 mai, la Commune est vaincue, la paix et l'ordre intérieurs rétablis ; le 29, j'interpelle le ministre de l'Intérieur, lui rappelant qu'aux termes de l'article 92 de la loi du 15 mars 1849, en cas de vacance par option ou autrement, les collèges électoraux devaient être convoqués dans le délai de quarante jours; que si, par suite de circonstances impérieuses, la loi avait été violée depuis six semaines, il fallait, sans plus tarder, rentrer dans la légalité. Le ministre de l'Intérieur me répondit qu'avant quatre jours la date des élections complémentaires serait fixée.

Le 2 juin, M. Pelletreau-Villeneuve demanda à l'Assemblée de mettre à l'ordre du jour du 4 la vérification des pouvoirs des départements de la Manche, de la Marne et de l'Oise.

Enfin le 3, M. Brunet et M. Giraud (1) déposaient deux propositions déclarant que les lois du 1er avril 1832 et du 26 mai 1848 concernant les Princes de la maison de Bourbon étaient abrogées. La proposition de M. Giraud était signée par un grand nombre de membres de la droite.

M. Brisson (2) : « Avant que l'Assemblée soit invitée à se prononcer sur l'urgence de la deuxième proposition, je sollicite ses honorables auteurs de vouloir bien nous dire ce qu'ils entendent par cette expression : *la maison de Bourbon* et s'il faut confondre dans cette expression la branche aînée et la branche cadette... » *(Voix nombreuses à droite : Oui, oui !)*

M. Baragnon (3) : « Ce n'est pas douteux. »

M. Brisson : « et si en conséquence, nous devons considérer que la fusion est acceptée par les deux branches et par leurs partisans ? » *(A droite, oui, oui !)*

M. Baragnon : « Messieurs, l'honorable orateur qui descend de cette tribune a posé une question à laquelle l'histoire répond pour nous. Cependant, je ne ferai pas difficulté de reconnaître que l'expression employée par les auteurs de la proposition pourrait être remplacée par une autre plus générale, plus exacte ; on aurait pu dire : la Maison de France. » *(Applaudissements répétés à droite et au centre.)*

Le 4 juin, la Commission chargée d'examiner les deux propositions est nommée. Nous avons eu une écrasante majorité. Sur les quinze commissaires, treize sont favorables à l'abrogation, deux sont pour l'ajournement de la question.

Dès la deuxième séance, M. Thiers demanda à être entendu. Il dit que si l'abrogation des lois d'exil avait été une affaire de sentiment, il n'eût laissé à personne le soin de la présenter, mais il s'agit du salut du pays. Ce qu'on prétend faire est dangereux, son devoir est de s'y opposer.

(1) Giraud (Charles-Joseph-Barthélemy). Jurisconsulte et membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, vice-recteur de l'Académie de Paris, deux fois ministre de l'Instruction publique. Conseiller d'État, il fut révoqué, en 1852, pour avoir attaqué le projet de loi relatif à la confiscation des biens de la famille d'Orléans.

(2) Brisson (Eugène-Henri). Après avoir été adjoint au maire de Paris après le 4 septembre 1870, il siégea à l'extrême-gauche de l'Assemblée nationale.

(3) Baragnon (Louis-Numa). Faisait partie, sous l'Empire, de l'opposition catholique et légitimiste. Député du Gard à l'Assemblée nationale, en 1871 ; excellent orateur, il fut un des « leaders » de l'extrême-droite. Il devint sénateur inamovible en 1878.

L'insurrection est domptée, mais les passions sont loin d'être calmées. Dans toutes les grandes villes on est persuadé qu'il y a dans l'Assemblée un complot monarchique; que, quant à lui, il fait tous ses efforts pour écarter ces soupçons. Un grand emprunt est en préparation, il ne faut pas alarmer le crédit ; les lois qu'on veut abroger ne sont pas des lois de *proscription*, mais des lois de précaution. Tous les gouvernements en ont senti la nécessité. Le retour des Bonaparte surtout est à redouter. Jusqu'à présent il a toléré le séjour des princes d'Orléans en France, c'est une faute qu'il se reproche. Il conclut en demandant une loi portant :

1° Que les Princes ne pourraient exercer aucune fonction publique, qu'ils ne pourraient siéger à l'Assemblée, ni solliciter à l'avenir d'autres suffrages ;

2° Que, dans le cas où ils troubleraient la paix publique, le chef du pouvoir exécutif pourrait prendre contre eux telle mesure de sûreté qu'il jugerait utile, les faire changer de résidence, etc...

Il ajouta que les Princes avaient accepté ces conditions.

J'opposai à cette assertion le démenti le plus formel. Les amis de M. Thiers avaient eu des pourparlers avec les Princes une première fois pour obtenir qu'ils ne vinssent pas à Bordeaux ; une seconde fois, pour leur demander de s'engager à ne pas siéger. Ces pourparlers avaient été abandonnés sans que les Princes eussent pris aucun engagement. Il n'avait jamais été question de prolongation de pouvoirs pour deux ans, que M. Thiers voulait imposer à la droite. Quant à la faiblesse dont il s'accusait en tolérant la présence des Princes en France, j'étais mieux que personne en mesure d'affirmer que, s'ils étaient en Normandie, c'était malgré les sommations qu'il leur avait fait adresser par son procureur général d'avoir à repasser la frontière. Enfin, je relevai ce qu'il y avait d'offensant, d'intolérable dans la prétention de soumettre les membres de la famille royale à la condition des repris de justice. (Séance du 6 juin.)

Je fus soutenu par la grande majorité de mes collègues. Le lendemain, mêmes prétentions. Le chef du pouvoir exécutif insista sur ses responsabilités et réclama les mêmes garanties : si la Commission les lui refuse, il en appellera à l'Assemblée; si la majorité qu'il obtient n'est pas considérable, il donnera

sa démission. A la fin de la séance, déconcerté par la ferme attitude de la Commission, sentant que tous ses efforts sont vains, il dit qu'il est prêt à faire des concessions et, se tournant vers moi, il me demanda si les princes d'Orléans étaient encore disposés à prendre l'engagement de ne pas siéger.

Je répondis que j'étais autorisé à dire que, sur tout ce qui n'engageait pas leur dignité, ils étaient près de céder aux désirs de l'Assemblée nationale. Ils prendront, devant telles personnes que la Commission désignera, l'engagement qu'on leur demande. M. le chef du pouvoir exécutif pourra, dans la mesure qu'il jugera convenable, faire connaître cet engagement à la Chambre. De part et d'autre, ces conditions furent acceptées.

Le 9, la discussion commença par la lecture du rapport de M. Batbie : il était court et fort habile ; il insistait sur la volonté exprimée par le suffrage universel, refusant toute signification politique aux mesures proposées.

La résistance de M. Thiers devant la Commission et devant l'Assemblée a-t-elle été politique ? L'opinion publique eût été sévère pour ceux qui, rompant le pacte de Bordeaux, auraient prétendu discuter les questions constitutionnelles. On ne pouvait nous reprocher rien de semblable.

Trois départements avaient élu le prince de Joinville et le duc d'Aumale, affirmant ainsi leur droit de considérer les lois d'exil comme abrogées. Elles ont toujours été des lois exclusivement politiques, on ne pouvait pas les assimiler à un bannissement judiciaire, elles n'enlevaient aux Princes ni leur qualité de Français, ni leurs droits civils ; le gouvernement qui les avait édictées avait disparu. N'était-on pas en droit de prétendre qu'elles avaient disparu avec lui ? Les laisser subsister, c'était les renouveler et en accepter la responsabilité.

En acceptant le mandat que leur confiait le suffrage universel, les Princes n'avaient pas fait acte de prétendants. Lorsqu'ils demandaient à rentrer dans leur patrie à titre de simples citoyens, M. Thiers avait-il raison de leur faire une situation exceptionnelle et de donner à l'abrogation des lois de 1832 et de 1848 la portée d'une manifestation monarchique ?

Quand on relit le discours que M. Thiers a prononcé dans la séance du 9 juin, on sent, malgré la sincérité affectée, la fausse bonhomie, les digressions habiles, combien est grand

le dépit qu'il éprouve devant les résistances qu'il n'a pu vaincre; combien est grand l'embarras que lui causent les souvenirs de son passé de royaliste libéral et les obligations contractées envers le père des Princes qu'il voudrait écarter aujourd'hui. Partout apparaît sa débordante personnalité.

S'il n'a pu repousser hors des frontières les hommes qui lui font ombrage, il veut au moins faire servir la concession qu'on lui arrache à la condition de son pouvoir personnel. L'affirmation du maintien de la forme républicaine est plus accentuée ; pour la première fois, il est parlé de l'*essai loyal* qui doit en être fait. Il est vrai que c'est à la condition qu'il soit confié aux mains de ceux qui ne sont pas républicains. C'est-à-dire à lui.

Peu nous importaient les prétentions que la souveraineté nationale pouvait toujours réduire à leur juste valeur. A droite, personne ne répondit, l'abrogation fut votée par 472 voix contre 97. C'était, pour le parti royaliste, un grand succès. Les princes d'Orléans étaient prêts à exécuter les engagements qu'ils avaient pris.

LE MANIFESTE DU COMTE DE CHAMBORD

Le chef de la maison de France se trouvait alors au château de Chambord ; c'est là que le comte de Paris chargea officiellement le marquis de la Ferté de porter son désir de présenter au Prince, au nom de tous les siens, ses respectueux hommages. Le 8 juillet, le marquis de la Ferté remettait au comte de Paris un large pli scellé aux armes de France. En tête : « Note à remettre à M. le comte de Paris. »

« M. le comte de Chambord a été heureux d'entendre l'expression du désir que M. le comte de Paris a manifesté d'être reçu par lui. M. le comte de Chambord est en France. Le moment qu'il avait indiqué lui-même est donc venu de s'expliquer sur certaines questions réservées.

« Il espère que rien dans son langage ne sera un obstacle à cette union de la maison de Bourbon, qui a toujours été son vœu le plus cher.

« La loyauté veut néanmoins que les Princes, ses cousins, soient prévenus, et le comte de Chambord croit devoir demander à M. le comte de Paris de différer sa visite jusqu'au jour

prochain où il aura fait connaître à la France sa pensée tout entière. Il eût désiré recevoir la visite de son cousin à Chambord, mais il juge convenable de ne pas y prolonger son séjour en ce moment.

« En quittant Chambord, il prendra la route de Bruges, où il demeurera du 8 au 16 juillet. » — Blois, le 8 juillet 1871.

Que signifiait l'ajournement de la visite convenue ? Mgr le comte de Paris me fit appeler et me demanda si, au cours des négociations, j'avais eu connaissance de questions réservées. J'affirmai que j'en entendais parler pour la première fois. Notre incertitude ne devait pas être longue. Bientôt on apprenait qu'avant de se rendre à Chambord, le Prince avait passé quelques heures à Paris dans le plus strict incognito ; il était logé chez le marquis de la Ferté et lui avait communiqué le texte du manifeste annoncé. M. de la Ferté en avait mesuré la portée et, avec une respectueuse franchise, il n'avait pas hésité à en montrer les désastreuses conséquences. Une scène violente éclata, à la suite de laquelle le serviteur loyal et dévoué quitta le Prince pour ne plus le revoir.

Dans la soirée, ces nouvelles parvinrent à Versailles. Un grand nombre de députés de la droite, réunis à la hâte, résolurent d'envoyer une députation à Chambord. On désigna le comte de Maillé, Mgr l'évêque d'Orléans, le comte de Gontaut-Biron, le duc de Bisaccia, auxquels se joignirent, le lendemain, MM. Laurentie et Cazenove de Pradines.

A leur arrivée, ils trouvèrent les amis qui entouraient le Prince aussi acharnés qu'ils l'étaient eux-mêmes. Ils les adjurèrent de ne rien épargner pour obtenir que le manifeste ne fût pas publié. Prières, supplications, tout fut inutile ; Monseigneur resta inflexible.

Le 6 juillet, la publication eut lieu. Le manifeste, qui repoussait le drapeau tricolore, renfermait les phrases fameuses : « Je ne laisserai pas arracher de mes mains l'étendard d'Henri IV... Il a ombragé mon berceau, je veux qu'il ombrage ma tombe. »

Dans le parti royaliste, la consternation fut générale ; nous ne pouvions nous faire illusion, c'était l'union du parti compromise, l'œuvre de la fusion brisée. Le soir, quatre-vingts membres de la droite, réunis à l'hôtel des Réservoirs,

décidèrent qu'on devait repousser toute responsabilité dans un acte qui tranchait des questions que la France seule avait le droit de résoudre. On se mit d'accord sur la rédaction d'une note qui fut envoyée aux journaux de province avec prière de l'imprimer à la suite du manifeste :

« Les inspirations personnelles du comte de Chambord lui appartiennent. De quelque manière qu'on les juge, on ne leur contestera pas un caractère de sincérité allant jusqu'au *sacrifice* et qui mérite le respect... Pleins de déférence pour ses volontés, ils ne se séparent pas du drapeau qu'elle (la France) s'est donné, drapeau illustré par le courage de ses soldats et qui est devenu, par opposition à l'étendard sanglant de l'anarchie, le drapeau de l'ordre social. »

Comment expliquer la cruelle surprise, l'indignation que provoqua, dans le parti royaliste, le manifeste du 5 juillet ? N'avions-nous donc jamais envisagé les difficultés de notre entreprise ? Ignorions-nous quelles causes avaient amené l'insuccès des négociations conduites par MM. Guizot, comte Molé, duc de Noailles, Salvandy, après 1848 ?

Sur les questions consitutionnelles, nous le savions, aucune difficulté n'était à redouter. La lettre, datée de Venise, que M. le comte de Chambord avait écrite à Berryer pour le féliciter de son discours prononcé le 16 janvier 1851, ne laissait aucun doute sur les idées libérales du Prince : « Dépositaire du principe fondamental de la monarchie, je sais que cette monarchie ne répondrait pas à tous les besoins de la France si elle n'était en harmonie avec son état social, ses mœurs, ses intérêts. Je respecte mon pays autant que je l'aime... »

Ces déclarations avaient été depuis souvent renouvelées, la question du drapeau devait seule nous préoccuper, et c'est elle qui fut l'obstacle insurmontable contre lequel vinrent se briser les efforts des royalistes.

Quand nous interrogions les collègues les mieux placés pour connaître les desseins du Roi, ceux qui devaient avoir le plus d'autorité dans ses conseils, ils nous disaient que, sans doute, le sujet était délicat, mais que le Prince ne résisterait pas à la volonté nationale exprimée par ses représentants légitimes ; qu'après la rupture des pourparlers engagés, il avait été admis d'un commun accord qu'on ajournerait la question ; qu'on ne pouvait pas exiger une décision si grave, alors qu'on

n'était pas en mesure de s'occuper des moyens pratiques de restaurer la monarchie et de consulter la France sur sa volonté ; que le 5 février 1857, M. le comte de Chambord, voulant couper court à d'inutiles discussions, avait écrit une lettre au duc de Nemours dans laquelle on lisait : « Ainsi que je n'ai cessé de le dire, j'ai toujours cru et je crois toujours à l'inopportunité de régler dès aujourd'hui, et avant le moment où la Providence m'en imposait le devoir, des questions que résoudront les intérêts et les vœux de notre patrie. Ce n'est pas loin de la France qu'on peut disposer d'elle. »

J'avais, pour partager la confiance de mes amis, des raisons personnelles. Au commencement de 1863, j'étais allé à Venise, remettre à Monseigneur, suivant l'usage, le collier des ordres du Roi que mon père adoptif avait porté. J'avais reçu le plus bienveillant accueil et, pendant mon court séjour, le Prince m'avait permis d'aborder quelques-unes des questions qui préoccupaient ceux qui, comme moi, désiraient passionnément la réunion de tous les royalistes sous leur chef légitime.

Parfois, craignant d'aller au delà des bornes que sa bonté autorisait, je m'arrêtais : « Continuez, me disait Monseigneur, j'ai bien assez souvent l'occasion d'écouter des gens qui sont de mon avis, vous êtes bien de votre race frondeuse et parlementaire. »

De tout ce que le Prince daigna me dire, je reçus l'impression qu'il avait été froissé par l'insistance maladroite des hommes qui n'avaient pas compris que la question du drapeau ne pouvait être résolue que sous la pression de circonstances graves, qu'une telle concession était de nature à attrister beaucoup de ses plus fidèles serviteurs, qu'elle ne devait être consentie que si elle était nécessaire au salut du pays. Le manifeste du 5 juillet fut donc pour nous tous une cruelle déception.

LE COMTE DE PARIS ET LE COMTE DE CHAMBORD

Notre situation vis-à-vis de nos collègues de la droite était délicate. Devant la loyauté de leur attitude et le blâme qu'ils exprimaient hautement, il était peu généreux d'insister sur les tristes conséquences de ce désaveu public. Nous avions demandé et obtenu des princes d'Orléans toutes les conces-

sions qu'on avait exigées. C'était aujourd'hui aux légitimistes à agir auprès de leur chef.

Le comte de Paris ne pouvait accepter le rendez-vous proposé à Bruges, sa visite eût paru l'acceptation des conditions formulées dans le manifeste. Il fit remettre à M. le comte de Chambord la note suivante :

« M. le comte de Paris est très reconnaissant envers M. le comte de Chambord du soin qu'il a bien voulu prendre en lui donnant à l'avance communication de son projet d'adresse aux Français qu'il vient de publier.

« M. le comte de Chambord, dans la note antérieurement remise à M. le comte de Paris, faisait entrevoir que cette adresse pourrait peut-être, aux yeux de M. le comte de Paris, devenir un obstacle à l'entrevue projetée et M. le comte de Chambord, avec une loyauté parfaite, ajournait dès lors cette visite jusqu'à la publication de son manifeste. M. le comte de Paris pense qu'aujourd'hui l'entrevue pourrait amener des explications, des commentaires qu'il importe d'éviter.

« M. le comte de Paris espère que M. le comte de Chambord trouvera bon que la visite projetée soit ajournée. »

Si, comme on l'a prétendu, le comte de Paris désirait s'affranchir des engagements pris par lui et les Princes ses oncles, en échange de l'abrogation des lois d'exil, l'occasion était belle pour montrer que la rupture ne venait pas de lui.

L'unique préoccupation du comte de Paris a été d'atténuer autant qu'il le pouvait l'impression produite par les déclarations du comte de Chambord. Avec une délicatesse excessive, qui devait plus tard nous causer bien des embarras, le Prince ne voulut pas qu'on connût la note par laquelle l'ajournement de la visite lui avait été imposé.

Paris, 10 juillet 1871.

« Mon cher Duc,

« Je vous ai télégraphié et écrit en toute hâte ce soir parce qu'à la réflexion, il m'a semblé qu'il valait mieux ne montrer à personne la note dont je vous avais confié la copie. Je tiens à vous en expliquer les motifs, en vous demandant pardon de n'avoir pu le faire tout à l'heure aussi complètement que je l'aurais voulu.

« Ces motifs sont : 1° Les égards que je dois à la personne

à laquelle est adressée cette communication. Dans la situation actuelle, mes communications avec elle doivent avoir un caractère essentiellement personnel. C'est à ce prix seulement que je puis m'abstenir de lui exprimer carrément mon opinion sur les déclarations qu'elle vient de faire. Toute communication qui, adressée à elle, pourrait passer sous les yeux des personnages politiques et, à plus forte raison, tomber dans le domaine de la publicité, devrait aborder les questions de fond et, pour qu'elle soit restreinte à la simple question de forme, il faut qu'elle ne sorte pas des deux intermédiaires par lesquelles ont passé les communications précédentes.

« 2° La seule manière de répondre au désir commun, éprouvé tant par nous que par d'autres, de ne pas provoquer des explications publiques est de parler le moins possible d'une visite qui a dû être abandonnée lorsqu'elle était encore à l'état de projet. Or, si l'on venait à parler de ce mémorandum, si le texte ou simplement une analyse, plus ou moins complète, de ce texte venait à être répété dans les cercles politiques, je me verrais obligé d'insister sur les points que, par courtoisie, je n'ai fait d'indiquer, et je me trouverais amené à faire des explications catégoriques dont la netteté de ma situation me dispense aujourd'hui.

« Je crois donc qu'il est de la plus haute importance de se borner à indiquer, d'une manière *verbale*, le sens de cette communication et à montrer uniquement qu'elle n'aura rien de pénible pour ceux qui se sont conduits si loyalement à mon égard. Pour maintenir la réserve que je désire garder, il est essentiel que rien, absolument rien, ne soit répandu d'une manière directe ou indirecte qui pourrait me forcer à en sortir. Je suis sûr que vous apprécierez le sentiment et la demande qu'il m'inspire et je vous prie de me croire votre affectionné. — L.-P. d'Orléans. »

Paris, 13 juillet 1871.

« Mon cher Duc,

« Je pars demain soir pour l'Angleterre ; je ne veux pas quitter Paris sans vous remercier encore de tout ce que vous avez fait pour maintenir, dans des circonstances délicates, les relations de confiance réciproque établies depuis le vote

du 8 juin avec une fraction importante des députés qui nous ont ouvert les portes de la France et qui ont agi avec tant de loyauté à notre égard.

« Je regrette de ne pouvoir aller prendre congé de Mme la duchesse de Pasquier et je vous prie de me croire votre affectionné. »

L'union du parti royaliste ne fut pas rompue.

Pour les légitimistes, le rétablissement de la monarchie en France était une question de principe, une affaire de conscience ; fidèles à leurs convictions, ils avaient, de suis soixante ans, renoncé à toutes carrières et vivaient danp la retraite. Nous étions comme eux persuadés que la forme républicaine était contraire à nos traditions, à notre caractère national, à notre position au milieu de l'Europe. Un passé douloureux nous avait appris que, par une pente fatale, la République passait des mains des conservateurs aux mains de l'extrême gauche, des radicaux, des socialistes et qu'enfin elle périssait dans l'anarchie. Si l'accord entre nous était complet sur le but à atteindre, nous étions paralysés ; tant que la question du drapeau ne serait pas écartée, nous étions contraints de rester sur la défensive. Nos adversaires étaient trop habiles pour ne pas user de leurs avantages et profiter de notre impuissance.

M. THIERS ET L'ASSEMBLÉE

Le 12 août, M. Rivet (1), l'un des membres du centre gauche les plus dévoués à M. Thiers, dépose une proposition par laquelle le chef du pouvoir exécutif prendrait le titre de président de la République. Ses pouvoirs seraient prorogés pour trois ans. Si l'Assemblée venait à se dissoudre, ces pouvoirs ne dureraient que le temps nécessaire pour constituer une assemblée nouvelle qui statuerait sur le pouvoir exécutif. Le président de la République présiderait le Conseil des ministres dont il nommerait et révoquerait les membres.

(1) Rivet (Jean-Charles, baron). Attaché au cabinet Martignac, ministère de l'Intérieur (1828-1829). Sous-préfet de Rambouillet sous la monarchie de juillet. Conseiller d'État, puis député de Brive (1839). Député à l'Assemblée constituante (1848). Conseiller d'État (1849). Député de la Corrèze (1871).

Les ministres seraient responsables devant l'Assemblée. Sur la demande d'urgence, M. Thiers crut devoir intervenir personnellement.

L'émotion fut grande parmi nous. M. Adnet déposa une proposition qui n'était que le maintien du *statu quo*, la confirmation du pacte de Bordeaux. La séance fut suspendue ; quand elle fut reprise, l'urgence fut accordée pour les deux projets. A la fin de la séance, on vota sur la proposition Belcastel (1) disant : « L'Assemblée n'entend pas préjuger, avant le vote formel d'une constitution définitive, la forme du gouvernement ; elle ne se dissoudra pas avant d'avoir proclamé cette forme définitive. »

Le scrutin fut douteux. C'était presque un succès pour la droite, et le partage des voix donnait à penser que la proposition Rivet ne trouverait pas, dans la Chambre, l'approbation sur laquelle ses auteurs avaient compté.

Si on voulait rompre la trêve consentie, il fallait le faire franchement, au grand jour, il ne fallait pas, sous prétexte d'obtenir une stabilité apparente, ébranler l'ordre provisoire établi à Bordeaux et lui substituer une organisation contraire à toutes les règles du droit constitutionnel. Si on prétendait organiser la République, on devait le faire sur des bases logiques, rationnelles avec les garanties stipulées dans toutes les constitutions républicaines et notamment dans la Constitution de 1848 : le président ne communiquant avec l'Assemblée que par messages et se faisant représenter par des ministres responsables.

Il est évident que les auteurs de la proposition savaient que M. Thiers ne consentirait jamais à abandonner la tribune qui avait fait sa force ; de là l'œuvre étrange qu'ils avaient acceptée. Ils prorogeaient les pouvoirs du président à une date fixe : c'était le rendre inamovible, c'était l'abdication des élus du suffrage universel devant un homme, et l'Assemblée souveraine serait, en cas de conflit, plus désarmée que ne l'était le Corps législatif sous l'Empire. Or, les conflits affichés par M. Thiers lui-même étaient nombreux ; il y avait désaccord absolu sur la loi d'exil, la loi départementale, la réorganisation de l'armée, l'indemnité aux départements envahis, la

(1) Belcastel (Louis de Lacoste de). Il fut élu député à l'Assemblée nationale, par la Haute-Garonne, en février 1871, et siégea à l'extrême-droite.

dissolution des gardes nationales et sur les questions financières les plus graves.

M. Thiers réunit dans ses mains le pouvoir souverain et l'autorité ministérielle ; il est chef unique d'un cabinet qu'il peut congédier à son gré ; il peut enfin, chaque jour, monter à la tribune et substituer sa responsabilité personnelle à celle des ministres. C'est la dictature organisée en faveur de l'homme qui, pendant toute sa vie, a exigé avec le plus de hauteur l'effacement du souverain dans le régime constitutionnel et professé la fameuse maxime : « Le Roi règne et ne gouverne pas. »

Toutes ces inconséquences étaient relevées par la presse; aussi, chaque jour, les hésitations des groupes modérés allaient en s'accentuant. La gauche seule soutenait énergiquement la proposition. Elle avait toujours nié, elle niait encore le pouvoir constituant de l'Assemblée et elle l'invoquait dans une question constitutionnelle au premier chef.

Elle sentait que le changement de titre n'était pas une simple question de protocole ; elle voulait, sous prétexte de donner une marque de confiance au chef du pouvoir exécutif, arracher une reconnaissance plus ou moins explicite de la forme républicaine, créer par surprise un état légal qui permît de traiter en rebelles tous ceux qui la contesteraient.

Les commissaires nommés pour examiner la proposition furent en majorité défavorables (7 contre, 6 pour). M. Vitet fut nommé rapporteur. Sa tâche, aussi bien que celle de la Commission, n'était pas facile.

Si M. Thiers avait tenu à prouver combien les nouveaux pouvoirs qu'on prétendait lui donner étaient dangereux, combien ses rapports directs avec l'Assemblée deviendraient difficiles, il n'eût pas agi autrement qu'il ne le fit, dans la séance du 24 août.

On discutait la loi sur la dissolution des gardes nationales; après un discours de M. de Meaux, qui avait eu un éclatant succès d'éloquence et de raison, le chef du pouvoir exécutif était monté à la tribune ; dans une improvisation passionnée, il avait fait entendre les récriminations les plus violentes; jamais majorité n'avait été traitée de la sorte. Perdant tout sang-froid, il avait déclaré qu'il ne supporterait pas plus longtemps une opposition systématique et, quittant la tribune,

il s'était retiré dans son bureau pour rédiger sa démission. Il l'avait fait avec assez de lenteur pour donner au général Ducrot le temps de lui apporter un amendement transactionnel qu'il accepta.

Tout ceci n'était pas fait pour calmer les esprits ; la Commission s'efforçait de trouver un terrain de conciliation. Elle devait donner satisfaction à l'opinion publique qui était devenue nettement hostile, ne pas heurter les susceptibilités de M. Thiers et, par un échec trop apparent, diminuer son autorité. M. Léonce de Lavergne (1), avec sa compétence et la netteté d'un esprit supérieur, a exposé dans un contre-rapport toutes les raisons qui nous empêchaient de voter les conclusions qu'on nous proposait.

Le 30 août, la discussion publique commença, l'article premier et les considérants lui servant de préambule furent votés à une grande majorité.

« L'Assemblée nationale : considérant qu'elle a le droit d'user du pouvoir constituant, attribut essentiel de la souveraineté dont elle est investie et que les devoirs impérieux que tout d'abord elle a dû s'imposer et qui sont loin encore d'être accomplis, l'ont seuls empêchée jusqu'ici d'user de ce pouvoir ;

« Considérant qu'un nouveau titre, une appellation plus précise, sans rien changer au fond des choses, sans que les droits souverains de l'Assemblée en souffrent la moindre atteinte, puisque dans tous les cas la décision suprême lui appartient. »

Voilà donc à quel résultat aboutissait la campagne engagée par le centre gauche. Par 434 voix contre 225, l'Assemblée nationale proclamait ce qu'elle n'avait pas fait encore : sa souveraineté, son pouvoir constituant, sa ferme volonté d'en user. C'était pour nous un succès, c'était un échec pour M. Thiers.

Les relations, qui étaient restées correctes, sinon bienveillantes, entre la droite et lui, changèrent. Ses sympathies, ses tendances furent vers la gauche; nous avions désormais en lui un adversaire. Ses rapports avec l'Assemblée devenaient

(1) Lavergne (Louis-Gabriel-Léonce Guilhaud de). Économiste, sous-directeur au ministère des Affaires étrangères (1844). Député de Lombez (1846 à 1848). Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques (1855). Député de la Creuse à l'Assemblée nationale (1871).

chaque jour plus difficiles ; sans cesse, il intervenait dans les discussions et toute contradiction amenait des scènes dans lesquelles ses amis eux-mêmes n'étaient pas épargnés.

L'impôt sur les matières premières, proposé par le gouvernement, avait donné lieu à un long débat. Il s'agissait de bouleverser sans délai le système économique installé en 1860. Les centres industriels avaient été profondément remués par un projet qui portait le plus grave préjudice à leurs intérêts ; leurs représentants avaient courageusement lutté contre la violente intervention de M. Thiers qui exigeait une solution immédiate, et la Chambre, dans la séance du 20 janvier, avait, à la majorité de 70 voix, réservé la question.

Le président envoya sa démission ; cette décision était d'autant plus étrange que, dans son message lu quelques jours avant, il avait reconnu que toute question de finance était uniquement du ressort de la Chambre, que tous les systèmes d'impôts lui seraient soumis et qu'elle choisirait librement entre eux.

Le lendemain, on put voir une longue file de députés s'avancer dans la grande avenue de Versailles, sous la conduite du vice-président, M. Benoist d'Azy ; c'était la procession expiatoire allant supplier M. Thiers de vouloir bien retirer sa démission. La crise était conjurée, mais elle laissait une impression durable. Elle avait fait sentir ce que la situation avait de précaire, combien il était difficile de faire marcher d'accord des pouvoirs mal définis.

LA QUESTION DE LA RESTAURATION MONARCHIQUE

L'Assemblée devait-elle toujours incliner son pouvoir souverain devant les opinions personnelles du chef du pouvoir exécutif ? Les conflits devenaient plus fréquents, les crises plus aiguës ; le pacte de Bordeaux pouvait être emporté par une tourmente parlementaire. Des deux côtés, on voyait les dangers du provisoire. M. Picard déposa une proposition demandant la proclamation définitive de la République.

La droite souffrait de l'impuissance à laquelle elle était condamnée ; parmi les plus dévoués royalistes, beaucoup voulaient croire que, devant l'impression produite en France par son manifeste, M. le comte de Chambord consentirait à le

retirer ; d'autres ne craignaient pas de dire qu'il ne fallait voir dans ces lignes éloquentes qu'un magnifique préambule pour une abdication. On avait remarqué, dans la note envoyée par les royalistes à la presse de province, les mots : « La sincérité allant *jusqu'au sacrifice.* » Une nouvelle lettre publiée le 25 janvier vint couper court à tous les commentaires en aggravant encore les premières déclarations :

« La persistance des efforts qui s'attachent à dénaturer mes paroles, mes sentiments et mes actes, m'oblige à une protestation que la loyauté commande et que l'honneur m'impose...

« Je n'abdiquerai jamais.

« Je n'arbore pas un nouveau drapeau, je maintiens celui de la France et j'ai la fierté de croire qu'il rendrait à nos armes leur antique prestige. Si le drapeau blanc a éprouvé des revers, il y a des humiliations qu'il n'a pas connues. Rien n'ébranlera mes résolutions, rien ne lassera ma patience et personne, sous aucun prétexte, n'obtiendra de moi que je consente à devenir le Roi légitime de la Révolution. »

Ainsi, plus de transaction possible, toute idée de conciliation entre le passé et les idées nouvelles était rejetée.

Les légitimistes, qui avaient si ardemment désiré l'oubli des vieilles querelles, qui avaient cru possible de réconcilier la monarchie traditionnelle avec les institutions des temps présents et, tout en reconnaissant la nécessité du principe héréditaire, de réserver la souveraineté nationale, étaient blâmés et placés dans la douloureuse alternative de se séparer de leur chef ou de rompre avec leur pays. La France enfin, qui avait aussi un drapeau et son honneur à défendre, devait sacrifier l'un et l'autre.

L'union du parti royaliste n'allait-elle pas se rompre ? Une lettre publiée par quatre députés, MM. de Belcastel, comte de Tréville, vicomte de Rodez-Bénavent et marquis de Franclieu, devait nous le faire craindre.

Après d'emphatiques éloges sur l'éloquence du Prince, la fierté de son attitude, ils parlaient en termes obscurs et bizarres de l'opinion publique qu'il fallait, non pas subir, mais vaincre, d'une division funeste qui s'était révélée dans les rangs des monarchistes :

« Sur la *mer mouvante* des opinions et des partis qui se croisent et se heurtent en tous sens, deux navires surmontent les flots ; le premier vous porte, Monseigneur, le second porte les princes d'Orléans et leur lignée.

« Notre regret est qu'ils suivent un sillon parallèle sans se rencontrer jamais ; notre vœu, c'est qu'ils tendent vers un point commun, qu'ils abordent ensemble fraternellement au sommet, dépouillé des institutions françaises ; que les princes d'Orléans abandonnent leur navire et montent sur le vôtre. »

Que voulait dire cette sommation d'avoir à se soumettre ? Que signifiait cette mise en cause des princes d'Orléans ? N'avaient-ils pas déclaré qu'il n'y avait pas, qu'il n'y aurait pas de prétendant parmi eux ? N'avaient-ils pas proposé de faire la visite convenue qui eût été la preuve éclatante de l'union de tous les princes de la maison de France ?

Dans le centre droit, le mécontentement allait grandissant. La plupart des hommes qui en faisaient partie avaient loyalement accepté l'idée d'une restauration monarchique en faveur de l'héritier légitime, M. le comte de Chambord, mais ils n'avaient pas les principes, les sentiments, le culte des longs souvenirs, enfin le pieux respect dont les légitimistes entouraient leur chef. Ce qu'ils voulaient, c'était une monarchie nouvelle, sinon quant à la famille régnante, du moins quant aux pouvoirs des corps constitués, des autorités sociales, la seule qui pût être acceptée en France.

C'était, à leurs yeux, une entreprise vaine que d'essayer de ramener après un siècle écoulé, dans un pays ravagé par tant de commotions politiques, un ordre de choses qui avait eu sa raison d'être autrefois, mais qui ne pouvait trouver sa place dans la société moderne. Il ne suffisait pas d'affirmer que la restauration de la royauté en France était nécessaire, il fallait encore la rendre possible.

Dans une pensée d'apaisement et d'union, les députés faisant partie de la droite modérée rédigèrent une déclaration qui indiquait le terrain sur lequel pouvait se maintenir l'accord si nécessaire entre tous les royalistes qui, divisés par leurs antécédents, étaient en parfaite communauté de vues sur l'avenir de la France. Ce programme de la droite, daté du 17 février 1872, renfermait les passages suivants :

« Nous considérons la monarchie comme le gouvernement

naturel du pays, et par monarchie nous entendons la monarchie traditionnelle et héréditaire.

« Elle a fait la France, elle lui a donné, pendant des siècles, la stabilité et la grandeur. En 1789, elle allait d'elle-même au-devant des réformes ; en 1814, elle fondait la liberté en même temps qu'elle sauvegardait l'intégrité du territoire...

« Une monarchie héréditaire, représentative, constitutionnelle, assure au pays son droit d'intervention dans la gestion de ses affaires et, sous la garantie de la responsabilité ministérielle, toutes les libertés nécessaires, libertés politiques, civiles, religieuses, l'égalité devant la loi, le libre accès à tous les emplois, à tous les honneurs, à tous les avantages sérieux ; l'amélioration pacifique et continue de la condition des classes ouvrières.

« Cette monarchie est celle que nous voulons. Respectant d'ailleurs notre pays autant que nous l'aimons, nous n'attendons rien que du vœu de la nation librement exprimé par ses mandataires. »

Ce programme portait les signatures de quatre-vingts membres de la droite modérée, auxquels vinrent se joindre, sans qu'aucune réserve fût formulée, les signatures de la droite extrême. Il fut communiqué au centre droit qui envoya immédiatement son adhésion dans la forme suivante :

« Messieurs et chers collègues,

« Nous vous remercions de la communication que vous nous avez faite et nous sommes heureux de nous associer aux sentiments de patriotisme qui vous ont inspiré l'acte important dont vous nous avez fait part.

« Nous nous sommes réunis pour accomplir en commun une œuvre de paix et de conciliation sociales, et dans cet ordre d'idées, nous disons avec vous que nous n'attendons rien que du vœu de la nation librement exprimé par ses mandataires. Comme vous, nous avons contribué à établir le gouvernement actuel. Ce que nous lui demandions ensemble à Bordeaux, nous le lui demandons encore aujourd'hui.

« Nous respectons les sentiments et les espérances de ceux de nos collègues qui s'attachent à l'idée de la République conservatrice ; mais nous croyons avoir aussi le droit et le devoir d'affirmer hautement nos convictions, fondées sur

l'expérience et dictées par l'intérêt suprême de notre patrie.

« Nous voulons rappeler comme vous au pays les services qu'il a déjà reçus, ceux qu'il peut encore attendre de la monarchie constitutionnelle, dont vous indiquez si bien les bases essentielles en vous efforçant de réconcilier la France ancienne avec la France moderne.

« C'est donc dans cette voie que nous conseillerons à la France de chercher le salut, lorsque l'heure des solutions constitutionnelles sera venue. Soumis à la volonté de la nation et fidèles à son drapeau, nous l'engagerons jusque-là à poursuivre, par l'accord de toutes les fractions du parti conservateur, l'établissement des garanties d'ordre public qui permettront à la patrie de ressaisir son indépendance et de préparer le retour de sa prospérité et de sa grandeur. »

Le centre droit soulignait les réserves sur la question du drapeau ; son adhésion portait à plus de trois cents le nombre des signataires et faisait de la déclaration de la droite le programme du parti royaliste tout entier. C'était pour le gouvernement un fait considérable que cet accord montrant au pays une force organisée, une solution préparée avec un grand parti décidé à saisir la première occasion favorable pour la faire prévaloir.

Quel accueil M. le comte de Chambord allait-il faire à la déclaration de la droite ?

Deux membres du parti royaliste, MM. Baragnon et Ernoul, avaient été plus spécialement chargés par leurs collègues de la lui communiquer. Ils étaient partis pour Anvers où le Prince venait d'arriver. A toutes les questions qui lui furent posées, le comte de Chambord refusa de répondre, disant que « comprenant les difficultés extrêmes de la situation et la délicatesse d'une décision à prendre dans cette circonstance par ses amis de la Chambre, il s'en rapportait pour la conduite à suivre à leurs appréciations personnelles ».

On ajoutait qu'on avait recommandé de parler avec les plus grands égards de ceux qui avaient cru pouvoir apposer leurs signatures au bas de la déclaration. La consigne ne fut pas longtemps observée ; *l'Union*, *l'Univers*, *le Monde* ne tardèrent pas à blâmer les prétendus royalistes qui n'avaient pas reculé devant un acte qui était l'abandon de tous les

principes, la désertion de toutes les doctrines qui avaient fait la force de leur parti.

M. le comte de Chambord n'avait pas encore quitté Anvers que déjà les divisions du parti monarchique étaient connues.

Nous assistions pour la première fois à un spectacle qu'il était dans notre destinée de revoir souvent : des hommes, qui dans le premier moment, n'avaient pas hésité à trouver les manifestes impolitiques et dangereux, passaient brusquement du blâme à l'enthousiasme ; pour couvrir le Prince et déplacer les responsabilités, ils alléguaient les motifs les plus imprévus. A mots couverts, ils racontaient les intrigues ténébreuses, les complots qui avaient contraint M. le comte de Chambord à défendre la dignité royale compromise.

Ce qui se disait à voix basse dans les couloirs à Versailles, les journaux de province le disaient tout haut. Ceux qui passaient pour être inspirés par l'entourage de M. le comte de Chambord ravivaient les vieilles querelles, discutaient doctement sur les origines, les droits du pouvoir royal et, reprenant les thèses philosophiques de Hobbes et de Spinoza sur le pouvoir absolu, invoquant l'autorité de Maistre, de Bonald, de Chateaubriand, démontraient que le Roi trouve la consécration de son pouvoir dans des principes supérieurs aux vicissitudes humaines.

Comment osait-on parler de fusion ? Qu'entendait-on par là ? Il ne saurait y avoir de *transaction*.

Était-il très opportun d'opposer le droit divin à la souveraineté nationale, de soutenir des théories impopulaires et qui, en Angleterre comme en France, avaient amené les plus désastreuses conséquences ? Était-il politique de donner à penser qu'oubliant les engagements si souvent renouvelés depuis la lettre de Venise, on chercherait à rendre inefficaces les garanties constitutionnelles et les libertés promises ?

Pouvait-on sérieusement prétendre que dans un pays secoué par tant de commotions politiques, après les modifications profondes qu'elles avaient amenées dans les idées, dans les mœurs, dans les institutions, il était possible de rétablir les choses dans l'état où elles se trouvaient quatre-vingts ans auparavant ?

Pouvait-on espérer que ceux mêmes qui acceptaient le rétablissement de la monarchie, qui apportaient au succès

de cette solution le plus loyal concours, consentiraient à laisser le Roi trancher seul la question des couleurs nationales; qu'ils abandonneraient un drapeau qui était celui de notre temps, de nos libertés, de nos victoires, qui nous était devenu plus cher depuis qu'il avait été le drapeau de nos désastres et qui, nous l'espérions, serait un jour avec l'aide de Dieu, le drapeau de la revanche ?

Les dissertations les plus savantes sur les précédents historiques, les injonctions les plus hautaines ne pouvaient rien contre ce fait brutal : il n'y avait pas, il n'y aurait jamais dans l'Assemblée, de majorité pour consentir à l'abandon du drapeau tricolore.

Nous étions non moins résolus à assurer les garanties constitutionnelles, les libertés nécessaires ; nous les avions réclamées sous l'Empire et une rude expérience nous avait appris ce qu'il en coûte à un peuple de les laisser périr. Sur ces questions, pas de concessions possibles.

Si M. le comte de Chambord maintenait les déclarations contenues dans ses deux derniers manifestes, le conflit paraissait sans issue.

L'opinion légitimiste était devenue en France une religion plus qu'une doctrine politique ; pour beaucoup de ses croyants, le Roi était revêtu d'une autorité morale si haute qu'il en résultait une sorte d'infaillibilité qu'on ne pouvait contester sans impiété.

Nous avions vu les plus modérés passer sous silence, dans le manifeste de la droite, la question des couleurs nationales ; ils savaient qu'à tort ou à raison, le drapeau blanc était pour M. le comte de Chambord l'expression extérieure du principe monarchique ; ils reconnaissaient toutefois que, pour l'immense majorité du pays, c'était le symbole de prétentions surannées et d'un régime dont on redoutait le retour ; ils ne se faisaient aucune illusion sur la difficulté de remonter le courant des idées contemporaines ; mais blanchis dans la retraite, n'ayant depuis quarante ans accepté aucune responsabilité, ils gardaient, en dehors des nécessités de la vie politique, leurs idées absolues.

Les délégués de la droite revinrent d'Anvers sans avoir rien obtenu. Leur échec eut dans le public le plus fâcheux retentissement.

Dans le désarroi où nous jetait la déclaration du Roi, devant la décision des royalistes, il ne nous restait d'autre parti à prendre que de revenir au pacte de Bordeaux, comme une armée se réfugie sous le canon d'une forteresse après une sortie malheureuse. Nous ne devions plus nous occuper des questions constitutionnelles, laissant au temps le soin d'aplanir les obstacles. Il fallait nous consacrer tout entiers à l'organisation politique, administrative et financière du pays. Malgré l'écrasant labeur qui nous incombait, les heures consacrées au relèvement du pays en dehors et au-dessus des querelles de parti nous ont laissé un bon souvenir.

L'Assemblée nationale était patriote, libérale, décidée à combattre l'anarchie révolutionnaire comme le despotisme impérial ; fort éprise des idées de décentralisation, elle ne voulait pas que le gouvernement siégeât à Paris que venait d'incendier et d'ensanglanter la Commune et qu'elle rendait responsable de toutes les révolutions qui avaient bouleversé le pays. Les députés, pour la plupart, avaient quitté à regret leur vie honorée et utile dans la province, pour se dévouer au pays en détresse. Ils étaient aussi désintéressés qu'indépendants. M. Thiers disait : « Comment voulez-vous que je conduise une assemblée dont les membres ne demandent rien ? »

LA RÉPUBLIQUE CONSERVATRICE

Le 13 novembre, M. Thiers monta à la tribune et lut son message. Dans son exposé d'une grande et fière allure, il rappela les difficultés surmontées, montra la réorganisation intérieure, la délivrance du territoire presque achevée grâce à l'énergie de tous et dit en termes éloquents, très applaudis, la force, les ressources infinies que la nation sait trouver dans son génie, dans son travail, dans son patriotisme. Il aborda la question de la forme définitive du gouvernement :

« Messieurs, les événements ont donné la République et remonter à ses causes pour les discuter et pour les juger serait aujourd'hui une entreprise aussi dangereuse qu'inutile.

« La République existe (*Protestations à droite*). La République existe, elle est le gouvernement légal du pays ; vouloir autre chose serait vouloir une nouvelle révolution et la plus

redoutable de toutes. Ne perdons pas notre temps à la proclamer, mais employons-le à lui imprimer les caractères désirables et nécessaires. Nous touchons, messieurs, à un moment décisif ; la forme de cette République n'a été qu'une forme de circonstance donnée par les événements, reposant sur votre sagesse, sur votre union avec le pouvoir que vous avez temporairement choisi, mais tous les esprits vous attendent, tous se demandent quel jour...(*Murmures à droite*) quelle forme vous choisirez pour donner à la République cette force conservatrice dont elle ne peut se passer. » (*Violentes protestations à droite.*)

La droite avait raison de protester contre des paroles qui, rompant le pacte de Bordeaux, créaient une situation nouvelle.

Mais il n'y avait dans tout cela rien qui dût nous surprendre. Ne connaissions-nous pas les tendances chaque jour plus marquées de M. Thiers vers la gauche ?

Enfin pouvions-nous ignorer les mystérieuses conférences qui avaient lieu à la présidence avec les chefs les plus avancés du parti républicain en province et ne soupçonnions-nous pas les négociations et les engagements dont on ne tarderait pas à nous faire l'aveu tardif à la tribune ?

M. Thiers, mieux que personne, savait le mécontentement, les méfiances du centre droit devant l'attitude intransigeante de monseigneur le Comte de Chambord, les divisions qui depuis le voyage à Anvers avaient éclaté dans le parti royaliste ; il était trop habile pour ne pas chercher à en profiter. Il devait croire qu'un certain nombre de monarchistes constitutionnels se rallieraient à la République *conservatrice*, comme l'avaient fait déjà tant d'autres : MM. Roger du Nord, Lefranc, Dufaure, Rémusat, Léon Say, comme venait de le faire M. Casimir Perier dans une lettre que publiaient les journaux.

Quel soin il prenait de les rassurer ! « Tout gouvernement doit être conservateur et nulle société ne peut vivre sous un gouvernement qui ne le serait pas. La République sera conservatrice ou elle ne sera pas (1). »

Aux républicains il donnait des conseils sévères : « Je

(1) Avant cette fameuse phrase, Thiers, dans son message, avait dit : « Une Commission nommée par vous, il y a quelques mois, lui (*à la République*) donnait le titre de République conservatrice. Emparons-nous de ce titre et tâchons surtout qu'il soit mérité. » (*Journal officiel* du 14 novembre 1872.)

dirai à ceux qui depuis longtemps ont donné leur foi à la République comme à l'idéal de gouvernement le plus conforme à leur pensée et le plus approprié à la marche de toutes les sociétés modernes, je leur dirai : c'est par vous surtout que l'ordre doit être passionnément désiré, car si la République qui a déjà été essayée à deux reprises, et sans succès, peut réussir, c'est à l'ordre, cette fois, que vous le devrez... »

On a prétendu que M. Thiers avait voulu rompre avec les républicains exagérés et compromettants. Nous ne l'avons jamais cru. Quoi qu'il en soit, son habileté n'eut pas les résultats sur lesquels il comptait. La gauche, loin de s'offenser de la leçon, l'accueillit avec des applaudissements enthousiastes et la majorité resta sourde à ses avances.

Sans doute nous nous étions heurtés à bien des obstacles imprévus, mais devaient-ils nous décourager, ébranler notre foi dans la supériorité des principes monarchistes ?

Pouvions-nous renier notre passé et oublier ce que les hommes éminents du parti constitutionnel et libéral, qui avaient fait notre éducation politique, nous avaient enseigné sur l'incompatibilité du tempérament social de la France avec la forme républicaine ?

A côté des légitimistes liés par un dévouement personnel au Roi, il y avait ceux qui, dans la monarchie parlementaire, aimaient le principe plus que le souverain, la bonne conduite des affaires plus que le règne de telle ou telle dynastie, qui, à l'abri d'un pouvoir stable dans ses fondements, voulaient les institutions favorisant le libre mouvement des idées et des progrès modernes.

DUC D'AUDIFFRET-PASQUIER.

SYRIE 1938

Ce n'est pas moi, comme on pense, qui ai choisi ce titre pastiche pour le mettre en tête de cet article. C'est celui qu'un anonyme syrien, — ces Orientaux sont toujours à la page, — a donné à une brochure, publiée à Damas, par les soins de je ne sais quelle officine qui prend le nom pompeux d' « Office national arabe de recherches et d'informations ». Et toujours par les soins du même Office, ladite brochure a été distribuée à tous les membres du Parlement français pour les convaincre de l'excellence du régime qui va remplacer en Syrie le mandat que nous avait confié la Société des nations. Je ne suis, pour ma part, nullement convaincu, et je vais en dire les raisons.

Il y a une douzaine d'années, j'étais allé une première fois en Syrie. C'était sous le proconsulat du général Gouraud. Quel ravissant voyage ! Le calme partout, le bon accueil. Une promenade sans inquiétude parmi les plus beaux souvenirs. Et la satisfaction de reprendre là-bas la place que nous y avons tenue jadis... Hélas ! quelle différence à mon dernier voyage, il y a seulement quelques mois ! Au lieu de l'euphorie de naguère, de ce chant de bonheur dans un paradis retrouvé, ce qui m'attendait sur la terre d'Adonis, c'était le deuil, la détresse d'une maison à vendre. J'éprouvais le serrement de cœur de l'homme qui erre une dernière fois dans les pièces de la maison démeublée qu'il a déjà cédée à un autre... Voici les faits. Jugez vous-même.

On sait qu'après la guerre, la France a reçu de Genève le double mandat d'administrer le Liban et la Syrie. Au Liban, pendant quinze années, nulle difficulté. A Damas, au contraire, on ne nous a reçus qu'avec mauvaise humeur. Nous avions dans l'émir Fayçal, l'ami du colonel Lawrence, un adversaire décidé, bien qu'il fût censé collaborer avec nous. Il fallut s'en débarrasser. Gouraud se chargea de l'affaire, et l'Émir, chassé de Syrie, fut recueilli en Irak par ses amis britanniques, qui en firent le roi du pays.

Cependant, après son départ, le parti nationaliste syrien ne cessa pas de s'agiter et de réclamer l'indépendance. Nous dûmes, à plusieurs reprises, intervenir avec autorité pour rétablir l'ordre à Damas. Chaque fois il suffit que nous montrions notre force pour que tout rentrât dans le calme. Or, voici qu'il y a juste deux années, au mois de mars 1936, la situation en Syrie s'est trouvée soudainement retournée, dans des circonstances singulières.

Au mois de mars 1936, quelques manifestations nationalistes pour réclamer l'indépendance s'étaient produites à Damas : discours subversifs à la mosquée, fermeture des bazars, etc... etc... Pour mettre fin à l'agitation, M. de Martel, notre haut-commissaire, qui avait toujours montré beaucoup de bon sens et d'énergie, expédia quelques-uns des plus notoires agitateurs damasquins en résidence forcée dans la Haute-Mésopotamie. C'était la raison même. Ces bavards une fois éloignés, la paix s'était rétablie aussitôt dans la ville. Mais soudain, coup de théâtre ! Huit jours ne s'étaient pas écoulés et les agitateurs exilés n'avaient pas même encore atteint le lieu de leur relégation, que le haut-commissaire les rappelait, les invitait même à sa table et leur remettait le pouvoir.

Que s'était-il passé ?

Les dates l'expliquent d'elles-mêmes. En mars 1936, l'incident que je viens de rappeler ; en avril de la même année, quelques jours à peine plus tard, les élections législatives. M. de Martel s'est imaginé qu'avec le front populaire, dont il était facile de prévoir le succès, la politique de fermeté qu'il avait suivie jusqu'ici, et qui était la plus raisonnable, comme l'événement l'avait montré, n'était plus de saison aujourd'hui, et qu'il convenait désormais, si l'on ne voulait pas encourir le mécontentement des nouveaux maîtres, d'éviter

de prendre toute mesure qu'on pût taxer d'impérialisme. Il rappela donc les exilés, qui furent bien étonnés. Ils le furent encore davantage quand M. de Martel les invita à déjeuner pour leur remettre le pouvoir. Aussitôt on les vit remplacer à Damas, et chasser à coups de pierres, le président du Conseil et ses ministres, qui, jusque-là, nous avaient loyalement soutenus.

Ce renversement de la marmite, comme on dit en Turquie, porta le dernier coup à notre prestige en Syrie : tous nos amis se dirent qu'il était vain de compter sur les Français, qui, du jour au lendemain, abandonnaient leurs partisans, et la puissance de nos adversaires s'en trouva considérablement renforcée. En un jour, nous avions perdu la face.

La politique extérieure de la France doit-elle donc changer à chaque ministère ? Et si notre haut-commissaire estimait qu'il ne pouvait à l'avenir se maintenir sur ses positions anciennes, pourquoi n'avoir pas travaillé, avec les gens qui nous étaient fidèles, à des changements qu'on pouvait juger utiles, au lieu de laisser à nos pires ennemis l'avantage de donner à la Syrie une autonomie plus large ? Ne devait-on pas, au moins, éviter de les abandonner avec une désinvolture qui a donné universellement l'impression d'une défaillance de l'esprit et du caractère français ?

Les conséquences de cette politique ne se sont pas fait longtemps attendre. Le ministère Blum entra si bien dans les vues de M. de Martel (ou plutôt, notre haut-commissaire avait si bien prévu ce qu'on voulait de lui), qu'une dizaine de mois après la singulière volte-face, en novembre 1936, deux projets de traités furent établis, par lesquels nous renoncions à notre mandat sur le Liban et à notre mandat sur la Syrie. Aux termes de ces deux projets, les deux pays jouiront, à l'avenir, d'une indépendance complète, avec cette différence pourtant qu'au Liban nous continuerons d'avoir des troupes, tandis que le dernier soldat français devra quitter, d'ici trois ans, le territoire de la nouvelle République syrienne. Ces deux traités ont commencé d'être appliqués avant même d'être ratifiés par les Chambres, et c'est contre la ratification pure et simple du projet de traité franco-syrien qu'il importe d'alerter l'opinion, car il est aussi préjudiciable à la France qu'à la Syrie elle-même.

LE MYTHE DE L'UNITÉ SYRIENNE

La première remarque à faire, c'est que cette unité syrienne, dont les nationalistes de là-bas nous rebattent toujours les oreilles, cette unité n'est qu'un mythe : elle ne possède d'autre existence que dans la tête des nationalistes et sur le papier du projet.

Toutes les variétés musulmanes ou chrétiennes sont représentées là-bas, et dans un pays où depuis des siècles on s'est habitué à confondre religion et nationalité, il n'est pas exagéré de dire que les communautés religieuses constituent pour leurs fidèles autant de petites patries, — celles du moins que la nature a réunies en groupes compacts dans une région déterminée.

Il y a Damas, la capitale de l'orthodoxie musulmane, ville de boutiquiers et de grands propriétaires terriens, où des politiciens mégalomanes (comme on l'est si facilement en Orient) rêvent de reconstituer un État panarabe, à l'image de ce que fut naguère l'empire des Oméyades.

Il y a Alep, peuplée pour moitié de musulmans orthodoxes et pour moitié de chrétiens, et où le nombre de ces derniers tend à l'emporter sur les autres.

Il y a la Montagne alaouite, avec Lattaquié pour capitale, où vivent des musulmans schismatiques, — Ismaïliehs et Ansariehs, — dont les conceptions religieuses, nées pourtant de l'Islam, n'ont plus rien à voir avec lui. Ces gens détestent du fond du cœur les musulmans orthodoxes, qui le leur rendent bien !

Il y a la Montagne des Druzes, qui a, elle aussi, sa religion particulière, étrangement fanatique et fermée. Et ce vieux pays guerrier et féodal a le plus complet mépris pour les boutiquiers de Damas.

Il y a les Bédouins du désert, dont l'Islam est bien vague, qui n'ont jamais vu dans Damas, et dans tout espace cultivé quel qu'il soit, qu'un domaine à piller.

Il y a le Sandjak d'Alexandrette, où toutes les races, toutes les religions se mêlent, et qui, en fait, est déjà mis en dehors de la Syrie.

Il y a enfin la Djézireh, sur laquelle je reviendrai tout à l'heure.

Toutes ces populations, de pensées et de rites différents, se méprisent les unes les autres et refusent de s'entendre. Et s'il est vrai qu'elles n'ont jamais accepté qu'en rechignant les bons offices de l'étranger quel qu'il soit, qui prétend apporter un peu d'ordre et d'autorité dans leur cacophonie orientale, elles accepteront moins encore qu'une d'entre elles prenne le pas sur les autres.

Quand, il y a quinze ans déjà, je me promenais à travers cette macédoine de religions et de races : « Seigneur ! me disais-je à moi-même, ne sommes-nous pas insensés de vouloir réconcilier l'Alaouite et l'Ismaïlieh, le Druze et le Damasquin, le Damasquin et l'Alepin, le nomade et le sédentaire, le Sunnite et le Chiite, le musulman et le chrétien, le catholique et le grec orthodoxe ! Quand nous les aurons tous persuadés de vivre en bonne intelligence, nous aurons privé tous ces gens de leur meilleure raison d'exister, qui est de se détester entre eux. »

Mais, grâce à Dieu, ma crainte était tout à fait chimérique. Ils se haïssent toujours comme avant. Et jamais aucune politique ne pourra changer une humeur que les siècles ont faite, ni abolir des conflits où les Syriens trouvent des plaisirs que nous ne pouvons pas soupçonner ! Au reste, nous l'avions bien compris, et tant qu'a duré notre mandat, nous nous sommes gardés de prendre parti pour personne. Nous avons laissé tout ce monde suivre ses penchants ataviques. A ces populations toujours effervescentes, à ces religions toujours inquiètes, nous ne nous sommes jamais présentés comme des régents pédantesques ou des maîtres brutaux. Nous avons respecté toutes ces variétés syriennes, et même, pendant un moment, nous avions constitué cinq États indépendants, Grand-Liban, État de Damas, Territoire des Alaouites, Montagne druze, État d'Alep, — où chacun pouvait vivre à l'aise, avec ses pensées et ses sentiments traditionnels. Ce système avait l'avantage de cadrer avec la réalité. Mais il était, paraît-il, trop compliqué et coûteux. Au lieu de le simplifier et de le rendre moins onéreux en supprimant des emplois inutiles, nous l'avons aboli, et après avoir réalisé l'unité administrative de la Syrie, nous pro-

clamons aujourd'hui l'existence d'une République syrienne, une et indivisible, tout en sachant fort bien que ce n'est là qu'une pure création de l'esprit.

« Une pure création de l'esprit ! s'écrie l'auteur de la brochure dont je parlais plus haut. Mais jamais la nature n'a rien réalisé d'aussi net, d'aussi clair et distinct que l'unité territoriale de la Syrie... Sur cette base géographique, l'arabisme a établi une unité linguistique et morale qui a survécu, depuis plus de mille ans, à toutes les vicissitudes de contrainte et d'oppression... C'est faire preuve d'une connaissance psychologique sommaire du peuple syrien que de s'en remettre à ceux qui, tablant sur un vieux cliché rebattu, tendent à ne voir en Syrie qu'une mosaïque de races antagonistes, disposées à s'entredéchirer sitôt que, le contrôle militaire français disparu, rien ne les empêchera plus de donner libre cours à leurs instincts belliqueux. Druzes, Hauranais, Alaouites, Djéziriotes, ont toujours été des Arabes et ne parlent d'autre langue que l'arabe. L'arabisme a imprégné leur conception de la vie, moulé leur pensée, uniformisé leurs aspirations et orienté leur évolution vers un idéal national commun qui *transcende* à toutes les représentations communautaires étriquées et inconsistantes. »

L'unité géographique de la Syrie, la concordance d'intérêts économiques et le fait que la langue arabe est universellement parlée là-bas, même par les chrétiens, personne ne le conteste. Mais l'unité des sentiments et des pensées, voilà qui est tout autre chose ! Qu'est-ce que cet arabisme dont parle si pompeusement l'Anonyme ? C'est l'Islam, je pense, qui se dissimule sous ce vocable laïque et prétentieux. Mais les savants s'accordent, je crois, pour affirmer que l'Islam entre pour peu de chose dans les croyances des Alaouites, des Druzes, de tous les Chiites quels qu'ils soient, et qu'on y retrouve beaucoup plus le génie aryen de la Perse que le génie sémitique de l'Arabie. Et prétendre qu'à l'heure qu'il est le sentiment national « transcende » dans l'esprit d'un Alaouite ou d'un Druze ses pensées ancestrales, une pareille contre-vérité ne peut venir qu'à l'esprit d'un politicien de Damas, qui prend ses désirs pour des réalités.

On ne peut que hausser les épaules quand on lit encore, dans la brochure de l'« Office arabe de recherches et d'infor-

mation », des phrases comme celles-ci : « Le Syrien a vu trop de dieux régner et mourir sur son sol pour s'attacher exclusivement d'une manière inhumaine à une Église... Au cours de son existence, longue de quatre mille ans, il a amassé une expérience profonde et désabusée de la vie, et il est incapable de haïr qui que ce soit pour ses opinions. Le Syrien d'aujourd'hui ne veut être qu'Arabe, et la tolérance chez les Arabes est une tradition. » J'admire ce bel esprit renanien, mais je crains qu'il ne soit pas celui de la Syrie. Au cours de mon voyage, je n'ai jamais vu là-bas, et particulièrement à Damas, que des populations fanatiquement attachées à leurs croyances. Si l'on peut tirer une moralité du texte que je viens de citer, c'est qu'il y a une différence infinie entre l'auteur de ces lignes et la masse de ses compatriotes. Mais j'y songe : il n'y en a peut-être aucune, et tout cela n'est que rhétorique... La tolérance arabe ! Notre auteur a la mémoire courte. Sans remonter loin dans le passé, je me contenterai de rappeler qu'à peine les Anglais avaient-ils accordé l'indépendance aux Arabes de l'Irak, ceux-ci n'eurent rien de plus pressé que de massacrer en masse les populations inoffensives des Assyro-Chaldéens. Ce qui me donne à réfléchir sur ce qui se passera en Syrie quand nous aurons quitté la place.

A une vue réaliste des choses, l'Anonyme substitue des citations abondantes, empruntées aux déclarations de députés druzes, alaouites, djéziriotes, damasquins, chrétiens ou musulmans, qui tous, à qui mieux mieux, se déclarent en faveur de l'unité syrienne. Ces citations pourraient troubler un esprit mal informé. Mais que signifie, je vous prie, un député dans un pays où l'on compte 99 pour 100 d'illettrés, et où les élections ne se font que par le backchich et la violence ? Vous représentez-vous ce que peut être un électeur druze, alaouite ou bédouin ? On ne peut y songer sans rire. Et le député syrien, qu'en penser ! Il faut toujours en revenir au mot d'Henri de Jouvenel, qui fut pendant quelques mois haut-commissaire à Beyrouth, et qui, la veille de son départ, fit cadeau aux Syriens d'une représentation parlementaire : « Je leur ai donné un Parlement, disait-il en prenant vivement le bateau, parce qu'ils sont naturellement tripoteurs et bavards, et qu'ils croient que le Parlement est le privilège de la plus haute civilisation. »

Les faits parlent un tout autre langage que toutes ces déclarations de députés nationalistes, si complaisamment recueillies par l'Office arabe de recherches, pour impressionner leurs collègues du Parlement français. Lorsqu'il y a quelques mois, le gouverneur envoyé par le nouvel État syrien s'est présenté dans la Montagne druze, on le mit à la porte, et sans aménité. Il fallut en nommer un autre, et celui-ci ne se maintient qu'avec l'appui du Haut-Commissariat.

Dans la Montagne alaouite, on tue les gendarmes damasquins et l'on chasse les percepteurs d'impôts.

Mais c'est en Djézireh que les choses ont le plus mal tourné.

LA RÉVOLTE DE LA DJÉZIREH

Ce pays de la Djézireh ou Haute-Mésopotamie est la vaste région qui s'étend entre le Tigre et l'Euphrate. Nous avons réalisé là une œuvre magnifique, et, comme tant de grandes choses que nous faisons outre-mer, à peu près inconnue. Entre les deux fleuves bibliques, dans les parages où la légende situe le puits de Rébecca, nous avons organisé une terre de refuge, un foyer pour tous les misérables persécutés de l'Orient, Assyro-Chaldéens pourchassés par les Arabes en Irak, Kurdes et Arméniens massacrés en Turquie, Russes et Tcherkesses fuyant l'horreur des Soviets. Cette entreprise a réussi au delà de toute espérance. Grâce aux plans et aux conseils de nos ingénieurs agronomes, d'immenses espaces, qui n'étaient qu'un désert, sont devenus une Beauce de blé et d'avoine, un vrai paradis de jardins. Là où il n'y avait que solitude, on voit maintenant plus de quinze cents villes, villages ou hameaux. Des bourgades comme Hassétché, Kamechlié, qui ne comptaient, il y a douze ou treize ans, que cinq à six cents habitants, en ont dix-huit et vingt mille aujourd'hui. Si, pour la première fois, l'an dernier, la Syrie a pu, non seulement se suffire à elle-même, mais encore exporter du blé, c'est à la Djézireh, c'est à nous qu'elle le doit. Et nous avons encore fait le miracle que, sous notre protection, Kurdes, Yézidis, Assyro-Chaldéens, Arméniens, Grecs et Russes, musulmans et chrétiens, vivent en bonne intelligence.

Tout ce bel effort français est naturellement rabaissé, réduit à rien par l'auteur de la brochure anonyme : « Vous prétendez, écrit-il, que ce sont les nouveaux habitants de la Djézireh qui l'ont bâtie. Observation puérile ! Car les Syriens ont mis, depuis plus de quatre mille ans, en valeur cette contrée. Les Arabes eux-mêmes lui ont donné un développement intense. Djézireh était l'une des régions les plus riches de l'Orient, et nos poètes ne tarissent pas sur la fertilité des bassins du Khabour, du Tigre et de l'Euphrate. Quelques-uns de nos plus grands historiens, de nos meilleurs écrivains sont originaires de cette province, et le plus somptueux des Califes arabes estivait dans une ville de la Djézireh : Al Rakka. Les Arabes ont élevé des barrages, creusé des puits, bâti des fortifications, planté des arbres, et entrepris partout des travaux d'irrigation. »

Oui, sans doute. Mais il y a des siècles de cela ! Quand nous y sommes arrivés, c'était le désert et la mort. Et que vont devenir ces bourgs, ces villages et leurs jardins quand nous n'y serons plus ? Une ruine de plus, comme il y en a tant au pays de Balbek et de Palmyre, parmi le sable et le caillou ; un vague décombre méconnaissable, où le nomade attachera son chameau et cherchera un peu d'ombre sous un pan de mur écroulé.

Ai-je besoin de dire que ce n'est pas l'avis de l'Anonyme. « Le gouvernement syrien saura bien continuer, dit-il, l'œuvre *amorcée* par l'autorité mandataire. » Amorcée ! Quel dédain dans ce mot ! Et, là-dessus, il fait miroiter les projets du gouvernement syrien : irrigation, prolongement de la voie ferrée, écoles, etc...

Oh ! je le sais, les beaux projets ne coûtent guère aux Damasquins ! Mais réaliser, conserver seulement ce qui existe, c'est tout à fait autre chose ! Une profonde angoisse pèse sur ce monde fragile que nous avons créé, et qui, avec notre départ, menace de retourner au néant. Il fallait entendre les plaintes que, tout le long de mon voyage, je recueillais sur toutes les lèvres, des plaintes où la reconnaissance pour l'œuvre que nous avons accomplie se mêlait à l'étonnement et à la révolte de voir que nous y renoncions sans motif.

« Pourquoi, me disait-on, nous abandonnez-vous ? Ce pays

est votre œuvre. Vous l'avez créé de toutes pièces. C'est vous qui avez recueilli ici des malheureux qui ne trouvaient de repos nulle part. D'une terre inculte, vous avez fait une oasis. Allez-vous la quitter ?... Aucun lien sentimental, historique ou géographique ne nous rattache aux Damasquins. De Damas, dont nous sommes séparés par des centaines de lieues désertiques, nous ne connaissons que ses percepteurs, ses gouverneurs et ses gendarmes, et nous savons qu'ils sont exécrables. Nous venons d'en faire l'expérience depuis que vous avez accepté le principe de l'indépendance syrienne, et que, du jour au lendemain, les nouveaux maîtres de Damas ont remplacé par des créatures à eux tous les anciens fonctionnaires suspects de sympathie pour vous, depuis le gouverneur jusqu'au dernier balayeur des rues ! Plutôt mourir que de subir plus longtemps le joug de ces gens de Damas. Nous voulons le maintien ici de l'autorité française, grâce à laquelle nous avons pu prospérer ! »

J'écoutais avec émotion ces objurgations passionnées, et je me disais à part moi : « Je sais bien qu'en politique toute sentimentalité est idiote. Mais est-ce pour les conduire au massacre que nous avons réuni en ce lieu ces gens venus de tous les points de l'Irak, du Kurdistan, de l'Arménie et de la Russie même ? » Et quand je parle de massacre et de pillage, je n'exagère rien, car j'ai vu de mes yeux, tout le long de ma route, dans cette Djézireh, des campements bédouins, accourus Dieu sait d'où, et qui, encouragés par le gouvernement de Damas, n'attendent qu'une occasion favorable pour se jeter sur ces villes et ces bourgades et ces riches espaces fertilisés grâce à nous, bref, ravager en un instant l'œuvre de vingt années.

C'est justement ce que redoutent les gens de la Djézireh et qui fournit l'explication des mouvements insurrectionnels auxquels on vient d'assister là-bas.

Pour ne pas sembler partial, j'en emprunte le récit à l'Office arabe lui-même. « Le gouvernement national espérait donner toute satisfaction aux habitants de cette province (il s'y prenait d'une façon bizarre en mécontentant tout le monde !), lorsqu'on apprit qu'à l'occasion de quelques incidents regrettables aux élections législatives, certains notables avaient organisé un congrès au village de Topos, où des

velléités d'insurrection se firent nettement jour (1er juillet 1937). On demandait le changement du Mouhafez (le préfet nommé par Damas), du Caïmakam de Kamechlié et du commandant de la gendarmerie. Quelques jours après, ces revendications reçurent une forme plus précise et plus violente à Hassetché. Le 5 juillet, des rebelles armés jusqu'aux dents assaillirent, dans cette ville, l'hôtel du gouvernement, et presque en même temps, des individus embusqués dans leurs maisons firent feu sur le bâtiment occupé par le Mouhafez. Les postes de police furent attaqués par surprise et quatre agents furent blessés. Le 6 juillet, la fusillade cessa. Mais le lendemain, comme les gendarmes patrouillaient près de la maison du président de la municipalité (l'un des promoteurs de l'agitation), des coups de fusil partirent brusquement des fenêtres et des terrasses : deux gendarmes furent tués, pendant que les autres étaient cernés et désarmés pour être gardés prisonniers. Le jour même, un autre gendarme était assassiné près de la porte du Sérail. Les insurgés se rendirent ainsi maîtres de la situation.

« Des événements analogues eurent lieu à Kamechlié, à Ras El-Aïn, à Aïn Diwar, à Deirouné et à Derbassié. Partout, l'on tentait, par les mêmes moyens, d'assassiner les fonctionnaires du gouvernement syrien. Ceux-ci, après s'être défendus comme ils le pouvaient (la vérité est qu'ils montrèrent dans cette affaire une pusillanimité, ou plutôt une lâcheté incroyable), durent quitter leur poste, rappelés par le gouvernement, après que l'armée eut pris à sa charge le maintien de l'ordre. (L'armée ? Quelle armée ? La française, parbleu !) Le village de Amonda fut le théâtre de combats sanglants, et l'aviation détruisit les quartiers musulmans (assertion absolument fausse !). Encouragés par l'impunité, les rebelles s'emparèrent de toutes les attributions du gouvernement. Ils instituèrent, dans les villes et les campagnes, des comités insurrectionnels locaux chargés de trancher les différends, de promulguer des règlements et de faire assommer ou dépouiller tous ceux qui montreraient quelque disposition à se soumettre à l'autorité légitime (nouvelle assertion fausse, car tous les gens de Djézireh étaient d'accord contre Damas). »

Tel est le récit de l'Anonyme.

Quand elles apprirent ces événements auxquels les chrétiens avaient pris part comme le reste de la population musulmane, les autorités ecclésiastiques de Syrie les désavouèrent sans attendre plus ample information. L'Anonyme de Syrie 1938 en triomphe. Mais lorsque des nouvelles plus précises arrivèrent, leur sentiment changea, et le récent voyage de Mgr Tapouni à Paris eut précisément pour objet d'exposer au Quai d'Orsay la situation sous son véritable jour.

Depuis ce temps, l'agitation n'a pas cessé en Djézireh, et l'autre jour encore, un des ministres du gouvernement de Damas, en tournée officielle, fut « kidnappé » par les rebelles, et, pendant quatre jours, personne ne sut ce qu'il était devenu. Il est à présumer que si nos troupes n'avaient pas été là, on ne l'aurait jamais revu. La fureur fut extrême, comme on pense, chez les politiciens de Damas. Le ministre de l'Intérieur prononça à Deir-ez-Zor un discours enflammé, dont j'extrais cette perle : « Que tout le monde le sache : nous emploierons la justice à l'égard de tous. La tyrannie est dans notre nature, mais la justice est dans notre caractère (!). Et si jusqu'ici nous avons différé d'écraser nos adversaires, c'est que nous saurons bien choisir le moment propice pour agir. » Ce moment, ce sera quand nous serons partis.

LES DEUX CENTS FAMILLES

Quand nous serons partis, ce qui arrivera c'est bien simple. D'abord les brutalités annoncées sans détour par le ministre de l'Intérieur à Deir-ez-Zor. En second lieu, toute notre œuvre de vingt années à vau-l'eau. Je l'ai dit dans *Alerte en Syrie*, et je le répète en dépit des protestations de l'Anonyme : l'idée du bien public est une idée étrangère à l'Orient. Après notre départ, plus d'administration, parce que les fonctionnaires syriens mettront l'argent dans leur poche ; plus de justice, parce que les juges recevront des bakchichs ; plus de sécurité, parce que plus de police sérieuse ; plus de routes, parce que les routes (et Dieu sait si, à grands frais, nous en avons créées d'admirables !) parce que les routes demandent un entretien continu, et que, là-bas, les gens sont incapables de continuité. Tout ce que nous avons fait, nos hôpitaux, nos casernes

deviendront des choses sans nom. On effacera tout ce qui pourrait rappeler notre souvenir, et à défaut d'une volonté de distinction systématique, la nonchalance orientale y pourvoira.

Je laisse à imaginer le cafard, ce n'est pas assez dire, le dégoût de nos officiers et de nos fonctionnaires qui s'étaient mis à l'ouvrage avec tant de cœur et d'allégresse, et à qui on donne tout à coup l'ordre de la retraite. C'est comme une troupe qui, en pleine victoire, recevrait la nouvelle qu'on s'est battu pour rien et que l'on capitule.

Et tout cela, pourquoi ? pour qui ? Pour installer sur la Syrie le gouvernement des Damasquins.

Qu'est-ce donc que ces gens de Damas ? Cent cinquante ou deux cents familles. « Encore deux cents familles ! direz-vous. C'est donc une fatalité ! » Mais il ne s'agit pas, en Syrie, d'un slogan inventé pour les besoins d'une cause. Il s'agit bien réellement de deux cents familles terriennes, qui possèdent toutes les terres des environs de Damas et de la vallée de l'Oronte. Ce sont ces familles-là que nous avons trouvées devant nous dès le premier jour de notre installation en Syrie; ce sont elles qui se sont donné la tâche de soulever contre nous une population enfantine et crédule, et qui, pour un oui ou pour un non, faisaient fermer les bazars à Damas et assaillir nos troupes à coups de revolver et de pierres de fronde. Et voilà le beau résultat de notre politique démocratique! En ratifiant le traité franco-syrien, nous remettons le gouvernement de 99 pour 100 de Syriens illettrés à une poignée de féodaux et de propriétaires, c'est-à-dire que nous soumettons plus que jamais le fellah et l'artisan à quelques familles considérables, habituées à faire, comme on dit, suer le burnous depuis des siècles, et qui les traiteront plus durement que ne faisaient les Turcs ! Peut-on rien imaginer de plus hypocrite et de plus niais ?

LE PROCÈS DU MANDAT

Je sais bien ce que répliquent les partisans du traité.

D'après eux, le mandat n'a rien donné de ce qu'on était en droit d'attendre de lui. Par politesse, on veut bien ajouter que ce n'est la faute ni de la France ni de la Syrie, mais de

l'institution même, qui n'était pas en harmonie avec les aspirations syriennes.

Mais quelle ingratitude et quelle mauvaise foi d'affirmer que la France n'a rien fait en Syrie ! Et l'ordre, et la sécurité, et l'urbanisme, et les routes, et les voies de transit ouvertes à travers le désert, et le développement des transactions avec l'Irak et la Palestine, et l'instruction, et les écoles ? Sur notre œuvre là-bas, je renvoie le lecteur au livre du P. Jalabert (1), si lumineux, si bien documenté. Comment affirmer sans parti pris, que nous n'avons pas travaillé au relèvement matériel, moral et politique du pays ? Mais, pour l'auteur de *Syrie* 1938, nous n'avions qu'une tâche à accomplir : « Amener votre pupille à la maturité politique. Et pour cela, vous n'avez rien fait ; votre faillite est complète ! » Ah ! la phrase imbécile ! Comment amener, en moins de vingt années, à la maturité politique des populations qui sont en arrière de plusieurs siècles sur les peuples d'Europe, lesquels en sont bien loin, eux-mêmes, de la maturité politique ! Nous n'y avons pas réussi, c'est clair, et c'était impossible ! Mais en reconnaissant cette vérité-là, l'Anonyme condamne sa thèse, car il avoue par là même qu'après comme avant le mandat, la Syrie est tout à fait incapable de se gouverner elle-même.

Autre argument nationaliste. Par définition, le mandat est un régime transitoire. En Syrie, il a fait son temps. (Pourquoi ? On ne nous le dit pas.) Le moment est venu qu'une alliance libre avec une République syrienne indépendante lui succède. « Regardez les Anglais ! Ils viennent de renoncer à leur mandat sur l'Irak. Estimez-vous que les Syriens soient moins évolués que les Irakains ? Non, n'est-ce pas ! Alors, reconnaissez notre indépendance. Vous y trouverez votre avantage. Jamais les Anglais ne se sont mieux accordés avec l'Irak que depuis qu'ils lui ont donné la liberté. »

J'avoue que ce raisonnement ne me persuade guère. Croire qu'en livrant la Syrie à des politiciens qui se sont toujours montrés si sournoisement hostiles et perfides envers nous, nous allons conquérir leur amitié, est une illusion enfantine. Nous perdrons définitivement la face, voilà tout ! J'ajoute qu'en Syrie et en Irak la situation n'est pas du tout

(1) *Syrie et Liban. Réussite française ?* Plon, éditeur.

la même. En Irak, il y a la même diversité de religions, mais les musulmans de rites divers n'y forment pas des groupes aussi nettement séparés territorialement qu'en Syrie. En outre, nous sommes engagés d'honneur à protéger en Syrie les minorités chrétiennes. Il n'y en avait qu'une en Irak, celle des Assyro-Chaldéens : les Anglais l'ont laissé froidement massacrer. Enfin, nous avons créé, en Syrie, des œuvres de toute nature, morales et matérielles, que nous devons défendre, tandis que l'Angleterre n'a jamais rien fait en Irak, qu'y installer des lignes de pétrole. Et ce n'est pas médire de nos amis Anglais que de dire qu'ils ont le secret de donner et de retenir tout ensemble. Même après l'abandon du mandat sur l'Irak, l'Angleterre reste toute-puissante là-bas par ses agents, par son argent et l'aviation considérable qu'elle y entretient à grands frais.

CE QUE DOIT ÊTRE LE TRAITÉ

Il n'est d'ailleurs pas question de maintenir l'autorité de la France dans le Proche-Orient, sous la forme où elle l'a exercée jusqu'ici. Nous n'y avons pas grand intérêt, car le mandat ne nous impose que des obligations coûteuses. L'essentiel, c'est que le statut nouveau, que les Chambres françaises vont être appelées d'ici peu à discuter, ne soit pas voté sans examen, avec une méconnaissance complète de nos plus évidents intérêts.

Ces intérêts, quels sont-ils ?

D'après les projets de traités établis en 1936, d'abord avec l'État libanais, deuxièmement avec la République syrienne, nos troupes resteraient au Liban, mais elles doivent être progressivement retirées de Syrie et l'avoir complètement évacuée au bout de trois années. Peut-on admettre que d'ici trois ans il n'y ait plus un soldat français au delà de la frontière libanaise ; plus un terrain d'atterrissage pour nos avions qui assurent le service de la France à l'Indochine ; plus de surveillance française sur le pipe-line que nous avons construit à travers le désert syrien, et qui nous amène le pétrole de Mossoul à Tripoli ? Pouvons-nous admettre de ne pas avoir une base navale en Méditerranée orientale ? Elle nous est indispensable en cas de conflit avec une Puissance méditer-

ranéenne, et particulièrement pour défendre le canal de Suez, qui n'est pas seulement, comme on dit toujours, la route des Indes, mais celle de Madagascar et du Tonkin.

Ce port ne peut être que Beyrouth, à condition qu'on l'aménage et que nous soyons au Liban en sécurité parfaite. Pour l'instant, l'État libanais nous est entièrement dévoué. Mais supposez (et la supposition n'est pas gratuite) que le gouvernement de Damas, après notre départ, pour ruiner le Liban qu'il rêve d'incorporer à la République syrienne, cesse d'entretenir les routes et les pistes qui, à travers son territoire, relient Beyrouth à l'arrière-pays, à Mossoul, à Bagdad, à Damas même, ou qu'il rende, par exemple, les frais de transit si onéreux qu'au lieu de prendre le chemin de Beyrouth, les marchandises prennent celui de Caïffa, qu'arriverait-il ? Ruiné par de telles mesures, le Liban se verrait dans la nécessité de se rallier à Damas et de nous rejeter à son tour, comme prétend le faire la Syrie. Un traité franco-syrien doit donc être appuyé sur de fortes garanties matérielles, si nous voulons empêcher le gouvernement damasquin de porter, par des procédés vexatoires, économiques ou autres, un si grand tort au Liban que ce pays, qui nous reste encore très fidèle, mais où une forte minorité musulmane travaille cependant contre nous, soit obligé de se détacher de cette France, à laquelle, l'autre jour, son Parlement, unanime, voulait se lier par un traité perpétuel.

J'en arrive maintenant à la question des pétroles, qui n'est certes pas négligeable. Notre part des pétroles de Mossoul, — qui est, comme on sait, le quart de la production, — nous arrive par Tripoli. Mais des prospections récentes donnent à penser qu'il existe, dans le désert syrien, des gisements d'une exploitation facile.

Depuis des mois, des négociations sont engagées par nous avec le gouvernement de Damas pour obtenir le monopole de leur exploitation, quitte, naturellement, à faire sa part à la Syrie. Ce serait une juste compensation aux sacrifices de toutes sortes que nous avons faits là-bas. Mais le gouvernement syrien tergiverse, cherche à gagner du temps, sachant que bientôt il n'aura plus à compter avec nous. L'occasion n'est-elle pas opportune de régler cette affaire en même temps que celle du traité ?

Enfin, ne serait-il pas naturel que, dans ce pays de culture française, où toutes les entreprises à peu près sont françaises, où la monnaie reste attachée à la monnaie française, la Banque d'État soit française, elle aussi ? Puisque les Damasquins assurent qu'ils entendent conclure avec nous un traité d'amitié, ils auraient là une belle occasion de nous prouver leur sympathie.

L'HÉRITAGE

Si nous n'avons pas pris toutes les précautions nécessaires, et si là-bas les choses se gâtent, après notre départ, comme tout le donne à prévoir, il faudra bien rétablir l'ordre. Mais qui s'en chargera ? Les Italiens sont en train de faire, en Syrie, un grand effort de propagande. Ils multiplient leurs établissements religieux, leurs écoles, leurs banques, leurs maisons de commerce, et, prenant peut-être la proie pour l'ombre, se considèrent déjà comme nos successeurs.

Les Turcs, non plus, ne suivent pas d'un œil indifférent ce qui se passe à Damas. Une fois les Français hors de jeu, rien ne les empêchera plus de mettre définitivement la main sur le Sandjak d'Alexandrette, ni même sur Alep, qui agonise lentement, il faut le reconnaître, depuis qu'elle est séparée de l'Anatolie par une barrière de douanes infranchissable. « Voilà, dit l'Anonyme, une crainte tout à fait chimérique ! Les Turcs ne se jetteront jamais sur la Syrie, d'abord, parce que les frontières syriennes ont été solennellement reconnues par la Turquie. Que l'on n'aille pas prétendre que les Turcs sont capables de violer à tout moment leurs engagements. »

O naïveté ! o candeur ! L'Anonyme (si malin qu'il soit !) n'est décidément pas arrivé, lui non plus, à la maturité politique ! « Les Turcs ne violeront pas leurs engagements, poursuit-il, car ils n'ont aucun intérêt à le faire. Ils sont restés plus de cinq cents ans en Syrie ; puis, un jour, ils furent obligés de s'en aller. Qu'ont-ils gagné à cette occupation ? » L'auteur néglige de nous dire que si les Turcs s'en sont allés, ce ne fut pas de leur propre gré, mais contraints par les Alliés et particulièrement par la France, à laquelle les gens de

Damas devraient être un peu reconnaissants de leur libération. Livrés à leur propre force ou plutôt à leur faiblesse éternelle, jamais ils ne se seraient délivrés du soldat et du fonctionnaire ottomans. Et jamais le soldat et le fonctionnaire ottomans n'auraient pensé à s'en aller tout seuls.

L'Anonyme lui-même a si peu de confiance dans le désintéressement de la Turquie, qu'il ajoute aussitôt : « Il n'est ni dans l'intérêt de la France ni des grands États de l'Europe, que le Nord syrien soit envahi par les Turcs. L'indépendance syrienne, a dit, dans une déclaration récente, Jamil Mardam Bey (l'actuel président du Conseil de la République syrienne), s'affirme comme une nécessité pour le maintien de l'équilibre dans le Proche-Orient. » D'accord ! Et c'est précisément pour défendre cette indépendance que la France doit rester forte en Syrie, car la future armée syrienne ne pèsera pas lourd devant les troupes de Mustapha Kémal.

Sommes-nous donc disposés à partir pour faire le jeu de rivaux pressés de prendre notre place ? Allons-nous céder devant une poignée de politiciens, qui ne sont que des marionnettes, dont les fils sont tirés Dieu sait où, et qui trouvent des complicités jusque dans notre Haut-Commissariat ? N'apprenait-on pas, l'autre jour, qu'un des inspirateurs du projet de traité, à Beyrouth, un de nos plus hauts fonctionnaires, devait être engagé comme conseiller politique par le gouvernement syrien, dès la conclusion du traité, aux appointements de 300 000 francs par an, — ce qui explique, de reste, qu'il montre tant de zèle à entrer dans les vues des nationalistes de Damas !

Les négociateurs du traité croyaient, je pense, qu'il passerait sans discussion au Parlement. Et, en effet, depuis tantôt deux ans que l'affaire est en suspens, qui donc est intervenu pour demander des éclaircissements sur notre politique au Levant ? Qui s'en soucie, qui s'en alarme ? Personne ! Il sera temps, dit-on, d'en parler quand la question viendra à l'ordre du jour.

Il s'agit bien d'ordre du jour ! Il y a deux ans qu'elle est à l'ordre du jour des questions vitales pour la France. Et nul ne semble se douter que chaque jour qui passe nous fait perdre un peu plus de notre autorité là-bas, puisque, par une aberration inconcevable, depuis plus d'un an déjà, nous

appliquons, en fait, un traité qui n'a pas été ratifié, et nous employons, — ce qui est à peine croyable, — nos officiers et nos soldats à faire reconnaître, à la place de nos anciens fonctionnaires, les gouverneurs et les fonctionnaires de Damas, par des populations qui ne veulent d'eux à aucun prix et les accueillent à coups de fusils ! Quand cessera un pareil scandale ? Quelle est cette politique qui prétend mettre la Chambre devant le fait accompli ? Quel encouragement pour les agitateurs de Tunisie, d'Algérie et du Maroc, qui prennent leurs mots d'ordre au Caire et à Damas !

Quand on assiste aux efforts que font des nations rivales, pour établir leur influence sur des terres étrangères, et qu'on nous voit nous éliminer nous-mêmes d'une contrée où nous avons dépensé tant d'hommes, de dévouement et d'argent, il n'y a qu'un mot qui vous vient à l'esprit : « C'est trop bête ! »

Il ne faut pas ratifier, sans le modifier profondément, un projet de traité qui n'est heureux ni pour les populations syriennes, ni pour la France, qui se trouverait, dans le Proche-Orient, plus faible qu'elle n'était avant la guerre.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD.

POÉSIES

LE CAMÉLIA

Je t'apporte la fleur d'un matin de l'hiver,
Blanche, d'une couleur à la neige ravie,
Ou teinte de rougeurs fraîches à faire envie
Au corail le plus pur qui naisse de la mer.

D'aucun parfum porté sur les ailes de l'air
Elle ne vient à toi précédée ou suivie,
Et son droit à parer un moment de ta vie
Ne tient qu'à ce qui fait la beauté de sa chair.

De ce jardin baigné d'humidité marine
A la place cherchée auprès de ta poitrine
Il suffit de l'espace à son charme imparti,

— Camélia, sous des apparences de rose ! —
Pour que d'un pâle hiver en printemps converti
S'avèrent la défaite et la métamorphose.

LA CERISE

Aux dernières froideurs d'une neige exilée
Dans quelque azur, là-bas, taché de ses blancheurs,
A succédé la neige tiède de mes fleurs
Que le vent éparpille à travers la vallée.

Et déjà, coloré de ses belles rougeurs,
Pointe mon clair rubis de cerise gonflée
Où ta bouche, à ma chair exquisement mêlée,
Épuisera le suc des plus douces saveurs.

Surtout, ne t'en vas pas remporter la corbeille
Sans que l'on voie encore autour de ton oreille
Éclater le bijou que je serai pour toi,

Double perle d'un sang frais comme ta jeunesse,
Et dont cette saison n'a réservé qu'à moi
De répandre en ces lieux la joie et la richesse.

LE TILLEUL

Sous ces gouttes de pluie en perles suspendues
S'épuise ton arome au cœur de ce bosquet,
Cher arbre, qui ne fus qu'un odorant bouquet
De blondes fleurs dans un beau feuillage fondues.

Avant qu'avec demain nous invite au regret,
Sur des blancheurs de linge à tes pieds étendues,
Toute la chute des corolles répandues,
Livre-nous jusqu'au fond ton suc le plus secret :

Le suc délicieux où le miel et la rose
Ajoutent leur saveur à celle que dépose
Ton haleine d'un soir aux lèvres d'un moment,

Et qui jusqu'à travers nos paroles, parfume
L'émoi d'on ne sait quel proche dépouillement
Dont j'ai goûté déjà l'inutile amertume.

CHANT DE LA ROSE ET DE L'ABSENCE

Quel message de mes pensées
Pourrait à la faveur des vents,
Et de quelles eaux traversées !
T'unir au monde des vivants ?

Nulle perle de cette écume
Ne se flatte de parvenir
Aux bords incertains où s'allume
La flamme de ton souvenir ;

Et nulle haleine d'une brise
Où ton souffle serait mêlé
Ne doit me valoir la surprise
De ce peu de toi révélé.

D'aucun oiseau de mer qui passe,
Ni d'aucun vaisseau revenu
Du bout du monde et de l'espace,
Je n'ai plus rien su, ni connu,

Plus rien de toi, ni d'autre chose !
Les jours sont passés, et les mois,
Et le Temps a fané la Rose
Que tu laissas entre mes doigts !

Fragile fleur de l'espérance
Muée en fleur du désespoir !
Tout a fui comme une apparence
Abolie au fond d'un miroir.

Il n'est plus d'île de délices,
Ni de plage à l'ombre des bois,
Ni de fraîches senteurs d'épices
Pour m'accueillir comme autrefois.

Il n'est plus de rose contrée
Pour me rendre au secret tourment
De cette flamme colorée
Où nos cœurs servaient d'aliment.

Autour d'une maison déserte
Et d'un jardin vide de fleurs,
Le vent hurle à la découverte
De la plus sombre des douleurs.

Il n'y demeure que les pierres
D'un tombeau sauvage où tu dors
Sous la pourpre des lourds suaires
Qui sont la parure des morts.

J'ai creusé ma tombe en moi-même
Telle qu'elle peut convenir
A l'absence de ce que j'aime,
Au néant de mon souvenir.

Tout ce que je fus y repose,
Ce qui vaut à redire autant
Que ce qui resta de ma Rose
Emportée au souffle du vent.

Pourquoi réveiller cette cendre,
Cette fable que je deviens ?
Le présent n'a rien à me rendre,
Et du futur, je ne sais rien,

Rien au delà de ma constance
Inébranlable dans la foi
D'on ne sait quelle renaissance
Entre la chère Rose et Toi.

PIERRE CAMO.

EN AUTRICHE ANNEXÉE

Il n'y a plus d'Autriche... un simple coup d'œil sur la nouvelle carte d'Europe suffit à nous le rendre matériellement sensible. Un seul regard nous rend physiquement tangible la redoutable menace suspendue sur la Tchécoslovaquie étranglée entre Breslau et Vienne devenue « ville d'Empire ».

Mais il y a autre chose que le péril de demain, il y a la douleur d'aujourd'hui. Sur ce charmant pays que nous n'avons pas su défendre et dont la grâce va mourir, sur cette terre d'humanité, de douceur, de séculaire culture catholique qui était le sourire de l'Europe centrale, va déferler le prussianisme de l'est. Pour que la valeur de symbole fût complète, ce sont des tanks et des canons lourds qui ont été les premiers ambassadeurs du troisième Reich. La culture prussienne a fait son entrée à Salzbourg au pas de parade des divisions en tenue de campagne.

Comme à d'autres Français il nous a été donné d'assister à cette entrée et nous gardons en nous l'image de cette humble femme du peuple debout à Salzbourg devant le panneau qui lui apprenait que l'Autriche était terre du Reich. Nous reverrons toujours la pauvre figure éteinte et comme vidée, les larmes silencieuses le long des joues ridées. Jamais non plus nous n'oublierons le spectacle des frontières, cette humanité traquée, ces hommes, ces femmes d'Autriche, fidèles jusqu'à la dernière heure à leur pays, qui, maintenant, veulent fuir et s'y sont pris trop tard... Le dernier train manqué, le refoulement dans un pays qui sera une prison ; les valises et les paniers entassés, tout le misérable bagage du passager d'entrepont, demeurant sur le quai du départ ; les adieux

déchirants, les familles coupées en deux, les enfants ayant réussi à franchir la ligne, le père refoulé à l'intérieur...

Mais il est une chose qui doit dominer notre peine, rien ne pourra effacer ceci : qu'une nation de 67 millions d'habitants a fait pénétrer ses tanks et ses divisions blindées dans un petit pays de 6 millions d'habitants dont il avait solennellement garanti la « souveraineté », pour étouffer par la force un plébiscite dont elle connaissait d'avance le résultat. Toutes les harangues des hommes d'État ne parviendront pas à dissimuler la nature d'une action comparable au viol de la Belgique. Consciente de la vanité de la tâche, la presse allemande abandonne d'ailleurs assez vite l'effort pour se disculper. Le plaidoyer moral est rapidement et sans transition délaissé pour l'ivresse goûtée toute pure dans le triomphe de la force. Un journal de l'Allemagne du sud, après des lignes honteuses où l'on nous montre avec des rires l'impératrice Zita en robe de deuil éclatant en sanglots dans la chapelle de Stenockerzeel, écrit ceci : « Toutes les aïeules d'Europe peuvent bien nous prêcher la morale de leur goût. Nous ne nous en sommes jamais beaucoup soucié et aujourd'hui moins que jamais. Le nouveau Reich de la grande Allemagne est une réalité. Les déluges d'encre des écrivassiers de Londres et de Paris ne changeront rien à cela. » Nous goûtons cette franchise. Nous préférons le crime cynique au crime doucereux. D'autres feuilles du troisième Reich se répandent en effusions lyriques sur les beautés de la conquête, parlent gravement de « puissantes performances de marche militaire », de « points stratégiques occupés sans résistance ». On se croit revenu en 1914. Guerre sans péril comme sans honneur que l'invasion d'un petit peuple sans défense, qui ne tire pas un coup de fusil et chez lequel la joie, l'enthousiasme, toute cette brusque floraison de croix gammées surgies de partout n'est, sauf pour une faible minorité, que l'expression de la terreur et une assurance contre l'avenir. Nous ne pouvons nous figurer un soldat de carrière lisant ces panégyriques militaires autrement qu'avec gêne.

Cette gêne ou en tout cas cette pudeur, nous l'avons personnellement observée en Allemagne aussitôt après la victoire et au milieu de cette victoire. Sur les visages des passants de Munich n'éclatait pas du tout l'allégresse sans

mélange que l'on pourrait croire. Ce qui s'y lisait, c'était bien plutôt une sorte de gravité, la gravité de l'homme qui comprend, qui sait qu'il gagne matériellement, mais en même temps perd moralement et pour toujours. On a beau se répéter les grands encouragements connus, les mots historiques, « la force prime le droit ». Il y a quelque chose au fond du cœur de l'homme de la rue ou du lecteur de brasserie qui est atteint et vaguement inquiet. Une sorte d'embarras et aussi de superstition devant la revanche du destin et l'heure du droit. Tout cela encore une fois était perceptible dans les heures de l'annexion et nous a d'ailleurs été confirmé par des indigènes. Les catholiques de Bavière notamment savent ce qui attend leurs frères d'Autriche, ce qui attend un pays demeuré le dernier îlot de résistance du germanisme chrétien et qui était leur suprême espoir.

CONSTERNATION EN AUTRICHE APRÈS L'ENTREVUE DE BERCHTESGADEN

Tentons de faire rapidement l'histoire de ces dernières semaines tragiques. En nous plaçant autant que possible du point de vue de l'intérieur, du point de vue autrichien.

Quel a été, pendant et après l'entrevue de Berchtesgaden du 12 février, l'état d'esprit de la population autrichienne ? On peut, et il faut, distinguer plusieurs temps. D'abord une période très courte de surprise et même d'espoir. Certains pensent que le bouleversement militaire interne du 4 février met le Reich dans une position d'infériorité et que Schuschnigg a eu raison d'accepter une entrevue où les événements, — aussi bien les lézardes intérieures du Reich que les découvertes écrasantes faites à Vienne dans la Teinfalstrasse, — lui permettront de parler ferme.

Les choses changent quand on apprend la vraie physionomie de la journée du 12 février, de cette journée cruelle que Schuschnigg, douze jours plus tard, appellera *einharter Tag*, quand on apprend le caractère d'ultimatum brutal de la conversation de l'Obersalzberg. Des rumeurs alarmantes se répandent comme une traînée de poudre. On se murmure à l'oreille, au sujet du samedi fatal de Berchtesgaden, ces détails visuels si propres à faire naître la panique : le déchaî-

nement inouï du Führer devant la correction glacée du chancelier autrichien ; la porte brusquement ouverte par Hitler dans un geste de théâtre pour laisser apparaître le général Reichenau et accentuer l'effet d'intimidation par la perspective d'une invasion immédiate. Les personnages bien informés vont jusqu'à prétendre connaître le texte du chantage de la force et la teneur du monologue débridé d'Adolf Hitler, en présence de son interlocuteur : « Savez-vous devant qui vous êtes ? Je suis le plus grand des Allemands de tous les temps. Tout jusqu'à présent m'a toujours réussi. Toute créature humaine qui se met dans mon chemin est broyée. Vous voyez à l'heure actuelle les Puissances d'Europe empressées à s'incliner devant moi. Je suis prêt à la paix à une condition : que toutes mes exigences soient satisfaites ; sans cela, je recours immédiatement à l'épée. »

A la première et très brève période d'espérance, succèdent, dans un soudain revirement, la consternation et l'épouvante. Qui dira le nombre des télégrammes angoissés et des coups de téléphone éperdus qui furent échangés entre le 14 et le 24 février ? Beaucoup d'Autrichiens qui se sont signalés et maintenant seront compromis par l'intransigeance de leur attitude anti-hitlérienne, qui savent figurer sur la liste noire, prennent leurs dispositions en vue d'un départ précipité. Des valises sont bouclées dans la fièvre, des frontières franchies avec le soupir de l'évasion. C'est la première vague d'émigration.

Pour donner une idée de l'atmosphère qui a régné en Autriche dans ces journées de pathétique tension, nous ne croyons pouvoir faire mieux que de mettre sous les yeux du lecteur une lettre reçue d'un de nos amis viennois et écrite le matin du 24 février, c'est-à-dire le matin même du grand discours du chancelier Schuschnigg. Cette précision de date a son intérêt, nous le verrons plus loin. Ajoutons, et cette précision a, elle aussi, son utilité, qu'il ne s'agit ici ni d'un marxiste, ni d'un israélite, mais d'un intellectuel catholique de vieille souche autrichienne.

« Vous ne pouvez vous représenter l'état d'esprit dans lequel nous vivons actuellement, mes amis et moi, et, avec nous, tous les habitants sincèrement autrichiens et vraiment catholiques de ce pauvre pays torturé. Notre état d'âme se

définit d'un mot : le désespoir ; nous savons tous que la catastrophe totale nous attend et dans le plus immédiat avenir. Personne n'ose mettre d'espoir dans le grand miracle qui nous sauverait à quelques pas de l'abîme. Nous avons été abandonnés et trahis de la façon la plus affreuse par nos gouvernants. Les tentatives qui furent faites ici et là pour organiser et durcir la résistance autrichienne à l'intérieur du pays n'ont jamais rencontré la moindre compréhension dans les sphères officielles.

« A l'heure actuelle, il est vain de compter sur une résistance sérieuse. Notre destin s'accomplit. Le Reich va d'abord faire de l'Autriche un second Dantzig. Pendant quelques mois peut-être Hitler se donnera le temps de respirer. Il est parfaitement indifférent que durant ce stade préparatoire Schuschnigg continue à se donner des dehors de chef d'État ou bien abandonne ce rôle à Guido Schmidt ou à Seyss-Inquart. Je ne donne pas beaucoup plus de trois mois d'existence à une Autriche pourvue d'une « autonomie » à la Dantzig selon un statut national-socialiste. Le quart d'heure de grâce accordé au condamné est d'ailleurs d'importance relative. Ce qui est certain, c'est l'intensité croissante avec laquelle nous allons voir se développer, pendant cette période d'évolution, la persécution de tous les vrais Autrichiens dont les noms et les faits et gestes sont minutieusement guettés, enregistrés par les nazis dans une pensée de vengeance ultérieure. A mon sens, il n'y avait pour l'Autriche, après l'acceptation de l'ultimatum de Hitler, que trois issues. Ou bien la démission du gouvernement Schuschnigg rendue nécessaire par l'éclatant échec du cabinet et l'absence de toute contrepartie compensatrice du côté de Hitler, démission suivie de la formation d'un cabinet Schmitz sur des bases très larges et avec coopération des socialistes. Ou bien une restauration monarchique immédiate. Ou bien enfin reconnaissance pour les socialistes et les chrétiens sociaux des mêmes droits que pour les nazis à l'intérieur du front patriotique, c'est-à-dire transformation de toute la structure de l'État et constitution d'une véritable démocratie. Chacune de ces trois solutions, qui auraient pu d'ailleurs être associées, n'aurait certes pas été sans présenter les risques les plus graves, mais au moins l'Autriche, même dans le cas d'échec de la tentative et

d'occupation militaire par Hitler, aurait donné devant le monde la preuve qu'elle ne s'était pas abandonnée sans résistance et dans le déshonneur.

« Mais ce sont là déjà réflexions rétrospectives ! Pour mes amis comme pour moi, il ne reste plus d'autre perspective que de chercher un asile à l'étranger dans les plus rapides délais. Nous sommes, ici, d'après mon estimation, au minimum deux cents intellectuels (avocats, professeurs, médecins) qui serons contraints d'émigrer immédiatement pour sauver notre vie et celle de nos proches... Voyez-vous quelque possibilité d'existence à Paris pour ma femme, moi et pour mes quatre enfants ? Nous sommes décidés à demander la naturalisation française et à mettre tout notre cœur et toutes nos forces au service de notre nouvelle patrie. »

Nous n'affaiblirons d'aucun commentaire un document émouvant dont l'intérêt est aujourd'hui rétrospectif. Ce que nous ajouterons, c'est que le lendemain même nous recevions du même correspondant une brève carte ouverte, de quelques mots seulement, mais dans lesquels se marquait un revirement et presque un repentir. Entre la lettre et la carte, il y avait eu le discours de Schuschnigg du 24. Ce discours, sa tranquille et magnifique fermeté devant le péril, avait suffi à faire d'un candidat à l'émigration un Autrichien résolu à défendre pied à pied son pays. Les mots « nous resterons Autrichiens jusqu'à la mort » n'avaient pas été prononcés en vain. Il y a une contagion dans le courage.

Le revirement foudroyant opéré par le discours de Schuschnigg, le souffle d'espérance et de foi patriotique qu'ont fait lever dans les cœurs de tous les hommes et de toutes les femmes d'Autriche penchés sur leur radio cette tranquille expression d'indomptable confiance en Dieu et dans l'âme du pays, on ne les a pas dits assez dans notre presse française. Les nuées du doute et du découragement d'un seul coup étaient balayées. Nous avons recueilli des témoignages directs sur la soirée du 24 février. Des hommes sortaient en trombe des cafés, le visage transfiguré, des bannières se déployaient, des cortèges aux flambeaux s'organisaient dans la spontanéité de l'enthousiasme. De toutes les poitrines libérées jaillissaient les chants de la patrie, de la patrie retrouvée et plus chère que jamais sous la menace.

*
* *

Une période d'optimisme et de confiance renaissante s'étend du 24 février au 10 mars. Le lundi 7 mars se répandent les premières rumeurs sur un plébiscite prochain au moyen duquel Schuschnigg donnera au peuple autrichien le moyen de se prononcer sur son destin. Immense nouvelle, immense attente. Cette consultation populaire, jusqu'ici toujours refusée à la nation, va permettre, dans une heure de gravité solennelle, de savoir le vrai sentiment du pays. On connaît bientôt la formule même du plébiscite. Quelle est la question posée à l'électeur : « Te prononces-tu pour une Autriche libre, allemande, indépendante, sociale et chrétienne ? » Tous les partis sont contents, sauf un, celui-là même qui jusqu'ici a le plus obstinément réclamé le plébiscite et qui s'est fait un tremplin de son refus par les gouvernements Dollfuss et Schuschnigg : les nationaux-socialistes. Ils savent le résultat que donnera le vote. Ils savent que, sous la menace du glaive allemand, toute la masse ouvrière, l'immense majorité du peuple catholique des campagnes, tous les légitimistes, feront bloc avec Schuschnigg. Leur parti, après un court moment de désarroi et d'hésitation, est pris. Leur mot d'ordre est : abstention. L'abstention à l'égard de ce plébiscite qu'ils réclament à cor et à cri depuis cinq ans, mais qui vient à un mauvais moment pour eux, qu'ils n'ont pas eu le temps de « chauffer » avec l'appui des services de propagande du Reich et dont ils redoutent tout.

Exclus des urnes, ils tentent d'organiser l'intimidation de la rue. Le jeudi 10 mars, des manifestations éclatent partout. De hurlants défilés de nazis, le bras tendu pour le salut fasciste qui prend une allure solennelle de serment, parcourent à Vienne la Kärtnerstrasse et le Karlsplatz. A Linz et à Graz, — de tout temps les deux centres du nazisme de province, — éclate le tapage des « chœurs parlés » scandant dans un assourdissant tapage le mot d'ordre du moment : *Schandwahlen weg* (à bas les élections de honte). Dès ce moment apparaît avec évidence l'appui de Berlin dans l'audace et la combativité accrue du nazisme indigène. La manœuvre est double et se dessine avec une clarté d'heure en heure plus grande. Les mêmes formules sont employées avec un frappant syn-

chronisme dans le Reich et en Autriche. Pendant qu'en Allemagne le plébiscite est rejeté avec indignation et l'ensemble orchestral que l'on connaît, comme « une ruse jésuitique » de Schuschnigg appuyé sur toutes les forces de désagrégation, le docteur Jury en Autriche se refuse solennellement à participer à une consultation populaire qui « ouvre la porte au bolchévisme ». Le jeudi soir, la fièvre est partout en Autriche. Les patriotes serrés autour de Schuschnigg sentent d'instant en instant s'aggraver l'effroyable pression du Reich, mais espèrent encore maîtriser la situation. Pour parer à toutes les éventualités de la frontière et de la rue, une classe de réservistes a été mobilisée.

Faut-il retracer les étapes du jour suivant, de ce vendredi 11 mars où sonne le glas de l'Autriche ? Cette dramatique page d'histoire est encore trop fraîche dans les mémoires françaises pour nécessiter de longs développements. Avec l'affreuse vitesse de transmission que le progrès technique met à la disposition du malheur, la radio aura permis aux Français restés chez eux de suivre le détail de l'agonie, les dernières pulsations d'un pays assassiné. Qui pourrait oublier les trois ultimatums toujours plus impitoyables à mesure que la victime faiblit ? On accepte toutes les conditions, la remise *sine die* du plébiscite. Cela ne suffit pas. Le Reich est un insatiable demandeur. Il sent la proie à sa portée. Plus on lui cède, plus il exige. C'est l'histoire de tous les attentats déjà décidés. Gœring menace l'Autriche de l'invasion immédiate de 300 000 hommes, si le chancelier fédéral ne démissionne pas. A huit heures moins dix, c'est à la radio autrichienne l'adieu de Schuschnigg à son peuple : « Je repousse à la face du monde le mensonge selon lequel le gouvernement ne serait plus maître de la situation intérieure et selon lequel des fleuves de sang inondraient le pays... Nous ne voulons pas que soit versé le sang allemand. Nous avons donné l'ordre à nos troupes de se retirer avant la pénétration des troupes allemandes... Dieu protège l'Autriche ! »

Quelques heures plus tard, l'abdication complète de Seyss-Inquart nommé chancelier fédéral implorant l'invasion : « Le gouvernement provisoire autrichien, dans le but de maintenir l'ordre intérieur, demande au gouvernement allemand d'envoyer des troupes dans le plus bref délai possible. »

C'est là, du moins, le texte qui a été communiqué. Une grande obscurité plane aussi bien sur la teneur que sur l'expédition effective du télégramme. D'une manière générale, l'obscurité dans l'angoisse demeure le caractère dominant de la journée du drame. Impossibilité d'obtenir des renseignements précis, déluge de nouvelles contradictoires, avalanche de faux bruits, — la journée du 11 mars 1938 à Vienne a le même caractère étouffant que la journée du 9 mars 1933 à Munich au moment où le gouvernement catholique bavarois s'effondre sous l'agression de la Prusse nazie.

Le vendredi soir, le drame est clos. Avec l'appel à l'invasion, l'Autriche a cessé d'exister. L'exécution matérielle du meurtre, le viol de la frontière, le samedi matin à cinq heures et demie par les colonnes motorisées du Reich, le jaillissement instantané des croix gammées de toutes les fenêtres (un tiers triomphe, deux tiers terreur), tout cela est plus du domaine du reportage photographique que de l'analyse morale.

Deux points méritent d'être relevés. L'arrivée par avion à Vienne, dès cinq heures du matin, des chefs de la police allemande, Himmler, Heydrich, Daluege. La Gestapo précède les tanks. La peur est la première chose à organiser dans un pays conquis.

La deuxième constatation intéressante est la rapidité et en même temps la tranquillité avec lesquelles le service des nouvelles autrichien, la Ravag, passe entre les mains des nouveaux maîtres. Cette transmission des pouvoirs se fait avec une telle aisance que s'impose la conclusion d'une longue préparation et de minutieuses répétitions en vue de l'heure H. Radio et police sont les deux leviers à saisir tout de suite. Nous n'avons pas à décrire ici l'entrée des troupes allemandes sur le territoire d'Autriche. Un simple coup d'œil sur des photographies nous renseigne douloureusement et mieux que de longs tableaux. Ce qui vaut peut-être d'être retenu, c'est le communiqué de samedi soir par lequel le gouvernement de M. Seyss-Inquart crut bon de porter l'invasion à la connaissance de ses compatriotes. Le texte du document mérite d'être fixé, pour la honte des Autrichiens qui y ont mis leur signature : « Dès l'aube, des troupes motorisées allemandes ont franchi la frontière dans le but de rendre au peuple autrichien une visite de politesse (*Höflichkeitsbesuch*). Toute

la population a spontanément pavoisé pour fêter cet heureux événement qui remplit d'enthousiasme le cœur de tous les Autrichiens. Des compagnies d'honneur se sont jointes aux troupes allemandes. Le commandant en chef de l'armée fédérale, général Schilhavsky, a reçu l'ordre d'accueillir les forces allemandes de la façon la plus cordiale et de célébrer la fraternité des armes et la communauté des peuples germaniques enfin réalisée. »

Waffenbrüderschaft, gemeinsames Volkstum (fraternité des armes, communauté des peuples), — nous les retrouvons, les formules traîtresses au moyen desquelles pendant de si longues années on a empoisonné ce pauvre pays et que toléraient, hélas ! les gouvernements d'Autriche. Nous les retrouvons, comme il se doit, le jour même de la mort d'un peuple dont elles ont préparé la fin.

AUTOUR DU PLÉBISCITE

Tout cela appartient au passé. Notre tâche de l'instant est de bien fixer le caractère de l'agression, et les manœuvres du Reich. On nous dit que le plébiscite préparé par Schuschnigg était truqué, qu'il n'y avait de bulletins de votes que pour le « oui ». C'est faux. Dans toutes les sections de vote devaient être mise à la disposition des électeurs trois sortes de bulletin : oui, non et blancs. On nous dit : « Plébiscite brusqué et bousculé. » A qui fera-t-on croire que sur une question vitale et aussi simple que l'indépendance autrichienne les positions de chacun n'étaient pas fixées depuis longtemps et qu'il y avait là besoin de beaucoup de méditation ? On nous dit que Schuschnigg avait déchaîné les bas-fonds de Vienne, avait fait livrer des armes à la lie de la population et comptait noyer l'Autriche dans le sang. C'est faux et ce mensonge s'exécute de lui-même aux yeux de quiconque connaît le caractère de l'ancien chancelier. On nous dit qu'une criminelle pression était exercée sur l'électeur, que celui-ci aurait voté sous la terreur. Devait-il être plus libre le 10 avril ? Les adversaires du gouvernement Schuschnigg se sentaient si peu terrorisés que dans les jours de flottement qui précédèrent le coup de force, ils avaient, nous l'avons vu, décidé l'abstention. On nous dit enfin que l'invasion est une « visite de politesse »,

une manifestation de « fraternelle solidarité ». C'est chose curieuse et que notre La Fontaine a bien éclairée, que le loup ne puisse jamais se contenter de dévorer simplement l'agneau, qu'il lui faille toujours une casuistique du meurtre. La vérité est que le Reich a envoyé ses tanks pour briser un plébiscite dont le résultat ne faisait de doute pour personne.

Le IIIe Reich, par la voix de tous ses ténors, nous promettait pour le 10 avril « une vraie consultation populaire », qui aurait pour résultat une « écrasante majorité ». Prophétie facile ! M. Gœbbels, dans son discours de la Deutschlandhalle du 22 mars, s'écriait avec une candeur qui ne lui est pas habituelle : « Un monde hostile et jaloux ne se laisse convaincre que par les chiffres. Eh bien ! ce monde-là aura le 10 avril le vote qu'il souhaite ! » Magnanimité inutile. M. Gœbbels est le premier à savoir que « ce monde hostile et jaloux », en face duquel se trouve l'innocente Allemagne calomniée, ne se laisse pas volontiers convaincre par les chiffres électoraux du IIIe Reich, sachant par expérience comment ils sont obtenus.

Remarquons tout de suite qu'on ne demandait à l'électeur que de sanctionner le fait accompli : on commence par décréter l'Autriche « terre d'empire », on commence par violer le pays, on ne le fait voter qu'ensuite !

Le résultat d'un plébiscite est d'ordinaire lié à deux facteurs : la formule du vote, les moyens de pression. Ajoutons tout de suite que la formule du vote est ici secondaire. Le IIIe Reich aurait demandé à l'Autrichien le lendemain de l'annexion : « Veux-tu être écorché vif ? » qu'il aurait été sûr de sa majorité. Il faut avoir constaté *de visu* la terreur déployée, il faut avoir vu dans la rue de pauvres diables lever immédiatement la main pour le salut hitlérien, dès qu'on les fixe du regard, il faut avoir constaté quelles véritables crises cardiaques peut déclencher chez l'habitant, qui hier appartenait au « front patriotique », le coup de sonnette de la porte, pour comprendre la sincérité des votants.

Cette terreur a pour une part sa raison dans l'occupation allemande, pour une part beaucoup plus grande sa source dans le nazisme indigène. L'ancien Autrichien loyal craint aujourd'hui beaucoup moins la Gestapo de M. Himmler que son propre voisin de palier, un voisin nazi qui depuis des années le guette et l'espionne avec l'espoir secret d'une revanche

qui sera une vengeance. Une effroyable délation est aujourd'hui déchaînée à travers le pays. Les brimés d'hier sont les dénonciateurs d'aujourd'hui et les bourreaux de demain. Grandes fêtes de la haine et de la lâcheté. Beaucoup d'Autrichiens sont descendus à ce point d'humiliation d'en être réduits à chercher un appui auprès de l'Allemand envahisseur contre les fureurs nazies de l'intérieur.

En même temps que la délation, l'anticléricalisme est démuselé. Il a toujours été un des traits de base du national-socialisme et spécialement du national-socialisme autrichien. Il goûte aujourd'hui l'ivresse de la revanche et se repaît des images de haine et de blasphème qui, dès le 12 mars, ont inondé l'Autriche. En une nuit et partout jaillis du sol comme de mauvais champignons, ont surgi sur cette vieille terre catholique les feuilles qui se sont fait une spécialité de l'insulte au christianisme et à Rome. Derrière les bottes prussiennes et une heure après leur passage, le *Schwarze Korps*, avec les vignettes d'insulte les mieux choisies de sa collection à l'adresse du Souverain Pontife, s'étalait sur les murs de Salzbourg, la « Rome allemande ». L'esprit Schönerer, l'esprit du mouvement « *Los von Rom* », autrefois apanage du socialisme et maintenant émigré dans le camp des nationaux-socialistes, va fêter des orgies.

Devant cette vague d'anticléricalisme, on regrette les cloches sonnant à toute volée sur le passage des troupes du Reich, la visite du cardinal-archevêque de Vienne à Hitler à l'Hôtel Impérial, la déclaration des prélats autrichiens. Un cardinal de la sainte Église romaine venant spontanément rendre ses hommages à l'ami et à l'admirateur de Rosenberg, l'assurant de la joie éprouvée par les catholiques d'Autriche devant l'Anschluss et de leur volonté « d'active et vigoureuse collaboration » ; il y a là un douloureux tableau pour les amateurs de scènes historiques. Pour comprendre, songeons encore à l'écrasante disproportion des forces !...

RESPONSABILITÉS

Dans l'état d'accablement moral où est aujourd'hui plongée la vieille Autriche, on éprouve une naturelle pudeur à parler de responsabilités et à rappeler des fautes. Ces fautes

de la part du gouvernement Schuschnigg furent de deux sortes. D'abord les concessions progressives faites à l'esprit *gesamtdeutsch* germanique-collectif et aux hommes que l'on appelle là-bas les *betont-nationale* (nationaux prononcés). Ce fut une impardonnable faute de laisser accaparer par les ennemis sournois de l'Autriche le titre de « national ». Ce fut une seconde faute plus grave que de chercher à se les concilier. On a laissé avec une stupéfiante sérénité des hommes qui, dans le fond de leurs cœurs, voulaient la mort de l'Autriche rapprocher leurs parallèles d'assaut derrière l'écran de ces mots trompeurs qui chloroformaient l'opinion. Nous les avons tous retrouvés dans le gouvernement provisoire de Seyss-Inquart, les professeurs et les intellectuels pan-allemands qui, depuis si longtemps, poursuivaient leur besogne d'érosion, les Glaise-Horstenau, les Wilhelm Wolff, les Menghin. Ils sont aujourd'hui à l'honneur et ce n'est que justice.

La seconde faute capitale de Schuschnigg fut de jouer trop de cartes, de louvoyer éternellement entre les démocraties occidentales et l'axe Rome-Berlin, entre Prague et le Reich, en cherchant à concilier les inconciliables. Il y a une fin pour le « compromis », même autrichien. Se ménager tout le monde est souvent le moyen de perdre la partie. On se souvient du discours de 1937 de M. Guido Schmidt et de la fameuse théorie de l'Autriche « plaque tournante placée en face de plusieurs aiguillages », les deux directions maîtresses Berlin et Rome n'excluant pas les aiguillages secondaires. La malheureuse Autriche a connu le résultat. Des deux forces « têtes de ligne », la première l'a envahie, la seconde l'a trahie.

Seule une option décidée pouvait sauver le pays, et aussi la restauration monarchique. Habsbourg était le seul nom suffisamment enraciné dans les profondeurs de sensibilité du pays pour être susceptible de constituer un vrai centre de ralliement. A ce pauvre peuple il fallait un drapeau. Le IIIe Reich le savait bien : de là son opposition implacable à l'idée légitimiste ; de là ses représailles actuelles contre les représentants du mouvement monarchique.

Du drame autrichien nous avons des leçons personnelles à tirer. Le sort de l'Autriche ne s'est pas décidé le 11 mars 1938, il s'est décidé le 7 mars 1936. Une ligne aveuglante de clarté

unit ces deux dates. Le jour où Hitler a réoccupé la Rhénanie sans provoquer autre chose que de ridicules protestations de papier et des effets de *conciones*, il a su qu'il pouvait tout faire en Europe centrale. Cette date fatale de notre histoire avait deux sens, un sens matériel et un sens moral. Le sens matériel, c'était la fermeture d'une porte d'invasion aux flancs du Reich, la possibilité de nous verrouiller chez nous.

Le sens moral, plus lourd encore de conséquences, c'était une perte presque irréparable de prestige. Le réflexe français a été pesé et jugé le 7 mars. Il faudra que tout de même un jour les responsabilités soient définitivement éclaircies sur une journée d'incalculables conséquences pour la France, sur la journée à partir de laquelle sa politique extérieure a consisté à subir. Une indicible amertume monte au cœur à la pensée de cette date. La plus mélancolique histoire est celle des occasions perdues. Occasion non seulement d'asseoir pour toujours notre prestige sur le Danube, mais d'ébranler le régime hitlérien et de faire cesser l'insomnie de l'Europe.

En même temps, nous étions les libérateurs d'une partie de l'Allemagne. « On vous aurait fêtés comme des sauveurs », — que de fois, en Allemagne même, nous avons entendu cette phrase de la bouche d'Allemands peu sympathiques au IIIe Reich ! Ce jour-là, — non pas maintenant, en envahissant l'Autriche, opération dans laquelle il risquait peu, — mais ce jour-là, et dans l'état d'impréparation militaire de l'Allemagne d'alors, Hitler a été beau joueur. En face d'une France résolue, plus simplement en face d'un gouvernement, il avait neuf chances sur dix de perdre.

Mais le ministère français de 1936 était un ministère de liquidation et le 11 mars 1938 il n'y avait pas de ministère du tout. Rapprochements saisissants ! On parle du génie d'Adolf Hitler. Son vrai génie, et c'en est un, il est vrai, est la rapidité dans l'utilisation des occasions et son art d'insérer son action à toutes les heures de fléchissement du monde et singulièrement de la France.

ROBERT D'HARCOURT.

UN THÉATRE ROMAIN RETROUVÉ

Le Président de la République inaugurera au début de l'été le Théâtre romain de Vienne-sur-le-Rhône dont les fouilles, commencées en 1922, sont en voie d'achèvement. Après Arles, Orange, Vaison, Fourvières, voici que Vienne va posséder son théâtre antique, l'un des plus grands et des plus riches que les Romains, infatigables bâtisseurs, nous aient laissés.

On sera surpris, sans doute, à la pensée que tant de siècles se soient écoulés depuis le règne d'Auguste sans que personne n'ait « découvert » ce trésor d'architecture et de technique enfoui sous les terres amoncelées par les hommes et par les ans. Car c'est au sein d'une colline peuplée de pommiers et d'amandiers, que reposait, sous son manteau de verdure et de fleurs, ce théâtre enfin dépouillé. Plus de 30 000 mètres cubes de terre ont été remués pour que puissent apparaître, dans leur sobre nudité, les pierres, les voûtes, les gradins qui s'adossaient à la colline Pipet, emplacement choisi par les autorités compétentes pour y édifier le théâtre.

On arracha des arbres, on abattit des maisons, on détourna des chemins et, lorsqu'après de longues années d'un patient et délicat effort on parvint à redonner à l'antique monument et le jour et la vie, on s'aperçut, non sans émotion, que de tous les sites de Vienne cette colline dont le sommet découvre les plus vastes horizons était vraiment le seul endroit digne d'une aussi importante construction. Dressée à l'extrémité de la ville, non loin de l'ancien hôpital, elle domine les vallées fertiles où le Rhône indompté roule ses eaux furieuses.

Comme à Rome, on peut à Vienne compter du faîte d'une colline six autres sommets dessinés sur le ciel. Comme à Rome, de ce mont où le peuple accourait pour acclamer les jeux de la scène, on découvrait des voies rectilignes menant aux Thermes, aux Temples, ou à ces Arcs municipaux bâtis pour commémorer la fondation des villes et qui sont comme le symbole d'une grandeur à jamais disparue.

Avec ardeur et avec foi, des hommes ont sondé ce terrain si fertile en vestiges du passé ; inlassablement ils ont creusé le sol. Ils ont ainsi ressuscité pour nous un des plus vastes monuments que la Gaule ait connus et c'est vers eux, tout d'abord, que va naturellement notre reconnaissance. Appuyé avec compétence et générosité par M. Georges Huisman, directeur général des Beaux-Arts, M. Jules Formigé, architecte en chef des monuments historiques, a été l'âme de ces travaux qu'il a menés à bien comme ceux d'Arles ou d'Orange dont on sait l'importance et la valeur. Secondé dans sa tâche par MM. Lucien Hussel, député-maire de Vienne, et A. Vassy, conservateur des Musées, M. Formigé a pu, avec une belle équipe d'ouvriers spécialisés, atteindre les buts qu'il s'était fixés ; et c'est un magnifique théâtre romain, bien vivant, que le chef de l'État pourra contempler, en juillet prochain, sur les pentes de la colline Pipet.

***

En lisant les auteurs anciens qui ont décrit les monuments romains de la « Belle Vienne, » comme l'appelle Martial, on constate que tous ont cru voir, place du Cirque, un amphithéâtre. « Ce n'est que vers 1910, que M. Bizot, conservateur des Musées, put, par de nombreux sondages dans les jardins du Bon-Pasteur, se rendre compte qu'il se trouvait en présence d'un théâtre et non d'un amphithéâtre. En 1922, avec le concours des Amis de Vienne, de la ville, du département et de l'Etat, la ville de Vienne est devenue propriétaire de ce terrain. Au mois de novembre de la même année, M. Formigé, architecte en chef des Monuments historiques, fit obtenir un crédit de 10 000 francs qui m'a permis d'établir une tranchée de sondage dans le milieu du jardin et sur toute la hauteur... »

C'est donc par une tranchée d'un mètre de large, environ, que commença la fouille. On imagine quelle fut l'émotion

de ces premiers chercheurs lorsqu'ils constatèrent que la substruction des gradins existait sur toute la hauteur du jardin. Le théâtre était là, enrobé dans la terre et les plantes. Il s'agissait maintenant de lui redonner le jour.

En 1923, un deuxième crédit permit d'élargir la fouille sur la partie haute. On découvrit alors la base d'un passage ayant conservé son dallage avec rigole pour l'écoulement des eaux et le support d'un escalier qui faisait communiquer ce passage avec le portique supérieur. En 1924, les crédits ayant été doublés, les travaux reprennent de plus belle.

La fouille est élargie sur une largeur de 20 mètres. Les supports en moëllon des derniers gradins apparaissent, mais privés des blocs en pierre de taille qui les constituaient. Il ne reste donc que la maçonnerie. Vers le quinzième gradin, la terre enlevée laisse voir la sortie d'un passage voûté, de trois mètres de hauteur, puis quelques gradins sont encore dégagés et la fouille amène les chercheurs dans un petit couloir de 1 mètre 50 de hauteur sur 1 mètre de largeur. On se demanda, d'abord, à quoi pouvait servir ce petit boyau étroit, trop bas pour permettre aux hommes de circuler, trop étroit pour servir de dégagement. On s'aperçut alors qu'il s'agissait d'une véritable canalisation d'eau. Une particularité, en effet, toute spéciale du théâtre de Vienne provient du merveilleux travail des constructeurs romains pour recueillir les eaux. La colline donne naissance, surtout après les pluies, à plusieurs sources et à des suintements très importants. Deux galeries horizontales ou égouts reçoivent ces eaux qui y sont conduites par des canalisations considérables, caniveaux horizontaux et verticaux de différents diamètres et même deux puits au centre.

Ces découvertes valent aux inlassables fouilleurs de ruines une nouvelle augmentation du crédit qui leur avait été alloué. En 1925, celui-ci s'élève à 25 000 francs.

« C'est alors, écrit M. A. Vassy, dans ses notes de travail, que nous repartons du sommet et, après défrichement du terrain et démolition des murs modernes qui occupent une partie de la colline, nous faisons descendre la terre qui recouvre toute la partie droite regardant la *cavea*. En 1926, un nouveau crédit permet le dégagement de la partie droite. Après avoir enlevé quelques centaines de mètres cubes de

terre, nous arrivons au passage souterrain qui se trouve sensiblement au milieu de la *cavea*. Mais la voûte de ce passage a beaucoup souffert et nous devons, après son dégagement, en effectuer la réparation. Puis nous atteignons le canal. Après complet nettoyage nous constatons que le sol de ce canal, dont la voûte est en très mauvais état, est constitué par trois rangs de briques superposées. »

Et les fouilles se poursuivent, toujours plus avant, apportant chaque jour une preuve nouvelle de la grandeur et de l'importance du théâtre dévêtu peu à peu. En 1927, la partie gauche de la *cavea* est attaquée. Tâche délicate. Là se trouve une terrasse de 2 mètres 50 de hauteur sur 3 mètres de largeur et plantée d'une rangée d'abricotiers. Le mur romain que l'on y découvre doit être rapidement consolidé, car, privé de la terre qui le soutenait, il pourrait s'effondrer. Ce dégagement laisse apparaître un passage de l'époque romaine ayant conservé une partie de son dallage. Ce passage de 2 mètres de large était voûté et soutenait le portique supérieur.

En descendant encore, on parvient juste au-dessus du passage souterrain situé à peu près au milieu de la *cavea*.

Les années passent et le théâtre commence à retrouver son antique aspect. Le passage central, de 3 mètres de large sur 3 mètres de hauteur, est complètement dégagé.

1930, 32, 34, années fertiles en recherches et en découvertes importantes. 1936, 37, tout est enfin dépouillé de terres, d'arbres et d'enclos jusqu'à l'*orchestra*. On met au jour les gradins inférieurs ayant conservé leurs blocs et trois marches de l'escalier central.

La colline, maintenant, est méconnaissable. Jardins et vergers, maisonnettes et chemins ont disparu. Le théâtre a repris sa place, adossé au mont Pipet, tourné vers la vallée du Rhône, avec tous ses souvenirs et toutes les images du passé...

*
* *

On ne nous pardonnerait pas, après avoir retracé année par année la marche des fouilles et les efforts de tous ceux qui s'y sont employés, de ne pas donner quelques précisions sur les proportions du théâtre de Vienne et sur la place qu'il pouvait occuper au temps d'Auguste.

Il atteint 116 mètres de diamètre, soit 14 mètres de plus

que celui d'Arles et 13 mètres de plus que celui d'Orange.

Il comporte 42 gradins qui, ajoutés les uns aux autres, donnent 4 600 mètres de développement. Si nous comptons 0 mètre 50 par place, en moyenne, nous arrivons au chiffre de 9 200 spectateurs assis (contre 7 200 à Orange).

Mais, plus que par sa taille et par ses proportions, c'est par sa richesse et son élégance que le théâtre romain de Vienne-sur-le-Rhône frappe les imaginations et force l'admiration.

On sait que bâtis en Gaule, au cours des années qui s'étendent de 46 avant Jésus-Christ, environ, à l'ère chrétienne, la plupart des monuments romains sont sensiblement les mêmes et que seuls des détails les différencient les uns des autres dans une même catégorie. Vingt dates concordent pour affirmer que ces quelque quarante ans ont vu s'élever les principaux édifices que nous avons pu conserver : les remparts de Nîmes, le pont du Gard, la Maison carrée, les arcs d'Orange, de Cavaillon et de Carpentras, le théâtre d'Arles, le trophée de la Turbie, etc... Après une première période de colonisation pendant laquelle ils affirmaient leur force par la construction de routes et de citadelles, les conquérants passaient à l'élévation de bâtiments susceptibles d'attirer à eux les peuples soumis. C'est dans cette seconde période que se situe, sans discussion possible, la création du théâtre de Vienne.

Une troisième phase vint ensuite : celle qui coïncide, après trois siècles de paix romaine, avec les invasions. Des Pyrénées à Trèves, de Brest à Fréjus, les cendres s'accumulent et les ruines s'amoncèlent. Courageusement, on se remet au travail. On reconstruit les régions dévastées en « remployant » les matériaux épars et, à une époque de finesse et de goût succède une époque de constructions uniformes et hâtives où les ouvrages de défense tiennent la place principale. De César à Constantin, c'est, en deux mots, toute l'histoire de l'architecture romaine. Donc, en ce qui concerne Vienne, aucun doute, le théâtre appartient à la deuxième phase citée plus haut, c'est-à-dire à l'époque d'Auguste.

Pourquoi cette richesse ? Parce que Vienne-sur-le-Rhône était une véritable capitale, animée et prospère, élégante et fortunée que Martial, nous le disions au début de ces lignes, n'hésitait pas à appeler *Pulchra Vienna*, Vienne la belle. *Colonia Julia Vienna Allobrogum*, Vienne était la capitale

d'une des dix-sept provinces de la Gaule. Au confluent du Rhône et de la Gère, elle était admirablement placée pour le commerce. Drapiers et potiers y connurent l'aisance et il n'était pas rare non plus de voir partir pour Rome d'importants chargements d'outres gonflées de vin, de ce vin poissé, que l'on goûtait avec délices dans la ville aux Sept Collines. Avec son théâtre, son cirque, son amphithéâtre, son arc municipal, ses thermes, son temple, Vienne pouvait avec orgueil se considérer comme une « belle » ville.

Son théâtre est le seul théâtre où l'on ait retrouvé des marbres de prix délimitant le périmètre de l'orchestre. On peut, dans tous les théâtres romains, compter plusieurs grandes catégories de gradins qui portent chacune le nom de *maenianum*. Ils vont de l'orchestre à ce que nous appelons vulgairement le « poulailler », à ces places où se tenaient les *pullati*, les « pouilleux ». Alors qu'à Orange, Arles, Vaison ou ailleurs, ces catégories sont séparées par des barrières de pierre (le *balteus*), à Vienne, c'est une balustrade en marbre cipolin vert qui remplissait cet office à l'orchestre. Les personnages importants de la cité, les hôtes de marque, les magistrats, s'asseyaient sur de magnifiques fauteuils de marbre rose dont d'importants vestiges sont conservés au Musée lapidaire. Des gradins d'honneur en brèche violette s'élançaient alors, les gradins de pierre allant en se rétrécissant vers le sommet de la colline. Derrière le *balteus* qui servait à séparer l'*orchestra* des premiers gradins, s'étend un passage circulaire dallé, de 1 m. 35 de large.

Les douze premiers gradins ont un mètre de largeur et 0 m. 45 de hauteur. Celui du bas repose sur une petite marche ayant 0 m. 38 de hauteur et 0 m. 28 de largeur. Elle servait pour les pieds des spectateurs du premier rang et les élevait assez pour qu'ils pussent voir par-dessus les têtes de ceux qui étaient assis sur les fauteuils, dans l'orchestra.

On accède aux douze gradins inférieurs, soit par le passage circulaire, soit par le premier passage souterrain qui se vide par quatre vomitoires de deux mètres de largeur, ayant chacun cinq marches d'escaliers, puis par quatre escaliers dans les gradins dont les marches taillées dans les dalles ont un mètre de largeur, 0 m. 50 de profondeur et 22 centimètres et demi de hauteur. Après le douzième gradin existe une

præcinctio (ou large passage) de 1 mètre 40 de hauteur, surmontée d'un nouveau *balteus* qui séparait les dix gradins supérieurs réservés aux commerçants et agriculteurs, puis aux vingt derniers gradins destinés au bas peuple.

Et la scène ? La scène est encore enfouie sous la terre et des bâtiments que l'on vient d'abattre ont empêché jusqu'ici les travaux de se poursuivre de ce côté.

Au cours d'une récente visite faite à Vienne, sous l'aimable conduite de René Bruyez, mes confrères parisiens et moi avons pu constater que, si tous les gradins avaient retrouvé, au contact de la lumière, leur antique visage, il n'en était pas de même de la scène qui reposait encore sous un épais manteau de terre. Bien entendu, le mur qui se dressait derrière elle a disparu pour toujours. Reste à fouiller la fosse sur laquelle on plaçait des planches et qui recevait les artistes. Sous ces planches, une importante machinerie permettait les escamotages et les apparitions. Devant cette fosse, une étroite tranchée dans laquelle tombait le rideau et d'où il sortait à volonté : lever le rideau signifiait donc alors que le spectacle était terminé.

De la fosse de la scène, où vont maintenant se localiser les recherches, on espère retirer mille objets précieux. En effet, lorsque les chrétiens s'attaquèrent aux monuments païens pour les détruire, c'est par les théâtres qu'ils commencèrent.

***

Mais ces trésors, ce luxe, ces édifices somptueux représentaient des fortunes. Comment, quelques années avant Jésus-Christ, une capitale de province, aussi prospère qu'elle ait été, a-t-elle pu se les offrir ? C'est une question que l'on s'est longtemps posée, de savoir avec quelles ressources une cité coloniale parvenait à assumer de pareilles charges. Une inscription trouvée sur les remparts de Nîmes semble apporter une solution à ce problème. Elle nous apprend que murs et portes ont été donnés à la colonie par Auguste. Une inscription analogue se voit au musée de Vienne. Il s'agissait donc d'une subvention du pouvoir central. La statue de l'empereur occupait, dans beaucoup de théâtres, la place principale dans la grande niche aménagée sur le mur de la scène (comme à Orange). Vienne, comme Arles, ne tardera pas sans doute

à exhumer cette statue qui doit reposer, parmi les marbres saccagés, au fond de la fosse recouverte de terre.

Ainsi, lorsque cette dernière opération sera faite, le théâtre de Vienne-sur-le-Rhône pourra connaître de nouveau les foules avides de spectacle et de jeux. Il est question de confier à une seule direction les théâtres antiques ressuscités pour y donner des fêtes dignes du passé. C'est un projet que nous ne saurions trop soutenir et qui rendrait à ces monuments la vie et l'âme dont ils ont besoin.

Alors, alors peut-être, en contemplant les collines fleuries d'amandiers qui laissent tomber les plis de leur robe jusque dans les eaux tumultueuses du Rhône, en voyant devant nous se dresser les arcs et le temple, les ruines des Thermes et celles d'un cirque enseveli, alors, comme au siècle immortel d'Auguste, pourrons-nous voir la scène antique s'animer, entendre les acteurs, acclamer les danseurs et les mimes, tandis que, sur les fauteuils de marbre rose, de graves personnages songeront à la politique, au destin de la cité, aux combats du lendemain...

Pour tamiser les rayons d'un soleil trop ardent, le *velum* a glissé sur son réseau de câbles, ce velum que, depuis Néron, on peint aux couleurs du ciel et que l'on sème d'étoiles. Des trompettes, nous dit Apulée, annoncent que le spectacle va commencer. Des jeunes gens et des jeunes filles descendent les marches de la scène et prennent place entre elle et les spectateurs sur les dalles de l'orchestra. Disposées symétriquement pour servir de repères, ces dalles permettent aux jeunes danseurs d'effectuer mille figures sans jamais se tromper. La danse terminée, la pièce attendue par la foule impatiente commence. C'est le jugement de Pâris. Sur la scène, des chèvres et des brebis broutent le long d'une fontaine jaillissante, puis tout s'effondre, tout disparaît dans les trappes dont nous avons parlé, tandis qu'un épais brouillard parfumé cache les mouvements des machinistes aux spectateurs émerveillés. Si le changement de décors se prolonge, on lève le rideau et des burlesques, devant lui, jouent des *sketches* comiques.

Souvent aussi, après les scènes idylliques ou pastorales, on assiste à des représentations érotiques très en faveur à l'époque. Mais, qu'il s'agisse d'un genre ou d'un autre, les

décors se succèdent dans un merveilleux mouvement de précision qui force l'admiration. Héron d'Alexandrie, dans ses *Automates*, ne parle-t-il pas de marionnettes fonctionnant toutes seules grâce à des sabliers et des contrepoids ? Et n'est-ce pas lui qui conseille aux constructeurs d'utiliser dans les engrenages de petites graines bien rondes pour assouplir les rouages ? Ainsi, deux siècles avant Jésus-Christ, connaissait-on le mouvement à billes et l'on peut affirmer que ce qui existait en petit pour les automates était pratiqué en grand sur les scènes théâtrales aux machineries perfectionnées. Plaute parle d'un acteur enlevé dans les airs trop rapidement à son gré et rapporte le dialogue irrésistible de ce *deus ex machina* avec l'homme de peine qui l'escamotait !

Par trois portes au fond de la scène (la porte royale au centre, les portes des hôtes de chaque côté), par deux portes aux extrémités (on les appelle aussi *aditus a foro*, côté cour, et *aditus a peregre*, côté jardin), les acteurs pouvaient gagner les planches. Leurs masques, véritables haut-parleurs, leur permettaient d'atteindre le dernier rang des spectateurs sans fatigue. Pour faciliter encore la diffusion du son, des vases acoustiques étaient disposés à des endroits choisis. La forme circulaire des gradins enveloppait les ondes sonores. Le plancher de la scène entrait en vibration, les colonnes brisaient les échos et les sons étaient rabattus par le toit de la scène et par celui des portiques supérieurs.

Un jeune ingénieur du son, M. Jean Farger, qui construit avec succès des scènes de plein air et utilise particulièrement le miroir du son, estimait récemment, dans une intéressante étude, que tout ce qui existait au temps d'Auguste, en matière de sonorisation, pouvait être hardiment comparé à nos modernes trouvailles.

Il ne manque donc plus à Vienne-sur-le-Rhône qu'un coup de pioche magique pour redonner à son théâtre toute sa grandeur et toutes ses richesses. L'été prochain le verra sans doute paré pour les fêtes de sa résurrection ; souhaitons que l'image de son antique beauté se reflète dans ses marbres de nouveau polis.

L. GABRIEL-ROBINET.

SPECTACLES

Théâtre de l'Athénée (théâtre Louis Jouvet) : *le Corsaire*, conte en deux actes et six tableaux de M. Marcel Achard ; décors et costumes de M. Christian Bérard ; musique de M. Vittorio Rieti.

C'est un beau conte que *le Corsaire*. Marcel Achard y prodigue de nouveau sa désinvolture poétique, sa fantaisie qui unit avec une heureuse adresse la tendresse et le pittoresque, l'ironie et le rêve. Depuis ses premières réussites, dont j'ai gardé un souvenir fidèle et charmé, il m'avait parfois déçue en écrivant des pièces *à succès*. Cela lui était bien facile. Il plaisait au public et, pour l'enjôler davantage, il avait fait jouer deux ou trois fois des comédies qui, tout en battant le record du nombre de représentations, n'étaient que des ébauches ou des caricatures un peu forcées de ses qualités, de ses dons, de son plus vrai talent. Avec *le Corsaire*, nous retrouvons l'auteur justement fêté de *Jean de la Lune*, de *Domino*, de *la Vie est belle*, de *Je ne vous aime pas* et de *Voulez-vous jouer avec moâ*. Ce *Corsaire* pourrait, d'ailleurs, porter en sous-titre : *Voulez-vous mourir avec moi ?...*

C'est parce qu'elle a voulu mourir avec Kid Jackson que Évangéline et lui seront dignes de revivre leur amour et de l'accomplir en une existence future. Et c'est avec une rare habileté scénique que Marcel Achard a placé ses personnages, tour à tour, dans leur vie antérieure et dans leur vie présente, nettement situés par la belle mise en scène de Jouvet, pendant que la musique de Vittorio Rieti, par ses séduisantes dissonances et ses rythmes enfin tardivement épanouis, tentait l'union du passé et de l'avenir.

Cet amour, inaccompli jadis dans une de nos vies précédentes, dont nous gardons peut-être en nous-mêmes des prestiges mystérieux et des avertissements qui nous restent incompréhensibles, ce *Passé vivant*, Henri de Régnier en a composé le célèbre roman qui porte ce titre. En ce roman, les atavismes familiaux ressuscitent avec les êtres leur même histoire qui, interrompue par la mort, recommence avec la floraison nouvelle des mêmes sangs.

Dans *le Corsaire*, rien de tel. Kid Jackson et Évangéline revivent eux-mêmes, parce qu'ils ont eu foi dans leur amour, qu'ils ont pressenti à l'heure de la séparation funèbre que cette séparation n'était que momentanée et qu'ils se retrouveraient plus tard et ailleurs. Donc, Kid Jackson, le corsaire, pendu haut et court en rade de Port d'Espagne, à la Trinidad, en février 1716, est devenu, en 1936, l'acteur de cinéma Frank O'Hara. Il ne s'en doute guère, et Marcel Achard, avec un sens très philosophique de tout ce que nos destinées ont d'incertain, se gardera bien de préciser, même à la fin de la belle histoire, ce problème de la vraie personnalité. Et nous ne saurons pas si lui et Georgia Swanee, la *star* qui fut peut-être autrefois Évangéline, sont vraiment ceux qu'ils ont été ou des artistes si épris de leur rôle et de leur chimère qu'ils se sont, en se réunissant, confondus avec ces personnages qui les ont contraints à s'aimer comme l'aventure le voulait. Car cette aventure qui devient le sujet d'un film, — créé par la firme des *American pictures* à Hollywood, — est véridique, historique.

Le premier acte nous montre le studio où Benjamin W. Ley, — joué avec beaucoup d'humour par M. Dalio, — cherche les vedettes capables d'incarner les héros romanesques auxquels il s'est attaché passionnément. Frank O'Hara qui, après une vie vulgaire et désordonnée, est devenu un acteur de l'écran, célèbre et chéri d'innombrables admiratrices, commence par refuser ce rôle. Et les questions qu'il pose à ce sujet sont d'une vanité réjouissante. Que Marcel Achard ait esquissé ici une vision satirique du monde cinématographique, cela n'est pas douteux. Mais il n'a fait que l'esquisser, car là n'était pas son sujet, là n'était pas son intention. Mais ce royaume des ombres lui était nécessaire pour faire réapparaître au jour les amants d'autrefois. Il a voulu montrer, par

eux, le danger de jouer avec ces ombres, les possibles magies, les envoûtements créés par les fantômes peu à peu rendus au rythme du mouvement terrestre. Et, d'autre part, rien ne pouvait mieux symboliser que les images de l'écran ce monde des apparences que doivent affronter, traverser, pour se reconnaître et se retrouver en leur vérité, ces amants morts que ressuscite le jeu de la vie.

Benjamin W. Ley veut convaincre Frank O'Hara et, pour cela, lui raconte le sujet du film, tiré de ces vieux récits qui ont tant de couleur et de pittoresque cruel. Kid Jackson, corsaire, a coulé dans la mer caraïbe un vaisseau anglais, pillé la cargaison, recueilli et tué les marins et les passagers. Il a fait grâce à une ravissante fille, Évangéline, et à son père, duc puissant, qui conduisait sa fille à la Trinidad pour la marier au gouverneur, homme riche qu'elle n'avait jamais vu, et mariage qui lui plaisait peu, car elle voulait se faire religieuse. Cette beauté fragile et blonde a séduit le corsaire. Il lui faut la disputer à ses pirates avides, la jouer aux dés avec son second, le farouche Cristobal, N'a-qu'un-œil. Évangéline, pendant ces scènes menaçantes, ne tremble pas. Elle se sent protégée, et quand Kid Jackson, qui l'a gagnée en trichant, vient à elle et lui avoue son subit et violent amour, elle sait aussi qu'il la respectera.

A ce moment, un navire anglais fait à son tour la capture du bateau pirate. Le duc est tué ; Évangéline sent qu'elle aussi elle aime le corsaire.

Ces péripéties dramatiques se passent dans la cabine du capitaine, dont le décor bleu et pourpre s'est inspiré de ces vieilles estampes en couleurs qui illustraient ou relataient jadis les dramatiques et maritimes romans de *Paul et Virginie* ou de *la Belle Zélie*. Au premier tableau, nous avons vu, dans le studio d'Hollywood, monter des sous-sols cette cabine encastrée dans les parois du navire. W. Ley l'a fait reconstituer avec la plus scrupuleuse exactitude. A prix d'or, il a acheté au Musée historique le cartel qui sonnait les vieilles heures, les armes et enfin ce coffre dans lequel le corsaire cachait ses trésors... « Dans mon rêve, ce coffre était placé à gauche.... », affirme la blonde *star*, Georgia, lorsque, à son tour, elle aura écouté le récit du film dans lequel elle jouera le rôle d'Évangéline. Et, en écoutant ce récit, elle s'écrie

encore : « Vous me racontez mon rêve... » Toutes les nuits, elle rêve qu'elle est en cette cabine avec le corsaire, ou du moins un homme dont elle ne voit pas le visage. Il lui dit : « Adieu, mon amour » et elle se réveille... Le récit lui révèle donc les détails et les vérités lointaines de ce rêve... A-t-elle vraiment vécu jadis la vie brève et passionnée de la blonde Évangéline ?... En tout cas, elle est aussi belle, elle est aussi blonde ; on le verra lorsqu'elle aura quitté les lourds atours, la perruque enflammée et le maquillage mortuaire du rôle qu'elle interprète en ce moment : celui de Lucrèce Borgia... apparence supplémentaire qu'il faut dépouiller aussi avant de retrouver, au delà de Georgia, vedette de cinéma, maîtresse d'un jeune Jones, après avoir été celle de quelques autres, la pure Évangéline éprise du corsaire jusqu'à la mort...

Georgia, en effet, connaît le secret du coffre ; elle sait que le couvercle est à double fond et elle en tire, à la stupeur des assistants, un grand châle transparent et noir, et une rose desséchée. Cette rose sèche, elle la respire avec dévotion et douleur, alors qu'elle ne peut, sans s'évanouir, supporter l'odeur des roses vivantes, lui rappelant sans doute un parfum, uni à ses plus obscurs souvenirs, d'une heure affreuse et merveilleuse.

Car nous nous retrouvons dans la cabine de la *Fortune*, en février 1716. Elle ne vogue plus sur les mers caraïbes où elle captura le navire portant la belle Évangéline ; elle est en rade de Port d'Espagne et c'est le jour où Kid Jackson doit être pendu. Il est prisonnier en sa cabine avec Cristobal-N'a-qu'un-œil qui, lui aussi, sera pendu, mais déplore de l'être sans gloire avec le reste de l'équipage, tandis que Kid Jackson sera pendu, seul, en grand apparat, et se balancera superbement à la grande vergue. Alors paraît Évangéline. Elle a obtenu cette suprême entrevue Elle dit tout son amour à son ravisseur, amour qu'ils n'ont pas eu le temps de goûter. Elle lui tend un poignard et obtient de lui qu'il la tue. Il résiste en vain avec une pitié mêlée d'horreur. Mais, elle préfère mourir avant que Kid n'expire, mourir plutôt que subir le mariage avec le gouverneur de la Trinidad. Et le corsaire poignarde Évangéline. Puis il la prend doucement dans ses bras et la pose sur le lit rouge : « Adieu, mon amour... »

Et c'est le départ, très saisissant, du corsaire vers le supplice, salué par le capitaine anglais qui a lu la sentence de mort.

Tout cela est si hallucinant que nous sommes contents de nous retrouver dans le studio de 1936, et de revoir Kid Jackson bien vivant, — sa mort nous peinait, — sous les traits de Franck O'Hara, — Jouvet.

Il s'agit de jouer, de « tourner » cette tragédie jadis vécue. O'Hara joue très mal ; Georgia meurt assez bien. Enfin, auteurs, metteurs en scène, électriciens, etc..., laissent seuls les deux amoureux et nous comprenons qu'ils vont, s'ils le peuvent, accomplir enfin ce bonheur manqué, ce bonheur promis, ce bonheur qui veut revivre. Mais il faut évincer le jeune amant de Georgia et, à l'épilogue, sur le pont de l'*Argonaute*, trois mâts de 1936, en rade aussi de Port d'Espagne, là où va avoir lieu la pendaison fictive de l'acteur O'Hara mimant la mort de Kid Jackson, revoir ce jeune homme triste, jaloux, désespéré, qui rassurera O'Hara avec générosité, lui affirmera que Georgia n'aime pas seulement en lui le héros du film dans lequel elle a incarné son rêve, mais lui, Franck, tel qu'il est, lui, le réel, le vivant et non l'image du beau fantôme pittoresque à la fois héros, chenapan et séducteur...

Car voilà un des nouveaux aspects de cette histoire qui est faite si subtilement d'une série de « surimpressions ». Georgia, qui se figure avoir été Évangéline, aime Kid Jackson... Dans cette passion, O'Hara est-il pour quelque chose ? Il est si jaloux de son personnage qu'il se réjouit d'en finir avec lui lorsqu'il sera pendu. Alors l'homme et la femme, dévêtus de leurs songes, pourront s'aimer. Et il faudra que Georgia, qui a loué ce yacht afin d'y voyager après le film avec Franck, renonce à l'idée de parcourir tous les parages où navigua le fameux Corsaire... Mais un accident brutal survient. Malgré toutes les machineries et leurs précautions multiples, O'Hara manque d'être étranglé, pendu pour de bon. C'est que, à ce moment, pour lui obéir, Georgia jetait à la mer ce châle noir qui la drapait lorsqu'Évangéline faisait ses adieux à Kid Jackson, ce châle noir, fixé par cette rose, ce châle noir qui la recouvrit morte, dans le passé... Le rêve ne veut pas qu'on le répudie. Et ce petit couple de vivants, dont l'un fut cireur de bottes avant d'être un célèbre acteur, dont l'autre

fut dactylo avant d'être « star » et dont les premières tendresses furent pour le garçon laitier, ce petit couple doit humblement, tout en acceptant la réalité quotidienne et leur propre vérité, petitement humaine, accepter que plane sur leur passion, qu'ils voudraient toute réelle, l'ombre, trop grande pour leurs petites ombres cinématographiques et terrestres, du mystérieux amour.

Jouvet est d'un pittoresque diversement plausible en ses deux rôles de Kid Jackson et de Franck O'Hara. Il les joue avec tout son talent, une fougue concentrée pour l'un, une veule ardeur pour l'autre, et peu à peu fond les deux caractères en un seul et même type d'aventurier courageux et fataliste. Madeleine Ozeray est la plus ravissante des apparitions, apportant en ses deux rôles, — qu'elle joue parfois un peu trop bas, d'une voix un peu trop fantômale, — une grâce transparente et insaisissable qui est incomparable. Dalio est excellent et original ; Raymone est très amusante en secrétaire ; Alexandre Rignault est un truculent Cristobal-N'a-qu'un-œil ; Odette Talazac, Romain Bouquet, Maurice Bénard, Julien Barrot, Robert Bogard, et beaucoup d'autres, sont tous parfaitement au point. Les décors de Christian Bérard sont ravissants ainsi que les costumes. La frégate la *Fortune* va assurer celle de la pièce, à moins que les spectateurs ne se composent de messieurs et de dames n'ayant aucune envie de se retrouver ensemble dans une existence future.

DEUX FILMS GAIS :
« L'IMPOSSIBLE MONSIEUR BÉBÉ » — « DÉLICIEUSE »

J'avoue avoir du goût pour ces féeries américaines, à la fois burlesques et sentimentales, où l'extravagance est aussi morale que divertissante et où les folies s'achèvent dans le bonheur et l'attendrissement. Nous sortons de là puérilement optimistes, rajeunis, béats, ayant bien ri et n'ayant pensé à rien. Remercions ces auteurs et ces acteurs qui nous permettent cette cure bienfaisante.

L'Impossible Monsieur Bébé déroule une série de péripéties abracadabrantes et met en scène une jeune fille saugrenue qui est Katherine Hepburn, un jeune savant, vivant en dehors

de toute réalité en des rêves préhistoriques, un léopard, — deux léopards, — un chien, une vieille dame fantoche, un chasseur de bêtes féroces que nous verrons, à la fin, fuir devant le léopard. Ce léopard est M. Bébé. Il est apprivoisé, mais très gênant pour les héros de la comédie. Le jeune savant, — qui est Gary Grant, — apprend par lui que les animaux réels ne sont pas de tout repos, tandis qu'il est en somme assez facile de reconstituer les squelettes des brontosaures. Ce jeune homme est donc ramené dans le temps présent, à la fois par les incidents dus au léopard et la turbulence malchanceuse de Katherine Hepburn, qui est décidée à séduire et à épouser ce jeune homme trop sérieux et si peu apte à la vie quotidienne, mais qu'elle trouve si joli sans ses lunettes. Elle ne captive son attention que par les accidents qu'elle provoque, les ennuis affreux qu'elle lui donne, les erreurs, les chutes, les poursuites, les tracas de toute sorte qu'elle lui suscite. Il était bien résolu à ne pas la remarquer ; elle lui déplaisait par sa hardiesse assidue... Elle s'attache à ses pas, le fait participer à maintes mésaventures, le rend grotesque, le harcèle, l'entraîne, l'emmène, le retient de force en sa maison de campagne... tout cela accompagné par le léopard. Or, je soupçonne le savant, animalier fossile, d'avoir d'abord été intéressé par ledit léopard. De là, après le finale dramatiquement comique, il en arrive à contempler l'animal féminin, et tout finit par un mariage. Ces insanités délectables ne se racontent pas. Les événements fous s'enchaînent et se précipitent au rythme accéléré, et les désastres provoquent le rire par leur inattendu, leur bêtise voulue, et leur parfaite invraisemblance.

Katherine Hepburn, charmante, capricieuse, insensée, invente et réalise les plus hétéroclites catastrophes. Elle semble un sylphe malfaisant. Elle a maigri. Sa silhouette est d'une minceur exquise et agile à miracle. Mais son beau visage s'est aiguisé à l'excès. Elle séduit toujours par cet attrait d'audace fantaisiste, de clownerie adolescente qu'elle sait dévoiler en certains rôles. Gary Grant est comique en sa jeune gravité ahurie, réprobatrice et à la fin vaincue. Mais les plus éminentes vedettes sont ici le léopard Bébé et le chien Asta. Ils jouent leurs rôles avec une perfection, un naturel, un art admirables. Le léopard a un air condescendant et

semble penser : « Je veux bien... puisque cela les amuse. » Il écoute un disque avec respect ; c'est un musicien peut-être. Il suit avec douceur ces humains déraisonnables et incarne, à côté de leurs agitations incongrues, la plus féline sagesse. Quel contraste avec le second léopard, terrible évadé de la ménagerie, dont le mufle grimace hideusement !... Ne me posez pas de questions. Allez voir le film. Et vous applaudirez, avec M. Bébé, le chien Asta si intelligent et si gentil, grand acteur, qui vole et enfouit si bien un os précieux d'animal millénaire, et qui est si enthousiasmé d'avoir pour compagnon de jeux M. Bébé, léopard, duquel on voulait le garer, le séparer, mais qu'il a su rejoindre quand même.

Quant à *Délicieuse*, c'est l'histoire touchante et amusante d'une petite de quatorze ans, — Deanna Durbin, bien entendu, — fille d'une vedette de cinéma, qui n'a pas le droit d'avouer cette maternité qui la vieillirait. L'enfant, — dont le père est mort tout jeune, — est donc élevée en une pension suisse, ne peut y parler de sa mère, et se sent si seule qu'elle s'invente un père. Ce père imaginaire défraie les conversations des camarades. Beaucoup ne croient pas à son existence ; et les mensonges d'une part et les incrédulités de l'autre arrivent à un point si brûlant que Deanna prend un fol et grand parti. Elle annonce l'arrivée de son père et, des fleurs dans les bras, elle va à la gare, y attend l'arrivée d'un train, puis, parmi les voyageurs, distingue un monsieur qui lui plaît, — Herbert Marshall, excellent, — et le choisit pour jouer le rôle de son père.

Comment elle arrive à le lui faire accepter et à captiver ensuite son intérêt, sa tendresse, sa vigilance vraiment paternelle, c'est là le sujet de cette aventure à la fois drôle et souvent émouvante. Tout finira bien après diverses péripéties, et ce père de hasard deviendra un vrai beau-père en épousant la « star » rendue à son rôle maternel. Tout ceci est vivifié et rehaussé par la voix ravissante de Deanna Durbin qui chante avec ce talent précoce, cette justesse pure, naturelle et vibrante qui font d'elle, dont le jeu est déjà si entraînant, une petite « star » vraiment sans rivale. Mi-femme, mi-enfant, elle a ce charme frais de l'extrême jeunesse, un mélange de naïveté et de rouerie qui la rendent

irrésistible. Et dans sa puérilité déjà sentimentale, dans ses yeux où la malice s'allie au désir profond d'être aimée, on pressent la femme future. Deanna Durbin, vous êtes un instant adorable de la grâce et du talent féminins. Puissiez-vous ne pas vous épanouir trop vite. Puissiez-vous garder dans la célébrité cette simplicité et cette apparente ignorance de vos pouvoirs qui vous rendent digne, en effet, du nom de *Délicieuse!*

Les Théophiliens : *Abraham sacrifiant*, tragédie française par Théodore de Bèze. — *Les Trois Galants et Phlipot*, sotie adaptée par M. Gustave Cohen. Quatuor vocal de la Psalette Notre-Dame et de la Chanterie de la Renaissance.

C'est toujours avec joie, intérêt, admiration que nous applaudissons les nouveaux succès des *Théophiliens*, si rapidement devenus célèbres et qui fêteront le 5 mai prochain le cinquième anniversaire de ce *Miracle de Théophile* qui leur donna leur nom et les fit entrer dans la renommée. M. Gustave Cohen, — qui, soit dit en passant, vient de publier récemment une nouvelle édition complète en deux volumes si savamment et amoureusement annotée et préfacée de Pierre de Ronsard, — M. Gustave Cohen, en un avant-propos plein d'esprit, comme il sait les faire entendre, a dit espérer que plus tard le Dictionnaire académique accueillerait ce nouveau mot « théophilien ». Et puis, il nous parla de cet *Abraham sacrifiant* que Théodore de Bèze « composa sur l'avènement du roi Henri II en vers français ». M. Cohen nous signale les quelques modifications qu'il apporta à cette œuvre qu'il définit, — nous l'approuverons après l'avoir entendue et applaudie : — « le dernier des mystères et la première tragédie classique ».

Il en a supprimé les attaques contre les moines, — débitées par Satan, — et les cantiques. Ceux-ci sont remplacés par des *Psaumes* mis en musique par Goudimel. Ce *Sacrifice d'Abraham* fut représenté pour la première fois en 1550 par les Écoliers de Lausanne.

Écoutons cette pièce à notre tour, le 2 avril 1938, interprétée avec une sobre et familière grandeur par nos chers Théophiliens. Ils l'ont fort bien jouée, sans emphase, lui laissant tout son rythme biblique à la fois terrible, simple et sacré. Les bergers, composant une sorte de chœur antique,

accompagnent de leur théorie, vêtue de bleus profonds ou clairs, toutes les phases du drame. Lorsqu'Abraham et Isaac partent vers le lieu lointain du sacrifice ordonné par le Seigneur, ils les suivent et leur déroulement, leur piétinement allant et venant, contournant la scène, suggèrent la longue route, le but redouté et la préparation harassée à l'instant affreux. Le jeune homme qui joue Abraham, barbu de blanc frisé, très bien costumé de ces amples vêtements de patriarche qui sont si nobles en leurs lignes, a joué avec beaucoup de douleur, de dignité, a très bien exprimé avec les vers du poète, souvent beaux en leur sens nu, direct et austèrement tourmenté, les phases de soumission, de révolte humaine, de désespoir paternel et enfin d'aveugle obéissance et de résignation absolue au commandement incompréhensible et trop cruel.

Cependant, restée en sa tente pourprée, si belle et si triste en sa robe jaune et son lourd vêtement d'un bleu de nuit, Sara s'épouvante et se désespère. Et, enfin voici l'instant ultime, le cœur flamboyant de la tragédie, l'heure où le père annonce à l'enfant que lui, innocent petit, doit être immolé, tel un agneau, en offrande à la volonté terrible de Dieu. Les plaintes d'Isaac, puis très vite son acceptation à la double volonté du père et du Très-Haut, son héroïsme ingénu, ses regrets vers sa mère, sa tendre douceur pour celui qui sera son bourreau sont d'une beauté touchante, déchirante et si enfantinement pure que les plus endurcis se sentent émus en les écoutant. Déjà l'on songe à ce que sera l'*Iphigénie* de Racine. Et ce rôle, si digne et si grave en sa noblesse enfantine, d'Isaac a trouvé, pour en exprimer les beautés, le plus délicieux petit garçon. Petit garçon et grand talent. Les Théophiliens ne disent pas le nom des acteurs... Pour nous, cet enfant de sept ou huit ans, si fin en sa tunique blanche et drapée de soie verte, avec ses jambes nues, ses sandales de pâtre, sa fière petite tête brune, est Isaac. Et quelle grâce des attitudes, quel sens des gestes! Et quelle voix! Quelle diction! On ne perd pas une syllabe de son texte. Sonore comme un chant, cette voix d'enfant remplit tout le drame de l'écho de sa fraîche majesté. Quel Éliacin ferait aussi cet Isaac! Il a été acclamé, avec enthousiasme. Et quel allégeant soupir est monté de tous

les cœurs quand Dieu, sous la forme d'un bel ange blond, drapé d'ailes fermées, coiffé d'or et d'émeraude, est venu arrêter le couteau fatal!

Les *Psaumes* de Goudimel, adaptés par M. Jacques Chailley, dirigeant lui-même les chœurs dont la perfection est si pure et si enchanteresse, ont quatre fois scandé et terminé cette œuvre, si intéressante à tant de titres et qui offre des moments de véritable beauté. Avant la représentation de la pièce joyeuse destinée à nous faire finir la soirée en gaieté, Jacques Chailley, son quatuor vocal de la *Psalette Notre-Dame* et de la *Chanterie de la Renaissance* (Mmes Dupuis et Van Lysebeth, MM. Clériceau et Rousselon) nous ont ravis par *le Chant des Oiseaux* de Clément Janequin dont la fraîcheur vocalisée est d'une ingéniosité si limpide, si flûtée, si délicieusement imitatrice. Ce fut parfait et ravissant. Enfin la sotie des *Trois Galants et Phlipot*, adaptée par M. Gustave Cohen, fut jouée de verve par trois jeunes gens bien costumés de couleurs vives, bien disant, bien se moquant, et bien riant. Le rôle de Phlipot, le couard, le crédule et le vaniteux bêta et déçu, a été particulièrement bien interprété par un très comique artiste qui a mis la salle en joie. Une belle soirée de plus, due aux Théophiliens et à leur incomparable maître et animateur, M. Gustave Cohen.

GÉRARD D'HOUVILLE.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

ÉCOUTE, ISRAËL !...

Dans les derniers jours de novembre, je me trouvais à Vienne. Trois mois ! Il semble qu'il y ait un siècle. Jamais la charmante ville ne m'avait paru plus charmante. Parmi les « vient de paraître » qui se montraient aux étalages, on voyait à profusion *les Trois Autriches*, ce livre-drapeau du chancelier Schuschnigg, et l'aimable étude de M. Raoul Auernheimer, *Vienne, sa figure et son histoire*. Un troisième livre, dont on parlait, était celui de M. Franz Werfel, le célèbre poète et romancier, qui est peut-être aujourd'hui, avec M. Thomas Mann, le premier écrivain vivant de langue allemande. Je savais que le livre, avec son beau titre biblique, était un roman d'Israël, l'histoire d'un des prophètes du royaume de Juda. Le sujet m'intrigua. Étrange fantaisie, d'avoir été choisir pour héros d'un roman, un vieux *Nabi* maussade d'il y a deux mille cinq cents ans ! Pour le public français, Jérémie, ce père grognon, cet homme larmoyant, cette Cassandre, est un personnage de comédie ; ses « jérémiades » font sourire.

« Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?

Singulière idée, me disais-je, d'avoir consacré un volume à ce vieux fantôme courroucé. Je me promis pourtant de lire l'ouvrage, mais il était épais, un peu décourageant. Je fis l'emplette et n'y pensai plus.

(1) Franz Werfel, *Höret die Stimme*, roman, 1 vol. in-8, Paul Zsolnay Verlag, Vienne, 1937. — Chez le même éditeur : Fr. Werfel, *Gedichte*, 1 vol., 1927 ; *Geheimnis eines Menschen*, nouvelles, 1927 ; *Paulus unter den Juden*, légende dramatique, 1926 ; *Die Vierzig Tage des Musa Dagh*, 2 vol. 1934, trad. française, 2 vol. Paris, 1936 ; *Können wir ohne Gottesglauben leben ?* 1932, etc.

Les derniers événements de Vienne m'ont rappelé durement le livre négligé. C'est un fait remarquable, que le nombre des ouvrages inspirés par la Bible, depuis quelques années, dans un certain secteur des lettres allemandes. *Jérémie*, le poème dramatique de M. Stefan Zweig, a paru dès 1918. Depuis le triomphe populaire du nazisme, M. Thomas Mann, l'illustre auteur des *Buddenbrooks* et de *la Montagne magique*, s'est jeté au désert, en plein monde primitif, dans la légende des patriarches, et s'est mis à entreprendre les *Histoires de Jacob*, ces *Mille et un jours* d'Israël, cette tapisserie, ce nouveau *Divan oriental*, où il mêle l'églogue, le roman chevaleresque, la comédie, la pastorale, l'aventure, et où, à mille lieues du monde contemporain, il retrouve ce qui ne change pas, la vie pure.

C'est dans ce climat qu'est né le nouvel ouvrage de M. Franz Werfel. L'auteur de *Barbara ou la piété* et de *Mort du petit bourgeois* est peut-être avant tout un penseur religieux. Il jouait en Autriche le rôle d'une sorte de directeur de conscience; sans rien renier de sa race, mais détaché de toute croyance positive, il appartient à cette grande école judéo-chrétienne, dont le fond demeure invariable d'Isaïe à saint Paul, et dont la mission a été de maintenir dans le monde la création morale. L'espèce de *Kulturkampf* qui s'est déclaré en Allemagne contre l'ensemble des idées religieuses, et en particulier contre la pensée juive, lui fait un point d'honneur d'en revendiquer les titres. Il sait que le grand mal dont souffre le monde contemporain est un dépérissement des âmes, une maladie de la foi. Les mythes qu'il essaie de se créer, pour vivre, communisme ou nazisme, sont des remèdes de désespoir, des semblants de religions, des *Ersatz* inventés pour tromper sa famine. Nous revenons aux idoles. Pour M. Franz Werfel, au milieu de ces contagieux délires, il se trouve dans la solitude de l'adorateur du Très-Haut placé entre les égarements de Tyr et de Sidon, de Moab et des Philistins, parmi les autels de Moloch, de Baal.

Voilà déjà plus de douze ans qu'il abordait ce genre de problèmes, dans son beau drame de *Paul et les Juifs*, qui est la tragédie de la nation et du divin, le conflit de l'esprit et de la chair. En 1929, au cours d'un voyage en Syrie, ces idées prirent un tour plus pressant. C'est à Damas, nous apprend-

il, qu'il rencontra les tristes débris, les restes misérables d'un peuple assassiné ; les douleurs des Arméniens l'émurent ; il reconnut le visage de tous les opprimés. Dans la résistance héroïque d'une poignée de paysans, tenant en échec toute une armée d'Enver Pacha, il montra l'exemple de ce que peut la faiblesse, quand elle est décidée à mourir : de là ce magnifique récit des *Quarante jours du Musa Dagh*, dont le retentissement fut immense, et qui trouva un écho dans les cœurs, partout où il y a une fierté humaine, des foyers, un honneur, une indépendance menacés. L'histoire de Gabriel Bagradian et de sa troupe improvisée de vignerons et de montagnards, fit le tour du monde et devint une sorte de *romancero*, une chanson de geste qui exaltait les minorités maltraitées, la victoire des forces morales, la puissance des faibles et des martyrs. Le poète y avait dit le mot qui nous touche toujours, montré ce qu'il y a de sacré dans l'attachement à la patrie. Mais ce côté des choses n'était qu'un des aspects de sa pensée profonde. Si nous sommes liés à la terre par mille racines tendres et puissantes, si des affections saintes nous enchaînent à la nature, ce n'est pas là le tout de l'homme ; il reste une part de lui-même qui survole celle-là et qui échappe aux bornes qui la tiennent captive. Il y a en nous la part du Ciel. C'est cette affirmation qui a été de tout temps la vocation d'Israël. C'est elle qu'il importait de relever, comme un mur de diamant, devant les empiètements des nouvelles idolâtries. En ce sens, l'enseignement des prophètes de Juda, leur protestation passionnée, sont aussi actuels que jamais. Le monde passe, la parole de Dieu ne passe point. C'est toujours la parole de la vie éternelle. Telles sont les idées que M. Franz Werfel rapportait d'Orient : elles s'agitaient en lui, en même temps qu'il composait son épopée du *Musa Dagh*, et c'est le fruit de son *Retour de Jérusalem*.

A la vérité, pour un artiste, le dessein de faire revivre un fragment du passé soulevait une grave difficulté. La question du roman historique ne se pose plus de la même manière qu'au temps de Walter Scott. Personne n'oserait plus écrire : « En 1384, la Bourgogne était heureuse », ou « : Il y a aujourd'hui trois cent quarante-huit ans, six mois et dix-neuf jours », ce qui, au bout d'un siècle, oblige à des calculs presque aussi compliqués que la détermination du passage d'une comète,

ni : « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar. » J'ai vu le grand George Moore, au comble de l'expérience, s'y reprendre à cinq fois pour trouver le début de son dernier roman, *Aphrodite à Aulis*, c'est-à-dire essayer cinq manières différentes d'introduire et de présenter, exactement de rendre présente une réalité grecque du siècle de Périclès : j'ai connu au moins cinq états de la première page, tant il est vrai que la dernière chose qu'on trouve en écrivant, c'est celle qu'on doit mettre la première.

L'histoire s'encadre donc dans un récit contemporain; elle commence comme une anecdote de voyage ordinaire. Quatre Anglais, dont une jeune femme, qui du reste ne joue dans l'affaire qu'un rôle de confidente, reviennent d'une excursion au bord de la Mer morte, et remontent à Jérusalem. Ce prologue occupe trois chapitres, et sert, si l'on veut, de *Höllenfahrt*, de Descente aux enfers. Dans la voiture, en traversant ce paysage de Palestine, si accablé de souvenirs, qu'on croit le reconnaître, même en l'apercevant pour la première fois, quelqu'un prononce le nom de ce phénomène singulier que l'on appelle le *déjà vu*, cette sensation étrange que l'on éprouve, à certains moments, d'avoir vécu ailleurs l'instant qu'on est en train de vivre, comme si l'on répétait, ou qu'on doublât, en quelque sorte, un morceau de notre existence, ou qu'on ne fît que se souvenir d'un geste déjà fait dans une vie antérieure. Rien de plus curieux que cette sensation où semble suspendue, une seconde, la loi de l'écoulement des choses, où l'on croit échapper au temps. Tout le monde sait le rôle que ce genre de phénomènes joue dans la psychologie de Proust : la rencontre de deux fragments identiques de la durée, la surimposition de deux moments semblables, si bien qu'à partir de cet instant, l'âme peut parcourir à son gré toute la série des états voisins et contigus, réveillés par le retour du premier, comme, pour enfiler une tirade oubliée, l'acteur n'attend que le camarade qui lui souffle le premier mot. A ces instants-là, il se produit dans l'âme du personnage une sorte d'enchantement. Le temps n'est plus, puisqu'il perd son caractère essentiel d'être une chose irréversible. Pendant l'espace d'un éclair, la grande illusion du monde est supprimée : on se croit en contact avec l'éternité. Certains états pathologiques, comme l'épilepsie,

que l'on appelait le mal sacré, semblent précédés d'une *aura* analogue, qui comporte la même sensation d'extase.

Le personnage central du prologue est un certain Clayton Jeeves, dont nous apprenons que le père était un M. Paderborner, et qui est sujet à ces crises et à ces ravissements. (Certains traits nous donnent à penser que le héros du livre avait les mêmes faiblesses.) Mais un autre interlocuteur explique, tout en causant, le phénomène dont nous parlons, par la théorie de l'*Akâscha* : dans la théosophie hindoue, l'Akâscha ne serait autre chose que la mémoire cosmique de l'univers, une sorte d'éther dont les atomes conservent imprimées toutes les images du monde, et les émettent par des ondes qui ne cessent jamais ; ainsi tout le passé serait présent dans cette universelle mémoire, s'il y avait des âmes assez sensibles pour capter les images émises. Entre tous les lieux de l'univers, en est-il un plus chargé d'*Akâscha*, plus peuplé d'ombres et de fantômes que le parvis de la mosquée d'Omar, sur la terrasse de Jérusalem, où s'élevait autrefois le Temple de Salomon ? Est-il sur la planète un espace occupé par plus de présences augustes, de passé aboli et de monuments invisibles ? Ce Temple qui n'est plus, ne le portons-nous pas tous, comme une nostalgie, dans nos âmes ? J'oubliais de dire que le nommé Jeeves est un rêveur, un écrivain et un archéologue. Tout en expliquant à sa compagne la topographie de ces lieux sublimes, dans une angoisse croissante de la crise qui approche, il élève le bras pour voir l'heure à sa montre-bracelet : il est exactement cinq heures trente-sept minutes.

Vous rappelez-vous ces histoires orientales où un homme sort de son château, part pour la chasse, découvre une jeune fille, se marie, a des enfants, conquiert des provinces et des royaumes, parcourt toute une vie d'aventures, pendant le temps qu'un serviteur lui verse l'eau d'une aiguière et que le mince filet lui coule encore sur les mains ? Ou encore ce conte où un moine, parti le matin de son couvent, s'attarde sous un arbre à écouter un rossignol, et rentre le soir, en s'étonnant de ne plus reconnaître personne ? Pendant le chant de l'oiseau, il s'était écoulé cent ans. Qu'est-ce que le temps ? Qu'est-ce que la vie ? Comment se mesure cette matière prodigieusement élastique, à la fois compressible et plus dilatable

qu'aucun gaz, dont la nature est celle du songe ? Qu'est-ce que la pensée d'un livre, l'instant créateur, l'illumination où tout le sujet est présent, comme un paysage aperçu dans le clin d'œil d'un éclair, et qu'il faudra consumer des jours et des années avant de l'avoir réalisé ? Est-ce que ce ne sont pas là deux ordres différents de l'espace mental, deux plans de la durée, deux rythmes presque indépendants l'un de l'autre, comme les mouvements des aiguilles d'une montre, dont l'une marque un temps immobile, qui est plutôt un fragment de la nappe de l'éternité, tandis que l'autre se hâte à petits sauts précipités et grignote de seconde en seconde le tour du petit cadran ? Tout n'est pas sophisme dans le fameux paradoxe de Zénon ; une part de nous vole comme la flèche, l'autre rampe et se traîne à terre à pas de tortue, et il est presque impossible d'intégrer l'une dans l'autre ces deux réalités. Lorsque l'ouvrage finit, au bout de sept cents pages, Clayton Jeeves regarde encore sa montre-bracelet : l'aiguille marque toujours cinq heures trente-sept minutes. Tout l'intervalle, vingt-huit chapitres sur trente-deux, est une vision, et cette vision est la vie de Jérémie.

Incipit vita Ieremiae prophetae : c'est un cas de reviviscence, un phénomène de résurrection, comparable à celui que nous décrit Kipling dans *la Plus belle histoire du monde.* Par un interstice subit, par une déchirure dans le tissu du présent, une personne se substitue à la personne « absente » ; une vie étrangère s'empare de l'espace vacant, que cessent d'obstruer les intérêts quotidiens, profite de cette lacune pour affleurer à la conscience ; une durée abolie s'insère dans une durée vivante, redevient actuelle et présente, se réincarne, par une sorte de métempsychose, comme si, pour revivre, une âme d'autrefois avait besoin d'un corps momentanément disponible. C'est à peu près ce qui se passe pour tout poète, le propre du poète étant la faculté de s'intéresser à autrui et de revêtir des figures différentes de la sienne. Il tient précisément le rôle que les spirites appellent le rôle du médium.

Un homme se tient au seuil du Temple, dans la même attitude où nous venons de voir Clayton Jeeves : il s'abrite les yeux de son bras levé et regarde un bracelet de cuir contenant un verset pieux, que sa mère le matin vient de lui attacher au poignet. A la dernière page, nous le reverrons encore

debout au même endroit, devenu maintenant un vieillard cherchant dans les décombres, sur le parvis désert, au milieu de l'immense veuvage de Jérusalem, les traces de son peuple disparu, de ses trésors spoliés, de ses cantiques éteints et de son Temple évanoui : ses rois sont morts, leurs enfants égorgés ; le dernier, Sédécias, prisonnier de Nabuchodonosor, a eu les yeux crevés, après avoir vu massacrer ses deux fils; le jour tombe sur des ruines et le soleil se couche sur le prodigieux désastre. Le vieillard se protège les yeux devant ce spectacle funeste. Il répète le même geste qu'avait fait le jeune homme quand il contemplait tout à l'heure, au matin de sa vie, le même paysage dans toute sa gloire. Il porte encore au poignet le bracelet de cuir et le texte sacré attachés par les mains maternelles.

Dans l'intervalle, comme se boucle le cercle du bracelet (le même objet-talisman qui est au bras de Jeeves et de son « double » Jérémie), se déroule le cycle du roman, ou plutôt du poème : car on sent bien que l'ouvrage, dans son vaste mouvement, participe de la nature des songes et ne se propose qu'une existence poétique, plutôt qu'une ressemblance rigoureuse et documentaire. Le postulat de toute œuvre classique, c'est que l'homme ne change pas, et que deux gouttes d'eau n'offrent pas une composition plus homogène que deux périodes quelconques de la vie. Il n'y a pas d'histoire, il n'y a pas de passé. Il n'y a qu'une vie, qui est toujours la même. Il n'y a qu'une question, qui est celle du salut.

Inutile de résumer le détail de l'ouvrage. La vie de Jérémie nous est, dans ses grands traits, suffisamment connue. Ce vieil homme, l'un de ceux sans lesquels, dit Renan, le christianisme n'eût pas été, et que la tradition de l'Église regarde, non sans raison, comme la figure de Jésus, est un des premiers dont la silhouette se détache, sur le fond des temps, avec les caractères d'une personnalité distincte. Son œuvre est une sorte de journal où nous entrevoyons les événements de sa vie. Sa figure se dessine pour nous d'une manière beaucoup plus claire que ne font, dans les historiettes et les bavardages de leurs biographes, celles d'un Eschyle ou d'un Homère. Il était réservé au peuple d'Israël, si peu doué pour les arts plastiques, de sculpter la personne humaine et de faire éclater la puissance de l'individu. Si le talent littéraire, chez l'auteur

des *Lamentations*, paraît bien inférieur au génie d'Ézéchiel, aux foudres d'Isaïe, ce qui semble propre à Jérémie, c'est un don de la mise en scène, un démon d'inventer des actions frappantes, une façon de parler aux foules par des gestes spectaculaires, et par une sorte de leçon de choses qui faisaient au public plus d'impression que des discours. Ce tour d'esprit un peu forain, cette espèce de carnaval ou de démonstrations de bateleurs, fut un des grands moyens de la prédication franciscaine : c'était la spécialité baroque de Jacopone da Todi, qu'on voyait se promener tout nu, le corps enduit de plumes de volaille, ou marcher à quatre pattes, harnaché à rebours d'un harnais de bête de somme, dont il tenait, en guise de mors, la croupière entre les dents. Certains actes de Jérémie relèvent du même art. Arborer une jarre sur sa tête et la fracasser sur le pavé, au milieu de la stupeur publique, en s'écriant : « Ainsi sera brisée Jérusalem », se montrer dans les rues (et quelles rues ! celles des villes d'Orient), la nuque chargée d'un joug de bœuf, comme qui s'exhiberait de nos jours sur les boulevards avec un collier de cheval de fiacre, telles sont quelques-unes des images parlantes dont se servait le dévot baladin, dans un dessein d'enseignement et d'édification. Toute son existence prend ainsi un air d'allégorie. Les mésaventures trop véritables qu'il s'attira par ses scandales et ses extravagances, entrent d'elles-mêmes dans la trame de cette existence bizarre de dramaturge et de fakir. Jérémie frappé de verges et mis au pilori, exposé, les pieds dans les ceps, à la dérision publique, Jérémie au cachot, dans un cul de basse-fosse, au fond des souterrains du Temple, Jérémie précipité dans une citerne infecte, dans une sorte d'égout ou de cloaque, tous ces épisodes complètent un type, le type du prophète intraitable, honni, conspué, obstiné, écrasé comme un vermisseau, de l'homme de douleur, du confesseur et du martyr. Le voilà lamentable, risible, objet de pitié et de mépris, renversant dans sa personne toutes les valeurs humaines et ne se glorifiant, comme l'apôtre, que de ses misères. *Ecce homo.*

Le fait capital, qui justifie tant d'actions insolites, et qui est le support de cette vie étrange, c'est le fait initial de la Vocation, le sentiment énorme qu'il est des Élus de Dieu, des favoris de l'Être éternel, la conviction qu'il existe une

communication directe entre la créature et le Créateur, entre le fini et l'Infini. Ces paroles prodigieuses qui ouvrent le Livre de Jérémie :

« Avant que je t'eusse formé dans le sein de ta mère, je t'avais déjà choisi,

« Et avant qu'elle t'eût mis au monde, je t'avais consacré », ces paroles inouïes, cette délégation de la pensée divine, c'est le grand mystère de Jérémie, celui de tous les inspirés. C'est une sorte de mission indépendante du sacerdoce, et d'une essence bien supérieure. Comment s'opèrent, par quelle voie se produisent ces échanges ? Comment supposer l'existence d'un langage, d'un élément commun entre l'homme et l'Être absolu ? Dans quelle langue s'expriment, au fond de la conscience, ces ordres secrets, ces souffles du silence et de la nuit, que les mystiques appellent leurs « Voix » ? Il y a là-dessus des pages remarquables de M. Franz Werfel. Il se borne à commenter sobrement, selon la tradition talmudique (et aussi, plus d'une fois, selon la mystique chrétienne), le texte de son auteur. « Que vois-tu, Jérémie ? — Je vois une branche d'amandier. » (Je dois dire que le savant Édouard Reuss n'accepte pas cette traduction.) Sur cette ligne enchanteresse, l'auteur écrit une méditation ravissante, quelques mesures d'épithalame, un chant de *Vita nuova* : ce précoce rameau qui s'avance, en robe de fête et dans sa parure de fiançailles, par le cadre de la fenêtre, dans une nuit d'Idumée, c'est le présent de noces de la terre et du ciel, l'annonce tremblante de la paix, de la Grâce, de la bienveillance céleste. C'est la Bonne nouvelle, la *Gottes Freude*, que les anges devaient rapporter aux pâtres de Bethléem. C'est la pure allégresse, la joie du don de Dieu, le sentiment de l'accord avec toutes les créatures, du bonheur intime, du grand secret de confiance qui unit toutes ensemble, dans la même pulsation de la vie qui ne finit pas, toutes les choses du bon Dieu. « Lorsqu'il se promenait à l'aurore, dans les chaumes pleins de rosée, et que le soleil, bondissant sur les crêtes des collines, incendiait la masse d'un chêne comme une grande flamme verte, la joie divine était présente. Elle était là encore le soir, à l'heure où les troupeaux roulaient comme les flocons des nuées sur les coteaux pleins d'anémones, que les ombres s'allongeaient, et que les vaches dans leurs pâtures tendaient

le cou pour boire : elle était là, toujours, qui surgissait sans cause et sans qu'il sût pourquoi. Elle l'envahissait pour rien, gratuitement, en regardant les choses les plus simples, des enfants qui jouaient, des femmes qui marchaient toutes droites, leur cruche sur la tête, en remontant de la fontaine... Et il reconnaissait alors que c'était le dessein du Créateur et son intention profonde, de faire de cette joie un don inaliénable à toutes ses créatures, de leur donner ce Paradis, d'échanger avec elles un éternel cantique d'amour. »

Autour de cette figure de saint, qui ressemble si peu au hurleur monotone, à l'être de colère et d'imprécations que nous a dessiné Renan, autour de ce mystique, perpétuellement occupé de son dialogue avec le Ciel, se déroule l'immense drame et la vaste tragi-comédie des royaumes et des empires : les cent personnages que nomme la Bible, Ahiqam, Shallun, Hilqiah, Meschullam, Shaffan, Maaséja, la ville et les champs, la Cour et le Temple, la famille, les parents, les frères, les belles-sœurs, les querelles et les jalousies domestiques, les rois, Josias et ses trois fils, Joachas, Joachim, Sédécias, les grands-prêtres, les lévites, Hulda la prophétesse, le cérémonial, l'étrange population de cette monarchie féodale et théocratique, les rêves divers de ce petit monde prodigieusement original, ses tentatives pour subsister entre ses puissants voisins du Nord et du Midi, entre Babylone et Memphis, entre le Nil et l'Euphrate, pour finir par être broyé comme entre les deux pierres d'une meule.

La composition s'ordonne avec une symétrie puissante entre ces deux grandes masses, en vastes épisodes qui rappellent les grandes œuvres de Flaubert, tantôt le style épique de *Salammbô*, tantôt les visions lyriques de la *Tentation de saint Antoine*. Deux chapitres, comme deux pylônes couverts de bas-reliefs, nous présentent deux voyages, deux contrées de la pensée et de l'imagination : l'Égypte, l'*Amenti*, le pays de la lumière, des délices et de la douceur narcotique de vivre, l'empire des tombeaux et de la vaine région des morts, reproduisant sans fin le reflet exténué de cette voluptueuse existence, puis l'Assyrie, le trône de la force, de la divination magique, de l'influence des astres, le règne du mécanisme, de l'organisation de l'ordre militaire, de la fatalité. La bataille de Megiddo, dans la première partie,

fait pendant, dans la seconde, au siège de Jérusalem. A chaque ligne, il serait facile de trouver, si l'on voulait, des allusions cachées. On est surpris de l'actualité de cette vieille histoire. Hélas ! il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Rien de plus éternel que le spectacle de la lâcheté, de la présomption, de la mégalomanie, de la cupidité, de la bassesse ou de l'orgueil ; les types du parasite, du fourbe, du policier, du courtisan, du soldat fanfaron, de l'héroïque étourdi, sont aussi vieux que ceux du renard, du serpent et du singe. Cette histoire est la nôtre. Inutile d'y chercher d'adroits sous-entendus. Il n'y a pas de danger de se tromper de dates, quand on peint la nature.

Je ne cite qu'un bref tableau, l'apparition de l'armée ennemie devant Jérusalem.

« Dans le demi-jour d'une aube d'hiver, les guetteurs, du haut des tours, s'aperçurent d'une stupeur profonde qui régnait sur le paysage. C'était comme si le monde retenait son haleine, dans une angoisse de dernier Jour. Quelques heures plus tard, on vit paraître, sur toutes les crêtes, à la fois au nord et au midi, les avant-gardes de Babel. Devant les masses compactes et bien rangées de leurs bataillons, galopaient des essaims de Tartans et de Rhabsakim. On eût dit les exécuteurs de la sentence suprême. Marduck, toujours épris de technique et de progrès, avait introduit dans ses troupes l'usage d'un masque de fer qui cachait les visages. Ces masques, laqués de noir ou de minium, étincelaient au soleil, donnaient aux hommes l'aspect de messagers surnaturels, chargés des ordres des astres de Nergal ou de Ninurtu. Tels étaient ces hommes masqués, formidables et impersonnels, comme des ouvriers du Destin, dont la vue faisait défaillir le cœur des plus vailllants. »

Que pouvait, contre un tel adversaire, outillé et organisé comme une machine de guerre, le malheureux royaume de Juda ? L'essai de coalition et de Sainte-Alliance, de bloc des petits États syriens, soutenus à l'arrière par l'appui de l'Égypte, était une combinaison destinée à voler en éclats, à la première attaque, et bonne tout à plus à provoquer la mauvaise humeur et l'offensive brusquée de l'ombrageux Chaldéen : l'assurance du parti belliqueux de Jérusalem, fondée sur cette association fragile et téméraire, fait songer

aux illusions de la sécurité collective. Tout se termine inexorablement par l'écrasement de Jérusalem. Dans ces conditions, il est difficile d'accuser de défaitisme le vieil oiseau de malheur, qui n'avait cessé de prédire ce qui devait arriver. Il est triste d'avoir raison contre sa patrie. Mais dans le monde où nous vivons, on ne risque guère de faire erreur, en pariant pour le pis.

Ce qui est admirable, à travers les péripéties de cette tragique histoire, c'est l'espèce de certitude et de sereine indifférence, à laquelle parvient le grand témoin, à force de désespoir. On dirait qu'il est vraiment dans les secrets de la Providence. Aveugles, tous ces rois, ces Pharaons, ces mages, et le plus aveugle n'est pas le misérable Sédécias, à qui le bourreau brûle les yeux ! Les autres, sans le savoir, y compris les fléaux de Dieu, ne sont que des jouets entre des mains ignorées, qui les brisent l'un après l'autre : ils sont les atouts d'une partie dont ils ne tiennent pas les cartes, et d'un jeu qu'ils ne mènent pas. Tous, ils le perdent successivement : ils n'apparaissent que pour s'entre-détruire. Nabuchodonosor terrasse l'Égypte et anéantit Jérusalem, talonné lui-même en arrière par les Mèdes et par les Perses, comme un lion saute en croupe d'une panthère et la déchire, pendant que celle-ci s'occupe à dévorer une antilope. Tels les enchevêtrements de monstres, de certains chapiteaux romans. Tout n'est pas loin de se passer comme le montrent Hérodote et Bossuet, et comme si la succession des Empires suivait un programme inconnu, préparait, selon les plans d'un machiniste invisible, un changement de décor pour un acteur plus important, chargé de dire le dernier mot.

A travers tout cela, quel mépris de la politique ! Quel dédain de nos calculs et des petits intérêts des hommes ! C'est ici qu'éclate l'entêtement du génie d'Israël, le triomphe de son défi, du démenti sublime qu'il oppose à la réalité. La fin de Jérémie est sombre : que reste-t-il au vieux lion de Juda, que lui reste-t-il des promesses et du jeune printemps de la branche d'amandier ? A la dernière page, nous le retrouvons à la même place qu'à la première, sur la terrasse du Temple, dans le sanctuaire maintenant éventré et béant ; il erre de salle en salle, dans le palais géant qui ressemble aux ossements d'une carcasse rongée par les chacals. Dans

le Saint des saints profané, derrière le voile déchiré où régnait naguère une nuit impénétrable, comme le siège d'une pensée divine, antérieure au Verbe, séjour de l'Incréé, tombe par toutes les crevasses un jour glacé, blafard : le mystère est chassé, Jéhovah n'est plus là. Mais à terre, comme une épave dans l'immense naufrage, brille un caillou, un morceau de marbre que le prophète ramasse. C'était un fragment des tables de la Loi. Le vieillard déchiffre les mots :

« Afin que vous viviez ! »

Ainsi, il n'a plus rien, ni famille, ni maison, ni avenir, ni patrie : il ne possède que son âme. Sur ce pic désolé, comme sur une cime foudroyée, il se tient, presque aussi dénué que l'enfant qui vient au monde, n'ayant que sa vie toute nue, face à face avec l'Éternel. Et c'est alors que le vieux prophète, à force de dépouillement, apparaît dans toute sa grandeur. « Un homme de grand cœur, qui n'a cessé de se raidir dans une opposition rétive au siècle et aux mondains. Une espèce de puritain, qui s'est élevé sans se lasser contre les erreurs et les crimes des puissants, et n'a jamais capitulé : car il obéissait à une voix intérieure, qui parlait par sa bouche, et qui était celle de Dieu. »

Ici, la pensée de l'auteur adhère à celle de son héros et s'identifie avec elle. « Il n'est de grandeur que contre le monde, jamais dans ce qui consent au monde et conspire avec lui ; les vaincus, en définitive, demeurent les vrais vainqueurs, et la Parole finit par se faire entendre mieux que le tumulte et le bruit. Et une sorte d'ivresse l'inondait, parce qu'il savait désormais que cette Parole ne manque ni ne cesse jamais, et qu'elle se fait entendre encore, même aux hommes d'aujourd'hui. »

Tu ne te tairas donc jamais, race de Jacob ! Non, on le voit, même à présent, dans les coups de tonnerre, la consternation, la terreur, les menaces et les triomphes de la force, ce n'est pas aujourd'hui que se laissera étouffer le vieux cri d'Israël, sa révolte contre la violence, son acte de foi dans la justice et dans l'avènement du royaume de Dieu.

LOUIS GILLET.

ESSAIS ET NOTICES

LE CINQUANTENAIRE D'UNE GRANDE AMITIÉ LITTÉRAIRE

RENCONTRE DE BOURGET ET DE BARRÈS (3 AVRIL 1888)

L'inhumanité du temps ne doit pas nous éloigner, mais nous rapprocher davantage des maîtres qui surent redécouvrir, répandre et enrichir les leçons nationales, les sources de toute sagesse politique, les lois d'un authentique contrat social. Rarement s'est présentée une occasion aussi harmonieuse et, par la qualité de la rencontre, aussi noble, d'évoquer, sous la lumière d'une date commémorative, un instant décisif des lettres françaises. Il y eut cinquante ans le 3 avril, Paul Bourget, dans un article des *Débats* qui mérite le nom d'historique (1), révélait au public le nom de Maurice Barrès et se portait garant, en bon prophète, de l'avenir de celui qui était alors un tout jeune écrivain puisqu'il n'avait pas atteint vingt-six ans.

C'est la publication de *Sous l'œil des barbares* qui avait attiré l'attention de Bourget, aiguillé sa critique et capté son suffrage. Bourget, lui, était déjà très connu, les *Essais de psychologie contemporaine* ayant alors paru depuis trois ans et l'année 1888 étant celle de ses *Études et portraits*.

Dans les notes du tome I des *Cahiers*, on lit : « M. Paul Bourget consacra le premier, en 1888, dans le *Journal des Débats*, un article retentissant à l'auteur de *Sous l'œil des barbares* : « L'esthétique de l'observation. » Maurice Barrès ne devait pas oublier cet article où Bourget, son aîné de dix ans et déjà célèbre, l'accueillait parmi les maîtres et lui annonçait son destin.

(1) L'article a été recueilli par Bourget dans un des appendices de l'édition définitive des *Essais de psychologie contemporaine*, à la librairie Plon.

« Ce fut entre les deux hommes, continue la note, l'origine d'une amitié qui ne se démentit jamais. Barrès et Bourget se voyaient fréquemment à Paris, ils firent ensemble des séjours en Auvergne, à Hyères, dans la villa de Bourget, et à Mirabeau, chez Barrès. Sans avoir jamais collaboré, ils ont échangé des idées sur la plupart de leurs œuvres. Par un émouvant retour, il se trouve que les dernières pages que Maurice Barrès ait écrites et publiées (15 décembre 1923) furent consacrées à Paul Bourget, à l'occasion de son jubilé, sous le titre : « La vie exemplaire de Paul Bourget. »

L'auteur des *Déracinés*, — que Bourget relut dix fois, — et l'auteur de *l'Étape* avaient en commun des goûts nombreux, et surtout celui des anniversaires. Nul n'a oublié, par exemple, le véritable cours de prophylaxie morale que fut l'intervention de Barrès, à la Chambre, lors du deuxième centenaire de Jean-Jacques Rousseau, et aucun de ceux qui y assistèrent n'a perdu le souvenir de cette manifestation matinale du mois de juillet 1931 où, dans le petit square des Invalides, Bourget honora Taine, en inaugurant son buste, non loin de l'endroit indiqué par Barrès, au chapitre VII des *Déracinés*, à brève distance « d'un arbre assez vigoureux... exactement celui qui se trouve dans la pelouse à la hauteur du trentième barreau de la grille compté depuis l'Esplanade ».

Cette inauguration fournit à Bourget la matière à des précisions intéressantes pour l'étude des sources barrésiennes. « Ce sont mes confidences sur mes visites dans les divers appartements que Taine occupa, d'abord rue Barbet-de-Jouy, puis boulevard Saint-Germain, enfin rue Cassette, — pèlerinage dont je revenais avec une ardeur toujours renouvelée, — dont Maurice Barrès a ramassé et exprimé la poésie, comme il savait le faire, lorsque dans son roman *les Déracinés* il a évoqué le tête-à-tête de Taine et d'un jeune homme. » Ce jeune homme, Rœmerspacher, était peint sous les traits de M. Charles Maurras. « Ne pas manquer, dans la préface de mon livre, de rappeler comment Taine visita Maurras », mentionne Barrès dans son troisième *Cahier*. Cette préface demeura à l'état de projet. On discerne comment s'enchaînent et se complètent, entre Bourget et Barrès, les démarches de la pensée. Marquer le cinquantième anniversaire du jour où leurs noms s'assemblèrent, c'est, selon une expression qui leur était chère, servir.

En signalant au grand public, d'une tribune vénérée, *Sous l'œil des barbares*, Bourget avait diagnostiqué les marques essentielles du génie de Barrès. Neuf ans plus tard, celui-ci éprouvait une fierté

comparable à celle de Lamartine écoutant une jeune fille réciter une strophe de ses vers sur les rives du proche-Orient, en ouvrant un livre, « une histoire d'amour », où l'héroïne « appelle son amant m'sieur Barrès et le définit à lui-même par des phrases d'écrivain, de poète ». « C'est ma plus forte impression d'écrivain, de poète », enregistrait Barrès. L'image de son livre de débutant s'imposait à lui. « Désespéré de mon travail insuffisant, j'ai vu là (pendant une minute) une suffisante utilité reconnue à mon œuvre. » Cette impression est de 1897, l'année où Juven édita *les Déracinés*, premier volume de la série : *Le Roman de l'énergie nationale. L'Ennemi des lois* avait eu, en 1894, un accueil de choix, *Une journée parlementaire* avait été représentée, *la Cocarde* avait mené sa campagne décentralisatrice, et voilà que *Sous l'œil des barbares* se rappelait à lui, sur la route ascendante, avec toutes les séductions du livre de départ.

Cependant, pour ses amis, pour ses familiers, Barrès taisait cette étape initiale. Rapportons, de cet état d'esprit, un signe peu connu. Je lisais récemment une dédicace de Barrès sur un exemplaire de *Sous l'œil des Barbares* provenant de la bibliothèque d'André Beaunier et que mettait en vente un expert parisien. « Mon cher Beaunier, s'exprimait Barrès, la couverture porte : deuxième édition, mais c'est bien ici un des exemplaires, un des mille exemplaires de mon premier ouvrage, « tirés sur les presses d'Alphonse Lemerre », en novembre 1887, à mes frais, et d'ailleurs très vite épuisé grâce au magnifique article de Bourget dans les *Débats*. *J'ai oublié ce livre pendant une vingtaine d'années et maintenant vous confesserai-je que je le trouve charmant ?* Souriez, mon cher Beaunier, de votre ami Maurice Barrès. Novembre 1909. » On peut inscrire en marge de ce commentaire dédicatoire : « Vingt et un ans après. »

Nous devons à M. Ernest Gaubert un témoignage. Il nous apprend que Barrès, brouillé avec son éditeur, et ne comptant guère sur le succès de son œuvre, voyageait en Italie, tout en s'occupant de composer un nouveau livre, lorsque, dans un hôtel de Venise, ayant ouvert un numéro, vieux de quelques jours, du *Journal des Débats*, il y lisait, non sans surprise, un éloge de *Sous l'œil des barbares*, en quatre colonnes, que signait Paul Bourget. « A la suite de cet article, la critique se décidait à parler. Les louanges et les éreintements jetaient le nom de Maurice Barrès aux discussions de la jeunesse. Francisque Sarcey protestait contre cet enthousiasme. C'était la gloire... »

De Venise, Barrès envoya à la *Revue indépendante* des pages sur

le boulangisme qui incitèrent Francis Magnard, directeur du *Figaro*, à lui demander des articles pour son journal. Un an après, Barrès entrait au Parlement comme député de Nancy.

Avant *Sous l'œil des barbares*, qui ouvre la trilogie du *Culte du moi*, Barrès avait peu écrit. Énumérons : un article de troisième page dans le *Journal de la Meurthe*, envoyé de Paris en 1882, pour soutenir, — mais oui ! — la candidature académique de Paul de Saint-Victor, puis quelques pages, envoyées, elles, de Nancy, à *la Jeune France*, où collaboraient Rollinat, Valade, Rodenbach, et qui publia sa nouvelle : *le Chemin de l'Institut*, enfin les quatre numéros des *Taches d'encre*, la fondation, avec Le Goffic, des *Chroniques*, qui durèrent un an, et cette délicieuse plaquette, non encore réimprimée, devenue introuvable, au millésime de 1888 (C. Dalou, éditeur, 17, quai Voltaire) : *le Quartier latin*.

La réédition, chez Charpentier et Fasquelle, en 1896, de *Sous l'œil des barbares* est précédée d'une lettre à Bourget qui contient l'examen de l'ouvrage et de ses compléments : *Un Homme libre, le Jardin de Bérénice*. « Mon cher ami, y lit-on, ce volume, mis en vente depuis six semaines, était ignoré du public, et la plupart des professionnels le jugeaient incompréhensible et choquant, quand vous lui apportâtes votre autorité et votre amitié fraternelle. Vous m'en avez continué le bénéfice jusqu'à ce jour. Vous m'avez abrégé de quelques années le temps fort pénible où un écrivain se cherche un public. Peut-être aussi mon travail m'est-il devenu plus agréable à moi-même, grâce à cette courtoise et affectueuse compréhension par où vous négligiez les imperfections de ces pages pour y souligner ce qu'elles comportent de tentatives intéressantes. » Barrès traduisait gentiment sa gratitude : « Vous m'avez procuré le plaisir, le plus doux pour un jeune esprit, qui est d'aimer celui qu'il admire. »

Huit ans s'écoulaient, et Barrès, donnant chez Émile-Paul une nouvelle édition de *l'Homme libre*, second chaînon du *Culte du moi*, associait les *Débats*, par renchérissement de gratitude nuancée, à son sort heureux. Il s'agissait d'une chronique de Paul Desjardins (13 décembre 1890) : « Cet adolescent, y relevait-on, si merveilleusement doué pour le style, a trouvé le moule de phrases le plus savoureux et le plus plaisant... C'est un mélange extraordinaire de sincérité naïve et d'ironie très serrée... Il a voulu prendre le monde pour jouet et il est lui-même le jouet de sa cadence verbale. » Barrès voyait là « l'opinion moyenne des gens de lettres autorisés » et « un mélange de justesse et d'injustice », mais, par delà ses plans et ses

études, le « lancement » qu'il devait à Bourget le hantait : « La tradition retrouvée par l'analyse du moi, c'est la moralité que renfermait *l'Homme libre*, que Bourget réclamait et qu'allait prouver le roman de *l'Énergie nationale.* »

Aussi, dès que *les Bastions de l'Est*, suite logique, parurent, Bourget n'hésita pas à se prononcer, au lendemain du jour qui vit naître *Colette Baudoche.* « M. Maurice Barrès vient de nous apporter son chef-d'œuvre, et, je crois bien, un chef-d'œuvre. » Bourget motiva son jugement par une analyse qui prouve son affection libre et attentive. « Il y avait toujours eu chez M. Barrès, jusqu'ici, une oscillation entre un goût presque sophistique à certains moments pour l'idéologie et une ardeur de sensibilité parfois voisine d'être morbide. Quelques-uns de ses premiers romans nous montrent la juxtaposition de ces deux natures... La discipline de M. Barrès aura consisté à trouver la synthèse de cette contradiction dans ce qu'il a, le premier, appelé le nationalisme. » Ce point de fixation marqué, Bourget le définit : « Le nationalisme n'est pas un parti, c'est une doctrine. Elle dérive de cette observation tout expérimentale, à savoir que notre individu ne peut trouver son ampleur, sa force, son épanouissement, que dans le groupe naturel dont il est issu. »

Bourget complétait son commentaire de 1909 par ces lignes qui prennent maintenant une haute résonance : « Sera-t-il permis au signataire de ces lignes de rappeler qu'il fut un des premiers, le premier même, dans la critique, à démêler le génie naissant du rare artiste de *Colette Baudoche* ? L'article du *Journal des Débats* qu'il consacrait, en 1888, à cette monographie d'un débutant inconnu : *Sous l'œil des barbares*, reste pour lui comme un de ses titres d'honneur. Le débutant est devenu un maître des lettres françaises actuelles, — disons même des lettres françaises de tous les temps. Il est très doux à son aîné de lui avoir prononcé, avant tous les autres, le classique *Tu Marcellus eris*, et de penser qu'en le lui disant, il l'a peut-être réconforté, à l'heure des douloureuses hésitations du départ pour la vie. » Bourget louait ensuite implicitement Barrès d'avoir travaillé à l'épanouissement de ses dons, d'avoir tenu ses promesses intérieures. Au soir de la première représentation de *l'Émigré*, il lui confiait : « Ce n'est pas la peine de penser si l'on ne va pas au bout de sa pensée. » En concevant *les Déracinés*, la pensée de Barrès avait rencontré dans l'œuvre de Bourget un élément d'appui. « *Déraciné*, note-t-il, se trouve dans la lettre de Taine à Bourget sur *le Disciple* (29 septembre 1889). »

Taine fut l'un des écrivains qui rapprochaient le plus Barrès et Bourget. Ce dernier s'attachait à en fournir à Barrès une image d'exactitude irréprochable. « En hiver, lui répétait-il, il s'enveloppait d'un pardessus de fourrure grise, et, avec sa barbe grisonnante, il avait l'air d'un personnage d'un autre temps, d'un alchimiste hollandais. Quelquefois, quand il s'animait, il avait de surprenantes énergies de formules. Mais, d'ordinaire, il avait des termes modérés et la visible peur de dépasser sa pensée en l'exprimant. » Barrès, scrupuleusement, inscrivait ces témoignages, tout en sauvegardant son appréciation : « Bourget m'a fait à tort disciple complet de Taine, Taine m'a nourri sans me satisfaire. Tant d'injures au jacobin atteignent celui qui croit à l'énergie, à l'héroïsme. »

En 1922, j'eus l'occasion de constater qu'une divergence procédant des mêmes sentiments séparait Bourget de Barrès au sujet de Clemenceau. Le souci que portait Barrès au jeu des influences mères de sa formation assure beaucoup de prix à ces démarcations. Pour l'attrait exercé sur lui par Ernest Renan, il est curieux de retenir que la lecture de deux articles de Renan, dans les *Débats* encore, lui révélèrent Amiel, cet Amiel que Bourget, dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, tira d'une ombre trop discrète.

Au long des années, l'amitié de Paul Bourget et de Maurice Barrès ne cessa de se fortifier, de se justifier, tant par l'accord établi entre eux sur les hauts problèmes de la vie, de l'homme et de la patrie que par l'afflux des vérifications apportées à leurs thèses et à leurs thèmes par un certain développement de la politique et l'orientation des mœurs.

Quand, en 1906, Barrès songea à rentrer au Parlement, ses frémissements d'élu boulangiste nancéen étaient apaisés. Le quartier des Halles lui proposait, à deux pas du Louvre de nos rois et de Saint-Germain l'Auxerrois, leur paroisse, une circonscription sympathique, haute en couleurs, rayonnante de traditions. Vers qui se tourna-t-il pour demander conseil ? Vers Bourget. « Dois-je accepter ?» La réponse vient aussitôt : « Un artiste pèche toujours par la virtuosité. Il a toujours bénéfice à reprendre contact avec la réalité. Un grand amour, il souffre, et c'est un livre... Si je pouvais supporter les injures, les désagréments, si mes nerfs me le permettaient, j'accepterais. » Barrès rapporte qu'autour de lui chacun se dérobait à lui dire : « Refusez », car on était convaincu « qu'il mourait du désir de dire « oui » et qu'il regretterait amèrement cette occasion ». Le « conseil courageux » de Bourget le détermina.

Sa confiance en son aîné de dix ans tenait à une commune dilection pour la durée et la fixité, — je tiens cette certitude de Bourget lui-même, — dilection dont Barrès avait été beaucoup frappé au cours de la séance académique du jeudi 25 juin 1908. Thureau-Dangin venait d'être élu secrétaire perpétuel, en remplacement de Gaston Boissier. On l'entendit dire : « A partir de maintenant, je consacre tous mes soins au service de cette illustre compagnie. » « J'ai vu, relatait Barrès, les yeux de Bourget remplis de larmes. Il est remarquablement sensible à la poésie des corps bien constitués, des familles installées sur la propriété. »

Cette formule de Bourget l'impressionnait et le guidait : « A travers le métier, l'art, à travers l'art, son développement personnel. » Il l'interprétait ainsi : « Faire son œuvre. » A quoi Bourget répliquait, pendant que Barrès acquiesçait : « On ne fait pas son œuvre, on poursuit son développement en travaillant, et les étapes du travail sont l'œuvre. »

Je me rappelle un soir brumeux de novembre ou décembre 1921. M. Léon Bérard était alors ministre de l'Instruction publique dans un cabinet Briand. Sa réforme en faveur des humanités gréco-latines accaparait les conversations. Je passais près du pont des Saints-Pères. Il était environ cinq heures. Deux hommes, sur le trottoir longeant le quai, venaient en causant : Bourget et Barrès. Je les saluai, et Bourget, répondant à mon salut avec ce geste de la main que ses familiers connaissaient bien, me dit : « Nous devisons des Grecs et des Romains. » « Nous en étions aux Romains », rectifia Barrès. L'un et l'autre eurent la bonté de s'attarder quelques minutes et, quand ils m'eurent quitté, je regardai, sous la buée du Paris d'hiver, leurs silhouettes s'éloigner, côte à côte et du même pas, le long du fleuve illustre et dans le même sens que ses eaux.

Un an après, Barrès mourait. Le déchirement de ce départ imprévu et si rude imprima à tout le pays pensant un deuil dont nous n'avons guère, depuis, écarté les voiles. Les dernières pages publiées par l'enchanteur de tant de cadences avaient été réservées à « la vie exemplaire de Paul Bourget ». Il étudiait, comme nul mieux que lui n'eût pu le faire, le métier, l'œuvre, l'esprit de Bourget, à propos de son jubilé littéraire. Sa conclusion entre dans le cycle des vœux : « On peut contester telle ou telle part doctrinale des livres de Bourget, mais leur volonté constante d'être une contribution à l'histoire naturelle de l'homme et des espèces sociales, voilà avec évidence ce qui leur donne de la portée et qui les apparente à l'œuvre

des Sainte-Beuve et des Taine, des Stendhal et des Balzac. C'est de telles visées que notre profession reçoit sa noblesse. Dans l'ordre littéraire, à ce jour, nous n'avons pas mieux que ce maître. Un maître bienfaisant, celui qui nous propose des formules comme celle que nous venons de commenter et dont tout travailleur dans tous les ordres peut s'ennoblir : faire son œuvre à travers son métier, et son métier à travers son œuvre. »

Ces lignes, — presque en forme de testament, — parurent le 15 décembre 1923. *Defunctus adhuc loquitur.* Depuis le 4 décembre Barrès était mort.

« Je reçus le surlendemain, dédicacée, son *Enquête aux pays du Levant* », me dit un jour Bourget, dont l'adieu, alors paru, reste une exhortation autant qu'un éloge : « Ayant connu Maurice Barrès à ses lointains débuts et n'ayant jamais cessé, depuis tantôt quarante ans, de vivre dans son intimité, écrivit-il, j'apporte à sa mémoire ce témoignage qu'il a représenté pour moi un des plus nobles exemples d'ascension intellectuelle auxquels j'ai assisté. Je l'ai vu étouffer en lui les germes funestes de quelques-unes des pires maladies de notre âge, s'assainir l'âme, d'étape en étape, et devenir un des meilleurs ouvriers de ce redressement du génie français qui s'est manifesté par le magnifique élan de 1914, l'endurance des quatre terribles années, la victoire enfin de 1918. Ce redressement n'est pas achevé. Les difficultés de l'heure présente le prouvent trop. C'est une raison de plus pour ceux qui restent de méditer la vie intellectuelle de Barrès et son enseignement. »

Cette phrase finale m'a encouragé à rassembler, pour les lecteurs de la *Revue*, les traits principaux d'une féconde et majestueuse amitié intellectuelle. « Pour achever sa victoire, la France a besoin de bons ouvriers. Comme celui-là va lui manquer ! » s'écriait encore Bourget.

Du dialogue que poursuivent pour nous, à travers leur œuvre, Paul Bourget et Maurice Barrès, extrayons le maximum de bien ranimé par le cinquantenaire de leur rencontre.

GAËTAN SANVOISIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

APRÈS L'ANSCHLUSS

D'informations concordantes, qui nous arrivent directement de Vienne et de Berlin, il résulte que si la France avait eu, le 11 mars, un ministère ou si, à la première nouvelle des événements d'Autriche, elle avait constitué en quelques heures un gouvernement de salut public, les troupes allemandes n'auraient pas reçu l'ordre d'entrer en Autriche. Une fois de plus le Fuhrer du Reich allemand a spéculé sur la faiblesse et la lenteur des gouvernements parlementaires en face de l'action urgente ; il a gagné la partie.

Dans cette douloureuse affaire qui détruit l'équilibre européen et fonde l'hégémonie du militarisme prussien, cherchons donc d'abord nos propres responsabilités qui, depuis le 7 mars 1936 jusqu'à aujourd'hui, sont de plus en plus lourdes. C'est par de telles capitulations que l'on accule les peuples pacifiques à la guerre, car c'est encourager M. Hitler et ses émules que de ne pas arrêter net le cours de leurs empiètements ; un jour viendra certainement où, ne connaissant plus d'obstacles, ils élèveront de telles prétentions qu'ils rendront la guerre inévitable. L'audace et le succès des États totalitaires sont faits des hésitations des États parlementaires. C'est chez nous qu'il faut d'abord regarder, nous qu'il faut d'abord réformer. Le respect d'une constitution qui organise l'impuissance et d'une légalité désuète ne peuvent entrer en balance avec le salut du pays et la sauvegarde de la paix. Il faut en finir.

La préparation du plébiscite qui doit, le 10 avril, faire acclamer par toute la Grande-Allemagne l'annexion de l'Autriche et la réalisation de l'unité germanique, nous vaut chaque jour un discours virulent de M. Hitler, ou de ses acolytes, Gœbbels et Gœring. Ce n'est pas le succès du plébiscite qui exige tout ce battage ; bien rares sont ceux qui auront la témérité, en Autriche comme en

Allemagne, d'émettre un vote négatif : dans les États totalitaires, il n'est pas prudent de ne pas marcher au pas ; il s'agit d'organiser une formidable manifestation spectaculaire, une manifestation de masse qui achève d'imprimer dans les cerveaux du peuple allemand, y compris ceux des Autrichiens, un sentiment de plus en plus fort de sa puissance, de son unanimité, de son élan vital. On ne fait pas assez attention, chez nous et en Angleterre, à cette forme nouvelle de gouvernement, autoritaire dans sa forme, démocratique dans son principe et dans son objet. C'est toute une technique nouvelle que pratiquent, dans des conditions variables, mais de même nature, M. Mussolini, M. Hitler, M. Roosevelt, M. Staline, d'autres encore, et qui n'aurait jamais été possible si la télégraphie sans fil et le cinéma n'avaient mis à leur portée un moyen de parler directement à d'énormes masses populaires, des les faire assister par les oreilles et par les yeux aux actes capitaux du gouvernement et de donner à chaque individu l'impression illusoire qu'il est consulté par le Chef et qu'il participe aux actes du pouvoir plus réellement que l'électeur des pays parlementaires ne participe aux votes de son député et aux décisions des ministres. La démocratie directe, dans l'histoire, n'était possible que dans les minuscules républiques telles que celles de la Grèce antique. Ces inventions scientifiques la rendent praticable dans des États mastodontes. Cessons donc d'opposer démocratie à totalitarisme ; l'opposition est entre démocratie parlementaire d'une part, démocratie directe et plébiscitaire de l'autre.

C'est en Allemagne, pays naturellement grégaire, où les hommes se plaisent à marcher du même pas, à chanter la même note, à penser la même chose et à se fondre dans un tout, que ce système inédit de démocratie directe est aujourd'hui porté à son plus haut degré de perfection ; il donne naissance à de formidables courants de masses et à la dangereuse mystique de la race et du sang.

La campagne pour le plébiscite nous a apporté chaque jour les plus curieux et les plus inquiétants exemples de cette éloquence spéciale, simple et imagée, populaire et passionnée, dont le Reichsfuhrer Hitler joue avec une extraordinaire virtuosité.

Tandis que des agents spéciaux organisent rapidement la mainmise des Allemands du Nord sur leur nouvelle conquête, saisissent tous les leviers de commande, confisquent les richesses naturelles, en particulier les précieuses mines de fer de Styrie, volent méthodiquement les biens des juifs et des étrangers, la propagande des ora-

teurs nazis s'en prend au malheureux M. de Schuschnigg que M. Hitler accuse de trahison et que M. Gœring prétend faire juger pour avoir voulu réaliser un plébiscite truqué. Cette absence totale de générosité envers un vaincu, cette déformation dérisoire du sentiment du droit et de l'équité sont peut-être requises pour la mise en scène du triomphe des nazis ; elles révoltent tous ceux qui ont gardé quelque respect pour la justice. Les mêmes hommes qui ont sauvagement assassiné Dollfuss ne sont pas incapables des pires vengeances à l'égard de Schuschnigg, car ils regardent comme un crime de s'opposer à la marche victorieuse du germanisme prussianisé.

Un orgueil fou s'étale dans ces harangues que l'étranger, lui aussi, entend et juge. Ce sont les Autrichiens, opprimés par un gouvernement imposé et soutenu par l'étranger qui ont fait appel à l'Allemagne national-socialiste : telle est la thèse officielle. Ce qui a été réalisé en quelques jours « est tellement grand, tellement miraculeux, dépasse de si loin les résultats des guerres les plus victorieuses qu'il faut le faire savoir et le faire sentir au peuple allemand ». On lui a persuadé par les mêmes procédés qu'il n'était pas responsable de la guerre, qu'il n'avait jamais été vaincu ; on lui montre maintenant qu'il a gagné la guerre, puisque l'Allemagne est plus grande et plus forte qu'elle ne l'était en 1914. Quant aux Autrichiens, ils n'ont pas à se préoccuper de leur propre sort : « Vous recevrez des directives du Reich, leur dit Gœring, et c'est vous qui ferez le travail. »

Ce que sera ce travail, ce qu'est « la mission » de l'Autriche, nous l'avons indiqué déjà dans la précédente chronique. M. Gœbbels, à qui revient toujours la palme de la brutalité, est venu lui aussi à Vienne et a fait à sa manière la propagande dont il est chargé. « Lorsque le Fuhrer retira l'Allemagne de la Société des nations, ce fut une décision pleine de risques. Quand il réoccupa la Rhénanie, personne ne savait si les Français n'avanceraient pas jusqu'à la Ruhr. Quand il marcha en Autriche, on ne savait pas non plus ce qui arriverait. Cependant rien ne s'est produit. Les Français se garderont bien de tenter une promenade à Berlin... On critique nos méthodes. Mais qu'est-ce que la violence ? Le succès seul compte... Le cœur de la politique européenne ne bat plus à Paris, mais à Berlin. On comprendra dans quelques dizaines d'années ce que cela signifie... Le 10 avril, les Allemands devront donner au monde un coup en pleine figure ! » Chaque jour, le Fuhrer prononce un discours, tantôt en Allemagne, tantôt en Autriche. Le 31 mars, il se fait acclamer à Cologne. Le 1er avril, il parle à Stuttgart. Il exalte ses succès

et la grandeur de l'Allemagne ; mais ses expressions sont en général plus mesurées que celles de Gœring et de Gœbbels. « Le 10 avril, je serai l'homme le plus riche du monde ; je possèderai la chose la plus haute qui puisse être réservée à un homme sur cette terre : un peuple tout entier. » A mesure que s'approche l'heure décisive, s'exalte l'ivresse du triomphe et se multiplient les appels à une manifestation unanime et éclatante. A Stuttgart, le chef du district salua le maître en ces termes : « L'Allemagne a eu de grands hommes d'État ; mais le plus grand de tous est au milieu de nous. » Comment le Fuhrer ne le croirait-il pas en voyant tomber tous les obstacles ? Ce que les historiens allemands appellent « l'orgueil » de Louis XIV ou de Napoléon n'était rien à côté de celui qui gonfle la narine d'un Hitler. Mais l'orgueil est un pernicieux conseiller pour les chefs d'État.

Ces courants formidables qu'anime une pensée simple et passionnée produisent une véritable inhibition de la conscience individuelle. Le chef des légitimistes autrichiens accepte le fait accompli de la spoliation définitive des Habsbourg parce que François-Joseph a dit : « Je n'oublie pas que je suis un prince allemand. » C'est même de cela que l'empire des Habsbourg est mort ! Le cas du cardinal Innitzer et des évêques d'Autriche est encore plus caractéristique. Ce n'est pas seulement dans l'espoir de sauver dans la mesure du possible les intérêts religieux de leurs ouailles que l'épiscopat a fait, par une déclaration collective datée du 18 mars, et lue au prône dans toutes les églises, appel aux catholiques d'Autriche pour les engager à voter au plébiscite en faveur du rattachement à la Grande-Allemagne hitlérienne ; ils ont été saisis, entraînés comme la masse du peuple par le puissant dynamisme du mouvement nazi. Dans cet appel, le cardinal de Vienne, l'archevêque de Salzbourg et quatre évêques déclarent que le national-socialisme a réalisé de grandes choses pour le bien du Reich et du peuple allemand, que notamment il l'a protégé du communisme athée et destructeur, que leurs vœux et leurs bénédictions l'accompagnent dans son œuvre à venir et qu'ils exhortent les fidèles à se prononcer en ce sens. « Le jour du plébiscite, ce sera pour nous, évêques, un devoir incontestable de nous rallier comme Allemands au Reich allemand et nous attendons de tous les fidèles chrétiens qu'ils sachent ce qu'ils doivent à leur peuple. »

Le Saint-Siège n'avait pas été consulté ; le nonce à Vienne n'avait pas même été averti. Le 2 avril, l'*Osservatore romano* publiait en

première page une note où il était dit que la déclaration des évêques autrichiens avait été faite sous leur seule responsabilité, sans que le Saint-Siège eût été informé préalablement et sans qu'il l'eût approuvée après sa publication. Pie XI, qui avait étendu sa protection paternelle sur les chanceliers Seipel, Dollfuss et Schuschnigg et témoigné sa sollicitude pour l'indépendance de l'Autriche, restait fidèle à ses directives passées et désavouait l'initiative de l'épiscopat autrichien. La veille au soir, le poste radiophonique du Vatican diffusait en langue allemande une causerie où étaient sévèrement appréciées certaines formes d'opportunisme politique des pasteurs qui ne reconnaissent pas le loup sous la peau de l'agneau « et croient aux promesses de certains hommes contre lesquels ils auraient dû déjà être mis en garde par la triste expérience des autres et même par la parole du pasteur suprême (1)... Tous les hommes droits jugeront cet attachement des pasteurs aux puissances du jour comme un manque de dignité et de fidélité. »

Le cardinal Innitzer, — qui est un Allemand des Sudètes et qui a dû sa promotion au chancelier Dollfuss, — a écrit, le 2 avril, une lettre à M. Burckel, le manager spécialisé dans l'organisation des plébiscites que nous avons vu opérer dans la Sarre et qui renouvelle ses exploits en Autriche, où il déclare que l'acte de l'épiscopat autrichien a été fait sous sa seule responsabilité et que notamment elle n'a aucun rapport avec une visite du nonce à Berlin à M. de Ribbentrop. « Je répète, une fois de plus, que la déclaration des évêques, comme notre attitude à l'égard du plébiscite a une valeur de principe ; celle d'une profession de foi inspirée par la communauté de notre sang allemand. » Le cardinal souhaite que la déclaration des évêques « devienne un tournant dans la vie religieuse culturelle de tout notre peuple, qu'elle ouvre une période de pacification intérieure et de réconciliation entre l'Église, l'État et le parti ». Il termine sa lettre par un vigoureux « Heil Hitler ». Le cardinal est venu les 5 et 6 avril à Rome où il a eu avec le Pape et le cardinal secrétaire d'État de longs entretiens à la suite desquels il a publié une nouvelle déclaration qui désavoue nettement la première.

Peut-on espérer que l'acte de l'archevêque de Vienne, qui lui a été inspiré par ses sentiments personnels et par la violence du courant populaire en faveur de l'*Anschluss*, puisse avoir pour effet d'amener une détente dans la politique de déchristianisation que

(1) Allusion à l'Encyclique, *Mit brennender Sorge*, de 1937, adressée aux catholiques d'Allemagne.

poursuivent les nazis ? A brève échéance, certainement non. La religion de la race et du sang vient de remporter de trop brillants succès pour que l'on puisse espérer qu'elle perdra bientôt quelque chose de sa virulence. Mais l'avenir est long. Il est certain que l'entrée de six millions de catholiques dans le Reich, s'ajoutant aux vingt-deux millions qui y vivent déjà, renforce considérablement la proportion de l'élément catholique. Des confins des Pays-Bas aux frontières de la Hongrie s'étend une longue zone de pays allemands où le catholicisme est de beaucoup dominant et où subsiste une vieille défiance à l'égard du Prussien et de tout ce qui vient de l'Est. Lorsque les Autrichiens seront revenus de leurs illusions à l'égard de leur compatriote Hitler, c'est sur le terrain catholique que pourra s'organiser la résistance de leur particularisme. Il n'est pas exclu des possibilités de l'avenir que le rayonnement de Vienne attire vers le Sud et vers le Danube le centre d'attraction du germanisme et que reparaisse l'opposition historique du germanisme méridional et occidental et du germanisme prussianisé.

HÉGÉMONIE ALLEMANDE OU ÉQUILIBRE EUROPÉEN ?

Des problèmes plus urgents et qui intéressent tous les peuples, se posent devant l'Europe. Il s'agit de savoir si, après l'absorption de l'Autriche dans le Reich allemand, la diplomatie parviendra à rétablir un équilibre de forces capable de garantir l'indépendance de toutes les nations ou si l'hégémonie germanique s'établira sans contrepoids sur l'Europe centrale et orientale, pour se prolonger ensuite jusqu'à l'Asie mineure. L'avenir de l'indépendance européenne repose pour une large part aux mains de M. Mussolini. En face de la catastrophe historique qu'est pour l'Italie l'établissement d'un grand empire germanique sur la crête des Alpes, et de la ruine de l'influence séculaire de l'Italie dans le bassin du Danube, le Duce a prononcé un discours, ni plus ni moins que le ministre d'un État parlementaire (30 mars). Il y énumère avec complaisance les huit millions d'hommes dont cinq millions de combattants qu'il peut mobiliser, ses escadres, sa flotte sous-marine, « la première du monde », ses avions et ses 30 000 pilotes expérimentés. Il renforce la barrière des Alpes qui sera infranchissable. Mais, « bien souvent, la meilleure défense est l'offensive ». Une masse de 580 000 ouvriers militarisés travaillent pour la défense nationale ; l'outillage doit être parfait : « Nous tenons à préparer les hommes et le matériel pour une guerre

rapide. » Elle se fera par l'aviation : « La guerre doit être conduite de façon à désorganiser l'ennemi, dominer son ciel, abattre le moral des populations. La guerre aérienne est destinée à prendre une importance toujours plus grande dans la guerre de demain. »

Mais contre qui un tel branle-bas ? Contre « quiconque oserait porter atteinte aux droits et aux intérêts de la patrie italienne » ; celui-là trouverait « un peuple tout entier en armes ». Pourtant l'Italie veut la paix ; mais elle veut « sa paix » ; une grande partie de son œuvre reste à réaliser. « Nous repoussons toute illusion et toute utopie. C'est pour cela que nous avons abandonné la boutique qui les débite à Genève. Ce qui a toujours compté dans les rapports entre les peuples, c'est le potentiel de guerre. » Tout cet arsenal, dont le Duce se plaît à étaler le dénombrement, dissimule mal l'embarras d'une politique qui cherche sa voie et qui craint de ne la trouver que dans un embrasement général. Nous ne sommes point effrayés de tout cet appareil militaire, car nous restons convaincus qu'il sera un jour ou l'autre au service d'une politique d'équilibre européen. Laissons d'abord passer les fêtes du voyage de M. Hitler à Rome.

Les négociations que le comte Ciano et lord Perth poursuivent à Rome sont, paraît-il, en bonne voie et l'on escompte qu'un accord serait signé avant Pâques. Les journaux en donnent des analyses sans doute prématurées ; nous attendrons pour l'apprécier que le texte en soit connu. Aussi bien, ne peut-il avoir qu'une portée morale et en quelque sorte symbolique. Les divergences d'intérêts qui séparent l'Angleterre, — comme aussi la France, — et l'Italie sont de telle nature qu'elles s'évanouissent, si les rapports entre les deux pays sont amicaux ; aucune convention ne peut, au contraire, les résoudre ou les atténuer, si leurs politiques sont en opposition. L'accord italo-britannique ne sera qu'un papier sans valeur, s'il n'est un premier pas vers un apaisement général des esprits en Europe par un retour à un principe d'équilibre, par une adaptation du système germano-italien avec l'entente anglo-française conduisant à l'articulation d'une Allemagne pacifiée dans une Europe pacifique. C'est à cela qu'il faut aboutir ou à s'entre-détruire. L'Italie peut trouver là l'occasion d'un succès de bon aloi et le principe d'une gloire moins incertaine que celle des armes, et plus humaine.

En Europe centrale, les forces de résistance à la poussée allemande n'ont de valeur que dans la mesure où elles pourraient prendre appui sur un système d'équilibre organisé dans lequel elles entreraient. En Roumanie, après l'adoption et l'approbation par voie

plébiscitaire d'une nouvelle constitution qui donne au roi toute la réalité du pouvoir, le pays s'oriente vers une politique qui fait sa part, tout en le canalisant, au mouvement national-socialiste très en faveur parmi la jeunesse qui y voit un instrument d'assainissement et la promesse d'un antisémitisme modéré. Le second ministère présidé par un personnage représentatif, le patriarche Miron Cristea, paraît avoir cette signification. La Roumanie associée à la Pologne accepte, sous l'inspiration allemande, le rôle d'une sorte d'avant-garde ou de barrière de l'Europe en face de la Russie bolchéviste : danger de la part de la Russie le jour où les factions cesseraient de s'y entre-dévorer ; danger plus grand encore du côté de l'Allemagne dont la protection onéreuse équivaut à une perte de l'indépendance.

La Pologne a remporté par des moyens d'intimidation un succès contre la Lithuanie qu'elle a obligée à accepter d'avoir enfin avec elle les relations diplomatiques et économiques que comporte une frontière commune et un voisinage pacifique. La Lithuanie aurait été depuis longtemps bien avisée, sans renoncer aux revendications qu'elle regarde comme légitimes, de se résoudre de bonne grâce à ce qu'elle vient d'être obligée de subir sous la pression de la force. On regrettera seulement la méthode trop directement inspirée de l'exemple allemand que la Pologne a adoptée. On regrettera aussi qu'au moment où la question des Allemands de Tchécoslovaquie est posée dans les termes les plus dangereux, la Pologne ait cru devoir reprendre ses revendications au sujet des quelque soixante mille Polonais qui vivent en territoire tchécoslovaque dans l'ancienne Silésie de Teschen ; elle ne devrait pas oublier qu'elle est l'État où vivent les minorités les plus nombreuses et qu'un jour elle pourrait se trouver en butte à des réclamations autrement importantes. La coïncidence des revendications de la Pologne et de celles de l'Allemagne révèle une fois de plus un parallélisme politique qui, un jour, coûtera cher aux Polonais.

La question des minorités allemandes en Tchécoslovaquie sera la pierre de touche des intentions pacifiques ou des projets belliqueux de la Grande-Allemagne. Le problème est assez simple, bien que certaines divergences de vues entre les partis tchécoslovaques tendent à le compliquer. M. Osusky, dans un discours prononcé à Rouen le 28 mars, en a clairement tracé les lignes générales déjà développées en 1936 dans un opuscule de Joseph Chmelar (Éditions Orbis). Les Allemands de Bohême et de Moravie sont, depuis des

siècles, sujets de la Couronne de Bohême au même titre que les Tchèques ; ils ne peuvent en être séparés et d'ailleurs la plupart d'entre eux, même dans le parti Henlein, ne le demandent pas, car ils jouissent en Tchécoslovaquie de libertés qu'ils savent bien qu'ils ne trouveraient pas en Allemagne. « La population allemande immigrée en Bohême, dit M. Osusky, a apporté son intelligence et son travail et ainsi contribué à la création du patrimoine de la civilisation de la Bohême. Il est donc juste que ces Allemands soient regardés et traités comme des partenaires d'une œuvre commune. » C'est à des négociations avec les groupes allemands que s'attache actuellement M. Hodza. Il semble que la voie qui pourrait conduire à une entente pacifique respectueuse de la souveraineté de l'État tchécoslovaque, comme aussi des droits de tous ses citoyens, devrait passer par Londres dont une sorte d'arbitrage moral pourrait indiquer au gouvernement tchécoslovaque ce qu'il est nécessaire d'accorder et au gouvernement de Berlin ce qu'il est juste d'accepter.

M. Neville Chamberlain, dans son discours capital du 24 mars, déclare qu'il sera toujours prêt à apporter toute l'aide qu'il pourra pour résoudre les difficultés entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie. Si les dispositions de l'Angleterre à secourir la Tchécoslovaquie en cas de conflit ne peuvent être ni automatiques, ni aussi impérieuses que ses engagements à l'égard de la France et de la Belgique, elle est loin de s'en désintéresser. Si son objectif est le maintien de la paix, cela ne veut pas dire qu'elle ne fera la guerre en aucun cas. Les obligations qui découlent du pacte de la Société des nations peuvent s'appliquer au cas de la Tchécoslovaquie. Il n'y a pas que les Puissances ayant contracté des obligations légales qui peuvent se trouver impliquées dans un conflit. « La pression inexorable des événements serait plus forte que des déclarations formelles. » Si la France était amenée à remplir ses obligations envers la Tchécoslovaquie en vertu du traité de 1925, il n'est pas exclu que l'Angleterre se rangerait à ses côtés. L'Angleterre a longtemps rejeté une politique fondée sur un principe d'équilibre ; elle s'en rapproche aujourd'hui. Devant le dilemme : équilibre ou hégémonie, l'Angleterre choisira toujours l'équilibre.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : ANDRÉ CHAUMEIX.

HUITIÈME PÉRIODE. — CVIII^e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-QUATRIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er mars

Pages.

LE RENDEZ-VOUS DU SOIR, deuxième partie, par Mme MARCELLE TINAYRE 5

AVONS-NOUS UN MINISTÈRE DE LA DÉFENSE NATIONALE? par M. le général DUCHÊNE. 40

UN GRAND TSAR AUTORITAIRE : NICOLAS Ier, par M. MAURICE PALÉOLOGUE, de l'Académie française 51

SOUVENIRS LITTÉRAIRES. — I, par Mme LUCIE DELARUE-MARDRUS 71

CATHOLICISME ET POSITIVISME. — I. *LES THÉORIES*, par M. VICTOR GIRAUD. . . . 108

GAMBETTA CONNU PAR SES LETTRES, par M. DANIEL HALÉVY. 133

LA CRISE ALLEMANDE DU 4 FÉVRIER, par M. ROBERT D'HARCOURT 160

SILHOUETTES CONTEMPORAINES. — M. LÉON BÉRARD, par FIDUS. 171

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — PEAU D'OURS OU L'HISTOIRE DE WOTAN, par M. LOUIS GILLET, de l'Académie française 181

LES DROITS ÉLECTORAUX DES INDIGÈNES MUSULMANS D'ALGÉRIE, par M. ÉLISÉE SABATIER 197

REVUE LITTÉRAIRE. — *JULES ROMAINS ET LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ*, par M. ROBERT BOURGET-PAILLERON 207

REVUE MUSICALE. — *ESTHER DE CARPENTRAS.* — *LES PETITES CARDINAL*, par M. LOUIS LALOY 220

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON. 230

Livraison du 15 mars

ASMODÉE. — *ACTE I*, par M. FRANÇOIS MAURIAC, de l'Académie française. . . 241

ALEXANDRE II, TSAR LIBÉRATEUR ET MARTYR, par M. MAURICE PALÉOLOGUE, de l'Académie française 270

LES PROBLÈMES DE L'ORIENT. — PANISLAMISME ET PANARABISME, par M. le général NIESSEL 295

LE RENDEZ-VOUS DU SOIR, troisième partie, par Mme MARCELLE TINAYRE 306

CATHOLICISME ET POSITIVISME. — II. *LES LETTRES*, par M. VICTOR GIRAUD. . . . 355

SOUVENIRS LITTÉRAIRES. — II, par Mme LUCIE DELARUE-MARDRUS. 385

Pages.

De Méliès a Walt Disney. — Comment naquirent les dessins animés, par M. René JEANNE 415

Spectacles. — *Plutus.* — *Ballets.* — *La Marseillaise.* — *Le valet maître*, par Gérard d'HOUVILLE 429

Un nouveau premier ministre : M. Neville Chamberlain, par M. J. COUDURIER-de CHASSAIGNE 442

La peinture anglaise au Louvre, par M. Louis GILLET, de l'Académie française 453

Adieu a d'Annunzio, par Mme Marie de RÉGNIER 465

Réception de M. Léon Bérard a l'Académie française, par INTÉRIM 469

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON 472

Livraison du 1er avril

Asmodée. — *Actes II et III*, par M. François MAURIAC, de l'Académie française 481

Hitler et l'Autriche, par M. Philippe BARRÈS 534

Alexandre III, le messie national, par M. Maurice PALÉOLOGUE, de l'Académie française 552

Le rendez-vous du soir, quatrième partie, par Mme Marcelle TINAYRE 570

Gabriel d'Annunzio au Victorial, par M. Constantin PHOTIADÈS 610

John Wesley, réformateur de l'Angleterre, par Mlle Agnès de LA GORCE . . 639

Météorologie et médecine, par M. Pasteur VALLERY-RADOT 658

Le capitaine Astier de Villatte, par M. René de NARBONNE 674

Revue littéraire. — *Réalités romanesques et poésie du passé*, par M. Robert BOURGET-PAILLERON 681

Revue musicale. — *Don Juan*, par M. Louis LALOY 693

Spectacles. — *Un chapeau de paille d'Italie.* — *Cavalier seul*, par Gérard d'HOUVILLE 703

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON 709

Livraison du 15 avril

Souvenirs diplomatiques, par M. Camille BARRÈRE, de l'Institut 721

Asmodée. — *Acte IV*, par M. François MAURIAC, de l'Académie française . . 735

La Tchécoslovaquie devant l'Allemagne, par M. le général ARMENGAUD . . 766

Le rendez-vous du soir, dernière partie, par Mme Marcelle TINAYRE 780

Au pays des amazones. — I, par M. Henry BIDOU 825

La maison de France et l'Assemblée nationale, par le duc d'AUDIFFRET-PASQUIER 843

Syrie 1938, par MM. Jérôme et Jean THARAUD 872

Poésies, par Pierre CAMO 891

En Autriche annexée, par M. Robert d'HARCOURT 895

Un théâtre romain retrouvé, par M. L. GABRIEL-ROBINET 909

Spectacles. — *Le corsaire.* — *Films.* — *Les Théophiliens*, par Gérard d'HOUVILLE 918

Littératures étrangères. — Écoute, Israël !... par M. Louis GILLET, de l'Académie française 929

Essais et notices. — *Rencontre de Bourget et de Barrès*, par M. Gaëtan SANVOISIN 942

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON 950

Paris, 1938. — Imprimerie J. Dumoulin, 5, rue des Grands-Augustins. — 62081.